





Le numéro bi-mensuel
UN FRANC

11e année

1er janvier 1900
TOME XXI. — N° 158

La revue blanche



PARIS
EDITIONS DE LA REVUE BLANCHE
23, BOULEVARD DES ITALIENS, 23
1900

BUREAUX : 23, boulevard des Italiens, Paris.
TÉLÉPHONE 147 09.

La revue blanche

bi-mensuelle

DIRECTEUR

Alexandre **NATANSON**

	UN AN	SIX MOIS
FRANCE...	**20** francs	**11** francs
ÉTRANGER.	**25** francs	**13** francs

L'édition de luxe, tirage restreint, exemplaires numérotés : 40 francs par an.

Sommaire de La revue blanche du 15 décembre 1899

La revue blanche

La
revue blanche

Tome XXI

JANVIER, FÉVRIER, MARS, AVRIL 1900



PARIS

ÉDITIONS DE LA REVUE BLANCHE

23, BOULEVARD DES ITALIENS, 23

1900

Les Silènes

[Grabbe *Christian-Dietrich*, né et mort à Dettmold (1801-1836), le plus grand poète de l'Allemagne, dit-on, depuis la mort de Schiller. Mal connu en France, les dictionnaires citent ses tragédies : *le Duc de Gothland*, *Marius et Sylla*, *Don Juan et Faust*, *les Hohenstaufen* (*Frédéric Barberousse* et *Henri IV*), *Napoléon ou les Cent Jours*, *Annibal*, *la bataille d'Arminius*, — et ne mentionnent pas sa comédie satirique, célèbre encore, que nous avons traduite et dont nous ne donnons que des scènes détachées, les allusions perpétuelles aux littérateurs du temps la faisant peu compréhensible sans un long commentaire. Le titre de cette pièce en trois actes est *Scherz, Satire, Ironie und tiefere Bedeutung* (Plaisanterie, satire, ironie et signification profonde). Rabelais en a preparé la translation plus concise : « Silènes estoient jadis petites boîtes... » — A. J.]

LES SILÈNES

Clair et chaud jour d'été

Le Diable *est assis sur un tertre et gèle.*

Le Diable. — Fait froid — froid — en enfer il fait plus chaud ! — Ma satirique grand'mère m'a, à la vérité, — sept étant le plus fréquent nombre de la Bible — mis sept petites chemises de fourrure, sept petits manteaux de fourrure et sept petites casquettes de fourrure — mais fait froid — froid ! Dieu m'emporte, il fait très froid ! Si je pouvais seulement voler du bois ou allumer une forêt — allumer une forêt ! Tous les anges ! serait tout de même drôle, si le diable devait périr gelé ! — Voler bois — allumer forêt — allumer — voler —

(*Il gèle.*)

Un Naturaliste *entre, botanisant.*

Le Naturaliste. — Vraiment, il se trouve dans cette contrée de rares végétaux ; Linné, Jussieu — Seigneur Christ, qui est couché ici sur la terre ? Un homme mort, et, comme on le voit clairement, gelé ! Eh bien, c'est tout de même étonnant ! Un miracle, s'il y avait ce qu'on pût appeler des miracles ! Nous sommes aujourd'hui le 2 août, le soleil est flambant au ciel, c'est le jour le plus chaud que j'aie vécu, et cet homme ose, a le toupet, contre toutes les règles et observations des hommes sages, de geler ! — Non, c'est impossible, absolument impossible ! Je vais mettre mes lunettes !

(*Il met ses lunettes.*)

Etonnant, étonnant ! J'ai mis mes lunettes, et le gaillard n'en est pas moins gelé ! Au plus haut point étonnant ! Je vais le porter à mes collègues !

(*Il empoigne le Diable par le collet et l'entraîne avec soi.*)

Salle dans le château

Le Diable *est étendu sur la table, et les* quatre Naturalistes *debout autour de lui.*

Premier Naturaliste. — Vous m'accordez, messieurs, que l'affaire de ce cadavre est un cas entortillé?

Deuxième Naturaliste. — Si l'on veut! Il est seulement fâcheux que ses vêtements de fourrure soient si labyrinthiquement noués, que même Cook, qui a fait le tour du monde, ne pourrait les déboutonner.

Premier Naturaliste. — Vous m'accordez que c'est un homme?

Troisième Naturaliste. — Certainement! Il a cinq doigts et pas de queue.

Quatrième Naturaliste. — Voici seulement la question à résoudre, quelle espèce d'homme c'est.

Premier Naturaliste. — Parfaitement! Mais comme on ne peut se mettre à la besogne avec trop de précautions, quoiqu'il soit encore grand jour, je propose pourtant qu'on allume encore en outre une lumière.

Troisième Naturaliste. — Très juste, monsieur mon collègue!

(*Ils allument une lumière et la placent près du Diable sur la table.*)

Premier Naturaliste (*après que tous quatre ont considéré le* Diable *avec l'attention la plus soutenue*). — Messieurs, je pense maintenant, au sujet de ce cadavre énigmatique, y voir clair, et j'espère que je ne me trompe pas. Remarquez ce nez à l'envers, cette gueule large et lippue, — remarquez, dis-je, cet inimitable trait de grossièreté divine, qui est moulé sur toute la face, et vous ne douterez plus que vous voyiez étendu devant vous un de nos actuels critiques, et à coup sûr un authentique.

Deuxième Naturaliste. — Cher collègue, je ne puis si pleinement partager votre avis, au reste extraordinairement sagace. A ne point mentionner, que nos critiques d'aujourd'hui, surtout les critiques de théâtre, sont plus naïfs que grossiers, de plus je ne flaire dans cette figure morte pas un des caractères qu'il vous plaît de nous énumérer. Je garantis au contraire totalement qu'il y a quelque chose d'une joliesse de jeune fille là-dedans! les sourcils touffus, surplombants, indiquent cette délicate pudeur féminine, qui s'efforce de cacher même ses regards, et le nez, que vous appelez *à l'envers*, semble bien plutôt s'être détourné par courtoisie, pour laisser au languissant amant une plus grande place au baiser. — C'en est assez, si tout ne me trompe pas, cet être humain gelé est la fille d'un pasteur.

Troisième Naturaliste. — Je dois avouer, monsieur, qu'il y a

quelque chose de hasardé dans votre hypothèse. Moi, je présume que c'est le Diable.

Premier et Deuxième Naturalistes. — C'est *ab initio* impossible, car le Diable ne s'adapte point à notre système!

Quatrième Naturaliste.— Ne vous querellez point, mes estimables collègues! A présent je vais vous dire mon avis, et je parie que vous serez aussitôt du même. Considérez l'énorme laideur que nous hurle en plein chaque mine de cette figure, et vous êtes à coup sûr contraints de me concéder qu'une telle caricature ne saurait du tout exister, s'il n'y avait point de femme de lettres allemande.

Les trois autres Naturalistes. — Oui, c'est une femme de lettres allemande; nous cédons à la force de vos arguments.

Quatrième Naturaliste. — Je vous remercie, mes collègues! — Mais qu'est-ce là? Voyez-vous comme la morte, depuis que nous lui avons placé la lumière brûlante devant le nez, commence à se mouvoir? Maintenant elle tressaille des doigts — maintenant elle hoche la tête — elle ouvre les yeux, — elle est vivante!

Le Diable (*se dressant sur la table*). — Où — suis-je? — Hou, je gèle toujours! (*Aux Naturalistes.*) Je vous prie, messieurs, fermez donc là-bas les deux fenêtres, je ne puis supporter le courant d'air!

Premier Naturaliste (*fermant la fenêtre*). — Vous avez assurément un poumon faible!

Le Diable (*descendant de la table*). — Pas toujours! Si je suis assis dans un poèle bien bourré de feu, non!

Deuxième Naturaliste. — Comment! Vous vous asseyez dans un poèle bien bourré de feu?

Le Diable. — Oui, j'ai l'habitude de m'asseoir quelquefois là-dedans!

Troisième Naturaliste. — Remarquable habitude!

(*Il le note.*)

Quatrième Naturaliste. — Pas vrai, madame, vous êtes une femme de lettres?

Le Diable. — Femme de lettres? Qu'est-ce que cela veut dire? De telles femmes, le Diable les tourmente, mais Dieu préserve le Diable, qu'elles fussent le Diable lui-même!

Tous les Naturalistes. — Quoi? Mais alors c'est le Diable? le Diable!

(*Ils veulent s'enfuir.*)

Le Diable (*à part*). — Ah! à présent je peux pour un coup mentir à cœur joie! (*Haut.*) Messieurs! messieurs! Où courez-vous? Calmez-

vous! Vous n'allez pas prendre la fuite devant un badinage que je fais avec mon nom?

(*Les Naturalistes reviennent.*)

Je *m'appelle* Diable, mais je ne *le suis* véritablement pas!

Premier Naturaliste. — A qui donc avons-nous l'honneur de parler?

Le Diable. — A Théophile-Chrétien Diable, chanoine du petit service ducal de..., membre honoraire d'une société pour l'encouragement du christianisme sous les Juifs, et chevalier de l'ordre pontifical du mérite civil, qui m'a récemment, au moyen âge, été conféré par le pape, pour avoir maintenu la populace dans une crainte durable.

Quatrième Naturaliste. — Alors, vous devez déjà avoir atteint un âge important?

Le Diable. — Vous vous trompez : je n'ai que onze ans.

Premier Naturaliste (*au Deuxième*). — C'est le plus grand sac à mensonges que j'aie jamais vu!

Deuxième Naturaliste (*au Troisième*). — Alors il plaira beaucoup aux dames.

Le Diable s'est toujours rapproché davantage de la lumière et a involontairement plongé le doigt dans la flamme.

Premier Naturaliste. — Seigneur Dieu! que faites-vous, monsieur le chanoine? Vous mettez votre doigt dans la lumière?

Le Diable (*déconcerté, retirant son doigt*). — Je... j'aime, à mettre mon doigt dans la lumière!

Troisième Naturaliste. — Etrange passion!

(*Il le note.*)

(Acte I, sc. II et III.)

La salle dans le château.

Le Margrave Tual *entre.*

Le Margrave. — La Liddy est un superbe animal et me plaît fort. Je veux l'épouser ou la poignarder.

Le Diable (*s'avançant. A part*). — Homme estimable! (*Haut.*) Le margrave Bétail, si je ne me trompe?

Le Margrave. — Le margrave Tual, si vous ne voulez des coups de bâton.

Le Diable. — Votre Grâce est férue de la jeune baronne?

Le Margrave (*gémissant*). — Outre mesure!

Le Diable. — Je vous la procure.

Le Margrave. — Comment?

Le Diable. — Mais à conditions.

Le Margrave. – Stipulez ce qu'il vous plaît.

Le Diable. — D'abord, il faut que vous fassiez étudier à votre fils aîné la philosophie.

Le Margrave. — Bon.

Le Diable. — En second lieu, que vous mettiez à mort treize compagnons tailleurs.

Le Margrave. — Te moques-tu de moi, coquin? Qu'est-ce que ces prétentions extravagantes? Mettre à mort treize compagnons tailleurs! Pourquoi précisément des compagnons tailleurs?

Le Diable. — Parce que ce sont les plus innocents.

Le Margrave. — C'est une raison! Mais treize! Quelle multitude! Non, je veux bien à la rigueur en mettre en pièces sept, mais pas un de plus.

Le Diable (*offensé*). — Pensez-vous que je me laisse marchander comme un Juif?

(*Il veut sortir.*)

Le Margrave. — Ecoutez, monsieur, j'en égorgerai neuf — onze — même douze; laissez-moi seulement le treizième: ça dépasserait la juste douzaine!

Le Diable. — Soit, je me contente du chiffre, si tout au moins, pour le treizième, vous voulez bien lui casser quelques côtes.

Le Margrave. — Oh! pour une paire de méchantes côtes, cela m'est indifférent. Mais... mais...

Le Diable. — Encore un mais?

Le Margrave. — Oui, voyez-vous! J'ai un habit neuf et un neuf gilet blanc, et ils seront bien salis par ce massacre!

Le Diable. — C'est moins que rien! Vous n'avez qu'à mettre une serviette devant vous!

Le Margrave. — Le vautour m'emporte, c'est vrai! Je mettrai une serviette devant moi!

Le Diable. — Et demain je vous attends auprès de la maisonnette de la forêt, à Schallbrunn; alors vous dénouerez votre serviette et prendrez la baronne dans vos bras.

Le Margrave. — Hohoho! Pour cela, je n'aurai pas besoin de serviette!

(*Il sort.*)

(Acte II, sc. I.)

Du Val *entre, monologuant.*

Du Val. — Ma noce approche! Ma fiancée est spirituelle, belle et noble. Mais j'ai 12.000 écus de dettes, et elle est trop prévoyante pour me mettre en mains un tel capital avant le reste. Je voudrais qu'elle fût au haut du Bructère et avoir son sac sur le dos!

Le Diable (*s'avançant, à part*). — Encore un homme estimable! (*Haut.*) Votre serviteur, monsieur Du Val! Comment va?

Du Val. — Mal, monsieur le chanoine!

Le Diable. — Que dois-je vous payer pour votre fiancée?

Du Val (*en colère*). — Monsieur, vous — !

Le Diable. — Je suis passionné collectionneur de hannetons célibataires, d'aubergistes gras et de jeunes fiancées, et ne lésinerai pas sur le prix!

Du Val. — Tiens, tiens! Collectionneur! Ne pas lésiner! Que m'offrez-vous pour Liddy? Elle est extraordinairement belle.

Le Diable. — Pour sa beauté, je donne 2.000 écus en monnaie conventionnelle.

Du Val. — Elle a de l'intelligence.

Le Diable. — Je la paye donc 5 sous, 2 liards de moins, car c'est chez une jeune fille une tare.

Du Val. — Elle a la main fine et blanche.

Le Diable. — Cela rend les soufflets doux : pour cela, je paye 7.000 écus d'or.

Du Val. — Elle est encore innocente.

Le Diable (*se renfrognant*). — Heu, innocence par-ci, innocence par-là, je ne vous donne pour cela que 3 sous, 1 liard en cuivre.

Du Val. — Mais Liddy a aussi de la sensibilité, de l'imagination.

Le Diable. — La sensibilité gâte le teint, l'imagination fait des cernes bleus autour des yeux, et de mauvaise soupe. Pour tout ce bazar, je donne par ironie une pièce de trois centimes.

Du Val. — Vous avez un goût assez difficile.

Le Diable. — Pour bien finir, je vous paye, pour que vous vous taisiez sur les qualités morales de la baronne, qu'il m'est malsain d'entendre, encore 11.000 écus en ducats cordonnés de Hollande, et je vous demande si mes offres vous paraissent acceptables.

Du Val. — Tout cela fait, en tout?

Le Diable (*comptant sur ses doigts*). — Pour la beauté, 2,000 écus en monnaie conventionnelle;

Pour l'innocence, 3 sous, 1 liard en cuivre;

Pour la main blanche, 7.000 écus en or;

Pour la sensibilité et l'imagination, une pièce de 3 centimes par ironie;

Pour le silence qui sera gardé sur ses qualités morales, 11.000 écus en ducats cordonnés de Hollande — cela fait ensemble 20.000 écus, 3 sous, 4 liards. J'en déduis 5 sous, 2 liards pour l'intelligence. Restent 19.999 écus, 18 sous, 2 liards.

Du Val. – Tope, monsieur le collectionneur de fiancées et hannetons! Quand toucherai-je l'argent?

Le Diable. — Sur-le-champ! Jurez-moi en échange d'attirer la Liddy demain dans la petite maison du bois de Schallbrunn, d'empêcher ses domestiques de l'accompagner, et de ne pas vous enquérir de ceux qui là-bas raviront la jeune fille.

Du Val. — Je m'y engage, sauf à attirer moi-même la baronne à Schallbrunn, parce qu'on trouverait cela suspect de ma part. Je vous conseille de décider l'esthète Mort-aux-Rats à proposer à Liddy une promenade de ce côté; il lit beaucoup les néo-romantiques et délire presque dans la maisonnette.

Le Diable. – Je vais essayer cela avec lui. Mais pour cette restriction vous trouverez bon que j'acquitte la moitié de ma dette en papier-monnaie autrichien.

Du Val. — Hé, monsieur, vous êtes un damné avare!

Le Diable (*flatté et réjoui*). — Oh, je vous prie — vous me faites rougir! Je suis bien volontiers damné, bien volontiers avare, furieusement volontiers avare, mais pas encore assez, bien loin de là!

(*Il sort avec Du Val.*)

(Acte II, sc. II.)

La chambre de Mort-aux-Rats.

Mort-aux-Rats (*est assis à une table, et veut composer*). — Hélas, les pensées! les rimes sont là, mais les pensées, les pensées! Je m'assieds là, je bois du café, je mâche des plumes, j'écris, je biffe, et je ne peux trouver aucune pensée, aucune pensée! Ah! comment saisir cela? Halte, halte! Quelle idée me vient? Somptueux, divin! C'est précisément sur cette pensée que je ne puis trouver de pensées, que je vais faire un sonnet, et vraisemblablement cette pensée sur le manque de pensée est la plus géniale pensée qui pouvait s'offrir à moi. Je vais incontinent sur ce sujet, que je ne puis composer, composer un poème. Que piquant, qu'original! (*Il court devant la glace.*) D'honneur, j'ai bien l'air génial! (*Il s'assied à une table.*) Maintenant, je commence!

(*Il écrit.*)

Sonnet

J'étais assis à ma table et mâchais ma plume,
Ainsi que —

Qu'est-ce qui est assis maintenant dans tout l'univers, avec le même air que j'ai, si je mâche ma plume? D'où tirerai-je une heureuse image? Je vais sauter à cette fenêtre et voir si je n'aperçois rien qui me ressemble!

(Il ouvre la fenêtre et regarde dans le vide.)

Là-bas est accroupi un jeune homme contre le mur, en train de — Non, ça ne ressemble pas! — Mais là, sur le banc de pierre, est assis un vieux mendiant, et il mord dans un morceau de pain dur. — Non, ce serait trop trivial, trop ordinaire!

(Il ferme la fenêtre et marche par la chambre.)

Hem, hem! Rien ne me convient donc? Je vais une bonne fois énumérer tout ce qui mâche. Un chat mâche, un putois mâche, un lion — Halte! un lion! — Que mâche un lion? Il mâche ou un mouton, ou un bœuf, ou une chèvre, ou un cheval. Halte! un cheval! Ce qu'au cheval est la crinière, les barbes le sont à une plume, et ainsi les deux paraissent assez analogues — *(Poussant des cris de joie.)* Triomphe, c'est bien l'image! Hardi, neuf, caldéronien!

J'étais assis à ma table, et mâchais ma plume,
Ainsi que le lion, quand l'aube blanchit d'effroi,
Mâche le cheval, sa plume rapide...

(Il lit ces deux vers encore une fois à voix haute et claque de la langue, comme ravi de leur goût.)

Non, non! une telle métaphore, il n'y en a pas! J'ai peur devant ma propre puissance poétique! *(Humant confortablement une tasse de café.)* Le cheval une plume de lion! et l'épithète « rapide »! Que c'est frappant! Quelle plume pourrait être plus rapide que le cheval? Et les mots : « Quand l'aube blanchit d'effroi », que purement homériques! Ils ne conviennent pas ici, mais ils rendent l'image indépendante, ils en font une épopée en petit! Oh, il faut que je coure encore devant la glace! *(S'y contemplant.)* Par Dieu, visage au plus haut point génial! Il est vrai que le nez est un peu colossal, mais c'est de situation! *Ex ungue leonem*, au nez on reconnaît le génie!

(Le Diable entre.)

LE DIABLE. — Bonjour, monsieur Mort-aux-Rats!

MORT-AUX-RATS. — Tout-Puissant! le Diable...

(Il cherche à passer à côté de lui et à gagner la porte.)

LE DIABLE. — Ne vous effrayez pas! J'ai lu vos œuvres.

(Acte II, sc. II.)

La chambre du Maître d'école.

MOUROC, MORT-AUX-RATS ; LE MAITRE D'ÉCOLE *et* THÉOPHILOT *entrent chargés de bouteilles.*

LE MAITRE D'ÉCOLE (*chante*) :

Vivat Bacchus, Bacchus vive,
Bacchus était un brave homme !

(*A Théophilot*).
Pinceau de l'Albane, chante donc avec moi !

THÉOPHILOT (*croasse*) :

Vivat Bacchus, Bacchus vive,
Bacchus était un brave homme !

MOUROC. — Théophilot, tu croasses à faire les pierres se souhaiter des oreilles rien que pour pouvoir se les boucher.

LE MAITRE D'ÉCOLE. — Hé, hé ! Le gamin n'a-t-il pas une voix toute charmante ? J'ai déjà serré dans mon pupitre 22 lettres des Sirènes ; elles veulent absolument l'engager parmi elles ; mais je leur réponds chaque fois qu'il est encore trop jeune.

MORT-AUX-RATS. — Ennasé manieur de férule, laisse la billevesée et mets des verres sur la table.

LE MAITRE D'ÉCOLE (*les plaçant*). — Ils y sont.

MORT-AUX-RATS. — Vite donc, buvons !

LE MAITRE D'ÉCOLE. — Patience ! Patience ! une demi-minute !
(*Il court au lit, arrache le drap et se l'enroule autour de la tête.*)

MOUROC. — Diable ! Qu'est-ce que cette folle mascarade ?

LE MAITRE D'ÉCOLE. — Pure prévoyance, monsieur Mouroc ! Pure prévoyance. A cause de la chute, je me soûle volontiers la tête capitonnée.

MOUROC. — O sage, expérimenté praticien ! Comme ton élève soumis, je te copie sur-le-champ, selon les règles de ta prévoyance !

MORT-AUX-RATS. — Et j'en fais autant !
(*Ils arrachent deux draps et s'enveloppent la tête pareillement.*)

LE MAITRE D'ÉCOLE. — Vraiment, messieurs, nos trois têtes se prennent dans ces monstrueux draps, comme trois malheureuses mouches tombées au milieu d'un seau de lait.

MOUROC. — Maître d'école, racontez-nous une histoire de votre jeune temps.

MORT-AUX-RATS. — Oui, oui, de votre jeune temps !
(*Ils s'asseyent autour de la table et pintent.*)

Premier Janvier

M. Bedu-Martin, à La Marche.

Mon cher grand-papa.

C'est la première fois, depuis sa naissance, que votre petite-fille Vovonne n'est pas auprès de vous, le jour de l'An, pour vous embrasser bien fort et vous souhaiter la bonne année! Savez-vous que j'en ai un gros chagrin, malgré ma joie d'être à Paris; ah! grand-papa, pourquoi n'être pas ici avec vos enfants qui seraient si heureux tous de vous avoir! Mère ne cesse de me le répéter chaque jour : — Si bon papa était ici, Vovonne, nous serions vraiment trop contents!... — Et elle a bien raison, je trouve, moi : car, allez, cher grand-père, à présent que je connais bien Paris, je vous en ferais voir de belles choses, et faire de longues promenades, nous en ferions chaque après-midi, tous les deux, et ce que nous serions contents, allez, je vous le garantis, vous ne penseriez plus à vos méchantes douleurs rhumatismales. Enfin, cher bon papa, si vous nous aviez accompagné à Paris, comme on vous en avait tant prié, eh! bien, au lieu de vous écrire comme je fais, je serais venue moi-même demain matin dans votre chambre, vous crier comme toujours : — Bonne et heureuse année, cher grand-père! — J'ai aussi le cœur gros en songeant que ce n'est qu'au printemps que je vous embrasserai, les occupations de père ne nous permettront pas de nous éloigner de Paris avant mai, et vous-même je vois bien que vous ne viendrez pas cet hiver, alors... — Mais, ne nous attristons pas, n'est-ce pas cher bon-papa!

Savez-vous que je deviens tout à fait parisienne, et mère aussi; nous sortons beaucoup, beaucoup, allons quelquefois au théâtre, et fort souvent en visite; j'ai été vendeuse à une grande vente de charité, j'aidais ces dames Tirebois qui avaient un buffet; nous avons eu un monde énorme; beaucoup de jeunes gens : ils aiment beaucoup les gâteaux, je vous assure, bon-papa! A lui seul, le cousin de Germaine Tirebois a avalé pour quinze francs de beurres-mokas, j'en avais mal au cœur pour lui! Je me suis, naturellement, énormément amusée, Germaine est si gaie, si boute-en-train, et sa mère réellement très aimable. Ce sont là de très bonnes amies que nous avons, et nous nous voyons fréquemment. Mère a pris un jour de réception; nous commençons à avoir pas mal de relations, et comme nous rendons beaucoup de visites, les mercredis de maman sont très courus. J'ai des amies très gentilles ici, mais je n'ai de réelle affection que pour Germaine. C'est elle d'abord que je connais le plus, et depuis très longtemps, et ensuite nous avons deux natures qui sympathisent parfaitement. Son père et sa mère sont aussi, il faut l'avouer, des gens réellement aimables, et fort liés avec mes parents, de cette façon

l'amitié que j'ai pour Germaine ne fera qu'aller en augmentant. Elle ne vous a vu qu'une fois à La Marche, il y a quatre ans, pour la fête du Quinze Août, vous rappelez-vous, cher bon-papa ? eh! bien, elle a gardé un très bon souvenir de vous, et elle se souvient parfaitement que vous lui avez offert une belle fleur de votre petit jardin...

Cher bon-papa, je ne veux pas vous ennuyer plus longtemps de mon bavardage, et je me sauve bien vite. Encore une fois, bonne et heureuse année, et de bons et affectueux baisers de votre petite-fille bien aimante.

Yvonne Martin-Martin.

Maman me charge de vous dire qu'elle vous écrira demain, mais qu'elle fait partir pour vous une petite caisse de fruits confits.

Mademoiselle Yvonne Martin-Martin,
chez Monsieur Martin-Martin, député. Paris.

Chère Yvonne,

Vous avez peut-être su par Monsieur Bedu-Martin, votre grand-père, que nous nous étions absentés de La Marche pendant quinze jours, et, de là, chère amie, le retard de ma lettre ; excusez-moi, je vous en prie ; je serais tout à fait ennuyée que vous ayez pu penser un moment que je vous oubliais ! Pourtant votre longue missive, si détaillée, si intéressante, demandait une réponse immédiate ; mais, vous savez ce que c'est, chère amie, et c'est pourquoi je compte beaucoup sur votre indulgence à mon égard : quand on voyage on ne s'appartient plus !

Ma mère et moi avons été chez une vieille amie qui a une magnifique propriété à cinq heures de La Marche. Nous n'avons pas eu lieu du reste de le regretter, car ces quinze jours ont passé trop rapides à mon avis, je me suis tellement amusée, chère Yvonne !

Nous étions très nombreux, beaucoup de jeunes filles, par conséquent beaucoup de gaîté ! J'ai eu le plaisir de faire là la connaissance de votre charmante cousine, mademoiselle Jane Roche, nous avons beaucoup causé de vous, elle m'a dit avoir reçu un long journal de votre vie parisienne, et elle a même eu la gentillesse de m'énumérer tous les plaisirs que vous avez eus ces dernières semaines. Je vois avec bonheur que, quoique vous amusant bien, vous ne nous négligez pas, nous autres petites provinciales...

Nous avons passé chez la vieille amie de ma mère juste quinze jours, et si papa ne nous avait pas écrit lettre sur lettre qu'il voulait absolument que nous rentrions à La Marche, je crois bien que nous serions encore dans cet agréable séjour..... Croiriez-vous, chère Yvonne, que nous avons même joué la comédie ! La vieille amie de ma mère a un cousin, substitut à Saint-Geniès, et fort original ; il fait des comédies de salon ; c'est sous sa direction que nous avons joué une petite pièce de lui tout à fait charmante, intitulée :

Qui s'y frotte s'y pique! Nous avons eu un grand succès, je vous assure, chère amie, il y avait même quelques couplets que j'ai chantés, et qui ont eu les honneurs du *bis!* Nous avions eu de nombreuses répétitions qui avaient été autant de parties de plaisir; les parents n'étaient pas autorisés à y assister, de cette façon vous comprenez quelle franche gaîté a présidé à ces répétitions! Il y avait surtout le frère d'une jeune fille, qui ne savait jamais son rôle, il avait des mines impayables, et, rien qu'à le voir, nous riions sans nous arrêter... Les costumes aussi avaient été très réussis. Le mien était en drap rouge, bordé de velours noir; j'avais un petit bonnet de dentelles, et un petit tablier rose avec des poches; je tenais une corbeille toute garnie de rubans roses et bleus, dans laquelle se trouvaient des fleurs artificielles que je devais jeter devant le premier rôle qui était une marquise. Après la comédie, on a dansé jusqu'à une heure du matin, et on a soupé très gaîment. Quel malheur que vous n'ayez pas été avec nous, chère Yvonne, car alors la fête aurait été complète! Mais, j'y pense, peut-être que ces plaisirs de campagne vous touchent peu, chère amie, habituée que vous êtes depuis trois mois (déjà!) à ceux de Paris, si dissemblables, je crois, des nôtres... C'est égal, il me semble que, même devenue parisienne, je n'aurais garde d'oublier ce qui autrefois me réjouissait tant: n'ai-je pas un peu raison, chère amie?...

Depuis ma dernière lettre, rien de bien extraordinaire ne s'est passé à La Marche; il y a eu deux bals à la préfecture; on a beaucoup jasé sur la toilette de la préfète; nous avions une invitation, et j'aurais assez aimé à assister à un de ces bals, mais justement mon père se trouvait un peu grippé, et puis je crois qu'il n'était pas fâché d'avoir un prétexte pour refuser au préfet, je ne sais pourquoi, bref nous ne pouvions songer à aller seules, ma mère et moi...

Je passe fréquemment, en me rendant à mon cours de solfège, devant votre ancienne habitation qui n'est pas encore louée. J'aperçois, à travers la grille du jardin, le buisson de houx tout rempli de belles petites boules, et ça me donne envie, chaque fois, d'entrer et de les cueillir. Vous rappelez-vous, chère Yvonne, il n'y a pas plus de quatre ou cinq ans, les jolis colliers que nous faisions à nos poupées avec ces petits fruits rouges? Que tout cela est loin, mon Dieu! Nous voici de grandes et sérieuses personnes, à présent, — bonnes à marier, comme dit monsieur le vicaire!... Allons, ma chère Yvonne, que je vous souhaite, en terminant cette longue lettre, une bonne et heureuse année! Faites bien nos meilleures amitiés à madame Martin-Martin, sans oublier M. Martin-Martin à qui mon père doit, je crois, écrire prochainement. Mille affectueux baisers de votre amie,

MARTHE BENOIT

Du « *Petit Tambour* »:

UNE LETTRE DE M. MARTIN-MARTIN

Nous sommes heureux de reproduire dans nos colonnes la lettre suivante,

que notre rédacteur en chef, Antonin Canelle, a reçue de notre distingué député, M. Martin-Martin :

Mon cher Canelle,

J'ouvre le *Petit Tambour*, et j'y lis le leader-article que vous consacrez à l'étude des douzièmes provisoires. Je n'ai pas besoin de vous dire que je m'associe entièrement aux critiques si pleines de sens que vous faites de ce que vous avez spirituellement dénommé : l'anse du panier gouvernemental, le sou du franc ministériel ! — comme vous, je suis l'ennemi déclaré du système des cotes mal taillées et des demi-mesures, et j'estime qu'un gouvernement qui gouverne devrait être suffisamment fort, suffisamment prévoyant et armé, pour ne point se laisser acculer à des expédients qui ne tranchent rien, à des compromis où il ne saurait y avoir que des dupes... C'est précisément parce que mes convictions sont telles, et pour qu'il n'y ait pas de malentendu, même apparent, entre nous au sujet de cette apparente divergence, que je tiens à vous expliquer en deux mots et vous faire toucher du doigt, dans quel esprit je viens de voter les deux douzièmes provisoires demandés par le Gouvernement, et, je m'empresse d'ajouter, appuyés par la Commission du budget.

Seules les situations exceptionnelles, et vous allez être de mon avis, expliquent et excusent les mesures exceptionnelles ; or, ce qui me paraît exceptionnel au premier chef, c'est l'imminente Exposition. Au moment où Paris se couvre de palais, au moment où la France s'apprête pour des hospitalités augustes, j'estime que des soucis budgétaires ne doivent pas apparaître dans nos discussions, et altérer, ne fût-ce qu'un moment, la sérénité qui convient à des hôtes ; je reprends votre image de tout à l'heure, mon cher ami : quand on attend du monde à dîner, il ne faut pas que les invités puissent vous entendre vous plaindre d'être volé par la cuisinière ! Dieu merci, la France est encore assez riche pour demeurer, lorsqu'il s'agit de sa dignité, de son prestige jamais terni auprès des autres nations, pour demeurer, dis-je, au-dessus d'un sacrifice financier, qui, dans l'espèce, ne saurait être d'ailleurs qu'un sacrifice momentané. Il a toujours été de notre crânerie, de notre gloire, à nous autres Français, de nous montrer beaux joueurs, qu'il s'agit d'argent, — ou de sang ! Lorsque le renom chevaleresque du pays est en jeu, sans compter nous dépensons l'un, comme nous avons su verser l'autre Que certains nous traitent de jobards : cette *jobarderie*-là, c'est l'honneur, c'est le patrimoine glorieux de la France : et il nous reste quand même assez d'or encore pour que nous n'ayons pas besoin d'aller voler celui du Transvaal !

Mes sentiments les plus cordialement dévoués, mon cher Canelle, et, puisque nous sommes à la veille du 1er janvier, mes meilleurs vœux pour vous, pour le Plateau-Central, et pour la France !

MARTIN-MARTIN, député.

Du Journal *de Mademoiselle Martin-Martin.*

...... Je me suis levée d'assez bonne heure, j'ai tant à faire aujourd'hui ! J'ai vivement déjeuné, je me suis habillée, coiffée (ce qui est le plus long), et j'ai été embrasser papa qui lisait *la Localité* dans son lit. J'aurais aussi bien fait de me tenir tranquille, car il n'était pas de très bonne humeur : il m'a fait l'observation que mes cheveux étaient trop lâches, et que j'avais de la poudre de riz sur le nez : pour essayer de le dérider, je me suis frottée contre sa barbe, en l'appelant mon oiseau bleu, mais rien n'a fait, il était réellement de méchante humeur... Je ne sais trop pourquoi, par exemple !

J'ai été alors demander à maman, qui causait à Olympe dans l'antichambre, si on sortait ce matin : elle m'a répondu que son intention était d'aller seule faire quelques courses pressées. Je n'ai eu garde d'insister, sachant fort bien de quoi il s'agissait ; aux alentours de Noël, mère sort toujours seule un matin, je sais ce que ça veut dire...

Je ne sais trop, par exemple, ce que ma petite maman pourra bien me donner cette fois-ci : d'ordinaire elle tâtait le terrain quelques jours à l'avance, mais cette année, rien du tout, pas d'allusions, pas de sous-entendus. Je voudrais bien pourtant qu'elle eût deviné qu'un peigne en écaille blonde me comblerait de joie, je meurs d'envie d'en avoir un depuis que j'en ai vu porter à Germaine : c'est délicieux avec des cheveux châtain-clair comme sont les miens ; peut-être aura-t-elle vu mon désir, j'ai si souvent complimenté Germaine à ce propos devant mère... et un peu à dessein, même : aussi ai-je de l'espoir ! Si par hasard c'était autre chose, eh bien ! avec l'argent que grand-père va m'envoyer, je m'en offrirai un magnifique, voilà !

De dix heures à onze heures, j'ai été au salon étudier mon chant, consciencieusement même ! Ma voix prend beaucoup de force dans le médium, je trouve ; c'est le médium qui me faisait le plus défaut, au dire de mesdemoiselles Turquet : eh bien ! si elles m'entendaient à présent, je crois qu'elles seraient satisfaites... Oh ! j'étonnerai mon monde à La Marche, cet été !...

De onze heures à midi, j'ai travaillé à mon napperon russe, dont Germaine m'a demandé le modèle : j'ai fait tout autour des effiloches de soie lavande et turquoise, ce qui est d'un effet idéal !

Maman n'est rentrée qu'à midi et demi, elle n'a sonné qu'un coup, et Olympe s'est précipitée pour lui ouvrir ; je suis restée discrètement dans ma chambre...

Tout de suite après le déjeuner, j'ai été mettre mon chapeau et mon manteau ; puis nous sommes sorties, nous avons pris une voiture à cause du dégel, et nous nous sommes fait conduire au Louvre. Il y avait un monde fou, partout, mais principalement aux jouets exposés dans le grand hall du bas ; c'était un brouhaha fantastique, et une telle cohue que j'ai perdu maman deux fois dans la foule. Nous avons acheté, pour les enfants de M. Gildard, des jouets très jolis, un cinématographe qui marche merveilleusement, et un bébé incassable

brun, aux yeux bleus, avec un costume de matelot, tout à fait idéal. Ça m'amuserait encore de jouer avec une poupée, et de la coiffer, et de l'habiller ; il y a des fois où je me sens encore tout à fait fillette !

Nous avons regardé différents objets pour offrir à Germaine, et notre choix s'est fixé sur une petite crédence japonaise, réellement idéale, tout incrustée d'ivoire imitant des chimères et des fleurs de lotus : je pense qu'elle sera tout à fait contente, cette chère Germaine ! Pour Marthe Benoît, j'ai pris un buvard en étoffe ancienne et peluche grenat, avec petit encrier en métal anglais, d'un goût charmant. Pour les demoiselles Turquet, mère était d'avis qu'on leur envoyât une boîte de chocolats, mais j'ai pensé qu'un service à thé leur ferait un grand plaisir. Nous avons donc été à la Porcelaine, et nous avons trouvé un tel assortiment de ces services, que nous avons longtemps hésité entre un chinois, et un en porcelaine anglaise, d'une finesse extraordinaire : décidément, nous avons pris le chinois. Maman a regardé une robe pour Olympe ; mais elle préfère la consulter d'abord sur la couleur. A cinq heures seulement, nous avions fini nos emplettes. Nous avons été goûter chez notre pâtissier habituel de l'avenue de l'Opéra, et j'ai décidé maman à faire quelques pas dans Paris, si agréable à cette heure-là. Les petites boutiques s'installent déjà et on n'avance que lentement sur les boulevards : c'est égal, c'est joliment amusant tous ces gens affairés, avec des paquets dans les bras ; on sent bien qu'une grande fête approche, et que tout le monde en est très content. Moi, rien que de les voir, je riais toute seule ; j'aurais bien désiré traverser aussi un de ces grands passages qui donnent sur les boulevards, mais maman n'a jamais voulu...

Du « *Petit Tambour* » :

A LA PRÉFECTURE

Les réceptions du Premier Janvier ont eu lieu hier matin à la Préfecture avec le cérémonial accoutumé.

M. le Préfet a reçu les autorités civiles à 9 heures, et, à 10 heures et demi, les autorités militaires.

Répondant au général Pommier, qui lui présentait les officiers de la garnison, M. le Préfet s'est exprimé en ces termes :

« Je vous remercie, mon Général, des sentiments que vous voulez
« bien exprimer au représentant du gouvernement de la République.
« C'est l'honneur de la République de pouvoir mettre sa confiance dans
« une armée vaillante et dévouée, comme c'est l'honneur de l'armée de
« savoir qu'elle peut compter sur la République respectée et forte !
« Merci encore, mon cher Général, et merci, Messieurs ! »

Toute l'après-midi a été, comme d'habitude, consacrée aux visites de corps, et les habits noirs et les uniformes donnaient aux rues de La Marche une animation extraordinaire, malgré la pluie torrentielle qui n'a pas discontinué de tomber.

P. c. c.
FRANC-NOHAIN

Visites

Dans la matinée, la nièce de M. Bidoure, Clotilde, l'institutrice laïque, était venue avec son caoutchouc annuel.

Ainsi qu'à chaque premier de l'an, elle riait et suffoquait sans pouvoir parler, et ainsi qu'à chaque premier de l'an, il lui était arrivé quelque chose d'extraordinaire. Tous les Bidoure l'entouraient, se demandant avec anxiété la cause de cette nouvelle crise, et vantaient les beautés du caoutchouc qu'elle avait déposé sur le coin de la crédence, afin de la faire causer.

— Mais enfin, Clotilde...? insinuaient-ils...

— Bonne année,... ma tante,... bonne année... Pourtant, je t'en supplie... Tout à l'heure.

— Mais enfin, Clotilde...?

— Bonne année,... mon oncle... Tout à l'heure... Tout à l'heure..,

Puis :

— Je ne pourrai jamais... Je ne pourrai jamais vous raconter !... continuait-elle, faisant des mines... C'est incroyable !... Il n'y a qu'à moi que cela arrive, véritablement !

Bref, comme Clara, Sophie et Juliette la pressaient,... tout d'une traite :

— C'est Widmer, le concierge, qui m'a entraînée sous la voûte de la porte cochère, sans que je sache pourquoi ! « Non, Widmer !... Non, Monsieur !... lui disais-je... Je n'entrerai jamais dans votre loge!... A quoi pensez-vous donc, Widmer, de donner ainsi le bras à la nièce du propriétaire !... Me prendriez-vous pour une de ces femmes auxquelles... »

Elle n'avait pas eu le loisir de finir sa phrase, que le concierge la menait déjà sous les yeux complaisants de Mme Widmer, qui des coins de sa robe esquissait d'interminables révérences, et de deux inconnus qui souriaient en la saluant. Là, il la forçait d'accepter un petit verre de raspail et une cerise à l'eau-de-vie, ainsi qu'il avait coutume d'en offrir à ses nombreux locataires à cette époque de l'année.

Chose incroyable !... Elle acceptait, tant ces procédés la désarmaient,... la décontenançaient,... et osait trinquer avec ces gens de si piètre extraction,... à plusieurs reprises!... puis, formulait un adieu, s'éclipsant.

Pourtant Widmer, décidément un peu éméché (elle eût dû s'en apercevoir plus tôt), la suivait encore :

— Laissez-moi, Widmer !... Vous m'entendez, Monsieur, ne me touchez plus !...

De plus en plus excité, et tandis que sa femme décrivait dans le lointain ses sempiternelles révérences, il la repoursuivait jusqu'au fond d'un corridor ; et comme elle défaillait de nouveau de stupéfaction

devant tant d'audace, de sa bouche encore collante de raspail, là, près du cou, il l'embrassait.

— En tout bien tout honneur, Mademoiselle Clotilde! ajoutait-il... Simplement afin de vous faire plaisir; et parce qu'en ce beau jour d'aujourd'hui, un baiser d'homme porte bonheur aux demoiselles à marier!

Suffoquée du toupet, elle avait pourtant trouvé la force de se regimber et de lui répondre d'un ton sec :

— Merci de votre obligeance, Monsieur le concierge... Mais vous feriez mieux de frotter votre escalier!

Il la quittait tout penaud.

Maintenant, en y réfléchissant, et après avoir été sur le point de s'en formaliser, elle se tordait... Vraiment ce demeurait incroyable!... invraisemblable!... Il n'y avait qu'elle à qui cela arrivât!... Déjà le facteur des imprimés avait manqué de l'embrasser la veille!... L'homme du gaz l'avant-veille!... Et puis c'était l'inspecteur de l'enseignement primaire qui se permettait des privautés!

— Singulières mœurs! fit Mme Bidoure pinçant ses lèvres gercées.

Et tandis que son époux opinait gravement de la tête, elle conduisit Clotilde dans le salon afin de lui montrer d'autres caoutchoucs, dracenas et cactus, que quelques inférieurs, protégés de la famille, étaient venus lui offrir les jours précédents.

— Restes-en là de tes histoires, ma fille!... lui dit-elle tout à coup, tout bas, entre deux pots... Ça pourrait donner des idées à mes enfants!

— Mais ma tante, je ne vois pas ce qu'il y a de mal là-dedans!

— Tu m'entends!... reprit Mme Bidoure d'un ton plus accentué... Restes-en là!

— Tu entends ta tante!... grommela à son tour la voix de M. Bidoure, juste au-dessus de l'endroit d'où, feignant de regarder aussi les plantes vertes, il les observait.

Néanmoins on la garda à déjeuner.

C'était de tradition.

D'ailleurs, aussitôt terminé, on l'expédia, car, malgré qu'elle fut de la famille du côté de Monsieur, elle était réellement par trop Bignard et pas assez Bidoure, pour aller rendre visite à toutes les vieilles dames seules, aux anciens colonels, ingénieurs en retraite et magistrats, qui constituaient la lignée des Duseigneur-Bertinet, du côté de Madame.

On commanda à Anna, la femme de chambre, d'aller quérir un quatre places à l'heure au plus tôt, Widmer, de plus en plus excité et gémissant à fendre l'âme *les Dragons de Villars* à travers la cour de l'immeuble, étant désormais incapable de s'y rendre.

Dès qu'Anna en eut apporté le numéro l'on descendit; et déjà l'on pouvait contempler les deux petits chevaux gris couverts

sur le dos comme de braise noire, qui allaient emporter les Bidoure vers le chocolatier où ils se fournissaient d'habitude, lorsqu'on vit un second quatre places aux petits chevaux jaune-clair couverts aussi sur le dos comme de braise noire, s'arrêter devant la porte-cochère, et tous les Norbert-Lemur, y compris leurs trois fils, en descendre subitement.

— Enchanté, fit Norbert-Lemur d'un ton badin, nous allions justement chez vous. Permettez-moi de vous présenter mes souhaits de nouvel an, au milieu de la rue.

— Nous vous présentons les nôtres, et les meilleurs, mon cher Norbert, fit Mme Pulchérie.

— Tiens, mon petit Pulcho, voilà les marrons de l'amitié !... interrompit Mme Lemur.

— Que c'est gentil à vous vraiment !... Vous nous gâtez !...

— Bonne année, bonne santé et le reste... conclut M. Bidoure d'un air entendu.

Cependant les jeunes Lemur profitaient de cet assaut de courtoisie de leurs parents pour en tenter d'autres, plus effectifs, sur les joues roses et tendues de ces jeunes demoiselles Bidoure.

M. Bidoure, qui s'en aperçut à un regard dont un coiffeur vis-à-vis, suivait ce petit manège de derrière sa vitrine, se contenta de prononcer :

— Mesdemoiselles, allez vite porter ce sac de marrons chez Widmer, et dites que nous le reprendrons en rentrant.

Alors la famille Lemur réintégra son quatre places à l'heure aux deux petits quadrupèdes jaune-clair couverts sur le dos comme de braise noire, tandis que la famille Bidoure, dès que ces demoiselles furent revenues, s'immisçait dans la sienne aux petits quadrupèdes gris couverts sur le dos d'une identique braise noire, tout semblablement.

Chez le chocolatier du boulevard où l'on se fournissait d'habitude, les jeunes filles du comptoir étaient affolées et ne savaient à qui répondre. C'est à peine si, au milieu de leur coup de feu, elles eurent le loisir de s'informer de la santé de cette excellente Madame et de cet excellent Monsieur Bidoure, de si bons clients !

Elles mirent même trois quarts d'heure à leur préparer les trois emplettes qu'ils firent : la première de chocolat, boîte chinoise d'un goût à la fois riche et distingué, pour la tante Capitan, que porta Clara ; la seconde, de marrons glacés, superbe cigogne en peluche pour la tante Duseigneur, que porta Sophie ; la troisième, de papillottes mélangées de crottes contenant de la crème rose ou blanche, petite souris dans les prix doux, pour la tante Cottineau, sa vieille demoiselle de compagnie Terpsichore, et son vieux chien havanais Pepito, que porta Juliette.

C'étaient les trois tantes fondamentales, celles auxquelles, pour des

motifs de reconnaissance divers, on avait l'habitude d'offrir de ces beaux présents au jour de l'an.

Les autres tantes n'étaient auprès de celles-là que des tantes éloignées ou accessoires, semblables aux cousines ou aux alliées de degré vague et incertain, desquelles l'on se contente d'ordinaire d'accepter les carrés de caramel que du bout de leurs engageants doigts elles vous offrent.

Quand Clara, Sophie et Juliette se furent réinstallées dans le quatre places, avec sur leurs genoux leurs emplettes soigneusement posées, l'on se dirigea donc, à travers le boulevard et les petites baraques du jour de l'an, vers la première de ces tantes, la Capitan.

Une fois là, l'on abandonna la cigogne en peluche et la souris dans les prix doux aux soins de l'automédon, emportant l'unique boîte chinoise d'un goût à la fois si riche et si distingué vers celle à laquelle on se disposait à l'offrir.

Mais juste, la voiture aux petits quadrupèdes jaune-clair, couverts sur le dos comme de braise noire stationnait déjà devant la porte de cette tante.

— Voilà que nous allons rencontrer les Lemur, de même que l'année dernière, dans toutes les visites que nous ferons !... s'écria Clara.

— Ce sera bien amusant, dit Juliette... n'est-ce pas, sœur ?

— Oui !... fit Sophie radieuse.

En effet, comme on parvenait au deuxième étage, on les vit, les Lemur, une seconde fois en chair et en os en face de soi.

— Enchanté !... fit Norbert, du même ton badin et avec son éternel sourire.... et permettez-moi de vous représenter mes souhaits !

— Nous vous représentons les nôtres, mon cher Norbert !... fit Mme Pulchérie.

— Mon petit Pulcho,... dit Mme Lemur, je n'ai plus les marrons, mais je t'offre tout de même l'amitié !

— Bonne année, bonne santé et le reste !... conclut M. Bidoure en train de repasser son haute-forme avec sa manche, afin de lui ajouter le luisant.

La tante Capitan était une mafflue avec bonnet de dentelles, robe à crinoline et à tralalas,... même à traderideras.

— Bonne année, ma tante !... s'écria Mme Bidoure la baisant, aussitôt entrée, au front.

— Bonne année, ma tante !... continua M. Bidoure, la baisant également, au même front, après lui en avoir demandé la permission.

— Bonne année !... clamèrent ces trois demoiselles la baisant aussi, qui au menton, qui à la joue, qui sur l'œil, tandis que la dernière, Clara, porteuse de la boîte chinoise, riche et distinguée, la lui remettait en mains propres.

— Ah ! que c'est gracieux vraiment, mes petits enfants, de penser

ainsi à sa vieille tante, si oubliée et qui a tant de douleurs à l'heure actuelle, dit la Capitan d'une voix de nez... Asseyez-vous, je vous prie... Car, je vous le répète, je suis toute seule, toute délaissée, et j'ai bien de la peine, mes pauvres amis!... Que c'est gracieux à vous de penser ainsi à votre vieille tante !...

Alors, elle démaillota avec des mains charmées la boîte chinoise de ses enveloppes et de ses faveurs, et soulevant le léger couvercle, le papier ajouré, mousseline, qui dissimulait les divers produits chocolatés, à l'anis, au nougat, à l'ananas, même les doubles pyramides couvertes de sucre cristallisé, si tentantes pour les veuves :

— Prenez-en, mes petites filles... fit-elle... car pour moi, j'ai de fort mauvaises dents, et je ne saurais y toucher !...

— Oh ! ma tante !... si nous avions pu prévoir, nous aurions apporté autre chose pour tes dents... fit Mme Pulchérie... Ça nous aurait été bien facile !...

— Je n'aurais même pas pu goûter à cette autre chose, ma pauvre fille, répondit-elle, car j'ai aussi un trop mauvais estomac !

— Nous aurions fait nos emplettes à un autre magasin que chez ce chocolatier...

— J'ai tout mauvais, mes enfants... Je n'aurais pas pu me servir de vos emplettes !

Alors avec dignité et tristesse, ainsi qu'annuellement, elle commença son antienne :

Elle se portait bien mieux du temps de l'oncle Capitan, quoique ce ne fût pas toujours un homme agréable !... Oh, non !... Pourtant, elle avait éprouvé une grande douleur lorsqu'elle l'avait perdu !... On ne laisse pas s'en aller ainsi un époux, en compagnie duquel, malgré son affreux caractère, on a passé vingt-cinq années de son existence, sans être cruellement touchée !... Elle avait été touchée jusqu'aux moëlles !... Trois semaines d'agonie, l'infortuné !... Et quelle agonie ! Il réclamait un revolver !... Ce sont de ces scènes atroces qui vous blanchissent les cheveux prématurément !... Elle ne souhaitait pas à son pire ennemi d'assister à ces scènes-là !... Elle en avait pour son compte éprouvé une telle révolution que, depuis ce temps, elle s'en ressentait toujours !

La dyspepsie ne la quittait plus !... Elle avait des pituites chaque matin, des hoquets chaque soir !... Elle rendait de l'eau par la bouche pendant des heures d'affilée !... Les reins n'étaient pas meilleurs, tant elle avait dû se tenir debout pour soigner le cher moribond !... Le ventre devenait mou, atone, de plus en plus sujet aux coliques hépatiques et congestions hémorrhoïdales !... Et elle demeurait toute triste, seule, avec tous ses chagrins, sa dyspepsie et ses douleurs... négligée !... abandonnée !...

— Prenez donc du baume Opodeldock ! C'est exeellent, ma tante !... insinua afin de trouver un remède à cette grande tristesse Mme Pulchérie... Je m'en suis trouvée très bien l'année dernière !...

— Ou de la tisane des Shakers !... insinua Clara... Il y a une de

mes petites amies qui avait les pâles couleurs, qui en a été toute changée.

— Ou de l'émulsion Scott... appuya Sophie... C'est très à la mode... On la voit, avec les portraits de ceux-là qui elle a réussi, à la quatrième page des journaux !

— Nulle tisane des Shakers et nulle émulsion Scott ne saurait soulager mes peines !... gémit la tante désabusée...

Et M. et Mme Bidoure, voyant qu'il n'y avait décidément pas moyen de l'arracher à cette douleur croissante, surtout de lui faire changer de conversation, résolurent alors de la quitter.

— Nous ne voulons pas vous retenir plus longtemps,... fit Madame... car nous craindrions de vous fatiguer !

Dans l'état de santé où vous êtes,... fit Monsieur... ce nous est un devoir... un devoir sacré... de ne pas abuser !

— Voilà ce que je craignais... se lamenta-t-elle... A peine arrivés, vous êtes déjà pressés de partir... Ah ! l'on ne s'amuse guère avec une vieille abandonnée comme moi !...

— Si !... Si !... ma tante !... beaucoup...

— Beaucoup, ma tante !

— C'est un grand bonheur pour nous de te voir, je t'assure...

— Un grand bonheur ?...

— Nous reviendrons !

— L'année prochaine !... fit-elle.

— Plus tôt !

— Allez ! Allez ! Je ne veux pas insister !... Je vois d'ailleurs que vous êtes pressés !... Et puis, je sais bien qu'avec mes infirmités et mes douleurs, je ne suis pas un objet de ragoût,... pour les jeunes !... Que je ne vous gêne pas !... Allez-vous-en !

Tous les Bidoure descendirent donc l'escalier, puis remontèrent dans leur quatre places, repassant par les petites baraques des boulevards, et se dirigeant au fin fond de la rive gauche, vers la maison de retraite où se trouvait leur deuxième tante, la très vieille Cottineau, et sa plus vieille encore demoiselle de compagnie, Terpsichore.

Juste comme ils débarquaient devant les murs blancs de cette silencieuse maison de retraite, Juliette marchant devant et portant la souris modique, ils y aperçurent le quatre places des Lemur arrêté déjà.

— Enchanté, fit Norbert, surgissant tout à coup et de son ton badin précédent... Permettez-moi de vous présenter pour la troisième fois mes souhaits !...

— Nous vous présentons pour la troisième fois les nôtres, mon cher Norbert,... fit Mme Pulchérie.

— Mon petit Pulcho, dit Mme Lemur, ce qu'il fait chaud chez la tante Cottineau !... C'est à éclater !...

— Nous n'y resterons pas longtemps, voilà tout...

— Bonne année !... Bonne santé, et le reste !... conclut M. Bidoure, se lançant bravement au rez-de-chaussée de la maison de retraite, vers le grand et haut corridor, clair ainsi qu'un couloir d'hôpital, où se trouvaient les deux chambres de la tante Cottineau...

Celle-ci était une petite vieille pétillante, pétulante, presque cramoisie sous les deux anglaises blanches tombant le long de ses joues de pommes ridées. Elle portait un bonnet vert, une robe de soie violette aux fins plissés, et une longue chaîne de montre d'or à breloques, lui ballottant à même le ventre.

Près d'elle, Terpsichore, maigre fuseau octogénaire tout en noir, avec un bonnet noir sur sa tête de vieux macaque désabusé, se chauffait auprès d'un poêle.

— Ah !... fit la tante, se levant sitôt qu'elle aperçut les Bidoure !... Je croyais déjà que vous m'oubliiez !...

— Bonne année !... Bonne santé !... murmura gracieusement Mme Bidoure, la baisant sur son beau bonnet.

— Bonne santé !... ma tante ! insista M. Bidoure, à qui elle tendit la main.

— Bonne santé !... répétèrent à la queue-leu-leu les trois demoiselles, parmi lesquelles Juliette, porteuse de la souris modique contenant les papillottes et les crottes à crème rose ou blanche, insistait pour la lui faire prendre.

— Merci, ma fille... fit tante Cottineau... Tu es bien aimable !... Justement Terpsichore est une vieille goulue qui aime les croquettes. Elle les partagera avec Pepito, et elle nous laissera tranquilles pendant ce temps-là !...

La vieille demoiselle de compagnie qui se chauffait toujours près du poêle semblait ne rien entendre. Sur ses genoux, Pepito, l'affreux havanais à longs poils soyeux, dont les yeux étaient rouges et chassieux de même que s'il avait beaucoup pleuré, grognait sourdement.

— Terpsichore... lui cria la tante Cottineau dans les oreilles... Voilà du chocolat... Terpsichore... Lève-toi... Il y a du monde... Tu en partageras la moitié avec Pepito !

— Très honorée, Mesdames Messieurs... fit celle-ci d'un air ailleurs, tandis que ses mains travailleuses réussissaient déjà à entr'ouvrir la souris. Puis elle ajouta dolemment... Asseyez-vous donc, Mesdames !...

— On dit « bonne année ! » aujourd'hui !... interrompit la tante Cottineau d'un ton brusque.

— Bonne année !... Bonne année !... Bonne année !... Bonne année !... répéta ainsi qu'un automate la vieille demoiselle.

— Il ne faut pas faire attention, reprit la tante s'adressant aux Bidoure... Elle est complètement gâteuse !... Laissons-la tranquille dans son coin avec son chocolat comme un vieux singe qu'elle est.

Puis :

— Assise !... fit-elle... Assise !... afin de l'empêcher de répéter « bonne année » à perpétuité.

Alors on changea de conversation.

— Tes filles ont engraissé, Pulchérie, débuta-t-elle... Tiens... Comment donc s'appelle déjà celle-là qui a une taille de carabinier et des cheveux jaunes ?

— Clara, ma tante Cottineau... Rappelle-toi... Tu la faisais danser autrefois sur tes genoux...

— Elle ferait un fameux militaire... Un vrai homme... Il ne lui manque que des moustaches... Ça viendra ! — Et celle-là... continua-t-elle, désignant Sophie... On l'appelle Gertrude, n'est-ce pas ?

— Non, Sophie, ma tante... C'est Sophie...

— Gertrude lui irait mieux... J'aimerais mieux Gertrude... Si tu m'avais demandé d'être marraine au baptême, ma fille, j'aurais choisi Gertrude... Sophie, c'est comme Joséphine... Il n'y a que les cuisinières qui s'appellent Sophie !...

— Que veux-tu !

— Et celle-là qui m'a offert les chocolats que Terpsichore et Pepito sont en train de croquer avec leurs gencives, car ils n'ont plus de dents ni l'un ni l'autre.... c'est Juliette, hein ?

— Oui... Juliette !

— Eh bien ! mes enfants, vous ferez bien de la soigner... Croyez-m'en... Je possède le coup d'œil... Elle a tout ce qu'il faut pour devenir poitrinaire... Je ne lui donne pas deux ans à vivre avec cette figure là.

— Pourtant elle se porte bien, ma tante.... je t'assure...

— Mes amis... J'ai dit. Faites ce que vous voudrez. Je n'insiste pas !

On changea une seconde fois de conversation. Soudain :

— Et votre petit garçon qui a si mal tourné ?... Vous savez bien... vous savez bien, Bidoure... Ce n'est pas la peine de me regarder avec de tels yeux et de prendre l'air étonné !

— Nous n'avons jamais eu de petit garçon qui ait même bien tourné, ma tante, prononça Mme Bidoure.... à notre grand regret !

— Et le nom des Bidoure, appuya Monsieur gravement, menace de s'éteindre grâce à ce manque de postérité mâle !

— Mais, rappelez-vous... Robert,... le petit Robert,... qui avait une figure de fille,... et qui a volé !

— Nous n'avons jamais eu de fils de ce nom ni d'un autre, ma tante ! Qui ait volé !... Vous feriez mieux de ne pas réveiller d'anciennes douleurs à ce sujet, croyez-nous !...

— Pourtant... Je n'ai pas la berlue... le petit Robert...

— Vous confondez avec le malheureux Robert Bertinet, sans doute, le fils de l'intendant militaire !...

— Ah oui !... C'est vrai !... Il ne faut pas m'en vouloir !... J'en ai tant vu, n'est-ce pas !... A soixante-dix-neuf ans !... Je suis la cadette de sept ans de Terpsichore, qui est complètement gâteuse, et ressem-

ble à un vieux tableau démodé !... Peut-être suis-je un peu gâteuse moi-même !... Pourtant j'ai une bonne tête, allez !... Et ça aurait pu vous arriver de vous tromper aussi bien qu'à moi !

La conversation changea donc pour la troisième fois de direction.

Mais avant que les Bidoure ne la quittassent, la tante Cottineau avait trouvé le moyen d'émettre de fâcheuses insinuations sur la fortune de M. Bidoure, de laisser planer de singuliers doutes sur la réussite d'une affaire industrielle dont il se trouvait actionnaire, et de demander du ton le plus dégagé du monde, des nouvelles d'un fort joli garçon, M. Edmond Siffleaux, qui était si bien et pour lequel Madame Bidoure avait eu certainement un faible dans sa jeunesse,... avant de se marier avec Monsieur !

Chez la tante Duseigneur, où les Bidoure se rendirent ensuite, en retraversant les petites baraques du jour de l'an, ils trouvèrent plusieurs visites lorsqu'ils entrèrent. Les Lemur venaient, paraît-il, d'en partir, il y avait à peine un instant, et ils seraient arrivés seulement quelques minutes plus tôt, qu'ils auraient trouvé pour la quatrième fois leur quatre places stationnant devant la porte.

Avec sa volubilité charmante, continue, ne permettant pas de placer un mot, ses bonheurs d'expression, ses bandeaux d'un noir si étonnant à soixante-cinq ans... on les eût cru teints !... la tante Duseigneur était en train de parler de feu son mari le flûtiste, et d'exhiber son étonnante collection de tabatières, pommes de cannes et coques de montres, qui, « chacun le sait, est unique dans la capitale ! »

Elle eut un flot de paroles délicieuses pour remercier les Bidoure de leur cigogne en peluche, qui justement eût tant fait de plaisir à M. Duseigneur, artiste à tous les points de vue, s'il avait été vivant !

Le souvenir du cher mort, qui lui amena quelques larmes passagères au coin des yeux, la fit subitement se souvenir d'autres chers morts, depuis longtemps partis.

— Ah ! mon enfant !... disait-elle par exemple à Mme Pulchérie... Prends donc ce verre de Porto... Car j'ai tant aimé ton pauvre père !... En souvenir de lui !

D'autres morts également lui remontaient à la mémoire.

Cette pauvre Elodie qui avait gémi à courir le cachet et donner des leçons de piano durant toute sa vie !

Cette malheureuse Antoinette, qui s'était étiolée dans des travaux de couture mal rétribués !

Cette infortunée Mme Desturbeaux-Rouchin, qui pendant vingt ans, avec une tumeur atroce à l'intérieur de l'abdomen, avait dû se soumettre aux labeurs les plus dégradants, même les plus abjects, afin de nourrir ses enfants.

Elle en trouvait de nouveaux encore, tous plus malheureux et infortunés, une vraie collection de chers morts, presque aussi nombreuse que celle des tabatières de feu son époux, sur lesquels elle ne tarissait plus !

Elle parla aussi des jouets de l'année. De la nouvelle question mexicaine, deux anneaux qu'elle n'avait pu encore arriver à séparer. Du joli ouistiti qui monte tout seul à un palmier, sans qu'on se doute du ressort qui le pousse, afin d'en manger les dattes. De la petite poupée nageuse surtout, plus belle que toutes les poupées nageuses inventées périodiquement, et qui montrait toutes les apparences de la chair elle-même dans l'eau où elle évoluait.

Puis, sans transition, elle revenait à la note sentimentale.

— Prenez donc de ces gaufrettes... Vous me ferez plaisir... J'ai tant aimé ceux que vous avez perdus !

Elle se réextasiait sur la superbe cigogne en peluche.

— Ah ! la superbe cigogne en peluche !... Si ce pauvre M. Duseigneur était ici !

A peine les Bidoure purent-ils placer au départ leurs « bonne année », leurs « bonne santé » et leurs baisers ; et, comme ils avaient perdu un grand temps à écouter cette tante prolixe, et que déjà le jour tombait sur les joies parisiennes du premier de l'an, ils furent bien forcés de remettre au lendemain leurs visites à plusieurs de leurs alliés, l'intendant Bertinet qui demeure au Val-de-Grâce, le juge Brustalot qui loge au Gros-Caillou, et toute la smala des Duseigneur-Coquet qui habite le Panthéon. Les vieux et chers amis Rifide, du haut de la butte Montmartre, rue Lepic, composés de quatre générations, toutes vivantes, et qui devaient attendre les visiteurs au grand complet de ces quatre générations, durent être eux-mêmes négligés.

On se borna ce soir-là à rendre visite à la cousine de la Bouillardère, rue de Châteaudun, qui est un peu marquise, et dans les salons de laquelle on a toujours chance de rencontrer des gens distingués.

— Bonjour ma cousine... Bonjour ma cousine.., dirent les Bidoure en entrant chez elle... Tous nos vœux, n'est-ce pas, tous nos vœux !

Il y avait une réception tout à fait bien. Et, en dépit de la multitude de ses visiteurs, Mme de la Bouillardère se montra spécialement charmante à leur égard, et découvrit même le moyen, après l'offre des chocolats ou marrons glacés obligés et les banalités courantes, d'expliquer à Mme Bidoure comme quoi elles se trouvaient toutes les deux cousines,... à peine au cinquième ou au sixième degré !...

Le bisaïeul du grand-père maternel de Mme de la Bouillardère était un Duseigneur qui vivait sous le règne de Louis XV. Il avait eu une fille, Hermance Duseigneur, qui avait épousé un pâtre, un Gerbaulet qui gardait les vaches dans les champs. C'était là l'origine de la branche franc-comtoise de leur race. De cette mésalliance naquit le fameux Coco Gerbaulet, membre du tribunal révolutionnaire de Vesoul, et qui, comme les Carrier et les Joseph Lebon, se signala par ses excès. Le fils adultérin de celui-ci, Just Gerbaulet, que Coco reconnut à son lit de mort, fut, lui, un magistrat intègre, et

replaça les siens au rang dont ils étaient déchus. Il fut le père de cette chaste Dorothée qui devint, par ses vertus, première marquise de la Bouillardère, la seconde étant Albertine, et elle-même Constance, fille d'Albertine, ayant fait passer le titre dans la famille de son mari.

Donc Mme Bidoure pouvait s'en rendre compte. Par leur bisaïeul et la fille même de ce bisaïeul, qui avait mal tourné,... elle le disait bien... elles étaient cousines issues de germain,... à peine au cinquième ou au sixième degré !...

Quand les Bidoure remontèrent dans leur quatre places à la suite de cette laborieuse démonstration qui les faisait parents authentiques d'une marquise, ils éprouvèrent, quoique un peu fatigués de tous leurs trimballements à travers la capitale, un grand contentement.

Et monsieur s'écria même :

— Voilà les bienfaits de l'esprit de famille, Mesdames !... résumant d'un mot simple et profond, tout ce que celles-ci ressentaient déjà en leur fin fond.

Soudain, au moment où ils arrivaient à leur domicile, et se penchaient à la portière pour en saisir la poignée, la tourner, et descendre, ils aperçurent devant eux Clotilde Bidoure, l'institutrice laïque, encombrée de paquets, et comme s'évanouissant entre les bras... ce n'était même même plus Widmer désormais... d'un sergent de ville !

— Que cela veut-il dire ? s'écria Monsieur furieux.

— Tenterait-elle de se faire encore embrasser par cet agent de police ? appuya Madame.

— C'est honteux ! vraiment !

— Honteux !

— Elle déshonore notre maison !

— Notre nom !

— Clotilde ! Clotilde ! appela le premier sitôt descendu.

— Que fais-tu auprès de ce gardien de la paix ? s'exclama la seconde.

— Il m'a dit « qu'il me la souhaitait bonne et heureuse », ma tante, répondit celle-ci au milieu de ses habituels rires, suffocations et pâmoisons. Alors que veux-tu ?... Tu sais bien que j'ai très peu de résistance... Ça a été plus fort que moi. . J'ai dû m'arrêter un instant à l'écouter !

— Malheureuse ! déclara sous la porte cochère Mme Bidoure indignée... Tu n'es qu'une Bignard !... Et tu resteras toujours une Bignard !

Maurice Beaubourg

Neuf petits poèmes

PORTRAIT

A ma sœur Jeanne.

Sous l'auréole d'or de tes cheveux en mousse,
Ton œil espiègle suit cet oiseau zinzolin
Qu'eût enfermé Jodelle en un sonnet câlin.
Et ta grâce rappelle, ensemble vive et douce.

Un menuet de Mozart dansé par Chérubin,
A Trianon, un soir de gala, dans la rousse
Lumière où se mouvaient, à petite secousse,
Des dentelles, des cœurs, des âmes, du satin...

Mais ton rêve rejoint dans l'infini, la Muse
Aux ailes de clarté qui d'un souffle inspirait
L'ange de la Douleur, par elle ceint de rose,

Schumann, Raphaël noir, dont la voix grave et tendre
Console, en la berçant des maux qu'elle pleurait,
L'âme en mourir d'amour qui renaît de l'entendre.

PORTRAIT

A ma sœur Henriette.

Ton profil un peu grave et hautain qui se fond,
Délicate blancheur, dans l'ombre qu'il éclaire,
Ranime autour de toi le passé légendaire
Dont l'aventure dort en ton regard profond.

Et ton âme en beauté s'abandonne au mystère
De la musique étrange et douce que lui font,
Baignés d'azur, avec une étoile à leur front,
Les poètes rendus à la pure lumière.

Ronsard berce ton rêve aux accents de sa voix ;
Racine chante ; et, belle, un edelweiss aux doigts,
La Loreley t'offre son cœur dans un sourire...

Mais plus haut, Lamartine, isolé comme un dieu,
Songe à la fille de Sorrente, et dans tes yeux
Retrouve les diamants dont elle orna sa lyre !

COMPLIMENT

A mademoiselle Cora Laparcerie.

Quelle magie. ô Muse ! à mes yeux t'a parée
Du velours de ses yeux, des clartés de son teint,
Et t'a donné le geste onduleux dont sa main
Laisser errer la caresse amoureuse, à l'orée.

Du silence fermé sur sa voix qui s'éteint !
Son sourire est le tien, quand ton âme inspirée,
D'un poème confie à ta bouche adorée
La musique accordée à mon cœur qui se plaint.

Elle passe en beauté la grâce des plus belles
Dont le marbre ait gardé les formes éternelles.
Reine ou bergère, amante ou courtisane, elle est,

Femme au charme vainqueur de l'âme qu'elle touche,
La Muse qui parfume nos songes ailés
De la tendresse prise aux roses de sa bouche !

PASTEL

A madame M. de Faramond.

Monsieur de Lamartine eût pour vous fait des vers,
Et monsieur de Chateaubriand vous eût aimée.
Votre jeunesse m'apparait toute embaumée
Du souvenir exquis et vieillot de ces airs

Qui faisaient se pâmer leurs sensibles amantes,
Tandis qu'ils surveillaient leur âme et leur jabot.
Vous rappelez ce temps où, l'éclair au sabot,
Les chevaux entraînaient les berlines branlantes,

A grand fracas, par le silence des grand'routes :
En pleurant, l'amoureuse, insensible longtemps,
Confesse son remords aux lèvres de l'amant

Qui calme d'un baiser la crise qu'il redoute ;
Au relais, l'amour a vaincu les derniers doutes,
Sous la lune qui nargue à ces nouveaux serments.

NOTE SENTIMENTALE

A mademoiselle Alix D...

Tu m'as donné ton cœur, tes lèvres et tes yeux,
Et ton âme amoureuse, au soin de ma caresse
S'est ouverte, comme une fleur au jour des cieux !
Voici mon cœur de qui ta grâce est la maîtresse,

Ces mains que tu lias aux tiennes à jamais,
Et les présents d'amour dédiés à tes charmes !
Si l'un de nous s'oublie à dire : « Je l'aimais »,
Qu'un regret en sourire apaise au moins ses larmes,

Et qu'il ne parle de l'absent que pour le plaindre !
Mais je t'aime, et te veux pareille à la beauté
Qu'au soir, près de la mer, je me plaisais à ceindre

De bruyère et de menthe odorante cueillies
Sur la plage où, tous deux, nous écoutions monter,
Dans l'ascension du soir, nos âmes recueillies.

BISCUIT DE SÈVRES

A madame C. Sohet.

On vous voit, en robe à paniers, avec la mouche
Comme un point posée au coin de la bouche,
Les cheveux poudrés montés en vaisseau...
L'orchestre babille un air de Rameau :

Vous avancez le bout du pied pour la pavane ;
Votre bras levé retombe en liane,
Laissant une fleur aux doigts du marquis,
Et c'est votre main que, déjà conquis.

Le roué regarde, étonné d'entendre
Chanter une voix qu'il n'écoutait plus.
Tandis qu'il voyage aux pays du Tendre,

Il manque le pas et, son air confus
Vous faisant sourire, il songe à se rendre
A votre beauté, malgré vos vertus.

REMERCIEMENT

A mesdemoiselles X. et Y., pour m'avoir convié, galamment, comme elles revenaient d'un marché, à monter dans leur voiture.

Reines du potager, vous m'êtes apparues,
Dans la fraîche senteur des choux et des radis,
Et parmi les paniers d'oignons et les laitues,
Plus royales cent fois qu'en leurs gestes raidis

Les princesses, sur les tombeaux, à Saint-Denis !
Maraîchères beautés, grâces vous soient rendues
De m'avoir enseigné l'escale au Paradis,
Pour aller à Sannois !... Qu'êtes-vous devenues,

Depuis ce jour grisant d'un printemps qui naissait,
Où, galant, le hasard mêla nos aventures ?
Je sais encor le goût de vos baisers, je sais

Que vos yeux étaient bleus, et, de vos chevelures,
Que l'une, sa blondeur de paille rehaussait,
Qui semblait prise à l'autre aux fauves annelures.

DÉVOTIONS

« — Eros, j'ai fait porter au temple deux chevreaux
Et la barbe du plus beau bouc de mes troupeaux :
Chloé m'attend ce soir ; je lui garde ces roses
Moins odorantes que sa chair, comme elle écloses

Pour célébrer Vénus renaissante des eaux.
J'ai taillé cette flûte aux tiges des roseaux
Qui disent, partageant ton haleine, ces choses
Si tendres qu'elles font céder celle qui n'ose...

Inspire-moi comme eux, afin que mon chant touche
L'amie à qui je veux ce soir donner mon cœur,
Et qu'éloignant la flûte, elle boive à ma bouche,

Impatiente et belle, ma vie en bonheur !
Mais que Rahel la brune et Maïna l'ignorent,
Car Chloé, si je l'aime elles je les adore. »

« — Cypris, j'ai déposé ce soir sur ton autel
Deux colombes, des lis, avec un pain de miel :
Daphnis vient cette nuit ; apprends-moi des caresses
Si douces, qu'il oublie, au nid de mes tendresses,

Toutes celles qui l'ont aimé, depuis Rahel
La Juive, et Maïna, dont on dit que le ciel
De Samos a fleuri les yeux, et dont les tresses
Sont claires comme l'or, — et toutes les maîtresses

Qui remplirent son cœur de petites images !
Que chacune s'efface au souffle des baisers
Que je veux en guirlande autour de son visage,

Pour que, seule en son cœur, je puisse reposer
Et lui sourire, dans le songe et dans la veille,
Sans craindre, auprès de moi, qu'une autre le réveille. »

CHARLES-HENRY HIRSCH

Réflexions sur le Congrès socialiste

Le premier Congrès général du Parti Socialiste français s'est réuni au Gymnase Japy, le dimanche 3 décembre. Les circonstances qui ont déterminé sa convocation sont suffisamment connues. Voilà près d'un an que M. Jean Jaurès — notamment dans la préface dont il faisait précéder l'étude de M. Edgard Milhaud sur le Congrès de Stuttgard — demandait la création d'une Constituante qui ramenât l'union parmi des sectes divisées et donnât enfin sa constitution au Parti. La *Petite République* menait, avec une persistance pleine de tact, une campagne analogue. Le prolétariat parisien, au meeting de Tivoli, les groupes provinciaux, par des ordres du jour multipliés, secondaient efficacement ces vues. Survinrent enfin trois événements décisifs : M. Millerand en acceptant de prendre place dans un cabinet bourgeois, où siégeaient par surcroît deux des hommes les plus diversement odieux au prolétariat, jetait le monde socialiste dans une sorte d'accablement sans issue ; MM. Vaillant et Jules Guesde, en lançant contre M. Jaurès leur manifeste fameux d'excomunication hautaine, créaient parmi les militants une discorde violente et qui échappait à toute sanction. On comprit ainsi, par des exemples frappants et comme grossis à plaisir, la nécessité d'une organisation centrale qui évitât au parti ces graves déperditions de force, qui exerçât à la fois une impulsion et un contrôle, une direction et un arbitrage. En sens inverse, la menace du complot prétorien et clérical donnait la claire notion des périls que courait la République, dont le salut politique est la condition même de tout progrès social. Par là apparaissait la nécessité, peut-être prochaine, de grouper toutes les forces prolétariennes pour la défense révolutionnaire de l'ordre légal.

Le Congrès a donc été réuni pour faire l'Union, et il l'a faite. Toute la question est de savoir s'il l'a faite durable et sincère. Certains le nient ; pour moi, je le crois. Les débats du Congrès se sont prolongés durant douze séances consécutives ; ils ont été parfois violents, souvent confus. Et à lire les analyses des journaux ou même le compte-rendu sténographique, on s'étonnera que de ces moments d'agitation désordonnée ait pu sortir autre chose qu'un compromis apparent et précaire, mais bien l'organisation et la paix. Ce mystère s'explique pourtant par une raison bien simple, c'est que l'union, avant d'être votée, était faite. C'est que, sur toutes les questions graves, l'accord était réalisé entre les socialistes, et qu'on ne divise pas indéfiniment un grand parti avec des rancunes ou des jalousies.

***

Au Congrès de Paris, il n'y eut que des socialistes. Le Comité d'entente — formé par les délégués des cinq grandes organisations : Parti Ouvrier Français (Guesde), Parti Socialiste Révolutionnaire

(anciens blanquistes : Vaillant), Parti Ouvrier Socialiste Révolutionnaire (Allemane), Fédération des Travailleurs Socialistes (Brousse), Confédération des Socialistes indépendants (Jaurès, Viviani), — avait adopté un procédé électoral extrêmement contestable et même absurde. Mais du moins, instruit par l'expérience du passé, avait-on évité l'intrusion soit des purs anarchistes, soit des radicaux, soit des anciens boulangistes, nationalistes d'aujourd'hui. Ce fut une première unité, l'unité de composition. J'irais jusqu'à croire que c'était peut-être la plus difficile, et certainement la plus importante, à réaliser.

Il y avait une seconde raison d'union : c'est que tout le monde était ou voulait se dire partisan de l'union. Nous avons même assisté sur ce point, et parfois d'une manière bien imprévue, à une véritable surenchère de bonne volonté. Tout le monde admettait la nécessité d'un Congrès annuel, d'une commission permanente. Personne, en revanche, ne voulait pousser l'unité jusqu'au point où elle absorberait et ferait disparaître dans le parti centralisé les organisations autonomes. On était d'accord sur les principes, on était d'accord sur la limite. Les guesdistes ont manifesté autrefois, vis-à-vis des coopératives ou même des syndicats, une réserve presque défiante. Aucune contestation ne s'est plus élevée pourtant sur leur droit d'être représentés dans la direction future du parti unifié. L'idée même des fédérations départementales, idée grave, à peine étudiée par certaines organisations, introduite un peu par surprise dans les débats du Congrès, a rallié un assentiment unanime.

De longues discussions se sont élevées sur l'organisation de ce Comité Directeur, sur son mode d'élection. La véritable question était évidemment de savoir quelle organisation, quelle tendance y aurait la majorité. Elle s'est posée, à de certains moments, avec une âpreté singulière, entre Guesdistes et Blanquistes coalisés et les trois autres organisations. Mais considérons les résultats. Ici encore, une unanimité s'est rencontrée. Elle s'est trouvée acquise à un système modéré, grâce auquel la majorité ne se trouvera liée à aucun groupe, à aucun système, mais se trouvera probablement déplacée, d'une année à l'autre, par les fédérations nouvellement constituées,— restant ainsi une image toujours vivace, toujours récente et sincère de la France Socialiste.

D'autre part, le Congrès a eu cette bonne fortune de se réunir au moment où deux des questions qui l'auraient le plus gravement divisé se trouvaient pour ainsi dire démodées ou superflues. La question de la Grève Générale aurait pu séparer M. Vaillant et M. Guesde si des actes trop graves ne les avaient liés dans une attitude solidaire. Mais si le monde admettait la grève générale comme un moyen de résistance ou comme un acte révolutionnaire théorique, nul ne songeait à l'envisager comme un fait probable ou prochain. Enfin, bien que l'affaire Dreyfus fût portée, sous une forme peu dissimulée, à l'ordre du jour même du Congrès, elle a été, d'un commun accord, abandonnée. Elle pouvait donner matière à des récriminations ou à des

apologies ; à des ordres du jour de flétrissure ou à des motions enthousiastes. Mais elle ne pouvait déterminer aucune division, aucune discussion impersonnelle. L'affaire Dreyfus a bien pu, en effet, créer des antipathies ou des rancunes. Mais aujourd'hui le parti socialiste est unanimement convaincu, et de l'innocence de Dreyfus, et des crimes des faussaires, et du péril militariste et clérical. M. Gérault-Richard a donc demandé tout le premier qu'aucun débat ne fût ouvert, et c'est d'enthousiasme que le Congrès, huant M. Rochefort et M. Drumont a « flétri les menées nationalistes et antisémites, et mis les travailleurs en garde contre toutes les formes de la réaction ».

Reste la question qui a rempli plus de la moitié des séances, qui a passionné l'opinion, la presse et le socialisme international, la question Millerand. Or je ne crois pas énoncer un paradoxe en avançant que, sur la question Millerand, tout le monde était d'accord. Si des querelles toutes personnelles n'avaient préalablement faussé la question et enlevé aux mots leur sens normal pour leur prêter on ne sait quelle signification perfide, le Congrès tout entier eût pu résoudre le cas Millerand avec la même unanimité pacifique. Personne ne songeait à nier que la lutte de classes interdît, en principe, la participation d'un socialiste à un ministère bourgeois (ceci étant le texte même de l'amendement Guesde). Bien peu ne contestaient que, dans certains cas, le parti socialiste pût être contraint à agir même contrairement à un principe (ceci étant la substance de la motion de M. Jaurès). Enfin M. Jaurès lui-même proclamait qu'en tout cas l'entrée d'un socialiste au ministère ne pouvait être que le résultat d'une décision du Parti — et que « le délégué du Parti au Ministère » demeurerait soumis au contrôle, rendrait des comptes, resterait en un mot, pendant comme après son ministère, le mandataire obéissant du Prolétariat.

Le Congrès a, comme on sait, voté successivement la motion Jaurès et l'amendement Guesde. La presse, et notamment les journaux opportunistes, ont beaucoup raillé cette prétendue transaction. Ils ont parlé de marchandage, de trafic parlementaire. Irréflexion et enfantillage ! Il n'y a, entre la motion Jaurès et l'amendement Guesde, aucune contradiction formelle ou fondamentale, et la juxtaposition de ces deux textes exprimait au contraire, avec une entière justesse, la pensée unanime du Congrès. Oublions l'instant dramatique où le dépôt de l'amendement Guesde apparut comme une manœuvre hypocrite et déloyale. Dans d'autres circonstances, il n'eût soulevé ni une objection, ni une critique. Les deux textes de M. Jaurès et de M. Guesde ne s'opposent pas, ils se complètent. Ils énonçaient clairement, dans leur rapprochement un peu fruste, l'état d'esprit général. Le Congrès voulait affirmer à la fois, au sujet du cas Millerand, une vérité de principe et une nécessité de fait. Jamais vote ne fut plus conscient, plus juste et plus sincère que celui-là.

Ne parlons donc pas de compromis. N'imaginons pas davantage que M. Guesde ou M. Vaillant aient voulu rendre intenable la situation de M. Millerand au ministère et provoquer par cela même une dislocation du cabinet. Il y a loin de certains mots à certains actes. M. Millerand avait déjà reçu à Lille, dans la forteresse guesdiste, un accueil enthousiaste et cordial. Par un accord tacite, le Congrès même a écarté le point de vue d'où *l'on ne pouvait pas ne pas blâmer* M. Millerand. Il n'est pas douteux que M. Millerand, si mal définies que fussent encore au mois de juin dernier les règles de la discipline socialiste, avait violé cette discipline dans son essence. C'est là une faute que nul n'aurait excusée, si chacun ne s'était ingénié à la taire. Après le vote de principe, après l'amendement Guesde, quand un naïf et malheureux guesdiste est venu demander qu'on dépêchât à M. Millerand une délégation, pour le sommer de quitter le Ministère, avec quelle précipitation ses amis eux-mêmes ont couvert sa voix maladroite.

Je crois donc que M. Guesde n'a jamais voulu renverser M. Millerand. Et s'il faut dire toute ma pensée, je crois que même en juin dernier, si toute l'action du parti socialiste eût été subordonnée à la décision de M. Guesde, le chef du Parti Ouvrier n'eût pas agi autrement que n'a fait M. Jaurès : je veux dire qu'après avoir tout fait pour détourner M. Millerand de sa résolution imprudente, une fois l'acte irrévocable, il l'eût couvert à contre-cœur, mais jusqu'au bout. Autre chose, est de récriminer après le danger, de s'armer contre un adversaire de défaillances théoriques, autre chose est d'agir, d'avoir le pouvoir, d'assumer la responsabilité. C'est pourquoi les majorités futures au Comité Directeur du Parti m'inquiètent peu. M. Guesde peut avoir ou avoir eu ses faiblesses. Mais il y a en lui des instincts et des passions sincères. Il est intelligent. Il sait que l'émancipation ouvrière est liée au salut de la République. Il n'eût pas compromis, il ne compromettra jamais, pour un moment d'irritation ou de rancune, l'avenir même du Prolétariat.

Quant à la majorité des délégués, elle sentait, avec plus ou moins de précision, que, si tout n'est pas changé en France depuis que M. Millerand est ministre, il y a néanmoins quelque chose de changé. Les délégués des syndicats apportaient des déclarations ou des constatations péremptoires, Enfin, toute l'assemblée comprenait confusément que l'acte de M. Millerand, une fois dégagé des circonstances et des considérations de personnes, n'était nullement en contradiction avec la notion révolutionnaire de la lutte de classe, mais qu'il était au contraire un exemple, un modèle, un type d'acte révolutionnaire. Quand nous songeons à la Révolution, à un acte révolutionnaire, nous avons une tendance naturelle à donner à ces mots un contenu tout historique, à les remplir des images, des souvenirs, des vengeances du passé. Nous revoyons Paris en feu, les barricades, les insurgés en haillons mâchant des balles, toute l'iconographie héroï-

que et sanglante des journées de Juin ou de Mai. Pourtant le sens des mots évolue avec les nécessités des choses. Il n'y a plus de fusils au faubourg Antoine, les gardes nationales sont abolies; en revanche la troupe est munie de fusils à répétition et de canons à tir rapide; M. Haussmann a percé la ville de rues spacieuses et M. Poubelle l'a pavée d'un bois friable qui se prête mal aux barricades. Je ne sais quelle forme prendra la Révolution de demain. A coup sûr ce sera une forme différente de la Révolution d'hier. Pourtant des actes révolutionnaires restent possibles. Lesquels donc? Je continuerai, quant à moi, à donner ce nom à tout acte qui paraîtra devancer notablement le cours régulier de l'évolution politique et qui, par cela même, sera de nature à frapper violemment les imaginations, à multiplier l'espoir prolétarien, à frapper d'une appréhension soudaine les paresses bourgeoises. Tout acte de cet ordre prendra, pour l'avenir, une signification symbolique, une vigueur communicative de propagande. Il équivaudra, par son profit, à plusieurs années de cette action méthodique — qui seule d'ailleurs l'aura rendu possible. Il n'est pas douteux qu'en ce sens l'entrée de M. Millerand dans un ministère bourgeois ait constitué, en elle-même, un acte révolutionnaire. Bien mieux, M. Millerand a fourni un type, ouvert une série, que sans aucun doute l'histoire prochaine complètera.

*
* *

Parmi les questions traitées, je n'en vois donc pas une seule qui fût de nature à jeter une division profonde dans le Congrès. Se posait-il un problème de méthode assez grave pour créer un dissentiment sincère, durable? Pas davantage. Une question de méthode dans ces deux dernières années a passionné le socialisme allemand. Au Congrès de Stuttgard, au Congrès de Hanovre, *le cas Bernstein* a divisé les meilleurs, les plus anciens militants de la Social-Démocratie. Il s'agissait de savoir si, dans l'action prolétarienne, le présent devait être sacrifié à l'avenir, les réformes possibles et partielles à la conquête définitive et totale du Pouvoir. Devant une semblable question, je comprends aisément l'hésitation et le doute. Mais au Congrès de Paris, jamais, à aucun moment, n'est apparu pareil divorce. Certains avaient tenté, avant le Congrès, d'établir entre le cas Bernstein et le cas Jaurès une trompeuse analogie. Mais ils n'ont pu persister dans une interprétation aussi absurde. Au Congrès de Paris il ne s'est pas révélé un seul Bernstein.

Sans doute va-t-on s'étonner que, dans de pareilles conditions, nous ayons eu à déplorer avant le Congrès des actes violents et injustes, qu'au Congrès même, nous ayons entendu des paroles brutales, assisté à des scènes presque tragiques. Comment expliquer ces incidents ou ces drames qu'aucun désaccord pratique, aucune division théorique grave ne justifiait. On peut le dire franchement, d'autant que c'est là, nous l'espérons, du passé, presque de l'histoire. Des

questions de personnes, des rancunes d'amour-propre ont tout fait. Au Congrès de Paris sont venues expirer, mais après une dernière crise, les antipathies, les jalousies personnelles qui pendant quinze ans avaient affaibli le prolétariat français.

Je ne désire pas insister sur ce sujet. Mais encore faut-il expliquer des faits qui, après avoir trompé les journaux bourgeois, risqueraient de troubler encore les observateurs sincères. Au reste, y a-t-il la moindre indiscrétion à écrire qu'une inimitié notoire, vieille de bien des années, séparait M. Jules Guesde de M. Jean Allemane? M. Guesde ou M. Vaillant avaient-ils eux-mêmes dissimulé, depuis quelques mois, vis-à-vis de M. Jaurès des sentiments de malveillance défiante, sentiments que je veux croire absorbés aujourd'hui dans l'enthousiasme commun de l'Unité réalisée? Chose étrange, M. Guesde n'a jamais montré de rancune contre M. Millerand. On m'a rapporté ce propos significatif, tenu par lui dans une conversation privée : « Millerand est une victime. » Cela est étrange, mais cela s'explique cependant. M. Millerand est un excellent avocat, un orateur très distingué, et, paraît-il, un tacticien parlementaire incomparable. Ce n'est pourtant pas lui qui disputera à M. Guesde sa gloire d'apostolat moral, son rayonnement prophétique, son auréole d'apôtre évangélisant les foules. Ce n'est pas lui, non plus, qui a vu clair le premier dans l'affaire Dreyfus, qui, par le prestige du courage civique, par la force de la vérité, a imposé aux masses prolétariennes l'ascendant de sa supériorité morale. Dans l'affaire Dreyfus, M. Millerand a été, tout comme M. Guesde, « un calculateur ». Enfin, ce n'est pas M. Millerand, enclin, par éducation et par nature, aux transactions utiles, et que les conflits préalables auraient sans doute laissé en chemin, qui contestera à M. Guesde, dans la Cité socialiste enfin achevée, la gloire et la suprématie. M. Millerand, hier, aujourd'hui ou demain, aura déserté spontanément le socialisme révolutionnaire. Il fallait en expulser M. Jaurès.

C'est dans ce but qu'on a imaginé et répandu complaisamment cette distinction un peu hâtive entre socialistes révolutionnaires et réformistes. MM. Millerand, Jaurès, Viviani une fois rejetés dans le parti de la Réforme, on ne voit pas en effet qui aurait disputé à M. Guesde la première place. Je ne suis pas de ceux qui, *a priori*, redoutent une semblable division. Limitée à M. Millerand, et peut-être à M. Viviani, elle eût peut-être, dès à présent, été féconde et efficace. Tôt ou tard, il se formera, entre les partis bourgeois et le parti socialiste, un groupe intermédiaire, destiné à faciliter la propagande, à amortir les chocs, à pratiquer d'avance l'ensemble des progrès compatibles avec les formes actuelles de la propriété. Une telle action est indispensable pour que le passage de la propriété individuelle à la propriété collective soit tranquille, pacifique et durable. Ce n'est pas aux partis bourgeois qu'on peut s'en remettre pour jouer ce rôle nécessaire, mais à une sorte de dissidence socialiste. Il faudra

préparer les consciences bourgeoises aux changements nécessaires, pour que, même en en souffrant, elles y consentent, pour que, selon l'expression magnifique de Hugo, de la colère ne soit pas ajoutée à ce qui vient tranquillement. Cette action est indispensable et elle peut être très grande. L'absurdité est d'avoir voulu la réserver à M. Jaurès.

Voilà la faute, malveillante et jalouse dans son origine, qui a créé, avant et pendant le Congrès, tant de trouble et de colère. Un préjugé, répandu imprudemment dans des partis trop disciplinés, avait détaché de M. Jaurès nombre de militants sincères. L'erreur même et l'injustice avait plus étroitement rattaché à lui la majorité des délégués présents au Congrès. Je dois ajouter que, dès le début, on put avoir l'impression pénible que guesdistes et blanquistes amenaient au Congrès, grâce à une loi électorale absurde, grâce à une organisation patiente, grâce à une préparation minutieuse au point d'en être suspecte, une majorité toute factice. Enfin, un incident ridicule, basé sur des propos dénaturés, démentis, et pour lequel le Congrès se passionna sans le comprendre, l'incident Joindy-Liebknecht, vient augmenter encore la confusion. Mais MM. Guesde et Vaillant comprirent cependant assez vite que, pour l'essentiel, ils n'avaient pas calculé juste. Expulser M. Jaurès du parti était une entreprise impossible. D'abord sa popularité est trop profonde et son action personnelle trop puissante. La majorité réelle du parti, je ne veux parler non des mandataires mais des mandants, se serait rangée inévitablement de son côté. Un certain nombre de députés guesdites se fussent ralliés à lui, et le Parti Ouvrier Français, dont la situation intérieure est fragile, que des groupements considérables ont abandonné déjà, n'eût pas été de force à supporter un nouveau schisme. Mais il y a un argument plus décisif. On ne chasse qu'un récalcitrant, on n'expulse qu'un rebelle. Or, quelle qu'eût été la résolution du Congrès sur la question qui lui eût tenu le plus chèrement au cœur, je suis certain que M. Jaurès se fût incliné simplement, sans une arrière-pensée, sans une rancune. Pour ne pas l'avoir prévu, il faut avoir méconnu cette grande âme confiante et candide, tournée tout entière vers l'avenir.

MM. Guesde et Vaillant ont donc senti rapidement qu'ils avaient conçu une entreprise chimérique. Entreprise chimérique, aujourd'hui, plus chimérique encore demain. C'est pourquoi le Congrès s'est achevé dans la paix, dans la concorde et l'union. C'est pourquoi toutes les résolutions essentielles ont été votées par un accord unanime. Le germe des dissensions personnelles une fois étouffé, aucune division profonde ne subsistait plus. C'est pourquoi l'Union maintenant réalisée est sérieuse, sincère ; et *les Débats* auraient tort de plaisanter.

* * *

Je crois qu'il y avait au Congrès quelques spectateurs soucieux seulement du pittoresque. Ceux-là non plus n'auront pas perdu leur temps.

Le Congrès s'est tenu dans une vaste salle rectangulaire, plate et nue, que les tribunes en galerie surplombaient. La voix s'y transmettait mal ; elle y résonnait trop forte ou s'éteignait trop confuse. Sur une estrade latérale, large et basse, comme pour une distribution de prix, siégeait le bureau, et parlaient les orateurs. Au bas de la tribune, les délégués disposés en éventail, et en général réunis par groupes homogènes. D'avance, le Parti Ouvrier Français s'était massé à gauche.

L'attitude des délégués fut impressionnante. Sans doute, une provocation, un mot excessif, un vote douteux déchaînaient des violences soudaines. Mais des après-midi entières se passèrent sans un incident criard, sans un instant de tumulte. Et, en tout cas, les scènes les plus frénétiques n'ont pas effacé le souvenir que j'avais gardé de certaines séances parlementaires. Les délégués écoutaient en fumant. Leur attitude était à la fois familière et presque religieuse. Ils comprenaient qu'ils étaient venus pour une tâche presque historique, mais qui ne comportait pas d'hypocrisie ou de cérémonial. Ils exprimaient une foi sans contrainte et sans formalisme.

Dans aucune assemblée, quelle qu'elle puisse être, je n'ai relevé une moyenne d'orateurs égale. Ils étaient de toutes les origines et de toutes les conditions. Bourgeois et prolétaires d'origine, théoriciens et militants rudes se succédaient. Je crois bien pourtant n'avoir entendu qu'un ou deux discours vraiment médiocres. Beaucoup passaient presque inaperçus qui, dans une autre assemblée, se fussent détachés avec éclat. Les orateurs ne faisaient entendre que des paroles réfléchies; chose extraordinaire dans toute discussion, ils se répondaient les uns aux autres. Ils pensaient plus à la question qu'à leur succès. Les débats presque toujours furent bien présidés. M. Marcel Sembat, notamment, montra dans ce rôle une vigueur, une bonne humeur, un à propos et une promptitude d'intelligence remarquables.

Presque tous les militants s'exprimaient d'une voix puissante et profonde, qu'aucun vacarme, aucune interruption ne troublaient. « Vous pouvez crier plus fort, disait M Létang, j'en ai vu bien d'autres. Quand je suis à la tribune, j'y suis bien. » Et je pensais confusément qu'entre ces militants, tous égaux, tous fraternels, imbus à peu près au même degré des mêmes théories, la puissance, la tenacité de la voix, devenait la loi presque générale de la sélection. Je le dis sans aucune espèce d'ironie, car presque toutes les sélections seraient heureuses parmi ces militants admirables, si spontanés, si volontaires, libérés par l'ardeur révolutionnaire, mais instruits et régénérés par la pratique quotidienne du travail.

Les spectateurs des tribunes, attentifs mais familiers, mêlaient

parfois au début leurs interruptions, leur éloge ou leur blâme. Aux scènes dramatiques, on les vit fièvreux, colères; on eut la sensation qu'à ces délégués qu'ils dominaient, ils dictaient les sommations de la France prolétarienne; et cette intervention soudaine évoquait l'image d'une Convention nouvelle, avec les sections et les piques et les canons braqués d'Henriot. Une attention plus respectueuse précédait certains noms : Lafargue, vieillard blanchi, jovial et casseur de vitres, qui lançait avec un accent bizarre des imprudences calculées ; Vaillant, vieillard rougeaud, aux épaules courbées, à la tête basse, alignant dans un débit bredouillant et rapide des phrases sourdes et courtes, qui semblaient se recouvrir l'une l'autre ; Zevaès, jeune homme aux larges bras ouverts et aux périodes enflammées ; Viviani, beau masque africain, montrant des méplats durs sous ses pommettes saillantes, avec une voix brève et chantante, une mâchoire forte et de beaux yeux décidés et durs.

Mais trois hommes ont dominé le Congrès : MM. Guesde, Jaurès et Allemane. M. Guesde parlait fort. Sa tête, penchée en arrière, semblait élever verticalement les paroles. Ses longs cheveux noirs s'écartaient de son cou, flottant. Et tout son corps bombé, tendu, semblait projeter vers les adversaires, avec un geste soudain du bras, l'argument décisif ou l'allusion directe. M. Allemane intervint deux fois, avec un tact, un bonheur et un esprit incomparables. Son visage blanc, entre d'épais cheveux noirs et la coupure brusque de la barbe, s'éclairait d'un regard pétillant et persuasif. Sa voix était douce. Il longeait la tribune à petits pas, en agitant une courte main pâle, dont il semblait choisir délicatement le mot le plus juste et la raison la plus fine. Quant à M. Jaurès, jamais ses amis ne l'auront connu plus beau et plus noble. La nécessité de resserrer en un court délai de temps une pensée qui se plaît aux développements les plus amples lui prêtait une concision plus forte, une puissance plus pressante et plus nourrie ; sa harangue de vingt minutes sur le cas Millerand vaut ses plus beaux discours classiques. Il l'a prononcée d'une voix d'abord simple et lente, qui grossissait et montait peu à peu, créant sans effort les mots et les images, et ajoutant à la pensée, sans jamais la dénaturer pour l'embellir, l'ornement mélodique de son lyrisme.

Des soirées resteront inoubliables : le mardi, M. Lafargue ayant accusé M. Jaurès de renier son passé, la salle presque entière se leva, délégués et spectateurs des galeries, rassurant de leur acclamation le grand tribun honnête, tandis que M. Jaurès, calme et doux, assis derrière l'orateur, murmurait gravement, d'une voix attristée : « Comment, vous, Lafargue ? » Le mercredi, à l'issue du débat Millerand, éclata la scène tragique. Il vaut mieux n'y pas insister, car elle restera toujours un peu obscure. Et le compte-rendu sténographique portera peut-être à croire que MM. Jaurès et Guesde, tous deux de bonne foi, mais tous deux à bout de force nerveuse, furent victimes d'un réel malentendu. Dans ces deux pages d'explications con-

fuses, la critique aura bien de la peine à éclaircir, si l'émotion dramatique et unanime des assistants était juste, si, en ajoutant son amendement à la motion transactionnelle de la Commission, M. Guesde manquait vraiment à la parole donnée. Ce débat n'a d'ailleurs plus d'intérêt. Mais ce qui restera, c'est le mouvement sublime qui emporta M. Jaurès à la tribune, c'est la marche des délégués, sous leurs bannières improvisées, c'est la foule des tribunes criant avec eux : Vive l'Union ; c'est cette offre enthousiaste et menaçante d'une foule, qui fit fondre, dès ce jour, les calculs et les résistances.

Le Congrès finit le vendredi soir. L'union était faite. La dernière séance ne fut qu'une noble cérémonie. Devant les survivants de la Commune, debout sur l'estrade, sous les bannières déployées, le délégué Ghesquière vint chanter l'*Internationale,* que délégués et spectateurs reprenaient d'une seule voix. La large mélopée éclatait sur des notes imprévues. Nous pensions aux fêtes révolutionnaires, à ces fêtes pures et fraternelles qui ont inauguré un monde nouveau.

***

Je n'ai pas dessein d'insister sur la Constitution que s'est donnée le Parti ; elle est simple : un Congrès annuel, une commission permanente, les élus et la presse soumis désormais à une discipline morale. Le comité sera formé de membres élus par les organisations, par les Syndicats, par les Coopératives, par les Fédérations départementales. La loi électorale des Congrès futurs reste à découvrir.

Au Comité général du Parti échoit la tâche la plus lourde. On souhaite qu'il s'y montre égal. Nous savons qu'il doit réaliser dans le Parti l'unité de tactique et de propagande. Mais comment, par quels moyens, avec quelles ressources financières ? Au Congrès, où il s'est traité tant de questions inutiles, personne ne paraît avoir songé à celle-là. Il est vrai qu'elle se prêtait mal à des délibérations aussi nombreuses. Mais on peut dire que le Comité va trouver posé devant lui, dès ses premières séances, un problème purement formel, purement administratif, d'où dépend cependant, pour plusieurs années, l'avenir du prolétariat français. Quel sera le budget du Parti unifié ? — Je sais que, dès sa première délibération, la Commission a voté un budget. Mais si l'on doit approuver le principe qui a inspiré ce vote, il est clair que le chiffre des recettes votées (10.000 fr.), à moins qu'il n'ait été volontairement retréci, pour rassurer les appréhensions bourgeoises, est dérisoire et puéril. J'y vois assez justement de quoi payer le secrétaire, le trésorier, le chauffage et les fournitures de bureau. C'est un devis de paperasseries, ce n'est pas un budget d'action.

Je suis d'ailleurs persuadé que l'argent se trouvera et aussi le reste. La nécessité et la bonne volonté jointes feront naître les administrateurs et les financiers. Le prolétariat n'a pas manqué de

théoriciens, d'orateurs ni de militants ; il trouvera, puisqu'il le faut, des gens d'affaires. Il trouvera même ce qui lui a fait le plus cruellement défaut jusqu'à ce jour, ses *spécialistes*. Un parti ne peut vivre et réussir qu'autant qu'il a formé des spécialistes. Souvent même il persiste par cela seul, alors que toute vie idéale, toute confiance populaire l'ont abandonné déjà. L'histoire de la troisième République confirme entièrement cette vérité élémentaire. Les opportunistes se sont survécu dix ans à eux-mêmes, parce qu'ils comptaient des hommes capables de lire une loi de finances, d'établir un tarif de douanes, de rédiger un texte pénal. La disette absolue de spécialistes a condamné et condamne encore aujourd'hui à la plus piteuse impuissance le parti dit radical. On pouvait craindre qu'un jour les victoires parlementaires du prolétariat vinssent se heurter à une difficulté semblable. Mais au Comité général, par l'effet même de la division du travail, il se formera des spécialistes, tandis qu'à la Chambre la paresse du plus grand nombre des députés du parti s'en remettait trop aisément à la forte culture générale, à l'aisance d'assimilation incroyable d'un Jaurès.

Je note là des vœux, des réserves ; mais il est clair néanmoins que, de ce jour, une phase nouvelle commence pour le mouvement socialiste français. On a vu suffisamment que j'étais de ceux qui croient l'union sincère, profonde, indélébile. C'est là le fait essentiel que nous souhaitions, que nous espérions, auquel nous n'osions presque plus croire, mais qui, avant dix ans, aura modifié la face des choses dans ce pays. Attendons-nous à ce que l'organisme qui vient d'être créé ne fonctionne pas sans quelques à-coups, sans quelques fautes. Mais peu importe, s'il agit finalement ; et il agira, parce qu'il était nécessaire. Ne nous laissons pas troubler à l'air railleur de ces gens méticuleux et formalistes qui ne croient qu'aux choses polies et achevées, pour qui le flottement et le premier désordre inévitable vicient l'effort nouveau et le mouvement. On ne peut attendre pour agir que toutes les conditions de l'action parfaite soient réalisées. Pas plus qu'on ne peut attendre d'avoir fixé dans une forme définitive et incontestable les principes théoriques qui servent de base à l'action.

Nul n'ignore, parmi les socialistes réfléchis, que la métaphysique de Marx est médiocre, nul n'ignore que sa doctrine économique rompt une de ses mailles chaque jour. Je le sais ; je sais aussi que la doctrine, en se renouvelant, demeurera toujours incertaine. Mais l'action, pas plus que la science, pas plus que la vie, n'a besoin de principes philosophiques certains. Comme elles sont, par elles-mêmes, le durable et le certain, elles peuvent s'édifier sur l'instable. Ce n'est pas là du scepticisme. Au contraire, le véritable scepticisme serait de croire que les obscurités de la pensée spéculative peuvent vicier l'expérience et l'action.

Ne nous arrêtons donc, ni à ce désordre encore inorganique qui fâchera les esthètes, ni à cet inachèvement théorique qui blesse les métaphysiciens. Quand nous nous levons pour marcher, nos premiers

mouvements, qui sont disgracieux par surcroît, échappent aux lois de l'équilibre. Mais notre marche, au bout de quelques instants est redevenue régulière et sûre. Les commencements du parti socialiste, comme tout commencement, comme tout changement d'état seront de même un saut gauche dans l'incertain. Mais ne nous préoccupons pas trop de la première surprise des muscles, des premiers coups de piston de la machine. La machine bientôt vivra de son propre mouvement avec des pulsations fortes et isochrones. Nous sommes peut-être incertains sur les principes. Mais nous connaissons les moyens; nous savons la fin dernière ; cela suffit.

Léon Blum

Le Vœu d'être chaste (1)

IV

La maison des Mériel où l'abbé Resongle et Gilbert se rendaient un peu après — elle était située juste en face de la cure, et on n'avait que la rue à traverser pour aller de l'une à l'autre — passait pour la plus belle du village. Sa façade à deux étages, ses larges baies, ses corniches surchargées de moulures, son acrotère décoré de mascarons en terre cuite faisaient honte aux humbles logis voisins, aux modestes bâtisses percées de ces ouvertures étroites que la prudence des maîtres maçons d'autrefois opposait à la violence du vent d'autan, charrieur de poussières et de bruits. Pendant des années, jusqu'à son expérience de la grande ville, l'habitation des Mériel avait été pour Gilbert le lieu du luxe, de la mondanité. Les départs de la calèche surannée qui charriait la famille vers quelque partie de campagne, vers quelque visite aux châteaux voisins, les grands dîners, les sauteries d'automne qui envoyaient vers l'obscur village l'éclat des lustres avec le rythme des danses avaient éveillé ses premiers appétits d'élégance, ses premiers rêves de plaisir.

Ce paradis était fort accessible. Si la grande porte, la porte d'honneur, ne se déverrouillait que pour les grands invités, pour Monseigneur en tournée de confirmation, pour l'état-major d'une brigade en manœuvres, la petite porte, la porte quotidienne, destinée dans le plan de l'architecte au service de la cuisine et des communs, était ouverte à tout venant. D'ailleurs, tant que le père de Claire avait vécu, la cuisine avait été l'endroit le plus animé, le plus fréquenté de la maison. Le salon ne comptait pas, toujours fermé, le cabinet de travail, envahi par la pharmacie de Madame, encombré par l'attirail de chasse de Monsieur, ne servait guère qu'aux siestes des après-déjeuners d'été, aux bons sommeils dans le canapé que se disputaient les chasseurs et les chiens. La cuisine était le vrai centre de la maison.

(1) Voir *La revue blanche* du 15 décembre 1899.

C'est là, dans la bonne odeur émanée des casseroles, de la poêle où sautaient les crêpes, des chaudrons où mijotaient les confitures, que le maître recevait sa clientèle rustique, là que se soldaient les comptes de la semaine, que se donnaient les consultations du légiste amateur, que se réglaient les arbitrages. Et tout en vérifiant une addition, en écoutant une supplique, M. Mériel astiquait son fusil, enseignait le rapport à son chien, séchait au feu de la broche ses guêtres souillées de la boue d'un retour de chasse.

Les enfants du village connaissaient tous le chemin de cette cuisine hospitalière. Les petites voisines, amies de Claire, les camarades de son jeune frère Bernard s'y donnaient rendez-vous. On y concertait les amusements du jour, on travaillait à la confection d'un cerf-volant, on préparait une charade. Gilbert avait fait partie de la petite troupe. Plus âgé que Claire et que son frère, il était le chef de la bande, celui qui franchit les fossés, qui grimpe aux arbres, le voleur de nids, le maraudeur de prunes vertes; ou plutôt, — car la royauté de Claire ne souffrait pas de partage, — il était le metteur en œuvre de ses caprices.

Cela se passait entre la septième et la douzième année. La première communion, l'usage des robes longues avaient changé Claire. L'enragée gamine, l'enfant casse-cou, était devenue une petite personne maniérée, aux mouvements harmonieux et souples. Mais le diable n'y avait pas perdu grand'chose. La coquetterie la tenait maintenant, le tête-à-tête avec le miroir, la gloire de la parure, la passion des louanges. Contenue jusqu'à la mort de son père par la bonhomie bourgeoise, le sans-façon traditionnel de ses parents, la mondaine sortait, se révélait peu à peu; elle bouleversait le paisible intérieur, elle révolutionnait Bazerque. Les peintres, les tapissiers étaient venus, des invitations avaient été lancées aux quatre coins du pays : « On dansera! »

Gilbert avait dansé avec Claire. C'était aux vacances dernières; et il la revoyait encore telle qu'elle lui était apparue ce soir-là, despotique et charmante, troublée par moment du trouble qu'elle donnait aux autres, étonnée de la nudité de de ses épaules dans le reflet des glaces, où elle ne pouvait pas s'empêcher de s'admirer en passant. Comment, en quel état d'âme et de figure allait-il la retrouver aujourd'hui? Transfor-

mée sans doute, émue par la gravité des fiançailles. Elle promise à un autre, lui voué à la prêtrise, ils allaient être comme étrangers l'un à l'autre; et ce serait mieux ainsi.

L'abbé Resongle, chemin faisant, initiait le séminariste aux changements, aux nouvelles habitudes de la maison :

— Tous les jours en tenue, mon garçon, comme chez Monseigneur. Regarde! (Il montrait les gants noirs, les gants de filosolle, dont s'étonnaient ses mains de jardinier et de pêcheur à la ligne; il indiquait d'un étirement désespéré de son cou un peu court la servitude du rabat.) Il ne manque plus que les boucles d'argent aux souliers et le manteau de cérémonie, ajoutait-il. Et ça viendra peut-être. Ah! elle ne plaisante pas avec l'étiquette, notre petite dauphine! Heureusement, il y a des compensations. La cuisine! Des menus à tout casser, en double majeur, comme dit l'*Ordo*. Des truffes à toutes les sauces, des primeurs; tu verras! Cette Thérèse me confond. Tu sais l'estime que j'ai toujours eue pour son talent; un don de Dieu, mon ami, un véritable don! Personne comme elle pour rôtir un lièvre à point. Et ses croustades aux cailles, tu te les rappelles? et ses soufflés à la vanille! Mais c'était du vieux jeu, tout cela. Maintenant il lui faut inventer du nouveau chaque jour. Je ne sais pas comment sa tête peut y tenir. Et nos estomac, donc! M. Souège de Favaron lui-même, le futur beau-père, un homme du monde, un coup de fourchette si majestueux qu'il n'en finit jamais de mettre les morceaux à la bouche... eh bien, mon cher, il n'en pouvait plus, l'autre soir; il était rouge comme un coq; on aurait dit qu'il allait éclater... Mais, j'y pense, s'interrompait le brave homme, tu ne les connais pas, ces Souège de Favaron? De Favaron? répétait-il en hochant la tête; ils ne le sont que depuis hier; mais qu'importe? Ce sont de bons chrétiens; voilà l'essentiel; et des gens bien posés. Monsieur s'est fait recevoir au Cercle de l'Union à Toulouse, il est vice-président du sous-comité royaliste de Villefranche; Madame quête pour toutes les bonnes œuvres. Que pourrait-on leur demander de plus?

— Et le fiancé? interrogeait Gilbert.

— Adrien? Un bon garçon. Il n'a pas inventé la poudre, mais il s'en sert si bien! Un grand chasseur comme feu Mériel, un homme de cheval; des succès au stand, des flots de rubans à l'hippique. On dit qu'il a raté le bachot; et après? Notre petit

Bernard aussi l'a raté en juillet, et il le ratera en novembre. Ces pauvres jeunes gens, on leur en demande vraiment trop, aujourd'hui. Jadis, il n'y a pas si longtemps, il suffisait d'être le fils à papa. Les diplômes, les places, tout vous venait dans la main. On n'avait qu'à se laisser vivre. Maintenant rien que pour arriver au bachot, il faut s'exterminer la cervelle. Ce n'est pas de jeu. Bon pour les enfants du peuple, pour les pauvres diables qui n'ont pas un sou en poche de se pousser ainsi à la force du poignet. Mais les nôtres, Adrien Souège, Bernard Mériel, comment voulez-vous?...

— Et il ne s'est pas offert d'autre prétendant pour mademoiselle Claire? demandait le séminariste.

— Eh si! justement. Mon confrère de Vieillevigne avait un candidat à colloquer, un paroissien à lui, le jeune Albert Gironis : un savantasse, celui-là, numismate, archéologue, membre correspondant de l'Académie des Inscriptions de Toulouse, lauréat des Jeux Floraux. Et pieux avec ça. Trop peut-être pour la jeune personne. Madame Mériel était bien disposée ; mais notre Claire a dit non, et Claire a eu le dernier mot : « Un mari, ça ? c'est un pion que vous voulez me donner, a-t-elle protesté. Si vous croyez qu'à dix-huit ans, j'ai envie de recommencer mes classes! » Tu la reconnais là, notre Claire. Sa mère était consternée ; moi pas du tout. Entre nous, je n'y tenais pas à ce Gironis. Le négociateur, l'abbé Bouzigues, est un intrigant. Il y a longtemps que je le vois venir. Il ne cherchait qu'un bon prétexte pour s'introduire dans la maison, pour s'emparer de madame Mériel. Il s'est mis dans de gros embarras avec la reconstruction de son église ; il aurait voulu trouver une bonne âme pour avaliser ses traites. Qu'il aille se faire avaliser ailleurs! C'est mon prétendant qui l'a emporté. La future a exigé quelques mois de stage ; mais Adrien est déjà comme l'enfant de la maison. Nous brûlons les étapes. D'ici à la fin des vacances, l'affaire sera dans le sac. Et en avant les violons, c'est-à-dire le grand orgue!

— Amen! soupira sans conviction l'abbé Gilbert que cette concurrence des deux prêtres autour d'un mariage riche avait médiocrement édifié.

L'abbé Resongle frappait déjà à la porte des Mériel, à la grande! la petite, depuis les fiançailles, était réservée aux gens de

service. Et à peine introduits pour la forme dans l'obscurité du salon, les arrivants étaient invités à passer au jardin où la société se trouvait réunie pour le tennis... Au bout de l'allée de charmille, dans un cabinet de verdure qui s'ouvrait sur la pelouse, les Favaron père et mère et madame Mériel assistaient aux ébats de leurs enfants.

Monsieur de Favaron avait la mine étoffée et fleurie d'un bel homme sur le retour, une tête d'apparat avec un nez busqué de grand carrossier et un front trop vaste où se poursuivaient quelques mèches indigentes. Madame de Favaron lui ressemblait ; une grosse dame qui exhibait, jalousement conservés — et pour qui, grand Dieu! — les restes d'une beauté qui florissait du temps de l'empereur second : une taille sanglée à crever dans une carapace prétentieuse, une figure acide et couperosée de blonde mûrissante, où le duvet apparaissait çà et là comme une moisissure.

L'homme et la femme — les deux faisaient la paire — saluaient les arrivants d'une inclinaison de tête aimable et familière pour le curé, condescendante pour le séminariste, tandis que madame Albanie leur souriait de toute sa figure un peu menue, presque enfantine, à peine solennisée d'embonpoint. Soulevée à demi du fauteuil où la clouaient d'invincibles rhumatismes, elle présentait Gilbert à ses hôtes, puis l'attirant à elle :

— Approchez, Monsieur l'abbé, qu'on vous regarde! Eh! mais, savez-vous que vous n'avez rien perdu à votre changement de costume? La soutane vous va à ravir. Elle vous grandit un peu. Et cet air grave! Tournez-vous maintenant, qu'on voie votre tonsure. Parfait. Dieu! que votre maman aurait été heureuse si elle avait pu vous voir dans votre nouveau habit, soupirait-elle. C'était son rêve. Pauvre Louise! Elle serrait la main de Gilbert. Vous nous restez ce soir, ajouta-t-elle. Monsieur le Curé était chargé de vous inviter. Et il a dû vous annoncer aussi...

Elle n'acheva pas, se contenta d'indiquer d'un coup d'œil sa fille et son futur gendre, un insignifiant bellâtre, qui venaient vers eux, raquettes en mains, suivis d'un collégien monté en graine, figure glabre, impertinente et flétrie : Bernard Mériel.

Claire! Elle était là, devant lui, pas du tout émue ni attendrie par les fiançailles, comme il l'avait supposé, changée un

peu cependant, avec plus de désinvolture dans le geste, plus d'autorité dans le regard. Elle avait avancé dans la vie; elle avait connu davantage le pouvoir de la beauté, le prestige de l'argent. L'éclat de la jeunesse, la certitude de sa force débordaient d'elle comme le vin d'une coupe trop pleine. Mais qu'avait Gilbert à l'analyser ainsi? Que faisait-il des prescriptions et des défenses promulguées au séminaire : « Ne jamais regarder une femme en face. »

Le lévite baissait les yeux. Mais Claire lui tendait la main. Pouvait-il faire autrement que de la prendre? Ses doigts tremblaient dans la légère étreinte. Il balbutiait. Il devait avoir l'air ridicule. Et ces jeunes gens qui le dévisageaient, qu'allaient-ils penser de lui?

La poignée de main d'Adrien de Favaron lui rendit un peu de sang-froid. Mais le tutoiement de Bernard le troubla de nouveau. Ne devait-il pas faire respecter son habit? Madame Albanie lui vint en aide en reprenant Bernard. Et Gilbert s'en voulait de s'arrêter à ces vétilles. Mais il en voulait aussi à la vie mondaine de les lui imposer. Il comparait les événements, les émotions de la journée aux émotions, aux événements de la veille; il constatait la déchéance.

Claire souriait :

— Nous vous tenons enfin, Monsieur Gilbert... pardon, Monsieur l'abbé, se reprenait-elle. Eh bien, puisque vous voilà revenu, nous allons, tout de suite, mettre votre bonne volonté à l'épreuve. J'en ai assez du tennis à trois. Vous allez faire le quatrième. Je vous prends dans mon camp.

Gilbert se récusait. Il avait sûrement oublié depuis les vacances dernières. Et il se tournait vers l'abbé Resongle, comme pour l'appeler au secours de ses scrupules.

Mais Claire suivait son manège.

— Monsieur le Curé vous donne la permission, affirma-t-elle. Pas vrai, Monsieur le Curé?

M. le Curé tournait béatement les pouces sur son ventre en écoutant d'une oreille distraite les détails que lui servait M. de Favaron sur la dernière vente de charité qu'on avait organisée à Villefranche. Il acquiesça d'un signe à la requête de mademoiselle Mériel :

— Le jeu de boules est autorisé, je crois, les jours de prome-

nade à la maison de campagne du séminaire. Pourquoi le tennis serait-il défendu pendant les vacances? Le concile de Trente n'a pas d'objection, sans doute, contre le tennis.

— Allons, en place, Monsieur l'abbé, criait Claire. C'est à vous de servir!

Dès le premier *avantage*, elle avait repris avec son partenaire ses allures, son vocabulaire de camarade. L'abbé n'était plus que M. Gilbert, et Gilbert tout court, quelquefois, quand la partie s'animait, quand il fallait jeter une indication à la volée. Le jeu les passionnait d'ailleurs l'un et l'autre, les empêchait de prendre garde à ces nuances; ils ne songeaient plus au bout d'un moment qu'à servir, à relancer les balles. Gilbert se déraidissait, dépliait ses membres engourdis par l'immobilité habituelle de la prière. Son corps jeune et ardent, ce corps qu'il s'évertuait depuis un an à mépriser, à mater, cherchait obscurément sa revanche. L'ivresse du mouvement le gagnait; sa pensée distraite, en commençant, isolée de ses gestes s'y associait maintenant; elle s'employait toute à calculer les coups, à manier la raquette.

— A vous, l'abbé, à vous, Gilbert!

— A vous, mademoiselle Claire!

L'amour-propre s'en mêlait, il avait une joie rude à crier les balles gagnées, à notifier les *avantages*. Et si le camp opposé perdait par quelque maladresse d'Adrien, sa joie se faisait méchante.

Pourquoi?

On eût dit que Claire favorisait ces mauvais instincts, qu'elle s'amusait au spectacle de cette rivalité. En le soulignant, elle aggravait le dépit de la défaite, l'insolence du triomphe.

— Quarante! proclamait-elle. Décidément, vous n'êtes pas de force, Monsieur de Favaron. Enfoncés, les laïques! Vive le séminaire!

Adrien faisait semblant de rire :

— Ah ça! vous suivez donc un cours de tennis, dans votre sainte boîte, s'exclamait-il en s'adressant à Gilbert.

Et Claire :

— Vite, donnez-leur l'absolution, Monsieur l'abbé. Ils sont perdus!

En se renversant pour prendre une balle, elle avait failli

perdre l'équilibre. D'un mouvement instinctif, elle s'appuya à l'épaule du séminariste. Gilbert rougit. Elle retira sa main lentement, refusa l'aide d'Adrien qui accourait :

— Je ne veux pas d'ennemi dans mon camp, ni d'armistice, déclarait-elle. A toi, Bernard!

Sur un coup brillant de Gilbert, la partie finissait. Claire jeta la raquette, se baissa rapidement pour cueillir une ornithogale — une dame de onze heures, qui fleurissait dans l'herbe de la pelouse, et, la montrant à Gilbert :

— Vous souvenez-vous? lui disait-elle. Je me dépitais autrefois, quand nous les cueillions ensemble, et qu'elles se fermaient, aussitôt cueillies, dans mon tablier. Je les violentais, j'ouvrais de force leurs pétales. Quel mauvais petit tyran, j'étais alors! Le monde m'appartenait, je ne connaissais pas d'obstacle. Et ça n'a pas tout à fait changé, ajouta-t-elle avec un sourire. Elle tenait toujours la fleur entre les doigts, comme prête à l'offrir. A qui? Adrien venait vers elle. Elle le regarda s'avancer, et quand il fut tout près, elle détourna la tête et laissa tomber la fleur sur le gazon.

V

Dès le lendemain de son arrivée à Bazerque, Gilbert avait arrêté l'emploi de ses journées. Il les avait voulues semblables en tout à ses journées du grand séminaire : mêmes heures, mêmes occupations, même discipline. Mais il avait beau faire ce n'était plus autour de lui, le grand silence, l'atmosphère mystique de la clôture sulpicienne. On travaillait ferme, on s'agitait, au village. La vie matérielle, la vie pour l'argent, menait son tapage en discordance avec la vie contemplative, avec la vie de l'âme. A l'angelus du matin, les métiers s'éveillaient, le forgeron faisait parler son enclume, le tisserand sa navette. Des chariots passaient, grinçaient sur la route. Aux heures les plus lasses de l'après-midi, le grondement d'une batteuse animait la torpeur des campagnes, suscitait l'image de la fourmilière humaine, gesticulant dans la poussière comme dans une fumée de bataille.

Les sonneries mêmes de l'église, au lieu de suggérer des rêves pieux, comme au séminaire, n'étaient plus ici, qu'une

espèce d'horloge à longue portée notifiant aux villageois l'horaire de leurs travaux, de leurs nourritures.

A peine si une bonne femme ou deux assistaient à la messe que l'abbé Resongle disait chaque jour à six heures. La santé de madame Mériel ne lui permettait pas de se lever aux aurores, et l'abbé Resongle ne pouvait pas attendre à cause de son estomac. A moins qu'un service d'anniversaire n'y appelât quelque famille paysanne, groupe taciturne, venu là pour conjurer les puissances occultes, pour apaiser les mânes de parents voués aux flammes du purgatoire, l'église restait à peu près vide.

Gilbert y entrait le premier après le sacristain. Docile à la règle, il aidait ce fonctionnaire, cordonnier de son état, à disposer les vases sacrés, les ornements qui allaient servir au saint sacrifice. En véritable enfant de lumière — *filius lucis*, ainsi que la liturgie désigne les clercs tonsurés, il s'occupait de renouveler l'huile des lampes sacrées, d'allumer les cierges de l'autel. Somnolent et quinteux, aux prises avec sa pituite quotidienne, l'abbé Resongle arrivait ensuite, dépêchait sa messe.

Vers le dernier évangile, une odeur savoureuse se répandait, voyageait à travers la nef. C'était le chocolat de Monsieur le curé que Thècle portait à la sacristie. Le brave homme commençait à le boire goulument, à peine dévêtu des ornements sacerdotaux, puis, lentement, à petites gorgées qui coupaient son action de grâces.

L'estomac une fois satisfait, il reprenait ses esprits, réglait l'ordre du jour : baptême, mariage, sépulture, cancanait avec le sacristain, causait pêche ou jardinage — les deux grandes passions de sa vie.

— L'autan souffle encore ce matin, se lamentait-il ; on ne pourra pas travailler à l'Ers ; le vent emporterait les lignes... Ou bien encore : Orage cette nuit ; les anguilles donneront au moulin. Tu verras ça, mon petit. Elles vont se prendre toutes seules. Et Thècle a un talent pour la matelotte !

Mais les légumes lui faisaient oublier les anguilles. La sécheresse les flambait ; il fallait toujours avoir l'arrosoir à la main. Thècle n'en pouvait plus. L'abbé Resongle avait les mains pelées de travailler à la pompe.

— Tu m'aideras ce soir, commandait-il à Gilbert. A nous deux, nous soignerons les petits pois ; nous leur en donnerons jusqu'à plus soif. Et tu verras comme ils seront reconnaissants. Bien arrosés, il nous fondront dans la bouche. Avec une tranche de jambon de la Montagne-Noire et des pigeons du pays, tu t'en lècheras les doigts, mon enfant. Ils sont gras, cette année, les pigeons ; le blé couché par l'orage qu'il fit avant les fauchaisons, s'est égrené à terre ; ces bestioles s'en fourrent à pleins jabots. A quelque chose malheur est bon...

A tout moment dérangé par le curé, Gilbert n'avait seulement pas une minute de tranquillité pour dire ses prières à l'église. Il avait beau invoquer le règlement.

— Les vacances sont les vacances, déclarait l'abbé Resongle. Le temps ne te manquera pas pour te sanctifier au séminaire. Tu es ici pour réparer tes forces, pour te gaver de plein air... et pour obéir à ton curé, ajoutait-il en riant. Sais-tu que j'ai des droits sur toi? que je serai chargé, à la fin des vacances, de faire un rapport à tes supérieurs. Prends garde ! Tâche de te bien conduire à table, si tu veux être bien noté. Songe que c'est une bonne œuvre que tu accomplis en me tenant compagnie. Crois-tu que je ne déjeune pas assez souvent seul ? Mauvaise affaire ! On mange trop vite alors, et la digestion se fait mal...

Et de fait, le déjeuner n'en finissait pas. Et après le déjeuner, le café, les petits verres. Il y avait une certaine liqueur de prunelles fabriquée par Thècle, un velours sur la langue, un baume dans l'estomac, résumait l'abbé Resongle. Chaque fois que tu en prends, assurait-il, tu allonges ta vie d'un an.

— A ce compte, nous sommes sûrs de devenir centenaires ! plaisantait Gilbert en écartant la bouteille.

— Je te scandalise, mon pauvre enfant! soupirait le curé. Si, si, je le vois bien, répétait-il, en réponse aux dénégations de Gilbert. Et ça ne me surprend pas. C'est que vous êtes gâtés en fait de vertu, au grand séminaire. Vous vivez avec des saints. De l'abbé Védrune, tomber sur l'abbé Resongle, cela fait une dégringolade. Tu m'aimes, je le crois, mais tu me méprises un peu, j'en suis sûr. Et bien, tu as tort, mon ami ; tu as grand tort. Crois-tu que ton abbé Védrune que j'admire, que je vénère autant que toi, crois-tu que ce saint homme, qui sera peut être

canonisé un jour, ferait merveille, ici, à Bazerque, avec son cou tordu, ses scrupules et sa théologie ? C'est très bien d'argumenter et de méditer. Mais serait-on aussi savant que l'ange de l'Ecole et aussi pieux que Saint-Antoine de Padoue, à quoi veux-tu que ça serve, ici, avec nos paysans ? Trop parfait, je les ennuierais peut-être ; ils ne me comprendraient pas. J'ai été comme toi, mon enfant, j'ai eu mon heure d'intransigeance. C'était à mon arrivée ici, au début de mon ministère. Le zèle apostolique me dévorait, je ne passais rien aux autres ni à moi-même. Cela dura ce que ça put : six mois, un an ? Si ça se fût prolongé, j'étais brouillé avec toute la paroisse. Tu y passeras plus tard ; tu me rendras justice. Et déjà même... Voyons que fais-je de mal, après tout ? Ça te choque peut-être, que je pêche à la ligne ? Que veux-tu ? Les journées sont longues à Bazerque ; lire épaissit le sang ; et puis j'évangélise en route, je visite mes malades, je cause avec l'un, avec l'autre. Chacun son goût d'ailleurs ; mon voisin, le curé de Lastours s'amuse à la photographie ; le jeune desservant de Riscle compose des vers. Il travaille pour la gloire et moi pour la friture ; en quoi suis-je plus repréhensible ? Et puis, qu'y a-t-il encore ? les bons dîners que je fais chez les Mériel, mes parties de bézigue avec madame Albanie ? C'est ça qui te déplaît ? Je le suppose du moins, puisque voilà trois soirs de suite que tu refuses, sous divers prétextes, de m'accompagner chez nos amis. Eh bien ! si tu boudes, c'est tant pis pour toi. Madame Albanie est la bienfaitrice de la paroisse, la mère des pauvres, la providence du presbytère. Et tu voudrais que je prive cette bonne dame du plaisir bien innocent à coup sûr de faire sa partie de cartes avec moi ! Pharisien, va ! Le curé tendait en même temps sa main à Gilbert. Sans rancune, mon garçon ! Et maintenant, conclut-il en se renversant dans son fauteuil, je sens que mes idées s'embrouillent ; c'est l'heure de de la sieste ; je te rends ta liberté.

Gilbert courait s'enfermer dans sa chambre ; il s'attelait à son devoir de vacances. Il avait écrit le titre, jeté quelques idées, quelques divisions, sur le papier. Il avait ordonné le sujet, défini les termes selon la méthode scholastique. Il s'agissait maintenant de déduire les preuves. Mais il y travaillait sans entrain, il induisait, il déduisait mollement.

L'ouvrage n'avançait pas. Le rêve peu à peu se substituait au syllogisme. Gilbert pensait à Claire. Chassée, exorcisée, l'image de la jeune fille revenait malgré lui, se glissait entre les feuillets inutilement consultés du *Compendium*. Et Gilbert se dépitait, se révoltait contre l'intruse. Faible contre le souvenir, il fuyait la réalité, il se refusait aux occasions de revoir mademoiselle Mériel.

Et l'abbé se moquait de sa sauvagerie :

— Tu préfères donc passer la soirée avec tes livres qu'avec tes amis? Drôle de goût ! Madame Mériel n'est pas contente de toi, je t'en avertis. Et moi je ne sais plus que dire pour t'excuser. La migraine ? Ça ne prend plus. Tâche de trouver autre chose ; tâche de venir, surtout. Peut-être as-tu consulté l'abbé Védrune et attends-tu qu'il t'ait donné la permission de de sortir, de tripoter le carton ou de pousser les dominos avec nous ? Attends donc, puisque tu as peur de te damner en notre compagnie. Mais je te préviens que tu joues un sot personnage.

Gilbert souriait, promettait de venir, se dérobait encore. Mais un matin, après la messe, l'abbé Resongle le manda à la sacristie. Madame Mériel l'avait chargé d'une commission pour lui. Affaire urgente ; un service qu'elle avait à lui demander, des leçons de latin à donner au jeune Bernard.

Le bon curé s'amusait de l'air attrapé du séminariste.

— On te tient, cette fois, mon petit ! disait-il, en se frottant les mains ; impossible de t'échapper. C'est Claire qui a eu cette bonne idée, et Madame Mériel a sauté dessus. Elle t'attend demain, après son déjeuner.

(*A suivre.*) Emile Pouvillon

Notes
politiques et sociales

LA SITUATION DE M. CHAMBERLAIN

Quels que soient les événements qui surgissent par la suite dans l'Afrique australe, que les Boers continuent la série de leurs succès, ou que lord Roberts, le nouveau généralissime britannique, rachète les fautes des White, des Methuen, des French, des Gatacre et des Buller, M. Chamberlain est condamné. Même des triomphes éclatants n'effaceraient pas le souvenir des heures cruelles qu'il a infligées à l'Angleterre. Même l'entrée simultanée à Bloemfontein et à Pretoria, éventualité très douteuse, des troupes de Natalie et du Cap, ne saurait atténuer la mémoire des insultes que son ambition a values à son pays.

Nous n'aurions garde, au surplus, de le plaindre. Depuis plus de trente-six mois, il a été pour le monde civilisé une torche toujours flambante et menaçante. Maître de l'Angleterre, débordant les frontières de son ministère, soucieux de jouer un rôle et au dedans et au dehors, il prétendait régenter à la fois l'administration des Trois-Royaumes et inspirer leurs relations étrangères. Qui ne se rappelle les discours sans précédents où il provoquait tour à tour la Russie et la France, comparant l'une au diable, traitant l'autre comme un enfant rebelle, puis les harangues enthousiastes où il proclamait l'alliance anglo-allemande et l'alliance anglo-américaine? A deux reprises, M. Chamberlain fit tous ses efforts pour que des litiges accessoires, sur le Continent Noir devinssent des brandons de guerre entre la République et le Royaume-Uni. L'issue pacifique du conflit de Fachoda fut un premier désastre pour lui; il voulut se venger sur le Transvaal en précipitant 100.000 hommes vers Pretoria ; et le Transvaal est la pierre d'achoppement de son omnipotence ; c'est là que viennent se briser et son prestige présent et tous les rêves d'avenir, toutes les conceptions de dictature parlementaire qu'il avait échafaudées sur un grand succès militaire.

L'heure de la justice approche, elle sonne pour cet homme qui fut néfaste à son pays, qui faillit être néfaste à l'humanité. Qu'il expie : passons. Mais l'on ne peut oublier que, durant des semaines et des mois, il incarna la pensée maîtresse de ses concitoyens, qu'il en fut la parole et le bras, que son pouvoir fut fait de son obéissance servile à une poussée d'opinion. Et ainsi il ne tombera point seul; dans sa chute, il entraînera tout le programme d'une génération, tout le rationalisme théâtral qu'engendrèrent Outre-Manche tant d'éléments divers, la décadence économique, l'isolement diplomatique et, par dessus tout, l'incomparable succès de l'expansion africaine. Avec

Chamberlain, l'impérialisme s'effondre, du moins l'impérialisme agressif qu'il symbolisait avec Balfour, Rosebery, Goschen et tant d'autres et qui n'était que la dérivation, que la déviation maladive d'une idée peut-être très haute, très juste, et très réalisable.

Le député de Birmingham, après beaucoup de ses contemporains, dont sir Charles Dilke fut l'initiateur par un volume presque célèbre, ne voyait la « plus grande Angleterre » fondée qu'à travers une série de guerres, de violences, d'usurpations et d'effusions de sang. Il était parti de cette notion, sans doute exacte, que la Grande-Bretagne, menacée d'étouffement par l'extension industrielle et commerciale des autres puissances, devait fédérer ses colonies, resserrer ses liens avec elles, former un immense Zollverein mondial. Mais ses déductions étaient fausses, il avait cru que pour faire accueillir des masses cette simple idée, il était nécessaire de la coiffer du panache du militarisme. Comme Bismarck ne concevait l'unification germanique que dans les victoires de la force, Chamberlain mettait le fer et le feu à la base de l'unification anglo-saxonne. Le programme pouvait triompher, mais le moindre échec devait le jeter à terre. Bismarck avait un instrument, une armée de premier ordre, il eut de plus la bonne fortune de clore à son avantage trois campagnes, celle du Sleswig, celle de Bohême, celle de France. Chamberlain manquait de l'outil nécessaire, des collaborateurs indispensables, et son étoile, sur laquelle il comptait si fort, le trahit. Aussi l'impérialisme anglais, submergé par la défaite, ne reparaîtra vraisemblablement à l'ordre du jour des discussions qu'après une certaine éclipse.

La guerre sud-africaine, avec les terribles revers qui l'ont jusqu'ici signalée, relègue à l'arrière plan la réorganisation pour laquelle le monde britannique semblait mûr. Cette réorganisation se fera évidemment, tôt ou tard, car elle est dans la nature même des choses ; mais l'enthousiasme qu'elle suscitait, dissipé, les espérances qu'elle encourageait, effondrées, il ne se trouvera plus guère, sur l'heure, de champion pour la défendre. Aussi bien, Chamberlain, qui se jugeait un grand révolutionnaire et un illustre praticien politique, n'aura réussi qu'à différer une mue historique qui, sans ses grossières erreurs, fût peut-être intervenue pacifiquement et automatiquement avec les premières années du xxe siècle.

Tout compte fait, le Royaume-Uni subit une catastrophe aussi douloureuse que celle dont la Grèce, il y a trois ans, et l'Espagne, il y a deux ans, ont enregistré les phases. Elle apprend, une fois de plus, qu'à se livrer à un homme, même sous la fiction d'une constitution parlementaire, une collectivité risque la ruine. Elle fait aujourd'hui l'école du désastre réitéré, pour avoir laissé aux mains d'un Chamberlain les pouvoirs dictatoriaux que les autres vaincus des derniers temps conférèrent à un Canovas ou à un Tricoupis, à un Sagasta ou à un Delyanni.

Paul Louis

Petite Gazette d'art

EXPOSITION HENRI HÉRAN (1)

Le buste du graveur Henri Héran figure à son exposition. Il y apparaît de belle santé, robuste. Point n'est besoin cependant de ce buste pour le supposer ainsi, il suffit de ses œuvres. Celui qui incise aussi fortement dans le cuivre sa volonté et précise avec une telle concision les douleurs ou les passions des êtres évoqués, laissant à d'autres l'imprévu des fièvreuses incorrections, est immanquablement un puissant au physique. L'œuvre de M. Henri Héran est multiple. Graveur avant tout, il est aussi quelquefois lithographe ou pastelliste. Mais, quel que soit le procédé employé, la robustesse de l'artiste demeure visible. Son talent, fait de réalité, lui permet cependant un certain symbolisme. Non de choses, mais d'humanités. Ce n'est pas dans l'inflexion d'un roseau, d'une fleur, qu'il cherchera la tristesse, la joie, mais dans les yeux et les traits de l'homme. Aussi apparaît-il comme un illustrateur possible pour tels grands drames passionnels et souhaiterait-on de lui une interprétation des personnages d'Ibsen.

En attendant, pour la « Ballade de la Geòle de Reading », d'Oscar Wilde, il a tracé une composition saisissante : dans le gouffre, une femme plonge, et sa chevelure douce, caressante, s'est enroulée autour du cou de l'homme, qu'elle entraîne. Il faut voir l'expression d'angoisse de celui-ci. Il sent la catastrophe et il n'essaye point de lutter. Il sait qu'il lui faut obéir, que celle qui l'entraîne est la Pensée, bonne ou mauvaise, et qu'il doit la suivre jusqu'au bout : dans la prison, la roue d'infamie, l'abîme. Ce sujet, le graveur l'a pris et repris. Le teintant de bleu, il en fait *le Baiser :* un baiser où la chevelure serpentine de tout à l'heure vient encore prendre le mâle, l'étrangler. Et puis, voici les *Deux Rois*. Rois d'où, de quoi? L'un, de figure douce, à longs cheveux, semble un Christ; l'autre, à masque décidé, au cou puissant, tranché vif comme par le couteau d'une guillotine, quel est-il ? Ravachol, peut-être.

Mais si le tempérament, l'esprit de M. Henri Héran le poussent à interpréter les passions humaines, à rendre tangibles les mystères évoqués par les écrivains et les musiciens — Wagner —, sa pointe souple lui permet d'autres sujets, parfois gracieux, comme cette danseuse blanche, motif d'ex-libris. Les aspects pittoresques des vieux quartiers des grandes villes le tentent aussi. Et c'est la rue Saint-Vincent, à Montmartre, la rue Eau de Robec et le cul-de-sac du Haut-Mariage, à Rouen. En lithographie ou au crayon, quelques portraits d'accentuation énergique, parmi lesquels se détache le regard profond de Jules Valadon, les visages significatifs de Strindberg, de Stéphan George, d'Arthur Symons, de M. Dauthenday, enfin, de l'auteur lui-même.

(1) Chez Hessèle, rue Laffitte, Paris.

M. Henri Héran procède par larges taches de blanc et de noir; le masque ainsi établi, un trait ferme accentue le détail, donne l'expression, la vie.

M. Henri Héran était appelé à rendre célèbre le nom de Paul Hermann qui lui appartient patronymiquement. Afin d'éviter toute confusion avec Hermann Paul, il a choisi les quatre syllabes de Henri Héran, quatre coups de burin qui emportent le cuivre.

CHARLES SAUNIER

EXPOSITION LÉVY-DHURMER (1)

Avec les murs emmitouflés de ce hall coquet et exigu : un boudoir, — la trentaine de pastels et peintures s'harmonisent : c'est comme des ailes de papillons qu'on aurait appliquées, les ailes velouteuses des gros papillons du soir et de l'automne, ces ailes ou fauves ou bleuâtres : couleur de l'automne et de la nuit et du crépuscule, et dont les ocelles multiplient de vagues visages : de la poussière de couleur, une buée de couleur ; le visiteur a peur, devant, d'avoir trop fortement respiré. Les plus vigoureuses, les plus intéressantes — et leur vigueur détone parmi ces apparitions effacées — s'intitulent *Masques :* masque de M. Claretie, masque de M. Cornély ; et les quelques autres portraits sont aussi des masques : l'épiderme facial découpé, tranches de visages sans les os, sans le crâne ; le buste de Mlle Moreno, dans son rôle du *Voile*, s'étale, mat et blanc, tout en surface, ainsi qu'une hostie. Le reste, évocations d'un symbolisme cherché, et un peu court (parfois rappelant, titres, présentation, idée, et jusqu'au même bleu, tel le *Silence*, Osbert), fait voisiner la Grèce, l'Evangile, la Bretagne, les légendes, les bois et leurs frissons, etc. : *Il était une fois une princesse*, les *Mystères de Cérès*, *Notre-Dame de Penmarch*, *Il neige des feuilles*, *la Cruche cassée* (...demoiselle toute nue, vue de dos, mais d'agréable physionomie) ; le mystère y est commodément suggéré par le flou des silhouettes noyées dans une pénombre versicolore, les problèmes de l'âme par une figure aux yeux battus, et qui ubiquite avec indiscrétion. Cela témoigne de la virtuosité de l'artiste, et de la variété de son inspiration, mais aussi d'une bienveillance un peu outrée à plier son art aux aspirations spéciales de la mode et du monde, du beau monde à qui ne déplaît pas quelque maniérisme de bon ton. Or, les *Masques*, d'une toute autre facture, aussi d'un tout autre effet, montrent ce que pourrait le peintre, laissant avec franchise, sans habileté, bêtement, son tempérament aller : la différence est telle que les autres ouvrages ne semblent pas du même peintre ; et cela est : ils sont de son public.

FÉLICIEN ROPS ET LOUIS LEGRAND (2)

Des Rops, de beaux Rops, originaux, ou valeureusement interpré-

(1) Hall de la Société d'éditions artistiques, 50, Chaussée-d'Antin, Paris.

(2) Chez l'éditeur Pellet, 9, quai Voltaire, Paris.

tés, mais qu'ont vulgarisés les reproductions (*la femme au cochon, la Buveuse d'absinthe, la Prostitution et le Vol.* etc...), l'intérêt sera plutôt dans la comparaison facilitée avec Louis Legrand.

Les femelles ropsiaques ne sont pas plus la divine femme antique (*Incessu patuit Dea!*) que la fillette vicieuse de Paris, « gazouillant troupeau de beauté d'hôpital », mais la grasse, opulente, un peu lourde fille des Flandres : une Junon de Rubens retroussant sa tunique. Une beauté majestueusement mafflue, s'initiant à la dynamique érotique des petites mécaniques parisiennes; inculquant, brave bête amoureuse créée pour procréer, à sa splendide sensualité animale le vice frétillant, avec la psychologie complexe et futile de commerçantes rouées; cette association contradictoire, accusée par le contraste du dessin en réalité fort académique — au beau sens — qui la présente, là, non dans le lubrique des intentions et des poses (si honnêtes au fond!) que gît l'obscénité, le choquant de Félicien Rops.

Louis Legrand n'a pas de telles disparates; il est très pur et très sain : ses danseuses (*les Petites du corps de ballet*, ou les *Danses excentriques*) purent venir même après les inconcevables danseuses de Degas : leur différence les sauvait du périlleux d'une comparaison. Dans cette intimité des gymnastiques féminines de tout ordre, il acquit de notre charpente en mouvement une pénétration précieuse : qui lui facilite depuis d'exprimer d'un chiffre sommaire et précis, avec un minimum d'indications, la caractéristique de nos gestes et attitudes : et ensuite, des attitudes caractéristiques de nos sentiments. Cette ascension du physique au moral, et la signification de celui-ci par celui-là, évite à l'artiste de s'acagnarder dans un procédé, se spécialiser à un type. *La Femme de trente ans, les Femmes au balcon* (j'intitule peut-être arbitrairement) sont les dissections patientes, cruelles et non féroces d'êtres ravagés et putréfiés par la vie : la fixation du vice moderne et parisien, qu'échoua Rops, est atteinte, ici. Le *Mâle* (un paysan violente une paysanne) au contraire incorpore, avec simplicité tragique, le pur instinct tout puissant qui jaillit. Le *Soir* : un père, un pêcheur, embrasse sa femme et son petit sous le décor d'une campagne crépusculaire, d'une mer accalmée; cette bucolique sait n'être pas mièvre...

GRÈS FLAMMÉS DE DALPAYRAT (1)

J'imagine réalisé mon cher désir : M. Dalpayrat interné dans un bas village, réduit à cuire des pots de grès à treize sous; que de conditions pratiques à réunir! Que la cruche pleine, demi-pleine, pleine au tiers, ou vide, équilibre son poids dans le sens de la moindre fatigue au bras et fatigue toujours égale : qu'uniformément elle s'épanche, sans secousse : et l'anse toujours bien en main; et que le goulot, le bec canalisent le liquide en filet pareillement uniforme...

(1) Exposition, 37, rue de Paradis, Paris.

et quoi encore ? Il l'accomplira, étant artiste ; toutes ces difficultés levées feront nécessairement harmonieuse l'œuvre ; d'où nécessairement belle ; et de l'unique beauté vraie : une utilité entendue. Amphores, rhytons, cratères des antiques, désespoir de nos Louvres, étaient aux antiques leur boutique à treize : jarres à l'huile, cruches à vin, vases... vases intimes, oui ; l'étaient parfaitement et uniquement, de là leur suprême harmonie. Si la victoire de Samothrace est la merveille de l'idéal, c'est pour résoudre une utilité, d'ordre différent : un autre idéal. Notre conception mêle trop volontiers les ordres ; j'ai manié chez Dalpayrat l'écuelle du Cynique : — Dix louis ! — elle les vaut : quelle écuelle ! comme le fromage de Gruyère de Sganarelle, elle contient toutes les richesses : coulures du grès, hasards savamment dirigés de la cuisson, et violets, et bleus oxydés, et rouges vineux, somptueux, y ravissent l'œil. Pièce de collectionneur, pièce unique : admirons ; mais une terreur, — ah, point vaine ! — l'indispensable cherté restreint la clientèle à l'amateur, amoureux de la pièce unique, plutôt que de la pièce belle, mène à cultiver le monstre ; à moins de s'entremettre à la confiserie en vogue pour dessus de cheminée : *L'Amour et le Temps, Psyché, La cruche cassée* : Lachenal y tend ; ou bien, le statuaire Coulon, collaborateur de Dalpayrat, en enconcubinant à cette écuelle Vénus, de deux beautés enfantera... le laid ? non, bien pis : le contradictoire, presque l'incohérent ; j'ai salué, à distance, une superbe fontaine : qui viendra puiser son eau se fracassera le front aux aspérités : pièce de vitrine. Jour béni où Dalpayrat, concurremment à ses flammés, ses émaux mats, enchantement de nos yeux préparés, produira mes pots à treize sous, que maniera ma ménagère sans souci de casser, sans effroi de se blesser ! tout le monde en voudra — notre céramique à bas prix étant si incommode — ; mais purement pour leurs qualités pratiques ? Parbleu ! mais, volupté de l'œil et la main à les caresser, et le goût du beau s'insinuant : Sont-ce quelques artistes, quelques œuvres précieuses, quelques amateurs choisis — cercle clos — qui agissent sur la masse ? — ou la masse elle-même ?

GRÈS FLAMMÉS DE BIGOT (1)

De superbes choses, aussi ; entre les collaborateurs — Dalou, Fix-Masseau, Injalbert — remarquer ce remarquable nouveau venu : Reinitzer... Noter des tentatives : décoration céramique des façades de maisons : ceci est déjà bon, mais l'influence maudite de l'architecte fait qu'on pastiche la pierre, et ne se libère pas des hideurs du « style moderne ». Pour le grès en lui, il reste pièce de collection ; ou au moins « service de luxe ». — Hésitations, tâtonnements : nécessaires, peut-être... attendons : Je voudrais voir Rodin s'entreprendre à pétrir quelques pots... quelques pots à treize sous.

FÉLICIEN FAGUS

(1) Exposition, 13, rue des Petites-Ecuries, Paris.

La Quinzaine dramatique

Vaudeville. **Le Faubourg**, comédie en quatre actes de M. Abel Hermant. — *Palais-Royal.* **Coralie et Cie**, pièce en trois actes de MM. Albin Valabrègue et Maurice Hennequin. — *Athénée.* **La Mariée du Touring-Club**, vaudeville en quatre actes de M. Tristan Bernard. — *Odéon.* **France... d'abord!**, drame en quatre actes en vers de M. Henri de Bornier. — *Comédie-Française.* **La Conscience de l'Enfant**, comédie en quatre actes de M. Gaston Devore. — *Théâtre-Antoine.* **L'Argent**, pièce en quatre actes de M. Emile Fabre. **La Peur de souffrir**, pièce en un acte de M. André Rivoire. — *Gymnase.* **La Layette**, comédie en trois actes de M. Sylvane.

Si démesuré, si anachronique que puisse paraître le mot de satire, c'est pourtant le seul qu'il convient d'appliquer aux productions dramatiques de M. Abel Hermant : aussi bien il en faut restreindre la portée, car M. Abel Hermant manie avec plus d'élégance que d'énergie le fouet légendaire. On a pu le constater dans *la Carrière*, dans *les Transatlantiques*, même dans *la Meute*, une comédie charmante et forte et dont l'accueil fut injustifié. *Le Faubourg*, qui a déjà quitté l'affiche du Vaudeville, est une œuvre du même type, de conception plus ambitieuse, d'expression moins réussie. Non qu'on ait goûté dans les précédentes une construction plus solide : mais elles valaient par des agréments de détail, abondants, heureux, ingénieusement appropriés. Cette fois M. Hermant a voulu serrer son sujet de plus près, sans prendre la précaution de le préciser. Plus exactement, il y a deux sujets dans *le Faubourg*, l'un extérieur, l'autre intime, qui s'exposent successivement au cours des deux premiers actes, méthode encore acceptable puisque le troisième devait les réunir, les fondre l'un dans l'autre, pour établir le conflit définitif. C'est ici que M. Hermant a manqué de souffle sinon de clairvoyance : il a traité, non sans vigueur, mais sèchement et presque en vulgaire scène de ménage, celle où Alain d'Entragues en présence de « l'étrangère » est reconquis par les préjugés de son monde et les traditions de sa race, préjugés qu'il avait bannis, traditions qu'il avait bafouées. Ce conflit n'apparaît que confusément, l'auteur ne fait que l'indiquer, sommairement, à la hâte, dans la scène principale après l'avoir effleuré dans une scène épisodique, la mieux venue de l'ouvrage. Et c'est tout, et le dernier acte résout arbitrairement un problème qui ne fut pas posé.

Il va sans dire qu'on retrouva çà et là au cours de ces quatre actes les qualités d'esprit et d'observation assez aiguës qui distinguent l'auteur de *la Carrière*, mais nous ne pouvons oublier que M. Abel Hermant est aussi l'auteur d'*Amour de tête* et du *Cavalier Miserey*, et de celui-là nous continuerons à exiger davantage.

De l'interprétation il n'y a pas grand chose à dire, sinon que M. Guitry y fut tout à fait admirable, malgré la manifeste infério-

rité d'une bien terne partenaire, sur laquelle les autres, à l'exception de Mlle Cécile Caron, n'ont pas craint de prendre ton.

Beaucoup de mouvement et une assez franche gaîté n'eussent peut-être pas suffi à assurer une carrière durable à *Coralie et Cie* que MM. Albin Valabrègue et Maurice Hennequin font représenter au Palais-Royal. Mais une curieuse trouvaille de mise en scène a diverti singulièrement : il n'en fallait pas plus pour faire un succès d'originalité à ce vaudeville, dont l'originalité est à coup sûr la qualité la plus contestable. Au surplus, qu'importe ici, où il ne s'agit que de rire, puisqu'on a ri du meilleur cœur ? A ce résultat les comédiens ont contribué pour une large part, dans leurs personnages assez pâlots au demeurant, si l'on met à part le couple Coralie, impunément emprunté à Dickens.

C'est un vaudeville aussi que M. Tristan Bernard a donné à l'Athénée, sous ce titre peu équivoque : *la Mariée du Touring-Club*. Certains, même bienveillants, lui ont reproché une telle condescendance pour un art jugé inférieur, comme si la sotte querelle des genres n'était point depuis longtemps close et comme si autre chose importait que réussir dans un genre quel qu'il soit. Mais on a contesté que M. Tristan Bernard ait réussi : le reproche alors, autrement grave, me paraît non plus injustifié, mais injuste. Je ne prétends point qu'en ce premier ouvrage de longue haleine, M. Tristan Bernard ait atteint la perfection : il y manque l'unité, la tenue de comique qui distinguent ses pièces en un acte ; ces taches se remarquent aisément et je gage que l'auteur ne fut pas le dernier à s'en rendre compte : mais il n'a pas lieu de s'en émouvoir outre mesure, ayant péché plutôt par excès que par défaut, aussi par quelque inexpérience encore. Quelques erreurs, nullement fondamentales, n'empêchent pas *la Mariée du Touring-Club* d'être un spectacle éminemment divertissant et de saveur spéciale, quoi qu'on ait pu dire.

Evidemment, on exige, on est en droit d'exiger de M. Tristan Bernard plus, c'est-à-dire autre chose que d'un amuseur ordinaire. Mais il a donné autre chose en effet dans cette comédie. Les caractères sont bien à lui, incontestablement, et traités selon son mode propre, avec cette cocasserie familière et tranquille où il excelle ; quelques types attestent même une parenté évidente avec ceux de l'inoubliable *Jeune homme rangé* : l'infortuné Léon ne semble-t-il pas le cadet, point trop indigne, de Daniel Henry lui-même ? Mais outre que certaines finesses s'émoussent ou se dissimulent dans le mouvement scénique, il est forcé que les personnages, une fois emportés par la situation, perdent quelque peu de leur originalité primitive. Ce mouvement est des plus trépidants, cette situation des plus folles, si l'on veut : toutefois on reconnaîtra que la manière n'est pas, à proprement parler, vaudevillesque, puisque le vaudeville n'y sévit pas en toute nécessité, mais s'y installe de propos délibéré : en d'autres termes, les événements ici ne se déforment pas arbitrairement : la

déformation est le fait d'une farce résolue, qui constitue le spectacle même. Il est vrai que cette farce eût semblé plus légère si l'auteur avait pris soin de nous présenter Serpenteau, le meneur du jeu, avec toute la fantaisie dont pourtant, plus qu'aucun autre, il était capable. Pourquoi s'est-il embarrassé de tant de scrupules, si superflus, de semi-vraisemblance? Son Serpenteau a le grand tort de n'être pas assez nettement extravagant et de ne pas amorcer d'un seul coup les multiples incidents de l'aventure. Il s'y prend à deux fois, en nous laissant inconsidérément le temps de souffler et d'apercevoir que la pièce en réalité comporte deux intrigues, dont l'une survient trop tard, en un troisième acte, plein de détails réjouissants, mais qui ne peuvent manquer de faire longueur, étant de préparation pure. Quant au dernier acte, il témoigne d'une fertilité d'invention, d'une puissance de comique de tout premier ordre. Voyez, par exemple, tout le parti que tire l'auteur de cette hypothèse du fou, si usée dirait-on, parce que si médiocrement utilisée par les vaudevillistes ordinaires : ici elle semble s'imposer et rebondit normalement d'un acteur à l'autre, sans vulgarité et sans contrainte. Songez encore qu'en ce dernier acte, si ample et si animé, une nouvelle comédie, extrêmement savoureuse, s'ébauche encore autour du mariage nul, surgissant ainsi du dénouement même. Pareille prodigalité, parfois excessive puisqu'elle produit un certain effet de papillottement, n'en est pas moins des plus rares et permet de fonder tous les espoirs sur la carrière dramatique de M. Tristan Bernard.

Le gros de l'interprétation est plus que suffisant pour une troupe novice, dont les qualités de jeunesse rachètent bien des inexpériences : en particulier, MM. Mondos et Séverin méritent plus que des encouragements ; M. Rosemberg, si leste et plein d'entrain en Serpenteau, a droit à de sincères éloges. Les personnages épisodiques sont tenus par des comédiens plus exercés, tels que MM. Francès et Modot qui sont excellents de tous points. Les rôles de femmes, plus effacés, permettent néanmoins à Mlles Bignon, Richard et Sarthe de faire apprécier leur grâce et leur bonne volonté.

La direction de l'Odéon, qu'aucun échec ne déconcerte et qui poursuit vaillamment sa besogne vaine, ne pouvait hésiter à monter *France... d'abord!* de M. Henri de Bornier. Le père de *la Fille de Roland* a voulu faire une œuvre d'apaisement : on peut certifier que ce dernier-né ne suscitera point de haines, encore moins de jalousies. Afin de parvenir à un aussi louable résultat, M. de Bornier a courageusement évité de choisir un sujet tant soit peu palpitant, de donner le moindre relief à ses péripéties, à ses vers la plus fugitive apparence de lyrisme. Il est arrivé à ses fins. Son drame, parfaitement incolore et insipide, si bien intentionné qu'il suffirait à paver toutes les chaussées infernales, réalise admirablement le pensum qu'il rêva balsamique à ces temps troublés. Ajoutons que M. de Bornier a trouvé en MM. Albert Lambert, Chelles et Marquet une

interprétation docilement morne, parmi laquelle Mme Segond-Weber rayonne d'une grâce intempestive.

Le Cercle des Escholiers a représenté naguère une pièce tout à fait intéressante de M. Gaston Devore, intitulée *Demi-Sœurs*. M. Devore avait conçu un sujet neuf, simple et hautement dramatique ; il l'avait traité avec infiniment de soin et de vigueur, non sans un peu de sécheresse, mais délicatement et à fond. L'effort apparaissait remarquable en dépit de quelques tares, jugées éphémères. On avait donc lieu d'attendre beaucoup de qualités aussi sérieuses qui ne manqueraient pas de se développer dans l'œuvre suivante. Dans celle que vient de représenter la Comédie-Francaise, M. Devore a surtout développé ses défauts. On y retrouve évidemment une sincère application, une entente scénique incontestable, une franchise qui atteint jusqu'à l'audace et ne craint pas d'aborder le sujet en face et de plain-pied, d'épuiser sans défaillances tout le jeu des situations. Une telle insistance ne va même pas sans déconcerter et sans lasser à la fin l'attention pour un thème à ce point morcelé. Dans son premier ouvrage, l'auteur avait pourtant réussi à isoler lumineusement son sujet : celui de *la Conscience de l'Enfant* était au moins aussi fécond et il n'eût fait que gagner à semblable monotonie. Mais cette dispersion passera pour secondaire en présence du vice fondamental qui frappe dès l'abord et qui paraît moins le vice d'un ouvrage que celui d'un esprit. La pièce manque de chaleur et de vie parce que l'auteur manque d'humanité. Plus de concentration aurait unifié, solidifié la structure, mais n'aurait point changé la pièce dans son essence et il est douteux que, avec ce même sujet, M. Devore fût parvenu à faire mieux, c'est-à-dire un drame poignant et émouvant. M. Devore ne paraît pas avoir le sens de l'émotion, ou, ce qui est pis, son émotion fait l'effet d'être truquée, sans spontanéité, sans sincérité véritable ; et quand il arrive à ses personnages d'être émus, ils doivent la plupart du temps nous en avertir. C'est de l'art factice et a priori. En sorte que, avec tous ses dons et une science déjà consommée du théâtre, M. Devore n'a produit qu'une œuvre sèche et théorique qui, au surplus, date étrangement. M. Devore a beaucoup à désapprendre : il connaît mieux ses auteurs que la vie ; tout au moins il professe plus de respect pour ceux-là, souvent peu respectables : il traîne dans *la Conscience de l'Enfant* d'inopinés souvenirs des pires mélodrames, et l'aventure de Montret, si puérile, si dépourvue de précision et de réalité, fait invinciblement songer à *Trente ans ou la Vie d'un Joueur*. L'épisode tragi-comique d'Emmanuel a plus de vigueur et devient presque attachant par une ombre enfin d'observation. Quant à la position morale adoptée par l'auteur, invraisemblance et déclamation mises à part, elle est d'une partialité irritante : il est trop facile vraiment de résoudre en quelques tirades larmoyantes d'aussi essentiels conflits et de rendre antipathique le seul personnage estimable de la pièce pour le triomphe d'une sentimentalité frelatée.

La Conscience de l'Enfant est assez piètrement défendue. Le jeu de la plupart des acteurs ne fait qu'accentuer l'irréalité foncière de l'ouvrage : en particulier MM. Silvain et Paul Mounet, Mmes Pierson, et Wanda de Boncza semblent prendre à tâche de la souligner, en ronronnant à qui mieux mieux. Sans spécial éclat M. Worms et Mme Baretta, qui représentent le couple Montret, sont du moins acceptables. Le rôle artificiel de Germaine met en fâcheux relief les tendances mièvres de Mlle Lara. M. Georges Berr (Emmanuel) montre beaucoup d'adresse et presque autant de sincérité et M. Raphaël Duflos a le mérite de sauver du ridicule un amoureux absolument inconsistant.

Il convient de signaler, au Théâtre-Antoine, une excellente reprise de *l'Argent* de M. Emile Fabre. Cette pièce, une des plus significatives que nous ait données le Théâtre-Libre n'a vieilli qu'à peine, en quelques coins de rosserie outrancière. Elle demeure une œuvre forte et de singulière puissance dramatique. Avec un art très sobre et très sûr M. Fabre, qui n'a pas fait mieux depuis, a su présenter, varier et mouvementer un sujet d'une âpreté périlleuse, sans se permettre un écart, sans tomber une seule fois dans le mélodrame ou dans la charge. La pièce est de tenue parfaite et de qualité irréprochable. Elle est jouée à la perfection par Mme Henriot, MM. Arquillère et Antoine, qui nous a rendu la mise en scène rationnelle et saisissante de la création. M. Desfontaines, Mlles Maupin et Barsange complètent heureusement un ensemble comme on n'en voit, répétons-le, nulle part.

L'Argent est précédé de *la Peur de souffrir*, un petit acte de M. André Rivoire. Plutôt : un dialogue, car malgré l'attrait de l'écriture et l'intensité du ton, il manque à cette scène, qu'on dirait fragmentée de quelque douloureuse comédie, ne fût-ce qu'un vestige de trame et d'exposition indispensables pour nous intéresser à d'aussi subtiles doléances. Œuvre gracieuse d'ailleurs, empreinte d'une grande fraîcheur de sensibilité, d'un charme triste et pénétrant, et qui vaut surtout par une notation toujours exacte et minutieuse. Les deux rôles sont tenus par M. Dumény et Mlle Marthe Mellot avec beaucoup d'élégance et de sincérité attendrie.

Le Gymnase vient de représenter *la Layette*, de M. André Sylvane. J'ai pris, à cette comédie, un réel plaisir et un plaisir assez inattendu. Il y a là plus que du talent et mieux que de l'habileté : un rare bonheur de tour et de présentation, de l'humour authentique. Non seulement l'auteur est parvenu à esquiver ce qu'il y avait de pénible dans sa donnée ; mais il l'a exposée avec une fantaisie du meilleur aloi et une profusion de détails exquis qui donnent à son premier acte un accent peu ordinaire. Il y a plus de vulgarité dans les deux suivants, pourtant suffisamment d'entrain pour que le rire persiste très franc jusqu'à la fin. M. Tarride a notablement contribué

au succès par une légèreté et une discrétion comiques de grand comédien. M. Dubosc, acteur sûr et d'avenir, n'a pas moins diverti. Le jeu de Mlle Lender, encore que très agréable, eût gagné à être moins appuyé ; celui de Mlle Marguerite Caron à l'être un peu plus en un rôle d'ailleurs mal venu.

Alfred Athys

Musique

ORPHÉE

Le 27 mai 1774 Voltaire écrivait au chevalier de l'Isle : « Nous sommes tous Gluck à Ferney. » Si le succès qui accueillit *Iphigénie en Tauride*, au Lyrique, et *Orphée*, à l'Opéra Comique, continue à grandir, bientôt, on sera « tout Gluck » à Paris. Après le mouvement wagnérien qui agita de si curieuse façon le monde des artistes et la petite province des snobs, voici venir le mouvement gluckiste. Un peu plus tôt, un peu plus tard, cela devait arriver, les triomphes des chefs-d'œuvre de Wagner ayant préparé le terrain pour l'épanouissement des chefs-d'œuvre de Gluck. A l'heure actuelle, on ne parle plus que de Gluck, des noblesses de son style, de sa belle simplicité antique, de la pureté de ligne de ses tragédies lyriques, de son inspiration si haute, des splendeurs de ses ouvrages. Encore un peu, on découvrirait en cette ultime fin de siècle, les *Iphigénie*, *Orphée*, *Alceste*, *Armide*. Pour les dernières générations, Gluck est une sorte de patriarche de la Bible musicale que l'on vénère et admire de confiance, mais dont les ouvrages sont à peu près totalement ignorés. Car, sauf à l'Opéra-Comique, où *Orphée* se joua récemment, Gluck n'était plus guère admis aux honneurs de l'applaudissement public. Enfin, le Lyrique de la Renaissance vint et *Iphigénie en Tauride* reparut sur une affiche parisienne. La foule, assoiffée de beauté, s'enthousiasma et Gluck triompha. En attendant que l'Opéra se décide à monter *Armide* ou *Alceste*, l'Opéra-Comique a remis à la scène *Orphée* dans des conditions de luxe inusitées. Ce fut un enchantement des yeux, et M. Albert Carré n'a jamais réalisé quelque chose de plus complet et de plus artiste, que la mise en scène d'*Orphée*.

Dès l'apparition d'Orphée couché aux pieds du tombeau d'Eurydice dans le bois retentissant de ses plaintes, ça été un ravissement. Cette évocation superbe de l'antiquité sacrée, cette musique éloquente et grandiose en son auguste désolation, cette noble simplicité, tout saisissait et angoissait délicieusement l'imagination. La scène de la descente aux enfers, où la voix implorante d'Orphée alterne avec le tumulte des chœurs et des instruments dans lequel se perdent les aboiements furieux de Cerbère et que dominent de leurs notes implacables les cuivres déchaînés, puis Orphée fléchissant la colère des spectres et des larves et les obligeant à lui livrer passage, cette scène a profondément impressionné, bouleversé l'auditoire. Mais ce qui l'a littéralement enfiévré de beauté, c'est l'acte des Champs-Elysées d'une si intense poésie. Dans le bleu vaporeux d'un jardin enchanté aux lointains se noyant dans un mirage d'or, des ombres exquisement groupées glissent silencieuses et légères. Là tout est sérénité et douceur, grâce et harmonie, et la musique de Gluck, à

travers laquelle passe un souffle divin, fait songer à ce vers de Dante :

Una melodia dolce correva per l'aer luminoso.

Combien ces Champs-Elysées lumineux, où les ombres heureuses se cherchent, s'appellent, pour se grouper et voltiger ensemble par les bois odoriférants et les prairies en fleurs, sont différents des sombres Champs-Elysées d'Homère, perdus dans la nuit cimmérienne, dont Achille, regrettant la vie, foule de son pied de héros les froides touffes d'asphodèles ! Il y aurait encore nombre de beautés à signaler dans le quatrième acte, où Gluck s'éleva au faite de l'expression dramatique : je ne veux pas insister davantage.

M. Albert Carré, je prends plaisir à le répéter, a enrichi le vieux chef-d'œuvre d'une mise en scène d'un goût rare, qui en fait ressortir magnifiquement les splendeurs. C'est de l'art vrai et du plus beau. Ces pleureuses, couvertes de voiles violets, bruns et gris, portant des flammes, rangées silencieusement autour du tombeau d'Eurydice, dans les tristesses d'un bois environné de nuit ; ce décor de l'Enfer dans lequel grouillent et rampent des larves, plein de rumeurs et d'effroi, où surgit Orphée baigné de lumière, et, progressivement, la prière du chantre antique ayant raison des violences et des résistances rageuses des monstres de l'Erèbe : la lumière chassant la nuit ; ces Champs-Elysées d'une ineffable grâce, sortis de la rêverie souveraine de Puvis de Chavannes : — de pareils tableaux, d'un contraste voulu, laissent dans l'esprit une impression inoubliable.

Mlle Gerville est beaucoup trop inexpérimentée pour se mesurer avec un personnage aussi écrasant, aussi dominant que le personnage d'Orphée. Elle a une voix pas trop homogène, de médium faible, et elle ne manque pas d'intelligence. Mme Bréjean-Gravière ne se doute pas du rôle d'Eurydice. Et l'exécution orchestrale est vraiment supérieure.

André Corneau

Les Livres

L'UNIQUE ET SA PROPRIÉTÉ

MAX STIRNER : **L'Unique et sa Propriété**, traduction et préface de HENRI LASVIGNES (Editions de La Revue blanche).

On connaît mal la biographie de Max Stirner, nous dit M. Henri Lasvignes. Mais les quelques traits qu'il en cite me plaisent absolument. Max Stirner obtint à l'Université les notes moyennes d'un élève docile ; il fut professeur dans un pensionnat de jeunes filles ; il tenta d'établir à Berlin un commerce de lait pur. Il mourut à un âge médiocre. Il avait fréquenté la Société des Libres, réunion d'amis chez un cabaretier de Berlin, qui comprenait Bruno Bauer et Freiligrath et que traversèrent Engels et Karl Marx. Entre temps, il avait écrit *l'Unique et sa Propriété*, livre soigné, savant, nourri d'exemples, tranquille et froid jusqu'à l'atonie, mais le plus hardi, le plus destructif, le plus libre que la pensée humaine eût encore créé. Je n'ai jamais rencontré, pour ma part, une telle force de destruction flegmatique, une telle ténacité de négation avec une telle absence de passion.



MAX STIRNER

Le livre de M. Stirner est classique en Allemagne. Y a-t-il exercé une action très générale ? Je ne le crois pas. Stirner était en opposition marquée avec sa génération, avec la Jeune-Allemagne de 1848. Il serait en opposition plus manifeste avec l'Allemagne socialiste d'aujourd'hui. Mais, néanmoins, son livre est classique. Il attirera, pour une autre raison, plus puissante encore, la curiosité du public français : c'est qu'il exerça une sensible influence sur la pensée de Frédéric Nietzsche. Certes Stirner n'a jamais eu les dons inouïs de création lyrique, le rajeunissement continu d'images, la prodigieuse pénétration psychologique de Nietzsche. Il n'y a pas de folie poétique dans *l'Unique et sa Propriété*, ni même de poésie ou de folie tout court. Mais on y trouvera d'avance quelques-unes des idées fondamentales, des formules usuelles de Nietzsche. Stirner, qui fut son précurseur, fut aussi son maître. C'est beaucoup.

La traduction de M. Lasvignes est extrêmement limpide. Elle est précédée d'une préface très étendue, fort complète — si complète

même qu'elle pourrait suffire et qu'elle enlèvera sans doute au livre bien des lecteurs. M. Lasvignes y a tracé un tableau très vivant de la société où Stirner a vécu ; il a très clairement situé la pensée de Stirner dans le mouvement philosophique de son temps. C'est une étude excellente.

LE LIVRE DES MILLE NUITS ET UNE NUIT

Le Livre des Mille Nuits et Une Nuit, traduction littérale et complète du texte arabe par le D[r] J. C. Mardrus ; tome III : *Histoire du roi Omar Al-Némân et de ses deux fils merveilleux Scharkân et Daoul'makân, — où sont incluses les Paroles sur les Trois Portes, la Mort du roi Omar, les Paroles admirables des adolescentes et de la vieille, l'Histoire du Monastère, l'Histoire d'Aziz et Aziza et du beau prince Diadème* (Editions de La revue blanche).

Le troisième volume des *Mille Nuits et Une Nuit* vient de paraître. « Aucun des contes renfermés dans ce volume, dit tranquillement M. Mardrus, et *dans les cinq suivants* n'avait jamais été traduit même fragmentairement, en français. » C'est bien simple.

Ce volume ne présente d'ailleurs presque aucune ressemblance avec les deux livres déjà publiés. Il est visible que nous entrons dans un nouveau cycle. Sans doute l'histoire charmante du prince Scharkân avec la vigoureuse Abriza, le mariage du même Scharkân avec sa propre sœur Nòzhatou, qu'il cède ensuite à un grand-chambellan docile et flatté, l'aventure de Doual'makân avec le pauvre chauffeur de hammam rappellent des légendes déjà connues. Mais les récits de guerre, les batailles interminables contre les chrétiens, poussées jusqu'au siège de « Constantinia », les fourberies abominables de la veille Mère des Calamités, protectrice dernière de l'empire orthodoxe, tout sonne un accent nouveau. Ce sont là des chansons de geste musulmanes. On y pourfend le Roum comme les pairs de Charlemagne pourchassaient l'infidèle. Scharkân, le prince invincible, est une sorte de Roland. Surpris dans un ravin avec son frère Daoul'makân et quelques cavaliers d'élite par toute l'armée chrétienne, il renouvelle, mais victorieusement, la défense héroïque de Roncevaux. Aussi vaillant que le paladin, il sait, quand il le faut, ajouter au courage la ruse. C'est un grand chevalier qui n'est pas naïf.

La variété de ces récits me déconcerte et m'enchante. Ce volume et le précédent, par exemple, semblent correspondre à des âges absolument différents de la civilisation. Ils sont aussi distants l'un de l'autre qu'une chanson du cycle de Charlemagne et un fabliau. Béni soit l'érudit inconnu qui confondit ainsi, dans une suite unique, toutes les saveurs du moyen âge musulman.

La traduction de M. Mardrus, outre qu'elle est exacte, reste vive, claire, imagée. Les strophes, qui continuent à fleurir le récit, sont rendues avec une poésie chaude et brillante. La narration, souvent ample, conserve un ton toujours vif. C'est de l'excellente littérature.

LES ROMANS

Remy de Gourmont : **Le Songe d'une Femme** (Mercure de France). — Jules Case : **Les Sept Visages** (Ollendorff). — Paul Lévy : **Fleurs d'oppression** (Bibl. de la Critique). — Marcel Rouff : **Les Pèlerins** (Ollendorff). - Mécislas Golberg : **Vers l'Amour** (Albert Wolff).

J'ai lu avec un extrême plaisir le roman de M. Remy de Gourmont. *le Songe d'une Femme*, et je me persuade. par cet exemple nouveau, que le plus sûr résultat d'une bonne culture symboliste est l'art d'écrire d'adroits romans libertins. Celui de M. Remy de Gourmont se distingue, il est vrai, par des mérites tout particuliers en ce genre, qui sont l'agrément du récit, la nouveauté de quelques personnages, et une réelle aptitude à donner comme un aspect métaphysique au chassé-croisé des situations. Il se distingue surtout par le charme du style qui est précis, frais et facile sans aucune mollesse. Le roman de M. Remy de Gourmont, si différent par le plan et par les intentions, n'est certes pas inférieur, par l'agrément, à un bon roman du XVIIIe siècle.

Quant à moi, je l'ouvrais, il faut bien l'avouer, avec quelque méfiance, et je l'ai lu d'une traite, jusqu'au bout. Je lui dois une après-midi charmante, ce qui devient rare dans le métier. J'en fais bien des remerciements à M. Remy de Gourmont; qu'il les accepte.

Je dois aussi des remerciements à M. Jules Case, car j'ai lu avec un grand intérêt une nouvelle qu'il a publiée voici quelques mois déjà, *les Sept Visages*. La forme en est quelquefois faible ou négligée, et le ton n'en est pas toujours agréable. Mais je goûte, chez M. Jules Case, une curiosité psychologique qui parvient souvent à une très belle intensité d'émotion ou d'intelligence. Deux ou trois chapitres des *Sept Visages* me paraissent tout à fait excellents en ce genre. Je vais jusqu'à croire que Dostoïewsky les aurait aimés.

Les quelques nouvelles que M. Paul Lévy a réunies sous un titre un peu singulier, *Fleurs d'oppression* (avec une préface de M. Ernest La Jeunesse), sont assurément son début dans les lettres. C'est, en somme, un début heureux. Il y a, dans ces cent pages, une extraordinaire jeunesse, mais une jeunesse ardente, vigoureuse, où l'on sent du frémissement et de la puissance. Elles m'ont reporté à un temps que nous avons tous connu, celui où, avec un grand appétit de vivre, les raisons de vivre nous échappent. Quand on en est digne, on découvre toujours ces raisons-là, et M. Paul Lévy les trouvera un jour, comme les autres. Mais, en attendant, son livre plaira, parce qu'il évoque, avec une précision pleine de fièvre, des émotions dont notre mémoire se souvient.

Je signale enfin *les Pèlerins*, roman considérable de M. Marcel Rouff, et qui mériterait une étude plus minutieuse, roman d'un romantisme échevelé, tout inspiré de Byron, de Gautier et d'Henri Heine, avec de la flamme et de la vigueur, mais aussi avec beaucoup de facilité encore un peu puérile ; — et *Vers l'Amour* de Mécislas Gol-

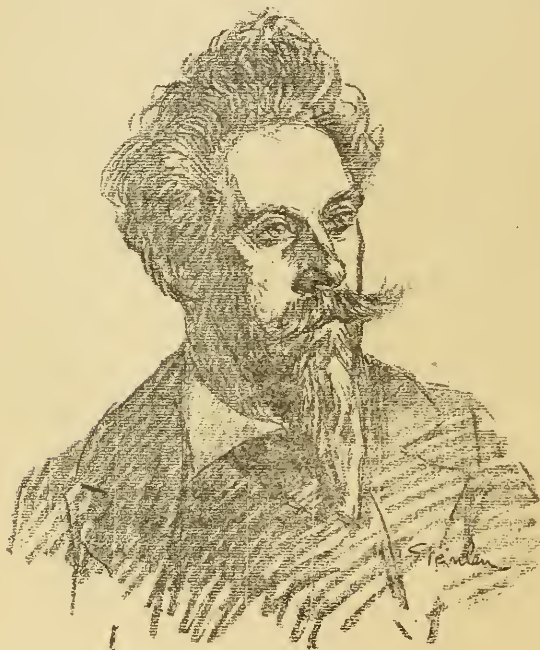
berg; poèmes en prose, cantilènes, litanies, litanies, suivies de trois nouvelles étranges.

LÉON BLUM

LES FEUILLES

Les feuilles de Zo d'Axa (Société libre d'édition des gens de lettres).

Dans ce livre d'étrennes révolutionnaires que faut-il louer le plus, du texte de Zo d'Axa ou des illustrations de Steinlen ? Les deux manières s'opposent plus qu'elles ne se complètent. Aux gravures se lit une observation des caractères, une curiosité de la vie, le sentiment des foules et des individualités collectives ; au texte l'écrivain manifeste surtout sa personnalité.



ZO D'AXA

Les allures de Zo d'Axa sont assez « talon rouge » : un talon révolutionnaire, iconoclaste, qui piétine les cultes et les sensibilités vulgaires et veut un tapis de simarres. Son esprit va d'un bond à l'encontre des idées reçues et s'y campe. Il a le sens aristocratique de la cruauté et l'élégance de diriger ses attaques en haut, différent en cela de Tailhade ou de Bloy qui drapèrent souvent d'invectives somptueuses les plus pauvres clercs.

Zo d'Axa bataille pour son plaisir, sans haine profonde et sans espérance. Il a choisi le jeu des lettres et du hasard, pour y affirmer son adresse. Nul n'incarne mieux que lui le dilettantisme de la Révolution ; il se supériorise aux hommes en les attaquant, aux événements en les jugeant, aux foules en s'isolant. C'est une attitude. N'allez point lui demander une autre tactique : il reste franc-tireur et sait viser les chefs. Sa prose même a besoin de marcher seule.

Au contraire de tant de recueils d'articles qui ne devaient point sortir des colonnes quotidiennes, j'aime ce livre qui relie quelques

feuilles lancées au vent de l'actualité, sous une double effigie — pile et face — : celle du dessinateur et celle de l'écrivain.

VICTOR BARRUCAND

MÉMENTO BIBLIOGRAPHIQUE

ROMANS ET NOUVELLES. — Eugène Morel : *Les Boers ;* Mercure de France, 2 fr. — Remy de Gourmont : *Le Songe d'une femme ;* Mercure de France, 3 fr. 50. — Marcelle Tinayre : *Hellé;* Mercure de France, 3 fr. 50. — Claire Albane : *L'Amour tout simple;* Mercure de France, 3 fr. 50. — Edmond Jaloux : *L'Agonie de l'Amour;* Mercure de France, 3 fr. 50. — Jean Reibrach : *A l'Aube;* Ollendorff, 3 fr. 50. — Henri Gaillard : *Passions silencieuses;* Ed. de la République de Demain, 2 fr. — Maurice Choppy : *Bonheur;* Ollendorff, 3 fr. 50. — Pierre d'Alheim : *La Passion de maître François Villon ;* Ollendorff, 3 fr. 50. — Alfred Capus : *Qui perd gagne* (dessins de René Lelong); Ollendorff, 3 fr. 50. — Camille Lemonnier : *Au cœur frais de la Foret ;* Ollendorff, 3 fr. 50. — Pierre Maël : *Le Trésor de Madeleine* (cinquante gravures d'après Zier); Hachette, 10 fr. — Gonzague Privat : *L'Equipage de la Rosette* (88 gravures d'après Alfred Paris); Hachette, 7 fr. — Danielle d'Arthez : *L'Or du Pôle* (49 gravures d'après Alfred Paris); Hachette, 7 fr. — Vesle Vislie : *Solvending*, traduit du norvégien par Sten Bielke et Sébastien Voirol; Maisonneuve, 3 fr 50. Jules Verne : *Le Testament d'un Excentrique* (dessins de Georges Roux); Hetzel, 9 fr. — André Laurie : *Le Filon de Gérard* (illustré par L. Benett); Hetzel, 7 fr. — Villiers de l'Isle-Adam : *Histoires Souveraines;* Bruxelles, Deman, 10 fr. — E. Breton : *Cousine Alice* (illustré par Georges Roux); Hetzel, 4 fr. 50. — H. de Noussanne : *Le Château des Merveilles* (illustré par P. Destez); Hetzel, 7 fr. — Jean Psichari : *L'Epreuve;* Calmann Lévy, 3 fr. 50. — Matilde Serao : *La Conquête de Rome*, traduit de l'italien par Mme Charles Laurent ; Ollendorff, 3 fr. 50. — Rudyard Kipling et V Balestier : *La Naulakha*, traduit de l'anglais par Mme Charles Laurent ; Ollendorff, 3 fr. 50. — Rudyard Kipling : *Le Second livre de la Jungle*, traduit de l'anglais par Louis Fabulet et Robert d'Humières; Mercure de France, 3 fr. 50. — P.-F Rist : *Jonathan Larsen*, traduit du danois par Sten Bielke et Sébastien Voirol; Maisonneuve. — *Le Livre des Mille Nuits et Une Nuit*, traduction littérale et complète du texte arabe par le Dr J. C. Mardrus, tome III ; Editions de La revue blanche, 7 fr.

POÉSIE. — Léon Cros : *Lamento d'amour ;* Charles, 1 fr. 50. — Louis Wouthy : *En aimant ;* Charleroi, L. Surin, 2 fr. — Fernando Leal : *Dieu garde le tsar ! ;* Inde portugaise, Margao, Imp. des Noticias. — Jacques Duchange : *Hymne d'amour*, frontispice d'André des Gachons ; La Plume, 3 fr. 50.— Baron H. de Bideran : *Nobles Acanthes ;* La Plume, 3 fr. — André Lebey : *Les Elégies du Jardin mélancolique ;* Mercure de France — Francis Jammes : *La Jeune Fille nue ;* aux bureaux de l'Ermitage, 2 fr — André Joubert : *La Charmille d'aube;* Vanier, 3 fr. — Lucien Legouis : *Les Portes de Corne et d'Ivoire ;* Mercure de France, 2 fr. — Catulle Mendès : *Les Braises du Cendrier;* Fasquelle, 3 fr. 50.

ETATS, SOCIÉTÉS, GOUVERNEMENTS. — Zo d'Axa : *les Feuilles*, avec les dessins de Steinlen, Willette, Léandre, Couturier, Hermann-Paul, Anquetin, Luce ; Société libre d'Edition des Gens de Lettres, 5 fr. — Ernest Renan : *Etudes sur la Politique religieuse du règne de Philippe le Bel ;* Calmann Lévy, 7 fr. 50. — René Puaux : *La Fintande, Sa Crise actuelle*, avec une préface d'Anatole France ; Stock, 1 fr. — Hugues Le Roux : *Le Bilan du Divorce ;* Calmann Lévy, 3 fr. 50. — Jean Grave : *L'Anarchie, Son but, Ses moyens ;* Stock, 3 fr. 50. — *Le Monument Henry*, listes des souscripteurs classés méthodiquement et selon l'ordre alphabétique par Pierre Quillard ; Stock, 3 fr. 50. — Jean Ajalbert : *La Forêt Noire ;* Société libre d'édition des Gens de Lettres, 3 fr. 50.

— P.-M. Desmarest : *Quinze ans de Haute Police sous le Consulat et l'Empire* suivi du *Siège de Valenciennes* (*1793*), édition annotée par Léonce Grasilier et précédée d'une étude sur Desmarest et la Haute Police par Albert Savine; Garnier, 3 fr. 50. – *Cinq semaines à Rennes;* 200 photographies de Gerschel, texte de Louis Rogès; Juven, 3 fr. 50. — Léon Bollack : *Résumé théorique de la Langue Bleue* (*Botak*), *langue internationale pratique;* Editions de la Langue Bleue, 147, avenue Malakoff, Paris, 2 fr. 50. — Victor Hugo : *Choses vues*, nouvelle série ; Calmann Lévy, 3 fr 50. — Lucien Deslinières : *L'Application du Système collectiviste*, préface de Jean Jaurès ; Librairie de la Revue Socialiste, 6 fr. – Le Maréchal Jourdan : *Mémoires militaires* (*Guerre d'Espagne*), écrits par lui-même, publiés d'après le manuscrit original par le vicomte de Grouchy ; Flammarion, 7 fr. 50. – M : *La Guerre, l'Armée ;* Bordeaux, Feret. — *Lettre d'un répétiteur en congé;* Union pour l'Action morale, o fr 60. — M. Quillardet : *Suédois et Norvégiens chez eux ;* Colin, 3 fr. 50. — F. Dugast : *Les Lois sociales devant le Droit naturel ;* Giard et Brière, o fr. 75. — Louis Guétant : *Marchand-Fashoda ;* Bureaux des Temps Nouveaux. — Joseph Reinach : *Rapport sur les cas de cinq détenus des îles du Salut* (*île Royale*) *:* Stock. — Le sar Peladan : *La Terre du Sphinx* (*Egypte*) *;* Flammarion, 3 fr. 50. — Vicomte G. d'Avenel : *Le Mécanisme de la Vie moderne:* Colin, 4 fr. – Henri Coulon : *De la Réforme du Mariage ;* Marchal et Billard, 2 fr. — Henri Dagan : *Enquête sur l'Antisémitisme;* Stock, 1 fr. – A.-D. Xenopol : *Les Principes fondamentaux de l'Histoire;* Leroux — A. Justice : *A propos de l'Infaillibilité du Pape;* Juven, 3 fr. 50. — René Dubreuil : *L'Affaire Dreyfus devant la Cour de Cassation* (ill. par H.-G. Ibels, Couturier et Léon Ruffe) ; Stock, 3 fr. — Maurice Vauthier : *La France et l'Affaire Dreyfus*, Stock, o fr. 50 — Alexis Wilhem : *Le Livre des Laïques ;* A. Charles. — Ginevra : *Catholique-Dreyfusard;* Société libre d'Edition des Gens de lettres 2 fr — Paul Boilley : *De la Production industrielle;* Alcan, 2 fr. 50. L. Larrivé : *L'Assistance publique en France;* Alcan, o fr. 60. — *Karl et Quesnay de Beaurepaire;* Stock, 1 fr. – Alexandre del Mar : *Les Systèmes monétaires*, traduit sur les éditions anglaise et américaine par A. Chabry et C. Bessonnet-Favre; Paris, Ligue nationale bimétallique, 5 fr. — Marie James Darmesteter : *La Reine de Navarre* (*Marguerite d'Angoulême*), traduit de l'anglais par Pierre Mercieux ; Calmann Lévy, 3 fr. 50. — Dr Anton Menger : *Le Droit au Produit intégral du Travail* (avec une préface de Charles Andler), traduit par Alfred Bonnet ; Giard et Brière, 3 fr. 50. — Paul Desachy : *La France Noire;* Fayard, 3 fr. 50. — E M. de Vogüé : *Le Rappel des Ombres;* Colin, 3 fr. 50 — Ed. Bernstein : *Socialisme pratique et Socialdémocratie pratique* (traduction d'Alexandre Cohen); Stock, 3 fr. 50. — Casimir Stryienski : *Deux Victimes de la Terreur* (*la Princesse Rosalie Lubomirska, Madame Chalgrin*); Giard et Villerelle, 3 fr. — Edmond Demolins : *Boers et Anglais, Où est le droit ?;* Firmin-Didot, 1 fr. — Louis Ferstel : *Histoire de la Responsabilité criminelle des ministres de France depuis 1789 jusqu'à nos jours;* L.-H. May, 2 fr. 50. — Edouard Lockroy : *La Défense navale;* Berger-Levrault, 6 fr. — *Mémoires du Sergent Bourgogne* (1802-1803), publiés d'après le manuscrit original par P. Cottin et Hénault; Hachette. — Cafiero : *Anarchie et Communisme;* Aux bureaux des Temps Nouveaux, o fr. 10.

Théatre. — Félix Henneguy : *Le Sphinx (Panthéia, Miriam, Tenella);* Alcan, 3 fr. 50. — Emile Bergerat : *Théâtre*, 2 vol.; Ollendorff, 3 fr. 50. — C Cerniglieri-Melilli : *Eroismo*, texte italien et traduction française; Bibl. de l'Œuvre internationale. — Emile Verhaeren : *Le Cloître;* Bruxelles, Deman, 6 fr.

Le gérant : Paul Lagrue.

Arcis-sur-Aube. — Imp. L. Frémont

Le Journal d'une Femme de chambre

NOUVEAUX FRAGMENTS

I

14 septembre.

Aujourd'hui. 14 septembre, à trois heures de l'après-midi, par un temps doux, gris et pluvieux, je suis entrée dans ma nouvelle place. C'est la douzième en deux ans. Bien entendu, je ne parle pas des places que j'ai faites durant les années précédentes. Il me serait impossible de les compter. Ah ! je puis me vanter que j'en ai vu des intérieurs et des visages, et de sales âmes !... Et ça n'est pas fini... A la façon vraiment extraordinaire, vertigineuse, dont j'ai roulé, ici et là, successivement, de maisons en bureaux, et de bureaux en maisons, du Bois de Boulogne à la Bastille, de l'Observatoire à Montmartre, des Ternes aux Gobelins, partout, sans pouvoir jamais me fixer nulle part, faut-il que les maîtres soient difficiles à servir maintenant !... C'est à ne pas croire !

L'affaire s'est traitée par l'intermédiaire des Petites annonces du *Figaro*, et sans que je voie madame. Nous nous sommes écrit des lettres ; ç'a été tout. Moyen chanceux, où l'on a souvent, de part et d'autre des surprises. Les lettres de Madame sont bien écrites, ça c'est vrai. Mais elles révèlent un caractère tatillon et méticuleux... Ah ! il lui en faut des explications et des commentaires, et des pourquoi et des parce que... Je ne sais si Madame est avare ; en tout cas, elle ne se fend guère pour son papier à lettres... Il est acheté au Louvre !... Moi qui ne suis pas riche, j'ai plus de coquetterie... J'écris sur du papier parfumé à la peau d'Espagne, du beau papier, tantôt rose, tantôt bleu pâle, que j'ai collectionné chez mes anciennes maîtresses... Il y en a même sur lequel sont gravées des couronnes de comtesse... Ça a dû lui en boucher un coin !...

Enfin, me voilà en Normandie, au Mesnil-Roy... La propriété de Madame, qui n'est pas loin du pays, s'appelle : le Prieuré... C'est à peu près tout ce que je sais de l'endroit où désormais je vais vivre !...

Je ne suis pas sans inquiétudes ni sans regrets, d'être venue, à la suite d'un coup de tête, m'ensevelir dans ce fond perdu de province. Ce que j'en ai aperçu m'effraie un peu, et je me demande ce qui va encore m'arriver ici... Rien de bon, sans doute, et, comme d'habitude, des embêtements !... Les embêtements, c'est le plus clair de notre bénéfice. Pour une qui réussit, c'est-à-dire pour une qui épouse un brave garçon ou qui se colle avec un vieux, combien sont destinées aux male-

chances, emportées dans le grand tourbillon de la misère !... Après tout, je n'avais pas le choix, et cela vaut mieux que rien.

Ce n'est pas la premiere fois que je suis engagée en province... Il y a quatre ans, j'y ai fait une place... oh ! pas longtemps... et dans des circonstances véritablement exceptionnelles... Je me souviens de cette aventure, comme si elle était d'hier... Bien que les détails en soient un peu lestes, et même horribles, je veux la conter... D'ailleurs, j'avertis charitablement les personnes qui me liront, que mon intention en écrivant ce journal est de n'employer aucune réticence, vis-à-vis de moi-même et vis-à-vis des autres. J'entends y mettre au contraire toute la franchise qui est en moi, et, quand il le faudra, toute la brutalité qui est dans la vie. Ce n'est pas ma faute, si les âmes, dont on arrache les voiles et qu'on montre à nu, exhalent une si forte odeur de pourriture.

Voici la chose.

J'avais été arrêtée, dans un bureau de placement, par une sorte de grosse gouvernante, pour être femme de chambre chez un certain M. Rabour, en Touraine. Les conditions acceptées, il fut convenu que je prendrais le train, tel jour, à telle heure, pour telle gare, ce qui fut fait selon le programme.

Dès que j'eus remis mon billet au contrôleur, je trouvai, à la sortie, une espèce de cocher, à face rubiconde et bourrue, qui m'interpella :

— C'est-y vous qu'êtes la nouvelle femme de chambre de M. Rabour ?

— Oui, c'est moi.

— Vous avez une malle ?

— Oui, j'ai une malle.

— Donnez-moi votre bulletin de bagage, et attendez-moi là !...

Il pénétra sur le quai. Les employés s'empressèrent. Ils l'appelaient : « Monsieur Louis », sur un ton d'amical respect. Louis chercha ma malle, parmi les colis entassés, et la fit porter dans une charrette anglaise qui stationnait près de la barrière.

— Eh bien !... Montez-vous ?

Je pris place à côté de lui, sur la banquette. Et nous partîmes...

Le cocher me regardait du coin de l'œil. Je l'examinais de même. Je vis, tout de suite, que j'avais affaire à un rustre, à un paysan mal dégrossi, à un domestique pas stylé et qui n'a jamais servi dans les grandes maisons. Cela m'ennuya. Moi, j'aime les belles livrées. Rien ne m'affole comme une culotte de peau blanche, moulant des cuisses nerveuses. Et ce qu'il manquait de chic, ce Louis, sans gants pour conduire, avec un complet trop large de droguet gris bleu, et une casquette plate en cuir verni, ornée d'un double galon d'or ! Non, vrai, ils retardent dans ce patelin-là. Avec cela, un air renfrogné, brutal, mais pas méchant diable au fond ! Je connais ces types. Les premiers jours, avec les nouvelles, ils font les malins et puis après ça s'arrange. Souvent ça s'arrange mieux qu'on ne voudrait.

Nous restâmes longtemps sans dire un mot. Lui faisait des manières de grand cocher, tenant les guides hautes et jouant du fouet avec des gestes arrondis. Non, ce qu'il était rigolo !... Moi, je prenais des attitudes dignes pour regarder le paysage, qui n'avait rien de particulier, des champs, des arbres, des maisons, comme partout. Il mit son cheval au pas, pour monter une côte, et tout à coup, avec un sourire moqueur, il me demanda :

— Avez-vous au moins, apporté une bonne provision de bottines ?

— Sans doute !... dis-je, étonnée de cette question qui ne rimait à rien, et plus encore du ton singulier sur lequel il me l'adressait... Pourquoi me demandez-vous ça ?... C'est un peu bête ce que vous me demandez-là, mon gros père, savez !...

Il me poussa du coude, légèrement, et, glissant sur moi un regard étrange dont je ne pus m'expliquer la double expression d'ironie aiguë et, ma foi, d'obscénité réjouie, il dit en ricanant :

— Avec ça ! Faites celle qui ne sait rien !... Farceuse, va !... sacrée farceuse !

Puis il claqua de la langue, et le cheval reprit son allure rapide.

J'étais intriguée. Qu'est-ce que cela pouvait bien signifier ? Peut-être rien du tout. Je pensai que le bonhomme était un peu nigaud, qu'il ne savait pas parler aux femmes, et qu'il n'avait pas trouvé autre chose pour amener une conversation que, d'ailleurs, je jugeai à propos de ne pas continuer.

La propriété de M. Rabour était assez belle et grande... une jolie maison, peinte en clair, entourée de vastes pelouses fleuries et d'un bois de pins qui embaumait la térébenthine. J'adore la campagne... mais, c'est drôle, elle me rend triste et elle m'endort. J'étais tout abrutie quand j'entrai dans le vestibule où m'attendait la gouvernante, celle-là même qui m'avait engagée au bureau de placement de Paris, Dieu sait après combien de question indiscrètes sur mes habitudes intimes, mes goûts, ce qui aurait dû me rendre méfiante... Mais on a beau en voir et en supporter de plus en plus fortes, chaque fois, ça ne vous instruit pas... La gouvernante ne m'avait pas plu au bureau : ici, instantanément elle me dégoûta, et je lui trouvai l'air répugnant d'une vieille maquerelle. C'était une grosse femme, grosse, courte, courte et soufflée de graisse jaunâtre, avec des bandeaux plats grisonnants, une poitrine énorme et roulante, des mains molles, humides, transparentes comme de la gélatine. Ses yeux gris indiquaient la méchanceté, une méchanceté froide, réfléchie et vicieuse : à la façon tranquille et cruelle, dont elle vous regardait, vous fouillait l'âme et la chair, elle vous faisait presque rougir.

Elle me conduisit dans un petit salon et me quitta aussitôt, disant qu'elle allait prévenir Monsieur, que Monsieur voulait me voir avant que je ne commence mon service.

— Car monsieur ne vous a pas vue, ajouta-t-elle. Je vous ai prise, c'est vrai. Mais enfin il faut que vous plaisiez à Monsieur !

J'inspectai la pièce. Elle était tenue avec une propreté et un ordre

extrêmes. Les cuivres, les meubles, le parquet, les portes, astiqués à fond, cirés, vernis, reluisaient ainsi que des glaces. Pas de flafla, de tentures lourdes, de choses brodées, comme on en voit dans de certaines maisons de Paris : mais du confortable sérieux, un air de décence riche, de vie provinciale cossue, régulière et calme. Ce qu'on devait s'ennuyer ferme, là-dedans, par exemple !... Mazette !

Monsieur entra. Ah ! le drôle de bonhomme, et qu'il m'amusa !... Figurez-vous un petit vieux, tiré à quatre épingles, rasé de frais, et tout rose ainsi qu'une poupée. Très droit, très vif, très ragoûtant, ma foi ! il sautillait, en marchant, comme une petite sauterelle dans les prairies. Il me salua et, avec infiniment de politesse :

— Comment vous appelez-vous, mon enfant ?

— Célestine, Monsieur.

— Célestine ! fit-il... Célestine !... Diable... Joli nom, je ne prétends pas le contraire !... Mais trop long, mon enfant, beaucoup trop long!... Je vous appellerai Marie, si vous le voulez bien. C'est très gentil aussi et c'est court !... Et puis, toutes mes femmes de chambre, je les ai appelées Marie. C'est une habitude à laquelle je serais désolé de renoncer... Je préférerais renoncer à la personne...

Ils ont tous cette bizarre manie de ne jamais vous appeler par votre nom véritable. Je ne m'étonnai pas trop, moi à qui l'on a donné déjà tous les noms de toutes le saintes du calendrier. Il insista :

— Ainsi, cela ne vous déplaît pas que je vous appelle Marie ?... C'est bien entendu !...

— Mais oui, Monsieur...

— Jolie fille... bon caractère !... Bien, bien !

Il m'avait dit tout cela d'un ton enjoué, extrêmement respectueux, sans me dévisager, sans fouiller d'un regard déshabilleur mon corsage, mes jupes, comme font, en général, les hommes. A peine s'il m'avait regardée. Depuis le moment où il était entré dans le salon, ses yeux restaient obstinément fixés sur mes bottines.

— Vous en avez d'autres ?... me demanda-t-il après un court silence, pendant lequel il me sembla que son regard était devenu étrangement brillant.

— D'autres noms, Monsieur ?

— Non, mon enfant, d'autres bottines !...

Et il passa, à petits coups, sur ses lèvres, une langue effilée, à la manière des chattes.

Je ne répondis pas tout de suite. Ce mot de bottines, qui me rappelait l'expression de gouaille polissonne du cocher, m'avait interdite. Cela avait donc un sens ?... Sur une interrogation plus pressante, je finis par répondre, mais d'une voix un peu vague et troublée, comme s'il se fût agi de confesser un péché galant :

— Oui, Monsieur, j'en ai d'autres !...

— Des vernies ?

— Oui, Monsieur !...

— De très... très vernies ?

— Mais oui, Monsieur !...

— Bien... bien... Et en cuir jaune ?

— Je n'en ai pas, Monsieur !...

— Il faudra en avoir... je vous en donnerai...

— Merci, Monsieur !...

— Bien... bien... Tais-toi !...

J'avais peur, car il venait de passer dans ses yeux des lueurs troubles... des nuées rouges de spasme... Et des gouttes de sueur roulaient sur son front... Je crus qu'il allait défaillir. Un moment, je fus sur le point de crier, d'appeler au secours... mais la crise se calma, et, au bout de quelques minutes, il reprit d'une voix apaisée, tandis qu'un peu de salive moussait encore au coin de ses lèvres :

— Ça n'est rien... C'est fini !... Comprenez-moi, mon enfant... Je suis un peu maniaque... A mon âge, cela est permis, n'est-ce pas ? Ainsi, tenez, par exemple, je ne trouve pas convenable qu'une femme cire mes bottines ; à plus forte raison, les siennes... Je respecte beaucoup les femmes, Marie, et ne peux souffrir cela... C'est moi qui les cirerai vos bottines, vos petites bottines, vos chères petites bottines. C'est moi qui les entretiendrai !... Ecoutez-moi bien... Chaque soir, avant de vous coucher, vous porterez vos bottines dans ma chambre. Vous les placerez, près du lit, sur une petite table, et, tous les matins, en venant ouvrir mes fenêtres... vous les reprendrez !...

Et, comme je manifestais un prodigieux étonnement, il ajouta :

— Voyons !... Ça n'est pas énorme, ce que je vous demande-là !... C'est une chose très naturelle, après tout... Et si vous êtes bien gentille...

Vivement, il tira de sa poche deux louis qu'il me remit :

— Si vous êtes bien gentille... bien obéissante... je vous donnerai souvent des petits cadeaux... La gouvernante vous paiera, tous les mois, vos gages... Mais, moi, Marie, entre nous, souvent je vous donnerai des petits cadeaux... Et qu'est-ce que je vous demande ?... Voyons, ça n'est pas extraordinaire, là... Est-ce donc si extraordinaire, mon Dieu ?

Monsieur s'emballait encore. A mesure qu'il parlait, ses paupières battaient, battaient comme des feuilles sous l'orage :

— Pourquoi ne dis-tu rien, Marie ?... Dis quelque chose... Pourquoi ne marches-tu pas ?... Marche un peu que je les voie remuer... que je les voie vivre... tes petites bottines !...

Il s'agenouilla, baisa mes bottines, les pétrit de ses doigts fébriles et caresseurs, les délaça... Et, en les baisant, les pétrissant, les caressant, il disait d'une voix suppliante, d'une voix d'enfant qui pleure :

— Oh !... Marie !... Marie !... Tes petites bottines !... Donne-les moi, tout de suite !... tout de suite !... Je les veux, tout de suite... Donne-les moi !...

J'étais sans force... La stupéfaction me paralysait... Je ne savais plus si je vivais réellement ou si je rêvais !... Des yeux de Monsieur, je ne voyais plus que deux globes blancs, striés de rouge... Et sa

bouche était, tout entière, barbouillée d'une sorte de bave savonneuse...

Enfin, il emporta mes bottines et, durant deux heures, il s'enferma, avec elles, dans sa chambre...

Quatre jours après, le matin, à l'heure habituelle, en allant ouvrir les fenêtres, je faillis m'évanouir d'horreur dans la chambre. Monsieur était mort !... Etendu sur le dos, au milieu du lit, le corps presque entièrement nu, on sentait déjà en lui et sur lui la rigidité du cadavre. Il ne s'était point débattu. Sur les couvertures nul désordre ; sur le drap, pas la moindre trace de lutte, de soubresaut, d'agonie, de mains crispées qui cherchent à étrangler la Mort !... Et j'aurais cru qu'il dormait, si son visage n'eût été violet, violet affreusement, de ce violet sinistre qu'ont les aubergines... Spectacle terrifiant, qui, plus encore que ce visage, me secoua d'épouvante !... Monsieur tenait serrée dans ses dents une de mes bottines, si durement serrée dans ses dents, qu'après d'inutiles et horribles efforts, je fus obligée d'en couper le cuir, avec un rasoir, pour la leur arracher !...

Je ne suis pas une sainte... j'ai connu bien des hommes, et je sais, par expérience, toutes les folies, toutes les saletés dont ils sont capables !... Mais un homme comme Monsieur !... Ah ! vrai !... Est-ce rigolo, tout de même qu'il existe des types comme ça !... Et où vont-ils chercher toutes leurs imaginations, quand c'est si simple, quand c'est si bon de s'aimer gentiment... comme tout le monde !...

Je crois bien qu'ici, il ne m'arrivera rien de pareil... C'est, évidemment, un autre genre ici !... Mais est-il meilleur ?... Est-il pire ?... Je n'en sais rien !...

Il y a une chose qui me tourmente. J'aurais dû, peut-être, en finir une bonne fois, avec toutes ces sales places et sauter le pas, carrément, de la domesticité dans la galanterie — ainsi que tant d'autres que j'ai connues et qui — soit dit sans orgueil — étaient « moins avantageuses » que moi. Si je ne suis pas ce qu'on appelle jolie, je suis mieux ; sans fatuité, je puis dire que j'ai du montant et un chic que bien des femmes du monde et bien des cocottes m'ont souvent envié. Un peu grande, peut-être, mais souple, mince et bien faite... de très beaux cheveux blonds, de très beaux yeux bleu foncé, excitants et polissons, une bouche audacieuse... enfin une manière d'être originale et un tour d'esprit, très vif et langoureux, à la fois, qui plaît aux hommes. J'aurais pu réussir... Mais, outre que j'ai manqué, par ma faute, des occasions « épatantes », et qui ne se retrouveront probablement plus, j'ai eu peur... J'ai eu peur, car on ne sait pas où cela vous mène... J'ai frôlé tant de misères, dans cet ordre-là... j'ai reçu tant de navrantes confidences !... Et ces tragiques calvaires du Dépôt à l'hôpital auxquels on n'échappe pas toujours !... Et pour fond de tableau, l'enfer de Saint-Lazare !... Ça donne à réfléchir et à frissonner !... Qui me dit aussi que j'aurais eu, comme femme, le même succès que

comme femme de chambre? Le charme, si particulier, que nous exerçons sur les hommes, ne tient pas, seulement, à nous, si jolies que nous puissions être... Il tient beaucoup, je m'en rends compte, au milieu où nous vivons... au luxe, au vice ambiant, à nos maîtresses elles-mêmes et au désir qu'elles excitent!... En nous aimant, c'est un peu d'elles et beaucoup de leur mystère, que les hommes aiment en nous...

Mais il y a autre chose... En dépit de mon existence désordonnée, j'ai, par bonheur, gardé en moi, au fond de moi, un sentiment religieux très sincère, qui me préserve des chutes définitives et me retient au bord des pires abîmes... Ah! si l'on n'avait pas la religion, la prière, dans les églises, les soirs de morne purée et de détresse morale, si l'on n'avait pas la sainte Vierge, et saint Antoine de Padoue, et tout le bataclan, on serait bien plus malheureuse, ça c'est sûr!... Et ce qu'on deviendrait, et jusqu'où l'on irait, le diable seul le sait!...

Enfin — et ceci est plus grave — je n'ai pas la moindre défense contre les hommes... Je serais la constante victime de mon désintéressement, et de leur plaisir... Je suis trop amoureuse, oui, j'aime trop l'amour, pour tirer un profit quelconque de l'amour... C'est plus fort que moi, je ne puis pas demander d'argent à qui me donne du bonheur et m'entr'ouvre les rayonnantes portes de l'extase!... Quand ils me parlent, ces monstres-là... et que je sens sur ma nuque le piquant de leur barbe et la chaleur de leur haleine... va te promener!... je ne suis plus qu'une chiffe... et c'est eux, au contraire, qui ont de moi tout ce qu'ils veulent!...

Donc, me voilà au Prieuré, en attendant quoi?... Ma foi, je n'en sais rien. Le plus sage serait de n'y point songer et de laisser aller les choses, au petit bonheur... C'est, peut-être ainsi qu'elles vont le mieux... Pourvu que, demain, sur un mot de Madame, et poursuivie jusqu'ici par cette impitoyable malechance qui ne me quitte jamais, je ne sois pas forcée, une fois de plus, de lâcher la baraque! Cela m'ennuierait... Depuis quelque temps, j'ai des douleurs aux reins et au ventre, une lassitude dans tout le corps... mon estomac se délabre, ma mémoire s'affaiblit... je deviens, de plus en plus, irritable et nerveuse. Tout à l'heure, me regardant dans la glace, je me suis trouvé le visage vraiment fatigué, et le teint — ce teint ambré dont j'étais si fière — presque couleur de cendre... Est-ce que je vieillirais déjà?... je ne veux pas vieillir encore... A Paris, il est difficile de se soigner. On n'a le temps de rien. La vie y est trop fiévreuse, trop tumultueuse... on y est, sans cesse, en contact avec trop de gens, trop de choses, trop de plaisirs, trop d'imprévu!... Il faut aller quand même!... Ici, c'est calme!... Et quel silence!... L'air qu'on respire doit être sain et bon... Ah! si, au risque de m'embêter, je pouvais me reposer un peu!...

Tout d'abord, je n'ai pas confiance... Certes, Madame est assez gentille avec moi... Elle a bien voulu m'adresser quelques compliments sur ma tenue, et se féliciter des renseignements qu'elle a reçus... Ah ! sa tête, si elle savait qu'ils sont faux, du moins que ce sont des renseignements de complaisance ! Ce qui l'épate surtout, c'est mon élégance... Et puis le premier jour, il est rare qu'elles ne soient pas gentilles, ces chameaux-là... Tout nouveau, tout beau !... C'est un air connu... Oui, et le lendemain, l'air change, connu, aussi !... D'autant que Madame a des yeux très froids, très durs, et qui ne me reviennent pas... des yeux d'avare, pleins de soupçons aigus et d'enquêtes policières... Je n'aime pas, non plus, ses lèvres trop minces, sèches, et comme recouvertes d'une pellicule blanchâtre... ni sa parole brève, tranchante qui, d'un mot aimable, fait presque une insulte ou une humiliation. Lorsque, en m'interrogeant sur ceci, sur cela, sur mes aptitudes et sur mon passé, elle m'a regardé avec cette impudence tranquille et sournoise de vieux douanier qu'elles ont toutes, je me suis dit :

— Il n'y a pas d'erreur !... Encore une qui doit mettre tout sous clé, compter, chaque soir, les morceaux de sucre et les grains de raisin, et faire des marques aux bouteilles... Allons ! allons ! c'est toujours la même chose, pour changer !

Cependant, il faudra voir et ne pas m'en tenir à cette première impression... Parmi tant de bouches qui m'ont parlé, parmi tant de regards qui m'ont fouillé l'âme, je trouverai, peut-être, un jour — est-ce qu'on sait ? — la bouche amie... et le regard pitoyable... Il ne m'en coûte rien d'espérer ...

Aussitôt arrivée, encore étourdie par quatre heures de chemin de fer, en troisième classe, et sans qu'on ait, à la cuisine, seulement songé à m'offrir une tartine de pain, Madame m'a promenée, dans toute la maison, de la cave au grenier, pour me mettre immédiatement « au courant de la besogne ». Ah ! elle ne perd pas son temps, ni le mien... Ce que c'est grand, cette maison !... Ce qu'il y en a, là-dedans, des affaires et des recoins !... Ah ! bien ! merci !... Pour la tenir en état, comme il faudrait, quatre domestiques n'y suffiraient pas... En plus du rez-de-chaussée, très important — car deux petits pavillons, en forme de terrasse, s'y surajoutent et le continuent, — elle se compose de deux étages que je devrai descendre et monter, sans cesse, attendu que Madame, qui se tient dans un petit salon, près de la salle à manger, a eu l'ingénieuse idée de placer la lingerie, où je dois travailler, sous les combles, à côté de nos chambres... Et des placards, et des armoires, et des tiroirs, et des resserres, et des fouillis de toute sorte, en veux-tu, en voilà !... Jamais, je ne me retrouverai dans tout cela !...

A chaque minute, en me montrant quelque chose, Madame me disait :

— Il faudra bien faire attention à ça, ma fille... C'est très joli, ça, ma fille !... C'est très rare, ma fille !... Ça coûte très cher, ma fille !

Elle ne pourrait donc pas m'appeler par mon nom, au lieu de dire, tout le temps : « Ma fille! par ci... Ma fille! par là », sur ce ton de domination blessante, qui décourage les meilleures volontés, et met aussitôt tant de distance, tant de haines, entre nos maîtresses et nous!... Est-ce que je l'appelle : « la petite mère », moi ?... Et puis, Madame n'a dans la bouche que ce mot : « très cher »... C'est agaçant!... Tout ce qui lui appartient, même de pauvres objets de quatre sous... « c'est très cher! »... On n'a pas idée où la vanité d'une maîtresse de maison peut se nicher!... Si ça ne fait pas pitié! Elle m'a expliqué le fonctionnement d'une lampe à pétrole, pareille, d'ailleurs, à toutes les autres lampes, et elle m'a recommandé :

— Ma fille, vous savez que cette lampe coûte très cher, et qu'on ne peut la réparer qu'en Angleterre. Ayez-en soin, comme de la prunelle de vos yeux !...

J'ai eu envie de lui répondre :

— Hé ! dis donc, la petite mère... Et ton pot de chambre... est-ce qu'il coûte très cher?... Et l'envoie-t-on à Londres, quand il est fêlé?

Non, là, vrai !... Elles en ont du toupet, et elles en font du chichi, pour peu de chose. Et quand je pense que c'est pour vous humilier, pour vous épater !...

La maison n'est pas si bien que ça... Il n'y a pas de quoi, vraiment, être si fière d'une maison... De l'extérieur, mon Dieu !... avec les grands massifs d'arbres qui l'encadrent somptueusement et les jardins qui descendent jusqu'à la rivière, en pentes molles, ornés de vastes pelouses rectangulaires, elle a l'air de quelque chose... Mais à l'intérieur !... c'est triste, vieux, branlant, et cela sent le renfermé... Je ne comprends pas qu'on puisse vivre là-dedans !... Rien que des nids à rats, des escaliers de bois à vous rompre le col et dont les marches gauchies tremblent et craquent sous les pieds... des couloirs bas et sombres où, en guise de tapis moelleux, ce sont des carreaux, mal joints, passés au rouge et vernis, vernis, glissants, glissants !... Les cloisons trop minces, faites de planches trop sèches, rendent les chambres sonores comme des intérieurs de violon... C'est toc et province, quoi !... Elle n'est pas meublée, pour sûr, comme à Paris !... Dans toutes les pièces, du vieil acajou, de vieilles étoffes mangées aux vers, de vieilles carpettes usées, décolorées, et des fauteuils et des canapés, ridiculement raides, sans ressorts, vermoulus et boiteux ! Ce qu'ils doivent vous moudre les épaules, et vous écorcher les fesses !... Vraiment, moi qui aime tant les tentures claires, les vastes divans élastiques où l'on s'allonge voluptueusement sur des piles de coussins, et tous ces jolis meubles modernes, si luxueux, si riches et si gais, je me sens toute triste de la morne tristesse de ceux-là !... Et j'ai peur de ne pouvoir jamais m'habituer à si peu de confortable, d'élégance, à tant de poussières anciennes et de formes mortes !...

Madame, non plus, n'est pas habillée comme à Paris. Elle manque

de chic et ignore les grandes couturières. Elle est plutôt fagotée, comme on dit. Bien qu'elle affiche une certaine prétention dans ses toilettes, elle retarde d'au moins dix ans sur la mode... Et quelle mode!... Quoique ça, elle ne serait pas mal; si elle voulait, du moins, elle ne serait pas trop mal... Son pire défaut est qu'elle n'éveille en vous aucune sympathie, qu'elle n'est femme en rien!... Mais elle a des traits réguliers, de jolis cheveux naturellement blonds, et une belle peau... une peau trop fraîche, par exemple, et comme si elle souffrait d'une mauvaise maladie intérieure... Je connais ces types de femmes et je ne me trompe point à l'éclat de leur teint. C'est rose dessus, oui, et, dedans, c'est pourri!... Ça ne tient debout, ça ne marche, ça ne vit qu'au moyen de ceintures, de bandages hypogastriques, de pessaires, un tas d'horreurs secrètes et de mécanismes compliqués!... Ce qui ne les empêche pas de faire leur poire dans le monde... Mais oui! C'est coquet, s'il vous plaît... Ça flirte dans les coins, ça étale des chairs peintes, ça joue de la prunelle, ça se trémousse du derrière... Et ça n'est bon qu'à mettre dans des bocaux d'esprit de vin!... Ah! malheur!... On n'a guère d'agrément avec elles, je vous assure! et ça n'est pas toujours ragoûtant de les servir...

Soit tempérament, soit indisposition organique, je serais bien étonnée que Madame fût portée sur la chose... Aux expressions de son visage, aux gestes durs, aux flexions raides de son corps, on ne sent pas du tout l'amour; et jamais le désir, avec ses charmes, ses souplesses et ses abandons, n'a passé par là... Des vieilles filles vierges, elle garde, en toute sa personne, je ne sais quoi d'aigre et de suri... je ne sais quoi de desséché, de momifié, ce qui est rare chez les blondes... Ce n'est pas Madame qu'une belle musique comme *Faust* — ah! ce *Faust!* — ferait tomber de langueur et s'évanouir de volupté entre les bras d'un beau mâle! Elle n'appartient pas à ce genre de femmes très laides, sur les figures de qui l'ardeur du sexe met parfois tant de vie radieuse, tant de séductions et tant de beauté... Après tout, il ne faudrait pas se fier à des airs comme celui de Madame. J'en ai connu de plus sévères et de plus grincheuses, qui éloignaient toute idée de désir et d'amour, et qui étaient de fameuses gourgandines et qui faisaient les quatre cent dix-neuf coups avec leur valet de chambre ou leur cocher.

Par exemple, bien que Madame fasse tout pour être aimable, elle n'est sûrement pas à la coule, comme des fois, j'en ai vu... Je la crois très méfiante, très moucharde, très ronchonneuse, un sale caractère et un méchant cœur... Elle doit être, sans cesse, sur le dos des gens, à les asticoter de toutes les manières... Et des « Savez-vous faire ceci ? »... Et des « Savez-vous faire cela ? »... Ou bien encore : « Êtes-vous casseuse?... Êtes-vous soigneuse?... Avez-vous beaucoup de mémoire? Avez-vous beaucoup d'ordre? Ça n'en finit pas!... Et aussi : « Êtes-vous très propre?... Moi, je suis exigeante sur la propreté?... Je passe sur bien des choses... mais sur la propreté, je suis

intraitable !.. » Est-ce qu'elle me prend pour une fille de ferme, une paysanne, une bonne de province ?... La propreté !... Ah ! je la connais !... Elles disent toutes ça... Et, souvent, quand on va au fond des choses, quand on retourne leurs jupes, et qu'on fouille dans leur linge... ce qu'elles sont sales !.. Quelquefois à vous soulever le cœur de dégoût !...

Aussi, je me méfie de la propreté de Madame... Lorsqu'elle m'a montré son cabinet de toilette, je n'y ai remarqué ni petit meuble, ni baignoire, ni rien de ce qu'il faut à une femme soignée et qui la connaît dans les coins !... Et ce que c'est sommaire là-dedans, en fait de bibelots, de trousses, de flacons, de tous ces objets intimes et parfumés que j'aime tant à tripoter !... Il me tarde de voir Madame toute nue, pour m'amuser un peu !...

Le soir, comme je mettais le couvert, Monsieur est entré dans la salle à manger... Il revenait de la chasse... C'est un homme très grand, avec une large carrure d'épaules, de fortes moustaches noires et un teint mat... Ses manières sont un peu lourdes, un peu gauches, mais il paraît bon enfant... Evidemment, ce n'est pas un génie comme M. Jules Lemaître, que j'ai tant de fois servi, rue Christophe-Colomb, ni un élégant comme M. de Janzé... Ah ! celui-là ! Pourtant, il est sympathique... ses cheveux drus et frisés, son cou de taureau, ses mollets de lutteur, ses lèvres charnues, très rouges et souriantes, attestent la force et la bonne humeur... Je parie qu'il est porté sur la chose, lui ! J'ai vu cela tout de suite, à son nez mobile, flaireur, sensuel, à ses yeux extrêmement brillants, doux en même temps que rigolos... Jamais, je crois, je n'ai rencontré, chez un être humain, de tels sourcils, épais jusqu'à en être obscènes et des mains si velues !... Ce qu'il doit en avoir un dessus de malle, le gros père !... Comme la plupart des hommes peu intelligents et de muscles développés, il est d'une grande timidité.

Il m'a examinée d'un air tout drôle, d'un air où il y avait de la bienveillance, de la surprise, du contentement... quelque chose aussi de polisson sans effronterie, de déshabilleur sans brutalité... Il est évident que Monsieur n'est pas habitué à des femmes de chambre comme moi, que je l'épate, que j'ai fait, sur lui, du premier coup, une grande impression... Il m'a dit, avec un peu d'embarras :

— Ah ! Ah !... C'est vous, la nouvelle femme de chambre ?

J'ai tendu mon buste en avant, j'ai baissé légèrement les yeux, puis, modeste et mutine, à la fois, de ma voix la plus douce, j'ai répondu simplement :

— Mais oui !.. Monsieur, c'est moi !...

Alors, il a balbutié :

— Ainsi vous êtes arrivée !... C'est très bien !... C'est très bien !...

Il aurait voulu parler encore... cherchait quelque chose à dire, mais, n'étant pas éloquent ni débrouillard, il ne trouvait rien... Je m'amusais vivement de sa gêne... Après un court silence :

— Comme ça, a-t-il fait, vous venez de Paris ?

— Oui, monsieur !...

— C'est très bien !... C'est très bien !

Et s'enhardissant :

— Comment vous appelez-vous ?...

— Célestine !... Monsieur !...

Par manière de contenance, il s'est frotté les mains, et il a repris :

— Célestine !... Ah !... Ah !... C'est très bien !... Un nom pas commun... Un joli nom, ma foi !... Pourvu que Madame ne vous oblige pas à le changer !... Elle a cette manie...

J'ai répondu, digne et soumise :

— Je suis à la disposition de Madame !...

— Sans doute... sans doute... Mais c'est un joli nom !...

J'ai manqué éclater de rire... Monsieur s'est mis à marcher dans la salle, puis, tout d'un coup, il s'est assis sur une chaise, il a allongé ses jambes, et, mettant, dans son regard, comme une excuse, dans sa voix, comme une prière, il m'a demandé :

— Eh bien, Célestine... car moi, je vous appellerai toujours Célestine... voulez-vous m'aider à retirer mes bottes ?... Ça ne vous ennuie pas au moins ?

— Certainement, non, Monsieur !..

— Parce que voyez-vous... ces sacrées bottes... elles sont très difficiles !... Elles glissent mal !...

Dans un mouvement que j'essayai de rendre harmonieux et souple, et même provocant, je me suis agenouillée en face de lui. Et pendant que je l'aidais à retirer ses bottes, qui étaient mouillées et couvertes de boue, j'ai parfaitement senti que son nez s'excitait aux parfums de ma nuque, que ses yeux suivaient, avec un intérêt grandissant, les contours de mon corsage et tout ce qui se révélait de moi à travers la robe... Tout à coup, il murmure :

— Sapristi ! Célestine... Vous sentez rudement bon !

Sans lever les yeux, j'ai pris un air ingénu :

— Moi, Monsieur ?...

— Bien sûr !... vous !... Parbleu !... je pense que ça n'est pas mes pieds !...

— Oh ! Monsieur !...

Et ce « Oh ! Monsieur ! » était, en même temps qu'une protestation en faveur de ses pieds, une sorte de réprimande amicale — amicale jusqu'à l'encouragement — pour sa familiarité... A-t-il compris ?... Je le crois, car, de nouveau, avec plus de force, et même avec une sorte de tremblement amoureux, il a répété :

— Célestine !... vous sentez rudement bon... rudement bon !...

Ah ! mais, il s'émancipe, le gros père !... J'ai fait celle qui était légèrement scandalisée par cette insistance, et je me suis tue... Timide comme il est, et ne connaissant rien aux trucs des femmes, Monsieur s'est troublé... Il a craint sans doute d'avoir été trop loin, et, changeant d'idée, brusquement :

— Vous habituez-vous ici, Célestine ?..

Cette question !... Si je m'habitue ici !... Voilà trois heures que je suis ici !... J'ai dû me mordre les lèvres, pour ne pas pouffer... Il en a de drôles, le bonhomme... et vraiment il est un peu bête !...

Mais cela ne fait rien... Il ne me déplaît pas... Dans sa vulgarité même, il dégage je ne sais quoi de puissant... et aussi une odeur de mâle... un fumet de fauve, pénétrant et chaud... qui ne m'est pas désagréable.

Quand ses bottes eurent été retirées, et pour le laisser sur une bonne impression de moi, je lui ai demandé, à mon tour :

— Je vois que Monsieur est chasseur... Monsieur a fait une bonne chasse, aujourd'hui ?

— Je ne fais jamais de bonnes chasses, Célestine, a-t-il répliqué, en hochant la tête... C'est pour marcher... pour me promener... pour n'être pas ici, où je m'ennuie...

— Ah ! Monsieur s'ennuie ici ?...

Après une pause, il a rectifié galamment :

— C'est-à-dire... je m'ennuyais... Car maintenant... enfin... voilà !...

Puis avec un sourire bête et touchant :

— Célestine !...

— Monsieur !

— Voulez-vous me donner mes pantoufles. Je vous demande pardon !...

— Mais, Monsieur, c'est mon métier !...

— Oui... enfin !... Elles sont sous l'escalier... dans un petit cabinet noir... à gauche !..

Je crois que j'en aurai tout ce que je voudrai, de ce type-là !... Il n'est pas malin... il se livre du premier coup... Ah ! on pourrait le mener loin !...

Le dîner, peu luxueux, composé des restes de la veille, s'est passé sans incidents, presque silencieusement... Monsieur dévore et Madame pignoche dans les plats avec des gestes maussades et des moues dédaigneuses. Ce qu'elle absorbe, ce sont des cachets, des sirops, des gouttes, des pilules, toute une pharmacie qu'il faut avoir bien soin de mettre sur la table à chaque repas, devant son assiette... Ils ont très peu parlé, et encore sur des choses et des gens de l'endroit, qui sont pour moi, d'un intérêt médiocre. Ce que j'ai compris, c'est qu'ils reçoivent très peu. D'ailleurs, il était visible que leur pensée n'était point à ce qu'ils disaient... Ils m'observaient, chacun, selon les idées qui les mènent, conduits, chacun, par une curiosité différente ; Madame, sévère et raide, méprisante même, de plus en plus hostile, et songeant déjà à tous les sales tours qu'elle me jouera ; Monsieur, en dessous, avec des clignements d'yeux très significatifs et, quoiqu'il s'efforçât de les dissimuler, d'étranges regards sur mes mains !... En vérité, je ne sais pas ce qu'ont les hommes à s'exciter ainsi sur mes mains !... Moi, je n'avais l'air de rien remarquer à leur manège... J'allais, venais, digne, réservée, adroite et... lointaine... Ah !... s'ils

avaient pu voir mon âme, s'ils avaient pu écouter mon âme, comme je voyais et comme j'entendais la leur !...

J'adore servir à table. C'est là qu'on surprend ses maîtres dans toute la saleté, dans toute la bassesse de leur nature intime. Prudents, d'abord, et se surveillant l'un l'autre, ils en arrivent, peu à peu à se révéler, à s'étaler tels qu'ils sont, sans fard et sans voiles, oubliant qu'il y a autour d'eux quelqu'un qui rôde et qui écoute, et qui note leurs tares, leurs bosses morales, les plaies secrètes de leur existence, tout ce que peut contenir d'infamies et de rêves ignobles, le cerveau respectable des honnêtes gens. Ramasser ces aveux, les classer, les étiqueter dans notre mémoire, en attendant de s'en faire une arme terrible, au jour des comptes à rendre, c'est une des grandes et fortes joies du métier, et c'est la revanche la plus précieuse de nos humiliations !..

De ce premier contact avec mes nouveaux maîtres, je n'ai pu recueillir des indications précises et formelles... Mais j'ai senti que le ménage ne va pas, que Monsieur n'est rien dans la maison, que c'est Madame qui est tout, et que Monsieur tremble devant Madame, comme un petit enfant... Ah ! il ne doit pas rire tous les jours, le pauvre homme ! Sûrement, il en voit, en entend, en subit de toutes les sortes... J'imagine que j'aurai parfois du bon temps à être là !...

Au dessert, Madame qui, durant le repas, n'avait cessé de renifler mes mains, mes bras, mon corsage, a dit d'une voix nette et tranchante :

— Je n'aime pas qu'on se mette des parfums !..

Comme je ne répondais pas, faisant semblant d'ignorer que cette phrase s'adressât à moi.

— Vous entendez, Célestine ?

— Bien, Madame !

Alors, j'ai regardé à la dérobée le pauvre monsieur, qui les aime, lui, les parfums, ou, du moins, qui aime mes parfums. Les deux coudes sur la table, indifférent en apparence, mais, dans le fond, humilié et navré, il suivait le vol d'une guêpe attardée, au dessus d'une assiette de fruits... Et c'était maintenant, un silence morne dans cette salle à manger que le crépuscule venait d'envahir, et quelque chose d'inexprimablement triste, quelque chose d'indiciblement pesant, tombait du plafond, sur ces deux êtres, dont je me demande vraiment à quoi ils servent, et ce qu'ils font sur la terre.

— La lampe, Célestine !

C'était la voix de Madame, plus aigre dans ce silence et dans cette ombre... Elle me fit sursauter...

— Vous voyez bien qu'il fait nuit... Je ne devrais pas avoir à vous demander la lampe !... Que ce soit la dernière fois, n'est-ce pas ?...

En allumant la lampe, cette lampe qui ne peut se réparer qu'en Angleterre, j'avais envie de crier au pauvre monsieur :

— Attends un peu, mon gros... Et ne crains rien.,. et ne te désole pas. Je t'en donnerai à boire et à manger des parfums que tu aimes, et

dont tu es si privé !... Tu les respireras, je te le promets, tu les respireras à mes cheveux, à ma bouche, à ma gorge, à toute ma chair !... Et, tous les deux, nous lui en ferons voir de joyeuses, à cette pécore... je t'en réponds !..

Et, pour matérialiser cette muette invocation, en déposant la lampe sur la table, je pris soin de frôler légèrement le bras de Monsieur, et je me retirai...

L'office n'est pas gai. En plus de moi, il n'y a que deux domestiques, une cuisinière qui grinche tout le temps, un jardinier-cocher qui ne dit jamais un mot. La cuisinière s'appelle Marianne, le jardinier-cocher, Joseph... Des paysans abrutis !.. Et ce qu'ils ont des têtes !.. Elle, grasse, molle, flasque, étalée, le cou sortant, en triple bourrelet, d'un fichu sale avec quoi l'on dirait qu'elle essuie ses chaudrons, les deux seins énormes et difformes roulant sous une sorte de camisole en cotonnade bleue, plaquée de graisse, sa robe trop courte découvrant d'épaisses chevilles et de larges pieds chaussés de laine grise ; lui, en manches de chemise, tablier de travail et sabots, rasé, sec, nerveux avec un mauvais rictus sur des lèvres qui lui fendent le visage d'une oreille à l'autre, et une allure tortueuse, des mouvements sournois de sacristain... Tels sont mes deux compagnons !...

Pas de salle à manger pour les domestiques. Nous prenons nos repas dans la cuisine, sur la même table où, durant la journée, la cuisinière fait ses saletés, découpe ses viandes, vide ses poissons, taille ses légumes, avec ses doigts gras et ronds comme des boudins. Vrai !... Ça n'est guère convenable ! Le fourneau allumé rend l'atmosphère de la pièce étouffante. Il y circule des odeurs de vieille graisse, de sauces rances, de persistantes fritures. Pendant que nous mangeons, une marmite, où bout la soupe des chiens, exhale une vapeur fétide qui vous prend à la gorge et vous fait tousser. C'est à vomir !... On respecte davantage les prisonniers dans les prisons et les chiens dans les chenils...

On nous a servi du lard aux choux et du fromage puant...; pour boisson, du cidre aigre... Rien d'autre... Des assiettes de terre, dont l'émail est parti et qui sentent le graillon, des fourchettes en fer-blanc, complètent ce joli service...

Etant trop nouvelle dans la maison, je n'ai pas voulu me plaindre. Mais je n'ai pas voulu manger, non plus. Pour m'abîmer l'estomac davantage, merci !

— Pourquoi ne mangez-vous pas ?... m'a dit la cuisinière.

— Je n'ai pas faim.

J'ai articulé cela d'un ton très digne. Alors Marianne a grogné :

— Il faudrait peut-être des truffes à Mademoiselle ?

Sans me fâcher, mais pincée et hautaine, j'ai répliqué :

— Mais, vous savez, j'en ai mangé des truffes... Tout le monde ne pourrait pas en dire autant ici...

Cela l'a fait taire.

Pendant ce temps, le jardinier-cocher s'emplissait la bouche de gros morceaux de lard, et me regardait en dessous. Je ne saurais dire pourquoi, cet homme a un regard gênant et son silence me trouble. Bien qu'il ne soit plus jeune, je suis étonnée de la souplesse, de l'élasticité de ses mouvements... Ses reins ont des ondulations de reptile .. J'en arrive à le détailler davantage... Ses durs cheveux grisonnants, son front bas, ses yeux obliques, ses pommettes proéminentes, sa large et forte mâchoire, et ce menton long, charnu, relevé, tout cela lui donne un caractère étrange que je ne puis définir... Est-il godiche?... Est-il canaille?... Je n'en sais rien. Pourtant, il est curieux que cet homme me retienne de la sorte... A la longue, cette obsession s'atténue et s'efface. Et je me rends compte que c'est là encore un des mille et mille tours de mon imagination excessive, grossissante et romanesque, qui me fait voir les choses et les gens en trop beau ou en trop laid, et qui, de ce misérable Joseph, veut, à toute force, créer quelqu'un de supérieur, au rustre stupide, au lourd paysan qu'il est réellement !

Sur la fin du dîner, Joseph, sans toujours dire un mot, a tiré de la poche de son tablier *La Libre Parole*, qu'il s'est mis à lire avec attention, avec une attention provocante, et Marianne, qui avait bu deux pleines carafes de cidre, s'est amollie, est devenue plus aimable. Vautrée sur sa chaise, ses manches retroussées, le bras nu, son bonnet un peu de travers sur des cheveux dépeignés, elle m'a demandé d'où j'étais, où j'avais été, si j'avais fait de bonnes places, si j'étais contre les Juifs... Et nous avons causé, quelque temps, presque amicalement... A mon tour, j'ai demandé des renseignements sur la maison, s'il venait souvent du monde, et quel genre de monde, si Monsieur faisait attention aux femmes de chambre, si Madame avait un amant...

Ah ! non, il fallait voir sa tête et celle de Joseph que mes questions interrompaient, par à-coups, dans sa lecture !... Ce qu'ils étaient scandalisés et ridicules !... On n'a pas idée de ce qu'ils sont en retard, en province !... Ça ne sait rien !... Ça ne voit rien !... Ça ne comprend rien !... Ça s'esbrouffe de la chose la plus naturelle... Et, cependant, lui, avec son air pataud et respectable, elle, avec ses manières vertueuses et débraillées, on ne m'ôtera pas de l'esprit qu'ils couchent ensemble ! Ah ! non !... Il faut être vraiment privée pour se payer un type comme ça !...

— On voit bien que vous venez de Paris, de je ne sais d'où !... m'a reproché aigrement la cuisinière.

A quoi Joseph, dodelinant de la tête, a brièvement ajouté :

— Pour sûr !...

Il s'est remis à lire *La Libre Parole*... Marianne s'est levée pesamment et a retiré la marmite du feu... Nous n'avons plus causé...

Alors, j'ai pensé à ma dernière place, à Monsieur Jean, le valet de chambre, si distingué avec ses favoris noirs et sa peau blanche, soignée comme une peau de femme. Ah ! il était si beau garçon, Mon-

sieur Jean, si gai, si gentil, si délicat, si adroit, lorsque le soir, il nous lisait *Fin de Siècle*, qu'il nous racontait des histoires polissonnes et touchantes, qu'il nous mettait au courant des lettres de Monsieur !... Il y a du changement aujourd'hui !... Comment cela est-il possible que j'en sois arrivée à m'échouer ici, parmi de telles gens, et loin de tout ce que j'aime.

J'ai presque envie de pleurer.

Et j'écris ces lignes dans ma chambre, une sale petite chambre, sous les combles, ouverte à tous les vents, aux froids de l'hiver, aux brûlantes chaleurs de l'été. Pas d'autres meubles qu'un méchant lit de fer et qu'une méchante armoire de bois blanc, qui ne ferme point et où je n'ai pas la place de ranger mes affaires. Pas d'autre lumière qu'une chandelle qui fume et coule dans un chandelier de cuivre, qui n'éclaire pas et sent mauvais. Ça fait pitié. Si je veux continuer à écrire ce journal, ou seulement lire les romans que j'ai apportés et me tirer les cartes, il faudra que je m'achète, de mon propre argent, des bougies... Car, pour ce qui est des bougies de Madame... la peau !... comme disait Monsieur Jean... Elles sont sous clé !

Demain, je tâcherai de m'arranger un peu. Au-dessus de mon lit, je clouerai mon petit crucifix de cuivre doré, et je mettrai sur la cheminée ma bonne Vierge de porcelaine peinte, avec mes petites boîtes, mes petits bibelots et les photographies de Monsieur Jean, de façon à introduire dans ce galetas un rayon d'intimité et de joie.

La chambre de Marianne est voisine de la mienne. Une mince cloison la sépare et l'on entend tout ce qui s'y fait... J'ai pensé que Joseph, qui couche dans les communs, viendrait, peut-être, chez Marianne. Mais non... Marianne a longtemps tourné dans la chambre. Elle a toussé, craché, traîné des chaises, remué un tas de choses. Maintenant, elle ronfle... C'est sans doute dans la journée qu'ils font ça !...

Un chien aboie, très loin, dans la campagne... Il est près de deux heures, et ma lumière s'éteint... Moi aussi, je vais être obligée de me coucher... Mais je sens que je ne pourrai pas dormir !

Ah ! ce que je vais me faire vieille, dans cette baraque !

Non, là ! Haï !...

Octave Mirbeau

La Réaction anti-marxiste

I. Les divisions qui se sont affirmées à une date très récente, dans le parti socialiste français, n'ont pas été épargnées aux partis étrangers. Les discussions qui se sont élevées chez nous entre les indépendants socialistes, d'une part, et les guesdistes et blanquistes, de l'autre, avaient été précédées, hors de nos frontières, par des débats tout aussi violents et parfois de beaucoup antérieurs. Il y a depuis quelques années une crise du socialisme. Les congrès des démocrates-socialistes allemands ont servi de théâtre à ces déchirements organiques bien avant que le manifeste de l'été dernier vînt proclamer une scission transitoire dans les diverses écoles françaises. Les invectives qui ont été échangées en 1898 à Stuttgard, en 1899 à Hanovre, les polémiques passionnantes et grandioses entre l'aile droite, représentée par Vollmar et Bernstein, et l'aile gauche, dirigée par Bebel et Kautsky, nous avaient déjà appris que le socialisme éprouvait le besoin de se discuter lui-même, de déterminer son action, de choisir entre les voies.

Il est permis de dire aujourd'hui qu'il y a en présence, dans toutes les organisations d'Europe, deux socialismes de tendances divergentes : l'un, évolutionniste, réformiste, assoupli aux faits, séduit peut-être par la vision du pouvoir prochain ; l'autre, révolutionnaire, intransigeant, sectaire dans le large sens du mot, soucieux de la fidélité à la doctrine et de la logique dans l'attitude. Le Congrès de Paris du 3 décembre dernier a voté non l'unité, mais l'union. Tout en ménageant la droite du Parti, il a donné nettement raison à la gauche.

Ce n'est pas en France que nous irons chercher l'expression claire et définitive du socialisme opportuniste. La crise ne s'est pas ouverte chez nous sur la publication d'un livre, sur un reniement ou une atténuation imprimés des théories traditionnelles. Elle a eu pour origine, un acte, l'entrée de Millerand dans le cabinet Waldeck-Rousseau, mais nul n'a songé à ériger cet acte en principe, en règle arrêtée pour l'avenir. Au contraire, Jaurès et Viviani, qui ont approuvé la décision de leur ami se sont empressés d'affirmer qu'elle devait garder un caractère d'exception et que, seules, des circonstances extraordinaires, pouvaient la justifier, et c'est cet aveu même, dont la sincérité est évidente, qui a permis aux mandataires du prolétariat français de se rapprocher au gymnase Voltaire.

Mais la crise qui a concentré durant de longs mois sur la France l'attention des démocraties étrangères s'est précisée, sous des termes autrement décisifs et catégoriques, dans les écrits didactiques des socialistes allemands, belges, hollandais, etc. Il s'est produit ce phénomène singulier que chez nous les principes essentiels du mouve-

ment prolétarien n'ont pas été critiqués en un débat dogmatique, la déviation dans la pratique étant manifeste, — tandis qu'outre-Rhin ou ailleurs, c'était par les attaques doctrinales que le schisme commençait.

Le trait capital de l'histoire du socialisme depuis 1895, c'est la réaction anti-marxiste. Il y a retour sur les idées qui, après l'effondrement de la Commune de Paris, la fusion des fractions germaniques et la disparition de l'Internationale, passaient pour le fond collectif et inébranlable de toutes les organisations constituées. Cette marche régressive se marque dans le domaine de la dicusssion pure ; elle s'affirme aussi sur le terrain politique. Ce qu'on prétend imposer aujourd'hui, consciemment ou non, c'est l'abandon du programme directeur, qui fut si longtemps la force, le réduit du socialisme, et par suite la résurrection des périodes inorganiques et chaotiques de 1848 et de 1870.

II. Trois écrits de longueur et de portée diverses ont consacré et mesuré la réaction anti-marxiste. L'article de Vandervelde intitulé le *Cinquantenaire du Manifeste communiste* (Revue socialiste), l'article de Van Kol : *A bas les Dogmes* (Revue socialiste), et enfin le volume de Bernstein (1) récemment traduit : *Socialisme doctrinal et Social-démocratie pratique*. Mais, à la vérité, c'est ce dernier ouvrage, résumé et résultat de recherches laborieuses et souvent intéressantes, en dépit de leurs conclusions, qui a inspiré et nourri les autres publications. Depuis le Congrès de Hanovre, il est devenu par les commentaires dont il a été enveloppé, la formule la plus achevée du socialisme opportuniste et réformiste. C'est donc de préférence ses développements que nous synthétiserons et que nous discuterons ici, tout en nous référant, quand il y a lieu, aux essais de Vandervelde et de Van Kol.

Le marxisme se présente comme une doctrine arrêtée, aux contours nettement délimités, aux déductions progressives. Il a donné naissance, surtout depuis dix ans, à une très riche littérature ; il a pénétré invinciblement, et en raison même de l'unité et de la rigueur de ses vues, tous les travaux collectifs ou individuels, officiels ou officieux du socialisme. Les éléments s'en trouvent dans le Manifeste des Communistes de 1848, dans *le Capital* de Karl Marx, dans les nombreux articles d'Engels. A une date très récente, il a été présenté avec une rare puissance d'exposition dans le livre de Labriola : *Essai sur la conception matérialiste de l'Histoire*. Enfin, pour passer sur un terrain plus pratique, il triomphe dans tous les programmes des partis ouvriers, dont il a dicté les considérants.

Les traits dominants, les éléments fondamentaux de la doctrine marxiste (2) sont : 1° la loi d'airain des salaires déjà formulée avant Lassalle par certains économistes d'outre-Manche et qui se for-

(1) Stock, éditeur.

(2) Elle a été brillamment exposée aussi dans le volume d'Andler sur le Socialisme allemand.

mule ainsi : le salaire, dans un milieu déterminé, correspond au minimum des besoins de l'ouvrier; 2° la thèse de la concentration capitaliste croissante et accélérée qui affirme l'expropriation méthodique des petits établissements au profit des grands; 3° celle de la valeur et de la plus-value qui explique la formation du capital par le prélèvement du patronat sur le produit du labeur salarié ; 4° puis, corrélativement, la lutte des classes, l'antagonisme de la bourgeoisie et du prolétariat : et enfin 5°, la prévision catastrophique, c'est-à-dire la conviction qu'à un moment donné la société fera un saut violent dans un régime nouveau. Mais ces déductions d'ordre économique et politique se rattachent elles-mêmes à une philosophie de l'histoire, qui est la conception matérialiste et qui se définit assez exactement ainsi : l'histoire est faite des antagonismes économiques des classes ; c'est la structure économique des sociétés, l'organisation de la propriété en leur sein, qui détermine leurs modes politiques, sociaux et moraux.

Vandervelde et Van Kol ont devancé Bernstein sur un point précis : la critique de la loi d'airain des salaires. L'un la nie explicitement en alléguant la diversité et l'accroissement du prix de la main-d'œuvre : l'autre la qualifie de « vieux fer ».

L'attaque du publiciste allemand contre le marxisme porte beaucoup plus à fond et se présente sous des aspects autrement variés. Pour lui, il aboutit à désagréger la doctrine pièce par pièce, à miner ses soubassements, et ce qui est particulier chez lui, c'est qu'il entend malgré tout rester fidèle au théoricien du socialisme.

Bernstein accepte le matérialisme historique : mais il déclare, d'autre part, que la valeur du facteur économique dans les sociétés est de plus en plus amoindrie par celle de l'idéologie. De plus en plus, la littérature, l'art se dégagent de toute relation avec la forme de la production et de la distribution des richesses. Le socialisme doit s'affranchir de l'objectivisme, de l'automatisme. Il est fils de la pensée humaine, des réflexions profondes de notre esprit, d'une notion transcendante du droit, de la justice, du mieux, — et non point le produit spontané d'un mouvement déterministe et fatal qui s'élabore lentement, obscurément au fond des choses. Si d'ailleurs la transformation intrinsèque du monde devait jaillir spontenément de cette évolution autonome qu'il porte en lui, à quoi bon nos efforts, à quoi bon notre propagande ?

Bernstein accepte la concentration des capitaux ; mais il s'empresse d'ajouter qu'elle n'est qu'une vague tendance, que les faits ne permettent guère de la dresser en théorie systématique. Par de multiples exemples puisés dans les statistiques allemandes, françaises, belges, anglaises, suisses, américaines, il prétend démontrer que les revenus de la grande bourgeoisie, de la caste supérieure grossissent bien moins vite que ceux de la bourgeoisie moyenne, de la petite bourgeoisie ou même des salariés ouvriers. La propriété, loin de se

resserrer, se répand, se distribue : à preuve sa répartition en France d'après les enquêtes décennales agricoles de 1882 et de 1892.

Bernstein accepte la lutte des classes, mais il se hâte de dire qu'elle a été empruntée par Marx à des thèses surannées, qu'elle offre ample matière à réserves et à discussion, et le rôle qu'il lui assigne dans l'économie de son livre atteste assez qu'il n'y croit pas et qu'il la relègue parmi les armes démodées. D'autres socialistes déjà avaient dit que ces vocables « bourgeoisie » et « prolétariat » ne correspondent pas à des catégories aux angles tranchés et qu'ils expriment plutôt de simples fictions de l'esprit.

Enfin, la prévision catastrophique, Bernstein la rejette expressement. A ses yeux, elle demeure dans le Manifeste des Communistes, dans Karl Marx, dans Engels, comme un vestige du babouvisme et du blanquisme. L'auteur du *Capital* serait demeuré hypnotisé par la théorie du coup de force, de la dictature révolutionnaire soudainement constituée, qui était la dominante du socialisme français politique et pratique depuis la Conspiration des Egaux. Ce faisant, Marx était d'ailleurs en désaccord avec sa conception matérialiste, qui est ou doit rester foncièrement évolutionniste, puisqu'elle n'est qu'une constatation de l'apparition successive des situations et des structures économiques. Bernstein, lui, estime que la société se transformera lentement, par réformes méthodiquement concertées, et non par crises brutales.

Voilà, résumées brièvement la doctrine économique, la philosophie dogmatique de Bernstein. Que laisse-t-elle subsister du socialisme ? Rien. Labrio la dénonçait tout récemment dans la *Revue Socialiste* cette extermination intégrale et impitoyable des principes jusqu'ici les mieux assis de la conquête prolétarienne. Si nous en croyions le publiciste allemand, le mouvement qui porte en avant la démocratie sociale ne serait nullement en corrélation avec le développement de la forme collective de l'histoire ; il ne se justifierait nullement par la substitution de la forme collective de la propriété à l'appropriation individuelle d'autrefois ; il n'y aurait plus de classes dans le monde depuis 1789 : enfin il ne faudrait pas compter avant des centaines et des centaines d'années, modifier la condition asservie des classes inférieures. C'est au fond toute la thèse des économistes orthodoxes les plus passionnés. Terminologie en moins, ou en plus, Bernstein nous ramène à Spencer et à toute la lignée des soi-disant libéraux, depuis Adam Smith, Turgot et leurs contemporains.

La loi d'airain des salaires, contestée et même ridiculisée par Vandervelde, Van Kol et Bernstein, a été mal interprétée par eux ou plutôt ils en ont créé à leur usage une formule particulière. Elle ne signifie pas que la rémunération des travailleurs doive demeurer constante dans le temps et identique dans l'espace. Marx et Lassalle avaient prévu l'objection et ils avaient déclaré expressément que le prix de la main-d'œuvre, subordonné aux besoins divers et croissants des salaires, pouvait subir de multiples fluctuations.

La conception matérialiste n'a jamais été présentée comme un dogme rigide et intangible ; elle n'exclut donc point le facteur idéologique. Ni Marx ni Engels n'ont voulu nier la puissance de l'idée, ramener la marche des sociétés à un automatisme exclusif ; ils ont simplement dit que les idées des époques répondaient aux structures économiques qu'elles comportaient, et nous n'avons pas trouvé dans Bernstein la démonstration que la philosophie de Platon ou l'art birman pourraient renaître de toutes pièces dans nos sociétés industrialistes et déchirées par la concurrence commerciale. Quant à cette thèse que, le socialisme sortant spontanément de l'évolution des choses, il suffit à ses champions pour assurer son triomphe de se croiser les bras, elle n'est qu'une boutade. Il nous appartient de dégager le sens profond des événements et d'en donner l'intelligence à autrui.

La concentration industrielle et agricole a été contestée, bien avant Bernstein, par tous les Bastiat, Léon Say et Leroy-Beaulieu. Eux aussi, apportaient des chiffres à l'appui de leurs dires, mais ces chiffres avaient le tort de ne pouvoir se justifier. Les statistiques brutes ne signifient rien ici, car leur distribution est arbitraire. Si l'on s'en tenait pour la répartition du sol français arable aux enquêtes agricoles et à leurs modes de recensement, on conclurait que le nombre des propriétaires augmente sans relâche. En réalité, l'accroissement ne porte que sur le nombre des cotes foncières, et cinquante ou davantage peuvent se réunir au débit d'un seul contribuable. Des observations analogues se présenteraient aisément pour l'industrie. Kautsky a noté avec justesse que beaucoup de petits ateliers ne sont que les annexes des grands. Les passementiers de Saint-Etienne, qui travaillent dans des locaux restreints, comme les tisseurs en soie de la Croix-Rousse, mais pour le compte des fabricants, seront-ils rangés dans la catégorie des patrons ou des salariés ? Cette double remarque montre assez combien les arguments de ceux qui nient la concentration des capitaux peuvent être erronés en dépit des apparences. De multiples exemples prouveraient que les adversaires du marxisme, et Bernstein lui-même, ont été forcés de laisser échapper de graves aveux.

La lutte des classes peut être niée par ceux qui ont intérêt à la passer sous silence,— mais non par les socialistes. Si ces mots de bourgeoisie et de prolétariat, paraissent surannés, prenons ceux de possédants et de non possédants. Il est incontestable que la fusion des classes est loin d'avoir été réalisée par la Révolution. Michelet, qui n'était point socialiste, a lui-même reconnu cette vérité en plusieurs passages de sa grande histoire, montrant que la propriété avait changé de mains en 1792, mais qu'au total les modes d'appropriation et l'exclusivisme de la détention n'avaient point été atteints. Comme on l'a remarqué d'autre part, de multiples institutions de la société capitaliste n'attestent-elles pas elles-mêmes l'antagonisme qui est à la base de socialisme : conseils de prudhommes, conseils d'arbitrage, syndicats patronaux, syndicats ouvriers ? Et

croit-on qu'une idée aussi capitale, si elle n'était pas corroborée, dans l'esprit des intéressés, par une notion claire ou par l'instinct pourrait être inoculée aux masses par quelques publicistes ou orateurs supérieurement doués ?

Quant à la thèse catastrophique, nous devons reconnaître que Marx et Engels ont exagéré sa portée, en prédisant la révolution finale et complète pour la fin du XIXe siècle. Mais de ce qu'ils se sont trompés sur les dates, il ne résulte point que leur idée soit absurde. Il serait bien étrange qu'il se fît sur le globe une transformation qui fût purement dirigée par les spéculations d'une sage méthode. On abuse du précédent du 4 août et le 4 août a été loin de supprimer le passé, puisqu'il a encore fallu. pour atténuer sa puissance (et même sans le déraciner), quatre années de soubresauts violents et de cataclysmes partiels. Il n'y a point eu d'exemple qu'une classe au pouvoir ait abdiqué volontairement et intégralement la domination. La révolution qui clôt une évolution peut être plus ou moins rapide, plus ou moins brutale ; mais c'est être d'utopiste que de présumer qu'elle puisse être épargnée.

III. — Les théories économiques de Bernstein devaient aboutir à une conception politique nouvelle. C'est ici surtout que la désertion de la tactique traditionnelle et révolutionnaire devient manifeste, mais elle se rattache d'ailleurs par un lien des plus logiques aux notions que nous avons critiqées plus haut. Le socialisme n'est plus qu'un parti de réformes démocratiques et socialistes — on ne nous dit point au surplus ce qu'on entend par cette dernière épithète, mais nous en saisissons trop bien la signification, Les instruments du progrès futur sont : la coopération que le publiciste allemand relève de la déchéance dont elle était frappée, et le développement de la législation du travail. La réduction du service militaire est aussi très désirable : enfin Bernstein écarte l'a-priorisme dont s'inspirent les socialistes, chaque fois qu'un gouvernement vient proposer une nouvelle expédition coloniale. Pourquoi rejeter en bloc, de parti-pris, sans considération spéciale et afférente à chaque circonstance, les établissements, les extensions de territoire qui peuvent servir l'ensemble de la nation ? Au total, ce que notre auteur préconise et revendique, comme l'objectif suprême, c'est le retour au libéralisme.

Les socialistes contemporains ne sont les adversaires ni de la coopération, ni de la législation des fabriques. Ils estiment même que trop longtemps le prolétariat a tenu l'une et l'autre en suspicion. Il est vrai que lorsque Blanqui chez nous, dans ses admirables Notes de 1866, fulminait contre le « coopératif », il y voyait justement la déviation du socialisme entraîné par un Bernstein supérieur, et les suggestions du pouvoir impérial intéressé à canaliser la poussée prolétarienne renaissante. Il est vrai aussi que, lorsque les fondateurs des partis ouvriers marquaient leur froideur aux lois du socialisme d'Etat innovées par le gouvernement germanique, ils avaient cent mille bons motifs de se défier de Bismarck et de ses collaborateurs. Mais

enfin, si l'on s'est rallié sur ces deux points à des notions différentes de celles du passé, l'on ne saurait se ranger aux conceptions politiques de Bernstein.

Le socialisme ne peut revenir au libéralisme, parce qu'il est et a été originairement, à beaucoup de points de vue, une réaction contre lui. S'il accepte, s'il défend la liberté de la plume et de la pensée, il combat ce qu'on entend habituellement par liberté économique, parce que cette liberté n'est que l'écrasement et l'oppression des masses au profit de quelques-uns. S'il plaît aux libéraux dans quelques grandes crises transitoires, comme celle de la France en 1898, de se serrer derrière le front compact des socialistes, ils sont les bienvenus, car luttant pour les libertés publiques, le prolétariat lutte avant tout pour lui-même. Mais il n'attend des libéraux aucune gratitude, de même qu'il leur refuse toute reconnaissance.

Bernstein a systématisé doctrinalement les conceptions qui se sont fait jour, à une date récente, chez certains militants français et que le Congrès du 3 décembre nous semble avoir bannies. Si ses conclusions pouvaient l'emporter, le socialisme retomberait à la confusion qui l'a paralysé si longtemps, qui a enrayé si lamentablement sa propagande, d'abord au lendemain de Juin 1848, ensuite au lendemain de Mai 1871. Au fond, ce qu'apporte la réaction anti-marxiste, c'est le réveil du proudhonisme, c'est la dissolution de toutes les grandes pensées, de toutes les vues générales, dans un amas inorganique de programmes disparates ; c'est la désertion du flambeau révolutionnaire, c'est l'extinction de la flamme vivante qui court de continent en continent à travers les prolétariats conscients et remués ; et c'est la capitulation devant l'omnipotence du passé, le reniement de tous les efforts consentis, le désaveu de tout ce qui fit ces efforts redoutables et menaçants, la déclaration de lassitude à l'heure du prochain triomphe, le pacte scandaleux avec les hommes du juste milieu. Que le socialisme se garde et des ambitieux et des désabusés !

Paul Louis

Le Sommeil dominical

FANTAISIE DRAMATIQUE
POUR OMBRES CHINOISES,
JAPONAISES OU CORÉENNES

L'IMPRESARIO *bonimente :*

Mesdames et Messieurs,

Voici du taillis, du fourré, du buisson et puis voici un individu long, très long, allongé peut-être, qui sait ? par les tiraillements de l'existence, qui dort comme un bienheureux, c'est-à-dire comme seuls les malheureux savent dormir — quand ils dorment. Dommage tout de même qu'il ait le somme aussi sonore et vocalise du nez. Ce ne peut être qu'un poète pour rythmer ainsi jusqu'à ses repos et scander ses rêves de la sorte.

En effet, ô hasard, ô souplesse de la transition, ô subtiles prémisses du dramaturge, l'individu ainsi chu et de tout son long vautré dans l'herbe, est un poète qui meudonne ou chavillise un dimanche. Il profite de sa liberté pour rattraper son déficit hebdomadaire d'oxygène ; car, poète à ses heures, il est bureaucrate à ses jours et — à la Guerre ou aux Finances, à moins que ce ne soit aux Cultes — Guerre qu'il ne guerroiera jamais, Finances qu'il ne palpera jamais, Cultes qu'il ne cultivera jamais, pour son personnel compte — il burelle, de 9 à 6, sans autre trêve que la dominicale, des choses inexorablement bureaucratiques. En attendant qu'en ce bois, car le décor est sylvestre en même temps qu'estival, vienne le rejoindre sa jeune amie Rayon de Lune, qui pour l'instant, en matinée, lève, quarte, sa jambe droite, au Moulin-Rouge, dans une équipe chorégraphique et fait concourir le quillon de son petit pied à la formation d'un faisceau crural — en attendant, dis-je, Mesdames et Messieurs, que vienne cette jeune et gente et obligeante personne, dont il est le gigolo, le rejoindre, ce poète ronfle son sommeil, petit de la terre. Et comme il a l'imagination très verveuse, mousseuse et quasiment champanisée, il se raconte, au long de cette ronflée un tas d'histoires plus ou moins personnelles au défilé de quoi nous allons indiscrètement vous faire assister.

Sachez donc, dames et sieurs, que les différents tableaux que s'apprêtent à former, pour distraire vos loisirs, nos ombres chinoises, japonaises ou coréennes, sont des successions d'images sans aucune espèce de réalité — des planches cérébrales — les visions somnolées de ce poète étendu sur l'herbe ou, s'il vous plait, le déroulement kaléidoscopique des rêves susceptibles de hanter la cervelle d'un bureaucrate poète, à Meudon ou à Chaville, au cours d'un sommeil dominical.

(L'impresario sourit d'un air satisfait.) (Musique de scène.)

PLANCHE N° 1

L'IMPRESARIO : *Rêve bien ordonné commence par soi-même ; notre poète, dont les rêves excellent d'ordonnance, s'évoque donc soi-même, tel qu'on le peut voir, six jours durant, à la Guerre, aux Finances ou aux Cultes, les bras manchonnés de lustrine prophylactique.*

L'IMAGE QUE LE POÈTE A DE LUI-MÊME *parle :*

Je suis, moi, moi qui me promène
Dans le square de mon cerveau.
Holà ! que vivre me surmène !
Ce n'est pas gai d'être un cerveau
Qui vaut
Sans conteste, ni métaphore
Mieux que ne vaut
A peu près tout ce qui phosphore
Aux boîtes crâniennes humaines !
Pas gai, pas gai !
Encor qu'il soit distingué
D'être même un fatigué
Cerveau.
Je suis sur un bureau le monsieur qui burine
Et qui, rare de lustre, est fréquent de lustrine.
Tristesse de la vitre en mal d'être vitrine !
Ah ! nos d'autrefois
Autres fois !
Ah ! les jeûnes,
Des temps où nous étions jeunes !
Ah ! tous les livres que nous lûmes
Et les rêves que nous élûmes
Alors
Que nous préférions Laure à l'or.
Epoque épique où nous valûmes !
Depuis, depuis,
Les tristes Vérités ont giclé de leurs puits
Et les dossiers m'ont dégoûté de mes volumes.
Et l'ennui m'est venu des plumes
Qu'elles tiennent du fer ou procèdent de l'oie.
Leurs becs ont laceré, prométhéen, mon foie
Et déchiré toutes les joies,
Virevoltant en volutes,
O Muses, par qui vous me plûtes !
Flûte, flûte !
Le sol est triste et dolent l'ut !
Où sont les lieds et les cantates ?

O mémoires !
O grimoires !
Sous qui succombent les armoires,
Combien, combien vous me coûtâtes !
Ah ! s'il ne fallait pas se nourrir de patates !

Et me voilà gratteur de papiers officiels,
Quand il rit des taillis et quand il luit des ciels
Où le printemps s'ébat avec des airs d'esclandres,
Quand gaminent des vents jolis, des brises tendres
Et que tous les ruisseaux s'arabesquent en des méandres,
Zut ! ah ! que zut !
Le sol est triste et dolent l'ut !

(Il rentre dans ses lobes.)

PLANCHE N° 2

L'impresario : *Tout naturellement, sa tristesse se concrétise sous l'aspect éminemment désagréable du dernier huissier qui le saisit, vendit et dégîta.*

l'huissier *prononce :*

(avec un mépris indicible.)

Imbécile !
Tricher, voler, est si facile !
Rester honnête à la Brutus
Est si fossile !
Il s'évertue à des vertus
Moisies
Et, non moins que périmées,
Démodées,
Ce gigogneur de poésies,
De choses plus ou moins rimées,
Sonnées, balladées, odées !
Ah ! Dieu ! qu'il est peu dans le train !
Qu'il retarde ! qu'il est nigaud !
Que n'exalte-t-il en quatrains
Vos saveurs, savons du Congo !
Il s'en tirerait tout de go,
Et s'éviterait l'embargo,
Mis sur, à l'instar des Ménippes,
Ses plus qu'arachnéennes nippes !
Mais non ! monsieur a du principe
Et la fait à la dignité
En vérité !
A nous, les lois du municipe !

Ménageons-lui donc un sort
Saur !

(Pour faire plaisir à la rime, il sort.)

PLANCHE N° 3

L'impresario : *Un contraste archangéliquement simple entre cette personne abhorrée et une qui serait aimable fait issir de la cellule nerveuse où elle se tapissait, l'image séduisante de la chorégraphique Rayon de Lune.*

l'image de rayon de lune *déclare :*

Il fait meilleur à Meudon
Mêm' que rue Cambon !
Ah ! mon fils, qu'il fait bon donc !
Ah ! mon fils, qu'il fait donc bon
Ici.
J'aim' les chos' qui sent't bon
Et j'aim' pas les chos' qui s'fanent,
Ni les gens qu'ont du souci !
J'aim' aussi
Monter sur les ânes
A Montmorency !

(Elle désigne le poète endormi.)

Le petit dadais fait dodo !
Ah ! il est joliment fadé !
Il a bon dos
Le grand dadais !
Il s'imagine que je l'aime !
Poème ! Eternel poème !
Qui j'aime ?
D'abord les gâteaux à la crème,
Et puis il faut que je m'amuse.
Là, savez-vous quelle est ma muse,
Pour lors, depuis la mi-carême ?
Il n'est pas moutardier papal !
Il ne porte pas le Saint-Chrême !
C'est un garde municipal !
Moustachu, d'aspect principal !
Il a l'air si piquet, si pal
Que de suite j'en fus camuse !
Ah ! l'amour de municipal !
Il est charmant et de service au Moulin-Rouge !
Il rappelle, oh ! en mieux, Patykarus Jarko !
Ah ! Dieux ! ne jamais voir shakoer son shako

Sur un mont qui n'étant plus *martre*, serait *rouge !*

(Désignant le poète.)

Comme il a chaud ! il faut que je l'évente un peu !
Il est jaloux ainsi qu'un tigre du Bengale.
Est-il bête ! non, mais! est-il bête ! grand Dieu!
L'un n'empêche pas l'autre à nos cœurs en fringale !
Il n'est fidèle que frugale !
Le brelan est un très beau jeu !
Et puis la jalousie est une étrange gale !

PLANCHE N° 4

L'IMPRESARIO : *La jalousie du dormeur fait des siennes. Il s'évoque comme rival son propre chef de bureau ; simple prétexte sans doute à le détester davantage.*

Scène : RAYON DE LUNE, LE CHEF DE BUREAU.

LE CHEF

N'êtes-vous pas Rayon de Lune ?
De quelle Lune ce rayon ?
Ah ! que m'a rayé ce rayon
D'une rayure inopportune !
Sandaraqueur, taille-crayons.
Hélas ! j'ai miteuse fortune !
Je vous l'offre toute, ô Rayon,
Rayon venu de quelle Lune !

RAYON DE LUNE (*à part*)

Encor que décoré que ce corps est comique !
C'est peut-être un larbin, c'est peut-être un huissier.

(*Haut*)

Dites-moi, qu'êtes-vous ?

LE CHEF

Vous voyez ! officier !

RAYON DE LUNE (*haut*)

Ouais !

(*A part*)

Pour être officier, il est bien anémique !

LE CHEF (*se carrant*)

Je suis du mess des officiers académiques.

RAYON DE LUNE

Grand bien vous fasse ! Or ça, sieur, que me voulez-vous...

LE CHEF (*s'exaltant*)

Vous !

RAYON DE LUNE

Moi ? moi-même ?

LE CHEF

Vous-même !

RAYON DE LUNE

Moi ? Moi ?

LE CHEF

Vous ! Vous !

RAYON DE LUNE

Il est fou, il est fou, fou, fou, fou, fou, fou, fou.

LE CHEF (*lyrique*)

Pas du tout, pas du tout, pas du tout, pas du tout.
Je vous veux et, vous voulant, veux un rendez-vous
Où
Je me puisse traîner à vos jeunes genoux,
Où
Nous puissions devenir on ne peut plus époux.
Ah ! les doux ! les futurs doux
Instants où l'on sera saouls
D'être sens dessus dessous !
Ah ! ah ! Hi ! hi ! Ho ! ho ! petit rayon, je veux
Pour y râler que tu me prêtes tes cheveux
Dont l'odeur m'incendie ainsi que des épices !

(*Posément*)

Justement, par un sort que j'estime propice,
Ma femme a dû partir chez son oncle Sulpice.
Je suis libre et puis donc t'offrir de partager
A l'heure dite du berger
Ma couche accoutumée à ne plus héberger.
Dans la blancheur conjugale de ses draps rêches,
Que des angles poignants et des contours revêches.

RAYON DE LUNE

Si bien je vous comprends, vous voulez, cette nuit...

LE CHEF

Que tu me sois compagne et m'ôtes cet ennui,
Qui, plus cruel et dissolvant que les picrates,
S'accumule parmi le cœur des bureaucrates.

RAYON DE LUNE

Seras-tu généreux ?

LE CHEF

Comme un oriental.
Je te veux écraser d'or gouvernemental
Et même, en souvenir du plaisir que nous prîmes.
Quand j'en aurai. je t'abandonnerai mes primes.

RAYON DE LUNE

Ah ! Don Juan, bandit !

LE CHEF

Petite biche !
Dis, est-ce dit ?

RAYON DE LUNE

C'est dit ! Ça biche !
Chiche
Qui s'en dédit !

(Pas de cancan.)

(Le chef de bureau enthousiaste improvise en l'honneur du quadrille naturaliste une ballade que notre poète a composée autrefois en l'honneur de Rayon de Lune et dont il se souvient fort à propos pour en faire cadeau à son chef.

Ballade du quadrille naturaliste.

Foin des filles en rang d'oignons
Dont la pudeur est mohicane !
Leurs jambes sont donc des moignons ?
Nulle ne vaut, qui ne cancane,
Est mazette celle qui cane,
Car la gosse n'est bien qu'arquant
Tous ses tarses en bec de cane.
Qui n'ose cancan est carcan.

Pour moissonner les clairs pognons
Des gentlemen retour de Cannes,
Il n'est que les vermeils trognons
Du quadrille où tant l'on boucanne.

Rayon d'or en râle plus qu'Anne
A faire le grand écart quand
L'admire toute la gent khane.
Qui n'ose cancan est carcan.

Rayon de lune continuant :

Et jamais nous ne rechignons.
Nous travaillons sans coups de canne.
Quand nous nous crêpons le chignon,
Les mots sifflent en sarbacanes.
Nos psychiques sont sans arcanes.
Zola, des Rougon-Macquart khan,
Envierait telle qui ricane.
Qui n'ose cancan est carcan.

ENVOI

Filles et gens du chicard camp,
Près nous jamais l'on ne chicane.
De la Butte jusqu'en Toscane
Qui n'ose cancan est carcan.

(Le chef de bureau s'éclipse en chahutant. Rayon de Lune reste seule et s'assied.)

PLANCHE N° 5

L'IMPRESARIO : *La danseuse vieillit, vieillit étrangement et peu à peu, par une conversion miraculeuse, se trouve être la maman du poète.*

LA MAMAN *parle :*

C'est parce que tu es plaintif que tu m'évoques,
Méchant qui m'oubliais, mon pauvre pauvre gas !
Que de dégoûts ! que de dégâts !
Tes habits, ton cœur sont en loques !
Nul ne prend soin de toi, nul ne t'aime ! pardon.
Pardon de n'avoir point déserté ma province
Pour parer à ton abandon.
Moi qu'en toi si souvent une autre image évince,
Me voici, mon petit, mon faible... qu'as-tu donc ?

(L'image s'évanouit.)

PLANCHE N° 6

L'IMPRESARIO : *En s'apitoyant sur sa misère, le poète évoque tout naturellement l'image de la mansarde où il fuma tant de scaferlati ordinaire en l'honneur des Muses. Il se revoit monologuant, un soir de gel, sous la lampe charbonneuse.*

LE POÈTE *soliloque en fumant :*

Il convient savourer les feuilles de Nicot
Lorsque l'on n'a que de l'eau pure pour Cliquot.

Ça donc, que je serais un Van der Bilt fantasque
Si mon manchot de frac avait plus d'une basque,
Mon portefeuille d'autres feuilles que du job,
Et si je n'étais pas aussi jobbeux que Job !
Fumons et procréons ; n'ai-je point du génie ?
Tout poète appartient à l'embryogénie.

(Ici le poète se souvient qu'il entendit en lui des choses confuses qui ressemblaient — autant que cela est imaginable — à des voix éventuelles de personnages de roman ou de comédie.)

Par la mort ! il me semble qu'on me parle en moi !
Ma paresse native en conçoit de l'émoi.
O plume de feue oie, impatiente d'encre,
L'on peut être un oisif et n'être point un cancre !
Je ne veux pas que mes loisirs soient estampés !
Laissez-moi, messieurs mes héros, fumer en paix.
Hola ! encor quelqu'un à la voix embryonne !
Encore un vibrion qui vibre et vibrionne !
Assez ! je ne suis pas à vos ordres, mais bien
Vous aux miens, Ludovic, Eusèbe ou Félibien,
Et ferai, s'il me plaît, votre psychologie
Quand j'aurai vaporisé toute la régie.

L'AMANT DU ROMAN ÉVENTUEL

Monsieur ! procréez-moi ! je voudrais voir le jour !

LE POÈTE

Le jour ! joli cadeau ! La terre, gai séjour !
Rien ne vaut le néant, vois-tu. La France est lasse
Et tous les cœurs bien nés baignent dans la mélasse.

L'AMANT DU ROMAN ÉVENTUEL

Cependant vous m'aviez juré que je serais.
Le soleil me devait un faisceau de ses rais.
Déjà mûrissait une femme
Idéale à qui je devais donner des morceaux d'âme.
Nos soupirs fatiguaient les nuits.
Ses mains avaient le don d'endormir mes ennuis
Et, de bons procédés doux échange, mes lèvres
Avaient le privilège d'apaiser ses fièvres.
Que nous nous disions donc de choses au balcon !
Que je ténorinais et qu'elle était falcon !

LE POÈTE

Voilà donc pour quel fade et fâcheux cataplasme,
Imbécile, tu veux quitter ton protoplasme ?

L'AMANT DU ROMAN ÉVENTUEL

Oui, mon cher, je m'ennuie et veux être actuel,
Il me navre à la fin d'être si virtuel !

De ton cerveau jupitérien fais que je gicle !

LE POÈTE

Zut ! tu ne naîtras pas ! tu n'es qu'un sot article.

(La vision disparaît.)

PLANCHE N° 7

L'IMPRESARIO : *Le mot* article *évoque au dormeur une visite qu'il vint faire au Grand Critique pour lui offrir son premier et unique volume de vers.*

Scène : LE POÈTE, LE GRAND CRITIQUE.

LE POÈTE

M'sieu l'critique, écoutez-moi donc !
V'là des vers bien faits et pleins d'élégance !
M'sieu l'critique, écoutez-moi donc !
V'là des vers qui f'ront fureur à London.

LE GRAND CRITIQUE

Non, monsieur, je n'vous écout' pas !
Je n'lis plus les vers depuis mon enfance.
Non, monsieur, je n'vous écout' pas,
Fichez-moi la paix ! C'est l'heur' de mon repas !

LE POÈTE

M'sieu l'critique, écoutez-moi donc !
C'sont des vers spéciaux qui veul't dire quelqu'chose.
M'sieu l'critique, écoutez-moi donc,
Fait' leur un' petit' plac' dans vot' grand feuilleton.

LE GRAND CRITIQUE

Non. monsieur. je n'vous écout' pas.
Mes lecteurs ne s'plaisent qu'aux machin' en prose.
Non, Monsieur, je n'vous écoute pas.
Le critiqu' n'parle pas quand il n'palpe pas !

(Ils se volatilisent.)

PLANCHE N° 8

L'IMPRESARIO : *Le poète qui n'a pas un sol, vaillant ou pusillanime, se voit pour conquérir la gloire dans la cruelle nécessité de s'approprier le numéraire d'autrui. Cette pensée évoque instantanément dans son esprit bien français l'image nationale du gendarme. Mais, ô stupeur. ce gendarme est un gendarme lyrique, un bon gendarme dont les bottes légendaires doivent avoir été taillées dans le même cuir que les fériques qui faisaient sept lieues à l'enjambée.*

LE GENDARME

Ça, faut-il que je verbalise
Contre ce monsieur sans valise?
Sied-il?
Oui.
Je suis une gendarme subtil,
Paradoxal, mais d'aujourd'hui,
Un hérétoclite Pandore,
Dont le cœur maréchausséen d'amour se dore
Et qui se ravit qu'on l'adore!
Il convenait que je parusse!
Je suis imbu de romans russes!
(Considérant le poète endormi.)
Cet habit n'est point de l'elbeuf!
Cet homme a plus mangé de vache que de bœuf.
Et de vache enragée, oh! que de vache amène.
Décidément c'est la Providence elle-même
Qui m'amène.
(Au dormeur.)
Mon garçon, tu me parais mûr pour les cachots
Où sans doute on ne vous sert point de mokas chauds
Ni de babas au malvoisie
Mais où tu mangeras pour le moins à ta faim
Enfin!
Et pourras à ta fantaisie
Sécréter de la poésie
Sans t'affoler de la saisie
Proche
Ni redouter toutes les autres anicroches.
La prison est un lieu charmant
Et qu'on lapide de reproches,
Bien souvent sans discernement.
Paterne est le gouvernement,
Le gouvernement est paterne
Qui en fait virer la poterne
Sur ses fils dans le dénûment,
Qui n'ont au sot loto d'une existence terne
Gagné ni quine ni quaterne.
Il leur procure la lanterne,
L'eau, le feu, l'air et l'aliment.
C'est un lieu discret et charmant
D'être tant à l'abri des hommes!
On y peut piquer d'exquis sommes,
Se ficher d'acquérir des sommes;
On y peut, si l'on a du diabolique au corps,
Tenter entre les rimes riches des records.
Sans redouter l'apparition des recors.
De toutes les villégiatures commodes

C'est de beaucoup la plus commode.
Tu verras, à l'abri des sergots et des codes,
Comme on a l'esprit libre à lyriser des odes !
Crois-moi ; tout bon poète aime le violon
Où l'on flemme, où l'on peut passer sa vie au long !
Rien pour ta gouverne mentale
Ne te vaudrait la paille gouvernementale !

(Il l'emmène tout uniment.)

PLANCHE N° 9

L'Impresario : *Mesdames et messieurs, en voici bien d'une autre. Il paraît que toutes ces histoires-là sont de simples blagues. Le poète que vous avez vu allongé dans l'herbe et savourant son hebdomadaire repos va reparaître dans un instant en habit rouge, mauve ou gris-perle, à revers éclatants (les seuls revers que désormais il puisse connaître, paraît-il), orné d'un gardénia ou d'une orchidée, enfin monsieur très éclaboussant!*

Le voici.

le poète *déclare :*

Or tout ça, ce sont des rengaines, messeigneurs !
Le critique et l'huissier ne sont plus mes saigneurs.
Le poète miteux est d'essence baderne ;
Moi, je crésuse, étant le poète moderne.
J'ai su faire un Eden de ces temps infernaux
Et je gagne ma vie au cœur des grands journaux.
Oui, j'ai poignon sur poche et j'ai pignon sur rue.
L'époque ne m'est plus revêche ni bourrue.
Le public, malgré les sales cafés qu'on sert,
Ne voulant plus aller qu'aux seuls cafés-concerts,
Je rythme des refrains cochons pour les divettes
Et spécule sur les gants-caleçons d'Yvette.
Je suis très de mon temps et mon temps n'est pas dur.
J'exploite l'or stellaire et les mines d'azur,
L'Etat fait gibouler sur nos jaquettes almes
L'averse des rubans et la grêle des palmes,
Nous sommes désormais puissants comme des rois
Et c'est en un sens neuf que nous portons nos croix.
Donc, bons seigneurs, chrétiens, protestants ou lévites,
Ce sont de vieux clichés sans valeur que vous vîtes.
Nous jouons à la Bourse ; on nous cote au Parquet
Et je serai nommé prince au prochain Banquet.

L'Impresario : *Sur cette bonne pensée, le poète sursaute et se réveille. Le jour inonde son sublime cerveau et met en déroute les ombres chinoises, japonaises ou coréennes et les spectateurs par surcroît.*

Romain Coolus

Le Vœu d'être chaste [1]

VI

— Pardonnez-moi de vous avoir dérangé, s'excusait, le lendemain, Mme Mériel, en invitant Gilbert à s'asseoir. On ne vous voit plus ici ; il paraît que notre frivolité vous fait peur ; nous sommes trop mondains pour vous ! Ce n'est pourtant pas ma faute, je vous l'assure. Dieu sait s'il me tarde de reprendre mon train de vie, mes heures de lecture, de prière. C'est vrai, qu'on deviendrait païen à se tenir ainsi du matin au soir en parade, à regarder s'amuser ces jeunes fous. Hier, je n'ai seulement pas eu le temps de finir mon rosaire ; un chapelet à peine ! Heureusement l'abbé Resongle a la manche large ; il me comprend ; il me plaint. Grâce à lui, j'espère ne pas me brouiller tout à fait avec le bon Dieu.

Gilbert s'excusait à son tour, invoquait la règle sulpicienne, le devoir de vacances à rédiger. Et Mme Mériel :

— C'est d'un devoir aussi, qu'il s'agit cette fois, mon cher enfant. Je voudrais que vous puissiez donner quelques heures par semaine à Bernard. Le malheureux est en train d'oublier le peu qu'on lui avait appris l'an dernier chez l'abbé Besançon. Et s'il échoue de nouveau en novembre, il n'y aura plus moyen de le tenir enfermé, j'en ai peur. Que deviendra-t-il alors ! Quelle vie mènera-t-il à Bazerque ? S'il consentait seulement à s'occuper d'agriculture comme son père ? Il est vrai que mon mari n'y a guère brillé, le cher homme ; on l'a exploité. Mais Bernard ! Je le vois déjà entre les mains des maquignons, des usuriers, de tous les aigrefins du pays. C'est que nous ne sommes pas aussi riches qu'il le paraît, mon cher enfant. Je l'ai dit à Bernard ; il n'a fait que rire ; il croit que je le trompe, que j'exagère pour l'obliger à travailler. C'est pourtant vrai. Je ne sais pas où l'argent passe. C'est ma faute peut-être. Je n'ai jamais eu la tête bien forte pour les chiffres. Et maintenant je me fais vieille, on abuse de moi, on me vole, on me ruine... Si ça continue de ce train-là, je me demande où nous en arriverons, ce que deviendront mes enfants après moi. S'il

(1) Voir *La revue blanche* des 15 décembre 1899 et 1er janvier 1900.

tenait un diplôme, je serais moins inquiète pour l'avenir de Bernard; nous en ferions un avocat, un substitut, avec la protection de notre cousin Darbouste, le conseiller à la cour... Vous voyez, je vous dis tout, mon cher abbé; et je vous ennuie peut-être. Mais c'est une habitude que j'avais prise avec votre mère... Et vous aussi, n'est-ce pas, vous êtes un ami de la famille. Vous voudrez bien vous occuper de Bernard.

— Je vous remercie d'avoir pensé à moi, répondit Gilbert; je suis tout à vos ordres. Quand voulez-vous que je commence?

— Vous vous entendrez avec mon fils; je vais le faire appeler.

Mais Bernard appelé ne se dérangeait pas. Il fabriquait des cartouches; l'ouverture était proche; il n'avait pas une minute à perdre...

Mme Albanie et Gilbert le trouvèrent installé avec ses sacs à plomb et ses boîtes de poudre dans le bureau-capharnaüm du rez-de-chaussée. Claire l'assistait. Gâterie de sœur aînée, affectation de goûts masculins, elle avait ainsi accoutumé de partager les occupations de son frère. Après lui avoir fait chercher les mots dans le dictionnaire, quand il composait ses thèmes ou ses versions, Bernard l'avait dressée à doser la poudre et le plomb, à sertir les cartouches. Et elle s'acquittait de sa fonction, avec des rêves de vie sportive devant les yeux, des vignettes de quelque costume de chasse à jupes courtes qu'elle avait le projet d'endosser à l'ouverture, et qui la faisaient exagérer d'avance ses paroles, ses attitudes garçonnières. L'affaire expliquée, Bernard se prêtait d'assez mauvaise grâce aux projets de sa mère. Travailler son latin, à quoi bon ? Son unique chance, à l'écrit, était d'avoir un surveillant myope et un voisin fort en version. Des leçons ? et dans quel temps ? La matinée apppartenait au cheval ; l'après-midi à la sieste et le soir aux réunions de famille. Il cédait pourtant devant l'insistance maternelle; on prenait jour, et Mme Mériel, délivrée de ce souci, satisfaite de la soumission apparente de son fils, se mettait à bavarder avec Gilbert, tandis que Claire et Bernard, assis devant une table chargée d'ustensiles, s'activaient à la confection des cartouches.

Mais Claire bientôt lâchait ses outils, le plomb lui avait noici le bout des doigts et le sertissage lui avait donné un commencement d'ampoule.

— Assez travaillé pour aujourd'hui ! s'écriait-elle, en décrochant la guitare suspendue au mur au-dessous d'un trophée d'armes ; et, la tête penchée, les sourcils froncés légèrement, elle tendait les cordes, préludait, chantait enfin, en s'accompagnant, une chanson espagnole. Elle ne faisait que fredonner d'abord, afin de ne pas gêner la conversation de sa mère et de Gilbert ; mais à mesure que la chanson accentuait son rythme, précipitait son allure, la chanteuse s'animait, oubliait de se contraindre. Elle n'avait qu'un filet de voix et ce filet était âcre ; mais cette àcreté même, cette chaleur nerveuse s'accordait avec ce qu'elle essayait de dire, avec le rauque dialecte, les coups de soleil et d'ombre, les élans de passion et les langueurs subites de la habanera.

Los hijos de mimorenas

. . . .

Gilbert ne perdait pas une note.

Mais Bernard intervenait :

— Pas si vite, tu manques l'effet, faisait-il observer à sa sœur. Et il reprenait le motif à sa façon. J'en suis sûr, expliquait-il. C'est comme ça qu'Anita le donnait aux Folies Toulousaines. Demande-le plutôt à Adrien. Elle lui a coûté assez cher à apprendre, cette habanera ; il ne l'oubliera pas de si tôt…

— Suffit ! ripostait Claire. Je te dispense de me parler des maîtresses d'Adrien…

C'était sans doute indiscret d'en écouter plus long, et Gilbert se le reprochait un peu ; mais les histoires que lui contait Mme Mériel étaient d'un si médiocre intérêt : cancans de village, racontars de sacristie — le séminariste ne résistait pas à la curiosité de suivre les propos du frère et de la sœur.

— Les maîtresses d'Adrien ? répliquait Bernard ; sois tranquille, je ne les connais pas toutes. Mais cette Anita était vraiment une bonne fille. Tu aurais tort de lui en vouloir. C'est elle qui m'a présenté à Adrien. Et elle m'a donné d'excellents tuyaux sur lui. Il paraît que…

— Assez, assez ! insistait Claire. On pourrait nous entendre…

— Baste ! reprenait Bernard, tu sais bien que maman est dure d'oreille, et quant à Gilbert, s'il entend, et bien, que veux-

tu que ça lui fasse ? Il en a entendu d'autres, notre cher abbé ! Allons ! parce qu'il porte une robe au lieu d'un veston et qu'on lui a rasé le sommet du crâne, faudrait-il pas se gêner avec notre petit Gil ? Avec ça qu'il ne sait pas ce que parler veut dire. Tiens pas plus tard qu'il y a un mois, le soir de ma colle, au Pré Catelan, on m'a montré son ancien béguin, Rose Fonarme, les plus belles épaules de Toulouse. Il allait bien, avant sa conversion, Monsieur l'abbé !

— Tais-toi, je te prie, laisse l'abbé Gilbert tranquille ! ordonnait Claire. Adrien et toi, vous n'êtes seulement pas capables de le comprendre. C'est très bien, ce qu'il a fait, oui, très bien, de s'être retourné comme ça tout d'un coup, de s'être donné à Dieu. Ne blague pas. C'est plus intelligent, avoue-le, que de s'abrutir au café, ou d'aller prendre sa culotte au cercle, comme le dit élégamment ce brave Adrien...

Bernard avouait ; mais il ne voulait pas que sa sœur dît du mal de son fiancé.

— C'est un chic type, affirmait-il ; il s'habille comme un ange, ses cravates sont un rêve. Et comme il se tient bien à cheval !...

— Ajoute, souriait Claire, qu'il a la poche bien garnie et que son futur beau-frère puise à volonté dans sa poche ; n'est-il pas vrai, mon petit Bernard ?

— Si tu n'as pas confiance dans mon jugement, demande à l'abbé Resongle, répondait modestement Bernard...

Et Claire :

— Oh ! l'abbé ! Il suffit qu'Adrien ait promis une statue de la Sainte-Vierge à la fabrique, pour qu'il lui trouve toute espèce de mérites. Vous vous entendez tous pour m'obliger à le prendre.

Claire se taisait, un pli au front, soucieuse ; puis, haussant légèrement les épaules :

— Celui-là ou un autre, qu'importe d'ailleurs ? soupirait-elle, puisque je n'aurais jamais l'occasion de choisir. Que je prenne mon mari des mains de l'abbé Bouzigues ou de l'abbé Resongle... ? Puis après un nouveau silence : C'est égal, concluait-elle, je n'ai pas encore dit mon dernier mot.

— En effet, tu as la ressource de rester vieille fille, plaisantait Bernard, sœur gâteau, tante à héritage. Voilà un bel avenir...

Pendant que ces étranges confidences se murmuraient entre le frère et la sœur, Mme Mériel achevait d'expliquer à Gilbert la brouille récemment survenue entre l'abbé Bouzigues et sa servante. Tous les deux l'avaient prise pour arbitre. Mission délicate, à laquelle le séminariste l'encourageait par de vagues assentiments.

Il était tout au malheur de Claire.

« Ainsi, se disait-il, voilà une jeune fille riche, jolie, adulée, heureuse en apparence, et au fond, quelle misère ! Donnée, livrée, presque au premier venu. Et pour tout appui, pour tout conseil, un frère sans cœur, une mère sans cervelle. Oui, mais elle est coquette. C'est sa coquetterie qui la perd, autant que la faiblesse de sa mère... Inutile de la plaindre. Allons ! dis qu'elle a des yeux qui te parlent et que ses louanges te montent à la tête, concluait-il. Tu ne t'apitoierais pas tant sur elle, mauvais chrétien, si elle avait le malheur d'être laide. »

Gilbert détourna les yeux aussitôt

Une chambrière entrait en même temps, appelait ces dames. La couturière venait d'arriver de Toulouse.

Et Claire, se levant, battait des mains.

— Vite, maman ; c'est mon amazone qu'on apporte. Bravo ! Je serai prête pour le rallye-paper des Saint-Elix, à Radegonde !

Mme Mériel s'excusait auprès de Gilbert à qui Mlle Claire offrait la main de haut et en plongeant, selon la mode de l'année.

Gilbert et Bernard étaient seuls.

— Maintenant, à nous deux, mon cher abbé, disait Bernard. Tout à l'heure, à propos de ces répétitions, je n'ai pas voulu faire de la peine à ma mère. Mais, vous savez, le bachot ? je m'en fiche. Pensez donc ! avant d'être bachelier de philosophie, il me faudrait — je me connais — trois ans au bas mot. Trois ans ! Est-ce que j'ai une tête à me laisser coffrer pendant trois ans ? Toute la vie, alors ! Zut ! Je plaque le bachot.

— Et que comptez-vous faire ?

— Rien ; je chasserai, je monterai à cheval comme mon beau-frère. Je me marierai... plus tard... L'abbé Resongle me trouvera bien un parti ; je m'adresserai à mes anciens maîtres du Caousou. Parlez-moi de ceux-là, pour dénicher des héritières.

Quelque jeune fille du commerce, une ancienne élève du Sacré-Cœur qui sera trop heureuse de décrasser ses écus en épousant le beau-frère de M. de Favaron. Oh ! je ne suis pas exigeant pour la dot : trois cent mille francs ; de quoi monter ma maison, mon écurie : un cob à deux fins pour la selle et pour la charrette anglaise, une paire d'anglo-normands pour le landau.

Et puis c'est tout.

— Je vois que vous êtes un garçon raisonnable et de goûts modestes, répondit Gilbert. Cependant il me semble qu'un diplôme ne nuirait pas à vos projets d'avenir. La peau d'âne de l'Université complèterait heureusement l'effet des parchemins beau-fraternels. Pensez-y ; et, si le cœur vous en dit, comptez sur moi. Vous devez être un peu rouillé, j'en ai peur ; nous referons connaissance avec les classiques latins, avec Virgile, avec Horace...

— Eh, eh ! Horace a du bon, appuyait Bernard. Il connaissait les femmes, ce gaillard-là. Eh, eh ! Ils ne s'embêtaient pas les Romains !

Gilbert avait rougi...

— Monsieur Mériel, reprit-il gravement ; nous avons été camarades ; je ne l'ai pas oublié, je ne vous demande pas de l'oublier non plus. Je vous prie seulement de vous rappeler mon nouveau costume. Simple question de nuances ; je compte sur votre savoir-vivre pour ne pas me contraindre à vous les faire observer.

VII

La fête de l'Assomption approchait ; les préparatifs de la procession mettaient en mouvement les gens de Bazerque. La libéralité de M. de Favaron, promulguée au prône par l'abbé Resongle, avait piqué au vif l'amour-propre paroissial. Il fallait faire grand, il fallait faire neuf.

On s'y évertuait.

Chez les frères maristes, instituteurs libres, aussi bien qu'à la maison des sœurs de la Sainte-Famille, éducatrices communales des filles, on s'ingéniait à des surprises. On ne se contentait pas, cette année, de découper des bannières bleues, des oriflammes roses, forêt de papier qu'on voit, d'habitude, se balancer aux mains des enfants, en tête du cortège. Plus com-

pliqués, objet de combinaisons savantes, des pavillons, des dômes se machinaient, destinés à abriter sous leurs arcs de verdure une série d'emblèmes, d'attributs pieux : une Couronne d'Epines, une Sainte Bible.

On parlait même d'un Agneau Pascal sensationnel, d'un véritable agneau, empaillé toutefois, qui devait figurer porté sur un brancard, dans un décor de prairie.

M. Sudre, pharmacien, esprit libre, mais passionné pour la taxidermie, avait consenti à préparer lui même le sujet fourni gratuitement par le boucher Estup.

Mais les sœurs de la Sainte-Famille avaient trouvé mieux encore. Elles complotaient une représentation des litanies de la Sainte Vierge. La Rose Mystique, la Tour d'Ivoire, l'Arche d'Alliance défileraient, donnant une forme sensible aux invocations des fidèles.

Le Miroir de Justice était une glace ancienne prêtée par Mme Mériel, et la Tour d'Ivoire, une tour Eiffel en carton-pâte, souvenir de l'Exposition, rapporté de Paris par un serrurier enthousiaste.

Ainsi tout Bazerque travaillait à la gloire de Marie. L'abbé Resongle partageait son temps entre les ateliers où s'élaboraient ces merveilles ; il y mettait la main à l'occasion ; il donnait une idée, rectifiait le dessin d'un dôme, la découpure d'une oriflamme. Chez les sœurs, il inventait à la pointe des ciseaux un modèle de calice en papier d'argent ; chez les maristes, les manches retroussées, il aidait les peintres, brossait les décors comme un manœuvre. Après quoi, fatigué, il chavirait son chapeau, épongeait son front, encourageait les artistes d'une prise de tabac. Le brave homme en arrivait à oublier la pêche à la ligne, à négliger les petits pois du presbytère.

Le soir, chez les Mériel, il racontait les progrès de l'œuvre, les miracles de la journée.

— Vous en faites trop, Monsieur le Curé ; si vous continuez, vous tomberez malade avant la fin ! lui disait Mme Mériel en le réconfortant d'un petit verre de bénédictine. Mais le curé protestait. La joie de réussir lui enlevait la fatigue. Il lui semblait être à ses débuts dans la sacerdoce, quand, nouveau vicaire à Saint-Jérôme de Toulouse, il organisait la procession de la

Fête-Dieu : vingt pavillons, quatorze bannières, plus de cinquante congréganistes en robe blanche...

— Hélas! soupirait-il, nous ne pouvons pas égaler ces magnificences ; mais, dans la mesure de nos forces, nous aurons travaillé au bon renom de la paroisse et au triomphe de notre sainte religion ! Et se tournant vers le bel Adrien de Favaron, qui venait maintenant tous les soirs, de Villefranche, faire sa cour à Mlle Mériel : C'est Dieu qui vous a inspiré, mon jeune ami, l'apostrophait-il. Nous nous endormions ici dans une coupable indifférence ; grâce à vous, à votre générosité, la paroisse a retrouvé son élan. Tout le monde a voulu suivre votre exemple. Tenez, aujourd'hui encore, la congrégation des enfants de Marie a décidé de renouveler les rubans de moire bleue qui servent d'insigne à ses membres. Ces pauvres petites ne sont pas riches ; elles prendront sur le budget de leur coquetterie pour subvenir à la dépense : double profit pour le bon Dieu... Enfin ; mais ceci sous toutes réserves, mon cher ami, ajoutait l'abbé Resongle d'un air de mystère, enfin j'ai tout lieu d'espérer que les orphéonistes de Baziègcs nous prêteront leur concours. Vous savez qu'ils ont eu le premier accessit de lecture à Carcassonne. Ils rehausseront la cérémonie...

L'heure du bézigue avait sonné depuis un moment et l'abbé laissait passer l'heure. La partie commencée, sa carte en l'air, prête à couper une brisque, il s'arrêtait, repris par son idée fixe. C'était un détail oublié qui lui revenait, une lettre à écrire tout de suite.

— La provision de papier d'argent est épuisée ; je me suis chargé de la commande...

Mme Mériel l'admirait.

— Comment pouvez-vous penser à tant de choses? Ménagez-vous, Monsieur le Curé, prenez garde!

— Le bon Dieu me soutiendra ; répliquait l'abbé Resongle. Et il s'administrait un second verre de bénédictine.

La question du chant faillit tout entraver. Il s'agissait de choisir les motets que devaient chanter les enfants de Marie, et le choix n'allait pas tout seul. L'abbé Nohèdes, qui s'était chargé de cette partie du programme, avait sur la musique religieuse des idées qui n'étaient pas celles de M. Béquine,

organiste attitré de la paroisse. L'abbé tenait pour la sévérité de la liturgie, M. Béquine pour les flons-flons d'opéra, qu'il accommodait en cantiques. Il y eut conflit, menace de démission de l'organiste, toute une affaire, que l'abbé Resongle, indifférent en ces matières, trancha en imposant les compositions du R. P. Lambillotte, musicien douceâtre et canonique.

Cette difficulté réglée, il n'y avait plus qu'à penser à la décoration de l'église et des maisons devant lesquelles devait passer le cortège.

Chez les Mériel, tout le monde était en l'air. Depuis Claire, grande ordonnatrice, jusqu'à Bernard, chargé des travaux de pyrotechnie, car on avait résolu de clôturer la fête par des illuminations accompagnées de fusées et de bombes — chacun s'occupait à sa manière. Gilbert lui-même était appelé, consulté à chaque instant. Claire ne pouvait rien faire sans lui. Ç'avait été d'abord le plan d'ensemble à inventer, à dessiner : un décor de verdure et de fleurs qui devait envelopper la façade tout entière. Puis les détails, les guirlandes, les couronnes. Déjà les antiques palissades de buis qui clôturaient le jardin avaient été tondues et des mains diligentes tressaient les menues branches en cordes, en festons, en astragales. Un large transparent représentant N.-D. de Lourdes devait, encadré dans une croisée du premier étage, former le centre de la composition, que compléteraient à la dernière heure les orangers du jardin alignés le long du mur et, avec les orangers, les hortensias, les hémérocales, les glaïeuls, toutes les fleurs du parterre offertes en un bouquet grandiose.

Gilbert avait fini par se passionner pour ces choses. Il s'attendrissait sur la communauté de vie que les préparatifs de la fête avaient inaugurée dans la maison.

Il croyait par moments remonter les âges, revivre un de ces moments de ferveur qui animaient jadis les familles chrétiennes. L'attitude de Claire encourageait cette illusion. Elle avait depuis quelques jours un air enthousiaste et grave qu'il ne lui connaissait pas encore, avec cependant des fusées de gaieté çà et là, mais d'une gaieté blanche, sans malice, comme de quelque jeune nonne folâtrant dans le cloître avec ces compagnes. Elle chantait ; sa voix s'unissait à la voix des jeunes servantes

qui l'aidaient à tresser le buis. C'était un cantique sentimental du père Hermann :

... le jour ne paraît pas encore
Oh ! nuit, cruelle nuit, dureras-tu toujours !

. . . .

En percevant ce timbre de pureté, ces paroles d'innocence, Gilbert se demandait si c'était bien Claire qu'il entendait, la Claire du tennis, la fiancée frivole d'Adrien de Favaron. Mais elle avait toujours eu de ces contradictions en elle, des passades de ferveur religieuse après des temps de dissipation et de folie. Elle était, selon le caprice de l'heure, la vierge folle ou la vierge sage, et elle était l'une ou l'autre avec une égale ardeur, un pareil emportement à se donner tout entière. Gilbert le savait et cependant il ne pouvait pas s'empêcher de prendre au sérieux sa dernière métamorphose. Sa sévérité fléchissait, sa prudence désarmait devant elle. Ils causaient, et leurs propos tournaient vite aux confidences.

Elle était curieuse de savoir comment, dans quelles circonstances, il était revenu à Dieu. Elle s'informait de la vie qu'il menait au grand séminaire, de l'heure à laquelle on se levait, on se couchait, des plats qu'on servait au réfectoire, du vestiaire, du linge... Le règlement lui paraissait bien sévère, le lever à cinq heures en plein hiver, et ce maigre rigoureux pendant tout le carême ! L'interdiction de recevoir des dames au parloir l'intriguait beaucoup. Quoi ! pas même une parente, une cousine ? « C'est donc qu'on se méfie de vous, qu'on ne trouve pas votre vocation assez solide ? » Elle s'effrayait aussi de la durée des méditations à la chapelle : « Une heure ! les genoux doivent vous faire mal ! » Cependant elle approuvait Gilbert d'avoir quitté le monde. Les fêtes, le plaisir, c'est si vide, à la longue ! Et malicieusement : « Vous le savez mieux que moi, d'ailleurs », ajoutait-elle. Puis se ravisant : « Ne regrettez-vous jamais votre liberté ? »

— Jamais ! répondait Gilbert.

— Vous avez pris le bon parti affirmait-elle de nouveau. Puis, avec un soupir : Ah ! si l'on n'était pas si lâche ! Elle baissait les yeux : Je vais vous étonner peut-être, mon ami. Mais il y a des jours où j'ai envie de faire comme vous, d'entrer en religion. Mais, on ne voudrait pas de moi, sans doute ?

— Pourquoi pas, si vous étiez vraiment appelée? Mais il n'est que temps de vous décider, souriait Gilbert. Que dirait ce pauvre M. de Favaron?

— M. de Favaron? Ne vous mettez pas en peine de lui. Il ne serait pas long à m'oublier. Mais avant d'entrer au couvent, il faudrait savoir lequel. Carmélite ou sœur de Charité? Conseillez-moi, Monsieur l'abbé. Pas d'ordre enseignant surtout. Sœur férule, jamais! La coiffe blanche des religieuses de Saint-Vincent de Paul, à la bonne heure! Voyez-vous ma figure au fond? La cornette ne m'irait pas mal, je crois. Et puis, je serais brave. Et savez-vous? Plus tard, quand vous seriez un bon vieux prêtre et moi une très antique religieuse, peut-être vous nommerait-on aumônier de l'hôpital. Et nous finirions de vivre ensemble en nous exhortant à bien mourir. N'est-ce pas que ce serait charmant? Vous riez; vous ne me croyez pas capable d'un coup de tête. Prenez garde, Monsieur l'abbé, ne me mettez pas au défi. Pensez-vous donc que ça m'amuse tant que ça de me marier? Je suis une ignorante c'est vrai, une coquette aussi par moment, quand je m'ennuie. Mais je vaux tout de même mieux que ma vie, Monsieur Gilbert. Ah! tenez, je sens bien que j'aurais raison de me révolter, de ne pas vouloir ce qu'on a voulu pour moi. Je ne suis pas la poupée que vous imaginez peut-être. Pour être heureuse, il me faut quelque chose qui m'emplisse le cœur, une passion, bonne ou mauvaise, il me la faut, entendez-vous? Croyez-vous que M. de Favaron puisse me l'inspirer...?

Gilbert ne savait que répondre. Les messieurs directeurs du grand séminaire n'avaient pas prévu une consultation de ce genre, dans leurs instructions de vacances.

Mais était-ce bien sérieux? Simple fantaisie d'enfant gâtée: un tour de piété entre deux tours de valse. Peut-être. Peut-être aussi le coup de la grâce, le vent de l'Esprit qui passait sur cette âme, qui la jetait vers Dieu? Et dans ce cas, il serait, lui, Gilbert, l'instrument choisi pour son salut!

Le séminariste se taisait, perplexe, hésitant entre la prudence qui lui conseillait de ne rien trancher, de s'en référer à ses supérieurs, et la charité chrétienne qui le poussait à secourir une âme en détresse.

La brusque entrée de Bernard le tira de l'embarras de conclure.

— Vous causiez? interrogea le mauvais garçon en toisant Claire et Gilbert.

Il s'allongeait en même temps sur le canapé, disposait un coussin sous sa tête pour la sieste.

Pas la peine de vous déranger ; je viens ici pour dormir, je dors...

Mais Claire ne se laissa pas démonter.

— Oui, dit-elle, nous causions, Monsieur l'abbé et moi ; nous causions de choses sérieuses. Le salut de mon âme ; rien que ça ; mon bonheur dans ce monde et dans l'autre. Dois-je me marier ou entrer au couvent ?

— Au couvent, Ophélie, au couvent ! ordonna Bernard avec une intonation et un geste de théâtre. Et après une pause : Farceuse, va ! ajouta-t-il. Puis se tournant vers Gilbert.

— Et s'il n'y a pas d'indiscrétion, que conseillez-vous à ma sœur ?

Le parti de Gilbert était pris.

— J'allais lui répondre, dit-il, qu'en pareille matière, le plus sûr est de s'en rapporter à sa mère et à son confesseur.

Claire secoua la tête d'un air de dépit...

— L'abbé Resongle ? gouailla Bernard. Un jeune directeur ferait mieux son affaire, pas vrai, sœurette ?

VIII

Le grand jour était arrivé, un beau dimanche bleu et blanc voué aux couleurs de la Sainte-Vierge ; en haut, dans l'azur, des flocons d'ouate comme des cygnes en voyage ; en bas, sur la blancheur des draps tendus le long des murs, du papier bleu en festons, en guirlandes. Les vêpres étaient dites ; la procession venait de sortir. La porte de l'église grande ouverte dégorgeait, avec les fumées de l'encens, le flot des pavillons et des bannières. Lentement, accompagné de la sonnerie plus lente des cloches, le cortège s'avançait, se déroulait dans la rue.

L'abbé Gilbert à son rang, un peu en avant du chœur des chanteuses qu'il avait mission de diriger, se retournait, jetait un coup d'œil en arrière, prêt à modérer ou à presser l'allure, à

rectifier les distances entre les groupes. Tout allait bien, mieux qu'il n'avait osé l'espérer. Les inventions naïves de ces dévots et de ces dévotes de village, les coloriages grossiers, les décorations rudimentaires, prenaient, assemblés ainsi, promenés en plein air, une belle signification d'emblème et de symbole. Dans l'éclat du soleil estival, à travers la vapeur exhalée des encensoirs et des urnes, une illusion se faisait, un rayonnement d'apothéose. Jusqu'aux figures des fidèles qui semblaient changées aussi, plus expressives, comme exaltées par le courant de vie religieuse qui, depuis quelques jours, emportait la paroisse. Même chez les indifférents, chez ceux qui assistaient au défilé en spectateurs, du haut de leur fenêtre ou du seuil de leur porte, des réminiscences de piété attendrissaient les regards, ordonnaient des attitudes concordantes avec l'âme de la foule. La Grâce passait, douce, conquérante, courbait les têtes devant elle. Cependant on avait pu craindre un moment des manifestations hostiles ; au café du Siècle, centre de propagande radicale et franc-maçonnique, des conciabules avaient été tenus, disait-on, des résolutions avaient été prises. Sur le passage du cortège des coups de sifflet partiraient embusqués, l'hymne révolutionnaire éclaterait mêlé à la détonation des pois fulminants, à l'haleine sacrilège des boules puantes. Et tout s'était borné aux casquettes enfoncées sur les yeux, aux attitudes ironiques de quelques tâcherons en blouse de travail, debout, bras croisés sur la porte du caboulot, d'où l'on avait, en manière de protestation, exilé, ce jour-là, les lauriers-roses... L'écueil franchi, Gilbert s'épanouissait plus librement dans l'atmosphère de cordialiié pieuse émanée de la fête. Pour la première fois depuis les vacances, il se sentait en accord avec son milieu, en sympathie avec cette vie paroissiale où il n'avait guère rencontré, d'abord, que déceptions et déboires. Mais c'était sa faute probablement et il avait mal vu jusque-là. Non, ce n'était pas fini ; le prêtre avait conservé sa haute fonction mystique dans les campagnes. Ce monde réaliste du village pouvait à de certains jours se hausser aux sublimités de la foi. Le séminariste rendait grâce à la Sainte Vierge de lui avoir révélé ces choses. Un élan de reconnaissance le faisait se tourner vers la statue qui s'avançait majestueuse et souriante, dominant de la tête la suite bariolée des pavillons et des dômes. Les textes

sacrés récités à l'office du jour, les paroles des hymnes et des proses chantées à la louange de Marie lui revenaient à la mémoire : « Je me suis élevée comme le palmier de Gadès et comme les rosiers de Jéricho… J'ai grandi comme un bel olivier dans la campagne et comme un platane le long du chemin, au bord des eaux vives… »

Comment, par quelle étrange confusion, en vint-il à détourner vers Claire Mériel, ces images consacrées par l'Eglise à la mère de Dieu ? Il s'attendrissait sur elle, sur ses fiançailles, sur la prochaine déchéance dont la menaçait un mariage indigne d'elle. Pauvre rose blanche de Jéricho ! Pauvre âme orageuse et débile ! La fragilité même de son actuelle candeur la lui rendait plus précieuse ; il aurait souhaité de la préserver, de la vouer telle qu'elle lui apparaissait aujourd'hui en sa blancheur immaculée d'enfant de Marie, de la donner à la Sainte-Vierge.

Ce rêve le hanta jusqu'à la fin de la cérémonie. Le long des rues endimanchées, dans l'odeur du fenouil et du romarin écrasés sous ses pas, plus tard sur la place au moment où la statue en suspens, oscillant en l'air comme pour un essor surnaturel, se fixa sur son piédestal, telle une reine au milieu de son peuple, plus tard encore dans l'église, pendant la minute suprême de la bénédiction, le séminariste poursuivit cette vision d'une Claire sublimée, fiancée par lui à Jésus.

(A suivre.) ÉMILE POUVILLON

La Relégation (1)

I

« Quiconque, ayant été repris de justice pour crime, viendrait à être convaincu d'un nouvel attentat serait, après en avoir subi la peine, transféré, pour le reste de sa vie, dans le lieu de déportation des malfaiteurs », dit le Code du 25 septembre-6 octobre 1791 (art. Ier, titre II).

Le décret du 24 vendémiaire an II (15 octobre 1793) fixe définitivement le principe de l'amendement des coupables en vue des travaux utiles de la colonisation. Les individus qui tombent sous le coup de la loi sont soumis à l'obligation du travail, et le libéré doit recevoir une concession de terre, des outils, des graines, l'assistance de l'Etat. On pense ainsi fixer au sol par des avantages réels des gens dont le vice était surtout pauvreté et misère.

Deux frégates partirent de Lorient chargées de condamnés; mais, poursuivies par la flotte anglaise, elles périrent, et la tentative de colonisation pénale ne fut reprise que le 30 mai 1854, date de la loi sur la transportation des condamnés aux travaux forcés. Ce fut une expérience désastreuse : la criminalité ne cessa d'augmenter et rien ne paraissait pouvoir la restreindre. Dans les villes surtout, mille causes surexcitaient la récidive. Il fallait purger des infections sociales les capitales populeuses, le grand Paris faubourien.

Pendant des années, la Chambre élabora des projets pénibles, décalques de la loi du 30 mai 1854, reprenant la même théorie de répression, le même système d'amendement. L'insuccès de la colonisation pénale n'était une leçon pour personne, et les récidivistes coupables de simples délits furent traités de même façon que les assassins et les faussaires.

La loi du 25 mai 1885 sur la relégation entre ainsi dans notre code. La transportation y est étendue à une catégorie de délinquants qui, par suite de condamnations principales insignifiantes, deviennent passibles d'une peine accessoire perpétuelle. Ces mots hurlent d'être ensemble, et l'on ne s'explique pas par quel artifice, le législateur a pu réussir à les accoupler.

II

En Nouvelle-Calédonie, l'arrivée prochaine des récidivistes alarma à juste titre la population.

Au lieu de peupler nos colonies des hommes de bonne volonté qui manquent de travail sur le sol métropolitain, nous les abandonnons sur le pavé jusqu'à ce que la misère et la faim les entraînent à une fatale extrémité.

Au lieu de transporter nos ouvriers malheureux à la Calédonie, pendant qu'ils sont honnêtes, on va transporter en relégation ceux des bandits qui

(1) Voir, du même auteur, La Libération, dans *La revue blanche* du 15 août 1899.

méritent le moins d'égards, substituant ainsi l'élément dégradé à l'élément honnête, continuant ainsi à favoriser le malfaiteur et donnant à l'autre le temps de se dégrader (1).

Cette critique acerbe, mais justifiée, empêcha peut-être qu'on lâchât immédiatement les relégués à travers le territoire calédonien.

Les colons, de même que les métropolitains, croyaient qu'effectivement la nouvelle loi ne pouvait porter que sur les individus les plus coupables.

L'administration pénitentiaire locale n'était pas mieux renseignée. Au surplus, elle ne prépara rien pour la réception des récidivistes. Et, lorsque le 25 janvier 1887, le transport affrété *Ville de Saint-Nazaire* débarqua un premier envoi de relégués à l'île des Pins, le vieux dépôt des Invalides du bagne qui succédèrent aux déportés politiques, n'était même pas évacué. Des forçats vêtus de toile blanche, propres et railleurs, ennuyés d'être dérangés dans leur villégiature, protestèrent contre les intrus, et avec quel dédain !

La traînée d'éclopés et de herniaques, de ramasseurs de « mégots » et de « fileurs de comète », était-ce vraiment l'avant-garde de l'armée du crime dont on parlait toujours et qu'on ne rencontrait nulle part ? — A en juger aux mesures prises, au déploiement de la force publique, prête à faire feu, on se trouvait évidemment en présence des pires malfaiteurs.

Curieusement, les relégués, à côté de leurs hardes déposées à terre, regardaient le chaud paysage, la plage brillante et gracieuse de Kounié, semée de corbeilles madréporiques, et suivaient, l'œil attendri, l'anse évidée de la presqu'île de Kuto s'arrondissant, tapissée de verdure, jalonnée de pins colonnaires tout le long d'un cercle bordé de sable. Ils regardaient aussi les bâtiments couverts de tôle blanche, la caserne d'infanterie de marine, la maison du commandant supérieur, grave personnage, la poste, l'école, les magasins et vingt autres cases plus discrètes cachées dans les lianes grimpantes et fleuries. Ils pensaient aller demeurer là-dedans et y finir leurs jours.

Une foule de fonctionnaires allait et venait ; il en sortait de tous les coins ; des ordres se croisaient, des commis filaient avec des paperasses, d'autres survenaient qui en prenaient connaissance, à l'abri d'une ombrelle, pendant que le docteur, sceptique et délicat, se mettait à palper les récidivistes, à les tâter, à leur ouvrir la bouche, les auscultant à tour de rôle, esquissant une moue de connaisseur, surpris de leur dégénérescence physique, de leur rachitisme général.

Tout à coup, après avoir procédé à l'appel, des surveillants militaires, le revolver au côté, engoncés sous le casque décoré du faisceau des licteurs, placèrent brusquement, à l'aide de bourrades, la troupe guenilleuse sur deux rangs et l'emmenèrent camper plus loin.

(1) Lettre de M. Léon Moncelon, délégué de la Nouvelle-Calédonie au Conseil supérieur des colonies, à M. Schœlcher, vice-président de la Chambre des députés, 1886.

Elle quitta la presqu'île réservée à la seule administration. Ce fut le défilé lamentable d'une gueuserie en plein soleil encadrée de fantassins en tenue de campagne, de chiourmes à galons d'argent s'évertuant à talonner les traînards. Des canaques de la police indigène, porteurs de sagaies et de casse-têtes, éclairaient la marche et, ceux que le ministre avait traités de « pionniers de la civilisation dans nos possessions françaises » marchaient obéissants derrière ces sauvages, vers Uro.

Un peu sur la droite, le pic N'Ga se dressait solitaire et raviné, couvert d'une fougère sèche. Des roches calcinées ou pourries surgissaient en taches d'argent, et des broussailles tordues sortaient du sol rouge.

Devant eux, une petite plaine s'allongeait et allait mourir à la mer indéfiniment étale. Parfois un rideau d'arbres noirs la masquait, puis on la revoyait plus loin dans les échancrures, au travers des palétuviers, des bois de fer, des gaïacs, au-dessous des élégants pandanus dont les clairs panaches remuaient à la brise du large.

Une colline bientôt barra la route et domina la plaine : c'était le vieux Uro, centre de la première « commune » des déportés de 1871, repris depuis longtemps par l'exubérante végétation qui avait escaladé le camp abandonné, l'église et l'hôpital.

III

La nouvelle loi astreignant les relégués collectifs au travail, l'administration pénitentiaire, avant de savoir comment les employer, commença par créer six classes d'ouvriers d'art, qu'elle munit de sept classes de manœuvres, leur allouant des salaires dont elle prit la moitié pour elle. Alors, elle songea qu'il y avait beaucoup à faire à l'île des Pins. Le pays autrefois cultivé par les déportés politiques, — tombé à des impotents, aux vétérans de l'île Nou qui venaient y achever dans le repos une existence bien remplie, écoulée tout entière au service du bagne, — était retourné à la brousse. On ne retrouvait plus rien des anciens défrichements ; les cases tombaient, les sentiers avaient disparu. Où prendre le personnel nécessaire? Le ministre avait été prévoyant. Avec les 300 récidivistes, on vit arriver :

1 Commandant supérieur de pénitencier.
1 Commandant de pénitencier.
1 Sous-chef de bureau.
5 Commis rédacteurs.
1 Conducteur des travaux.
2 Piqueurs des travaux.
4 Contre-maîtres des travaux.
1 Agent des cultures.
1 Instituteur.
2 Médecins de la marine.
1 Pharmacien.
20

20 Report
1 Aumônier.
35 Surveillants militaires.
10 Sœurs de Saint-Joseph de Cluny.
1 Capitaine d'infanterie de marine.
1 Lieutenant d'infanterie de marine.
98 Soldats d'infanterie de marine.
21 Gendarmes (3 brigades).
1 Lieutenant de gendarmerie.
10 Gardes de police indigène.
1 Juge de paix.
1 Greffier de justice de paix.
Total..... 200

Tous ces employés de l'Etat, venus de France en première ou deuxième classe, avec femmes et enfants, plus un nombreux bagage, ont droit à des indemnités coloniales qui dépassent les appointements fixes d'Europe. Il fallut leur préparer des logements, leur défricher des jardins, les doter d'une domesticité ou d'auxiliaires qui fissent leur ouvrage ; — c'est à quoi on utilise les relégués.

Lorsque le commandant supérieur eut trouvé des scribes, des gâte-sauce, des pépiniéristes, un cocher dernier style, l'autre commandant voulut aussi des larbins, sa femme un maître de piano pour les petites, et le sous-chef de bureau initia aux mystères de la comptabilité les récidivistes les plus aptes aux écritures. Il n'y avait pas de raison pour laisser le conducteur des travaux sans aides ; il organisa son bureau et le pharmacien réclama des rouleurs de pilules, le docteur des « cataplasmiers », lesquels absorbaient l'alcool des médicaments. Enfin l'aumônier eut des chantres et des sacristains.

La chiourme inférieure imita le grand état-major ; le chef de camp eut son écrivain (la « bête à plume »), des lampistes, des porte-clefs ; et chaque ménage de surveillant son « garçon de famille » pour tenir la maison, laver le linge, faire la cuisine et soigner les enfants.

On vit bientôt dans les bureaux, embusqués derrière l'encrier, certains relégués pistonnés, indispensables à leurs maîtres, autoritaires vis-à-vis de leurs camarades ; ceux-là faisaient la pluie et le beau temps et distribuaient les places.

De tous les dignitaires de l'île des Pins, le major était le plus surmené. La visite n'en finissait plus, le matin. On voyait aboutir à l'hôpital ce qui restait des relégués disponibles, tous les délabrements, toutes les guenilles humaines, de vraies détresses, une majorité de récidivistes invétérés, bras débiles, incapables de travail.

Quand sonnait la cloche, les cases se vidaient, les derniers truands de la Cour des miracles grimpaient la colline, gueux de tous pays, une bande de boiteux, de tortillards, d'infirmes, de scrofuleux, piliers de prison, allant quémander du quinquina et du repos.

IV

Les premières femmes reléguées n'arrivèrent qu'un an après, par le *Magellan*, le 5 mai 1888. L'embarras de l'administration pénitentiaire locale, non prévenue, fut extrême, elle ne savait où loger ces « dames ». Provisoirement, elle s'arrangea pour les mettre à l'abri des regards profanes. Le fait est qu'elles n'avaient rien à gagner à une lumière trop crue.

Les scribes du camp, faillirent se trouver mal et les deux cents fonctionnaires des l'île dePins poussèrent un cri d'effroi. Elles furent installées dans de vieilles baraques abandonnées que l'on entoura de palissades. Ce campement reçut officiellement le nom de Dépôt des Femmes reléguées, terme trop long, remplacé par celui plus catégorique de *Paddock*.

Le même mot désigna aussi la construction mieux appropriée qu'il fallut édifier quand survinrent d'autres convois.

Pendant dix ans, du 27 novembre 1885 au 31 décembre 1895, il a été transporté 7.421 relégués dont plus de moitié à la Nouvelle-Calédonie. Dans ce lot, il faut compter 360 femmes.

Ne sachant comment leur assurer dans les ateliers pénitentiaires une occupation suffisante, l'administration ne les maintient au Paddock qu'en attendant qu'elle puisse les engager ou les établir « dans des conditions suffisantes de bon ordre et de moralité ». Les plus jeunes ont seules la chance d'être demandées et casées.

Il existe à Nouméa une maison de confections complaisante qui engage journellement des femmes reléguées pour débarrasser l'administration. La patronne de cet établissement bien en cour possède vraiment le type de l'emploi, c'est une façon de sous-maîtresse, enfarinée, épaisse et doucereuse, ayant autrefois sacrifié à Vénus, rangée maintenant, très digne, mariée avec un libéré qu'elle tient dans une sorte de cage grillée et dorée où il passe sa vie entre *Doit* et *Avoir*. Sous l'enseigne que fendille le soleil, au coin de deux rues désertes, la véranda abrite un étalage de marchandises, étoffes, chapeaux et costumes. Des mannequins alignés font faction à l'entrée du magasin. Des femmes, dans le fond, ont l'air de coudre ou d'attendre le client. La maison se recommande d'une excellente tenue, de sa propreté et du chiffre de ses affaires. Jamais de bruit anormal. Une ruche d'abeilles qui butinent. Les reléguées, arrivées de trois jours en petite robe d'indienne et le paquet à la main, gagnent probablement de bonnes journées, car elles changent vite de mise, prennent des chapeaux à plumes et ont des bijoux. Aussi la patronne satisfaite les mène à la campagne, en voiture, telles des pensionnaires qui jouissent d'un jour de sortie.

L'administration pénitentiaire plaça ailleurs d'autres reléguées dans d'excellentes conditions d'amendement. A un moment donné, on en trouva dans les cafés du chef-lieu en qualité de *barmaids*.

C'est chez le directeur de l'administration pénitentiaire, — il le déclare lui même, — qu'on prépare le mieux les relégués à la liberté future. Il en a au moins une douzaine, mêlés à des forçats. Tous ces gens-là vivent ensemble, sortent la nuit, et ont pour chef un surveillant militaire réduit lui-même aux fonctions de domestique, cocher ou écuyer-servant, cireur de bottes ou planton.

L'administration pénitentiaire est censée former ses pupilles à l'exercice d'un métier ou d'une profession. Elle ne sort pas de sa routine pour la relégation ; elle reprend sur nouveaux frais son œuvre néfaste. C'est une reproduction de l'ancien bagne qu'elle établit. L'état-major, la discipline, les exploitations et les dépenses sont semblables. Elle récidive dans l'erreur.

Son bureau de placement est une agence louche, une officine qui soutire le cautionnement au client : il fallait d'abord verser une somme de 50 francs pour obtenir un relégué ; mais comme les

demandes d'engagement n'affluaient pas, elle a baissé le prix de moitié. Les colons sont réfractaires à la main-d'œuvre pénale, les services publics n'en veulent pas ; — elle ne vaut pas le pain qu'on lui donne ; — et la domesticité dont on abuse tant aux colonies ne peut s'y recruter. Aussi un des premiers soins du Département a été de traiter avec une compagnie minière et de consentir une cession de main-d'œuvre pénale. L'homme joue ici l'office d'esclave à vendre, c'est le contrat de chair humaine. Cette fois-ci, au lieu de prendre le forçat à l'île Nou, on le sort de l'île des Pins et on le jette dans l'engrenage de la spéculation.

Cette brillante opération fut signée le 1er mars 1890 pour finir en 1894. L'administration fournit, en conséquence, à la Société d'Exploitation de mines de la Nouvelle-Calédonie 400 relégués à raison de 1 fr. 83 l'un ; — prix débattu.

Mais n'ayant pas les qualités d'endurance du bagnard, les récidivistes rendirent peu de travail. Ce fut un marché de dupes.

V

Jeté au mépris de la loi dans un milieu déjà encombré de libérés sortis du bagne, le relégué est peut-être exposé à des rechutes ? En principe, on peut le croire ; en réalité, il n'en est rien. La Libération et la Relégation ne fraternisent pas volontiers, à moins qu'ils n'y ait une femme comme trait d'union. Elles ressentent l'une pour l'autre une répulsion manifeste.

On s'explique naturellement que la population libre ait du mépris pour la population pénale, elle souffre de sa présence ; mais quelle cause creuse un fossé entre deux individus d'origine commune, que les criminalistes craignaient de voir s'entendre et se corrompre mutuellement ?

De nos observations, il résulte que les libérés se croient d'essence supérieure aux relégués. Dans le crime, il est une hiérarchie indiscutable, des nobles, des barons audacieux et forts, et les relégués ne sont plus que les serfs, le menu fretin bon à rien.

Le juste rapport qui doit exister entre le délit et la peine, entre le crime et le châtiment, ayant échappé au législateur, est rétabli sur place par le libéré, et selon ses moyens. Il n'admet pas au même traitement que celui qu'il subit le chemineau irréductible, le vagabond de la « petite pègre » et il considère le récidiviste condamné à résider perpétuellement dans la colonie comme un intrus qui vient lui enlever une part du fief héréditaire. La place ne peut être tenable pour deux êtres si différents. La suprématie du libéré est celle du premier occupant, attestée par d'antiques exploits, par la renommée qui accompagna ses pas et s'affirma au bagne d'où il sort. La stupide malfaisance du second est le produit de la prison commune, école primaire du vice, d'où viennent les vulgaires filous, les peureux petits voleurs, qu'il dédaigne souverainement.

L'administration pénitentiaire est du même avis et préfère son

premier né au second. A la *Collective*, les relégués sont conduits en parias, en malhabiles qui n'ont pas su aller à l'île Nou. La chiourme pour eux est plus rèche, les camps mieux gardés et les canaques de la police indigène plus agiles quand il s'agit d'assommer les fugitifs.

La nourriture qui fait partie du mauvais traitement général est mesurée de façon que le relégué ait juste de quoi ne pas mourir de faim. Elle coûte 0,47 centimes ; celle du forçat vaut le double.

Le libéré et le relégué ne se ressemblent pas, n'ont ni les mêmes allures ni les mêmes façons. L'un est vif, l'autre apathique ; le premier saignerait un homme, le second n'écraserait pas une mouche ; l'un est nomade par besoin d'activité, l'autre vagabond de tempérament. Le libéré exerce un métier quelconque, plusieurs même ; le relégué ne sait rien faire, il est venu au monde fatigué.

Dans le langage imagé du monde des escarpes, le relégué n'est qu'une *Pièce du Chili*, une monnaie n'ayant pas cours, un être de mauvais aloi, vilaine contrefaçon des produits sonnant clair, frappés à l'empreinte du code. Les relégués ont encore d'autres surnoms, ce sont des *Sénateurs*, briscards de la prison, vétérans qu'entretient l'Etat. Ou bien, des *Trappistes*, chemineaux connaissant les portes où l'on distribue des soupes, une confrérie de mendiants vivant sur le commun. Ces qualificatifs disent exactement ce qu'est la Relégation.

VI

De même pour les engagements facilement consentis qui dégrèvent le budget pénitentiaire, en mettant à la charge de tierces personnes l'entretien et le salaire des relégués, le mariage est une forme originale de l'exploitation pénale. En procurant femme à ses condamnés, l'administration n'accorde un dernier viatique que pour économiser les frais à venir.

Mais la femme reléguée mariée échappe à l'autorité légitime du mari ; elle supporte double tutelle et peut être réintégrée à la relégation collective par simple mesure administrative, — quand elle a cessé de plaire. — La loi ordinaire n'existe plus, la femme est victime d'une lettre de cachet et ne peut se réclamer du code civil. A plus forte raison, si le mari venait à être libéré, à changer de résidence, la femme ne pourrait le suivre.

C'est une étrange situation. L'administration pénitentiaire débrouille la difficulté à sa manière, avec petit bénéfice ; au bout de quelque temps de pénitence, elle conseille au mari d'opérer comme simple particulier, de verser caution d'engagement, et la reléguée pourra revenir au foyer conjugal à titre de domestique engagée à tant par mois, plus les vivres.

VII

Les relégués de la première section mobile détachés à l'Ouaménie, ne furent pas les seuls qui, de l'île des Pins, se répandirent sur la

Grande Terre ; un décret du 2 mai 1889 désigna bientôt la baie du Prony comme lieu de relégation collective. C'est à dater de ce jour que la Nouvelle-Calédonie se trouve envahie par un nouvel élément, car au sortir de l'île des Pins, les Trappistes vont traîner par toutes les routes et tendre la main à toutes les portes.

La baie du Prony est une des grandes échancrures de la côte calédonienne dont les crêtes capricieuses se rabattent en anses tranquilles.

Le paysage y est d'un puissant pittoresque : les pointes hérissées s'avancent vers le large et la grève tourne brillante et minéralisée, coupée de rivières ferrugineuses qui descendent de hautes montagnes.

Depuis de nombreuses années, l'administration pénitentiaire exploite les forêts de cette région, abattant les essences rares, les chênes-gomme, les bois de rose, les milnéas, saccageant les kaoris superbes, ne replantant rien. Pour faire place aux relégués, elle évacua ses forçats et éparpilla les *Pièces du Chili* un peu partout, au camp Sébert, à la ferme Nord, à Port Boisé, à la baie des Requins ; et la dévastation continua de plus belle.

En sa ruineuse stérilité, elle ne sait qu'inventer pour occuper son personnel. Elle monte des camps, les démolit, installe des scieries mécaniques où l'on débite des pavés de bois pour l'hôtel de son directeur. Elle a même un jour fabriqué un chargement de sabots pour ses forçats de la Guyane.

Quand elle pose des rails sur le sol et dresse des appontements sur le rivage, ce n'est évidemment que pour tuer le temps et motiver ses dépenses, car on ne sait à quoi passent les matériaux qu'elle prépare et qu'elle transporte.

Trace-t-elle des routes ? Elles se dirigent toujours en sens contraire de la colonisation libre, vont d'un camp à un autre, ne voient que la circulation pénale, ses voitures et ses cavaliers, ses corvées de va-nu-pieds et ses fonctionnaires en bottes molles. Elle ne communique avec le chef-lieu qu'au moyen de ses chaloupes à vapeur, et, seuls, ses évadés circulent par voie de terre pour aller rapiner dans les alentours et se faire coffrer par les gendarmes de Plum ou du Pont-des-Français qui veillent et touchent des primes de capture,

Pendant longtemps, elle s'opposa à l'ouverture de chantiers miniers à proximité de ses terres, et les raisons qu'elle invoqua sont phénoménales : elle prétendit que les mineurs détruiraient les forêts et que leur présence autour de ses camps serait un danger pour ses pensionnaires.

Il existe aux environs de la baie du Prony diverses exploitations qui se trouvent sur le passage des évadés. On tire de ces mines du cobalt et surtout du chrôme : elles appartiennent à divers colons, MM. Kresser, Picot, Maning, etc.

Les relégués collectifs dont l'administration pénitentiaire a la garde et que les mauvais traitements et la faim poussent dans la brousse se glissent le long des mines, s'embusquent à proximité des magasins ou des gourbis des travailleurs et, après s'être assurés que les

ouvriers sont au chantier, pénètrent chez eux et râflent en un clin d'œil tout ce qu'ils peuvent rencontrer, vêtements et vivres. Ils n'ont, en effet, rien à se mettre sur le dos, ni sous la dent.

Il est très rare d'en voir s'adresser franchement aux mineurs lesquels sont des libérés des travaux forcés. n'aimant guère leur visite, mais néanmoins fortuitement hospitaliers et se bornant, en ce cas, à leur donner momentanément le gîte et le couvert.

Les *relégots* errent aussi de mine en mine, se dirigeant cahin-caha sur Nouméa où ils sont sûrs de parvenir, car les canaques ou les gendarmes les ramassent en route et les y conduisent.

C'est par fournées de trente ou quarante qu'on les amène, le vendredi, au Palais-de-Justice, devant la juridiction civile dont ils relèvent. Et chaque fois, à chaque audience la question est sans cesse débattue, à savoir si on doit les condamner pour évasion ou les remettre à l'administration pénitentiaire qui leur infligera une peine disciplinaire. En effet, peut-on considérer les prévenus comme en état d'évasion réelle ? Ont-ils quitté le territoire de la relégation assigné par la loi ? Ils se sont, il est vrai, écartés à des distances variables du camp collectif, et il nous paraît qu'en ce cas le tribunal n'a pas à se prononcer.

Quoi qu'il en soit, ainsi qu'en un conseil de guerre, leur affaire est vite réglée, les mois de prison tombent avec ensemble sur le troupeau hébété, et il en revient un nouveau à la suivante audience.

VIII

En Nouvelle-Calédonie, les dispositions obscures de la loi embarrassent le magistrat qui se souvient en condamnant le récidiviste qui s'évade, n'être qu'un fonctionnaire colonial. Et quand le relégué est replongé dans sa geôle, au pain sec et à l'eau, les fers aux pieds, la face rasée et les cheveux tondus, tel un forçat, l'Etat survient, enrégimente le galérien récidiviste et le soumet à des obligations militaires. Certains font encore partie d'une *classe*, et d'autres, pour comble, n'ont pas perdu la capacité électorale et seraient en droit de la revendiquer et d'en user.

Des faits aussi anormaux justifient toutes les critiques. Les relégués nous apparaissent comme les victimes d'un système de répression basé sur l'injustice et l'iniquité.

Pour que rien ne manquât à l'œuvre détestable, une administration qui ne pouvait discerner son chemin à travers le labyrinthe légal, en a été chargée. Ayant la difficile mission d'appliquer une loi d'erreur, elle s'est évertuée à la rendre encore plus trouble, entassant faute sur faute, s'exerçant à la fraude des textes, reprenant ses tristes expériences de colonisation pénale, démoralisant le mariage, spoliant les indigènes, s'introduisant au sein de la colonisation libre dont la loi elle-même l'écartait ; ne voyant en définitive que l'exploitation du bagne par le bagne.

JULES DURAND

La Croix d'honneur

PRÉFECTURE DU PLATEAU-CENTRAL

CABINET DU PRÉFET

—

Le Préfet du Plateau-Central à Monsieur le Ministre de l'Intérieur.

Sous ce pli, j'ai l'honneur de vous adresser, conformément à vos instructions, mes propositions concernant la promotion du 1er janvier dans l'ordre de la Légion d'honneur. J'ai réduit à quatre, selon les termes de votre circulaire de décembre, le nombre des candidats proposés : ce sont MM. Bedu-Martin, Collombier, Lajambe, et Jolivet. Chacun de ces candidats me paraît, à des titres divers, digne de la haute distinction que j'ai l'honneur de solliciter pour eux ; mais je crois devoir présenter en première ligne M. Bedu-Martin, doyen des maires de mon département, que son grand âge et les services rendus depuis près de cinquante ans à la cause démocratique me semblent désigner plus qu'aucun autre aux faveurs gouvernementales ; j'ajouterai que M. Bedu-Martin est le beau-père de M. Martin-Martin, député, et que sa décoration ne pourrait que produire l'impression la plus favorable auprès des électeurs de M. Martin-Martin.

1° Notice concernant M. Bedu-Martin

M. Bedu-Martin a déjà fait l'objet de nombreuses propositions; la première remonte à 1885; depuis cette époque, tous les préfets qui se sont succédé à la tête du Plateau-Central se sont fait un devoir et un honneur de signaler la vie toute de probité et de dévoûment à la cause républicaine de M. Bedu-Martin, et de demander pour lui une récompense à laquelle applaudiraient tous les républicains et tous les honnêtes gens. Le Préfet du Plateau-Central, en renouvelant la proposition de ses prédécesseurs en faveur de M. Bedu-Martin, tient à signaler en outre la parenté du postulant avec M. Martin-Martin, le nouveau député, son gendre, en insistant sur ce fait que, si M. Martin-Martin a été assez heureux pour grouper autour de son nom toutes les énergies républicaines et ramener à la République une circonscription qui jusqu'alors avait toujours voté pour les bonapartistes, une grande part en revient à la notoriété et aux sympathies qui avaient toujours entouré le nom de son beau-père, M. Bedu-Martin.

2° Notice concernant M. Collombier

M. le docteur Collombier dirige depuis quinze ans l'asile d'aliénés de La Gélinotte, près La Marche. Praticien habile et administrateur consommé, le docteur Collombier a su, dans l'accomplissement de ses fonctions délicates, se concilier l'estime et la sympathie de tous. M. le docteur Collombier est un enfant du département, où il ne serait pas impossible qu'il fût appelé quelque jour à jouer un rôle politique ; il est très apprécié, pour son tact et sa grande droiture, des diverses municipalités qui se trouvent en relations avec lui; sincèrement attaché aux institutions républicaines, les républicains du Plateau-Central accueil-

leraient avec satisfaction la distinction que je sollicite en faveur de ce postulant.

3° Notice concernant M. Lajambe

M. Lajambe est un des plus riches propriétaires terriens du Plateau-Central; fondateur et président d'une société coopérative, *l'Abeille Marchaise*, on le trouve toujours disposé à apporter le concours de sa grande fortune et de son activité organisatrice à toutes les œuvres de bienfaisance et de mutualité. Par son *Abeille Marchaise* qui compte d'importantes ramifications dans les milieux tant agricoles qu'industriels, et aussi parce qu'il se trouve avoir un pied dans la plupart des associations et sociétés du département, M. Lajambe est une force avec laquelle il est bon de compter; le jour en effet où il plairait à M. Lajambe de faire de la politique, et plusieurs personnalités le poussent vivement dans ce sens, nul doute qu'il n'acquière rapidement une situation prépondérante; M. Lajambe a toujours été gouvernemental, mais, pour le soustraire à certaines influences qui le travaillent en ce moment, j'estime qu'une distinction honorifique viendrait à son heure, justifiée par les nombreuses fonctions gratuites qu'il a toujours acceptées volontiers, et de nature à être accueillie favorablement par les populations du Plateau-Central, sans distinction de partis.

4° Notice concernant M. Jolivet

M. Jolivet, agent-voyer en chef du Plateau-Central, est un fonctionnaire intelligent et zélé, et au dévoûment duquel mes prédécesseurs, comme moi-même, se sont toujours plu à rendre hommage. Sous son habile direction, le réseau vicinal a été considérablement développé durant ces dix dernières années, et les études d'importants travaux d'art, celles notamment du pont de Trembles, ont été poussées activement. M. Jolivet est un républicain de la veille, qui s'applique à maintenir son nombreux personnel dans une voie fermement républicaine. Très estimé des différentes personnalités politiques du Plateau-Central, avec lesquelles il se trouve en constantes relations d'affaires, et dont il a su se concilier les sympathies par son caractère loyal et obligeant, la décoration de M. Jolivet, digne couronnement d'une carrière honorablement remplie, serait accueillie avec faveur dans tout le département.

Le Préfet du Plateau-Central,
JAMBEY DU CARNAGE.

Monsieur Martin-Martin, député, Paris.

Mon cher Monsieur Martin-Martin,

Deux mots seulement : Vous savez sans doute ce dont il s'agit, ou vous le devinez; je viens vous rappeler ce que vous m'aviez dit lors de mon dernier voyage à Paris : — Nous allons faire rougir cette boutonnière-là! — Y a-t-il du nouveau? Vous êtes témoin que je n'y songeais pas, mais vous y avez mis une insistance si affectueuse : — J'en fais mon affaire! vous m'avez répété. Et puis, n'est-ce pas, pas besoin de poser à la petite bouche devant vous : il est certain que maintenant que je me suis un peu fait à cette idée que je pouvais être décoré, cela me serait une grosse déception de ne pas l'être, non seulement pour moi, mais pour mon fils, pour ma fille aussi quand je la marierai; or je sens bien que si ce n'est pas maintenant, où j'ai cette chance de pouvoir compter sur votre haute influence, si ce n'est pas maintenant ce ne sera peut-être jamais. C'est pourquoi je viens vous prier, mon cher député, d'agir vigoureusement au ministère,

d'autant qu'à ce que je crois comprendre, ma décoration arriverait dans un bon moment pour vous et pour le parti, car on sait que je vous suis tout dévoué, et cela serait de nature à porter un grand coup, et à vous rallier bon nombre de suffrages, de voir que vous m'avez fait décorer.

Excusez le décousu de cette lettre, mon cher député, et croyez-moi votre inaliénable,

Gélabert, professeur d'agriculture.

Peut-être ne sera-t-il pas mauvais de rappeler au Ministre qu'en 1870, j'ai fait partie des mobilisés du Plateau-Central comme capitaine, et qu'à la révision des grades, après la guerre, on m'avait offert de me conserver dans l'armée régulière comme sous-lieutenant, ce qui fait que, si j'avais accepté, je serais probablement commandant à l'heure actuelle, et sûrement décoré.

Du « *Petit Tambour* » :

Un nouveau légionnaire

Nous croyons savoir que la prochaine promotion de la Légion d'honneur comprendra le nom de M. Aristide Gélabert, notre sympathique compatriote, le distingué professeur d'agriculture du département. Tout le monde au *Petit Tambour* applaudira à une décoration qui récompensera si justement l'homme de bien, le fonctionnaire irréprochable, le républicain convaincu, et aussi, ne l'oublions pas, le vaillant officier de l'Année terrible. De semblables distinctions honorent à la fois le citoyen qui les reçoit et le Gouvernement qui les donne, et nous nous plaisons à deviner ici la main discrète et délicate, l'intervention puissante et toujours efficace de notre éminent député M. Martin-Martin, qui mieux qu'aucun autre était à même de rendre et de faire rendre justice à la valeur de M. Gélabert, à son dévoûment politique, et à l'inébranlable fermeté de ses sentiments républicains.

Monsieur Martin-Martin, député, Paris.

Mon cher ami,

Tu connais mon opinion sur les décorations, Légion d'honneur, ou autres balivernes; du moins faut-il que cet attrape-nigauds nous serve à prendre des imbéciles de quelque utilité, de quelque importance ; or ce qui est pour toi, en ce moment, de première importance, ce sont les élections sénatoriales, et il ne faut pas te dissimuler que cela ne va pas tout seul : à tort ou à raison, vous vous êtes entêtés sur la candidature de ce pauvre Moulin dont le titre le plus clair à faire un sénateur est d'être à demi-gâteux, par avance. Il faut pourtant que nous le fassions réussir, et il réussira : seulement il convient

d'y mettre le prix. Pour cela, il faut que nous ayons Lajambe avec nous, et un bout de ruban rouge nous attache Lajambe ; je sais parfaitement tout ce que tu peux dire sur cette vieille fripouille, qui fait de la bienfaisance à soixante pour cent, et qui ne préside les sociétés ouvrières, que pour embrasser des petites ouvrières de moins de quinze ans. Mais, n'est-ce pas, à la guerre comme à la guerre ; Lajambe, d'abord, c'est de l'argent ; et puis, si nous ne l'avons pas avec nous, nous l'aurons contre nous, tous les amis de Caille le travaillent actuellement pour qu'il se porte concurremment avec leur patron dont il ferait le jeu au second tour. Je crois que le préfet a indiqué cela timidement dans son rapport ; mais ces rapports là ne signifient rien ; ce qu'il faut, c'est faire une démarche collective au ministère, et enlever la chose d'assaut ; voilà huit ans qu'il n'y a pas eu de décorations dans le Plateau-Central, le ministère doit t'accorder cela comme don de joyeux avènement, et à part Lajambe, je ne vois pas trop qui décorer ? Je ne parle pas de ce pauvre Gélabert, dont l'article du *Petit Tambour* (car cet article émanait très visiblement de lui) a provoqué un long éclat de rire. Ce brave Jolivet est un excellent agent-voyer, mais, que diable ! il n'y a pas péril en la demeure ; c'est déjà très bien qu'il soit proposé : la politique, d'abord, les fonctionnaires ensuite, plus on attendra, plus il aura fait de ponts, et mieux il méritera son ruban ; j'ai aussi entendu prononcer le nom du docteur Collombier. — Collombier est déjà presque fou, si on le décore il le deviendra tout à fait. Reste ton beau-père : mais tu connais l'aimable caractère de ce vieillard : le père Bedu a formellement déclaré qu'il refuserait la croix si on la lui donnait maintenant, qu'il ne voulait à aucun prix avoir l'air de te devoir quelque chose, qu'il avait déjà attendu seize ans, et qu'il pouvait donc bien attendre deux ans encore que tu ne sois plus député. La situation est ainsi bien nettement posée et délimitée ; à toi d'agir.

Mes hommages à tes dames, et bien à toi.

CARBONNEL.

De « *la Localité* » :

.....L'homme s'agite, le ruban le mène ! Nous écoutons impassibles, s'élever des marécages d'une politique de boue, les coassements de toutes les grenouilles panamistes gonflées vers le chiffon écarlate. Et nous songeons que c'est pour la jeter en pâture aux appétits des laquais électoraux, qu'un gouvernement de lâches et de cosmopolites arrache la croix d'honneur à cette même poitrine que notre grand et cher Déroulède offrait jadis, bouclier de la Patrie, aux balles et aux lances des uhlans prussiens !.....

JUVÉNAL.

P. c. c.
FRANC-NOHAIN

La Quinzaine dramatique

Renaissance. Représentations allemandes de Mme AGNÈS SORMA. — *Les Escholiers.* **Marguerite et Margot**, pièce en trois actes de M. HENRI DE SAUSSINE. — *Porte-Saint-Martin.* **Les Misérables**, drame en deux parties avec prologue et épilogue, trois actes et dix-sept tableaux mis à la scène par CHARLES HUGO et M. PAUL MEURICE, d'après le roman de VICTOR HUGO, musique de M. ANDRÉ WORMSER. — *Ambigu.* **A perpète !**, pièce nouvelle en cinq actes et sept tableaux, par MM. PIERRE DECOURCELLE, EDMOND LEPELLETIER et LÉON NANROF.

Mme Agnès Sorma, qui vient de donner au théâtre de la Renaissance, trois représentations de *Maison de Poupée* d'Ibsen, n'a fait que prendre contact avec un public français. L'accueil fut enthousiaste et promet de proches lendemains à ces trop brèves soirées ; déjà est annoncée, pour l'Exposition, une série de représentations allemandes, qui comprendra notamment : *Faust* et *la Pucelle d'Orléans*. Il convient donc d'attendre le printemps pour apprécier équitablement le talent de l'artiste berlinoise. On peut, dès à présent, l'affirmer tout de sincérité et d'intelligence, pour nous avoir avec une si parfaite fidélité, restitué Nora, avec son charme familier et sans apprêt d'oiselette embourgeoisée, si distante de la parisienne et de Réjane, la Nora authentique enfin, celle d'Ibsen et non de Meilhac. D'aucuns ont cru remarquer dans le jeu de Mme Sorma une parenté italienne : il est hors de doute que Mme Sorma a subi l'influence d'Eleonóra Duse. Comment une jeune artiste pourrait-elle y échapper : pourquoi, à moins d'un sot orgueil, essayerait-elle de se soustraire à un si puissant enseignement ? Aussi bien, il ne subsiste dans la manière de Mme Sorma aucune trace d'imitation proprement dite : seulement une analogie de méthode, une similitude de conception. La même recherche de sincérité, sans préoccupation de l'effet, frappe dès l'abord dans la façon de jouer qu'observe la troupe entière, très sobre, très d'ensemble. A nos comédiens puisse un tel exemple être salutaire et leur démontrer par surcroît quelle puérile erreur consiste à rechercher, pour la mise en lumière des types ibséniens, l'éclairage douteusement symbolique d'un vague soleil de minuit — ou de quatorze heures.

Avec *Marguerite et Margot*, représentée au Nouveau-Théâtre par les soins du Cercle des Escholiers, M. Henri de Saussine a tenté un retour à la comédie historique, un peu délaissée depuis Dumas. L'œuvre de M. de Saussine, dédaigneuse de l'éclat et du cliquetis romantiques, fait plutôt songer à Scribe. Mais Scribe eût sans doute trouvé bien tenue la trame de *Marguerite et Margot* : il aurait jugé indispensable d'en corser l'intérêt par une intrigue, qui n'eût pas

manqué de paraître bien misérable à M. de Saussine. Celui-ci n'a cherché, dans les tendres et tragiques aventures de la reine de Navarre qu'un conflit de caractères, empruntant aux événements, particulièrement dramatiques ici, leur héroïsme et leur beauté, sans l'adjuvant de l'anecdote. L'essai valait d'être signalé, il est incomplet. Alors qu'on n'exigeait de Scribe ou de Dumas qu'une vérité très relative, qu'une logique très superficielle, cette vérité, cette logique prennent une place prépondérante dans une œuvre de visées plus ambitieuse et de conception plus austère. Et l'effort de M. de Saussine a paru timoré. En supprimant délibérément tout illusoire piédestal à ses personnages, l'auteur prenait l'engagement tacite de les reconstituer en pleine humanité : leurs sentiments, leurs actes ne bénéficient plus d'aucun recul, mais redeviennent soumis aux objections d'une critique rationnelle. Ils n'y échappent pas, et l'erreur de M. de Saussine fut de conserver une part trop flagrante à la convention, qu'il avait dessein d'abdiquer. Néanmoins quelques situations assez vigoureuses et une expression souvent délicate prêtent un réel intérêt à cette tentative. *Marguerite et Margot* a pâti d'un cadre trop vaste et de l'insuffisance de sa principale interprète : roide et comme figée dans ses répliques, Mlle Brindeau donne bien peu l'impression de Marguerite et encore moins de Margot.

Du drame tiré par Charles Hugo et M. Paul Meurice des *Misérables*, on ne représentait jusqu'ici que la première partie : la pièce s'arrêtait au seuil du couvent de Picpus où Jean Valjean se réfugiait avec Cosette, après avoir réussi à dépister les limiers de Javert. Le théâtre de la Porte-Saint-Martin a mis à la scène la version complète. Aux douze tableaux primitifs sont venus s'en ajouter cinq autres, qui renforcent le spectacle d'un bon tiers et prolongent démesurément ce défilé de péripéties affadies. Car le prodigieux chef-d'œuvre est lamentablement défiguré. Les mains qui s'y portèrent, pour être filiales, n'en furent pas moins attentatoires et l'on dirait d'une suite de Delacroix tirée à Epinal. La première moitié de l'ouvrage, malgré la pesanteur du trait que nul génie d'expression ne magnifie, garde encore assez d'énergie et de vulgaire animation : les figures de Jean Valjean, de Fantine, de l'évêque, de Javert s'y détachent d'un relief presque vigoureux. Mais toute intensité d'accent disparaît dans la seconde partie, que pour un peu l'on affirmerait inspirée, médiocrement, des échantillons les plus éculés du genre feuilletonnesque. Là on perd complètement de vue l'origine, que quelques plaquages ou des noms propres sont insuffisants à rappeler. C'est, ma foi, tant mieux, et l'on peut se morfondre sans irrespect. L'ordonnance, le sens du livre sont à ce point trahis par la scène que le fameux contraste en arrive à s'invertir du tout au tout entre l'Epopée rue Saint-Denis, qui montre un Enjolras replet surveillant la trop placide barricade, et l'Idylle rue Plumet où, dans un décor grossièrement séraphique, passe la sinistre redingote de Marius.

Mlle Berthe Bady a minutieusement composé et rendu de façon bien saisissante la physionomie de Fantine, et Mlles Hélène Réyé et Eugénie Nau ont prouvé, dans les silhouettes de Gavroche et d'Eponine, beaucoup d'intelligence et de force. L'interprétation masculine est notablement inférieure, si l'on en excepte M. Desjardins (Javert). M. Coquelin, qui excelle dans les grands valets, figure bien imparfaitement Jean Valjean : qu'allait-il faire dans ce galérien ?

M. André Wormser a écrit une partition très développée, qui encadre et soutient heureusement cet interminable spectacle.

L'affiche de l'Ambigu réunit à la signature de M. Pierre Decourcelle les noms de MM. Edmond Lepelletier et Léon Xanrof. Cette collaboration n'a pas donné de résultats appréciables. En attendait-on ? Le drame intitulé *A perpète*, où à quelque semblant d'observation succèdent les plus énormes invraisemblances, ne diffère pas sensiblement des productions similaires, sauf par un tableau, celui de l'île Nou, dont le ton résolument comique produit l'effet odieux que sans doute les auteurs avaient escompté.

Alfred Athys

Notes

politiques et sociales

SUR LES ÉVÉNEMENTS D'ITALIE

Le procès Notarbartolo, qui se déroule en Italie depuis tant de jours et qui a été signalé par de si extraordinaires dépositions, évoque avec tout le passé historique et tous les récents méfaits de la *Maffia*, les conditions de la politique intérieure de la Péninsule.

Chacun sait que la Maffia sévit surtout en Sicile, cette province déshéritée, cette Irlande du Midi, où s'épand une misère atroce, où, à l'ombre des grandes propriétés terriennes triomphantes, subsiste la plus redoutable ignorance qu'on puisse noter dans l'Europe latine, germaine ou anglo-saxonne. Contre le paysan pressuré à merci, foulé plus durement encore que le serf de l'ancien régime, contre le petit citadin ruiné par les contributions d'octrois, contre le mineur des solfatares voué à la faim incessante, les agrariens, les bourgeois, ont formé, avec l'administration civile et militaire, une coalition bientôt séculaire. La Maffia, qui fut jadis la révolte organisée des classes inférieures contre le mauvais gouvernement des Bourbons, n'est plus, à cette heure, que la conspiration permanente des classes aisées, de tout temps protégées par le pouvoir, contre les petits, les malheureux et les mendiants. Elle dérobe ses membres à la justice, quand ils volent ou tuent; elle leur assure par préférence toutes les places lucratives; elle les décharge de l'impôt, des réquisitions de toute nature; elle pourrait se définir : une féodalité occulte, armée pour le pillage et sûre, par ses ramifications innombrables, de l'impunité absolue.

C'est merveille que l'affaire Notarbartolo ait pu venir devant les assises : il est prodigieux que le député Pallizolo ait été appréhendé, et stupéfiant que le général Mirri ait osé, à la barre des témoins, prononcer contre la Maffia un véritable réquisitoire. Jusqu'ici, le nom même de cette Société n'était proféré qu'avec respect; un souffle de mort passait sur ceux qui méditaient d'arrêter ses forfaits. Les préfets achetaient de leur silence une tranquillité toujours menacée et les procureurs du roi étouffaient méthodiquement, fidèlement, dévotement les plaintes dont on les saisissait contre le tout puissant syndicat. Aussi bien les ministres qui eussent été tentés de sévir hésitaient devant les perspectives qu'on faisait miroiter à leurs yeux.

Pourquoi le cabinet Pelloux s'est-il résolu, cette fois, à rompre le charme, à violer les traditions? Les motifs de sa décision sont encore mal connus et il y aurait plaisir et profit à savoir la pensée du roi Humbert et de son entourage immédiat en cette occurrence. En tout cas, et quelle que soit l'issue du procès Notarbartolo, le président du conseil doit s'attendre à subir, à la rentrée de la Consulta, de très rudes assauts. On ne l'attaquera pas, à coup sûr, à propos de l'arrêt

rendu ou de l'instruction commencée, mais la bataille ne s'en déploiera pas moins, et qui sait si les affiliés et les amis ou les clients de la Maffia ne lui feront pas payer très cher sa témérité ?

Il n'y a qu'un cri dans le peuple, en Italie, contre la terrible Société sicilienne. Entourée d'obscurité, elle suscite des haines aussi intenses que l'effroi qu'elle perpétue. Il n'est point d'homme dans la foule qui ne sente, qui ne discerne en elle le soutien, la colonne centrale de l'état de choses que la maison de Savoie a établi et préserve jalousement. La Maffia n'est au fond que l'oligarchie capitaliste érigée en groupement mystérieux pour l'exploitation des masses. Elle frappe par le poignard, par le poison, par le rapt, au lieu de dominer par la famine. Comment la dynastie elle-même atteinte, vacillante, mènerait-elle la lutte jusqu'au bout? Pour dompter l'association dont le berceau est la Sicile, mais qui s'est prolongée en terre ferme, il lui faudrait s'appuyer sur la démocratie, c'est-à-dire revenir à son origine révolutionnaire. Ce serait aujourd'hui fournir des armes à la République radicale et socialiste. Donc, le procès de la Maffia sera, d'une façon ou de l'autre, réduit à ses plus strictes limites.

L'affaire Notarbartolo, après les multiples affaires Crispi, après le Panamino et l'effondrement des Banques, voilà le dramatique et saisissant résumé de l'histoire de la Péninsule dans les dix dernières années. Les scandales politiques se superposent aux scandales financiers ; les crimes et les meurtres, aux délits d'escroquerie et aux chantages éhontés. Comme la France, comme l'Allemagne, comme l'Angleterre, l'Italie a eu sa large gerbe de fleurs bourbeuses, son lot déplorable de brigandages perfectionnés. Mais la France est une République qui peut, sans changer le principe de sa Constitution, s'assainir et se réhabiliter : il lui suffit de modifier sa structure sociale : l'Angleterre ne toucherait point sans raisons extrêmes au trône où s'asseoit une reine qui ne gouverne pas : l'Allemagne ne songe pas encore à reprocher à son empereur les flibusteries de ses capitalistes, et pour l'heure la croissance méthodique de sa démocratie socialiste suffit à ses visées de régéneration. La dynastie de Savoie ne saurait se targuer d'avoir des assises aussi stables que les Hanôvre ou les Hohenzollern. Adoua faillit la précipiter. Le procès de la Maffia, avec les complications qui peuvent en découler, les lumières étranges qu'il projette sur certains dessous, le véhément réquisitoire qui s'en dégage spontanément contre les complicités administratives, contre les complaisances ministérielles, contre la tolérance prolongée de l'autorité monarchique, est susceptible d'imprimer l'ébranlement final. A la veille des écroulements de trônes, sont toujours intervenues ainsi de scandaleuses informations, aux suites illimitées... Comme le disait Colajanni, le gouvernement central de Rome n'est qu'une grande Maffia — et c'est peut-être sa condamnation qui se prépare.

Paul Louis

Petite Gazette d'art

L'ART DANS TOUT (1)

Quelques artistes depuis quelques années déjà, sous ce titre absolu, organisent des expositions exclusivement consacrées à des travaux d'art décoratif où ils montrent des bijoux, des étoffes et des meubles de leur invention.

De ce groupe, se détachent tout d'abord MM. Charles Plumet et Tony Selmersheim. Architectes de profession, ils ont un idéal certain de renouveau décoratif. La ligne infléchie leur semble l'élément de toute élégance ; aussi joue-t-elle un rôle prépondérant dans leurs meubles. Les formes qu'ils ont adoptées sont neuves et pratiques ; enfin ils ont le souci de la perfection du travail.

On connaît de ces messieurs, signés parfois de l'un ou de l'autre, plus souvent de tous les deux à la fois, des ameublements harmonieux. Cette année MM. Plumet et Selmersheim nous montrent une salle à manger, en bois clair. La table est élégante de lignes et les sièges sont suffisamment confortables. Mais leur meilleure pièce est encore une étagère d'angle ornée de gracieux cuivres dont l'ornementation empruntée à la flore repose des formes calligraphiques dont on commence à abuser. Une seule critique : nous avons dit que dans ces meubles les courbes prédominaient. Or, le bois se plie mal à des inflexions qui sont l'apanage du fer forgé, d'où des raccords fréquents qui agacent l'œil et laissent des doutes sur la solidité de ces assemblages.

Les recherches de M. Alexandre Charpentier semblent faites pour montrer la difficulté qu'il y a à concevoir du nouveau dans l'ameublement. Très logiquement il a voulu réagir contre la fragilité des objets « modern-style ». A l'instable il a tenu à apposer du solide et du résistant. Mais il est tombé dans l'excès. Ses modèles nous ramènent à la plus mauvaise époque Louis-Philippe, et l'ornementation volontairement fruste active encore l'impression de lourdeur du fauteuil et des quelques sièges qu'il a exposés. Evidemment, M. Alexandre Charpentier a cherché lui aussi ses formes, mais sans résultat heureux et neuf. Echec peu important, peut-être momentané, d'un artiste de talent qui a nombre d'œuvres de valeur à son actif. Par exemple, le joli groupe de « la Fuite de l'Heure » heureusement présent.

Dans sa « table à écrire », de travail si parfait, M. Jean Dampt pèche par excès d'élégance. C'est un meuble pour des Esseintes. Il semble qu'on ne puisse l'approcher que vêtu de satin, chaussé de cygne et ganté de blanc. De plus pour ceux qui aiment le personnel talent de M. Dampt, ce joli bibelot a le tort de ne pas renseigner —

(1) Galerie des Artistes modernes, rue Caumartin.

ainsi que cela arrivait dans les meubles et motifs montrés antérieurement — sur les facultés intellectuelles et la maîtrise technique de son créateur, ce maître ès-arts, dompteur des matières les plus diverses, résistantes ou capricieuses : bois, fer, ivoire.

M. Aubert, à qui l'on doit des modèles de tapis et de soieries accueillis favorablement en France et même à Londres, consacre depuis quelque temps son spécial talent à la confection de dentelles polychromes dont le dessin s'inspire, mais lointainement, de la forme de fleurs, d'insectes, et qui sont d'un grand charme.

M. Jules Desbois n'est, à cette exposition, que de nom. M. Moreau-Nélaton montre une série de poteries, dont le décor est emprunté à la flore. L'exécution est large, décorative et brillante. Mais nos vieux potiers obtinrent de si admirables résultats dans cette spécialité, qui tend à devenir pour quelques-uns une sorte de sacerdoce, qu'on ne saurait applaudir outre mesure lorsqu'il s'agit de coûteuses pièces. — Je ne dis pas cependant cela pour M. Moreau-Nélaton dont je connais l'esprit large et l'amour profond pour l'art populaire.

M. Jorrand montre une tapisserie, et M. Yahn-Naud, des bagues d'aspect curieux,

M. L.-M.-A. Herold réussit assez bien dans des marquetteries de boîtes, travail qui semblait réservé jusqu'ici aux seules femmes du monde.

En fait, une exposition intéressante par ses tendances et par ses résultats, mais où l'on ne trouve malheureusement pas ces objets usuels, neufs de forme et de décors et accessibles à toutes les bourses, qui légitimeraient cette devise brutale et belle : *L'Art dans tout.*

DEUX CENTS DESSINS

Hermann-Paul : **Deux cents dessins, 1897-1899** (Editions de La revue blanche).

De même que l'on aime à feuilleter, à retrouver des notes de voyage, ceux qu'enfiévra l'*Affaire* auront plaisir à revivre pendant une heure, en la compagnie d'Hermann-Paul, les émotions de ces deux dernières années. Car ces deux cents dessins, c'est toute l'Affaire Dreyfus évoquée. C'est la Campagne pour la Révision, le Ministère Brisson, les tragiques fins Lemercier-Picard et Henry, l'Agitation antisémite, le Procès de Rennes, le Commencement de la Réparation. Tout cela retracé, résumé en des compositions mordantes, commentées par des portraits qui n'ont nul besoin de déformation ou d'accentuation pour être évocateurs.

Des chauvins mal inspirés placardèrent naguère sur les murs les photographies de cinq ministres de la guerre. Les crânes de ces gens, leurs rides, leurs regards étaient déjà suffisamment significatifs, mais le retoucheur avait passé par là. Hermann-Paul, lui, les a croqués tels quels. Et de Mercier, de Zurlinden, de Chanoine, de Billot, de Cavaignac il a tracé des effigies inoubliables.

Mais à côté de la valeur documentaire il y a l'importance artistique de l'œuvre. Telles des compositions du livre resteront parmi les meilleurs morceaux de la caricature française. *L'Intervention Scheurer-Kestner, C'est épatant, un peu plus ça faisait une barricade, Résultats nationalistes, Avec celui-là au moins on est tranquille. Les chiens aboient, la caravane passe. Pièces à conviction. Les Deux victimes* sont des œuvres qui ne sauraient être atteintes par les variations de l'actualité.

En fait, un document d'art et d'histoire.

CHARLES SAUNIER

A. A. A.

The American Art-Association of Paris ouvre son *annual exhibition* (1). Commensaux intègres, ce qu'ils apprirent de nos plus accrédités maîtres – tout – ils n'en ont rien oublié, et leurs ouvrages le restituent loyalement : il manque à cette peinture probe. attentive. solide jusqu'à la compacité, terne jusqu'en ses rutilances. timorée même lorsque violente. pourvue d'ailleurs de tous les mérites pratiques réunis par les productions des bons ouvriers, la seule qualité nécessaire à l'artiste : une originalité. De la centaine exposée (presque rien que paysages) on distingue : *Idylles* et *Pastorales* de C. Gihon, un *Orage d'automne* de A. D. Gihon, un *Jardin du Luxembourg* de Suhr, un paysage de Officer ; les eaux-fortes de A. Lewis et Trowbridge. La sculpture est morne.

PASTELS DE PESKÉ (2).

Quitté l'un peu orgueilleux étalage, sur le point de sortir. la joie d'une trouvaille : des pastels qu'on découvre, au couloir de dégagement. Notre pastel abâtardi par les petites mains, encanaillé aux doigts mercantiles : aquarelles ou gouaches ambitieuses, ou bien des à-l'huile contrefaits : (métier d'estomper. fondre les tons en pains de savon abandonnés dans la cuvette ; « empâtements et cuisines » tels qu'avec la brosse, etc...)

Ici, la première impression est d'une diaphanéité lumineuse. Pourquoi ? C'est que le pastel est traité en pastel. Des néo-impressionnistes. prudemment étudiés. apparaît-il, certains procédés qui dans leur rigueur les desservirent. servent celui-ci qui les applique. modifiés. à un art différent. Car. si la peinture garde, indélébile, son caractère de pâte figée, coagulée, emprisonnée, le pastel, matière sèche, pulvérulente. est la mosaïque d'une poussière de pierres précieuses, juxtaposables. non mélangeables : d'où sa mobilité, presque volatile : un duvet de fruit. Or, chez Peské. point d'amalgames, d'où

(1) Galeries Durand-Ruel, rue Le Peletier, 11.

(2) Mêmes galeries.

nulle opacité : sur ce qui semble une préparation par un frottis léger, l'infinité des imperceptibles touches multicolores, indépendantes ; à distance, à distance seulement, elles se pénètrent, s'équilibrent, se résument en une teinte générale, une, mobile et consistante, vaporeuse, onduleuse : fluide. L'artiste en joue, la décompose en gammes réellement spectrales, et très à lui. Telles les modulations de violets, de mauves, de roses, d'orangés, ses prédilections.

Fluidité ductile, elle lui est précieuse, vêtant d'une élastique et reculante atmosphère les sujets. Ceux-ci :

1° *Natures mortes*. Oranges, pommes, coins de nappes et pots : tous les motifs de Cézanne : ils rappelleraient Cézanne, aussi bien que la virilité de la main, le flamboiement des tons — analogie, mais superficielle — : A Cézanne, la couleur est tout ; pommes, oranges, nappe : pourpre, écarlate, or solaire, blanc bleui d'une neige ; tout objet se qualifie : un ton ; son voisin, un autre ton ; l'un à l'autre s'appuyant, et, parenté ou contraste, s'entrejustifiant, réalisant en leur ensemble le ton unique, central, vers qui tous et tout converge, absorbé : objets, atmosphère, fonds, l'amalgame en compose un seul morceau, un unique fruit ; l'opacité de la couleur en pâte, si décidée chez ce peintre, y aide, qui mésaisa parfois les néo-impressionnistes. Chez Peské, l'inverse : la matière souveraine : chaque fruit, chaque morceau veut sa personnalité ; deux pommes, cela présente deux états-civils, et l'atmosphère qui lie en l'isolant, chaque objet au voisin, vit une autre vie propre. La graduation des « passages » équilibre harmonieusement ces individualités.

2° Vision spéciale, devant naturellement mener aux scènes du plein air, s'y épanouir. En effet, églogues en sabots ; faces de terre, de brique cuite vernissée. Une petite mère de douze ans au pied d'un arbre pelotonnée, berce le petit frère endormi, avec la sollicitude grave d'une responsable prématurément. Les enfants du reste, portent déjà — front qui bombe, têtu : paupières : rideaux étirés pour que se poste, derrière, l'œillade aiguë, scrutatrice ; lèvres que rétractent avarice et méfiance : bouches qui mesurent, — la bestialité rusée du paysan matois... Une mère placide allaite son petit, béat, repu : ils sont des fonctions, une source se vide, un réservoir s'emplit. Tous gardent, gravée (sans insistance), tout leur présent et tout leur futur. Un sens net du décor, corroborant celui de l'atmosphère, prolonge, épanouit ces couleurs, ces lignes vivantes par l'étagement harmonieux des arbres, des herbages, des maisons à l'entour, et la suite des plans. Et de l'air par masses, et de la lumière, de la belle lumière pénétrante.

Félicien Fagus

Les Livres

LES ROMANS

Comte Léon Tolstoï : **Résurrection,** première et deuxième parties. — Traduit du russe par Teodor de Wyzewa (Perrin).

Nekhludov fait partie d'un jury criminel. Il doit juger le cas d'une jeune femme, la Maslova, accusée d'avoir volé, puis empoisonné un homme dont elle fut, pour un instant, la maîtresse. Mais voici que les deux grands yeux doux de la Maslova, derrière les ténèbres que dix ans d'existence riche, facile, désœuvrée ont amassée en Nekhludov, ont été chercher son âme. La Maslova, c'est l'ancienne Katucha, la petite amie d'enfance qu'il aima d'abord d'un amour pur, puis qu'il viola brusquement, plus tard, une veille de Pâques, sans amour, presque sans plaisir, parce que les jeunes gens de sa condition se comportent *toujours* ainsi avec les femmes qu'ils désirent.

Or, Katucha, enceinte, a été chassée du château. Elle a été servante, puis chassée encore, ayant été séduite par le maître de la maison. Elle a souffert de toutes les privations; son enfant est mort, et c'est dans une maison de prostitution qu'elle a enfin trouvé son gagne-pain jusqu'au jour où elle est accusée d'avoir tué.

Nekhludov est là pour la juger. Il revit, malgré lui, sa vie passée. Il prend conscience de cette faute commise il y a dix ans, avec laquelle il a tranquillement, inconsciemment vécu et qui s'est accrue de tant de misère. Désormais, il se sent misérable. Il commence à apercevoir l'infamie de sa conduite et la vanité de sa vie. La Maslova est condamnée, — injustement. Et maintenant, Nekhludov ne pourra plus s'empêcher de la secourir : il travaillera à la cassation de son jugement ; il présentera son recours en grâce devant le Sénat ; il ira la voir dans sa prison ; et malgré les vices affreux dont sa vie de prostitution l'a enlaidie, il lui demandera de la suivre, de l'épouser, de partager avec elle la Sibérie. En vain cherche-t-il près de Missy Korchaguine, qui fut presque sa fiancée, une distraction à l'idée qui le possède. En vain rentre-t-il dans le monde aristocratique qui sut si longtemps lui suffire. Il ne pourra *plus jamais* s'empêcher de sentir que la vie pour lui n'a qu'un devoir, qu'un bonheur possible, suivre la Maslova, en faire sa femme. L'accomplissement de cette résolution sera pour lui le Bonheur, la Paix, la Vie. L'âme de Nekhludov est ressuscitée. Il avait cessé de croire en lui-même pour croire aux autres. Il recommence à croire en lui, retrouve son âme jeune, son âme vraie, qui sut jadis protéger et respecter son amour... Tolstoï ne nous a pas livré encore, puisque la maladie l'empêche d'achever la correction de ses épreuves, la vie de Nekhludov en Sibérie. Mais nous savons qu'il part avec la Maslova. Et cela seul est une fin.

On a déjà compris que *Résurrection* est comme le résultat et le mélange des deux périodes les plus distinctes de l'œuvre de Tolstoï. On y retrouve à la fois l'auteur de *Guerre et Paix*, et celui des petits traités de propagande morale : *De la Vie*, *Ce qu'il faut faire*, etc. La première impression qui en résulte est un peu troublante : *Résurrection* paraîtra peu littéraire pour un roman, bien romanesque pour un évangile. On dirait que Tolstoï, à la fin de sa vie, ait voulu fondre en une œuvre tous les éléments de son génie. Car il y a même, dans le caractère de Nekhludov, un souci d'analyse psychologique que nous n'avions guère trouvé encore que dans *la Mort d'Ivan Ilitch*. Partout ailleurs, Tolstoï nous a donné les résultats plus que les détails de l'évolution. Nous n'avions pas coutume de voir ses héros s'arrêter, mesurer le chemin parcouru, revenir en arrière, s'étonner, détailler avec cette curiosité anxieuse les nuances de leurs émotions ou les mobiles de leurs actes. *Ils étaient*, tout simplement. Mais, c'est la part même du génie de Tolstoï, que d'avoir su les rendre à la fois si particuliers et si fortement symboliques.

Nekhludov, c'est l'évolution vers le bien, le retour à la croyance en soi ; la Maslova, c'est l'être sacrifié, perverti, rédempteur, puis racheté. Mais Nekhludov, c'est en même temps un être humain, n'ayant pas seulement sa part d'humanité générale et émouvante, mais aussi une sensibilité spéciale, des travers à lui, des répugnances, des petitesses, des joies; la Maslova, c'est en même temps une jeune fille, avec une grâce personnelle, une poésie — combien pure et délicate — puis une femme, avec des vanités, des besoins de luxe, des satisfactions, des complaisances, et enfin des beautés d'âme... Je tiens pour admirable entre tout la puissance avec laquelle Tolstoï a peint la Maslova repoussant la main que dans la prison Nekhludov est venu lui tendre. Il pensait n'avoir qu'à parler : elle serait reconnaissante, submergée de bonheur... Non, elle est loin de Katucha, et, pour ne pas trop souffrir de sa misérable débauche, elle a instinctivement fait son âme conforme à sa vie. Elle ne peut plus comprendre ; elle préfère son vice; elle a fait de son métier, si vil soit-il, une chose importante qu'elle estime ! elle n'aime plus que se faire donner de l'or pour acheter de l'eau-de-vie et des cigarettes. Elle craint les souvenirs de sa première âme; elle n'a même plus le souhait de ce que si durement lui arracha l'existence : sa pureté, sa poésie, sa liberté. Et c'est avec lenteur, avec effort que Nekhludov devra la reconquérir, la persuader.

Avec quelle émotion nerveuse et poignante, Tolstoï a peint la prison, les compagnes de Maslova : la fille du diacre, celle qui marche tout le jour de long en large, les cheveux en désordre, sans dire un mot; — la blonde et souriante Fedosia, condamnée pour avoir tenté d'empoisonner, huit mois plus tôt, un mari dont elle est maintenant follement amoureuse : — la vieille, accusée faussement d'une tentative d'incendie et qui n'a qu'un chagrin dans sa prison, ne plus pouvoir nettoyer la tête de son mari. Et les dialogues des femmes dans la prison, et, plus tard, au passage de Nekhludov, tous les prisonniers

s'approchant de lui pour lui expliquer leur histoire. Et de toutes ces bouches, de ces yeux vides, de ces corridors sombres et puants sort l'immense iniquité, la justice erronée qui a frappé l'innocent, la justice bornée qui ne s'est pas trompée, mais qui ose punir ceux que d'autres ont fait ce qu'ils sont. Nekhludov sent tomber sur lui le poids de toutes ces injustices de la Justice qu'il respecta ; si la Maslova est en prison, il sait *maintenant* que c'est pour sa faute. Les cent roubles qu'il lui donna après l'avoir prise furent cause de sa perte, et il doit la racheter. Et l'humanité entière doit racheter la faute de l'humanité. Elle a créé le vice ; elle le recrée chaque jour ; elle n'a plus le droit de le punir. Nekhludov est parti : il s'est sauvé en sauvant la Maslova. Mais chaque homme est responsable comme lui. Qu'il n'attende pas le jour où, juré, il verra sa faute vivante pesant sur un innocent. Qu'il considére sa vie ; qu'il se juge au lieu d'agir comme on fait toujours ; qu'il s'arrête. Nous tous qui avons créé ces iniquités, qui les prolongeons, nous sommes coupables. Empêchons les Maslova de devenir ce qu'elles sont aujourd'hui encore, et que toute la charge ne soit plus du même côté.

On dirait qu'à agrandir encore sa vision, Tolstoï ressent ici comme une excitation inhabituelle. Ce n'est plus la coulée tranquille et harmonieuse de ses autres œuvres ; c'est plus nerveux, plus répété, plus inquiet. On imagine par instants quelque chose de la minutie tourmentée, de la vision âpre et dure de Dostoïewsky. Pourtant l'ampleur des tableaux reste admirable : je me rappelle la route de la prison à la gare du départ pour la Sibérie ; les prisonniers partant en file, les condamnés aux travaux forcés en tête, les déportés ensuite, les femmes après, tous habillés de même. Ils s'en vont, par une horrible chaleur de juillet, les plus faibles tombant en chemin : les autres gémissant, par ces rues chaudes, où, à cette heure, aucun ouvrier ne travaille plus. Cela est d'une beauté inouïe.

Ce développement de Tolstoï est extraordinaire. Je n'avais pas souvenir, dans ses premiers romans, d'un seul personnage dont l'évolution eût d'autre effet que sur lui-même. Voici maintenant que nous voyons ses héros agir, comme le voulait sa morale, pour les autres, en raison des autres. Il ne peint plus des êtres vus en eux-mêmes, menés par leur seul instinct ou par ce destin surnaturel qui s'impose aux hommes, mais bien des êtres soumis aux conséquences d'un *acte social*, dépendant des autres hommes, victimes de la Société qui rend de tels actes possibles, qui les protège sans raison ou qui les châtie sans justice. Que Nekhludov ait séduit Katucha, cela n'est pas l'effet d'un caractère humain, mais d'un état perverti des mœurs que tolère une Société indulgente ; que Katucha séduite soit devenue une atroce prostituée, ce n'est pas la faute de tel homme ou de tel penchant du cœur, ni même de cette fatalité immuable et muette qui plane sur les héros de *Guerre et Paix*, c'est la faute d'une Société cruelle, qui ne sait plus ni la justice, ni le pardon. Aussi, selon Tolstoï, Nekhludov ne rachètera pas seulement son propre crime, mais la faute anonyme

des choses, des hommes et des lois. Il deviendra, comme le Christ, un rédempteur. Or, ce n'est pas pour se racheter soi-même que l'on souffre et qu'on expie. La pensée intérieure y suffirait, le remords, la clairvoyance, la résolution forte du bien futur. Mais peut-être la souffrance seule de l'innocent ou du coupable peut-elle racheter l'humanité.

Celui qui juge sera jugé. Tous ceux qui ont frappé la Maslova, hommes et lois, comparaissent donc à la barre. Tolstoï ne condamnera pas l'homme, qui fut moins l'auteur du crime que l'occasion du crime, mais toute une société, tout un monde. C'est pourquoi l'observation même change de ton. Elle n'est plus sereine et égale, distribuant toutes choses avec cette tranquillité précise, cette force d'objectivité qui n'a point eu d'égale. Elle devient — ce qu'elle fut déjà peut-être dans *la Sonate à Kreutzer* — narquoise, incisive, violente, je dirais presque tendancieuse et partiale. Je le répète, c'est un son nouveau dans son œuvre... Mais, pour moi, je ne puis attendre le rachat de tous du sacrifice d'un seul. Je ne puis admettre avec Carlyle que l'unique façon de sauver le monde soit de pratiquer d'abord son propre salut, — le sien et peut-être celui d'un autre. C'est à l'humanité entière que doit se payer la dette contractée envers un seul. D'ailleurs nous connaissons le monde mieux que nous-même. Nous voyons plus clairement sa destinée que la nôtre, et son bien que notre bien. Qu'aura fait Nekhludov au bout du compte? Aura-t-il racheté l'humanité ? Il aura peut-être racheté deux âmes, peut-être, car nous ignorons la fin. C'est peu pour un effort si intense, et pour une telle dépense de beauté. Certes, je n'oublie pas que Tolstoï compte sur la propagande et sur l'exemple. Il voudrait que Nekhludov fût pour chacun de nous ce que fut soudain pour lui le visage de sa victime. Mais ne nous fions pas à l'exemple pour préciser en nous le devoir et la vérité. Toutes les formules abstraites d'action sont trompeuses. Et si Nekhludov ne doit déterminer en nous que cette secousse nerveuse qui, trop souvent, nous fait confondre la sensibilité et la raison, méfions-nous des résolutions trop promptes qu'un jour notre vraie nature démentira.

Les réflexions que peut susciter ce livre sont infinies. Je ne fais qu'éveiller ici ou qu'effleurer des problèmes, où chacun de nous devrait engager le plus fort de sa raison. J'ai peu de courage, maintenant, pour des réflexions littéraires. Il y a quelque chose d'oiseux à rechercher quelle place ce livre admirable doit tenir dans l'œuvre de Tolstoï. Aucun de ses romans n'offre beaucoup de prise à des jugements purement littéraires, et celui-ci moins qu'aucun autre. Pourtant personne ne pourra garder l'impression qu'il n'est qu'une longue parabole, un évangile. Sans qu'il soit bien facile de déterminer pourquoi c'est en même temps, c'est surtout, un roman, une œuvre vivante et vraie, qui subsiste indépendamment du sens moral qu'elle exprime. Je l'ai dit, les êtres qui s'y meuvent ne sont pas que d'admirables symboles ; ce sont aussi des hommes, des hommes distincts, particuliers, mais dont Tolstoï sait pénétrer les actes ou la

pensée jusqu'à toucher le fonds indivis, la sève commune de l'humanité. Qui sait si Tolstoï guéri, rajeuni, ne nous donnera pas encore d'autres livres ; et si, maître absolu de cette forme nouvelle, il ne fondra pas dans une unité plus parfaite encore, la beauté de ses premiers livres, presque tragique à force de vérité indifférente, et l'enseignement poignant de ses dernières œuvres, presque consolantes à force de souffrance et de pitié.


LÉON BLUM

Je citais Carlyte tout à l'heure. Je relis quelques lignes qu'il écrivait sur Gœthe, voici longtemps. C'est par là que j'aimerais conclure : « Un grand ancien héroïque, *parlant et gardant le silence* comme un ancien héros... A cet homme aussi il a été donné ce que nous appelons une vie dans la Divine Idée du Monde ; — réellement une Prophétie, dans ces temps fort improphétiques ; de beaucoup la plus grande, bien qu'une des plus tranquilles, parmi toutes les grandes choses qui ont pu se produire en ces temps. »

LÉON BLUM

LES POÈMES

AUGUSTE THERET : **Littérature du Berry, Poésie, les XVIe, XVIIe et XVIIIe Siècles** (Francis Laur, Société Anonyme des Imprimeurs techniques).

Contribution d'un savant de province à l'étude de la littérature française ; à la lecture du titre, on rêverait de folk-lore, des meneurs de loups, des brandes chères à M. Maurice Rollinat, et des vielleux chers à M. Baffier. On aurait tort. M. Theret, qui dédie son livre à la Société des chefs d'institution de Seine, Seine-et-Oise et Seine-et-Marne, s'est cantonné dans quatre monographies de poètes (?) réguliers. Ce sont : François Habert, Baron, Bounyn et Guimond de la Touche. L'étude sur Gabriel Bounyn est la plus intéressante des quatre qui composent cet honnête travail, rédigé d'une rhétorique un peu poncive.

ROBERT MORVAN : **Mon Ame** (Girard et Villerelle).

Des vers jeunes, pas assez accentués. Raciniens-verlainiens, ce qui se ressemble en une certaine langueur voulue, et une simplicité ver-

bale excessive. Honnête volume trop rempli d'irréfutables constatations, mais trop simples.

Léonard Rivière : **Les Chansons du Léopard** (Librairie Silencieuse).

Il n'y a rien de félin que le titre dans ces menues chansons, destinées sans doute, comme toutes leurs sœurs de tous les autres poètes de cabarets, à distraire des buveurs plus qu'à les faire réfléchir. M. Rivière suppose que beaucoup de ces personnes auront le goût des choses douces à la Coppée et il leur en prépare avec et sans musique. Le recueil de M. Rivière s'orne d'une liste immense d'œuvres en préparation, à coup sûr très diverses. Nous souhaiterons bonne chance aux premières œuvres vraiment lyriques que M. Rivière voudra bien publier.

Fernand Henry : **Les Sonnets de Shakespeare**, traduits en sonnets français (Ollendorff).

Cette traduction est précédée d'une courte et substantielle préface qui analyse toutes les opinions si diverses professées sur le but des Sonnets de Shakespeare. Est-ce un drame en sonnets, comme le veut F.-V. Hugo? Sont-ce des sonnets détachés que seule leur communauté d'origine réunit sous la même couverture? A qui sont dédiés les sonnets? Chantent-ils la beauté d'une femme ou celle de Southampton ? M. Heury opine que les sonnets expriment de sincères sentiments de Shakespeare revêtus de la forme un peu paradoxale que les euphuistes Lily et Daniel avaient mise à la mode : de plus une influence platonicienne s'y ferait sentir. L'auteur cite à propos des contestations nombreuses de la dédicace l'opinion de M. Philarète Chasles qui est simple et a bien des chances d'être vraie. Il faudrait lire ainsi la dédicace : « Au seul inspirateur (le comte de Southampton). M. W H. (William-Herbert Shakespeare) souhaite toute espèce de bonheurs et cette éternité qui lui a été promise par notre immortel poète. »

La traduction de M. Fernand Henry possède sans doute toutes les qualités d'exactitude, et sa notice nous prouve que nous sommes devant un esprit sérieux. Malheureusement, sa forme est sans relief. Il est pourtant utile aux lettrés qu'intéresse cette si grave question des Sonnets de Shakespeare de connaître son travail.

Gustave Kahn

ÉTATS, SOCIÉTÉS, GOUVERNEMENTS

Paul Lapie : **La Justice par l'Etat** (Félix Alcan).

J'ai eu l'occasion de rencontrer à Rennes M. Paul Lapie, maître de conférences à l'Université : il faisait partie de ce groupe de vaillants éducateurs qui surent à une époque troublée conformer leur action à

leurs principes et lutter contre l'opinion égarée d'une ville de province où les pierres et les chartes du passé ne se sont pas seules conservées. A côté des Aubry. Basch, Blondel, Lebret. Cavalier, Sée, Delaisi, Bougot. Desriveaux, Dottin. et j'en passe. il sut faire son devoir sur le champ de bataille moral, et rallier à la cause du Droit bien des consciences égarées. Après cela j'ai relu son livre avec un plaisir plus marqué.

Suivant M. Lapie, l'Etat devrait être l'instrument de la justice et ce serait sa fonction spéciale. « La justice, dit-il, est l'idéal de l'Etat. » Sans en forcer les tendances, le livre de M. Lapie pourrait donc être considéré comme une excellente introduction au marxisme.

Il y aurait beaucoup à dire sur l'idée de justice. M. Lapie l'accepte comme postulat de la raison pratique, mais il ne se dissimule aucune de ses conséquences.

« Pour détruire les causes indéterminées d'injustice, dit-il encore, l'Etat doit mettre les individus à même de vivre, à même d'agir... Son rôle vis-à-vis de l'individu n'est ni le rôle d'une Providence, ni le rôle d'un soliveau ; c'est le rôle d'un juge équitable. »

Par malheur l'Etat s'incarne, et c'est ici que commence la politique.

PAUL BOILLEY : **De la Production industrielle** (Félix Alcan).

Les partisans de l'association volontaire. au nombre desquels on devra compter M. Paul Boilley, semblent surtout préoccupés d'écarter de leurs spéculations l'incertitude d'une action révolutionnaire. Ils n'enchaînent que des raisonnements et des observations exactes : c'est la tournure scientifique. M. Charles Gide est un des meilleurs représentants de cette tendance. Ils déterminent en mode patient un nouvel état de choses, indiqué d'une perception clairvoyante par Charles Fourier. et signalé par lui d'un mot significatif : le *garantisme*.

En réalité, ces garanties, ces droits, ces libertés économiques, ne pouvant être assurés que par une force capable de faire respecter les contrats, doivent en dernière analyse s'appuyer sur une forme de l'Etat plus appropriée au jeu organique des sociétés. Le gendarme se fait administrateur, comptable, arbitre, vérificateur ; la révolution semble douce, ce n'en est pas moins une révolution.

Le livre de M. Paul Boilley pourra séduire les modérés, les égarer par ses phrases nettes et son ton calme ; il part de l'ancienne économie politique et, sous couleur de l'amender, il la trahit au profit des réformes sociales. Les socialistes ne doivent pas s'en alarmer.

Qu'on y lise les pages très claires où se résument la participation aux bénéfices, les méthodes de participation, les institutions de mutualité et de prévoyance, les sociétés coopératives. Tout cela est bien raisonnable et ne saurait agir puissamment, semble-t-il, sur la sensibilité, seule inspiratrice du progrès social ; mais les faits et les possibilités de faits ont, comme les chiffres, leur éloquence, et l'on peut

encore s'y arrêter pour établir la somme de bienveillance dont dispose notre société nerveuse. Cela ne fait pas un gros volume.

SÉBASTIEN VOIROL : **En vue du Désarmement** (A. Charles).

M. Sébastien Voirol est l'auteur d'une série d'articles parus dans la *Revue diplomatique* sous ce titre : « Le Désarmement et l'armée internationale. »

C'était après la circulaire du tzar. Les politiciens et les chroniqueurs se divertissaient à l'idée du désarmement. On n'osait trop blaguer le « grand ami », mais on n'attendait qu'une occasion de lui laisser entendre qu'il ferait mieux de s'occuper de la Finlande que de lancer des manifestes humanitaires.

Les boutades qu'on n'avait point sorties contre le tzar, ce fut M. Sébastien Voirol qui les essuya. Il avait osé être logique et proposer la création d'une force internationale qui, le cas échéant, servirait les intentions et les sentences du tribunal arbitral dont le principe devait être admis par la conférence de La Haye, mais délaissé dans la pratique, ainsi qu'on le vit dans le conflit armé qui ne tarda pas à surgir entre un petit peuple pasteur et la race des grands pirates. L'arbitrage international, et l'armée internationale aussi — car elle a fonctionné, — c'était bon contre les Crétois : mais contre l'Angleterre, on n'y pense même pas.

M. Sébastien Voirol, en reprenant son idée dans une brochure de propagande, parle aussi des moyens intermédiaires, transitoires, qui doivent servir l'évolution vers le *mieux être* et préconise chaudement mon idée du « pain gratuit ». Ce serait, dit-il, comme premier pas, un pas de géant. A ce propos, M. Sébastien Voirol me rappelle l'opinion favorable que Millerand professait en 1895 sur le pain gratuit. (Voir le *Matin*, juillet 1895.) « M. Millerand était persuadé qu'un ministère qui prendrait pareille initiative serait assuré de trouver dans le Parlement une majorité. » Si l'équilibre ministériel est menacé, voilà une belle occasion pour M. Millerand de le rétablir. Mais je n'insiste pas.

VICTOR BARRUCAND.

Le gérant : Paul LAGRUE.

Arcis-sur-Aube. — Imp. L. FRÉMONT

Entrevue avec Maximilien Harden

[Le directeur de la *Zukunft* de Berlin, M. Maximilien Harden a, depuis quelques années, un rôle considérable dans la politique allemande. Polémiste admirablement documenté sur le personnel officiel et sur la société berlinoise, libéral dans la mesure où le fut Bismarck après sa chute, sans attaches avec les partis, écrivain de verve âpre et de forme très ingénieuse, on peut dire qu'il a plus que personne discrédité le monde gouvernemental de son pays.

C'est un homme de trente-huit ans, au masque glabre et dense, aux yeux clairs, aux lèvres serrées, à la chevelure droite et telle qu'un fez noir.

Sans doute pour se remettre des six mois de forteresse qu'il a récemment subis, pour lèse-majesté, à Weichselmünde, près Dantzig, il est venu passer, à la fin de ce janvier, deux ou trois jours à Paris. — Une interview s'imposait.

Nous transcrivons les paroles de M. Harden en un monologue que l'on imaginera, si l'on veut, rompu par celles de l'interlocuteur, lesquelles importent peu ici.]

Sur la politique allemande :

Le phénomène caractéristique de l'Allemagne actuelle, c'est l'essor de la grande industrie. Au spectacle que donne la prospérité anglaise, — immense encore, mais stagnante ou même en recul, — l'activité allemande s'était exaltée : elle est à présent en plein jeu. L'Allemagne prétend, pour un avenir peu lointain, à la prépondérance industrielle et commerciale.

Le développement de la marine ou, comme disent nos socialistes, le marinisme, est devenu la préoccupation majeure de l'empereur. On entraîne l'Allemagne dans une politique mondiale, vers où Bismarck ne l'avait jamais orientée. Il est vrai qu'à l'époque de Bismarck elle eût été prématurée. Avant tout, Bismarck avait le souci de ne pas accroître les difficultés extérieures, et d'éviter les possibilités de friction entre la Russie, qui tend naturellement à une expansion en Asie, et l'Allemagne. Il ne pensait pas que son pays dût intervenir, s'il n'y était pas forcé d'une manière irrésistible, dans la lutte qui éclatera un jour ou l'autre entre l'Angleterre et la Russie. Selon lui, l'Allemagne devait rester neutre, tout en maintenant avec la Russie des relations nettement amicales.

L'industrie allemande n'était pas aussi puissante qu'aujourd'hui. Cependant c'est Bismarck qui a dit : « Il y a trois puissances coloniales : 1° L'Angleterre, qui a des colonies et des colons; 2° la France, qui a des colonies et qui manque de colons; et 3° l'Allemagne, qui a des colons et à laquelle manquent les colonies. » Et il avait le désir, lui aussi, de donner à nos colons des colonies, mais seulement comme consécration de l'effort des pionniers du commerce, et non pas à la façon de la politique coloniale française, qui porte ses armes et son administration dans les terres lointaines et laisse aux commerçants le soin et le souci de profiter de ces nouvelles provinces. Pour résumer : Bismarck pensait d'abord à la situation européenne du jeune empire et à tous les inconvénients qui pourraient se présenter sur la voie d'une politique expansive à l'anglaise ; tandis qu'aujourd'hui on estime qu'un peuple de 55 millions d'habitants,

un pays dont la population augmente rapidement et qui a une industrie d'export extrêmement développée, doit avoir la faculté de dire son mot dans les grandes disputes du globe et fournir des marchés à une activité si inattendue. On dit chez nous : Il faut exporter ou les hommes ou les produits, marchandises, etc. (car le temps approche où nous ne pourrons nourrir toute cette masse dans nos frontières) et alors il vaut mieux garder les hommes et exporter les marchandises. Ce cours d'idées n'est pas le propre des industriels : la plupart des intellectuels (savants) demandent aussi une politique expansive — paisible du reste — et des points d'appui maritimes pour le commerce.

Pour les desseins actuels de l'empereur, la qualité de l'armée de terre n'a pas une importance primordiale. Ce qui est nécessaire, c'est une marine nombreuse et bien moderne.

La grande bourgeoisie de l'Ouest marche tout à fait dans les vues de l'empereur, en ce qui concerne la question de la marine : question, pour elle, d'intérêt matériel et non de loyalisme, car, en somme, un grand bourgeois de la Westphalie peut faire ses affaires et exercer une action personnelle dans l'Etat, quelle que soit la forme du gouvernement. C'est dans l'Ouest que tend à se localiser la richesse : là, les voies de communications quadrillent positivement le territoire. Le grand canal de l'Elbe au Rhin sera encore essentiellement à l'avantage de cette région, où se manifeste, dans les centres manufacturiers, un accroissement de fortune qui crève les yeux.

Sur les questions de la marine et du canal l'opposition comprend les social-démocrates, qui ont actuellement près de soixante députés dans la Diète de l'Empire et les agrariens. Le parti démocratique proprement dit ne compte plus. La plupart de ces démocrates (républicains) d'autrefois sont entrés dans les rangs du parti dit national-libéral, organisation politique de la plus riche bourgeoisie et de la grande industrie, parti, en somme, très conservateur, mais non pas dans le sens des seigneurs de la vieille Prusse. Beaucoup de riches commerçants donneraient volontiers dans le parti conservateur proprement dit, si ce parti ne professait pas un antisémitisme plus ou moins accentué et de l'antipathie contre les formes modernes du commerce (Bourse, grands magasins, etc.), et n'était si fortement attaché aux vieilles croyances. Même au Reichstag notre parti conservateur est presque exclusivement un parti prussien. Le groupe agraire représente les propriétaires de l'Est. Ils ont les plus grandes difficultés à supporter la concurrence de pays produisant sous des conditions plus favorables, Russie, Amérique, Argentine, Balkans, Hongrie, etc. Et ils croient qu'ils ont à souffrir des conséquences des traités de commerce de M. de Caprivi, dont la mémoire est maudite dans ces centres. Ils se sentent menacés par la construction du canal de l'Elbe au Rhin (lequel canal n'est pas non plus en faveur auprès des Hambourgeois, ceux-ci craignant qu'il soit à l'avantage des ports hollandais et belges). Les agrariens veulent rendre le marché intérieur plus fort et assurer

au cultivateur de bons prix ; les gens de l'Ouest veulent exporter, nourrir à bon marché leurs ouvriers et ont besoin de traités de commerce ; une diminution des revenus de la terre est une facilité de plus pour l'exportation.

Les grands propriétaires terriens font donc au gouvernement une opposition sourde. Je dis sourde parce qu'ils ont des traditions : ces traditions les gardent de toute entreprise dont l'effet serait de trop desserrer le faisceau des forces nationales. Ils se dénomment eux-mêmes « soutiens du trône ». De fait, leurs provinces sont la racine et la force du pays. Oui, ces provinces agricoles de l'Est, la Poméranie, les Prusses, la Posnanie, sont pour nous des colonies plus précieuses que les territoires d'Afrique, dont l'Angleterre a eu soin de prendre la meilleure part.

Mais les Allemands ont actuellement la rage de la manufacturation à bon marché et de l'expansion coloniale. Du point de vue d'un néo-darwinisme, des gens se complaisent à voir là des phénomènes tout à l'honneur du pays où ils se produisent. Mais enfin je vois mal comment on peut, dans le même temps, s'exaspérer contre les Anglais et s'ingénier à se conformer à leur exemple. C'est d'ailleurs une voie qui n'est pas sans chausse-trapes. Un Cecil Rhodes n'est pas un personnage dont l'Angleterre ait le monopole. L'analogie des conditions peut en faire surgir un dans les affaires allemandes : et c'est la guerre coloniale perpétuée ; alors ceux qui n'aiment pas l'Allemagne ont la partie belle pour lui jouer un mauvais tour.

Après bien des tergiversations, le Reichstag votera les crédits de la marine demandés par le gouvernement. Pour la forme, il en restreindra un peu le chiffre, et l'opposition s'enorgueillira de ces coupures ; mais, en somme, les crédits seront votés, — selon le vœu des grands industriels et commerçants. Les commandes consécutives de l'Etat permettront d'éviter le krach qui sera la rançon d'une prospérité trop rapide, ou du moins, si ce krach se produit, elles en pallieront fortement les conséquences.

Il y a donc là de grands intérêts en jeu ; mais les non-intéressés mêmes se disent que, pour un grand et riche empire, ce n'est pas une affaire que de dépenser en faveur de vaisseaux quelques millions de plus ou de moins annuellement : un commerçant lanterne-t-il tant pour agrandir, éclairer luxueusement, aménager selon le confort un magasin bien achalandé ?

Le mouvement qui emporte l'Allemagne vers la colonisation n'est pas, au surplus, un courant national. Il y a là beaucoup de suggestion et nos colonies ne se sont pas fait une place authentique dans le sentiment des masses. Enfin, les capitaux, si abondants lorsqu'il s'agit d'installer sur le sol allemand une industrie ou de fonder en Allemagne, en Russie, en Asie-Mineure, etc., une de ces banques dont le succès fut souvent prestigieux et qui révélèrent des hommes de finance très hardis et très avisés, les capitaux ne vont pas aux colonies. Les colonies doivent leur vogue, en Allemagne, à cette foi

populaire, selon laquelle les Allemands sont destinés à remplacer, à travers le monde, les Anglais. On souhaite fort le triomphe des républiques sud-africaines. Quant à moi, je crois qu'à la longue elles seront vaincues : il y a là désormais une question vitale pour l'Angleterre; le succès lui est indispensable; elle persévérera, et, persévérant, elle sera victorieuse, car elle a pour elle la force du capital.

Sur la question l'Alsace-Lorraine :

L'anglophobie dont sont atteints mes compatriotes est évidemment favorable à un rapprochement entre la France et l'Allemagne. Celle-ci a le désir profond de se réconcilier avec sa voisine. On considère d'ailleurs en Allemagne que la question de l'Alsace-Lorraine ne se pose pas. On ne croit pas que la France se soit déjà résignée; mais on est persuadé qu'elle se résignera, si nous savons attendre avec dignité, si nous ne touchons pas trop à la blessure à peine cicatrisée, et si nous n'évoquons pas, en France, par un excès de zèle, le sentiment que nous ne pouvons pas vivre sans elle et que nous serions enclins à reviser les comptes de 1870-71, en vue de meilleures relations. Ça, c'est impossible; ce serait la fin de l'empire. Mais tout le monde désire la réconciliation. Justement pour cela, on ne serait pas favorable à une visite de l'empereur à Paris. Cela pourrait gâter tout. En France les minorités ont souvent tyrannisé les majorités. Il faut, je crois, attendre patiemment le bon moment, le moment psychologique : il s'agit de la conquête d'une belle et capricieuse femme. Et, contrairement à l'opinion la plus généralement répandue chez nous je crois pourtant que l'empereur pense très sérieusement à visiter Paris : c'est un de ses désirs les plus chers. Du moment qu'il sera renseigné sur les dangers qui se cachent là, il renoncera, espérons-le, à la réalisation d'un désir qui mettrait le gouvernement français dans une situation des plus fausses. Quant aux négociants allemands ils se sont préparés à l'Exposition avec un soin jaloux.

Sur l'antisémitisme et le role de M. Harden :

L'antisémitisme est chez nous plutôt de l'anticapitalisme. Je ne me suis jamais manifesté antisémite (du reste, je descends de juifs); mais j'ai cru pouvoir et devoir critiquer quelques phénomènes sociaux nés de l'influence juive... Touchant l'Affaire, j'ai développé ces opinions : 1° c'est une chose de France, et nous devons nous en mêler d'autant moins que notre zèle, en l'espèce, serait suspect; 2° c'est une question judiciaire, et, s'il y a eu erreur, ce n'est pas la première et nous ferions sagement d'employer notre bonne volonté au redressement de nos erreurs judiciaires à nous; 3° c'est une affaire d'espionnage, et, si les procédés qu'on y relève sont fâcheux, les procédés usités dans ces sortes de cas ne sont jamais d'une moralité bien stricte. Et j'exhortais mes compatriotes à rester neutres et calmes. Au fond, c'était un conflit entre une démocratie et tout ce qui survit d'institutions féodales et d'esprit féodal dans une armée moderne... Dreyfus

est-il coupable? je n'en sais rien et ne me suis pas prononcé. Mais l'outrecuidance de nos journaux était choquante, et je me suis moqué du parti-pris trop candide de leurs correspondants. Naturellement, on dissertait sur l'Affaire, en Allemagne, avec presque autant de passion qu'en France, et l'on m'a traité d'antidreyfusard, d'esterhazyste, etc. Ça m'est égal. J'aurais servi ma renommée en formulant des sentiments dreyfusards, accru aussi le tirage de ma feuille ; mais je ne peux dire que ce que je crois, et je crois que pour l'Allemagne la neutralité était de rigueur. C'était aussi la façon de voir de Bismarck.

Sur l'art, la littérature, la philosophie, la musique en Allemagne :

En matière d'art, nous sommes, malgré d'autres influences (Bœcklin, Wagner, dont l'action ne se borne pas du tout à la musique), dépendants de la France, — sauf peut-être en ce qui concerne l'art ornemental. Le style anglo-belge est fort goûté, et le dernier chic est de faire le beau parmi des meubles de Henry van de Velde. L'objet d'art, qui, en France, reste souvent en exemplaire unique, est assez facilement exploité industriellement en Allemagne : il y a, pour ces choses aussi, des capitaux disponibles.

La sculpture est notre partie faible ; bien entendu, l'empereur est persuadé que nulle ville au monde ne recèle autant de sculpteurs de talent que Berlin... « De talent » est contestable. Notre souverain éprouve d'ailleurs fort peu de sympathie pour l'art vraiment moderne. Un exemple ? A l'instigation des peintres les plus en vue du groupe moderne, Max Liebermann, Leistikow, Ludwig von Hoffmann, Eckmann et autres, — M. de Tschudi, le très libéral directeur de la National Galerie, avait introduit dans son musée des tableaux de Manet, Sisley, Camille Pissarro, Cézanne, etc., et les avait placés de telle sorte qu'ils pussent produire leur plein effet. D'ordre impérial, ils ont été relégués dans des retraits où ils échappent à l'attention du visiteur qui baguenaude. Et l'on a rendu les bonnes places à des œuvres patriotiques, batailles, marines, etc., bien affligeantes. Pour l'empereur les arts sont en premier lieu des moyens de réconforter les sentiments de patriotisme, de royalisme, de loyalisme, etc. Il y voit un de ses instruments de gouvernement ; — cela, dans une époque qui a inventé le mot « l'art pour l'art ».

Je vous parlais de M. de Tschudi ; il est légitime que je cite aussi le directeur de la Galerie de Hambourg, M. Alfred Lichtwark : critique bien renseigné et esprit novateur.

Tels de vos peintres savent le prestige d'une belle matière et qu'un tableau peut avoir une vertu voluptueuse en tant que surface et indépendamment de son rôle descriptif. Les nôtres ont peu la notion de ces choses. L'impressionnisme les préoccupa fort, il y a quelque dix ans : il n'était pas rare qu'une exposition officielle se doublât d'une « sécession » où s'accumulaient les toiles claires. Les toiles claires

se raréfient. La mode a passé. Il faut croire que Liebermann a donné la formule de ce qui dans l'impressionnisme pouvait être assimilé par le tempérament germanique, — et son impressionnisme se ramène, en somme, à un papillottement de noir et de blanc. Mais, d'une façon générale, l'art de vos deux Salons — sujets et facture — a une répercussion très vive en Allemagne : M. Skarbina, cent autres.

Dans nos expositions, les sujets mythiques, mystiques, bibliques sont en recrudescence. Le jeune Lesser Ury, de Berlin, qui s'était révélé paysagiste exquis dans le genre de Corot, s'évertue à nous donner des Adam et des Jérémias ; les tragédies les plus grandioses de l'humanité ne lui font pas peur. La manière en faveur présentement est un symbolisme où se combinent Puvis de Chavannes et Bœcklin — et parfois même l'indo-néerlandais Toorop.

Encore qu'Helvète, Bœcklin représente l'art germanique dans sa forme la plus accentuée. Autre? Leibl, un Allemand pur, un descendant de Dürer. Vous connaissez Lenbach : sur fonds sombres, ces masques aux yeux très faits. Moi, j'adore Lenbach, l'homme et l'œuvre ; j'ai avec lui des relations personnelles précieuses. Quant au vieux Menzel, l'imagier de Frédéric le Grand, — et le seul peintre à qui ait été conféré le titre d'Excellence ! — on lui doit tant qu'on ne le discute presque plus.

L'Allemagne est infiniment contente de ses produits littéraires : le public s'imagine assister à une Renaissance. Cette opinion avantageuse se professe surtout à Berlin.

A l'examen, on discerne vite des influences étrangères. Presque rien de vraiment organique.

Pourtant la littérature théâtrale fait bonne figure, avec Max Halbe, dont le drame *Jeunesse* est une fort jolie chose, et avec Gerhart Hauptmann. Celui-ci, on le met chez nous au plan des plus illustres : on le compare à Shakespeare... Comme le grand dramaturge populaire autrichien Anzengrüber fait parler ses personnages en haut bavarois, — Hauptmann fait presque toujours parler ses personnages dans le dialecte de la Silésie, sa province. D'ailleurs, on n'entend plus, que rarement, la langue pure littéraire sur nos grandes scènes. Sudermann a en vain de la fantaisie et le don du théâtre ; nos lettrés ne parviennent pas à le prendre au sérieux, et il est plus apprécié des bons Français que de ses compatriotes. Fulda est très habile, mais trop éparpillé, sans grande portée. Il a spéculé sur la prédilection du spectateur allemand pour les contes bleus (Maerchen), genre *Haensel et Gretel* et *Cloche engloutie*. On fit un chaleureux accueil à son *Talisman* (sujet tiré d'Andersen), où l'on a voulu voir des allusions à l'empereur. C'est un jeu très à la mode, que de relever partout des allusions ; et *Simplicissimus*, revue récente et qu'illustre le mieux du monde Thomas Theodor Heine, bénéficie de cette tendance.

Ce dont je ne cesse de me plaindre, — on n'estime guère les auteurs

dramatiques français. Depuis Lessing, vos classiques ne sont plus tolérés; l'on hue qui ose parler sérieusement de Dumas, que j'aime beaucoup quand même et à qui nous devons beaucoup; on ne connaît pas vos Porto-Riche, Curel, Capus, Sée, Lavedan, Brieux, etc.; on ne les joue pas: seuls les vaudevillistes triomphent.

Si j'avais dû vous parler des dramaturges autrichiens, j'aurais insisté sur les Viennois Arthur Schnitzler et Hugo de Hoffmannsthal, tous deux très haut cotés en Allemagne; le second est un poète lyrique excellent.

La lyrique est, ces années-ci, très effervescente. Richard Wagner et, d'autre part, Baudelaire et vos poètes récents (eux-mêmes influencés par nos Novalis et Heine) ont influé sur quelques-uns de nos écrivains du vers. Liliencron est fort bien doué : c'est un quinquagénaire, mais qui a de la fraîcheur et de la verve. Dehmel, est déjà connu. On commence à s'occuper beaucoup de Stefan Georg ; ses rythmes libres sont séduisants et curieux. Nos poètes notent des sensations plus rares et plus flottantes que n'ont fait leurs prédécesseurs allemands; leurs métaphores sont plus aventureuses. Leur art se plaît dans cette demi-ivresse qu'a raillée Nietzsche.

(Pour moi, le grand poète lyrique de l'époque, c'est Friedrich Nietzsche.)

En philosophie.

Depuis sa *Philosophie de l'Inconscient*, Edouard de Hartmann n'a pas écrit de livre capital; il met sur le marché des ouvrages de sociologie, conçus dans un esprit anti-socialiste: le dilettantisme qui s'y manifeste est peu goûté des savants.

Nietzsche, sa lecture commence à être familière au lecteur français. Naturellement ses instincts anti-chrétiens, exprimés passionnément, sont une horreur pour les cercles officiels. Comme du génial Ibsen et de Tolstoï, son influence laisse des marques sur toutes les voies. Avant lui, Gerhart Hauptmann n'eût pas écrit *la Cloche engloutie*.

On a fait récemment, en Allemagne (et en France), un sort posthume à Max Stirner; mes compatriotes prétendent discerner des corrélations entre lui et Nietzsche, — je ne les vois pas : le premier est un esprit net, mais non sans pédanterie, le second un génie fougueux.

A l'heure actuelle, il n'y a pas, chez nous, de philosophie, au sens propre du mot. Les héros de la philosophie, les Kant, les Schopenhauer, ont été remplacés par les grands hommes des sciences naturelles. Là, il faut citer feu Helmholz, Haeckel avec son *Monisme* et sa *Genèse naturelle*. Et c'est sur les sciences naturelles que base sa philosophie Wilhelm Wundt, auteur d'une *Logique* qui eut un grand retentissement et d'une *Ethique*.

Quelles influences a subies notre roman? Celle des Scandinaves (Kielland, Garborg, Jonas Lie, Bjœrnstjerne Bjœrnson); celle de Léon Tolstoï; celle d'Emile Zola (Zola, à qui l'on prodiguait les noms de pornographe et de dégénéré, Zola, je dis cela en incidente, est au pinacle depuis l'Affaire). Le romancier le plus notable de la dernière époque est Théodore Fontane, mort voici deux ans; Fontane, presque un vieillard quand il s'avisa d'écrire des romans, a fait des chefs-d'œuvre de modernité. Voulez-vous un dénombrement : le vieux psychologue Paul Heise; Ompteda (*Sylvester von Geyer*, vie d'un gentilhomme prussien); Gabriele Reuter (*De bonne famille*, histoire d'une jeune fille honnête, grand succès); Otto Julius Bierbaum; et, parmi les Autrichiens de la vieille génération, Marie von Ebner-Eschenbach, qui excelle à noter la nuance d'âme de ses personnages (aristocratie autrichienne). Et il y a abondance de romans à ambitions sociologiques, ceux de Spielhagen, par exemple.

La musique se repose. On divulgue les idées de Wagner. Mais nul grand créateur.

Richard Strauss, qui mit *Zarathustra* en symphonie, est actuellement de nos musiciens le plus en vedette. Voici encore Humperdinck, naguère directeur des chœurs à Bayreuth, auteur de *Haensel et Gretel*; Félix Weingartner, impérieux chef d'orchestre, auteur d'un opéra qui n'eut pas une grande fortune, mais que les connaisseurs prônent fort; le baron de Schillings, dont l'*Ingwelde* ne put, l'empereur s'y opposant, être jouée à l'Opéra de Berlin, mais le fut — et avec quel succès — sur une autre scène de ce même Berlin, par la troupe ducale de Schwerin.

Enfin, comme l'interviewer priait M. Harden de vouloir bien me parler de soi, il s'autobiographia :

Je suis né à Berlin, le 20 octobre 1861. Au sortir du gymnase, dans un esprit d'indépendance, qui, d'ailleurs, n'a jamais cessé de m'inspirer, je m'instituai comédien. Trois ans je jouai les jeunes premiers... Berlin, Hambourg, etc. Ce n'était pas mon affaire. Je m'absorbai dans des études littéraires; un peu plus tard, je faisais de la critique à la *Gegenwart* et à la *Nation*, la revue des libéraux.

Le prince de Bismarck (en disgrâce depuis mars 1890) avait lu quelques articles où je parlais de lui avec le respect dû au génie. Il m'invita à Friedrichsruhe. J'ai passé bien des jours dans sa maison simple de gentilhomme campagnard. Je peux dire que c'était un charmeur. — une politesse de grand style, une force de séduction pour ainsi dire lyrique. Nos conversations dans les forêts sont la grande aventure de ma vie. Peut-être suis-je resté un peu enchanté. A son contact, s'était exaltée mon activité politique, et comme je percevais la possibilité d'écrire des articles politiques dans une manière nouvelle, une manière contrastant avec la frivole et pédantesque manière en usage, et qu'en outre j'étais soucieux de les pouvoir publier sans contrôle,

je fondai, en 1892, la *Zukunft* : elle eut un succès rapide ; cet hebdomadaire, qui débuta sans capitaux, a maintenant un tirage de onze à douze mille, — chiffre très considérable dans un pays où les revues sérieuses et sans illustrations, ont peu de lecteurs. Sybel, Schweninger, Adolphe Wagner, Schaeffle, Paulsen, Liszt, Lenbach, Lichtwark, Bjœrnson, Lamprecht, etc., etc., y ont collaboré. J'y rédige l'article de tête, des notes brèves (« Mon Carnet »), et la critique dramatique. Mes articles ont été réunis en volumes : *Apostata* et *Littérature et Théâtre*. Je prépare un roman.

La *Zukunft* a eu des frictions avec le gouvernement. On l'a interdite dans les gares de Prusse. Elle m'a valu trois poursuites, sous l'inculpation de lèse-majesté. Deux fois acquitté ; la troisième, six mois de forteresse : le tribunal, qui estimait que j'avais dépassé la limite des critiques licites, reconnaissait toutefois que j'étais inspiré de sentiments royalistes.

Bismarck, dont je n'ai jamais goûté la manière en ce qu'elle avait de répressif, me donnait du « socialiste avancé », tout en me gardant sa bienveillance ; les socialistes me blasonnent volontiers « bismarckien sans phrases ». Je suis peut-être bismarckien, mais alors avec phrases... souvent restrictives ; et si je ne suis pas socialiste, ne serais-je pas un anti-bourgeois ? Au vrai, je n'aime guère la grande bourgeoisie de commerce, surtout dans sa nuance berlinoise... Je n'aime pas non plus les étiquettes.

Hans de Bülow m'a offert un vieil exemplaire de Paul-Louis Courier, avec cette inscription amie : « Il croit tout ce qu'il dit, disait Mirabeau de Maximilien Robespierre, — et c'est ce que dit de Maximilien Harden H. de Bülow. » C'est, en effet, pour pouvoir dire tout ce que je crois que j'ai créé la *Zukunft*.



Le Journal d'une Femme de chambre

NOUVEAUX FRAGMENTS

III

18 septembre.

Ce matin, dimanche, je suis allée à la messe.

J'ai déjà déclaré que, sans être dévote, j'avais tout de même de la religion. On aura beau dire et beau faire, la religion c'est toujours la religion. Les riches peuvent peut-être s'en passer, mais elle est nécessaire aux gens comme nous. Je sais bien qu'il y a des particuliers qui s'en servent d'une drôle de façon, que beaucoup de curés et de bonnes sœurs ne lui font pas honneur. Il n'importe, Quand on est malheureuse — et, dans le métier, on l'est beaucoup plus qu'à son tour — il n'y a que ça pour endormir vos peines... que ça... et l'amour ! Oui, mais l'amour, c'est un autre genre de consolation...

Aussi, même dans les maisons impies, je ne manquais jamais la messe. D'abord, la messe, c'est une sortie, une distraction, du temps gagné sur les ennuis quotidiens de la baraque... C'est surtout des camarades qu'on rencontre, des histoires qu'on apprend, des occasions de faire connaissance. Ah ! si j'avais voulu, à la sortie de la chapelle des Assomptionnistes, écouter de vieux messieurs très bien, qui m'en chuchotaient à l'oreille, de drôles de psaumes, je ne serais peut-être pas ici, aujourd'hui !

Aujourd'hui, le temps s'est remis. Il fait un beau soleil, un de ces soleils brumeux qui rendent la marche agréable et moins lourdes les tristesses. Sous l'influence de cette matinée bleu et or, j'ai dans le cœur presque de la gaîté...

Nous sommes à quinze cents mètres de l'église. Le chemin est gentil, qui y conduit... une petite sente ondulant entre des haies. Au printemps, il doit y avoir tout plein de fleurs, des cerisiers sauvages et des épines blanches qui sentent si bon... Moi, j'aime les épines blanches... Elles me rappellent des choses, quand j'étais petite fille... A part ça, la campagne est comme toutes les campagnes... elle n'a rien d'épatant. C'est une vallée très large, et puis là-bas, au bout de la vallée, des coteaux. Dans la vallée, il y a une rivière ; sur les coteaux, il y a une forêt... tout cela couvert d'un voile de brume transparente et dorée, qui cache trop, à mon gré, le paysage.

C'est drôle, je garde ma fidélité à la nature bretonne. Je l'ai dans le sang. Aucune ne me paraît aussi belle, aucune ne me parle mieux à l'âme. Même au milieu des plus riches, des plus grasses campagnes normandes, j'ai la nostalgie de la lande et de cette mer tragique et splendide où je suis née... Et ce souvenir, brusquement évoqué, met un nuage de mélancolie dans la gaîté de ce joli matin.

En chemin, je rencontre des femmes et des femmes... Un paroissien sous le bras, elles vont aussi, comme moi, à la messe : cuisinières, femmes de chambre et de basse-cour, épaisses, lourdaudes, et marchant avec des lenteurs, des dandinements de bêtes. Ce qu'elles sont drôlement torchées, dans leurs costumes de fête !... Des paquets !... Elle sentent le pays à plein nez et l'on voit bien qu'elles n'ont point servi à Paris !... Elles me regardent avec curiosité, une curiosité défiante et sympathique, à la fois. Elles détaillent, en les enviant, mon chapeau, ma robe collante, ma petite jaquette beige et mon parapluie roulé dans son fourreau de soie verte. Ma toilette de dame les étonne et surtout, je crois, la façon coquette et pimpante que j'ai de la porter. Elles se poussent du coude, ont des yeux énormes, des bouches démesurément ouvertes, pour se montrer mon luxe et mon chic. Et je vais me trémoussant, leste et légère, la bottine pointue, relevant d'un geste hardi ma robe qui, sur les jupons de dessous, fait un bruit de soie froissée... Qu'est-ce que vous voulez ?... Moi je suis contente qu'on m'admire.

En passant près de moi, j'entends qu'elles se disent, dans un chuchotement :

— C'est la nouvelle du Prieuré...

L'une d'elles, courte, grosse, rougeaude, asthmatique et qui semble porter, péniblement, un immense ventre sur des jambes écartées en tréteau, sans doute pour le mieux caler, m'aborde en souriant, d'un sourire épais, visqueux, sur des lèvres de vieille licheuse.

— C'est vous, la nouvelle femme de chambre du Prieuré ?... Vous vous appelez Célestine ?... Vous êtes arrivée de Paris, il y a quatre jours ?...

Elle sait tout déjà... Elle est au courant de tout, aussi bien que moi-même. Et rien ne m'amuse, sur ce corps pansu, sur cette outre ambulante, comme ce chapeau mousquetaire, un large chapeau de feutre noir dont les plumes se balancent dans la brise.

Elle continue :

— Moi, je m'appelle Rose. Mademoiselle Rose. Je suis chez M. Mauger... à côté de chez vous... un ancien capitaine... Vous l'avez peut-être déjà vu ?

— Non, mademoiselle.

— Vous auriez pu le voir par dessus la haie qui sépare les deux propriétés... Il est toujours dans le jardin, en train de jardiner. C'est encore un bel homme, vous savez.

Nous marchons plus lentement, car mademoiselle Rose manque d'étouffer. Elle siffle de la gorge comme une bête fourbue. A chaque respiration, sa poitrine s'enfle et retombe, pour s'enfler encore. Elle dit, en hachant ses mots :

— J'ai ma crise... Ah ! ce que le monde souffre aujourd'hui, c'est incroyable !

Puis, entre des sifflements et des hoquets, elle m'encourage :

— Il faudra venir me voir, ma petite. Si vous avez besoin de

quelque chose, d'un bon conseil, de n'importe quoi... ne vous gênez pas !... J'aime les jeunesses, moi !... On prendra un petit verre de noyau, en causant... Beaucoup de ces demoiselles viennent chez nous...

Elle s'arrête un instant, reprend haleine, et d'une voix plus basse sur un ton confidentiel :

— Et tenez, mademoiselle Célestine... si vous voulez vous faire adresser votre correspondance chez nous... Ce serait plus prudent... Un bon conseil que je vous donne... Madame Laulaire lit les lettres... toutes les lettres... même qu'une fois elle a bien failli être condamnée par le juge de paix... Je vous le répète, ne vous gênez pas !

Je la remercie et nous continuons de marcher... Bien que son corps tangue et roule comme un vieux bateau sur une forte mer, mademoiselle Rose semble maintenant respirer avec plus de facilité... Nous allons potinant :

— Ah ! vous en trouverez du changement ici, bien sûr... D'abord, ma petite, au Prieuré, on ne garde pas une seule femme de chambre. C'est réglé... Quand ce n'est pas Madame qui les renvoie, c'est Monsieur qui les engrosse... Un homme terrible, monsieur Laulaire... Les jolies, les laides, les jeunes, les vieilles... et à chaque coup, un enfant !... Oui, on la connaît, la maison, allez ! Et tout le monde vous dira ce que je vous dis... On est mal nourrie... on n'a pas de liberté... on est accablée de besogne... Et des reproches tout le temps, des criailleries !... Un vrai enfer, quoi !... Rien que de vous voir, gentille et bien élevée comme vous êtes, il n'y a point de doute que vous n'êtes pas faite pour rester chez de pareils grigous !

Tout ce que la mercière m'a raconté, mademoiselle Rose me le raconte à nouveau, avec des variantes plus pénibles, où l'horreur dépasse et franchit les limites que la nature lui a fixées... Si violent est le besoin qu'a cette femme de bavarder, qu'elle finit par vaincre sa souffrance. La méchanceté a raison de son asthme... Et le débinage va son train, mêlé aux affaires intimes du pays.

Bien que je sache déjà tout cela, les histoires de Rose sont si noires, et si désespérantes ses paroles, que me revoilà toute triste. Je me demande si je ne ferais pas mieux de partir... Pourquoi tenter une expérience où je suis vaincue d'avance !... Quelques femmes se sont jointes à nous, curieuses, frôleuses, accompagnant d'un « pour sûr » énergique chaque déballage de médisances... Rose, de moins en moins essoufflée, continue de jaboter :

— Un bien bon homme que M. Mauger ! Et tout seul, ma petite ! Autant dire que je suis la maîtresse ! Dame ! un ancien capitaine... c'est naturel, n'est-ce pas ? Ça n'a pas d'administration... ça n'entend rien aux affaires de ménage... Ça aime à être soigné, dorloté... son linge bien tenu... ses manies respectées... de bons petits plats... S'il n'avait pas une personne de confiance, il se laisserait gruger par les uns, par les autres ! Ce n'est pas ça qui manque ici, mon Dieu les mauvaises gens !...

L'intonation de ses petites phrases coupées, le clignement de ses yeux, achèvent de me révéler sa situation exacte dans la maison du capitaine Mauger...

— Dame !... n'est-ce pas ? Un homme tout seul, et qui a encore des idées !... Et puis il y a tout de même de l'ouvrage... Et nous allons prendre un petit garçon, pour aider.

Elle a de la chance, cette Rose. Moi aussi, souvent, j'ai rêvé de servir chez un vieux. C'est dégoûtant... Mais on est tranquille, au moins, et on a de l'avenir? N'empêche, qu'il n'est pas difficile, pour un capitaine qui a encore des idées... Et ce que ça doit être rigolo, tous les deux, sous l'édredon !...

Nous traversons le pays... Oh, vrai ! il n'est pas joli. Il ne ressemble en rien au boulevard Malesherbes... Des rues sales, étroites, tortueuses, et des places où les maisons sont de guingois, des maisons qui ne tiennent pas debout, des maisons noires en vieux bois pourri, avec de hauts pignons branlants et des étages ventrus qui avancent les uns sur les autres, comme dans l'ancien temps... Les gens qui passent sont vilains, vilains, et je n'ai pas aperçu un seul beau garçon. L'industrie du pays est le chausson de lisière. La plupart des chausonniers, qui n'ont pu livrer aux usines le travail de la semaine, travaillent encore... Et je vois, derrière des vitres, de pauvres faces chétives, des dos courbés, des mains noires qui tapotent sur les semelles de cuir... Cela ajoute encore à la tristesse morne du lieu... On dirait d'une prison !

Mais voici la mercière qui, sur le pas de sa porte, nous sourit et nous salue...

— Vous allez à la messe de huit heures ?... Moi je suis allée à la messe de sept heures... Vous n'êtes pas en retard... Vous ne voudriez pas entrer un instant ?

Rose remercie... Elle me met en garde contre la mercière, qui est une méchante femme et dit du mal de tout le monde... une vraie peste, quoi !... Puis elle recommence à me vanter les vertus de son maître et les douceurs de sa place. Je lui demande :

— Alors le capitaine n'a pas de famille ?

— Pas de famille, s'écrie-t-elle, scandalisée... ah bien, ma petite, vous n'y êtes pas !... Ah si, il en a, une famille, et une propre !... Des tas de nièces et de cousines ! des fainéants, des sans le sou, des traîne-misère... Et qui le grugeaient... et qui le volaient... fallait voir ça ! C'était une abomination !... Aussi vous pensez si j'y ai mis bon ordre... si j'ai nettoyé la maison de toute cette vermine !... Mais, ma chère demoiselle, sans moi, le capitaine serait sur la paille aujourd'hui !... Ah ! le pauvre homme !... Il est bien content de ça, allez, maintenant !...

J'insiste, avec une intention ironique, que d'ailleurs elle ne comprend pas :

— Et sans doute, mademoiselle Rose, qu'il vous mettra sur son testament ?...

Prudemment elle réplique :

— Monsieur fera ce qu'il voudra. Il est libre !... Bien sûr que ce n'est pas moi qui l'influence !... Je ne lui demande rien. Je ne lui demande même de me payer des gages... Ainsi... je suis chez lui. par dévouement !... Mais il connaît la vie... Il sait ceux qui l'aiment, qui le soignent avec désintéressement. qui le dorlotent... Il ne faudrait pas croire qu'il est aussi bête que certaines personnes le prétendent, madame Laulaire en tête..., qui en dit des choses sur nous !... C'est un malin, au contraire, mademoiselle Célestine... et qui a une volonté à lui... Pour ça !...

Sur cette éloquente apologie du capitaine nous arrivons à l'église.

La grosse Rose ne me quitte pas... Elle m'oblige à prendre une chaise près de la sienne, et se met à marmotter des prières, à faire des génuflexions et des signes de croix... Ah ! cette église ! Avec ses grossières charpentes qui la traversent et soutiennent la voûte chancelante, elle ressemble à une grange ; avec son public toussant, crachant, heurtant les bancs, traînant les chaises, on dirait aussi d'un cabaret de village. Je ne vois que des faces abruties par l'ignorance, des bouches fielleuses crispées par la haine. Il n'y a là que de pauvres êtres qui viennent demander à Dieu quelque chose contre quelqu'un !... Il m'est impossible de me recueillir, et je sens descendre sur moi comme un grand froid !... C'est peut-être qu'il n'y a même pas un orgue, dans cette église !... Est-ce drôle ? Je ne puis pas prier, sans orgue... Un chant d'orgue, ça m'emplit la poitrine puis l'estomac... ça me rend toute chose .. comme en amour ! Si j'entendais toujours des voix d'orgue, je crois bien que je ne pècherais jamais !... Ici, à la place de l'orgue, c'est une vieille dame, dans le chœur, avec des lunettes bleues et un pauvre petit châle sur les épaules, qui, péniblement, tapote sur une espèce de piano pulmonique et désaccordé... Et c'est toujours des gens qui toussotent et crachotent, un bruit de catarrhe qui couvre les psalmodies du prêtre et les répons des enfants de chœur ! Et ce que cela sent mauvais ! Odeurs mêlées de fumier, d'étables, de terre, de paille aigre, de cuir mouillé, d'encens avarié... Vraiment, ils sont bien mal élevés en province !

La messe tire en longueur et je m'ennuie... Je suis surtout vexée de me trouver au milieu d'un monde si ordinaire, si laid, et qui fait si peu attention à moi. Pas un joli spectacle, pas une jolie toilette où reposer ma pensée... où égayer mes yeux... Jamais je n'ai mieux compris que je suis faite pour la joie de l'élégance et du chic... Au lieu de s'exalter, comme aux messes de Paris, tous mes sens offensés protestent à la fois... Pour me distraire, je suis attentivement les mouvements du prêtre qui officie... Ah bien ! merci ! C'est une espèce de grand gaillard, tout jeune, de physionomie vulgaire, couleur de brique rose. Avec ses cheveux ébouriffés, sa mâchoire de proie, ses lèvres goulues, ses petits yeux obscènes, ses paupières cernées de noir, je l'ai bien vite jugé... Ce qu'il doit s'en payer, à table,

de la nourriture, celui-là !... Et au confessionnal donc !... Ce qu'il doit en dire des saletés et en trousser des jupons !...

Rose, s'apercevant que je le regarde, se penche sur moi, et, tout bas, elle me dit :

— C'est le nouveau vicaire ! Je vous le recommande... Il n'y en a pas comme lui pour confesser les femmes... Monsieur le curé est un saint homme, bien sûr !... Mais on le trouve trop sévère... Tandis que le nouveau vicaire...

Elle claque de la langue, et se remet en prière, la tête courbée sur le prie-Dieu.

Eh bien, il ne me plairait pas, le nouveau vicaire. Il a l'air sale et brutal... Il ressemble plus à un charretier qu'à un prêtre... Moi, il me faut de la délicatesse, de la poésie... de l'au-delà... et des mains blanches... J'aime que les hommes soient doux et chics, comme était monsieur Jean !...

Après la messe, Rose m'entraîne chez l'épicière... En quelques mots mystérieux, elle m'explique qu'il faut être bien avec elle, et que toutes les domestiques lui font une cour empressée.

Encore une petite boulotte — décidément c'est le pays des grosses femmes. Son visage est criblé de taches de rousseur, ses cheveux blond filasse, rares et ternes, laissent voir des parties du crâne, au sommet duquel se hérisse drôlement, et pareil à un petit balai, un chignon. Au moindre mouvement, sa poitrine, sous le corsage de drap brun, remue comme un liquide dans une bouteille. Ses yeux, bordés d'un cercle rouge, s'éraillent, et sa bouche ignoble transforme en grimace le sourire... Rose me présente :

— Madame Gouin, je vous amène la nouvelle femme de chambre du Prieuré...

L'épicière m'observe avec attention, et je remarque que son regard s'attache à ma taille, à mon ventre, avec une obstination gênante... Elle dit, d'une voix blanche :

— Mademoiselle est chez elle, ici... Mademoiselle est une belle fille... Mademoiselle est parisienne, sans doute ?...

— En effet, Madame Gouin, j'arrive de Paris...

— Ça se voit, ça se voit tout de suite... Il n'y a pas besoin de vous regarder deux fois... J'aime beaucoup les parisiennes... Elles savent ce que c'est que de vivre !... Moi aussi j'ai vécu à Paris, quand j'étais jeune... J'ai servi chez une sage-femme de la rue Guénégaud, madame Tripier... Vous la connaissez peut-être ?...

— Non !

— Ça ne fait rien !... Ah ! dame, il y a longtemps !... Mais entrez donc, Mademoiselle Célestine !...

Elle nous fait passer cérémonieusement dans l'arrière-boutique où se trouvent déjà réunies, autour d'une table ronde, quatre domestiques...

— Ah ! vous en aurez du tintouin, ma pauvre demoiselle, gémit

l'épicière en m'offrant un siège. Ce n'est pas parce que l'on ne me prend plus rien au château... Mais je puis bien dire que c'est une maison infernale !... N'est-ce pas, mesdemoiselles ?...

— Pour sûr !... répondent unanimement, avec des gestes pareils et de pareilles grimaces, les quatre domestiques interpellées...

Madame Gouin poursuit :

— Merci !... Je ne voudrais pas fournir des gens qui marchandent tout le temps et crient comme des putois qu'on les vole, qu'on leur fait du tort... Ils peuvent bien aller où ils veulent !

Le chœur des domestiques reprend :

— Bien sûr qu'ils peuvent aller où ils veulent !

A quoi madame Gouin, s'adressant plus particulièrement à Rose, ajoute d'un ton faux :

— On ne court pas après, dites, Mamz'elle Rose ?... Dieu merci on n'a pas besoin d'eux, n'est-ce pas ?

Rose se contente de hausser les épaules et de mettre dans ce geste tout ce qu'il y a en elle de fiel concentré, de rancune et de mépris... Et l'énorme chapeau mousquetaire, par le mouvement désordonné de ses plumes noires, accentue l'énergie de ces sentiments violents.

Puis, après un silence :

— Tenez ! parlons point de ces gens-là... Chaque fois que j'en parle, j'ai mal au ventre !

Une petite noiraude, maigre, avec un museau de rat, un front fleuri de boutons, et des yeux qui suintent, s'écrie au milieu des rires :

— Pour sûr qu'on les a quelque part !...

Là-dessus, les histoires, les potins recommencent. C'est un flot ininterrompu d'ordures vomies par ces tristes bouches, comme d'un égout... Il semble que l'arrière boutique en est empestée... Je ressens une impression d'autant plus pénible, que la pièce où nous sommes est sombre et que les figures y prennent des déformations fantastiques... Elle n'est éclairée, cette pièce, que par une étroite fenêtre qui s'ouvre sur une cour crasseuse, humide, une sorte de puits formé par des murs que ronge la lèpre des mousses... Une odeur de saumure, de légumes fermentés, de harengs saurs, persiste autour de nous, imprègne nos vêtements... C'est intolérable !... Alors chacune de ces créatures tassées sur leur chaise, comme des paquets de linge sale, s'acharne à raconter une vilenie, un scandale, un crime... Lâchement, j'essaie de sourire avec elles, d'applaudir avec elles, mais j'éprouve quelque chose d'insurmontable, quelque chose comme un affreux dégoût... Une nausée me retourne le cœur, me monte à la gorge impérieusement, m'affadit la bouche, me serre les tempes... Je voudrais m'en aller... Je ne le puis, et je reste là, idiote, tassée comme elles sur ma chaise, ayant les mêmes gestes qu'elles, je reste là à écouter stupidement ces voix aigres qui me font l'effet d'eaux de vaisselle glougloutant et s'égouttant par les éviers et par les plombs !...

Je sais bien qu'il faut se défendre contre ses maîtres... et je ne suis pas la dernière à le faire, je vous assure... Mais non ! là !... tout de

même... cela passe l'imagination !... Ces femmes me sont odieuses ; je les déteste et je me dis tout bas que je n'ai rien de commun avec elles. L'éducation, le frottement avec les gens chics, l'habitude des belles choses, la lecture des romans de Paul Bourget, m'ont sauvé de ces turpitudes... Ah ! les jolies et amusantes rosseries des offices parisiens, elles sont loin !...

C'est Rose qui décidément obtient le plus grand succès... Elle raconte avec des yeux papillotants et des lèvres mouillées de plaisir :

— Tout cela n'est rien auprès de madame Rodeau, la femme du notaire... Ah ! il s'en passe des choses chez elle !...

— Je m'en doutais !... dit l'une.

Une autre énonce en même temps :

— Elle a beau être dans les curés... je l'ai toujours pensé, que c'est une rude cochonne !

Tous les regards sont émerillonnés, tous les cous tendus vers Rose qui reprend son récit :

— Avant-hier, monsieur Rodeau était parti soi-disant à la campagne pour toute la journée...

Afin de m'édifier sur le compte de M. Rodeau, elle ouvre, en mon honneur, cette parenthèse :

— Un homme louche... Un notaire guère catholique, que ce monsieur Rodeau... Ah ! il y en a des mic-macs dans son étude — à preuve que j'ai fait retirer par le capitaine des fonds qu'il y avait déposés... Oui, dame !... Mais ce n'est pas de Monsieur Rodeau qu'il s'agit pour l'instant !...

La parenthèse fermée, elle redonne à son récit un tour plus général :

— Monsieur Rodeau était donc à la campagne... Qu'est-ce qu'il va faire, si souvent, à la campagne?... Ça, par exemple, on ne le sait pas !... Il était donc parti à la campagne... Madame Rodeau fait aussitôt monter le petit clerc... le petit gars Justin, dans sa chambre... sous prétexte de la balayer... Un drôle de balayage, mes enfants !... Elle était quasiment toute nue, avec des yeux drôles comme une chienne en chasse. Elle le fait venir près d'elle... l'embrasse... le caresse... et, disant qu'elle va lui chercher ses puces, voilà qu'elle le déshabille !... Et alors, savez-vous ce qu'elle a fait ? Eh bien, tout à coup, elle s'est jetée dessus, cette goule-là et elle l'a pris de force... de force, oui, Mesdemoiselles !... Et si vous saviez de quelle manière elle l'a pris !...

— Comment qu'elle l'a pris ? interroge vivement la petite noiraude, dont le museau de rat s'allonge et remue...

Toutes sont anxieuses... Mais, devenant sévère, pudique, Rose déclare :

— Ça ne peut pas se dire à des demoiselles !...

Des « Ah ! » de désappointement suivent cette réponse. Rose continue, tour à tour indignée et émue :

— Un enfant de quinze ans !... Si c'est possible !... Et joli... joli comme un amour !... Et innocent, le pauvre petit martyr !... Ne pas respecter l'enfance !... Faut-il en avoir du vice, dans le sang !... Paraît qu'en rentrant chez lui, il tremblait... tremblait... pleurait, pleurait... le chérubin... que c'était à vous fendre l'âme !... Qu'est-ce que vous dites de ça ?...

C'est une explosion d'indignation, une avalanche de mots orduriers... Rose attend que le calme soit revenu. Elle poursuit :

— Sa mère est venue me conter la chose... Moi, je lui ai conseillé, vous pensez bien, d'actionner le notaire et sa femme.

— Pour sûr !... Ah ! pour sûr !...

— Eh bien, la Justine hésite... parce que et parce qu'est-ce... Finalement elle ne veut pas... J'ai idée que Monsieur le Curé, qui dîne toutes les semaines chez les Rodeau, est intervenu... Enfin, elle a peur... quoi !... Ah ! si c'était moi !... Certes, j'ai de la religion... mais il n'y a pas de curé qui tienne... je leur en ferais cracher de l'argent... des cent et des mille... et des dix mille francs !...

— Pour sûr !... Ah ! pour sûr !...

— Manquer une occasion comme ça !... Malheur !...

Et le chapeau mousquetaire claque comme une tente sous l'orage...

L'épicière ne dit rien... Elle a l'air gêné... Sans doute qu'elle fournit le notaire... Adroitement elle interrompt les imprécations de Rose :

— J'espère que Mademoiselle Célestine voudra bien accepter un petit verre de cassis avec ces demoiselles... Et vous, Mamz'elle Rose ?...

Cette invitation calme toutes les colères, et, tandis que, d'un placard vivement ouvert, elle retire une bouteille et des verres que Rose dispose sur la table, les yeux s'allument et les langues passent, effilées, sur les lèvres gourmandes...

En partant, l'épicière me dit, aimable et souriante :

— Ne faites pas attention, parce que vos maîtres ne prennent plus rien chez moi... Il faudra revenir me voir.

Je rentre avec Rose qui achève de me mettre au courant de la chronique du pays... J'aurais cru que son stock d'infamies dût être épuisé... Nullement... Elle en trouve, elle en invente de nouvelles et de plus épouvantables... Ses ressources dans la calomnie sont infinies... Et sa langue va toujours, sans un arrêt... Tous et toutes y passent ou y reviennent. C'est étonnant ce qu'en quelques minutes on peut déshonorer de gens, en province !...

Elle me reconduit ainsi jusqu'à la grille du Prieuré... Là, elle ne peut pas se décider à me quitter... parle encore... parle sans cesse, cherche à m'envelopper, à m'étourdir de son amitié et de son dévouement... Moi, j'ai la tête cassée par tout ce que j'ai entendu, et la vue du Prieuré me donne au cœur comme un découragement... Ah ! ces grandes pelouses sans fleurs. Et cette immense bâtisse qui a l'air

d'une caserne ou d'une prison, et où il me semble que, derrière chaque fenêtre, un regard vous espionne !...

Le soleil est plus chaud, la brume a disparu, et le paysage là bas se fait plus net... Au delà de la plaine, sur les coteaux, j'aperçois de petits villages qui se dorent dans la lumière, égayés de toits rouges : la rivière, à travers la plaine jaune et verte, luit çà et là en courbes argentées... et quelques nuages décorent le ciel de leurs fresques légères et charmantes... Mais je n'éprouve aucun plaisir à contempler tout cela. Je n'ai plus qu'un désir, une volonté, une obsession : fuir ce soleil, cette plaine, ces coteaux, cette maison, et cette grosse femme dont la voix méchante m'affole et me torture...

Enfin, elle se dispose à me laisser... me prend la main, la serre affectueusement dans ses gros doigts gantés de mitaines. Elle me dit :

— Et puis, ma petite, vous savez, madame Gouin, c'est une femme bien aimable... et bien adroite. Il faudra aller la voir souvent...

Elle s'attarde encore — et, avec plus de mystère :

— Elle en a soulagé, allez, des jeunes filles !... Dès qu'on s'aperçoit de quelque chose, on va la trouver !... Ni vu ni connu !... On peut se fier à elle... ça, je vous le dis !... C'est une femme très... très savante :

Les yeux plus brillants, son regard attaché sur moi avec une ténacité étrange, elle répète :

— Très savante !... Et adroite !... Et discrète !... C'est la Providence du pays ! Allons, ma petite, n'oubliez pas de venir chez nous, quand vous pourrez !... Et allez souvent chez madame Gouin... Vous ne vous en repentirez pas !... A bientôt !... A bientôt !...

Elle est partie... Je la vois qui, de son pas en roulis, s'éloigne, longe, énorme, le mur puis la haie — et brusquemunt s'enfonce dans un chemin où elle disparaît...

Je passe devant Joseph, le jardinier-cocher, qui râtisse les allées... Je crois qu'il va me parler. Il ne me parle pas... Il me regarde seulement d'un air oblique, avec une expression singulière qui me fait presque peur...

— Un beau temps ce matin, Monsieur Joseph !...

Joseph grogne je ne sais quoi entre ses dents... Il est furieux que je me sois permis de marcher dans l'allée qu'il râtisse...

Quel drôle de bonhomme, et comme il est mal appris ! Et pourquoi ne m'adresse-t-il jamais la parole?... Et pourquoi ne répond-il jamais non plus quand je lui parle ?

A la maison, madame n'est pas contente... Elle me reçoit très mal, me bouscule :

— A l'avenir, je vous prie de ne pas rester si longtemps dehors !

J'ai envie de répliquer, car je suis agacée, irritée, énervée... Mais, heureusement, je me contiens... Je me borne à ronchonner un peu.

— Qu'est-ce que vous dites ?

— Je ne dis rien !

— C'est heureux !... Et puis je vous défends de vous promener avec la bonne de monsieur Mauger : c'est une très mauvaise connaissance pour vous !... Voyez !... tout est en retard ce matin, à cause de vous !

Je m'écrie, en dedans :

— Zut !... zut ! et zut !..., tu m'embêtes, je parlerai à qui je veux... je verrai qui me plaît... tu ne me feras pas la loi, chameau !...

Il a suffi que j'entende sa voix aigre, que je retrouve ses yeux méchants et ses ordres tyranniques, pour que fût effacée instantanément l'impression mauvaise, l'impression de dégoût que je rapportais de la messe, de l'épicière et de Rose... Rose et l'épicière ont raison... La mercière aussi a raison... Elles ont toutes raison... Et je me promets de voir Rose, de la voir souvent, de retourner chez l'épicière, de faire de cette sale mercière ma meilleure amie... puisque madame me le défend !... Et je répète intérieurement, avec une énergie sauvage :

— Chameau !... Chameau !... Chameau !...

Mais j'eusse été bien mieux soulagée si j'avais eu le courage de lui jeter, de lui crier, en pleine face, cette injure !

Dans la journée, après le déjeuner, Monsieur et Madame sont sortis en voiture. Le cabinet de toilette, les chambres, le bureau de Monsieur, toutes les armoires, tous les placards, tous les buffets sont fermés à clef... Qu'est-ce que je disais ?... Ah ! bien, merci !... Pas moyen de lire une lettre et de se faire des petits paquets !...

Alors je suis rentrée dans ma chambre... j'ai écrit à ma mère, à monsieur Jean, et j'ai lu *En famille*. Quel joli livre ! Et qu'il est bien écrit !... C'est drôle tout de même... J'aime bien entendre des choses cochonnes... Mais je n'aime pas en lire... Je n'aime que les livres qui font pleurer !...

Au dîner, on a servi le pot-au-feu !... Il m'a semblé que Monsieur et Madame étaient en froid. Monsieur a lu le *Petit Journal* avec une ostentation provocante... Il froissait le papier en roulant de bons yeux comiques et doux... Même quand il est en colère, les yeux de Monsieur restent doux et timides. A la fin, sans doute pour engager la conversation, Monsieur, toujours le nez sur son journal, s'est écrié :

— Tiens !... Encore une femme coupée en morceaux !...

Madame n'a rien répondu... Très raide, très droite, austère dans sa robe de soie noire, le front plissé, le regard dur, elle n'a pas cessé de songer... A quoi ?...

C'est peut-être à cause de moi, que Madame boude Monsieur !

IV

26 septembre.

Depuis une semaine, je ne puis plus écrire une seule ligne de mon journal... Quand vient le soir, je suis éreintée, fourbue, à cran... Je ne pense plus qu'à me coucher et dormir. Dormir!... Si je pouvais toujours dormir!

Ah! quelle baraque, mon Dieu! Rien n'en peut donner l'idée.

Pour un oui, pour un non, Madame vous fait descendre les deux maudits étages... On n'a même pas le temps de s'asseoir dans la lingerie, et de souffler un peu, que... drinn!... drinn!... drinn!... il faut se lever et repartir... Cela ne fait rien qu'on soit indisposée... Drinn!... drinn!... drinn!... Moi, dans ces moments-là, j'ai aux reins des douleurs qui me plient en deux, qui me tordent le ventre, et me feraient presque crier... Drinn... drinn... drinn... Ça ne compte pas!... On n'a pas le temps d'être malade, on n'a pas le droit de souffrir... La souffrance est un luxe de maître... Nous, nous devons marcher, et vite, et toujours... marcher, au risque de tomber... Drinn... drinn... drinn... Et si, au coup de sonnette, l'on tarde un peu à venir, alors ce sont des reproches, des colères, des scènes.

— Eh bien?... Que faites-vous donc?... Vous n'entendez donc pas?... Etes-vous sourde?... Voilà trois heures que je sonne... C'est agaçant à la fin!

Et, le plus souvent, ce qui se passe, le voici :

— Drinn... drinn... drinn!...

Allons bon!... Cela vous jette de votre chaise comme sous la poussée d'un ressort!

— Apportez-moi une aiguille!

Je vais chercher l'aiguille.

— Bien!... Apportez-moi du fil!

Je vais chercher le fil.

— Bon!... Apportez-moi un bouton!

Je vais chercher le bouton.

— Qu'est-ce que c'est que ce bouton?... Je ne vous ai pas demandé ce bouton... Vous ne comprenez rien!... Un bouton blanc, numéro 4... Et dépêchez-vous!

Et je vais chercher le bouton blanc, numéro 4... Vous pensez si je maugrée, si je rage, si j'invective Madame dans le fond de moi-même!... Durant ces allées et venues, ces montées et ces descentes, Madame a changé d'idée... Il lui faut autre chose, ou il ne lui faut plus rien :

— Non!... remportez l'aiguille et le bouton... Je n'ai pas le temps!...

J'ai les reins rompus, les genoux presque ankylosés, je n'en puis plus!... Cela suffit à Madame... Elle est contente!... Et dire qu'il existe une société pour la protection des animaux!...

Le soir, en passant la revue dans la lingerie, elle tempête :

— Comment !... Vous n'avez rien fait !... A quoi employez-vous donc vos journées ?... Je ne vous paie pas pour que vous flâniez du matin au soir !...

Je réplique d'un ton un peu bref, car cette injustice me révolte :

— Mais Madame m'a dérangée tout le temps !...

— Je vous ai dérangée, moi ?... D'abord, je vous défends de me répondre. Je ne veux pas d'observations, entendez-vous ?... Je sais ce que je dis !

Et des claquements de portes, des ronchonnements qui n'en finissent pas ! Dans les corridors, à la cuisine, au jardin, des heures entières, on entend sa voix qui glapit... Ah ! qu'elle est tannante ! En vérité, on ne sait par quel bout la prendre... Que peut-elle donc avoir dans le corps pour être toujours dans un tel état d'irritation ? Et comme je la planterais là, si j'étais sûre de trouver une place tout de suite !...

Tantôt, je souffrais plus encore que de coutume... Je me sentais une douleur si aiguë, que c'était à croire qu'une bête me déchirait avec ses dents, avec ses griffes, l'intérieur du corps... Déjà, le matin, en me levant, à force d'avoir perdu du sang, je m'étais évanouie... Comment ai-je eu le courage de me tenir debout, de me traîner, de faire mon service ?... Je n'en sais rien. Parfois, dans l'escalier, j'étais obligée de m'arrêter, de me cramponner à la rampe, afin de reprendre haleine et de ne pas tomber... J'étais verte, avec des sueurs froides qui me mouillaient les cheveux... C'était à hurler !... Mais je suis dure au mal, et j'ai cette fierté de ne jamais me plaindre devant mes maîtres... Madame me surprit à un moment où je pensais défaillir. Tout tournait autour de moi, la rampe, les marches et les murs.

— Qu'avez-vous ? me dit-elle rudement.

— Je n'ai rien !...

Et j'essayai de me redresser.

— Si vous n'avez rien, reprit Madame, pourquoi ces manières-là ?... Je n'aime pas qu'on me fasse des figures d'enterrement... Vous avez un service très désagréable !...

Malgré ma douleur, je l'aurais gifflée !...

Au milieu de ces épreuves, je repense toujours à mes places anciennes. Aujourd'hui, c'est celle de la rue Lincoln que je regrette le plus... J'y étais seconde femme de chambre et je n'avais pour ainsi dire rien à faire. La journée, nous la passions dans la lingerie, une lingerie magnifique, avec un tapis de feutre rouge et garnie du haut en bas, de grandes armoires d'acajou, à serrures dorées. Et l'on riait, et l'on s'amusait à dire des bêtises, à faire la lecture, à singer les réceptions de Madame, tout cela sous la surveillance d'une gouvernante anglaise qui nous préparait du thé, du bon thé que Madame achetait en Angleterre, pour ses petits déjeuners du matin... Quelquefois, de l'office, le maître d'hôtel — un qui était à la coule — nous

apportait des gâteaux, des toasts au caviar, des tranches de jambon, un tas de bonnes choses...

Je me souviens, qu'un après-midi on m'obligea à revêtir un costume très chic de Monsieur, de Coco, comme nous l'appelions entre nous... Naturellement, on joua à toutes sortes de jeux risqués ; on alla même très loin dans la plaisanterie. Et j'étais si drôle en homme, et je ris tellement fort de me voir ainsi, que, n'y tenant plus, je laissai des traces humides dans le pantalon de Coco...

Ça c'était une place !...

Je commence à bien connaître Monsieur... On a raison de dire que c'est un homme excellent et généreux, car, s'il n'était point tel, il n'y aurait pas dans le monde de pire canaille, de plus parfait filou !... Le besoin, la rage qu'il a d'être charitable le poussera à commettre des actions qui ne sont pas très bien. Si l'intention est louable, chez lui, il n'en va pas de même du résultat, qui est souvent désastreux pour les autres... Il faut bien le dire, sa bonté fut la cause de petites vilenies.

. . . .

Je sais bien qu'il n'a pas la vie drôle, non plus... et qu'il s'en tire comme il peut ! Ça n'est pas toujours commode !... Quand il rentre tard de la chasse, crotté, mouillé, et chantant pour se donner du courage, Madame le reçoit très mal.

— Ah ! c'est gentil de me laisser seule toute une journée !

— Mais, tu sais bien, mignonne...

— Tais-toi !

Elle le boude des heures et des heures, le front dur... la bouche mauvaise... Lui, la suit partout, humble, balbutie des excuses...

— Mais, mignonne, tu sais bien...

— Fiche-moi la paix... Tu m'embêtes !...

Le lendemain, Monsieur ne sort pas, naturellement, et Madame crie :

— Qu'est-ce que tu fais, à tourner ainsi dans la maison, comme une âme en peine ?

— Mais, mignonne...

— Tu ferais mieux de sortir, d'aller à la chasse... le diable sait où !... Tu m'agaces... tu m'énerves... Va-t'en !

De telle sorte qu'il ne sait jamais ce qu'il doit faire, s'il doit s'en aller ou rester, être ici ou ailleurs. Problème difficile ! Mais comme dans les deux cas Madame crie, Monsieur a pris le parti de s'en aller le plus souvent possible. De cette façon, il ne l'entend pas crier.

Ah ! il fait vraiment pitié !

L'autre matin, comme j'allais étendre un peu de linge sur la haie, je l'aperçus dans le jardin. Monsieur jardinait... Le vent ayant pendant la nuit couché par terre quelques dahlias, il les rattachait à leurs tuteurs...

Très souvent, quand il ne sort pas avant le déjeuner, Monsieur jardine ; du moins, il fait semblant de s'occuper à n'importe quoi, dans ses plates-bandes. C'est toujours du temps gagné sur les ennuis de l'intérieur. Pendant ces moments-là, on ne lui fait pas de scènes. Loin de Madame, il n'est plus le même. Sa figure s'éclaire, son œil luit, son caractère, naturellement gai, reprend le dessus. Vraiment, il n'est pas désagréable. A la maison, par exemple, il ne me parle presque plus et tout en suivant son idée, semble ne pas faire attention à moi. Mais, dehors, il ne manque jamais de m'adresser un petit mot gentil, après s'être bien assuré toutefois que Madame ne peut l'épier... Lorsqu'il n'ose pas me parler, il me regarde... Et son regard est plus éloquent que ses paroles... D'ailleurs, je m'amuse à l'exciter de toutes les manières et, bien que je n'aie pris à son égard aucune résolution, à lui monter la tête sérieusement.

En passant près de lui, dans l'allée où il travaillait, penché sur ses dahlias, des brins de raphia aux dents, je lui dis sans ralentir le pas :

— Oh ! comme Monsieur travaille ce matin !

— Hé oui ! répondit-il... ces sacrés dahlias ! Vous voyez bien !...

Il m'invita à m'arrêter un instant.

— Eh bien, Célestine, j'espère que vous vous habituez ici, maintenant ?

Toujours sa manie ! Toujours sa même difficulté d'engager la conversation ! Pour lui faire plaisir, je répliquai en souriant :

— Mais oui, Monsieur, certainement, je m'habitue.

— A la bonne heure !... Ça n'est pas malheureux ! Ça n'est pas malheureux !

Il s'était redressé tout à fait, m'enveloppait d'un regard très tendre, répétait : « Ça n'est pas malheureux !... » se donnant ainsi le temps de trouver à me dire quelque chose d'ingénieux...

Il retira de ses dents les brins de raphia, les noua au haut du tuteur et les jambes écartées, les deux paumes plaquées sur les hanches, les paupières bridées, les yeux franchement obscènes, il s'écria :

— Je parie, Célestine, que vous avez dû en faire des farces à Paris !... Hein, en avez-vous fait de ces farces !...

Je ne m'attendais pas à celle-là... Et j'eus une grande envie de rire... Mais je baissai les yeux pudiquement, l'air fâché, et tâchant à rougir, comme il convenait en la circonstance.

— Oh ! Monsieur ! fis-je sur un ton de reproche.

— Eh bien quoi?... insista-t-il... Une belle fille comme vous ! Avec des yeux pareils ?... Ah ! oui, vous avez dû en faire des farces !... Et tant mieux !... Moi, je suis pour qu'on s'amuse, sapristi !... Moi, je suis pour l'amour, nom d'un chien !...

Monsieur s'animait étrangement. Et sur sa personne robuste, fortement musclée, je reconnaissais les signes les plus évidents de l'exaltation amoureuse. Il s'embrasait... Le désir flambait dans ses prunelles... Je crus devoir verser sur tout ce feu une bonne douche d'eau glacée. Je dis, d'un ton très sec et, en même temps, très noble ;

— Monsieur se trompe... Monsieur croit parler à ses autres femmes de chambre... Monsieur doit savoir pourtant que je suis une honnête fille !...

Très digne, pour bien marquer à quel point j'avais été offensée de cet outrage, j'ajoutai :

— Monsieur mériterait que j'aille tout de suite me plaindre à Madame !

Et je fis mine de partir... Vivement, Monsieur m'empoigna par le bras...

— Non, non, balbutia-t-il...

Comment ai-je pu dire tout cela sans pouffer ?... Comment ai-je pu renfoncer dans ma gorge le rire qui y sonnait à pleins grelots ?... En vérité, je n'en sais rien...

Monsieur était prodigieusement ridicule... Livide, maintenant, la bouche grande ouverte, une double expression d'embêtement et de peur sur toute sa personne, il demeurait silencieux, et se grattait la nuque à petits coups d'ongle.

Près de nous, un vieux poirier tordait sa pyramide de branches, mangées de lichens et de mousses... Quelques poires y pendaient à portée de la main... Une pie jacassait ironiquement en haut d'un châtaignier voisin... Tapi derrière la bordure de buis, le chat giflait un bourdon... Le silence devenait de plus en plus pénible pour Monsieur... Enfin, après des efforts presque douloureux, des efforts qui amenaient sur ses lèvres de grotesques grimaces, Monsieur me demanda :

— Aimez-vous les poires, Célestine ?

— Oui, monsieur !

Je ne désarmais pas, je répondais sur un ton d'indifférence hautaine.

Dans la crainte d'être surpris par sa femme, il hésita quelques secondes... Et soudain, comme un enfant maraudeur, il détacha une poire de l'arbre et me la donna... ah si piteusement !... Ses genoux fléchissaient, sa main tremblait...

— Tenez, Célestine... cachez cela dans votre tablier... On ne vous en donne jamais à la cuisine, n'est-ce pas ?...

— Non, Monsieur !...

Il bredouille :

— Eh bien ! je vous en donnerai encore... Quelquefois... parce que... parce que... je veux... que... vous soyez heureuse !...

La sincérité et l'ardeur de son désir, sa gaucherie, ses gestes maladroits, ses paroles effarées, et aussi sa force de mâle, tout cela m'avait attendrie... J'adoucis un peu mon visage, voilai d'une sorte de sourire la dureté de mon regard, et moitié ironique, moitié câline, je lui dis :

— Oh ! Monsieur !... Si Madame vous voyait.

Il se troubla encore, mais comme nous étions séparés de la maison par un épais rideau de châtaigniers, il se remit vite, et, crâneur, maintenant que je devenais moins sévère, il clama avec des gestes dégagés.

— Eh bien quoi ?... Madame !... Eh bien quoi ?... Je me moque bien de Madame, moi... Il ne faudrait pas qu'elle m'embête, après tout !... J'en ai assez !... J'en ai par dessus la tête, de Madame !...

Je prononçai gravement :

— Monsieur a tort... Monsieur n'est pas juste... Madame est une femme très aimable.

Il sursauta :

— Très aimable ?... Elle ?... Ah, grand Dieu !... Mais vous ne savez donc pas ce qu'elle a fait ?... Elle a gâché ma vie... Je ne suis plus un homme... Je ne suis plus rien... On se fout de moi partout dans le pays... Ma femme !... C'est.... c'est... une vache... oui, Célestine... une vache... une vache... une vache !...

Je lui fis de la morale, je lui parlai doucement, vantant hypocritement l'énergie, l'ordre, toutes les vertus domestiques de Madame... A chacune de mes phrases il s'exaspérait davantage...

— Non! Non!... Une vache... Une vache !...

Pourtant, je parvins à le calmer un peu. Pauvre Monsieur, je jouais de lui avec une aisance merveilleuse... D'un simple regard je le faisais passer de la colère à l'attendrissement. Alors il bégayait :

— Ah! vous êtes si douce, vous... Vous êtes si gentille... Vous devez être si bonne !... Tandis que cette vache...

— Allons! Monsieur... allons !...

Il reprenait :

— Vous êtes si douce... Et cependant, quoi ?... Vous n'êtes qu'une femme de chambre !...

Un moment, il se rapprocha de moi, et, très bas :

— Si vous vouliez, Célestine ?...

— Si je voulais... quoi ?

— Si vous vouliez... Vous savez bien... Enfin, quoi ?... Vous savez bien...

— Monsieur voudrait peut-être que je trompe Madame avec Monsieur ?

Il se méprit à l'expression de mon visage, redevenu sévère, et, les yeux hors de la tête, les veines du cou gonflées, les lèvres humides et baveuses, il répondit d'une voix sourde :

— Oui... Eh! bien, oui, là!...

— Ah ! Monsieur va encore recommencer !...

Il essaya de me saisir les mains, de m'attirer à lui...

— Eh bien, oui, là !... fit-il, je vais recommmencer... je... vais... recommencer... parce que... parce que... je suis fou de vous... de toi... Célestine... parce que je ne pense qu'à ça... que je ne dors plus... que je me sens... tout malade!... Et ne craignez rien de moi... n'aie pas peur de moi... je ne suis pas une brute, moi... je... je... ne vous ferai pas d'enfant!... Diable, non... ça... je le jure... je... je... nous... nous... nous nous amuserons.

— Un mot de plus, Monsieur, et, cette fois, je dis tout à Madame!... Et si quelqu'un vous voyait dans le jardin!

Il s'arrêta net... Navré, honteux, tout bête, il ne savait plus que faire de ses mains, de ses yeux, de toute sa personne... Et il regardait, sans les voir, le sol à ses pieds, le vieux poirier, le jardin. Vaincu, enfin, il dénoua au haut du tuteur les brins de raphia, se pencha à nouveau sur les dahlias écroulés... et, triste infiniment, et suppliant, il gémit :

— Tout à l'heure, Célestine... je vous ai dit... je vous ai dit cela... comme je vous aurais dit autre chose... comme je vous aurais dit... n'importe quoi... Je suis une vieille bête... Il ne faut pas m'en vouloir... Il ne faut pas, surtout, en parler à Madame... C'est vrai, pourtant, si quelqu'un nous avait vus, dans le jardin !...

Je me sauvai pour ne pas rire.

Oui, j'avais envie de rire... Et cependant, une émotion chantait dans mon cœur... Quelque chose — comment exprimer cela ? — de maternel... Bien sûr que Monsieur ne me plairait pas pour coucher avec !... Mais un de plus ou de moins, qu'est-ce que cela ferait ?... Je pourrais lui donner du bonheur, au pauvre gros père, qui en est si privé, et j'en aurais de la joie aussi, car, en amour, donner du bonheur aux autres, c'est peut-être meilleur que d'en recevoir, des autres !... Même lorsque votre chair reste insensible à ses caresses, quelle sensation délicieuse et pure, de voir un pauvre bougre dont les yeux tournent et qui se pâme dans vos bras ?... Et puis, ça serait rigolo... à cause de madame !...

Nous verrons plus tard !

Monsieur n'est pas sorti de toute la journée. Il a relevé ses dahlias, et, l'après-midi, il n'a pas quitté le bûcher où, pendant plus de quatre heures, il a cassé du bois, avec acharnement... c'est sa façon, à lui, de faire l'amour !... De la lingerie, j'écoutais, avec une sorte de fierté, les coups de maillet sur les coins de fer !...

Hier, monsieur et madame ont passé tout l'après-midi à Louviers... Monsieur avait rendez-vous avec son avocat, Madame avec sa couturière... sa couturière !...

J'ai profité de ce moment de répit pour rendre visite à Rose, que je n'avais pas revue depuis ce fameux dimanche... Je n'étais pas fâchée non plus de connaître le capitaine Mauger... Un vrai type de loufoque, celui-là, et comme on en voit peu, je vous assure !... Figurez-vous une tête de carpe, avec des moustaches et une longue barbiche grises... Très sec avec cela, très nerveux, très agité, il ne tient pas en place, travaille toujours, soit au jardin, soit dans une petite pièce où il fait de la menuiserie, en chantant des airs militaires, en imitant la trompette du régiment...

Le jardin est fort joli, un vieux jardin divisé en planches carrées où sont cultivées les fleurs d'autrefois, de très vieilles fleurs qu'on ne rencontre plus que dans de très vieilles campagnes et chez de très vieux curés... Quand je suis arrivée, Rose, confortablement assise, à l'ombre d'un acacia, près d'une table rustique où reposait sa cor-

beille à ouvrage, reprisait des bas, et le capitaine, accroupi sur une pelouse, le chef coiffé d'un ancien bonnet de police, réparait un tuyau d'arrosage qui s'était crevé la veille...

On m'accueillit avec empressement... et Rose ordonna au petit domestique qui sarclait non loin de là une planche de reines-marguerites, d'aller chercher la bouteille de noyau et des verres.

Les premières politesses échangées :

— Eh bien, me demanda le capitaine... Il n'est donc pas encore crevé, votre Laulaire?... Ah! vous pouvez vous vanter de servir chez une fameuse crapule!... Je vous plains bien, ma chère demoiselle!...

Il m'expliqua que, jadis, Monsieur et lui vivaient en bons voisins, en inséparables amis... Une discussion à propos de Rose les avait brouillés à mort... Monsieur reprochait au capitaine de ne pas tenir son rang à l'égard de sa servante, de l'admettre à sa table...

Interrompant son récit, il força, en quelque sorte, mon témoignage :

— A ma table!... Et si je veux l'admettre dans mon lit?... Voyons!... Est-ce que je n'en ai pas le droit?... Est-ce que cela le regarde?...

— Bien sûr non!... monsieur le capitaine!...

Rose, d'une voix pudique, soupira :

— Un homme tout seul, n'est-ce pas?... C'est bien naturel!

Depuis cette discussion fameuse qui avait failli se terminer en coups de poing, les deux anciens amis passaient leur temps à se faire des procès et des niches...

— Moi, déclara le capitaine... toutes les pierres de mon jardin, je les lance par dessus la haie, dans celui de Laulaire... Tant pis si elles tombent sur ses cloches et sur ses châssis... Ah! le cochon!... Du reste, vous allez voir!...

Ayant aperçu une pierre dans l'allée, il se précipita pour la ramasser, se dirigea vers la haie, avec des prudences, des rampements de trappeur, et il la lança dans notre jardin de toute sa force... On entendit un bruit de verre cassé. Triomphant, il revint ensuite vers nous, et, secoué, étouffé, tordu par le rire, il chantonna :

— Encore un carreau de cassé!... V'là le vitrier qui passe!...

Rose le couvait d'un regard maternel. Elle me dit, avec admiration:

— Est-il drôle?... Est-il enfant!... Comme il est jeune pour son âge!...

Après que nous eûmes siroté un petit verre de noyau, le capitaine Mauger voulut me faire les honneurs du jardin... Rose s'excusa de ne pouvoir nous accompagner, à cause de son asthme, et nous recommanda de ne pas nous attarder trop longtemps...

— D'ailleurs, fit-elle en plaisantant, je vous surveille...

Le capitaine m'emmena à travers des allées, des carrés, des plates-bandes remplies de fleurs... Il me nommait les plus belles, remarquant, chaque fois, qu'il n'y en avait pas de pareilles chez ce cochon

de Laulaire... Tout à coup, il cueillit une petite fleur orangée, bizarre et charmante, en fit tourner la tige, doucement, dans ses doigts, et il me demanda :

— En avez-vous mangé ?

Je fus tellement surprise par cette question saugrenue, que je restai bouche close. Le capitaine affirma :

— Moi, j'en ai mangé... C'est parfait de goût !... J'ai mangé de toutes les fleurs qui sont ici... Il y en a de bonnes... il y en a de moins bonnes... il y en a qui ne valent pas grand'chose. D'abord, moi, je mange de tout !...

Il cligna de l'œil, claqua de la langue, se tapa sur le ventre et répéta d'une voix plus forte, où dominait l'accent d'un défi :

— Je mange de tout, moi !...

La façon dont le capitaine venait de proclamer cette étrange profession de foi, me révéla que sa grande vanité, dans la vie, était de manger de tout. Je m'amusai à flatter sa manie...

— Et vous avez raison, monsieur le capitaine.

— Pour sûr ! répondit-il, non sans orgueil... Et ce n'est pas seulement des plantes que je mange... c'est des bêtes aussi... des bêtes que personne n'a mangées... des bêtes qu'on ne connaît pas... Moi, je mange de tout !...

Nous continuâmes notre promenade autour des planches fleuries, dans les allées étroites où se balançaient de jolies corolles bleues, jaunes, rouges... En regardant les fleurs, il me semblait que le capitaine avait au ventre de petits sursauts de joie... et sa langue passait sur ses lèvres gercées, avec un bruit menu et mouillé... Il me dit encore :

— Et je vais vous avouer... Il n'y a pas d'insectes, pas d'oiseaux, pas de vers de terre que je n'aie mangés. J'ai mangé des putois et des couleuvres, des rats et des grillons, des chenilles !... J'ai mangé de tout !... On connaît ça, dans le pays, allez !... Quand on trouve une bête, morte ou vivante, une bête que personne ne sait ce que c'est, on se dit : « Faut l'apporter au capitaine Mauger ! » On me l'apporte... et je la mange !... L'hiver surtout, par les grands froids, il passe des oiseaux inconnus... qui viennent d'Amérique, de plus loin, peut-être ?... On me les apporte, et je les mange !... Je parie qu'il n'y a pas, dans le monde, un homme qui ait mangé autant de choses que moi !...

La promenade terminée, nous revînmes nous asseoir sous l'acacia, et je me disposais à prendre congé, quand le capitaine s'écria :

— Ah ! il faut que je vous montre quelque chose de curieux, et que vous n'avez, bien sûr, jamais vu...

Et il appela d'une voix retentissante :

— Kléber !... Kléber !...

Entre deux appels, il m'expliqua :

— Kléber, c'est mon furet... Un phénomène !...

Et il appela encore :

— Kléber, Kléber !...

Alors, sur une branche, au-dessus de nous, entre des feuilles vertes et dorées, apparurent un museau rose et deux petits yeux noirs, très vifs, joliment éveillés.

— Ah ! je savais bien qu'il n'était pas loin... Allons ! viens ici, Kléber !... Pstt !...

L'animal rampa sur la branche, atteignit le tronc, descendit avec prudence, en enfonçant ses griffes dans l'écorce. Son corps tout en fourrure blanche, marquée de taches fauves, avait des mouvements souples, des ondulations gracieuses de serpent... Il toucha terre, et, en deux bonds, il fut sur les genoux du capitaine, qui se mit à le caresser, tout joyeux.

— Ah ! le bon Kléber ! ah ! le charmant petit Kléber...

Il se tourna vers moi :

— Avez-vous jamais vu un furet aussi bien apprivoisé?... Il me suit dans le jardin partout, comme un petit chien... Je n'ai qu'à l'appeler... et il est là, tout de suite, la queue frétillante, la tête levée !... Il mange avec nous, couche avec nous... C'est une petite bête que j'aime, ma foi, autant qu'une personne !... Tenez, mademoiselle Célestine, j'en ai refusé trois cents francs... Je ne le donnerais pas pour mille francs... pour deux mille francs !... Ici, Kléber !...

L'animal leva la tête vers son maître ; puis il grimpa sur lui, atteignit ses épaules et, après mille caresses et gentillesses, se roula autour du cou du capitaine, comme un foulard... Rose ne disait rien... Elle semblait agacée...

Alors, une idée infernale me traversa le cerveau.

— Je parie, dis-je tout à coup... je parie, monsieur le capitaine, que vous ne mangez pas votre furet?

Le capitaine me regarda avec une tristesse infinie : ses yeux devinrent tout ronds, se lèvres tremblèrent.

— Kléber !... balbutia-t-il... Manger Kléber !...

Evidemment cette question ne s'était jamais posée devant lui, qui avait mangé de tout !... C'était comme un monde nouveau qui se révélait à lui...

— Je parie, répétai-je férocement, que vous ne mangez pas votre furet ?...

Effaré, angoissé, mu par une mystérieuse et invincible secousse, le vieux capitaine s'était levé de son banc. Une agitation extraordinaire était en lui...

— Répétez voir un peu !... bégaya-t-il...

Pour la troisième fois, solennellement, en détachant chaque mot, je dis :

— Je parie que vous ne mangez pas votre furet !...

— Je ne mange pas mon furet ?... Qu'est-ce que vous dites ?... Vous dites que je ne le mange pas?... Oui, vous dites cela ?... Eh bien, vous allez voir !...

Il empoigna le furet. Comme on rompt un pain, d'un coup sec, il

cassa les reins de la petite bête, et la jeta, morte, sur le sable de l'allée, en criant à Rose :

— Tu m'en feras une gibelotte ce soir !

Et il courut, avec des gestes de fou, s'enfermer dans sa maison...

Je connus là quelques minutes d'une véritable, indicible horreur. Tout étourdie encore par l'action abominable que je venais de commettre, je me levai pour partir. J'étais très pâle... Rose m'accompagna... Elle souriait...

— Je ne suis pas fâchée de ce qui vient d'arriver, me confia-t-elle... Il aimait trop son furet... Moi, je ne veux pas qu'il aime quelque chose... Je trouve déjà qu'il aime trop ses fleurs !...

Elle ajouta, après un court silence :

— Par exemple, il ne vous pardonnera jamais ça !... C'est un homme qu'il ne faut pas défier !... Dame ! un ancien militaire !...

Puis, quelques pas plus loin :

— Faites attention, ma petite, on commence à jaser de vous dans le pays... Il paraît qu'on vous a vue l'autre jour, dans le jardin, avec Monsieur Laulaire, c'est bien imprudent, croyez-moi !...Il vous enguirlandera, si ce n'est déjà fait !... Enfin, faites attention... Avec cet homme-là, rappelez-vous... du premier coup... pan !... un enfant !...

Et comme elle refermait sur moi la barrière :

— Allons !... au revoir !... Il faut maintenant que j'aille faire ma gibelotte !...

Toute la journée j'ai revu le cadavre du pauvre petit furet, là-bas, sur la table de l'allée !

Ce soir, au dîner, en servant le dessert, Madame me dit très sévèrement :

— Si vous aimez les pruneaux, vous n'avez qu'à m'en demander... Je verrai si je dois vous en donner... Mais je vous défends d'en prendre...

J'ai répondu :

— Je ne suis pas une voleuse, Madame, et je n'aime pas les pruneaux...

Madame a insisté :

— Je vous dis que vous avez pris des pruneaux !...

J'ai répliqué :

— Si Madame me croit une voleuse, Madame n'a qu'à me donner mon compte.

Madame m'a arraché des mains l'assiette de pruneaux.

— Monsieur en a mangé cinq ce matin... Il y en avait trente-deux... Il n'y en a plus que vingt-cinq... Vous en avez donc dérobé deux !... Que cela ne vous arrive plus !...

C'était vrai, j'en avais mangé deux... Elle les avait comptés !

Non, de ma vie !...

OCTAVE MIRBEAU

Sur quelques idées de M. P. Bourget

I

M. Paul Bourget sort de l'actualité pour entrer dans l'Histoire : il publie ses Œuvres complètes, et commence par les *Essais de Psychologie contemporaine.* Ces Essais furent d'abord des articles dispersés dans la *Nouvelle Revue.* En 1883 et 1885, ils formèrent deux petits livres pareils à des romans. Enfin, les voici réunis en un fort volume, dont le papier défie l'injure du temps, et que son format destine à trouver place entre les *Essais de Critique* de Taine et les *Essais de Morale* de Renan. Ne lui marchandons pas cet honneur. Ce livre contient l'image fidèle d'un moment de l'esprit français.

Quand M. Bourget entreprit son « enquête sur la sensibilité française » qu'il n'appelait pas encore « une enquête sur les maladies morales de la France actuelle », il partit de cette idée « que les états de l'âme particuliers à une génération nouvelle étaient enveloppés en germe dans les théories et les rêves de la génération précédente ». Pour tracer une psychologie de la jeunesse sous la troisième République, il fallait donc consulter les écrivains du second Empire, ceux au moins dont l'action ne cessait pas de se propager. « C'est l'héritage d'idées et d'émotions légué à leurs successeurs immédiats par la génération des Flaubert, des Taine, des Renan, des Goncourt, des Baudelaire, des Amiel, que ces Essais se sont proposé d'inventorier. » — Qui nous dressera semblable inventaire pour l'héritage des Verlaine, des Mallarmé, des Rimbaud ?

Le défaut de ces inventaires est d'exiger une prompte revision. Le *Roman russe*, qui nous apprit tant de choses, devient plus superficiel à mesure qu'on lit mieux Dostoïevsky. Après quinze ans révolus, les *Essais* gardent leur prix. Ils restent justes et solides, tels que seul pouvait les écrire un jeune homme, ni trop philosophe, ni trop artiste, mais très cultivé, très ambitieux de culture, sensible, candide et capable d'étonnement : le don de s'étonner, c'est le fort et le faible de M. Bourget : c'est sa faculté maîtresse. Il eût, sans cela, tourné moins longtemps autour d'énigmes passionnelles qui ne valaient pas tant de peine. Mais il aurait aussi reculé devant l'analyse de notions qui semblaient claires, et ne l'étaient pas. Décadence, dilettantisme, romantisme, esprit d'analyse, esthétique de l'observation ; pas un de ces mots qui ne prenne chez M. Bourget un sens plus riche et plus net, au point de paraître neuf. Et ces idées ne sont point posées à part des types qui les incarnèrent : Baudelaire, Renan, Flaubert, Taine, Stendhal, Dumas, Leconte de Lisle, les Goncourt, Tourguéniev, Amiel : je goûte le choix de ces hommes, inégaux en talent comme en influence, mais d'égale signification. On n'en ajouterait ou n'en retrancherait pas un seul que le livre n'y perdît, que la date

morale n'en fût changée. Le choix n'était rien encore; il fallait parler de tous avec égale sympathie, écarter les traits singuliers pour toucher droit l'essentiel. M. Bourget a eu ce bonheur. Il l'a retrouvé, chaque fois qu'une œuvre nouvelle l'a forcé de compléter son jugement. Lisez plutôt les appendices sur le Renan des *Lettres à Berthelot*, sur le Flaubert de la *Correspondance*, sur le Stendhal des *Souvenirs d'Egotisme* et de *Henri Brulart*, sur le Goncourt de *la Faustin* (mais pourquoi rien sur le *Journal?*). Même le monotone refrain de pessimisme caractérise encore l'époque. Notre tristesse s'est déplacée : les beautés qui furent désolantes nous versent une joie moins inquiète. Nous avons changé, mais l'excellent livre reste le même après quinze ans.

II

« ... Le même, et cependant plus beau !... », comme le Plus beau Dîner du monde. Car, parmi ces cinq cents pages de psychologie, qui n'ont point changé, des phrases éparses, — deux pages en tout, — révèlent enfin le moraliste, le thérapeute social. Ne cherchez pas ces deux pages : *Is fecit cui prodest*. M. Maurras les a triées pour nous.

Que M. Bourget se soit fait physiologiste pour devenir médecin, qu'en portant le diagnostic il entrevît déjà la prescription, il le dit, nous pouvons l'en croire. J'irai plus loin : quand, par endroits, il décline la responsabilité de ses anciennes audaces, ce n'est point désaveu, ce n'est point repentir, c'est scrupule de sincérité. En 1883, il prenait la défense du Dilettantisme; en 1899, il la passe à Renan. En 1883, il se faisait l'avocat de la Décadence; en 1899, il met son plaidoyer au compte du « Psychologue Pur ». Il a raison. Jamais au fond il ne fut dilettante, jamais il ne fut décadent. Il l'était par intelligence, par effort de sympathie; son vrai Moi ne l'était pas. Ce Moi, dès lors, aimait l'ordre, la certitude, la continuité de l'action. Et s'il les aimait d'un amour hésitant, « dans cette hésitation même on devinait la sagesse des renoncements futurs ».

C'est de 1883 que date en son entier l'Essai sur Dumas fils, celui qu'on relit le moins, celui peut-être auquel l'auteur tient le plus. Comme on saisit là sur le vif la soif d'une règle morale! Nous reprochons à Dumas l'étroitesse de sa psychologie. M. Bourget aimait en lui sa rudesse, ses durs impératifs, son mépris des crimes d'amour. Ces drames prétendus réels, — problèmes arbitraires et solutions factices, — nous semblent aussi peu faits pour l'élite que pour la foule. Mais ils sont faits pour le Monde; M. Bourget cherchait une morale mondaine. On sait de quel cœur il y a travaillé, prêchant la haine du mensonge à propos d'une forme de vie qu'un peu moins de mensonge ferait évanouir.

Les Essais traitent par bonheur une question de morale plus haute : Comment le malaise moderne — la souffrance de l'individu supérieur — peut-il être apaisé? M. Bourget propose deux solutions :

D'abord il reprend, avec Taine, l'ordonnance de Gœthe : « Tâche de comprendre toi-même et les choses. » — Hélas! objecterions-nous, le pauvre Amiel n'a fait que cela. Un complément nous rassure : Amiel s'y est mal pris (on peut donc s'y mal prendre): mais il pouvait guérir : voyez Guizot. — Mais Guizot n'était pas malade. — Voyez donc Maxime Du Camp. Triste exemple en vérité! A médiocre maladie, plus médiocre guérison. M. Bourget tient une réponse plus sérieuse quand il proclame, à propos de Renan, que le salut pour l'individu, c'est de s'incorporer fortement à son groupe. M. Durckheim a conclu de même son livre sur le suicide. Mais le sens d'un tel conseil varie, suivant l'idée qu'on se fait du groupe, de la société, de son état normal ou morbide. Pour préciser sa morale, il fallait que M. Bourget devînt sociologue: — et vraiment, il l'est devenu.

III

Avec quelle autorité, vous l'allez voir par certaine phrase, que depuis deux mois on rend célèbre. M. Barrès l'a citée ; M. Maurras l'a citée ; ils n'ont apparemment rien trouvé de plus fort. De fait, cette phrase contient toute la politique de M. Maurras (christianisme en plus), toute la sociologie de M. Barrès. Oui, celle que M. Barrès élaborait, quand il glorifiait le prolétariat intellectuel à la Maison du Peuple, en face de l'inscription murale : *Travailleurs de tous les pays, unissez-vous!*

Voici la page entière, où la phrase soulignée prendra son plein relief :

« Quand nous considérons, *sans parti pris d'aucune sorte*, les quelques principes qui servent de fondement à notre société du XIXe siècle, nous sommes contraints de reconnaître leur caractère cartésien et *par suite* leur insuffisance radicale devant les *certitudes* de la pensée moderne. Mais il y a un mouvement secret des intelligences. Les conceptions des Darwin et des H. Spencer se répandent dans l'atmosphère spirituelle et la pénètrent avec une force d'autant plus grande que leurs résultats se trouvent *identiques* aux principes que l'instinct séculaire avait proclamés. Cette rencontre imprévue est le fait le plus fécond peut-être de notre âge en conséquences plus imprévues encore. Ayons confiance dans la vertu de ces doctrines qui bouleverseront la politique par contre-coup, comme elles bouleversent les lettres après avoir bouleversé les sciences naturelles. Un temps approche où une société n'apparaîtra plus au regard des adeptes de la philosophie de l'évolution comme elle apparaît au regard des derniers héritiers de Rousseau. On y verra non plus la mise en œuvre d'un contrat logique, mais bien le fonctionnement d'une fédération d'organismes dont l'individu est la cellule. Une semblable idée est grosse d'une morale publique complètement différente de celle qui nous régit à l'heure présente. *Elle aboutit dès aujourd'hui à une conception du droit historique qui justifie les adeptes du droit divin, à une théorie de l'hérédité qui justifie le principe de l'aristocratie transmise, à une vue des rapports de la terre avec l'homme qui comporte le rétablissement des biens de main-morte et des majorats.* Bref, cet enseignement de la science est la négation totale des faux dogmes de 1889 (*sic*) et il faudra bien que le XXe siècle s'y conforme, mais il lui faudra, pour cela, *lutter contre la démocratie et ranger cette forme inférieure des sociétés à son rang de régression mentale.* »

Le sens général est assez clair pour qu'on néglige les mots obscurs relatifs aux biens de main-morte, et même ce voyage de la terre à la lune que serait, pris au sens strict, le passage du droit historique au droit divin. Ce qu'il convient d'admirer, c'est le ton de prophétique certitude par où cette page détone dans *les Essais* : « Les dispositions d'esprit que la haute culture produit d'habitude — est-il dit deux pages plus haut — sont la multiplicité des points de vue, le goût de la nuance, *la défiance à l'égard des formules absolues, la recherche des solutions compliquées.* — tous raffinements qui répugnent à l'amour des grands partis pris, forme naturelle *de l'opinion, ou mieux de l'ignorance* populaire. » Ici, plus de haute culture ; un raidissement de volonté, un acte de foi violente qui revêt, pour s'imposer mieux, la forme impersonnelle : « La science a dit... » Comme il serait plus honnête et plus habile, laissant là la science, de dire tout uniment : « Moi, Paul Bourget, je prouve... je sais... je crois... »

« La science a dit... » : quelle science ? L'Evolutionisme, Balzac, Taine, Le Play ; le tout confirmé par l'expérience propre de M. Paul Bourget.

L'Evolutionisme ? — La thèse de Spencer, c'est l'autorité réduite aux fonctions de police, le triomphe de la société industrielle sur la société militaire, de l'individu sur l'Etat. Si l'on veut bâtir autre chose sur l'hypothèse de l'Evolution, au moins faut-il d'abord en tirer les conséquences les plus immédiates, les plus inéluctables. M. Bourget s'y refuse. Comme M. Brunetière, il juge que la géologie, la biologie, l'histoire des religions, ne forment pas un système clos, une explication complète exclusive de tout mystère. De cette proposition il glisse — *comme on fait toujours* — à cette autre : que la science laisse le champ *également* libre à toute religion positive, à toute conception du surnaturel. Or parmi toutes les sciences, il en est une au berceau, qui bégaie et vagit encore : c'est la sociologie ; parmi les théories sociologiques, il en est une, pure métaphore, qui se plierait à tous usages si elle n'avait le tort d'être morte : c'est la thèse organiciste. Et parmi toutes les religions, il en est une bien jeune, faussée à sa naissance, mais souple, vivace, ouverte à l'enseignement des faits, capable de développements imprévus : c'est la foi démocratique. Eh bien, la science autorise, recommande le catholicisme ; mais la sociologie organiciste condamne sans retour les espérances des « disciples de Rousseau ». — On arrive à de telles conclusions quand on a pris soin d'en partir.

Balzac ? — Il est permis sans doute d'admirer *Louis Lambert* sans en accepter la métaphysique, la Comédie Humaine sans en adopter l'idéal social. Le romancier qui trace le tableau d'une époque peut en ignorer les tendances latentes ; la vision foisonnante des êtres et des groupes est moins une aide qu'un obstacle à la découverte de rapports distincts. Balzac n'a pas connu les ouvriers des villes. Il a décrit les Paysans ; comment le beau roman qui porte ce titre passe-t-il encore pour une merveille de divination politique ? Balzac pressen-

tait un communisme agraire, du moins un morcellement de la terre française aux mains de villageois partageux. Sous nos yeux, la division de la propriété s'arrête, et la petite propriété devient le seul rempart de la grande. Enfin Balzac était né gentilhomme et catholique. — S'il aboutit au catholicisme et au monarchisme, c'est parce qu'il en est parti.

Taine ? — Quand on se moque des républicains qui relisent le premier volume des *Origines* sans achever les suivants, qu'on se méfie au moins de l'erreur contraire : Rien n'affaiblit le jugement de Taine sur la vieille aristocratie française, sur le vieux clergé français ; tout infirme son jugement sur la Révolution, période unique et convulsive. Sa définition de l'Idéal classique postule sans preuve que les principes de 89 repoussent d'avance tout contenu concret. Ses belles pages sur la tyrannie jacobine et sur la constitution impériale sont à double issue : des anarchistes pacifiques en font leur livre de chevet. Taine est mort sans avoir donné sa conclusion définitive. Certes il allait penchant vers l'aristocratie et le christianisme (avec une préférence pour le protestantisme dont M. Bourget ne tient pas compte). Mais ces conclusions provisoires étaient toutes préformées dans les Notes sur l'Angleterre, *prises en 1861-1862*. — Si Taine historien aboutit à ces idées, c'est parce qu'il en est parti.

Le Play ? — C'est un économiste entre vingt, un sociologue entre cent. La méthode des monographies, qu'il applique avec une conscience rare, a ses avantages et ses lacunes. Schmoller applique une méthode voisine à des matériaux plus vastes ; les résultats sont différents. Et Le Play, comme Balzac, est un catholique. — Si Le Play réformateur aboutit au Décalogue, c'est parce qu'il en est parti.

Reste l'expérience de M. Bourget. Je mets en fait que tout observateur d'instruction moyenne, ayant vécu tour à tour à la campagne, dans une ville de manufactures, dans les cercles d'étudiants et dans les salons bourgeois, dispose d'une expérience aussi étendue, plus libre de préventions. La seule enquête que M. Bourget ait lui-même poursuivie, n'a pas été menée en France, mais Outre-Mer. Des indications qu'elle nous donne, il n'en est pas une que les correspondances d'Amérique au journal *le Temps* ne puissent utilement corriger. M. Bourget a vu des Etats-Unis ce qu'on lui a montré, *ce qu'il voulait voir*. Il faut relire sa Préface et sa Conclusion, pour savoir comment on pose une question, quand on tient déjà la réponse. — Si M. Bourget aboutit à ses idées présentes, c'est parce qu'il en est parti.

IV

Il est bon d'insister là-dessus. M. Maurras a eu « la bonne fortune » de rencontrer dans la *Psychologie de l'Amour moderne*, parue en 1891, une phrase où M. Bourget énonce la thèse dont dépend, d'après lui, l'avenir du pays, savoir : « l'identité (!) entre la conception monarchique et la conception moderne et scientifique ». Mais pourquoi ne pas remonter plus haut?

Ce qui fait l'unité de la vie et de l'œuvre de M. Paul Bourget, c'est l'aspiration fervente et soutenue, non vers la science, non vers la poésie, mais vers la Haute Culture. Cette Culture ne lui a paru prospérer que sur les hauteurs, en une terre d'élection, la société mondaine, qu'il a prise dès l'abord pour but, jusqu'où il s'est élevé (tâchons de parler comme il pense) par un probe et constant labeur. On lui prête, bien à tort, un snobisme vulgaire. Il voit « le monde » tel qu'il est, sinon pire : il en étale à plaisir les vices, l'ignorance, la légèreté. N'importe : envahi par l'ivraie, c'est là toujours le sol béni, marqué pour la vie supérieure, — bien que cette vie supérieure, volupté mise à part, fleurisse toute au dehors. La vraie politique n'a pas d'autre fin que de garder cet enclos sacré ; du moins les autres fins ne valent que mesurées à celle-là. Et gardez-vous de croire que M. Paul Bourget ne pense pas au peuple. Il y pense avec angoisse, il y pense avec amour. La Haute Culture a pour condition les vertus du peuple ; à ce peuple il faut ménager la forme de sujétion la plus heureuse.

A la prendre ainsi, la sociologie de M. Bourget perd son masque de science pour apparaître ce qu'elle est : vieille comme le monde — ou le Monde, — d'autant plus vénérable et forte. Elle ne se contredit point. Elle n'a pas besoin de preuves. Elle échappe au contrôle de principes qu'elle nie. Elle résisterait même à l'expérience d'une vie plus large, que M. Bourget s'est fermée. Comme elle tient toute en une définition de l'Elite, c'est là qu'il faut pousser l'assaut. — Je ne crois pas, après tout, que M. Bourget place la supériorité de l'Aristocrate dans le raffinement des jouissances. Il la met dans la force et l'audace, dans le don du commandement ; l'usage que ses nouveaux amis font de Nietzsche nous autorise à le penser. Ne disons donc pas à M. Bourget : La Démocratie est un bien (elle n'est en soi ni bien ni mal) ; disons-lui : La poussée de la Démocratie est un fait. La conscience que la Démocratie prend de sa force, est un fait. Le besoin qu'elle sent de s'organiser est encore un fait. Si le véritable aristocrate est ce qu'il fut partout, l'homme du réel et de l'actuel, peseur de forces, manieur de faits, *quel sera le signe de l'Aristocrate moderne, sinon l'acceptation de la Démocratie ?*

MICHEL ARNOULD

Le Vœu d'être chaste [1]

IX

Ce fut Claire elle-même qui se chargea de remettre les choses au point. La fête commencée à l'église s'était continuée à table, au presbytère où l'abbé Resongle offrait à dîner aux organisateurs et aux héros de la journée, aux fabriciens, aux orphéonistes, au « généreux donateur ». Claire était là avec les Mériel et les Favaron ; mais combien changée, hélas ! combien différente du personnage supra-terrestre que Gilbert lui avait attribué tout à l'heure. Terrestre, oh ! très terrestre maintenant, pas du tout enfant de Marie, ni fiancée du Christ, la future compagne du bel Adrien avait repris avec la livrée du siècle — une robe à manches courtes hardiment décolletée en pointe — sa désinvolture habituelle de libre parleuse et d'enfant gâtée. Elle riait et on riait autour d'elle. La table était en belle humeur. Sceptiques ou dévots, on eût dit que les convives avaient hâte de prendre leur revanche des exercices pieux auxquels ils s'étaient associés tantôt, de l'effort qu'ils avaient dû faire, ceux-ci pour prier, ceux-là pour regarder prier les autres. Assez de spiritualité ; assez de liturgie, assez de cantiques et de prêches ! Il était temps de vaquer à des besognes plus savoureuses. La salle à manger presbytérale avec ses lithographies aux murs, suggestives d'une religion indulgente et nourricière — d'un côté la *Pêche miraculeuse,* de l'autre la *Multiplication des pains* — encourageait ces dispositions. L'abbé Resongle donnait l'exemple. La procession l'avait creusé. Glorieux et las, tassé sur sa chaise, il mastiquait ferme et, entre deux bouchées, il commentait les plats, excitait ses invités à bien faire.

— Encore une tranche de daube, mon ami, disait-il à M. Toutinet, directeur de l'orphéon de Bazièges ; vous l'avez bien gagnée. Votre *Tantum ergo* a été une merveille. Sans le respect dû au saint lieu, on vous aurait fait recommencer. A vous de bisser ce morceau maintenant. Ce bœuf est tendre comme la rosée, n'est-il pas vrai ? Je l'ai choisi moi-même, chez Terraube et j'ai fait lever le filet sous mes yeux jeudi der-

(1) Voir *La revue blanche* des 15 décembre 1899, 1er et 15 janvier 1900.

nier en sortant du dîner de l'Adoration perpétuelle... Terraube est un mécréant, mais il faut avouer que sa viande est de qualité supérieure. Et Thècle a soigné la sauce.

Sur le nom de Thècle il y eut une explosion de louanges.

— Je me souviens, articulait le vice-président du conseil de fabrique, d'un certain fricandeau à l'oseille... C'était en 1875, l'année où nous inaugurâmes le *Chemin de Croix*... La conversation continuait, ainsi lancée ; mais Claire avait cessé d'y prendre part, tournée en tête à tête, vers Adrien de Favaron. Et c'étaient des chuchotements, des rires étouffés, des clins d'œil désignant le voisin de gauche de Claire, M. Toutinet, qui madrigalisait selon les rites anciens et prenait des airs inspirés en contemplant sa voisine. Quelquefois les plaisanteries d'Adrien allaient trop loin et Claire l'arrêtait, le doigt levé d'un geste de menace, qui était peut-être aussi bien une invitation à poursuivre. Que pouvait-il lui dire ? Rien d'édifiant, à coup sûr. Une jolie conclusion aux pratiques de la journée !

Tout en suivant leur manège du coin de l'œil, Gilbert faisait semblant d'écouter madame de Favaron qui trônait majestueuse entre lui et le vice-président du conseil de fabrique. Dans la société un peu mêlée du presbytère, la froideur de ses paroles, la dignité de son maintien rétablissaient les distances. Elle avait une façon de dévisager à travers son face-à-main, le menu peuple des fabriciens et des orphéonistes qui décontenançait ces braves gens, paralysait leur coup de fourchette. Elle s'entretenait avec Gilbert des événements de la journée, et elle les trouvait consolants pour la bonne cause. Les gens de campagne n'étaient pas aussi mauvais qu'on voulait bien le dire. Ils n'avaient pas perdu la foi. C'était sur ce terrain qu'on pouvait encore s'entendre. Et elle préconisait la fusion des classes dans un vaste mouvement de croisade religieuse : des processions comme celle d'aujourd'hui, des retraites, des conférences. A l'égalité devant la loi, irréalisable et mensongère, il fallait opposer l'égalité devant Dieu ! Et là-dessus la bonne dame s'indignait des toilettes exhibées tout à l'heure à la procession par les jeunes Bazerquaises : des grisettes en chapeau, des paysannes en falbalas, quelle pitié ! Où irait-on de ce train ! La chère personne oubliait que cette course à la vanité avait fait la fortune de son père, marchand de nouveautés à Toulouse ; mais Gilbert qui

s'en souvenait était médiocrement touché de ses lamentations. Il s'intéressait moins à ce qu'il entendait qu'à ce qu'il aurait voulu entendre, à la conversation — dont il ne pouvait suivre que la pantomime — entre Adrien de Favaron et Mlle Mériel.

— Eh ! Gilbert? A quoi pensez-vous ? l'interpellait l'abbé Resongle. Faites donc passer la bouteille de Villaudric. Vous ne voyez pas que vos voisins font des prières pour la pluie? Arrosez-les bien vite ! Puis, se tournant vers Claire et Adrien : Vous, les fiancés, on vous surveille ! menaçait-il en riant. Les conversations particulières sont défendues. Si vous causez tant que ça maintenant, prenez garde, vous n'aurez plus rien à vous dire !

Cependant le dessert arrivait et, avec le dessert, le Gaillac mousseux, excitateur du rire, père de l'éloquence.

C'était l'heure des toasts.

L'abbé Resongle se leva.

— Je vous recommande ce Gaillac, mes amis, dit-il, en aspirant la mousse prête à déborder de son verre, je le tiens de l'abbé Gatimel, mon ancien camarade du grand séminaire, un saint prêtre qui fut pendant trente ans desservant de Nohic, en cet admirable vignoble albigeois béni par la Providence. Hélas, mon pauvre Gatimel est défunt et les vignes sont phylloxérées. Ne nous attristons pas trop cependant — ma cave n'est pas encore à sec — et buvons à la santé du bienfaiteur de cette paroisse, de mon jeune ami Adrien de Favaron. Buvons à sa santé... et à son bonheur, ajouta-t-il en s'adressant à Claire.

D'autres discours suivirent. On porta la santé du Conseil de fabrique, de l'orphéon de Baziègès, et ces toasts appelèrent des répliques. On trinqua en l'honneur de Mme Mériel, « cet ange du dévouement », de l'abbé Resongle, « notre bien-aimé pasteur ». A la demande des invités, M. de Favaron père, ancien lieutenant des mobiles, récita des vers patriotiques et M. Toutinet, favori des Muses, débita une poésie de circonstance. Mais Bernard Mériel, tout à coup, réclama le silence. Il avait chauffé sournoisement, à coups de Villaudric et de Gaillac, son voisin, le vice-président du Conseil de fabrique, lui avait soufflé l'idée de prendre la parole. Et il la prit, en effet, mais après quelques balbutiements incertains, soulignés de gestes expressifs, il la quitta honteusement. Et ce fut le fou rire.

L'abbé Resongle exultait. L'amour-propre paroissial débordait de son cœur comme la mousse de son verre. Il célébrait le terroir, la fertilité du sol, le bon esprit des habitants. Les céréales rendaient quinze pour un de la semence ; il y avait encore eu quatre-vingt-quinze pour cent de communions d'hommes aux Pâques dernières... Les mécréants eux-mêmes de Bazerque étaient d'une espèce particulière ; sensibles au fond, faciles au repentir. Témoin, le cas de ce Birol...

— Vous connaissez tous Birol, disait-il, un garnement s'il en fut, un mauvais diable qui eut, il y a quelques années, des démêlés avec la justice. Un fort gaillard, par exemple, les plus larges épaules de la paroisse. Et bien, j'étais en peine pour trouver des porteurs capables de charrier la statue. Birol s'est offert : « A condition que tu te confesseras avant », lui ai-je dit. Il s'est confessé, il a porté la statue. N'est-ce pas admirable ?

X

L'explosion d'un marron d'air coupa court à l'éloquence de l'abbé Resongle. Le feu d'artifice commençait. Les pièces étaient dressées en bordure de la route devant la maison des Mériel. Les croisées du presbytère donnaient juste en face ; sans se déranger, en sirotant le café et les liqueurs, on pouvait assister au spectacle... Adrien de Favaron n'était plus là ; il servait de second à Bernard, artificier en chef, qui l'avait préposé au lancement des fusées. De l'embrasure de la fenêtre où il s'adossait, Gilbert regardait Claire évoluer dans le salon, verser le café aux convives. Elle riait, très excitée, répondait avec des manèges de coquetterie espiègle aux fadeurs dont la poursuivait le poète-orphéoniste Toutinet. Débarrassée enfin, elle poussa droit à Gilbert :

— Qu'est-ce que vous ruminez-là, dans votre coin, Monsieur l'abbé ? lui demanda-t-elle. Gageons que vous étiez en train de penser du mal de moi — après en avoir dit peut-être, pendant le dîner, avec votre voisine. Peuh ! Vous aviez l'air d'être bien d'accord ensemble. N'est-ce pas que c'est une créature imposante, ma future belle-mère ? Un vrai portrait de famille avec son tour de cheveux à la Sévigné. Et ce qu'elle se gobe ! Ah, elle et moi,

ça fait deux ! Allons ! dites la vérité, elle vous a rasé légèrement, avouez-le, Madame mère !

— Madame de Favaron est une personne sérieuse, elle a d'excellents principes, murmura Gilbert.

— Turlututu ! répliqua Claire. C'est une insupportable pimbèche. Heureusement, ce n'est pas elle que j'épouse... si j'épouse..., ajouta-t-elle en haussant les épaules.

— Tout à l'heure, à table, vous n'aviez pas l'air d'hésiter..., sourit Gilbert.

— Vous m'espionniez donc, Monsieur l'abbé ? Et bien, quoi ? parce que j'ai écouté, sans lui fermer le bec, les pasquinades que me débitait Adrien ? Et après ? Il n'est pas fort, ce pauvre Adrien, mais c'est un bon garçon, et pourvu qu'on ne soit pas trop exigeant sur le choix de ses plaisanteries, on peut s'amuser un moment avec lui...

— Amusez-vous donc, Mademoiselle, conclut sèchement Gilbert. Pourtant, après la cérémonie de ce matin — n'avez-vous pas reçu la sainte communion ? — il me semblait...

— J'ai communié, c'est vrai, interrompit Claire ; et Monsieur le curé aussi a communié. Est-ce que ça l'a empêché de plaisanter tantôt et de sabler le Gaillac ? Décidément, vous avez la religion sévère, Monsieur l'abbé !

— Veuillez m'excuser, Mademoiselle, mais c'est un peu votre faute. Hier encore, ne me parliez-vous pas d'entrer au couvent ?

— Au couvent ? Je vous ai dit ça ? Au fait, c'est bien possible. Si je vous l'ai dit, c'est que je le pensais. Et peut-être bien finirai-je par y entrer, au couvent.. Mais pas tout de suite ; laissez-moi servir le café d'abord. Elle riait : Vous me prenez donc au sérieux, Monsieur l'abbé, interrogea-t-elle ensuite. Vrai ? vous me faites cet honneur ? Et bien, c'est gentil ça ! Vous mériteriez qu'on vous embrasse !

Gilbert eut une moue d'étonnement. Et Claire :

— Tranquillisez-vous, mon cher. Votre vertu ne sera pas soumise à cette épreuve. Et cependant, ne faites pas trop le fier. Si j'en avais bien envie...

Elle lui dit cela les dents serrées avec une flambée dans les yeux qui se voilèrent tout à coup. Et avant qu'il eût pris le temps de lui répondre, elle avait pirouetté sur ses talons.

— Tête folle ! concluait l'abbé. Et il se demandait ce qu'il y avait au fond, espièglerie d'enfant terrible ou toquade, dans l'étrange défi qu'elle venait de lui jeter à la figure.

Cependant, après avoir ébloui la rue de la magnificence de ses fusées et de ses chandelles romaines, le feu d'artifice s'achevait dans la pluie d'or d'un soleil. Des cris d'enfants et de femmes extasiés saluaient les derniers tours de roue de l'astre qui s'éteignait piteusement en fumeron.

Et la mélancolie de cette fin s'accordait pour Gilbert avec la chute si prompte — ailes cassées — de ses illusions mystiques du matin. Le salon du presbytère se vidait en même temps. Le vice-président du Conseil de fabrique, festonnant, étayé sur deux collègues, M. Toutinet, crinière au vent, la cervelle bruissante de rimes et d'accords, Mme Mériel, paisible et assoupie, le couple Favaron, majestueux et correct, les invités prenaient congé de l'abbé Resongle. Adrien était venu, un peu avant, chercher Claire. Ils devaient surveiller ensemble l'extinction des lampions et des verres de couleur qui décoraient la façade des Mériel.

— Faites soigneusement votre ronde, mes chers enfants, avait recommandé Mme Albanie dont la prudence habituelle se trouvait avertie par la lecture de récents faits-divers. La grange est à deux pas, nous flamberions comme des allumettes...

— De contrebande... avait ajouté Adrien, en s'emparant du bras de Claire.

Et ils avaient disparu.

Gilbert se disposait à se retirer à son tour, à regagner sa chambre ; l'abbé Resongle le retint. Il n'avait pas envie de dormir. La cérémonie du matin, le nombre des communions, la tenue des fidèles l'avaient rempli d'une joie que le Gaillac mousseux avait portée à son comble.

— Une bonne journée pour la religion ! affirmait-il, après avoir lâché d'un cran l'ample ceinture qui encerclait sa soutane. Le cortège était splendide. Et la musique, et les illuminations... tout ! sans oublier le dîner ! La daube était un morceau de roi. Thècle ne vieillit pas, que le bon Dieu me la conserve !... (Il se frottait les mains.) Non, vrai, ce n'est qu'à Bazerque qu'on peut voir un pareil ensemble. Et je ne suis pas fâché que tu aies suivi ça de près, mon cher enfant. Tu auras

une idée de la façon dont on peut entraîner une paroisse : un seul cœur, une seule âme ; n'est-il pas vrai ? Tu n'avais pas trop confiance au début. Ton zèle n'en a été que plus recommandable. J'ai bien compris aussi que les lampions de ce soir, les pétards, n'étaient pas tout à fait de ton goût. Tu te trompes. Crois-en mes quarante années de sacerdoce. Le peuple est un enfant, un grand enfant ; il lui faut des spectacles. Des miracles, ce serait mieux encore ; mais Bazerque n'est pas Lourdes. On fait ce qu'on peut.

Il était tard quand Gilbert quitta son vieil ami. La croisée de sa chambre était ouverte, il se pencha vers la rue. La maison des Mériel dormait déjà, contrevents fermés, lampions éteints. Seul, au milieu de la façade obscure, le transparent lumineux, encore éclairé, faisait vivre comme une apparition, le geste auguste de la Vierge bénissante. Et voilà, pendant que Gilbert regardait de ce côté, qu'une silhouette, puis une autre, un homme, une femme, se dessinaient en ombre chinoise sur le pieux transparent. Des gens de service qui venaient éteindre, sans doute. Les deux personnages, avec des allongements et des raccourcis comiques se rapprochèrent, puis s'étreignirent. Et Gilbert attiré malgré lui, curieux, reconnut subitement, révélée dans le geste de l'étreinte, la moustache effilée, la moustache accusatrice d'Adrien de Favaron.

L'autre, ce devait être, c'était Claire.

DEUXIÈME PARTIE

I

L'abbé Resongle, empêché, par une crise de rhumatisme, d'assister à la conférence qui se donnait chez le curé doyen de Folgarde, avait chargé Gilbert de porter ses excuses à son confrère.

— Les statuts diocésains ne te donnent pas voix délibérative à nos débats, lui avait-il dit ; mais tu feras connaissance avec tes futurs confrères, tu prendras l'air du bureau. Va, mon petit, et n'oublie pas de passer chez le pharmacien. Voici l'ordonnance ; tu me rapporteras les remèdes.

A Folgarde, on s'attrista fort de l'absence de l'abbé Resongle.

— Comment, Resongle ne vient pas ! tant pis ! se plaignait

le doyen ; tant pis pour nous et tant pis pour lui ! Germaine avait cuisiné à son intention une certaine croustade ! Vous la goûterez tout à l'heure, mon cher abbé. Mais vous allez commencer par avaler un morceau plus sérieux. On vous attend à la conférence.

Le conférencier de ce jour-là, l'abbé Tuste, un *nouveau prêtre*, avait pris pour texte de son travail la vie et les œuvres du Père Hecker, sujet brûlant qui mettait en conflit les passions soulevées par une récente encyclique de Sa Sainteté Léon XIII. Devait-on suivre les traces de l'infatigable propagandiste qui avait réussi à conclure le pacte entre l'Autorité et la Liberté, entre l'Église de Rome et la Démocratie américaine ? Malgré les réserves dont l'orateur avait enveloppé sa thèse, des contradicteurs s'étaient levés et, parmi eux, en tête des féaux du trône et de l'autel, le desservant de St-Assiscle, le terrible abbé Curvale, un exalté, un brise-raisons, connu pour ses démêlés avec le gouvernement, qui avait naguère suspendu son traitement à la suite de quelques propos injurieux tenus en chaire contre la République.

L'abbé Curvale fonçait sur le caudataire du P. Hecker, démolissait brutalement son idole.

— Qu'ont-ils fait de si remarquable après tout, vos américains, concluait-il ; quel saint nous ont-ils donné, quel penseur ? De l'apologétique en style de prospectus, de la propagande à mettre à la quatrième page des journaux. Des dentistes, quoi ! Vous aurez beau faire, ces manières là ne prendront pas chez nous. Le clergé français n'est pas encore assez phylloxéré pour recourir à de pareils porte-greffes !

Ainsi lancée, la discussion tournait aux personnalités, aux violences. Le doyen avait fort à faire à calmer les champions, à les maintenir dans les limites d'une controverse décente. Des préoccupations d'un autre ordre le sollicitaient d'ailleurs, le détournaient de ses fonctions.

Deux ou trois fois il avait dû abandonner la présidence, appelé directement à la cuisine, par des difficultés de service à régler avec sa servante. *Mensa sit frugalis*, recommandent dans leur sagesse les statuts diocésains, au chapitre des conférences ecclésiastiques.

Mais il est avec les statuts des accommodements nécessaires.

Et quel mal y a-t-il à ce que de pauvres prêtres sans casuel, ou peu s'en faut, se refassent, à l'occasion, de leur abstinence forcée, et usent, en remerciant Dieu, des somptuosités culinaires offert par le riche confrère du canton? La majesté du décanat ne va pas sans quelques apprêts, et Germaine aurait rendu le tablier à son maître plutôt que de servir un dîner qui aurait compté moins de trois entrées et d'un rôti, sans parler des relevés et des hors-d'œuvre...

Tandis que ces choses délicates mijotaient sur les fourneaux, leur odeur, voyageant hors de la cuisine, gagnait le corridor, se glissait sous la porte du salon où se tenait la conférence. Et peu à peu, grâce à cette influence, la discussion s'apaisait, les arguments rentraient leurs pointes, un vague optimisme rapprochait, désarmait les adversaires. A un moment, il leur vint un parfum de croustade d'une suavité telle, que ce fut pour les plus acharnés comme un ordre de réconciliation immédiate.

Le président mit à profit ces bonnes dispositions pour résumer les débats que terminait, rondement expédiée, la récitation du *Sub tuum praesidium*. Et c'était presque aussitôt le tour du *Benedicite* enveloppé, comme d'une fumée d'encens, par la délectable vapeur émanée de la soupière. On dînait, on tablait; on s'appesantissait sur la croustade, on flânait autour du gâteau monté qu'un ingénieux pâtissier avait coiffé d'une tiare en sucre. C'était l'heure de la gaieté, de la farce. L'abbé Pifre, desservant de Las Bazeilles, félibre capiscol de l'Ecole du Falgardais, récitait ses dernières épigrammes; son confrère Sancet de Ste-Scarbe, avec un talent d'imitation remarquable, improvisait en charge une leçon d'apologétique de l'abbé Védrune, et les intonations, les gestes, c'était lui, tout craché! Puis, les grâces dites — une minute de sérieux entre deux éclats de rire, — on changeait de table. Et la partie commençait : la comédie du bézigue, le drame de la bête hombrée. La théologie était loin, loin le Père Hecker et la démocratie américaine. Il s'agissait de *demandes*, de *remises*, de *voles!* Et les fronts blêmissaient, les doigts se crispaient sur les atouts, les exclamations se croisaient, les jurons ecclésiastiques soulageaient les âmes exaltées par le gain, ulcérées par la perte.

L'abbé Nohèdes avait fui au jardin qui s'ouvrait de plain-pied avec le salon. Le long de la treille jaunissante où festonnaient

les abeilles, au bord des carrés de fraisiers où rougissaient encore quelques fraises remontantes, il se promenait en causant avec l'abbé Datil : toujours la question de l'Eglise et de l'esprit nouveau ; la conférence de tout à l'heure qui reprenait en plein air. L'abbé Datil donnait dans le mouvement, mais il l'aurait souhaité plus large, plus franc d'allures. La liberté soit, mais la liberté totale. Plus de lien avec l'Etat, plus de concubinage entre Judas et l'épouse de Jésus-Christ : la société chrétienne debout devant la société révolutionnaire, l'Evangile en concurrence avec la Declaration des Droits de l'Homme. L'expérience alors vaudrait la peine d'être tentée. Mais le ralliement ? une hypocrisie ! et une hypocrisie inutile, qui pis est, puisqu'elle ne trompait personne. L'abbé Nohèdes voyait les choses d'un autre point de vue. Le ralliement avait pour lui l'avantage de mettre l'église hors de la politique, hors du temps, de la vouer uniquement à l'exercice de la morale, à l'avènement du règne de Dieu. Seulement il redoutait de la voir trop américanisée, réduite à sa fonction sociale, tournée vers l'utile. L'Evangile selon le Père Hecker lui semblait un peu court. Privée de la vie mystique, de l'union intime avec l'au-delà, la religion perdait sa signification la plus haute, sa vertu essentielle. L'oiseau de grand vol, domestiqué, amputé de ses ailes, déchoirait à la condition d'un volatile obscur, d'un cygne de basse-cour...

— Nohèdes, Nohèdes !

Son chapeau à la main, prêt à partir, l'abbé Curvale l'appelait, debout sur le seuil du salon. La bête hombrée venait de finir. Les curés suffragants prenaient congé de leur doyen... L'abbé Curvale et Gilbert sortaient ensemble.

— C'est entendu, je vous emmene, offrait l'abbé Curvale. Que feriez-vous ici ? Le train ne part que dans deux heures : j'ai ma carriole aux Trois-Rois. Le temps de faire une ou deux commissions en ville et l'on attelle... Dans une petite heure au plus tard, vous serez à Bazerque.

L'abbé Nohèdes n'osait pas refuser, quoique, à vrai dire, le compagnon de route, ne fût pas tout à fait de son goût. A tort ou à raison, le personnage ne passait pas pour très recommandable. Plus âgé que Gilbert de quelques années seulement, il avait laissé au grand séminaire une légende peu édifiante. Ce n'était pas tout à fait de sa faute. Ce sanguin aux gestes brus-

ques, aux cheveux en révolte, n'avait jamais pu attraper l'air, le maintien de la maison. Tordre le cou, baisser les yeux, rester à genoux sans s'accouder, assis sans croiser les jambes, ce supplice était au-dessus de ses forces. Et il ne s'était pas plié davantage aux contraintes morales : défense de rire, défense de chanter en récréation, défense de se promener deux par deux, combien d'autres défenses encore ! L'abbé Curvale riait, l'abbé Curvale chantait. Il chansonnait même ses professeurs. Il avait inventé des couplets en patois sur ce pauvre abbé Pèquelèbes, l'économe, une sorte de marseillaise des ventres creux, insurgés contre la cuisine sulpicienne. Il avait ajouté des variantes à la célèbre chanson de la *Culotte*, que les séminaristes ont accoutumé de chanter pendant le *conclave*, au moment où les directeurs assemblés à huis-clos délibèrent sur le sort des candidats qui doivent être admis à l'ordination ou ajournés, *culottés* en argot de séminaire :

. . . .
Oh ! grand Olier, notre soleil,
Viens éclairer le Conseil,
La culotte, la culotte !

Passe encore si l'abbé Curvale s'en était tenu à ces peccadilles ; s'il s'était contenté d'introduire en contrebande quelque numéro du *Gil Blas*, quelque fiole de bénédictine ; mais il y avait eu, paraît-il, une certaine histoire de fenêtre, des signaux échangés avec une jeune chambrière d'en face, qui avait failli arrêter net la carrière du jeune tonsuré.

Reçu, ordonné par grâce, il avait été envoyé, pour son début, dans la plus pauvre paroisse du diocèse, à St-Assiscle, un poste qu'on donnait d'habitude aux ecclésiastiques fatigués, infirmes de corps ou d'esprit, comme une dernière étape avant le repos en Dieu...

Là, pas d'avancement à espérer, pas d'avenir. Le nouveau desservant en avait pris son parti. Il vivait au jour le jour ; il fumait, il chassait, il était à tu et à toi avec les braconniers du pays. Invité chez l'un, chez l'autre, il s'invitait au besoin, quand une odeur de bombance l'avertissait au passage. Il payait son écot en histoires, en chansons. Le mot cru ne lui faisait pas

peur, ni la chose. On l'adorait ; ses paroissiens, ses paroissiennes, tout le monde.

Le clergé lui-même avait eu, en commençant, quelque indulgence pour ses frasques. C'était l'enfant perdu de la troupe, et l'enfant terrible ; il avait toujours un mot drôle au bout de la langue, une grimace ; on riait, on était désarmé. A l'archevêché, secoué par l'official, il s'en était tiré à la première réprimande avec quelques larmes très sincères et quelques pasquinades. On lui avait pardonné, et il avait recommencé le lendemain.

Effronterie ou cordialité — on ne pouvait pas le savoir au juste avec ce diable d'homme — il s'imposait à ses confrères. Et le voilà maintenant qui s'emparait, presque par force, du bras de l'abbé Nohèdes — peut être aussi, après les copieuses libations dont il avait arrosé le dîner de la conférence, cet appui ne lui était-il pas tout à fait inutile, — qui l'exhibait en sa compagnie, dans les rues de la sous-préfecture.

(A suivre.) EMILE POUVILLON

Guadalupe de Alcaraz

Guadalupe de Alcaraz a des mitaines d'or,
des fleurs de grenadier suspendues aux oreilles
et deux accroche-cœur pareils à deux énormes
cédilles plaqués sur son front lisse de vierge.

Ses yeux sont dilatés comme par quelque drogue
(on dit qu'on employait jadis la belladone) ;
ils sont passionnés, étonnés et curieux,
et leurs prunelles noires roulent dans du blanc-bleu.

Le nez est courbe et court comme le bec des cailles.
Elle est dure, dorée, ronde comme une grenade.
Elle s'appelle aussi Rosita-Maria,
mais elle appelle sa duègue : carogna !

Toute la journée elle mange du chocolat,
ou bien elle se dispute avec sa perruche
dans un jardin de la Vallée d'Alméria
plein de ciboules bleues, de poivriers et de ruches.

Lorsque Guadalupe qui a dix-sept ans
en aura quatre-vingts, elle s'en ira souvent
dans le jardin aux forts parfums, aux fleurs gluantes,
jouer de la guitare avec de petits gants.

Elle aura le nez crochu et le menton croche,
les yeux troubles des vieux enfants, la maigreur courbe,
et une chaîne d'or à longues émeraudes
qui, roide, tombera de son col de vautour.

D'un martinet géant et qui sera sa canne,
elle battra les chats, les enfants et les mouches.
Pour ne pas répondre, elle serrera la bouche.
Elle aura sur la lèvre une moustache rase.

Elle aura dans sa chambre une vierge sous globe,
gantée de blanc, avec de l'argent sur la robe.
Cette Vierge de cire sera sa patronne,
c'est-à-dire Notre-Dame-de-Guadalupe.

Lorsque Guadalupe de Alcaraz mourra,
de gros hidalgos pareils à des perroquets
prieront devant ses pieds minces et parallèles,
en ayant l'air d'ouvrir et de fermer les ailes.

Francis Jammes

Ballade

DE LA JOIE QUE MANIFESTENT QUELQUES MILITAIRES A LA PROCLAMATION DE LA GLOIRE DE MERCIER

Que le beau Le Rond se pavane
En dolman bourré d'édredon ;
Que, sous la lampe diaphane
De quoi Gribelin lui fit don,
Cuignet chantonne un gai fredon ;
Que le cul de Lauth proémine
Et se pare d'un grand cordon ?
Mercier est roi de la vermine.

Billot joyeux brandit sa canne ;
Zurlinden est plein d'abandon,
Son monocle brille et ricane ;
Gonse tape sur le bedon
De Roget, l'illustre dindon ;
Cavaignac reprend bonne mine
Et Boisdeffre repense au Don.
Mercier est roi de la vermine.

Du Paty laisse la tisane.
Oh, qu'Arthur, raide d'amidon,
Tandis que Margot, courtisane
Aimable, danse un rigaudon,
Que Judet broute un vieux chardon
Et que Rochefort illumine,
De son bidet fasse un bidon !
Mercier est roi de la vermine.

ENVOI

Uhlan, de Tyr ou de Sidon
Reviens : ton exil se termine.
Sois plein de grâce et de pardon.
Mercier est roi de la vermine.

A.-FERDINAND HEROLD

Le Ressort

ÉTUDE DE RÉVOLUTION (1)

PREMIER ACTE

PHILIPPE REDAN, 35 ans.
GÉRARD, 35 ans.
LEROND, 60 ans.
DOLIVET.
ARSÈNE.
SUZANNE, 25 ans.

Cabinet de travail. — A gauche, vaste bureau chargé de journaux, de livres, de dossiers. — Au fond, porte double. A gauche, porte simple. — Bibliothèques, cartonniers, quelques sièges encombrés de papiers. Aucun luxe.

I

PHILIPPE, ARSÈNE

PHILIPPE (*assis devant son bureau, parcourt et signe plusieurs lettres; il les passe, de l'autre côté de la table, à Arsène qui les classe.*)

Faites-les porter ce soir aux divisions.

ARSÈNE

Toujours par les mêmes hommes ?

PHILIPPE

Oui, sauf dans la troisième. Le sieur Bidois est signalé par les mouches; prenez Poncet... Tout à l'heure, j'attends Dolivet et Lerond.

ARSÈNE

La vieille barbe !

PHILIPPE

Oui, la vieille barbe. S'ils étaient tous comme lui, nous n'aurions pas besoin de tant d'énergie pour secouer les lâches, ni de tant de prudence pour éventer les traîtres... Vous les ferez entrer ensemble, et puis, porte close.

(1) Cette pièce, dont *La revue blanche* pubie le premier acte, en comporte quatre.

II

LES MÊMES, GÉRARD

GÉRARD (*entrant*)

Pour moi aussi ?

(*Il rit. Poignées de main.*)

PHILIPPE

Non, vieux, pas pour toi. En ce moment moins que jamais.

GÉRARD

Ah ! Ah ! Ça chauffe ?

PHILIPPE

Ça brûle.

GÉRARD (*à Arsène*)

Et vous marchez toujours ?

ARSÈNE (*avec emphase*)

Jusqu'au bout !

GÉRARD

C'est pourtant un affreux bourgeois, que notre Arsène.

PHILIPPE

Il prétend que c'est pour ça qu'il marche. Son raisonnement n'est pas banal.

GÉRARD (*à Arsène*)

?...

ARSÈNE

Parfaitement, cher monsieur. Si le mouvement échoue, le régime bourgeois subsiste. Si le coup réussit, je ne vous donne pas cinq ans pour que nos chefs, — sauf, bien entendu, mon cher maître... — soient embourgeoisés à fond, pour que le régime bourgeois se restaure et se raffermisse. Il est éternel dans ce pays de médiocratie. Or, pour obtenir la confiance de l'engeance bourgeoise, pour se créer des titres à la gouverner, il faut l'avoir fait trembler d'abord. Les capitalistes ne prennent au sérieux que les hommes qui les ont étrillés ; les réactionnaires ne croient qu'aux hommes qui les ont un peu fusillés, pétrolés ou dynamités...

GÉRARD

De sorte que, pour devenir plus tard ministre d'un gouvernement bourgeois...

ARSÈNE

Je travaille d'abord dans l'insurrection.

(*Ils rient.*)

PHILIPPE

Mais, vous savez, si vous n'y allez pas de bon cœur, vous serez écharpé par les nôtres. Et si vous y allez de trop bon cœur, vous détruirez vos futurs commanditaires.

ARSÈNE

Que non, patron ! Il en restera toujours assez... Même si les bourgeois d'aujourd'hui disparaissent, nos camarades victorieux feront demain les bourgeois.

(*Il sort.*)

III

PHILIPPE, GÉRARD

GÉRARD

Il est drôle, ton secrétaire intime. Il ne t'inquiète pas ?

PHILIPPE

Non. Il est compliqué dans ses raisons, mais loyal dans ses actes ; il ira jusqu'au bout, comme il le dit. Et puis, au point où nous en sommes...

GÉRARD

Ah ?

PHILIPPE

Ecoute. Je suis heureux de t'avoir près de moi, à la veille de l'action ; en même temps, je voudrais te savoir bien loin, à l'abri du péril. Car la partie sera rude, et toi, tu es mon ami que j'aime...

GÉRARD

(*Emu.*) Mon bon Philippe... (*Plaisantant.*) Tu n'en manques pourtant pas, d'autres amis.

PHILIPPE

Les autres sont des usuriers. Je les connais ; ils ont fait un placement sur moi. Il y a des gens qui aiment en toi l'écrivain déjà célèbre, le futur académicien dont ils orneront leurs dîners. Moi, il y a des gens qui m'aiment depuis dix ans comme le futur... quelque chose, n'importe quoi, pourvu que ça fasse du bruit et que ça me mette en état de rembourser leurs avances de dévouement. Ah ! quelle place occupe dans notre ambition l'ambition de notre entourage !...

GÉRARD

Es-tu découragé ?

PHILIPPE

Non pas ! J'ai d'autres motifs d'agir que ces misères-là. D'abord, ce que je fais, il ne dépendait pas de moi de ne pas le faire. Je ne suis pas conspirateur de métier : je n'ai pas calculé, je ne calcule pas : *je sens*. C'est un instinct qui m'a révélé la nécessité de la révolte ; j'ai la révolte dans la peau. Je n'ai pas de griefs personnels à venger ; je n'éprouve point de haine précise contre tels individus ; car ma courte vie, solitaire et laborieuse, n'a pas subi l'injustice ou la violence. Je n'ai nulle rancune, et pourtant je suis plein de colère.

GÉRARD

Parbleu! Les ignominies de toute sorte où nous pataugeons sont assez répugnantes pour écœurer même un philosophe tel que moi. Il est naturel qu'une âme ardente comme la tienne s'enflamme d'indignation. Je redoute pour mon ami les nobles folies où sa générosité l'emporte, mais je ne les lui reprocherai point... et je ne t'aimerais pas tant, Philippe, si tu n'en étais pas capable.

PHILIPPE

En vérité, je crois que le spectacle des iniquités présentes ne suffit pas à justifier la somme de colère qui gonfle mon cœur. Il faut qu'il y ait en moi comme un legs des générations précédentes, comme une accumulation de tous les griefs que le peuple n'a pas vengés en plusieurs siècles de souffrance et de lâche résignation. Tes aïeux, les miens, ceux de milliers d'autres hommes ont transmis à l'homme que je suis le ressentiment de leurs injures et la mission de régler leurs comptes. Je ne saurais m'y dérober. Au contact de certains de nos contemporains à peu près innocents eux-mêmes, mais dont les pères furent coupables, j'éprouve un frisson de haine plus violent que s'ils m'avaient personnellement offensé. Je voudrais frapper, faire justice...

GÉRARD

Eh bien, l'heure approche?

PHILIPPE

Non, ce n'est pas le passé qu'il faut venger. C'est l'avenir qu'il faut assurer. Au fond, la besogne est bien la même ; seulement, cette façon de l'envisager me trouble moins. Le rôle de justicier réclame une terrible sûreté de conscience, une extravagance d'orgueil trop inhumaine. Je préfère le rôle de prophète. Je serai le prophète de l'affranchissement universel. Au lieu de détruire les nuisibles comme responsables des tyrannies d'autrefois, nous les détruirons comme ennemis irréconciliables des libertés prochaines. Je veux affranchir la société de l'ignoble domination de l'or ; je veux affranchir l'indi-

vidu de toutes les tutelles, et plus encore de ses propres vices, de ses préjugés, de ses hypocrisies, de ses lâchetés. A la place du triste troupeau d'esclaves, d'administrés, de sujets que je tâche de galvaniser, je veux laisser un peuple de citoyens. Je veux, dans ce pays, l'homme hardi et bien vivant, ignorant de la crainte, amoureux de l'effort et rebelle à tous les jougs. Je veux la femme libre et fière, maîtresse de sa destinée...

GÉRARD (*souriant*)

Quoi ! la femme aussi ?

PHILIPPE

Ne raille pas, psychologue suspect. Ah ! si la femme est la guenon vicieuse que vous disséquez avec un art odieux dans vos romans de clinique, qu'elle périsse, et que périsse avec elle toute l'humanité !... Mais vous mentez ; c'est les rêves de votre imagination malade, et non la réalité, que nous offrent vos peintures soi-disant réalistes. Vous avez « potassé » des thèses de gynécologie, des manuels de confesseurs jésuites, Crébillon, Casanova, Laclos, et...

GÉRARD

Et toi, tu es amoureux.

PHILIPPE (*interloqué*)

Hein ?

GÉRARD

Je dis que tu es amoureux.

PHILIPPE

J'aime.

GÉRARD

C'est plus grave. Tant pis pour toi, tant pis pour ton œuvre.

PHILIPPE

Ah ! ça, prends-tu ta méchante littérature au sérieux ? Crois-tu sincèrement qu'il n'y a au monde que des drôlesses ? ou qu'un homme comme moi peut aimer une drôlesse ?

GÉRARD

Je ne te demande pas ton secret.

PHILIPPE

Je vais donc te le dire. Aussi bien, j'y étais résolu ; si nous sommes vaincus dans la lutte qui s'engagera bientôt, je meurs ; et je confie alors à ton dévouement la femme dont la tendresse était mon refuge au lendemain de mes échecs, ou ma récompense au lendemain de nos succès.

GÉRARD (*lui serrant la main*)

Bien, ami... à condition que je te survive. Parle.

PHILIPPE

Te rappelles-tu l'affaire du *Comptoir universel* où je plaidai, voilà trois ans, pour un groupe de souscripteurs appelés en garantie par le syndic ?

GÉRARD

Oui ; je suis allé t'entendre.

PHILIPPE

Te rappelles-tu le directeur du *Comptoir*, un nommé Péricaud ?

GÉRARD

Oui : un forban d'assez belle allure, intelligent, audacieux, avec une certaine fantaisie dans l'impudence. Qu'est-ce qu'il est devenu ?

PHILIPPE

Je n'en sais rien : il a disparu. Comme ses pareils après l'inévitable dénouement correctionnel, il est allé se faire pendre ailleurs. Mais il abandonnait ici, dans un dénûment absolu, sa jeune femme dont il avait extorqué la dot... Ah ! mon ami, que n'avait pas dû souffrir une femme telle que Suzanne, une femme qui est à la fois la femme exquise et la femme supérieure, enchaînée à ce misérable par la volonté de sa famille ! Heureusement, les vices mêmes du mari l'avaient tenu éloigné de son foyer. Joueur effréné, fanfaron de débauches, il avait maltraité sa femme, il l'avait ruinée, sans l'obséder de sa présence. L'abandon définitif n'eût été pour la pauvre créature qu'une garantie de tranquillité, sans l'affreux problème du pain quotidien. Le hasard me rapprocha d'elle ; le rôle que j'avais joué dans le procès du *Comptoir universel* me permit de m'intéresser à sa situation...

GÉRARD

Et l'innocente charité te précipita dans l'amour.

PHILIPPE

Suzanne avait souffert ; elle avait été toute sa vie blessée dans ses délicatesses, offensée dans sa dignité, meurtrie dans son cœur. La douceur nouvelle d'une affection discrète l'enchanta. Moi, j'avais vécu seul et défiant, confiné dans l'étude ou bataillant dans la mêlée politique, redoutant les liens de la passion, calmant les fièvres de la chair par des excès d'ascétisme ou par des excès de vain plaisir ; je n'avais pas connu le bonheur. Le bonheur nous fut à tous deux un monde nouveau.

GÉRARD

Cependant, tu n'as pas cessé de travailler ; tu t'es dépensé, prodigué plus que jamais, depuis deux ans. Ton amour, à toi, n'est donc pas une forme de l'égoïsme ? C'est étrange. Il me semble que tu ne

fus jamais au peuple, à nos rêves, à tes projets, avec autant d'ardeur et de générosité que dans le temps où cet amour aurait dû t'absorber.

PHILIPPE

C'est que Suzanne, vois-tu, n'est pas la ridicule poupée de vos ridicules romans... Non, c'est une femme : c'est la femme !... Près d'elle, j'ai trouvé mes meilleures inspirations, conçu mes idées les plus fortes, réchauffé ma confiance, affermi ma volonté. Je la contemple : et mon cœur aussitôt se remplit d'un amour qui déborde sur l'humanité: l'idée jaillit de mon cerveau plus haute et plus pure... Va ! je l'aurais fuie comme une funeste sirène, si elle avait dû me détourner de ma tâche. Mais son amour, au contraire, a doublé ma puissance. Il est devenu le foyer de mon énergie, le *ressort* de ma volonté... Je ne connais plus le doute ni l'abattement qui succédait jadis aux heures d'enthousiasme ; il ne me paraît plus possible que je sois vaincu...

GÉRARD

Dis-moi, je suppose qu'elle est libre ? tu l'as fait divorcer ?

PHILIPPE

Non. Le mari est au diable ; la justice et les gens de justice épouvantent Suzanne : elle n'a pas voulu. Et le ministère aurait profité peut-être d'une instance en divorce pour machiner contre moi quelque scandale... Il me répugnait, enfin, de faire appel aux lois que je réprouve et que je veux détruire. Elles n'existeront plus demain; c'eût été puéril de les invoquer aujourd'hui.

GÉRARD

C'eût été prudent... Où habite-t-elle ? Sous quel nom ? Tu as au moins changé le nom ?

PHILIPPE

Oui, quoique cela n'ait pas trompé la police quarante-huit heures. Il y a toujours un mouchard aux environs. C'est madame Duparc, 7, avenue de Picardie, à Versailles ; une petite maison au milieu d'un grand jardin...

GÉRARD

A Versailles ? Voilà une ville que je n'aurais pas choisie pour y loger ma femme : il y a trop de militaires insolents. Tu es à Paris tous les jours, souvent les nuits ; à quoi l'exposes-tu ?

PHILIPPE

Elle ne sort point. Avec nos ressources médiocres, elle s'est créé le plus délicieux intérieur ; c'est une fée.

IV

LES MÊMES, ARSÈNE

ARSÈNE

Pardon... Voici les bonshommes.

GÉRARD (*à part, songeur*)

C'est une fée... dans une ville de garnison... Peu d'argent... maison élégante...

PHILIPPE

Amenez-les... (*à Gérard*) Alors, je suis tranquille?

GÉRARD

Sans doute, ami. Je serai son frère.

PHILIPPE

Merci.

GÉRARD

Je te laisse?

PHILIPPE

Pas du tout. Reste donc.

V

PHILIPPE. DOLIVET, LEROND, GÉRARD

(*Dans cette scène. Gérard, spectateur muet, assis près du bureau de Philippe, tient un livre, mais écoute curieusement.*)

DOLIVET

Mon cher maître...

LEROND

Citoyen, salut, et la compagnie.

PHILIPPE

Bonjour, mes amis. Du nouveau?

DOLIVET

Rien de grave.

PHILIPPE

Et quoi de pas grave?

DOLIVET

Mon cher maître, pardonnez-moi. Je dois vous communiquer une sottise que je n'ai point approuvée, croyez-le. Le Comité de la troisième division a blâmé le magnifique discours où vous avez tracé leur rôle aux grands propriétaires fonciers. Les camarades prétendent qu'en éclairant nos ennemis sur leurs fautes, sur leurs chances de salut, vous compromettez nos affaires. Vous voulez assurément la perte de cette race-là, et vous lui offrez des conseils qui pourraient la sauver..

PHILIPPE

S'ils étaient suivis. Je leur donne de bons avis parce que je les sais incapables d'en profiter. Mais il fallait les leur donner pour pouvoir leur reprocher justement de n'en avoir pas tenu compte. « Nous ne voulons pas la mort du pêcheur, mais qu'il se convertisse. » Comme nous n'allons pas lui laisser le temps de se convertir, il périra. Comme nous l'aurons averti, nous n'aurons pas de scrupules.

DOLIVET

Parfait, mon cher maître.

PHILIPPE

Et vous, Lerond?

LEROND

Citoyen, mes quatre sections blâment ton duel avec ce chef d'escadrons, la semaine dernière. Tu l'as mal arrangé : c'est bien. Mais il pouvait aussi te tuer ou te blesser : tu ne devais pas te battre.

PHILIPPE

Par exemple !

DOLIVET

Comment, citoyen Lerond? ces choses-là ne regardent pas les comités.

LEROND

Toi, citoyen, tu es venu apporter un blâme de ton comité en déclarant que tu ne t'y associais pas ; et alors, il est drôle que tu t'en fasses l'interprète. Moi, j'apporte un blâme auquel je m'associe entièrement; nous avons jugé que la chose nous regarde tout à fait.

PHILIPPE

Et comment vouliez-vous...

LEROND

Citoyen, tu es notre chef: donc nous t'appartenons et tu nous appartiens. Tu appartiens à l'œuvre que nous avons entreprise ensemble et pour laquelle nous avons besoin de toi comme tu as besoin de nous. Tu n'as plus le droit de disposer de toi-même ailleurs que dans notre lutte.

DOLIVET

Eh bien? ce n'est pas pour une affaire personnelle que le maître s'est battu : il ne connaissait même pas son adversaire ; il a été provoqué par une lettre publique...

LEROND

Et puis? Si on obéit aux préjugés bourgeois, si on veut jouer au

gentilhomme, il ne faut pas déclarer la guerre à la Société. On ne fait pas la Révolution avec des duels à réclame et des procès-verbaux dans les canards boulevardiers. On fait la Révolution par les moyens révolutionnaires. On ne s'amuse pas à ferrailler contre un individu quand on est sur le point de supprimer toute son espèce. La guerre est entre deux classes : elle se terminera pour les autres au mur de la Roquette, ou pour nous au poteau de Satory... Mais notre chef manque à son premier devoir s'il risque le succès de notre cause avec sa peau contre la vie d'un seul ennemi, d'un mufle sans importance.

PHILIPPE

On eût pourtant poussé de beaux cris, si je m'étais dérobé !

LEROND

Quoi ? Les « gens du monde » t'auraient appelé lâche ? Qu'est-ce que ça te fait, si nous savons que tu ne l'es pas ? et si les hommes qui t'auraient insulté aujourd'hui doivent ne plus exister dans une semaine ou dans un mois ? Quand on a toute proche une revanche comme la nôtre, on peut encaisser une injure de plus : elle se règle dans le tas.

PHILIPPE

Soit, mon vieux camarade ; j'ai eu tort... Enfin, ça fera toujours un combattant de moins dans l'autre camp.

LEROND

C'est pour bientôt ?

PHILIPPE

Oui.

DOLIVET

Tout est prêt ? le mouvement des divisions ? les revolvers, la dynamite ? Où sont les dépôts ?

LEROND (*gouailleur*)

Là ! là ! citoyen, du calme ! On ne dit ces choses-là qu'à la dernière heure... Y a tant de mouchards !

PHILIPPE

Tout sera prêt au moment voulu. En attendant, il faut que je voie demain soir les divisionnaires. Les convocations sont parties tout à l'heure ; avertissez cependant ceux que vous verrez. Que tout le monde soit là.

DOLIVET

Bien. A dix heures, au Point Central ?

PHILIPPE

Oui... Mes amis, à demain.

DOLIVET

Maître...

LEROND

Salut, citoyens.

VI

PHILIPPE, GÉRARD

PHILIPPE

Hein ? qu'en dis-tu ?

GÉRARD

Singulier attelage ! Si ceux-là vont du même pied... Singuliers soldats aussi, qui passent leur temps à blâmer le chef.

PHILIPPE

Bast ! S'ils ne sont pas très commodes à tenir dans les rangs, ils n'en marcheront que mieux à la bataille. Ensuite, ça se tassera. Le pouvoir conquis les rendra solidaires... Tu viens là-bas, demain soir ?

GÉRARD

Sans doute.

PHILIPPE

Bon. Mais après, tu partiras d'ici, n'est-ce pas ? La nuit même, tu partiras, n'importe où.

GÉRARD

Mon bon Philippe, jamais. On m'aura vu près de toi jusqu'à la dernière heure ; on ne m'y verrait plus pendant l'affaire : pour qui veux-tu qu'on me prenne ?

PHILIPPE

Non, non, va-t'en. Il est inadmissible que tu t'exposes, que tu te perdes peut-être dans une bagarre où tu ne serais pas jeté par la passion.

GÉRARD

Pourquoi donc ? Si je sens avec moins de violence que toi, je ne sens pas avec moins de force. A contempler cette société cruelle et burlesque, j'éprouve autant de mépris que tu éprouves de colère. Frappe, mon vieux ! je tiendrai la chandelle.

PHILIPPE

Voyons ! tu ne veux pas me quitter, parce que tu t'exagères le devoir de l'amitié. Tu oublies déjà que je t'ai légué des charges et que, si je meurs, il faut que tu vives encore pour moi. Tu n'as rien à

faire dans une Révolution ; tu n'as jamais été, tu n'es pas un homme de Révolution.

GÉRARD

Ça dépend. Je n'en aurais pas fait une à moi tout seul ; mais puisque tu t'en es chargé, j'en suis... Je te dis que si !... Je ne vois pas tout exactement comme toi ; je ne sais pas bien ce qui sortira de ta victoire ; mais il en sortira quelque chose de nouveau : c'est beaucoup... Notre pauvre pays est trop vieux, il a trop vécu, il est usé par d'anciens excès de vigueur : l'avachissement où nous le voyons croupir se résoudra par la mort, à moins d'une terrible secousse... Une guerre extérieure ? il n'est pas en état de l'affronter... Alors, la Révolution !... (*s'échauffant*) Oui, la Révolution, pour arracher les riches à leur luxure, à leur égoïsme, à leur cupidité ! la Révolution, pour arracher les pauvres à leur crapule, à leur bêtise, à leur bassesse ! la Révolution, pour rendre à ce peuple les belles énergies de la haine et les nobles élans du sacrifice !

PHILIPPE

Ah ! Gérard ! Gérard !

(*Ils se serrent les mains avec émotion. Légère sonnerie. Mouvement de surprise de Philippe. Nouvelle sonnerie. Philippe va ouvrir la porte de gauche. Entre Suzanne, très élégante.*)

Vous ! ici !

GÉRARD

Adieu.

(*Il jette un regard de curiosité sur Suzanne et sort par le fond.*)

PHILIPPE

A demain.

(*Il pousse le verrou.*)

VII

PHILIPPE, SUZANNE

PHILIPPE (*prenant la main de Suzanne tout agitée, la contemple avec ravissement*)

Eh bien, ma chérie, qu'avez-vous ? que se passe-t-il ?

(*Elle se serre contre lui, la tête sur son épaule ; il la baise au front.*)

SUZANNE

Oh ! j'ai eu peur, si peur !

PHILIPPE

Peur ?

SUZANNE

Je l'ai rencontré, je l'ai vu.

PHILIPPE

Qui donc ?

SUZANNE

Mon mari.

PHILIPPE

Cet homme !... Où ? Comment ?

(Il la fait asseoir dans un fauteuil à droite et se tient debout près d'elle.)

SUZANNE

J'étais venue pour essayer une robe, entre deux trains. En sortant de chez la couturière, je l'ai aperçu qui descendait de voiture à quelques pas de moi. Je me suis mise à trembler, j'ai marché vite, j'ai sauté dans le premier fiacre, et me voilà.

PHILIPPE

C'est tout ?... et comment est-il ? Vous a-t-il vue aussi ?

SUZANNE

Je ne sais pas. Il doit m'avoir vue, mais je n'en suis pas sûre... Il avait la mine prospère et satisfaite de ses beaux jours ; il était tout reluisant, comme son équipage : il portait haut la tête.

PHILIPPE

Ah !... Il aura refait fortune, détroussé quelque part des rastaquouères. Il vient se montrer ici dans sa splendeur toute neuve et jouir de son argent... S'il ne vous a pas vue, il ne pense pas à vous ; il vous croit retournée en province, chez vos parents... S'il vous a vue, il ne songera qu'à vous éviter... Enfin, s'il lui prenait fantaisie de vous chercher, vous ayant rencontrée ici, c'est ici qu'il vous chercherait, et non où vous êtes cachée... Vous voyez ? il ne faut plus avoir peur, il n'y a rien à craindre.

SUZANNE

C'est vrai. J'étais folle... Oh ! je n'ai plus peur, maintenant. Je n'ai jamais peur quand vous êtes près de moi.

PHILIPPE *(s'asseyant sur une chaise basse, près des genoux de Suzanne)*

Comme c'est bien de parler ainsi, de penser ainsi !... Suzanne, mon

aimée, je suis bien heureux de ce hasard qui vous amène à moi aujourd'hui... J'avais besoin de vous voir ; j'ai besoin de toute ma force, de toute ma confiance, et vous en êtes la source...

SUZANNE

Qu'y a-t-il ? Que méditez-vous encore ? C'est à présent que je dois être effrayée, plus que tout à l'heure...

PHILIPPE

Non !... Mais non, pas du tout. Seulement, je serai retenu ici plusieurs jours. Même pour quelques heures, je n'aurais pas pu me sauver chez nous, te surprendre...

SUZANNE (*vivement*)

Oh ! non, pas me surprendre... Moi qui vous espère sans cesse, quand j'entends votre pas sans avoir été prévenue que vous viendriez, mon cœur bondit, s'affole. Il se briserait. Cela me fait mal. Il faut toujours que je sache.

PHILIPPE

Oui, chère !... Je n'aurais pas pu t'admirer, te respirer, dans ce *chez nous* que tu as fait à l'image de ta grâce, de ta beauté, dans ce *chez nous* qui conserve toute mon âme alors que j'ai l'air de vivre et de m'agiter fièvreusement ailleurs... Tu es venue, je te garde.

SUZANNE (*coquette*)

Oh ! que mon ami n'est guère sage... Si vos jours et vos nuits appartiennent au travail, comment y trouverai-je une petite place ? Puisque vous n'auriez pas eu le temps de venir là-bas, vous n'avez pas le temps de me garder... Il vaut mieux que je parte.

(*Elle feint de se lever.*)

PHILIPPE

Non.

(*Il se met à genoux devant elle pour la retenir.*)

SUZANNE (*lui caressant le front*)

Si ! Vous allez préparer un beau discours ; et quand vous l'aurez prononcé, vous viendrez vite, qu'on vous applaudisse et qu'on vous récompense.

PHILIPPE (*à genoux*)

Non ! c'est fini, les discours. Il faut maintenant autre chose... Il faut... Il me faut *toi*, toi qui es le principe et le but de tout, toi qui es tout... Reste ?

SUZANNE (*penchée vers lui*)

Oui.

URBAIN GOHIER

Notes

politiques et sociales

A PROPOS DE LA GUERRE SUD-AFRICAINE

1. — La dislocation des partis s'accentue outre-Manche, avec une étonnante rapidité. Elle avait commencé avec l'entrée en scène du socialisme, puis s'était précipitée avec les débats du Home Rule : l'impérialisme a tout fait éclater. Il n'y a plus dans le Royaume-Uni, si fier jadis de son harmonieuse organisation politique, qu'une poussière de groupes et de sous-groupes.

Les vieux termes de whigs et de tories étaient, pour le moins, impropres et démodés depuis une quinzaine d'années. On se demande aujourd'hui quelles appellations donner aux fractions multiples qui divisent les Communes. Déjà la déclaration de guerre au Transvaal avait suscité une scission dans le gros du parti libéral, où nous ne comprenons naturellement ni les amis de M. Labouchère, ni ceux de M. Charles Dilke. Lord Rosebery avait pris position à l'avant-garde du jingoïsme, prêt à disputer à M. Chamberlain lui-même les palmes d'une campagne de triomphes. M. Asquith, ex-ministre de l'intérieur dans le cabinet Gladstone, s'était encore proclamé impérialiste, quoique avec des convictions moins ardentes. M. Campbell Bannerman, leader aux Communes, gardait une allure expectante, oscillant entre les réticences calculées, enveloppées de vagues aspirations humanitaires et pacifiques, et les déclarations catégoriques en l'honneur de la lutte à outrance. MM. Harcourt et Morley s'étaient, eux, à l'origine, prononcés très énergiquement contre la rupture avec la République sud-africaine, puis, après coup, avaient cédé quelque peu à la frénésie ambiante, reconnaissant que la défaite imposait des devoirs et que le pavillon de la Reine réclamait des réparations.

Dans le parti conservateur, les mêmes dissidences, les mêmes hésitations apparaissent, les mêmes divisions en tronçons disjoints s'affirment et s'aggravent. Le ministère Salisbury, qui a réuni des hommes venus de tous les points de l'horizon, résume assez bien ce qu'on peut appeler, en accolant un vieux mot et un terme nouveau, le torysme unioniste. Il est, de toute évidence, morcelé en deux coteries, à moins qu'il n'en comporte trois. Cette opposition entre les fidèles de lord Salisbury et les jingoes modérés, d'une part, les disciples de M. Chamberlain et les nationalistes ultra, de l'autre, soupçonnée dès le début de la guerre, a été dénoncée sans ambages par M. Balfour, premier lord de la Trésorerie, dans son discours de Leicester. Le neveu du « premier », que nous qualifierions chez nous de président du conseil, a résolument donné l'assaut au ministre des colonies, d'abord en rattachant les difficultés sud-africaines de l'heure

présente au raid Jameson de 1895 (où des publications des dernières semaines ont signalé, une fois de plus, la main de M. Chamberlain), ensuite en imputant les défaites de la Natalie et du Cap à l'insuffisance des renseignements recueillis, avant octobre, par le Colonial Office. L'exécution a été complète, si complète qu'on se demande comment l'exécuteur et l'exécuté peuvent encore siéger dans le même cabinet.

Après tout, leur séparation ne tardera point. Les premiers jours de février marqueront vraisemblablement une date dans l'histoire parlementaire britannique. Que le ministère Salisbury soit renversé ou qu'il se disloque de lui-même, il est à peu près certain que les impérialistes exaltés de la nuance de M. Chamberlain vont rompre avec les purs conservateurs du tempérament de lord Salisbury et de M. Balfour. Voilà un premier événement qui influera sur l'avenir immédiat du Royaume-Uni. Il en est un autre, probable, et qui aurait plus de portée encore, car il inaugurerait à Londres l'ère du transformisme qui a triomphé en Italie avec les combinaisons de Depretis, en France avec le système de la concentration, en Autriche avec les cabinets dits de fonctionnaires ; on parle, en effet, aux Communes, de substituer au ministère Salisbury une « combinazione » où l'on grouperait avec quelques conservateurs de marque, quelques libéraux de haute notoriété : ce serait la fin de la période du parlementarisme dogmatique.

II. — La guerre sud-africaine aura eu l'avantage de mesurer l'affection dont l'Angleterre dispose en ses dépendances coloniales. Elle n'est pas très intense, et le Dominion et l'Australasie ne se sont pas imposé, pour secourir la métropole malheureuse, des sacrifices trop onéreux. On dit même, et rien n'est plus proche sans doute de la réalité, que les parlements du Canada, du Queensland, de la Nouvelle-Zélande se sont quelque peu laissé forcer la main, et qu'au fond, ils eussent préféré dégager leur responsabilité du conflit actuel. A Ottawa, une très forte opposition se dessine contre une participation plus active aux affaires de la Tugela et de la Modder River. C'est dans l'adversité que les caractères se révèlent, égoïsme des individus ou exclusivisme des collectivités. Ni à Melbourne, ni à Auckland, les populations ne se sentent atteintes par les défaites qui ont éprouvé si cruellement les Anglais d'Europe : entre les membres de la grande communauté anglo-saxonne, la solidarité, la fraternité, la conscience d'une union intime sont infiniment moins développées que M. Chamberlain le souhaiterait et que le triomphe de l'impérialisme le devrait comporter. Et tout cela est fort compréhensible, puisque les Néo-Zélandais continuent à expédier leurs beurres et leurs viandes réfrigérées, les Tasmaniens à vendre leurs laines, et les Canadiens à stimuler leurs tissages, et que la sentimentalité plus ou moins vaine n'est plus la dominante de notre époque.

III. — La thèse impériale subit encore, par ailleurs, un choc bien plus grave. L'Inde s'agite ; des maharajahs obscurs, qui n'ignorent pas les mésaventures des Methuen et des White, marquent quelque indiscipline à l'endroit des résidents de la Reine. Le vice-roi de Calcutta s'est vu contraint d'armer quelques expéditions, et le War Office de Londres, en dépit de sa pénurie de soldats exercés, se demande si vraiment il ne serait pas périlleux de dégarnir davantage la Péninsule gangétique. Il a suffi de lui emprunter quinze mille hommes pour que cette immense population hindoue redevînt frémissante, inquiète, et par endroits agressive. Leçon significative des temps! Que l'Angleterre prenne garde; qu'elle évite les grandes conflagrations européennes où d'aucuns voudraient la jeter, car la terrible insurrection de 1857 a toujours ses fervents, et les insurgés de Lucknow et de Cawnpore retrouveraient aisément des émules. Tout s'accorde à prouver à nos voisins, que M. Chamberlain a méconnu les traits vitaux de l'histoire britannique et que la paix demeure la condition indispensable de leur situation dans le monde. Il n'est point d'Etat qui doive souffrir d'une guerre générale, autant que le Royaume-Uni.

Paul Louis

Petite Gazette d'art

JOHN RUSKIN

Tandis que Maddox Brown, Rossetti et Watts commençaient à peindre, John Ruskin commençait à théoriser. Il semble que son esthétique ait été de trouver, dans la nature humaine ou pittoresque. les éléments d'un art statique, mais en même temps fortement documenté. Par le goût qu'il inspira de formes presque immobiles, d'un mouvement dont la cadence s'indique presque par la juxtaposition d'une figure à une autre, également presque immobile, comme en certaines toiles de Burne Jones, Ruskin offre des parentés avec Poe lorsqu'il cherchait, dans le silence et des plis droits de rideaux, les yeux, les larges yeux de Lady Ligeia, et il souscrit au vers de Baudelaire :

Je hais le mouvement qui déplace les lignes

Par un curieux souci des petites formes naturelles végétales, qu'il conseille aux peintres de bien connaître par le menu pour les pouvoir hiératiser et faire du vrai (il indique l'étude détaillée des herbes d'un talus), par ce souci de regarder les infiniment petits et de les recréer. il fait songer aussi à ces *Illuminations* de Rimbaud, qui, elles, font se souvenir de gravures anglaises coloriées de l'école préraphëlite, — par exemple, à *Fleurs* : « D'un gradin d'or, parmi les cordons de soie, les gazes grises, les velours verts, et les disques de cristal qui noircissent comme du bronze au soleil, je vois la digitale s'ouvrir sur un tapis de filigranes d'argent, d'yeux et de chevelures... »

Très Anglais, de par son amour de l'Italie et des pays du soleil, Ruskin se trouve bien le critique adapté à un Rossetti, peintre et sonnettiste, au Rossetti qui peignit, d'une telle élégance sobre, l' « Annonciation ». Ruskin, de plus, avant Morris, cherchant, au nom d'un art plus hiératique, à créer ce que Morris continue plutôt au nom d'un art social et du meilleur devenir des individus, prêche la dispersion du travail loin des grands centres, la création de villages où l'on tissât la toile à la main, où on repoussât le cuivre au marteau, bref où on remplaçât la machine par la main-d'œuvre humaine, donnant naturellement plus d'individualité, de laisser-aller et d'heureuses gaucheries. Faut-il rappeler que les négociants anglais, qui, après le grand succès, se rallièrent aux théories et aux modèles décoratifs de Ruskin et de Morris, trouvèrent l'art d'imiter ces gaucheries de la main à l'aide de machine? Ceci indique peut-être une des faiblesses du système de Ruskin, mais aussi dénote son triomphe dans les questions d'art appliqué, en Angleterre.

On est, en France, assez mal renseigné sur Ruskin. Les traductions font défaut. Un livre critique, déjà ancien, de M. Milsand sur

Ruskin, nous donne surtout les opinions propres de M. Milsand. Récemment, un livre, très documenté et sérieux, de M. Robert de la Sizeranne, donna le maximum de ce que peut savoir sur Ruskin un lecteur français ignorant de l'anglais. G. K.

SOCIÉTE DES FEMMES ARTISTES (1)

Tant d'envois, de presque toujours satisfaisante qualité (ah, satisfaisant ! ah ! « bon ordinaire », pire que le franc mauvais !), tant d'envois, de jolis envois : l'œil se perd, et l'esprit recule devant la terrifiante répartition des épithètes aimables dont il siérait caractériser, tenter de différencier tant de si aimables choses : et, comme faire double emploi avec le catalogue, répugne, on rappellera que mesdames Marie Dampt (par ses aquarelles), Debillemont, Duhem surtout, méritent d'arrêter des regards artistes et ce sera tout.

Reste mademoiselle Lisbeth Carrière ; par sa peinture, elle est « bien la fille de son père », elle n'est pas son élève, quoi qu'on die. L'aspect mystérieux qu'elle prête aux choses représente, certes, un héritage, mais inconscient, et tout extérieur. Eugène Carrière voit très solide, il architecture par masses, et sa suppression, spontanée d'ailleurs, non de parti-pris, des accidents de couleur ou de forme pour ne laisser que des tons et des plans fondamentaux, qui *résument*, n'a rien à démêler avec l'impression vaporeuse, fluide, diaphane qu'éprouve sa fille. (Outre que celle-ci de préférence joue sur les violets et les verts, que lui, écarte.) Mademoiselle Carrière est toute originale : l'examen non prévenu atteste qu'elle voit *comme ça* et rend de même, avec la sincérité, la délicieuse primesauterie juvénile. Répétons : non prévenu, car sa parenté, glorieux, mais lourd héritage, dont on la fait victime, suscite la trop aisée conclusion qu'elle « se souvient » d'Eugène Carrière. En réalité, elle impose, seule, un des rares artistes qui réussissent l'interprétation de cette presque intraduisible apparence : la Fleur. Par *un sentiment* et *un goût* n'ayant rien à voir avec la sensiblerie et la vulgarité où tombent tant de Fleuristes, gardant la vérité et conquérant la poésie, elle se révèle vraiment La Fée aux Fleurs.

LES SEPT PÉCHÉS CAPITAUX (2)

Un texte réel, cette suite de planches, par leur guirlande d'encadrements et de festons précieux reliées, où l'émancipé disciple de Rops mène l'orgiaque apothéose — et somptueuse — des Sept Péchés Capitaux. Un texte réel, car le littérateur réfléchi qu'il est y domestique son burin en vue de développer une pensée, la pensée que liminairement fixa la préface. Or la préface, réciproquement écrite d'une plume artiste, d'une plume qui se veut burin :

« *Les Sept Péchés Capitaux sont à l'âme humaine ce que les sept*

(1) Galeries Georges Petit, rue de Sèze, Paris.
(2) Album d'eaux-fortes en couleurs, par HENRY DETOUCHE. Chez Floury, Paris.

couleurs du prisme sont à la lumière... L'Orgueil est la conscience légitime de sa valeur... L'Avarice est l'exercice d'une volonté résistant aux sensations des sens » (riche, l'aphorisme!), etc... Et les planches ravissent l'artiste et l'« amoureux d'art » : chaleur et pureté des tons contre les tons, le gras et l'incisif des belles morsures, le bandeau vert de la colère. incrustation précieuse dans la mosaïque du frontispice, le bleu d'azurite de la coquille d'escargot où se cache, de provocante façon, la croupe épanouie de la Paresse... Et nous donner une part de reconnaissance à Eugène Delattre, l'auxiliaire aquafortiste. Tout est complet, représente *un* texte. Mais... : Un texte quelconque : le lecteur, collaborateur d'après-coup. commente, conclut. Excellent. Quelque frontispice, transposition libre *à côté*, épigraphe synthétique ne gène point. aucontraire! (1) Mais, de l'illustration, et tout bascule, que ce soit le dessinateur qui s'entreprenne cicérone de l'écrivain, ou l'écrivain glossateur de l'artiste. La nécessairement divergente interprétation du thème jette la disparate, et bien plus : contraint la pensée du lecteur, le frustre de sa collaboration, frustre auteur et lecteur de leur personnalité et le livre de sa raison d'être : susciter de la pensée; quant à l'illustrateur (d'où l'équitable défaveur de l'épithète). il descend comparse gênant. Ici, Henry Detouche se surcharge de sept illustrateurs — d'aucuns valeureux, et tous célèbres, à divers titres, à divers degrés — : Edmond Haraucourt, J. de Marthold. F. de Croisset. Marc-Legrand, Emile Verhaeren, Henri de Régnier, André Fontainas... Des vers superbes :

Le jus du noir sommeil aux pavots de mes seins.
(Verhaeren : *la Gourmandise.*)

L'immobile et la multiple volupté neuve
Se disperse en miroitements inopinés.
(Fotainas : n*la Paresse.*)

Eh bien, malgré le puissant lien des dessins, ce texte de Detouche, les beaux poèmes, surtout les beaux, viennent perturber tout... mais non, et c'est leur imméritée infortune : ils s'effacent, absorbés.

FÉLICIEN FAGUS

(1) En exemple les compositions *symboliques* par quoi Rodin, Carrière, Maucier Denis, Henry De Groux exprimèrent *sans les commenter* tels ouvrages littéraires.

Les Livres

LES ROMANS

Appelé à remplacer mon confrère et ami. M. Léon Blum, dans les difficiles fonctions du critique, — ce que je vois surtout, c'est ce que vont y perdre les auteurs, les lecteurs et moi-même :

Les premiers, assurés qu'ils étaient de trouver un juge bienveillant toujours et qui savait, par indulgence ou sympathie, ne faire qu'effleurer les défauts de chacun, dont pourtant il gardait une très fine intelligence ;

Les lecteurs, sûrement renseignés, charmés de se laisser donner les meilleures raisons d'aimer, les plus discrètes de honnir ;

Enfin, moi, qui lisais si bien et les articles de M. Blum et les livres, forcé désormais de juger, de penser et d'écouter ce que je pense, — quand il est si pénible de juger, si délicieux au contraire d'admirer, d'aimer ou de honnir, sans plus.

Souhaitons au moins que M. Léon Blum, libéré, veuille s'occuper plus à de plus grands ouvrages. L'espoir que j'ai d'avoir bientôt à parler de lui me sourit, et la pensée qu'en le libérant donc j'y aide, me rendra, je le sais, ma charge nouvelle légère.

Villiers de l'Isle-Adam : **Histoires Souveraines** (Bruxelles, Deman).

Pour la plus grande joie d'un petit nombre d'élus, M. Deman, en libraire amateur riche de loisirs et en artiste de haut goût, parachève parfois une impression nouvelle qu'orne précieusement Redon, Van Rysselberghe ou Renoir. Les livres qu'il nous offre alors avec lenteur sont beaux, comme furent presque tous ceux de Verhaeren, ou la récente réédition des poésies de Stéphane Mallarmé ; mais jamais la réussite de M. Deman ne fut plus heureuse que pour cette anthologie de Villiers. — Sur le papier de moire vert foncé qui la couvre, au-dessus d'un grand ornement noir, on lit, en caractères d'or : *Histoires Souveraines*. Ce sont là, prédit l'éditeur, « les vingt meilleurs contes » de l'inimitable conteur. Au début et à la fin de chaque conte, un ornement nouveau, grave, simple, souple et hardi remplace toute illustration importune, et force d'admirer un peu plus l'extraordinaire imagination décorative de M. Van Rysselberghe. Villiers de L'Isle-Adam serait satisfait de ce livre.

Je n'ai pu apprendre précisément comment se décida le choix des contes ; — on parle d'une enquête : ceux des littérateurs qui furent jugés dignes de s'y connaître auraient envoyé des listes selon leur goût ; ce choix représenterait donc à peu près celui du meilleur public ; — on parle aussi de Mallarmé tout seul... Quoi qu'il en soit, le choix est bon. Je regrette, il est vrai, pour ma part, l'absence du délicieux *Sentimentalisme*, de *Sombre récit, conteur plus sombre*, la présence de *la Voix du Passé*, du *Meilleur Amour*, de l'*Impatience de la Foule* — mais j'indique un goût personnel ; je préfère le taire, prendre ce livre tel que si ce choix était celui du temps lui-

même, et que ce fussent là les *opera quæ supersunt* de tout Villiers. Aussi bien, ces vingt contes suffisent-ils pour le connaître ; il est là très entier, tour à tour mystique et passionné, grandiloquent, courtois, lyrique, oriental, ironique surtout, « cruel », avec toutes les nuances de la haine, du mépris et du dédain, — un et divers, satisfaisant enfin et ne nous déconcertant plus.

Le recul s'est fait vite, ces dernières années : les influences violentes se succèdent fièvreusement, nous créant *ad hoc* une espèce de petit passé provisoire, comme pour donner plus d'élan et plus d'apparente jeunesse à la nouvelle croyance de l'instant : Villiers qui, tant que vivait Mallarmé, pouvait inquiéter encore, semble à présent déjà si loin de nous que je crois en pouvoir parler sans injustice et, comme l'on dit alors : historiquement. Et peu m'importe alors qu'il n'apparaisse plus, peut-être, comme une étoile de première grandeur : il a tiré vers lui d'étroites, mais véritables marées d'enthousiasme ; il eût ses fervents, ses disciples, tout ce qu'il faut pour qu'on le considère comme un maître ; — intéressant peut-être d'autant plus qu'il n'y eut pas chez lui grande invention personnelle, qu'il est lui-même un résultat, mais qu'en lui convergent en faisceau, s'unissent des influences assez diverses (faux hégélianisme, wagnérisme, morale hindoue, etc.) et que des idées flottantes, et pour cela gênantes, se sont trouvées par lui *artificiées*, poussées à bout et portées à leur point de perfection littéraire, sinon de maturité réelle.

Oui vraiment : perfection littéraire. Je sais, dans notre langue, peu de choses aussi belles que le début d'*Amour Suprême*, — et pourquoi ne pas dire : que le conte tout entier ? — Quel juste et délicat mélange de frivolité, de politesse et d'esprit dans *le Tsar et les grands-ducs !* la proportion de chaque élément est parfaite ; — et dans d'autres contes quelle sûreté de *diction !* — Parfois une insistance inutile et charmante ; car les plus belles phrases de Villiers sont d'ordinaire des phrases de pure *insistance*, savamment préparées, annoncées, et dont la surprise n'est plus que presque exclusivement verbale. Souvent deux ou trois pages s'y emploient, nuançant, graduant l'émotion d'une même idée ; la dernière phrase vient, sans heurt, comme la résolution d'une suite d'accords. L'art littéraire ne peut être poussé plus loin. — Nulle violence, nulle perturbation de l'instinct, nulle indiscrétion de la chair ; le sang qui rougit aisément la pâleur de ses chastes héroïnes coule paisiblement ; chaque passion assagie n'est peinte, chaque mot, chaque cri travaillé qu'en vue de l'effet artistique. Le mot *factice* ici devient éloge, mais c'est lui qu'il faut qu'on emploie.

Car la phrase ne paraît pas chez lui profondément nécessitée ; née plutôt d'un besoin de parure et de luxe où s'affirme à la fois son amour et tout son mépris de l'*aspect*, elle ne s'identifie jamais avec l'idée, mais reste comme sa projection sensible, et semble parfois, postiche, n'être que son prestigieux et chatoyant faire-valoir ; factice

— autant, pas plus, que ne l'était pour lui toute apparence, tout le rideau diapré de notre monde phénoménal. « *Sic indutus et ornatus* », citera-t-il. — Parfois, souvent, le mot limite l'évocation de l'objet qu'il désigne, à sa seule signification décorative. Non seulement il n'y croit pas, à l'objet, mais veut nous faire sentir qu'il n'y croit pas. Le réel, pour nous, dira-t-il, est seulement ce qui touche soit nos sens, soit notre esprit. « Les objets se transfigurent selon le magnétisme des personnes qui les approchent, toutes choses n'ayant d'autre signification, pour chacun, que celle que chacun *peut* leur prêter. — Pour nous ces candélabres *étaient*, nécessairement, d'un or vierge, etc... » Et encore : « Nul ne peut posséder d'une chose que ce qu'il en éprouve. » Et plus subtilement : « Le seul contrôle que nous ayons de la *réalité*, c'est l'*idée*. » Voilà, plus ou moins déguisé, le sujet de la plupart de ces contes, et d'*Axel*, de *l'Ève future*, et de *Tribulat Bonhommet*.

Est-ce son subjectivisme quasi religieux qui impose à Villiers sa méconnaissance, quasi religieuse aussi, de la vie? ou au contraire cette méconnaissance précède-t-elle, lui dicte-t-elle le subjectivisme, comme pour se justifier? — Je ne sais. — La même question peut d'ailleurs se poser, et vainement, pour tous les « écrivains catholiques ». Baudelaire, Barbey d'Aurevilly, Hello, Bloy, Huysmans, c'est là leur trait commun : méconnaissance de la vie, et même haine de la vie — mépris, honte, peur, dédain, il y a toutes les nuances, — une sorte de religieuse rancune contre la vie. L'ironie de Villiers s'y ramène.

Villiers parle de « ceux qui portent, dans l'âme, un exil » ; « tant que traîna le simulacre de sa vie », dit Mallarmé, parlant précisément de Villiers : — car la vie devient alors aisément une sorte de parade, ironique et déclamatoire, parfois cabotine; et le rôle de l'artiste est, n'y croyant pas, de jeter sur son néant un prestige, — ou mieux, d'opposer à ce néant avoué une autre vie, un autre monde, monde créé par lui, *factice*, qu'il prétendra révélateur de l'*idée* pure, que bientôt il appellera le vrai monde — l'œuvre d'art (1).

Dans un de ses plus beaux contes, dans *Vera* (quelle intention dans ce titre !), Villiers nous dit l'histoire d'un jeune homme surhumainement amoureux de sa femme. Celle-ci meurt. Il n'admet pas que la mort la lui enlève ; il rejette par dessus la grille du caveau la clef du caveau où repose Vera. Rentré dans la demeure en deuil, il s'occupe de son amour; il commence à jouer pour lui-même une amoureuse et persuadante comédie, feint un dialogue, suppose sans cesse la présence de la morte ; bientôt rien ne manquera plus, qu'elle-même ; il parvient, à force d'amour, à imaginer — bien plus : à forcer, à nécessiter sa présence. « Le comte avait creusé dans l'air la forme de son amour, et il fallait bien que ce vide fût comblé par le seul être qui lui était homogène, autrement l'Univers aurait crôlé ». « *Et comme il*

(1) « L'auteur a dû modifier un peu le personnage même du Duc de Portland — puisqu'il écrit cette histoire *telle qu'elle aurait dû se passer* », dit Villiers en note du *Duke of Portland*.

ne manquait plus que Vera elle-même, tangible, extérieure, il fallut bien qu'elle s'y trouvât. »

Magnificence de l'artiste! L'art suprême supplante l'inexistante réalité. L'imaginaire Vera devient plus vraie que la vraie Vera morte. — Ce conte, le premier des *Histoires Souveraines*, est l'histoire même de l'artiste Villiers. — S'il est vrai que Vera soit morte et que ce monde soit imposteur : vive Villiers! — Mais on peut estimer que le monde extérieur existe et que Vera ne meurt que parce que c'est Villiers qui la tue : son art n'apparaît plus alors qu'une admirable et éblouissante imposture.

Maurice Beaubourg : **Les Joueurs de boules de Saint-Mandé** (Simonis Empis).

Beaucoup se sont mépris sur ce livre. On voulut y chercher de l'esprit; on n'en trouva guère; on en fit grief à l'auteur — pourquoi? — L'auteur en avait-il promis?

C'est le récit d'un sombre drame, à la fois délicat et brutal, triste autant que chose de ce monde. Pour personnages, les êtres les plus disgraciés : une vieille fille honnête, un colonel en retraite, un petit commerçant retiré. Pour décor, un sol piétiné. Pour intrigue, le plus vain et le plus douloureux amour; l'espoir toujours déçu d'une efficacité de l'amour. — Avec quels pitoyables soins, quelles attentions câlines, M. Beaubourg scrute, épie et dénonce chaque déconvenue sentimentale de mademoiselle Euphrasye Durand. Les feuilles mortes dont son cœur se jonche ont parfois l'éclat et l'odeur des fragiles fleurs du printemps. Son espoir toujours plus blessé palpite encore et ne mourra complètement qu'avec elle : jusqu'à sa fin très douloureuse, elle croit qu'à force d'amour, elle pourra tirer quelque preuve d'amour de son stupide et platonique amant. Le colonel Piot, incorrigible, ne calme rien de ses intempérances, n'adoucit en rien ses colères. Triste impuissance de l'amour!

Un jour (c'est elle qui raconte), tous deux, elle et Piot, s'égarèrent, avec préméditation, vers un bosquet très reculé du bois de Vincennes. Elle, émue, rougissante, se dit : Oh! que va-t-il me faire? — Cette attente, cette anxiété restent les deux joies de sa vie. — Ce que lui fit Piot? pas grand chose. Quand tous deux furent assis dans le petit salon de verdure, au sol un peu moins piétiné qu'ailleurs, il lui saisit la main, assez ému, ma foi, lui-même. Mais, par malheur, à ce moment, d'importuns promeneurs passèrent; et quand ils eurent bien passé, ça ne disait plus rien au colonel. La conversation interrompue ne reprit pas. — Oh! Mademoiselle Euphrasye! qu'il eût suffi pourtant de peu! et que ce peu vous aurait faite heureuse.

Les éléments sont bons. Pourquoi M. Beaubourg n'en a-t-il pas fait un chef-d'œuvre? — Il eût fallu, je crois, pour mener à bien une telle œuvre, la présenter de manière plus objective, en sortir, lui, l'auteur, plus complètement qu'il n'a fait, s'en absenter, pour ainsi dire. M. Beaubourg s'en est un peu douté ; de là cet artifice épistolaire. Le

livre entier n'est qu'une liasse de lettres : correspondance d'Euphrasye, du colonel et de quelques autres encore. Ainsi pourrai-je, s'est-il dit, présenter plus intimement chaque chose, et plus objectivement aussi dès que chaque correspondant ne parlera plus de lui, mais des autres ; enfin pourrai-je à l'infini varier et nuancer mon ton selon le caractère de chacun... Malheureusement, M. Beaubourg n'a rien varié du tout ; malheureusement, c'est M. Beaubourg seul qui a écrit toutes ces lettres ; en chacune il s'est mis irrésistiblement. Je sais bien que le ton d'une lettre à l'autre diffère et que les caractères sont maintenus : mais la langue reste la même. De plus, il semble avoir eu peur de sa tendresse, honte de son apitoiement : ce récit si touchant se présente à nous comme une farce de fantoches ; le rival du colonel Piot est coiffé du nom ridicule de Tafoureau des Bruyères, etc. — Cela vous fait-il rire ? — Moi pas. Que M. Beaubourg ne nous laisse-t-il plus simplement pleurer ?

Je ne sais comment expliquer l'étrangeté de cet esprit si délicieusement complexe, mais crois qu'ici précisément cette complexité l'a desservi. Ses dons très divers s'atténuent, s'entrenuisent ; le lecteur désorienté n'ose opter, rire ou larmes, et par trop de doutes s'abstient. — Mais qu'oserais-je reprocher à M. Beaubourg ? Je sens trop que ce douteux mélange de tristesse et d'ironie fait une bonne part de sa personnalité ; — il le sait, soigne le mélange, étudie le dosage, — mais ne décante pas toujours assez.

André Gide

J.-H. Rosny : **Nell Horn**, nouvelle édition (Ollendorff) ; **Le Roman d'un cycliste** (Plon).

Si, voici quelques douze années, *Nell Horn* ne suscita guère que des étonnements, la réimpression présente pourrait bien lui valoir de tardives, mais mûres admirations. Car le temps est passé de « l'écriture artiste » ; de vaines curiosités de style ne sauraient plus désormais nous distraire des qualités profondes d'un ouvrage, et il devient urgent de goûter en Rosny autre chose que le mot rare. Au reste, il y a loin de cette recherche de langue têtue, laborieuse, « consciencieuse », à la virtuosité amusée d'un Goncourt. L'époque, la mode, certaines amitiés expliquent assez l'emploi d'un vocabulaire spécial, auquel les auteurs de *Nell Horn* ne demandèrent jamais que des garanties de plus stricte fidélité. Littérature ? — non point ; sincérité, tout simplement. — Différents en cela des romanciers contemporains, les Rosny avaient quelque chose à dire ; bien mieux, ils voulurent le dire ; et ils l'ont dit. Leurs débuts les révélèrent essentiellement « sérieux », résolus à n'aborder un sujet que pour l'approfondir et à ne le quitter point avant d'en avoir épuisé la substance : de là le poids de leurs premiers romans, leur densité et leur puissance aussi. Moins chargé de termes abstraits

et de digressions sociales que *le Bilatéral*, *Nell Horn* nous en représente le type le plus achevé. « *Mœurs londonniennes* », dit le sous-titre ; il y a plus : un drame très humain, développé suivant une grande ligne continue, sans détours ni haltes, simple et nécessaire ; l'anecdote banale de la séduction et du lâchage, si sévèrement contée qu'elle prend une généralité comme classique, en dépit de l'atmosphère épaisse, tour à tour roussâtre et bleu-sombre, qui situe l'action avec une précision implacable, en dépit des locutions et de l'accent anglais des phrases. Car, sous le réalisme le plus âpre et le plus poussé, le psychologue de *Daniel Valgraive*, déjà présent tout, tout muni, crée des êtres réels, ne devant leur existence qu'à leurs actes, non à des explications discursives, des êtres ni trop schématiques, ni trop fragmentés, viables — puisque vivants. Et combien s'accroît la portée sociale d'un livre aussi exempt de théories! Dans des œuvres suivantes, l'art des Rosny put s'épurer, s'affiner, — se raffiner peut-être ; non se compléter : *Nell Horn* en contenait déjà tout le suc. – Lu ensuite, *le Roman d'un cycliste* risque fort de paraître trop agréable. Balzac eut ses amusements.

Jean Richepin : **Lagibasse** (Fasquelle).

Nul ne pratiqua mieux le « métier des lettres » que M. Richepin ; c'est dire que, s'il montra maintes fois du talent, il apparut toujours complètement dépourvu de génie. Reproche léger, tant de gens s'en passent! Mais M. Richepin ne sut pas s'en passer : de la brutalité il se fit une force : de l'outrance, un tempérament ; et, par surcroît, ne se pouvant unique, il se voulut universel. Poète, romancier, dramaturge, romantique ou naturaliste, il aborda tous les genres, prit tous les tons. La mode étant aux sciences occultes, il ne pouvait manquer d'écrire son « roman magique ». Le voici. Fable puérile, facture banale, *Lagibasse* ne vient rien nous apprendre que de connu. Que ce nous soit au moins l'occasion de regretter tel morceau du *Cadet* ou de *Mme André*, qui semblaient indiquer quel honnête romancier moyen eût été M. Richepin, s'il eût voulu rester lui-même.

Edmond Jaloux : **L'Agonie de l'Amour** (Mercure de France).

Dès longtemps reconnu poète, M. Edmond Jaloux s'affirme aujourd'hui écrivain, point encore romancier, peut-être. Mais comment sensibilité aussi délicate eût-elle brusquement épousé les rudesses de la vie moderne ? Aussi bien, il semble que l'auteur, si à l'aise dans la pure harmonie de ses descriptions et dans la tendresse soupirée de ses sentimentalités, se force, à chaque phrase brutale ou simplement vulgaire qu'il se croit obligé d'oser de loin en loin — pour faire « réel ». Dans ce livre, deux éléments se combattent trop, les littératures apprises, la réalité à apprendre ; après tout, c'est peut-être le vrai sujet, et, dans ce cas, nous ne pourrons guère lui reprocher que d'être un peu trop spécial et destiné à « nous autres » littérateurs ; on aimerait tant savourer un beau livre, sans songer à qui l'écrivit,

comme un fruit. Mais l'*Agonie de l'Amour* ne peut être un effort perdu ; outre qu'il nous aura fait mieux connaître l'âme exquise et troublée de M. Jaloux, il aura découvert toutes les ressources dont dispose son riche talent, grâce, souplesse, passion : un prochain roman nous les montrera justement utilisées, dosées, fondues, pour un ensemble égal en perfection au style déjà plus que formé, qu'il nous faut admirer dans le présent ouvrage.

Remy Saint-Maurice : **La Maison du Sommeil** (Lemerre).

Plutôt un conte qu'un roman, tant par l'importance accordée à l'intrigue aux dépens de la psychologie, que par la maigreur des développements. Pas une tache, pas un trou : une manière de perfection claire, précise, sèche : celle du Maupassant des nouvelles. Une affabulation ingénieuse, un peu arbitraire souvent ; une plus curieuse absence d'atmosphère qui supprime les différences de valeur comme les reliefs, décolore et aplanit. Ainsi l'intéressante figure d'un « mareyeur », vieil exploiteur de marins, reste pâle bien que composée de traits profonds et caractéristiques. Un vrai talent qui gagnerait à se moins posséder.

Eugène Morel : **Les Boers** (Mercure de France).

Ecrit avant la guerre, paru pendant, ce petit livre se lira encore longtemps après. Dans les bornes d'un épisode il exprime toute une histoire, dans l'espace d'une halte une éternelle migration. Il chante sur un large ton biblique le moderne peuple pasteur, oisif et pur, poussant devant lui ses troupeaux pour lesquels il faut « beaucoup d'herbe », en fuite de la civilisation active. Si ce n'est vision de poète, le conflit actuel s'en hausse singulièrement. Mais M. Morel l'est assez pour que nous ne le croyions point et que nous nous contentions de goûter son récit grave, ironique, achevé.

Camille Lemonnier : **Au cœur frais de la Forêt** (Ollendorff).

Les derniers livres de M. Camille Lemonnier sont en train de donner à son œuvre une unité et une signification qu'on eût difficilement démêlées voici quelques années encore. Grâce à eux, les deux bouts de sa longue carrière — non achevée, certes — semblent se rejoindre : sa maturité approuve sa jeunesse ; *Au cœur de la Forêt* vient renforcer l'importance méconnue d'*Un Mâle*. Car, en dépit des plus intéressantes tentatives intermédiaires, M. Lemonnier n'aura pas été un romancier, mais un poète, et, si sa sensualité put l'égarer dans des chemins difficiles ou rebattus, elle bouillonnait trop puissamment pour ne point le ramener aux grandes routes naturelles. C'est en dehors de la société qu'il conçoit l'homme, sans les pauvres minuties dont la civilisation composa sa quotidienne existence, dans ses plus simples pensées, ses plus larges instincts, mêlé aux forces du monde, force lui-même. Aussi, plus il s'éloigne du réalisme, plus ses facultés de généralisation se déploient, et plus ses livres valent. Apre et sau-

vage dans *Un mâle*, l'utopie de l'âge d'or l'a fait harmonieux et pur dans la récente série qui commence avec l'*Ile Vierge* et qui se poursuit noblement jusqu'*Au cœur frais de la Forêt*, ainsi qu'une fraîche épopée. Et l'on peut goûter un délicieux repos dans cette vision jeune et belle, digne d'un adolescent éperdu.

HENRI GHÉON

LEL SCIENCES

Dr ELISÉE RIBARD : **La Tuberculose est curable** (Carré et Naud).

La tuberculose peut se guérir si elle est prise à temps : si, au contraire, le malade laisse son mal s'aggraver, il devient un danger pour les autres et les chances de salut diminuent pour lui. Il importe donc de dépister la tuberculose avant, ou au moins, dès son apparition.

Le docteur Ribard a réuni dans un volume de lecture facile les notions qui permettent de reconnaître la tuberculose et d'en diriger le traitement. Mais en étudiant la dissémination des germes, pourquoi s'en tenir à l'œuvre de Cornet, alors que cette théorie, insuffisante et dangereuse en ses conclusions, n'est plus admise ?

Pourquoi, ayant approuvé dès le début le mouvement que créa le dernier congrès de Paris et tenté de vulgariser l'organisation allemande — pourquoi ai-je songé qu'il faut être bien sûr de soi pour écrire ce manuel qui ira dans tant de mains ? Qu'il est difficile de savoir si une tentative fera. en fin de compte, du mal ou du bien ! Les premières lignes de cette notice me semblaient sans réplique et voici qu'il me vient des doutes. Tant de familles vont s'inquiéter et pour des menaces, parfois si vagues ! (Car la liste est innombrable des petits accidents qui peuvent être des signes avant-coureurs.)

Si encore, à ces tristesses, on pouvait offrir de rassurantes méthodes curatives ! Mais la cure efficace, encore qu'incertaine, réclame tous les instants du malade. Il doit quitter, pour de longs mois, toute vie active. Est-ce un traitement à la portée de tous ? Les sanatoria pour indigents, en France, sont encore à l'étude et jamais ils ne seront assez nombreux. D'autre part. en clientèle, on voit tant de tuberculeux qui vivent très supportablement ! S'ils ne peuvent changer leur vie, ne peut-on les amener à quelques précautions qui les rendent inoffensifs, sans les épouvanter ?

Mais, le vrai d'abord... et que le bien s'en tire comme il pourra ! C'est pourquoi il faut applaudir au petit livre du docteur Ribard et admirer bien autrement sa franchise, que les hésitations auxquelles s'abandonne parfois la pitié.

A. REGNARD : **Génie et Folie** (Octave Doin).

Si l'on peut, d'après leurs œuvres objectives. préjuger les auteurs, il me semble voir en M. Regnard un homme à idées arrêtées, souvent violentes, et qui répand volontiers son indignation en véhémentes apostrophes. J'ai un goût prononcé pour de telles personnes. Et

puis, l'indignation se comprend devant cette attristante affirmation de Lombroso qui, exagérant une opinion timide de Moreau de Tours, assimile la folie et le génie, qui ne serait qu'une forme d'épilepsie. Combien déjà, les successeurs de Cousin crièrent à l'abomination quand Lélut insinua que l'âme du bon Socrate n'allait pas sans un grain de folie!

Tout d'abord, M. Regnard tente une réfutation purement logique du *paradoxe* de Lombroso. Quant aux signes de dégénérescence chez les hommes de génie, il est raisonnable de ne point trop en tenir compte: c'est un petit jeu de société que de trouver les tares du criminel-né chez différentes personnes très placides dans les salons. Et puis, il est scandaleux de voir sur quelles preuves M. Lombroso appuie sa thèse: Meyerbeer jouant très bien du piano à dix ans; Visconti excitant l'admiration à treize mois (?); Démosthène, Kepler, Aristote et Napoléon, très maigres dans leur jeunesse, ont vraiment des tares singulières! Sans compter Ibsen, Tolstoï, Darwin et ce bon M. Sardou, qui se voient attribuer l'aspect de crétins dégénérés.

Enfin vient une tentative originale et que la grande érudition de M. Regnard pouvait seule lui permettre d'entreprendre: celle d'une statistique des hommes de génie dont la vie donne raison à la thèse de Lombroso. Cette partie du livre renferme des détails biographiques intéressants, notamment sur A. Comte, Rousseau, le Tasse et le *miraculeux* Pascal. En fin de compte, onze cas seulement, sur plus de quatre cents grands hommes, peuvent être rapportés à l'hypothèse du génie-folie. Il n'y a donc pas à prêcher le retour à l'abrutissement.

JACQUES DE NITTIS

MÉMENTO BIBLIOGRAPHIQUE

LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES. — Ippolito Nievo: *Le Confessioni di un ottuagenario*, 3 vol., Milano; Treves. — Gabriele d'Annunzio: *La Gloria*, tragedia id., id. — Max Nordau: *Battaglia di paranti* (*Drohnenschlacht*), 2 vol.; id., id. — Raffaello Barbiera: *Figure et Figurine del secolo qui muore*, con notizie inediti d'archivii segreti; id., id. — Lionel Decle: *Trooper 3809*; London, Heinemann, 6 sh. — Benjamin Swift: *Siren City*; London, Methuen, 6 sh. — The Author of Lady Windermere's Fan (Oscar Wilde): *An ideal Husband*; London, Smithers, — Gustave Landauer: *Gœthe*; Berlin, Der Sozialist, 10 Pf. — Joel Elias Spingarn: *A History of literary criticism in the Renaissance*; New York, Macmillan, 7 fr. 50. — Edmondo de Amicis: *Memoria*; Milano, Treves, 3 fr. 50. — Rudolf Alex. Schrœder: *Unmut*; Berlin, Schuster und Lœffler. — Heinrich Vogeler Worpswede: *Dir*; id., id. — A.-W. Heymel: *Die Fischer und andere Gedichte*; id., id. — Dino Mantovani: *Il Poeta Soldato (Ippolito Nievo, 1831-1861), conmemorie, poesie e lettere inedite*; Milano, Treves, 4 fr. — Filippo Crispolti: *Un Duello*; id., id., 3 fr. 50 — Silvestro Prota-Giurleo: *Ananke*; Napoli, Velardie Faraone, 2 fr.

Le gérant: Paul LAGRUE.

Arcis-sur-Aube. — Imp. L. FRÉMONT

Le Journal d'une Femme de chambre [1]

V

28 septembre.

Ma mère est morte. J'en ai reçu la nouvelle, ce matin, par une lettre du pays. Quoique je n'aie jamais eu d'elle que des coups, cela m'a fait de la peine, et j'ai pleuré, pleuré, pleuré !... En me voyant pleurer, Madame m'a dit :

— Qu'est-ce encore que ces manières-là ?

J'ai répondu :

— Ma mère, ma pauvre mère est morte !

Alors, Madame de sa voix ordinaire :

— C'est un malheur... et je n'y peux rien. En tout cas, il ne faut pas que l'ouvrage en souffre !...

Ça a été tout. Ah ! vrai, la bonté n'étouffe pas Madame !

Ce qui m'a rendu le plus malheureuse, c'est que j'ai vu une coïncidence entre la mort de ma mère et le meurtre du petit furet. J'ai pensé que c'était là une punition du ciel, et que maman ne serait peut-être pas morte, si je n'avais pas obligé le capitaine à tuer le pauvre Kléber. J'ai eu beau me répéter que ma mère était morte avant le furet... rien n'y a fait ; et cette idée m'a poursuivie, toute la journée, comme un remords.

J'aurais bien voulu partir... mais Audierne, c'est si loin !... au bout du monde, quoi !... Et je n'ai pas d'argent. Quand je toucherai les gages de mon premier mois, il faudra que je paye le bureau. Je ne pourrai même pas rembourser les quelques petites dettes contractées, durant les jours où j'ai été sur le pavé...

Et puis, à quoi bon partir ?... Mon frère est au service, sur un bateau de l'Etat, en Chine, je crois, car voilà bien longtemps qu'on n'a reçu de ses nouvelles... Et ma sœur Louise ?... Où est-elle maintenant ?... Je ne sais pas... Depuis qu'elle nous quitta pour suivre Jean le Duff, à Concarneau, on n'a plus entendu parler d'elle... Elle a dû rouler par ci, par là, le diable sait où !... Elle est peut-être en maison... elle est peut-être morte, elle aussi. Et peut-être aussi que mon frère est mort...

Oui, pourquoi irais-je là-bas ?... A quoi cela m'avancerait-il ? Je n'y ai plus personne, et maman n'a rien laissé, pour sûr !... Les frusques et les quelques meubles qu'elle possédait ne paieront pas certainement l'eau-de-vie qu'elle doit...

C'est drôle tout de même !... Tant qu'elle vivait, je ne pensais presque jamais à elle... je n'éprouvais pas le désir de la revoir... je ne

(1) Voir *La revue blanche* des 15 janvier et 1er février 1900.

lui écrivais qu'à mes changements de place et, seulement, pour lui donner mon adresse. Elle m'a tant battue... J'ai été si malheureuse avec elle, qui était toujours ivre !... Et d'apprendre, tout d'un coup, qu'elle est morte, voilà que j'ai l'âme en deuil, et que je me sens plus seule que jamais !...

Et je me rappelle mon enfance avec une netteté singulière... et je revois tous les êtres et toutes les choses parmi lesquels j'ai commencé le dur apprentissage de la vie... Il y a vraiment trop de malheur d'un côté, trop de bonheur de l'autre !... Le monde n'est pas juste !

Une nuit, je me souviens — j'étais bien petite, pourtant — je me souviens que nous fûmes réveillées en sursaut par la corne du bateau de sauvetage. Oh ! ces appels, dans la tourmente et dans la nuit, qu'ils sont lugubres !... Depuis la veille, le vent soufflait en tempête, la barre du port était toute blanche et furieuse. Quelques chaloupes seulement avaient pu rentrer... les autres, les pauvres autres se trouvaient sûrement en péril... Sachant que le père pêchait dans les parages de l'île de Sein, ma mère ne s'inquiétait pas trop. Elle espérait qu'il avait relâché au port de l'île, comme cela était arrivé tant de fois... Cependant, en entendant la corne du bateau de sauvetage, elle se leva toute tremblante et très pâle... m'enveloppa, à la hâte, d'un gros châle de laine et se dirigea vers le môle... Ma sœur Louise, qui était déjà grande, et mon frère, plus petit, la suivaient, criant :

— Ah ! Sainte Vierge ! Ah ! nostre Jésus.

Et elle aussi criait :

— Ah ! Sainte-Vierge ! Ah ! nostre Jésus !...

Les ruelles étaient pleines de monde : des femmes, des vieux, des gamins ; sur le quai, où l'on entendait gémir les bateaux, se hâtaient une foule d'ombres effarées. Mais on ne pouvait tenir sur le môle à cause du vent trop fort, surtout à cause des lames qui, s'abattant sur la chaussée de pierre, la balayaient de bout en bout avec des fracas de canonnade... Ma mère prit la sente... « Ah ! Sainte-Vierge ! Ah ! nostre Jésus ! »... prit la sente qui contourne l'estuaire jusqu'au phare... Tout était noir sur la terre, et sur la mer noire aussi ; de temps en temps, au loin, dans le rayonnement de la lumière du phare, d'énormes brisants, des soulèvements de vagues, blanchissaient. Malgré les secousses... « Ah ! Sainte-Vierge ! Ah ! nostre Jésus ! »... malgré les secousses et, en quelque sorte, bercée par elles, malgré le vent, et en quelque sorte, étourdie par lui, je m'endormis dans les bras de ma mère... Je me réveillai dans une salle basse et je vis, entre des dos sombres, entre des visages mornes, entre des bras agités, je vis, sur un lit de camp, éclairé par deux chandelles, un grand cadavre... « Ah ! Sainte-Vierge ! Ah ! nostre Jésus ! »... un cadavre effrayant, long et nu, tout rigide, la face broyée, les membres rayés de balafres saignantes, meurtri de taches bleues... C'était mon père !

Je le vois encore... Il avait les cheveux collés au crâne et, dans les

cheveux, des goëmons emmêlés qui lui faisaient comme une couronne... Des hommes étaient penchés sur lui, frottaient sa peau avec des flanelles chaudes, lui insufflaient de l'air par la bouche... Il y avait le maire... il y avait monsieur le recteur... il y avait le capitaine des douanes... il y avait le gendarme maritime... J'eus peur, je me dégageai de mon châle... et, courant entre les jambes de ces hommes, sur les dalles mouillées, je me mis à crier, à appeler papa... à appeler maman... Une voisine m'emporta...

C'est à partir de ce moment que ma mère s'adonna à la boisson. Elle essaya bien, les premiers temps, de travailler dans des sardineries, mais comme elle était toujours ivre, aucun de ses patrons ne voulut la garder... Alors elle resta chez elle à s'enivrer, querelleuse et morne, et quand elle était pleine d'eau-de-vie, elle nous battait... Comment se fait-il qu'elle ne m'ait pas tuée ?...

Moi, je fuyais la maison tant que je pouvais. Je passais mes journées à gaminer sur le quai, à marauder dans les jardins, à barboter dans les flaques aux heures de la marée basse... Ou bien, sur la route de Plogoff, au fond d'un dévalement herbu, abrité du vent de mer et garni d'arbustes épais, je polissonnais avec les petits garçons, parmi les épines blanches... Quand je rentrais, le soir, il m'arrivait de trouver ma mère étendue sur le carreau, en travers du seuil, inerte, la bouche salie de vomissements, une bouteille brisée dans sa main... Souvent je dus enjamber son corps... Ses réveils étaient terribles... Une folie de destruction l'agitait... Sans écouter mes prières et mes cris, elle m'arrachait du lit, me poursuivait, me piétinait, me cognait aux meubles, criant :

— Faut que j'aie ta peau ! faut que j'aie ta peau !...

Bien des fois j'ai cru mourir...

Et puis, elle se débaucha, pour gagner de quoi boire. La nuit, toutes les nuits, on entendait des coups sourds frappés à la porte de notre maison... Un matelot entrait, emplissant la chambre d'une forte odeur de salure marine et de poisson... Il se couchait, restait une heure et repartait... Et un autre venait après, se couchait aussi, restait une heure encore, et repartait... Il y eut des luttes, de grandes clameurs effrayantes dans le noir de ces abominables nuits, et, plusieurs fois, les gendarmes intervinrent.

Des années s'écoulèrent, pareilles... On ne voulait de moi nulle part, ni de ma sœur, ni de mon frère... On s'écartait de nous dans les ruelles... Les honnêtes gens nous chassaient à coups de pierres des maisons où nous allions tantôt marauder, tantôt mendier !... Un jour, ma sœur Louise, qui faisait, elle aussi, une sale noce avec les matelots, s'enfuit... Et ce fut ensuite mon frère qui s'engagea mousse... Je restai seule avec ma mère...

A dix ans, je n'étais plus chaste. Initiée par le triste exemple de maman à ce que c'est que l'amour, pervertie par toutes les polissonneries auxquelles je me livrais avec les petits garçons, je m'étais développée physiquement très vite... Malgré les privations et les

coups, mais sans cesse au grand air de la mer, libre et forte, j'avais tellement poussé, qu'à onze ans je connaissais les premières secousses de la puberté... Dans mon apparence de gamine, j'étais presque femme.

A douze ans, j'étais femme tout à fait... et plus vierge... Violée ?... non pas absolument... Consentante ? oui... à peu près... du moins dans la mesure où le permettaient l'ingénuité de mon vice et la candeur de ma dépravation... Un dimanche, après la grand'messe, le contre-maître d'une sardinerie, un vieux, aussi velu, aussi mal odorant qu'un bouc, et dont le visage n'était qu'une broussaille sordide de barbe et de cheveux, m'entraîna sur la grève, du côté de Saint-Jean. Et là, dans une cachette de la falaise, dans un trou sombre du rocher où les mouettes venaient faire leur nid... où les matelots cachaient quelquefois des épaves trouvées en mer... là, sur un lit de goëmon fermenté, sans que je me sois refusée ni débattue... il me posséda... pour une orange... Il s'appelait d'un drôle de nom : M. Cléophas Biscouille!...

Et voilà une chose incompréhensible, dont je n'ai trouvé l'explication dans aucun roman... M. Biscouille était laid, brutal, repoussant... En outre, les quatre ou cinq fois qu'il m'attira dans le trou noir du rocher, je puis dire qu'il ne me donna aucun plaisir... au contraire... Alors quand je repense à lui — et j'y pense souvent — comment se fait-il que ce n'ait jamais été pour le détester et pour le maudire ? A ce souvenir, que j'évoque avec complaisance, j'éprouve comme une grande reconnaissance... comme une grande tendresse... et aussi comme un regret véritable de me dire que plus jamais je ne reverrai ce dégoûtant personnage, tel qu'il était, sur le lit de goëmon !...

A ce propos, qu'on me permette d'apporter ici, si humble que je sois, ma contribution personnelle à la biographie des grands hommes...

M. Paul Bourget était l'intime ami et le guide spirituel de la comtesse Fardin, chez qui l'année dernière je servais comme femme de chambre. J'entendais dire, toujours, que lui seul connaissait, jusque dans le tréfonds, l'âme si compliquée des femmes... Et. bien des fois, j'avais eu l'idée de lui écrire, afin de lui soumettre ce cas de psychologie passionnelle... Je n'avais pas osé... Ne vous étonnez pas trop de la gravité de telles préoccupations... Elles ne sont point coutumières aux domestiques, j'en conviens... Mais, dans les salons de la comtesse, on ne parlait jamais que psychologie... C'est un fait reconnu que notre esprit se modèle sur celui de nos maîtres... et ce qui se dit au salon se dit également à l'office. Le malheur était que nous n'eussions pas à l'office un Paul Bourget capable d'élucider et de résoudre les cas de féminisme que nous y discutions.

Un jour, ma maîtresse m'envoya porter une lettre « urgente » à l'illustre maître. Ce fut lui qui me remit la réponse... Alors je

m'enhardis à lui poser la question qui me tourmentait, en mettant toutefois sur le compte d'une amie cette scabreuse et obscure histoire... M. Paul Bourget me demanda :

— Qu'est-ce que c'est que votre amie ?... Une femme du peuple ?... Une pauvresse sans doute ?...

— Une femme de chambre comme moi, illustre maître.

M. Bourget eut une grimace supérieure, une moue de dédain. Ah sapristi ! il n'aime pas les pauvres !

— Je ne m'occupe pas de ces âmes-là, dit-il... Ce sont de trop petites âmes. Ce ne sont même pas des âmes... Elles ne sont pas du ressort de ma psychologie !...

Ce n'est pas comme M. Jules Lemaître, un familier de la maison aussi, qui, sur la même interrogation, répondit en me pinçant la taille gentiment :

— Eh bien, charmante Célestine, votre amie est une bonne fille, voilà tout. Et si elle vous ressemble je lui dirais bien deux mots, vous savez... hé !... hé !... hé !...

Lui, du moins, avec sa figure de petit faune malin et farceur, il ne faisait pas de manières, et il était bon enfant !...

Avec tout cela je ne sais ce que je serais devenue, dans cet enfer d'Audierne, si les Petites-Sœurs de Pontecroix, me trouvant intelligente et gentille, ne m'avaient recueillie par pitié. Elles n'abusèrent pas de mon âge, de mon ignorance, de ma situation difficile et honnie pour se servir de moi, pour me séquestrer à leur profit, comme il arrive souvent dans ces sortes de maisons qui poussent l'exploitation humaine jusqu'au crime. C'étaient de pauvres petits êtres candides, timides, charitables et qui n'étaient pas riches, et qui n'osaient même pas tendre la main aux passants, ni mendier dans les maisons. Il y avait quelquefois chez elles bien de la misère, mais on s'arrangeait comme on pouvait !... Et au milieu de toutes les difficultés de vivre, elles n'en continuaient pas moins d'être gaies et de chanter sans cesse comme des pinsons !...

Elles m'apprirent à lire, à écrire, à coudre, à faire le ménage, et, quand je fus à peu près instruite de ces choses nécessaires, elles me placèrent, comme petite bonne, chez un colonel en retraite qui venait tous les étés avec sa femme et ses deux filles dans une espèce de petit château délabré, près de Comfort !... De braves gens, certes, mais si tristes, si tristes !... Et maniaques !... Jamais sur leur visage un sourire, ni une joie sur leurs vêtements qui restaient obstinément noirs... Le colonel avait fait installer un tour sous les combles et là, toute la journée, seul, il tournait des coquetiers de buis, ou bien ces billes ovales qu'on appelle des « œufs » et qui servent aux ménagères à ravauder leurs bas. Madame rédigeait placets sur placets, pétitions sur pétitions afin d'obtenir un bureau de tabac. Et les deux filles, ne disant rien, ne faisant rien, l'une avec un bec de canard, l'autre avec une face de lapin, jaunes et maigres, anguleuses et fanées, se dessé-

chaient sur place, ainsi que deux plantes à qui tout manque, le sol, l'eau, la lumière... Ils m'ennuyèrent énormément... Au bout de huit mois, je les envoyai promener, par un coup de tête que j'ai regretté.

Mais quoi !... j'entendais Paris respirer et vivre autour de moi... Son haleine m'emplissait le cœur de désirs nouveaux. Bien que je ne sortisse pas souvent, j'avais vu, avec un prodigieux étonnement, les rues, les étalages, les foules, les palais, les voitures éclatantes, les femmes parées... et quand, le soir, j'allais me coucher au sixième étage, j'enviais les autres domestiques de la maison... et leurs farces, que je trouvais charmantes... et leurs histoires, qui me laissaient dans des surprises merveilleuses... Ah ! que j'en ai nourri, alors, des espoirs vagues et des ambitions incertaines !...

Hé oui !... on est jeune... on ne connaît rien de la vie... on se fait des imaginations et des rêves !... Ah ! les rêves ! des bêtises !... J'en ai soupé, comme disait M. Xavier, un gamin joliment vicieux, dont j'aurai à parler bientôt...

Et j'ai roulé !... Ah ! ce que j'ai roulé !... c'est effrayant quand j'y songe !...

Je ne suis pas vieille, pourtant, mais j'en ai vu des choses de près... J'en ai vu des gens tout nus !... Et j'ai reniflé l'odeur de leur linge, de leur peau, de leur âme !... Malgré les parfums, ça ne sent pas bon !... Tout ce qu'un intérieur respecté, tout ce qu'une famille honnête peuvent cacher de saletés, de vices honteux, de crimes bas, sous les apparences de la vertu... Ah ! je connais ça !... Ils ont beau être riches, avoir des frusques de soie et de velours, des meubles dorés ; ils ont beau se laver dans des machins d'argent et faire de la piaffe... Je les connais !... Ça n'est pas propre !... Et leur cœur est plus dégoûtant que l'était celui de ma mère !...

Ah ! qu'une pauvre domestique est à plaindre et comme elle est seule !... Elle peut habiter des maisons nombreuses, joyeuses, bruyantes, comme elle est seule, toujours !... La solitude ce n'est pas de vivre seule, c'est de vivre chez les autres, chez des gens qui ne s'intéressent pas à vous, pour qui vous comptez moins qu'un chien gavé de pâtée, ou qu'une fleur soignée comme un enfant de riche. Des gens dont vous n'avez que les défroques inutiles ou les restes gâtés.

— Vous pouvez manger cette poire, elle est pourrie... Finissez ce poulet à la cuisine, il est gâté...

Chaque mot vous méprise, chaque geste vous ravale plus bas qu'une bête... Et il ne faut rien dire ; il faut sourire et remercier, sous peine de passer pour une ingrate ou un mauvais cœur !... Quelquefois, en coiffant mes maîtresses, j'ai eu l'envie folle de leur déchirer la nuque, de leur fouiller les seins avec mes ongles !...

Heureusement qu'on n'a pas toujours de ces idées noires !... On s'étourdit et on s'arrange pour rigoler de son mieux entre soi.

Ce soir, après le dîner, me voyant toute triste, Marianne s'est attendrie, a voulu me consoler. Elle est allée chercher, au fond du buffet,

dans un amas de vieux papiers et de torchons sales, une bouteille d'eau-de-vie.

— Il ne faut pas vous affliger comme ça, m'a-t-elle dit... Il faut vous secouer un peu, ma pauvre petite... vous réconforter.

Et, m'ayant versé à boire, durant une heure, les coudes sur la table, d'une voix traînante et gémissante, elle m'a raconté des histoires sinistres de maladies, des accouchements, la mort de sa mère, de son père, de sa sœur... Sa voix devenait à chaque minute plus pâteuse... ses yeux s'humectaient... et elle répétait, en léchant son verre :

— Il ne faut pas s'affliger comme ça !... La mort de votre maman. Ah ! c'est un grand malheur !... Mais qu'est-ce que voulez... nous sommes toutes mortelles !... Ah ! mon Dieu ! Ah ! pauvre petite !...

Puis elle s'est mise, tout à coup, à pleurer, à pleurer, et, tandis qu'elle pleurait. elle ne cessait de gémir :

— Il ne faut pas s'affliger !... Il ne faut pas s'affliger...

C'était d'abord une plainte. Cela devint bientôt une sorte d'affreux braiment qui alla grandissant... Et son gros ventre et sa grosse poitrine, secoués par les sanglots, se soulevaient en houles énormes...

— Taisez-vous donc, Marianne, lui ai-je dit... Madame n'aurait qu'à vous entendre et venir !...

Mais elle ne m'a pas écoutée, et, pleurant plus fort :

— Ah ! quel malheur !... Quel grand malheur !... votre pauvre maman !

Si bien que, moi aussi, l'estomac affadi par la boisson. et le cœur ému par les larmes de Marianne, je me suis mise à sangloter comme une Madeleine !...

Tout de même... ce n'est pas une mauvaise fille !...

Mais je m'ennuie ici !... Je m'ennuie... je m'ennuie !...

Je voudrais servir chez une cocotte, ou bien en Amérique !...

VI

1er octobre.

Pauvre Monsieur !... Je crois que j'ai été trop raide, l'autre jour, avec lui, dans le jardin... Peut-être ai-je dépassé la mesure... Il s'imagine, tant il est godiche, qu'il m'a offensée gravement et que je suis une imprenable vertu... Ah ! ses regards humiliés, implorants et qui ne cessent de me demander pardon !...

Quoique je sois redevenue plus aguichante et gentille, il ne me dit plus rien de la chose, et il ne se décide pas davantage à tenter une nouvelle attaque directe, pas même le coup classique du bouton à recoudre... Un coup qui ne rate pas souvent son effet...

Et pourtant il est visible qu'il en a envie, qu'il en meurt d'envie, de plus en plus !... Dans la moindre de ses paroles éclate l'aveu détourné de son désir... et quel aveu !... Mais il est aussi de plus en plus timide... Une résolution à prendre lui fait peur... Il craint d'ame-

ner une rupture définitive, et il ne se fie plus à mes regards encourageants...

Une fois, en m'abordant avec une expression étrange, avec quelque chose d'égaré dans les yeux, il m'a dit :

— Célestine... vous... vous... cirez... très bien... mes chaussures... très... très... bien !... Jamais... elles n'ont été... cirées... comme ça... mes chaussures !

C'est là que j'attendais le coup du bouton... Mais non !... Monsieur haletant, bavait comme s'il eût mangé une poire trop grosse et trop juteuse...

Puis il a sifflé son chien... et il est parti !...

Mais voici qui est plus fort...

Hier, Madame était allée au marché — car elle fait son marché elle-même — Monsieur sorti avec son fusil et son chien... Il rentra de bonne heure, ayant tué trois grives, et aussitôt monta dans son cabinet de toilette pour prendre un tub et s'habiller, comme il avait coutume... Pour ça !... Monsieur est très propre lui... et il ne craint pas l'eau !... Je pensais que le moment était favorable d'essayer quelque chose qui le mît enfin à l'aise avec moi... Quittant mon ouvrage, je me dirigeai vers le cabinet de toilette... et, quelques secondes, je restai l'oreille collée à la porte, écoutant... Monsieur tournait et retournait dans la pièce. Il sifflotait, chantonnait :

Et allez donc, Mamz'elle Suzon!...
Et ron, ron, ron... petit patapon !

Une habitude qu'il a de mêler, en chantant un tas de refrains !

J'entendis des chaises remuer, des placards s'ouvrir et se refermer, puis l'eau ruisselant dans le tub, des « Ah ! » des « Oh ! » des « Tuuii ! » des « Brrr ! », que la surprise de l'eau froide arrachait à Monsieur... Alors, brusquement, j'ouvris la porte...

Monsieur était devant moi, de face, la peau toute mouillée, grelottant, et l'éponge en ses mains coulait comme une fontaine... Ah ! sa tête, ses yeux, son immobilité !... Jamais je ne vis, je crois, un homme aussi ahuri !... N'ayant point de manteau pour recouvrir la nudité de son corps, par un geste instinctivement pudique et comique, il s'était servi de l'éponge comme d'une feuille de vigne. Il me fallut une forte volonté pour réprimer, devant ce spectacle, le rire qui se déchaînait en moi. Je remarquai que Monsieur avait sur les épaules une grosse touffe de poils, et la poitrine, telle un ours... Tout de même, c'est un bel homme !... Mazette !...

Naturellement, je poussai un cri de pudeur alarmée, ainsi qu'il convenait, et je refermai la porte avec violence... Mais derrière la porte, je me disais : « Il va me rappeler, bien sûr... Et que va-t-il arriver ?... Ma foi !... » J'attendis quelques minutes... Plus un bruit... sinon le bruit cristallin d'une goutte d'eau qui, de temps en temps, tombait dans le tub... « Il réfléchit, pensais-je... Il n'ose pas se déci-

der... mais il va me rappeler ! » En vain... Bientôt l'eau ruissela de nouveau... Ensuite j'entendis que Monsieur s'essuyait, se frottait, s'ébrouait... Et des glissements de savate traînèrent sur le parquet... des chaises remuèrent... des placards s'ouvrirent et se refermèrent... Enfin, Monsieur recommença de chantonner :

Et allez donc... Mamz'elle Suzon !
Et ron, ron, ron... petit patapon !...

— Non, vraiment, il est trop bête !... murmurai-je, tout bas, dépitée et furieuse.

Et je me retirai dans la lingerie, bien résolue à ne plus lui accorder jamais rien du bonheur que ma pitié, à défaut de mon désir, avait parfois rêvé de lui donner...

L'après-midi, Monsieur, très préoccupé, ne cessa de tourner autour de moi. Il me rejoignit à la basse-cour au moment où j'allais porter au fumier les ordures des chats... Et comme pour rire un peu de son embarras, je m'excusais de ce qui était arrivé le matin !

— Ça ne fait rien !... souffla-t-il... Ça ne fait rien... Au contraire !...

Il voulut me retenir, bredouilla je ne sais quoi... Mais je le plantai là... au milieu de sa phrase dans laquelle il s'empêtrait... et je lui dis, d'une voix cinglante, ces mots :

— Je demande pardon à Monsieur, Madame m'attend !

— Sapristi, Célestine, écoutez-moi une seconde...

— Non, monsieur !...

Quand je pris l'angle de l'allée qui conduit à la maison, j'aperçus Monsieur... Il n'avait pas changé de place... Tête basse, jambes molles, il regardait toujours le fumier, en se grattant la nuque.

Après le dîner, au salon, Monsieur et Madame eurent une forte pique.

Madame disait :

— Je te dis que tu fais attention à cette fille !...

Monsieur répondait :

— Moi ?... Ah ! par exemple !... En voilà une idée... Voyons, mignonne !... Une roulure pareille !... Une sale fille qui a peut-être de mauvaises maladies !... Ah ! celle-là est trop forte !...

Madame reprenait :

— Avec ça que je ne connais pas ta conduite... et tes goûts !...

— Permets !... ah ! permets !...

— Et tous les sales torchons... et tous les derrières crottés que tu trousses dans la campagne ?...

J'entendais le parquet crier sous les pas de Monsieur qui marchait, dans le salon, avec une animation fébrile.

— Moi ?... Ah! par exemple !... En voilà des idées !... Où vas-tu chercher tout cela, mignonne ?...

Madame s'obstinait :

— Et la petite Jézureau ?... Quinze ans, misérable !... Et pour laquelle il a fallu que je paie cinq cents francs ?... Sans quoi, aujourd'hui, tu serais peut-être en prison, comme ton voleur de père !...

Monsieur ne marchait plus... Il s'était effondré dans un fauteuil... Il se taisait...

La discussion finit sur ces mots de Madame :

— Et puis, ça m'est égal !... Je ne suis pas jalouse... Tu peux bien coucher avec cette Célestine !... Ce que je ne veux pas, c'est que cela me coûte de l'argent !...

Ah ! non !... Je les retiens tous les deux !

Je ne sais pas si, comme prétend Madame, Monsieur trousse les petites filles dans la campagne... Quand cela serait, il n'aurait pas tort, si tel est son plaisir... C'est un fort homme et qui mange beaucoup... Il lui en faut !... Et Madame ne lui en donne jamais !... Du moins, depuis que je suis ici, Monsieur peut se fouiller... ça, j'en suis certaine !... Et c'est d'autant plus extraordinaire, qu'ils n'ont qu'un lit ! Mais une femme de chambre, à la coule, et qui a de l'œil, sait parfaitement ce qui se passe chez ses maîtres. Elle n'a même pas besoin d'écouter aux portes... Le cabinet de toilette, la chambre à coucher, le linge et tant d'autres choses, lui en racontent assez !... Il est même inconcevable, quand on veut donner des leçons de morale aux autres, et qu'on exige la continence de ses domestiques, qu'on ne dissimule pas mieux les traces de ses manies amoureuses... Il y a au contraire des gens qui éprouvent, par une sorte de défi, ou par une sorte d'insouciance, ou par une sorte de corruption étrange, le besoin de les étaler... Je ne me pose pas en bégueule, et j'aime à rire, comme tout le monde... Mais vrai !... J'ai vu des ménages — et des plus respectables — qui dépassent tout de même la mesure du dégoût !...

Autrefois, dans les commencements, cela me faisait un drôle d'effet de revoir mes maîtres... après... le lendemain... J'étais toute troublée... En servant le déjeuner, je ne pouvais m'empêcher de les regarder, de regarder leurs yeux, leurs bouches, leurs mains, avec une telle insistance que Monsieur ou Madame souvent me disait :

— Qu'avez-vous ?... Est-ce qu'on regarde ses maîtres de cette façon-là ?... Faites donc attention à votre service !...

Oui, de les voir, cela éveillait en moi des idées, des images, — comment exprimer cela ? — des désirs qui me persécutaient le reste de la journée, et, faute de les pouvoir satisfaire comme j'eusse voulu, me livraient avec une frénésie sauvage à l'abêtissante, à la morne obsession de mes propres caresses...

Aujourd'hui, l'habitude qui remet toute chose en sa place, m'a appris un autre geste, plus conforme, je crois, à la vérité... Devant ces visages sur qui les pâtes, les eaux de toilettes, les poudres, n'ont

pu effacer les meurtrissures de la nuit, je hausse les épaules... Et ce qu'ils me font suer, le lendemain, ces honnêtes gens, avec leurs airs dignes, leurs manières vertueuses, leur mépris pour les filles qui fautent, et leurs recommandations sur la conduite et sur la morale :

— Célestine, vous regardez trop les hommes... Célestine, ce n'est pas convenable de causer dans les coins avec le valet de chambre... Célestine, ma maison n'est pas un mauvais lieu... tant que vous serez à mon service et dans ma maison, je ne souffrirai pas...

Et patati... et patata !

Ce qui n'empêche pas Monsieur, en dépit de sa morale, de vous jeter sur des divans, de vous pousser sur des lits... et de ne vous laisser, généralement, en échange d'une complaisance brusque et éphémère, autre chose qu'un enfant !... Arrange-toi après, comme tu peux, et si tu peux !... Et si tu ne peux pas, eh bien, crève avec ton enfant !... Ça ne le regarde pas !

Leur maison... Ah ! vrai !...

Rue Lincoln, par exemple, ça se passait le vendredi, régulièrement. Il ne pouvait pas y avoir d'erreur là-dessus.

Le vendredi était le jour de Madame. Il venait beaucoup de monde, des femmes et des femmes, jacasses, évaporées, effrontées, maquillées Dieu sait !... Du monde très chouette enfin... Probable qu'elles devaient dire entr'elles pas mal de saletés et que cela excitait Madame... Et puis, le soir, c'était l'Opéra et ce qui s'en suit !... Que ce fût ceci, ou cela, ou bien autre chose, le certain c'est que, tous les vendredis... Allez-y donc !...

Si c'était le jour de Madame, on peut dire que c'était la nuit de Monsieur, la nuit de Coco !... Et quelle nuit !... Il fallait voir, le lendemain, le cabinet de toilette, la chambre, le désordre des meubles, des linges partout, l'eau des cuvettes répandue sur les tapis... Et l'odeur violente de tout cela,... une odeur de peau humaine mêlée à des parfums... à des parfums qui sentaient bon, quoique ça !... Dans le cabinet de toilette de Madame, une grande glace tenait toute la hauteur du mur jusqu'au plafond... Souvent, devant la glace, il y avait des piles de coussins effondrés, foulés, écrasés, de chaque côté, de hauts candélabres dont les bougies disparues avaient coulé et pendaient en longues larmes figées aux branches d'argent...

Ah ! il leur en fallait des mic-macs à ceux-là ! Et je me demande ce qu'ils auraient bien pu inventer s'ils n'avaient pas été mariés !...

Et ceci me rappelle notre fameux voyage en Belgique, l'année où nous allâmes passer quelques semaines à Ostende... A la station de Feignies, visite de la douane. C'était la nuit... Monsieur, très endormi, était resté dans son compartiment... Ce fut Madame qui se rendit avec moi dans la salle où l'on inspectait les bagages...

— Avez-vous quelque chose à déclarer ?... nous demande un gros douanier qui, à la vue de Madame, élégante et jolie, se douta bien qu'il aurait plaisir à manipuler d'agréables choses... Car il existe des

douaniers pour qui c'est une sorte de plaisir physique. et presque un acte de possession, que de fourrer leurs gros doigts dans les pantalons et les chemises des belles dames.

— Non, répondit Madame... Je n'ai rien !

— Alors!... ouvrez cette malle !

Parmi les six malles que nous emportions, il avait choisi la plus grande, la plus lourde, une malle en peau de truie, recouverte de son enveloppe de toile grise...

— Puisqu'il n'y a rien !... insista Madame, irritée.

— Ouvrez tout de même !... commanda ce malotru, que la résistance de ma maîtresse incitait visiblement à un plus complet, à un plus tyrannique examen...

Madame — ah ! je la vois encore ! — prit dans son petit sac le trousseau de clefs, et ouvrit la malle...

Le douanier, avec une joie haineuse, renifla l'odeur exquise qui s'en échappait, et, aussitôt, il se mit à fouiller, de ses pattes noires et maladroites, parmi les lingeries fines et les robes... Madame était furieuse, poussait des cris, d'autant que l'animal bousculait, froissait, avec une malveillance évidente, tout ce que nous avions rangé si précieusement !...

La visite allait se terminer sans plus d'encombres, quand le gabelou exhibant du fond de la malle un long écrin de velours rouge, questionna :

— Et ça ?... Qu'est-ce que c'est que ça ?...

— Des bijoux !... répondit Madame avec assurance, sans le moindre trouble.

— Ouvrez-le !...

— Je vous dis que ce sont des bijoux !... A quoi bon ?

— Ouvrez-le !...

— Non !... Je ne l'ouvrirai pas !... C'est un abus de pouvoir !... Je vous dis que je ne l'ouvrirai pas !... D'ailleurs, je n'ai pas la clé !...

Madame était dans un état d'extraordinaire agitation. Elle voulut arracher l'écrin litigieux des mains du douanier qui. se reculant, menaça :

— Si vous ne voulez pas ouvrir cet écrin. je vais aller chercher l'inspecteur...

— C'est une indignité !... une honte !

— Et si vous n'avez pas la clé de cet écrin, eh bien, on le forcera !

Exaspérée. Madame cria :

— Vous n'avez pas le droit !... Je me plaindrai à l'ambassade... aux ministres... Je me plaindrai au Roi, qui est de nos amis... Je vous ferai révoquer, entendez-vous... condamner, mettre en prison !...

Mais ces paroles de colère ne produisaient aucun effet sur l'impassible douanier qui répéta, avec plus d'autorité :

— Ouvrez l'écrin !

Madame était devenue toute pâle et se tordait les mains.

— Non ! fit-elle... Je ne l'ouvrirai pas... Je ne veux pas... Je ne peux pas l'ouvrir !

Et, pour la dixième fois, au moins, l'entêté douanier commanda :

— Ouvrez l'écrin !

Cette discussion avait interrompu les opérations de la douane et groupé autour de nous quelques voyageurs curieux. Moi-même j'étais prodigieusement intéressée par les péripéties de ce petit drame et, surtout, par le mystère de cet écrin que je ne connaissais pas, que je n'avais jamais vu chez Madame et qui, certainement, avait été introduit dans la malle à mon insu.

Brusquement, Madame changea de tactique, se fit plus douce, presque caressante avec l'incorruptible douanier et, s'approchant de lui de façon à l'hypnotiser de son haleine et de ses parfums, elle supplia tout bas :

— Eloignez ces gens, je vous en supplie... Et j'ouvrirai l'écrin !...

Le gabelou crut sans doute que Madame lui tendait un piège. Il hocha sa vieille tête obstinée et méfiante :

— En voilà assez, des manières !... Tout ça c'est de la frime... Ouvrez l'écrin !

Alors, confuse, rougissante, mais résignée, Madame prit dans son porte-monnaie une toute petite, une toute mignonne clé d'or, et, tâchant à ce que le contenu demeurât invisible à la foule, elle ouvrit l'écrin de velours rouge que le douanier lui présentait solidement tenu dans ses mains. Au même instant le douanier fit un bond en arrière, effaré, comme s'il avait eu peur d'être mordu par une bête venimeuse.

— Nom de Dieu !... jura-t-il...

Puis le premier moment de stupéfaction passé, il dit, avec un mouvement du nez, rigolo :

— Fallait le dire, que vous étiez veuve !

Et il referma l'écrin, pas assez vite toutefois pour que les rires, les chuchotements, les paroles désobligeantes et même les indignations qui éclatèrent dans la foule, ne vinssent démontrer à Madame que « ses bijoux » avaient été parfaitement vus des voyageurs...

Madame fut gênée... Pourtant, je dois reconnaître qu'elle montra une certaine crânerie en cette circonstance, plutôt difficile... Ah ! vrai ! elle ne manquait pas d'effronterie !... Elle m'aida à remettre de l'ordre dans la malle bouleversée... et nous quittâmes la salle sous les sifflets de l'assistance.

Je l'accompagnai jusqu'à son wagon, portant le sac où elle avait remisé l'écrin fameux... Un moment, sur le quai, elle s'arrêta ; et, avec une impudence tranquille, elle me dit :

— Dieu ! que j'ai été bête !... J'aurais dû déclarer que l'écrin vous appartenait...

Avec la même impudence, je répondis :

— Je remercie beaucoup Madame. Madame est très bonne pour

moi... Mais moi, je préfère me servir de ces « bijoux-là »... au naturel...

— Taisez-vous !... fit Madame, sans fâcherie... Vous êtes une petite sotte !

Et elle alla retrouver, dans le wagon, Coco qui ne se doutait de rien !...

Du reste, Madame n'avait pas de chance. Soit effronterie soit manque d'ordre, il lui arrivait souvent des histoires pareilles ou analogues... J'en aurais quelques-unes à raconter qui, sous ce rapport, sont des plus édifiantes... Mais il y a un moment où le dégoût l'emporte, où la fatigue vous vient de patauger sans cesse dans de la saleté !... Et puis, je crois que j'en ai dit assez sur cette maison qui fut, pour moi, le plus complet exemple de ce que j'appellerai le débraillement moral... Je me bornerai à celle-ci :

Madame cachait dans un des tiroirs de son armoire une dizaine de petits livres en peau jaune, avec des fermoirs dorés... des amours de livres, semblables à des paroissiens de jeune fille.

Quelquefois, le samedi matin, elle en oubliait un sur la table, près de son lit... ou bien dans le cabinet de toilette, parmi les coussins... C'était plein d'images extraordinaires !... Je ne joue pas les saintes-nitouche, mais je dis qu'il faut être rudement putain pour garder chez soi de pareilles horreurs et pour s'amuser avec. Rien que d'y penser, j'en ai chaud...

Mathilde, la première femme de chambre, chipa un de ces livres. Elle supposait que Madame n'aurait pas le toupet de le lui réclamer... Madame le lui réclama pourtant !... Après avoir fouillé ses tiroirs, cherché partout en vain, elle dit à Mathilde :

— Vous n'avez pas vu un livre, dans la chambre ?

— Quel livre, madame ?

— Un livre jaune...

— Un livre de messe, sans doute ?

Elle regarda, bien en face, Madame, qui ne se déconcerta pas, et elle ajouta :

— Il me semble, en effet, que j'ai vu un livre jaune avec un fermoir doré, sur la table, près du lit, dans la chambre de Madame...

— Eh bien !

— Eh bien, je ne sais pas ce que Madame en a fait...

— L'avez-vous pris ?...

— Moi, Madame ?...

Et, avec une insolence magnifique :

— Ah ! non... alors ! cria-t-elle...

Cette Mathilde, elle était épatante !... Et Madame n'insista plus.

Et tous les jours, à la lingerie, Mathilde disait :

— Attention !... nous allons dire la messe !

Elle tirait de sa poche le petit livre jaune, et nous en faisait la lecture, malgré les protestations de la gouvernante anglaise qui bêlait :

« Taisez-vous!... Vous êtes de malhonnêtes filles ! »... et qui, durant des minutes, l'œil agrandi sous ses lunettes, s'écrasait le nez contre les images qu'elle avait l'air de renifler... Ce qu'on s'est amusé avec ça !

Ah! ceux qui ne perçoivent des êtres humains que l'apparence et que, seules, les formes extérieures éblouissent ne peuvent pas se douter de ce que le beau monde, de ce que « la haute société » est sale et pourrie ! On peut dire d'elle, sans la calomnier, qu'elle ne vit que pour la basse rigolade et pour l'ordure... J'ai traversé bien des milieux bourgeois et nobles et il ne m'a été donné que très rarement de voir que l'amour s'y accompagnait d'un sentiment élevé, d'une tendresse profonde, d'un idéal de souffrance, de sacrifice ou de pitié, qui en fait une chose grande et sainte.

Encore un mot sur Madame... Hormis les jours de réception et des dîners de gala, Madame et Coco recevaient très intimement un jeune ménage très chic, avec qui ils couraient les théâtres, les petits concerts, les cabinets de restaurants et même, dit-on, de plus mauvais lieux... L'homme très joli, efféminé, le visage presque imberbe; la femme, une belle rousse, avec des yeux étrangement ardents et une bouche comme je n'en ai jamais vu de si sensuelle. On ne savait pas exactement ce que c'était que ces deux êtres-là... Quand ils dînaient tous les quatre, il paraît que leur conversation prenait une allure si effrayante, si abominable, que bien des fois le maître d'hôtel, qui n'était pas bégueule pourtant, eut l'envie de leur jeter les plats à la figure. Il ne doutait point du reste qu'il y eût entre eux des relations anti-naturelles... La chose est, sinon fréquente, du moins connue. Et les gens qui ne pratiquent point ce vice par passion s'y adonnent par snobisme... C'est ultra-chic !...

Qui donc aurait pu penser de telles horreurs de Madame qui recevait des archevêques et des nonces du pape, et dont *le Gaulois*, chaque semaine, célébrait les vertus, l'élégance, la charité, les dîners *smart*, et la fidélité aux pures traditions catholiques de la France !...

Tout de même, ils avaient beau avoir du vice, avoir tous les vices, dans cette maison-là, on y était libre, heureuse, et Madame ne s'occupait jamais de la conduite du personnel !...

Ce soir, nous sommes restés plus longtemps que de coutume à la cuisine. J'ai aidé Marianne à faire ses comptes... Elle ne parvenait pas à s'en tirer... J'ai constaté que, pareille à toutes les personnes de confiance, elle grappille de ci, vole de là, autant qu'elle peut... Elle a même des roueries qui m'étonnent... Mais il faut les mettre au point... Il lui arrive de ne pas se retrouver dans ses chiffres, ce qui la gêne beaucoup avec Madame, qui s'y retrouve, elle, tout de suite... Joseph s'humanise un peu avec moi. Maintenant il daigne me parler de temps à autre. Ainsi ce soir, il n'est pas allé comme d'ordinaire chez le sacristain, son intime ami... Et pendant que Marianne et moi nous travaillions, il a lu *la Libre Parole*... C'est son journal... Il n'admet

pas qu'on puisse en lire un autre... J'ai remarqué que, tout en lisant, plusieurs fois, il m'a observé à la dérobée avec des expressions nouvelles dans les yeux...

Sa lecture terminée, Joseph a bien voulu m'exposer ses opinions politiques. Il est las de la République qui le ruine et qui le déshonore... Il veut un sabre !...

— Tant que nous n'aurons pas un sabre — et bien rouge — il n'y a rien de fait!... dit-il.

Il est pour la religion... parce que... enfin... voilà... il est pour la religion...

— Tant que la religion n'aura pas été restaurée en France comme autrefois... tant qu'on n'obligera pas tout le monde à aller à la messe et à confesse .. il n'y a rien de fait, nom de Dieu!...

Il a accroché dans la sellerie les portraits du pape et de Drumont; dans sa chambre, celui de Déroulède: dans la petite pièce aux graines, ceux de Guérin et du général Mercier... de rudes lapins... des patriotes... des Français, quoi!... Précieusement il collectionne toutes les chansons anti-juives, tous les portraits en couleur des généraux, toutes les caricatures de « bouts coupés ». Car Joseph est violemment anti-sémite... Il fait partie de toutes les associations religieuses, militaristes et patriotiques du département. Il est membre de la Jeunesse anti-sémite de Rouen, membre de la Vieillesse anti-juive de Louviers, membre encore d'une infinité de groupes et de sous-groupes, comme le Gourdin national, le Tocsin normand, les Bajados du Vexin... etc... Quand il parle des juifs, ses yeux ont des lueurs sinistres, ses gestes, des férocités sanguinaires... Et il ne va jamais en ville sans une matraque.

— Tant qu'il restera un seul juif en France... il n'y a rien de fait!...

Et il ajoute :

— Ah! si j'étais à Paris, bon Dieu!... j'en tuerais... j'en brûlerais de ces maudits youpins!... Il n'y a pas de danger, les traîtres, qu'ils soient venus s'établir au Mesnil-Roy!... Ils savent bien ce qu'ils font, allez!... les vendus!...

Il englobe dans une même haine, protestants, francs-maçons, libres penseurs, tous les brigands qui ne mettent jamais les pieds à l'église, et qui ne sont, d'ailleurs, que des juifs déguisés... Mais il n'est pas clérical... il est pour la religion, voilà tout...

Quant à l'ignoble Dreyfus, il ne faudrait pas qu'il s'avise de rentrer, de l'île du Diable en France... Ah! non!... Et pour ce qui est de l'immonde Zola, Joseph l'engage fort à ne pas venir à Louviers, comme le bruit en court, pour y donner une conférence... Son affaire serait claire, et c'est Joseph qui s'en charge... Ce misérable traître de Zola qui, pour six cent mille francs, a livré toute l'armée française et aussi toute l'armée russe, aux Allemands et aux Anglais!... Et ça n'est pas une blague, un potin... une parole en l'air, non, Joseph en est sûr... Joseph le tient du sacristain, qui le tient du curé, qui le tient de l'évêque, qui le tient du pape... qui le tient de Drumont!... Ah!

les juifs peuvent visiter le Prieuré ! Ils trouveront, écrits par Joseph, à la cave, au grenier, à l'écurie, à la remise, sous la doublure des harnais, jusque sur les manches des balais, partout, ces mots : « Vive l'armée !... Mort aux Juifs ! »

Marianne approuve de temps en temps, par des mouvements de tête, des gestes silencieux, ces discours violents... Elle aussi, sans doute, la République la ruine, la déshonore... Elle aussi est pour le sabre, pour les curés et contre les juifs... dont elle ne sait rien d'ailleurs, sinon qu'il leur manque quelque chose, quelque part.

Et moi aussi, bien sûr, je suis pour l'armée, pour la patrie, pour la religion, et contre les juifs... Qui donc, parmi nous, les gens de maison, du plus petit au plus grand, ne professe pas ces chouettes doctrines ?... On peut dire tout ce qu'on voudra des domestiques... ils ont bien des défauts, c'est possible... Ce qu'on ne peut pas leur refuser, c'est d'être patriotes !... Ainsi, moi, la politique, ce n'est pas mon genre, et elle m'assomme. Eh bien, huit jours avant de partir pour ici, j'ai carrément refusé de servir comme femme de chambre chez Labori !... Et toutes les camarades qui ce jour-là étaient au bureau ont refusé aussi :

— Chez ce salaud-là !... Ah ! non alors ! Ça, jamais ! »... Pourtant, lorsque je m'interroge sérieusement, je ne sais pas pourquoi je suis contre les juifs, car j'ai servi chez eux autrefois, du temps où on pouvait le faire encore avec dignité... Au fond, je trouve que les juives et les catholiques, c'est tout un !... Elles sont aussi vicieuses, ont d'aussi sales caractères, d'aussi vilaines âmes, les unes que les autres... Tout cela, voyez-vous, c'est le même monde, et la différence de religion n'y est pour rien... Peut-être les juives font-elles plus de piaffe, plus d'esbrouffe... peut-être font-elles valoir davantage l'argent qu'elles dépensent... Malgré ce qu'on raconte de leur esprit d'administration et de leur avarice, je prétends qu'il n'est pas mauvais d'être dans ces maisons-là, où il y a encore plus de coulage que dans les maisons catholiques...

Mais Joseph ne veut rien entendre. Il m'a reproché d'être une patriote à la manque, une mauvaise Française, et, sur des prophéties de massacres, sur une sanglante évocation de crânes fracassés et de tripes à l'air, il est parti se coucher.

Aussitôt, Marianne a retiré du buffet la bouteille d'eau-de-vie... Nous avions besoin de nous remettre et nous avons parlé d'autre chose... Marianne, de jour en jour plus confiante, m'a raconté son enfance, sa jeunesse difficile, et comme quoi, étant petite bonne chez une marchande de tabac de Caen, elle fut débauchée par un interne... un garçon tout fluet, tout mince, tout blond, et qui avait des yeux bleus et une barbe en pointe, courte et soyeuse... Ah !... si soyeuse !... Elle devint enceinte, et la marchande de tabac, qui couchait avec un tas de gens, avec tous les sous-officiers de la garnison, la chassa de chez elle... Si jeune, sur le pavé d'une grande ville, et avec un gosse

dans le ventre!... Ah! elle en connut, de la misère, son ami n'ayant pas d'argent!... Et elle serait morte de faim, bien sûr, si l'interne ne lui avait enfin trouvé, à l'école de médecine, une drôle de place...

— Mon Dieu, oui!... dit-elle... au « Boratoire », je tuais les lapins... et j'achevais les petits cochons d'Inde... c'était bien gentil!

Et ce souvenir amène sur les grosses lippes de Marianne un sourire qui m'a paru étrangement mélancolique...

Après un silence je lui demande :

— Et le gosse?... qu'est-ce qu'il est devenu?...

Marianne fait un geste vague et lointain, un geste qui semble écarter les lourds voiles de ces limbes où dort son enfant... Elle répond d'une voix qu'éraille l'alcool :

— Ah! bien!... vous pensez!... qu'est-ce que j'en aurais fait, mon Dieu!

— Comme les petits cochons d'Inde, alors?...

— C'est ça!...

Et elle s'est reversé à boire...

Nous sommes montées dans notre chambre un peu grises...

(A suivre.) OCTAVE MIRBEAU

Les Musées militaires

C'est aujourd'hui la mode de parler du Musée de l'Armée, comme si l'armée était déjà un objet rétrospectif, c'est-à-dire entré dans le domaine de la mort, et qu'il convient de préserver de l'oubli. Si spécieux que puisse paraître un pareil sujet, je ne m'y attaquerai point. Mais, je parlerai, en toute équité, je l'espère, d'un autre musée, un peu plus important et intéressant, peut-être, qui est le Musée d'Artillerie. Et, à ce propos, j'observerai que ce titre est assez mauvais, et que la qualification « *Musée des gens de guerre* » conviendrait mieux, à tous égards, à cette collection d'armes et de harnois qui furent portés par beaucoup de gens auxquels ne s'adapterait certainement pas le vocable de soldat. Car, au sens moderne du mot soldat, ne s'impose assurément pas comme synonyme celui d'homme de guerre.

Le musée d'armes, qu'abrite aujourd'hui l'Hôtel des Invalides, est certainement un des plus intéressants à visiter. Les objets qu'il renferme parlent encore plus à l'esprit qu'aux yeux. Chacun d'eux est une vivante leçon d'histoire ; et cette histoire est aussi bien celle de l'art que celle des événements, des institutions et des hommes. La disposition, la contexture, le poids et le volume d'une armure nous en apprennent plus sur le personnage qui l'a portée que bien des chartes et des textes. Et elle a au moins cet avantage de ne pas mentir sur la taille et la corpulence d'un souverain ou d'un évêque dont les peintres officiels se sont servilement complus à magnifier la prestance. Certes, ce n'est point une pareille idée qui a poussé une petite société de peintres et de gens du monde à réunir, sous ce même toit hospitalier des Invalides, les habits, les chaussures, et les chapeaux du Corse sous le règne duquel les Allemands entrèrent deux fois dans Paris. Si intéressants que soient ces vestiges, si touchants même soient-ils — j'ai vu, en effet, un jour, l'ancien directeur du Musée d'Artillerie, le colonel Robert, pleurer d'émotion devant une belle dame qui lui apportait un monchoir authentique de l'*Empereur* — si touchantes dis-je que se présentent ces reliques, elles auront au moins cet inestimable avantage de montrer que l'homme du 18 Brumaire était petit, chétif d'abord, puis extraordinairement boulot, pour employer un terme vulgaire mais qui fait image, et que les portraits brossés dans le style panégyriste qui convient aux peintres officiels de tous les régimes n'ont eu que des rapports lointains avec l'original.

S'il fallait établir une comparaison entre les divers musées d'armes d'Europe, on devrait, en bonne et froide justice, donner la première place à l'Arsenal impérial de Vienne, la seconde à l'Armeria Reale de Madrid, la troisième au Musée d'Artillerie de Paris ou à l'Armeria de Turin. Comme nombre d'objets, notre musée des Invalides est un

peu au-dessous du premier, et pour leur choix, leur nature et leur mise en valeur, il est bien au-dessous du second, surtout depuis la magnifique installation que vient de terminer le comte de Valencia. Notre Musée d'Artillerie — et il faut lui laisser ce titre puisque ce sont des officiers d'artillerie qui en jetèrent les premiers fondements au dix-huitième siècle — se ressent de ses origines : il tient du bric-à-brac, il rappelle les ventes après saisie. Et, de fait, il ne se compose guère que d'objets ainsi acquis. C'est la révolution, la seule vraie, c'est-à-dire celle de 1789, que tout le monde s'accorde à louer puisqu'il ne reste plus personne pour en souffrir, qui l'a enrichi en s'emparant de quantités d'armures et d'armes de toutes sortes, biens, tant de particuliers que de villes possédant leurs arsenaux. Ce mode de recrutement arbitraire et éminemment national a été d'ailleurs imité en 1870 où, contre tout droit, on s'est emparé de la magnifique collection d'armes, propriété particulière de l'empereur Napoléon III, qui, à défaut d'autres qualités, eut au moins celle d'aimer l'archéologie et de l'encourager.

Aujourd'hui, le ministère de la Guerre, qui ne manque jamais d'argent, pour quoi qu'il entreprenne, n'en a cependant jamais pour améliorer cette institution qu'il prétend, toutefois, conserver sous son patronnage. Elle l'intéresse d'ailleurs très peu, voire si peu que rien, parce que, en somme, elle n'a aucun rapport avec l'esprit militaire, sinon l'astiquage odieux sous lequel les gardes et archivistes d'artillerie ont détruit les dorures de la plupart des belles pièces, pour les mettre, comme on dit, à « l'ordonnance ». Mais je ne veux point parler aujourd'hui du vandalisme de ces savants de la sabretache. Je signalerai toutefois un des plus merveilleux essais d'assemblage tentés par feu le colonel Robert.

Tout le monde connaît cette admirable armure d'acier blanc, rehaussée de grandes fleurs de lys dorées, qui fut destinée à François Ier, par Ferdinand Ier, roi de Bavière et de Hongrie. Ce magnifique harnois, battu par un Plattner autrichien, resta en Autriche, et jamais François Ier ne le porta. Car, comme il s'était brouillé avec le roi François, tandis qu'on fabriquait cet habit de fer, l'archiduc Rodolphe garda la panoplie qui devint un des principaux ornements de la fameuse galerie d'Ambras. Cette armure fut volée par Napoléon Ier avec d'autres, et envoyée à Paris sous le titre fallacieux d' « armure portée par François Ier à la bataille de Pavie ». Elle y arriva du reste incomplète, la plus grande partie des pièces de renfort et de rechange étant restées en Autriche, négligées par les exécuteurs des ordres de l'Empereur, et les autres ayant été dérobées par certains maréchaux qui commencèrent ainsi ou continuèrent d'augmenter les collections d'armes que leurs familles ont conservées ou fait vendre, mais dont toutes les pièces sont connues aujourd'hui. Cette armure de François Ier donc, est à Paris depuis beaucoup plus de quatre-vingts ans. Debout sur son socle, elle faisait l'admiration de tous les visiteurs, car elle donnait exactement la taille du grand Valois qui fut déconfit à Pavie, dans

un autre harnois, qui était gravé et doré, comme on le sait. Mais un beau jour. il y a de cela une dizaine d'années à peu près. le colonel Robert jugea à propos de mettre le roi François Ier à cheval. Il le fit donc hisser, tant bien que mal. sur un destrier en plâtre peint, de de forme et de taille misérables, et à peine garni de bardes dont le travail, la forme. le style et la couleur sont d'un tout autre caractère. Du coup, la plus belle pièce du Musée d'Artillerie se trouva déshonorée.

On a raconté l'histoire d'un général qui avait nommé un de ses anciens soldats son bibliothécaire. Un jour, cet officier retraité, vint visiter les aménagements exécutés par son subalterne. Il vit avec une stupéfaction douloureuse que ses éditions de luxe, à grands papiers, à tranches non ébarbées, avaient toutes été réduites à un format commun, comme il convient dans des formations dont la première qualité est un alignement correct. Et. comme il n'est rien de tel pour apporter le mauvais aspect dans les rangs que des tailles trop différentes, le soldat bibliothécaire avait réduit les modèles à trois tailles. Tout ce qui se trouvait en dehors de l'in-folio, de l'in-quarto et de l'in-douze avait été impitoyablement rogné « pour rentrer dans le rang ». Tels sont les fruits de la discipline militaire quand on lui permet de s'exercer en dehors des limites étroites où la prudence habituelle d'un peuple sage lui conseille de la renfermer.

Je ne saurais trop le répéter, car on l'oublie sans cesse : la collection du Musée d'Artillerie est une réunion d'objets d'art, et non point un musée rétrospectif de l'armée. Attendu. qu'à se reporter aux époques d'où datent ces objets, on entendait par armée une collection de gens de guerre en train de se battre. et qu'on désignait sous le nom de *troupes*, les hommes soldés que l'on entretenait en temps de paix. Si l'on veut voir un musée rétrospectif de l'armée. il faut monter dans ces salles hautes où le colonel Le Clère réunit jadis, avec un courage et une persévérance dignes d'un meilleur résultat. cette série de mannequins équipés et armés tant bien que mal devant lesquels le public défile les jours où le musée s'ouvre pendant quelques heures. Jusqu'au XVIe siècle, les figurations peuvent être considérées comme passables. Mais, à partir de cette époque, elles donnent l'impression d'une collection de déguisements ; et, ce qui est pire à mon sens, elles ressemblent à des costumes de théâtre. L'ignorance et le mauvais goût ont concouru là pour une part égale. C'est ainsi qu'un soi-disant homme d'armes du XVIe siècle, aux couleurs de Gaspard de Châtillon, amiral de France, porte, à la fois, une lance et une rondache, quand les plus petits grimauds d'archéologie savent que la rondache est avant tout l'insigne pour le capitaine de gens de pied, et que jamais on ne l'a portée à cheval, car je me demande comment on aurait pu manier ce bouclier avec la lance de mesure. Je pourrais me demander aussi pourquoi l'on a choisi Coligny pour le déguiser en homme d'armes, mais passons à un autre petit bonhomme non moins extraordinaire ; et de celui-là je ne parle que pour mémoire. C'est un petit

arquebusier à cheval, ressource inépuisable de tous les costumiers pour carnaval, qui a un haut-de-chausses extravagant, des bottes en entonnoir et à talons qui eussent fait pleurer Jacquemart d'angoisse et de scandale. D'ailleurs ils en ont tous, des talons, même à l'époque d'Henri II et de Charles IX. Les bottiers de régiment sont là pour nous en apprendre là dessus plus que n'en sait la Société elle-même des Antiquaires de France. Mais vraiment la critique est trop facile. L'infaillibilité de la Direction de l'Artillerie reste là pour tout couvrir de son prestige. Il faut s'étonner que tous ces bonshommes n'aient pas les yeux à quinze pas devant eux et le petit doigt sur la couture de la culotte. Comme des municipaux en tenue de gala ils ont bien tous de Louis XI à Louis XIV, des gants blancs à revers d'un modèle militaire et uniforme, car la diversité comme la précipitation est contraire au bon ordre. Néanmoins, et si belles que soient ces choses, je recommande au comité de l'artillerie, où quelques généraux du génie représentent l'archéologie française, de continuer à ignorer tout des montages faits par le comte de Valencia à Madrid. Car, de même que le doute, la sainte ignorance est un oreiller commode. Et puis, notre patriotisme, si chatouilleux depuis quelques années, souffrirait peut-être à voir qu'un pays pauvre et abattu comme l'Espagne peut cependant élever de pareilles œuvres, et d'érudition et d'art, tandis que le néant est le propre d'une administration militaire qui n'a jamais eu qu'à demander de l'argent pour en avoir. Le prétendu Musée de l'Armée, fondé sous les auspices du fameux général Mercier, et par ses soins, en est une preuve.

On serait, aussi peut-être, cruellement surpris dans notre pays, de voir ce qu'est le fameux catalogue du Musée d'Artillerie auprès du catalogue de Madrid. Le livre du comte de Valencia est cinq fois moins volumineux que celui publié en 1890 par la Direction de l'Artillerie, mais c'est un monument de science. Il vaut mieux ne point savoir comment fut fait ce catalogue de Paris où tout fut rédigé au hasard, sur l'ordre du ministre, par un officier quelconque que l'on commanda pour cette besogne comme un brigadier pour la corvée du pain. Les notices en reculent les limites de l'absurde, de la mauvaise foi chauvine et de l'ignorance crasse. On ne perdra, en tous cas, à apprendre que les collections du Musée d'Artillerie étaient à peine alors ouvertes aux savants. C'étaient des collections secrètes. Je n'ai à nommer personne. La Direction de l'Artillerie empêcha le plus longtemps qu'elle put de reproduire les objets qu'une coterie de polytechniciens s'imaginait être son bien propre. Combien de fois n'a-t-on pas vu, à une époque encore peu éloignée, refuser l'autorisation de prendre des photographies pour des travaux en cours ! Aujourd'hui encore, une force occulte (pour ceux qui ne veulent pas la connaître, bien entendu) s'essaye à empêcher de reproduire les armes qui ne font pas partie de la série photographique que le Musée d'Artillerie débite moyennant argent. Je souhaite que ces gardiens d'objets en acier gardent aussi bien

les frontières de la France, dont ils ont charge, d'ailleurs, par surcroît.

Disons-le donc, une dernière fois : l'administration militaire, pour les choses d'art, au moins, est mauvaise. Et là, comme partout, d'ailleurs, à notre sens, son incapacité éclate. Les grands mots et la jactance ne valent rien dans la conservation des objets d'art. L'archéologie ne rend pas ses arrêts avec la voix du commandement. Elle examine, compare, et juge. Mais elle ne juge que sur pièces vues ; elle ne procède pas par intimidation, parce que ses pratiquants savent que tout jugement humain est incertain, obscur, boiteux et qu'il convient d'être humble à qui va côtoyant le précipice de l'inexactitude et les abîmes sans fond de l'erreur. On ne saurait donc trop souhaiter que le Musée de l'Armée ou de l'Etat-major, c'est tout un, réussisse à chasser de l'hôtel de Mansart les collections inestimables d'art que les savants conservateurs du Louvre recueilleront alors et sauront mettre en valeur.

Et ces collections sont superbes. Pour avoir été tuées sous la brique et avoir acquis « le poli brillant des armées », la plupart des armes et armures sont très belles. Certaines même, comme l'armure aux lions, et celle noire et argent d'Henri II sont hors de pair. Il y en a du reste aussi quelques-unes qui, si notre gouvernement avait quelque pudeur, devraient retourner à leurs parties d'attache : par exemple, le chanfrein et autres pièces appartenant à une armure de Philippe II qui ont été volées à l'Armeria de Madrid par des employés infidèles et vendues en France.

Maurice Maindron

Le Ressort [1]

ÉTUDE DE RÉVOLUTION EN QUATRE ACTES [2]

DEUXIÈME ACTE

Une salle de réunion. — Murailles nues. — A droite, en biais, à moitié de la profondeur, deux petites tables de bois blanc, avec des encriers. — Alentour, sans ordre, des chaises de paille. — Une petite porte au fond à gauche ; une autre à gauche, en avant.

I

PREMIER MOUCHARD, SECOND MOUCHARD

Le premier mouchard, assis en avant à droite, lit un journal, sans attention. Un sifflement se fait entendre. L'homme lève la tête vers la porte du fond. Après quelques secondes, entre le deuxième mouchard. Ils se regardent. D'un coup d'œil, le nouveau venu s'assure qu'ils sont seuls ; il colle son oreille sur la porte refermée, puis sur l'autre porte, et s'approche du premier arrivé. Ils parlent à mi-voix, rapidement.

DEUXIÈME MOUCHARD

Nous sommes les premiers ?

PREMIER MOUCHARD

Comme de juste !... Après ce coup-là, je crois que nous tenons la belle prime.

DEUXIÈME MOUCHARD

Dix mille balles... et moi, ma Légion d'honneur. Depuis qu'ils me font droguer... Rien de neuf à la Boîte ?

(1) PERSONNAGES : PHILIPPE REDAN, 35 ans ; GÉRARD, 35 ans ; LEROND, 60 ans ; PÉRICAUD, 40 ans ; DOLIVET ; LE LIEUTENANT ; ARSÈNE ; PREMIER MOUCHARD ; DEUXIÈME MOUCHARD ; NUMÉRO 3 ; NUMÉRO 5 ; NUMÉRO 7 ; NUMÉRO 9 ; CONJURÉS ; INSURGÉS, *ad libitum ;* SUZANNE, 25 ans ; JUSTINE.

(2) *La revue blanche* publie dans le présent numéro les trois derniers actes du *Ressort,* dont elle a publié le 1er acte dans son numéro précédent.

PREMIER MOUCHARD

Si. Le Patron suppose qu'ici on va décider de brusquer les choses ; il est inquiet.

DEUXIÈME MOUCHARD

Peuh ! Laisse donc... J'ai monté un *truc*. Le citoyen Philippe a des histoires de femme ; on lui lâche un mari dans les jambes. Tout à l'heure, au beau milieu de la séance...

(*Sifflement quatre fois répété. Les deux hommes s'écartent vivement et s'asseyent à quelque distance.*)

II

LES MÊMES, puis DOLIVET, GÉRARD, NUMÉRO 3, NUMÉRO 5

PREMIER MOUCHARD

Un nettoyage ? pour sûr... Un fameux coup d'écumoire.

DEUXIÈME MOUCHARD

Une purge ! citoyen, une purge de cheval. Il en est du corps social

(*Entrent, par la porte du fond, les quatre hommes, qui s'approchent.*)

comme du corps humain : par une existence trop longtemps paisible, les canaux s'encrassent, les articulations se rouillent, des végétations malpropres souillent la peau. Alors, il faut un traitement vigoureux, le bistouri dans les abcès, la pierre infernale sur les chancres, le fer et le feu partout.

NUMÉRO 3

Bravo ! la voilà, la vraie médecine !

PREMIER MOUCHARD

Nous en avons assez, des remèdes émollients et des opérations sans douleur.

DOLIVET

Le grand endormeur qui les a mis à la mode a fini son temps.

GÉRARD

Ç'a été le Christ, le grand endormeur.

DOLIVET

Justement. Sa doctrine d'humilité, de résignation et de pardon a maintenu les misérables dans la douleur. C'est la honteuse patience des opprimés qui fait l'audace et la force des oppresseurs. L'Evangile a servi de prétexte à la lâcheté de tous les esclaves depuis bientôt deux mille ans, et le Christ, en prescrivant aux uns ce qu'ils devaient

endurer, a découvert aux autres ce qu'ils pouvaient oser. Bien mieux que Caïphe et que Pilate, il a joué le jeu des Pharisiens.

NUMÉRO 5

Sale Juif !

(*Sifflements répétés.*)

III

LES MÊMES, puis LEROND, NUMÉRO 7, NUMÉRO 9, puis PHILIPPE

NUMÉRO 3

Laisse donc les Juifs tranquilles, camarade. J'en suis un.

(*Entrent Lerond, Numéro 7, Numéro 9.*)

PREMIER MOUCHARD

Toi, youpin ? un opportuniste, alors ? qu'est-ce que tu fais ici ?

DOLIVET

Allons, citoyens...

GÉRARD

C'est vous, des révolutionnaires, qui en êtes encore à ces classifications ineptes ? à ces vieilles étiquettes absurdes ? Ne comprenez-vous pas qu'elles n'ont servi qu'à vous rendre impuissants, parce qu'elles vous ont divisés ? De tout temps, les tyrans de l'humanité lui ont fait croire qu'elle était morcelée en nations ennemies ; les tyrans de chaque peuple lui ont fait croire qu'il était morcelé en partis rivaux ; les haines et les batailles fratricides de ces nations et de ces partis assuraient la paisible domination de leurs exploiteurs... Or il n'y a dans l'humanité que deux races, il n'y a dans chaque nation que deux partis : d'un côté, les hommes qui sont nés avec une âme de citoyen ; de l'autre, les hommes qui sont nés avec une âme de laquais ; — d'un côté, les animaux de la forêt ; de l'autre, les bêtes de la basse-cour et du chenil.

(*Entre Philippe, par la porte de gauche. Il s'arrête sur le seuil, écoutant Gérard, et s'avance à la fin.*)

Les uns, que toute contrainte exaspère, que toute iniquité révolte, ont besoin pour vivre d'une liberté toujours plus grande et d'une justice toujours plus complète ; les autres, tantôt maîtres et tantôt valets, n'existent que par la violence ou par la servilité. Entre les deux races, la guerre est implacable, éternelle. Il arrive que, dans les temps de révolution, les individus sont quelquefois mêlés ; mais le départ des éléments ennemis se fait toujours, et toujours on retrouve à la fin les laquais autour du pouvoir, avec une livrée sur le dos, — les hommes libres dans la rue, avec une arme à la main...

PHILIPPE

Bien, Gérard !... Mais maintenant il faut mettre les hommes libres au pouvoir, et que les esclaves se convertissent à la liberté ou qu'ils disparaissent.

NUMÉRO 5

C'est ça !

DEUXIÈME MOUCHARD

Ça n'est pas trop tôt.

NUMÉRO 7

La liberté ou la mort !

(*Ayant traversé la scène, Philippe s'appuie contre une table. Les autres sont dispersés devant lui, assis ou debout.*)

PHILIPPE

Camarades, pour mettre les hommes libres au pouvoir, il faut le prendre. Or, de la propagande pacifique, des déclamations vaines, des élections truquées, des Parlements de corruption, du mensonge et de l'imbécillité, nous en avons assez, n'est-ce pas ?

VOIX DIVERSES

Pour sûr !

PHILIPPE

Dans cinquante ans, dans cent ans, le peuple ne sera pas plus avancé qu'aujourd'hui s'il attend la capitulation bénévole de ses oppresseurs. A force de déceptions, il est inerte, découragé ; l'espoir ne le soutient plus ; il méconnaît ses amis, il les soupçonne ; il faut une victoire éclatante pour le réveiller...

LEROND

Oui ; à l'assaut, tout de suite !

PHILIPPE

Tu l'as dit, camarade : à l'assaut ! Une fois maîtres de la place, nous appliquerons notre programme sans hésitation, sans atténuation. Qu'elle le veuille ou non, la nation sortira de sa torpeur...

DOLIVET

Qu'elle se relève ou qu'elle crève ! — au choix.

LEROND

Citoyen Philippe, ce que tu feras quand nous serons les maîtres, ça te regarde. Nous t'avons donné notre confiance ; nous te suivrons jusqu'à la mort. Nous sommes beaucoup qui ne comprenons pas tout ce que tu dis et qui ne prévoyons pas tout ce que tu veux. Mais nous

croyons que tu veux le bonheur du peuple. Nous te ferons crédit d'un temps raisonnable ; en acceptant la tâche, tu t'engages à l'accomplir. Tant pis pour toi si tu échoues : tout homme qui touchera désormais au pouvoir met sa tête pour enjeu ; incapable ou corrompu, le châtiment qui l'attend sera le même.

PHILIPPE

Je l'entends ainsi. Si nous sommes vaincus, la mort. Si nous l'emportons, je serai le seul esclave dans un peuple d'hommes libres ; et ma vie répondra de tous mes actes. En attendant, vous-mêmes, êtes-vous prêts à mourir ?

TOUS

Oui !... Oui !...

PHILIPPE (*au numéro 7*)

Toi, camarade ?

NUMÉRO 7

Je suis prêt. Mon corps est épuisé par le travail et par la misère ; l'hôpital et le couteau des carabins me guettent. Mourir pour mourir, je veux que ma mort serve à quelque chose, et rien n'est plus nécessaire que de supprimer les malfaisants. Si chaque homme résolu à quitter la vie, n'ayant donc plus rien à redouter, entraînait avec lui dans le néant quelques nuisibles, ou même un seul exploiteur, le monde serait bientôt nettoyé. Je donnerai l'exemple

PHILIPPE (*à Dolivet*)

Et toi, citoyen ?

DOLIVET

On m'avait dit, quand je suis entré dans la vie : « Travaille, et tu ne manqueras de rien ; sois honnête, et tu seras heureux. » On m'a trompé. J'ai travaillé les jours et les nuits ; j'ai usé mes yeux et lassé mon cerveau dans l'étude ; j'ai produit des œuvres ; je suis demeuré plus austère et plus pur qu'un anachorète en Thébaïde ; et je n'ai connu jamais ni repos, ni joie, ni douceur, ni justice. Il faut que le piège où l'on m'a pris soit brisé.

PHILIPPE (*au Numéro 5*)

Et toi ?

NUMÉRO 5

Moi ? J'avais deux fils. Comme ils étaient pauvres, on les a faits soldats pour trois fois plus de temps que les autres ; on les a envoyés à la boucherie, où n'allaient pas les autres. L'aîné, les Chinois lui ont coupé la tête au Tonkin ; le cadet, la fièvre l'a dévoré à Madagascar. J'ai crié dans la rue que je les vengerais sur le ministre assassin ; on m'a empoigné. Le juge m'a dit qu'on ne se faisait pas justice soi-

même; et parce que je l'appelais canaille, il m'a condamné tout chaud à deux ans de prison. Donc, on peut se faire justice soi-même. Je me la ferai.

GÉRARD (*au Numéro 9*)

Et toi, tes enfants?

NUMÉRO 9

Mes enfants? T'es pas fou, citoyen? C'est bon pour les riches, d'avoir des petits. Tu ne voudrais pas que j'en aie aussi? Des enfants! des filles? ou des garçons? de la chair à canon? ou de la chair à boxon?... Regarde-moi un peu : est-ce que j'ai l'air d'un pourvoyeur de bagnes? Des enfants! si j'en avais eu, je leur aurais d'abord rendu le service de leur tordre le cou. Pour quoi faire, des enfants? Des résignés, des esclaves, des lâches qui s'avilissent en gémissant, — ou des vaillants, des indomptés qui hurlent de rage et de douleur comme je l'ai fait toute ma vie, et qui finissent au coin d'une borne, comme je crèverai demain... Non, citoyen, je n'ai pas d'enfants; je n'ai que ma peau, et je vous la donne.

PHILIPPE

Si vous êtes prêts à mourir, êtes-vous prêts à tuer? Car c'est pire.

TOUS (*sourdement*)

Oui.

PHILIPPE

Toute guerre est horrible. Mais rappelez-vous que, seule, la guerre civile est raisonnable et logique... Vous savez du moins pourquoi vous allez vous battre, et contre qui. Lorsque le crime des exploiteurs vous pousse à la frontière par centaines de mille pour égorger des malheureux comme vous, à qui vous n'avez rien fait et qui ne vous ont rien fait, vous ne savez rien, sinon qu'il s'agit de mourir, et que les fournisseurs d'armées, la haute Banque, les ministres y gagneront des milliards... Ici, vous allez vous battre pour conquérir le pouvoir et pour l'employer au bonheur de vos frères... Ici, vous allez vous battre contre vos vrais ennemis. Vos ennemis ne sont pas ce pauvre ouvrier de Silésie, cet Irlandais affamé, ce joyeux fainéant d'Italie contre qui l'on aigrissait votre haine. Vos ennemis sont devant vous, sous votre main. C'est à ceux-là que vous avez affaire; c'est par eux que vous souffrez, qu'ont souffert vos pères, que souffriraient vos fils... Affranchissez-vous donc! affranchissez l'humanité... Si le sang coule, c'est qu'il en faut toujours sur le berceau des sociétés nouvelles : jamais les créateurs d'empires n'ont manqué de jeter quelques milliers de têtes humaines dans les fondations de leur cité... Quand nos maîtres d'aujourd'hui ont arraché la puissance aux mains des anciens maîtres, ils ont frappé sans remords. Frappez comme eux!... Vous seriez des scélérats si vous vengiez sur tel indi-

vidu vos griefs personnels. Vous serez des justiciers et des libérateurs si vous vengez sur la masse des coupables la longue série des crimes impunis... Est-ce qu'on a pitié de vos enfants, quand on les immole par troupeaux à des intérêts honteux, à des spéculations de Bourse, à des trafics de pépites et de pots de vin?... Non! Leurs meurtriers vous disent que c'est la raison d'Etat... Notre raison d'Etat, à nous, c'est de faire une société pure, un pouvoir juste, un peuple heureux.

TOUS (*avec énergie*)

Vive la Révolution!

PHILIPPE

Camarades, l'heure est venue. Mais avant tout. il faut nous défendre contre la trahison...

(*Mouvement. Les conjurés s'écartent instinctivement les uns des autres et s'entre-regardent.*)

PREMIER MOUCHARD

Il y a des traîtres ici?

(*Sifflement*)

DOLIVET

Silence!

IV

LES MÊMES, ARSÈNE

(*Les conjurés immobiles regardent vers la porte du fond. Entre Arsène.*)

ARSÈNE

Salut, citoyens. Ne vous dérangez pas... Maître, c'est une lettre qu'un inconnu a portée chez vous, en recommandant qu'elle vous fût remise au plus vite. Alors je suis venu.

(*Les deux mouchards échangent un coup d'œil. Philippe va ouvrir la lettre.*)

LEROND (*impatient*)

Les traîtres, où sont-ils?

PHILIPPE (*s'arrêtant, froisse la lettre fermée dans sa main*)

Il y en a un : celui-ci.

(*Il montre le deuxième mouchard, qui fait un pas en arrière et tire un revolver de sa poche. Mais ses voisins se jettent sur lui, le désarment et le ligottent.*)

Son nom n'est pas Maréchal; il s'appelle Miel, inspecteur de la sûreté... Allons, qu'on en finisse... Un homme!... Toi.

(*Il désigne le premier mouchard, qui recule effaré.*)

VOIX IRRITÉES

Eh bien, quoi?

PREMIER MOUCHARD

Voilà.

DOLIVET (*lui présente un poignard*)

Tiens!

DEUXIÈME MOUCHARD

Puis-je dire un mot au citoyen?

NUMÉRO 5

Pas de messes basses!

PHILIPPE

Allons! Laissez-le.

(*Tous s'écartent au fond.*)

DEUXIÈME MOUCHARD (*bas, rapidement*)

Tâche de traîner... Va chercher du secours...

PREMIER MOUCHARD

Comment, mon pauvre vieux?... Faut que je reste pour savoir la fin.

DEUXIÈME MOUCHARD

Non; essaye quelque chose... ou je...

PREMIER MOUCHARD

(*Lui enfonçant le poignard dans la gorge.*) Mort aux traîtres!... (*à part*) Là! C'est moi qui l'aurai, la Légion d'honneur...

PHILIPPE

Enlevez-le... Dans la cave!...

(*Les conjurés emportent le cadavre vers le fond, ouvrent une trappe et l'y précipitent. Pendant cette scène muette au fond du théâtre, sur le devant se tiennent Philippe et Gérard. Philippe ouvre la lettre et la lit d'un coup-d'œil. Secousse violente.*)

(*Sourdement.*) Oh!...

GÉRARD

Quoi donc?

PHILIPPE

Une infamie. (*Il lui donne le billet.*)

GÉRARD (*lisant*)

« Le sabre a ses revanches sur la toge. Tribun trop amoureux et naïf, qui n'es pas attendu cette nuit avenue de Picardie, vas-y donc voir l'armée au sein de ses conquêtes. »

PHILIPPE

Infamie!

GÉRARD (*haussant les épaules*)

C'est un coup de la police. On veut t'éloigner, fouiller ta maison en ton absence, t'ôter ta présence d'esprit, que sais-je?...

PHILIPPE

Non ; le mari est revenu ; il y a du mari là-dedans...

(*La scène du fond achevée, les conjurés entourent Philippe et Gérard.*)

...Je pense... Mais d'abord...

(*Il secoue sa préoccupation, se redresse et, debout contre la table, parle d'une voix vibrante.*)

La trahison est châtiée. Maintenant, camarades, à l'œuvre! L'ennemi nous guette : ses trames nous entourent ; il faut précipiter l'action. Le gouvernement n'attend rien avant quinze jours : autrement, nous serions déjà traqués. Surprenons-le. Vous êtes prêts, les divisions formées, les sections averties... Eh bien, demain soir!...

(*Mouvement de surprise.*)

QUELQUES VOIX

Demain!

DOLIVET

C'est tôt.

PREMIER MOUCHARD

Mais c'est impossible!

LES AUTRES

Non! très bien! en avant!

PHILIPPE

Brusquons l'attaque. Nous éviterons les trahisons possibles ; nous entraînerons les indécis, que l'attente énerve et décourage... Chacun de vous préviendra tout à l'heure ses chefs de section, puis se rendra au lieu qu'il sait et que seul je connais. Pas de confidences entre vous, n'est-ce pas? Ne rentrez pas chez vous. Ne voyez personne des vôtres. Défiez-vous de votre frère même. A midi, vous recevrez dans vos retraites l'indication du dépôt d'armes et d'explosifs de votre division, avec vos ordres de combat. Vous étudierez, vous réfléchirez, vous réglerez le rôle de vos hommes. A quatre heures, vous commu-

niquerez avec vos sections. A six heures, que tout soit paré!... Alors, les ateliers vont sortir, les soldats ont quitté les casernes, les badauds emplissent les rues; c'est le moment... Il n'y aura pas de signal, qu'un accident peut faire manquer. Au dernier coup de six heures, en avant!... Du sang-froid et de l'énergie!... C'est compris?

TOUS

Vive la Révolution!

PHILIPPE

Et la victoire ou la mort!

TOUS

La liberté ou la mort! la justice ou la mort!

PHILIPPE

A demain, camarades!

(*Ils sortent lentement par la porte du fond.*)

(*Regardant l'heure.*) Maintenant, à l'autre!

GÉRARD

Philippe...

PHILIPPE

Eh bien?

GÉRARD

Oublie cette femme pour quarante-huit heures. Tu n'as pas le droit...

PHILIPPE

Tais-toi... Si elle me trahissait... Mais elle ne m'a pas trahi; elle est en péril; elle m'appelle, je l'entends; je pars.

GÉRARD

Je t'accompagne.

PHILIPPE

Non. Reste chez moi et travaille pour moi.

GÉRARD (*faisant le geste de le retenir*)

Philippe!...

PHILIPPE

Adieu.

(*Il sort par la porte de gauche. Gérard le suit des yeux tristement.*)

TROISIÈME ACTE

Un petit salon-boudoir très élégant. Au fond, une porte vitrée, doublée de volets, donnant sur un jardin; la porte entr'ouverte, les volets poussés. — A droite, porte double vers le fond; petite porte en avant, ouverte. — A gauche, au milieu, grande baie aux trois quarts fermée par une tenture que retient une embrasse. A gauche, au fond, console et glace. A gauche, en avant, guéridon. — Fauteuils, poufs, jardinières; haute lampe allumée.

I

JUSTINE, puis PÉRICAUD

(*Justine entre par la petite porte de droite avec un samovar. Elle achève de disposer une collation sur le guéridon. Les volets s'écartent doucement. Péricaud passe la main dans l'ouverture de la porte vitrée, soulève l'espagnolette, la laisse retomber. Au bruit, Justine se retourne, pousse un cri étranglé et recule vers la porte de droite. Ses jambes fléchissent; elle s'accroche à un fauteuil en murmurant : « Au voleur! »*

PÉRICAUD (*vient rapidement à elle, la prend au cou d'une main, et de l'autre lui place un billet de banque devant les yeux*)

Silence! et voilà pour toi... Un cri, et je t'étrangle.

JUSTINE, *se rassurant, mais ne pouvant pas encore parler fait signe qu'elle comprend et qu'elle accepte.* PÉRICAUD *lâche le billet et la fille; il va fermer les volets, puis la porte vitrée.* JUSTINE *vérifie le billet et le met dans sa poche.*

PÉRICAUD

Il est excellent sois tranquille... et réponds. Madame est au théâtre?

JUSTINE

(*De la tête*) Oui.

PÉRICAUD

Avec le lieutenant?

JUSTINE

(*Comme un souffle*) Oui, monsieur.

PÉRICAUD (*montrant le souper*)

Ils vont rentrer ?

JUSTINE

Oui, monsieur.

PÉRICAUD

Donc, on n'attend pas monsieur Philippe?

JUSTINE (*ouvrant de grands yeux*)

Oh ! non.

PÉRICAUD

Il sera ici avant une heure... (*Mouvement d'effroi de Justine.*) Je suis bien venu, moi qu'on n'attend pas non plus.

JUSTINE

Mais vous êtes le diable !

PÉRICAUD

Hein ?... (*Il soulève son chapeau et passe la main sur son front.*) Est-ce qu'on voit mes cornes ?... Je suis seulement le mari, et j'ai un mot à dire à ma femme... ainsi qu'à ces messieurs. Voilà tout.

(*Mines ahuries et amusées de Justine.*)

Quoi donc ? c'est bien mon droit d'être présenté aux amants de ma femme. Deux à la fois, ah! ah!... Dis-moi, le citoyen Philippe, elle se moque de lui ?

JUSTINE (*protestant*)

Oh! non. Madame l'aime beaucoup... (*geste de Péricaud*). Sérieusement! Il parle si bien, il est si bon, si confiant, si...

PÉRICAUD

... Jobard. Et l'officier? C'est lui qui finance... (*inspectant*). Il fait bien les choses?

JUSTINE

Un chic garçon. Un comte! Pas malin, mais un vrai homme du monde : de la branche, des tas d'argent, très grand chic.

PÉRICAUD

Vraiment? ce n'est pas pour me flatter?... Ah ! chut!... La grille vient de se fermer. Les voici... (*montrant la petite porte à droite*). Là, qu'est-ce que c'est ?

JUSTINE

L'office, monsieur.

PÉRICAUD (*l'y poussant*)

Bien. Entre... Tu n'auras pas peur avec moi ! (*Familiarités*)... Mais si tu bouges, couic!... (*Il écoute.*) Allons.

(*Il entre derrière elle et ferme la porte.*)

II

SUZANNE, LE LIEUTENANT

(*Ils entrent par la porte du fond, à droite. Le lieutenant met ses gants et son chapeau sur un meuble. Suzanne, devant la glace, ôte son vêtement et son chapeau.*)

SUZANNE

Sonnez donc Justine, voulez-vous?

LE LIEUTENANT (*sonne sur le timbre du guéridon*)

Est-ce le Jardin du Roi, est-ce Trianon que la préfète avait pillé pour fleurir son chapeau? quelle corbeille! ou plutôt, quel parterre! Ce monde-là se fagote... Ils craignent toujours de n'être pas assez ridicules. (*Il s'assied.*)

SUZANNE (*sonnant à son tour*)

Oh! cette grande femme de l'autre avant-scène, qui a tant lorgné l'obscurité de notre baignoire, n'était pas beaucoup moins drôle. Vous direz ce que vous voudrez... Mais que fait donc cette fille?

(*Elle va ouvrir la porte par laquelle ils sont entrés, regarde, la referme.*)

LE LIEUTENANT

Ma chère, cette personne est madame de Neyreuil, la femme du chef d'escadrons; c'est de la plus vieille noblesse de Saintonge, tout ce qu'il y a de mieux au régiment, je vous prie d'y faire attention... Et calés, avec ça!... Des terres magnifiques... Au reste, nous leur sommes alliés d'assez près; madame de Neyreuil est née Barsac, et mon grand-oncle d'Orgeval avait épousé une Barsac-Motteville... Une femme de ces maisons-là peut mettre le chapeau qu'elle veut : elle est toujours de son monde.

SUZANNE (*qui est allée à la porte de l'office, essaye vainement de l'ouvrir*)

Qu'est-ce que cela veut dire?

LE LIEUTENANT

Eh bien... que votre camériste a eu peur et qu'elle s'est enfermée, ou qu'elle est couchée, ou qu'elle est sortie.

(*Il verse le thé.*)

SUZANNE

Sortie, à cette heure!

LE LIEUTENANT

Venez donc... Du lait?

SUZANNE (*s'asseyant en face de lui*)

Merci ; rien.

LE LIEUTENANT

Vous avez tort. J'ai faim, moi. Et puis, je peux vous le dire maintenant que tout le monde dort, il faut que nous soyons à cheval ce matin à quatre heures. Alors...

(*Il mange.*)

SUZANNE

Qu'est-ce qu'il y a ?

LE LIEUTENANT

Ordre arrivé depuis une heure, qu'on a fait passer au théâtre pendant le dernier acte. Vous avez bien vu l'adjudant qui m'a demandé. Il y a du grabuge dans la capitale. Trop d'anarchistes. Une saignée fera du bien. C'est encore un coup du fameux Redan, du citoyen Philippe, comme ils l'appellent... Je vous demande un peu s'il n'y a pas longtemps que ce voyou devrait être à Cayenne...

SUZANNE

Ah ! mon cher, vous avez des mots...

LE LIEUTENANT

J'ai le mot juste. Ma chère amie, je suis étonné de trouver chez une femme aussi distinguée que vous, chez une femme... enfin... de votre éducation, de votre allure, des sentiments qui... ne sont pas dans la note. Vous tenez quelquefois un langage presque... subversif. Je vous avoue que cela me déconcerte.

SUZANNE

Vous haïssez trop brutalement des gens que vous ne comprenez pas, que vous ne pouvez pas comprendre.

LE LIEUTENANT

Merci. C'est à propos du citoyen Redan que vous me dites ça ? Vous allez l'entendre au Parlement chaque fois qu'il parle ; je l'ai entendu aussi, comme tout le monde, une fois. Je veux bien qu'il ne soit pas le premier venu ; mais c'est un individu dangereux. Avec des gens de cette espèce, la Société ne peut pas vivre en sûreté.

SUZANNE

Puisqu'elle vous a pour la protéger !

LE LIEUTENANT

Sans doute. Et je vous réponds que nous ferons notre devoir, demain, s'il le faut, comme toujours.

SUZANNE

Naturellement : vous y êtes contraints. Si vous ne le faisiez pas de bonne volonté, vous le feriez entre deux gendarmes... Seulement, vous le faites avec une particulière énergie lorsque, en défendant les bons principes, c'est surtout votre monde et votre argent que vous défendez.

LE LIEUTENANT

Là ! Vous voyez ? Vous voilà partie. C'est très curieux... Mais enfin, ma chère, ce n'est vraiment pas à vous de vous plaindre de notre monde et de notre arg...

SUZANNE

Vous dites ?

LE LIEUTENANT

Je dis que je suis très heureux de voir votre beauté dans un cadre élégant, que je voudrais rendre votre existence encore plus digne de vous, et qu'alors, j'en conviens, je tiens beaucoup à ce qu'on ne m'en ôte pas les moyens.

SUZANNE

Ecoutez... la porte...

LE LIEUTENANT

C'est Justine.

SUZANNE (*se levant, anxieuse*)

Non.

III

LES MÊMES, PHILIPPE

(*Entre Philippe. Il fait quelques pas sans se rendre compte de la situation, le lieutenant assis étant masqué par Suzanne debout. Le lieutenant se lève. Philippe demeure pétrifié. Les deux hommes se regardent. Suzanne attend avec effroi.*)

PHILIPPE

Qui est cet homme ?

LE LIEUTENANT (*fait un mouvement violent; la surprise l'arrête*)

Eh ! mais... le citoyen Philippe Redan ?... (*Regardant Suzanne.*) Ah ! ah ! je comprends...

PHILIPPE (*s'avançant*)

Et vous, qui êtes-vous ? que faites-vous chez... chez moi ?

LE LIEUTENANT

Je me croyais chez Madame. Mais, au fond, je peux dire aussi que je suis chez moi. L'un de nous se trompe... Monsieur, je suis le comte Jean d'Esgrigny de Saint-Jacques, lieutenant de houzards... à vos ordres.

PHILIPPE (*hésite ; puis, emporté par la colère*)

Sur le champ, monsieur... Je ne m'appartiens pas demain.

(*Suzanne s'évanouit au fond, sur un pouf.*)

LE LIEUTENANT

Ni moi, justement. Nous nous serions peut-être rencontrés ailleurs... Mais puisque je vous tiens ici et que vous le voulez bien... Vous êtes armé ?

(*Philippe tire un revolver de sa poche et le lui montre. Le lieutenant ouvre le tiroir de la console, y prend un revolver. Il se place devant la baie à gauche, tandis que Philippe se tient à droite, un peu en arrière de la petite porte.*)

LE LIEUTENANT (*montrant la pendule*)

Dans quelques secondes, la demie va sonner. Ce sera le signal... A volonté, n'est-ce pas, jusqu'au bout ?

PHILIPPE

Bien.

(*Ils attendent. Entre Péricaud.*)

IV

LES MÊMES, PÉRICAUD

PÉRICAUD

Mon Dieu, messieurs, je vous demande pardon. Mais... je suis le mari de Madame. Je trouve très déplacé que vous vous la disputiez comme ça, sous mes yeux, sans que j'aie voix au chapitre...

(*Stupeur des deux hommes. En entendant la voix de son mari, Suzanne reprend connaissance.*)

Je demande la parole.

LE LIEUTENANT

Ah ! par exemple...

PÉRICAUD (*marchant sur lui, prend un revolver dans sa poche, rapidement*)

Vous, monsieur, voici ce que j'ai à vous dire. Vous êtes l'amant de ma femme ; je vous trouve chez elle, la nuit : la cause est entendue.

(*Il tire. Le lieutenant porte la main à son front, chancelle, recule, tournoie, et tombe en dehors, dans la baie. Philippe croise les bras et attend. Suzanne fait deux pas et, penchée, regarde le cadavre.*)

PÉRICAUD

Oh ! ne t'inquiète pas de lui. Dans les pays d'où j'arrive, on se forme l'œil et la main. Son compte est réglé. Nous ne sommes plus, nous autres, des maris de comédie...

(*En parlant, il va vers la baie, repousse du pied en dehors les jambes du mort, et détache l'embrasse de la portière qui retombe.*)

Là ! on ne le voit plus. Maintenant...

(*Il regarde Philippe, Suzanne se jette entre eux.*)

Ah ! le beau geste ! Il mérite qu'on pardonne bien des choses...

(*Il désarme son revolver et le remet dans sa poche.*)

SUZANNE (*saisissant Philippe, et sourdement*)

Tue-le donc !

PÉRICAUD (*riant*)

Cher ange !

PHILIPPE (*la repousse avec horreur*)

Et l'autre ?

(*Suzanne recule, comprenant que c'est fini de ce côté.*)

PÉRICAUD

Tu vois, Suzette, il ne faut pas qu'on me tue ; il ne te reste plus que moi... Et je ne tuerai pas non plus monsieur. Je ne suis pas jaloux de lui. J'étais jaloux de ce gaillard-là (*le lieutenant*). Car je te connais; il a eu de toi ce que je ne veux pas qu'on en ait... Pour le citoyen Philippe, il n'a possédé que ton imagination, il n'a occupé que ta vanité, il ne t'a procuré qu'un amusement romanesque... Je ne me sens pas du tout cocu de ce côté-là... (*à Philippe.*) Mon pauvre garçon, je ne vous en veux pas. Vous vous êtes fourvoyé : ma femme n'était pas votre affaire. Je vous le dis ; je la connais : je l'ai prise toute neuve et je l'ai formée ; je l'ai formée pour moi... C'est pour ça que je viens la reprendre. Je ne suis plus d'âge à faire des éducations. Suzanne est mon élève, ma créature, elle m'appartient. Elle a passé avec vous sa petite crise de sentiment et de poésie ; maintenant, je suis sûr qu'elle sera parfaite... (*à Suzanne*) N'est-ce pas, mon amour ?...

(*Suzanne le regarde avec un effroi qui se change déjà en curiosité.*)

PHILIPPE (*abattu sur un canapé, la tête dans ses mains*)

Misérable !... misérable !...

PÉRICAUD

Ah! Ah! Ça vous suffoque? Vous n'y êtes plus. J'ai l'air de sortir d'une trappe, et je sais tout. C'est de la féerie... Eh bien, non. Rien n'est plus simple. J'arrive du Cap et je trouve Gomard ministre de l'intérieur... Gomard est mon vieux camarade; nous avons fait les mêmes affaires; elles m'ont conduit en correctionnelle, et lui au gouvernement. Je vais le voir, je lui demande le concours de la Préfecture pour chercher ma femme; il me met sous le nez un dossier où je lis votre histoire au grand complet... Gomard était ravi, car il a tout de suite compté sur moi pour le débarrasser de vous, citoyen...

(*Philippe devient moins étranger à la scène et paraît entendre.*)

Il paraît que vous travaillez dans les révolutions? Moi, ça ne m'intéresse plus, ces machines-là. J'ai encore vingt ans à vivre et (*regardant Suzanne*) dix millions à manger. Ma révolution est faite... Donc, Gomard voulait un scandale; il m'a dit: « Fais-les pincer! » Je lui ai répondu: « Mon gros, pas de justiciards dans mes affaires: j'en ai soupé. Je ne fais pas pincer: je pince moi-même. » Alors, il a cru que je vous supprimerais. Je vous avoue qu'il n'a pas fait la moindre objection; au contraire. Il m'a fourni tous les renseignements sur vos faits et gestes; il a réglé lui-même le *scenario* de cette nuit; il m'a garanti que je quitterais la France tranquillement... Ah! ah! ce bon Gomard... Si les roussins qui sont sur l'avenue ont entendu mon coup de pistolet, le gouvernement vous croit déjà mort... Et maintenant, ma chère... (*Il tend à sa femme le vêtement qu'elle avait quitté en arrivant.*)

PHILIPPE (*gémissant*)

Misérable!... misérable!...

PÉRICAUD (*aidant sa femme à se vêtir*)

Regarde-moi ce fougueux tribun. Je ne sais pas ce qu'il avait hier dans le ventre. Mais à présent, je te réponds que le ressort est cassé.

SUZANNE (*avec une compassion assez détachée*)

Mon pauvre petit Philippe...

PHILIPPE

Brisé... Tout est brisé... Tout est perdu... Moi qui croyais... Ah! malheureux!

PÉRICAUD (*venant se planter devant lui*)

Oui, malheureux que vous êtes! Malheureux rhéteur à grands sentiments, à belles phrases, qui voulez jouer un jeu pour lequel vous n'êtes pas fait. Comment avez-vous le front d'extorquer au peuple sa confiance, étant sans force ni courage? Comment osez-vous, avec une

âme débile, assumer de si rudes tâches ? Vous êtes un rêveur, vous vous grisez de vos périodes et vous vous prenez pour un homme d'action. Vous demandez à vos dupes le sacrifice de leur vie et vous ne sacrifiez rien de vos passions. Des hommes vont mourir pour vous, et vous gémissez comme une femme, à cause d'une femme. Vous êtes odieux, mon cher, et vous êtes ridicule... Ah ! si je m'étais mêlé de votre besogne, moi, j'aurais maté mon cœur, aboli mes sens. J'aurais voulu n'être qu'une volonté, toujours et tout entière tendue pour la bataille. J'aurais cru trahir ma cause, si j'avais distrait pour mes propres jouissances la moindre parcelle de ma force ou de ma pensée... Allez ! vous vous êtes fait passer pour un révolutionnaire, vous n'étiez qu'un *dilettante*, un comédien de révolution.

PHILIPPE

Hélas !..,

SUZANNE (*tout à fait détachée*)

Comme il souffre !

PÉRICAUD

Hé ! ne le regrette pas. Ce n'est pas un homme. Moi, je suis un homme. J'ai l'œil prompt, le poignet ferme, la tête solide. Et j'ai de l'argent. *Nous* avons de l'argent Suzon... C'est pour t'en gagner que je suis parti. J'en ai, je te l'apporte. Je pardonne, j'oublie tout... Dix millions ! Tu seras belle. Tu seras partout la plus belle. Partons. A cent mètres d'ici, ma voiture attend. Nous sommes à Paris dans deux heures, ce soir, à Londres... Et vive la bonne vie !

(*Elle sort rapidement. Il la suit et jette, en haussant les épaules, un regard méprisant à Philippe anéanti.*)

QUATRIÈME ACTE

La nuit. Une grande place éclairée par la lune. Au milieu, la statue de la Liberté, portant un rameau d'olivier. — De temps en temps, des lueurs d'incendie rougissent le ciel ; des explosions retentissent au loin ; des détonations et des feux de salve se rapprochent.

I

DOLIVET, LEROND, NUMÉRO 5, PLUSIEURS INSURGÉS

(*D'autres arrivent successivement, parmi lesquels Numéro 9. Assis sur les marches du piédestal, Lerond se bande la jambe. La plu-*

part des autres sont blessés, en désordre, les vêtements souillés. Ils portent des armes de toute sorte.)

LEROND

C'est la troisième que je vois. Bon dieu! C'est la troisième qui rate.

NUMÉRO 5

On a pourtant fait ce qu'on a pu. Les trois quarts des miens sont par terre.

DOLIVET

Ça prouve du moins qu'ils sont venus. Chez moi, la moitié de la division a manqué.

UN INSURGÉ

Chez nous aussi.

UN AUTRE

Chez nous, on n'était pas trois cents. Quels lâches!

LEROND

Ils sont bons pour brailler dans les réunions publiques et pour débiter des boniments dans les cabarets. Mais quand il s'agit de risquer leur peau,..

DOLIVET

C'est de la valetaille. On arrive à leur faire croire qu'ils sont des hommes, à force de les échauffer. Ils jurent qu'ils sont des hommes et qu'ils le prouveront... Ah! là là! C'est de la valetaille. Ils n'entendent pas plutôt claquer le fouet de leurs maîtres qu'ils se jettent à genoux, demandant pardon, dénonçant leurs frères, livrant leurs enfants... Mourir pour ça, ma parole! on ne s'en consolerait pas. Mais ce n'est pas pour eux qu'on meurt.

LEROND

C'est pour l'Idée.

NUMÉRO 5

Bast! Comme disaient ceux de Milan : Mourir d'une balle dans la tête ou d'un coup de bayonnette dans le ventre, ça vaut encore mieux que de crever de faim un peu tous les jours.

(*Par la droite accourt un insurgé.*)

L'ESTAFETTE

Alerte, citoyens!

(*Tous se redressent nerveusement et se groupent.*)

DOLIVET

Quoi?

L'ESTAFETTE

Ceux de la neuvième tiennent toujours dans le cimetière. On peut mordre encore un coup de ce côté-là. Qui est-ce qui vient ?

TOUS (*tournés vers Dolivet*)

Tout le monde ! Allons, marche !

NUMÉRO 5 (*ricanant*)

Dans le cimetière... C'est la bonne place. On est tout rendu.

DOLIVET

Le ralliement est ici ; l'ordre est d'attendre le chef ici.

L'ESTAFETTE (*avec fureur*)

L'ordre !... le chef !... Assez, hein ? Allons, vous autres !

TOUS (*prêts à s'élancer*)

A la mort ! marche !

NUMÉRO 9 (*entrant par la droite, suivi d'un petit groupe*)

Pas la peine. C'est fini.

(*L'élan tombe aussitôt. Sombres, ils se dispersent sur la place.*)

PLUSIEURS VOIX

Nous étions trahis.

LEROND

On est toujours trahis.

NUMÉRO 9

C'est vrai ! Dans mon secteur, le dépôt de dynamite était enlevé. Le plan d'attaque ne m'est parvenu qu'à deux heures. Et quand j'ai marché, je me suis cassé le nez contre la troupe. Il en pleuvait...

NUMÉRO 5

Ils ont tout su comme s'ils avaient assisté au Conseil. Il est arrivé douze régiments d'un coup, dans la matinée.

NUMÉRO 9

Et des régiments de choix, pour sûr : ceux des garnisons *chic.* Rien que des chouans de l'Ouest et des officiers de la haute. Tous les kaiserlicks et les calotins. Ils étaient enragés. Sur la place de la Liberté, quand on a commencé, ils ont massacré jusqu'au dernier les badauds qui se sauvaient, les boutiquiers qui se cachaient, les femmes, les enfants, les chiens...

UN INSURGÉ

Avant de nous avoir approchés, ils avaient du sang jusqu'aux genoux.

DOLIVET

Ils en ont maintenant jusqu'au ventre... Et nous, qu'avons-nous tué ? Qu'avons-nous détruit ?... Dans six semaines, il n'y paraîtra plus. Toutes ces richesses, toutes ces jouissances que notre labeur avait enfantées pour d'autres, et dont nous étions exclus, elles ne seront point anéanties avec nous. Le fruit de notre pensée, l'effort de nos bras subsistent après nous, pour la félicité de nos spoliateurs... Ah ! comme elle serait douce, la catastrophe qui engloutirait cette société maudite en même temps que nos débris !... Mais non. Nous n'aurons pas achevé de pourrir que les dernières traces de notre rage seront effacées. Notre esclavage est fécond, notre révolte est impuissante. Nous ne savons même pas détruire, pour notre suprême joie, ce que nous avons su créer pour la joie de nos ennemis. Nous sommes déçus et dupés jusque dans la mort.

UN INSURGÉ

Ah ! ah ! Voilà Philippe.

(*Murmures et mouvements.*)

II

LES MÊMES, PHILIPPE, GÉRARD

(*Par la gauche entre Philippe, balafré, sans armes, escorté de Gérard, le fusil à la main et de quelques hommes. Les insurgés s'écartent sur son passage sans rien dire, l'air irrité ; quelques uns haussent les épaules. Philippe parcourt lentement des yeux la scène ; les regards évitent le sien.*)

PHILIPPE

Camarades...

NUMÉRO 5

Plus de phrases ; c'est fini.

LEROND

C'est fini, citoyen ; tu as mis ta tête au jeu...

PHILIPPE

Je l'apporte.

LEROND

A la bonne heure !... C'est nouveau... Les autres fois, j'ai vu les chefs disparaître au moment de payer. Toi, citoyen, tu paieras. Il y a trop de siècles que des millions de misérables souffrent et meurent obscurément pour défrayer la scène où les grands *cabots* jouent sans danger leurs rôles à succès... Désormais, celui qui commandait et qui n'a pas vaincu doit mourir.

PHILIPPE

Je mourrai... Pourquoi faut-il que tant de nos braves amis soient tombés avant moi !... Vous, du moins, camarades, conservez-vous pour les revanches prochaines...

DOLIVET

Comment ?

NUMÉRO 5 ET NUMÉRO 9

Puisque c'est fini !

PHILIPPE (*avec colère*)

Non, ce n'est pas fini,... ce n'est jamais fini !... Parce que la fortune et les hommes nous ont trahis, parce que nous avons succombé, le peuple est-il condamné sans recours à la servitude ? L'humanité succombe-t-elle avec nous ? Allons donc ! Combien avait-il fallu de révoltes et de sang pour arriver où nous étions hier ? Combien faudra-t-il encore de révoltes et de sang pour arriver au but ? Chaque pas en avant de notre race est marqué par une bataille... Eh bien, à la bataille toujours !... Notre exemple reste, et nos idées germeront : nos cadavres leur serviront d'engrais... Amis, la Révolution ne s'arrête jamais, la Révolution n'est jamais vaincue... Vive la Révolution !

TOUS

Vive la Révolution !

(*Détonations.*)

PHILIPPE (*rapidement, montrant la gauche*)

La maison carrée tient encore ; ils attendent du canon pour l'enfoncer. Rentrez-y par la poterne de la rue Danton. Quand ils auront resserré leur cercle, ils seront sûrs de vous y tenir tous. Au moment de l'assaut, vous descendrez aux caves ; la dernière communique avec l'égoût... Alors, le feu à la mine. Vous êtes loin, la maison saute, on vous croit exterminés... Bonne chance !... Vite !... Adieu.

(*Ils sortent à gauche.*)

III

PHILIPPE, GÉRARD, LEROND

PHILIPPE (*à Lerond*)

Va-t'en, camarade !

LEROND

Non, citoyen. C'est la troisième que je vois, c'est la troisième qui rate : j'en ai assez... (*regardant à droite*) Ah ! ah ! ça ne sera pas long.

PHILIPPE

Gérard, va-t-en, je le veux.

GÉRARD

Non, Philippe. J'ai vécu avec toi, je ne vivrai pas sans toi. A quoi bon ? Pour quoi faire ? Je n'ai plus au cœur que du mépris.

PHILIPPE

Gérard, Gérard, ce n'est pas toi, pourtant, qu'*elle* a trahi...

LEROND (*qui les contemplait, bondit*)

Elle ?... Une femme !... Je l'aurais juré. Ah ! tu ne t'es pas battu pour vaincre ; tu t'es battu pour mourir ; et voilà pourquoi nous sommes vaincus... (*Irrité*) Malheureux !... (*Avec désespoir*) Quelle misère ! quand ils n'ont rien là (*il se frappe la poitrine*), ils sont des scélérats et des lâches, ils nous vendent pour de l'argent ; quand ils sont de vrais hommes, ils nous oublient pour une garce... (*Regardant à droite, il met un genou en terre pour épauler*) J'ai encore une cartouche...

(*Philippe a reculé au pied de la statue, regardant vers la droite, la main sur l'épaule de Gérard appuyé sur son fusil.*)

VOIX (*à droite*).

Feu !

(*Feu de salve. Les trois hommes tombent.*)

IV

MOUCHARDS

(*Une nuée d'agents envahit la scène.*)

PREMIER MOUCHARD

(*Penché sur le corps de Philippe*) Messieurs, la République est sauvée... (*Il ôte son chapeau*) Vive Monsieur le Président !

LES MOUCHARDS

Vive le Président ! Vive Anatole ! Vive l'Empereur !

Urbain Gohier

FIN

Le Vœu d'être chaste (1)

II

— J'ai fait mes affaires à la bête hombrée, confiait-il au séminariste : quarante sous, rien qu'au dernier tour, deux *remises en préférence* que j'ai gagnées à ce grigou d'abbé Bascans. Il faisait une tête ! Dieu qu'il est laid, cet animal là, quand il perd ! Nous allons nous régaler à ses dépens chez mademoiselle Trémège...

Il ouvrait en même temps la porte d'une pâtisserie, une boutique dorée où des gâteaux attendaient en montre, patients, éternels, sous leur moustiquaire de gaze...

Gilbert se récusait d'avance ; il n'avait envie de rien prendre. Et Curvale, engloutissant coup sur coup trois meringues :

— Vous ne savez pas de quoi vous vous privez, mon cher, disait-il. Ces meringues se fondent en touchant les lèvres, et légères avec ça ! Rien de tel pour activer la digestion, surtout si on les additionne d'un verre de malaga, n'est-il pas vrai, Mademoiselle Reine ?

Indulgente et flétrie, avec des gestes mignards qui mettaient en valeur les restes d'une beauté jadis éclatante et qui ne démissionnait pas encore, mademoiselle Reine avait déjà servi les verres, la bouteille...

Gilbert se récusait de nouveau.

— Ni faim, ni soif ? nous allons donc boire à votre santé, Mademoiselle et moi, souriait le desservant, en saluant du verre à la hauteur de l'œil la belle pâtissière. Ce malaga vous met de la gaieté dans le sang ! concluait-il en faisant claquer la langue.

— Il n'est pas mauvais, paraît-il, acquiesçait mademoiselle Trémège. Monsieur le président, quand il me fait l'honneur de s'arrêter chez moi, ne manque pas de s'en faire servir un petit verre.

— Et il a le goût fin, notre président, ajoutait l'abbé Curvale ; il s'y connaît en douceurs !

(1) Voir *La revue blanche* des 15 décembre 1899, 1er et 15 janvier et 1er février 1900.

La dépense soldée, on sortait et l'abbé s'empressait d'instruire son camarade. Le président était l'amant de mademoiselle Reine ; une liaison de vingt ans, un vieux scandale qui ne scandalisait plus personne. Et il en énumérait d'autres à la suite, il dénonçait des adultères connus, nommait des faux ménages, des gens graves, bien pensants acoquinés avec des drôlesses ; d'autres, plus circonspects, gardaient leur décorum à Villefranche, faisaient la fête à Toulouse...

Ces propos offusquaient Gilbert. Des calomnies peut-être ; et puis, quel intérêt pouvait avoir un prêtre à divulguer ces mauvais exemples ?

— C'est un sujet de conversation comme un autre, s'excusait l'abbé Curvale. Tant pis pour ces tartufes, d'ailleurs ; il n'est pas mauvais de les démasquer...

— Mais, puisque vous savez ce qui s'y passe, chez cette demoiselle Trémège, qu'allez-vous faire chez elle ?

— Manger des meringues, pardi !

— Et trinquer avec une créature de mauvaise vie !

— Baste ! un vieux morceau, une figure bonne à guérir les gens de l'amour ! que voulez-vous qu'on suppose ? Et puis, ne confondons pas les genres, s'il vous plaît. La vertu n'a rien à faire avec la pâtisserie, n'est-ce pas ?

L'abbé Nohèdes quittait un moment son contradicteur, pour prendre, chez le pharmacien, les remèdes destinés au curé de Bazerque. Puis ce fut une station au bureau de tabac où l'abbé Curvale fit une ample provision de cigares et de cigarettes.

— Tout à l'heure, en carriole, nous grillerons une sèche ; qu'en dites-vous ?

Devant la porte des Trois-Rois, la voiture attendait, les brancards en l'air, une méchante jardinière prêtée à l'abbé par un de ses paroissiens. On attelait, et — en route !

Dans un tonnerre de ferraille, le véhicule mal graissé s'en allait au gré d'une poulinière sans amour-propre, que les coups de fouet et les injures de l'abbé ne parvenaient pas à émouvoir. Et c'était, devant les voyageurs, la défilade à perte de vue des arbres pareils, au bord de la route plate, entre des cultures monotones.

L'impatience du conducteur se calmait bientôt, bercée à l'amble paisible de la bête.

— Baste! nous avons le temps après tout, se résignait-il. Nous avons gagné notre journée sans rien faire, et la pauvre bête s'est époumonée ces temps-ci à herser les emblavures. Laissons-la marcher à son idée. Il suspendait les rênes à la lanterne de la voiture, roulait une cigarette : Pour me désempâter la bouche affirmait-il. Ce malaga de la vieille Trémège est trop sirupeux. Je l'engagerai à changer de fournisseur. Il fumait à à larges bouffées, se carrait sur le siège. Le huit-ressorts est un peu dur, ricana-t-il. N'importe. Il fait bon ici. Reniflez-moi cet air. Après un bon dîner, c'est exquis. La pluie de ces jours derniers a rafraîchi l'herbe; on dirait que c'est le printemps qui recommence. Les plantes elles-mêmes s'y trompent. Les chèvrefeuilles refleurissent dans les haies. Sentez-vous leur odeur? Il avait happé une brindille fleurie au passage, l'avait portée à sa bouche; il la mâchait, la respirait en même temps. Est-ce que ça ne vous dit rien à vous, ce parfum-là? Heureux mortel! Vous avez le sang tranquille. Moi, ça me fait un effet! il me semble que j'ai des fourmis par tout le corps.

— Vous devriez-vous mortifier en rentrant, réciter quelques chapelets, lire un chapitre de l'Imitation, insinuait Gilbert.

— Et boire des tisanes rafraîchissantes. Merci. Je connais l'ordonnance. Prier? Mais je ne fais que ça du matin au soir! C'est comme si vous recommandiez à un cordonnier de faire des souliers pour calmer son tempérament. Non; je me connais; mon remède à moi, ce qu'il me faudrait, ce serait de voir du nouveau, de courir l'aventure.

— Faites-vous missionnaire!

— Missionnaire, c'est bientôt dit. Et la maman, que deviendrait-elle, comment ferait-elle pour vivre avec mes trois petits frères, là-bas, à Toulouse. Sans moi, sans les sous que je leur envoie de temps en temps, ils n'iraient pas loin, les petiots. Non, mon cher; je suis à la chaîne : il faut que j'y reste. Je ne me plains pas, d'ailleurs. Les journées passent; ce sont les soirées qui sont dures. Ma femme de ménage s'en va le soir, dès qu'elle a fini de laver sa vaisselle; je suis seul.

— Seul — avec le bon Dieu, commentait l'abbé Nohèdes.

— Avec le bon Dieu; c'est entendu; et avec le diable aussi. Et le diable me tente; il me parle : Abbé Curvale, pourquoi ne sors-tu pas un peu, puisque tu en as envie? Tu es bien bon de

te gêner. Va donc passer un moment chez les Capirol ; ils sont là, porte à porte avec le presbytère. Personne ne te verra entrer ni sortir. L'homme est un bon vivant, la femme, une dégourdie, une vive la joie. On déboucherait l'eau-de-vie ; on ferait du punch ; on rirait... Je cède quelquefois...

— Et vous avez tort, mon ami. Les mauvaises langues...

— Oui, je sais ; on raconte que la Capirole est ma maîtresse. On vous l'a dit à vous aussi. Et vous l'avez cru. Vous dites non par politesse, mais je sais bien, au fond, ce que vous en pensez. Eh bien, tant pis pour ceux qui le disent et pour ceux qui le croient. Je ne peux pourtant pas me condamner à vivre comme un hibou.

— Songez à votre robe, à la dignité du sacerdoce...

— Ma robe, ma robe !... Mais dites donc l'ami, vous qui faites le prêcheur, est-ce que votre robe vous empêche d'aller tous les soirs faire la partie chez madame Mériel ? Prenez garde, mon cher Nohèdes. Pour être mieux habillée, la tentation n'en est que plus dangereuse. Elle est jolie, mademoiselle Claire, et elle n'a pas froid aux yeux, autant qu'il m'a semblé. Elle s'ennuie à Bazerque et son fiancé est un assez piètre compagnon. Il n'a pas fait de la prison comme mon compère Capirol — oh ! huit jours seulement pour une batterie à l'auberge, et il avait eu la main un peu lourde — mais il ne vaut pas beaucoup plus cher, le futur gendre de madame Albanie : un coureur, un ivrogne, et la dégaine d'un imbécile avec ça. Mademoiselle Claire ne doit pas avoir beaucoup d'agrément avec lui. Et vous êtes là, vous ; soit dit sans vous offenser, vous y êtes plus souvent qu'à votre tour. Entre son galant officiel et vous, comment voulez-vous que la donzelle ne fasse pas la différence ? Elle la fait, soyez-en sûr ; sa petite tête travaille. Je ne vous ai vus qu'une fois ensemble ; mais ça m'a suffi.

— Quelle idée !

— Je vous dis que ça y est. Je connais les femmes un peu mieux que vous, n'est-ce pas ? La petite vous allongeait de ces coups d'œil... C'était pendant qu'on tressait les guirlandes de buis pour la procession, chez madame Albanie. Vous travailliez côte à côte. Je l'ai vue faire, allez, elle se frottait à votre soutane comme une chatte...

— Assez, abbé Curvale, assez ! Vous calomniez une honnête fille.

— La calomnier, moi? et pourquoi donc, s'il vous plaît? Parce qu'elle a le bon goût de vous préférer à son grand dadais de fiancé. Elle est libre après tout, et vous aussi. Vous n'avez pas prononcé vos vœux, que je sache. Le temps de laisser repousser la tonsure!

— Mais il n'y a rien, absolument rien, entre mademoiselle Mériel et moi, je vous le jure.

— C'est bon, je ne vous demande pas vos secrets. J'ai voulu seulement vous avertir. Méfiez-vous, si vous n'êtes pas encore amoureux; l'amour vous guette. Mais si vous succombez, comptez sur moi, disposez de moi; je suis votre homme...

L'abbé Nohèdes ne savait plus s'il devait se fâcher ou rire de ces offres de service. L'ingénuité de ce cynisme le désarmait.

— Je vous remercie de votre bonne volonté, dit-il; mais je n'en ai que faire. Mademoiselle Mériel ne pense pas plus à moi que je ne pense à elle. Votre imagination a fait tous les frais de ce mauvais roman. Laissons cela, je vous en prie. Parlons plutôt de vous; vous êtes sur la mauvaise pente, abbé Curvale. J'ai peur pour vous, peur et pitié. Venez me voir; je tâcherai de vous faire du bien à ma façon... Si bas que vous soyez tombé, vous pouvez remonter encore, reprendre votre aplomb. Venez, je prierai pour vous, en attendant.

Cahin-caha, la jardinière faisait son entrée à Bazerque. Comme elle passait devant la maison des Mériel, une croisée s'ouvrit au premier étage, la figure de Claire apparut.

L'abbé Curvale esquissa un sourire.

— Priez pour moi, soit, dit-il, mais ne négligez pas de prier pour vous.

III

Un soir, à l'heure du bézigue, Gilbert trouva un nouveau venu installé au salon, chez les Mériel, un monsieur entre deux âges, en tenue de bicyclette.

— Mon ami, M. le vicomte de Viraben, présenta Adrien de Favaron.

La petite figure en bec d'oiseau, falotte, avec un soupçon d'impertinence, s'inclina légèrement devant l'abbé, l'œil clignotant sous la vitre du monocle.

Le nom du personnage n'était pas nouveau pour Gilbert. Il revenait à tout moment dans les propos d'Adrien, accolé à quelque souvenir de ses années toulousaines, à un incident de cotillon, à une affaire de duel, à un scandale de cabaret. M. de Viraben était connu, presque célèbre à Toulouse et aux environs, dans le monde où l'on s'amuse.

Il y tenait l'emploi d'homme à la mode, d'homme à bonnes fortunes. Ses cravates faisaient autorité ; les jeunes cercleux attendaient l'inauguration de ses complets, de ses faux-cols, pour adresser leurs commandes au chemisier, au tailleur. La chanteuse qu'il applaudissait, debout à une fin d'acte à la sortie des fauteuils d'orchestre, la jeune femme dont il patronnait l'entrée dans le monde avaient chance de réussir.

Adrien avait débuté sous ses auspices, quand il était venu *faire son droit* à Toulouse. Viraben l'avait abouché avec les usuriers les plus complaisants, avec les cocottes les plus en vue ; il avait présidé à son premier duel, au dîner de crémaillère qu'il avait donné en mettant dans ses meubles la belle Anita, des Folies-Toulousaines... C'était son maître, c'était son dieu.

Mais que venait faire ce monsieur à Bazerque? Comment s'était-il décidé à un déplacement si vulgaire, à une époque de l'année où il est séant de figurer sur les listes d'étrangers à la montagne ou aux bains de mer ?

L'explication était un bail à renouveler, quelques changements d'exploitation à introduire dans une ferme récemment héritée aux environs de Bazerque. Dès son arrivée dans le pays, en descendant du train, le vicomte s'était enquis de l'ami Favaron, et comme il ne l'avait pas rencontré chez lui, il était venu le relancer chez ses futurs beaux-parents. Et il s'excusait de son indiscrétion, il se levait déjà, prêt à se retirer.

— On se couche tôt à la campagne... souriait-il.

— Jamais avant dix heures, affirmait Claire. Et elle obligeait le vicomte à se rasseoir. On vous tient, on vous garde, ajoutait-elle.

— A condition que vous ne changiez rien à vos habitudes, acquiesçait M. de Viraben. Je gage que vous alliez faire la partie, quand je suis arrivé. La table est prête et Monsieur le curé est impatient de battre les cartes. Le bézigue, peut-être ? Très passionnant, le bézigue. Cependant, pour ce soir, on pour-

rait peut-être... Avez-vous quelques jeux de whist, vieux ou neufs... peu importe. Oui ? Eh bien alors, je propose d'organiser un petit *tata*... pardon, un baccarat. Oh ! le baccarat des familles à un sou la fiche.

— Un sou? mais c'est énorme! objecta en riant Mme Mériel; et puis, nous n'avons pas de fiches.

— Les haricots feront l'affaire : la fiche agricole!

Claire battait des mains, excitée, heureuse. L'arrivée du vicomte faisait événement dans sa vie. Il était comme l'annonciateur de ce monde brillant dont son mariage allait lui ouvrir les portes, de ce pays du plaisir, vers lequel s'élançait, toutes voiles dehors, son rêve, à demi émancipé déjà, de petite bourgeoise de campagne. Elle n'avait d'yeux, elle n'avait d'oreilles que pour M. de Viraben. Il l'avait associée à son jeu et leurs visages se frôlaient, leurs doigts se mêlaient à tout moment, en maniant, en relevant les cartes. Le vicomte tenait la banque. Claire s'était chargée de payer les tableaux, et quand les haricots montaient en tas devant elle, après un bel abatage ils s'amusaient à chercher l'emploi de leurs bénéfices.

— Il y en a au moins pour quarante sous! s'exclamait l'ami d'Adrien. Qu'allons-nons faire de cette fortune? Vous ne vous laissez pas tenter, Monsieur l'abbé? demandait-il à Gilbert qui les regardait faire.

— Monsieur l'abbé est bien trop sérieux, expliquait Bernard Mériel. Il méprise le jeu. Il fait semblant de s'intéresser à la partie, mais je suis sûr qu'il récite son chapelet en dedans...

— Monsieur l'abbé est simplement un ignorant, répliquait Gilbert ; il travaille à s'instruire.

Gilbert s'instruisait en effet. Il cherchait à comprendre Claire. Cervelle légère, créature de nerfs et de caprice, il la connaissait telle et depuis longtemps ; mais qu'elle se fût prise d'un goût si vif, si immédiat, pour cette caillette surannée de Viraben, qu'elle gobât ses fadaises, qu'elle s'esclaffât de rire aux plaisanteries que le vieux beau empruntait aux plus périmés almanachs, cela tout de même le déconcertait un peu. Et quel besoin de se jeter si ostensiblement à sa tête? Sans doute, Mme Mériel et l'abbé Resongle n'étaient pas des témoins bien incommodes, ni des juges bien redoutables. Bernard non plus, ni même Adrien, qui se rengorgeait comme d'un succès personnel du

triomphe de son ami. Mais il était là, lui, et la petite emballée avait l'air de le narguer par moments, de l'obliger à s'apercevoir de sa toquade.

Cependant on avait servi le thé. Adrien avait demandé du punch, et comme il n'était pas assez fort à son gré, il l'additionnait d'alcool, se versait rasade sur rasade. Son optimisme débordait alors, il risquait des plaisanteries, hasardait des banco, pontait coup sur coup des quantités de haricots fabuleuses. Et comme il avait eu vite fait de perdre son enjeu, il jouait maintenant des hectolitres sur parole. Quand l'abbé Resongle, un peu ahuri de ses allures, donna le signal du départ, le vicomte avait gagné la récolte d'une année.

— Bonne occasion pour manger un *cassoulet*, disait-il, en prenant congé. Je vous invite tous demain matin à Laplagnolle...

Mme Mériel s'excusait ; elle avait une lessive en train. Mais elle consentait à laisser aller Claire et Bernard. Adrien, naturellement, était de la partie.

— On va s'amuser, bravo ! s'exclamait Claire.

— Surtout, tâchez d'arriver de bonne heure, recommandait le vicomte. La baraque est à l'abandon depuis la mort de ma tante, et je compte sur vous pour tout organiser, Mademoiselle Claire. C'est vous qui serez la maîtresse de maison.

La vie de Claire changea brusquement à partir de ce jour là. Le déjeuner à Laplagnolle fut suivi de plusieurs invitations à Bazerque. Du village au château, les quatre amis ne faisaient qu'un chemin. Les négociations pour le bail à terme du domaine n'avançaient pas ; plusieurs candidats avaient été successivement écartés. Puis ce fut un projet d'irrigation, une prise d'eau qui devait tripler le revenu des prairies. Et comme tout cela devait prendre du temps, M. de Viraben s'était décidé à faire venir ses chevaux et ses voitures de Toulouse. Le château quelque peu délabré avait reçu la visite des tapissiers ; des meubles anciens, dénichés au galetas où les avait déportés la tante défunte, avaient changé l'aspect des salons ; d'heureux élagages pratiqués dans les massifs du parc avaient ouvert des perspectives sur l'horizon des collines lauraguaises que couronnait, aux jours clairs, le feston des Pyrénées. On s'installait, on pendait la crémaillère dans un grand dîner suivi d'un bal cham-

pêtre où les châteaux du voisinage avaient été conviés. Puis ce fut un pique-nique aux Pierres de Naurouse, paysage recommandé dans les guides, et, bientôt après, une partie de pêche au canal. L'élan était donné. Les beaux fils, les belles madames du canton accouraient, émoustillés. Les couturières de Villefranche étaient réquisitionnées pour mettre au point les toilettes de l'année dernière. Un vent d'aimable folie passait sur tout le canton.

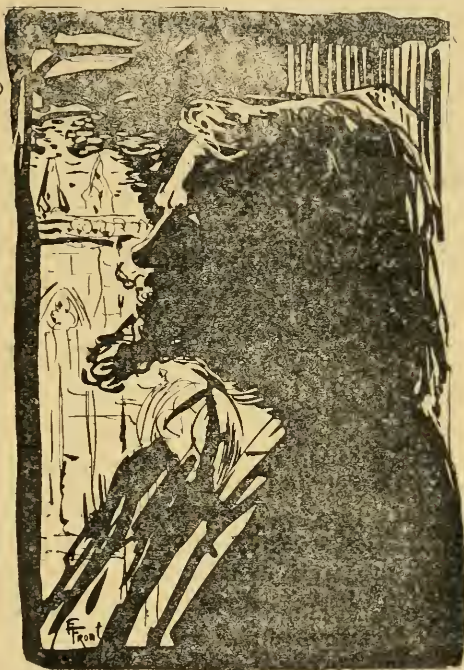
Elle ne s'ennuyait pas, la petite Claire. C'était des combinaisons à trouver, des modèles de costumes, de coiffures. Enfiévrée, elle chiffonnait des étoffes, feuilletait des journaux de modes, des albums du Bon-Marché. Le vicomte cherchait, combinait avec elle. Il était le bon conseiller, le guide infaillible, l'initiateur et l'arbitre. Le soir, au bal, Claire triomphait. Les amis d'Adrien, dragons permissionnaires à la moustache, conquérante, conducteurs jurés de cotillons, papillonnaient autour d'elle. D'imposantes douairières, de vielles fées royalistes descendues de leurs créneaux l'accueillaient, la cajolaient. On s'étonnait seulement un peu de son intimité affichée avec le seigneur de Laplagnolle ; on en chuchottait, on en souriait dans les coins. Décidément, c'était une fiancée bien nouveau jeu, cette petite Mériel, et Adrien de Favaron était un fiancé bien débonnaire. Bernard et lui, quels étranges chaperons pour une petite personne de ce tempérament ! Adrien n'était là que pour la montre ; il gardait la chaise de sa fiancée pendant les quadrilles, suppléait au besoin un valseur absent. La danse n'était pas son affaire ; le meilleur de son temps, il le passait au buffet à ingurgiter les sandwiches et les rafraîchissements variés dont l'ami Viraben l'avait chargé de dresser la carte. Encore un peu novice pour aborder les manèges du flirt, Bernard, après avoir plastronné un moment dans quelque embrasure, avoir frôlé des épaules nues et respiré des gorges troublantes, allait tenir compagnie à l'ami Favaron. Les deux futurs beaux-frères en tenaient une dose à la fin de la soirée, quand le beau Viraben leur ramenait Claire, une Claire lasse et fripée, grisée de compliments et de valses. Et c'était avec des paroles pâteuses et des gestes mous, qu'ils la reconduisaient, qu'ils l'aidaient à remonter en voiture.

(A suivre.) Emile Pouvillon

« Louise », drame social

« Voilà l'plaisir, Mesdam's. voilà l'Plaisir ! »
(*Louise*)

— « *La Ville m'a donné la Fille... — L'amour de.la Fille te donnera la Ville !* » Au-dessous, Paris illuminé gronde, chante, danse dans son brasier. Eux, et Elle, ne font qu'un aspect d'un multiple personnage ; elle en est aussi, la petite chiffonnière qui, attirant de ses bras la ville que le soleil éveille, murmura : « *Est-ce que les bons lits, les belles robes, comme le soleil, ne devraient pas être à tout le monde !* » Aussi, le trottin qui soupire : « Quand je suis dans la rue, tout mon être prend comme feu... une voix mystérieuse me poursuit parmi les bruissements de la rue et m'enjòle... c'est la voix de Paris, c'est l'appel au plaisir ! » Etc... Et le couple enamouré résume :



Nous sommes toutes les âmes que brûle
La sainte flamme du Désir !

Multitude affamée de pain ou de bonheur, c'est-à-dire de jouir pra tous les sens, c'est-à-dire de vivre, c'est donc toi le premier personnage : nous tous. Et l'autre, Paris ; non purement le Paris tentateur de Balzac et Zola : en perpétuel panorama, ses mille cris et chansons — symboliques —, à la nuit ses millions de lumières, âmes allumées, représentent, toujours présent, non un décor pittoresque, mais cette multitude encore. Seulement, tout à l'heure les individus, ici, leur masse, la Foule : l'éternel double aspect de l'homme. Les Anciens, où l'individu s'absorbe dans le citoyen, n'offrent que des conflits particuliers, politiques, nationaux — l'homme et ses passions — ; mais d'eux à nous, la forme seule diffère, la vieille Fatalité



IIᵉ Acte.
Le Noctambule (*rejetant son manteau en arrière*) :
— Je suis le plaisir de Paris !

n'a que changé son nom. Sans fin le conflit de l'homme et la nature, du moi intérieur et l'extérieur, le « drame d'une conscience »: Pauline, Félix... lutte morale rendue sensible d'un Polyeucte — toi ou moi — contre le « monde », chair, considération des hommes et le reste ; Bérénice, lutte de Titus ou son ombre Antiochus contre soi ; et tels, Hamlet, Prométhée, Lohengrin ou Solness, et tel Parsifal. De même ici : point ne s'agit de revendications prolétaires ou libertaires, il s'agit d'êtres qui veulent vivre ; le drame n'est anarchiste ni socialiste, il est social : l'époque a transposé le conflit (1) ; c'est entre l'individu, l'« unique » en soi et le même considéré comme cellule d'une société anonyme et centralisatrice multiformément. Social de présentation extérieure, l'essence du drame reste humaine et sensuelle. Et c'est d'être sensuel qu'il devient profondément « théâtral », et d'être théâtral qu'il prend une signification sociale. Voici.

Le théâtre doit être sensuel pour être théâtral. Voici le thème. L'œuvre dramatique, « Louise », par exemple, devant son public.

(1) « L'art est destiné à devenir social. » (1890. *Enquête sur l'évolution littéraire :* réponse de Mirbeau).



III acte.
Louise (*éperdue*). — Suis-je sur la terre ? Je marche dans une féerie...
Julien (*montrant la ville illuminée*). — Regarde ton domaine !...

Celui-ci en ignore tout, ou s'il en connaît quelque chose, c'est pis, car l'imagination déforme les données vagues ; intéressé, un rien anxieux, « attendant quelque chose », s'attendant à tout, préparé à rien. L'auteur, lui, a tout prémédité : c'est son rôle ; par les cent voix, les mille voix de ses interprètes, son clavier d'acteurs, de décors, les jeux de la lumière et du geste, et par la musique, et par le silence, par une conspiration de tous les sens enfin, il va pétrir mille, deux mille cœurs humains, et puis demain deux mille autres, et dix fois, cent fois... il va les pétrir, il le faut, et dès la première fois. Sinon il est perdu.

Voilà le vrai drame : celui que la scène agite est le pur moyen, la pure occasion de celui-ci, à la fois que son vêtement visible ; le drame que noue et dénoue aussi bien que le théâtre, le barreau, la chaire, la tribune, la rue, tout lieu où l'individu interpelle directement la collectivité. Et chaque fois qu'il résultera une modification durable, insignifiante ou profonde, dans l'âme d'elle, le seul drame social possible se trouve accompli. Quel que soit l'épisode de la scène et

quelle que soit la scène. Puisque c'est le conflit mental transporté et qu'il ne s'agit que de cela, que tout revient là.

L'action du livre diffère absolument. Plus question de masse humaine à remuer, mais une semaille de dialogues où l'auteur entreprend séparément, à froid, chaque lecteur, discussion d'homme à homme, de cerveau à cerveau, multipliée par le nombre des interlocuteurs. Celui-ci n'a pas compris, cet autre se lasse, ils referment le livre? ils le rouvriront, dans un mois, dans un an, dans dix, eux, ou sinon, un autre : qu'importe? le livre demeure, toujours prêt, *toujours le dernier qui parlera*.

Mais au théâtre ! plus d'homme devant l'homme, plus de convaincre qu'il s'agit : frappe ! on veut que tu frappes ! plus des hommes : la Foule ! une nouvelle individualité, multiple, complexe, instable surtout, et inconnue, et dont chaque être, désindividualisé, ne représente plus qu'une cellule. Comment agir sur une foule ? l'auteur — tous — l'ignorent, puisqu'ils ignorent comment, une fois enfouis dans elle, ils agiront, et qu'elle-même, au moment où elle agit, elle n'en sait rien. Oui il a tout prémédité, elle, rien : et cela annule à l'avance tous les effets de sa préméditation ; il a préparé quoi ? un savant bélier, merveilleusement efficace à effondrer un mur, il rencontre une mer qui se dérobe devant lui.

Le livre est tenu de convaincre, mais il a cinq cents pages pour cela, cinq cents pages pour creuser, développer situation, caractère, idée ; dédaigné du lecteur contemporain, l'éternité lui demeure, puisqu'il demeure. Le dramaturge a trois heures — quel vertige ! un mot, pour révéler une âme. Il ne recule pas :

Ah ! je ne croyais pas qu'il fût si près d'ici !

et Hermione est aussitôt connue ;

Mais tout, s'il est ingrat, lui parle contre moi !

A ce cri d'Agrippine, Racine eût pu arrêter son *Britannicus*.

« *Belle journée !* » dit benoitement le sergent de ville, « l'ordre social » comme s'exprima Gavroche, et l'argument de « *Louise* » s'ouvre à nous. Un geste (« *N'enfoncez pas ainsi votre chapeau sur vos yeux*... » dit Shakespeare à Macduff) qualifie un désespoir effroyablement muet. Un jeu de lumière, de timbre : la fanfare de l'épée s'évanouissant aux bois pendant que s'éteint le foyer dans la hutte de Hunding (*La Valkyrie*) ; l'errement de Roméo sous les fenêtres des Capulets (*Roméo*, de Berlioz) (1) ; ou la plainte mélodique endormant Paris, au 3e acte de *Louise*... Mais si le mot, le geste, ne porte pas ? pis : porte à faux ? L'auteur se voit lui-même une vague de cette mer à soulever ; mais qu'il touche juste, quelle formidable puissance ! il devient comme une force de la nature.

Cette infranchissable distance du livre au théâtre, n'en avoir pas tenu compte annule à la scène tant de drames voulus sociaux, Dumas

(1) Alfred Ernst.

ou Curel : ils dissertent, et l'action vole ; ils veulent convaincre, et l'action s'arrête ; le héros a prononcé le mot à longue répercussion morale : méditons..., mais le partner a répondu, on lui réplique, et la méditation est loin ! Au lieu que : quelle thèse soutenue en dira autant que le vieux Tisserand de Hauptmann vomissant de faiblesse, ou dans *l'Epidémie* de Mirbeau, le Conseil municipal faisant de ses sièges curules des chaises percées ? — Autant en va des choses les plus apparemment compliquées — tel l'illustre « bateau » psychologique monté par les emmêleurs de cheveux féminins coupés en dix-huit : Charpentier jette dans les bras de Julien Louise comme Wagner dans ceux de Tristan ou du Hollandais, Ysolde ou Senta. — Elles les voient : elles les suivent. Pourquoi ? parce que ; pourquoi ? elles n'en savent rien — ni nous ; pourquoi ? parce que le cœur, c'est-à-dire les sens, ont leur raison où la raison n'a rien à connaître : et que *le théâtre est une synthèse sensuelle*.

Frénésies amoureuses ou meurtrières, tout au théâtre revient là ; la qualité du spectacle se mesure au mobile que leur donna l'auteur ; l'ordre de l'émotion est la seule chose qui différencie Eschyle de d'Ennery. Tout n'est qu'amour chez Wagner ; le ressort de *Parsifal* est la pitié, cet amour, comme des *Deux Orphelines*. Au fond il ne s'agit que de vie, la vie d'une conscience exprimée par les sens : Le Désir ; la minute où Faust ne désire plus, il tombe, le temps s'arrête, et tout est consommé. Exprimer un désir, l'implanter au cœur des écoutants. *Louise* est le poème du *Désir*, mais le désir particulier aux êtres de ce temps, la désespérée lutte de l'individu contre une collectivité anonyme qui l'engloutit, l'asphyxie. « Tout être a le droit d'être libre, tout cœur a le devoir d'aimer ! » crie Julien, et Louise, un peu plus tard ; exactement ce qu'exprime Wagner dès la *Défense d'aimer* : la pensée, le désir, qui nous obsède tous.

Elle nous obsède tous ; mille l'ont scéniquement transposée. Et cependant, à *Louise*, il sembla que ce fût la première fois : pour la première fois nous y entendions l'accent que nous y mettions, l'accent de notre époque et notre race. Réciproquement à ce que plus haut j'essayais d'indiquer, c'est pour être social et sensuel qu'est « théâtral » son drame : l'un de nous, sans disserter, a imagé ce que nous sentons tous. Mirbeau (*Mauvais Bergers*) a signifié déjà l'universel besoin de respirer oppressant l'individu actuel ; or, son *Droit à la Beauté*, bien qu'il le revendique pour le peuple, fait son drame la pétition de l'élite intellectuelle qui conçoit la jouissance sous sa forme supérieure. Charpentier en réalité ne proclame nul droit, il crie, il fait par ses personnages, ses figurants, ses décors, sa musique, crier : Je veux jouir ! nous voulons jouir ! Ce que tous ressentons : social parce que sensuel.

« Voyez, tout ce grand peuple pleure ! »
(MICHELET.)

Il doit être théâtral pour être social. — Au sortir du théâtre et

pendant plusieurs jours, prise de délire, toute une cité grecque courut ses rues en chantant l'air d'*Andromède :* « Amour, tyran des dieux et des hommes! » *Les Perses* d'Eschyle fit se ruer sur l'orchestre Athènes, près de massacrer les Choreutes travestis en Perses.



Tels excès sont moins à craindre par une époque qui, émoussant nos sens, d'autre part rapetisse le théâtre : salons où des bateleurs folâtres ou graves content des anecdotes pour nous faire passer le temps. Aussi Wagner exige, en des solennités comme religieuses, à intervalles longs, les questions les plus hautement et universellement humaines exposées de telle sorte que le « simple » y communie avec le « sachant ». Les fêtes de la Convention voulaient déjà ressusciter l'apothéose qu'en Grèce un peuple se dressa, et que nos réunions publiques et cavalcades officielles ne réalisent qu'imparfaitement. En ce point spécial, ils semblent avoir échoué : remontant trop haut, ils ne prirent garde qu'en place d'un chœur de citoyens, d'individus, nous avons la Foule : exactement l'inverse. Les fêtes médiévales, mystères, entrées, etc.... et dont la Messe fit le centre, leur eussent éclairci cette intervention de la foule, du plein air (1). *Parsifal* même, sans la machinerie, l'hypnotisant crépuscule, le silence amoureux d'auditeurs choisis et préparés. *Parsifal* au grand jour, en grand'place, devant des électeurs, la choquante, et dangereuse, parodie des messes! Wagner le vit : il interdit *Parsifal* à la scène. Choquante, en France, du moins... du reste nous sommes en France... sommes surtout en XIXe s., même hors de France. De sorte que, éteinte notre lampe et nous dans la rue, s'il nous faut un Christ, nous préférerons encore, faute de mieux, au Christ de Parsifal, le Christ de Jehan Rictus.

Et Wagner approuverait, puisqu'il pensait tel, et se voulut moderne, rien que moderne (2); naître en plein nationalisme allemand néo-helléniste, et néo-germain, a seulement trahi l'expression, la présentation de ses idées. Et comme coutumièrement on s'arrête à l'apparence, on s'imposa — chose plaisante, pas en Allemagne : en

(1) *Les Maîtres Chanteurs*, ce véritable couronnement de la Muse, eut dû avertir Wagner : que ne fit-il descendre en place publique son dernier acte : un demi siècle de gagné!

(2) Comme Catulle Mendès le reconnut, lui premier (dans *Richard Wagner*).

France ! — que fable est synonyme de mythe et moyen âge de symbole. Le Mystère, le Symbole ? ils courent nos rues en chapeau haut de forme en plein midi.

Il s'agit de savoir les rencontrer. J'ajouterai même qu'en France on ne les peut voir que là ; c'est-à-dire que le Français a peu le sens rétrospectif ; l'éloignement lui rapetisse les objets ; on pensa que pour révolutionner l'art français il suffirait de fouiller les légendes françaises, comme Wagner les germaines. Mais il n'y a jamais eu de légendes en France : il y eut de tout temps des romans d'aventures, des romans fantastiques, des contes grivois, des cantilènes sentimentales, la Table-ronde et le Cuvier, Guillaume d'Angleterre et les Trois princesses « vole, mon cœur vole ! »—mais rien de mythique, de symbolique, de mystérieux, rien de légendaire, en aucun temps. Et en tout temps, les seules œuvres selon le génie de la race furent celles issues de spectacles contemporains. Il est assez significatif que nos trois plus grands et plus symbolistes génies : Rodin, Puvis de Chavannes, Carrière, firent jaillir le symbole et le mystère, de la pure observation directe : « Je ne prends peut-être pas assez de croquis dans la rue, dit Rodin. » De même la littérature et le théâtre : on se demande en vertu de quoi le drame musical ferait exception !

Une grande, une immense reconnaissance est due à Alfred Bruneau, qui eut le courage de commencer l'œuvre que Charpentier couronne : restituer au théâtre l'humanité, la vie, — qu'allaient, sous le couvert de Wagner et malgré lui écraser des conventions, des formules factices plus délétères encore que celles dont Wagner nous délivra. Gustave Charpentier, poète et musicien et avec cela, ouvrier constant de la présentation matérielle — mimique, mise en scène, décoration, jusqu'aux moindres détails, a mérité non seulement que Catulle Mendès déclarât « réalisé le rêve de toute sa vie, le drame musical » ; mais donné à l'art social, c'est-à-dire à l'art humainement éternel, un accent qui n'avait pas été donné. Certes la scène française inaugure un cycle dont il faut tout attendre, pour avoir en si peu d'années après les *Mauvais Bergers*, les *Fossiles*, *Ubu-Roi*, la *Noblesse de la Terre*, et le sublime théâtre de Courteline, produit la *Louise* de Gustave Charpentier.



FÉLICIEN FAGUS

Notes

politiques et sociales

DES MOTS

M. Loubet, président de la République, veut la paix; M. Fallières, président du Sénat, souhaite l'apaisement; vêtu de vert, M. Deschanel, président de la Chambre, appelle la pacification. Et *le Temps*, honnète, se réjouit. — La période héroïque est close, où ce brave homme-là, pour sauver des coupables, eut la hardiesse de gracier un innocent; où, pour une République hors de danger, cet autre brave homme eut le civisme de sévir avec faiblesse contre des malfaiteurs d'ordre public; où ce petit grand homme-ci, alors qu'il y avait courage, donc devoir, à manifester une opinion, et la bonne, se fit la violence, par raison d'impartialité, de n'en montrer aucune. — Etant *modéré*, on est las bientôt; on est las, non de se dévouer à la chose publique, mais de s'y dévouer en action, en lutte, sans calme, sans paix, sans « rien à faire ». Etant *politique*, on est las de ne pas serrer toutes les mains; on est au regret d'avoir rompu, dans une mêlée de révolution, les groupements accoutumés des hommes et des mots, et au souci de les retrouver, commodes par une longue pratique, et démontrés, à l'épreuve, inoffensifs et peu gènants. Etant *sage*, on est inquiet que des « idées », de simples idées, aient pu secouer le pays, contre des intérêts, contre des passions : on est effrayé qu'un peu de justice pour un seul mène les esprits à plus de justice pour tous, que les promesses démocratiques risquent enfin d'être prises au mot; on est effrayé que les temps puissent ètre proches. Etant *bon français*, on est en deuil, et à nouveau en désir, d'une France amorphe, sans agitation parce que sans idéal, sans violence parce que sans vie, mais bâtisseuse de cafés-concerts mondiaux et de bazars universels. — C'est la paix, enfin la paix. Trève de faction, trève d'action. La République est en bonne marche : ses ennemis ne sont pas confondus; mais l'Exposition approche. La Justice est en route : ses ennemis relèvent la tête; mais l'Exposition n'attend pas. Nous nous devons tous aux chalands des deux mondes. Embrassons-nous, Du Lac, embrassons-nous, Mercier, puisque l'étranger nous regarde.

C'est là ce que veut justement le pays, nous dit M. Fallières, nous dit M. Deschanel, nous écrit *le Temps*. — Où dicte-t-il cette volonté, le pays ? — Dans des élections dont un chacun est content, qui ne prouvent donc rien; dans des élections de caractère restreint, fragmentaire, factice, qui donc ne sauraient, normalement, rien prouver. Il est normal aux conseils généraux, il est normal de même aux collèges d'élection sénatoriale, d'être routinièrement moutonniers. Des moutons ne font de l'histoire que par exception, lorsqu'ils sortent de leurs

herbages traditionnels : car alors seulement il se produit « quelque chose ». — Ainsi la quasi-unanimité des conseils généraux, réclamant, en août 1898, une répression, à la cavagne, de l'agitation dreyfusarde, n'avait pas d'importance, étant l'acte normal d'une bourgeoisie inintelligente et irréfléchie, naguère encore revancharde. Mais ainsi, par contre, la quasi-unanimité des conseils généraux, encourageant, en août 1899, le ministère « de défense républicaine », prenait une grande signification, étant l'expression agissante, quoique par un instrument mauvais et presque inconscient, de l'énergique volonté populaire subjacente, qui, aux heures graves seulement, donne ce branle décisif à ces « représentations », sinon factices. — Ainsi, de même, moutonnière, une élection sénatoriale n'a pas de signification : le peuple n'y a pas agi. Modificatrice, elle en prendrait une capitale : car le peuple aurait voulu.

Mais nos hommes politiques, lorsqu'ils pensent, pensent que M. Charles Benoist est un profond publiciste ; ils ne comprennent donc rien à la réalité contemporaine. D'autres pensent par autrui : alors ils pensent par M. Deschanel. Et les révélations de ce savant et disert raisonneur en les choses de la politique sont que nous avons besoin... de la séparation des pouvoirs. Ce jeune homme manque de discrétion. Sa dissertation, non contente d'être filiale, est puérile. Même parlant à des académiciens, il aurait pu abuser moins de la permission que, bon gré mal gré, nous leur donnons, ainsi qu'à nos politiques, d'être ignorants avec autorité. — et paraître se douter que la doctrine en question, au sens où il la reprend, n'est même plus défendue dans les manuels de première année de droit. Mais le couplet final de la paix, de l'apaisement, de la pacification a tout emporté.

Cependant M. Waldeck-Rousseau, président du Conseil, et le citoyen Millerand, ministre du commerce, s'en vont à Saint-Mandé pacifier, eux, la question sociale. « Il faut que le capital travaille, il faut que le travail possède. » Et *le Temps* se réjouit. — Certains cherchent à saisir au juste le sens de la formule applaudie, et demeurent perplexes dans une alternative : ou bien elle est simplement, en mode aphoristique, d'une part l'affirmation contestable qu'une baisse de l'intérêt rendra impossible le pur rentier, et d'autre part la banalité connue — et fausse — que le développement des entreprises par actions et la possession très divisée de ces actions par beaucoup tendent à supprimer l'exploitation capitaliste (ce qui est ne pas entendre le sens exact du processus capitaliste dénoncé par les théoriciens « réfutés ») ; ou bien elle est au vrai, sous forme alambiquée, le principe collectiviste que la solution future à la question sociale sera la propriété du capital, mais de *tout* le capital, par les travailleurs, mais par *tous* les travailleurs. Truisme inexact ou contresens non voulu : *le Temps* admire. — Mais cet homme est honnête homme, et le seul, dans le personnel ministrable, capable d'avoir fait ce qu'il a fait. Et il mérite pour cela, et il a, de droit et

de devoir, l'appui ferme et sincère de tous les républicains consciencieux. Cette force est un mystère pour les « malins », pour les « politiques », L'éloquence de M. Sarrien est songeuse : pourquoi, moins que les autres, cet homme parle-t-il pour ne rien dire ? La profondeur de M. Ribot est troublée : pourquoi cet homme qui déjà n'a pas eu l'envie d'être ministre, n'a-t-il pas du moins l'angoisse de ne l'être plus ?

FR. DAVEILLANS

Petite Gazette d'art

PEINTURES, DESSINS, PASTELS DE RAMON PICHOT (1)

Zuloaga, Sunyer, Nonnell Monturiol, Ricardo Canals, Dario de Regoyos, Santiago Rusinol, Durrio le céramiste..., l'Espagne se revit dans une poignée d'artistes énergiquement racés, menue monnaie, mais de même titre, également purs d'alliage, de ses plus somptueux hérauts. Ramon Pichot en est, fièrement. Apre, mais sans l'incisivité féroce de Nonnell Monturiol, c'est aux siens pourtant que plutôt s'apparentent son crayon, son pinceau. Apre, mais sans non plus dans l'enluminure la violence sombre du précédent. Il ne doit pas être Catalan, celui-là, ou bien, un plus affable soleil l'a visité : volontiers il jette de joyeuses taches claires, enroulées en écharpes, au torse de ses Grenadines, Grenadines enjouées presqu'autant qu'en la montmartroise orientale hugolesque :

A Juana la Grenadine
Qui toujours chante et badine
Sultan Achmet dit un jour...

ou les déverse, flaques de fleurs, sur les flancs dévorés de soleil du cap de Creus, en illumine l'orageux azur de mers presque africaines.

L'Espagne de Monturiol fleure la chair humaine grillée, l'Inquisition et les miquelets de 1809; et Goya. L'Espagne de Ramon Pichot, mauresque, peut-être, si l'on veut, mais plutôt quasi provençale; mais, comme pour prévenir le soupçon de fadeur, un crucifié à la bouche tordue, telle que de damné, une « expiation » de semaine sainte, lugubre comme une messe noire, d'autres, ramènent le relent, l'affreux et voluptueux relent espagnol : de chair humaine ou macérée ou torturée.

FÉLICIEN FAGUS

(1) Galerie Hessèle, rue Laffitte.

Notes dramatiques

Théâtre-Antoine : **La Gitane**, drame en quatre actes de M. Jean Richepin ; **En Paix**, drame en cinq actes et six tableaux de M. Louis Bruyerre. — *Athénée-Comique :* **L'Homme à l'Oreille coupée**, comédie en trois actes de M. Francis de Croisset ; **Un Amant délicat**, comédie en un acte de M. André Picard. — *Odéon :* **Les Fourchambault**, comédie en cinq actes d'Emile Augier.

Ces notes auront cette fois-ci un aspect macabre dont nous nous excusons. Lorsqu'elles paraîtront elles seront, en ce qui concerne *la Gitane* et *En Paix*, vaguement nécrologiques. Ces deux drames défunts auront quitté l'affiche. D'autre part, la pièce de M. de Croisset a été lamentablement mutilée par les ciseaux d'Anastasie. Enfin les *Fourchambault* appartiennent à la catégorie des pièces momifiées, qu'on ne saurait extraire des nécropoles dramatiques sans qu'elles se réduisent instantanément en poussière.

Quelle mélancolie dans ces comptes-rendus morbides ou funéraires !

La *Gitane* a donc regagné le pays des vieilles lunes, ces lunes dont l'éclat romantique argente si volontiers les métaphores du poète. On peut regretter le sort précaire de ce drame, mais non s'en étonner. Lorsque Jean Richepin, ami des gueux et des truands, faisait cheminer par les routes libres son chemineau odéonien, le public français, amateur d'héroïsme en chambre et d'ailleurs docile à la suggestion du vers, acquiesçait de la tête et des paumes. Il comprenait — sans s'y associer autrement — les revendications du routier à qui il faisait volontiers cent mètres de conduite ; et quand le nomade y allait de son accès de lyrisme et s'enthousiasmait

Pour toutes les forêts avec tous leurs oiseaux,

il évoquait sans effort, notre excellent public, ses Meudons hebdomadaires et ses Chavilles familiers.

Mais les mêmes périodes tumultueuses, lancées en simple prose par des bohémiens étranges, dont les mœurs, d'ailleurs superficiellement analysées, l'étonnent, ne produisent plus sur sa sensibilité le même effet exaltant. Que sont ces gens ? Qu'ont-ils avec lui de commun ? Pourquoi aiment-ils d'une façon si paradoxale ? Qu'est-ce qui justifie leur attitude campée et leur fierté matamore ? Est-ce leur aimable goût pour le vol qu'ils pratiquent avec une superbe indifférence, même au dam des savantasses nigauds qui les hospitalisent ? Qu'est-ce enfin pour une gitane que cette dignité du « capitanat », dont il est constamment question sans que jamais on nous renseigne d'une façon précise ?

Ces réflexions interrogatives arrêtent l'élan du public et l'empêchent de s'intéresser, sinon de s'émouvoir, à l'aventure, d'ailleurs présentée sans adresse, de ce jeune mari girouette qui voudrait bien pouvoir tournailler sans catastrophe de l'épouse légitime à la fille de bohème. Malheureusement celle-ci est intransigeante en amour et exclusive, ce qui d'ailleurs n'est nullement une caractéristique de l'amour zingari. Elle comprend qu'on tue et qu'on se tue pour elle ; elle est pour l'amour explosif. Son trembleur d'amoureux n'a pas le désir assez véhément pour se débarrasser de sa femme par des moyens à la Crébillon père : il est de ces civilisés pusillanimes qui ont pour la cour d'assises une horreur salutaire. Il se défile, si j'ose m'exprimer ainsi, et la gitane en est quitte pour faire expier à son chef-esclave Hourgno, autre timide que l'on souhaiterait plus fréquemment énergique, sa fureur d'avoir été aimée *à la française* et non *à la bohémienne*.

Le fâcheux, c'est qu'on n'est jamais avec la gitane et qu'on accepte de trop bon cœur que son amour pyrotechnique soit dédaigné. La partie aurait été gagnée par le poète s'il avait eu le bonheur ou l'habileté de transformer tous les spectateurs en autant d'amants éventuels de sa Rita. Malheureusement, si l'occasion leur avait été offerte de le devenir, combien auraient accepté d'enthousiasme ?

L'accueil peu favorable qu'ont reçu les dernières œuvres de M. Jean Richepin provient certainement de ce qu'il semble s'être imposé de ne présenter à la scène que des catégories de personnages d'exception, des castes d'individus en dehors de la vie commune et de la vie courante. Si encore ses truands, ses gueux, ses gitanos, ses flibustiers se différenciaient profondément les uns des autres ! Si les incidents dramatiques auxquels ils sont mêlés provenaient précisément de ce qu'ils sont gueux, truands ou gitanos, il n'est pas douteux que cette littérature exceptionnelle pourrait encore offrir un intérêt assez vif. Malheureusement tous ces *déclassés* se ressemblent et sous d'autres costumes reparaissent avec les mêmes âmes, hantés des mêmes préjugés (car ils ont aussi leurs préjugés) et ressassent les mêmes lieux-communs. L'apologie du grand soleil, de la grand'route, de la liberté et de l'amour débarrassé de tous scrupules moraux ou sociaux peut devenir un thème à développements prévus et par conséquent un lieu-commun aussi insupportable que la théorie antipodique de l'amour dans le mariage chère à Emile Augier.

Et puis ce théâtre exceptionnel, forcément conventionnel (car ces gitanos, ces gueux et ces truands sont de vieilles connaissances romantiques dont M. Richepin ne s'efforce pas assez de rajeunir le caractère traditionnel et légendaire par une documentation sérieuse) est en plus anachronique et sans sincérité possible, parce qu'il ne correspond à aucun des soucis *vrais* de notre temps. C'est tout le drame social, des *Tisserands* aux *Mauvais Bergers*, qui a remplacé le théâtre picaresque, né de Don César de Bazan. Il n'y a plus de *déclassés* réguliers comme aux époques monarchiques, en lutte avec

la société qu'ils menacent du dehors. Le conflit aujourd'hui, plus intense et plus grave, est à l'intérieur même du groupement social, *entre les classes*, et c'est à ce débat, vraiment solennel et tragique, que le poète des *gueux*, devenu celui des *prolétaires*, devrait nous faire assister.

Ces objections que nous faisons en toute sympathie à un poète dont on ne peut pas ne pas aimer le goût pour les indépendants, nous semblent expliquer l'indifférence du public aux dernières dramaturgies de l'auteur du *Chemineau*. Il a de belles qualités de véhémence et d'éloquence qui peuvent être des qualités dramatiques. Il ne lui manque que de traiter des sujets d'une *humanité* plus générale et plus prochaine.

La Gitane, qui est au fond une tragédie presque classique et non sans curieuses analogies avec *Andromaque* (parfaitement !), a été vaillamment défendue par Mlle Mellot, souvent excellente dans les passages de force, mais dont le rôle trop continument tendu n'utilise pas assez les dons exquis de tendresse et de charme ; de Max, dont le rôle ambigu de Hourgno ne servait pas très heureusement les grandes qualités dramatiques ; Mme Marie Laurent, douairière du drame, et Mlle Suzanne Desprez, que nous attendons prochainement dans un rôle moins sacrifié. Antoine pour le plaisir de jouer un abbé et de porter une soutane s'était contenté d'un rôle de cinq lignes, laissant au malheureux Marsay le poids d'un rôle terriblement périlleux !

Quelques jours avant *la Gitane*, le Théâtre-Antoine avait donné la première représentation d'un drame en cinq actes de M. Bruyerre, d'une esthétique exactement contraire à celle de M. Richepin. Il est impossible d'user de procédés dramatiques plus différents : entre ces deux œuvres, il y a toute la distance du romantisme le plus large au réalisme le plus strict.

En Paix est une œuvre poignante, fortement construite et généreusement inspirée qui fait le plus grand honneur à l'auteur. De tels ouvrages confèrent au théâtre une importance sociale que regretteront seuls de lui voir prendre les gens résolus à le reléguer parmi les divertissements digestifs. De tous les problèmes actuels qui devraient solliciter l'attention des législateurs en ce temps où la liberté inscrite haut sur toutes les murailles se garde bien de descendre dans les mœurs, il n'en est pas de plus angoissant que celui des séquestrations arbitraires, et M. Bruyerre l'a violemment et presque brutalement porté à la scène. Nous ne saurions trop l'en féliciter.

Il est sans doute regrettable qu'il n'ait pas mis plus de mesure dans le choix de ses personnages ; qu'il ait fait de son docteur Collas un véritable médecin de mélodrame ; qu'il lui ait donné en l'interne un complice gratuit et injustifié ; qu'il ait laissé supposer dans la seule de ses filles qui aime et défend Varambaut des mobiles intéressés (la question du testament au premier acte), etc., etc.

Mais ces réserves n'atteignent en rien la conception générale de l'œuvre, qui est haute et de grande portée ; ce sont simples maladresses d'exécution qui d'ailleurs n'apparaissent qu'à la réflexion et lorsqu'on a fini par dominer l'émotion intense que provoque la représentation de ce drame intime d'une singulière puissance. Le ressort de cette tragédie bourgeoise est ici, comme dans l'admirable pièce de M. Emile Fabre, cette effroyable question d'argent qui suscite des complots aussi ténébreux aux divers étages de nos maisons modernes que faisait la possession du pouvoir dans les palais cornéliens.

Le théâtre réaliste a produit peu d'œuvres aussi fortes et aussi heureuses qu'*En Paix*. Il est difficile avec une simple combinaison de faits très voisins du fait divers d'intéresser plus vivement et d'émouvoir plus violemment. Cette conception de l'art dramatique d'où sont exclus systématiquement les conflits psychologiques, les chocs sentimentaux et les heurts d'idées nous paraît stérile, mais il faut reconnaître que cette fois M. Bruyerre en a tiré un spectacle scénique d'un intérêt saisissant.

La représentation a été digne des époques héroïques du Théâtre-Libre. Gémier a fait du docteur Collas une figure d'une vérité admirable ; Antoine a remarquablement gradué les différentes phases du martyre de Varambaut. Arquillière et Janvier, dans des rôles plus effacés, complétaient une interprétation impeccable.

L'Homme à l'Oreille coupée, de M. Francis de Croisset, n'avait nullement scandalisé la censure avant la première représentation. Elle avait à juste raison accordé son visa et il semble bien que Gandillot a écrit sur ce sujet une lettre définitive. La censure n'avait ni *matériellement* le pouvoir ni *moralement* le droit d'empêcher la représentation de cette comédie licencieuse.

Matériellement parce qu'elle est une institution abolie et qui depuis trente ans n'a plus d'existence *légale ;* c'est en effet par pure routine qu'auteurs et directeurs sollicitent un *visa* sans valeur et d'ailleurs sans efficacité, puisqu'on peut le retirer avec la même facilité qu'on l'accorde.

D'ailleurs, en interdisant l'ouvrage de M. de Croisset, le ministère de l'intérieur a excédé ses pouvoirs, puisque son intervention pour être légitime aurait dû être nécessitée par un scandale quelconque, des désordres dans la salle, comme il advint pour *Thermidor*. Or ce n'était pas le cas, le public ayant fort bien accepté la donnée scabreuse de l'auteur et favorablement accueilli les plus risquées de ses plaisanteries.

Moralement, parce que la censure ne pouvait sans impudence s'opposer à la représentation de l'*Homme à l'Oreille coupée*, après avoir laissé passer depuis des années les gravelures des revues de fin d'année. (*Qui êtes-vous, mon enfant ? — Je suis la balance automatique, mettez deux sous dans ma petite fente*, etc.), les chansons ordurières

des cafés-concerts et autres pornographies, sans compter l'humide quatrième acte du *Vieux Marcheur*.

La censure ne pouvait donc refuser un visa, qu'il était d'ailleurs purement bénévole de solliciter. Le retrait de ce visa fictif est une mesure inadmissible et contre laquelle nous ne saurions trop protester. Il y a là une question de principe : tant que l'ordre public n'est pas troublé, toute intervention gouvernementale est nettement illégale.

Ceci dit, nous serons à l'aise pour regretter que M. de Croisset, dont le talent n'est pas ici en cause, ait cru devoir choisir un sujet aussi équivoque et gênant. Son *Homme à l'Oreille coupée*, devenu *Une Mauvaise Plaisanterie* est à notre sens une œuvre regrettable ; mais elle n'était regrettable que pour l'auteur, et les spectateurs des premiers jours n'avaient nullement paru partager nos susceptibilités. Après tout, il y a dans la littérature du XVIIIe, chère à tant de ces critiques qui ont si exagérément fulminé contre Francis de Croisset, nombre d'œuvres auprès desquelles cette comédie libertine paraîtrait d'un ton anodin.

Elle était précédée d'un acte de M. André Picard dont nous regrettons de ne pouvoir, dans ces notes rétrospectives, parler plus longuement. Il y a dans *Un Amant délicat* un don d'analyse psychologique et d'ironie d'une saveur rare. Le dialogue de M. André Picard, d'une langue très solide, est plein de trouvailles, et la conduite de ces quelques scènes témoigne d'une habileté réfléchie et minutieuse qui nous autorise à attendre de ce jeune auteur des ouvrages plus amples et d'un tour plus large.

Ces deux comédies ont été montées et interprétées avec un soin dont il convient de féliciter M. Abel Deval. La première a été l'occasion pour Clerget d'une excellente rentrée ; il avait à présenter au public un rôle non seulement difficile, mais encore délicat ; il s'en est tiré de la plus heureuse façon. A féliciter également Mlle Bignon et MM. Rosemberg et Séverin.

La pieuse manie qu'a l'Odéon de remonter tous les trois ans une comédie d'Emile Augier est terriblement préjudiciable à la mémoire de ce dramaturge. Il y avait la légende du *Mariage d'Olympe :* l'Odéon s'est fait un devoir de la détruire à tout jamais. Il y avait la légende des *Fourchambault :* l'Odéon s'est fait un plaisir d'y porter une atteinte mortelle. Désormais on admirera Augier de confiance ; on lui consacrera des chapitres dans les manuels dramatiques ; on laissera au répertoire de la rue Richelieu *le Gendre de M. Poirier* (en faisant remarquer cependant que ce gendre avait un autre beau-père, Sandeau, qu'on ne saurait oublier) et on s'abstiendra de ressusciter de vieilles œuvres démodées dont l'intérêt tout historique et documentaire ne justifie pas la reprise. Nous reviendrons au premier jour de loisir sur les *Fourchambault* qui ne sont pas d'une actualité assez saisissante pour que nous leurs consacrions aujourd'hui la

place d'une étude. Disons seulement qu'ils ont été beaucoup trop lentement et solennellement joués par la troupe masculine : l'habitude de la tragédie grandiloquente et du drame à ronron!

Les comédiennes du second Théâtre-Français ont été plus applaudies, Mme Marie Magnier pour ses qualités de verve et de belle humeur, Mlle Grumbach pour sa discrétion et Mlle Sorel pour sa simplicité.

A quinzaine : *le Béguin*, au Vaudeville ; *les Maris de Léontine*, aux Nouveautés : *la Dupe*, au Théâtre-Antoine et *Michel Strogoff*, au Châtelet.

Romain Coolus

Musique

LOUISE

Voici une œuvre de capricieux élan, qui n'hésite pas à s'évader du cercle des anciennes conventions pour se confiner sans peur dans d'autres conventions moins usées. D'accent fort spécial en son étrangeté savoureuse et voulue, elle élève la note réaliste jusqu'au lyrisme, magnifiant en un superbe langage musical la vie des humbles et des miséreux. En M. Gustave Charpentier, Montmartre a trouvé son chantre héroïque et inspiré, un chantre attendri et singulièrement puissant, sachant saisir la poésie des choses coutumières et en célébrer sur le mode majeur l'intense et macabre originalité.

Le sujet de *Louise* est mince ; il relève de l'anecdote. Une fille d'ouvrier quitte le taudis paternel accroché au flanc de la butte sacrée, pour suivre l'éternel séducteur jeune, enthousiaste et plein de ces jolies qualités négatives qui plaisent tant aux demoiselles de tous les temps. La mignonne est heureuse avec son amant qui la grise de déclamations légèrement emphatiques ; mais l'emphase ne nuit pas en certaine circonstance. Le père étant malade, la mère vient chercher sa fille chez le séducteur. Celui-ci consent au départ de la bien-aimée, à condition qu'on la laissera revenir. Louise, rentrée au bercail, s'ennuie. Le père, brave homme, la dorlote, essayant d'endormir ses souvenirs, ses regrets, au refrain des vieilles chansons qui bercèrent sa jeunesse. Louise s'ennuie. Elle entend les mystérieuses voix de Paris qui l'appellent; car elle est un peu mystique ; elle a l'esprit farci des théories que lui souffla son amant : l'union libre, le droit à la liberté, etc. Elle n'a qu'un désir, retourner là où elle connut la joie d'amour. Le père raisonne. Louise déclame et, finalement, après une scène violente, le père chasse sa fille, pour la rappeler immédiatement. Trop tard. L'oiseau a repris son vol et le père maudit Paris.

L'aventure est banale et, ainsi contée, ne semble guère susceptible

d'alimenter quatre actes et cinq tableaux. Mais M. Gustave Charpentier a chargé sa trame de mille dessins de couleurs variées, de détails, d'un pittoresque amusant et, aussi, il a placé auprès de son Idylle — est-ce bien Idylle qu'il faut dire? — une sorte de monstre dévorateur qui n'est autre que « le plaisir parisien ». Parlant de l'œuvre d'Emile Zola, M. Jules Lemaître a écrit un jour : « Parcourez les *Rougon Macquart :* vous trouverez dans presque tous les romans de M. Zola quelque chose d'analogue à cette prodigieuse maison de la rue de Choiseul (*Pot-Bouille*), quelque chose d'inanimé, forêt, mer, cabaret, magasin qui sert de théâtre ou de centre au drame ; qui se met à vivre d'une vie surhumaine et terrible ; qui personnifie quelque force naturelle ou sociale supérieure aux individus et qui prend enfin des aspects de bête monstrueuse, mangeuse d'âmes et mangeuse d'hommes. »

Selon M. Charpentier, aucune fille ne résiste au « plaisir parisien ». Nulle ne reste sourde à ses appels qui ont la douceur des chants de sirènes. Dans *Louise*, le « plaisir parisien » joue le rôle du *fatum* dans la tragédie antique. Non que M. Charpentier se soit donné la peine de nous montrer l'irrésistible attrait de ce plaisir par des exemples sans réplique. Il se contente d'en célébrer sans cesse le charme souverain. A tous moments, de l'immense ville en rumeur, s'élèvent des bouffées de cris prometteurs de félicités, des louanges et compliments à l'adresse de la fille ; l'air de Paris est saturé d'ivresses. La vérité est que M. Charpentier, avec une habileté qu'on ne saurait trop constater, a placé dans un cadre ultra réaliste une façon de féerie ingénue, tendrement perverse, noyée dans une atmosphère de plaisir imaginaire. M. Charpentier aime à ce point Paris que pour lui tout est matière à plaisir dans la vie de Paris. Tout sollicite son attention, le fait penser et rêver, le passionne ; conséquemment tout doit attirer, captiver ses personnages. Et de ce mélange de réalité et de féerie, d'imagination souriante et d'observation amère, de tendre intérêt et de curiosité sans cesse aiguisée, se dégage une sensation curieuse, troublante, non encore ressentie. En examinant la pièce de près, on peut trouver à critiquer. On peut discuter la psychologie des personnages et ceci et cela. Ce qu'il importe de dire, c'est que telle qu'elle est, la pièce de *Louise* ne laisse pas sommeiller l'intérêt. On est pris dès le lever du rideau par la simplicité même du sujet, et les épisodes pittoresques ou pénibles qui s'y rattachent, loin d'affaiblir l'impression générale, la renforcent. Et quand la courte histoire se termine an[illegible]ment, humainement, on ne songe pas à élever d'objection. On subit le dénouement de l'auteur, on accepte l'œuvre en son intégrité et l'on se retire content d'avoir assisté à la représentation d'une œuvre sincère, puisant dans la vie même son principal attrait.

La musique, dans *Louise* est la grande magicienne. C'est elle qui inonde de soleil les tristesses de l'action. Artiste de fière race, M. Char-

pentier possède l'idée, le don de la vie et, à un degré supérieur, l'art d'accommoder les sons, de marier les harmonies, de varier les couleurs, faisant succéder aux vastes envolements lyriques, de doux accents d'intimité, et au tumulte bariolé des gaîtés outrancières, des silences sonores d'un étonnant relief en leur expressive éloquence. Son orchestre changeant d'aspect et de signification de minute en minute ; son orchestre qui chante comme l'orchestre des *Maîtres chanteurs* (avec moins d'autorité, cependant) ; son orchestre qui aime, songe, pleure, se charge d'effluves poétiques, crie l'orgie des bruyantes joies babille, s'esclaffe, croit, raille, se pâme en la tiédeur en émoi des soirées d'amour, tantôt plein de délicatesse émue, tantôt plein de jaillissements et de rutilances ; son orchestre où éclate la divine sève de jeunesse, où bouillonne magnifiquement le flot d'inspiration féconde, son orchestre embellit et enrichit le tout.

La partition de M. Charpentier est un des plus nobles et des plus vaillants efforts d'art qui aient été tentés et réalisés en ces dernières années. Sans s'arrêter aux craintes chimériques qui paralysent trop souvent les meilleurs intentions, dédaigneux des ironies et des colères bourgeoises, M. Charpentier a cherché à faire autre chose et s'est engagé résolument dans les voies nouvelles qu'Alfred Bruneau avait parcourues l'un des premiers. La vie l'attirait, il est allé à la vie. Et, loyalement, sincèrement, il conçut et exécuta son œuvre de liberté. Son instinct d'artiste l'a guidé vers ce qu'il croit être la vérité; son talent a vaincu les difficultés accumulées sur sa route. Où d'autres ne voyaient que des bizarreries, des anomalies, des verrues, lui a vu de la poésie, de la grâce, des sentiments purs, des enfièvrements de passion, des douleurs, des prétextes à développements musicaux. C'est lui qui a eu raison, puisque *Louise* est là frémissante de vie printanière. Ce qu'on ne saurait trop louer chez M. Charpentier, c'est la variété de son inspiration. On le prend volontiers pour un artiste d'excès, ivre de tapage coloré, épris de tout ce qui peut tirer le public de sa torpeur séculaire. M. Charpentier ne fuit pas l'exubérance ; il est fougueux à ses heures ; mais c'est un artiste pondéré, ne s'emballant que quand il le faut, conscient de son vouloir et sachant à merveille où il va. Ecoutez le premier acte de *Louise* où la félicité tranquille et calme des existences médiocres est peinte d'une touche exquise. Ecoutez la symphonie dire le bonheur de la vie des humbles et le père exprimer son amour pour sa fille. Cela est d'un charme infini et discret, d'une émotion vraie qui mouille les yeux.

Pour contraster avec cet intérieur silencieux, voici la rue lépreuse de Montmartre où se traîne la misère sordide, et, dominant les conversations des larves gémissantes, les alertes cris de la rue mettant dans l'air un parfum de poésie populaire et forte ; puis l'atelier de couture avec ses caquetages sans objet, ses babils d'argot, ses montées de drôlerie, ses échappées de farce ; puis le troisième acte qui se passe en un jardinet situé au haut de la butte Montmartre [et] domi-

nant Paris, où Louise et Julien laissent s'ouvrir leur cœur à l'ineffable ravissement,

Il faut les bleus sommets pour les tendres ébats,

où a lieu la cérémonie du couronnement de la Muse dont l'assourdissante folie se glace subitement à l'apparition de la mère venant opposer à la féerie de ce rêve d'une nuit d'été, le froid de la réalité souffrante. Le quatrième acte, ramène l'action dans le logis du premier acte. Son calme, sous le coup des ivresses de liberté de Louise, s'aggrave de discussions irritantes, s'exaspère de rancœurs, de reproches et de menaces, pour aboutir à la fuite éperdue de Louise. Cet acte suprême est admirable d'un bout à l'autre et l'extrême fin notamment est une page hors de pair dont peu de musiciens sont capables.

Comme toutes les œuvres superbes, *Louise* est interprétée remarquablement. Car il est bon de remarquer que les beaux ouvrages trouvent toujours les artistes qu'ils méritent.

Fugère, simple, vrai et grand a trouvé dans le père sa plus parfaite création ; Mlle Rioton possède le visage, la tournure du personnage de Louise. Si le rôle excède ses forces, elle l'a très intelligemment compris et rendu. Peut-être lui souhaiterions-nous moins de sécheresse et plus de poésie. Le certain, c'est qu'elle a effectué un heureux début. Nombre d'artistes, parmi lesquels Mmes Deschamps-Jehin, Vilma, de Craponne, Del Bernardi et MM. Maréchal Vieuille, etc., sont dignes de figurer dans ce bulletin de victoire.

Il devient très difficile maintenant de parler des mises en scène, des décors, des costumes de l'Opéra-Comique. M. Carré est assurément le plus étonnant metteur en scène de Paris, et, pour les auteurs, le plus précieux des collaborateurs.

L'orchestre de M. André Messager fut extraordinaire de précision, de sensibilité, de poésie, de jeunesse emportée, d'ampleur souveraine et de vie. *Louise* triompha magnifiquement. Et c'est un grand bonheur que la réussite complète de cette œuvre d'un poète de la musique. « Le vrai poète, a dit Wagner, n'importe dans quel art il produise, ne trouve de l'inspiration que dans l'observation consciencieuse et sympathique de la vie spontanée, de cette vie qui ne se manifeste que chez le peuple. »

André Corneau

Les Livres

MAURICE LÉON : **Le livre du Petit Gendelettre** (Ollendorff).

Inconnu d'hier, le très jeune Maurice Léon arrivera-t-il à la célébrité par ce livre ? Il a pris, sinon la meilleure, du moins la route la plus courte de la gloire : il s'est tué.

Autant dire qu'il est mort de ce livre, car nulle cause extérieure à son suicide, nulle maladie, nulle intrigue, nulle complicité d'amour : il reste responsable seul, avec ceux qui l'ont fait ainsi, et c'est dans sa seule pensée, qu'ici minutieusement il expose, qu'il sied de découvrir la cause de sa mort lente et compliquée, qu'un coup de pistolet achève. Triste autopsie ! qui peut-être n'intéressera que les spécialistes, psychologues et psychothérapeutes, mais qui intéressera ceux-là passionnément. A chaque page de ce livre on réfléchit, on pense : qu'y a-t-il donc de mortel là dedans ? — Et cela seul suffit à dramatiser tout le livre.

Une robuste préface de Paul Adam nous avertit (nul, je pense, ne pouvait être mieux choisi pour antidoter un tel livre) et par des phrases habilement choisies au cours du livre nous prépare ; puis commencent sans ordre apparent, et continuent sans gradation, sans choix, ces 300 pages où Maurice Léon ne parlera strictement que de lui : « Me commenter, m'expliquer moi-même, me critiquer si profondément que l'on n'ait *plus rien à dire* de moi »... et si, les 300 pages écrites, le « petit Gendelettre » s'est tu, c'est qu'il n'aura trouvé sur lui *plus rien à dire*.

De ces pages, excellentes souvent, il est peu dont je n'eusse voulu souligner quelques lignes ; il en est d'assez remarquables pour mériter de n'ennuyer que les esprits superficiels et que les sots : il en est qui se juxtaposent, se répètent et font, semble-t-il, double emploi ; mais cette obsédante rétrospection est précisément un des plus étonnants caractères du livre ; — il en est dont la forme sèche, non abstraite pourtant, sans hypocrite attrait, étonne lorsqu'on les songe écrites avant vingt ans, et leur aiguë pénétration inquiète ; car plus une intelligence est exquise, plus ses ressorts sont délicats, plus scabreuse aussi sera sa marche, et plus sa réussite hasardeuse. On peut dire que les intelligences remarquables naissent nombreuses, mûrissent rares, tant s'additionnent autour d'elles les causes d'avortement que méconnaissent les médiocres. Le fonctionnement grossier de celles-ci n'est dérangé par rien qui vaille ; tout leur est adjuvant et soleil ; elles s'épanouissent *grosso modo* et ne meurent que difficilement. L'intelligence de Léon fut un instrument délicat, un instrument de précision.

« Mon autobiographie, dira-t-il, je la veux froide, méticuleuse : elle sera douloureuse au fond, douloureuse par l'effort — jamais sûre

de son résultat, doutant de sa sincérité même — vers la vérité nue. » — Une biographie cela ! — Pas un fait, pas une émotion — j'allais dire : pas une pensée, tant l'étude et la critique de la pensée tient lieu de la pensée nouvelle. C'est là l'effort d'Orphée pour apercevoir Eurydice, et son étonnement déçu de n'en saisir jamais que le cadavre. « La pensée que j'étudie ne vit pas dans la même atmosphère que ma pensée » ; autant dire : ma pensée, dès que je l'étudie, est morte.

Qu'Orphée n'avançait-il simplement et sans regarder en arrière ? Eurydice suivait si bien ! — Que Léon n'écrivait-il simplement, sans souci de se voir écrire ? — Ecrire ! — mais écrire quoi ? Maurice Léon n'avait *rien à dire*. Son active pensée fonctionne à vide. Il eût tôt fait de le comprendre, et dès lors c'est ceci même que de page en page il dira. Il s'observera, tentera d'observer sa pensée, son fonctionnement délicat, pour raconter après, non point la première pensée (encore une fois il n'en a pas), mais l'observation de cette pensée et tout son travail désœuvré. « Je veux faire le livre où l'on se fige, où l'on se momifie pour ne pas mourir tout... Je ne pourrai pas être sincère : ce n'est pas moi que je momifierai pour l'éternité. »

Et dès lors ce souci concomitant l'habite : *être sincère*. Il importe de constater que ce souci n'habite et ne peut habiter que ceux précisément qui n'ont *rien à dire ;* comprenne qui voudra pourquoi... Ces quelques phrases de Léon éclairent un peu ce que j'avance : « Je ne sais si je mens ou si je dis vrai ; j'écris, voilà tout... » voici comment parle l'artiste qui a quelque chose à dire — mais Léon ajoute : « Suis-je sincère ? Eh oui ! je suis sincère *comme lorsque j'ai peur de la mort : peur verbale*, qui ne peut pas se traduire par le plus léger battement de cœur ». — Peur verbale, émotions verbales... tout ce que je dirais ici ne pourrait qu'affaiblir *ses paroles* ; aussi bien cette jeune voix qui s'est tue, je voudrais qu'elle parlât encore : « Le mot, dit Maurice Léon, ne dérive jamais chez moi de mon émotion, de ma vision ; il paraît par une *spontanéité acquise* en venir parfois ; en réalité, c'est la nécessité d'écrire, l'habitude qui l'appellent... Pour l'âme artiste, le mot ne fait que rendre imparfaitement l'impression ressentie ; pour moi il la crée presque ; je dis plus que je n'éprouve. » — Et ailleurs : « Réfléchissez sur votre bonheur, sur votre jeunesse, et vous n'en jouirez plus qu'en paroles (1). » — Enfin je veux encore citer cette si clairvoyante phrase, qui désormais prend un accent d'adieu : « Un caractère n'existe pas ; il n'y a que des sensations et des réactions ; les plus fréquentes ne sont même pas les plus essentielles. — Que reste-t-il ? Les balbutiements de l'auteur, et la bonne volonté du lecteur. »

Comprendre tout, ne rien sentir... De nouveau la question se pose : qu'y a-t-il de mortel là-dedans ? — Oh ! rien, peut-être — car enfin, des générations l'ont prouvé : on peut bien vivre ainsi sans en mou-

(1) « Si vous vous mettez à approfondir les choses, vous ne parviendrez qu'à vous faire souffrir », dit sommairement Tolstoï dans *Résurrection*.

rir, sans en trop souffrir même, surtout sans s'en douter. La conscience d'un mal, plus que le mal lui-même, fait le suicide, et l'on prend sans vertu son parti des souffrances très partagées. Mais le monde en tournant change un peu; une souffrance, commune hier, devient plus rare et solitaire, s'exagère par comparaison. Pour beaucoup l'intelligence a suffi: si Léon est mort c'est donc qu'elle commence à ne plus suffire. Le suicide de Léon est important; il y a peu de temps encore on ne se serait pas tué pour cela... Hélas! Léon n'avait pas moins à dire que plusieurs autres d'aujourd'hui *et* qui vivent. — Léon fut plus consciencieux.

Camille Mauclair : **L'Ennemie des Rêves** (Ollendorff).

Certes M. Mauclair est bien de la famille intelligente des Léon ; mais une sorte de ferveur l'anime. Sa pensée, pour n'être pas toujours très autochtone, est véhémente; tout ce qu'il prend s'émeut en lui et se réchauffe ; il fusionne passionnément. Bellement soucieux de tout ce qu'il découvre, il consent de s'instruire encore et se complète incessamment: mais son cerveau modeleur achève vite ; Mauclair ne se critique pas, mais passe ; à la fois penseur et lyrique il semble procéder par bonds.

Parfois quelque excellent article de revue nous fait douter dans quels parages ne poussera-t-il point sa pensée ; — réunis prochainement, je l'espère, en volume ces essais paraîtront peut-être la partie la meilleure de l'œuvre de M. Mauclair, et me seront occasion de louer son esprit généralisateur.

J'avoue que M. Mauclair me plaît moins lorsqu'il généralise ses propres sentiments, comme il fait dans la préface de *l'Ennemie des Rêves*. — Ses sentiments, il les prête à une génération tout entière. Par horreur de l'égoïsme, croit-il, il ne dit jamais Je, mais Nous. L'expérience, peut-être maladroite, qu'il fit de la vie, il aime à la croire celle de tous; et c'est comme telle qu'il la condamne. D'autres peut-être se seront pu reconnaître dans le portrait qu'il fait de « Nous »; moi pas; et qui j'y reconnais surtout, c'est M. Mauclair.

Habile aux avatars, il condamne ce qu'il était au nom de ce qu'il est aujourd'hui; sa nature généreuse et crédule l'y pousse. Depuis la première *Eleusis*, quel chemin parcouru! Ses regards sur son moi d'hier sont hostiles; mais ses erreurs d'hier, il les généralise et s'en échappe ; il les met au présent d'autrui. Il écrit : « Il *leur* faudrait apprendre d'abord à ne plus tant s'analyser eux-mêmes... » etc. ; ou bien : « Le vice essentiel de l'éducation actuelle est d'avoir trop habitué les jeunes hommes à s'occuper constamment d'eux-mêmes, de ce qu'ils sentent. » Ne pouvant reconnaître moi ni les miens dans ce portrait, je préfèrerais lire : « Le vice essentiel de mon éducation était de m'avoir trop habitué à m'occuper constamment de moi-même. » — M. Mauclair continue : « Ils ne sortent de cette étude que pour rêver à ce qu'ils devraient ou pourraient éprouver encore... » Je préfèrerais

lire : « Je ne suis sorti d'*Eleusis*, causerie sur la cité intérieure, que pour écrire *Couronne de Clarté.* »

Au demeurant, peut-être l'extraordinaire malléabilité de M. Camille Mauclair, en nuisant à l'affirmation de sa propre personnalité indécise, lui a-t-elle permis mieux de comprendre, d'adopter et de représenter une génération anonyme. Ce que je lui reproche donc, ce n'est pas de changer, non certes : c'est, prenant chaque changement pour un état définitif, de renier son état de la veille, sans songer que le présent sort du passé, et qu'il dut, à ce qu'il était, d'être ce qu'il est aujourd'hui. Il peut paraître beau de voir un fervent converti renier et brûler l'idole de la veille, mais M. Mauclair est trop intelligent pour avoir fini de changer ; il demeure catéchumène, et si cette ferveur crédule lui fait prendre pour vérité chaque idée qu'il traverse, chaque route qu'il suit pour chemin de Damas, son demain risque fort de renier son aujourd'hui, comme son aujourd'hui, son hier.

Aujourd'hui vive le féminisme. L' « Ennemie des rêves », c'est la femme, et M. Mauclair louera Marthe d'avoir délivré Maxime Hersent de ses rêves : aussi bien les rêves du pauvre garçon tournaient-ils au cauchemar. Mais comme il n'a guère rien en lui que ses « rêves », il y tient. — Maxime Hersent préfera-t-il ses rêves à sa femme, sa femme à ses rêves ? incertitude, drame et option, c'est ce que le livre raconte. La femme en veut aux rêves ; les rêves en veulent à la femme. Maxime Hersent, qui craint d'être dépossédé, commence par haïr la femme. « Marthe l'irritait par une constante pesée de son regard amoureux. Il s'en devinait suivi et s'en croyait harcelé... Il était appris par cœur. » Plus loin, cette excellente remarque : « Et comme il ne savait au juste ce qu'il désirait, ne se donnant ni raison ni tort, il piétinait entre deux regrets. *En réalité il était heureux.* »

La figure de Marthe est assez belle et délicatement tracée : « Elle n'avait pas eu de printemps et ne s'en était pas aperçue. » — Mais pourquoi dit-elle : « Que faites-vous donc tous ? Qu'est-il, votre art ? Un fétichisme de subtilité, un nœud gordien fait de toutes les contorsions nerveuses d'une époque hystérisée. » — Pourquoi dit-il : « J'obéis à la tradition éternelle des artistes, qui est de craindre la femme... Oh ! oui, vous êtes dangereuses,... mais malgré tout nous avons notre domaine, nous fermons la porte derrière nous, nous sommes seuls, quand il nous plaît, face à face, avec notre torture et notre ivresse, humant dans la solitude le poison divin, la plante d'oubli pour la chair vilement vautrée dans le désir de l'éternelle Circé, etc. » — Cela n'est pas naturel.

Les rêves de ce pauvre Hersent paraissent, à travers ces déclamations, si médiocres, qu'on lui pardonne mal d'y tenir. L'ennui c'est qu'aussi l'on pardonne mal à la femme de tenir à Maxime Hersent. — Et pourtant le problème existe et si M. Mauclair eût accepté de n'y donner qu'une solution *particulière*, il nous aurait plus vivement intéressés ; les problèmes psychologiques ne comportent peut-être pas

de solutions générales, et la prétention d'en donner nuit à la peinture des caractères. — Si l'homme est supérieur, la femme aura tort : si l'homme est médiocre, elle aura raison (le plus simple alors serait de le lâcher). Si tous les deux sont « supérieurs », ils auront tous les deux raison ; avec beaucoup d'amour c'est le paradis, avec un peu moins d'amour c'est l'enfer ; question de dosage. S'ils sont médiocres tous les deux, — alors ce sont des discussions infinies, c'est le roman de M. Mauclair. — Ne pas craindre de peindre un héros médiocre, et le peindre sans ironie, preuve d'un grand courage littéraire.

Shakespeare : **La tragique histoire d'Hamlet**, traduction Eugène Morand et Marcel Schwob (Charpentier et Fasquelle).

Il semble que M. Marcel Schwob sente un rapport entre la production hâtive d'une œuvre et le peu de durée de cette œuvre. Il produit moins pour durer plus. Rien ne s'oppose mieux aujourd'hui aux négligences journalistes que son œuvre brève, consciencieuse et très formée. Les fruits les plus sucrés ont les maturités les plus lentes : les *Mimes*, la *Croisade des enfants*, *Monelle*, certaines pages du *Spicilège*, emplirent notre bouche de miel ; notre attente, avec M. Schwob, fut donc sans impatience ni crainte. — Entre temps, quelque traduction, celle de *Moll Flanders* par exemple ; puis des études et des préfaces qui venaient comme pour nous permettre de sentir quelle continuité de pensée reliait entre eux les petits contes.

C'est une traduction encore que nous donne aujourd'hui M. Schwob. Ceux qui diront : ce n'est qu'une traduction ! se méprennent. M. Schwob ne sera jamais ni plus personnel, ni meilleur ; nous le savions déjà plus *écrivain* que créateur : excellent écrivain, cette traduction le prouve autant que les plus délicieux de ses Mimes.

A traduire l'œuvre des grands poètes et des parfaits prosateurs, souvent les plus altiers esprits s'employèrent. Il semble qu'il ne faille pas moins d'un Baudelaire, d'un Leconte de l'Isle, d'un Vielé-Griffin, pour traduire les tragiques grecs, Poe, Walt Whitman ou Swinburne. L'intelligence qu'il faut ici est très grande : l'esprit du traducteur doit pouvoir repenser l'œuvre qu'il traduit.

Au sujet de Hamlet même on a beaucoup parlé ces derniers temps. Mme Sarah Bernhard autant que MM. Schwob et Morand en sont cause. Dernièrement encore M. Montfort proposait à ce drame une clef nouvelle, inattendue et, pour certains esprits, séduisante. — J'ai naturellement moi aussi une clef que je crois la meilleure de toutes — mais laissons à chacun la sienne. Plutôt qu'apporter à mon tour quelque interprétation nouvelle, je préfère relire la claire, fine et simple préface que M. Schwob a jointe à sa traduction. Elle n'explique pas tant l'ensemble, qu'elle n'élucide les points douteux. C'est là ce que l'on attendait et ce que nul mieux que M. Schwob ne pouvait faire.

André Gide

Le gérant : Paul Lagrue.

Arcis-sur-Aube. — Imp. L. Frémont

A propos de la guerre sud-africaine

I. — De l'anglophobie

L'anglophobie, principal ressort de l'attitude actuelle de l'Europe.

Cette unanime sympathie des masses populaires pour les Boers, cherchons à l'interpréter. Repose-t-elle sur la connaissance précise de ce que fut, avant la guerre, la conduite réciproque des deux peuples en conflit ? Est-elle une appréciation passionnée de faits impartialement élucidés au préalable ? Non : outre qu'un mouvement, du seul fait qu'il est commun à plusieurs millions d'hommes, est, *a priori*, exclusif de toute base rationnelle, dans le cas présent cette universelle sympathie pour les Boers, — par l'instantanéité avec laquelle elle est apparue en Europe dès que le mot de « conflit anglo-boer » a été prononcé et avant que l'esprit le plus diligent ait eu le temps de poser seulement les termes du problème, — présente tous les caractères de ce que le vulgaire appelle un mouvement spontané. Or, qu'est-ce en réalité que les mouvements spontanés ? Ce sont des mouvements dont la véritable cause réside dans un ressort interne intimement lié à la structure du sujet, alors que la force externe et contingente, qui semble être la principale cause déterminante du mouvement, n'est en réalité que l'occasion qui provoque la détente immédiate du ressort préexistant. Dans l'espèce, quel est, chez les foules européennes, ce ressort interne dont le conflit anglo-boer a provoqué la détente ? Est-ce une confraternité latente avec le peuple boer ? Il est permis d'en douter, étant donné que, il y a un an, les lecteurs du *Petit Journal*, par exemple, ignoraient encore le nom des Boers, et de répondre alors : ce ressort interne, c'est l'anglophobie.

Analysons donc l'anglophobie.

Ce mouvement suppose, chez ceux qui le manifestent, l'existence des trois opérations successives suivantes :

1° Croire à l'entité psychologique : « l'Anglais. »

2° Revêtir de caractères cette entité.

3° Haïr ces caractères.

L'anglophobie ; cas particulier de la haine contre l'apte au bonheur ;

La première de ces opérations est un cas particulier de cette habitude intellectuelle qui invite l'homme, parce qu'il a perçu entre plusieurs objets une communauté de caractères apparents (taille, couleur de cheveux, lieu de naissance, etc.), à attribuer à tous ces objets une identité de structure et de tendances. Que l'homme croie à l'unité psychologique de plusieurs milliers d'êtres en raison de l'unité de leur lieu d'origine, ou de leur religion, ou de leur profession, etc..., ou bien qu'il assimile, parce qu'ils vivent tous deux dans l'eau, un poisson et un marsouin (lequel possède un sang chaud et des pou-

mons pour respirer), c'est toujours une manifestation d'un mode tout subjectif de généralisation, mode nettement opposé à la généralisation scientifique en ce qu'il omet de s'appuyer sur les résultats d'un travail préalable de différenciation entre les individus. Ce mode subjectif de généralisation est le propre des foules, des sauvages, des orateurs, des poètes, etc..., en mot de tous les êtres exclusivement sensibles aux caractères visibles des choses : il se traduit par des vocables (métaphores) qui, prononcés par les hommes dans la croyance de désigner des réalités, ne représentent que des fictions métaphysiques (l'Anglais, le Juif, le Journaliste (1), etc...), en sorte que, la correspondance de chaque mot à une notion positive et constamment identique à elle-même n'existant pas, le langage courant n'est qu'une perpétuelle équivoque, et la discussion une stérile logomachie.

Ce personnage fictif, l'Anglais, une fois évoqué par l'imagination populaire, quels attributs cette imagination lui assigne-t-elle ? — Exclusivement sensible aux intérêts pratiques et aux notions positives, inaccessible à toute pitié, à toute sentimentalité, à toute condescendance, en un mot à toute diminution du moi, ce personnage fictif revêt tous les attributs propres à l'énergie et à la volonté vitales. Sans rechercher ici dans quelle mesure les Anglais réels sont pourvus de ces attributs (2), retenons seulement ce fait : c'est que la foule les en croit pourvus, et que, le croyant, elle les flétrit.

Si, d'autre part, nous remarquons que cette même imagination populaire, par simple besoin de symétrie et sans que l'expérience justifie davantage sa croyance (3), assigne à l'antagoniste de l'Anglais quel qu'il soit (le Boer n'est ici qu'un prête-nom occasionnel) tous les attributs antinomiques des précédents — reconnaissance, générosité, dévouement, ascétisme, désintéressement, etc... — en un mot tous les attributs propres à l'aliénation du moi, et que, croyant le Boer pourvu de ces attributs, elle l'exalte et l'encourage, nous sommes conduits à interpréter l'attitude des masses populaires dans la guerre sud-africaine comme une réédition de leur attitude dans

(1) On nous objectera que nous désignons, nous, comme unité psychologique « le militaire ». Mais ici, la croyance à la réalité d'une unité est raisonnable, puisque l'institution militaire a précisément pour but la suppression des désinences individuelles et la plus radicale uniformisation.

(2) La réalité et la spontanéité de l'égoïsme anglais sont choses contestables. « Il ressemblait à la plupart des Anglais, qui rougissent de laisser voir leurs sentiments et qui les étouffent afin de les empêcher de se manifester. (Stuart Mill, *Mémoires*, p. 49.) Et ailleurs : « Comme la plupart des Anglais qui possèdent des sentiments, il y trouvait un embarras... Avec le caractère anglais et les conditions sociales de l'Angleterre, il est si rare que l'exercice des sentiments sympathiques produise le bonheur, qu'il n'y a pas lieu de s'étonner que ces sentiments tiennent peu de place dans la vie d'un Anglais. » (*Id. ibid.*, p. 144).

(3) Qu'on approuve ou réprouve la conduite des Boers depuis dix ans à l'égard des Uitlanders, toujours est-il qu'on ne peut pas la qualifier de généreuse ni de désintéressée.

l'affaire Dreyfus (1), c'est-à-dire comme une nouvelle manifestation de cette doctrine morale, aux termes de laquelle la foule souhaite *a priori*, et sans vouloir même connaître les droits de l'une ou de l'autre partie, le triomphe du pauvre, de l'altruiste, de l'inapte et l'humiliation du riche, de l'égoïste, du plus apte du bonheur (2).

II. — De l'inaction des « Intellectuels ».

L'un d'entre nous dit alors :

« Vous venez de considérer cette guerre en tant qu'elle offre à tel ou tel courant sentimental l'occasion de s'emparer des foules. Vos spéculations s'appuient sur ce fait que les foules, en présence d'un conflit quelconque, projettent instantanément toute leur sensibilité dans la considération des étiquettes générales et apparentes portées par les deux adversaires, qu'elles agitent immédiatement des passions préexistantes à l'événement, et que la connaissance du fond même du conflit et la notion du droit n'interviennent en rien dans la détermination de leurs sentiments et de leurs mouvements. Cet entraînement passionnel des hommes vers l'erreur et cette répugnance à l'examen objectif des conflits, c'est, pour de longs siècles encore, une *donnée* de la sociologie ; et c'est faire acte de rationalisme, — au lieu de prétendre, comme la sociologie théologique, modifier ces données ! — de chercher, comme vous le faites, à les exploiter le plus avantageusement possible pour le bonheur social. — Mais il est des hommes d'étude, de réflexion. Le propre de ceux-ci, en présence d'un conflit, c'est précisément de s'attacher à ignorer toute étiquette portée par l'un ou l'autre des adversaires, et de rechercher objectivement qui a raison. Or, tandis qu'on les a vus procéder ainsi à l'occasion de l'affaire Dreyfus, et même sortir du fond de leur cabinet de travail pour mobiliser en faveur du droit l'appareil de leurs sentiments, on ne constate chez eux, à l'occasion de la guerre sud-africaine, pas le moindre effort pour déterminer d'abord où est le droit et pour ensuite le défendre. Il y a là une différence d'attitudes, dont je demande l'explication. »

(1) Il semble qu'il y a lieu ici de faire une distinction entre la masse française et la masse européenne, laquelle fut dreyfusiste. Mais, en réalité, les peuples européens, bien plus étroitement opprimés encore que les Français par le militarisme, virent surtout dans l'Affaire une occasion de réagir contre l'oppresseur suprême. (Réveil en Allemagne des affaires Ziethen, Teutsch, etc..,) En sorte que, la France s'évertuant contre les Juifs et l'Europe contre le Militarisme, on peut dire que chacun s'est évertué contre ce qui lui apparaissait comme le plus digne représentant de l'élément fort. Les deux mouvements n'ont varié que par la nature de ceux qu'ils visaient : l'intention morale qui les animait était la même.

(2) « Le colonel est parti pour bien des raisons. D'abord la vie oisive du retraité lui pesait ; ensuite, en bon Français qu'il est, il avait dès le début du conflit anglo-transvaalien, pris parti pour les Boers, *parce que les plus faibles et aussi parce qu'ennemis des Anglais.* » (Interview du frère du colonel de Villebois-Mareuil, *La Patrie*, 11 fév. 1900.)

Eleuthère :

J'ai déjà vu, dit-il, cette question posée à quelques-uns ou plutôt jetée à leur tête, par les nationalistes. Seulement les nationalistes eux, — gens d'action et non de discussion, comme ils le proclament eux-mêmes (1), — n'attendent jamais les réponses et résolvent la question du même coup qui la posent : c'est, disent-ils, que les Boers n'ont pas pu, comme Dreyfus, acheter les Intellectuels. Ce qui, en admettant que ce fût vrai, ne prouverait point que Dreyfus soit coupable ni que les Boers aient le droit pour eux...

Mais, répondons à la question.

Absence de question scientifique.

Une première chose qui différencie nettement l'affaire actuelle de l'affaire Dreyfus, c'est que, dans l'affaire Dreyfus, bien avant la question de droit, il y avait une question scientifique : bien avant de discuter s'il était juste ou injuste que Dreyfus restât sur son rocher, il y avait à savoir qui avait écrit le bordereau. Or, c'est cette face là de l'Affaire, croyez-le, qui a mis en émoi un grand nombre de savants; c'est le besoin de se rebiffer contre le « deux et deux font cinq » qui, chez beaucoup d'entre eux, a été l'unique stimulus de leur mouvement, alors que, si on leur avait dit : « Assurément, le traître c'est Esterhazy, mais, pour telle et telle raison, il faut que Dreyfus reste où il est », ils auraient sans doute pensé que l'évaluation du degré de justice d'un acte social n'est pas du domaine de la science et seraient restés cantonnés dans leurs chères études. — Dans l'affaire sud-africaine, point de question scientifique; sur la réalité des actes commis de part et d'autre, point de discussion; c'est uniquement sur l'appréciation de ces actes que portent les dissentiments : point d'aiguillon à la sensibilité purement scientifique, partant point de mouvement de ces purs hommes de science.

Inanité du droit d'une nation.

Passons maintenant à ceux d'entre eux qui, au sujet de l'Affaire, ont été émus par la question de droit. Ceux-là, pourquoi, au sujet de la guerre actuelle, sont-ils dénués de toute émotion ? — Mon Dieu, c'est en vertu d'une raison majeure : c'est que, pour tout esprit attentif à remplacer les mots par les idées correspondantes, de question de *droit* dans l'affaire actuelle, il n'en existe pas. — Dans l'affaire Dreyfus, l'objet en cause, c'était un individu : or, le « droit d'un individu », cela représente, dans ma conscience, quelque chose qui, encore que très mal défini, m'apparaît comme réel. Dans l'affaire actuelle, l'objet dont le droit serait lésé, — que ce soit l'Angleterre ou le Transvaal, — c'est une nation; or, le « droit d'une nation », c'est-à-dire d'un être qui n'existe que dans la croyance d'hommes qui sentent et qui refusent de raisonner, cela ne correspond dans mon entendement à rien de positif. Et puis, si nous observons qu'une nation, en admettant qu'elle existe réellement, n'obtient son semblant de force réelle que par la contrainte qu'elle exerce sur les unités individuelles qui la composent, qu'en un mot l'existence d'une nation n'est fondée que sur la négation du droit positivement entendu,

(1) Ce sont les propres paroles du général Mercier au Mans (29 nov. 1898).

ne vous semble-t-il pas que, chercher quel est le représentant du droit entre deux nations rivales, cela ressemble un peu au problème qui consisterait à chercher quel est le représentant de la vertu entre deux établissements de prostitution.

Il y a bien une face par où la question sud-africaine apparaît comme mettant en cause le droit de l'individu, et, dès lors, comme assimilable à la question Dreyfus, c'est qu'elle envoie à la mort et à la ruine des milliers de gens, tant Anglais que Boers, lesquels, dans une large mesure, sont irresponsables de l'état de choses qui les atteint. Pourquoi s'être ému de la violation du droit au sujet de Dreyfus, et ne s'en point émouvoir au sujet de ces milliers d'individus ? Voilà la vraie question positive, la seule qui, reposant sur des termes positifs, comporte une réponse positive.

Quelques personnes croient y répondre en déclarant que la cause du droit, précisément parce qu'elle est aujourd'hui représentée par des milliers d'unités discrètes au lieu de l'être par une seule unité concrète, cesse du même coup d'être perceptible et motrice. Cela est vrai pour les masses (nous verrons même que la connaissance de cette vérité — l'insensibilité des masses aux idées non incarnées en un symbole grossièrement tangible — entre pour quelque chose dans l'inaction des hommes réfléchis) ; cela est faux pour le petit nombre de ceux qui ont précisément pour caractéristique l'aperception des éléments moraux à travers l'indécision des contours apparents et malgré la complexité des faits historiques à l'occasion desquels ces éléments se manifestent.

Pour répondre rationnellement, il faut au préalable analyser l'idée de droit.

L'idée de droit. Son substratum.

L'idée de *droit* me semble dériver de cette expérience, enregistrée dès l'enfance du monde, sinon par l'intelligence, du moins par les sens des hommes : à savoir qu'un mobile *m* soumis à une force F se meut suivant une ligne *droite*. L'être vivant étant, par sa propriété de se mouvoir, tout naturellement assimilé à un mobile, et l'ensemble des conditions qui l'affectent à un instnat quelconque étant, par leur caractère actionnant, tout naturellement aussi assimilé à une force conçue en grandeur et en direction, il en résulte que la notion de la faculté, pour tout être vivant, de suivre un mouvement rectiligne (ou *normal*, c'est la même image), variable suivant les instants, mais déterminable pour chaque instant, cela est une notion naturelle et raisonnable. Cette faculté est ce que l'homme, inconsciemment, désigne par le mot de « droit ». Voulons-nous contrôler si tel est bien, en effet, le substratum de l'idée de droit ? Considérons, d'une part, diverses expressions courantes destinées à faire entendre l'existence d'un droit quelconque (c'est le droit du plus fort ; tout membre de la société a droit au pain, au gîte, etc. ; c'est un droit qu'à la porte on achète en entrant, etc.) ; nous constatons que toutes ces expressions posent implicitement la préexistence d'une condition donnée (supériorité musculaire ; contrat social : contrat d'auteur à spectateur, etc.)

laquelle confère à celui qui la remplit la faculté de se mouvoir (1) suivant une direction dès lors déterminée (2). Considérons, d'autre part, diverses expressions destinées à faire entendre la non-existence d'un droit quelconque (injustice d'une catastrophe, de la maladie, de l'inégalité des situations, etc...); nous constatons que toutes ces expressions ont cela de commun entre elles qu'elles font allusion au non-accomplissement d'une chose (continuité de la vie, de la santé, de l'apparente égalité primitive des hommes, etc...) qui eût semblé la conséquence normale des conditions antérieures (vie, santé, etc...) si ces conditions avaient agi seules, toujours identiques à elles-mêmes et non contrariées par de nouveaux facteurs. En un mot, si nous considérons, indépendamment de leur signe positif ou négatif, l'ensemble des représentations composées avec l'idée de droit, nous constatons que la représentation élémentaire commune à toutes ces représentations, — leur substratum, — c'est la notion d'un mouvement qui pourrait affecter un sujet en vertu des conditions générales où apparaît ce sujet dans l'instant considéré et qui apparaissent comme une raison suffisante. Or, c'est exactement le substratum déterminé tout à l'heure *a priori*.

Métaphysique du droit.

Cette représentation élémentaire — la possibilité d'une norme dans le mouvement humain — est commune à la foule et aux plus intelligents. Plus généralement, elle est commune à tous ceux qui croient à la possibilité du bonheur humain, puisque la recherche du bonheur, de l'aveu unanime des écoles les plus opposées, n'est autre chose que la recherche de cette norme (3). Mais là, à cette *possibilité* de la norme, se borne la communauté de croyance entre la foule et quelques-uns. Quand on examine la croyance à la *réalité* de cette norme, reparaît l'éternelle antinomie entre le sentiment et l'intelligence, entre le mode subjectif du jugement et le mode objectif. La foule, précisément parce que la notion d'une norme dans le mouvement humain est intimement liée à la notion du bonheur, désire la réalisation de cette norme ; dès lors, prenant, comme toujours, son désir pour une réalité, elle croit que cette réalisation est un fait accompli : la notion du droit, mouvement virtuel qui *peut* se produire, fait place à la notion du droit, mouvement réel qui *doit* se produire. Puis, ne s'arrêtant pas en si bon chemin et lancée en plein azur métaphysique (4) par les philosophes du XVIIIe siècle, la foule confère à ce droit tous les attributs de la divinité, en particulier la propriété de régir le monde. Le phénomène considéré comme nécessaire, c'est la manifestation du droit ;

(1) L'idée de mouvement est prise ici dans son acception la plus générale, le repos n'étant qu'un cas particulier du mouvement.

(2) Bien entendu, la détermination de cette direction étant un problème éminemment scientifique est toujours, chez les foules, l'objet d'une erreur et varie suivant les passions de celui qui l'entreprend.

(3) Aussi le christianisme, qui ne croit pas à la possibilité du bonheur terrestre, néglige-t-il la notion du droit.

(4) Nous qualifions de « métaphysique », avec Littré (*la Science au point de vue philosophique*, p. 217 et sqq.), toute conception « abstraite sans s'appuyer sur la réalité ».

les manifestations de la Force brutale, ce sont-là les phénomènes contingents, simples insurrections hérétiques aisément réprimées par les prêtres de la nouvelle divinité, par les tribunaux !... De cet édifice aux fondations irréelles, naturellement la Force ne tient aucun compte, et, de temps à autre, avec la sérénité de l'inconscience, elle vient infliger une formidable bousculade au temple du Droit. Mais, alors, les croyants usent d'une revanche terrible : ils « protestent », puis déclarent que le triomphe du Droit, s'il n'est pas manifeste, est « immanent » ; et, pour le coup, la Force n'a qu'à bien se tenir...

Conception positive du droit.

La minorité, au contraire, constate que — positivement parlant — le droit n'existe pas, la force seule existe ; que l'établissement du droit ne sera en somme que la sage canalisation de la force, la dénomination de « force » désignant depuis la tuile qui tombe du haut d'une toiture, depuis le microbe mortel qui paraît dans un tissu jusqu'aux phénomènes psychologiques en apparence les plus immatériels ; cette canalisation est, par suite, le seul but réel proposable à l'esprit de justice, lequel, rationnellement défini, vient donc, en raison même de la nature de ce but à poursuivre, confondre nécessairement son effort avec celui de la science.

En d'autres termes, les foules, se fondant sur la nécessité purement fictive du triomphe du droit, ne prennent en considération la force que pour la défier, puis la maudire ; les hommes d'étude, reconnaissant avec Bacon que « l'homme ne triomphera de la nature qu'en obéissant à ses lois », c'est-à-dire que l'homme n'atteindra le bonheur qu'en conformant son mouvement à la volonté de la force, prennent en considération, dans leurs aspirations vers le droit, uniquement la force et s'occupent uniquement d'en découvrir les lois.

Des efforts de l'intellectuel pour l'établissement du droit.

Si maintenant nous considérons les excitateurs de cet effort du sage vers la canalisation de la force, nous trouvons, en première ligne, la souffrance qu'il éprouve lui-même du fait de la force : ne laissant pas que d'être un égoïste, c'est la force aux coups de laquelle il est le plus exposé dont il tentera d'abord la dissolution ou, plus exactement, la transformation. Or, dans l'affaire Dreyfus, sous quelle forme se présentait la force brutale ? Sous la forme du militarisme en temps de paix. Quelles en étaient les prétentions ? Rétablir la domination de la morale militaire et sacerdotale, c'est-à-dire exterminer le principe social des droits de l'homme et de la liberté d'examen. Il est clair que, si cette force avait réussi à triompher, l'homme réfléchi plus que tout autre en eût été meurtri : aussi a-t-il concentré sur elle tout son effort. Dans l'affaire actuelle, sous quelle forme se présente la force ? Sous la forme du militarisme agissant, de la haine et de la déprédation réciproques, etc. Cette forme de la force peut-elle vraiment meurtrir le spéculatif ? Non. En admettant qu'elle parvienne jusqu'au lieu de sa résidence, il aura toujours la faculté de s'y soustraire (1) ; et même, s'il demeure (à condition, bien entendu, de

(1) « Si le XVIIe siècle a eu sa Hollande, il est difficile que de nos jours l'amoindrissement des esprits, quelque général qu'il soit, aille à ce point qu'il

ne pas se battre), ne peut-on pas affirmer que, parmi tous les dépossédés par la guerre, il sera, du fait qu'il porte sa fortune sur lui, toujours le moins atteint? Un d'eux n'a-t-il pas été jusqu'à signaler l'avantage qu'il tirait de vivre dans un pays en état de guerre (1)... Bref, cette forme de la force constituant une faible menace pour lui, il y est peu attentif.

Pourtant, le philosophe n'est pas exclusivement égoïste ; même, en raison d'une certaine indifférence et de la vie solitaire qui le caractérisent, on peut dire que la plupart des forces dont il cherche la transformation sont des forces qui menacent surtout les autres hommes que lui. Mais alors, dans le choix des forces qu'il propose à son action transformatrice, intervient la considération du minimum d'effort qu'il lui faudra dépenser pour réaliser cette transformation. S'agit-il, comme dans l'Affaire, de ruiner la confiance des peuples dans l'omniscience d'une caste chamarrée? Certes, l'effort devra être grand ; mais enfin, sous un régime de discussion et grâce à la mobilité de l'engouement populaire, on peut croire à l'efficacité d'un tel effort, et l'on entreprend une telle opération. S'agit-il de créer chez l'homme la sensibilité aux idées non incarnées en un symbole tangible et unique? s'agit-il de ruiner chez lui la soif du sang et la croyance à la nécessité des « nations »? Ici, l'effort est, à proprement parler, surhumain. Si quelques esprits généreux espèrent que la guerre actuelle produira en Europe un courant de bellophobie, j'avoue que ce résultat, quelle que soit l'issue de cette guerre, me semble impossible : si M. Chamberlain triomphe, ce sera la consécration du nationalisme, de la politique du « poing tendu » ; si les Boers triomphent, ce sera le réveil de tous ceux qui peuvent avoir un joug à secouer ou une revanche à prendre, et ce sera aussi la menace de tous les conflits que le gouvernement anglais recherchera naturellement après l'humiliation. De la passion, ne peut naître que de la passion. L'évanouissement du goût de la guerre sera le terme ultime de l'évolution de l'organisme humain. Il n'y a donc qu'à attendre... Croyez-moi, en travaillant à déterminer avec précision le moindre coefficient de dilatation ou les propriétés du plus humble tendon, nous méritons mieux du genre humain qu'en essayant de faire faire un saut de trente siècles en avant à l'état de la mentalité générale...

Julien Benda

n'y ait pas un coin du monde où l'on puisse penser à son aise. » (Renan, préface des *Etudes d'histoire religieuse*.)

(1) « ... Je me retirai ici, en un pays où la longue durée de la guerre a fait établir de tels ordres que les armées qu'on y entretient ne semblent servir qu'à faire qu'on y jouisse des fruits de la paix avec d'autant plus de sûreté et où, parmi la foule d'un grand peuple fort actif et plus soigneux de ses propres affaires que curieux de celles d'autrui, sans manquer d'aucune des commodités qui sont dans les villes les plus fréquentées, j'ai pu vivre aussi solitaire et retiré que dans les déserts les plus écartés. » (Descartes, *Discours de la méthode*, fin de la 3e partie.)

Le Journal d'une Femme de chambre (1)

VII

6 octobre.

Décidément, voici l'automne. Des gelées qu'on n'attendait pas si tôt ont roussi les dernières fleurs du jardin. Les dahlias, les pauvres dahlias, témoins de la timidité amoureuse de Monsieur, sont brûlés ; brûlés aussi les grands tournesols qui montaient la faction à la porte de la cuisine. Il ne reste plus rien dans les plates-bandes désolées, plus rien que quelques maigres géraniums, ici et là, et cinq ou six touffes d'asters, qui avant de mourir, elles aussi, penchent sur le sol leurs bouquets d'un bleu triste de pourriture. Dans les parterres du capitaine Mauger, que j'ai vus tantôt par dessus la haie, c'est un véritable désastre, et tout y est couleur de tabac.

Les arbres, à travers la campagne, commencent de jaunir et de se dépouiller, et le ciel est funèbre. Durant quatre jours, nous avons vécu dans un brouillard épais, un brouillard brun qui sentait la suie et qui ne se dissipait même pas l'après-midi... Maintenant il pleut, une pluie glacée, fouettante, qu'active en rafales une mauvaise bise de nord-ouest...

Ah ! je ne suis pas à la noce !... Dans ma chambre il fait un froid de loup. Le vent y souffle, l'eau y pénètre par des fentes dans le toit, principalement autour des deux châssis qui distribuent une lumière avare dans ce sombre galetas... Et le bruit des ardoises soulevées, des secousses qui ébranlent la toiture, des charpentes qui craquent, des charnières qui grincent, y est assourdissant... Malgré l'urgence des réparations, j'ai eu toutes les peines du monde à obtenir de Madame qu'elle fît venir le plombier demain matin. Et je n'ose pas encore réclamer un poêle bien que je sente, moi qui suis très frileuse, que je ne pourrai pas continuer d'habiter cette mortelle chambre, l'hiver... Ce soir, pour arrêter le vent et la pluie, j'ai dû calfeutrer les châssis avec de vieux jupons... Et cette girouette, au-dessus de ma tête, qui ne cesse de tourner sur son pivot rouillé et qui par instants glapit dans la nuit si aigrement qu'on dirait la voix de Madame, après une scène, dans les corridors...

Les premières révoltes calmées, la vie s'établit monotone, engourdissante, et je finis par m'y habituer, peu à peu, sans trop en souffrir moralement. Jamais il ne vient personne ici — on dirait d'une maison maudite. Et en dehors des menus incidents domestiques que j'ai contés, jamais il ne se passe rien... Tous les jours sont pareils, et toutes les besognes, et tous les visages... C'est l'ennui dans la mort... Mais je commence à être tellement abrutie que je m'accom-

(1) Voir *La revue blanche* des 15 janvier et 1er et 15 février 1900.

mode de cet ennui comme si c'était une chose naturelle. Même d'être privée d'amour, cela ne me gène pas trop et je supporte sans trop de douloureux combats cette chasteté à laquelle je suis condamnée, à laquelle plutôt je me suis condamnée, car j'ai renoncé à Monsieur, j'ai plaqué Monsieur définitivement. Monsieur m'embête, et je lui en veux de m'avoir, par lâcheté, débinée si grossièrement devant Madame... Ce n'est point qu'il se résigne ou qu'il me lâche, au contraire... il s'obstine à tourner autour de moi, avec des yeux de plus en plus ronds, une bouche de plus en plus baveuse. Suivant une expression que j'ai lue, dans je ne sais plus quel livre, c'est toujours vers mon auge qu'il mène s'abreuver les cochons de son désir... Maintenant que les jours raccourcissent, Monsieur se tient, avant le dîner, dans son bureau, où il fait le diable sait quoi par exemple !... Il occupe son temps à remuer, sans raison, de vieux papiers, à pointer des catalogues de graines et des réclames de pharmacie, à feuilleter d'un air distrait de vieux livres de chasse... Il faut le voir quand j'entre, à la nuit, pour fermer les persiennes ou surveiller son feu... Alors il se lève, tourne, éternue, s'ébroue, se cogne aux meubles, renverse des objets, tâche d'attirer, d'une façon stupide, mon attention... C'est à se tordre !... Je fais semblant de ne rien entendre, de ne rien comprendre à ses singeries puériles, et je m'en vais, silencieuse, hautaine, sans plus le regarder que s'il n'était pas là...

Hier soir, cependant, nous avons échangé les courtes paroles que voici :

— Célestine !...

— Monsieur désire quelque chose ?...

— Célestine !... Vous êtes méchante avec moi !... Pourquoi êtes-vous méchante avec moi ?

— Mais, Monsieur sait bien que je suis une roulure...

— Voyons !...

— Une sale fille !

— Voyons !... Voyons !...

— Que j'ai de mauvaises maladies !...

— Mais, nom d'un chien, Célestine !... Voyons, Célestine !... Ecoutez-moi !

— Merde !...

Ma foi, oui !... J'ai lâché cela carrément... j'en ai assez !... Ça ne m'amuse plus de lui mettre, par mes coquetteries, la tête et le cœur à l'envers...

Rien ne m'amuse ici. Et le pire, c'est que rien non plus ne m'y embête ! Est-ce l'air de ce sale pays, le silence de la campagne, la nourriture trop lourde et grossière ?... Une torpeur m'envahit, qui n'est pas, d'ailleurs, sans charmes... En tout cas, elle émousse ma sensibilité, engourdit mes rêves, m'aide à mieux endurer les insolences et les criailleries de Madame. Grâce à elle, aussi, j'éprouve un certain contentement à bavarder, le soir, des heures, avec Marianne et Joseph, cet étrange Joseph, qui décidément ne sort plus et semble prendre

plaisir à rester avec nous... L'idée que Joseph est peut-être amoureux de moi, eh bien, cela me flatte... Mon Dieu, oui !... J'en suis là !... Et puis, je lis, je lis, je lis... des romans, des romans et encore des romans !... J'ai relu du Paul Bourget... Ses livres ne me passionnent plus comme autrefois : même ils m'assomment, et je juge qu'ils sont faux et en toc... Ils sont conçus dans cet état d'âme que je connais bien, pour l'avoir éprouvé, quand, éblouie, fascinée, je pris contact avec la richesse et avec le luxe... J'en suis revenue, aujourd'hui !... et ils ne m'épatent plus... Ils épatent toujours Paul Bourget... Ah ! je ne serais plus assez niaise pour lui demander des explications psychologiques, car, mieux que lui, je sais ce qu'il y a derrière une portière de salon et sous une robe de dentelles !...

Ce à quoi je ne puis m'habituer, c'est de ne point recevoir de lettres de Paris. Tous les matins, lorsque vient le facteur, j'ai au cœur comme un petit déchirement à me savoir si abandonnée de tout le monde, et c'est par là que je mesure l'étendue de ma solitude... En vain j'ai écrit à mes anciennes camarades, à M. Jean surtout, des lettres pressantes et désolées ; en vain je les ai suppliés de s'occuper de moi, de m'arracher de mon enfer, de me trouver à Paris une place quelconque, si humble soit-elle !... Aucun, aucune ne me répond... Je n'aurais jamais cru à tant d'indifférence, à tant d'ingratitude...

Et cela me force à me raccrocher plus fortement à ce qui me reste : le souvenir et le passé. Souvenirs où, malgré tout, la joie domine la souffrance... passé qui me redonne l'espoir que tout n'est pas fini de moi, et qu'il n'est point vrai qu'une chute accidentelle soit la dégringolade irrémédiable... C'est pourquoi, seule dans ma chambre, tandis que de l'autre côté de la cloison les ronflements de Marianne me représentent les écœurements du présent, je tâche à couvrir ce bruit ridicule du bruit de mes bonheurs anciens, et je ressasse passionnément ce passé afin de reconstituer, avec ses morceaux épars, l'illusion d'un avenir encore.

Justement aujourd'hui, 6 octobre, voici une date pleine de souvenirs... Depuis cinq années que s'est accompli ce drame que je veux conter, tous les détails en sont demeurés vivaces en moi. Il y a un mort dans ce drame, un pauvre petit mort, doux et joli, et que j'ai tué pour lui avoir donné trop de caresses et trop de joies, pour lui avoir donné trop de vie... Et depuis cinq années qu'il est mort — mort de moi — ce sera la première fois que le 6 octobre je n'irai point porter sur sa tombe les fleurs coutumières... Mais ces fleurs que je n'irai point porter sur sa tombe, j'en ferai un bouquet plus durable et qui ornera et qui parfumera sa mémoire chérie, mieux que les fleurs du cimetière, le coin de terre où il dort !... Car les fleurs dont sera composé le bouquet que je lui ferai, j'irai les cueillir une à une dans le jardin de mon cœur... dans le jardin de mon cœur où ne poussent pas que les fleurs mortelles de la débauche, où éclosent aussi les grands lys blancs de l'amour...

C'était un samedi, je me souviens... Au bureau de placement de la rue du Colisée où, depuis huit jours, je venais régulièrement chaque matinée chercher une place, on me présenta à une vieille dame en deuil. Jamais jusqu'ici je n'avais rencontré visage plus avenant, regards plus doux, manières plus simples et plus entraînantes paroles... Elle m'accueillit avec une grande politesse qui me fit chaud au cœur.

— Mon enfant, me dit-elle, madame Paulhat-Durand (c'était la placeuse) m'a fait de vous le meilleur éloge... Je crois que vous le méritez, car vous avez une figure intelligente, franche et gaie, qui me plaît beaucoup. J'ai besoin d'une personne de confiance et de dévouement... De dévouement... Ah ! je sais que je demande là une chose bien difficile... car, enfin, vous ne me connaissez pas... Je vais vous expliquer dans quelles conditions je me trouve... Mais, ne restez pas debout, mon enfant... Venez vous asseoir près de moi...

Il suffit qu'on me parle doucement, il suffit qu'on ne me considère point comme un être en dehors des autres, comme quelque chose d'intermédiaire entre un chien et un perroquet, pour que je sois tout de suite émue... et, tout de suite, je sens revivre en moi une âme d'enfant... Toutes mes rancunes, toutes mes haines, toutes mes révoltes, je les oublie comme par miracle, et je n'éprouve plus, envers les personnes qui me parlent humainement, que des sentiments d'abnégation et d'amour... Je sais aussi par expérience qu'il n'y a que les gens malheureux pour mettre la souffrance des humbles de plain-pied avec la leur... Il y a toujours de l'insolence et de la distance dans la bonté des heureux !...

Quand je fus assise auprès de cette vénérable dame en deuil, je l'aimais déjà... je l'aimais véritablement !

Elle soupira :

— Ce n'est pas une place bien gaie que je vous offre, mon enfant !...

Avec une sincérité d'enthousiasme qui ne lui échappa point, je protestai vivement :

— Il n'importe, Madame !... tout ce que Madame me demandera, je le ferai !...

Et c'était vrai !... J'étais prête à tout !...

Elle me remercia d'un bon regard tendre et elle reprit :

— Eh bien, voici... J'ai été très éprouvée dans la vie... De tous les miens que j'ai perdus... il ne me reste plus qu'un petit-fils... menacé, lui aussi, de mourir du mal terrible dont les autres sont morts...

Craignant de prononcer le nom de ce terrible mal, elle me l'indiqua en posant sur sa poitrine sa vieille main gantée de noir... et avec une expression plus douloureuse :

— Pauvre petit !... C'est un enfant charmant, adorable... en qui j'ai mis mes dernières espérances... Car, après lui, je resterai toute seule... Et qu'est-ce que je ferai sur la terre, mon Dieu !...

Ses prunelles se couvrirent d'un voile de larmes... A petits coups de son mouchoir, elle les essuya et continua :

— Les médecins assurent qu'on peut le sauver... qu'il n'est pas profondément atteint... Ils ont prescrit un régime dont ils attendent beaucoup de bien... Tous les après-midi, Georges devra prendre un bain de mer, ou plutôt il devra se tremper, une seconde, dans la mer... Ensuite il faudra qu'on le frotte énergiquement sur tout le corps avec un gant de crin, pour activer la circulation... ensuite il faudra l'obliger à boire un verre de vieux Porto... ensuite qu'il reste étendu, au moins une heure, dans un lit bien chaud... Ce que je voudrais de vous, mon enfant, c'est cela d'abord... Mais, comprenez-moi bien, c'est surtout de la jeunesse, de la gentillesse, de la gaieté, de la vie !... Chez moi, c'est ce qui lui manque le plus... J'ai deux serviteurs très dévoués... Mais ils sont vieux, tristes et maniaques... Georges ne peut les souffrir... Et moi-même, avec ma vieille tête blanchie et mes constants habits de deuil, je sens que je l'afflige... Et ce qu'il y a de pire, je sens bien aussi que, souvent, je ne puis lui cacher mes appréhensions... Ah ! je sais bien que ce n'est peut-être pas le rôle d'une jeune fille telle que vous, auprès d'un aussi jeune enfant comme est Georges !... car il n'a que dix-neuf ans, mon Dieu ! Le monde trouvera sans doute à y redire... Je ne m'occupe pas du monde... je ne m'occupe que de mon petit-fils... et j'ai confiance en vous !... Vous êtes une honnête femme, je suppose ?...

— Oh ! oui !... madame !... m'écriai-je, certaine à l'avance d'être l'espèce de sainte que venait chercher la grand'mère paur le salut de son enfant.

— Et lui ! le pauvre petit, grand Dieu !... Dans son état !... Dans son état, voyez-vous, plus que des bains de mer, peut-être, il a besoin de ne rester jamais seul, d'avoir sans cesse auprès de lui un joli visage, un rire frais et jeune... quelque chose qui éloigne de son esprit l'idée de la mort, et qui lui donne confiance en la vie !... Voulez-vous ?...

— J'accepte, madame, répondis-je, émue jusqu'aux entrailles. Et que madame soit sûre que je soignerai bien monsieur Georges !

Il fut convenu que j'entrerais le soir même dans la place, et que nous partirions le surlendemain pour Houlgate, où la dame en deuil avait loué une belle villa sur la plage.

La grand'mère n'avait pas menti... Monsieur Georges était un enfant charmant, adorable. Son visage imberbe avait la grâce d'un beau visage de femme ; d'une femme aussi, ses gestes indolents et ses mains longues, très blanches, très souples où transparaissait le réticule des veines... Mais quels yeux ardents !... quelles prunelles dévorées d'un feu sombre dans des paupières cernées de bleu, et qu'on eût dites brûlées par les flammes du regard !... Quel intense foyer de pensée, de passion, de sensibilité, d'intelligence, de vie intérieure !... Et comme déjà les fleurs rouges de la mort envahissaient ses pommettes !... Il semblait que ce ne fût pas de la maladie, que ce ne fût pas de la mort qu'il mourait, mais de l'excès de vie, de la fièvre de vie qui était en lui, et qui rongeait ses organes, desséchait sa chair !...

Ah ! qu'il était joli et douloureux à contempler !... Quand la grand'mère me mena près de lui, il était étendu sur une chaise longue et il tenait dans sa longue main blanche une rose sans parfum... Il me reçut non comme une domestique, presque comme une amie qu'il attendait... Et moi, dès ce premier moment, je m'attachai à lui de toutes les forces de mon âme.

L'installation à Houlgate se fit sans incidents, comme s'était fait le voyage... Tout était prêt lorsque nous y arrivâmes... Nous n'avions plus qu'à prendre possession de la villa, une villa spacieuse, élégante, pleine de lumière et de gaieté, qu'une large terrasse, avec ses fauteuils d'osier et ses tentes bigarrées, séparait de la plage. On descendait à la mer par un escalier de pierre pratiqué dans la digue, et les vagues venaient chanter sur les premières marches aux heures de la marée montante... Au rez-de-chaussée, la chambre de monsieur Georges qui s'ouvrait par de larges baies sur un admirable paysage de mer... La mienne — une chambre de maître, tendue de claire cretonne — en face de celle de monsieur Georges, de l'autre côté du couloir, donnait sur un petit jardin où poussaient quelques maigres fusains et de plus maigres rosiers. Exprimer par des mots ma joie, ma fierté, mon émotion, tout ce que j'éprouvai d'orgueil pur et nouveau à être ainsi traitée, choyée, admise comme une dame au bien-être, au luxe, au partage de cette chose si vainement convoitée qu'est la famille... expliquer comment, par un simple coup de baguette de cette miraculeuse fée, la bonté, il arriva instantanément que ce fut fini du souvenir de mes humiliations passées, et que je conçus tous les devoirs auxquels m'astreignait cette dignité d'être humain enfin conférée, je ne le puis... Ce que je puis dire, c'est que véritablement je connus la magie de la transfiguration... Non-seulement le miroir attesta que j'étais devenue subitement plus belle, mais mon cœur me cria que j'étais réellement meilleure... et je découvris en moi des sources, des sources, des sources... des sources intarissables, des sources sans cesse jaillissantes de dévouement, de sacrifice, d'héroïsme... Et je n'eus plus qu'une pensée : sauver, à force de soins intelligents, de fidélités attentives, d'ingéniosités merveilleuses, sauver monsieur Georges de la mort !

Et, avec une foi robuste dans ma puissance de guérison, je disais, je criais à la pauvre grand'mère qui ne cessait de se désespérer et qui, souvent, dans le salon voisin passait ses journées à pleurer.

— Ne pleurez plus, madame... Nous le sauverons... je vous jure que nous le sauverons !...

De fait, au bout de quinze jours, monsieur Georges se trouva beaucoup mieux. Un grand changement s'opérait dans son état... Les crises de toux diminuaient, s'espaçaient, le sommeil et l'appétit se régularisaient... Il n'avait plus, la nuit, ces sueurs abondantes et terribles qui le laissaient au matin haletant et brisé... Ses forces revenaient au point que nous pouvions faire de longues courses en voiture et de petites promenades à pied, sans trop de fatigue... C'était

en quelque sorte une résurrection ! Comme le temps était très beau, l'air très chaud mais tempéré par la brise de mer, les jours que nous ne sortions pas, nous les passions la plus grande partie à l'abri des tentes, sur la terrasse de la villa, en attendant l'heure du bain, « de la trempette dans la mer » ainsi que le disait gaiement monsieur Georges. Car il était gai, toujours gai, et jamais il ne parlait de son mal... jamais il ne parlait de la mort. Je crois bien que durant ces jours-là, jamais il ne prononça ce mot terrible de mort... En revanche, il s'amusait beaucoup de mon bavardage, le provoquait au besoin, et moi, confiante en ses yeux, rassurée par son cœur, enhardie par son indulgence et sa gentillesse, je lui disais tout ce qui me traversait l'esprit, farces, folies et chansons. Ma petite enfance, mes petits désirs, mes petits malheurs, et mes rêves, et mes révoltes, et mes diverses stations chez des maîtres cocasses ou infâmes, je lui racontais tout, sans trop masquer la vérité, car si jeune qu'il fût, si séparé du monde, si enfermé qu'il eût toujours été, par une prescience, par une divination merveilleuse qu'ont les malades, il comprenait tout de la vie... Une vraie amitié, que facilita sûrement son caractère, et que souhaita sa solitude et surtout que les soins intimes et constants de sa pauvre chair moribonde amenèrent pour ainsi dire automatiquement, s'était établie entre nous... J'en fus heureuse au-delà de ce que je puis exprimer, et j'y gagnai de dégrossir mon esprit au contact incessant du sien.

Monsieur Georges adorait les vers... Des heures entières, sur la terrasse, au chant de la mer, ou bien, le soir, dans sa chambre, il me demandait de lui lire des poèmes de Victor Hugo, de Baudelaire, de Verlaine, de Maeterlinck, de Verhaeren... Souvent il fermait les yeux, restait immobile, les mains croisées sur sa poitrine et, croyant qu'il s'était endormi, je me taisais... Mais il souriait et me disait :

— Continue, petite... je ne dors pas... j'entends mieux ainsi les vers... J'entends mieux aussi ta voix ... Et ta voix est charmante...

Parfois, c'est lui qui m'interrompait... Après s'être recueilli, il récitait lentement, en prolongeant les rythmes, les vers qui l'avaient le plus enthousiasmé, et il cherchait — ah que je l'aimais ! — à m'en faire comprendre, à m'en faire sentir la beauté...

Un jour, il me dit — et j'ai gardé ces paroles comme une relique :

— Ce qu'il y a de sublime, vois-tu, dans les vers, c'est qu'il n'est point besoin d'être un savant pour les comprendre et pour les aimer... Au contraire... Les savants ne les comprennent pas et, la plupart du temps, ils les méprisent parce qu'ils ont trop d'orgueil... Pour aimer les vers, il suffit d'avoir une âme, une petite âme toute nue comme une fleur... Les poètes parlent aux âmes des simples, des tristes, des malades... Et c'est en cela qu'ils sont éternels... Sais-tu bien que lorsqu'on a de la sensibilité on est toujours un peu poète... Et toi-même, ma petite Célestine, souvent tu m'as dit des choses qui sont belles comme des vers...

— Oh ! monsieur Georges !... Vous vous moquez de moi...

— Mais non ! Et tu n'en sais rien, que tu as dit de belles choses... Et c'est ce qui est délicieux !...

Ce furent pour moi des heures uniques, et quoiqu'il arrive de la destinée, elles chanteront dans mon cœur tant que je vivrai... J'éprouvai cette sensation, indiciblement douce, de redevenir un être nouveau, d'assister pour ainsi dire, de minute en minute, à la révélation de quelque chose d'inconnu de moi, et qui pourtant était moi... Et aujourd'hui, malgré de pires déchéances, et toute reprise que je sois par ce qu'il y a en moi de mauvais et d'exaspéré, si j'ai conservé ce goût passionné pour la lecture, et parfois cet élan vers des choses supérieures à mon milieu social et à moi-même, si, tâchant à reprendre confiance en la spontanéité de ma nature, j'ai osé, moi ignorante de tout, écrire ce journal, c'est à monsieur Georges que je le dois...

Ah ! oui !... je fus heureuse... heureuse surtout de voir le gentil malade renaître peu à peu... ses chairs se regonfler et refleurir son visage, sous la poussée d'une sève neuve, heureuse de la joie et des espérances et des certitudes que la rapidité de cette résurrection donnait à toute la maison dont j'étais, maintenant, la reine et la fée... On m'attribuait, on attribuait à l'intelligence de mes soins, à la vigilance de mon dévouement, et plus encore, peut-être, à ma constante gaieté, à ma jeunesse fleurie d'espoir, à ma surprenante influence sur monsieur Georges, ce miracle incomparable... Et la pauvre grand'mère me remerciait, me comblait de reconnaissance et de bénédictions et de cadeaux... comme une nourrice à qui l'on a confié un baby presque mort et qui, de son lait pur et sain, lui refait des organes... un sourire... une vie ! Quelquefois, oublieuse de son rang, elle me prenait les mains, les caressait, les embrassait, et, avec des larmes de bonheur, elle me disait :

— Je savais bien... moi... quand je vous ai vue... je savais bien...

Et déjà des projets... des voyages au soleil... des campagnes pleines de roses :

— Vous ne nous quitterez plus jamais... plus jamais, mon enfant !

Son enthousiasme me gênait souvent... Mais j'avais fini par croire que je le méritais... Si, comme bien d'autres l'eussent fait à ma place, j'avais voulu abuser de sa générosité... Ah ! malheur !...

Et ce qui devait arriver, arriva.

Cette journée là, le temps avait été très chaud, très lourd, très orageux. Au-dessus de la mer plombée et toute plate, le ciel roulait des nuages étouffants, de gros nuages roux où la tempête ne pouvait éclater. Monsieur Georges n'était pas sorti, même sur la terrasse, et nous étions restés dans sa chambre. Plus nerveux que d'habitude, d'une nervosité due sans doute aux influences électriques de l'atmosphère, il avait même refusé que je lui lise des vers.

— Cela me fatiguerait !... disait-il... Et d'ailleurs je sens que tu les lirais très mal, aujourd'hui.

Il était allé dans le salon où il avait essayé de jouer un peu de piano... Le piano l'ayant agacé, tout de suite il était revenu dans la

chambre où il avait cru se distraire, un instant, en crayonnant d'après moi quelques silhouettes de femmes... Mais il n'avait pas tardé à abandonner papier et crayons, en maugréant avec un peu d'impatience !...

— Je ne peux pas... je ne suis pas en train... ma main tremble... je ne sais pas ce que j'ai... Et toi aussi, tu as je ne sais quoi... tu ne tiens pas en place...

Finalement il s'était étendu sur sa chaise longue près de la grande baie par où l'on découvrait un immense espace de mer... Des barques de pêche, au loin. fuyant l'orage toujours menaçant. rentraient au port de Trouville... D'un regard distrait il suivait leurs manœuvres et leurs voilures grises.

Comme l'avait dit monsieur Georges, c'est vrai je ne tenais pas en place... et je m'agitais, je m'agitais afin d'inventer quelque chose qui occupât son esprit... Naturellement, je ne trouvais rien... et mon agitation ne calmait pas celle du malade...

— Pourquoi t'agiter ainsi ?... Pourquoi t'énerver ainsi ?... Reste auprès de moi...

Je lui avais demandé :

— Est-ce que vous n'aimeriez pas être sur ces petites barques, là-bas ?... Moi, si !...

— Ne parle donc pas pour parler... A quoi bon dire des choses inutiles... Reste auprès de moi !

A peine assise près de lui, et la vue de la mer lui devenant tout à coup insupportable, il m'avait demandé de baisser le store de la baie...

— Ce faux-jour m'exaspère... Cette mer est horrible !... je ne veux pas la voir... Tout est horrible aujourd'hui... je ne veux rien voir... je ne veux voir que toi !...

Doucement. je l'avais grondé.

— Ah ! monsieur Georges, vous n'êtes pas sage... Ça n'est pas bien !... Et si votre grand'mère venait. et qu'elle vous vît en cet état... vous la feriez encore pleurer !...

S'étant soulevé un peu sur les coussins :

— D'abord. pourquoi m'appelles-tu « Monsieur Georges ? » Tu sais que cela me déplaît !...

— Je ne peux pourtant pas vous appeler « Monsieur Gustave » !

— Appelle-moi Georges, tout court... méchante !...

— Çà, je ne pourrais pas, je ne pourrais jamais !

Alors il avait soupiré.

— Est-ce curieux !... Tu es donc toujours une pauvre petite esclave ?

Puis il s'était tu... Et le reste de la journée s'était écoulé moitié dans l'énervement, moitié dans le silence, qui était aussi un énervement et plus pénible !...

Après le dîner, le soir, l'orage enfin éclata... Le vent se mit à souf-

fler avec violence et la mer à battre la digue avec un grand bruit sourd... Monsieur Georges ne voulut pas se coucher... Il sentait qu'il lui serait impossible de dormir, et c'est si long, dans un lit, les nuits sans sommeil !... Lui sur la chaise longue, moi assise près d'une petite table sur laquelle brûlait, voilée d'un abat-jour, une lampe qui répandait autour de nous une clarté rose et très douce, nous ne disions rien. Quoique ses yeux fussent plus brillants que de coutume, monsieur Georges semblait plus calme, et le reflet rose de la lampe avivait son teint, dessinait dans de la lumière les traits de sa figure fine et charmante... Moi je travaillais à un ouvrage de couture.

Tout à coup il me dit :

— Laisse un peu ton ouvrage, Célestine... Et viens près de moi...

J'obéissais toujours à ses désirs, à ses caprices... Il avait des effusions, des enthousiasmes d'amitié que j'attribuais à la reconnaissance... J'obéis, comme les autres fois.

— Plus près de moi... encore plus près !... fit-il...

Puis :

— Donne-moi ta main, maintenant !...

Sans la moindre méfiance, je lui laissai prendre ma main, qu'il caressa.

— Comme ta main est jolie !... Comme tes yeux sont jolis ! .. Et comme tu es jolie toute... toute... toute !...

Souvent il m'avait parlé de ma bonté... Jamais il ne m'avait dit que j'étais jolie... Du moins, jamais il ne me l'avait dit avec cet air-là. Surprise — et, dans le fond, charmée de ces paroles débitées d'une voix un peu haletante et grave, instinctivement je me reculai.

— Non... non... ne t'en va pas !... Reste près de moi... tout près... tu ne peux pas savoir comme cela me fait du bien, que tu sois près de moi... comme cela me réchauffe !... Tu vois... je ne suis plus nerveux, agité... je ne suis plus malade... je suis content... je suis heureux... très .. très heureux...

Et m'ayant enlacé la taille chastement, il m'obligea de m'asseoir près de lui sur la chaise longue... Et il me demanda :

— Est-ce que tu es mal, ainsi ?

Je n'étais point rassurée... Il y avait dans ses yeux un feu plus ardent... Sa voix tremblait davantage... de ce tremblement que je connais — ah ! oui ! que je connais ! — ce tremblement que donne aux voix de tous les hommes le désir violent d'aimer... J'étais très émue, très lâche... et la tête me tournait un peu... Mais, bien résolue à me défendre de lui, et surtout à le défendre énergiquement contre lui-même, je répondis d'un air gamin :

— Oui, monsieur Georges, je suis très mal .. Laissez-moi me relever...

Son bras ne quittait pas ma taille.

— Non... non... je t'en prie !... sois gentille !

Et, sur un ton dont je ne saurais rendre la douceur câline, il ajouta :

— Tu es toute craintive... Et de quoi donc as-tu peur ?

En même temps, il approcha son visage du mien... et je sentis son haleine chaude qui m'apportait une odeur fade — quelque chose comme un encens de la mort !...

Le cœur saisi par une inexprimable angoisse, je criai :

— Monsieur Georges !... Ah ! Monsieur Georges !... laissez-moi... Vous allez vous rendre malade !... je vous en supplie !... laissez-moi !...

Je n'osais pas me débattre à cause de sa faiblesse, par respect pour la fragilité de ses membres... J'essayai seulement — avec quelle précaution ! — d'éloigner sa main qui, gauche, timide, frissonnante, cherchait à dégrafer mon corsage, à palper mes seins... Et je répétais :

— Laissez-moi !... C'est très mal ce que vous faites-là, monsieur Georges... Laissez-moi !...

Son effort pour me maintenir contre lui l'avait fatigué... L'étreinte de ses bras ne tarda pas à faiblir... Durant quelques secondes il respira plus difficilement... puis, une toux sèche lui secoua la poitrine...

— Ah ! vous voyez bien, monsieur Georges, lui dis-je avec toute la douceur d'un reproche maternel... Vous vous rendez malade à plaisir... Vous ne voulez rien écouter... et il va falloir tout recommencer !... Vous serez bien avancé, après !... Soyez sage, je vous en prie... Et si vous étiez bien gentil, savez-vous ce que vous feriez ?... Vous vous coucheriez tout de suite !...

Il retira sa main qui m'enlaçait, s'allongea sur la chaise longue et, tandis que je replaçais sous sa tête les coussins qui avaient glissé, très triste, il soupira :

— Après tout !... C'est juste... Je te demande pardon !...

— Vous n'avez pas à me demander pardon, monsieur Georges... vous avez à être calme !...

— Oui !... Oui !... fit-il en regardant le point du plafond où la lampe faisait un rond de mouvante lumière... J'étais un peu fou... j'avais songé, un instant, que tu pouvais m'aimer... moi qui n'ai jamais eu d'amour... moi qui n'ai jamais eu rien... que de la souffrance !... Pourquoi m'aimerais-tu ?... Cela me guérissait, de t'aimer... Depuis que tu es là, près de moi... et que je te désire... Depuis que tu es là, avec ta jeunesse... ta fraîcheur... et tes yeux... et tes mains... tes petites mains tout en soie, dont les soins sont des caresses si douces... et que je ne rêve que de toi... je sens en moi, dans mon âme et dans mon corps, des vigueurs nouvelles... toute une vie inconnue bouillonner... C'est-à-dire, je sentais cela.... car, maintenant... Enfin qu'est-ce que tu veux ?... J'étais fou !... Et toi !... toi !... C'est juste !...

J'étais très embarrassée... je ne savais que dire ; je ne savais que faire. Des sentiments puissants et contraires me tiraillaient dans tous les sens... Un élan me précipitait vers lui... un devoir sacré m'en éloignait... Et niaisement, parce que je n'étais pas sincère, parce que je ne pouvais pas être sincère, dans cette lutte où combattaient avec une égale force les désirs et le devoir, je balbutiais :

— Monsieur Georges, soyez sage !... ne pensez pas à ces vilaines choses-là... Cela vous fait du mal... Voyons, monsieur Georges... Soyez bien gentil...

Mais il répétait :

— Pourquoi m'aimerais-tu ?... C'est vrai, tu as raison de ne pas m'aimer !... Tu me crois malade !... Tu crains d'empoisonner ta bouche aux poisons de la mienne... et de gagner mon mal, — le mal dont je meurs... n'est-ce pas ? — dans un baiser de moi !... C'est juste !...

La cruelle injustice de ces paroles me frappa en plein cœur.

— Ne dites pas cela ! monsieur Georges... m'écriai-je, éperdue... C'est horrible et méchant, ce que vous dites-là... Et vous me faites trop de peine... trop de peine !...

Je saisis ses mains... elles étaient moites et brûlantes, je me penchai vers lui... son haleine avait l'ardeur rauque d'une forge.

— C'est horrible... horrible !

Il continua :

— Un baiser de toi... mais c'était cela ma résurrection — mon rappel complet à la vie !... Ah ! tu as cru sérieusement à tes bains... à ton Porto... à ton gant de crin !... Pauvre petite... c'est en ton amour que je me suis baigné, c'est le vin de ton amour que j'ai bu... c'est la révulsion de ton amour qui m'a fait courir sous la peau, un sang neuf... C'est parce que, ton baiser, je l'ai tant espéré, tant voulu, tant attendu, que je me suis repris à vivre, à être fort, car je suis fort, maintenant... Mais, je ne t'en veux pas de me le refuser... tu as raison de me le refuser... je comprends... je comprends... tu es une petite âme timide et sans courage... un petit oiseau qui chante sur une branche... puis sur une autre... et s'en va, au moindre bruit...

— C'est affreux, ce que vous dites-là, Monsieur Georges !

Il continua encore, tandis que je me tordais les mains :

— Pourquoi est-ce affreux ?... Mais non, ce n'est pas affreux !... C'est juste. Tu me crois malade... tu crois qu'on est malade quand on a de l'amour !... Tu ne sais pas que l'amour, c'est de la vie... de la vie éternelle ?... Oui, oui, je comprends... Puisque ton baiser qui est la vie pour moi... tu t'imagines que ce serait peut-être, pour toi, la mort !... N'en parlons plus !...

Je ne pus en entendre davantage. Etait-ce la pitié ?... Était-ce ce que contenaient de sanglants reproches et d'amers défis, ces paroles atroces et sacrilèges ?... Etait-ce simplement l'amour impulsif, et barbare qui tout à coup me posséda ?... Je n'en sais rien... C'était peut-être cela tout ensemble... Ce que je sais, c'est que je me laissai tomber comme une masse sur la chaise longue, et soulevant dans mes mains la tête adorable de l'enfant, éperdûment je criai :

— Tiens !... méchant... regarde comme j'ai peur... Regarde comme j'ai peur !...

Je collai ma bouche contre sa bouche, et je heurtai mes dents aux siennes avec une telle rage frémissante, qu'il me semblait que ma langue pénétrait dans les plaies profondes de sa poitrine pour y

lécher, pour y boire, pour en ramener tout le sang empoisonné et tout le pus mortel. Ses bras s'ouvrirent et se refermèrent dans une étreinte, sur moi...

Et ce qui devait arriver arriva...

Eh bien, non. Plus je réfléchis à cela, et plus je suis sûre que ce qui me jeta dans les bras de Georges, ce qui souda mes lèvres aux siennes, ce fut d'abord et seulement un mouvement impérieux, spontané de protestation contre les sentiments bas que Georges attribuait — par ruse peut-être — à mon refus... Ce fut surtout un acte de piété fervente, désintéressée et très pure, qui voulait dire :

— Non, je ne crois pas que tu sois malade... Non, tu n'es pas malade... Et la preuve, c'est que n'hésite pas à mêler mon haleine à la tienne, à la respirer, cette haleine, à la boire, à m'en imprégner la poitrine, à m'en saturer toute la chair... Et quand même tu serais réellement malade... quand même ton mal serait contagieux et mortel à qui l'approche, je ne veux pas que tu aies de moi cette idée monstrueuse, que je redoute de le gagner, d'en souffrir et d'en mourir...

Je n'avais pas non plus prévu et calculé ce qui, fatalement, devait résulter de ce baiser et que je n'aurais point la force, une fois dans les bras de mon ami, une fois mes lèvres sur les siennes, de m'arracher à cette étreinte, et de repousser ce baiser... Mais, voilà !... Lorsqu'un homme me tient, aussitôt la peau me brûle et la tête me tourne... me tourne... Je deviens ivre... je deviens folle... je deviens sauvage... Je n'ai plus d'autre volonté que celle de mon désir... je ne vois plus que lui... je n'entends plus que lui... je ne pense plus qu'à lui... et je me laisse mener par lui, docile et terrible... jusqu'au crime !...

Ah ! ce premier baiser de monsieur Georges !... ses caresses maladroites et délicieuses !... l'ingénuité pessionnée de tous ses gestes ! Et l'émerveillement de ses yeux devant ce mystère, enfin dévoilé, de la femme et de l'amour !... Dans ce premier baiser, je m'étais donnée toute, avec cet emportement qui ne ménage rien, cette fièvre, cette volupté inventive, dure et brisante, qui dompte, assomme les mâles les plus forts et leur fait demander grâce !... Mais, l'ivresse passée, lorsque je vis le pauvre et fragile enfant haletant, presque pâmé dans mes bras, j'eus un remords affreux... du moins, la sensation et, pour ainsi dire, l'épouvante que je venais de commettre un meurtre...

— Monsieur Georges !... monsieur Georges !... je vous ai fait du mal !... Ah ! pauvre petit !

Mais lui, avec quelle grâce féline, tendre et confiante, avec quelle reconnaissance éblouie, il se pelotonna contre moi, comme pour y chercher une protection... Et il me dit, ses yeux pleins d'extase :

— Je suis heureux !... Maintenant, je puis mourir !...

Et comme je me désespérais, comme je maudissais ma faiblesse :

— Je suis heureux !... répéta-t-il... Oh ! reste avec moi... ne me quitte pas de toute la nuit... Seul, vois-tu, il me semble que je ne

pourrais pas supporter la violence, pourtant si douce, de mon bonheur?..

Pendant que je l'aidais à se coucher, il eut une crise de toux... Elle fut courte, heureusement... Mais, si courte qu'elle fût, j'en eus l'âme déchirée... Est-ce qu'après l'avoir soulagé et guéri j'allais le tuer désormais ?... Je crus je que ne pourrais pas retenir mes larmes... Et me détestai !...

— Ce n'est rien... ce n'est rien... fit-il, en souriant... Il ne faut pas te désoler puisque je suis si heureux !... Et puis, je ne suis pas malade... je ne suis plus malade... Tu vas voir comme je vais bien dormir contre toi !... Car je veux dormir comme si j'étais ton petit enfant, ma tête entre tes seins !...

— Et si votre grand'mère me sonnait, cette nuit, monsieur Georges ?...

— Mais non... mais non... grand'mère ne sonnera pas... Je veux dormir contre toi....

Certains malades ont une puissance amoureuse que n'ont point les autres hommes, même les plus forts. C'est que je crois réellement que l'idée de la mort, que la présence de la mort aux lits de luxure est une terrible, une mystérieuse excitation à la volupté... Durant les quinze jours qui suivirent cette mémorable nuit — nuit délicieuse et tragique — ce fut comme une sorte de furie qui s'empara de nous, qui mêla nos baisers, nos corps, nos âmes, dans une étreinte, dans une possession sans fin. Nous avions hâte de jouir pour tout le passé perdu, nous voulions vivre, presque sans un repos, cet amour dont nous sentions le dénouement proche, dans la mort !...

— Encore !... Encore !... Encore !...

Un revirement subit s'était opéré en moi... Non seulement je n'éprouvais plus de remords, mais lorsque monsieur Georges faiblissait, je savais par des caresses nouvelles et plus aiguës, ranimer pour un instant ses membres brisés, leur redonner un semblant de force... Mon baiser avait la vertu atroce et la brûlure vivifiante d'un moxa.

— Toujours !... toujours... toujours !...

Mon baiser avait quelque chose de sinistre et de follement criminel... Sachant que je tuais Georges, je m'acharnais à me tuer, moi aussi, dans le même bonheur et dans le même mal... Délibérément, je sacrifiais sa vie et la mienne... Avec une exaltation âpre et farouche, qui décuplait l'intensité de nos spasmes, j'aspirais, je buvais la mort, toute la mort à sa bouche... et je me barbouillais les lèvres de son poison... Une fois qu'il toussait dans mes bras, pris d'une crise plus violente que de coutume, je vis mousser à ses lèvres un gros, immonde crachat sanguinolent :

— Donne !... donne !... donne ! m'écriai-je.

Et j'avalai le crachat avec une avidité meurtrière, comme j'eusse fait d'un cordial de vie...

Monsieur Georges ne tarda pas à dépérir. Les crises devinrent

plus fréquentes, plus graves, plus douloureuses. Il cracha du sang, eut de longues syncopes pendant lesquelles on le crut mort. Son corps s'amaigrit, se creusa, se décharna, au point qu'il ressemblait véritablement à une pièce anatomique... Et la joie qui avait reconquis la maison se changea bien vite en une douleur morne. La grand-mère recommença de passer ses journées dans le salon, de pleurer, prier, épier les bruits, et, l'oreille collée à la porte qui la séparait de son enfant, de subir l'affreuse et persistante angoisse d'entendre un cri... un râle... un soupir, le dernier... la fin de ce qui lui restait de cher et d'encore vivant ici-bas... Lorsque je sortais de la chambre elle me suivait dans la maison et gémissait :

— Pourquoi, mon Dieu !... pourquoi ?... Et qu'est-il donc arrivé ?

Elle me disait aussi :

— Vous vous tuez, ma pauvre petite... Vous ne pouvez pourtant pas passer toutes vos nuits auprès de Georges... je vais demander une sœur pour vous suppléer...

Mais je refusais... Et elle me chérissait davantage de ce refus... et aussi de ce qu'ayant accompli déjà un miracle, je pouvais en accomplir un autre encore... J'étais son dernier espoir !...

Quant aux médecins mandés de Paris, ils s'étonnèrent des progrès de la maladie, et qu'elle eût causé, en si peu peu de temps, de si effrayants ravages... Pas une minute, ni eux ni personne ne soupçonnèrent l'épouvantable vérité... et leur intervention se borna à conseiller des potions calmantes...

Seul, M. Georges demeurait gai, heureux, d'une gaieté constante, d'un inaltérable bonheur. Non seulement il ne se plaignait jamais, mais son âme se répandait toujours en effusion de reconnaissance. Il ne parlait que pour exprimer, pour chanter sa joie... Le soir, dans sa chambre, quelquefois après des crises terribles il me disait :

— Je suis heureux... Pourquoi te désoler et pleurer ?... Ce sont tes larmes qui me gâtent un peu la joie... la joie ardente dont je suis rempli... Ah ! je t'assure que de mourir ce n'est pas payer cher le surhumain bonheur que tu m'as donné !... J'étais perdu... la mort était en moi... Rien ne pouvait empêcher qu'elle fût en moi !... Tu me l'as rendue rayonnante et bénie !... Ne pleure donc pas, chère petite... je t'adore... et je te remercie !...

Ma fièvre de destruction était bien tombée, maintenant... Je vivais dans un affreux dégoût de moi-même, dans une indicible horreur de mon crime, de mon meurtre... Il ne me restait plus que l'espoir, la consolation ou l'excuse que j'eusse gagné le mal de mon ami, et de mourir avec lui, en même temps que lui... Là où l'horreur atteignait son paroxysme, là où je me sentais précipitée dans le vertige de la folie, c'était lorsque M. Georges m'attirait à lui de ses bras moribonds, collait sa bouche agonisante sur la mienne, voulait encore de l'amour, appelait encore l'amour que je n'avais pas le courage, que je n'avais même plus le droit — sans commettre un crime nouveau et un plus atroce meurtre — de lui refuser...

— Encore ta bouche !... Encore tes yeux ... Encore ta joie !

Il n'avait plus la force d'en supporter les caresses et les secousses... Souvent il s'évanouit dans mes bras.

Et ce qui devait arriver arriva...

Nous étions alors au mois d'octobre, exactement le 6 octobre. L'automne était demeuré doux et chaud cette année-là, les médecins avaient conseillé de prolonger le séjour du malade à la mer, en attendant qu'on pût le transporter dans le Midi. Toute la journée du 6 octobre, monsieur Georges avait été plus calme. J'avais ouvert toute grande la grande baie de la chambre, et, couché sur la chaise longue, près de la baie, préservé de l'air par de chaudes couvertures, il avait respiré pendant quatre heures au moins, et délicieusement, les émanations iodées du large... Le soleil vivifiant, les bonnes odeurs marines, la plage déserte reconquise par les pêcheurs de crevettes, le réjouissaient... Jamais je ne l'avais vu plus gai. Et cette gaieté sur sa face décharnée, où la peau, de semaine en semaine plus mince, était sur l'ossature comme une transparente pellicule, avait quelque chose de funèbre et de si pénible à voir, que plusieurs fois je dus sortir de la chambre afin de pleurer librement. Il refusa que je lui lusse des vers... Quand j'ouvris le livre :

— Non ! dit-il... Tu es mon poème... tu es tous mes poèmes... Et c'est bien plus beau, va !

Il lui était défendu de parler... La moindre conversation le fatiguait et souvent amenait une crise de toux. D'ailleurs il n'avait presque plus la force de parler. Ce qui lui restait de vie, de pensée, de volonté d'exprimer, de sensibilité, s'était concentré dans son regard devenu un foyer ardent ou l'âme, sans cesse attisait un feu d'une surprenante, d'une surnaturelle intensité... Ce soir-là, le soir du 6 octobre, il paraissait ne plus souffrir. Ah ! je le vois encore étendu dans son lit, la tête haute sur l'oreiller, jouant de ses longues mains maigres, tranquillement, avec les franges bleues du rideau, et me souriant et suivant toutes mes allées et venues... de son regard qui, dans l'ombre du lit, brillait et brûlait comme une lampe.

On avait disposé dans la chambre une couchette pour moi, une petite couchette de garde-malade et — ô ironie ! afin sans doute de ménager sa pudeur et la mienne — un paravent derrière lequel je pusse me déshabiller. Mais je ne couchais pas souvent dans la couchette, monsieur Georges voulait toujours m'avoir près de lui. Il ne se trouvait réellement bien, réellement heureux que quand j'étais près de lui, ma peau nue contre la sienne, nue aussi, mais hélas ! nue, comme sont nus les os.

Après avoir dormi deux heures d'un sommeil presque paisible, vers minuit il se réveilla. Il avait un peu de fièvre, la pointe de ses pommettes était plus rouge. Me voyant assise à son chevet, les joues humides de larmes, il me dit sur un ton de doux reproche :

— Ah ! voilà que tu pleures encore !... Tu veux me rendre triste et

me faire de la peine !... Pourquoi n'es-tu pas couchée ?... Viens te coucher près de moi !...

J'obéis docilement, car la moindre contrariété lui était funeste. Il suffisait d'un mécontement léger pour déterminer une congestion et que les suites en fussent redoutables... Sachant mes craintes il en abusait... Mais à peine dans le lit, sa main chercha mon corps, sa bouche, ma bouche. Timidement, et sans résister, je suppliai :

— Pas ce soir, je vous prie !... Soyez sage ce soir !

Il ne m'écouta pas ; d'une voix tremblante de désir et de mort, il répondit :

— Pas ce soir... tu répètes toujours la même chose !... Pas ce soir... ! Ai-je donc le temps d'attendre ?

Je m'écriai, secouée de sanglots :

— Ah ! monsieur Georges !... Vous voulez donc que je vous tue !... Vous voulez donc que toute ma vie j'aie le remords de vous avoir tué !...

Toute ma vie !... J'oubliais que je voulais mourir avec lui, mourir de lui, mourir comme lui !

— Monsieur Georges !... monsieur Georges !... Par pitié pour moi, je vous en conjure !

Mais ses lèvres étaient sur mes lèvres... La mort était sur mes lèvres !

— Tais-toi !... fit-il, haletant... Je ne t'ai jamais autant aimé que ce soir !

Et nos deux corps se confondirent... Et le désir réveillé en moi, ce fut un supplice atroce dans la plus atroce des voluptés, d'entendre parmi les soupirs et les petits cris de Georges, d'entendre le bruit de ses os qui, sous moi, cliquetaient comme les ossements d'un squelette...

Tout à coup ses bras me désenlacèrent et retombèrent inertes sur le lit ; ses lèvres se dérobèrent et abandonnèrent mes lèvres. Et de sa bouche renversée jaillit un cri de détresse... puis un flot de sang chaud qui m'éclaboussa tout le visage. D'un bond, je fus hors du lit. En face, une glace me renvoya mon image rouge et sanglante... Je m'affolai, et courant éperdue dans la chambre je voulus appeler au secours... Mais l'instinct de la conservation, la crainte des responsabilités, de la révélation de mon crime, je ne sais quoi encore de lâche et d'irraisonné me fermèrent la bouche... me retinrent au bord de l'abîme où sombrait ma raison... Très nettement, très rapidement je compris qu'il était impossible que, dans l'état de nudité, dans l'état de désordre, dans l'état d'amour où nous étions, Georges, moi et la chambre... je compris qu'il était impossible que quelqu'un entrât, en cet instant, dans la chambre...

O misère humaine !... Il y avait quelque chose de plus spontané que ma douleur, de plus pressant que mon épouvante, c'étaient mon ignoble prudence et mes bas calculs !... Dans cette terreur, j'eus la présence d'esprit d'aller ouvrir la porte du salon... puis la porte de l'antichambre... et d'écouter... Aucun bruit... tout dormait dans la

maison... Alors je revins près du lit... Je soulevai le corps de Georges, léger comme une plume dans mes bras... j'exhaussai sa tête de façon à la maintenir droite dans mes mains... Le sang continuait de couler par la bouche en filaments poisseux... j'entendais que sa poitrine s'évacuait par la gorge, avec un bruit de bouteille qu'on vide... ses yeux, révulsés, ne montraient plus, entre les paupières, que leurs globes rougeâtres.

— Georges !... Georges !... Georges !...

Georges ne répondit pas à ces appels, à ces cris... Il ne les entendait pas... Il n'entendait plus rien des cris et des appels de la terre !

— Georges !... Georges !... Georges !...

Je lâchai son corps ; son corps s'affaissa sur le lit... je lâchai sa tête ; sa tête retomba lourde, sur l'oreiller... je posai ma main sur son cœur... son cœur ne battit pas...

— Georges !... Georges !... Georges !...

L'horreur fut trop forte de ce silence, de ces lèvres muettes... de l'immobilité rouge de ce cadavre... et de moi-même !... Et brisée de douleur, brisée de l'effrayante contrainte de ma douleur, je m'écroulai sur le tapis, évanouie !...

Combien de minutes dura cet évanouissement, ou combien de siècles ?... Je ne le sais pas... Revenue à moi, une pensée, une pensée suppliciante domina toutes les autres : faire disparaître ce qui pouvait m'accuser... Je me lavai le visage, je m'habillai... je remis — oui, j'eus cet affreux courage — je remis de l'ordre sur le lit et dans la chambre... Et quand cela fut fait... je réveillai la maison... je criai la terrible nouvelle dans la maison...

Ah ! cette nuit !... J'ai connu, cette nuit-là, de tortures, tout ce qu'en contient l'enfer !...

Et celle d'aujourd'hui me la rappelle !... La tempête souffle, comme elle soufflait là-bas, la nuit où je commençai sur cette pauvre chair mon œuvre de destruction... Et le hurlement du vent dans les arbres du jardin, il me semble que c'est le hurlement de la mer sur la digue de l'à jamais maudite villa d'Houlgate.

De retour à Paris, après les obsèques de M. Georges, je ne voulus pas rester, malgré ses supplications multipliées, au service de la pauvre grand'mère... J'avais hâte de m'en aller... de ne plus revoir ce visage en larmes, de ne plus entendre ces sanglots qui me déchiraient le cœur... j'avais hâte surtout de m'arracher à sa reconnaissance, à ce besoin qu'elle avait, en sa détresse radotante, de me remercier de mon dévouement, de mon héroïsme... de m'appeler sa « fille... sa chère petite fille! »... de m'embrasser avec de folles effusions de tendresse... Bien des fois, durant les quinze jours que je consentis sur sa prière, à passer près d'elle, j'eus l'envie impérieuse de me confesser, de m'accuser, de lui dire tout ce que j'avais de trop pesant à l'âme, et qui souvent m'étouffait... A quoi bon ? Est-ce qu'elle en eût éprouvé un soulagement quelconque..., Non,.. C'eût été ajouter une

affliction plus poignante à ces autres afflictions, et cette horrible pensée et ce remords suppliciant que, sans moi, son cher enfant ne serait peut-être pas mort!... Et puis, il faut que je l'avoue, je ne m'en sentis pas le courage... Je partis de chez elle avec mon secret, vénérée d'elle comme une sainte, comblée de riches cadeaux et d'amour!...

Or, le jour même de mon départ, comme je revenais de chez madame Paulhat-Durand, la placeuse, je rencontrai dans les Champs-Elysées un ancien camarade, un valet de chambre avec qui j'avais servi, pendant six mois, dans la même maison. Il y avait bien deux ans que je ne l'avais vu. Les premiers mots échangés, j'appris que, ainsi que moi, il cherchait une place. Seulement, ayant de chouettes extras, pour l'instant, il ne se pressait pas d'en trouver.

— Cette sacrée Célestine!... fit-il, heureux de me revoir... toujours épatante!...

C'était un bon garçon, gai, farceur, et qui aimait la noce... Il proposa :

— Si on dînait ensemble, hein?

J'avais besoin de me distraire, de chasser loin de moi un tas d'images trop tristes, un tas de pensées obsédantes, j'acceptai...

— Chic, alors!... fit-il.

Il prit mon bras et m'emmena chez un marchand de vin de la rue Cambon... Sa gaieté lourde, ses plaisanteries, grossières, sa vulgaire obscénité, je les sentis vivement... Elles ne me choquèrent point... Au contraire, j'y éprouvai une certaine joie canaille, une sorte de sécurité crapuleuse, comme à la reprise d'une habitude perdue... Pour tout dire, je me reconnus, je reconnus ma vie et mon âme en ces paupières fripées, en ce visage glabre, en ces lèvres rasées qui accusent le même rictus servile, le même pli de mensonge, le même goût de l'ordure passionnelle, chez le comédein, le juge et le valet...

Après le dîner, nous flanâmes quelque temps sur les boulevards... Puis il me paya une tournée de cinématographe. J'étais un peu molle d'avoir bu trop de vin de Saumur. Dans le noir de la salle, pendant que sur la plaque lumineuse l'armée française défilait avec applaudissements de l'assistance, il m'empoigna la taille et me donnant sur la nuque un baiser qui faillit me décoiffer :

— Tu es épatante!... souffla-t-il... Ah!... nom d'un chien!... Ce que tu sens bon!...

Il m'accompagna jusqu'à mon hôtel, et nous restâmes là, quelques minutes, sur le trottoir, silencieux, un peu bêtes... Lui, du bout de sa canne tapait la pointe de ses bottines... Moi, la tête penchée, les coudes au corps, les mains dans mon manchon, j'écrasais sous mes pieds une peau d'orange...

— Eh bien, au revoir!... lui dis-je...

— Ah! non! fit-il... laisse-moi monter avec toi... voyons, Célestine!

Je me défendis vaguement pour la forme,.. Il insista :

— Voyons !... qu'est-ce que tu as ?... Des peines de cœur ?... justement... C'est le moment !...

Il me suivit... Dans cet hôtel, on ne regardait pas trop à qui rentrait... L'escalier était noir, la rampe gluante, l'atmosphère ignoble et fétide... Et je songeais :

— Ah ! dame !... ça ne vaut pas les villas d'Houlgate, ni les hôtels de la rue Lincoln !...

A peine dans ma chambre, il se rua sur moi et me jeta brutalement les jupes levées, sur le lit !

Tout de même, ce qu'on est vache parfois !... Ah ! misère de nous !...

Et la vie me reprit, avec ses hauts, ses bas, ses changements de visage, ses liaisons finies aussitôt que commencées. et ses fautes brusques des intérieurs opulents, dans la rue... Comme toujours ! Chose singulière ! Moi qui, dans mon exaltation amoureuse, dans ma soif ardente de sacrifice, sincèrement, passionnément, avais voulu mourir, j'eus, durant de longs mois, la peur d'avoir gagné la contagion, aux baisers de monsieur Georges. La moindre indisposition, la plus passagère douleur, me furent une terreur véritable... Souvent, la nuit, je me réveillais avec des épouvantes folles, des sueurs glacées... Je me tâtais la poitrine, où, par suggestion, j'éprouvais des brûlures et des déchirements... J'interrogeais mes crachats, où je voyais des filaments rouges ; à force de compter les pulsations de mes veines, je me donnais la fièvre... Il me semblait, en me regardant dans la glace, que mes yeux se creusaient, que mes pommettes rosissaient, de ce rose mortel qui colorait les joues de monsieur Georges... A la sortie d'un bal public, une nuit, je pris un rhume et je toussai, pendant une semaine... Je crus que c'était fini de moi !... Je me couvris le dos d'emplâtres, j'avalai toute sorte de médecines bizarres... J'adressai même un don pieux à saint Antoine de Padoue !... Puis, comme en dépit de ma peur, ma santé restait forte, que j'avais la même endurance dans le service et dans le plaisir, cela passa...

L'année dernière, le 6 octobre, comme tous les ans à cette triste date, j'allai déposer des fleurs sur la tombe de monsieur Georges... Dans une allée du cimetière, je vis devant moi, à quelques pas devant moi, la pauvre grand'mère... Ah ! qu'elle était vieille !... ce qu'ils étaient vieux aussi, les deux vieux domestiques qui l'accompagnaient. Voûtée, courbée. chancelante, elle marchait pesamment, soutenue aux aisselles par les deux serviteurs, aussi voûtés, aussi courbés, aussi chancelants que leur maîtresse... Un commissionnaire les suivait qui portait une grosse gerbe de roses blanches et rouges. Je ralentis mon allure ne voulant point les dépasser et qu'ils me reconnussent... Et, cachée derrière le mur d'un monument funéraire, j'attendis que la pauvre vieille femme douloureuse eût déposé ses fleurs, égrené ses prières et ses larmes sur la tombe de son petit-fils...

Ils revinrent par la petite allée, en frôlant le mur du caveau où j'étais... Je me dissimulai davantage pour ne point les voir, car il me semblait que c'étaient mes remords, les fantômes de mes remords, qui passaient... M'eussent-ils reconnue?...Ah! je ne le crois pas! Ils marchaient sans rien regarder autour d'eux, sans rien voir de la terre... Leurs yeux avaient la fixité des yeux d'aveugles... leurs lèvres allaient, allaient et aucune parole ne sortait d'elles... On eût dit de trois vieilles âmes mortes... perdues dans le dédale du cimetière, et cherchant leurs tombes... Cela me fit froid au cœur...

Elles disparurent enfin... Où sont-elles aujourd'hui, ces trois ombres lamentables?... Elles sont peut-être mortes un peu plus... Elles sont peut-être mortes tout à fait... Après avoir erré encore, peut-être qu'elles ont trouvé le trou de silence et de repos qu'elles cherchaient... C'est égal!... c'est une drôle d'idée qu'elle avait eu, l'infortunée vieille de me prendre comme garde-malade d'un aussi jeune, d'un aussi joli enfant comme était monsieur Georges!... Et vraiment, quand j'y repense, de n'avoir rien vu, de n'avoir rien soupçonné, de n'avoir rien compris... c'est ce qui m'épate le plus!... Ah! on peut le dire, ils n'étaient pas malins, tous les trois!...

J'ai revu le capitaine Mauger, par dessus la haie. Accroupi le long d'une plate-bande nouvellement bêchée, il repiquait des plants de pensées et de ravenelles. Dès qu'il m'a aperçue, il a quitté son travail, et il est venu jusqu'à la haie, pour causer. Il ne m'en veut plus du tout du meurtre de son furet. Il paraît même très gai. En pouffant de rire, il me confie que, ce matin, il a pris au collet le chat blanc des Laulaire. Probable que le chat venge le furet.

— C'est le dixième que je leur estourbis en douceur, s'écrie-t-il avec une joie féroce, en se tapant la cuisse, et, ensuite, en se frottant les mains, noires de terre... Ah! il ne viendra plus gratter le terreau de mes châssis, le salaud!... Il ne ravagera plus mes semis, le chameau!... Et si je pouvais aussi prendre au collet votre Laulaire et sa femelle... Ah! les cochons!... Ah! ah! ah!... Ça c'est une idée!

Cette idée le fait se tordre un instant. Et, tout à coup, les yeux pétillants de malice sournoise, il me demande :

— Pourquoi que vous ne leur fourrez pas du poil à gratter dans leur lit?... Les saligauds!... Ah! nom de Dieu! je vous en donnerais bien un paquet, moi!... Ça c'est une idée!

Puis :

— A propos... vous savez!... Kléber!... Mon petit furet!...

— Ah!... Eh bien?

— Eh bien, je l'ai mangé!... Heu! heu!

— Ça n'est pas très bon, dis-je.

— C'est comme du mauvais lapin!

Ça été toute l'oraison funèbre du pauvre animal.

Le capitaine me raconte aussi que, l'autre semaine, sous un tas de fagots, il a capturé un hérisson. Il est en train de l'apprivoiser... Il

l'appelle Bourbaki... Ça c'est une idée!... C'est une bête intelligente, farceuse, extraordinaire, et qui mange de tout.

— Ma foi, oui!... s'exclame-t-il. Dans la même journée, ce sacré Bourbaki a mangé du beefsteak, du haricot de mouton, du lard salé, du fromage de gruyère, des confitures... Il est épatant, Bourbaki, il est comme moi. Il mange de tout!...

A ce moment, le petit domestique passe dans l'allée, charriant, dans une brouette, des pierres, de vieilles boîtes de sardines, un tas de débris qu'il va porter au trou à ordures.

— Viens ici! hèle le capitaine.

Et comme, sur son interrogation, je lui dis que Monsieur est à la chasse, Madame en ville, et Joseph en courses, il prend, dans la brouette, chacune de ces pierres, chacun de ces débris et, l'un après l'autre, il les lance dans le jardin, en criant très fort :

— Tiens!... cochon!... Tiens, misérable!

Les pierres volent, les débris tombent sur une planche, où, la veille, Joseph avait semé des petits pois.

— Et, allez donc!... Et ça encore .. Et encore, par dessus le marché!

La planche est bientôt couverte de débris et saccagée. La joie du capitaine s'exprime par une sorte de hululement, et des gestes désordonnés. Puis retroussant sa vieille moustache grise, il me dit, d'un air conquérant et paillard :

— Mademoiselle Célestine... Vous êtes une belle fille, sacrebleu!... Faudra venir me voir... quand Rose ne sera pas là, hein?... Ça, c'est une idée!

Eh bien, vrai!

(*A suivre.*) OCTAVE MIRBEAU

Le général Mercier falsificateur de textes [1]

Quelques jours après sa déposition devant le Conseil de guerre de Rennes, le général Mercier, qui l'avait fait imprimer en hâte cette déposition, la fit distribuer en brochure, à Rennes et à Paris, gratuitement.

C'était déjà d'une correction, d'une loyauté plutôt douteuses — publier une déposition sans les objections qu'elle a soulevées.

Mais la brochure fut remise aux membres du Conseil de guerre (*couverture jaune, pour les juges titulaires, bleue pour les suppléants*).

Au civil, en cour d'assises, au tribunal de commerce, les magistrats n'eussent pas manqué de retourner son papier à l'auteur — avec l'expression de leurs sentiments les plus étonnés.

Mais, au militaire... Décidément, Ravary ne nous trompait pas : *leur* justice n'est pas la même que la nôtre.

Ce n'est pas seulement par la couleur de la couverture que les brochures des membres du Conseil de guerre se distinguent de celles distribuées dans les rues (2).

Le texte aussi diffère — par des remaniements nombreux — et importants.

Dans le texte revisé de la brochure, on ne compte pas moins de cent cinquante *variantes*. Elles ne sont pas que de pure forme. Ce ne sont pas de simples corrections de typographie ou de langage. Quand le général Mercier rectifie, à tête reposée, la plume à la main, son langage de l'audience, ce n'est pas par coquetterie de style : il opère sur le fond même de sa déposition. Il la modifie. Il la diminue où il l'aggrave, pour sa défense propre ou contre Dreyfus. Il précise des points qu'il a laissés incertains à l'audience, pour ne pas subir de ripostes immédiates. Il remet dans le vague des affirmations qu'il a produites à la barre, qui ont coulé dans le flot de sa déposition, mais qu'on repêcherait trop facilement, immobilisées par l'imprimé. Enfin non content d'ajouter, de retrancher, sans le moindre scrupule, il a altéré les textes — jusqu'à les falsifier.

(1) M. Jean Ajalbert a continué ses recherches sur l'Affaire. Ses découvertes — nous en publions une aujourd'hui — seront consignées dans un volume qui paraîtra bientôt chez l'éditeur P.-V. Stock, sous ce titre : *Quelques dessous de l'Affaire Dreyfus.*

(2) Déjà, la brochure vulgaire ne reproduisait pas exactement le langage de l'audience.

Il faudrait un volume pour tout relever. Ici, nous devons nous limiter : quelques remarques cursives, au hasard (1).

Page 78. — Le général Mercier dit avoir remis une lettre de « Schwartzkoppen à Suskind » (la lettre dite de l'Homme des forts de la Meuse) à M. Casimir-Perier. Cette lettre n'a pas reparu : « *Je crois qu'elle a été égarée lorsque M. Casimir-Perier a quitté la présidence du Conseil et a pris successivement la présidence de la Chambre et la présidence de la République.* »

C'était, dans la manière du général Mercier, insinuer que la perte — ou le détournement — de l'original incombait à M. Casimir-Perier, qui l'aurait fait voyager du ministère à l'Elysée.

Cette allégation est supprimée dans la brochure. Il est vrai que, d'une audience à l'autre, le général Mercier a été prévenu que cet original existait au ministère des Affaires étrangères. Si le texte primitif avait été maintenu dans la brochure, même avec la rectification du lendemain, cela eût permis de contrôler le procédé calomnieux et la fantaisie d'assertions du témoin. Mieux valait faire sauter le passage et le correctif. Et le général Mercier est bien de force à prétendre que c'est un trait de loyauté de sa part, d'avoir biffé l'erreur reconnue. Peccadille ! Les peccadilles réunies peuvent former un ensemble pas mal criminel.

Page 79. — Le général Mercier parle de la composition du bureau des renseignements : « *Généralement, c'étaient des Alsaciens, ou bien qui avaient servi dans le 2e bureau de l'Etat-Major, etc.* »

Dans la brochure, cela devient : ... « C'étaient des officiers QUI CONNAISSAIENT LA MOBILISATION, etc. » Donc Dreyfus, etc., etc.

Page 81. — A propos de la *lettre Davignon*, le général Mercier dépose : «... Il y a donc intérêt à ce que le colonel Davignon ne connaisse pas les relations qui existent entre le colonel Schwartzkoppen et un ami INCONNU qu'il a au deuxième bureau. Et cet intérêt ne peut être justifié que par des relations illicites AVEC DES AMIS *dont est le capitaine Dreyfus.* »

Dans la brochure, le mot INCONNU et le membre de phrase AVEC DES AMIS, etc., disparaissent.

Dans la version sténographiée, l'interprétation laissait planer le doute : *un ami inconnu*, des relations illicites AVEC DES AMIS.

Dans la brochure, il n'y a plus que Dreyfus en cause, tout seul.

LE GREFFIER COUPOIS *donne lecture de la pièce suivante :*

COMMUNICATIONS VERBALES DE X...

1° A l'agent Guénée, mars 1894.

« *Il faut vous rappeler ce que je vous ai déjà dit au sujet des rela-*

(1) Les indications de pagination sont celles de la *Sténographie du Procès de Rennes*, Stock, éd.

tions qui existent entre Schwartzkoppen et Panizzardi. Dites bien à ces messieurs que ces relations prennent chaque jour un caractère qui semble plus intime, et tout ce que fait l'un est immédiatement transmis à l'autre (1).

Page 85. — Le général Mercier argumente de la pièce ci-dessus : *Ces renseignements nous indiquent qu'au commencement de 1894...*

Dans la brochure, il affirme : D'AUTRES RENSEIGNEMENTS CONCORDAIENT AVEC CEUX-LA. *Au commencement de 1894, etc.*

S'il y avait d'autres renseignements concordants, pourquoi ne l'avoir pas dit à la barre ?

Page 88. — Voici ce que de l'audience à la brochure devient l'entrevue avec l'expert Gobert, racontée ou écrite, par le général Mercier : « *A première vue, il (Gobert) dit que le doute* NE LUI PARRAISSAIT PAS POSSIBLE *et qu'il croyait pouvoir affirmer que le bordereau était* DE LA PERSONNE INCRIMINÉE... »

Dans la brochure : « *A première vue, il dit que le doute* N'ÉTAIT PAS POSSIBLE *et qu'il croyait pouvoir affirmer que c'était de* LA MAIN DE DREYFUS ! »

Page 92. — A propos d'une lettre de M. Charles Dupuy, le général Mercier s'exprime ainsi : « *Par conséquent, vous voyez que M. Dupuy me demande dans cette lettre un certificat d'anti-dreyfusisme, certificat que je me suis empressé de lui envoyer, car il le méritait complètement à cette époque...* »

Dans la brochure, cet alinéa est modifié de la sorte : « *Ainsi, M. Charles Dupuy me demandait de lui décerner, pour lui* ET POUR LE CABINET *qu'il présidait, un certificat d'anti-dreyfusisme que je m'empressai de lui donner, car il y avait entièrement droit à cette époque.* »

La modification a son importance. Si le général avait mis en cause à l'audience *le cabinet*, qui comprenait MM. Poincaré et Barthou, cela aurait pu amener quelques questions de la défense.

Page 95. — A l'audience, le général Mercier n'ose pas trop s'avancer, en ce qui touche à l'empereur d'Allemagne qui « *s'occupe* SOUVENT *personnellement des affaires exceptionnelles d'espionnage...* »

Dans la brochure, l'empereur d'Allemagne « *s'occupe personnellement*, etc. »

SOUVENT est supprimé. C'est-à-dire que l'empereur d'Allemagne s'occupe régulièrement, etc.

Il est donc certain que M. Mertian de Muller a vu dans un château

(1) Dans la brochure, le général Mercier, pour renforcer, altère ainsi le texte versé au dossier : « *Tout ce qui est appris par l'un est communiqué à l'autre...* »

de Potsdam, dans le cabinet de travail de l'empereur, sorti tout exprès pour laisser aux touristes le temps de fouiller sa correspondance, un numéro de la *Libre Parole* qui portait au crayon rouge : *Capitaine Dreyfus.*

Page 95. — Sur la communication de pièces secrètes, le général Mercier prononce cette phrase : *D'autre part, la Cour de cassation se base sur ce que* J'AI REFUSÉ DE RÉPONDRE.

Dans la brochure, on lit : ... *La Cour de cassation se base sur ce que* JE N'AI FAIT AUCUNE RÉPONSE....

La seconde version est moins près de la vérité que la première. M. le général Mercier a le sens des nuances.

Page 97. — M. le général Mercier n'aime pas tous les jours les parenthèses. Confrontez la sténographie et la brochure : «... *Nous sommes restés pendant quatre heures et demie à attendre si la paix ou la guerre allait sortir de cet échange de communications* (entre M. de Münster et l'empereur d'Allemagne).

(*M. Casimir-Perier fait un* GESTE DE DÉNÉGATION. *Sensation.*) »

Dans la brochure, toute la parenthèse est supprimée, supprimé le GESTE DE DÉNÉGATION.

Et M. le général Mercier continue : « *Vous voyez, messieurs, que nous avons été à deux doigts de la guerre.*

(*M. Casimir-Perier fait un geste pour demander la parole.*) »

Dans la brochure, la parenthèse encore s'évanouit, et pour cause.

Page 103. — Sur des aveux qui auraient été faits en présence de Du Paty, le général Mercier n'est pas solidement fixé. Il prête à Dreyfus ces paroles : « *Ces deux attachés militaires, je voudrais leur planter un poignard* DANS LA TÊTE. »

A la réflexion, qu'il ne s'agissait pas de Rochefort aux araignées empoisonnées ou de Drumont aux chemises soufrées, mais du capitaine Dreyfus, le général Mercier change la place du poignard et imprime dans la brochure : « ...*Je voudrais leur plonger un poignard* DANS LA GORGE ! » Ce qui est bien banal, pour un nationaliste — mais plus vraisemblable.

Page 103. — Toujours sur les aveux : « *J'ai envoyé M. Lebrun-Renault au président de la République et au président du Conseil pour leur répéter la scène des aveux. Or, cette scène extraordinaire ne leur a pas été répétée. Pourquoi ? Parce que M. le président de la République et M. le président du Conseil, encore sous l'émotion très vive de la scène que je vous ai racontée et des menaces de guerre imminente avec l'Allemagne, étaient hypnotisés...* »

(*M. Casimir-Perier proteste...*)

Cette parenthèse, naturellement, est allée rejoindre ses aînées.

Dans la brochure, vous en chercherez vainement la trace.

Page 104. — Et les parenthèses de Jaurès étaient traitées comme celles du président de la République. Ecoutez le général Mercier : « *Le gouvernement était attaqué en particulier par M. Jaurès.* »

(*M. Jaurès se lève* POUR PROTESTER *et fait de* VIVES DÉNÉGATIONS.)

Ces vives dénégations n'ont pas survécu à l'audience, enterrées par le général Mercier qui n'en souffle mot dans la brochure.

Page 115. — Dans une lettre au général Mercier du général Vauson, lue à l'audience, il y a : « *Le capitaine Dreyfus,* ENTRE AUTRES, *critiquait...* »

Dans la brochure, c'est : « *Le capitaine Dreyfus critiquait...* »

Le général Mercier a déchargé la sténographie des mots « ENTRE AUTRES », pour charger le capitaine Dreyfus !

Page 116. — Toujours ce souci de l'exactitude, de l'heure militaire. Devant les membres du Conseil de guerre, le général Mercier rapporte : « *Le témoignage du commandant Cuignet, qui témoignera devant vous que le capitaine Dreyfus est venu lui demander de lui faire une conférence* QUI A DURÉ JUSQU'A TROIS HEURES ET DEMIE... »

Dans la brochure, on trouve : « ... *Une conférence* QUI A DURÉ TROIS HEURES A TROIS HEURES ET DEMIE ! »

Page 116. — Suivant qu'il a besoin ou peut se passer des gens, le général Mercier allonge et abrège les épithètes. A l'audience, où il fallait amadouer le commandant Ducros, témoin adverse, le général Mercier avait proféré ces louanges à son adresse : « ...*J'avais laissé de côté le canon du commandant Ducros, quoiqu'il réalisât un progrès* TRÈS SÉRIEUX... »

Dans la brochure, où il n'était pas à supposer que le commandant Ducros irait chercher des éloges — et puis le témoin aurait déposé quand elle paraîtrait — les épithètes aimables ont disparu, le TRÈS SÉRIEUX qui s'était échappé des lèvres du général Mercier n'est pas tombé de sa plume.

Page 121. — Encore un petit tour de passe-passe — du doute à la certitude — de la sténographie sincère au compte-rendu revisé. Quand le général Mercier parle, c'est : « *Mais, à mon avis, ce n'est pas la note* QUI A DU ÊTRE ENVOYÉE. »

Dans la brochure, quand le général Mercier écrit, c'est : *Mais, à mon avis, ce n'est pas la note* QUI A ÉTÉ ENVOYÉE. »

Page 143. — Le mensonge, la perfidie, le faux se jouent entre les deux textes, entre l'oral et l'écrit du général Mercier.

Il devait terminer par la lâcheté. Sur la fin de son témoignage-réquisitoire, le général Mercier proclamait : « *Si le moindre doute avait effleuré mon esprit, messieurs, je serais le premier à vous le déclarer et à dire devant vous au capitaine Dreyfus : Je me suis trompé de bonne foi...* »

Le capitaine Dreyfus (se levant avec force.) — C'est ce que vous devriez dire. (Applaudissements.)

Dans la brochure, le général Mercier n'a pas osé rapporter le geste de la victime se dressant contre le bourreau, aux applaudissements de la salle. Le général Mercier a biffé les parenthèses.

Le général Mercier nous avait de longtemps habitués aux pires audaces de sa part. On verra qu'il s'est surpassé encore à Rennes. Cependant, il faut limiter nos citations.

Ce par quoi le général Mercier mérite les suffrages sans réserve des faussaires de l'État-Major, c'est par son entrain à altérer les textes. Il semble que cela soit inné chez lui, tant il procède avec persistance et régularité. Il ne peut pas apercevoir une ligne qui le gêne, sans la tordre tout de suite à sa convenance. Les remarques précédentes ont pu montrer combien peu il s'embarrassait des obstacles. Celles qui suivent fourniront, je pense, un exemple plus accentué encore de sa méthode.

Il a trouvé moyen de falsifier encore « *le faux Schneider* ».

A l'audience du 12 août, sur demande du général Mercier, qui veut confirmer ainsi une déclaration du colonel Sandherr, le président du Conseil de guerre fait lire par le greffier Coupois la pièce suivante (Rapport Schneider) :

« Paris, 30 novembre 1897.

« On avait déjà émis bien des fois pareille supposition que le traître « est autre que Dreyfus et je ne serais pas revenu là-dessus si « depuis un an je n'avais appris par des tierces personnes que des « attachés militaires allemand et italien auraient soutenu la même « thèse dans les salons à droite et à gauche. Je m'en tiens toujours et « encore aux informations publiées dans le *Temps* au sujet de l'affaire « Dreyfus. Je continue à les considérer comme justes et estime que « Dreyfus a été en relations avec des bureaux confidentiels allemands « de Strasbourg et de Bruxelles, que le grand État-Major allemand « cache avec un soin jaloux même à ses nationaux. »

Le président. — Quelle est la date de cette pièce ?

Le général Mercier. — 30 novembre 1897 (1). »

(1) La question est la réponse sont supprimées dans la brochure Mercier. C'est que le *Figaro*, qui publiait chaque jour un compte rendu sténographique des débats, avait reçu le 17 août la dépêche suivante : —

Figaro, Paris.

Ems, 17 août, 10 h. 20.

Lettre du 30 novembre 1897, attribuée à moi et reproduite dans le Figaro, *le mercredi 16 août, est un faux.*

Colonel Schneider.

Cette dépêche, publiée dans son numéro du 18 août, était suivie des lignes que voici :

« Nous transmettons cette dépêche au colonel Jouaust, président du Conseil

Voici maintenant la lettre telle qu'elle est publiée dans la brochure Mercier :

Paris, 30 novembre 1897.

« On avait déjà émis bien des fois pareille supposition que le traître « N'EST AUTRE que Dreyfus et je ne serais pas revenu là-dessus si « depuis un an je n'avais appris par des tierces personnes que des « attachés militaires allemand et italien auraient soutenu la même « thèse dans les salons à droite et à gauche. Je m'en tiens toujours et « encore aux informations publiées dans le *Temps* au sujet de l'affaire « Dreyfus. Je continue à les considérer comme justes et estime que « Dreyfus a été en relations avec des bureaux confidentiels allemands « de Strasbourg et de Bruxelles que le grand Etat-Major allemand « cache avec un soin jaloux même à ses nationaux. »

Je suppose qu'il n'est pas besoin de commentaire, et que la différence effroyable des deux textes saute à l'esprit comme aux yeux. Est-ce là falsifier un texte, ou non ? Et pourquoi ? Pour tenter de rejeter à l'île du Diable un innocent. On envoie au bagne l'employé besogneux qui a mis un chiffre à la place d'un autre, dans sa comptabilité, pour voler quelques francs. L'ancien ministre, le général, le témoin qui a juré de dire la vérité, peut mentir, tromper, altérer les pièces... Il ne s'agit que de la liberté et de la vie d'un homme... Le général Mercier est libre.

Avec la même impudence, le général Mercier tronque la *lettre Davignon*, pour les besoins de son argumentation.

de guerre de Rennes, qui n'hésitera certainement pas à mettre le général Mercier et le général Roget en demeure de s'expliquer sur la production de ce faux.

« F. »

Quelques jours après, le *Figaro* insérait la lettre ci-dessous :

« Le colonel Schneider, attaché militaire à l'ambassade d'Autriche-Hongrie, est arrivé hier à Paris et nous a adressé la lettre suivante :

AMBASSADE D'AUTRICHE-HONGRIE — *Attaché militaire.* 22 août 1899.

« *Monsieur le rédacteur en chef du* FIGARO,

« Le 17 de ce mois, j'adressais au *Figaro* le télégramme suivant :

« Lettre du 30 novembre 1897, attribuée à moi et reproduite dans le *Figaro* « le mercredi 16 août, est un faux. »

« Puisque vous avez bien avez voulu le publier, je vous prie aujourd'hui d'y ajouter ceci :

« Le 30 novembre 1897, mon opinion était *absolument contraire* à celle qui se trouve exprimée dans la pièce en question.

« L'apposition de la date susdite et de ma signature au texte que l'on m'attribue constitue un faux.

« Ce faux subsisterait même dans le cas où, ce dont je ne puis juger sans l'avoir sous les yeux, le texte lui-même émanerait de moi à une autre date.

« Agréez, monsieur le rédacteur en chef, etc.

« Colonel SCHNEIDER. »

Voici le texte qu'il remet au greffier Coupois, qui lit, et la pièce est versée au dossier — *authentiquée* ainsi :

Le greffier Coupois donne lecture de la lettre Davignon ainsi conçue:

Lettre Davignon. Janvier 1894. « Je viens encore d'écrire au « colonel Davignon ; si vous avez occasion de parler de la question « avec votre ami, faites-le particulièrement, en façon que Davignon « ne vient pas à le savoir. »

Cette lettre est incomplète. Il y manque la phrase ci-dessous :

« DU RESTE, IL N'Y RÉPONDRAIT PAS : CAR IL FAUT JAMAIS FAIRE « VOIR QU'UN AGENT SOCCUPE DE L'AUTRE », qui détruit tout le raisonnement, d'ailleurs fort hasardeux, qu'avait essayé le général Mercier, d'après la lettre tronquée — c'est-à-dire falsifiée.

Il n'est pas jusqu'au texte du bordereau qui n'ait été remanié par le général Mercier. Ce qui éclaire certaines discussions demeurées troubles. Ainsi, le lieutenant-colonel Brongniart interrogeait le commandant Hartmann :

. . . .

« Le lieutenant-colonel Brongniart. — Il a été fait en 1894, c'est bien reconnu, des copies et des extraits du Manuel de tir ; mais ce qui est offert par le bordereau, c'est le document lui-même, le document authentique et complet. Puisqu'il est question de le PRENDRE, c'est qu'on ne l'a pas sous la main. Une copie, on l'aurait sous la main. Il n'est pas question de se le faire envoyer, mais de le prendre. Comment expliquez-vous que le commandant Esterhazy aurait été à même de prendre ainsi à volonté un document authentique et complet ?

Le commandant Hartmann. — Voulez-vous bien me rappeler le texte du bordereau ? Je ne l'ai pas suffisamment présent à la mémoire.

L'huissier remet au commandant Hartmann le texte du bordereau.

Il y a ceci : « *Ce dernier document est extrêmement difficile à se procurer et je ne puis l'avoir à ma disposition que très peu de jours... Si donc vous voulez y prendre ce qui vous intéresse et LE tenir à ma disposition après, je le prendrai.* »

Je crois que *prendre* s'applique aux renseignements que le correspondant pourrait prendre dans le Manuel.

Le lieutenant-colonel Brongniart. — Non. Ma question est relative aux mots *je le prendrai.*

Le commandant Hartmann. — J'ai compris que l'auteur du bordereau disait à son correspondant qu'il lui envoyait effectivement le Manuel et qu'il le reprendrait chez lui, après que celui-ci y aurait pris ce qui l'intéresserait.

Le lieutenant-colonel Brongniart. — Non. Il n'y a pas : « Je le reprendrai. » Il y a : « Je le prendrai. » C'est-à-dire : « Je le prendrai pour vous l'envoyer. »

Le commandant Hartmann. — Je n'ai jamais compris de cette façon.

Le lieutenant-colonel Brongniart. — L'auteur du bordereau ne l'envoie pas et il dit : « Si vous voulez bien, je vous en enverrai une copie, ou bien je le prendrai pour vous l'envoyer. »

Le commandant Hartmann. — Je me permettrai de n'être pas de cet avis. Je comprends : « Si vous voulez le tenir à ma disposition après, je le prendrai chez vous. »

. . . .

De même le capitaine Beauvais :

Le capitaine-Beauvais, *au témoin*. — Vous venez de dire que vous pensiez que le Manuel avait été envoyé par l'auteur du bordereau à son destinataire, puisque vous avez compris : « Je le reprendrai. »

Le commandant Hartmann. — Oui, mais sur cette question on ne peut faire que des hypothèses, et j'ai considéré toujours ce point comme assez peu important. C'est pourquoi je n'en ai pas parlé dans ma déposition. Il faut remarquer que, dans le bordereau, le « à moins que » de la dernière phrase comporte une alternative qui peut porter soit sur l'envoi du Manuel, soit sur le fait d'y prendre des renseignements. Il y a deux interprétations possibles.

Ou bien : « Je vous envoie le projet de Manuel ; vous y prendrez des renseignements, à moins que vous ne vouliez que je le fasse copier », ou bien : « Je vous envoie le projet de Manuel, à moins que vous ne préfériez que je le garde pour vous le faire copier. »

. . . .

La divergence d'opinions provient de ce que le commandant Hartmann s'appuyait sur le texte du bordereau — tandis que les juges se fiaient au texte du bordereau — approprié par Mercier et dont voici la dernière phrase :

« *Si vous voulez y prendre ce qui vous intéresse et* vous *tenir à ma disposition après, je le prendrai à moins que vous ne vouliez que je le fasse copier...* »

Evidemment, suivant qu'on lit « vous *tenir à ma disposition* » ou « le *tenir* » — le bordereau — les hypothèses sur *je le prendrai* peuvent plus facilement varier.

Naturellement, c'est la version créée par le texte — faux — du général Mercier, que le lieutenant-colonel Brongniart, le capitaine Beauvais, le Conseil de guerre adoptaient...

Eh bien ! ce n'est pas la déposition sténographiée, ce n'est pas même la brochure tripatouillée, qui a été déposée chez les juges.

Il paraît que ce n'était pas encore ça. Ce n'est pas la déposition initiale, ce n'est pas la brochure revue, c'est un exemplaire *recorrigé*, et *augmenté*, de la main même du général Mercier, qui a poursuivi, jusque chez eux, les membres du Conseil de guerre.

Ce fut donc une déposition inconnue de l'accusé et de ses avocats qui devint le *vade-mecum* des juges durant le procès.

Jean Ajalbert

Le Vœu d'être chaste (1)

IV

La fiancée d'Adrien se mourait d'ennui maintenant, les jours où elle était obligée de demeurer chez elle. Après les dissipations de la veille, après les heures agitées, pleines jusqu'au bord, pleines de riens, pleines de vide, mais de ce vide bruyant qui tinte comme un grelot, elle ne pouvait plus supporter la tranquillité de Bazerque. Tout lui semblait fané, décoloré autour d'elle. Oh ! ces après-midi assoupies sur la monotonie du tricot, dans la clarté grise de la fenêtre, en tête à tête avec maman Albanie, quel supplice ! Un mot de loin en loin, un bâillement étouffé, un soupir. Et de nouveau, l'accablement du silence. Le facteur passait, une charrette grinçait, lointaine sur la route, le tilbury du médecin tournait à l'angle de l'église ; puis c'était la récitation lente d'un *pater* marmonné par un mendiant au seuil de la cuisine. Puis rien. Le soir venait. La clarté baissait, faisait flotter les mailles du tricot ; les maisons en face prenaient des visages de mortes ; des pas se hâtaient sur la route plus blanche ; on rentrait du travail ; des bruits en agonie sortaient des seuils, s'en allaient vers le sommeil des campagnes.

Dans le crépuscule, en attendant la lampe, Claire fermait les yeux, revivait le plaisir d'hier, évoquait le plaisir de demain, absente déjà, partie en esprit vers le prochain bal.

Le lendemain venu, Claire partait, impatiente, après un baiser machinal à sa mère. Mme Albanie gardait la maison, occupée à ses prières, à son tricot. L'abbé Nohèdes s'arrêtait quelquefois en passant, s'informait de Mlle Mériel, s'étonnait de la solitude où elle laissait sa mère. Et la brave femme excusait l'absente. La maison était triste, les occasions de se divertir étaient rares à Bazerque, la pauvre enfant faisait bien d'en profiter, de se donner de l'air. Les soucis lui viendraient assez tôt, quand elle serait en ménage. Adrien ne demandait pas mieux que de sortir et Bernard était enchanté du prétexte de chaperonner sa sœur pour se lancer dans le monde. M. de Viraben était là d'ailleurs et Mme Mériel se fiait à lui pour piloter sa fille.

(1) Voir tous les numéros de *La revue blanche* depuis le 15 décembre 1899.

C'était un cavalier accompli, le seigneur de Laplagnole, un vrai gentilhomme.

L'abbé Resongle l'approuvait. Le loyalisme du vieux beau, son acquiescement aux bonnes idées, le rendait indulgent à ses tares de viveur. Quand le fond est solide, affirmait-il, qu'importe le reste ? Tel quel, sa société valait mieux pour Adrien et pour Bernard que celle des compagnons de chasse, des camarades de café, qu'ils fréquentaient à Bazerque...

L'abbé Nohèdes soulevait quelques objections. Sans vouloir s'en prendre à personne, il se demandait pourquoi, en vertu de quelle morale, les fêtards du grand monde seraient plus intéressants, plus recommandables que les habitués des cabarets... L'alcool du champagne ou l'alcool de l'absinthe, c'était toujours de l'alcool.

— Tu as peut-être raison en théorie, mon cher abbé, ripostait le curé Resongle, mais vois-tu, tes balances sont trop justes. Où en serions-nous, grand Dieu, s'il fallait prendre tout au pied de la lettre ? Le diable nous guette, c'est certain ; bien fin qui lui échappe. Crois-tu que je ne me sois pas reproché plus d'une fois de priser ou de jouer aux cartes ? Cependant je prise et je joue, de la même façon et pour les mêmes motifs que M. de Viraben s'amuse et que Claire danse. La créature n'est que péché, mon pauvre ami. Estimons-nous heureux si nous échappons au péché mortel.

L'abbé Nohèdes se taisait ; mais il rongeait son frein. Comment une mère, un confesseur, s'aveuglaient-ils au point de ne pas voir le danger que courait Claire ? Cette confiance en M. de Viraben pouvait les mener loin. Et qui sait où elle en était déjà, la pauvre écervelée ? Car, sous prétexte de jeux innocents, de tennis et de contredanse, c'était un flirt en règle que poursuivait maintenant le vieux roquentin. Peut-être ne pensait-il pas à mal au début de sa liaison avec la fiancée de son ami. Il avait tourné autour par désœuvrement, par habitude, pour ne pas laisser rouiller ses facultés de joli cœur, parce qu'elle était à son goût ; et comment ne pas le lui dire ?... Puis, comme ses manèges avaient aguiché l'enfant, comme il la sentait frémissante, emballée, il s'était intéressé au jeu, avait poussé ses avantages. Tant pis pour Adrien s'il ne gardait pas mieux sa fiancée. On ne voulait pas lui enlever son trésor, mais l'admirer seule-

ment d'un peu près, le manier un moment. Il reprendrait ses droits, tôt ou tard; il se dédommagerait dans la sécurité d'une possession officielle, du léger préjudice causé par des frôlements, par des privautés sans conséquence...

En attendant, le flirt allait son train. Anxieux et muet, Gilbert assistait à ce spectacle. Chaque visite nouvelle du vicomte lui révélait un pas en avant sur la mauvaise route.

Il aurait voulu avertir Claire, lui crier casse-cou ; le cri hésitait dans sa gorge. De quel droit aurait-il parlé? Et puis, était-ce bien uniquement son devoir de chrétien qui le poussait à intervenir, à sauver une âme en perdition? Gilbert se souvenait des insinuations de l'abbé Curvale, des méchants propos qu'il avait tenus sur lui et sur Claire, le soir où il le ramenait de la conférence ; il avait protesté, il s'était fâché, et cependant sa conscience n'était pas tout à fait tranquille. Gilbert se taisait. Mais malgré lui le trahissaient la raideur, l'hostilité de son attitude. Claire et Viraben s'en étaient aperçus ; ils s'en moquaient ; Claire ouvertement, le vicomte en sous-entendus perfides; ils raillaient son fanatisme de réformateur, ses anathèmes contre les exercices mondains...

— Vous devriez nous faire une conférence là-dessus à notre prochaine vente de charité, proposait le vicomte : l'Eglise et la valse, le quadrille devant les saints conciles. Cela ferait un numéro sensationnel. Vous auriez un succès fou.

— Chapitre premier : du décolletage chez la femme chrétienne ; le décolletage en pointe et le décolletage en carré... commentait Adrien de Favaron.

— En pointe, c'est permis, n'est-ce pas Monsieur l'abbé? interrogeait Claire en offrant au séminariste la jeune nudité de sa gorge.

— Permis jusqu'à trente-cinq ans ; interdit après. Voilà ma règle, se prononçait le vicomte. Si l'église défendait les exhibitions de salières que nous sommes obligés de subir, je l'approuverais de grand cœur.

— Le fait est que pour le sel qui se dépense dans ces réunions, les salières sont peut-être inutiles, répliquait Gilbert.

— Pas mal, l'abbé!

— Un bon point à Gilbert! approuvaient ces messieurs.

Et l'abbé Resongle :

— Assez plaisanté ! Passons aux choses sérieuses. Un cent de piquet, voulez-vous, mon cher Adrien ?

— Et nous, pendant ce temps, nous répéterons notre pas de deux pour la soirée des Saint-Ureisse, proposait Claire au vicomte. Bernard nous jouera l'air sur sa guitare.

Gilbert n'était pas seul à remarquer les assiduités de M. de Viraben auprès de Claire. Tout Bazerque s'intéressait à leur manège. Quand Mlle Mériel s'en allait en charrette anglaise avec le vicomte, les gens sortaient, se plantaient sur leur porte comme pour un spectacle. Adrien, d'habitude, les précédait à bicyclette. Et les commentaires allaient leur train.

— Eh ! eh ! Le seigneur de Laplagnole ne s'ennuiera pas en route ! Elle n'a pas l'air endormi, la donzelle !

— Si elle attelle à deux, avant de se marier, que fera-t-elle après ? Elle va bien, l'enfant !

M. Sudre, le pharmacien-empailleur, haussait les épaules :

— La voilà bien, la noblesse ; les voilà, les classes dirigeantes ! Des détraqués ou des imbéciles. Et ça voudrait faire marcher le peuple !

Derrière sa fenêtre, à travers la mousseline des rideaux, l'abbé Nohèdes observait, devinait ces grimaces, ces médisances...

— Malheureuse enfant ! songeait-il, elle va se perdre, elle est perdue, si personne ne lui vient en aide.

Il se détournait de la croisée, reprenait, en marchant à grands pas dans sa chambre, la récitation interrompue de l'office de la Sainte-Vierge. Mais l'image de Claire en tête à tête avec le beau Viraben l'obsédait. Incapable de poursuivre sa lecture, il s'agenouillait, se prosternait sur le carreau. De tout son cœur déchiré, frémissant de pitié et de tendresse, il appelait la miséricorde divine sur cette tête folle qu'il était impuissant à sauver.

V

L'abbé Nohèdes venait de donner une répétition à Bernard ; il quittait son élève. Sur le palier, devant lui, la chambre de Claire était ouverte. La jeune fille rentrait du jardin ; elle désépinglait son chapeau, debout devant l'armoire à glace. Gilbert ralentit le pas, donna un coup d'œil en passant aux cre-

tonnes roses, au mobilier laqué de couleur crème. Au-dessus du lit, entre des accessoires de cotillon — un éventail japonais, un flot de rubans, — trônait sur un socle une bonne Vierge de Lourdes, un peu étonnée de ce voisinage.

— Bonjour, l'abbé, vous n'entrez pas?... l'interpella Claire. Il y a si longtemps qu'on n'a pas causé ensemble. Et il marche, le temps! plus que trois semaines de vacances; mais c'est encore trop pour vous, sans doute. Il vous tarde de rentrer au séminaire, avouez-le...

— Avouez aussi que mon départ ne vous laissera pas un grand vide...

— C'est votre faute; on ne vous voit plus ici, et quand vous y venez, quand vous daignez faire acte de présence, vous êtes là comme un étranger; il faut vous arracher les paroles de la bouche. Vous étiez plus aimable, soit dit sans vous offenser, quand vous êtes arrivé à Bazerque? Nous étions amis, souvenez-vous.

— Je me souviens, et je vous assure que mes sentiments n'ont pas changé. C'est vous qui n'êtes plus la même.

— Pas la même? que voulez-vous dire? Expliquez-vous, je suis curieuse de vous entendre. Mais entrez d'abord, asseyez-vous là, près de moi. Vous hésitez? Seriez-vous devenu scrupuleux, par hasard? Vilain défaut! Soyez tranquille, on laissera la porte ouverte. Entrez donc. J'ai un volume à vous rendre, le tome premier de l'Histoire des Moines d'Occident, par M. de Montalembert; tenez, inutile de me porter la suite. Il est rasant, votre Montalembert...

— La bibliothèque de Monsieur de Viraben a plus de ressources que la mienne, et c'est lui sans doute qui choisit vos lectures. Vous avez là un excellent guide...

— Comme vous dites ça! On voit bien qu'il vous porte sur les nerfs, notre ami Viraben. C'est pourtant un galant homme, et si aimable...

— Vous parlez si bien de lui, qu'il ne me reste rien à en dire.

— C'est pour vous éviter la peine de mentir. Vous le détestez; il y a beau temps que je m'en suis aperçue. Pauvre vicomte! Qu'a-t-il pu vous faire?

— Rien, Mademoiselle, moins que rien.

Gilbert prenait le volume sur la table où l'avait posé Claire; il s'inclinait, prêt à sortir.

— Déjà ? Vous êtes si pressé, vraiment ? Allons, encore une minute, par charité. Je m'ennuie tellement aujourd'hui ! M. de Viraben est chez son homme d'affaires à Villefranche, Adrien chasse, Bernard travaille. Tout le monde m'abandonne...

— Prenez patience. Vous vous divertirez demain. N'est-ce pas demain qu'on doit danser à Radegonde ? vous danserez...

— Je danserai, vous l'avez dit. Est-ce que cela vous fâche ? C'est si bon de valser ! On ne sait plus où l'on est, tant que ça dure, et après, on dort si bien ! C'est délicieux.

Gilbert haussa légèrement les épaules. Puis, après un silence :

— Pensez-vous quelquefois au salut de votre âme, Mademoiselle Mériel ? interrogea-t-il.

— Belle question ! Mon âme est en bonnes mains. C'est l'abbé Resongle qui s'en charge. Il y pense pendant que je m'amuse.

— Vous prenez tout en riant, on ne peut pas causer sérieusement avec vous.

— Vous voulez que je sois sérieuse ? Tenez, ça vient ; ça y est maintenant. Je vous écoute.

— C'est que, je ne sais comment vous dire... Voyons, est-ce que vous ne trouvez rien à reprendre à la vie que vous menez depuis quelques jours... depuis l'arrivée de Monsieur de Viraben ? Je ne suis peut-être pas un très bon juge de ce qui est bien ou mal au point de vue du monde. C'est en chrétien que je vous parle. Il me semblait, à moi, que les fiançailles étaient une espèce de sacrement.

— Un sacrement ? Comme vous prenez les choses ! Et vous trouvez que je ne suis pas une fiancée suffisamment canonique... Je vous scandalise, mon cher abbé. Encore faudrait-il savoir comment. C'est mon amitié avec monsieur de Viraben qui vous choque, sans doute. Elle est pourtant bien innocente. Monsieur de Viraben est un camarade d'Adrien, il me traite en camarade, voilà tout. Adrien ne s'en formalise pas ; je ne vois pas pourquoi vous seriez plus ombrageux que lui.

— Vous avez raison, Mademoiselle, mettez que je n'aie rien dit. Cependant mon opinion n'est pas seule en cause. J'ignore ce que les gens de votre monde pensent de votre intimité avec monsieur de Viraben. Tant mieux si ces bonnes langues vous ont épargnée. Elles ne sont pas indulgentes d'habitude. Mais j'ai eu occasion d'entendre parler les gens du village...

— Qui ça? Monsieur Sudre, le pharmacien, le capitaine Guitalens? Belles autorités! L'opinion de Bazerque! Si vous pensez que ça me trouble... En voilà assez sur ce sujet, mon cher abbé, et même trop. Vos intentions sont excellentes, je veux le croire, mais vous auriez aussi bien fait de garder ça pour vous.

— Je me tais, Mademoiselle. C'est une affaire à régler entre vous et votre conscience...

— Et, justement, vous auriez pu la laisser tranquille, ma conscience; elle ne me reprochait rien. Pour un peu de plaisir que j'ai pris, pour un doigt de cour qu'on m'a fait, ce n'était pas la peine de me suggérer des scrupules. Avec ça que ma vie a été si gaie jusqu'ici! Et une fois mariée, je sais ce qui m'attend. Adrien a fait la fête, lui; il s'en est fourré jusque là. Il ne demandera qu'à rester tranquille. La chasse dans la journée, le soir sa pipe et ses pantoufles. Une jolie perspective!

— Amusez-vous donc, Mademoiselle, puisque vous ne voyez pas de meilleur emploi à faire de votre âme immortelle...

Claire se taisait. La tête inclinée un peu, entre ses cils baissés, elle dévisageait Gilbert. Sa véhémence l'étonnait. Quelle chaleur il mettait à la sermonner, quelle passion! Et son air était d'accord avec ses paroles : un air grave, une figure enthousiaste. Dans le tourbillon qui l'emportait, elle l'avait oubliée, cette figure, elle l'avait oubliée pour d'autres moins intéressantes. Etourdiment, elle avait écarté d'elle cette amitié qui s'était offerte, qui s'offrait encore; car, elle le sentait bien, ce farouche censeur, elle n'avait qu'un mot à dire pour le reprendre. Et alors ce serait une autre vie devant elle, une autre intimité : une vie, une intimité meilleures... Claire continuait à regarder Gilbert, et, à mesure qu'elle le regardait, les raisons de changer, de revenir à lui, lui paraissaient plus pressantes.

— Eh bien, non! dit-elle, brusquement décidée. Après ce que vous venez de me dire, je n'aurais plus le même goût à m'amuser. Vous m'avez gâté mon plaisir. Malgré moi, je ne serais plus tranquille. Je ne suis pas si mauvaise que vous le pensez, Monsieur l'abbé. Rappelez-vous, au moment de la procession... vous m'aviez presque convertie; je devenais dévote. Et puis vous m'avez lâchée... oh! lâchée indignement. Monsieur de Viraben est venu, et alors... Je suis fabriquée ainsi, voyez-vous; toute l'une ou toute l'autre.

Gilbert ne pouvait pas lui dire pourquoi il s'était détourné d'elle ; mais il revit aussitôt telles qu'il les avait aperçues le soir de la procession, à travers le transparent lumineux, les deux figures accolées, cette vilaine image de sensualité qui l'avait révolté contre Claire... Il s'excusa vaguement.

— Je n'avais pas la charge de votre conscience, dit-il ; seul, l'abbé Resongle...

— L'abbé Resongle? Il serait le premier à se moquer de mon emballement, s'il me voyait trop prompte à me convertir ; il m'enverrait danser. Il ne me confesse que d'une oreille, le brave homme ; il connaît si bien tous mes péchés, qu'il ne m'écoute plus. Vrai, il s'endort dessus quelquefois ; il ronfle. Ce n'est pas l'abbé Resongle qu'il me faudrait, c'est vous...

— Mais comment, à quel titre? Je ne peux pourtant pas vous confesser, Mademoiselle.

— Vous pouvez me diriger tout au moins. N'êtes-vous pas mon ami, l'ami de mon âme? Tenez, je sens que cette minute est décisive. Dépêchez-vous de me prendre pendant que je me donne. Vous verrez comme je serai docile, comme je serai sage... Voulez-vous essayer? Je me suis fâchée tout à l'heure quand vous m'avez parlé de M. de Viraben ; mais, au fond, je sentais bien que vous étiez dans le vrai. J'ai été un peu légère avec lui. Sauvez-moi, mon ami ; tirez-moi de ses griffes...

— Alors ce bal à Radegonde? interrogea Gilbert.

— J'y renonce, si vous consentez à vous charger de moi. C'est dit, c'est juré, n'est-ce pas?

— Dans la mesure où les convenances...

— Pas de mesure, pas de convenances. Est-ce que ces choses-là existent dans le royaume de Dieu? A ce soir, mon ami. Ce soir vous verrez une nouvelle Claire. Vous viendrez, n'est-ce pas? M. de Viraben va faire une tête...

L'abbé Nohèdes se levait. Claire prit une touffe de roses qui trempait sur sa cheminée dans un cornet de cristal.

— Tenez, lui dit-elle. Ce n'est pas pour vous ; c'est une commission que je vous donne, une commission pour la Sainte Vierge. Vous mettrez ces roses sur son autel. Et vous lui direz ceci de ma part : Claire revient. Elle comprendra.

VI

L'abbé Gilbert put le constater le soir même, en entrant dans le salon de Mériel ; Claire était revenue. Changement de costume, changement d'attitude : une robe de conversion, le corsage montant, la jupe unie, et la coiffure à l'avenant, des bandeaux presque plats accompagnant une figure calme, qui s'essayait au recueillement.

Maman Mériel et l'abbé Resongle, enfoncés dans leur bézigue, ne prenaient pas garde à ces nuances, Adrien et Bernard, pas davantage, occupés tous les deux, selon leur habitude, à transvaser coup sur coup le flacon de chartreuse dans leurs petits verres. Mais elles n'avaient pas échappé à M. de Viraben qui se creusait la cervelle à en deviner le motif. Très intrigué, il s'employait à dérider Claire, et il y travaillait à sa façon avec la liberté d'allures, le ton camarade qu'elle lui avait laissé prendre avec elle. Mais ses tentatives rataient l'une après l'autre. D'un regard, d'un silence, Claire coupait son élan, le remettait à sa place. Et elle envoyait la mortification de son ancien flirt avec un sourire, en hommage à l'abbé Gilbert. M. de Viraben avait l'air décontenancé, piteux. Et cet air ne lui allait pas du tout. Sous les grâces défrisées du vieux beau, l'âge se trahissait alors, le sourire forcé tournait en grimace, la patte d'oie accusatrice bâillait tristement aux tempes...

Claire prenait un plaisir étrange à constater ces déchéances. La disgrâce actuelle de M. de Viraben lui semblait une juste expiation des succès trop faciles qu'il avait eus auprès d'elle. Toute à son nouveau caprice, elle ne pardonnait pas au camarade d'Adrien de lui avoir inspiré un engouement qui lui paraissait maintenant si peu justifié. Où avait-elle l'esprit, où avait-elle les yeux pour avoir subi un pareil ascendant, pour avoir hésité une minute entre l'amitié d'un Gilbert et le flirt d'un Viraben, entre l'agitation mondaine si futile, si décevante où l'avait initiée le vicomte, et la vie spirituelle dont le séminariste allait lui ouvrir l'accès ? Qu'étaient-ce auprès de l'abbé Nohèdes, les fades poupées avec qui, depuis quinze jours, elle se trémoussait en cadence ? Adieu, chers, adieu ! Dédaigneuse, elle signifiait leur congé à ces fantoches. Adieu ! les chevaliers du gardénia, adieu les petits camarades d'un quart d'heure, les com-

pagnons de valses à qui elle avait donné le bout de ses doigts, un peu de sa chair nue à frôler. C'était d'autres caresses, d'autres intimités qu'elle souhaitait maintenant : caresses d'esprit, intimités d'âme. La dévotion lui apparaissait comme un changement de décor, un horizon tout blanc, un pays de pureté et de douceur où ils allaient, Gilbert et elle, pèleriner, la main dans la main.

Comment ce nouveau rêve, cette brusque toquade s'arrangerait-elle avec ses rapports de famille, avec ses engagements de fiancée, elle ne s'en inquiétait pas, elle ne voulait pas le savoir. Son unique souci était de rompre avec le passé, de se débarrasser au plus tôt du seigneur de Laplagnole.

En le reconduisant, comme elle avait l'habitude de le faire, au seuil de la porte, pendant que — non sans quelque raideur dans les articulations — il enfourchait sa bicyclette, elle lui envoyait, d'un geste de sa petite main cet : « Adieu, cher ! », où se résumait son âme, la petite âme sérieuse et sincère qu'elle avait ce soir-là.

Dès le lendemain s'inaugurait sa vie nouvelle, sa vie à l'église. Elle y venait le matin, elle y revenait l'après-midi, elle y retournait le soir. Elle y faisait ses prières, sa méditation, son chemin de croix, sa visite au Saint-Sacrement. Elle y était comme chez elle. La chapelle de la Sainte Vierge qui lui servait d'oratoire était presque la propriété des Mériel, qui, de temps immémorial, l'entretenaient à leurs frais. Elle s'installait là, aussi à l'aise que dans sa chambre ou dans son salon. Confortablement assise sur sa chaise, agenouillée sur son prie-dieu, un prie-dieu à elle, capitonné avec un coussin et un accoudoir brodé à son chiffre, elle entrait en conversation avec la Sainte Vierge de l'autel, une N.-D. de Lourdes qui était quasiment un bibelot de famille, ayant été offerte à la fabrique par sa mère, le jour de sa première communion.

(A suivre.) EMILE POUVILLON



LE BAIN

De M. Renoir et de la Beauté

MM. Bernheim qui ont ce mérite d'employer ingénieusement leur ardeur à faire valoir les belles choses organisaient récemment dans les galeries de la rue Laffitte (1) une exposition dont le souvenir durera. Peut-être même il est historique. Par leurs soins diligents furent groupés environ soixante tableaux de M. Renoir, magnifiques quelques-uns, mais tous charmants : il n'en est pas d'autres.

Trop de chefs-d'œuvre, trop d'œuvres essentielles sont dispersés pour qu'il fût possible de grouper les toiles selon l'ordre historique. Heureusement donc aucun prétexte à dresser d'inventaire, aucune excuse à des discussions pédantes. Mais toutes les manières, presque toutes les époques, si elles n'étaient représentées par des morceaux essentiels, figuraient à cette fête. On serait tenté de dire, songeant aux récoltes, à la gloire des grands crûs, de dire, toutes les années.

Etincelaient côte à côte, depuis les premières compositions où le peintre s'essaya, comme un superbe motif de fleurs daté de 1864, la *Diane*, peinte en 1867 ; des œuvres que vers 1870 inspirait le souvenir de Delacroix, telle, *Femme Algérienne*, une des plus heureuses ; ce paysage de Paris, sa gaîté blonde est un bijou, où les promeneurs

(1) Exposition A. Renoir. Galeries Bernheim jeune et fils, 8, rue Laffitte.

de l'été, les fiacres, parmi l'épanouissement des arbres tapissant les hautes bâtisses, l'azur du ciel, les kiosques versicolores, des lampadaires, réalisent vers 1875 une nouveauté qu'un Bonnard peut poursuivre encore. Quelques-uns des morceaux, ici, presque seul, un portrait de femme, dont les noirs font éclater l'auréole de la lumière frisante.



LA TOILETTE

Entre tant de portraits, tendrement caressés, glorifiant une période féconde, de femmes, de mamans et de bébés ; de garçonnets et de fillettes aux membres frêles, charmants de grâce naturelle, que la couleur câline, le portrait, dans un salon de Mme Charpentier et de ses enfants : sa place est marquée en quelque musée, non loin de Franz Hals, aussi près de Velazquez ; celui, sous une tonnelle, de deux petites filles que le soleil vêt de robes couleur du jour. Déve-



JEUNE FILLE A SA TOILETTE

loppant le même thème, le renouvelant, mais témoignant cette fois d'un désir nouveau, plus personnel, d'élégante écriture aiguë des profils, du souci d'inscrire dans un cadre qu'elles emplissent des arabesques précieuses qui s'enveloppent, non moins d'y faire vibrer des sonorités stridentes, une salle où vivent des enfants, et, auprès, dans sa somptuosité le *Bain :* les corps nus de femmes jouent parmi l'eau et un paysage, la magnificence du décor n'est pas le moindre prodige ; les pinceaux voluptueusement, ont brouillé, assoupli comme un mol oreiller où s'appuyât la grâce, de matière inaltérable, des chairs tendres, les arêtes, on dirait gravées, de leur émail.

Des torses, des bustes, jaillis splendides. Des paysages où, au soleil, luxurient Sorrente, Venise de feu. D'exquis morceaux, com-

potiers de fruits, grappes, vases à bouquets et leurs bouquets, jardinières aux cuivres aussi fleuris que leurs fleurs. Combien de jolies scènes de la vie de Paris, des environs de Paris, de la Grenouillère à l'Opéra : loges, nos appartements, jardins, bords de Seine. De 1884, on dirait d'hier, de tout à l'heure, tant elles sont d'éclat, de fraîcheur, les *Baigneuses* que la lumière veloute, qu'elle irise — on garde le souvenir de cent, outre le mirage de la composition, elles sont vingt — emplissant de voluptueuse gaîté on ne sait quelle féerique verdure. Ni quel miracle a pu réussir la cuisson d'un émail aussi prodigieux. Des compositions décoratives. *La Bohémienne, la Pensée*, dont la séduction conquiert tous les suffrages.

Cette merveille, *le Premier Pas*, à elle seule représentant une série, dont serait peut-être la *Femme au Bouquet de lilas* et la blonde aux yeux noirs, parée de sa chemise. Evoquant à la fois, pourquoi? l'inoubliable *Maman au Paillasson et au Chat* et la *Guitariste*, sans son pareil, ici, la *Femme au Chapeau de paille*, une perle. Des pastels sourds, intenses, roux, dorés, somptueux comme les plus pénétrants souvenirs de l'automne.

Jusqu'à tout ce jardin dont seules des femmes jeunes, des jeunes filles fourniraient les corbeilles : les chefs-d'œuvre que sont les plus récentes créations où c'est à Watteau que Renoir s'égale. L'adorable gynécée! Une seule famille de petites faunesses, Mallarmé le disait; y suffit, brunes ou blondes mais parentes et qui ressemblent à de leurs aînées, diverses et pareilles par le visage rond, le nez en l'air un peu, l'arc des lèvres net et troussé, le fruit des yeux bleu sombre ou les yeux clairs : liseuses, baigneuses ; qui dessinent, se coiffent, s'habillent, jouent et puis se reposent. Ou encore ne font rien que d'être comme elles plurent ou de porter des chapeaux, ce qui déjà serait un sacerdoce, fées si elles-mêmes eussent noué ces paradoxes, rubans, tulles, coques et riens aussi ravissants que leurs joues. Nues ou vêtues elles sont aussi nacrées, chatoyantes, ignorent les noirs, se parent de transparences azurées, lilas, se dorent, les rousses, ou bien s'argentent selon des timbres délicats, des accords aigus où s'harmonisent aussi argentins, aussi rutilants, verts et rouges et le bain bleu d'atmosphère des décors de verdure et d'eau ou des meubles. Plus rien que des tons purs et légers, mais leur fragilité subtile est plus émouvante d'une invraisemblable assurance qu'elle a de durer. Non, de se raffiner. Le passé est garant de l'immortalité de ce charme impalpable, comme il nous persuade que les yeux des hommes éternellement seront ravis par les aubes.

D'un mot, il semble, l'œuvre entier d'un des plus adorables entre les grands peintres ; une petite part de l'œuvre peinte de M. Renoir.

Toutes ces peintures témoignaient des mêmes recherches, aucune ne démentait l'unique souci. Aucune, nulle part, de ces toiles d'études, peut-être les préférées de l'artiste, où voisinent par dizaines, des teints de fillettes, des mêlées minuscules, des pommes ou bien de



JEUNES FILLES DESSINANT

mignons chapeaux, croquis de couleur, aux compositions colossales, aucune ne le démentira. Mais il faut un effort et le plaisir, même sans l'ivresse, en détourne, pour distinguer l'objet qu'un tel maître, en qui subsiste quelque chose de l'apprenti peintre sur porcelaine qu'il fut moins d'un an, se propose, objet, qui, depuis qu'il travaille, n'a pas varié : obtenir une palette, victorieuse mais ingénue, dont la magie fasse durer éternellement les spectacles de sa prédilection.

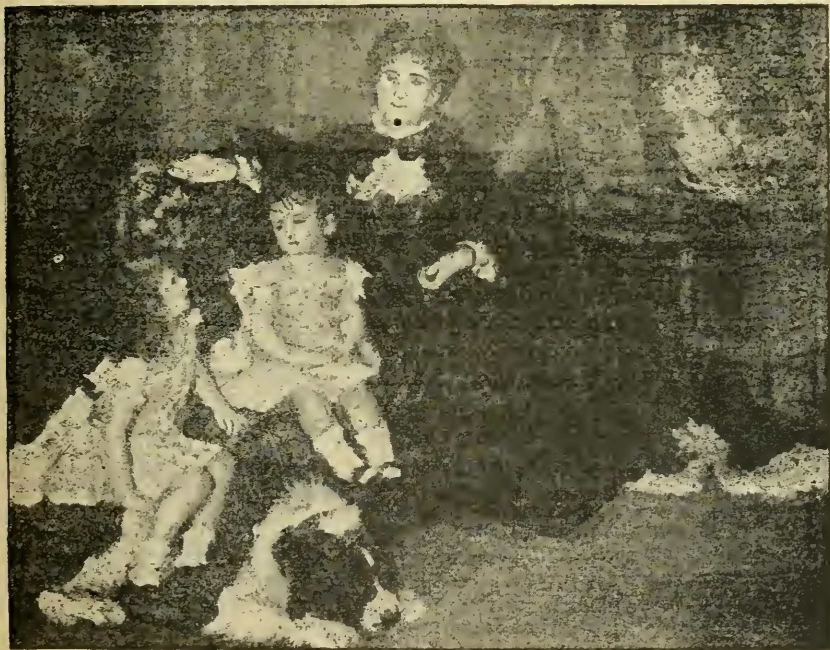
Mieux, magie, sans doute aimée, et qui le mérite, pour soi-même. Ce souci là est constant. On le devine dès le début. Longtemps il hésite, tâche à se satisfaire mais les chefs-d'œuvre ne suffisent pas à le contenter. Il va toujours plus avant, vers un éclat blond, une clarté jamais assez translucide. Aucun labeur ne l'arrête, ne décourage sa persévérance et, ce qui émeut davantage, aucun succès. C'est à l'âge où, depuis longtemps, les hommes ordinaires se reposent ou se répètent qu'il triomphe enfin, qu'il est maître d'une palette assez diaphane et diaprée, assez merveilleuse. Nouvelle, entièrement.

Ni aux plus transparents et plus étincelants émaux qu'ait produits l'Orient, ni aux nacres, ni aux ivoires, ni aux plus fragiles porcelaines, ni aux plus pures fresques d'Italie ni à ses mosaïques elle n'a plus rien à envier. Elle crée des bleus éclatants, des lilas, des rouges et des verts qui, par la suite, s'appelleront le bleu Renoir, le lilas

Renoir, le vert Renoir, le rouge Renoir. Elle a toujours la saveur d'un fruit nouveau mais aussi toujours d'un fruit inaccoutumé. Pourtant elle n'use que d'un tout petit nombre de tons, sans mélanges. Selon une pureté, une simplicité, sauf le génie, inexplicables

Pour ne rien dire de la joie que le peintre connaît à composer, à grouper des formes, à les graver, à emplir un tableau, à enrouler aux doigts des mains, pour la ligne d'un nu, les plus délicieuses arabesques. D'un mot, à dessiner. Parfois, elle accapare son effort. Cependant jamais un morceau qui ne garde inaltérable, l'impalpable fleur, sœur de l'autre, qui fait notre désir des grappes. Mais celle-là s'évanouit entre les doigts qui l'ont cueillie.

C'est encore — en dépit des sottises qui s'objectent — où éclate une preuve nouvelle du génie de M. Renoir que ce soit de ses plus purs chefs-d'œuvre que sa carrière se couronne. L'ardeur des médiocres, même qu'ils aient été précoces, a tôt fait de s'épuiser. A un tout petit nombre est réservée l'impérissable jeunesse.



MADAME GEORGES CHARPENTIER ET SES ENFANTS

Or, ce n'est pas seulement, en abondance, tant d'objets d'art précieux que son œuvre crée, elle est une source inépuisable de beauté où longtemps pourront se désaltérer les humains : ils en sont insatiables.

Non que ce soit une qualité ou une norme qui préexiste en quelque



LES BOULEVARDS

pensée, même divine, ou qu'on ait à imaginer un secret qui se puisse révéler et dont quelques-uns soient marqués pour détenir des parcelles. Mais l'avidité de nos instincts qui échauffe la ferveur du désir, et, quand il est satisfait, lui survit, bégaie entre nos misères, et, comme pour oublier l'être, se projette dans le passé, y puise l'espoir. Que ce soit un piège de quelque fabuleuse *Nature*, déesse qui illusionne les moyens qu'il faut à ses fins, ou plus simplement notre condition, nous sommes doués d'imagination. Nos sensations et leur cortège d'images, c'est trop peu pour elle. Il faut à son ardeur un vocabulaire plus subtil et qui l'étonne, la transporte. C'est de quelques maîtres qui se transmettent le tyrannique prestige de créer des formes nouvelles que les mortels attendent le secours. Ceux-là si l'on veut, d'années en années, recréent la beauté, ou encore, fournissent des aliments nouveaux à l'avide mais paresseuse soif d'ivresse qui est dans la foule. Renoir est de ceux-là. A quoi le reconnaîtrons-nous?

D'abord à ce que quelques-uns qui en ont la divination — choisissez vos meneurs, vos maîtres. Où sont les prophètes? — l'osent affirmer. Puis parce que les images qu'il crée — à des images, à des signes se limite le pouvoir humain de créer — sont d'une matière durable. Parce que leur nouveauté, si elle ressemble à des nouveau-

tés, qui, vieillies, restent actives ou vivantes, sa ressemblance avec celles-là n'est qu'intellectuellement discernable. Parce qu'elles troublent et révoltent d'abord le plus grand nombre. Parce que, pleines comme la volupté, fragiles comme le plaisir, elles varient pour un temps un aspect des objets de nos désirs. Parce que, dorénavant, des paysages, des femmes, certains rapports de couleur, quelques spectacles nous les verrons comme les ont vus quelques-uns et lui.

L'incarnat d'un teint, l'été qui est la saison où il se plaît davantage, l'ovale de visage qu'il préfère, les doigts arrondis d'une main, un pied délicat et ses doigts qui s'enroulent, les fesses, des cuisses, les yeux bleus de la forme des cerises, l'ourlet des lèvres féminines, l'accent au col qui se plie, d'un ruban, la joie du soleil, des joues, les gestes de la tendresse maternelle, une certaine sensualité que nous savons, ces fillettes dont la grâce n'est pas encore apprise, les fleurs, des chairs tendres, des dermes blonds, des chevelures, ils nous aura montré à les voir.

Un maître tel qu'il est donne à l'esprit ces miroirs éphémères où son infatigable désir de bonheur tâche, même las, à se sourire encore et à durer. Nos contemporains, leurs enfants et les petits-enfants de leurs enfants lui devront d'avoir amplifié pour eux le domaine de si grand prix où l'imagination se meut.

THADÉE NATANSON



Notes dramatiques

Vaudeville : **Le Béguin**, pièce en trois actes de M. Pierre Wolff. — *Nouveautés :* **Les Maris de Léontine**, pièce en trois actes de M. Alfred Capus. — *Nouveau-Théâtre :* **Le Ressort**, étude de révolution en quatre actes, de M. Urbain Gohier. — *Châtelet :* **Michel Strogoff**, drame en cinq actes et seize tableaux, de MM. d'Ennery et Jules Verne.

Le Béguin de M. Pierre Wolff a réussi au Vaudeville de la façon la plus brillante et c'était justice. Le spirituel auteur du *Bouiet* nous a donné là une comédie charmante d'une justesse de ton parfaite, d'une observation plaisante et fine, où même les inventions comiques, quand elles s'amusent à côtoyer le vaudeville, ont le tact d'éviter d'y tomber. Le dialogue, des plus amusants, a un tour rapide et souvent espiègle, une allure gamine et quelquefois même gavroche qui dissimulent aux auditeurs superficiels un joli lot de vérités assez amères, sur lesquelles autrefois, aux temps héroïques de *Leurs Filles*, M. Pierre Wolff eût insisté avec peut-être — c'était la technique de l'époque — un certain manque de discrétion. Aujourd'hui, son talent s'est affiné ; il passe légèrement, il glisse : il indique au lieu d'appuyer : il badine où il se fût indigné ; il blague où il eût sorti une tirade satirique ; il a acquis un sens délicat de la mesure.

Le reproche le plus certain que l'on puisse faire à cette œuvre un peu ténue, c'est d'avoir seulement effleuré un sujet qui est un des plus amples qu'un dramaturge épris de psychologie puisse porter au théâtre. *Le Béguin* s'appelait primitivement *le Cœur et les Sens :* il aborde un cas d'un intérêt général, dont l'ancien titre nous révèle la portée ; il s'agit d'une de ces contradictions féminines dont les hommes souffrent si profondément, même après les avoir comprises: car ce n'est pas un remède à certaines détresses morales, comme l'ont cru à tort tant de philosophies rationalistes, que de s'être élevé à la compréhension des causes qui les provoquèrent et des nécessités psychologiques dont elles procèdent. Une femme aime profondément et même passionnément un homme; mais, dans cet amour, les abandons sensuels ne sont que des incidents, des épisodes ou, si l'on veut, des concessions à la nature ; concessions volontaires et douces parce qu'elles manifestent ce besoin de se donner toute et sans réserve qui chez la femme spécifie l'amour, mais concessions, parce que pour beaucoup de femmes très amoureuses, les exaltations de la sentimentalité se suffisent et n'ont pas pour conséquence nécessaire les excitations de la sensualité. Elles diront volontiers d'elles qu'elles aiment plus avec le cœur qu'avec les sens et cette formule, assez impropre et vieillotte, traduira cependant à leurs yeux avec assez d'exactitude la qualité en quelque sorte idéale ou tout au moins idéalisée de leur amour.

Ces mêmes femmes, qui semblent bien s'être données toutes à l'amant qu'elles ont choisi, ne sont cependant pas à l'abri d'un entraînement *uniquement* sensuel pour un autre homme dont la présence les trouble inexplicablement, dont le regard les bouleverse, dont le contact les affole ; et, tout en le regrettant amèrement, avec des larmes souvent douloureuses et des remords souvent poignants, il leur arrive de succomber à cette irrésistible séduction et de tromper avec l'homme qu'elles n'aiment pas — le trouble par définition n'étant pas un état durable — l'homme qu'elles aiment d'un sentiment continu, constant et, si paradoxal que puisse sembler le mot, *fidèle*.

Tel est le sujet du *Béguin*, ramené à une sèche analyse abstraite ; il touche, on le voit, à un problème psychologique d'un intérêt humain et éminemment dramatique, car on pressent tous les conflits et tous les déchirements qu'il contient en puissance. On peut regretter que M. Pierre Wolff ne l'ait pas traité avec toute l'ampleur, ni même avec toute la netteté qu'il exigeait.

Au dernier acte la grande scène d'Yvonne et de Paul ne provoque pas l'émotion attendue, simplement parce qu'au cours des deux premiers actes, l'auteur n'a pas assez lucidement expliqué la différence de *qualité* qu'il y a entre l'amour d'Yvonne pour *son* Paul et celui qui la jette aux bras de Didier. Le premier seul, à ses yeux, est de l'amour, mais nous n'en sommes pas aussi assurés que l'héroïne ; le second n'est que fantaisie sensuelle, toquade, *béguin*, mais nous n'avons pas, pour en être certains, les mêmes raisons que l'auteur ; et je n'en veux pour preuve que cette réflexion d'une femme fort intelligente qui très sincèrement déclarait, le soir de la première, que la pièce aurait dû s'intituler : *les Deux Béguins*. L'auteur n'avait pas su lui donner l'impression assez forte qu'il y avait dans l'âme d'Yvonne conflit, non entre deux béguins, mais entre l'*Amour* et le *Béguin*.

Ces réserves faites, il importe d'ajouter tout de suite que Réjane, avec un art admirable, a essayé d'empêcher ces objections de se formuler dans l'esprit du spectateur. Elle a été vraiment, autant que le comportait le rôle, l'amoureuse amie de Paul Renaud et seulement la maîtresse accidentelle d'Henri Didier. Mais, si parfaite qu'elle ait été, son incomparable talent n'a pu tout à fait parvenir à rendre illégitime la seule critique de fond que nous ayons à signaler en ce qui concerne cette comédie charmante, de construction heureuse et de forme élégante. Elle appartient à ce cycle d'œuvres dramatiques qui, depuis dix ans, ont conquis la faveur publique et qui semblent s'intéresser exclusivement aux différentes phases du débat amoureux, du duel des sexes. Si ce titre n'appartenait pas en propre à Porto-Riche, on pourrait comprendre toute cette production sous le nom de *Théâtre d'Amour*. Elle procède d'ailleurs de Porto-Riche dont l'admirable *Amoureuse* aura eu une influence prépondérante sur le théâtre contemporain.

C'est à lui que nous devons cette renaissance d'un théâtre, si l'on

peut ainsi dire, *racinien*, dont l'amour est l'unique objet, et dont toutes les péripéties naissent de dissentiments, de malentendus, de trahisons et de souffrances provoquées par l'amour. Le succès de ce théâtre aura eu, entre autres, pour cause principale, la lassitude produite à la longue par les œuvres de l'école réaliste, ironiques, pessimistes, amères, et toutes plus ou moins inspirées de Becque. Le théâtre d'amour a été une diversion, sinon une détente. Mais aujourd'hui déjà on commence à sentir qu'il a beaucoup usé du crédit qui lui était accordé et que le public aimerait à voir ses dramaturges plus conscients des préoccupations diverses, morales et sociales, dont il est généralement soucieux.

Quoi qu'il en soit, *le Béguin* a fort réussi ; disons cependant que l'interprétation n'a pas peu contribué au succès. Réjane a été incomparable de fantaisie, de verve, d'esprit, de tendresse aimante et gamine, de grâce troublante et troublée dans le rôle d'Yvonne Derive. Elle a été fort bien secondée par Lérand, qui a su être sympathique dans le rôle délicat de Naudet ; Grand, d'une jolie fatuité inconsciente dans le rôle de Didier ; Gauthier, un Paul Renaud naïvement sentimental ; et Numa, qui a créé d'une façon très amusante une silhouette de viveur dégingandé et d'éducation rudimentaire. Les autres rôles de femmes plus effacés ont été aimablement interprétés par Mlles Suzanne Avril, spirituelle et mordante, Cécile Caron, fine et adroite, et Berneu, d'une ingénuité charmante dans le rôle de la brebis révoltée.

Capus nous a déjà donné, avec *Rosine*, par exemple, et certainement nous donnera des œuvres dramatiques plus fortes que *les Maris de Léontine ;* mais notre gratitude ravie ne lui en devra pas de plus charmante. Sur un thème très nouveau et d'une ingéniosité extrême de construction, Capus a écrit trois actes délicieux, d'un tour léger et fin qui contraste singulièrement avec les procédés outranciers et violents de certains auteurs comiques. Je ne sache pas d'art plus *probe* que celui de Capus ; il n'emprunte rien à la fantaisie excessive ; il n'attend aucun secours de la surprise injustifiée ; il ne se permet de provoquer le rire que par l'enchaînement naturel des situations, l'étude des caractères et des mœurs ; ses mots ne sont jamais des mots d'auteurs ; son esprit n'est jamais de rencontre, mais procède d'une réflexion acérée et d'un bon sens aigu. On goûte à l'entendre un plaisir singulier et tout d'intelligence ; car on se trouve en présence d'un moraliste averti qui se défend de l'indignation et se garde de la véhémence, comme d'un excès préjudiciable à la justesse de l'expression ; il se contente d'une boutade ; il se satisfait d'une réplique légère, mais qui contiennent en substance toute une philosophie de la vie, généreuse dans la résignation et tendre jusque dans l'ironie.

Cette *générosité* d'esprit dont Capus donne chaque jour des témoignages significatifs dans ces courts dialogues du *Figaro*, souvent

plus destructeurs des routines administratives que les plus véhémentes chroniques (rappelons seulement ici les multiples *papiers* vengeurs qu'il a fait pleuvoir sur les inerties meurtrières de l'Assistance publique) cette *générosité* d'esprit, qui lui a inspiré l'admirable quatrième acte de *Rosine* dont l'équivalent se trouverait difficilement dans le théâtre contemporain, apparaît dans cette comédie légère et de la façon la plus heureuse ; car on a l'impression constante que l'auteur a pour tous ses personnages si faibles, si indécis, si incohérents et illogiques qu'ils soient, une indulgence sympathique ; il est leur ami; il les accepte tels qu'ils sont et ne leur reproche jamais d'être ce qu'ils sont. Il ne leur en veut pas d'être des hommes, c'est-à-dire des créatures très simples, sans héroïsme, victimes de leurs passions et de leurs vices, de leur inconsistance et de leur lâcheté. La seule tare morale qu'il ne leur pardonnerait pas serait la méchanceté et aucun d'eux n'est méchant, ni Léontine qui joue la toupie hollandaise entre ses maris et ses amants ; ni Adolphe Dubois qui est sans défense contre Léontine et reste indissolublement lié à cette inconsciente *petite folle* par « les liens du divorce » ; ni le baron de la Jambière, aussi désarmé que son prédécesseur contre l'éternelle Léontine et qui reste indissolublement lié à elle par les liens du mariage ; ni le malheureux Grimard, grimaud sympathique et qui n'avait pas la vocation d'amant de cœur — mais après tout est-ce sa faute ? — ni même la terrible pecque marquise de Versac, toute bardée de préjugés, dont après tout elle n'est pas responsable... Tous ces gens ne font pas exprès d'être ce qu'ils sont et on devine qu'aux yeux de l'auteur, ils ont toutes les excuses. Et on aime l'auteur de si bien comprendre et de si volontiers pardonner.

Cette jolie comédie a reçu un très chaleureux accueil que ne démentira certainement pas le grand public, celui qui fait les pièces centenaires et bi-centenaires. Car elle a le rare mérite et le singulier bonheur de pouvoir être pour les délicats l'occasion d'un plaisir exceptionnel et pour la foule un spectacle des mieux divertissants.

Et nous ne saurions trop nous en féliciter, car ce théâtre a une haute portée : Tout en amusant ses contemporains, il se pourrait bien qu'à la longue Capus finît par modifier leurs idées. Ses pièces paraîtront toujours immorales ; mais elles ne le sont que parce qu'elles aiment à donner de violents démentis à la morale bourgeoise, à la morale patentée et pharisaïque dont se réclament les honnêtes gens de l'époque ; elles sont plutôt anti-morales et cela au nom d'une moralité supérieure, infiniment indulgente. La bonté étant contagieuse, il y a lieu d'espérer que tout doucement l'influence d'un moraliste qui a l'habileté pour détacher les gens de leurs préjugés de les en faire rire, sera efficace et que nous lui devrons dans la concurrence sociale des adversaires plus scrupuleux et des mœurs moins cannibales. Et si ce n'est là qu'un espoir, il faut remercier Capus de nous l'avoir donné.

Les Maris de Léontine ont été véritablement *enlevés* par une

troupe qui joue d'ensemble, dans un mouvement étonnant, Germain, notre meilleur *ahuri*, a des trouvailles d'attitudes et une mimique si expressive qu'il est impossible de lui résister. Torin joue avec une rondeur des plus plaisantes le rôle du baron de la Jambière ; Colombey est amusant dans un rôle épisodique ; Simon empru̇nté à souhait et très mérite-agricole. Mlle Cassive *gesticule* juste, c'est déjà ça ; quand elle aura posé sa voix, ce sera une très agréable comédienne ; Mme Rosine Maurel sait être revêche et Mlle Burckel avenante quand il le faut.

Le Ressort, donné en soirée privée au Nouveau-Théâtre, le 14 février, sans visa de la Censure, a été publié intégralement dans La *revue blanche*. Nos lecteurs ayant eu la primeur de la pièce d'Urbain Gohier, nous nous bornerons à parler ici de la représentation, qui a été chaleureuse. Les amis et les admirateurs de Gohier ont été heureux de pouvoir à cette occasion lui témoigner leur chaude sympathie pour l'énergie de son attitude dans l'époque mauvaise que nous venons de traverser, la sincérité de ses convictions, le courage de sa polémique sans réticence et son désintéressement absolu.

Très simplement, avec une aisance vraiment séduisante et une parfaite tranquillité, Gohier a fait précéder sa pièce d'une conférence aussi spirituelle que substantielle où il a établi la nécessité proche d'une révolution. Il a dégagé, en un parallèle saisissant, les analogies de la situation actuelle avec l'état politique de la France et de l'Europe en 1786 et s'est fait applaudir vivement en montrant combien l'histoire était injuste qui vouait à l'exécration un Marat, tandis qu'elle exaltait un Napoléon.

Le Ressort, que MM. Gémier, Etiévant, Borges, Dujeu et mesdames Samé et Dolley, ont vaillamment interprété est une *étude* dramatique à qui on ne peut reprocher que de n'être pas assez poussée. Il ne faut pas l'envisager comme un drame ordinaire, rigoureusement construit, ordonné et développé. Gohier a cherché à présenter en raccourci les différentes péripéties d'une action révolutionnaire qui avorte et il a fortement montré, en quelques tableaux succincts, qu'une entreprise sociale de cette importance doit être conduite par des chefs en qui triomphe la seule passion des idées et qui se sont vraiment libérés de la tyrannie du sentiment et des sens. Le *ressort* doit être tout intellectuel ; l'ivresse jacobine, née des principes abstraits et des théories rationnelles, ne saurait connaître de dépression nuisible à la cause révolutionnaire, tandis qu'un enthousiasme purement sentimental est toujours à la merci d'un incident extérieur comme, par exemple, dans l'anecdote choisie, d'une trahison féminine. L'amour, même aussi idéalisé que l'est celui de Philippe Redan, est un ressort détestable qui peut casser d'un instant à l'autre. Morte d'avance, l'œuvre d'un homme qui n'a pas tué en lui la sentimentalité et condamné, l'effort désintéressé de tous les courageux qui avaient eu foi en lui ! C'est ce que disent durement et justement au malheureux Philippe et

l'étrange mari du troisième acte et au quatrième acte le citoyen Lerond.

Il y a dans ces quatre tableaux d'excellents éléments dramatiques dont Gohier n'a peut-être pas tiré tout le parti qu'il aurait pu ; telle qu'elle est, son œuvre courte, directe et sobre intéresse toujours et empoigne souvent ; elle n'est qu'un incident dans un ensemble d'épisodes de guerre ; elle fait partie de sa polémique générale et elle a, comme chaque article de ce véhément écrivain, le hautain mérite de propager des idées. A ce point de vue, c'est un recueil de formules d'une justesse et d'une force remarquables ; il est difficile d'écrire d'une façon plus arrêtée et plus significative.

Michel Strogoff! Nous aurions certainement mieux aimé à tous points de vue que la prodigalité munificente de M. Rochard s'exerçât sur une œuvre moins archaïque, moins russe et moins enfantine! Mais puisqu'une reprise s'imposait, nous ne saurions regretter celle de ce drame moscovite qui a au moins le mérite, si l'héroïsme en est souvent puéril, de n'être jamais ennuyeux ni larmoyant. Et puis, il comporte de si beaux défilés, de si claironnantes fanfares, de si piaffantes cavalcades et de si rougeoyants décors!

On peut reprocher à Decori d'être un Ivan Ogareff plus sournois qu'il ne conviendrait et de trahir d'une façon moins slave que normande. Daltour, excellent comédien que nous avons souvent applaudi chez Antoine, manque quelquefois de lyrisme dans le rôle héroïque de Strogoff, mais il a de grandes qualités de simplicité ainsi que sa charmante Antigone, Mlle Madeleine Dolley dont la grâce tendre et la douceur dévouée ont beaucoup plu dans le rôle de Nadia. Mme Tessandier est une puissante Marfa Strogoff ; Mlle Dionne une énergique Sangarre et M. Guyon fils un Blount très divertissant.

Romain Coolus

Musique

LANCELOT

Il est bien difficile, maintenant, de juger en toute impartialité un ouvrage de moyenne honnête ne s'écartant pas de l'hybride formule meyerbeerienne. Le triomphe des œuvres de Wagner a fait circuler un air nouveau à l'Opéra et renversé les fausses idoles auxquelles la foule sacrifia si longtemps. Meyerbeer agonise et les ouvrages qui rappellent un tant soit-peu la manière usée de l'éclectique musicien n'ont plus guère de chance de plaire au public. Le vent du succès a tourné.

Le *Lancelot* de M. Victorien Joncières, joué il y a seulement douze ou quinze ans, eût, sans doute, sinon soulevé de violents enthousiasmes, du moins reçu un sympathique et cordial accueil. Aujourd'hui, il n'en est plus de même. Le mancenillier wagnérien couvre la scène de l'Opéra de son ombre gigantesque et, sous ses luxuriantes ramures, tout s'étiole et meurt. Quand je dis tout, entendons-nous. Les chefs-d'œuvre de Gluck, forts de leur beauté éternelle d'expression et de sentiment, de leur noblesse et de leur grandeur, ne redoutent rien du voisinage morbide des drames de Wagner; *Guillaume Tell*, en dépit de la fatigue de certaines de ses pages, reste un chef-d'œuvre sillonné d'éclairs de génie; *Don Juan* conserve sa belle jeunesse d'art; *le Freyschütz* peut développer sans crainte ses splendeurs romantiques et *Faust*, lui-même, le *Faust* des chatouillis gracieux du charmeur Gounod continue à chantonner ses romances à la crème fouettée. Mais ce qui est fini, archifini, ce sont les vieilleries meyerbeeriennes. On les connaît trop; le conventionnel, l'artificiel des lourdes machines qui encombrèrent si longtemps la scène de l'Opéra n'échappe plus à personne. On se rend compte du manque d'unité de conception et de style, du défaut de logique et des incroyables vulgarités qui s'accusent dans chacun des opéras de Meyerbeer, et, aussi, des déplorables concessions que ce maître arrangeur consentait pour arriver à l'effet, satisfaire le mauvais goût régnant et flatter les bas instincts des foules. Grâce à Wagner, le faux dieu a chu de son piédestal. L'Allemand de génie a tué l'Allemand de talent.

Lancelot, venu trop tard en un monde régénéré par Wagner, a surtout été raillé par ceux-là même qui furent les plus violents partisans de Meyerbeer. Oublieux de leur admiration d'antan, ils sont sans pitié, et si on les poussait quelque peu, Dieu sait à quelles extrémités ils se porteraient. Naguère, ils aimaient *Patrie*. Que vont-ils en penser à la reprise prochaine? Hier, ils supportaient *Hellé*, et les voilà transformés à ce point qu'il leur est impossible de prendre

le moindre plaisir aux romances, aux duos, aux chœurs, aux ensembles de *Lancelot*. C'est fort drôle.

Il faut le dire : la partition nouvelle de M. Joncières vaut les partitions de *Patrie*, d'*Hellé*, etc. Loyalement conçue par un artiste estimable entre tous, exécutée avec conscience et amour, cette œuvre n'a rien d'agressif et se recommande par une honnêteté et une simplicité d'accent auxquelles on ne saurait trop rendre hommage. M. Joncières n'est pas un compliqué. Son orchestre ne réserve aucune surprise à l'auditoire. Je ne puis suivre la partition page à page. Je m'en voudrais cependant de ne pas citer un duo de charme gounodien au second acte et le duo entre Artus et Guinève au quatrième acte.

Si, personnellement, la musique de *Lancelot* ne m'emballe pas précisément, il n'est pas niable qu'elle possède des qualités de tenue et de franchise dont on ne doit pas faire fi. M. Joncières, fidèle à son passé, a écrit son œuvre selon l'esthétique qui lui est chère. Cette esthétique retarde à présent. Est-ce la faute de M. Joncières ? Si *Lancelot* avait été représenté avant la grande réussite de Wagner à Paris, peut-être eût-il soulevé autant de bravos que son frère d'art *Dimitri* ?

L'Opéra s'est mis en frais modestes pour monter *Lancelot*. Le décor du lac est joli. L'interprétation sert l'œuvre. Mmes Delna et Bosman et MM. Vaguet et Renaud firent vaillamment leur devoir.

André Corneau

Notes

politiques et sociales

ARMEMENTS

Jamais l'Europe ne se montra, plus qu'aujourd'hui, prête à sacrifier (quelques mois après la Haye) toutes ses ressources disponibles, toutes ses richesses latentes à la bête monstrueusement exigeante du militarisme.

Pendant près de trois décades après cette conflagration de 1870-1871 qui donna à tout le continent le signal des grandes transformations et des préparatifs belliqueux, ce fut l'organisation de l'armée qui préoccupa presque exclusivement les gouvernements. Les escadres n'avaient point joué de rôle dans le conflit franco-allemand. Toutes les puissances voulurent se doter du redoutable instrument qui avait emporté les victoires germaniques. Partout la nation, en son effectif total d'hommes valides, fut englobée dans le contingent terrestre. Les Etats se cuirassèrent de fer, se hérissèrent de baïonnettes au point de crouler sous la pesanteur même de leur armure.

Une ère nouvelle s'est ouverte ; l'armée réclame encore annuellement son tribut, mais, à côté d'elle, la marine fait valoir ses droits. Le commerce s'est démesurément étendu sur tous les Océans depuis 1870 ; les Etats civilisés se disputent avec un soin jaloux les grands marchés d'Asie, d'Amérique, d'Afrique à peine effleurés autrefois ; les passages à Suez des marchandises allemandes, anglaises, françaises, suisses, hollandaises, belges, etc., s'affirment de plus en plus importants. Quelles que soient dans l'avenir les nations en lutte, elles s'efforceront de s'atteindre dans leur commerce, de frapper, en leurs échanges mêmes, le principe de leur vitalité. De plus, certaines d'entre elles ont essaimé leurs comptoirs sur tous les littoraux. La côte de Chine a déjà été partiellement déchiquetée entre la Russie, l'Angleterre, la France, l'Allemagne : la France, l'Angleterre, l'Allemagne se sont distribué le pourtour de l'Afrique ; la France, l'Angleterre, l'Amérique se surveillent aux Antilles, et les mêmes en s'adjoignant l'Allemagne prétendent défendre leurs intérêts économiques et moraux dans les archipels océaniens. Qu'une conflagration éclate demain, il faudra mettre ces dépendances à l'abri, les soustraire aux prises de l'ennemi, les garder de toute rupture commerciale avec la métropole, et ainsi le développement fatal du système capitaliste, partout triomphant, commande aujourd'hui la création de formidables escadres.

Guillaume II a pris l'initiative de cette générale innovation. Il a compris dès son avènement que l'Allemagne ne pouvait se cantonner sur le sol de l'Europe, qu'elle devait rayonner sur le globe ; il a saisi

toute l'importance du rôle des flottes, et il n'a cessé de se dire et de dire tout haut : l'Empire aura une marine digne de ses visées, et qui le rendra invulnérable au dehors. Il y a deux ans, un premier programme de constructions était imposé au Reichstag, sous le nom de sexennat, c'est-à-dire qu'il comportait des prévisions pour six exercices, mais le Parlement ne le votait qu'à condition pour le pouvoir de s'engager à ne rien demander de plus jusqu'à expiration de la période. L'Empereur vient de manquer à son engagement en réclamant de nouveau un milliard pour le même objet. Mais il se soucie très peu de se justifier. Les événements sont plus forts que les hommes : il se soumet à la nécessité. Voilà l'Allemagne jetée définitivement dans les grandes dépenses navales.

Le gouvernement russe travaille dans l'ombre à accroître sa flotte, avec l'énorme avantage de son autocratie. La presse italienne fait campagne pour que de nouvelles brèches soient ouvertes au Trésor romain, si fissuré déjà. L'Amérique et le Japon poursuivent avec acharnement l'augmentation de leurs contingents de cuirassés et de croiseurs. Le Parlement français est saisi d'une demande de 900 millions qui montera à un milliard, en réalité, pour les constructions navales, la défense des ports, la création des arsenaux coloniaux ; universellement, les grands Etats ouvrent des crédits extraordinaires afin de relever leur puissance navale ; il semble qu'ils veuillent, par la célérité même de leur labeur, s'excuser d'une longue abstention qu'ils réprouvent, et qu'ils envisagent l'avenir immédiat avec pessimisme et épouvante. Pourquoi cette hâte ? La guerre hispano-américaine, et avant elle la guerre sino-japonaise ont certes contribué à provoquer ce regain d'armements. Mais l'incident de Fachoda n'a pas surexcité l'activité de la France seulement et sa répercussion sur le monde n'a pour ainsi dire point trouvé de limites. Et puis le colonialisme devait entraîner ses effets rationnels, et les sacrifices consentis aujourd'hui par tous les peuples pour tenir garnison sur les mers se lient aux sacrifices consentis, depuis vingt ans, pour occuper les littoraux.

Mais par une contre-partie saisissante et naturelle, à l'heure même où les puissances militaires continentales dressent des marines, la puissance maritime par excellence, le Royaume-Uni, discerne la nécessité de se pourvoir d'une solide armée. Les événements de l'Afrique du Sud ne figurent que pour une part dans cette préoccupation ; la vérité est que l'Angleterre, jusqu'ici protégée contre toute éventualité par la supériorité de ses escadres, s'affole à la pensée que cette supériorité pourrait être menacée. Le jour où elle ne saurait plus, selon la formule traditionnelle de son amirauté, tenir tête à deux autres flottes réunies, elle serait livrée à l'ennemi. Elle n'a point de milice suffisante pour défendre son rivage. Les autres nations construisent des cuirassés pour protéger leurs colonies ou leurs échanges ; elle va se doter de fortes divisions d'infanterie pour sauvegarder son territoire.

Les deux phénomènes doivent être rapprochés, car ils se tiennent étroitement.

La danse des millions continue ; le régime capitaliste poursuit ses prodigalités. Elles sont logiques, découlent du principe profond de l'Etat moderne. Il voudrait peut-être les arrêter, pour s'arrêter lui-même sur la pente. Il y est impuissant.

Paul Louis

IRRESPECTUEUSES OBSERVATIONS

Je voudrais, avec l'irrespect envers les autorités publiques et privées qui est de droit pour tout citoyen d'une démocratie, présenter deux observations très impertinentes à la Chambre des députés, à M. Waldeck-Rousseau, président du Conseil, à M. de Gallifet, ministre de la Guerre, et aux politiques « compétents » qui les approuvent :

Première Observation. — 1° *Le régime actuel de la France est démocratique.* — Vraiment nos sentiments démocratiques sont mis depuis quelque temps à trop rude épreuve par le mépris des hommes qu'affichent plusieurs de nos meilleurs républicains. Quand ces hommes sont les lecteurs du *Figaro*, et que ce meilleur républicain est M. Jules Roche, réfutant le socialisme de façon si ignorante et si absurde que l'Académie des sciences morales elle-même pourrait s'en inquiéter, passe encore : M. Jules Roche, qui a vu de près beaucoup de partis, méprise assez celui où il est pour lui en imposer rien qu'avec « cela » : voilà qui est rassurant pour les autres, d'abord, et puis il continue de servir le socialisme, sans en avoir l'air ; c'est de bonne guerre.

Mais quand ces hommes méprisés sont les lecteurs du *Temps*, en France, à l'étranger, et tous les journalistes qui s'assimilent les opinions « autorisées » de ce sage instrument politique, il faut protester contre le pince-sans-rire qui, au nom des principes, sépare gravement les pouvoirs, pour, en réalité, au nom d'intérêts très concrets, n'avoir à en craindre aucun. Si la séparation des pouvoirs empêche que la Chambre nomme une commission pour enquêter sur les troubles graves révélés dans une institution publique, il fallait reprocher de confondre les pouvoirs à l'Assemblée nationale de 1871, cependant peu révolutionnaire, avouons-le, qui, s'étant doutée par la *Commune* qu'il y avait peut-être une question sociale, chargea une commission de rechercher les voies et moyens d'améliorer le sort des classes laborieuses, ce qui est bien, je crois, cependant un des devoirs permanents du gouvernement exécutif ; il fallait le reprocher à la Chambre de 1893 qui, s'étant aperçue que beaucoup de politiques avaient eu la malechance de participer à une affaire devenue vraiment trop scandaleuse, chargea une commission de savoir la vérité ou plutôt de

savoir l'ignorer le plus honnêtement possible, et de faire la part du feu (cette part fut mesquine) ; et cependant la recherche des délits et des crimes est du rôle normal et permanent de l'exécutif. Et enfin l'expérience anglaise et l'expérience américaine et l'expérience de tous les pays et de tous les temps de liberté rappellent au rédacteur du *Temps* que la représentation nationale, au même titre que la nation elle-même, possède, à tous moments, le droit de se mêler — de ce qui la regarde. Mais, en l'espèce, ce qui la regarde est gênant. Séparons les pouvoirs. Cela est bien bon pour les lecteurs et clients du *Temps*.

Et quant à M. Waldeck-Rousseau, son mépris des députés est trop signalé. Je m'en plains. Il y a indiscrétion. Il les méprise à ce point qu'il ne croit pas leur devoir la vérité, — leurs vérités. Le discours qui lui a valu l'approbation de 435 voix voulait dire, ou je ne comprends plus : « Vous êtes des couards. Je le sais. Vous le savez. Il y a une responsabilité à prendre. Ce n'est pas un nouveau faux à afficher. C'est l'écurie de Mercier-Dulac-Augias à nettoyer. Peu importe. Il y a une responsabilité à prendre. Vous ne la prenez pas. C'est entendu. La prendrai-je ? ne la prendrai-je pas ? Le sais-je ? En tout cas, vous voulez ne pas le savoir. Soit. Vivez en paix. Mais moi aussi ! » Si ce discours voulait dire cela, pourquoi ne le disait-il pas ?

Deuxième observation. — *Il y a eu une affaire Dreyfus*. — C'est une manière de retour des émigrés à quoi nous assistons, retour des républicains sincères au pouvoir, après la crise, révolutionnaire à rebours, où ont gouverné M. Méline et M. Dupuy. Nos émigrés, eux non plus, n'ont rien appris. Mais il y a une différence : eux ont tout oublié. — Ils n'ont pas appris que les partis d'action réelle se classent autrement que les partis de bureaux de tabac et de portefeuilles ministériels. Il n'ont pas appris qu'il y a des nationalistes et des cléricaux dans tous les groupes parlementaires, de droite ou de gauche. Ils n'ont pas appris que : « le cléricalisme nationaliste, voilà l'ennemi ! » — Ils ont oublié que l'armée et notamment la haute armée s'est manifestée une jésuitière, suivant en esclave les instructions et pratiquant à l'envi la morale des RR. PP. Ils ont oublié que, menacés d'être jetés dehors par nos Tartufes, ils se sont juré d'être enfin maîtres chez eux. Ils ont oublié qu'ils ont été bêtes, et qu'ils l'ont cru. Ils ne le croient déjà plus.

Nous sommes quelques-uns à le croire encore. Cela suffit. L'incident n'est pas clos. Il n'a pas été ouvert par plus.

Fr. Daveillans

PIERRE LAVROFF

Le parti socialiste-révolutionnaire russe perd en Pierre Lavroff un penseur et un militant.. En 1842, âgé de dix-neuf ans, il était officier ;

deux ans après, il faisait, à Ecole d'Artillerie un cours de mathématiques : peu après il était nommé professeur à l'Académie d'Artillerie.

Cependant, le souffle de renouveau qui émut le pays à la mort de Nicolas Ier franchissait les murs mêmes des écoles militaires.

Chez Lavroff les problèmes scientifiques cèdent alors aux problèmes politiques et sociaux. Son idéal ne dépasse pas encore celui des libéraux soucieux d'une constitution et d'un régime parlementaire. Mais bientôt, dans une série d'articles parus sous le titre : *De la Personnalité*, qui en 1860 furent édités en volume avec dédicace à « *A. H.* » et à « *P. P.* » (initiales de Herzen et de Proudhon), on trouve les germes de ses opinions définitives.

En 1862, il adhère à la Société secrète *Terre et Liberté*, avec un programme nettement socialiste,. Bien qu'il gardât toujours sa chaire à l'Académie d'artillerie, il était tenu pour suspect dans les hautes sphères, et désormais son arrestation n'était qu'une question de temps. Le 4 avril 1866, Karakosoff tira un coup de revolver sur Alexandre II. La police dans son affolement arrêtait à tout hasard. Traduit devant le Conseil de guerre, Lavroff se vit imputer à crime d'être l'auteur de quatre poèmes désobligeants pour Nicolas Ier et Alexandre II ; d'avoir frayé avec certains hommes connus pour leurs tendances criminelles (Tchernychewski, Mikhaïloff) ; d'avoir propagé des idées subversives par la voie de la presse, etc. L'arrêt du tribunal, qui le condamnait à plusieurs mois d'emprisonnement, fut aggravé par le général auditeur et, sous cette forme plus dure, signée par l'empereur. Il fut déporté dans une petite ville du nord, d'où il écrivait ses *Lettres historiques*, publiées, sous le pseudonyme de Mirtoff, dans la revue hebdomadaire *Niedielia* (1868-1869), et dont la thèse principale était : la classe des privilégiés doit son instruction et son bien-être aux masses populaires, qui, en peinant à son profit, s'abrutissent et souffrent ; ainsi, de génération en génération, les privilégiés ont contracté envers le peuple une dette qu'ils doivent acquitter en mettant à son service leur science et leurs talents.

Après quelques années de cet exil, Lavroff, avec le concours de Hermann Lopatine, que lui avait dépêché Herzen, parvint à passer la frontière. Il arriva à Paris le 13 mars 1870.

Il offrit ses services à la Commune pour l'organisation des écoles populaires, et, quand la situation des insurgés devint critique, il traversa les lignes versaillaises et se rendit à Bruxelles et à Londres en vue d'obtenir que l'Internationale organisât des manifestations en faveur de la Commune.

Après la chute de la Commune, Lavroff se lance dans le mouvement socialiste-révolutionnaire russe. Il va à Zurich, — le point de concentration de la jeunesse slave en exil, — dans le dessein d'y fonder une revue libre. En Russie on jugea son programme trop modéré : il en rédigea un autre, et, en 1873, parut le premier numéro de la première revue des socialistes-révolutionnaires russes : *En Avant*.

Malgré les corrections qu'il y avait apportées, le programme de Lavroff était très éloigné de celui de Bakounine. La colonie russe de Zurich se divisa bientôt en deux parties ; celui des bakounistes et celui des lavristes. Peu après, la rédaction d'*En Avant* fut transférée à Londres; mais en 1876, Lavroff se retira, écœuré de l'attitude des lavristes qui poussaient leur modération jusqu'à la conciliation, il adhéra alors au parti actif de la *Narodnaïa Wolia* (Volonté du Peuple). Il revint en 1877 s'établir à Paris, où il vécut dans un modeste logement de la rue Saint-Jacques, collaborant, sous divers pseudonymes, aux revues russes, faisant des conférences, publiant des brochures de propagande. Il prit une part active à l'organisation de la Croix Rouge des Révolutionnaires, fondée en vue de secourir les prisonniers politiques et les déportés. En 1883, sur l'invitation du *Comité exécutif*, il rédigea, en collaboration avec quelques amis, le *Messager de la Volonté du Peuple* et plus tard publia les *Matériaux pour l'histoire du mouvement socialiste-révolutionnaire russe.*



Son œuvre philosophique capitale est l'*Histoire de la pensée humaine*, parue en 1895, en deux volumes. Un autre ouvrage important auquel il a travaillé jusqu'aux derniers jours et qu'il a presque entièrement achevé, a pour sujet l'histoire de la pensée scientifique et paraîtra posthumement.

Il a été donné à ce philosophe d'assister en acteur aux trois phases du socialisme russe : la phase de propagande, alors que la jeunesse intellectuelle allait porter la parole socialiste dans tous les coins du vaste empire ; la phase révolutionnaire, alors que la lutte avait pris un caractère héroïque, mais que les combattants de la révolution ne se recrutaient encore que parmi les intellectuels : enfin la troisième phase, l'actuelle, qui se résoudra, on peut croire, par la victoire de l'idée révolutionnaire, puisque c'est maintenant le peuple lui-même qui est entré en action.

MARIE SROMBERG

Les Livres

LES ROMANS

Henri de Régnier : **La Double Maîtresse** (Mercure de France).

M. Henri de Régnier est aujourd'hui l'un des seuls qui *écrivent;* il a l'amour et le souci de notre langue ; Français très exclusivement, il le prouve jusqu'en ses défauts mêmes, si bien que, même de ceux-là, on peut trouver à le louer. Et, certes, le dernier livre de M. de Régnier ne m'empêchera pas de dire le grand cas que je fais de son incontestable talent, l'admiration même que parfois je lui porte, — mais, ayant à parler pour la première fois ici de M. de Régnier, je regrette que ce soit au sujet de *la Double Maîtresse*.

Non point que *la Double Maîtresse* ne soit, en son genre et somme toute, réussi, — et peut-être ce livre montre-t-il d'aussi nombreuses qualités que nous pouvions croire et attendre, — mais ces qualités extrinsèques ne semblent cultivées et poussées qu'en vue d'un effet plus connu; nous regrettons alors des défauts plus charmants; nous cherchons tristement en vain ce que tant nous aimions dans *Hertulie* et les délicates merveilles du *Trèfle blanc*. ce souci, cette grâce morose, cette tenue un peu guindée mais digne et donnant plus d'attrait encore au jeu de sensations ingénues.

Mais il importe de situer le livre dans l'œuvre, de comprendre la personnalité de M. de Régnier tout entière et d'admettre que l'auteur de *Tel qu'en songe* soit aussi l'auteur de *la Double Maîtresse*. Aussi bien saurais-je montrer que M. de Régnier seul pouvait l'écrire, et que ce livre était en lui tout préparé. — « Je ne sais trop, pour dire vrai, confesse-t-il dans sa préface, d'où j'ai été conduit à écrire ce singulier roman ni par où il m'est venu à l'esprit. Ce qui est certain, c'est qu'il y trouva presque à mon insu de quoi m'imposer son autorité et me contraindre à faire droit à ses exigences. » — On peut donc aimer ou n'aimer point ce livre, le critiquer ou le louer, l'admirer ou le déplorer au contraire, mais pour s'en étonner, il faut avoir mal compris tous les autres. Voilà pourquoi, bien qu'ayant lu *la Double Maîtresse* avec plus de curiosité que d'intérêt, — d'abord parce que les anecdotes piquantes dont la suite immotivée fait le livre sont plus curieuses qu'intéressantes, puis surtout parce que j'estime qu'il était plus curieux qu'intéressant que M. de Régnier l'écrivît — je n'en fus pas autrement étonné.

Qui connaissait M. de Régnier n'ignorait pas qu'il réservait en lui, avec particulière intelligence, un don, sinon de psychologue, au sens plutôt russe du mot, du moins d'observateur à la manière française, et qu'il collectionnait misanthropiquement, comme La Bruyère ses *Caractères*, tout ce que la mouvante nature humaine pouvait lui présenter de bizarre, de fantasque, de maniaque ou de disconvenu.

L'effet lui importait plus que la cause ; chercher d'y remonter, n'était-ce pas risquer de réduire une diversité qui par elle-même amusait ; plus peintre que musicien son esprit se refusait toute synthèse : par raison d'art sa connaissance restait extérieure et pour cela très variée. — C'est ce don qui dans *la Double Maîtresse* s'exagère avec minutie, mais c'est à lui déjà que nous dûmes ce chef-d'œuvre qu'est l'historiette des *Petits Messieurs de Nèvres* et certaines pages de *Monsieur d'Amercœur*, la moins bonne des œuvres de M. de Régnier, mais une des plus significatives. La grâce d'une mythologie de quinconces et la poudre du siècle dernier s'y mêlaient ; les petits dieux et les déesses luttaient encore, marbre ou chair, et cette lutte, qu'ils livraient bien un peu je pense en l'esprit même de l'auteur, faisait presque le sujet du livre ; — et parfois le contact était exquis, du marbre ou de la chair faunesque avec une costumerie, qui pourrait bien être historique, mais qui paraît seulement surannée, de sorte que presque aucun étonnement ne naît de cette semi-fantastique rencontre. Ici les culottes courtes et les tabatières à vignette ont complètement chassé ce qui restait encore de divin ; une licence polissonne remplace cette sorte de demi-chasteté qui peut-être devait sa décence à ce qu'elle gardait d'irréel.

Le libertinage obstiné des romans du XVIIIe siècle avait pour excuse, pour prétexte ou pour raison d'être les mœurs du temps qu'ils représentent (si tant est qu'il n'ait pas contribué à les faire) ; je ne vois pas ce qu'il « représente » ici. Ce livre est un amusement d'auteur admirablement doué pour décrire. Le récit est trop objectif, trop parfait pour qu'on soupçonne un seul instant une satire ; le charme, ou le brillant du moins, en est si vif qu'il ferait presque naître des regrets pour ces mœurs un peu disparues — regrets fâcheux je pense, car il y eut à cette époque et dans tous ces petits romans pour la peindre, et dans ce livre enfin, habile à la ressusciter, plus de goût que d'intelligence, plus d'esprit que d'émotion, plus de débauche que de sensualité profonde, de gourmandise que d'appétit réel. — Cette époque, de grands et graves esprits la sauvèrent. Que resterait-il d'elle, sans eux ? On les accuse d'avoir fait la Révolution : mais c'était empêcher une dissolution. Dans ce roman galant, rien ne l'empêche ; que dis-je ? tout y porte et tout la favorise : le cynique Lamparelli, cardinal romain, l'épicurien Hubertet, abbé de France, vilainement ou délicatement y travaillent : elle emplit le livre, l'émeut, en fait le principal délice ; elle y est peinte avec beaucoup d'attrait.

Que Nicolas de Galandot, à Pont-aux-Belles d'abord, avec sa cousine Julie, puis à Rome, avec la belle et très facile Olympia, se soit appris piteusement qu'il était peu fait pour l'amour, c'est ce qui donne son titre au livre, comme l'explique vers la fin cette phrase : « Qui eût pensé que le pauvre gentilhomme servait, en une *double maîtresse*, le fantôme d'un amour unique et deux fois vain ? » — Mais l'histoire de Galandot ne tient que la moitié du volume ; celle de M.

de Portebize s'y mêle de la façon la plus inattendue, — ou plutôt ne s'y mêle pas, mais la coupe ; et les deux histoires, qui se passent à quelque cinquante ans de distance, alternent ; les chapitres II et IV sont consacrés à Nicolas de Galandot : les chapitres I, III et V à François de Portebize, son neveu et son héritier. Le neveu n'a pas connu l'oncle, et c'est pourquoi l'on nous raconte son histoire ; mais comme il n'apprend l'existence de son oncle qu'en apprenant aussi sa mort, aucun rapprochement n'est possible ; les deux histoires ne se rejoignent pas. Un seul des personnages passe de l'une à l'autre ; c'est l'abbé Hubertet qui, vers 1730, s'occupait de l'éducation du petit Nicolas, tout en mangeant les savoureuses poires de madame de Galandot ; François de Portebize plus tard le retrouve à Paris, où il élève, pour les ballets de l'Opéra et pour les plaisirs de François, la jeune et charmante Fanchon. Et sinon, d'une histoire à l'autre, à peine un rappel, un écho, comme une très lointaine résonnance ; et gêne et plaisir à la fois naissent de cette juxtaposition si spécieusement délicate. — J'oubliais l'urne de bronze vert que Galandot d'abord envoie de Rome à son vieux maître : Hubertet mort, Portebize l'hérite ; dans sa fraîche Folie de Neuilly, les colombes de Fanchon s'y posent : « On entendait sur le métal le grincement des pattes écailleuses ou le frottement du bec de corne. Puis l'oiseau s'envolait, et le vase seul restait debout. »

Je ne raconte point ce livre : ce serait tâche trop ardue. Les petits événements qui s'y suivent sont presque d'égale importance ; le récit en est si bien fait qu'on n'en pourrait rien supprimer. L'amusement que j'y pris fut vif, mais successif ; chaque perle de ce collier me plut parce qu'elle fut charmante de forme ou brillante, mais je n'en pus saisir fortement le lien : c'était plutôt de l'une à l'autre la fine attache d'une convenance esthétique, qu'une intime nécessitation ; de sorte que, le livre lu, je n'en aurais pu rien retenir qu'un miroitement de parure, si chaque figure d'acteur et chaque événement du récit n'était décrit de manière si vive, qu'il imposât sa vision précise à l'esprit. C'est le pauvre M. de Galandot, qui promène au soleil de Rome son impuissance résignée ; c'est Julie de Mausseuil que corrompt le vieux Portebize ; c'est le ménage du Fresnay, c'est... le roman ne se raconte pas, il s'énumère... C'est le vieux Galandot, le père, qu'on ne fait qu'entrevoir mais dont il nous est dit qu' « il n'avait guère de goût que pour le jeu, moins ceux de cartes que tels autres, non les échecs par exemple dont la difficulté le fatiguait vite, mais les jonchets qui le divertissaient infiniment. De sa belle main sortant des dentelles de la manchette, il débrouillait l'enchevêtrement capricieux des petites figures taillées dans l'os ou l'ivoire et mettait à cette tactique une patience et une dextérité remarquables. » Et si je cite cette phrase charmante c'est que l'intrigue même du livre aux délicates figures m'apparaît patiemment et dextrement débrouillée, comme le jeu de jonchets de l'auteur.

Voilà donc ce singulier livre, à la fois déplorable et charmant. Que si celui qui vient de lire ces lignes hésite et doute si je l'aime ou non, c'est bien que je doute moi-même. — Sur un de ses tout premiers livres, M. de Régnier a mis en épigraphe cette parole des Goncourt : « On n'écrit pas les livres qu'on veut. » Quand je me souviens bien de ce mot, j'ose aimer *la Double Maîtresse*.

ANDRÉ GIDE

GEORGES DUVAL : **La Vie véridique de William Shakespeare** (Ollendorff).

M. Georges Duval soit remercié de tous ceux que passionne la vie réelle des grands hommes. Obscure et mouvementée, celle de Shakespeare suscita maint lyrisme, maintes suppositions — maintes erreurs. Voici aujourd'hui des faits, des documents, des dates, allégés de conversations discrètes et adroitement inventées. M. Georges Duval ne prétendit qu'à l'exactitude ; il fit bien. Les plus importantes de ses révélations ont trait aux œuvres du grand Will. J'en recommande la méditation aux esprits trop jaloux de l'originalité qu'ils s'attribuent. Il verront Shakespeare employé à « retaper » des pièces de Marlowe ou autre, et borner souvent sa part créatrice à un « perfectionnement ». Ils jugeront de quelle « volonté » se complétait son admirable instinct, et comment le lyrisme ne suffit point toujours à soutenir une œuvre. Et plus humbles, ils « travailleront ».

PIERRE D'ALHEIM : **La Passion de Maître François Villon** (Ollendorff).

Ici le romancier remplace l'érudit — ou plutôt vient parer son sec et curieux apport. L'œuvre savante de M. Marcel Schwab n'en sera point déflorée. Car les exigences de l'affabulation, le perpétuel désir d'être intéressant, le souci, sinon d'art, du moins de pittoresque nécessitent une déformation dont l'auteur se défendrait en vain. Si bien que, malgré l'intéressant portrait du vieux poète tracé un peu sentimentalement, le livre n'a pas plus de réalité que *Notre-Dame de Paris* — moins, puisque Notre-Dame y manque. M. Pierre d'Alheim a su néanmoins éviter un style d'archaïsme pédant, et se servir d'une sorte de compromis alerte et clair entre notre langue parlée et le vieux françois. Et son roman se laisse lire.

HUGUES REBELL : **L'Espionne Impériale** (Borel).

En dépit du caractère trop souvent libertin de ses ouvrages, il faut respecter en M. Rebell un rare exemple de probité artistique. Il n'est point de ceux, nombreux aujourd'hui, qui croient inchangeable et parfaite la moindre phrase égouttée de leur plume, et prétendent ainsi n'ébaucher rien que de définitif. Publiquement, il avoue telle erreur, s'en corrige. D'édition en édition, il émonde, grossit, transforme. On se souvient que, de la revue au volume, *la Nichina*

presque doubla, pour se dédoubler presque ensuite : voici *la Femme qui a connu l'Empereur* diminuée sous le titre moins heureux de *l'Espionne Impériale*. C'est pourtant là qu'il faut la lire. Le prologue allégé n'écrase plus le corps du livre de ses belles autant qu'inutiles descriptions : mais pour un peu d'équilibre on renonce aisément à beaucoup de richesse. — Au reste, à de tels sacrifices une œuvre de M. Rebell ne pourra jamais que gagner. Il possède une imagination surabondante dont la hâte créatrice ne lui permet pas de construire. Tout à l'exaltation du moment, il songe à ce qu'il écrit, non à ce qu'il écrira. L'éclat d'un mot le fait dévier. L'élan d'une phrase l'entraîne. Il accepte avec joie tout prétexte de digression. Comment donc sans recul, le nez sur son ouvrage, saurait-il proportionner les parties, en graduer l'éclairage, en varier le plan? Il accorde à chacune une égale importance ; si bien que, vêtue d'épisodes, l'action principale — parfois — semble elle-même épisodique. — Il importe de la goûter ainsi, curieusement atténuée. Car M. Rebell compose des « récits », non des « romans » (au sens contemporain de Balzac et de Tolstoï). Il prend infiniment plus d'intérêt à conter qu'aux choses qu'il conte : l'emploi constant de la première personne en est une suffisante preuve. D'aucuns — l'auteur lui-même — pourraient voir un souci de vérité, là où il n'y a qu'un besoin de subjectivisme instinctif. Certes M. Hugues Rebell observe, tout au moins perçoit, emmagasine. Mais à travers lui les matériaux de la vie se refondent jusqu'à n'être plus reconnus : leur objectivité s'efface, ils ne valent plus que par lui. Et ses romans modernes sont aussi exempts de vrai réalisme, que la grande fresque vénitienne de *la Nichina*. Par là il se rattache aux petits maîtres du XVIIIe siècle. Il en a le tour aisé, l'expression claire et fine, le développement libre et contenu. Il en élargit la manière d'un beau lyrisme sensuel : il la vivifie d'un alerte et pittoresque dialogue ; elle devient sienne. Et jusqu'ici, *l'Espionne Impériale* en reste le type sinon le plus brillant, du moins le plus parfait.

Alfred Capus : Qui perd gagne (Ollendorff).

Je ne sais point de talent moins prétentieux que celui de M. Alfred Capus : je n'en sais guère de plus amusant. On ne trouverait point dans ses ouvrages un caractère, un fait, une tirade, un mot, qui trahissent la moindre recherche — et non plus le moindre embarras. Ils semblent écrits d'un seul trait, d'une plume courante et légère, sans barres ni surcharges, sûrement, impersonnellement. Aventures? mœurs ? psychologie ? L'auteur l'ignore. Il a pris ses personnages au hasard ; il les laisse aller où ils vont — jusqu'à ce qu'ils s'arrêtent. Il enregistre ce qu'ils font, ce qu'ils disent d'eux-mêmes ou des autres. S'il leur « arrive quelque chose », tant mieux ; s'ils se montrent trop répugnants, tant pis. Il ne taira, ne déguisera rien : il n'a le droit ni d'arranger, ni de choisir. Mais voici qu'à travers ce reportage scrupuleux, la réalité se fait « rosse », ironique, joyeuse et pas-

sionnée en même temps, que des êtres s'agitent, vibrent, vivent, finement caractérisés, différenciés, comme par l'analyse la plus subtile — dans la maussade coulée grise des lentes heures quotidiennes. Aventures, mœurs, psychologie : il y a de tout cela dans ces livres. Encore sous le charme d'une très facile lecture, on s'en aperçoit soudain, s'en étonne... Mais qui remercier — si l'auteur ne se montre pas? — Jamais M. Alfred Capus n'a poussé plus loin ses qualités objectives que dans son dernier roman *Qui perd gagne*. Ce pourrait bien être le plus « réaliste » de notre littérature... Non que la réalité y soit copiée. Il nous en donne l'impression, ce qui est très différent. Sous une telle absence d'art, quel art prodigieux se cache!

Jacques de Nittis : **Vénus Ennemie** (Éditions de La revue blanche).

Par une courte préface, M. Jacques de Nittis nous prévient qu'il n'a voulu dans son livre que présenter un cas pathologique. Nous aurions donc mauvaise grâce à nous plaindre de n'y pas trouver autre chose, d'autant que la constatation brutale, sèche, « scientifique » qu'il en fait prend une âpre et particulière saveur à laquelle ne nous ont pas habitués ceux qui exploitent d'ordinaire, avec une légèreté mondaine, ces très dramatiques sujets. Je crois, comme M. de Nittis, qu'une psychologie de faits tendra de plus en plus à remplacer la psychologie arbitraire dont on dut bien se contenter jusqu'aujourd'hui, et que des observations aussi curieuses que celle qu'il nous offre ne peuvent pas être perdues. Mais il aura trop borné son ambition. Dans un désir d'exactitude et de précision trop louable, il a volontairement repoussé tout développement littéraire, et voici bien ce que je regrette. Il s'est contraint à ne joindre aux notes du clinicien, qu'une correspondance « vraie », qu'un « journal » bref, haché, « vécu ». Peut-être a-t-il cru, dépouillant le drame, en renforcer l'impression? Pour ma part, j'y découvre des virtualités multiples dont il n'a pas tiré parti, et qui se fussent réalisées en scènes humaines et violentes. Il fallait « généraliser ». Admirable sujet que « l'impuissance »! L'amour sans la possession, la solitude physique hantée... Toute « exception » n'est-elle pas une forme du Destin! Ceci, M. de Nittis l'a plus indiqué qu'exprimé; le ton des lettres et du journal de Gabriel Montreano, nous prouve qu'il en eût été très capable. — Faute de quoi, nous nous contenterons d'admirer son livre tel qu'il est, dans sa rude et volontaire concision.

Eugène Demolder : **La Route d'émeraude** (Mercure de France).

Voici un roman bien écrit, de juste développement, d'émotion vraie et graduée, de description large, amusant, frais, haut en couleur, vivant. Pourquoi avec toutes ces qualités, dont chacune mériterait une longue et minutieuse étude, sa récente publication ne fut-elle pas un grand événement littéraire? Et pourquoi lorsqu'une plus juste postérité classera les œuvres, ne marquera-t-il pas à ses yeux une date? C'est que la postérité, comme nous, le verra à travers Rem-

brandt, Rubens, Jordaens, Teniers, Ruysdael... j'en passe ; c'est qu'il est né de l'œuvre de ces peintres, et que l'art ne naît pas de l'art. On ne réalise pas deux fois la même œuvre... Il faut puiser dans le passé des principes, non des modèles : le plus grand artiste y perdrait son temps. Et cela d'un art à un autre, comme dans les limites d'un même art. C'est la condamnation de toute une littérature, sans doute... Que d'occasions d'y revenir!

Henri Ghéon

ÉTATS, SOCIÉTÉS, GOUVERNEMENTS

Edouard Lockroy : **La Défense navale** (Berger-Levrault).

M. Edouard Lockroy a toutes les qualités requises pour un critique naval : il a été ministre de la marine.

La presse d'opposition n'a pas rendu assez de justice à son livre. Car il ne sert à rien de dire que M. Lockroy n'a pas réalisé au pouvoir toutes ses idées de polémiste. Eût-il continué strictement les errements de la maison où il entrait à terme, qu'il resterait à apprécier l'opportunité des réformes qu'il se proposait de faire autant que le bien fondé de sa critique générale.

Ces jours derniers l'opposition de droite aimait à plaisanter M. Pelletan sur ses connaissances militaires, acquises en six mois, et ne lui pardonnait pas de se prononcer sur des questions ardues pour les plus vieux généraux. Cette judicieuse remarque atteignait surtout les guerriers.

M. Lockroy a plus de six mois d'études. Ce vieillard maigre n'en jongle pas moins avec des cuirassés et de la façon la plus légère. Il connaît tous les défauts de leur blindage et les classe prestement en « plus ou moins chavirables ». Ses attaques fines pourraient en couler plus d'un, si nous tenions moins aux « pièces de musée ».

Le livre de M. Lockroy est surtout écrit avec verve ; cependant sa documentation technique paraît considérable. Les aperçus politiques dont il est émaillé n'y ajoutent rien. Quant à la dose d'ironie virtuellement inscrite en des pensées comme : « La France ne peut pas s'embourber longtemps dansde vieilles formules », elle reste impondérable et pourtant évidente.

Victor Barrucand

LETTRE OUVERTE A M. ANDRÉ GIDE

En lisant dans l'*Ermitage* les quelques pages que vus avez bien voulu consacrer à Stirner, (1) j'en ai goûté le dédain élégant. Votre sévérité à son égard me confirme qu'en matière d'individualisme il ne peut y avoir de théorie. L'individualisme se nie en donnant de lui-même une définition fixe, générale. Chaque individu doit borner sa théorie à lui-même.

(1) Max Stirner *L'Unique et sa Propriété*, traduit de l'allemand par Henri Lasvignes (Editions de La revue blanche).

Stirner dit : « Mon Moi n'est pas celui de Fichte ». Je m'aperçois qu'il n'est pas non plus celui d'Urien qui se choque d'un rapprochement possible. Le Moi d'Urien est volontairement inhabile à l'action très pauvre de notre temps, il s'avance chargé de pensées s'annonçant, dans les paroles, par un frémissement harmonieux qui ne va pas jusqu'à l'expression concrète — pour ne pas enlever à la rêverie son impalpable. Celui de Stirner s'efforce de se vider de pensées étrangères à ce qui est proprement Lui — pour s'affirmer. Mes préférences vont au vôtre.

Certes, s'il s'agit d'un absolu, le Moi de Stirner est haïssable, s'il existe. Mais qu'est-ce que ce Moi qui doit abstraire de lui tout ce qu'il porte d'étranger en lui ? Jusqu'où va cette élimination, idées, sensations, sentiments apportés par le monde extérieur, habitudes héritées ? Absolument, sa conception me paraît absurde. Mais la prétention de notre philosophe est aussi peu philosophique que possible, car il déclare lui-même ne pas connaître l'Absolu. Il n'envisage pas l'individu en lui-même mais par rapport à l'Etat, il ne le connaît qu'impliqué dans des rapports sociaux. Avant d'autres il eût pu, plus justement, intituler son livre : l'Individu contre l'Etat, ou inversement.

C'est pourquoi, comme vous, je repousse toute tentative d'assimilation de Stirner à Nietzsche. Leurs Moi sont des valeurs de différente nature, sans aucune homogénéité entre elles. La vision de Nietzsche est hautement aristocratique. Elle appelle quelques-uns à s'élever au-dessus d'eux-mêmes vers une loi plus haute. Au grand dommage peut-être des petits, sauf qu'ils ont la joie de contempler l'action des grands Individus et d'être traversés quelque temps de leur souffle.

Stirner se meut dans des limites singulièrement plus restreintes. Théoriquement il est un adversaire de l'étatisme hégélien. En pratique il combat tous les régimes passés et actuels qui ramènent toutes leurs lois à une seule, l'unique Loi de sacrifice. Niant l'Etat comme idée, il s'en inquiète pourtant à tout instant et devant ce Moi formidable il veut poser en obstacle l'individu.

Mais il ne faut pas croire, comme vous le laissez entendre, que la conception très noble des grands Individus le trouble en quelque façon. Lui qui souffle sur tout idéal ne va pas, devant le petit individu, placer ce nouvel idéal. Il ne se préoccupe guère de savoir si la société étouffe chez le plus grand nombre certaines possibilités d'être, et je me refuse à voir dans son livre une revendication en faveur du Héros (au sens de Carlyle) possible en chacun de nous. Ce qui fait les grands individus, c'est chez quelques-uns le privilège naturel d'un peu plus de certaine *substance grise*. Et en supposant que Stirner incite les médiocres à la révolte, ce n'est pas pour les conduire à la conquête de cette *substance grise*. Autrement, qu'il les insurge alors contre la nature et non contre l'Etat !

Il ne dit pas à l'homme de chercher au fond de lui-même ses énergies pour les exalter. Il dit bonnement que chacun est tout ce qu'il peut et n'a point de mission.

Il a vu très bien les mobiles de l'Etat et pressenti sous les étiquettes contemporaines de Liberté et de Droit les tyrannies futures. La tyrannie est chose indifférente si elle ne traîne avec soi des souffrances humaines. Il y eut parfois dans les sociétés antiques des tyrannies très douces. Mais aujourd'hui la Société est un appareil monstrueux qui ne peut fonctionner sans broyer des êtres humains. Je veux voir dans le livre de Stirner, sous ses apparences glacées, une protestation véhémente contre cette Loi d'airain de la

souffrance, condition première de l'existence des Etats. Sa haine pour l'idée, c'est l'exaspération de voir quelques-uns, qui ne sont pas le moins du monde de grands individus, soûler la masse avec des concepts, pour la parquer sans résistance dans l'ergastule et la pousser, quand leur intérêt l'exige, aux abattoirs.

Car rien d'idéaliste comme la foule. Elle vénère l'idée comme une puissance mystérieuse, d'autant plus qu'elle en est plus loin. Ses actes, même les plus atroces, ont une origine idéale. Et sa puissance d'imagination est incomparable. Jamais vous ne pourrez voir tout ce qu'elle voit dans une écharpe de commissaire de police ou de député. Considérez encore avec quelle aisance et quelle foi les êtres très simples usent des termes abstraits : liberté, patrie, nation, droit. Et il faut être de culture tout à fait supérieure comme Joseph de Maistre, pour pouvoir dire : « La France, quelle est cette femme ? »

En ces temps de composition et de recomposition sociale, Stirner dit à l'individu de « prendre conscience ». Qu'il s'affirme en face des organisations sociales existantes ou à venir. Que l'Etat — l'homme d'Etat, le militaire, le magistrat, le policier, etc. — soit contraint de considérer qu'il a en face de lui une foule de systèmes nerveux, tous bien distincts, tous ayant une capacité intense de sentir et de souffrir, et qu'il n'oublie pas que chaque individu, à l'endroit précis où ses pieds touchent le sol de cette sphère terrestre, est un pôle pour lui-même, le point origine d'une infinité de méridiens, le centre du monde.

S'il doit y avoir encore du respect, ce n'est pas de l'individu à l'Etat qu'il doit monter, mais de l'Etat à l'individu qu'il doit descendre. Mais que l'homme, qui a si longtemps respecté, soit élevé à l'irrespect, qu'il tourne sa pensée d'abord sur lui-même et se pose comme point de départ de ses rapports avec ses semblables et avec les institutions. En somme, la théorie de Stirner est essentiellement utilitaire et il me paraît bien plus près de Bentham que des néo-hégéliens parmi lesquels on l'a rangé.

Si ce livre n'était pas si compacte, si la langue en était plus alerte, plus colorée, plus émue, peut-être aurait-il pu descendre jusqu'aux simples auxquels il est destiné.

Pour éclairer sa théorie, Stirner n'avait qu'à en appeler au divin Homère qui a donné dans Odysseus le type immortel de l'Unique. Supposons soudain, en face de l'appareil social, une infinité d'Ulysses, qui, absolument dénués d'esprit de sacrifice pour toute cause, regardent amusés la tactique déployée par l'Etat pour les circonvenir. Celui-ci voyant l'insuccès de ses vieilles ruses ne tardera pas à chercher autre chose et se décidera enfin à offrir un pacte loyal. Mais voilà, il faut faire de tous les individus des Ulysses. Il faut les amener à penser ; or combien y en a-t-il qui en soient susceptibles, parmi tous ces êtres « visiblement faits pour penser », comme dit Pascal ?

C'est pourquoi je ne m'illusionne pas sur la portée sociale d'un tel livre. J'ai pensé simplement, en le traduisant, à une réaction nécessaire contre les fantaisies biologico-sociales de certains solennels farceurs qui veulent ignorer l'infinie diversité des êtres humains, chacun pour soi un monde, et les grouper dans un organisme conscient qui seul a pour eux la réalité vivante.

Autrement, j'ai peu de passion pour Stirner et je trouve que vous fîtes à ce « métaphysicien de l'anarchie », comme l'a caractérisé Louis Weber, beaucoup d'honneur en l'effleurant de votre ironie.

HENRI LASVIGNES

Le gérant : Paul LAGRUE.

FRÉMONT

Lettres inédites de Sophie Arnould

[Alors qu'on n'a jamais assez d'éloges pour l'épistolaire féminin du XVIIe siècle, c'est à peine si l'on daigne entendre dire que celui du XVIIIe vaut bien parfois son illustre devancier. Et si par malheur on va jusqu'à lui accorder la préférence, opposer par exemple l'art travaillé et factice de Mme de Sévigné à l'art brouillon et diable-à-quatre de la princesse Palatine, on peut s'attendre à de bruyantes protestations, à des cris de scandale et de stupeur. Et pourtant, combien gai, vivant, remuant, bruyant et français, ce style de la femme au siècle dernier! Rien de la majesté classique, sans doute, mais en revanche de la grâce au petit bonheur, un délicieux laisser-aller, sans nul souci de grammaire et de rhétorique. Telles les lettres de cette femme-amour qui fut Sophie Arnould, et dont les Goncourt ont inoubliablement évoqué la silhouette papillonnante. Et c'est pourquoi nous considérons comme une bonne fortune de pouvoir publier la correspondance que voici, qui, même après l'ouvrage des grands scoliastes, documente précieusement les douloureuses dernières années de « l'aimable Sophie ».

Cette correspondance est inédite. Il y a quelque temps encore, elle gisait, ignorée, dans une de ces vieilles malles plates dénommées « vaches » par nos grand'mères, et qui couraient les routes sous les bâches des diligences. M. Adolphe Tabarant, qui a le flair des vieux papiers « du temps », l'y découvrit. C'était en Suisse, dans une ancienne dépendance du château de Prangins. Là était morte, vers 1840, presque octogénaire et à demi folle, l'une des plus adorables femmes de la Révolution, Madeleine Verniquet, fille du célèbre architecte, auteur du Plan de Paris. *Mme Verniquet (dont M. Tabarant possède plus de douze cents lettres) épousa, un peu avant la Révolution, un M. Gaudin de Lagrange, contrôleur des fermes, qu'elle fit emprisonner en 92, et qui n'échappa que par miracle à la guillotine. Divorcée, elle vécut de longues années auprès de son père, logé au Louvre, à cet hôtel d'Angivilliers qu'habitait également Sophie Arnould. Plus tard, elle s'unit au médiocre poète Gentil de Chavagnac, qui fut directeur de l'Odéon sous la Restauration. Libre une seconde fois, elle acquit du ci-devant roi d'Espagne, Joseph Bonaparte, retiré en Suisse sous le nom de comte de Survillers, ce château de Prangins où elle acheva de vivre, si retirée du monde, que personne à Paris ne fut averti de sa mort.*

Retrouvées par M. Adolphe Tabarant, parmi les papiers de Madeleine Verniquet, les lettres de Sophie Arnould passèrent entre les mains de feu Etienne Charavay, qui les céda vraisemblablement à quelque amateur. M. Tabarant en avait remis copie à la bibliothèque Carnavalet. Nous estimons qu'en les publiant aujourd'hui nous n'outrepassons point notre droit. Leur possesseur actuel, qui semble les garder jalousement, connaîtra ainsi leur origine, à supposer que cet article vienne à tomber sous ses yeux.]

Les lettres de Sophie Arnould publiées jusqu'à présent montraient Sophie surtout dans ses rapports avec son ami Bellanger et le Directoire. Celles-ci nous apportent une Sophie nouvelle, aimante et comme toujours aimable (avec en plus quelque chose de maternel), mêlée aux petites intrigues de l'hô.

tel d'Angivilliers, cette sorte d' « hospice libre » qu'habitait le vieux monde artiste et littéraire de l'époque, et dont on se disputait à coups d'influences les plus petits réduits.

C'est sur la fin de sa vie, coïncidant avec la fin du siècle. La vieille Arnould, ruinée par la Révolution, est à Luzarches, depuis 1792, dans une maison à demi bâtie, que le manque d'argent la met dans l'impossibilité de faire achever. Elle y habite une sorte de « chenil », avec tout juste un lit et une chaise. Néanmoins elle a « un beau parc, un superbe potager, une vigne rapportant dix muids, un bois, un verger, un canal très bien empoissonné », mais les impôts et les hypothèques la grèvent tant qu'en définitive elle doit se trouver heureuse d'avoir de quoi manger tous les jours. Aussi, selon l'expression des Goncourt, « jette-t-elle dans l'encrier tout son esprit et toute son âme », pour oublier à la fois pauvreté, vieillesse et abandon. Ecoutez-la, dans cette lettre du 12 prairial de l'an VIII. Nous en respectons l'orthographe, qui est extravagante chez Sophie, mais pour ne point fatiguer le lecteur nous rétablissons la norme orthographique des lettres suivantes :

« Eh bien, mon aimable amie, il est bien vrais, me voicy dans ma retraitte, à quinze morteles milles de vous, ne pouvant vous aller trouver, n'y matin, n'y soir, suivant la douce habittude que j'en avois contractée ; oh ! je vous assure, mon amie, que malgrés mes petites bouderies qui m'ont faite depuis quelque tems y estre moins exacte, je m'ennuie fort de votre absence. Je n'aie seulement pas la ressource d'aller (comme à Paris) voir par la fenestre si je puis vous apperce-voir à la vostre... Enfin, me voilà dans ma maytérie, environnée d'une campagne charmante, et annonçant une abbondance certaine pour cette année, voyant le levé de l'aurore, entendant chanter les oyseaux, voyant bondir les moutons. Tout cela, c'est *ben* beaux, mais ce n'est pas ma voisinne, ce n'est pas ma belle amie. Oh ! tenez, je crois que je ne veux plus vous aimer, puisque je ne puis plus vous retrouver que dans le cœur de Sophie, et que le votre n'y repond pas. Adieu !... non, pas adieu,... car ce mot me fait encore de la peine à prononcer pour vous. Tenez, tenez, ma belle amie, c'est bonjour, et le bonjour n'est qu'un prétexte pour vous dire que je vous embrasse aussi tendrement que je vous aime... »

En ce temps-là, la gène la serrait de très près. Quelques mois auparavant, elle avait écrit à Lucien Bonaparte, se plaignant de son infortune : « Trop vieille pour l'amour et trop jeune pour la mort », lui disait-elle, « il est cruel, après tant de bonheurs, de se trouver réduite à un état si misérable, et après avoir allumé tant de feux, de n'avoir plus aujourd'hui de quoi brûler un fagot dans ma cheminée ». Mais c'était une gêne discrète, et dont elle se gardait d'importuner ses amis. Elle essayait encore de se faire illusion sur sa situation critique, et tandis qu'elle n'avait pas un sol vaillant chez elle, pas même de quoi payer le boulanger, voici ce qu'elle écrivait à Mme Verniquet de Lagrange, au retour d'un court voyage à Paris, voyage de démarches fatigantes et vaines. (Nous rétablissons ici l'orthographe normale.)

« Ce quartidi, messidor an VIII.

Eh bien, ma chère et très aimable amie, me voici de retour dans

ma solitude, pensant à vous, qui peut-être ne pensez guère à moi. N'importe, si cela est, eh bien ! j'attendrai le bonheur de vous plaire, en jouissant toujours du plaisir de vous aimer. Au demeurant, je ne suis dédommagée dans ma solitude d'aucun des agréments de la vie champêtre : car tandis que tout est dans le désordre sur ce globe, et que ce brave, cet incroyable génie de Bonaparté (*sic*) s'occupe des moyens d'y remédier, cette confusion semble s'étendre sur la nature. Les saisons paraissent aussi changées, aussi dérangées que la politique ; la fin de l'hiver et les commencements du printemps nous ont donné des jours dont on aurait remercié le soleil au milieu de l'été... Vous voyez encore aujourd'hui, ma belle amie, un froid embrumé, des pluies continuelles et morfondantes, déshonorer le mois de prairial... Hier, les habitants de nos campagnes gémissaient tristement auprès de leurs foyers : Il est certain qu'il s'est opéré à cet égard, sous la génération actuelle, un changement sensible dans nos climats. Nous n'avons plus de printemps, les étés sont rarement favorables ; nous avons à la vérité des automnes beaux et secs, assez universellement. Comme je commence à me souvenir de loin (à cause de ce que je sais bien, et dont une femme ne convient presque jamais), je crois me souvenir, ma jeune amie, qu'il n'en était pas ainsi dans mes jeunes années. Oh ! il y a certainement quelques mutations extraordinaires, mais très réelles et très sensibles, dans l'ordre des saisons.

Voilà que je vous parle bien longuement, ma belle amie, de la pluie et du beau temps. J'en suis fâchée, mais quand on est seule comme je suis, on est stérile en beau dire... Je vous parlerais bien nouvelles, mais depuis que j'ai quitté Paris, je ne sais que celles des gazettes, dans lesquelles je n'ai pas grande confiance, grande foi. J'y lis le récit de bien belles et grandes victoires, mais cela nous laisse-t-il sans inquiétudes sur notre avenir?... Ah! ma belle et spirituelle amie, que de tourments nous éprouvons depuis dix ans, en quelque genre que ce soit, et par des variations dont la cause est plus facile à trouver que le remède! Que nous sommes heureux, au milieu d'un tel chaos, d'avoir un Bonaparté. Oh ! mon amie, celui-là est mon Dieu, et il me prouve que si ce siècle-ci n'est pas le siècle des miracles dans l'ordre de la nature, il est celui des prodiges en politique... »

Bonaparte, ou plutôt *Bonaparté*, suivant la prononciation alors en usage, paraît avoir été en effet l'adoration de la vieille artiste. Qu'on relise la lettre qu'elle adressait à Bellanger, en vendémiaire de l'an IX. Elle n'a point de termes assez chaleureux pour y marquer l'admiration que lui inspire le héros de la campagne d'Italie : « Quel génie ! Quel personnage extraordinaire ! » s'écrie-t t-elle. « Avec une taille peu avantageuse, un extérieur peu imposant, qui au rai, su, comme lui, donner tout à coup à la France l'impulsion qu'elle en a reçue et que le plus puissant monarque, Louis XIV si vous voulez, avec son beau physique, sa toute puissance et la plus habile politique, eût vainement tenté de produire ?... »

Elle écrit, elle écrit à tous ceux qui l'ont connue et qu'elle aime, mais que

rares sont les réponses! Il suffit qu'elle n'habite point Paris pour qu'on ne se souvienne plus qu'à quelques lieues de la capitale, la vieille Arnould continue de vivre. Aussi, quelle joie pour elle, à la réception du moindre billet ! Entendez cette allégresse. Sa belle amie vient de lui envoyer de ses nouvelles, et bien vite elle lui répond :

« Voilà donc un petit billet de ma belle voisine! Il est court, à la vérité, mais au moins il me prouve que sa Sophie n'est pas absolument oubliée d'elle... Je n'ai reçu de vous qu'une lettre en deux mortels mois d'absence! Non, mon amie, qu'une lettre! Eh! je ne m'y trompe pas, car je la lis et la relis sans cesse; elle a servi à charmer l'ennui que j'ai de votre éloignement. Vous avez beau dire, ma belle amie, je vous aime bien, je vous aime mieux que bien, car j'ai pour vous la tendresse d'une mère, et j'espérais remplacer dans votre cœur celle qui n'est plus aujourd'hui (1) que l'objet de vos regrets. Je trouvais, moi, à remplacer aussi la perte d'une fille aimable et chérie, qui n'est plus également... Voyez, ma sensible amie, que de convenances nous rapprochent...

Ecrivez-moi tant que nous ne pourrons pas habiter sous le même toit. Donnez-moi surtout souvent des nouvelles de votre santé; elle m'intéresse, vous le savez; les petits chiffonnages qu'elle vous cause parfois ne sont rien, mais ce sont des avant-coureurs qui exigent beaucoup d'attention. Moi, dans ce cas-là, on me disait souvent de faire la vieille de bonne heure, pour être jeune longtemps, et en effet je n'ai de santé que depuis que j'ai pris congé des petits bonheurs de ce bas-monde, depuis que je me suis dit : printemps, plaisirs, amours, tout est passé pour moi. En me recherchant un peu, je trouverais bien encore des jours de passion, mais je me garderais bien d'en sonner mot à ces vilains hommes, qui rendraient ma vie aussi malheureuse que par le passé, où ils m'ont fait endurer des maux plus affreux que la mort. Car, moi, jalouse, ah! bien jalouse, et ça fait bien mal à tous deux... »

La jalousie, en effet, fut un des grands ressorts de l'existence de Sophie. Et voici de piquantes lignes portraiturant curieusement l'un des hôtes de l'hôtel d'Angivilliers, voisin de chambre de la belle Mme de Lagrange, le savant philosophe Naijeon, qu'on surnommait ironiquement « le singe de Diderot ».

« ... A propos de jalousie, eh bien! comment gouvernez-vous notre voisin, le philosophe Naijeon, qui a si bien jeté aux orties le froc de la philosophie pour vous, ma spirituelle et belle voisine? Il n'est pas dégoûté, notre savant!... C'est dommage que la prévention que j'ai contre cette secte me fasse plus croire à leur amour-propre qu'à leur amour, car, franchement, ma belle amie, vous êtes pour ce

(1) Mme Verniquet mère mourut en germinal an VIII. M. Tabarant possède le « faire part » de son décès.

petit grand homme un choix de vanité. Quand je dis *vous êtes*, c'est que je veux dire qu'il ne vous est rien... Enfin, moi, je n'aime plus le voisin, depuis qu'il a été injuste envers moi, et pas suffisamment poli. Il est par trop vain, susceptible et égoïste. C'est un savant, j'en conviens, mais ce n'est le tout que d'être pendu, il faut être poli (1), et moi je ne trouve de savant qu'un homme aimable, qui ne me dégoûte pas des sciences par un ton acerbe et dur, tranchant, un homme qui n'a pas le cœur si étroit qu'il n'y puisse contenir l'amitié avec l'amour... »

N'est-il pas amusant, ce portrait d'un homme célèbre? On possède la minute de la réponse à cette lettre (2). Mme Verniquet de Lagrange n'y est pas tendre non plus pour le philosophe amoureux : « Il n'y a pas d'ours plus mal léché ni plus sauvage que mon voisin Naijeon. Si la philosophie accompagnée des sciences n'aboutit qu'à faire dire et faire les plus fortes grossièretés, je renonce pour la vie à la société des philosophes, dont le caractère détestable ne peut que tourmenter le genre humain, sans jamais le soulager. »

Ce que devait être le potinage à cet hôtel d'Angivilliers, qui réunissait, outre les poètes, les savants, les musiciens et les peintres, les femmes et les maîtresses de ces messieurs, logés tous aux frais de l'Etat, ce qu'il était ce « cailletage », la lettre suivante de Sophie, du cinquième jour complémentaire de l'an VIII, nous le fait suffisamment pressentir.

Mme Verniquet de Lagrange lui a reproché d'avoir, lors de son dernier voyage à Paris, médit d'elle et de sa conduite, et l'ex-étoile de l'Opéra réplique avec indignation

« ... J'ai surmonté la faiblesse que me laissait la maladie pour vous lire, ne pouvant ni vous voir, ni vous entendre. Mais quel a été mon étonnement, en ne voyant tracés de votre main que des reproches que je ne mérite assurément pas ! Moi, dans ce cas-là, mon aimable amie, je ne fais pas *boulettes*, je vais droit au fait, et je veux savoir l'auteur, les auteurs ou les *autrices* de si beaux rapports : philosophe ou caillettes, je suis bien assurée de les confondre à moins que ce ne soient

De ces êtres hardis qui, goûtant dans le crime
Une profonde paix,
Ont su se faire un front qui ne rougit jamais.

Non, mon amie, ma gaieté, celle de mon esprit, de mon caractère, comme vous voudrez le prendre, ne m'a jamais entraînée à sacrifier mes amies, et je veux vous le prouver, parce que je vous aime véritablement...

Pour en revenir à nos moutons, qui ne sont que de vraies pestes de société, j'ai toujours bien mauvaise opinion d'un être qui vient,

(1) Vieux dicton.
(2) Inédit. Collection d'autographes d'Adolphe Tabarant.

sous les auspices de l'amitié, vous faire des rapports désobligeants. Fussent-ils vrais, ils démontrent dans celui qui en est capable, un vilain caractère, et une âme de boue. Il est des cas importants où il faut avertir son amie, mais ce n'est pas en ennemies jalouses, en caillettes, en bavardes...

Ah ! mon Dieu, ma chère, vous êtes encore bien confiante, beaucoup trop parfois ! Que Dieu vous garde de telle canaille ! Je ne suis pas encore assez forte, je n'ai pas encore ma tête assez à moi, pour mettre de l'ordre dans mes idées, et traiter à fond la matière dont il s'agit, mais je me propose d'aller vous faire une visite à Paris dans une quinzaine de jours, et là nous verrons si vous m'avez trouvé à qui parler sur de si beaux discours.

Eh ! vous dites que je sacrifie l'amitié à un bon mot. Ah ! ma belle amie, vous ne connaissez pas mon cœur ! Si vous pouviez y lire, vous me jugeriez bien différemment... Allons, donnez-moi souvent de vos nouvelles, rien que vos nouvelles, là, de ces choses qui vous sont directes... »

Ce n'était qu'un nuage. Mme de Lagrange a demandé pardon d'avoir douté de la sincérité de sa vieille amie. La correspondance entre elles continue, plus active, et la misère a beau frapper impérieusement à sa porte, la maladie la clouer cruellement au lit, Sophie puise dans son écritoire la philosophie de l'indifférence, et rejette les soucis loin d'elle, pour ne plus s'occuper que des soins de l'amitié. Et certes, de jour en jour il lui fallait grossir ce bagage de philosophie qui lui faisait allégrement supporter les duretés de l'existence. Les navrantes lettres, que les dernières écrites par elle ! Nous sommes en frimaire de l'an IX. Mme Verniquet de Lagrange est à la campagne, en Bourgogne, et tout en lui marquant sa satisfaction de la savoir loin de la capitale, la solitaire de Luzarches lui conte en termes badins ses ennuis. Derrière ce badinage, n'y avait-il pas des larmes ? Qui le dira ? Sophie ne connaissait point cet égoïsme du malheureux qui voudrait que l'univers entier souffrît de sa souffrance, et toujours elle nargua sa détresse devant ses amis, sauf à en gémir seule ensuite, dans son isolement de vieille fée de l'Amour, enterrée vivante avec le souvenir d'un régime disparu :

« ... Enfin voilà une lettre de vous, ma tendre et spirituelle amie, grâce vous soit rendue de votre bon cœur pour moi. Car ce m'est toujours une grande joie que de me croire aimée de vous... Vous voilà donc aussi éloignée de Paris (1) ; tant pis pour vos amis, tant mieux pour vous, à qui je crois nécessaire le bon air de la campagne et le repos dont on y jouit. En ces moments, surtout, car ce Paris autrefois si aimable est bien peu regrettable aujourd'hui, à cause de

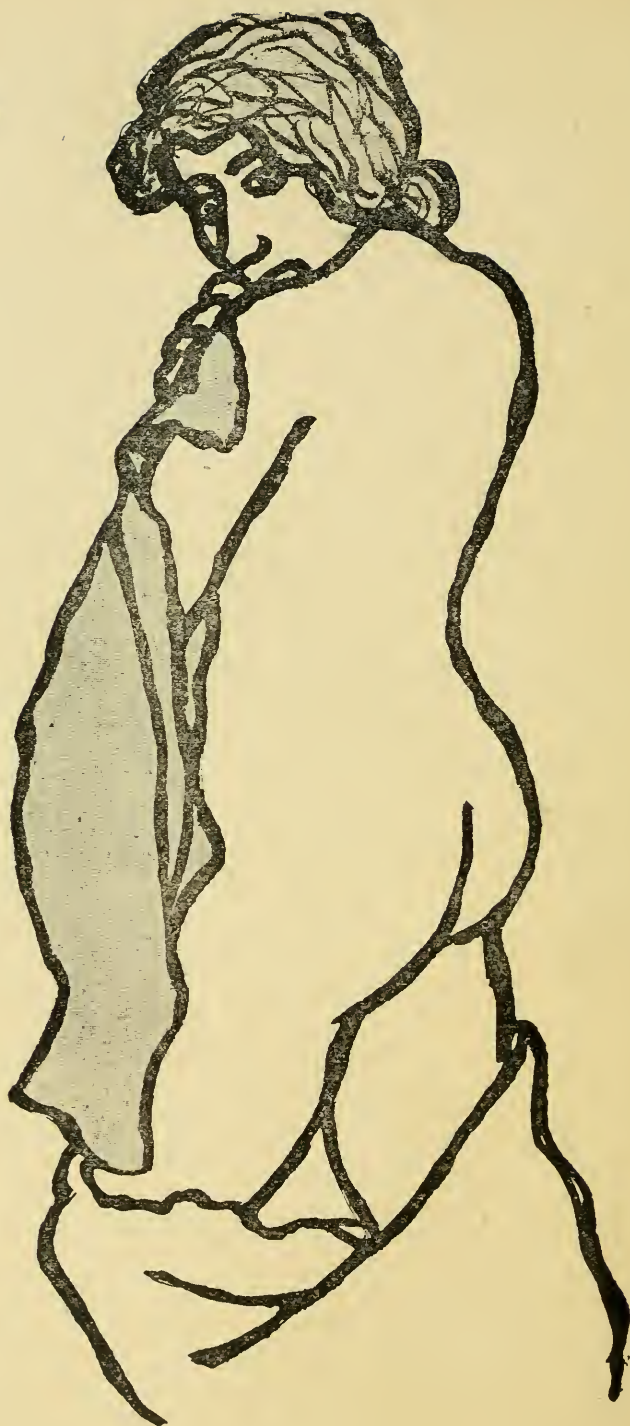
(1) Mme Verniquet de Lagrange répondait à cette lettre : « Et moi aussi, mon aimable Sophie, j'ai reçu de vos nouvelles avec un grand plaisir. Si je n'ai pas récidivé plus tôt, accusez-en les affaires et non mon cœur, qui ne peut cesser de s'intéresser à votre sort. Je voudrais qu'il fût en mon pouvoir de l'adoucir et vous seriez aussi heureuse que la femme la plus aimable le mérite. Mais il est impossible que vous soyez longtemps dans une situation si peu convenable. Je crois au pouvoir et à la bonne volonté de vos amis, vous devez être bientôt rendue à la société dont vous faites l'agrément et le charme. J'aime à me persuader que l'instant de mon arrivée sera aussi l'époque de votre retour ; mais d'un retour heureux et digne d'être goûté par l'aimable Sophie. (*Minute de lettre inédite*. Collection Tabarant.)

tout ce que vous savez, de tout ce qui s'y passe, de ce tout qui s'y voit et de tout ce qu'on y entend. Je ne sais pas si la race future sera charmée de notre histoire ; quant à moi, elle ne me charme guère... Eh ! j'ai mes raisons pour cela, car chacun a les siennes. Il faut pourtant en prendre son parti en braves, et c'est ce que j'ai fait, de sorte que me voilà devenue philosophe, comme Sganarelle est devenu médecin, à peu près...

Je suis ici seule, ainsi que feu Robinson dans son île. Comme j'y suis par circonstance, plus que par mon choix, je n'y suis pas aussi heureuse que je désirerais de l'être, mais à mon âge, et dans ma position, tout ce que l'on peut désirer c'est d'éviter au malheur, aux besoins de chaque jour, et je trouve ici du pain, des choux, des légumes, des racines, et j'y vis contente comme une reine de l'an Ier de la République. J'ai tous les jours à mes trousses deux ou trois alguazils qui viennent me tourmenter pour la perception des impositions de l'an VII, de l'an VIII, et voire même de l'an IX, quoiqu'elle ne vienne que de commencer, et que les grains sur lesquels on paie les impositions pour l'an IX ne soient pas en terre. C'est pourtant sur les récoltes que l'on doit payer !... »

Pauvre Sophie ! Elle devait finir ses jours avant d'avoir revu des temps meilleurs, et dans un isolement et un silence que les amis ne venaient plus guère troubler. Mais n'est-il pas pittoresque, en son rudiment, ce style au galop de la pensée et de la plume, si négligé mais si avenant ? Ce n'est plus là, certes, cet esprit narquois de la jeune Arnould, dont les Goncourt ont dit : « Il était un éblouissement, un prodige. Il était impromptu, courant, volant : une envolée de guêpes ! » Mais c'est un esprit assagi, quasi-bourgeois, débarrassé de cette coquetterie visible encore dans ses dernières lettres à son cher Bellanger, et c'est pour cela que nous avons voulu publier cette correspondance inédite.

JEAN GORSAS



Le Journal d'une Femme de chambre [1]

VIII

18 octobre.

Enfin, j'ai reçu une lettre de M. Jean. Elle est bien sèche, cette lettre. On dirait, à la lire, qu'il ne s'est jamais rien passé entre nous. Pas un mot d'amitié, pas une tendresse, pas un souvenir!... Il ne m'y parle que de lui. S'il faut l'en croire, il paraît que Jean est devenu un personnage d'importance. Cela se voit, cela se sent à cet air protecteur et un peu méprisant que, dès le début de sa lettre, il prend avec moi. En somme, il ne m'écrit que pour m'épater... Je l'ai toujours connu vaniteux — dame, il était si beau garçon! — mais jamais autant qu'aujourd'hui. Les hommes, ça ne sait pas supporter les succès ni la gloire...

Jean est toujours premier valet de chambre chez Mme la comtesse Fardin — et Mme la comtesse est peut-être la femme de France dont on parle le plus en ce moment. A son service de valet de chambre Jean ajoute le rôle de manifestant politique et de conspirateur royaliste. Il manifeste avec Coppée, Lemaître, Quesnay de Beaurepaire; il conspire avec le général Mercier, tout cela pour renverser la République... L'autre soir il a accompagné Coppée à une réunion de la Patrie Française. Il se pavanait sur l'estrade derrière le grand patriote, et toute la soirée il a tenu son pardessus... Du reste, il peut dire qu'il a tenu tous les pardessus de tous les grands patriotes de ce temps... Ça comptera dans sa vie!... Un autre soir, à la sortie d'une réunion dreyfusarde où la comtesse l'avait envoyé afin de « casser des gueules de cosmopolites », il a été emmené au poste pour avoir conspué les sans-patrie et crié à pleine gorge : « Mort aux Juifs!... Vive le Roi!... Vive l'armée! » Mme la comtesse a menacé le gouvernement de le faire interpeller et M. Jean a été aussitôt relâché... Il a même été augmenté par sa maîtresse de vingt francs par mois, pour ce haut fait d'armes... M. Arthur Meyer a mis son nom dans le *Gaulois*... Son nom figure aussi, en regard d'une somme de cent francs, dans la *Libre Parole*, parmi les listes d'une souscription pour le colonel Henry... C'est Coppée qui l'a inscrit d'office... Coppée encore qui l'a nommé membre d'honneur de la Patrie Française... Une ligue épatante!... Tous les domestiques des grandes maisons en sont... Il y a aussi des comtes, des marquis et des ducs... En venant déjeuner hier, le général Mercier a dit à Jean : « Eh bien, mon brave Jean! » Mon brave Jean!... Jules Guérin, dans l'*Anti-Juif*, a écrit sous ce titre : « Encore une victime des Youpins! »

(1) Voir *La revue blanche* des 15 janvier, 1er et 15 février et 1er mars 1900.

ceci : « Notre vaillant camarade antisémite, M. Jean..., etc... » Enfin, M. Forain, qui ne quitte plus la maison, a fait poser Jean pour un dessin qui doit symboliser l'âme de la patrie... M. Forain trouve que Jean a « la gueule de ça »... C'est étonnant ce qu'il reçoit en ce moment d'accolades illustres, de sérieux pourboires, de distinctions honorifiques extrêmement flatteuses. Et si, comme tout le fait croire, le général Mercier se décide à faire citer Jean dans le futur procès Zola, pour un faux témoignage que l'état-major règlera ces jours-ci... rien ne manquerait plus à sa gloire... Le faux témoignage est ce qu'il y a de plus chic, de mieux porté, cette année, dans la haute société... Etre choisi comme faux témoin cela équivaut, en plus d'une gloire certaine et rapide, à gagner le gros lot de la loterie... M. Jean s'aperçoit bien qu'il fait de plus en plus sensation dans le quartier des Champs-Elysées... Quand le soir au café de la rue François Ier il va jouer « à la poule au gibier », ou qu'il mène sur les trottoirs pisser les chiens de Mme la comtesse, il est l'objet de la curiosité et du respect universels... les chiens aussi, du reste! C'est pourquoi, en vue d'une célébrité qui ne peut manquer de s'étendre du quartier sur Paris, et de Paris sur la France, il s'est abonné à l'*Argus de la Presse*, tout comme Mme la comtesse... Il m'enverra ce qu'on écrira sur lui de mieux tapé. C'est tout ce qu'il peut faire pour moi. Car je dois comprendre qu'il n'a pas le temps de s'occuper de ma situation... Il verra plus tard... « quand nous serons au pouvoir », m'écrit-il négligemment. Tout ce qui m'arrive, c'est de ma faute... je n'ai jamais eu d'esprit de conduite... Je n'ai jamais eu de suite dans les idées... J'ai gaspillé les meilleures places, sans aucun profit... Si je n'avais pas fait la mauvaise tête, moi aussi peut-être serais-je au mieux avec le général Mercier, Coppée, Déroulède... et peut-être — bien que je ne sois qu'une femme — verrais-je étinceler mon nom dans les colonnes du *Gaulois*, qui est si encourageant pour tous les genres de domesticité!...

J'ai presque pleuré, à la lecture de cette lettre, car j'ai senti que M. Jean est tout à fait détaché de moi et qu'il ne me faut plus compter sur lui... Sur lui et sur personne... Il ne me dit pas un mot de celle qui m'a remplacée... Ah! je la vois d'ici... Je les vois d'ici, tous les deux, dans la chambre que je connais si bien, s'embrassant, se caressant... et courant ensemble, comme nous faisions si gentiment, les bals publics et les théâtres .. Je le vois, lui, en pardessus mastic, au retour des courses, ayant perdu son argent et disant à l'autre, comme il me l'a dit tant de fois à moi-même : « Prête-moi tes petits bijoux et ta montre pour que je les mette au clou! »... A moins que sa nouvelle condition de manifestant politique et de conspirateur royaliste ne lui ait donné des ambitions nouvelles, et qu'il ait quitté les amours de l'office pour les amours du salon... Il en reviendra, l'imbécile!

Est-ce vraiment de ma faute ce qui m'arrive?... Peut-être!... Et pourtant, il me semble qu'une fatalité, dont je n'ai jamais été la maî-

tresse, a pesé sur toute mon existence, et qu'elle a voulu que je ne demeurasse jamais plus de six mois dans la même place... Quand on ne me renvoyait pas, c'est moi qui partais, à bout de dégoût. C'est drôle, et c'est triste... J'ai toujours eu la hâte d'être « ailleurs » — une folie d'espérance dans « ces chimériques ailleurs » que je parais de la poésie vaine, du mirage illusoire des lointains, surtout depuis mon séjour à Houlgate, auprès du pauvre M. Georges... De ce séjour, il m'est resté je ne sais quelle inquiétude... je ne sais quel angoissant besoin de m'élever, sans pouvoir y atteindre, jusqu'à des idées et des formes inétreignables... Je crois bien que cette trop brusque et trop courte entrevision d'un monde qu'il eût mieux valu que je ne connusse point, ne pouvant le connaître mieux, m'a été très funeste... Ah! qu'elles sont décevantes ces routes vers l'inconnu! L'on va, l'on va, et c'est toujours la même chose!... Voyez cet horizon poudroyant, là-bas... c'est bleu, c'est rose, c'est frais, c'est lumineux et léger comme un rêve... Il doit faire bon vivre là-bas!... Vous approchez... vous arrivez... Il n'y a rien!... Du sable, des cailloux, des coteaux tristes comme des murs. Il n'y a rien d'autre!... Et au-dessus de ce sable, de ces cailloux, de ces coteaux, un ciel gris, opaque, pesant, un ciel où le jour se navre, où la lumière pleure de la suie... Il n'y a rien... rien de ce qu'on est venu chercher... D'ailleurs, ce que je cherche, je l'ignore... et j'ignore aussi qui je suis.

Un domestique, ce n'est pas un être normal, un être social... C'est quelqu'un de disparate, fabriqué de pièces et de morceaux qui ne peuvent s'ajuster l'un dans l'autre, se juxtaposer l'un à l'autre... C'est quelque chose de pire : un monstrueux hybride humain... Il n'est plus du peuple d'où il sort; il n'est pas non plus de la bourgeoisie où il vit, et où il tend... Du peuple, qu'il a renié, il a perdu le sang généreux et la force naïve... De la bourgeoisie, il a gagné les vices honteux sans avoir pu acquérir les moyens de les satisfaire... et les sentiments vils, les lâches peurs, les criminels appétits, sans le décor, et, par conséquent, sans l'excuse de la richesse... L'âme toute salie, il traverse cet honnête monde bourgeois et, rien que d'avoir respiré l'odeur mortelle qui monte de ces putrides cloaques, il perd à jamais la sécurité de son esprit, et jusqu'à la forme même de son moi... Au fond de tous ses souvenirs, parmi ce peuple de figures où il erre, fantôme de lui-même, il ne trouve à remuer que de l'ordure, c'est-à-dire de la souffrance... Il rit souvent, mais son rire est forcé. Ce rire ne vient pas de la joie rencontrée, de l'espoir réalisé, et il garde l'amère grimace de la révolte, le pli dur et crispé du sarcasme. Rien n'est plus douloureux et laid que ce rire;... il brûle et dessèche. Mieux vaudrait peut-être que j'eusse pleuré! Et puis, je ne sais pas!... Et puis, zut!... Arrivera ce qui pourra!...

Mais il n'arrive rien... jamais rien!... Et je ne puis m'habituer à cela. C'est cette monotonie, cette immobilité dans la vie qui me sont

le plus pénibles à supporter... Je voudrais partir d'ici... partir!... Mais où et comment?... Je ne sais pas, et je reste!

Madame est toujours la même; méfiante, méthodique, dure, rapace, sans un élan, sans une fantaisie, sans une spontanéité, sans un rayon de joie sur sa face de marbre. Monsieur a repris ses habitudes, et je m'imagine, à certains airs sournois, qu'il me garde rancune de mes rigueurs. Mais ses rancunes ne sont pas dangereuses... Après le déjeuner, armé, botté, il part pour la chasse, rentre à la nuit, ne me demande plus de l'aider à retirer ses bottes, et se couche à neuf heures... Il est toujours pataud, comique et vague. Il engraisse. Comment des gens si riches peuvent-ils se résigner à une aussi morne existence?... Il m'arrive parfois de m'interroger sur Monsieur... Qu'est-ce que j'aurais fait de lui?... Il n'a pas d'argent et ne m'eût pas donné de plaisir. Et puisque Madame n'est pas jalouse!... Ce qui est terrible dans cette maison, c'est son silence!... Je ne peux m'y faire... Pourtant, malgré moi, je m'habitue à glisser mes pas, à « marcher en l'air », comme dit Joseph... Souvent dans ces couloirs sombres, le long de ces murs froids, je me fais à moi-même l'effet d'un spectre, d'un revenant. J'étouffe là-dedans, et je reste!...

Ma seule distraction est d'aller le dimanche, au sortir de la messe, chez Mme Gouin, l'épicière... Le dégoût m'en éloigne, mais l'ennui, plus fort, m'y ramène. Là du moins on se retrouve toutes ensemble... On potine, on rigole, on fait du bruit, en sirotant des petits verres de mêlé-cassis... Il y a là un peu l'illusion de la vie... Et le temps passe... L'autre dimanche je n'ai pas vu la petite aux yeux suintants, au museau de rat... Je m'informe...

— Ce n'est rien... ce n'est rien!... me dit l'épicière, d'un ton qu'elle veut rendre mystérieux.

— Elle est donc malade?...

— Oui!... Mais ce n'est rien... Dans deux jours il n'y paraîtra plus!...

Et mamz'elle Rose me regarde avec des yeux qui confirment, et qui semblent dire :

— Ah! vous voyez bien!... c'est une femme très adroite!...

Aujourd'hui justement j'ai appris, chez l'épicière, que des chasseurs avaient trouvé la veille, dans la forêt de Raillon, parmi des ronces et des feuilles mortes, le cadavre d'une petite fille horriblement violée... Il paraît que c'est la fille d'un cantonnier... On l'appelait dans le pays la petite Claire... Elle était un peu innocente... mais douce et gentille, et elle n'avait pas douze ans!... Bonne aubaine, vous pensez, pour un endroit comme ici, où l'on est réduit à ressasser chaque semaine les mêmes histoires... Aussi, les langues marchent-elles!...

D'après Rose, toujours mieux informée que les autres, la petite Claire avait son petit ventre ouvert d'un coup de couteau, et les intestins coulaient par la blessure... Sa nuque et sa gorge gardaient les marques de doigts étrangleurs... Ses parties, ses pauvres petites

parties n'étaient qu'une plaie affreusement tuméfiée, comme si elles eussent été forcées — une comparaison de Rose — par le manche trop gros d'une cognée de bûcheron!... On voyait encore, dans la bruyère courte, à un endroit piétiné et foulé, la place où le crime s'était accompli... Il devait remonter à huit jours au moins, car le cadavre était presque entièrement décomposé...

Malgré l'horreur sincère qu'inspire ce meurtre, je sens parfaitement que, pour la plupart de ces créatures, le viol et les images obscènes qu'il évoque en sont, pas tout à fait une excuse, mais certainement une atténuation... car le viol c'est encore de l'amour!... On raconte un tas de choses... On se rappelle que la petite Claire était toute la journée dans la forêt... Au printemps elle y cueillait des jonquilles, des muguets, des anémones, dont elle faisait, pour les dames de la ville, de gentils bouquets; elle y cherchait des morilles qu'elle venait vendre au marché le dimanche... L'été, c'étaient des champignons de toute sorte... et d'autres fleurs... Mais, à cette époque, qu'allait-elle faire dans la forêt, où il n'y a plus rien à cueillir?...

L'une dit judicieusement :

— Pourquoi que le père ne s'est pas inquiété de la disparition de la petite?... C'est peut-être lui qui a fait le coup!...

A quoi l'autre, non moins judicieusement, réplique :

— Mais s'il avait voulu faire le coup... il n'avait pas besoin de mener sa fille dans la forêt... voyons!...

Mamz'elle Rose intervient :

— Tout cela est bien louche, allez!... Moi...

Avec des airs entendus, des airs de quelqu'un qui connaît de terribles secrets, elle poursuit d'une voix plus basse, d'une voix de confidence dangereuse...

— Moi... je ne sais rien... je ne veux rien affirmer... Mais...

Et comme elle laisse notre curiosité en suspens sur ce « mais... »

— Quoi donc?... quoi donc?... s'écrie-t-on de toutes parts, le col tendu, la bouche ouverte...

— Mais... je ne serais pas étonnée... que ce fût...

Nous sommes haletantes...

— Monsieur Laulaire... là... si vous voulez mon idée!... achève-t-elle, avec une expression de férocité atroce et basse...

Plusieurs protestent... d'autres se réservent... J'affirme que M. Laulaire est incapable d'un tel crime et je m'écrie :

— Lui, seigneur Jésus!... Ah! le pauvre homme... Il aurait bien trop peur!...

Mais Rose, avec plus de haine encore, insiste :

— Incapable!... ta... ta... ta!... Et la petite Jésureau?... Et la petite à Valentin?... Et la petite Dougère?... Rappelez-vous!... Incapable!...

— Ce n'est pas la même chose!... Ce n'est pas la même chose!...

Dans leur haine contre Monsieur, elles ne veulent pas aller, comme

Rose, jusqu'à l'accusation formelle d'assassinat... Qu'il viole les petites filles qui consentent à se laisser violer... mon Dieu!... passe encore!... Qu'il les tue?... ça n'est guère croyable... Rageusement Rose s'obstine... Elle écume... elle frappe sur la table de ses grosses mains molles... elle se démène, clamant :

— Puisque je vous dis que si, moi!... Puisque j'en suis sûre, ah!...

Mme Gouin, restée songeuse, finit par déclarer de sa voix blanche :

— Ah! dame, mesdemoiselles!... ces choses-là... on ne sait jamais!... Pour la petite Jésureau... c'est une fameuse chance, je vous assure, qu'il ne l'ait pas tuée!...

Malgré l'autorité de l'épicière... malgré l'entêtement de Rose qui n'admet pas qu'on déplace la question, elles passent, l'une après l'autre, la revue de tous les gens du pays qui auraient pu faire le coup... Il se trouve qu'il y en a des tas... tous ceux-là qu'elles détestent, tous ceux-là contre qui elles ont une jalousie, une rancune, un dépit... Enfin, la petite femme pâle, au museau de rat, propose :

— Vous savez bien qu'il est venu, la semaine dernière, deux capucins qui n'avaient pas bon air avec leurs sales barbes, et qui mendiaient partout... Est-ce que ce ne serait pas eux?...

On s'indigne :

— De braves et pieux moines!... De saintes âmes du bon Dieu!... C'est abominable!

Et tandis que nous nous en allons, ayant soupçonné tout le monde, Rose, acharnée, répète :

— Puisque je vous le dis, moi!... Puisque c'est lui!...

Avant de rentrer, je m'arrête un instant à la sellerie où Joseph astique ses harnais... Au-dessus d'un dressoir où sont symétriquement rangées des bouteilles de vernis et des boîtes de cirage, je vois flamboyer, aux lambris de sapin, le portrait de Drumont... Pour lui donner plus de majesté, sans doute, Joseph l'a récemment orné d'une couronne de laurier-sauce. En face, le portrait du pape disparaît, presque entièrement caché sous une couverture de cheval pendue à un clou. Des brochures anti-juives, des chansons patriotiques s'empilent sur une planche, et, dans un coin, la matraque se navre parmi les balais.

Brusquement je dis à Joseph, sans un autre motif que la curiosité :

— Savez-vous, Joseph, qu'on a trouvé, dans la forêt, la petite Claire assassinée et violée?

Tout d'abord, Joseph ne peut réprimer un mouvement de surprise — est-ce bien de la surprise? Si rapide, si furtif qu'ait été ce mouvement, il me semble qu'au nom de la petite Claire il a eu comme une étrange secousse, comme un frisson... Il se remet très vite :

— Oui!... dit-il d'une voix ferme... je sais... on m'a conté ça, au pays, ce matin...

Il est maintenant indifférent et placide... Il frotte ses harnais avec un gros torchon noir, méthodiquement... J'admire la musculature de ses membres nus, l'harmonieuse et puissante souplesse de ses

biceps... la blancheur de sa peau. Je ne vois pas ses yeux, sous les paupières rabaissées, ses yeux obstinément fixés sur son ouvrage. Mais je vois sa bouche... toute sa bouche large, son énorme mâchoire de bête cruelle et sensuelle... Et j'ai comme une étreinte au cœur... Je lui demande encore :

— Sait-on qui a fait le coup?...

Joseph hausse les épaules... Moitié railleur, moitié sérieux, il répond :

— Des vagabonds sans doute... des sales youpins!...

Puis, après un court silence :

— Puuutt!... Vous verrez qu'on ne les pincera pas... Les magistrats, c'est tous des vendus.

Il replace sur leurs selles les harnais terminés, et. désignant le portrait de Drumont dans son apothéose de lauriar-sauce, il ajoute :

— Si on avait celui-là... ah! malheur!

Je ne sais pourquoi, par exemple, je l'ai quitté l'âme affadie par un singulier malaise...

Enfin, avec cette histoire, on va donc avoir de quoi parler et se distraire un peu!...

Quelquefois, quand Madame est sortie et que je m'ennuie trop, je vais à la grille, sur le chemin où Mam'zelle Rose vient me retrouver... Toujours en observation, rien ne lui échappe de ce qui se passe chez nous, de ce qui entre ou sort. Elle est plus rouge, plus grasse, plus molle que jamais. Les lippes de sa bouche pendent davantage, son corsage ne parvient plus à contenir les houles de ses seins... Et de plus en plus elle est hantée d'idées obscènes... Elle ne voit que ça, ne pense qu'à ça... ne vit que pour ça. Chaque fois que nous nous rencontrons son premier regard est pour mon ventre, sa première parole, pour me dire, sur ce ton gras qu'elle a :

— Rappelez-vous ce que je vous ai recommandé... Dès que vous vous apercevrez de ça, allez tout de suite chez madame Gouin... Tout de suite !

C'est une véritable obsession, une manie... Un peu agacée, je réplique :

— Mais, pourquoi voulez-vous que je m'aperçoive de ça ?... Je ne connais personne ici.

— Oh ! fait-elle... C'est si vite arrivé un malheur !... Un moment d'oubli... bien naturel... et ça y est!... Des fois, on ne sait pas comment ça *s'arrive*... J'en ai bien connu, allez, qui étaient comme vous... sûres de ne rien avoir... Et puis, ça y était tout de même... Mais avec madame Gouin on peut être tranquille... C'est une vraie bénédiction pour un pays, qu'une femme aussi savante !...

Et elle s'anime, hideuse, toute sa grosse chair soulevée de basse volupté :

— Autrefois ici, ma chère petite, on ne rencontrait que des enfants... La ville était empoisonnée d'enfants. Une abomination!...

Ça grouillait dans les rues comme des poules dans une cour de ferme... ça piaillait sur le pas des portes... ça faisait un tapage!... On ne voyait que ça, quoi! Eh bien, je ne sais si vous l'avez remarqué, aujourd'hui on n'en voit plus... Il n'y en a presque plus !...

Avec un sourire plus gluant, elle poursuit :

— Ce n'est pas que les filles s'amusent moins. Ah ! bon Dieu, non !... Au contraire... Vous ne sortez jamais le soir... mais si vous alliez vous promener, à neuf heures, sous les marronniers... vous verriez ça!... Partout sur les bancs il y a des couples qui s'embrassent, se caressent... C'est bien gentil!... Ah! moi, vous savez, l'amour je trouve ça si mignon !... Je comprends qu'on ne puisse pas vivre sans ça!... Oui, mais ce n'est pas régalant non plus d'avoir à ses trousses des chiées d'enfants... Eh bien, elles n'en ont pas... Elles n'en ont plus !... Et c'est à madame Gouin qu'elles doivent ça... C'est un petit moment désagréable à passer... Ça n'est pas, après tout, la mer à boire. A votre place, je n'hésiterais pas... Une jolie fille comme vous, si distinguée, et qui doit être si bien faite... un enfant, ce serait un meurtre !

— Rassurez-vous, je n'ai pas envie d'en avoir...

— Oui... oui !... Personne n'a envie d'en avoir... Seulement... Dites donc?... Votre Monsieur ne vous a jamais proposé la chose ?...

— Mais non!...

— C'est étonnant... car il est connu pour ça!... Même la matinée où il vous serrait de si près, dans le jardin ?...

— Je vous assure !

Mamz'elle Rose hoche la tête :

— Vous ne voulez rien dire... vous vous méfiez de moi... C'est votre affaire... Seulement on sait ce qu'on sait !

Elle m'impatiente, à la fin... Je lui crie :

— Ah, ça!... Est-ce que vous vous imaginez que je couche avec tout le monde... avec des vieux dégoûtants ?...

D'un ton froissé, elle me répond :

— Hé, ma petite, ne prenez pas la mouche. Il y a des vieux qui valent des jeunes... C'est vrai que vos affaires ne me regardent point... Ce que j'en dis, moi, n'est-ce pas...?

Et elle ajoute d'une voix mauvaise où le vinaigre a remplacé le miel :

— Après tout!... Ça se peut bien!... Sans doute que votre Monsieur Laulaire aime mieux les fruits plus verts. Chacun son idée, ma petite!

Des paysans passent dans le chemin et saluent Mamz'elle Rose avec respect!

— Bonjour Mamz'elle Rose!... Et le capitaine, il va toujours bien?

— Il va bien, merci!... Il tire du vin, tenez!

Des bourgeois passent dans le chemin et saluent Mamz'elle Rose avec respect :

— Bonjour Mamz'elle Rose !... Et le capitaine?

— Toujours vaillant!... Merci !... Vous êtes bien honnêtes !

Le curé passe dans le chemin, d'un pas lent, dodelinant de la tête. A la vue de Mamz'elle Rose, il salue, sourit, referme son bréviaire et s'arrête :

— Ah!... C'est vous, ma chère enfant!... Et le capitaine ?

— Merci, Monsieur le curé... Ça va tout doucement !... Le capitaine s'occupe à la cave...

— Tant mieux !... tant mieux !... J'espère qu'il a semé de belles fleurs... et que l'année prochaine, à la Fête-Dieu, nous aurons encore un superbe reposoir !...

— Bien sûr, Monsieur le curé.

— Toutes mes amitiés au capitaine, mon enfant.

— Et vous de même, Monsieur le curé...

Et, en s'en allant, son bréviaire ouvert à nouveau :

— Au revoir !... Au revoir !... Il ne faudrait dans une paroisse que des paroissiennes comme vous.

Et je rentre, un peu triste, un peu découragée... un peu haineuse, laissant cette abominable Rose jouir de son triomphe, saluée par tous, respectée de tous, grasse, heureuse, hideusement heureuse. Bientôt, je suis sûre que le curé la mettra dans une niche de son église, entre deux cierges, et nimbée d'or, comme une sainte!

IX

25 octobre.

Un qui m'intrigue, c'est Joseph. Il a des allures vraiment mystérieuses et j'ignore ce qui se passe au fond de cette âme silencieuse et forcenée. Mais sûrement il s'y passe quelque chose d'extraordinrire. Son regard, parfois, est lourd à supporter, tellement lourd que le mien se dérobe sous son intimidante fixité. Il a des façons de marcher lentes et glissées qui me font peur. On dirait qu'il traîne, rivé à ses chevilles, un boulet ou plutôt le souvenir d'un boulet... Est-ce le bagne qu'il rappelle, ou le couvent?... Les deux, peut-être. Son dos aussi me fait peur et aussi son cou large, puissant, bruni par le hâle comme un vieux cuir, raidi de tendons qui se bandent comme des grelins. J'ai remarqué sur sa nuque un paquet de muscles durs, exagérément bombés, comme en ont les loups et les bêtes sauvages qui doivent porter dans leurs gueules des proies pesantes.

Hormis sa folie antisémite, qui dénote chez Joseph une grande violence et le goût du sang, il est plutôt réservé sur toutes les autres choses de la vie. Il est même impossible de savoir ce qu'il pense. Il n'a aucune des vantardises ni aucune des humilités professionnelles par où se reconnaissent les vrais domestiques ; jamais non plus un mot de plainte, jamais un débinage contre ses maîtres. Ses maîtres, il les respecte sans servilité, semble leur être dévoué sans ostentation. Il ne boude pas sur la besogne, la plus rebutante des besognes. Il est

ingénieux ; il sait tout faire, même les choses les plus difficiles et les plus différentes qui ne sont point de son service. Il traite le Prieuré comme s'il était à lui, le surveille, le garde jalousement, le défend. Il en chasse les pauvres, les vagabonds et les importuns, flaireur et menaçant comme un dogue. C'est le type du serviteur de l'ancien temps, le domestique d'avant la Révolution. De Joseph, on dit dans le pays : « Il n'y en a plus comme lui !... Une perle ! » Je sais qu'on cherche à l'arracher aux Laulaire. De Louviers, d'Elbeuf, de Rouen, on lui fait les propositions les plus avantageuses. Il les refuse, et ne se vante pas de les avoir refusées... Ah ! ma foi non ! Il est ici depuis quinze ans, il considère cette maison comme la sienne... tant qu'on voudra de lui, il restera... Madame si soupçonneuse et qui voit le mal partout lui montre une confiance aveugle. Elle qui ne croit à personne, même pas à son ombre, elle croit à Joseph, à l'honnêteté de Joseph, au dévouement de Joseph.

— Une perle !... Il se jetterait au feu pour nous ! dit-elle.

Et, malgré son avarice, elle l'accable de menues générosités et de petits cadeaux.

Pourtant, je me méfie de cet homme. Cet homme m'inquiète et, en même temps, il m'intéresse prodigieusement. Souvent j'ai vu des choses effrayantes passer dans l'eau trouble, dans l'eau morte de ses yeux. Depuis que je m'occupe de lui, il ne m'apparaît plus tel que je l'avais jugé tout d'abord à mon entrée dans cette maison : un paysan grossier, stupide et pataud. J'aurais dû l'examiner plus attentivement. Maintenant, je le crois singulièrement fin et retors, et même mieux que fin, pire que retors — je ne sais comment m'exprimer sur lui... Et puis, — est-ce l'habitude de le voir tous les jours ? — je ne le trouve plus si laid ni si vieux... L'habitude agit comme une atténuation, comme une brume sur les objets et sur les êtres. Elle finit peu à peu par effacer les traits d'un visage, par corriger les déformations ; elle fait qu'un bossu avec qui l'on vit quotidiennement n'est plus, au bout d'un certain temps, bossu. Mais il y a autre chose ; il y a tout ce que je découvre en Joseph de nouveau et de profond... et qui me bouleverse. Ce n'est pas l'harmonie des traits ni la pureté des lignes qui crée, pour une femme, la beauté d'un homme. C'est quelque chose de moins apparent, de moins défini... une sorte d'affinité... et, si j'osais... une sorte d'atmosphère sexuelle, âcre, terrible ou grisante, dont certaines femmes subissent, même malgré elles, la forte hantise... Eh bien, Joseph dégage autour de lui cette atmosphère-là... L'autre jour, je l'ai admiré qui soulevait une barrique de vin... Il jouait avec elle ainsi qu'un enfant avec sa balle de caoutchouc. Sa force exceptionnelle, son adresse souple, le levier formidable de ses reins, l'athlétique poussée de ses épaules, tout cela m'a rendue rêveuse. L'étrange et maladive curiosité, faite de peur autant que d'attirance, qu'excite en moi l'énigme de ces louches allures, de cette bouche close, de ce regard impressionnant, se double encore de cette puissance musculaire, de cette carrure de taureau. Sans pouvoir me

l'expliquer davantage, je sens qu'il y a entre Joseph et moi une correspondance secrète... un lien physique et moral qui se resserre, un peu plus, tous les jours...

De la fenêtre de la lingerie où je travaille, je le suis des yeux, quelquefois, dans le jardin... Il est là, courbé sur son ouvrage, la face presque à fleur de terre, ou bien agenouillé contre le mur où s'alignent les espaliers. Et soudain il disparaît... il s'évanouit... Le temps de pencher la tête... et il n'y a plus personne ! S'enfonce-t-il dans le sol?... Passe-t-il à travers les murs?... Il m'arrive, de temps en temps, d'aller au jardin pour lui transmettre un ordre de Madame... Je ne le vois nulle part, et je l'appelle :

— Joseph!... Joseph!... Où êtes-vous?

Aucune réponse... J'appelle encore :

— Joseph!... Joseph!... Où êtes-vous?

Tout à coup, sans bruit, Joseph surgit de derrière un arbre, de derrière une planche de légumes, devant moi... Il surgit devant moi, dans le soleil, avec son masque sévère et fermé, ses cheveux aplatis sur le crâne, la chemise ouverte sur sa poitrine velue... D'où vient-il?... D'où sort-il?... D'où est-il tombé?...

— Ah ! Joseph ! que vous m'avez fait peur !...

Et sur les lèvres et dans les yeux de Joseph erre un sourire pâle... un sourire effrayant qui, véritablement, a des lueurs courtes, rapides, de couteau. Je crois que cet homme est le diable !...

Le viol de la petite Claire défraie toujours les conversations et surexcite les curiosités de la ville. On s'arrache les journaux de la région et de Paris qui le racontent. La *Libre Parole* dénonce nettement et en bloc les juifs... et elle affirme que c'est « un meurtre rituel »... Les magistrats sont venus sur les lieux... On a fait des enquêtes, des instructions; on a interrogé beaucoup de gens... Personne ne sait rien... L'accusation de Rose, qui a circulé, ne rencontre partout que de l'incrédulité. Tout le monde a haussé les épaules... Hier, les gendarmes ont arrêté un pauvre colporteur qui a pu prouver facilement qu'il n'était pas dans le pays au moment du crime. Le père, dénoncé par la rumeur publique, s'est disculpé... Du reste, on n'a sur lui que les meilleurs renseignements... Donc, nulle part nul indice qui puisse mettre la justice sur les traces du coupable. Il paraît que ce crime fait l'admiration des magistrats, et qu'il a été commis avec une habileté surprenante, sans doute par des professionnels... par des parisiens... Il paraît aussi que le procureur de la République mène l'affaire mollement et pour la forme. L'assassinat d'une petite fille pauvre, ça n'est pas très passionnant... Il y a donc tout lieu de croire qu'on ne trouvera jamais rien... et que l'affaire sera bientôt classée, comme tant d'autres qui n'ont pas dit leur secret... Une déception !

Je ne serais pas étonnée que Madame crût son mari coupable... Ça, c'est comique, et elle devrait le mieux connaître. Elle est toute drôle, depuis la nouvelle. Elle a des façons de regarder Monsieur qui ne sont pas naturelles... J'ai remarqué que, durant le repas, chaque fois

qu'on sonnait, elle avait un petit sursaut... Après le déjeuner, aujourd'hui, comme Monsieur manifestait l'intention de sortir, elle l'en a empêché...

— Vraiment, tu peux bien rester ici... Qu'est-ce que tu as besoin d'être toujours dehors?

Elle s'est même promenée avec Monsieur toute une grande heure dans le jardin... Naturellement Monsieur ne s'aperçoit de rien; il n'en perd pas une bouchée de viande ni une bouffée de tabac...

J'aurais bien voulu savoir ce qu'ils peuvent se dire quand ils sont seuls, tous les deux... Hier soir, pendant plus de vingt minutes, j'ai écouté derrière la porte du salon... J'ai entendu Monsieur qui froissait un journal... Assise devant son petit bureau, Madame écrivait ses comptes :

— Qu'est-ce que je t'ai donné hier?... a demandé Madame.

— Deux francs!... a répondu Monsieur...

— Tu es sûr?...

— Mais oui, mignonne...

— Eh bien, il me manque trente-huit sous...

— Ce n'est pas moi qui les ai pris !

— Non!... C'est le chat!...

Ils ne se sont rien dit d'autre!...

A la cuisine, Joseph n'aime pas qu'on parle de la petite Claire. Quand Marianne ou moi nous mettons la conversation sur ce sujet, il la change aussitôt, ou bien il n'y prend pas part... Ça l'ennuie!... Je ne sais pas pourquoi cette idée m'est venue — et elle s'enfonce de plus en plus dans mon esprit — que c'est Joseph qui a fait le coup. Je n'ai pas de preuves, pas d'indices qui puissent me permettre de le soupçonner... pas d'autres indices que ses yeux, pas d'autres preuves que ce léger mouvement de surprise qui lui échappa lorsque, de retour de chez l'épicière, brusquement, dans la sellerie, je lui jetai pour la première fois au visage ce nom de la petite Claire, assassinée et violée... Et cependant, ce soupçon, purement instinctif, a grandi, est devenu une possibilité, puis une certitude. Je me trompe sans doute; je tâche à me convaincre que Joseph est une perle... Mon imagination s'exalte à de simples folies, aux impressions de cette perversité romanesque qui est en moi... Mais j'ai beau faire, ces impressions subsistent en dépit de moi-même, ne me quittent pas un instant, prennent la forme harcelante et grimaçante de l'idée fixe... Et j'ai une irrésistible envie de demander à Joseph :

— Voyons, Joseph... Est-ce vous qui avez violé la petite Claire dans le bois?... Est-ce vous, vieux cochon?

Le crime a été commis un samedi. Je me souviens que Joseph, à peu près à la même date, est allé chercher de la terre de bruyère dans le bois de Raillon... Il a été absent toute la journée et il n'est rentré au Prieuré, avec son chargement, que le soir, tard... De cela, je suis sûre... Et — coïncidence extraordinaire — je me souviens de certains gestes agités, de certains regards plus troubles qu'il avait ce soir-là,

en rentrant... Je n'y avais pas pris garde alors... Pourquoi l'eussé-je fait?... Aujourd'hui, ces détails de physionomie me reviennent avec force... Mais, est-ce bien le samedi du crime que Joseph est allé dans la forêt de Raillon?... Je cherche en vain à préciser la date de son absence... Et puis, avait-il réellement ces gestes inquiets, ces regards accusateurs que je lui prête et qui me le dénoncent?... N'est-ce pas moi qui m'acharne à me suggestionner l'étrangeté inhabituelle de ces gestes et de ces regards, à vouloir, sans raison, contre toute vraisemblance, que ce soit Joseph — une perle — qui ait fait le coup?... Cela m'irrite, et en même temps cela me confirme dans mes appréhensions, de ne pouvoir reconstituer le drame de la forêt... Si encore l'enquête avait signalé les traces fraîches d'une voiture sur les feuilles mortes et sur la bruyère aux alentours?... Mais non... L'enquête ne signale rien de tel... Elle signale le viol et le meurtre d'une petite fille, voilà tout... Eh bien, c'est justement cela qui me surexcite... Cette habileté de l'assassin à ne pas laisser derrière lui la moindre preuve de son crime, cette invisibilité diabolique, j'y sens, j'y vois la présence de Joseph!... Enervée, j'ose, tout d'un coup, après un silence, lui poser cette question :

— Joseph, quel jour avez-vous été chercher de la terre de bruyère dans la forêt de Raillon?... Est-ce que vous vous le rappelez?...

Sans hâte, sans sursaut, Joseph lâche le journal qu'il lisait... Son âme est bronzée désormais contre les surprises...

— Pourquoi ça?... fait-il.

— Pour savoir!...

Joseph dirige sur moi un regard lourd et profond... Ensuite, il prend, sans affectation, l'air de quelqu'un qui fouillerait dans sa mémoire pour y retrouver des souvenirs déjà anciens... Et il répond :

— Ma foi!... Je ne sais plus trop!... Je crois bien que c'était samedi.

— Le samedi où l'on a trouvé le cadavre de la petite Claire dans le bois?... poursuis-je en donnant à cette interrogation, trop vivement débitée, un ton agressif...

— C'est possible... fait-il encore... Ma foi!... je crois bien que c'était ce samedi-là!...

Et il ajoute :

— Ah! les sacrées femmes!... Vous feriez bien mieux de penser à autre chose. Si vous lisiez le journal... vous verriez qu'on a encore tué des juifs à Alger!...

A part son regard, il est calme, naturel, presque bonhomme... Ses gestes sont aisés ; sa voix ne tremble pas... Je me tais... et Joseph, reprenant le journal qu'il avait posé sur la table, se remet à lire le plus tranquillement du monde.

Moi je me suis remise à songer... Je voudrais retrouver dans la vie de Joseph, depuis que je suis ici, un trait de férocité active... Sa haine des juifs, la menace que sans cesse il exprime de les supplicier, de les tuer, de les brûler, tout cela n'est peut-être que de la hâblerie...

C'est surtout de la politique. Je cherche quelque chose de plus précis, de plus formel, à quoi je ne puisse plus me tromper sur le tempérament criminel de Joseph... Et je ne trouve toujours que des impressions vagues et morales, des hypothèses auxquelles mon désir ou ma crainte qu'elles soient d'irrécusables réalités donne une importance et une signification que, sans doute, elles n'ont pas... Mon désir ou ma crainte ? De ces deux sentiments j'ignore lequel me pousse !...

Si pourtant, voici un fait... Un fait réel... un fait horrible... un fait révélateur... Celui-là, je ne l'invente pas... je ne l'exagère pas... je ne l'ai pas rêvé. Il est bien tel qu'il est... Joseph est chargé de tuer les poulets, les lapins, les canards. Il tue les canards, selon une antique méthode normande, en leur enfonçant une épingle dans la tête... Il pourrait les tuer d'un coup, sans les faire souffrir. Mais il aime à prolonger leur supplice par de savants raffinements de torture ; il aime à sentir leur chair frissonner, leur cœur battre dans ses mains ; il aime à suivre, à compter, à recueillir dans ses mains leur souffrance, leurs frissons d'agonie, leur mort !... Une fois, j'ai assisté à la mort d'un canard tué par Joseph... Il le tenait entre ses genoux. D'une main il lui serrait le col, de l'autre il lui enfonçait l'épingle dans le crâne, puis tournait, tournait l'épingle dans le crâne, d'un mouvement lent et régulier... Il semblait moudre du café... Et en tournant l'épingle, Joseph disait avec une joie sauvage :

— Faut qu'il souffre !... Tant plus qu'il souffre, tant plus que le sang est bon au goût !

L'animal avait dégagé des genoux de Joseph ses ailes qui battaient, battaient... Son col se tordait, même maintenu par Joseph, en affreuse spirale... et sous le matelas des plumes, sa chair soubresautait... Alors Joseph jeta l'animal sur les dalles de la cuisine et, les coudes aux genoux, le menton dans ses paumes réunies, il se mit à suivre d'un œil hideusement satisfait, ses bonds, ses convulsions, ses spasmes, le grattement fou de ses pattes jaunes sur le sol...

— Finissez donc, Joseph ! criai-je... Tuez-le donc tout de suite !... C'est horrible de faire souffrir les bêtes !

Et Joseph répondit :

— Ça m'amuse !... j'aime ça !...

Je me rappelle ce souvenir, j'évoque tous les détails sinistres de ce souvenir, j'entends toutes les paroles de ce souvenir... Et j'ai envie... une envie encore plus violente, de crier à Joseph :

— C'est vous qui avez violé la petite Claire dans le bois... Oui... oui... j'en suis sûre maintenant... c'est vous, vous, vous, vieux cochon !...

Il n'y a plus à douter, Joseph doit être une immense canaille. Et cette opinion que j'ai de sa personne morale, au lieu de m'éloigner de lui, loin de mettre entre nous de l'horreur, fait, non pas que je l'aime, peut-être, mais qu'il m'intéresse énormément. C'est drôle, j'ai toujours eu un faible pour les canailles... Ils ont un imprévu qui fouette le sang... une odeur particulière qui nous grise, quelque

chose de fort et d'âpre qui nous prend par le sexe. Si infâmes que soient les canailles, ils ne le sont jamais autant que les honnêtes gens. Ce qui m'ennuie de Joseph, c'est qu'il a la réputation et, pour celui qui ne connaît pas ses yeux, les allures d'un honnête homme. Je l'aimerais mieux franchement, effrontément canaille. Il est vrai qu'il n'aurait plus cette auréole de mystère, ce prestige de l'inconnu qui m'émeut et me trouble et qui m'attire — oui, là — qui m'attire vers ce vieux monstre.

Maintenant je suis plus calme, parce que j'ai la certitude, parce que rien ne peut m'enlever désormais la certitude que c'est lui qui a violé la petite Claire dans le bois.

Depuis quelque temps, je m'aperçois que j'ai fait sur le cœur de Joseph une impression considérable. Son mauvais accueil est fini ; son silence ne m'est plus hostile ni méprisant, et il y a presque de la tendresse dans ses bourrades. Ses regards n'ont plus de haine — en ont-ils jamais eu, d'ailleurs ? Et s'ils sont encore si terribles parfois, c'est qu'il cherche à me connaître mieux, toujours mieux, et qu'il veut m'éprouver. Comme la plupart des paysans, il est extrêmement méfiant, il évite de se livrer aux autres, car il croit qu'on veut le « mettre dedans ». Pourtant vis-à-vis de moi sa méfiance s'atténue. Il doit posséder de nombreux secrets, mais il les cache jalousement sous un masque sévère, renfrogné et brutal, comme on renferme des trésors dans un coffre de fer armé de barres solides et de mystérieux verroux. Il est charmant, pour moi, dans son genre... Il fait tout ce qu'il peut pour me marquer son amitié et me plaire. Il se charge des corvées trop pénibles, prend à son compte les gros ouvrages qui me sont attribués, et cela sans mièvrerie, sans affectation, sans chercher à provoquer ma reconnaissance, sans vouloir en tirer un profit quelconque. De mon côté, je remets de l'ordre dans ses affaires, je raccommode ses chaussettes, ses pantalons, rapièce ses chemises, range son armoire, avec bien plus de soin et de coquetterie que celles de Madame. Et il me dit, avec des yeux de contentement :

— C'est bien, ça, Célestine... Vous êtes une bonne femme... une femme d'ordre. L'ordre, voyez-vous, c'est la fortune. Et quand on est gentille, avec ça... quand on est une belle femme, il n'y a pas mieux !

Jusque-là, nous n'avons causé ensemble que par à coups. Le soir, à la cuisine, avec Marianne, la conversation ne peut être que générale... Aucune intimité n'est permise entre nous deux. Et quand je le vois seul, rien n'est plus difficile que de le faire parler... Il refuse tous les longs entretiens, craignant sans doute de se compromettre. Deux mots par-ci... deux mots par-là... aimables ou bourrus... Et c'est tout ! Mais ses yeux parlent, à défaut de sa bouche. Et ils rôdent autour de moi, et ils m'enveloppent, et ils descendent en moi, au plus profond de moi, afin de me retourner l'âme et voir ce qu'il y a dessous.

Pour la première fois nous nous sommes entretenus hier, longuement.

C'était le soir. Les maîtres étaient couchés. Marianne était montée dans sa chambre, plus tôt que de coutume. Ne me sentant pas disposée à lire ou à écrire, je m'ennuyais d'être seule. Toujours obsédée par l'image de la petite Claire, j'allai retrouver Joseph dans la sellerie où, à la lueur d'une lanterne sourde, il épluchait des graines, assis devant une table de bois blanc. Son ami le sacristain était là, près de lui, debout, portant sous ses deux bras des paquets de petites brochures rouges, vertes, bleues, tricolores... Gros yeux ronds dépassant l'arcade des sourcils, crâne aplati, peau fripée, jaunâtre et grenue, il ressemblait à un crapaud... Du crapaud il avait aussi la lourdeur sautillante. Sous la table, les deux chiens roulés en boule, dormaient la tête enfouie dans leurs poils.

— Ah ! C'est vous, Célestine ! fit Joseph.

Le sacristain voulut cacher ses brochures... Joseph le rassura.

— On peut parler devant Mademoiselle... C'est une femme d'ordre.

Et il recommanda :

— Ainsi, mon vieux, c'est compris, hein ? A Bazoches... à Courtain... à Fleur-sur-Tille... Et que ce soit distribué demain dans la journée !... Et tâche de rapporter des abonnements !... Et que je te dise encore... Va partout... entre dans toutes les maisons... même chez les républicains... Ils te foutront peut-être à la porte !... ça ne fait rien... Entête-toi... si tu gagnes un de ces sales cochons... c'est toujours ça... Et puis rappelle-toi que tu as cent sous par républicain !...

Le sacristain approuvait en hochant la tête. Ayant recalé les brochures sous ses bras, il partit accompagné jusqu'à la grille par Joseph.

Quand celui-ci revint il vit ma figure curieuse, mes yeux interrogateurs :

— Oui ! fit-il négligemment. Quelques chansons, quelques images... et des brochures contre les juifs... qu'on distribue pour la propagande... Je me suis arrangé avec les messieurs prêtres... je travaille pour eux, quoi ! C'est dans mes idées, bien sûr... Faut dire aussi que c'est bien payé...

Il se rassit devant la petite table où il épluchait ses graines. Les deux chiens réveillés tournèrent dans la pièce et allèrent se recoucher plus loin.

— Oui... oui... répéta-t-il... c'est pas mal payé... Ah ! ils en ont de l'argent, allez, les messieurs prêtres !...

Et, comme s'il eût craint d'avoir trop parlé, il ajouta :

— Je vous dis ça... Célestine... parce que vous êtes une bonne femme... une femme d'ordre... et que j'ai confiance en vous... C'est entre nous, dites ?...

Après un silence :

— Quelle bonne idée que vous soyez venue ici ce soir !... remercia-t-il... c'est gentil... ça me flatte !

Jamais je ne l'avais vu aussi aimable, aussi causant... Je me penchai sur la petite table, tout près de lui, et, remuant les graines triées dans une assiette, je répondis avec coquetterie :

— C'est vrai !... vous êtes parti tout de suite après le dîner... On n'a pas eu le temps de tailler une bavette... voulez-vous que je vous aide à éplucher vos graines ?

— Merci, Célestine !... c'est fini !...

Il se gratta la tête :

— Sacristi !... fit-il, ennuyé... je devrais aller voir aux châssis... Les mulots ne me laissent pas une salade, ces vermines-là !... Et puis, ma foi non !... faut que je vous cause, Célestine !

Joseph se leva, referma la porte qui était restée entr'ouverte, m'entraîna au fond de la sellerie. J'eus peur une minute... La petite Claire, que j'avais oubliée, m'apparut sur la bruyère de la forêt, affreusement pâle et sanglante... Mais les regards de Joseph n'étaient pas méchants, ils semblaient plutôt timides... On se voyait à peine dans cette pièce sombre qu'éclairait d'une clarté trouble et sinistre la lueur sourde de la lanterne. Jusque là, la voix de Joseph avait tremblé... Elle prit soudain de l'assurance, presque de la gravité.

— Il y a déjà quelques jours que je voulais vous confier ça, Célestine... commença-t-il... Eh bien, voilà !... J'ai de l'amitié pour vous... Vous êtes une bonne femme... une femme d'ordre... Maintenant, je vous connais bien, allez !...

Je crus devoir sourire, d'un malicieux et gentil sourire, et je répliquai :

— Vous y avez mis le temps, avouez-le !... Et pourquoi étiez-vous si désagréable avec moi ?... Vous ne me parliez jamais... vous me bousculiez toujours... Vous rappelez-vous les scènes que vous me faisiez quand je traversais les allées que vous veniez de ratisser ?...

Joseph se mit à rire et haussa les épaules :

— Ben oui !... Ah dame ! on ne connaît pas les gens du premier coup !... Les femmes, surtout, c'est le diable à connaître !... Et puis, vous arriviez de Paris !... Maintenant, je vous connais bien !...

— Puisque vous me connaissez si bien, Joseph, dites-moi donc ce que je suis ?...

La bouche serrée, l'œil grave, il prononça :

— Ce que vous êtes, Célestine ?... Vous êtes comme moi !

— Je suis comme vous, moi ?...

— Oh ! pas de visage, bien sûr !... Mais vous et moi, dans le fin fond de l'âme, c'est la même chose... Oui, oui, je sais ce que je dis !

Il y eut encore un moment de silence. Il reprit d'une voix moins dure :

— J'ai de l'amitié pour vous, Célestine... Et puis...

— Et puis ?...

— J'ai aussi de l'argent... un peu d'argent...

— Ah !...

— Oui, un peu d'argent... Dame, on n'a pas servi pendant qua-

rante ans dans de bonnes maisons sans faire quelques petites économies !... Pas vrai ?

— Bien sûr !... répondis-je, étonnée de plus en plus par les paroles et par les allures de Joseph... Et vous avez beaucoup d'argent ?

— Oh ! un peu... seulement !...

— Combien ?... Faites voir !...

Joseph eut un léger ricanement :

— Vous pensez bien qu'il n'est pas ici... Il est dans un endroit où il fait des petits...

— Oui. mais, combien ?...

Alors, d'une voix basse, chuchotée :

— Peut-être quinze mille francs... peut-être plus !...

— Mazette !... vous êtes calé, vous !...

— Oh ! peut-être moins aussi !... On ne sait pas !...

Tout à coup les deux chiens simultanément dressèrent la tête, bondirent vers la porte, et se mirent à aboyer. Je fis un geste d'effroi...

— Ça n'est rien !... rassura Joseph, en leur envoyant à chacun un coup de pied dans les flancs... C'est des gens qui passent dans le chemin... Et. tenez, c'est la Rose qui rentre chez elle... je reconnais son pas.

En effet, quelques secondes après, j'entendis un bruit de pas traînant sur le chemin, puis un bruit plus lointain de barrière refermée... Les chiens se turent.

Je m'étais assise sur un escabeau dans un coin de la sellerie. Joseph, les mains dans ses poches, se promenait dans l'étroite pièce où son coude heurtait, aux lambris de sapin, des lanières de cuir... Nous ne parlions plus... moi, horriblement gênée et regrettant d'être venue : lui, visiblement tourmenté de ce qu'il avait encore à me dire. Au bout de quelques minutes, il se décida :

— Faut que je vous confie encore une chose, Célestine... Je suis de Cherbourg... Et Cherbourg, c'est une rude ville, allez... pleine de marins, de soldats... de sacrés lascars qui ne boudent pas sur le plaisir !... Le commerce y est bon... Eh bien, je sais qu'il y a à Cherbourg, à cette heure, une bonne occasion... S'agirait d'un petit café, près du port... d'un petit café placé on ne peut pas mieux... L'armée boit beaucoup en ce moment... tous les patriotes sont dans la rue... ils crient, ils gueulent, il s'assoiffent... Ce serait l'instant de l'avoir... On gagnerait des mille et des cent, je vous en réponds !... Seulement, voilà !... faudrait une femme là-dedans... une femme d'ordre... une femme gentille... bien nippée... et qui ne craindrait pas la gaudriole... Les marins, les militaires, c'est rieur, c'est farceur, c'est bon enfant... ça se saoule pour un rien... ça aime le sexe... ça dépense beaucoup pour le sexe !... Votre idée là-dessus, Célestine ?

— Moi !... fis-je hébétée.

— Oui, enfin, une supposition ?... Ça vous plairait-il ?...

— Moi ?...

Je ne savais pas où il voulait en venir... je tombais de surprise en

surprise... Bouleversée, je n'avais pas trouvé autre chose à répondre.

Il insista :

— Ben sûr, vous !... Et qui donc voulez-vous qui vienne dans le petit café ?... Vous êtes une bonne femme... Vous avez de l'ordre... Vous n'êtes point de ces mijaurées qui ne savent seulement pas entendre une plaisanterie... Vous êtes patriote, nom de nom !... Et puis vous êtes gentille, mignonne tout plein... Vous avez des yeux à rendre folle toute la garnison de Cherbourg... Ça serait ça, quoi !... Depuis que je vous connais bien... depuis que je sais tout ce que vous pouvez faire... cette idée-là ne cesse de me trotter par la tête !...

— Eh bien, et vous ?...

— Moi aussi, tiens !... On se marierait de bonne amitié...

— Alors, criai-je, subitement indignée... Vous voulez que je fasse la putain pour vous gagner de l'argent !...

Joseph haussa les épaules et, tranquille, il dit :

— En tout bien tout honneur, Célestine !... Ça se comprend, voyons !...

Ensuite il vint à moi, me prit les mains, les serra à me faire hurler de douleur, et il balbutia :

— Je rêve de vous, Célestine, de vous dans le petit café... J'ai les sangs tournés de vous !

Et comme je restais interdite, un peu épouvantée de cet aveu, et sans un geste, sans une parole, il continua :

— Et puis... il y a peut-être plus de quinze mille francs... peut-être plus de dix-huit mille francs... On ne sait pas ce que ça fait de petits... cet argent-là !... Et puis des choses... des choses... des bijoux !... Vous seriez rudement heureuse, allez, dans le petit café !...

Il me tenait la taille serrée dans l'étau puissant de ses bras... Et je sentais tout son corps qui tremblait de désirs contre moi... S'il avait voulu, il m'eût prise, il m'eût étouffée, sans que je tentasse la moindre résistance... Et il continuait de me décrire son rêve.

— Un petit café bien joli... bien propre... bien reluisant... Et puis au comptoir, derrière une grande glace, une belle femme habillée en Alsace-Lorraine, avec un beau corsage de soie... et de larges rubans de velours !... Hein, Célestine ?... Pensez à ça !... j'en recauserons un de ces jours... j'en recauserons !...

Je ne trouvais rien à dire... rien, rien, rien !... j'étais stupéfiée par cette chose à laquelle je n'avais jamais songé... Mais j'étais aussi sans haine, sans horreur contre le cynisme de cet homme... Joseph répéta, de cette même bouche qui avait baisé les plaies sanglantes de la petite Claire, en me serrant avec ces mêmes mains qui avaient serré, étouffé, étranglé, assassiné la petite Claire dans le bois :

— J'en recauserons !... Je suis vieux... je suis laid !... Possible !... Mais pour arranger une femme, Célestine... retenez bien ceci... il n'y en a pas un comme moi !... J'en recauserons !...

Pour arranger une femme ?... Il en a vraiment de sinistres !... Est-ce une menace ?... Est-ce une promesse ?...

Aujourd'hui, Joseph a repris ses habitudes de silence... on dirait que rien ne s'est passé, hier soir, entre nous... Il va, il vient, il travaille... il mange... il lit son journal... comme tous les jours... Je le regarde, et je voudrais le détester... je voudrais que sa laideur m'apparût telle, qu'un immense dégoût me séparât de lui à jamais !... Eh bien, non !... Ah ! comme c'est drôle !... Cet homme me donne des frissons... et je n'ai pas de dégoût... Et c'est une chose effrayante que je n'aie pas de dégoût puisque c'est lui qui a tué, qui a violé la petite Claire, dans le bois...

(*A suivre.*) OCTAVE MIRBEAU

Le Mouvement antimilitariste

en Autriche-Hongrie et dans les Pays-Bas

Les cas particuliers de refus du service militaire sont moins rares qu'on ne se l'imagine; le nombre croît, des hommes qui, tenant la guerre pour un crime, refusent leur complicité. Dans certains pays il est des groupes importants de « sectaires » qui, forts de la doctrine du Christ, sont inébranlables dans leur horreur des armes.

I

Les plus connus sont les doukhobors (1), qui presque tous ont dû quitter la Russie et se sont réfugiés au Canada. En Autriche-Hongrie, les nazaréens, sans connaître les doukhobors, professent la même foi et opposent aux exigences du recrutement le même refus. Si l'on parvient à les enrôler, du moins échoue-t-on à leur faire prêter serment et à leur faire tenir une arme; et la réunion des « godmezevasharguel », dans une déclaration de principes adressée au gouvernement, explique ainsi cette attitude :

« Nous avons déjà dit que ceux d'entre nous qui sont incorporés ne sauraient prêter serment. Nous nous soumettons au roi et aux lois, en ce qui concerne les impôts et autres obligations, mais non pas en ce qui concerne l'obligation du service militaire : car nous ne pouvons consentir à l'assassinat, alors que dans le Nouveau-Testament est écrit : « Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, priez pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient (S. Matthieu, v, 44). — Nous pouvons nettoyer les armes, mais les prendre pour faire l'exercice, non, car le jour où il faudrait les employer pour tuer des hommes, nous ne les toucherions pas... »

Les nazaréens consentent au régiment à être infirmiers, boulangers, cuisiniers, ordonnances, mais quelques-uns, bien qu'infirmiers, par exemple, ne veulent pas porter la baïonnette au côté; comme il est défendu aux soldats de sortir sans cette arme, ils ne quittent pas la caserne durant leurs trois années de service.

« Lors des premiers refus, rapporte l'écrivain hongrois Seberiny, l'autorité militaire, appliquant les lois dans toute leur rigueur, fit fusiller un grand nombre de nazaréens, puis le tribunal militaire se montra plus indulgent et, lors de l'occupation de la Bosnie, les nazaréens qui refusèrent de prendre les armes ne furent pas condamnés à mort comme le demandait la loi, mais seulement incarcérés. »

Ce mouvement contre le service militaire date de 1850. Dans une étude sur les nazaréens, M. Biraud, prêtre protestant, rapporte qu'en

(1) Voir sur les doukhobors *La revue blanche* des 15 janvier 1896 et 1er janvier 1899.

1857 trois d'entre eux, sommés de rejoindre un régiment le rejoignirent en effet, mais refusèrent le serment; on les mit aux arrêts forcés pendant quelques semaines; ce régime n'ayant eu nulle influence, ils furent fouettés et bâtonnés: deux moururent sous les coups; comme l'autre vivait encore, on le fusilla : tous trois étaient restés fermes dans leur foi.

Actuellement, l'autorité militaire montre, par politique, plus d'indulgence pour les nazaréens. La plupart d'entre eux forment la recrue des infirmiers. Les autres refusent obstinément de manier les armes. On s'ingénie à trouver des moyens de les vaincre. Eux se laissent lier le fusil sur le dos, se laissent garnir la giberne, et, en ce bel équipage, marchent au pas de course. Ils se laissent « suspendre » (1), emprisonner, ferrer (2), affamer, fustiger, mais, sauf rares exceptions, ils résistent inlassablement. D'autres sont internés à l'asile d'aliénés de Trnave; d'autres passent devant des conseils de guerre qui les condamnent à de longues années de prison.

Non seulement il est rare que les détenus nazaréens renoncent à leur foi, mais très souvent ils entraînent à leur doctrine tels de leurs codétenus; et ceux-ci, leur peine expirée, ne veulent plus servir et sont réincarcérés, cette fois comme nazaréens. Il arrive aussi que des jeunes gens embrassent la foi nazaréenne alors qu'ils ont déjà achevé leurs trois années de service; rappelés au régiment comme soldats de réserve ils refuseront de reprendre les armes.

Dans un journal hongrois du mois de septembre 1895, on lisait :

« Dans l'armée active, les chefs militaires savent comment agir avec les conscrits nazaréens; mais, lors des manœuvres d'automne, parmi les réservistes, se trouvent un grand nombre d'hommes qui ne veulent pas même regarder une arme Les sous-officiers savent déjà que, sur eux, prières, menaces ni injures n'ont d'influence : c'est pourquoi ils se contentent de signaler ces hommes dans les rapports adressés aux chefs, qui, eux non plus, ne savent qu'en faire. Les officiers leur disent qu'ils ne reverront jamais famille, femme, enfants s'ils ne cèdent pas, car alors, et sans répit, la punition suivra la punition, et leur remémorent les exemples de nazaréens condamnés pour un semblable refus à dix ans de prison et davantage : toute cette éloquence reste vaine. On arrête donc ces nazaréens et on les envoie d'une prison à une autre prison. Les cas deviennent de plus en plus fréquents, et les rapports que reçoit à ce sujet l'autorité supérieure commencent à l'inquiéter. »

Depuis quelque temps, on trouve à chaque instant, dans les faits-divers des journaux de Pest la mention de cas de ce genre; mais les journaux ne les connaissent pas tous, et ne signalent pas tous ceux qu'ils connaissent : seul le ministère de la guerre sait leur nombre exact; mais c'est une statistique qu'il ne publiera jamais.

(1) Sévice en usage dans l'armée autrichienne: pénalité légale et aussi punition disciplinaire : on lie les mains du condamné derrière son dos et on le suspend par les poignets, de sorte qu'il ne touche le sol que des orteils: durée : deux heures.

(2) La main droite fixée au pied gauche; la gauche au droit.

Citons-en quelques-uns, parmi ceux qu'a réunis M. Macovitzky dans un article du premier numéro des *Feuilles de la parole libre* :

1. — IOTSHA RADOVANOFF, un Serbe de Wetsba, fut affecté, en octobre 1892, à un régiment stationné à Pest; quand on lui remit les armes, il déclara que sa religion lui interdisait de les accepter. On l'enferma pour six heures, puis pour quatre jours, et enfin pour trois mois, après quoi le conseil de guerre le condamna à deux ans de détention.

2. — Le frère aîné du susdit nazaréen est, depuis quinze ans déjà, en prison pour pareil motif.

3. — IOURE DOVALA, un Slovaque, qui appartenait au même régiment que Radovanoff, avait subi un emprisonnement de six ans pour vol; il avait eu pour co-détenu un soldat nazaréen qui le convertit à sa religion. Sa peine expirée, il fut incorporé. Comme au commandement d' « En joue! » il restait immobile, son capitaine lui infligea une sévère punition; mais Dovala, aux exercices suivants, n'obtempéra pas mieux aux commandements, et déclara au capitaine qu'on pouvait faire de lui tout ce qu'on voudrait, qu'il ne se servirait pas d'un fusil ne voulant pas enfreindre sa foi. Le conseil de guerre de Neignebed le condamna à deux ans de prison. Ces deux années écoulées, de nouveau il refusa d'obéir: et de nouveau le conseil de guerre le condamna, cette fois, à quatre ans de détention, qu'il dut subir dans la forteresse de Kamargnan. Il y resta jusqu'en mai 1894. De retour sous les drapeaux, il refusa encore de manier les armes: depuis lors il est en prison.

4. — SAVA NITCHETIFF, un Serbe d'Addi, est sous les verroux depuis huit ans. Il fut d'abord roué de coups, puis on lui ficela un fusil sur le corps et on l'enferma dans un cachot où il ne pouvait se tenir que couché; il fut ensuite condamné à un an de prison, peine qui fut portée à deux et enfin à douze ans.

5 et 6. — A la fin d'octobre 1894, parmi les conscrits venus à Orogegratz pour prêter serment, se trouvaient deux Hongrois, JEAN GUENDERCH et JOSEPH DENECH, qui déclarèrent être nazaréens et ne pouvoir prêter serment. Tous deux furent condamnés à une longue détention.

7 et 8. — A la fin d'août 1895, les réservistes du régiment de Szegedin reçurent l'ordre de se rendre aux manœuvres. Deux d'entre eux, quand on distribua les fusils, les refusèrent; alléguant la religion nazaréenne. Dans le dessein de les réduire, le capitaine Œtshvary les informa que, Dieu aimant beaucoup les Hongrois, les Hongrois dorénavant n'iraient plus à la guerre, mais seulement aux manœuvres, où le sang ne coule pas. « Si l'on nous mène aux manœuvres, répondirent les nazaréens, c'est pour apprendre à tuer des hommes. » Le capitaine leur rappela alors que, l'automne précédent, un nazaréen, pour avoir refusé d'obéir, avait été puni plusieurs fois, puis condamné à une détention de dix-sept ans dans une enceinte fortifiée. « Qu'importe? répondirent les nazaréens. Qu'on nous fusille! » Quelques soldats allèrent prévenir les familles de ces nazaréens; les femmes vinrent, pleurantes, les supplièrent d'obéir aux autorités : ils refusèrent. Le capitaine leur infligea d'abord dix jours d'arrêts forcés Quand on les emmena : « Adieu, dirent-ils, on nous ensevelit vivants pour Dieu et pour la sainte innocence, car l'homme doit être la brebis sans tache de Dieu. » On leur lia sur le corps un fusil et un sabre, mais ils persistèrent dans leur refus. Peu après, ils étaient traduits devant le conseil de guerre et condamnés.

9. — Un Slovaque de Toronthal, appelé en septembre 1894 comme réserviste, sachant ce qui l'attendait au régiment, vendit ses terres et ses chevaux et, laissant sa femme et ses quatre enfants, partit se sacrifier, déclara-t-il, à la cause de Dieu.

10. — Laiosh Gossegui, appelé au régiment le 1er octobre 1895, ne voulut pas accepter d'armes. Comme on lui en mettait dans les mains, il les laissa choir. Le 18 octobre on lui passa un fusil au cou : il l'enleva et le jeta au loin; le capitaine ordonna de « suspendre » l'insubordonné; malgré ses cris et ses supplications, on ne mit fin au supplice qu'au bout de deux heures. Ayant persisté dans son refus, il fut condamné à la prison par le conseil de guerre de Neiguebed.

11, 12 et **13.** — En 1893, dans le régiment de Lublane, il y avait un nazaréen; deux autres arrivèrent l'année suivante au même corps. On tortura le premier pendant trois mois par les arrêts, la faim et le cachot; on lia sur lui deux fusils et une giberne pleine de cartouches; on le força à faire l'exercice; il fit tous les mouvements prescrits, mais quand il fallut prendre une arme, il refusa. On lui commanda : « Marche! » — il marcha, puis tomba de fatigue; relevé, on l'obligea à marcher au pas de course jusqu'à ce qu'il défaillit. On le força à rester debout, des nuits entières, près d'un lit, et quand, brisé de fatigue, il tombait sur le bord du lit, on le fustigeait jusqu'à ce qu'il se relevât; au bout de trois mois il fut traduit devant le conseil de guerre Des deux autres, qui furent martyrisés de la même manière, l'un finit par céder, l'autre est mort.

14. — Jean Tchépansky fut incorporé en mois d'octobre 1891. Ayant refusé de prendre les armes, il fut condamné à deux ans de prison, à l'expiration desquels, sur un nouveau refus, il fut de nouveau condamné à deux ans de détention. Ses parents et sa femme vinrent supplier le colonel Mauffe de l'employer comme cuisinier ou boulanger. Le colonel refusa; le soldat fut condamné une troisième fois; il est encore en prison.

On pourrait citer des centaines de cas semblables. Récemment on pouvait lire dans le journal *les Feuilles militaires :*

« On écrit de Belgrade : Les gendarmes de la ville ont arrêté beaucoup de nazaréens; on les a surpris pendant la messe; leur chef et vingt-deux hommes ont été arrêtés; la plupart sont Serbes et, parmi eux, se trouvent des prisonniers évadés des prisons hongroises. »

II

Dans les Pays-Bas s'est produit un mouvement analogue. Son instigateur est le socialiste Van der Veer, dont le nom est maintenant connu grâce à un article de Léon Tolstoï, « Les temps sont proches », qu'ont traduit en français MM. Boyer et Salomon.

Le Dr Skarvan (1), au cours d'un voyage dans les Pays-Bas (1897), y a étudié de près la question du refus du service militaire, et a consigné les résultats de son enquête en deux articles du journal hongrois *Ohne Staat* et du journal anglais *New Order*.

L'histoire de M. Van der Veer est très simple. Il écrivit au commandant de la garde nationale une lettre dans laquelle il déclarait qu'ayant horreur du meurtre, et surtout du meurtre par ordre, il refusait de prendre les armes. Il fut arrêté et mis en prison. Mais, la loi néerlandaise ne contenant pas de dispositions qui pussent s'ap-

(1) Voir sur le Dr Skarvan *La revue blanche du* 15 avril 1899.

pliquer topiquement à ce cas-là, le conseil de guerre dut se contenter de le classer parmi les cas de « désobéissance aux chefs », délit pour lequel la punition maxima est de quatorze jours de cellule. C'était peu. Aussi s'avisa-t-on d'un stratagème : les diverses autorités militaires envoyèrent successivement à Van der Veer seize ordres de prendre les armes ; il y répondit par seize refus : de sorte qu'on le condamna à deux cent vingt-quatre jours de cellule. Il fut mis en liberté à la fin de 1898.

En Hollande, Skarvan vit Van der Veer, qui était alors rédacteur en chef du journal *Vrede* (*Paix*), où il faisait une active propagande pour la suppression de l'armée et, comme il l'avait écrit dans le programme de ce journal, « pour la libre vie d'esprit ». Van der Veer avait été remis en liberté avant l'expiration de sa peine, mesure libérale en apparence qu'il commentait de la sorte :

Les pouvoirs savent très bien que c'est un jeu dangereux que de punir un homme dont le seul méfait est de professer l'horreur du meurtre ; ils savent qu'un conflit avec de tels hommes montrera au peuple l'impuissance, la lâcheté et la cruauté du gouvernement, et cela d'autant plus clairement que le châtiment aura été plus dur. Que peut donc faire le gouvernement dans cette situation sans issue ? Il n'a qu'un parti à prendre : se débarrasser au plus vite d'un homme si funeste et, si c'est possible, tenir secret ce qui s'est passé. Cependant ce moyen même est impuissant. « La vérité, concluait Van der Veer, a trouvé un nouveau chemin et rien ne peut plus arrêter sa marche rapide. »

L'acte de Van der Veer fut comme un signal qui éveilla à la conscience d'eux-mêmes nombre d'individus.

Dans ce même voyage, Skarvan rencontra force pasteurs protestants qui reconnaissaient que l'Eglise n'est pas le témoin de Jésus-Christ, mais une institution maçonnée par les gouvernements pour empêcher que la chaleur et la lumière entrent dans les âmes. Ces prêtres enseignent que la vérité réside en la doctrine du Christ et non en celle de l'Eglise, et qu'un soldat n'est pas un chrétien.

Le 19 août dernier eut lieu, à La Haye, une réunion publique présidée par Van der Veer et dans laquelle trois prêtres, de ceux dont nous venons d'exposer les idées, MM. Bellard, Ducoux et Cleinh, firent, devant plus de sept cents auditeurs, leur profession de foi, se tenant pour coupables d'être restés jusqu'alors attachés à l'Eglise et d'avoir accepté salaire du gouvernement.

Chez les ennemis mêmes du militarisme, se formule parfois cette opinion sur le refus du service militaire : que l'intention est bonne, mais l'acte inutile ; que l'opposant est brisé, et que l'affreux « ordre public » persiste imperturbable.

Le Dr Skarvan s'élève contre telle pensée. Il croit qu'à chaque refus une pierre se détache et tombe de la voûte qui couvre et consolide l'architecture sociale actuelle. Une pierre se détache, puis deux,

puis trois... puis dix; du fait que le bâtiment se tient encore debout le spectateur futile conclut que leur chute est sans importance. Mais qui connaît les conditions de la stabilité d'une voûte pense autrement. Dans certains cas, une pierre tombant d'un certain endroit rompt l'équilibre, et alors s'écroule le monument altier.

W. Bienstock

—

[En appendice à l'article de documents qui précède, nous donnons ci après quelques pages de Léon Tolstoï écrites en 1897 à propos du testament de Nobel. *Publiées d'abord en anglais et en suédois, elles ont récemment paru en russe, dans la revue* la Pensée Libre *(publiée à Genève sous la direction de M. Biriskoff), et c'est sur le texte russe que nous les traduisons. — W. B.]*

A propos du testament de Nobel

J'ai lu dans les journaux suédois, que, par testament, Nobel a institué un prix en argent à décerner à la personne dont la propagande en faveur de la paix aura été le plus efficace.

Je crois que les hommes qui ont agi dans ce sens, ne l'ont fait que pour servir Dieu. Conférer à leur acte un caractère lucratif ne peut que leur être désagréable : c'est pourquoi il semble que cette clause du testament de Nobel ne puisse être strictement réalisée, en ce qui les concerne; mais je crois qu'on satisferait à l'esprit du testament en donnant cet argent aux familles de ces hommes qui ont travaillé et travaillent pour la paix et, de ce fait, se trouvent dans la situation la plus pénible et la plus cruelle : je parle des familles des doukhobors du Caucase qui, au nombre actuel de 4.000 âmes, depuis trois années déjà subissent de la part du gouvernement russe les traitements les plus pénibles parce que tels de leurs membres ont refusé de servir dans l'armée active ou dans la réserve.

Trente-deux de ces hommes, après un séjour aux bataillons disciplinaires, où deux sont morts, ont été déportés dans la région la plus malsaine de la Sibérie, et près de trois cents souffrent dans les prisons du Caucase et de la Russie.

L'incompatibilité du service militaire avec la pratique du christianisme a toujours été évidente aux vrais chrétiens, et a maintes fois été avouée par eux ; mais toujours les sophistes de l'Eglise qui sont au service des autorités se sont ingéniés à étouffer ces voix, afin que les simples ne voient pas cette incompatibilité, et que, ne la voyant pas et continuant à se tenir pour chrétiens, ils entrent au service militaire et obéissent à l'autorité des gens qui les dresseront à l'assassinat.

Mais cette incompatibilité entre la profession du christianisme et la participation à l'œuvre militaire apparaît plus clairement, d'année en année, de jour en jour, et elle est arrivée au dernier degré de tension : tandis que, d'un côté, l'union et la communion des peuples chrétiens deviennent de plus en plus étroites, de l'autre, les mêmes peuples, dans un but réciproque d'hostilité ploient sous le fardeau toujours plus lourd de leurs armements.

Tous parlent pour la paix : les prêtres et les pasteurs la prônent dans leurs

églises ; les sociétés de paix, dans leurs réunions ; les écrivains, dans les livres et dans les journaux, et les représentants des gouvernements dans leurs discours, toasts et déclarations de toutes sortes ; tous parlent et écrivent pour la paix, mais personne n'y croit et ne peut y croire, parce que les mêmes prêtres et pasteurs qui aujourd'hui prêchent contre la guerre, demain béniront les drapeaux et les canons, féliciteront les troupes, et glorifieront leurs chefs. Les membres des sociétés de la paix, leurs orateurs, ceux qui écrivent contre la guerre, dès que viendra leur tour, se replaceront tranquillement sous les drapeaux, prêts à l'assassinat. Les empereurs et les rois qui, hier, déclaraient bruyamment ne penser qu'à la paix, le jour suivant exercent leurs troupes à l'assassinat et s'enorgueillissent l'un devant l'autre de leurs régiments armés pour le meurtre ; c'est pourquoi, parmi ce mensonge général, la voix nette des hommes qui, voulant la paix, témoignent de leur amour pour elle non seulement par des paroles mais encore par des actes, ne peut pas ne pas être entendue. Ces hommes disent : « Nous sommes chrétiens, c'est pourquoi nous ne pouvons consentir à être des assassins ; vous pouvez nous tuer, nous martyriser ; nous persisterons à ne pas être des meurtriers, parce que le meurtre est contraire à ce même christianisme que vous professez. »

Ces paroles sont très simples, et bien qu'elles ne soient pas neuves et qu'il semble superflu de les répéter, ces paroles, cependant, dites dans notre temps et dans les conditions où se trouvent les doukhobors, ont une grande importance : elles montrent une fois de plus au monde le moyen simple, indiscutable, unique de rétablir la vraie paix. Il y a longtemps que ce moyen a été donné par Christ, mais les hommes s'évertuent à en chercher d'autres, feignant d'avoir oublié celui-là, — qui consiste tout simplement à ne pas faire ce que nous trouvons honteux, à n'être pas les esclaves soumis des professionnels de l'assassinat.

Mais, outre qu'il est simple, ce moyen a encore pour lui d'être indiscutablement efficace. Toutes les méthodes « pacifiques » sont incertaines, — toutes sauf celle qui consiste, pour un chrétien, à déclarer, ce dont personne n'a jamais douté, qu'il n'est pas licite à un chrétien d'être un assassin. Il faut que le chrétien prenne conscience d'une vérité qu'il ne peut pas méconnaître et alors existera entre les chrétiens la paix éternelle et inviolable.

Tant que les chrétiens reconnaîtront la possibilité de prendre part au service militaire, il y aura des armées soumises à la puissance des gouvernements, et s'il y a des armées soumises aux gouvernements, il y aura des guerres. Je sais que ce moyen date de bien loin, qu'il fut employé par ces anciens chrétiens, que les Romains, pour ce motif, persécutèrent, par les quakers, les ménonites, les nazaréens, mais il ne le fut jamais si fréquemment et surtout si consciencieusement que maintenant en Autriche, en Prusse, en Suisse et en Hollande, où, même dans les églises, les pasteurs prêchent le refus du service militaire, et en Russie où, malgré ruses, perfidies et cruautés, le gouvernement ne put briser la décision du petit nombre d'hommes qui vivent de la vie chrétienne.

Dire que ce moyen n'est pas efficace en arguant que, depuis si longtemps qu'on l'emploie, la guerre existe encore, c'est comme si l'on disait qu'au printemps le soleil est sans action parce que toute la terre n'est pas encore dégelée et que les fleurs ne sont pas encore épanouies.

Il est vrai qu'en Autriche les nazaréens sont en prison, que d'autres, pour avoir refusé le service militaire, sont incorporés aux bataillons disciplinaires, et que ces mêmes doukhobors sont en prison, tandis que leurs

familles meurent de misère en exil, et il semble bien que le triomphe soit du côté de la violence. Mais là, comme au printemps alors que la terre n'est pas encore dégelée et que les fleurs ne sont pas encore épanouies, on voit déjà du quel côté se dessine la victoire.

Les doukhobors considèrent leur ruine, leur misère, leur exil, leur déportation comme une obligation de leur devoir envers Dieu, et, ce devoir, ils le remplissent avec joie et orgueil, sans se cacher et sans rien craindre, car on ne peut rien leur infliger de pire que ce qu'on leur a infligé, — sauf la mort, dont ils n'ont pas peur.

Mais toute autre est la situation du gouvernement russe. Si nous, leurrés par le gouvernement, ne voyons pas toute l'importance de ce que font les doukhobors, lui le voit clairement : il voit non seulement le danger, mais l'état désespéré de sa situation ; il voit qu'aussitôt que les hommes sortiront de leurs ténèbres et comprendront que le chrétien ne peut être soldat (et cela ils ne pourront pas ne pas le comprendre dès qu'ils sauront la conduite des dokhoubors), il faudra que lui, gouvernement, renie le christianisme (et le gouvernement règne au nom du Christ) ou renonce à la puissance.

Envers les doukhobors, le gouvernement est dans une situation désespérée ; les laisser tranquilles, c'est impossible : tous feraient comme eux ; les écraser, les emprisonner comme il fait de qui le gène, c'est également impossible : ils sont trop nombreux; vieillards, femmes, enfants, tous non seulement approuvent leurs fils, leurs époux, leurs pères, mais les soutiennent dans leur résolution. Que faire ?

Voici : le gouvernement essaye, clandestinement et scélératement, de détruire tous ces hommes, de les rendre inoffensifs. On leur défend sévèrement de communiquer avec les étrangers, on les tient en prison, on les expédie aux points les plus reculés de la Sibérie, chez les Iakout, on exile leurs familles chez les Tatars et les Grouzines, on ne laisse personne aller à eux, on défend d'insérer le moindre renseignement sur les doukhobors, et on prescrit aux fonctionnaires de publier sur eux diverses calomnies. Mais tous ces moyens sont inefficaces ; la lumière luit dans les ténèbres ; on ne peut détruire d'un coup une population de 4.000 âmes et dont la haute moralité s'impose à l'estime de tous. Si elle meurt dans les conditions où on l'a placée, cette mort sera lente, et la mort de qui se sacrifie au triomphe de la vérité fait, parmi les autres hommes, la plus active propagande. Cette propagande s'étend de proche en proche, et le gouvernement le sait, et, quand même, il ne peut agir autrement qu'il n'agit ; mais on sent déjà de quel côté est la victoire.

Ainsi, cette démonstration de la faiblesse de la violence, cette démonstration de la puissance de la vérité sont, dans notre temps, la grande œuvre des doukhabors pour la réalisation de la paix, c'est pourquoi j'estime que nul plus qu'eux n'a travaillé à la paix, et que, par conséquent, c'est à leurs familles que légitimement doivent revenir les secours financiers qu'a institués le testament de Nobel.

Léon Tolstoi

Le Vœu d'être chaste (1)

VI *(Suite)*

La Sainte Vierge et Claire s'entendaient très bien. Claire prenait à cœur ses pieuses pratiques. Après la passade de frivolité qui les avait interrompues, elles avaient pour elle un attrait de nouveauté, une pointe d'émotion où elle retrouvait ses émotions, ses ferveurs anciennes. Elle se plaisait à ce retour, elle avait une satisfaction délicate à se refaire toute petite, toute humble, toute innocente, à dévêtir la livrée du siècle, à rejeter son enveloppe de mondaine. Et à cette toilette de son âme, à cette toilette à rebours, elle mettait encore une coquetterie inconsciente. Ce n'était pas pour elle seulement, ni même pour Jésus qu'elle se démarquait ainsi, c'était pour l'abbé Nohèdes.

Pendant que Claire s'appliquait à ces exercices, l'abbé arrivait, échangeait un salut muet avec elle, allait s'agenouiller dans sa stalle. Leurs regards se croisaient un moment, se détournaient pour se rejoindre encore.

Leurs âmes ne se quittaient pas. Gilbert priait pour Claire. Sa piété s'exaltait à la pensée d'avoir été choisi pour la ramener à Dieu. Et Claire était le bon élève, l'écolier docile sous le regard du Maître ; elle piochait son *Imitation*, sa *Journée du Chrétien*, comme le collégien sa version ou son thème, moins pour le thème ou la version que pour les bons points en perspective.

Les exercices dévots en se succédant modifiaient leurs attitudes. Gilbert se levait de sa stalle, se prosternait en adoration devant le tabernacle ; Claire faisait son chemin de Croix. Et elle avait jusque dans sa ferveur une élégance d'attitudes, une manière à elle de glisser sur les dalles, d'écarter les plis de sa robe en pliant les genoux, d'incliner la tête ou de la relever vers les saintes images, qui donnait des distractions à Gilbert.

Une fois la semaine, le samedi, elle s'occupait à renouveler les fleurs dans les vases de l'autel. Le jardinier des Mériel en brouettait toute une brassée, et l'abbé Nohèdes aidait la jeune

(1) Voir *La revue blanche* depuis le 15 décembre 1899.

sacristine à les disposer en bouquets. C'était toute une après-midi de causerie à demi-voix, de gaieté discrète, dans le recueillement du sanctuaire. L'abbé s'employait aux gros ouvrages, il égalisait les tiges, coupait les fleurs mortes, charriait sur les degrés du tabernacle les bouquetiers énormes lourds du poids des tournesols et des asters. Claire s'ingéniait à combiner les couleurs, à les assembler selon les affinités que lui révélait une délicate esthétique. Le parfum captcieux et triste des floraisons d'automne, l'odeur des verdures coupées, l'arome délicat des héliotropes et des verveines, imprégnait leurs doigts, flottait autour d'eux en une douceur voluptueuse. Et leurs jeunes visages, animés par le travail, égayés par la liberté d'une camaraderie permise, se souriaient à travers le fragile édifice des pétales qui s'effeuillaient dans leurs mains, s'en allaient en pluie fraîche sur la moquette du tapis.

Quand le paysage de l'autel était composé, Claire ouvrait l'harmonium, essayait quelques accords. Depuis la démission définitive, de M. Béquine, l'organiste, elle avait dû se charger d'accompagner au lutrin, de jouer à la grand'messe et aux vêpres dans les intervalles du plein-chant. L'abbé Gilbert la guidait dans le choix, dans l'interprétation des morceaux. C'étaient des motifs de Schumann, de Mendelssohn, des mélodies pour eux, et tant pis pour les autres, s'ils ne savaient pas les entendre.

Ces répétitions en tête à tête étaient un ravissement. Grâce à la transposition de la musique, une confusion se faisait du divin à l'humain. L'amour de Jésus et l'amour de la créature parlent à peu près la même langue, éveillent des sentimentalités presque pareilles. Délicieux équivoque où se complaisait la nouvelle convertie.

L'abbé Nohèdes devait l'avertir de l'heure, et avertie, elle prolongeait les adieux, s'attardait à des consultations inutiles. Elle s'en allait enfin, pleine de son rêve, insensible au contact de la vie réelle. Le soir, dans le salon familial, autour de la table à jeu, l'émotion persistait encore, l'innocente complicité continuait entre les deux amis. A travers les platitudes de la conversation, les mots d'esprit de M. de Viraben, les plaisanteries d'usage, suggérées par le bézigue, Claire écoutait en idée les propos de l'après-midi, les confidences échangées au

pied de l'autel. Gilbert lui-même, quelque effort qu'il fît, avait peine à descendre de ces hauteurs mystiques. Un regard plus profond, une parole plus grave lui échappait, évoquait pour Claire et pour lui le pays, le monde de l'au-delà où ils venaient de vivre ensemble.

TROISIÈME PARTIE

I

Cependant la dévotion de Claire déconcertait le petit monde des Mériel.

— Cette enfant ne peut rien faire avec mesure, soupirait madame Albanie.

— Qu'est-ce qui la prend ? se demandait Bernard. La voilà toquée du bon Dieu, maintenant. Oh ! je suis bien tranquille, d'ailleurs ; ça lui passera...

— ... quand l'abbé Gilbert sera rentré au grand séminaire. C'est cet enragé-là qui lui a tourné la cervelle, ricanait le vicomte.

— L'abbé est un homme instruit et un bon chrétien ; sa société ne peut être que profitable à mademoiselle Claire, ripostait l'abbé Resongle, qui n'aimait pas à entendre mal parler du clergé.

Il ne se gênait pas d'ailleurs pour taquiner sa pénitente :

— Combien de fois à l'église depuis ce matin ? l'interrogeait-il. Vous savez que Séguelanette, la sacristine, est jalouse de vous ; elle finira par m'envoyer sa démission comme cet excellent M. Béquine.

— Séguelanette est bien âgée, répliquait Claire ; c'est tout ce qu'elle peut faire, de veiller au linge de l'autel. Vouliez-vous que je laisse les bouquets pourrir dans les urnes ? Il ne manque pas de fleurs au jardin.

— Mes malheureux héliotropes ! se lamentait madame Mériel. Moi qui les soignais comme la prunelle de mes yeux ! Et maintenant ma corbeille est saccagée.

— Si les corbeilles de madame votre mère ne vous suffisent pas, celles de Laplagnole sont à votre disposition, Mademoi-

selle, proposait ironiquement M. de Viraben ; les massifs même et les bosquets, s'il vous plaît de transformer l'église en jardin d'hiver.

Le vieux beau se refusait à prendre au sérieux la dévotion de Claire. Pour innocent qu'eût été leur flirt jusque-là, il lui semblait qu'il lui avait donné des droits sur elle. Leur manège avait été un peu loin pour s'arrêter si court ; une ou deux fois même, il avait cru comprendre qu'on ne lui aurait pas su mauvais gré d'oser davantage. Il est vrai que, la minute après, l'enfant se ravisait, reprenait sa distance. Sans pruderie, avec un jeu discret de parades et de ripostes, elle déjouait ses assauts, le remettait gentiment à sa place. Et c'était à recommencer. Le vicomte ne savait trop que penser de ces avances, ni de ces reculades. C'était comme une figure de quadrille imprévue, où l'impeccable cavalier, le conducteur de cotillon, s'embrouillait, perdait le peu de psychologie qu'il avait acquise dans le monde où l'on danse. Cette Claire le déconcertait, tantôt sage et tantôt casse-cou, selon que ça lui chantait. Et maintenant, voilà qu'elle s'avisait d'être dévote. Pourquoi ? Il avait d'abord expliqué la chose à son avantage. Cette froideur subite de son amie, quand il essayait de reprendre la conversation avec elle au point où ils l'avaient laissée, ce n'était sans doute que les dernières convulsions d'une vertu chancelante qui se réfugiait en Dieu pour lui échapper. Mais cette hypothèse, flatteuse pour son amour-propre, ne résistait pas à l'épreuve. La vérité s'imposait. La sagesse de Claire tenait bon. L'abbé Nohèdes triomphait sur toute la ligne. Quelle mortification pour Viraben ! Dans son dépit d'amoureux évincé, il se reprochait de n'avoir pas poussé plus vivement ses avantages, de s'en être tenu aux menus profits, aux dérisoires à-comptes. Nigaud ! qui avait laissé l'occasion s'échapper, glisser de ses doigts.

Cette aventure mettait son catholicisme à une rude épreuve. Le mieux pensant des hommes en fut pendant quelques jours le plus impie. Il en voulait à l'abbé Nohèdes, il en voulait presque au bon Dieu de lui avoir pris son bien, il s'en prenait à son ami Adrien — son ami ? — de n'avoir pas su défendre sa fiancée contre les entreprises du séminariste.

Puis, ce moment de mauvaise humeur passé, il se trouva plus misérable encore. Il avait cru désirer Claire, et voilà qu'il l'ai-

mait maintenant. Un Viraben imprévu, un Viraben sentimental éclatait brusquement à travers l'autre, le Viraben au monocle, impassible et correct. Amoureux à son âge, mauvaise affaire ! Le vicomte s'enfermait en tête à tête avec son miroir ; mais ce confident ne lui disait rien de bon. Il se remémorait alors pour prendre courage ses anciens succès, ses bonnes fortunes d'antan, il recensait de vieilles écritures, des photographies éventées. Pauvres consolations !

Le beau Viraben souffrait et il s'étonnait de souffrir. Lui qui n'avait connu jusque-là que des soucis de santé ou d'argent, une culotte au cercle, un commencement de gastrite, il n'en revenait pas d'avoir gâté sa vie pour les beaux yeux d'une demoiselle de campagne. Il constatait son mal et il s'y abandonnait. Il savait ce qui l'attendait à Bazerque et il fallait qu'il se soumît chaque jour à cette épreuve, qu'il renouvelât la certitude de sa disgrâce.

Aux heures où il ne pouvait pas voir Claire, son unique bonheur était de parler d'elle avec Adrien. Les deux amis ne se quittaient plus. Ils se plaignaient l'un à l'autre de leur commune infortune. Adrien ne reconnaissait plus sa fiancée. Elle, si bon enfant, si complaisante à ses habitudes bonnes ou mauvaises, est-ce qu'elle ne taxait pas ses petits verres, maintenant ? Et si elle l'avait fait par amitié encore ! Mais ce n'était qu'une consigne. Elle obéissait aux instructions de l'abbé Nohèdes.

— Un fanatique, cet abbé ! s'exclamait Adrien.

— Un intrigant ! répliquait Viraben.

— Il est en train de la brouiller avec moi.

— Avec nous... Car, enfin, je ne lui ai rien fait, à ta fiancée... soupirait le vicomte.

— Dis que tu l'as comblée...

— Et tu vois comme elle me traite. Elle ne me laisse rien passer. Pas le plus petit mot pour rire. Ça devient funèbre, chez ta future belle-mère, mon pauvre ami. On se couche comme les poules. Un de ces soirs, je vous trouverai tous occupés à réciter le chapelet... Une jolie vie que tu vas mener là, quand tu seras marié, entre ces femmes et ces prêtres !

— C'est vrai qu'on s'ennuie à pleurer. Si nous filions à Toulouse, si nous nous donnions de l'air pendant quelques jours ?

Mais Viraben était d'avis de rester. Il serait imprudent de

laisser le champ libre à l'abbé. Il n'avait pris que trop d'influence sur mademoiselle Mériel.

— Que le bon Dieu le patafiole ! s'exclamait Adrien.

— Il ne le patafiolera jamais assez, répliquait le vicomte. Sais-tu que tu aurais le droit de le remettre à sa place… le droit et le devoir. Il abuse vraiment, cet homme ! Une visite de loin en loin, je ne dis pas. Chez les gens comme nous, à la campagne surtout, on ne peut pas faire autrement que de recevoir quelques prêtres. Si ces prêtres sont discrets, s'ils sont âgés surtout, il n'y a pas d'inconvénient. Tiens, l'abbé Resongle, par exemple… Il est un peu crampon, je ne dis pas ; mais quel brave homme ! Il comprend tout, il excuse tout ; il sait vivre. Tandis que l'autre, avec son air grave…

— Je ne m'y fierais qu'à moitié à son air grave, articulait Adrien.

— A moitié, c'est encore trop. Il vous a une façon de regarder les femmes, quelque chose d'en dessous…

— Ah ! le vilain tartufe.

— Tartufe ! tu l'as dit… Je ne sais pas si tu as bien suivi son manège. Il travaille à isoler Claire ; il cherche à nous faire fuir la maison.

— C'est vrai ; tout à l'heure encore, j'ai failli donner dans le panneau.

— Tu pars, nous partons… et sitôt que nous avons tourné le dos, il arrive. Si nous restons, d'ailleurs, il a la ressource de l'église. Très commode, l'église ! Il n'y a jamais personne. On est sûr de ne pas nous y rencontrer, en tout cas…

— Et tu supposes que Claire et l'abbé s'y rencontrent ?

— Je ne le suppose pas ; j'en suis sûr. On commence même à jaser de leurs rendez-vous… Bien à tort, sans doute ; mais enfin, les apparences… Donc, pas de déplacement, pas de fugue à Toulouse, concluait Viraben. Nous ne bougeons pas.

— Et l'abbé n'a qu'à se bien tenir. Je l'ai dans le nez cet individu. Au premier geste, au premier mot suspect, je lui règlerai son compte.

— Ne nous emballons pas, mon ami. Veillons au grain ; cela suffit. Tu n'as pas envie de te brouiller avec ta future belle-mère, j'imagine…

— Que diraient mes créanciers ? soupira le fiancé de Claire.

— Tu tiens le bon bout, d'ailleurs ; il ne s'agit que de ne pas le lâcher... Bernard est dans ton jeu, n'est-ce pas ? Tu n'as qu'à serrer Claire de plus près, à ne pas laisser prendre ta place... Je serai là, sois tranquille ; avec ta permission, je lui ferai même un doigt de cour, à cette ingrate. Il faut la désensoutaner, la remettre dans le train. A nous deux, que diable ! nous en viendrons bien à bout du séminariste.

II

Sur les instances de son fiancé, Claire avait consenti à faire une promenade d'après-midi en charrette anglaise, avec le vicomte. Adrien tantôt devant, tantôt derrière, les accompagnait à bicyclette. Elle était gaie, ce jour-là, la petite Mériel. Très sûre d'elle, indulgente aux autres, elle était en veine de malice légère, d'amusement puéril.

Le vieux beau se félicitait de cette débonnaireté soudaine. Retour de coquetterie, peut-être. Et dès le premier kilomètre, enhardi, il abusait du tête à tête pour ouvrir son cœur à Claire, lui raconter son chagrin. Il conduisait en même temps, et ses explications alternaient avec les avertissements qu'il était obligé de donner à sa bête un peu rétive.

— Que vous ai-je fait, disait-il, pour me traiter si mal ? Pas un mot d'amitié depuis quinze jours ! Si vous saviez comme votre indifférence me fait souffrir ! — *Pull hope!* — Depuis que vous m'avez abandonné, je ne vis plus ; je suis comme un corps sans âme. *Aoh !*

— Vraiment ? C'est affreux cela, mon pauvre ami. Mais, prenez donc garde à votre cheval, ou donnez-moi les rênes. Je n'ai pas envie d'entendre la fin de votre déclaration dans le fossé...

— Ne vous moquez pas ! Je suis l'homme le plus malheureux du monde.

— Ce n'est pas une raison pour loucher de mon côté, au risque de nous jeter sur toutes les voitures qui passent !

— Vous plaisantez, et je souffre...

— C'est donc ça, que vous avez les yeux rouges ; je supposais que vous aviez pris un coup d'air.

— C'est tout ce que vous trouvez à me dire pour me consoler ?

— Faites-vous consoler par Adrien. Voulez-vous que je l'appelle ? Vous lui expliquerez votre cas.

— Ne m'accablez pas, Claire ! Je connais Adrien ; c'est un brave cœur, mais une nature un peu élémentaire. L'échange de sentiments que je vous demande ne peut lui faire aucun tort ; ces choses-là l'intéressent assez peu. C'est à votre âme seule que j'en veux... Le reste...

— Vous le lui abandonneriez, n'est-ce pas ? Vous êtes un ami généreux. Et vous me demandez de consentir au partage ?...

— C'est-à-dire... Tenez, ce sujet là est délicat, et je suis trop ému pour me faire comprendre... Lisez ceci plutôt... ces quelquelques lignes où j'ai mis tout mon cœur.

— Des vers, peut-être ?

— Oh !

— C'est que je vous vois si monté ! Et c'est convenable au moins, votre papier ? Donnez. Et tâchez maintenant de mieux faire votre métier de cocher. Nous avons déjà failli verser deux fois... Ah ! pardon ! ne vous appuyez pas sur moi. Pas de frôlements, s'il vous plaît. Vous savez que je n'aime pas ces manières...

Viraben se tint tranquille un moment ; mais le silence n'avançait pas ses affaires.

— Vous me boudez, mon amie, reprit-il. A quoi pensez-vous ?

— J'écoutais chanter les grillons, répliqua Claire ; ce qu'ils me disaient ne manquait pas d'éloquence.

— Les grillons sont habillés de noir... C'est pour cela qu'ils vous plaisent, sans doute, ricana le vicomte.

— Vous êtes trop spirituel pour moi, mon ami ; je renonce à lutter avec vous...

— Ne vous fâchez pas, je vous en prie. On peut bien s'amuser un peu de votre conversion. Est-ce donc si sérieux ?

— Tout ce qu'il y a de plus sérieux.

— Tant pis ! Penser à son salut, à votre âge ! Votre montre avance, ma chère amie.

— Et la vôtre retarde. Un vieux pécheur comme vous, il ne

serait que temps de vous mettre en règle avec votre conscience.

— Pécheur tant que vous voudrez ; n'empêche que je vais à la messe le dimanche. Que voulez-vous de plus ? Et les bonnes œuvres donc ! J'accompagne les quêteuses à l'église, je suis commissaire de tous les bals de charité. C'est bien quelque chose, il me semble...

— Moins que rien, mon pauvre ami. Vous vous damnerez bien sûr, du train dont vous allez ; vous sentez le roussi à plein nez ! Un joli chrétien, qui ne va pas à confesse et qui fait la cour à la fiancée de son ami.

— Baste ! Pour ce que ça me rapporte ! Au lieu de me vouer à l'enfer, en bonne dévote que vous êtes, vous ne feriez peut-être pas mal d'examiner votre conscience. Si vous regardiez bien au fond !...

— Que voulez-vous dire ?

— Je dis que si j'ai le cœur pris, vous avez la cervelle malade et que l'un ne vaut pas mieux que l'autre. Vous vous montez la tête, ou on vous la monte. Ah ! les dessous de la dévotion, ce n'est pas toujours beau, allez ! Une mondaine qui se convertit, c'est quelquefois un prêtre qui se perd...

— Ou un séminariste qui oublie sa vocation, n'est-il pas vrai ? Voilà où vous vouliez en venir. Et c'est pour me dire ça que vous m'avez fait monter en voiture ? Un mot de plus, et je vous plante là, je descends...

Viraben l'obligea à se rasseoir. Il n'était pas content, le vicomte. Sa tentative ratait ; il avait essayé sans succès du sentiment et des reproches ; il était au bout de sa rhétorique. Restait l'action. Son instinct l'y poussait, ses habitudes de galanterie combative, à la hussarde. Au point où il en était, d'ailleurs, il avait tout à gagner, rien à perdre, à pousser sa pointe. Et dans combien de circonstances, là où la parole avait échoué, le geste avait réussi !

L'occasion paraissait favorable. Adrien avait pris les devants, les précédait vers Bazerque où l'heure du dîner les invitait à rentrer. Et la route était déserte, le vicomte s'en assura d'un coup d'œil ; la traversée d'un bois ajoutait à la solitude... Brusquement l'amoureux éconduit, de sa main gauche restée libre, entoura la taille de Claire, l'attira sur sa poitrine. Et ses lèvres

goulues, ses lèvres brutales, cherchaient les lèvres de sa voisine. Elle se débattait.

— Adrien ! Adrien ! appelait-elle.

Un bruit de pas, un froissement de feuilles à côté d'eux à la lisière du bois, obligea M. de Viraben à relâcher l'étreinte. Presque au même moment, l'abbé Nohèdes débouchait d'un sentier. Il saluait Claire, tendait la main au vicomte qui n'osait passer outre. L'abbé Resongle l'avait chargé de visiter une malade au hameau d'Enbarthe. Il revenait par le plus court.

— Le plus court sera de rentrer avec nous, l'invitait Claire. L'abbé résistait d'abord, puis cédait à l'insistance de son amie.

Il se disposait à s'asseoir en arrière, dos à dos avec M. de Viraben...

— Que faites-vous ? Ce n'est pas votre place. M. de Viraben ne permettra jamais... Vous allez vous mettre près de moi ; M. de Viraben derrière ; je conduirai. Est-ce que vous n'avez pas confiance dans mes talents ?

— Je vous en prie, insistait mollement le vicomte, en aidant le séminariste à monter sur le siège ; je connais mon devoir. En voiture comme ailleurs, la préséance est à l'Eglise.

III

Adrien avait eu l'idée, ce jour-là, de surprendre Claire, de lui offrir une promenade matinale à bicyclette. Quand il se présenta chez les Mériel, Claire était sortie.

— Elle n'est pas encore revenue de l'église, lui dit madame Mériel. Elle est restée après la messe pour arranger les fleurs de l'autel avec l'abbé Gilbert. Cette enfant est un ange de piété.

— La piété est une excellente chose, répondit Adrien ; l'hygiène aussi. Je venais la chercher pour pédaler avec elle...

— Voulez-vous que je la fasse appeler ?...

— Inutile ; je vais l'attendre en flânant, répliqua le fiancé, pas fâché de l'occasion qui s'offrait de constater la durée du tête à tête avec le séminariste.

Il sortit. Le capitaine Guitalens le héla. Il battait son absinthe sur la terrasse du café Cazalas, en compagnie du pharmacien Sudre. Adrien s'assit à côté d'eux, se fit servir.

Le poste était bon pour surveiller les abords de l'église dont le porche s'ouvrait en face, de l'autre côté de la petite place.

— Quoi de neuf, Monsieur Adrien ? interrogea M. Sudre.

M. Sudre aimait à cancaner. Assaisonnée de quelque histoire, d'un commérage inédit, son absinthe lui paraissait plus savoureuse. Dans sa boutique, pendant qu'armé du pilon ou du pinceau, il triturait une drogue dans son mortier, collait une étiquette sur une fiole, il confessait ses clients, ses clientes. De la pharmacie au café, les nouvelles ne faisaient qu'un saut. Et là, entre buveurs, elles s'ornaient, s'amplifiaient avant de faire leur tour de ville.

— L'abbé Resongle a passé sept fois de suite au piquet, hier soir, avec ma belle-mère ; c'est tout ce que j'ai de plus intéressant à vous dire, racontait Adrien.

— Sept fois ! C'est un veinard. La partie a fini de bonne heure cependant. A dix heures quand j'ai fermé mes volets tout était éteint chez madame Mériel. Il me semble qu'on veillait plus tard, d'habitude.

— C'est que mademoiselle Claire se lève de bon matin, maintenant, insinuait le capitaine. Au coup de sept heures, pendant que je suis en train de me raser au carreau, je la vois entrer à l'église... Elle devient dévote, à ce qu'il paraît, votre fiancée...

— Elle a de qui tenir, expliquait Adrien.

Charles, le jardinier des Mériel, passait, charriait une brouettée de fleurs à l'église. Et le capitaine se récriait sur la beauté des hémérocalles.

— Les miennes sont défleuries depuis quinze jours. Et ces zinnias ! Je n'en ai jamais vu d'aussi doubles... Ça doit fendre le cœur à ce brave Charles, de démolir ses corbeilles. Mais c'est pour le bon Dieu, il n'y a rien à dire. Pas vrai, Monsieur Adrien ?

— Le fait est que, dimanche dernier, la chapelle de la Vierge était superbe, affirma M. Sudre. On ne me voit pas souvent à l'église ; mais je suis allé, entre les offices, admirer le coup d'œil. Mademoiselle Claire a un goût !

— L'abbé Nohèdes aussi, souligna le capitaine, en clignant de l'œil à l'adresse de son compère. A eux deux, ils s'entendent à merveille...

— Et M. de Viraben? qu'en faites-vous? demanda encore

M. Sudre. Il n'est pas venu hier soir. Souffrant, peut-être? Il en fait un peu trop pour son âge : pédaler, danser... sans parler du reste... Ce serait dommage tout de même s'il lui arrivait quelque chose. C'est un bon camarade, un ami dévoué...

La sonnette se mit à tinter, de l'autre côté de la rue, à la porte de la pharmacie.

— J'y vais, avertit de sa place M. Sudre. Il plia son journal, posa la soucoupe sur son verre d'absinthe, à cause des mouches.

— C'est Mète, de chez les Estibal, qui vient chercher des remèdes, dit-il. Mme Estibal est très bas. Encore une typhoïde, la cinquième depuis un mois...

— Bonne affaire pour les pharmaciens ! plaisantait le capitaine. Une ou deux épidémies par an, ça fait aller le commerce.

Charles sortait de l'église avec sa brouette vide. Claire et Gilbert étaient seuls maintenant. Adrien songeait à leur tête à tête. Et sans doute le capitaine avait la même idée. Adrien croyait la voir à travers le mauvais sourire qu'il étouffait dans sa moustache. Il s'énervait alors, avalait son absinthe à grandes lampées, et celle-là finie, il en battait, il en buvait une seconde. Et dans sa cervelle fumeuse, la vision mauvaise se précisait, obsédante... Cependant, un ronflement d'harmonium arrivait de l'église, à travers le silence de la petite place.

— Attention ! commandait le capitaine ; ils vont chanter à présent.

La voix de l'abbé s'élevait. Elle célébrait l'amour, l'amour divin sans doute, mais avec les paroles, avec l'accent de l'autre, de l'amour défendu ; et comment faire la différence ? Le cantique fini, quand la voix se tut, expira en point d'orgue sous les voûtes, le silence qui succéda parut plus suspect encore au fiancé, plus angoissant à entendre.

Que se passait-il maintenant, de l'autre côté de la muraille ?

— Il possède un bon organe, le futur *vobiscum*, fit remarquer le capitaine ; et une jolie tête avec ça ; tout ce qu'il faut pour réussir au théâtre. S'il ne se faisait pas curé, ce serait un ténor à caprices. Ce qu'il s'en paierait des femmes, le gaillard ! Le voyez-vous en maillot et en pourpoint, dans le rôle de Faust, au quatuor du troisième acte ?

Laisse-moi contempler ton visage.

Le capitaine chantonnait.

— Ah! les voilà qui s'en vont, dit-il en apercevant Claire et l'abbé Nohèdes qui sortaient ensemble de l'église. Et il attaquait la phrase célèbre :

Ne permettrez-vous pas, ma belle demoiselle...

Adrien s'était levé, avait pris congé de son camarade. Il allait à la rencontre de Claire qui rentrait chez elle. La porte de la maison se refermait sur eux, et le capitaine, à qui n'avait pas échappé l'agacement du fiancé — ses insinuations y avaient bien été pour quelque chose —, se versait un doigt de pure, la dégustait lentement.

— Bon, ça chauffe maintenant chez les Mériel. La petite est en train d'écoper? proférait-il en faisant claquer sa langue.

IV

Adrien se plaignait à Claire, dès le vestibule.

— Un siècle que je vous attendais. Combien de chapelets avez-vous récités ce matin? J'ai failli repartir sans vous voir...

— Vous n'aviez qu'à venir me chercher. L'église n'était pas fermée, que je sache. Vous nous auriez aidés à décorer la chapelle. Vous verrez si c'est beau demain.

— Je vous crois que ce sera beau ; vous y avez mis le temps. Et de la musique encore après ; pour vous reposer, sans doute.

— C'est un cantique que je dois accompagner à vêpres; nous répétions.

— L'abbé Nohèdes a de la chance, il vous a tant qu'il veut, vous lui donnez des journées entières, et à nous des minutes — s'il en reste...

— Seriez-vous jaloux, par hasard, mon ami?

— Jaloux? non, étonné seulement de la longueur de vos séances à l'église. Trois heures d'horloge. Ne trouvez-vous pas que c'est beaucoup? Qu'avez-vous donc tant à vous dire?

— Des choses qui ne vous intéresseraient guère, mon ami...

— Parce que je ne serais pas en état de les comprendre?

n'est-ce pas? Merci de la bonne opinion que vous avez de mon intelligence.

— Ce n'est pas vous faire une grande injure, de supposer que vous aimez mieux parler chasse ou cheval, que religion. A chacun sa spécialité, mon cher… Vous trouveriez plus convenable, sans doute, que je continue à pédaler ou à danser avec votre ami Viraben?

— Dites : notre ami; après l'intimité où vous avez été ensemble, vous n'avez pas envie de le renier, je pense? Viraben est un homme du monde, de notre monde. Personne ne peut s'étonner de vous voir en sa compagnie. Tandis que l'autre…

— Et bien, l'autre…? Qu'avez-vous à dire à l'autre!

— Rien, sinon qu'il est trop souvent avec vous. Ici ou à l'église, vous ne vous quittez pas depuis quinze jours…

— Et cela vous déplaît? vraiment? quel malheur! Et que dois-je faire pour rentrer dans vos bonnes grâces? Faut-il signifier son congé à l'abbé Nohèdes? Ou bien est-ce que vous me donneriez la permission de le voir encore quelquefois. Et pendant combien de minutes? J'attends vos ordres, mon ami. A moins que vous n'ayez besoin de consulter M. de Viraben, avant de rien décider.

— Raillez, raillez… C'est dans votre intérêt que je parle. Vous savez si les gens d'ici sont prêts à critiquer les fréquentations des gens d'église avec les femmes. On commence à jaser sur votre compte, je vous en avertis.

— Votre obligeance est extrême. Et comment avez-vous su…? quelle est la bonne langue qui vous a mis sur la voie… Gageons que c'est votre ami Viraben!

— Et quand même ce serait lui? Vous lui avez donné le droit, ce me semble, de s'intéresser à ce qui vous touche…

— Et vous ne vous êtes pas demandé s'il n'avait pas quelque motif secret d'intervenir, de vous indisposer contre l'abbé Gilbert…

— Il est notre ami. Cette explication me suffit, inutile d'en chercher une autre…

— Un ami dévoué en effet, une belle âme. Vous avez raison de vous fier à lui, les yeux fermés. Pauvre Adrien! Tenez, ouvrez-les un moment, vos yeux, pour lire ces lignes. Vous les refermerez après, si vous voulez.

Claire avait tiré le billet du vicomte de sa poche, elle le donnait à M. de Favaron.

— Ma première pensée, dit-elle, avait été de le déchirer sans le lire. Et je ne l'ai pas lu en effet ; mais je ne l'ai pas déchiré non plus. Le voilà intact, tel que votre fidèle ami me le fit passer hier en voiture...

Adrien rompit le cachet, dévora les lignes accusatrices... Un peu démonté d'abord, il se rassurait bientôt, rendait le papier à Claire.

— Une frime, cette déclaration, dit-il ; c'était concerté entre nous, une façon de vous ramener, de vous arracher à une mauvaise influence...

— Et les pressions de mains, et les baisers qu'on a essayé de me prendre, c'était aussi dans le programme ? Tenez, vous me faites pitié, mon pauvre ami ! Je suis bien bonne de vous écouter, de discuter avec vous. Quand on est incapable de se conduire, on n'a pas la prétention de gouverner les autres. Je vous ai laissé aller jusqu'au bout cette fois, parce que j'étais curieuse de voir où arriverait votre aveuglement. En voilà assez maintenant. Je n'avais jamais eu beaucoup d'illusions sur vous, au moins pensais-je que nous pourrions vivre en bons camarades. Et voilà qu'avant d'être mon mari, vous voudriez être mon maître ! Vous me livrez sottement aux entreprises d'un vieux fat qui me compromet, qui essaie de me perdre, et quand je me réfugie dans l'amitié d'un brave garçon, quand je cherche mon salut dans la piété, vous vous mettez en travers, vous me soupçonnez, vous m'accusez presque de mal faire. Vous m'avez offensée cruellement ; je sens que je ne vous pardonnerai jamais. Tout est fini entre nous, je vous rends votre parole et je reprends la mienne... Adieu, Monsieur de Favaron !

Claire, en même temps, avait pris la rampe de l'escalier qui conduisait à sa chambre. Avant qu'Adrien fût revenu ds sa surprise, elle s'était réfugiée chez elle, avait fermé la porte à double tour. Adrien l'implorait à travers la serrure :

— Claire ? voyons, ce n'est pas possible. Vous ne pouvez pas me quitter comme ça. J'ai eu tort, je l'avoue ; on m'avait monté la tête. Pardonnez-moi. Je lâche Viraben, vous me sacrifiez l'abbé Gilbert. Et tout est dit, tout est oublié.

La cloche du déjeuner sonnait, appelait la famille à la salle à

manger. Des portes s'ouvraient dans le corridor; Madame Mériel, Bernard sortaient, s'informaient auprès d'Adrien du sujet de sa querelle avec Claire... Adrien expliquait à sa manière. Il s'était énervé à attendre sa fiancée, et alors...

— Tu n'as pourtant pas perdu ta matinée, farceur, insinuait Bernard, je t'ai vu de ma fenêtre étouffer deux absinthes chez Cazalas! C'est l'absinthe qui t'a monté à la tête...

— Mais que lui avez-vous dit, que lui avez-vous fait à ma chère enfant? insistait madame Mériel.

— Rien; rien de grave; une simple observation à propos du temps qu'elle passait à l'église...

— Et quel mal peut-elle y faire, à l'église?

— Aucun, assurément, aucun...

— Alors, pourquoi lui reprocher...? Vous avez eu tort, mon enfant. Et elle s'est fâchée, ma Claire?

— Si elle n'avait fait que se fâcher! Elle a rompu avec moi; elle m'a rendu ma parole.

— Lui avez-vous fait vos excuses?

— Je suis prêt à les lui faire encore.

Madame Mériel frappait à la porte de Claire.

— Tu entends, ma Claire, mon petit Clairon? disait-elle... Adrien se repent, il te supplie de lui pardonner. Allons, ouvre, ma chérie, viens déjeuner, l'abbé Resongle est invité. Tu sais qu'il n'aime pas attendre. Viens, cela s'arrangera au dessert.

— Et nous jouerons au tennis, après déjeuner, insista Bernard. Adrien n'est pas méchant, tu sais bien; il gaffe quelquefois, voilà tout. Veux-tu que nous le mettions au pain sec...?

— Je descendrai quand M. de Favaron sera parti, répondit enfin Claire; je ne veux plus le voir.

— Viens toujours; si tu ne veux pas le voir, on le fera manger à la cuisine.

L'abbé Resongle arrivait, parlementait à son tour à travers la porte...

— Claire, mon enfant, qu'est-ce qu'on me dit, que vous êtes brouillée avec Adrien? Quelque malentendu, sans doute...

Claire se taisait.

(A suivre.) Emile Pouvillon

Fleurs de Lassitude [1]

AMES ERRANTES

Etoiles filantes.
Ames errantes
Qui se rencontrent un instant
Et qui savent seulement
Que la route est longue et dure.

Longue et dure
Nuit obscure
Où nous allons à tâtons
Sans conseils et sans bâtons
Quand donc verrons-nous la fin ?

Verrons la fin,
Qui sait ? demain ?
Terre d'exil nous couvrira
Personne ne nous pleurera —
Pauvres âmes errantes !

ÉTOILE MYSTÉRIEUSE

Au loin mon songe m'a emportée
Parmi les étoiles de la voie lactée
Et là dans un petit astre bleuté
J'ai vu toutes les choses qui n'ont jamais été.

Ce n'est pas le royaume du peut-être,
Mais celui plus triste de ce qui ne put être.
J'y ai vu le cortège des gloires jamais atteintes
Et la vague théorie des amours non étreintes.

Chacun de nous y trouverait un peu de soi,
Chacun y entendrait murmurer les voix
De maintes choses mortes avant d'être nées,
De douces chimères, de lointaines pensées.

Tout ce qui fut désiré et ce qui jamais ne se fit,
Tout espoir poursuivi et jamais accompli,
Toutes les âmes errantes de nos amours inexaucées
Dans cette lointaine étoile se sont enfin fixées.

(1) Elles sont le début, dans notre littérature, d'une Allemande, actuellement ambassadrice, qui a passé trois ans à Pékin, d'où elle date quelques-uns de ces vers.

J'y retrouvai toute une partie de moi-même.
Fantômes indécis, êtres aux formes blèmes,
Toutes les pensées que je ne t'ai jamais écrites,
Toutes les paroles que je ne t'ai jamais dites.

Tout ce que j'aurais voulu et qui ne put être,
Tout ce qu'un cruel sort n'a laissé naître,
Et dans l'étoile mystérieuse j'ai même trouvé
Le pauvre petit baiser que je ne t'ai pas donné.

ARRIVÉE

Quand après un long et dur voyage
J'abordai enfin dans ces tristes parages
Je vis que la porte d'entrée
Par un chien noir était gardée.
C'est, me dit-on, un chien de Mongolie
Gardien de la maison de Mélancolie.

De sa tête poilue il me frôlait
Haletante et sèche sa langue pendait.
Dans l'accablante chaleur
Je sentais palpiter son cœur.
« Depuis quand, ô chien de Mongolie,
Gardes-tu la maison de Mélancolie ?

— Bientôt sera terminé mon temps.
Je ne serai plus sentinelle longtemps.
Jamais aucun n'a résisté
Plus de deux brûlants étés.
Après, un autre chien de Mongolie
Vient garder la maison de Mélancolie. »

Deux ans ils gardent ce poste perdu
Puis on les enterre et n'en parle plus ;
Pour un qui part dix renaissent
Et les morts nul vide ne laissent :
Toujours se trouve un chien de Mongolie
Pour garder la maison de Mélancolie.
(Pékin.)

VILLE DE SOUFFRANCE

Quand je te vis d'abord, ville triste et grise,
D'un indicible effroi mon âme fut prise,
Je sentis sur le cœur un poids
Et il me parut entendre une voix
Qui me murmura sourdement :
C'est là que tu souffriras longuement.

De longues files de chameaux surchargés
S'avancent vers toi le cou baissé.
Ils ont traversé le désert immense,
Ils ont connu la soif intense
Et maintenant ils entrent lentement
Dans la ville où l'on souffre longuement.

Tu es gardée par de hautes murailles
Qui semblent vouloir livrer bataille
Contre tout ce qui s'approche de toi vivant.
Contre tout ce qui n'est pas ton propre néant,
Contre tout ce qui pourrait alléger les tourments
De la ville où l'on souffre longuement.

Ailleurs tu es cernée d'eaux stagnantes
Qui reflètent vaguement tes tours menaçantes
Et d'où s'élève l'odeur nauséabonde
De toute cette grande ville moribonde.
Tes alentours sont couverts d'ossements
De bêtes qui ont souffert longuement.

Autour de toi se jouent de blafardes lumières
A travers des tourbillons de poussière
Qui révèlent pour un instant soudain
Quelque être loqueteux à peine humain,
Être empreint de ce morne accablement
De ceux qui ont souffert longuement.

A tes portes on voit de noirs pourceaux
Et de misérables mendiants en lambeaux
Tous atteints de maladie mortelle,
Tous étalant une plaie cruelle,
Grelotant, agités par des tremblements,
Geignant qu'ils ont souffert longuement.

Sous la voûte de tes portes sombres
S'engloutissent toutes ces pâles ombres
Pour augmenter encore les exhalaisons
Qui flottent sur la grande ville-prison,
Pour augmenter encore le grouillement
De ceuxqui doivent souffrir longuement.

Tes rues sont pleines d'êtres en guenilles
Aux faces hébétées d'humains gorilles
Et dans ta fange des femmes accroupies
Cherchent quelques viandes pourries
Pour tromper leur faim avidement,
Pour souffrir un peu plus longuement.

Tu es celle qui ôte l'espérance,
Tu es celle qui tue la conscience,
Tu sais rendre même le succès amer
En nous privant de tout être cher,
Tu engendres le vice dans l'isolement
Pour que nous souffrions longuement.

Je voudrais t'oublier. ville triste et grise.
Revivre ailleurs la vie que tu m'as prise,
Pouvoir chasser de mon souvenir
Tout ton monde pourri, sans avenir,
Et retrouver enfin le contentement
Après avoir souffert si longuement.

Mais comme un cauchemar je crains parfois
D'entendre toujours la clameur de tes voix,
De revoir toujours tes tristes laideurs,
De sentir toujours tes fétides odeurs.
De ne plus pouvoir sourire gaiement
Parce que j'ai souffert trop longuement.

(Pékin, mai 1899.)

VENT DE SIBÉRIE

Sens-tu à travers l'espace
Combien je suis lasse,
Sens-tu que la destinée
Cruellement m'a brisée ?
Sens-tu mon isolement
Et tout l'effondrement
De chaque chose souhaitée,
Perdue aussitôt que née ?
Quand dans le steppe gémit le vent
C'est ma plainte que tu entends.

Sens-tu le profond dégoût
Et la fatigue de tout
L'ennui mortel de la vie
Qui m'ont toute envahie ?
Sens-tu combien j'espère
Ce qui seul nous libère
Ce qui nous donnera l'oubli,
De toutes choses dans l'infini,
Quand dans la steppe gémit le vent
C'est ma plainte que tu entends !

(Pékin.)

RETOUR

Ils sont partis pour un long voyage
Bravant le vent et les naufrages
Toute privation leur semblait légère
N'allaient-ils pas au pays des chimères ?

Les désirs gonflaient leurs grandes voiles,
L'ambition était pour eux l'étoile,
L'espérance, oh, fuyante maîtresse,
Les conduisait sur la mer traîtresse.

Ils ont couru de longues années,
Ils ont fait maintes dures traversées
Et toujours devant eux fuient deux lueurs,
Ces deux fantômes nommés gloire et bonheur.

Ils sont revenus la tête baissée,
Ils revoient la patrie qu'ils ont laissée
Et demandent au premier promeneur :
Seraient-ils donc ici, gloire et bonheur ?

Le promeneur les regarde tristement :
Hélas ! voyageurs, voilà bien longtemps
Que toute gloire chez nous a disparu
Et le bonheur est où l'on ne désire plus.

REPOS

Ne jetez pas de pierre dans l'eau dormante
Pour troubler sa torpeur,
Ne brisez pas cette fleur tremblante
Pour respirer sa senteur.

N'effleurez pas l'aile du papillon,
Il perdrait ses couleurs,
Ne touchez pas au cristal du glaçon,
Il disparaît à la chaleur.

Ne chassez pas les images de mon rêve
Pour moi plein de douceur :
Pour quiconque a marché sans trêve
Le repos s'appelle bonheur.

DÉSENCHANTEMENT

J'ai perdu mon bonheur si fragile,
Brisé par ce qui fut ma divinité,
Les débris montrèrent que d'argile
Était ce que j'ai tant adoré.

Hélas d'argile nous-mêmes
Comme toute la création,
D'argile tout ce que l'on aime
Et les dieux de notre invention.

APPÉTITS

Nous combattons tous pour un peu de gloire,
Nous brisons ce qui nous barre le chemin,
Nous voulons atteindre une place au festin,
Boire dans une coupe d'or et d'ivoire.

Nous demandons plaisirs, honneurs et places,
Impitoyables à ceux qui combattent pour leur vie,
Quand toute la farce sera si vite finie
Sans que nous laissions les moindres traces.

Car nous allons tous vers la fosse commune
Et nous servirons tous de pâture aux vers
Qui s'arracheront les lambeaux de nos chairs
Comme nous nous sommes disputé la fortune.

Notes

politiques et sociales

LA POLITIQUE ANGLAISE

I. — Le premier effet de la guerre sud-africaine a été de relever le budget du War-Office de 500 millions à 1.500, soit une différence en plus d'un milliard pour un seul exercice. L'Angleterre aura eu ainsi l'honneur et l'avantage de l'emporter, en 1899-1900, sur toutes les autres grandes puissances par l'ampleur de ses dépenses militaires. Un excédent de charges de 40 millions de livres sterling à répartir sur douze mois, lorsque tous les services réunis n'exigent, année moyenne, que 95 ou 100 millions de livres, est de nature à faire réfléchir le contribuable.

Le Royaume-Uni, pour équiper les 180.000 hommes de lord Roberts, a déjà dépensé un milliard : en admettant qu'il dompte complètement la résistance des Boers, un autre milliard au moins lui sera indispensable. Le chancelier de l'Echiquier devra donc contracter auprès de ses compatriotes un emprunt de 80 millions de livres sterling dont les arrérages monteront à 2 millions de livres.

Or les actionnaires des mines d'or, qui ont voulu la guerre actuelle pour se décharger des impôts que le Volksraad de Pretoria fait peser sur leurs exploitations, évaluent, d'après les calculs les plus optimistes, à deux millions de livres le bénéfice à prévoir pour eux d'une annexion de la république sud-africaine. On reconnaîtra que l'opération, à prendre même les conclusions les plus intéressées, n'offrira guère d'avantage pour l'Angleterre. Elle paiera d'une part 50 millions de plus, et de l'autre 50 millions de moins. Il y aurait lieu d'ajouter, par exemple, que ceux qui seront surtaxés à Londres ne seront pas ceux qui jouiront d'une détaxe à Pretoria. Et voilà, vraisemblablement, tout le secret de l'affaire.

II. — Des rumeurs très graves circulent à travers les chancelleries et les divers milieux qui se prétendent informés, sur les intentions du cabinet de Londres. Il aurait des velléités belliqueuses grandissantes et méditerait une grande guerre européenne. L'on rencontre des gens mystérieux et loquaces qui appréhendent, pour l'année même de l'Exposition, un conflit. Nous ne croyons pas à l'humanité des gouvernements, quels qu'ils soient et où qu'ils siègent, car nous savons trop bien, d'abord par le déchaînement jingoïste américain ensuite par l'expansion impérialiste d'outre-Manche, qu'il n'est point de principe moral capable de résister aux furieuses convoitises économiques, aux appétits coloniaux des grandes puissances. Il est probable, il est même certain qu'une large portion du peuple anglais — la démocratie sociale nous l'a suffisamment attesté — est et demeure

hostile aux coups de mains du Colonial Office. En Angleterre comme sur le continent, tout autant et peut-être davantage, les attentats militaires sont flétris par une élite; mais enfin cette élite est trop restreinte, et, pour l'heure, vouée à l'impuissance; et si nous ne craignons guère une rupture pour 1900 entre le Foreign-Office et quelque chancellerie continentale, nous nous référons exclusivement à des raisons d'ordre matériel.

Le Royaume-Uni, par les commentaires unanimes de la presse allemande, française, russe, austro-hongroise, italienne, américaine a dû reconnaître que sa politique violente mécontentait, inquiétait tous les Etats, que sa situation, dans des éventualités déterminées, pourrait devenir périlleuse, qu'il ne lui fallait pas spéculer, en cas d'aventure nouvelle, sur la complaisance de tel ou tel cabinet. Guillaume II a pu féliciter sa grand'mère de la victoire de lord Roberts à Paardeberg: il y a là un compliment de famille, où la politique n'a qu'une part restreinte, et qui ne permettrait point à lord Salisbury de compter sur un concours effectif de l'empereur. Tout au rebours, il n'est point de pays plus hostile au Royaume-Uni et à l'impérialisme anglo-saxon que l'Allemagne. On remarquera que le projet naval germanique a précédé d'au moins un mois le programme de constructions maritimes de la France. Quant à la Russie, point n'est besoin de montrer qu'elle ne saurait souffrir, — sans aller contre le sentiment peu masqué de sa classe dirigeante et aussi contre ses propres intérêts, — de nouveaux empiètements britanniques. Or il suffit que ces deux puissances soient intéressées à interdire à M. Chamberlain toute agression, pour que la paix européenne ne soit pas rompue.

Mais à côté de ces motifs d'ordre diplomatique, il en est d'autres, et de non moins valables, qui dicteraient à lord Salisbury la prudence et la modération. L'Angleterre n'a plus d'armée chez elle. Si un ennemi se présentait sur son littoral et réussissait à y débarquer un ou plusieurs corps, elle ne lui opposerait pas plus de dix mille réguliers. Quelle que soit la supériorité numérique de sa flotte, supériorité que des combinaisons pourraient atténuer ou même supprimer, elle ne saurait provoquer un conflit avec une si faible couverture.

Par ailleurs, sur son propre territoire, si jamais elle risquait une lutte européenne, elle rencontrerait d'énormes difficultés. L'Irlande, qui sent toutes ses aspirations refoulées, qui n'attend plus le Home Rule d'un retour des libéraux au pouvoir, va rentrer, est rentrée déjà dans la voie révolutionnaire. Le langage que ses élus tiennent à Westminster, les épigrammes dont M. Redmond et ses collègues ont criblé les généraux de la reine au Cap, lord Roberts lui-même; les préférences qu'ils marquent ostensiblement et à dessein pour la cause des Boers, tout dans l'attitude des nationalistes irlandais atteste qu'une guerre extérieure nouvelle se compliquerait d'une insurrection.

PAUL LOUIS

Petite Gazette d'art

ALFRED STEVENS

Un des maîtres contemporains les plus dignes de la célébrité et cependant un des moins connus ou. plus justement, des moins compris. Et, de fait, lorsqu'on voyait quelque chose de lui, dans une exposition. la fadeur ambiante, envahissante, le faisait intrus.

Mais ici, à l'Ecole des Beaux-Arts, seul, quelle grandeur, quelle force! Et puis, le bon peintre! Toujours de belle et forte pâte, qui ne fait que gagner avec le temps. Elle mûrit, tout en conservant l'éclat et les chatoiements qui éblouirent naguère les yeux des contemporains. — Mais l'esprit de l'œuvre, les qualités de pensée, de distinction feraient encore de Stevens, même moins bon technicien, un artiste précieux.

Son éternel modèle, c'est la femme, la femme du monde, vêtue de velours, de satin ou de soie et parée de bijoux et qu'il a connue au temps des châles, alors que le souple cachemire aux tonalités multiples se drapait sur les formes sveltes. La femme, il la montre dans toute son artificielle splendeur, mais toujours active ; elle rêve, sourit, prie, pleure, pense à l'absent ou à celui qui doit venir, à ses plaisirs, à sa beauté.

Et alors Stevens trouve des gestes d'un charme infini : sur une console, une tasse : d'un geste machinal, le bras appuyé sur le marbre du meuble, l'esprit ailleurs, une blonde femme remue le thé. Dans la salle voisine, c'est le bal, la joie, les conversations. Peut-être d'autres femmes la regardent-elles... Et le retour. Que retrouvera-t-elle sur le meuble où sont déposées ses lettres à elle, entre la potiche et le magot pour lesquels les visiteurs ont des admirations banales? Un rendez-vous, un congé bien sec? Et selon le cas, ce sera l'envolée du châle, de la mantille, la robe légèrement dégrafée qui laisse voir la chair blonde, tendre, toujours un peu flamande ; ou bien, la poitrine contractée, les yeux qui se voilent, et le cachemire plissé, inerte sur le bras ou tombant lamentable au bas de la jupe de la douloureuse amante. Et encore : elle était en train de lire, vêtue de rose dans sa bergère bleue et voilà qu'une amie, surgie de derrière le paravent japonais, se présente, curieuse et affectueuse, importune. Oh! le geste avenant, le sourire de circonstance, la parole banale alors que la pensée est ailleurs !

Il y a parfois des tableaux pleins de quiétude, et reposants. Tel celui où une jeune mère allaite un enfant, près du berceau bien blanc où est épinglée une image de sainteté enluminée. Tout cela est doux, calme et si bien peint! Tel encore *l'Atelier* : une pièce flamande où la lumière, tamisée par un discret vitrail plombé, va éclairer une jeune femme qui se déshabille. Atelier d'Henry Leys, peut-être, car, au

mur, voici un Breughel le vieux, l'ancêtre affectionné par le maître anversois.

Autre scène calme, mais combien dramatique : *le Convalescent*. Un jeune homme pâle, une jeune femme tout en fossettes, affectueuse, trop affectueuse peut être, et, entre eux deux, la mère inquiète dont le regard va du fils à la bru.

Œuvre intime, d'un charme infini qui fait se souvenir toujours de Van der Meer de Delft et de Terburg dans ses plus heureuses inspirations, par exemple dans *la Réprimande*, du musée d'Amsterdam.

Comme tant d'autres, Alfred Stevens a parfois été mal inspiré, a laissé emporter par des gens trop pressés ou sans grand goût, des toiles imparfaites. Celles-là vont de marchands en marchands et c'est par elles que, pour beaucoup, le grand artiste, dont la présente exposition est une apothéose, était connu.

CHARLES SAUNIER

DESSINS LÉGUÉS PAR PUVIS DE CHAVANNES (1).

Sur Puvis de Chavannes, tout depuis une année, depuis bien des années, ayant été dit, sans doute bien des fois, il se trouve que tout reste à dire... et sans doute en sera-t-il longtemps ainsi ; leur manière aux « maîtres » de se vérifier tels : rester éternellement inépuisables; et cela rassurera un peu le dernier venu.

De tous ces dessins, aucun n'est à lui-même sa fin : et selon les grandes œuvres dont ils font à la fois comme l'échafaudage, et la prudente et savante substructure, croquis, esquisses, études, notre complaisante érudition les catalogue... à quoi bon ? — nous rappelle qu'ils se vinrent placer ici, là, dans le *Repos*, *Geneviève*, l'*Ave Picardia Nutrix*, le *Ludus pro Patria*... N'y songeons point : aucun ne fut conçu, tracé pour soi, ne voulut par soi-même être, et pourtant, tous ils sont par soi, existent en soi : et c'est pour cela qu'ils sont dessins de maître. Dissociés des vastitudes décoratives qui les groupèrent avec harmonie, leur signification collective amortie laisse transparaître les significations morales individuelles.

Tous ces nus de femmes, d'enfants et d'hommes et ces drapés, descendent, descendent, nous entourent, se mêlent à nous sans nous étonner, mais en nous pénétrant de respect : nous nous sentirions bien plus dépaysés, à la fois que familiers, s'ils apparaissaient vêtus, vêtus tels que nous montre notre glace ; car eux, avec sa vêture, ont dépouillé de l'époque tout le circonstanciel pour dégager l'essentiel : l'humainement caractéristique. Et nous, nous reconnaissons des âmes de notre temps — les nôtres, d'autres, toutes — qui nous égrènent d'infinies confidences, nous confessent en se racontant, mais réservant à ce colloque spirituel seulement ce par quoi une époque entre dans l'éternité.

(1) Musée du Luxembourg.

Mimique, attitudes, et plus que tout, physionomie de la musculature, de l'anatomie : la lassitude d'un bassin et le tassement de seins nourriciers. la tension nerveuse d'un bras adolescent, la cambrure frémissante d'une poitrine nubile, ou l'affaissement d'une mâchoire vieillie, tout manifeste une pensée. des soucis, plus une résignation héroïque, grosse malgré tout de désirs... et toutes les empreintes morales dans lesquelles l'être de ces temps s'est à sa façon imprimé, selon lesquelles son particulier génie a repétri la pâte corporelle humaine. Et cela demeure un canon de l'immuable beauté, imagé tel que le présente la plastique moderne, tel que l'âme moderne le ressent.

Et la projection n'est point purement physique, non, morale : c'est très réellement que chacun de ces êtres raconte des histoires, l'histoire de sa vie. Tel groupe du *Repos* est décisif : il serait aisé, si loisir était, de fixer exactement les paroles du vieil homme lourdement assis à l'homme solide, mûr, un peu las déjà, dont, debout qu'il est, le torse pèse sur le bassin et les jambes, et ce que l'autre répond... — Eh oui, moi aussi..., conclut-il, et c'est la vie.... et elle n'est point gaie, non ! mais quoi, il faut faire sa journée vaillamment tout de même !... Et un bel éphèbe, un peu en arrière, déjà désenchanté, mais plein de cœur à l'ouvrage, comme dit Baudelaire, écoute religieusement ces aînés. Et c'est la virile oraison de Puvis lui-même qu'il vient, que nous venons d'ouïr.

Deux salles au musée du Luxembourg, deux salles contiguës, ouvrent un retrait d'édifiantes réflexions. Celle-ci enseigne à « vivre en beauté » par l'acceptation héroïque de la vie. Dans l'autre. Eugène Carrière, visionnaire hanté par cette même vie, dans ses « réalités ayant la magie du rêve » (1) nous enseigne une vie intérieure en contemplation devant la vie active : penser en beauté. Ils nous enseignent, les deux méditatifs qui étroitement se complètent. que tout rêve efficace est fils de l'action et seule efficace l'action qui, engendrant un rêve, par lui prolonge l'humanité finie dans l'éternel et l'infini : — « rêve qui agit » et « action qui rêve ». disait Wagner ; — et que tout mystère, tout symbole, toute sensation d'éternité : toute beauté enfin, ne peut sortir que de la réalité, vue par un œil visionnaire : « Dans ma rue. j'ai vu passer Hérodiade », écrit Jean Dolent.

KRUSEMAN VAN ELTEN, F. MAILLAUD, TORRÈS FUSTER (2).

Les notices des catalogues prennent les devants :

« Torrès Fuster, peintre des Espagnes, serait le portraitiste rêvé pour Otero la belle ; sans nul doute il ferait ce jour-là un chef-d'œuvre digne de cet autre chef-d'œuvre de la nature... Ce n'est que depuis quatre mois qu'il se trouve à Paris où il se sentait appelé par le suc-

(1) Jean Dolent.
(2) A la Bodinière.

cès qu'eurent ses œuvres à toutes les expositions étrangères auxquelles il a pris part. Car jamais un de ses tableaux ne revint invendu... »

« Kruseman van Elten, peintre américain... sa renommée et son succès ne firent que grandir avec les années, honneurs et distinctions lui vinrent successivement, avec les médailles d'or, d'argent et de bronze, sans compter les prix en espèces. C'est donc à l'apogée de sa gloire qu'il vient demander la consécration de son talent à la capitale de l'ancien monde... »

Moi, je veux bien... mais je suis vexé : je n'en avais pas trouvé tant pour Puvis de Chavannes et Carrière : après ces victorieuses notices, plus besoin de regarder : elles viennent même sans doute aux fins d'épargner ce soin (et je n'ai réfléchi à cela qu'après avoir regardé !)

Les dessins, les études, les peintures de Fernand Maillaud, qui, lui, « courut les brandes en compagnie de Rollinat » ont quelque mérite... peut-être bien par comparaison...

EXPOSITION JOUSSET (1).

Un penchant à les parer des grâces fardées de l'illustration désavantage les eaux-fortes et les dessins, les emmanière d'un joli un peu facile, des fois. Les peintures, marines d'une palette aisément confuse mais voulue ainsi, en tire de gentils effets, pour l'expression des ciels nébuleux, aqueux perpétuellement, où la lumière atmosphérique se décompose et liquéfie. Mais des aquarelles, ports bretons, paysages espagnols, s'évapore un plus particulier charme ; un chatoyant enclavement de teintes franches, limpides et gaies, aux passages harmonieusement inattendus en image de mignonnes mosaïques mouvantes, pour le repos de nos yeux.

LA DEMI-DOUZAINE (2)

Il y a plusieurs belles eaux-fortes et vraiment trop de beaucoup moins belles peintures, qui gênent, avec toutes leurs pâteuses bariolures, pour regarder à l'aise celles-là. Décidément, la meilleure peinture c'est un châle hindou : rien que des enluminures harmonieusement emmêlées ; un œil amoureux est ravi sans que l'attriste — qui vient naufrager tout — : de presque tout peintre, l'indigence à penser étalée avec fatuité naïve.

Un châle ! on voit à cette exposition des intérieurs hollandais, par Ferdinand Luigini, une fillette assise entre autres (indication pour ceux qui visitèrent), et c'est très bien parce que la juxtaposition des étoffes qui vêtent, ceignent, emmitouflent, encapuchonnent : vert, jaune, mauve, caressent tel que de la tapisserie, ou mieux, tel qu'une soie brochée favorablement émoussée par le temps.

(1) Galerie Hessèle.
(2) Galerie des Artistes modernes, rue Caumartin, 19.

De Pierre Bracquemond, des grands, grands portraits, aux tons qui réussissent — c'est vrai pourtant! — à crier, en demeurant blafards; une danseuse au mollet rembourré de mastic, à même un paysage de gelée de groseille et d'angélique; cela procure à l'œil la même sensation qu'à la bouche une pâtisserie trop compacte, qui colle aux dents. Mais ce qui agace le plus : délimitées par un dessin prématurément enhardi, ces silhouettes se campent avec un air sûr de soi, et qui vient d'Anquetin (sa truculente effigie de l'acteur Janvier) sans posséder rien des mérites qui chez Anquetin justifient cela, le nécessitent...

Les aquarelles de Camille Bourget, c'est comme sa peinture, cela fréquente Gustave Moreau et Fantin-Latour, peut-être Henry de Groux; seulement des indications individuelles admettent à supposer que cela fréquentera plus tard Camille Bourget tout seul.

L'intérêt de l'exposition reste d'assortir les eaux-fortes de Charles Huard (de qui l'accoutumance de la matière noire semble contraindre les pastels) à celles d'Eugène Béjot (lequel poche encore — ici rapprochées, — ou monégasques ou parisiennes, de belles études d'ensoleillements), à celles de George Gascoyne (de Gascoyne aussi, des peintures : « Automne » efface puissamment ses sœurs)... Mérites divers d'artistes également « consacrés » : les différencier et confronter, besogne épineuse et longue, un peu de commissaire-priseur et de protocolaire, inutile, puisque chacun peut voir (on ne saurait s'enhardir qu'à recommander cela) et que d'ailleurs chaque voyant la doit pour son compte reprendre, et pour laquelle enfin nous manquent et l'espace et le désir.

Félicien Fagus

LA STÉRÉO-REVUE (1)

Le journal à voir au lieu du journal à lire, ne voilà-t-il pas une heureuse innovation?

Recevoir la *Stéréo-Revue*, c'est recevoir deux fois par mois une bande pelliculaire de photographies qui, placée dans un stéréoscope spécial, fera défiler devant vos yeux les actualités intéressantes de chaque quinzaine.

L'actualité à domicile! — pour la joie des gens qu'un déplacement affole et que la promiscuité de la rue effraie.

B.

(1) 36, rue de Provence, Paris.

Notes dramatiques

Ambigu-Comique : **Moineau Franc**, pièce en cinq actes et huit tableaux de MM. Gugenheim et Le Faure. — *Comédie-Française :* **Diane de Lys**, pièce en cinq actes d'Alexandre Dumas fils. — *Gymnase* : **Un Complot**, comédie en trois actes de MM. Bisson et Gascogne. — *Théâtre-Antoine :* **L'Empreinte**, pièce en trois actes de M. Abel Hermant.

En cette troisième République où il n'y a guère moins de privilégiés qu'aux défuntes époques monarchiques, Mlle Georgette Loyer exerce un monopole. Tantôt fille, tantôt garçon, cette charmante artiste amphibie a seule le droit sur les planches de l'Ambigu de promener ses talents lyriques et ses vertus juvéniles à travers les rues de la grand'ville ; grâce à elle, les innocents cessent d'être persécutés et les méchants connaissent la consternation. Elle a été généralement volée à ses bons parents avant le lever du rideau à moins qu'elle ne le soit au prologue ; et, ô prodige, elle les recouvre généralement sur le coup (ah ! que de théâtre !) de onze heures quarante-cinq. Quand, petite fille, elle tourne une manivelle et chante la Valse des Cerises, le drame s'intitule à bon droit : *la Joueuse d'Orgue*. Quand, petit garçon, elle débite du Bruand et fait le boniment dans les guinguettes de la banlieue, la pièce a toutes raisons de s'appeler : *Moineau-Franc*. Comme il n'y a guère lieu de craindre que Mlle Georgette Loyer grandisse désormais, nous sommes assurés — et l'assurance nous est fort agréable — de la revoir longtemps encore camelotant, viellant et nasillant, au bénéfice de la vertu persécutée et au dam du vice triomphant.

Non, *Moineau Franc* n'est pas un drame original ; mais c'est certainement une dramaturgie habilement machinée et point ennuyeuse. Il est regrettable que tous les coquins soient pris dans le civil et que les seuls honnêtes gens portent uniformes militaires et soutanes ecclésiastiques. Peut-être n'y a-t-il là qu'un hasard, mais il n'est guère favorable à l'élément laïque. Les foules qui sont simplistes seront volontiers persuadées que les grandes vertus ne fleurissent plus que dans l'armée et le clergé ; en quoi il est présumable qu'elles erreront.

Ah ! que l'on tue facilement dans les mélodrames ! que les coffres-forts s'y forcent aisément ! que les testaments s'y falsifient de façon cavalière ! Les auteurs ne laissent pas languir l'intérêt et mènent gaillardement les choses. Les escarpes du poulailler auraient raison de se plaindre d'avoir été abusés, qui, sur la foi des dramaturges de l'Ambigu, n'auraient pas hésité à risquer semblables aventures ! Nous les prévenons charitablement : l'ouvrage est autrement mal commode en réalité et plus fréquemment dérangé ; les planches dissimulent trop la planche : il ne faut pas s'y fier.

Ce bon gros mélo bien secouant est joué de façon fort satisfaisante d'abord par la susdite Mlle Georgette Loyer, qui est un très sympathique Julot, et par Mme Delphine Renot, dont le talent sûr prend chaque jour une autorité plus grande ; puis par l'excellent Léon Noël, d'une bonhomie très émouvante dans le rôle de l'abbé Gérard, et Castillan qui, lui aussi, détient un monopole : celui des escarpes licenciés ès lettres ou ès sciences, issus des Facultés ou des Ecoles nationales et qui, dans des situations bourgeoises, *travaillent* en toute liberté selon les procédés les plus perfectionnés. Castillan est très remarquable dans ces rôles désormais aussi conventionnels que ceux des souteneurs hautement casquettés. Bon début de M. Pollet dans le rôle de Castel. A mentionner enfin MM. Charlier, Liézer et Hémery.

Le Théâtre-Français, qui était comme un musée de l'art dramatique, une des richesses de Paris, un lieu de pèlerinage pour les étrangers, une tradition, quelque chose de vénérable et d'un peu solennel, a disparu ! c'est un véritable désastre. La dernière œuvre à laquelle nous avions été convoqués était cette reprise de *Diane de Lys*, qui avait admirablement réussi et qui allait peut-être faire connaître à la vieille maison, peu favorisée ces temps derniers, des jours plus heureux.

La Comédie-Française avait-elle bien fait de reprendre *Diane de Lys*, une des premières œuvres de Dumas fils ? Sans nul doute et pour les raisons que voici :

D'abord ç'avait été un prétexte à nous ravir les yeux des modes d'autrefois, qui étaient exquises. Mmes Bartet, Du Minil, Moreno y étaient costumées de sorte délicieuse ; et MM. Albert Lambert, Baillet et Delaunay y apparaissaient plus séduisants que jamais.

A un autre point de vue, il n'est pas douteux que *Diane de Lys* est une pièce autrement intéressante, dramatique, voire émouvante que *la Princesse de Bagdad* ou même la terrible *Femme de Claude*. La théorie philosophique n'y a pas encore fait son apparition méduséenne sous les traits d'un fastidieux Thouvenin ou d'un exécrable De Ryons. Le seul Desgenais de l'affaire est le brave Taupin, dont l'âme après tout n'est pas si noire qu'elle en a la triste réputation ; et comme il est discrètement épisodique, nous sommes et heureusement restons dans l'action, du mouchage à l'extinction des chandelles.

D'autre part cette histoire romanesque a un intérêt documentaire de premier ordre ; nous y saisissons sur le vif la transition du théâtre romantique au théâtre philosophico-légal, le passage de l'esthétique de Dumas le père à celle de Dumas le fils. Il y a de l'*Antony* dans Paul Aubry ; l'artiste, homme fatal, amant inévitable, selon les formules byroniennes, y fait encore des siennes ; mais déjà le mari, le mari de la princesse Georges, le mari selon le cœur de Dumas, s'y manifeste d'une façon fort significative. Les droits du mari y sont défendus pour

la première fois avec cette assurance, pour ainsi dire métaphysique, en la valeur de l'institution matrimoniale, qui est au fond de tout, la philosophie sociale de Dumas. Et il est amusant de remarquer qu'il y consacra pendant vingt ans tout un régime d'œuvres dramatiques, cependant qu'Augier travaillait à la détruire avec des pièces telles que *Madame Caverlet.*

En outre, si des parties de *Diane de Lys* sont vieillottes, démodées et font nécessairement sourire, la conduite de l'action est fortement menée et la pièce qui n'émeut plus guère ne laisse pas que d'intéresser. Et cela, parce qu'elle contient en substance tout le drame contemporain, l'éternel et tant ressassé conflit du mari, de la femme et de l'amant, dénoué avec la belle violence chère à l'auteur de *Tue-la*, qui d'ailleurs avait une façon assez singulière de comprendre et de respecter les droits des individus. Tout le théâtre ibsénien est venu depuis remettre à leur vraie place ces constructions scéniques assez adroitement charpentées, mais dont la philosophie médiocre, paradoxale et conventionnelle a perdu toute valeur dès l'instant qu'elle a cessé de surprendre. Aujourd'hui la seule surprise que nous lui devons, c'est qu'elle ait tant ému les contemporains et que les étonnantes *préfaces* aient à ce point excité les polémistes du temps.

La pièce de Dumas avait été bien montée et bien jouée. On ne la verra pas et nous n'en avons parlé que pour mémoire. C'est la dernière œuvre qui aura été représentée dans l'ancienne maison de Molière et cela lui confère comme une dignité mélancolique.

Mais c'est aussi la dernière pièce où aura paru cette délicieuse pauvre petite Jane Henriot et cela, nous ne pourrons jamais nous le rappeler sans une émotion infinie. Elle était le charme même, toute de grâce jeune et délicate! Elle n'avait que des amis; elle allait avoir des admirateurs. Son talent encore ingénu, mais plein des plus belles promesses, justifiait toutes les espérances. Pauvre petite Jane que nous aimions tous de si bonne, de si profonde amitié!

Du *Complot* de MM. Bisson et Gascogne, devenu *Un Complot*, après diverses péripéties au cours desquelles la pièce perdit son quatrième acte à la bataille, nous ne dirons pas grand'chose, attendant les auteurs, qui sont gens de ressource, à d'éclatantes revanches, car l'un et l'autre ont connu les honneurs de la trois centième, l'un avec *le Contrôleur des Wagons-Lits*, l'autre avec *le Sursis*, un des plus amusants vaudevilles de ces dernières années. *Un Complot* est aujourd'hui une joliette comédie, pleine de scènes charmantes, mais dont l'intérêt est un peu mince ; car il s'agit simplement de confondre le volage Ludovic Bouquerel et d'installer sa jalouse compagne dans l'hôtel acheté par l'infidèle pour conquérir les bonnes grâces théâtrales de Mlle Hubertine Vaugeois. Primitivement il s'agissait de bien autre chose, du Complot, du vrai, du seul; un acte se passait au fort Vibrannes et la satire y faisait des siennes. La censure a passé par là; c'est évidemment dommage et nous y avons perdu. Mais, à

notre sens, les auteurs, en restant dans le ton de la comédie, auraient trouvé auprès d'un public encore trop passionné des résistances que seule une franche incursion dans le domaine bouffe eût pu vaincre. La politique est décidément périlleuse au théâtre lorsqu'elle n'ose pas les violences volontaires du *Ressort* ou les fantaisies excessives de *la Grande Duchesse*. La pièce, indécise et flottante, malgré de fort spirituelles trouvailles a déconcerté ; elle n'a d'ailleurs été que bien jouée (ce n'est pas assez) par Yahne et Dubosc, moins brillants qu'à l'ordinaire ; Frédal s'est taillé un petit succès dans le rôle amusant de de Faverolles et la direction s'est fait applaudir pour le goût et le sens artistique dont témoigne le ravissant décor du troisième acte.

De toutes les œuvres dramatiques de M. Abel Hermant, celle certainement que nous préférons est cette *Empreinte*, dont la première représentation vient d'être donnée au Théâtre-Antoine et qui n'aura pas le succès de *la Carrière* ou des *Transatlantiques*. Ce n'est pas une pièce heureuse ; elle a même d'assez graves défauts. Le principal, à notre sens, car nous admettons provisoirement la thèse choisie par l'auteur, est d'être une œuvre toute de discussion, dans laquelle les personnages se répondent par tirades d'une écriture gênante à force d'être soignée. Ils débattent avec une véhémence presque toujours verbale, et les positions qu'ils prennent les uns vis-à-vis des autres, ils les défendent avec des arguments et parfois des arguties d'avocats et de théologiens qui ne laissent pas d'être souvent irritantes. Leurs préoccupations sont exceptionnelles ; leurs idées des idées d'un autre temps ou d'une caste particulière, si restreinte qu'il y a presque du défi dans l'effort pour nous y intéresser. En un mot *l'Empreinte* manque d'humanité et se meut dans l'abstraction. Pour ces raisons et d'autres secondaires, telles que des maladresses proprement de métier, un insouci constant de justifier certaines entrées de personnages, etc., il est peu probable qu'elle soit jamais pleinement acceptée du grand public et qu'à défaut de l'émouvoir, elle arrive même à l'intéresser vivement.

Mais d'autre part elle fait grand honneur à Abel Hermant pour son intransigeance même et la téméraire tranquillité avec laquelle elle pose, développe et résout le problème choisi. L'auteur ne fait aucune concession au public, dont il semble ignorer la présence ; il ne cherche ni à l'aguicher par des sous-entendus ni à le ménager par des réticences. Il va droit devant lui, quels que soient les obstacles qui se dressent et, s'il ne les renverse pas tous, du moins a-t-il le courage de les attaquer tous de front. C'est la première fois que nous voyons M. Hermant faire montre d'un courage de cet ordre qui consiste à ne reculer devant aucune des conséquences de sa pensée et à l'accepter toute, à en prendre la responsabilité totale ; et cela est très bien, sinon très beau, et nous sommes heureux de le proclamer. Nous voici loin des pièces à clef, des anecdotes boulevardières transpor-

tées à la scène, des petites aventures mondaines transformées en drames à succès. Ici l'intérêt tout intellectuel et psychologique n'emprunte rien qu'au sujet, qui est austère, grave, très élevé et à qui nous ne reprochons maintenant que de reposer sur une thèse contestable.

D'accord avec la religion qui n'admet pas la possibilité du divorce parce qu'elle ne considère pas comme pouvant être rompu, à un moment donné et pour quelque raison que ce soit, le *lien* créé entre deux êtres par le mariage, M. Abel Hermant croit qu'une jeune fille qui est devenue *la femme* d'un homme reste *sa* femme, quoi qu'elle fasse, car elle a reçu de lui une *empreinte* ineffaçable que ne pourront faire disparaître aucune aventure, aucun mariage, même aucun amour nouveaux ! La prise de possession est définitive ; rien ne pourra prévaloir contre ce fait : la femme ne s'appartient plus.

Cette thèse paradoxale semble vraiment toute théorique et pour la présenter dans toute sa franchise, nous dirions presque, dans tout son cynisme, M. Hermant choisit un cas extrême, puisque Marceline a épousé Jacques contre son gré, qu'elle ne l'a jamais aimé, qu'elle a vécu sans joie près de lui et que depuis six ans elle subit impatiemment sa présence. Bien plus, elle aime ailleurs. Et cependant, telle est la vertu pour ainsi dire mystique du mariage, telle est la force quasi sacrée de *l'empreinte* qu'à peine libre de Jacques et mariée à l'homme qu'elle a *choisi*, Marceline sent qu'elle appartient toujours et à jamais à son premier mari, qui à vrai dire est son *seul* mari ; l'autre ne pouvait être et, malgré les cérémonies sociales, n'a été qu'un amant : il n'y a pas d'union possible entre eux, mais seulement liaison adultère, louche et nécessairement passagère !

Telle est la position presque théologique adoptée par M. Hermant. Elle étonne et trouve le spectateur rebelle. Car si l'on peut admettre que toute femme conserve de l'homme qui le premier l'a possédée un souvenir particulièrement troublant, il est faux qu'elle lui appartienne désormais et que cette *emprise* soit irrémédiable... A moins... à moins qu'elle ne l'ait adoré et que le premier amant ou le premier mari ne porte éternellement en elle le visage même du premier amour. Mais M. Hermant n'a pas voulu que Marceline ait été jamais liée de cœur à Jacques ; aussi nous paraît-il au moins étrange qu'après *six ans* de vie commune manquée et vraiment douloureuse elle ne *sente* plus de vie commune possible avec aucun autre homme que lui !

Ces réflexions expliquent le désarroi du public qu'un pareil sujet en tout cas ne pouvait séduire. Mais tous ceux qui aiment d'une œuvre dramatique recevoir une autre impression qu'une secousse nerveuse et garder un autre souvenir que celui d'un divertissement, verront *l'Empreinte*, qui en outre est très remarquablement interprétée par Mlle Mellot qui a beaucoup prêté à l'auteur en donnant au personnage de Marceline une vie, une ardeur, une passion admirables — et aussi certaines expressions de souffrance inoubliables — et M. Du-

mény, simple et d'une très grande autorité dans le rôle difficile de Jacques. Mme Henriot jouait celui de Madame Surgères avec son talent et son entrain coutumiers; la voici cruellement arrêtée par le deuil le plus douloureux qui la pouvait frapper et l'a frappée en plein cœur. Nous n'essaierons pas de la consoler; nous la savons inconsolable. Qu'elle sache aussi combien est profond et comme il sera durable, le chagrin de tous ceux qui ont connu Jane et, de la connaître, tout de suite l'avaient aimée! Il n'est aucune de nos camarades dont la perte nous pouvait laisser à tous, avec de plus profonds souvenirs, de plus longs et de plus douloureux regrets.

ROMAIN COOLUS

P. S. — Pour ne pas être obligé d'écourter ce que j'ai à dire de *Poil de Carotte*, qui a triomphalement réussi au Théâtre-Antoine, je demande à mes lecteurs la permission de n'en parler que la prochaine fois.

Musique

EUPHROSINE ET CORADIN

En remettant à la scène le premier ouvrage d'importance de celui que l'on a appelé « le David de la musique dramatique », ouvrage délaissé depuis longtemps et complètement ignoré de notre génération qui se pique de connaître tant de choses, le Lyrique de la Renaissance a fait œuvre excellente et méritoire.

Après nous avoir donné un Gluck, et quel Gluck ! la direction de ce vaillant théâtre, qui n'épargne ni son temps ni sa peine, a jugé que peut-être il était bon de songer à Méhul. C'est là une noble pensée. Car Méhul est le premier de nos compositeurs français. Et, vraiment, on ne sait pas assez ce qu'il fut en le passé de l'âge et ce qu'il est en réalité. Assurément, mieux eût valu exécuter *Joseph* qu'*Euphrosine et Coradin*, le chef-d'œuvre absolu que l'œuvre de début. Mais *Joseph* se joue à l'Opéra-Comique, voire à l'Opéra, et, pour lutter avec ces scènes fastueuses et millionnaires, le Lyrique est bien pauvre. Et puis, un Lyrique n'a pas pour principal objet de monter les chefs-d'œuvre faisant partie du répertoire de nos grands subventionnés. Outre les partitions nouvelles à mettre en lumière il se doit à lui-même, il doit au public, de rechercher les œuvres injustement dédaignées et de les faire sortir de l'ombre poussièreuse des cartons.

Euphrosine et Coradin n'est pas une de ces œuvres de maîtrise suprême. Mais c'est une partition curieuse toujours, souvent délicieuse, où Méhul en modifiant et élevant le style de l'opéra-comique dans le sens de l'expression se conforme à la loi établie et promulguée par Gluck, où le sentiment s'allie à la sincérité de l'accent et la force dramatique à la vérité.

Tout le premier acte est ravissant. On s'y heurte parfois à des souvenirs de Mozart et de Gluck, mais, en dépit du despotisme exercé par ces deux génies sur certaines parties et, notamment, sur l'air du médecin et sur le quatuor « mes chères sœurs », la personnalité de Mehul s'affirme dans la coupe et la couleur mélodique et surtout dans la façon de manier l'orchestre. Le duo « Gardez-vous de la jalousie », est célèbre. Quant à l'air du ténor, au troisième acte, il est digne de figurer auprès de l'air classique de *Joseph*.

Le livret est enfantin, c'est convenu. Il contient des naïvetés auxquelles le rire ne résiste pas. Je voudrais bien savoir comment les parisiens du vingt-unième siècle accueilleront les enfantillages et les naïvetés des livrets qui font nos délices actuellement ? Il n'importe. La musique de Méhul mérite d'être entendue, et le premier ouvrage de valeur du glorieux auteur de *Joseph* ne peut laisser personne indifférent.

André Corneau

Les Livres

LES MILLE NUITS ET UNE NUIT

Le Livre des Mille Nuits et une Nuit, traduction littérale et complète du texte arabe par le Dr J. C. Mardrus, tome IV (Éditions de *La revue blanche*).

On peut aimer ou ne comprendre point la Bible, aimer ou ne comprendre point les *Mille Nuits et une Nuit*, mais, s'il vous plaît, je partagerai la foule des pensants en deux classes, à cause de deux formes inconciliables d'esprit : ceux qui devant ces deux livres s'émeuvent; ceux devant qui ces livres restent et resteront fermés. — Faut-il les plaindre? non; sans doute qu'ils ont d'autres joies. Mais avec eux je ne saurais bien m'entendre; ce qui les intéresse surtout, ne m'intéresse pas beaucoup, et, réciproquement, quand ils m'écoutent c'est qu'ils se trompent; je commence un malentendu.

Par la grâce de quelles conjonctures heureuses, le Dr Mardrus, à la fois oriental et roumi, arabisant d'enfance et sûr lettré français, se trouve-t-il, avec les droits d'unique héritier légitime, naître pour nous montrer cette littérature admirable; moi naître juste à temps pour l'écouter et pour le lire... c'est ce dont je ne me lasse point de nous féliciter tous les deux.

Dans les *Mille Nuits et une Nuit*, comme dans la Bible, un monde, un peuple entier s'expose et se révèle : le récit n'a plus rien de personnellement littéraire, et seules les parties lyriques sont pour nous dire qu'un homme était là, qui chantait. Le récit est de la voix même du peuple; c'est *son* livre, et c'est tous ses livres, sa littérature, sa Somme : il n'a produit rien d'autre que cela. — Que m'importe dès lors que le conte ici parfois traîne, qu'une souplesse manque à ce contour, que parfois tel sanglot soit trop bref, que tel rire paraisse un peu rauque; il ne s'agit plus de la Grèce et de sa souriante eurythmie, de Rome et de sévérité latine; c'est une autre race qui parle; il faut la prendre telle, ou ne pas l'écouter du tout; on lit ce livre comme on voyage; partons-nous, que ce soit sans bagages; il faut n'emporter rien, oublier tout; ici comme à Baghdad l'habit européen fait tache; si l'on ne peut d'abord s'y vêtir l'esprit à l'arabe, alors faut-il oser y entrer nu.

J'eus la chance d'entrer nu dans ce livre : je veux dire que c'est, avec la Bible, presque le premier livre que j'aie lu. Contes charmants! Je racontais ailleurs l'enchantement de ma première enfance... Pourtant qu'en connaissais-je? que ce qu'une première traduction, apprêtée à l'excès, réformée, voulait bien m'en laisser connaître. Heureusement! car cette traduction de Galland devait donc laisser à celle de Mardrus sa fleur, toute son authentique saveur et comme sa virginité. Je

retrouve à la lire aujourd'hui une surprise aussi parfaite et tout mon enfantin plaisir.

D'abord j'entrai nu dans ce livre : à présent je m'y vêts à l'arabe. J'oublie passé, futur, lois, religion, morale, et littérature, et contrainte : j'emplis de moi la minute présente, et, comme je fais en voyage, j'ai soin surtout de ne pas me faire remarquer, — pour ne plus trop me remarquer moi-même. Au bout de peu de temps je m'aperçois que c'est sans peine ; je n'ai pour ressembler à tout, ici, qu'à me laisser aller à moi-même, jusqu'à redevenir *naturel*. Non point que je me découvre des goûts très particulièrement arabes, mais bien parce que les us de chacun sont ici très généralement et naturellement humains. Ici, — non plus comme en la Bible, — aucune menace divine n'y contrefait l'homme à plaisir. Ici l'instinct seul, charmant ou vil, propose ce qu'Allah favorise ou non. — Un seul récit, dans ces quatre volumes, un court récit de quatre pages, qui semble de tradition différente et comme une importation, donne un exemple d'abstinence : Un berger très pieux, dans une Thébaïde, est tenté. Allah, pour l'éprouver, permet que le visite une riante adolescente « qui pouvait bien passer aussi pour un adolescent ». La grotte en est du coup parfumée, et le berger sent « sa vieille chair frissonner », mais résiste ; l'adolescente insiste ; le berger résiste toujours, puis enfin se retourne « entièrement du côté du mur », c'est-à-dire, je pense, de Dieu, — de sorte que l'adolescente presque à bout de charmes s'écrie « O saint berger ! bois le lait de tes brebis et habille-toi de leur laine, et prie ton Seigneur dans la solitude et dans la paix de ton cœur ! » — puis disparaît. Et le vieux sultan Schahriar, que cette morale imprévue déconcerte, s'écrie, un instant attristé : « En vérité, Schahrazade, l'exemple du berger me donne à réfléchir ! Et je ne sais s'il ne vaudrait pas mieux pour moi me retirer aussi dans une grotte... » Heureusement que bien vite il ajoute : « Mais je veux d'abord entendre la suite de l'Histoire des Animaux et des Oiseaux ! » — de sorte que le cours un instant troublé du récit continue et que Schahriar, à la nuit suivante, peut dire : « O Schahrazade, tes paroles ne font que me confirmer dans le retour vers des pensers moins farouches. » — Schahriar, sultan luxurieux, que vous avez raison d'écouter plus longtemps les histoires ! quel mauvais saint vous eussiez fait !

Aussi bien les « paroles des animaux et des oiseaux » sont charmantes. — « Mais que peuvent bien dire les animaux et les oiseaux ? questionnait d'abord Schahriar : dans quelle langue parlent-ils ? — En prose et en vers, dans le pur arabe, » répond Schahrazade aussitôt. Et quand les animaux ont parlé : « Que leurs propos sont admirables ! ne peut se retenir de crier Schahriar, — et que ces animaux sont bien doués ! » — Pourtant le paon et la paonne, l'oie, le chameau, le cheval, l'âne ont parlé si *naturellement* que l'on ne peut imaginer pour eux d'autres paroles, et que ces seyantes paroles on ne peut les prêter qu'à eux.

Entre tous leurs propos, ceux de l'âne sont remarquables. Il conte

ce qu'a fait de lui l'homme; il se plaint. « Sache, en effet, dit-il au jeune lion, — sache que je lui sers de monture! » puis il décrit au lion chaque pièce de son pauvre harnachement. « Et c'est alors, ajoute-t-il, que lui me monte, et que, pour me faire aller plus vite que je ne peux, il me pique le cou et le derrière avec un aiguillon. Et si, fourbu, je fais mine d'aller moins vite, il me lance d'effroyables malédictions et des jurons qui me font frissonner, tout âne que je suis, car devant tout le monde il m'appelle : « E.....! f... de p.....! f... d'e.....! le c.. de t. s...! coureur de femmes!! » — M. Mardrus écrit les mots en toutes lettres. On le lui reprocha. C'est absurde. — On lui dit (ce fut spécieux) que ces mots, si gros dans notre langue polie, n'ont plus là-bas même valeur; qu'ils sont d'usage si courant que personne ne s'en étonne (et le peu que je sais d'arabe me permit de les reconnaître en effet sur les lèvres de petits et de purs enfants); qu'il s'agit pour le traducteur de trouver des équivalents; qu'il fallait traduire par exemple : f... de p..... par : « bouffi! » et : le c.. de t. s..., par : « chameau! » C'est absurde! Car l'âne alors se serait-il scandalisé? Tant pis pour eux si les critiques sont des ânes.

D'après eux il aurait fallu, sous prétexte qu'un vocable « courait », enlever à la langue arabe toute sa spéciale saveur. Il est certain que chaque langue est farcie de métaphores si « courantes » qu'on n'en peut rattraper le premier sens; l'image sous le mot se recule, s'éteint enfin complètement; le costume élégant et rare devient habit de chaque jour. C'est pourquoi bien des phrases ici, qui nous paraissent de goût puissant ou de grâce plaisante, ne sont plus que banales formules là-bas. — Si Mardrus, comme on s'en est plaint, redonne à chaque locution sa complète valeur, son prestige, faut-il l'en blâmer? Certes pas! S'il traduisait l'œuvre d'un homme, il pourrait avoir tort parfois, et lui prêter, ainsi faisant, trop d'intentions et de sens; — mais ici l'œuvre est anonyme; encore un coup c'est un peuple qui parle; salangue il l'a lui seul formée; en redonnant à chaque mot sa valeur complète et native, le Dr Mardrus à la fois nous permet d'entrer mieux dans la pensée même du peuple, dans sa pensée *en formation*, — et fait œuvre de bon écrivain.

« A un monde faire connaître un autre monde », telle est sa légitime prétention. C'est là ce qu'il promet et que nous désirons. Par des *équivalents*, fussent-ils très exacts, qu'eût-il montré de tout cela? Il eût traduit, comme faisait Galland : un plat de grains de grenade, aux amandes décortiquées, et parfumé au musc, par son *équivalant* français : tarte à la frangipane; — de même pour les sentiments. Tout au plus eussions-nous pu juger, lisant ces contes en une telle adaptation, de leur « mérite d'invention » et de leur « valeur littéraire »: précisément ils n'en ont point; ce n'est pas par là qu'ils importent.

Et voilà comment et pourquoi le Dr Mardrus, d'un texte arabe parfois de langue très banale et lâchée, nous donne une version sans cesse merveilleuse.

J'aurais à dire, de ce dernier volume et des trois autres, des choses en grand nombre encore, — mais douze volumes doivent suivre et je voudrais me réserver, craignant trop d'avoir à louer plus que je ne saurai de louanges.

André Gide

LES ROMANS

Rachilde : **La Jongleuse** (Mercure de France).

Nul — ou nulle — n'aura poussé plus loin que Mme Rachilde l'horreur du réalisme et le dédain de la réalité. Elle ne connaît point ou veut dès qu'elle écrit méconnaître la vie. Jamais elle n'y sut ou n'y voulut trouver même un point de départ, un prétexte, une excuse à la bizarrerie de sa course imaginative. Tandis qu'un Paul Adam déformera, transformera sa vision extérieure, qu'un Edgar Poe en déduira tout un enchaînement de rêves, au mépris de ses yeux et de sa logique Mme Rachilde construira « a priori » un monde paradoxal sans rapport avec l'autre, composé non seulement d'éléments irréels, mais suivant une loi d'équilibre inconnue. Ses personnages ne penseront ni sentiront comme des hommes ; le lien de leurs idées échappera souvent à notre étonnement, comme ces fils de la Vierge que quitte un reflet de soleil ; leurs désirs nous surprendront — et la façon de les satisfaire davantage. Ils ne seront point des « exceptions », mais des « inventions ». Rien n'est plus loin de la pathologie. Aussi bien ne nomma-t-elle point une de ses dernières œuvres, non *les Contre-Nature* (si tant est que...), mais *les Hors-Nature* ? détail très significatif. La maladie n'existe qu'auprès de la santé. Eliante la Jongleuse diffère trop de toute femme pour paraître saine ou malade. Mais qui songe à se le demander ? Nul appesantissement, nulle lourdeur, Mme Rachilde conte, décrit, et met en scène, dans cette atmosphère artificielle, faits, décors et héros, avec autant d'aisance, d'agrément et de vie, que s'il s'agissait d'une aventure banale déroulée au plein air quotidiennement respiré. Sa *Jongleuse* ne nous touche pas, elle nous inquiète, et donc nous intéresse également : une sensualité toute cérébrale la fait voisine des ordinaires héroïnes de Paul Adam, et si elle n'éveille pas en nous l'horreur funèbre du vieux gardien de *la Tour d'Amour*, son charme incompréhensible est cependant appréciable.

Nonce Casanova : **Le Baiser** (Ollendorff).

M. Nonce Casanova vaut mieux que certains de ses titres. Trop de gens l'ont dû juger là-dessus. Sous la commune désignation de *la Face de l'Etre* (ô modestie de *la Comédie Humaine* !) il a publié notamment deux livres : *les Adultères Vierges* et *le Poète et la Violée*. Il n'en fallait pas plus pour qu'il fût classé parmi les « intellectuels du sexe », les « mystiques de la chair », les « mages » — même avant d'avoir été lu. On se demanda même si le nom de l'au-

teur — d'érotisme papal — n'était pas un très volontaire pseudonyme, et, suffisamment renseigné par la couverture, on passa. On eut tort. Et je souhaite que le nouveau roman de M. Nonce Casanova, de titre moins brutal, sinon moins... amoureux, se laisse ouvrir, feuilleter, lire. La surprise sera grande pour beaucoup. Ils s'étonneront d'une fougue, d'une abondance, d'un « lyrisme », non sans scories, non sans folies, mais en somme beaucoup plus robuste et plus sain qu'ils ne le pouvaient supposer. Il y a là je ne sais quelle âpre sensualité qui n'est point toujours de la maladie et d'où le cerveau souvent se retire. Il y a là, ce qui est plus, presque de l'humanité et de la plus haute — dans la belle, ardente et grave figure de Si Hellel, le vieux kabyle, qui vit dans le souvenir d'un *baiser*. Aussi bien, à sortir de notre civilisation moderne, M. Nonce Casanova ne peut que devenir plus humain. La pensée trop généralisatrice s'accommode mal de nos précisions : nos psychologies la déroutent. Dans une atmosphère plus « prophétique » elle donnera toute sa mesure, un jour. Mais, dès maintenant, il nous faut compter avec elle.

André Lichtenberger : **La Mort de Corinthe** (Plon).

Pour écrire *Salammbô* Flaubert était à l'aise. La précision ni l'abondance des documents ne le gênaient. Grâce à quoi il créa. M. André Lichtenberger entreprend de dire aujourd'hui *la Mort de Corinthe*. Il cite Diodote de Syracuse, et semble, sur cette moins obscure époque, fort renseigné. Et voilà bien pourquoi il n'a rien su créer. Le roman historique meurt, ou est mort déjà, d'érudition. A parler franc, je préfère l'histoire, l'histoire même modeste, sans considérations à la Montesquieu, l'histoire qui se contente de grouper ce qu'elle recueillit de telle ou telle source sûre. Le romancier risque trop souvent de ne parer de ces vrais et précieux détails que la plus plus fausse et la plus banale des fables. C'est malheureusement le cas ici. Tandis que la Grèce agonise, Dioclès aime Ioné. Et ceci fait tort à cela. Entre l'amour et l'archéologie l'auteur n'a su choisir, si bien qu'il a sacrifié l'un et l'autre. Travail honorable, consciencieux, ennuyeux, glacé, qui fait regretter certain *Petit Trott*, où M. André Lichtenberger s'était révélé psychologue fin, observateur ému. Qu'il quitte ces vaines rhétoriques pour nous donner encore un peu de vie, même enfantine.

Camille Pert : **Mariage rêvé** (Simonis Empis).

Un roman bien mené, où tout est attendu, prévu, connu, avant même qu'on ouvre le livre. On lit sur la couverture, en épigraphe : « Nous nous aimions, nous nous sommes mariés, en un élan pareil de confiance, de tendresse, et voici que nous sommes demeurés étrangers. » C'est regrettable. Mais nos psychologues, même féminins, en sont-ils encore à étudier l'incompréhension dans le mariage, et tout notre fonctionnement moral se borne-t-il à ce genre de rapports sen-

timentaux, intra ou extra conjugaux? Renouvellera, sauvera le roman psychologique, seul celui qui osera sortir de l'ornière, et montrer une bonne fois un être moral sentant et pensant, — sans amour.

HENRI GHÉON

MÉMENTO BIBLIOGRAPHIQUE

ROMANS ET NOUVELLES. — Louis Avennier : *Une Faute ;* Genève, G. Février, et Paris, Nilsson, 3 fr. 50. — Maurice Léon : *Le Livre du Petit Gendelettre* (Préface de Paul Adam) ; Ollendorff, 3 fr. 50. — René Bazin : *Croquis de France et d'Orient ;* Calmann-Lévy, 3 fr. 50. — Louis de Robert : *Ninette* (illustrations de Dutriac) : Ollendorff, 2 fr. — Henry de Fleurigny : *La Fêlure ;* Ollendorff, 3 fr. 50. — Hugues Rebell : *L'Espionne Impériale* (illustrations de A. Boyé) ; Borel, 3 fr. 50. — Th. Bentzon : *Femmes d'Amérique ;* Colin, 3 fr. 50. — Jean Blaize : *Similia ;* Colin, 3 fr. 50. — Henri de Régnier : *La Double Maîtresse ;* Mercure de France, 3 fr. 50. — Camille Pert : *Mariage rêvé ;* Simonis Empis, 3 fr. 50. — Rudyard Kipling : *La Lumière qui s'éteint...* (traduit de l'anglais par Mme Charles Laurent) *;* Ollendorff, 3 fr. 50. — P. Vigné d'Octon : *Martyrs lointains*, Flammarion, 3 fr. 50. — Georges Beaume : *Les Deux Rivales ;* Lethielleux, 2 fr. 50. — Félix Henry Michel : *La Jalousie des Yeux* (illustrations de David Dellepiane et Emile Winckler); Marseille, Revue Phocéenne, 2 fr. 50. — Pierre Louys : *Les Chansons de Bilitis*, roman lyrique (nouvelle édition, illustrée par Notor); Fasquelle, 3 fr. 50. — Edouard Rod : *Au milieu du Chemin ;* Fasquelle, 3 fr. 50.

POÈMES. — Albert Fleury : *Confidences ;* Mercure de France, 2 fr. — Charles Sansrefus : *Visions et Chimères*, préface d'Armand Silvestre ; Société libre d'Édition des Gens de Lettres, 2 fr. — Henri de Régnier : *Les Médailles d'argile ;* Mercure de France, 3 fr. 50. — Francis Vielé-Griffin : *Wieland le Forgeron ;* Mercure de France, 3 fr. 50. — Armand Silvestre : *Les Fleurs d'Hiver ;* Fasquelle, 3 fr. 50. — André Rivoire : *Le Songe de l'Amour ;* Lemerre, 3 fr.

THÉATRE. — Lucien Wahl : *Le Suicide* ; Librairie du Théâtre du Peuple, 0 fr. 60. — Henri de Saussine : *Marguerite et Margot ;* Ollendorff, 2 fr. — Paul Milliet : *Martin et Martine ;* Ollendorff, 1 fr. — Emile Verhaeren : *Le Cloître* (ornements par Théo Van Rysselberghe); Bruxelles, Deman, 6 fr. — Paul Hyacinthe Loyson : *L'Evangile du Sang ;* Stock. — Alfred Jarry : *Ubu Enchaîné* précédé d'*Ubu Roi ;* Editions de la revue blanche, 3 fr. 50. — Henri Mazel : *Les Amants d'Arles ;* Mercure de France, 2 fr.

ETATS, SOCIÉTÉS, GOUVERNEMENTS. — Frantz Funck-Brentano : *Le Drame des Poisons ;* Hachette, 3 fr. 50. — Silex : *De la Sécurité ;* Philippeville, Aumaran et Parodi. — Baron Charles Mourre : *D'où vient la Décadence économique de la France ;* Plon, 3 fr. 50. — N. Colajanni : *Le Socialisme* (traduit par M. Tacchella ; préface de G. Sorel) ; Giard et Brière, 3 fr. 50. — P. Cattelain : *Mémoires inédits du Chef de la Sûreté sous la Commune ;* Juven, 3 fr. 50. — M. Dugard : *De l'Éducation moderne des jeunes filles ;* Colin, 1 fr. — Congrès général des Organisations socialistes françaises tenu à Paris du 3 au 8 décembre 1899 : *Compte-rendu sténographique officiel ;* Georges Bellais, 4 fr. — *L'Expansion coloniale* (Deuxième partie : *Asie et Océanie*) ; L.-Henry May, 1 fr. — *Biographie politique du XIXe siècle ;* L.-Henry May, 2 vol. à 1 fr. — *Les Français au Transvaal ;* Comité d'action de la Jeunesse française en faveur du Transvaal. — Nadar : *Quand j'étais Photographe ;* Flammarion, 3 fr. 50. — C. Bouglé : *Pour la Démocratie française* (avec une préface de Gabriel Séailles); Edouard Cornély, 1 fr. — André Lefèvre : *Contre-Poison ;* Société d'Editions, 3 fr. 50. — Paul Bert : *Le Cléricalisme* (préface d'A. Aulard); Colin, 3 fr. 50. — Georges Weill : *Histoire du parti républicain en France, de 1814 à 1870 ;* Alcan, 10 fr.

Sciences, Philosophie. — Dr W. Nicati : *La Philosophie naturelle*; Giard et Brière, 3 fr. 50. — Dr Th. Pascal : *La Théosophie en quelques chapitres ;* Paris, Publications théosophiques, 0 fr. 50. — Max Stirner : *L'Unique et sa Propriété*, traduction et préface de Henri Lasvignes; Editions de La revue blanche, 7 fr. — Dr Elisée Ribard : *La Tuberculose est curable* (préface du Dr Maurice Letulle); Carré et Naud, 2 fr. — Abbé Georges Bertrin : *La Sincérité religieuse des Chateaubriand ;* Lecoffre, 3 fr. 50. — Georges Dary : *A travers l'Electricité (Qu'est-ce que l'électricité, l'Electricité atmosphérique, Télégraphie, Téléphonie, Eclairage, Traction, Galvanoplastie, Navigation, Phonographie, Horlogerie, Médecine et Chirurgie, Applications diverses, l'Electricité à l'Exposition de 1900);* Nony. — *Pages choisies des Savants modernes*, extraites de leurs œuvres par A. Rebière (ornée de portraits); Nony. — *Minéralogie ;* Encyclopédie populaire illustrée du XIXe siècle, L.-Henry May, 1 fr. — Ch. Renouvier et L. Prat : *La Nouvelle Monadologie ;* Colin, 12 fr. — Emile Faguet : *Politiques et Moralités* (3e série); Société française d'imprimerie et de librairie, 3 fr. 50. — Dassy de Lignières : *Prostitution et Contagion vénérienne;* Imprimerie Barthe. — Ch. Ferré : *L'Instinct sexuel, Evolution et Dissolution ;* Alcan, 4 fr.

Critique. — J.-J. Weiss : *Molière*, préface par le prince Georges Stirbey; Calmann Lévy, 3 fr. 50. — Maurice Kufferath : *Musiciens et Philosophes (Tolstoï, Schopenhauer, Nietzsche, Richard Wagner) ;* Alcan. — F. Gache : *La Rhétorique du Peuple ou la Lettre, la Conversation et le Discours public*, introduction par Antoine Benoist; Alais, A. Veyrière, 0 fr. 60. — J.-P. Durand (de Gros) : *Nouvelles recherches sur l'Esthétique et la Morale ;* Alcan, 5 fr. — Auguste Theret : *Littérature du Berry* (*Poésie, les XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles) ;* Francis Laur, 10 fr. — Henri van de Velde : *Du Paysan en peinture ;* Bruxelles, l'Avenir Social. — Ch. Renouvier : *Victor Hugo le philosophe ;* Colin, 3 fr. 50. — Firmin Maillard : *Le Salon de la Vieille Dame à la Tête de bois;* J.-Olivier Affolter, 10 fr.

Répertoires. — D. Jordell : *Répertoire bibliographique des principales revues françaises pour l'année 1898 ;* Per Lamm.

Littératures étrangères. — Justinus Menura (Dr Paul Leverkuhn) : *Fahle Blaetter;* Dresden u. Leipzig, E. Pierson. — Gabriele d'Annunzio : *Il Fuoco;* Milano, fratelli Treves, 5 fr.

Nouveaux périodiques. — *Die Insel;* Berlin und Leipzig, Schuster und Lœffler; Jahresabonnement : 50 Mark. — *Cahiers de la Quinzaine*, par Charles Péguy; 19, rue des Fossés-Saint-Jacques, Paris; 8 fr. par an. — *L'Art Moderne* (3e série); 15, rue Saint-Remy, Bordeaux; le numéro 0 fr. 40. — *La Vie;* rédacteur en chef : Ernest Gaubert; 11, rue Lemercier, Paris; le numéro : 0 fr. 50. — *La revue des indépendants*, bi-mensuelle; 59, rue des Mathurins, Paris; le numéro : 0 fr. 30.

Revue Financière

Fonds d'Etat. — L'attitude du marché depuis le commencement de l'année, semble indiquer que notre 3 o/o obéit à un mouvement de hausse préparé et mené avec persistance.

On prétend que le gouvernement, d'accord en cela avec les établissements de Crédit, désire que la rente soit, à l'ouverture de l'Exposition, en harmonie avec cette grande manifestation de la vitalité de notre pays. Les Trésoriers-Généraux et les Caisses d'Epargne achètent, et ses achats ininterrompus pourraient bien amener avant le mois de juin le cours de 105 fr.

Valeurs de Transport. — Le marché des chemins de fer suit le mouvement de nos Rentes. La discussion du projet de Rachat est renvoyée à une époque indéterminée ; elle n'aura certainement pas lieu avant la fin de l'année.

Les *Obligations des grandes Compagnies* sont, à peu près toutes en légère hausse, cependant leur taux de capitalisation dépasse encore 3 o/o, ce qui équivaut à dire qu'il est plus avantageux de les acheter que d'acheter de la rente.

Un mouvement de hausse s'est produit également sur les titres des *Chemins de fer Espagnols* et plus particulièrement sur ceux du *Nord de l'Espagne*. On pense qu'un accord semble près d'intervenir entre cette Cie et le Comité de ses obligataires.

Valeurs Industrielles — Ce groupe a été l'objet d'une réaction assez importante motivée par la baisse de certaines valeurs russes et notamment de l'*Oural-Volga* qui, au point de vue financier, est dans une fâcheuse posture. Cette société métallurgique se trouvant dans l'impossibilité d'augmenter son capital par une nouvelle émission de titres, a résolu de créer une société filiale à qui elle concèdera une partie des avantages il y a. — qu'elle devait réserver à ses propres actionnaires. Mais ce n'est pas la création d'une nouvelle société qui rendra la situation meilleure. L'*Oural-Volga* est une entreprise qui supporte à la fois le lourd poids des fautes commises par ceux qui ont été chargés de sa partie financière, et la concurrence énorme que se font en Russie les sociétés métallurgiques. On ne doit pas oublier que le Gouvernement Russe est à peu près le seul client de ces entreprises et qu'il profite de cette circonstance pour leur acheter du matériel bien souvent au dessous du prix de revient.

La *Compagnie des Wagons-Lits* a tenté, ces jours derniers, de placer 16.000 de ses actions. Elle n'y a pas réussi et ne pouvait raisonnablement pas réussir, car elle les offrait au public au prix de 760 fr., alors que le lendemain de cette mise en vente, les mêmes titres étaient cotés en Bourse à 750 fr. et ne trouvaient pas acheteurs à ce prix.

La Compagnie Générale de Constructions (anciens Etablissements de Saint-Denis) a également essayé, par l'intermédiaire d'une maison de coulisse de la rue Vivienne, de placer un stock de ses actions : son insuccès n'a eu d'égal que celui de la *Compagnie des Wagons-lits*.

Valeurs diverses. — On a admis la semaine dernière aux négociations du marché les actions de la société des *Sultanats* du *Haut-Oubanghi* au prix de 720 fr , c'est-à-dire avec une majoration de 220 fr.

Cette société a au Congo une concession de 14 millions d'hectares. Pour déterminer les capitaux à entrer dans les Sultanats, on invoque le succès des sociétés belges sans trop se préoccuper de savoir si les problèmes à résoudre sont identiques, si les conditions d'exploitations sont les mêmes, si l'exemple de ces sociétés peut être suivi sur les points principaux.

La *Société des Sultanats* annonce, dans ses notices, qu'elle n'aura probablement jamais besoin d'appeler la totalité de son capital de 9 millions. Or, comme ce capital est manifestement insuffisant pour exploiter une concession aussi considérable, il en faut en conclure que les *Sultanats* se borneront à faire, dans l'intérieur de leur domaine, ce que les négociants font sur la cote, c'est-à-dire le commerce et non de la colonisation.

Quoi qu'il en soit, rien ne justifie la majoration de 220 fr. dont on a grevé les actions, et cette majoration laisse penser que les fondateurs de la société des Sultanats ont plutôt en vue des opérations de Bourse que l'utilisation des territoires qui leur ont été concédés.

On a admis aux négociations sur le marché en banque les actions d'une société dite *l'Omnium Franco-Belge*. Cette société a acquis au prix de cent mille francs l'une, trente-cinq actions des mines de Malines dont on connaît le prodigieux succès, puisque les titres émis à 500 fr. valent aujourd'hui cent mille francs.

L'Omnium Franco-Belge affirme dans ses prospectus que les souscripteurs de ses titres seront en réalité propriétaires d'une part des actions de Malines qui forment actuellement l'actif social, et qu'ils en toucheront les dividendes. Cela est vrai aujourd'hui, mais cela peut ne plus l'être demain.

Si l'*Omnium franco-belge* vend ses actions Malines, et rien ne l'en empêche, ses souscripteurs auront alors un titre qui vaudra ce que vaudront les entreprises dans lesquelles le dit Omnium placera à nouveau son capital social. Le public verra sans doute l'équivoque qu'on cherche à créer et s'abstiendra de souscrire,

On annonce plusieurs opérations financières comme devant être réalisées prochainement. Un emprunt Malgache, l'augmentation du capital de deux grands établissements de Crédit : le Crédit Lyonnais et le Comptoir d'Escompte ; et la conversion de certaines obligations du Crédit Foncier.

Le gérant : Paul Lagrue.

Arcis-sur-Aube. — Imp. L. Frémont

L'Article 7

L'article 7 est oublié; mais il fut célèbre. En 1880, Paris suivit avec une anxiété passionnée les accidents de la lutte ardente qu'il souleva. Voté par la Chambre, il échoua au Sénat, le 9 mars, après un long débat, violent et douteux. J'ai guetté dans la rue, une heure durant, le journal du soir qui devait apporter le vote, et je me rappelle encore, devant les éventaires des marchandes, l'attente des groupes fiévreux... Bien peu de nous, j'imagine, ont retenu l'esprit ou les termes de ce texte jadis fameux; mais à ces mots « l'article 7 » une force reste encore attachée. Ferry lui dut, pendant cinq ans, le crédit confiant des uns, la reconnaissance des autres. Et, par exemple, mon mépris pour Jules Simon, aujourd'hui réfléchi et solide, date pourtant de ce soir-là... Je retracerai brièvement cette histoire déjà trouble.

L'article 7 faisait partie d'un projet de loi relatif à la liberté de l'enseignement supérieur, présenté à la Chambre, au nom de M. Jules Grévy, président de la République française, par M. Jules Ferry, ministre de l'instruction publique, dans la séance du 15 mars 1879.

Il était rédigé de la manière suivante :

« Nul n'est admis a participer a l'enseignement public ou libre, ni a diriger un établissement d'enseignement de quelque ordre que ce soit, s'il appartient a une congrégation religieuse non autorisée (1). »

On comprend malaisément pourquoi ce texte avait été inséré dans un projet de loi relatif à l'enseignement supérieur. Il s'appliquait, en effet, de par ses termes mêmes, à tous les ordres d'enseignement quels qu'ils fussent; et, en réalité, il visait et ne pouvait viser que l'enseignement secondaire. « La récente statistique *de l'enseignement secondaire*, disait M. Jules Ferry dans son exposé des motifs, a pu décrire les grandeurs croissantes de la plus célèbre et de la plus prohibée des congrégations non reconnues, de la Société de Jésus... » Ajoutons que l'enseignement supérieur ecclésiastique cessait de devenir dangereux et que les puissantes congrégations qui pratiquent l'enseignement primaire sont autorisées. Avec l'article 7, comme avec le récent projet de M. Leygues, c'est donc bien la question de l'enseignement secondaire qui se posait devant le Parlement.

Dans ce projet de loi, fort intéressant cependant puisqu'il retirait

(1) Le texte en fut modifié par la Commission de la Chambre qui adopta définitivement la rédaction suivante, équivalente mais améliorée : « Nul n'est admis à diriger un établissement public ou privé, de quelque ordre que ce soit, ni à y donner l'enseignement, s'il appartient à une congrégation religieuse non autorisée. »

aux Facultés libres le privilège de la collation des grades, le Parlement et l'opinion ne retinrent bientôt que l'article 7. Les deux tiers de l'exposé des motifs lui étaient consacrés : « C'est un des plus importants articles de la loi nouvelle. Nous ne voulons en atténuer ni le caractère ni la portée. C'est de propos délibéré que le gouvernement, au moment où il cherche à reconstituer le patrimoine de l'État dans les choses de l'enseignement, vous propose de reconnaître et d'appliquer un des principes les plus anciens et les plus constants de notre droit public. » Dans les travaux de la commission nommée par la Chambre, et que M. Paul Bert présidait, dans le rapport déposé en son nom par M. Spuller, — rapport docte, solide, éloquent, qui forme la matière d'un bon volume et constitue un répertoire inépuisable de faits bien choisis et de citations caractéristiques, — le même souci prévalut. On vit dans l'article 7 la loi tout entière. Le pays, où les passions politiques étaient encore vives, s'ouvrit largement au débat. Une campagne de banquets et de réunions publiques commença. Il n'y avait pas deux ans qu'avait été proféré le mot célèbre : « Le cléricalisme, voilà l'ennemi ».

Les débats à la Chambre durèrent du 16 juin au 9 juillet et remplirent seize séances. Le premier orateur entendu dans la discussion générale fut M. Paul de Cassagnac, contre qui l'on dut naturellement prononcer, au bout de quelques phrases, la censure habituelle. M. Ferdinand Boyer soutint, après lui, la thèse cléricale, dans un discours médiocre et plat. Le 21 juin, M. Paul Bert, président de la commission, et que l'opinion considérait comme l'inspirateur même de la loi, prononça une harangue excellente et considérable. Puis se succédèrent à la tribune MM. Gaslonde, adversaire, et Émile Deschanel, partisan de la loi, MM. de Mackau et Spuller, MM Étienne Lamy et Jules Ferry. J'omets MM. Janvier de la Motte, de la Bassetière, de La Rochefoucauld, et même M. Bourgeois qui porta cependant à la tribune un curieux souvenir, la péroraison du discours d'Hugo dans la discussion de la loi Falloux (1). La clôture fut prononcée le 29 juin par la Chambre qui passa à la discussion des articles. Mais de nombreux contre-projets, des amendements multiples étaient déposés. Et sur l'article 7 s'ouvrit une nouvelle discussion générale qui tint cinq séances entières. On entendit à nouveau MM. Jules Ferry et Paul Bert; on entendit MM. Bardoux, Ribot, Keller, Léon Renault, et Louis Blanc (car Louis Blanc, en 1879, vivait encore; — cela m'étonne toujours). L'article 7 fut voté le 9 juillet par 333 voix contre 164.

Le système des adversaires de la loi, MM. Gaslonde, Léon Renault, Keller, Lamy, fut tel : M. Ferry, disaient-ils, veut interdire l'enseignement aux membres des congrégations non autorisées, et il prétend,

(1) Voici quelques passages de ce singulier discours : « L'enseignement religieux est, selon moi, plus nécessaire aujourd'hui que jamais pour éviter *les convulsions sociales*... Je désire améliorer le sort matériel de ceux qui souffrent ; mais je n'oublie pas que la première de ces améliorations, c'est de leur donner l'espérance. »

en cela, ne rien innover, mais suivre au contraire une vieille maxime du droit public? Mais par quels textes légaux s'exprime donc cette maxime si respectable? — Est-ce par les lois qui proscrivent, en France, d'une manière générale et péremptoire, les congrégations religieuses? Mais ces textes (lois de 1790 et 1792, décret de messidor an XII), en admettant qu'ils aient une telle portée, sont périmés, sans valeur, ou frappés d'une abrogation implicite par des textes ultérieurs; seraient-il en vigueur, que la violation des règles qu'ils posent ne serait susceptible d'aucune sanction, soit administrative, soit pénale. Les congrégations religieuses ont donc, en France, une existence légale: mais elles pourraient subsister, en tout état de cause, comme congrégations enseignantes, puisque la loi de 1850, la loi Falloux a établi la liberté de l'enseignement. L'article 7 ne touche donc pas seulement à un état de fait, mais à un état de droit. Il viole la liberté de l'enseignement. Il renverse tout le droit public, et pourquoi?... pour accomplir une œuvre de persécution, pour limiter le droit du père de famille, pour blesser tous les sentiments chrétiens... etc., etc.

Mais la défense fut vigoureuse. Je renverrai notamment au discours de M. Ferry, les 26-27 juin, aux trois discours de M. Paul Bert le 21 juin, le 6 et le 7 juillet. Rien n'est changé, disaient-ils, au droit intermédiaire en ce qui concerne les congrégations religieuses. La chaîne des lois reste entière. Les lois de 1790 et de 1792 sont vivantes comme le décret de messidor. Les sanctions n'y manquent pas; elles sont doubles. La haute police peut dissoudre la congrégation rebelle et le tribunal, armé des articles 291 et 292 du Code pénal, peut la dissoudre et la condamner. C'est le droit public ancien et moderne. En France, sauf autorisation de la loi, la congrégation est proscrite.

Donc une congrégation non autorisée est, en regard de la loi, inexistante. Elle est sans droit. Quel principe violons-nous, demandaient MM. Bert et Ferry, en lui refusant le droit d'enseigner? Vous soutenez que nous violons le principe de la liberté d'enseignement, le principe posé en 1850, par vos amis, pour votre usage. A travers l'histoire, vous ne vous étiez pas montré si chauds défenseurs de cette liberté. Vous avez été ennemis du monopole tant que vous n'en étiez pas les maîtres. Vous n'avez demandé la liberté que le jour où vous avez cru pouvoir substituer votre monopole de fait à l'ancien monopole légal de l'Université. Mais peu importe; quoi que vaille votre principe, il n'est pas violé par notre loi. « La loi qui vous est soumise, disait M. Paul Bert, n'est pas une loi de doctrine; elle ne touche pas au principe de la liberté d'enseignement; elle le proclame; seulement elle règle dans des conditions nouvelles, elle crée, si vous voulez, une incapacité nouvelle pour une classe de citoyens. » Et encore : « Qu'y a-t-il donc de nouveau dans cet article 7? il est l'addition aux conditions exigées d'une condition nouvelle, c'est la création d'un nouvel ordre d'indignité particulière qui pèsera sur une catégorie de citoyens. » Ainsi le principe de la liberté n'était pas atteint; une nouvelle incapacité était établie.

Or, cette incapacité était amplement justifiée : d'abord, en droit, parce que les membres des congrégations non autorisées, en persistant à demeurer associés sans se pourvoir de l'autorisation légale, vivaient et ne pouvaient pas ignorer qu'ils vivaient dans un état de rébellion « permanente et imprescriptible »; ensuite, en fait, parce que, dans leurs établissements secondaires, et notamment dans les établissements jésuites, s'enseignaient une histoire avariée, une morale déprimante.... Et M. Jules Ferry citait à la tribune M. de Barthélemy, le P. Courval et le P. Gazeau. M. Paul Bert, exhibait le P. Gury, successeur imprévu et savoureux de l'Escobar ou du Sanchez des Provinciales, et les Méditations sur la vie et les mystères de Notre-Seigneur Jésus-Christ selon la méthode de saint Ignace... Nous ferions aujourd'hui quelques additions à ce chapitre.

L'attitude du ministère et de la commission se précisa encore lors du débat sur l'amendement de M. Madier de Montjau, lequel, complétant l'article 7, prétendait étendre l'interdiction aux membres des congrégations même autorisées et du clergé séculier : Soyez logiques avec vous-mêmes, disait M. Madier de Montjau. Il y eut autrefois un clergé gallican; il n'y en a plus. L'esprit ultramontain est victorieux; le jésuitisme a envahi tout le clergé catholique. Pourquoi dès lors votre distinction? — M. Paul Bert répondit d'abord par des distinctions contestables, et M. Jules Ferry par des faits qui n'étaient point topiques. Mais M. Ferry dit ensuite : Je ne veux point quitter le terrain dont je suis sûr. L'article 7 repose sur les plus solides fondements du droit public, tandis que votre amendement innove et risque. Les congrégations non autorisées sont hors la loi, n'ont point de droit. Les soumettre désormais à la loi, ce n'est point là une persécution. Mais le clergé séculier a son concordat, les ordres autorisés ont leur charte que nous ne pouvons briser sans danger. *L'article 7 est une mesure modérée, mais juridiquement inattaquable.*

La majorité approuvait cette conduite, et l'amendement Madier de Montjau fut repoussé. La Chambre avait écarté précédemment l'amendement de Roys, soutenu par M. Etienne Lamy, qui subtilement, et par une manœuvre un peu trop vulgarisée depuis lors, renvoyait le problème à une loi générale sur les associations. On avait écarté enfin la dangereuse manœuvre des centres, le contre-projet Bardoux, qui, comme la loi Falloux, couvrait les congrégations non autorisées de sa complicité silencieuse, mais, reconnaissant le danger que faisaient courir à la République certaines doctrines et certains maîtres, précisait — sans d'ailleurs les étendre — les pouvoirs d'inspection de l'Université. C'était « la liberté tempérée par l'inspection, tempérée par la surveillance! » On serait surpris que M. Alexandre Ribot n'eût point soutenu le contre-projet Bardoux, et M. Alexandre Ribot, en effet, parla fort longtemps et fort bien.

Le 9 juillet, avant le scrutin, dont le résultat, d'ailleurs, ne pouvait

faire de doute. M. Louis Blanc vint lire, au nom de l'Extrême-Gauche, une courte, mais excellente déclaration.

La discussion à la Chambre avait été courtoise et calme, parce qu'on en prévoyait clairement l'issue. Adversaires ou défenseurs de la loi, tous avaient cité des faits ou discuté des textes sans recourir aux grandes phrases et aux mots périlleux. Le débat avait été historitique et juridique plutôt que politique. Au Sénat, le ton changea, parce que l'issue était incertaine. On savait que la majorité serait faible et disputée, mais l'on ne pouvait prévoir quelle serait la majorité. La tranquillité qui naît des votes prévus et des situations connues abandonna donc les orateurs. D'ailleurs, pendant les vacances parlementaires, le parti clérical s'était désespérément agité. On avait appris que la commission du Sénat était, en majorité, hostile à l'article 7. Elle avait désigné pour rapporteur un homme éminent et considérable, orateur fameux et fort capable de faire partager au Sénat ses appréhensions, M. Jules Simon en personne. Tout un vaste mouvement s'organisa, épiscopal et populaire. Des pétitions portant 1.800.000 signatures furent expédiées au Sénat (1). La lutte y fut passionnée.

M. Jules Simon avait été, en 1848, rapporteur de l'article 9 de la Constitution, lequel débute ainsi : « L'enseignement est libre. » La liberté de l'enseignement étant devenue ainsi son bien propre il ne s'était pas gravement choqué de la loi Falloux qui appliquait comme on sait cette liberté, mais il ne pouvait tolérer la loi Ferry qui paraissait la restreindre. Il semble pourtant qu'en réalité M. Jules Simon, rapporteur de l'article 9 de la Constitution de 1848, n'était nullement, à cette époque, un partisan de la liberté de l'enseignement. Je crois qu'il était encore resté fidèle au monopole universitaire. C'est une mauvaise fortune de croire ainsi au monopole quand il faut croire à la liberté, et à la liberté quand elle est plus dangereuse que le monopole. Mais M. Jules Simon se drapait néanmoins dans les souvenirs de la seconde République, et disait : Que d'autres changent. Je suis partisan, comme toujours, de la liberté d'enseignement... Elle n'était point menacée. Il s'agissait de dire à quinze cents rebelles : En vous insurgeant contre la loi, vous perdez le bénéfice de la loi. Mais M. Jules Simon se trouvait à un fâcheux détour de sa vie publique. Président du conseil au 16 mai 1877, il avait été l'occasion du coup d'Etat, mais n'en avait point profité. Le mouvement démocratique avait bientôt dépassé ses idées et sa personne. Ce n'était point pour lui un spectacle nouveau, car il avait connu les temps héroïques, et les préjugés n'altéraient point sa clairvoyance finaude. Mais ce mouvement l'inquiétait, en ce qu'il prétendait se passer de lui. N'ayant plus

(1) Sur la façon dont ces 1.800.000 signatures avaient été recueillies, voir le rapport de M. Jules Simon lui-même, peu suspect de partialité pour l'article 7. (*J. O.* du 21 février 1880).

le goût ni l'âge de devenir radical, il prétendait donc ramener la République à des voies plus modérées. Il se rappelait la conjonction des centres et prévoyait le ralliement. Il déposa, le 8 décembre, un rapport discret, lucide, courtois, — partial et adroit réquisitoire dissimulé sous le vieux vocabulaire libéral.

La discussion générale s'ouvrit le 23 février et dura jusqu'au 27. Un M. Dufournel parla faiblement, un M. Foucher de Careil, qui avait été comte et clérical, qui ne l'était plus, et qui devait, je crois, le redevenir, défendit la loi en termes médiocres. MM. Chesnelong et de Parieu traitèrent négligemment la question juridique. MM. Ronjat et Bertauld (alors procureur général à la Cour de cassation) leur répondirent avec éclat. Mais le sophisme avait fait son chemin. C'est à la liberté d'enseignement que les adversaires de la loi attachaient leur éloquence inlassable. « Il s'agit de savoir, demandait M. Jules Simon, si oui ou non la liberté de l'enseignement est une des plus précieuses et des plus indispensables libertés que la République est obligée de donner et de garantir... » En vain M. Ronjat objectait-il que cette liberté n'est point générale, que la loi peut bien en exclure certains congréganistes quand elle en exclut les fonctionnaires, les officiers, les mineurs, les étrangers, ceux qui n'ont point de diplôme, — et Mgr Dupanloup n'en avait pas. « La liberté d'enseignement, disait à son tour M. Bertauld, implique-t-elle la liberté des congrégations religieuses. Les dispense-t-elle de faire vérifier leurs statuts par les pouvoirs publics, par le Parlement ? » M. Jules Simon répondait : Tarte à la crème ! la liberté d'enseignement.

Cependant le ton du débat s'élevait, devenait plus audacieux ou plus âpre. On découvrait l'aspect politique et social de la question. M. Chesnelong, dans sa large éloquence périodique, exposait que les congrégations sont partie intégrante de l'Eglise, qu'on ne peut concevoir l'Eglise en dehors d'elles : et, après de sinueuses définitions et des distinctions un peu gauches, finissait, dans un beau mouvement d'orateur, par dessiner une large vision du monde chrétien et de la liberté théocratique. En un discours bref et incisif plein de nerf et d'esprit, M. Eugène Pelletan reprenait, par petites phrases sèches, l'histoire des Jésuites. Il montrait tous les réactionnaires réunis voulant imposer à la République un enseignement que leurs propres gouvernements n'avaient pas voulu tolérer. Abandonnant le problème de droit pour la question politique, il demandait « si la France humiliée et repentante, ferait amende de la Révolution Française auprès d'Ignace de Loyola. » M. de Voisins-Lavernière, ami de M. Jules Simon, déclarait que la loi blesserait la conscience modérée et ne profiterait qu'aux Jacobins. Enfin M. Jules Simon lui-même, après avoir rappelé les souvenirs du *Globe*, de Damiron et de M. Thiers, et chanté lyriquement les droits du père de famille, dévoilait dans sa péroraison ses rancunes et son dessein. « Croyez-vous que vous trouverez des recrues pour cet édifice que vous voulez faire [la République]... si cet édifice devient jamais semblable à une prison ? Rendez-le habitable, et, passez-moi

le mot, rendez cette habitation aimable, et alors tout le monde demandera à y entrer... » C'est un langage que nous connaissons.

Mais c'est après le passage à la discussion des articles, quand vint le tour de l'article 7 (le 4 mars), alors qu'on se sentit tout près du résultat, et du vote quel qu'il dût être, que l'opinion publique s'enfièvra et que l'Assemblée devint houleuse. MM. Foucher de Careil et Clément avaient d'abord parlé sans grand éclat ; M. Buffet avait réédité, mais avec un accent d'âcreté plus personnel, l'ensemble de la thèse catholique ; M. Bérenger, après avoir amplement répondu à la démonstration juridique de M. Bertauld — lequel répliqua d'ailleurs fort bien —, avait demandé, dans une émouvante péroraison, qu'on n'imposât point aux conservateurs sincèrement ralliés à la République un sacrifice aussi dur, lorsque le vendredi 5 mars, M. Jules Ferry prit la parole. Le gouvernement, réservant tout son effort pour l'article 7, n'avait point pris part à la discussion générale. Le discours de M. Ferry, continuellement haché par les rumeurs, les interruptions et les applaudissements, dura plus d'une séance et demie. M. Ferry reprit d'abord, dans toute son ampleur, sa démonstration de jurisconsulte et d'historien, mais d'un ton agressif et impatient, s'attachant à mettre M. Jules Simon en contradiction avec ses opinions passées, affirmant d'un ton provocant qu'aux yeux du gouvernement, les dures lois prohibitives, celles qui permettent de dissoudre à main armée les congrégations, restaient valides et applicables. Puis il sembla changer soudain de sujet et de méthode. Il voulut montrer l'esprit de l'enseignement donné chez les Jésuites ; mais, abandonnant bientôt les livres de classe, les extraits du R. P. Gazeau ou du R. P. Loriquet, il s'en prit aux théoriciens ultramontains et à la philosophie théocratique. Il fut puissant, violent, maladroit peut-être — car tout dépendait de dix voix du Centre Gauche qu'il n'eût point fallu effaroucher. Il montra que la lutte restait engagée entre la Révolution et la Contre-Révolution comme aux époques historiques. Il cita un discours où le comte Albert de Mun, haranguant les comités catholiques, disait : « Nous sommes les soldats d'une idée. Cette idée c'est la Contre-Révolution faite au nom du *Syllabus*. » Et il termina au milieu de rauques grognements et de salves enthousiastes en affirmant qu'en effet la lutte était ouverte entre le *Syllabus* et la Révolution, et qu'ainsi le premier des devoirs, c'était « d'arracher aux contempteurs de la société moderne, de l'ordre moral et politique dans lequel nous vivons, l'âme de la jeunesse française ».

L'heure était fort avancée quand M. Ferry eut achevé ; ce fut M. Jules Simon qui lui succéda pour quelques instants à la tribune. — « Ce n'est plus l'article 7 que j'ai devant moi, dit-il au milieu des applaudissements répétés de la droite et du centre, c'est un système de gouvernement. » Ce système qu'il qualifia d'oppressif et de tyrannique, il le flétrit en quelques phrases, n'ayant pu « se dispenser de laisser sortir en quelque sorte de son âme les sentiments qu'y avait accumulés » la démonstration de M. Ferry ; mais le surlendemain

8 mars, fort interrompu (1) et fort applaudi lui-même, il discuta l'article 7. L'accent changea. Ce ne fut plus un réquisitoire violent et fortifié de preuves; ce fut une harangue habile, modérée, presque vide de faits et d'idées, mais dangereuse par l'à-propos malveillant et fin. M. Jules Simon ne répondit pas à M. Jules Ferry; il esquiva le raisonnement de M. Ronjat par une plaisanterie; il éluda en deux mots la démonstration de M. Bertauld qu'il ne parut pas avoir comprise. Il ne tenta pas de briser la chaîne des lois; il ne chercha pas à réfuter la thèse historique ou l'exposé doctrinal : tout au plus les taquina-t-il, çà et là, d'une chiquenaude : mais, au fond, son discours tint en une phrase, en une idée, qu'il développa avec une malice aigre, pressante, souriante et avec un long étalage de sa propre vertu républicaine. Il affirma trois heures durant que la loi blesserait la liberté, et qu'elle blesserait les catholiques. « Vous vous êtes attaqué à la liberté de conscience... Ce qu'ils veulent chasser, c'est l'idée chrétienne... Vous donnez un grief aux catholiques... » Et il descendit de la tribune au milieu des acclamations.

M. Ronjat répliqua vigoureusement, en quelques phrases. Mais le rejet paraissait certain. M. Jules Simon avait eu l'adresse de découvrir et d'embellir l'argument qui permettait à quelques centre-gauche rancuniers ou dévots de repousser le projet de loi. Il avait répété cet argument avec une abondance inlassable; il n'avait pas fait autre chose, et pourtant la partie semblait perdue. Le lendemain l'issue fut de nouveau douteuse après le discours du président du Conseil, M. de Freycinet. C'est peut-être le meilleur qu'ait prononcé ce parlementaire incomparable. Je viens de le parcourir à nouveau et je pousse le même cri qu'à ma première lecture : Comme M. de Freycinet est intelligent ! Il sut mêler avec un art incroyable l'insinuation et la pression, la modération et la menace. L'article 7, enflé par M. Ferry jusqu'aux dimensions d'un système politique, se rétrécit soudain, se fit flasque et modeste, s'anéantit. Il devint une mesure à laquelle on était contraint, mais qui n'avait pourtant rien de vexatoire ; dont on sentait bien tous les vices ; qu'on appliquerait à contre-cœur et avec une douceur charmante. Mais, en même temps, M. de Freycinet, pour ramener les voix hésitantes, montrait qu'après un an de débats passionnés le vote ou le rejet de l'article 7 serait considéré comme la

(1) Le parti républicain considérait M. Jules Simon comme un traître et un transfuge. Voici à ce sujet un incident de séance caractéristique, qui montrera en même temps le ton de la discussion.

M. Jules Simon. — Je ne connais pas... l'explication .. que pourra nous fournir l'honorable M Testelin qui m'interrompt.

M. Testelin. — Je ne vous interromps pas. Je retiens au contraire l'expression de mon mépris et de mon indignation.

M. Jules Simon. — M. Testelin, par un procédé qui n'avait jamais été employé dans une assemblée française, vient d'envoyer son mépris à un honnête homme et à un bon citoyen, etc., etc...

« Jugez de ce que vous faites en France, avait dit M. Jules Simon, par l'état où vous mettez le Sénat. »

victoire ou la défaite de la République. Il rappelait en termes précis que, si l'article 7 n'était pas voté, « le pouvoir exécutif, quel qu'il fût, serait mis en demeure d'appliquer des lois beaucoup plus dures que celle-là ». Il termina en disant : « Quels que soient les inconvénients que vous pouvez y trouver, c'est encore une mesure de prudence et de transaction. » A ce moment, une majorité de quelques voix parut probable. Mais M. Dufaure répondit au milieu de l'émotion générale.

En 1880, M. Dufaure, tout comme M. Louis Blanc, vivait encore. On comprendra mal l'impression définitive que fit sur le Sénat son long plaidoyer ; et si M. Dufaure fut vraiment un grand homme d'Etat, — ce qui est possible, car M. Ribot en est convaincu, — il est clair que sa gloire d'orateur n'a pas grande chance de durée. Son discours fut sans nouveauté et sans vigueur : les développements prévus s'y succèdent avec une facilité banale ; mais il fut sensé, copieux, habile. Adroitement il accusa la différence du langage de M. Ferry et de la déclaration de M. de Freycinet... Et puis, M. Dufaure était le guide et l'expression des quinze modérés qui allaient décider du sort de la loi. Je voterai contre, dit-il. C'était l'échec. Par 148 voix contre 129, l'article 7 fut rejeté. L'ensemble de la loi, amputé de l'article 7, était voté le 16 mars en seconde lecture.

Le lendemain, à la Chambre des Députés, M. Paul Devès interpellait le Ministère sur les mesures qu'il comptait prendre à l'égard des congrégations. Et par 324 voix contre 135, après avoir entendu de bons discours, et notamment celui de M. Renault-Morlière, la Chambre, « confiante dans le gouvernement et comptant sur sa fermeté pour appliquer les lois relatives aux congrégations non autorisées », passait à l'ordre du jour.

Le 29 mars paraissaient les deux fameux décrets visant notamment les lois de 1790 et de 1792 et le décret du 3 messidor an XII, dont l'un dissolvait, par mesure de haute police, « l'agrégation dite de Jésus », dont l'autre impartissait à l'ensemble des communautés non autorisées, sous menace des mêmes mesures, un délai de trois mois pour faire vérifier leurs statuts... M. Andrieux, préfet de police, ganté de gris, força la maison profès de la rue de Sèvres.

Ce n'est pas pour le vain plaisir de chercher au *Journal Officiel* des phrases démodées et des noms poudreux que j'ai retracé ce long débat : et pourtant j'ai toujours pensé qu'on ne lit pas assez l'*Officiel* qui est un recueil plein de fortes leçons et de souvenirs efficaces. Mais, en vérité, tout dans cette histoire : circonstances, personnages et arguments, — est redevenu d'une actualité singulière.

Il ne s'agissait pas alors, et il ne s'agit pas aujourd'hui, d'apporter une solution complète, satisfaisante au problème de l'enseignement secondaire, — lequel est avant tout un problème social, et, par suite, ne paraît susceptible, dans l'état présent des choses, que de lointaines approximations. Quand la notion sociale de l'enseignement aura été élucidée, quand le passage d'un ordre d'enseignement à

l'ordre supérieur constituera enfin une sélection, une première adaptation de l'unité sociale à sa tâche, alors que nous importeront les congrégations, autorisées ou proscrites ? qui contestera que l'enseignement doive rester aux mains de l'Etat ?... — Mais ceci suppose une révolution. Laissons-là ces considérations prématurées. Ce n'est pas ainsi que la question se pose pour nous.

Aujourd'hui, comme en 1880, d'inquiétantes statistiques, des faits notoires et répétés, ont révélé l'incessant progrès de l'enseignement secondaire congréganiste. L'imminence du danger a suggéré au Ministère un projet de loi de combat. On se propose un but limité, mais déterminé, une action politique momentanée, mais décisive. Dans la question ainsi posée, j'apporte, quant à moi, une conviction réfléchie : c'est que l'article 7 tranchait convenablement une question dont on ne ne nous propose aujourd'hui qu'une solution incomplète et maladroite ; c'est qu'une fois restreint à son objet propre, l'article 7 était un texte excellent, et, si un Sénat réactionnaire l'a fait échouer jadis, il faut aujourd'hui qu'on le vote ; c'est qu'il faut que M. Georges Leygues retire son projet de loi et le remplace purement et simplement par l'article 7 ; ou, si M. Leygues persistait dans sa pensée trop sommaire, — ou trop subtile, — qu'il se trouve un député pour opposer l'article 7, comme amical contre-projet, au texte du gouvernement.

On connaît le bref projet de M. Georges Leygues sur *le stage scolaire*. De certains candidats aux fonctions publiques, les études d'ordre secondaire ou supérieur sont, dès à présent, exigées. Le projet de loi leur impose le séjour des trois dernières années classiques dans un des établissements secondaires de l'Etat. De quoi s'agit-il ? En apparence, d'assurer un meilleur recrutement des fonctionnaires publics : en réalité de briser l'enseignement secondaire congréganiste.

Ce système n'est pas nouveau. Falk, ministre allemand, introduisit aux temps lointains du Kulturkampf, une mesure presque analogue. M. Henri Brisson, le premier en France, la recommanda dans un discours qui fut retentissant, le 25 juin 1879, à Versailles. Au cours de la discussion sur l'article 7, le 9 juillet 1879, M. Marcou, alors député de l'Aude, demanda, par voie d'amendement, que le séjour dans un établissement de l'Université depuis la classe de troisième jusqu'à la philosophie fût exigé des candidats au baccalauréat. L'amendement Marcou est plus large que le projet de Leygues, mais il s'inspire du même principe... Son auteur le déposa à la fin d'une séance agitée, vers six heures du soir : il demanda, afin de pouvoir développer son texte, que la discussion fût remise au lendemain. La Chambre, négligemment, refusa de remettre la discussion, et M. Marcou retira l'amendement qu'il n'avait pas pu défendre.

La Chambre de 1879 avait raison. Et aujourd'hui comme en 1880, la seule solution franche, logique, efficace, c'est de voter l'article 7.

Je dois le dire tout d'abord : un signe me préoccupe. La presse cléricale et conservatrice a mené contre la loi Leygues une campagne bien

modérée. En 1879, on entendit d'autres accents. Où sont les réunions publiques et les campagnes de presse et les pronunciamientos épiscopaux et les pétitionnements avec 1.800.000 signatures ? Nous sentons, par exemple, à des indices discrets mais certains, que, contre la loi sur les associations, l'Eglise prépare dès aujourd'hui quelque campagne de ce genre. Mais la loi Leygues fait, en vérité, trop peu de bruit. L'Eglise se tait. C'est qu'elle n'est point touchée. C'est que la loi est inefficace, ou maladroite. L'Eglise voit clair.

Certes, les arguments dont M. Aynard, — après M. Jules Simon, — a rempli son récent rapport sur la loi Leygues ne sont pas faits pour m'émouvoir. Je n'admets pas que la liberté d'enseignement en soit atteinte, et d'ailleurs je ne sais pas bien, dans l'état de la société, ce que peut être la liberté d'enseignement. Il est difficile de parler d'enseignement libre dans une société faussée pendant une douzaine de siècles par le monopole universitaire du clergé. Quand aucune force d'autorité ou d'oppression ne pèsera plus sur la pensée, quand le jeu des doctrines et des idées sera ramené à son équilibre naturel, alors nous pourrons parler de liberté. Mais entre nos adversaires et nous, toutes les forces héréditaires du passé ont créé une inégalité qui n'est pas encore effacée. Et, comme le disait Louis Blanc en 1879, « la liberté sans l'égalité n'est que l'hypocrisie de l'oppression. »

Mais enfin, puisque nous voyons surgir déjà, contre la chétive loi de M. Leygues, les grands mots et les grands principes qui ont accablé, il y a vingt ans, la loi Ferry, — puisque M. Aynard renouvelle les ironies de M. Jules Simon et que M. Ribot s'apprête à continuer l'éloquence de M. Dufaure, je le demande, ne vaut-il pas mieux aller jusqu'au bout ? Si nous voulons recommencer les mêmes luttes, que ce soit pour un résultat égal.

A quoi mènera la loi Leygues ? L'enseignement secondaire congréganiste, en France, *étant tout entier aux mains des congrégations non autorisées*, jésuites, dominicains, oratoriens, ou autres, l'article 7 anéantissait purement et simplement les collèges des réguliers. Il devenait même impossible à un dominicain ou à un jésuite de s'introduire, sans des dissimulations périlleuses, dans l'enseignement libre laïque. La loi Leygues ne supprime rien. Elle permet à tous les jeunes gens qui n'aspirent pas aux fonctions publiques de fréquenter librement Arcueil, la rue de Madrid ou les Postes. Quant aux autres, pendant leurs trois dernières années d'études, sans quitter l'école congréganiste, ils seront inscrits à l'externat des lycées ; un surveillant en soutane les conduira de l'école ecclésiastique à l'école universitaire. Les Pères augmenteront peut-être leurs prix, et encore ? ils ne fermeront pas leurs collèges. Nous lirons des statistiques menteuses où les lycées gagneront des élèves. Leurs collèges n'en auront point perdu.

On nous dit que le séjour de trois ans au lycée national laïcisera les jeunes élèves des bons Pères. On imagine pourtant quelle défense, quelle prévention ils apporteront à cette présence imposée. Et d'ail-

leurs, n'est-ce pas eux plutôt qui contamineront leurs nouveaux camarades? Ils auront pour eux le prestige des mains plus soignées, des vestons mieux coupés. Ils arriveront en classe avec de minces serviettes, et la canne à la main. Quelques-uns rayonneront de l'éclat de leurs particules, généralement discutables mais toujours impressionnantes. Toute la force des snobismes français agira pour eux. Voilà les nouveaux élèves qu'on veut imposer à nos lycées. J'aime mieux qu'ils restent chez eux.

L'article 7, qui édictait à l'égard d'un certain nombre de citoyens une incapacité radicale, n'accordait à l'Université aucun privilège. La loi Leygues, au contraire, est le premier pas dans la voie du monopole. Or, si je n'admets pas que la liberté d'enseignement soit une liberté de droit naturel, et intangible, je suis l'adversaire du monopole. Enlevons le droit d'enseigner aux jésuites, mais ne donnons pas le monopole de l'enseignement à l'Université. Nous savons trop ce que fut l'Université de Cousin, ce qu'était encore l'Université cléricale d'il y a quinze ans. Peut-être, si M. Méline triomphe, nous faudra-t-il nous-mêmes, demain, opposer des écoles libres aux lycées réactionnaires. Il ne faut pas toucher à ces armes-là.

L'article 7 se suffisait à lui-même. Contre les congrégations enseignantes, il était le commencement et la fin. Au contraire, l'échec pratique et inévitable de la loi Leygues mènera nécessairement à la même conséquence fâcheuse que le rejet de l'article 7, je veux dire la politique des décrets. Or, depuis M. Ferry jusqu'à M. Millerand, tout le monde aujourd'hui serait d'accord pour reconnaître que la politique des décrets fut une mauvaise politique. Il ne s'est plus trouvé de cabinet, bien que le droit soit resté le même, pour recommencer l'expédition fameuse de M. Andrieux. Je sais qu'une bonne loi sur les associations rendrait la position moins difficile en substituant à l'action gouvernementale, à l'action de la haute police, une action judiciaire. Une telle loi est nécessaire, et je souhaite qu'elle soit prochainement votée. Mais enfin, il restera toujours périlleux d'emprisonner, pour délit d'association, deux ou trois mille jésuites, dominicains et assomptionnistes. Pour moi, j'aime mieux enlever leurs élèves aux jésuites que de les mettre en prison, d'abord parce qu'il y a quelque chose de dangereux à appliquer de telles lois, parfaitement licites et normales, mais qui prennent vite un faux air de persécution systématique, et puis parce que je ne souhaite la prison à personne, pas même au Père Du Lac.

Ainsi l'article 7 eût atteint son but, tandis que la loi Leygues est impuissante. Et cependant la loi Leygues conduit à des conséquences redoutables que n'engageait pas l'article 7. Il y a mieux : le redoutable texte de M. Ferry est plus solide en droit, plus juridique : il soutiendrait plus aisément la discussion devant les Chambres que la vaine imagination de M. Leygues. Laissons-là, si l'on veut, le vain sophisme de la liberté d'enseignement. Mais déjà M. Aynard dirige contre la loi de stage de redoutables objections de droit public, tous

les Français naissant égaux devant la loi, tous étant également admissibles aux fonctions publiques. Je vois bien du verbiage dans ces objections ; j'y vois aussi une vérité. Au contraire, aucune objection de droit public ou privé ne peut être opposé à l'article 7, par cela même que, d'après la loi française, toute congrégation non autorisée est hors du droit. Elle n'a pas plus le droit d'enseigner qu'aucun autre ; elle est rebelle ; elle n'est point. Cette solution peut même être affirmée avec plus de certitude aujourd'hui qu'en 1880, et la discussion juridique qui tint une si grande place dans les débats que j'ai retracés serait, maintenant, fort oiseuse. La jurisprudence a prononcé, et ses arrêts sont formels. Le décret du 29 mars 1880 a dissous la Congrégation de Jésus, en vertu des pouvoirs de haute police conférés à l'Exécutif par le décret de messidor. Nous avons vu qu'il visait et appliquait les textes de 1790, de 1792, de 1817, de 1825. Or, son illégalité n'a pu être établie devant aucune juridiction. Il y a mieux, la Cour de Paris vient, il y a quelques semaines, confirmant le jugement du tribunal de la Seine, de dissoudre, en vertu des articles 291 et 292 du Code pénal, la Congrégation, non autorisée, des Assomptionnistes. La construction juridique de M. Ferry et de M. Bertauld est plus solide que jamais.

Tandis que la loi Leygues propose au Parlement un système nouveau pour lui, l'article 7 se prévaudrait de toute une histoire. C'est une grande force. Je ne veux pas retracer dans leur ensemble des faits trop connus. Je me bornerai à un exemple.

En 1815 comme en 1850, l'enseignement secondaire avait échappé au monopole strict de l'Université et était redevenu libre aux congréganistes. La liberté Frayssinous avait présagé la liberté Falloux. Les congrégations abusèrent de l'une comme elles abusent, depuis cinquante ans, de l'autre. Mais le Roi Très-Chrétien se montra moins patient que la République. En 1828 intervenaient les célèbres ordonnances *qui interdisaient l'enseignement à tous les membres des congrégations religieuses non autorisées.* Qu'est-ce autre chose que l'article 7 ?

L'ordonnance du 16 juin 1828 soumit au régime de l'Université les « écoles secondaires ecclésiastiques » dirigées par des personnes appartenant à une congrégation religieuse non autorisée. Pour être chargés de la direction ou de l'enseignement, soit dans un établissement de l'Université, soit dans une école ecclésiastique, les candidats, à l'avenir, devaient affirmer par écrit qu'ils n'appartenaient à aucune congrégation religieuse illégalement établie en France.

L'ordonnance du 16 juin 1828, rendue sous le Ministère Martignac, souleva d'acerbes polémiques, mais le Roi ne céda point. Chateaubriand, qui pourtant avait fait partie de la Congrégation, ne laissa pas d'approuver la mesure et, comme il était ambassadeur à Rome, il se chargea même de la faire approuver au pape Léon XII. Il rend compte de cette négociation, fort au long, dans les Mémoires d'Outre-

Tombe, et il y réussit sans doute, car le pape s'employa à la soumission de quelques prélats insurgés. S'il faut en croire Chateaubriand, la question des Ordonnances fut même la principale plate forme électorale du Conclave de 1828. Mais peu importe. L'essentiel est que sous la monarchie légitime, le Pape et le Roi aient trouvé naturelle cette même mesure que l'on viendrait aujourd'hui nous peindre comme un défi à la religion.

Je m'en tiendrai à ces faits patents et qui se complètent, par surcroît, d'un beau souvenir littéraire. Mais n'y a-t-il pas les débats de 1837 et de 1844 à la Chambre des Députés et à la Chambre des Pairs, les rapports fameux de Thiers et du duc de Broglie, les discours de Villemain et de Guizot.

Après ces exemples, j'espère ne plus étonner personne en rappelant que ce n'est pas même un ministère opportuniste qui a préparé et présenté l'article 7, mais un ministère *libéral*.

Le projet de loi sur la liberté de l'Enseignement supérieur a été déposé le 1er avril 1879. Le président du Conseil était alors M. Waddington dont le nom suffit, j'imagine. MM. Lepère, de Freycinet, Tirard, Cochery faisaient partie du cabinet. Mais MM. Léon Say et Le Royer y détenaient des portefeuilles importants.

Le cabinet Waddington fut remplacé le 29 décembre 1879 (c'est-à-dire entre le vote de la Chambre et le vote du Sénat) par un cabinet Freycinet. Un certain nombre des collègues de M. Waddington conservèrent leurs portefeuilles, les autres furent remplacés par MM. Cazot, Magnin, Varroy. Ce n'étaient là ni des socialistes révolutionnaires, ni des radicaux-socialistes, ni même des radicaux tout court. C'étaient des républicains probes et modérés, mais qui ne croyaient pas que la République se montrât par trop tyrannique en suivant les traces de la Monarchie de droit divin.

Faut-il citer d'autres noms ?

J'ai dit qu'à la Chambre des Députés l'article 7 avait été voté par 333 voix contre 164. A l'exception de MM. Ribot, Léon Renault et Bardoux, la majorité comprenait l'ensemble du parti républicain.

Le président de la République et deux de ses prédécesseurs MM. Loubet, Sadi Carnot et Jean Casimir-Perier ont voté l'article 7. Si M. Félix Faure ne figure pas en si belle compagnie, c'est qu'il gérait son négoce, et n'avait point pénétré encore au Parlement.

M. Fallières, président actuel du Sénat, a voté l'article 7.

M. Paul Deschanel, président de la Chambre, était encore sous-préfet de Brest, j'imagine. Mais son père, M. Emile Deschanel, prit au débat une part notable et vota, bien entendu, avec la majorité.

Aucun des collègues de M. Waldeck-Rousseau ne faisait partie de la législature de 1877. Mais M. Waldeck-Rousseau, comme MM. Allain-Targé, Rouvier, Raynal et toute la coterie gambettiste, a voté le texte du gouvernement. On a vu, d'autre part, que le rapport fut l'œuvre de M. Spuller qui n'avait point inventé encore l'esprit nouveau.

Les membres les plus modérés du Sénat ou de la Chambre actuelle : MM. Renault-Morlière, Audiffred, Franck-Chauveau et tant d'autres ont voté l'article 7.

M. Méline a voté l'article 7.

Dans ces conditions, n'avouera-t-on pas que l'article 7 aurait meilleure chance d'être voté que le projet de M. Georges Leygues. Et M. Georges Leygues, ami de M. Ribot, y compte bien.

On ne peut reprocher à l'article 7 de blesser, pour un résultat aléatoire, de fort honorables sentiments. L'article 7 est efficace ; il est juridique ; il est inattaquable en droit public.

En 1880, une majorité de droitiers et de centre-gauche apeurés l'a fait échouer au Sénat (un an auparavant la majorité du Sénat était encore purement réactionnaire). Personne ne peut douter que le Sénat d'aujourd'hui reviendrait sur un tel vote.

Pourquoi la Chambre ne persisterait-elle pas dans le sien ?

Beaucoup de députés, et non les moindres, seraient, d'avance, liés par leurs discours ou par leurs votes. Pourquoi leur rendre leur liberté, si l'on ne souhaite pas qu'ils en fassent un mauvais usage.

M. Audiffred et M. Méline ont voté l'article 7 ; il faudra qu'ils le votent encore, ou qu'ils nous expliquent leur palinodie.

Diront-ils que la concurrence congréganiste est moins à craindre aujourd'hui que par le passé, pour l'enseignement laïque ? Mais les statistiques sont décisives, et elles prouvent que la situation ne fut jamais pire.

Diront-ils que l'esprit clérical est moins dangereux à la République, quand l'histoire de ces dernières années n'est qu'une longue conspiration de l'Eglise contre la liberté ?

Ou bien peut-être M. Méline dira-t-il la vérité. Peut-être avouera-t-il que l'esprit nouveau de feu Spuller a soufflé ; qu'après trois ans de collaboration intime avec les ralliés cléricaux et les congrégations romaines, avec le nonce, avec M. Etienne Lamy et avec le R. P. Picard, il n'a conservé pour ces fidèles amis qu'une affectueuse reconnaissance, et que *la Croix*, sous le Ministère Méline, n'a pas cessé d'être ministérielle...Quoi qu'il en soit, il faudra que M. Méline vote ou qu'il avoue. Il faudra qu'il avoue publiquement que ce ne sont pas les circonstances qui ont changé dans ce pays, mais lui-même, et pour qui, et pour quoi.

Mais je crois qu'il n'y a plus de chance de majorité dans cette Chambre pour M. Méline, et je suis sûr qu'au lendemain d'un tel débat, il y en aurait moins encore. Aujourd'hui comme en 1879, un tel débat referait, par l'exclusion de certains, par le rapprochement des autres, une unité homogène et pure au parti républicain.

Nous demandons à M. Georges Leygues, ministre de la République, nous demandons à un député républicain de proposer au vote de la Chambre *l'article 7*.

UN JURISTE

Le Journal d'une Femme de chambre (1)

X

10 novembre.

Maintenant, il n'est plus question de la petite Claire. Ainsi qu'on l'avait prévu, l'affaire est abandonnée. La forêt de Raillon et Joseph garderont donc leur secret éternellement. De celle qui fut une pauvre petite créature humaine il ne sera pas plus parlé désormais que du cadavre d'un merle mort, sous le fourré, dans le bois. Comme si rien ne s'était passé, le père continue de casser ses cailloux sur la route, et la ville, un instant remuée, émoustillée par ce crime, reprend son aspect coutumier... un aspect plus morne encore, à cause de l'hiver. Le froid, très vif, claquemure davantage les gens dans leurs maisons. C'est à peine si, derrière les vitres gelées, on entrevoit leurs faces pâles et sommeillantes, et, dans les rues, on ne rencontre guère que des vagabonds en loques et des chiens frileux.

Madame m'a envoyée en course chez le boucher, et j'ai pris les chiens avec moi. Pendant que je suis là, une vieille entre timidement dans la boutique, et demande de la viande, « un peu de viande, pour faire un peu de bouillon au fils qui est malade ». Le boucher choisit parmi des débris, entassés dans une large bassine de cuivre, un sale morceau, moitié os, moitié graisse, et l'ayant pesé vivement :

— Quinze sous !... annonce-t-il.

— Quinze sous ! s'exclame la vieille. Ça n'est pas Dieu possible !... Et comment voulez vous que je fasse du bouillon avec ça ?...

— A votre aise !... dit le boucher en rejetant le morceau dans la bassine... Seulement, vous savez, je vais vous envoyer votre note aujourd'hui... Si demain elle n'est pas payée... l'huissier !...

— Donnez ! se résigne alors la vieille.

Quand elle est partie :

— C'est vrai, aussi !... m'explique le boucher. Si on n'avait pas les pauvres pour les bas morceaux... on ne gagnerait vraiment pas assez sur une bête !... Mais ils sont exigeants maintenant, ces bougres-là !...

Et, taillant deux longues tranches de bonne viande bien rouge, il les lance aux chiens, joyeusement.

Les chiens de riches, parbleu, c'est pas des pauvres !...

Au Prieuré, les événements se succèdent. Du tragique, ils passent au comique, car on ne peut pas toujours frissonner... Fatigué des tracasseries du capitaine, et sur les conseils de Madame, Monsieur a fini par « l'appeler au juge de paix ». Il lui réclame des dommages et intérêts pour le bris de ses cloches, de ses châssis, et pour la dévasta-

(1) Voir *La revue blanche* des 15 janvier, 1er et 15 février, 1er et 15 mars 1900.

tion du jardin. Il paraît que la rencontre des deux ennemis, dans le cabinet du juge, a été quelque chose d'épique, et qu'ils se sont engueulés comme des chiffonniers. Naturellement, le capitaine nie, avec force serments, avoir jamais lancé des pierres ou quoi que ce soit dans le jardin de Laulaire ; c'est Laulaire qui lance des pierres dans le sien !

— Avez-vous des témoins ?... Où sont vos témoins? Osez produire des témoins !... hurle le capitaine.

— Les témoins ! riposte Monsieur... C'est les pierres... c'est toutes les cochonneries dont vous ne cessez de couvrir ma propriété !... c'est les vieux chapeaux... les vieilles pantoufles que j'y ramasse chaque jour, et que tout le monde sait vous avoir appartenus...

— Vous mentez !

— C'est vous qui êtes une canaille... une crapule !...

Mais devant l'impossibilité où est Monsieur d'apporter des témoignages recevables et probants, le juge de paix, qui est d'ailleurs l'ami du capitaine, engage Monsieur à retirer sa plainte.

— Et du reste... permettez-moi de vous le dire... conclut le magistrat... il est bien improbable... il est tout à fait inadmissible qu'un vaillant soldat... un officier intrépide qui a gagné tous ses grades sur les champs de bataille, s'amuse à lancer des pierres et de vieux chapeaux, dans votre propriété, comme un gamin...

— Parbleu !... vocifère le capitaine... Cet homme est un infâme dreyfusard...

— Moi ?

— Oui, vous !... Et ce que vous cherchez, sale juif, c'est de déshonorer l'armée !

Ils ont failli se prendre aux cheveux, et le juge a eu beaucoup de peine à les séparer... Depuis, Monsieur a installé en permanence, dans le jardin, deux témoins, invisibles derrière une sorte d'abri en planches où sont percés, à hauteur d'homme, quatre trous ronds pour les yeux. Mais le capitaine, averti, s'est tenu tranquille et Monsieur en est pour ses frais...

J'ai vu le capitaine deux ou trois fois par dessus la haie... Malgré la gelée, il ne quitte pas de la journée son jardin, où il travaille à toutes sortes de choses avec acharnement. Pour l'instant, il encapuchonne ses rosiers de gros bonnets de papier huilé... Il me conte ses malheurs. Rose souffre d'une attaque d'influenza... et dame ! avec son asthme !... Bourbaki est mort !... Il est mort d'une congestion pulmonaire, pour avoir bu trop de cognac... Vraiment, il n'a pas de chance... Et c'est sûrement ce bandit de Laulaire qui lui jette un sort !... Il veut en avoir raison, en débarrasser le pays. Et il me soumet un plan de combat, épatant.

— Voilà ce que vous devriez faire, Mademoiselle Célestine... Vous devriez déposer contre Laulaire... au parquet de Louviers... une plainte tapée, pour outrage aux mœurs, et attentat à la pudeur... Ça, c'est une idée !...

— Mais, capitaine, jamais Monsieur n'a outragé mes mœurs, ni attenté à ma pudeur !

— Eh bien !... Qu'est-ce que ça fait !...

— Je ne peux pas !...

— Comment... vous ne pouvez pas?... Rien n'est plus simple, pourtant... Déposez votre plainte et faites-nous citer, Rose et moi... nous viendrons affirmer... certifier en justice que nous avons vu tout... tout... tout !... La parole d'un soldat, c'est quelque chose, tonnerre de Dieu !... Et notez qu'après cela, il nous sera facile de faire revivre l'affaire du viol et d'englober le Laulaire dedans... Ça c'est une idée !... Pensez-y... Mademoiselle Célestine... pensez-y !...

Ah ! j'ai beaucoup de choses, beaucoup trop de choses à quoi penser en ce moment !... Joseph me presse de me décider...on ne peut pas attendre plus longtemps... Il a reçu, de Cherbourg, la nouvelle que c'est la semaine prochaine que doit avoir lieu la vente du petit café... Mais je suis inquiète, troublée... Je voudrais et je ne voudrais pas... Un jour cela me plaît, et le lendemain cela ne me plaît plus... Je crois surtout que j'ai peur, peur que Joseph ne veuille m'entraîner à des choses trop terribles... Je ne puis me résoudre à prendre un parti... Il ne me brutalise pas, me donne des arguments, me tente par des promesses de liberté, de belles toilettes, de vie assurée, heureuse, triomphante.

— Faut pourtant que je l'achète, le petit café !... me dit-il... Je ne peux pas laisser échapper une occasion pareille... Et si la révolution vient... pensez donc, Célestine !... C'est la fortune tout de suite... et qui sait ?... La révolution... ah ! mettez-vous ça dans la tête... il n'y a pas mieux pour les cafés !

— Achetez-le toujours. Si ce n'est pas moi... ce sera une autre !

— Non... non ! Faut que ce soit vous... Il n'y en a pas d'autre que vous... J'ai les sangs tournés de vous !... Mais vous vous méfiez de moi...

— Non, Joseph... je vous assure !...

— Si... si... Vous avez de mauvaises idées sur moi...

A ce moment, je ne sais, non, en vérité, je ne sais où j'ai pu trouver le courage de lui demander :

— Eh bien, Joseph... dites-moi si c'est vous qui avez violé la petite Claire dans le bois ?

Joseph a reçu le choc avec une extraordinaire tranquillité. Il a seulement haussé les épaules, s'est dandiné quelques secondes et, remontant son pantalon qui avait un peu glissé, il a répondu simplement :

— Vous voyez bien... Quand je vous le disais !... Je connais vos pensées, allez !... je connais tout ce qui se passe dans vos pensées !...

Il a adouci sa voix, mais son regard est devenu si effrayant qu'il m'a été impossible d'articuler une parole...

— S'agit pas de la petite Claire... S'agit de vous...

Comme l'autre soir, il m'a prise dans ses bras...

— Viendrez-vous avec moi, dans le petit café ?

Toute frissonnante, toute balbutiante, j'ai eu tout de même la force de répondre :

— J'ai peur... j'ai peur de vous... Joseph !... Pourquoi ai-je peur de vous ?

Il m'a tenue bercée dans ses bras ; et dédaigneux de se justifier, heureux peut-être d'augmenter mes terreurs, il m'a dit d'un ton paternel :

— Eh ben... puisque c'est ça !... j'en recauserons... demain...

Il circule en ville un journal de Rouen, où il y un article qui fait scandale parmi les dévotes. C'est une histoire vraie, très drôle et pas mal raide, qui s'est passée tout dernièrement à Port-Lançon, un joli endroit situé à trois lieues d'ici. Le piquant, c'est que tout le monde en connaît les personnages... Voilà encore de quoi occuper les gens pendant quelques jours... On a apporté le journal à Marianne hier, et le soir, après le dîner, j'ai fait la lecture du fameux article, à haute voix... Dès les premières phrases, Joseph s'est levé très digne, sévère, et même un peu fâché. Il déclare qu'il n'aime pas les cochonneries, et qu'il ne peut supporter qu'on attaque la religion devant lui !...

— C'est pas bien, ce que vous faites-là, Célestine... C'est pas bien !...

Et il est parti se coucher...

Je transcris ici cette histoire. Elle m'a parue digne d'être conservée... et puis j'ai pensé que je pouvais bien égayer d'un franc éclat de rire ces pages si tristes !

La voici :

M. le doyen de la paroisse de Port-Lançon était un prêtre sanguin, actif, sectaire, et dont l'éloquence avait grande réputation dans les pays avoisinants. Mécréants et libre-penseurs se rendaient à l'église, le dimanche, rien que pour l'entendre prêcher. Ils s'excusaient de cette pratique en invoquant des raisons oratoires :

— On n'est pas de son avis, bien sûr... Mais c'est tout de même flatteur d'entendre un homme comme ça !...

Et ils enviaient pour leur député, qui ne soufflait jamais un mot, la « sacrée platine » qu'avait monsieur le doyen. Son intervention dans les affaires communales, brouillonne et bruyante, gênait parfois le maire, irritait souvent les autres autorités, mais M. le doyen avait toujours le dernier mot, à cause de cette « sacrée platine », qui rivait son clou à tout le monde. Une de ses manies était qu'on n'instruisait pas assez les enfants :

— Qu'est-ce qu'on leur apprend à l'école ?... On ne leur apprend rien !... Quand on les interroge sur des questions capitales... c'est une vraie pitié... ils ne savent jamais quoi répondre !...

De ce fâcheux état d'ignorance, il s'en prenait à Voltaire, à la Révo-

lution française... au gouvernement, non point au prône ni en public, mais seulement devant des amis sûrs, car, tout sectaire et intransigeant qu'il fût, M. le doyen tenait à son traitement. Aussi, le mardi et le jeudi, avait-il accoutumé de réunir dans la cour de son presbytère, le plus d'enfants qu'il pouvait, et là, durant deux heures il les initiait à des connaissances extraordinaires et comblait de surprenantes pédagogies les lacunes de l'éducation laïque.

— Voyons !... mes enfants... Quelqu'un de vous sait-il seulement où se trouvait jadis le paradis terrestre ?... Que celui qui le sait lève la main !... Allons !

Aucune main ne se levait... Il y avait dans tous les yeux d'ardents points d'interrogation. et M. le doyen haussant les épaules, s'écriait :

— C'est scandaleux !... Que vous enseigne-t-il donc, votre instituteur ?... Ah ! elle est jolie, l'éducation laïque, gratuite et obligatoire !... Elle est jolie !... Eh bien, je vais vous le dire, moi, où se trouvait le Paradis terrestre... Attention !

Et catégorique, non moins que grimaçant, il débitait :

— Le paradis terrestre, mes enfants, ne se trouvait pas à Port-Lançon, quoi qu'on dise, ni dans le département de la Seine-Inférieure, ni en Normandie... ni à Paris... ni en France... Il ne se trouvait pas non plus en Europe... pas même en Afrique ou en Amérique... En Océanie pas davantage... Est-ce clair ?... Il y a des gens qui prétendent que le paradis terrestre était en Italie, d'autres en Espagne, parce que dans ces pays-là il pousse des oranges, petits gourmands !... C'est faux, archi-faux ! D'abord, dans le paradis terrestre il n'y avait pas d'oranges... il n'y avait que des pommes... pour notre malheur... Voyons, que l'un de vous réponde... Répondez !

Et comme aucun ne répondait.

— Il était en Asie !... clamait M. le doyen d'une voix retentissante et colère... en Asie, où jadis il ne ne tombait ni pluie, ni grêle, ni neige... ni foudre !... en Asie où tout était verdoyant et parfumé... où les fleurs étaient hautes comme des arbres, et les arbres comme des montagnes... Maintenant il n'y a rien de tout cela en Asie... A cause des péchés que nous avons commis, il n'y a plus en Asie que des Chinois, des Cochinchinois, des Turcs, des hérétiques noirs, des païens jaunes qui tuent les saints missionnaires, et qui vont en enfer... C'est moi qui vous le dis !... Autre chose !... Savez-vous ce que c'est que la Foi ?... la Foi ?

Un des enfants balbutiait, très sérieux, sur le ton d'une leçon récitée :

— La Foi... l'Espérance... et la Charité... C'est une des trois vertus théologales !...

— Ce n'est pas ce que je vous demande, récriminait M. le doyen. Je vous demande en quoi consiste la Foi ?... Ah !... vous ne le savez pas non plus ?... Eh bien, la Foi consiste à croire tout ce que vous dit votre bon curé... et à ne pas croire un mot de tout ce que vous

dit votre instituteur... Car il ne sait rien, votre instituteur... et ce qu'il vous raconte, ce n'est jamais arrivé !...

L'église de Port-Lançon est connue des archéologues et des touristes. C'est un des édifices religieux les plus intéressants de cette partie de la Normandie, où il en existe tant d'admirables... Sur la façade occidentale, au-dessus d'une porte centrale en ogive, une rose s'épanouit délicieusement, portée sur une arcature trilobée, à jour, d'une grâce et d'une légèreté infinies. L'extrémité du bas-côté septentrional, que longe une obscure venelle, est décorée d'ornementations plus touffues et moins sévères. On y remarque beaucoup de personnages singuliers à face de démon, des animaux symboliques, et des saints pareils à des truands qui, dans les dentelles ajourées des frises, se livrent à d'étranges mimiques... Malheureusement, la plupart sont décapités et mutilés. Le temps et la pudeur vandalique des desservants ont successivement endommagé ces sculptures satiriques, joyeuses et paillardes comme un chapitre de Rabelais... La mousse pousse morne et décente sur ces corps de pierre effrités où bientôt l'œil ne saura plus distinguer que d'irrémédiables ruines. L'édifice est partagé en deux parties par de hardies et minces arcades, et les fenêtres, rayonnantes dans la face sud, sont flamboyantes dans le collatéral nord. La maîtresse vitre du chevet, en rosace immense et rouge, flamboie et fulgure, elle aussi, comme un soleil couchant d'automne.

M. le doyen communiquait directement de sa cour, plantée de vieux marronniers, dans l'église par une petite porte basse, récente, qui s'ouvrait sur un des collatéraux et dont il partageait la clé unique avec la supérieure de l'hospice, sœur Angèle. Aigre, maigre, jeune encore d'une jeunesse revêche et fanée, austère et cancanière, entreprenante et fureteuse, sœur Angèle était la grande amie de M. le doyen et sa conseillère intime. Ils se voyaient chaque jour, mystérieusement, préparant sans cesse des combinaisons électorales et municipales, se confiant les secrets dérobés des ménages port-lançonnais, s'ingéniant à éluder, par d'habiles manœuvres, les arrêtés préfectoraux et les règlements administratifs, au profit des intérêts ecclésiastiques. Toutes les vilaines histoires qui circulaient dans le pays venaient de là. Chacun s'en doutait, mais on n'osait rien dire, craignant l'intarissable esprit de M. le doyen, ainsi que la méchanceté notoire de sœur Angèle qui dirigeait l'hospice à sa fantaisie de femme intolérante et rancunière.

Jeudi dernier, M. le doyen, dans la cour du presbytère, inculquait aux enfants d'étonnantes notions météorologiques... Il expliquait le tonnerre, la grêle, le vent, les éclairs.

— Et la pluie?... Savez-vous bien ce que c'est que la pluie?... d'où elle vient... et qui la fabrique? Les savants d'aujourd'hui vous diront que la pluie est une condensation de vapeur... Ils vous diront ceci et cela... Ils mentent!... Ce sont d'affreux hérétiques... des suppôts du diable... La pluie, mes enfants, c'est la colère de Dieu!...

Dieu n'est pas content de vos parents qui, depuis des années, s'abstiennent de suivre les Rogations... Alors il s'est dit : « Ah ! vous laissez le bon curé se morfondre tout seul avec son bedeau et ses chantres sur les routes et sur les sentes !... Bon !... bon !... Gare à vos récoltes, sacripants !... » Et il ordonne à la pluie de tomber... Voilà ce que c'est que la pluie... Si vos parents étaient de fidèles chrétiens, s'ils observaient leurs devoirs religieux... il ne pleuvrait jamais...

A ce moment, sœur Angèle apparut au seuil de la petite porte basse de l'église... Elle était plus pâle encore que de coutume, et toute bouleversée. Sur le serre-tête blanc défait, sa cornette avait légèrement glissé et les deux grandes ailes battaient effrayées et désunies. En apercevant les élèves, rangés en cercle autour de M. le doyen, son premier mouvement fut de rétrograder et de fermer la porte... Mais déjà M. le doyen, surpris de cette brusque entrée, de cette cornette de travers, de cette pâleur, s'avançait à sa rencontre, les lèvres tordues et les yeux inquiets.

— Renvoyez ces enfants tout de suite... supplia sœur Angèle... tout de suite... J'ai à vous parler.

— Oh ! mon Dieu... que se passe-t-il donc ?... Hein ?... Quoi ?... Vous êtes tout émue !

— Renvoyez ces enfants !... répéta sœur Angèle... Il se passe des choses graves... très graves... trop graves !

Les élèves partis, sœur Angèle se laissa tomber sur un banc... et, durant quelques secondes, d'un mouvement nerveux, elle mania sa croix de cuivre et ses médailles bénites qui sonnèrent sur la bavette empesée dont était bardée sa poitrine plate d'inféconde femelle. M. le doyen était anxieux... Il demanda d'une voix saccadée :

— Vite... ma sœur... parlez... vous m'effrayez... qu'est-ce qu'il y a ?

Alors, très brève, sœur Angèle dit :

— Il y a que tout à l'heure, passant dans la venelle... j'ai vu sur votre église... un homme tout nu !...

M. le doyen ouvrit en grimace sa bouche qui demeura béante et toute convulsée. Puis il bégaya :

— Un homme tout nu !... Vous avez, ma sœur, vu... sur mon église... un homme... tout nu ?... Sur mon église ?... Vous êtes sûre ?...

— Je l'ai vu.

— Il s'est trouvé dans ma paroisse un paroissien assez éhonté... assez charnel... pour se promener tout nu sur mon église ? Mais c'est incroyable ! Ah ! ah ! ah !...

Son visage s'empourprait de colère ; sa gorge, contractée, râpait les mots.

— Tout nu, sur mon église ?... Oh !... Mais dans quel siècle vivons-nous ?... Et que faisait-il tout nu sur mon église ?... Il forniquait peut-être... Il...

— Vous ne me comprenez pas... interrompit sœur Angèle... Je n'ai pas dit que cet homme tout nu fût un paroissien... puisqu'il est en pierre...

— Comment... il est en pierre?... Mais alors, ce n'est plus la même chose, ma sœur.

Et, soulagé par cette rectification, M. le doyen respira bruyamment...

— Ah! quelle peur j'ai eue!

Sœur Angèle se fit agressive... Sa voix siffla entre ses lèvres plus minces et plus pâles :

— Alors... tout est bien?... Et vous le trouvez moins nu, sans doute, parce qu'il est en pierre?

— Je ne dis pas cela... Mais, enfin, ce n'est plus la même chose.

— Et si je vous affirmais que cet homme en pierre est plus nu que vous ne le croyez... qu'il montre une... un... un instrument d'impureté... une chose horrible... énorme... une chose monstrueuse qui pointe!... Ah! tenez, monsieur le doyen, ne me faites pas dire de saletés...

Elle se leva, en proie à une agitation violente... M. le doyen était atterré... Cette révélation le frappait de stupeur... Ses idées se brouillaient, sa raison s'égarait en un rêve d'atroce luxure et d'abominable enfer... Il balbutia, enfantin...

— Oh!... vraiment!... Une chose énorme... qui pointe... Oui! oui!... C'est inconcevable!... Mais c'est très vilain, ça, ma sœur!... Et vous êtes certaine... bien certaine... d'avoir vu... cette chose énorme... pointer... Vous ne vous trompez pas?... Ça n'est pas une plaisanterie?... Oh! c'est inconcevable!...

Sœur Angèle frappa le sol du pied.

— Et depuis des siècles qu'elle est là... souillant notre église... vous ne vous êtes aperçu de rien?... Et il faut que ce soit moi, une femme... moi une religieuse... moi qui ai fait vœu de chasteté... il faut que ce soit moi qui dénonce ce... cette abomination... et qui vienne vous crier : « Monsieur le doyen, le diable est dans votre église! »

Mais M. le doyen, aux paroles ardentes de sœur Angèle, avait vite reconquis ses esprits... Il prononça d'un ton résolu :

— Nous ne pouvons tolérer un tel scandale... Il faut terrasser le diable... Et je m'en charge... Revenez à minuit... quand tout le monde dormira à Port-Lançon... Vous me guiderez... Je vais prévenir le sacristain afin qu'il se procure une échelle... Est-ce très haut?...

— C'est très haut!...

— Et vous saurez bien retrouver la place, ma sœur?

— Je la retrouverais les yeux fermés... A minuit donc, monsieur le doyen!

— Et que Dieu soit avec vous, ma sœur!...

Sœur Angèle se signa, regagna la porte basse et disparut.

La nuit était sombre, sans lune. Aux fenêtres de la venelle la dernière lumière s'était depuis longtemps éteinte; les réverbères, obscurs, au haut de leur potence, balançaient leurs grinçantes et invisibles carcasses. Tout dormait dans Port-Lançon.

— C'est là! fit sœur Angèle.

Le sacristain appliqua son échelle contre le mur, près d'une large baie à travers les vitraux de laquelle brillait, très pâle, la courte lueur de la lampe veillant au sanctuaire. Et l'église déchiquetait des silhouettes tourmentées dans un ciel couleur de violette où, çà et là, tremblaient de clignotantes étoiles. M. le doyen, armé d'un marteau, d'un ciseau à froid et d'une lanterne sourde, gravit les échelons, suivi de près par la sœur dont la cornette disparaissait sous les plis d'une large mante noire... Il marmottait :

— *Ab omni peccato.*

La sœur répondait :

— *Libera nos, Domine.*

— *Ab insidiis diaboli.*

— *Libera nos, Domine.*

— *A spiritu fornicationis.*

— *Libera nos, Domine.*

Arrivés à la hauteur de la frise, ils s'arrêtèrent.

— C'est là!... fit sœur Angèle... A votre gauche, monsieur le doyen!

Et très vite, troublée par l'ombre, par le silence, elle chuchota :

— *Agnus Dei, qui tollis peccata mundi.*

— *Exaudi nos, Domine*, répondit M. le doyen, qui dirigea sa lanterne dans les entrecroisements de la pierre où grimaçaient, gambadaient d'apocalyptiques figures de démons et de saints.

Tout à coup il poussa un cri. Il venait d'apercevoir, braquée sur lui, terrible et furieuse, l'impure image du péché.

— *Mater purissima, Mater castissima... Mater inviolata!...* bredouillait la sœur, courbée sur l'échelle.

— Ah! le cochon!... le cochon!... vociféra M. le doyen, en manière d'*ora pro nobis.*

Il brandit son marteau et tandis que derrière lui sœur Angèle continuait de réciter les litanies de la sainte Vierge, et que le sacristain, arcbouté au pied de l'échelle, soupirait de vagues et dolentes oraisons, il asséna sur l'icone obscène un coup sec... Quelques éclats de pierre le cinglèrent au visage... et l'on entendit un corps dur tomber sur un toit, glisser dans une gouttière, rebondir et retomber dans la venelle.

Le lendemain, sortant de l'église où elle venait d'entendre la messe, Mlle Robineau, une sainte femme, vit à terre, dans la venelle, un objet qui lui parut d'une forme insolite et d'un aspect bizarre, comme en ont parfois certaines reliques dans les reliquaires. Elle le ramassa et l'examinant dans tous les sens :

— C'est probablement une relique... se dit-elle... une sainte,

étrange et précieuse relique... une relique pétrifiée dans quelque source miraculeuse... Les voies de Dieu sont tellement mystérieuses!

Elle eut d'abord la pensée de l'offrir à M. le doyen. Puis elle réfléchit que cette relique serait une protection pour sa maison, qu'elle en éloignerait le malheur et le péché. Elle l'emporta.

Arrivée chez elle, Mlle Robineau s'enferma dans sa chambre. Sur une table parée d'une nappe blanche elle disposa un coussin de velours rouge avec des glands d'or; sur le coussin, délicatement, elle coucha la précieuse relique. Ensuite elle couvrit le tout d'un globe de verre aussitôt flanqué de deux vases pleins de fleurs artificielles. Et, s'agenouillant devant cet autel improvisé, elle invoqua avec ardeur le saint inconnu et admirable à qui avait appartenu, en des temps probablement très anciens, cet objet profane et purifié... Mais bientôt elle ne tarda pas à se sentir troublée... Des préoccupations d'une précision trop humaine se mêlèrent à la ferveur de ses prières, à la joie pure de ses extases... Même des doutes terribles et lancinants s'insinuèrent en son âme.

— Est-ce bien là une sainte relique?... se dit-elle.

Et tandis qu'elle multipliait sur ses lèvres les *Pater* et les *Ave*, elle ne pouvait s'empêcher de penser à d'obscures impuretés, et d'écouter une voix plus forte que ses prières, une voix qui venait d'elle, inconnue d'elle, et qui disait :

— Tout de même, ça devait être un bien bel homme!...

Aujourd'hui, 10 novembre, nous avons passé toute la journée à nettoyer l'argenterie. C'est tout un événement... une époque traditionnelle comme celle des confitures. Les Laulaire possèdent une magnifique argenterie, des pièces anciennes, rares et de toute beauté. Elle vient du père de Madame, qui l'eut les uns disent en dépôt, les autres en garantie d'une somme prêtée à un noble du voisinage. Il n'achetait pas que des jeunes gens pour la conscription, cet olibrius-là!... Tout lui était bon et il n'était point à une escroquerie près. S'il faut en croire l'épicière, l'histoire de cette argenterie serait des plus louches, ou des plus claires, comme on voudra... Le père de Madame serait rentré dans ses fonds et, grâce à une circonstance que j'ignore, il aurait gardé l'argenterie par dessus le marché... Un tour de filou épatant!

Naturellement les Laulaire ne s'en servent jamais. Elle reste enfermée, au fond d'un placard de l'office, dans trois grandes caisses doublées de velours rouge et scellées au mur par de solides crampons de fer. Chaque année, le 10 novembre, on la sort des caisses et on la nettoie sous la surveillance de Madame. Et on ne la revoit plus jusqu'à l'année suivante. Oh, les yeux de Madame devant son argenterie, devant le viol de son argenterie par nos mains!... Jamais je n'ai vu dans des yeux une telle cupidité agressive!...

Est-ce curieux, tout de même, ces gens qui cachent tout, qui enfouis-

sent leur argent, leurs bijoux, toutes leurs richesses, et qui, pouvant vivre dans la joie et dans le luxe, s'acharnent à vivre dans l'ennui et presque dans la gêne?

Le travail fini, l'argenterie verrouillée pour un an dans ses caisses, et Madame enfin partie avec la certitude qu'il ne nous en est rien resté aux doigts, Joseph m'a dit d'un drôle d'air :

— C'est une très belle argenterie vous savez, Célestine... Il y a surtout l'huilier de Louis XVI... Ah! sacristi! Et ce que c'est lourd!... Tout cela vaut peut-être vingt-cinq mille francs, Célestine... peut-être plus!... On ne sait pas ce que ça vaut!

Et, me regardant fixement, pesamment, jusqu'au fond de l'âme :

— Viendrez-vous avec moi dans le petit café?

Quel rapport peut-il bien y avoir entre l'argenterie et le petit café de Cherbourg?... En vérité, je ne sais pas pourquoi les moindres paroles de Joseph me font trembler!...

XI

12 novembre.

J'ai dit que je parlerais de M. Xavier. Le souvenir de ce gamin me poursuit, me trotte par la tête, souvent... Parmi tant de figures, la sienne est une de celles qui me reviennent le plus à l'esprit. J'en ai parfois des regrets et parfois des colères. Il était tout de même joliment drôle et joliment vicieux, monsieur Xavier, avec sa figure chiffonnée, effrontée et toute blonde. Ah! la petite canaille!... Vrai! on peut dire de lui qu'il était de son époque!

Un jour, je fus engagée chez madame de Tarves, rue de Varennes... Une chouette maison, le dernier mot de l'élégance... et de beaux gages!... Cent francs par mois, blanchie, et le vin et tout... Le matin que j'arrivai bien contente dans ma place, Madame me fit entrer dans son cabinet de toilette... un cabinet de toilette épatant, tendu de soie crème, et Madame, une grande femme extrêmement maquillée, trop blanche de peau, trop rouge de lèvres, trop blonde de cheveux, mais jolie encore, froufroutante... et une prestance et un chic!... pour ça, il n'y avait rien à dire...

Je possédais déjà un œil très sûr. Rien que de traverser rapidement un intérieur parisien, je savais en juger les habitudes, les mœurs, et, bien que les meubles mentent autant que les visages, il était rare que je me trompasse... Malgré l'apparence somptueuse et décente de celui-là, je sentis tout de suite la désorganisation d'existence, les liens rompus, l'intrigue, la hâte, la fièvre de vivre, la saleté intime et cachée... pas assez cachée toutefois pour que je n'en découvrisse point l'odeur... toujours la même!... Il y a aussi dans les premiers regards échangés entre les domestiques nouveaux et les anciens une espèce de signe maçonnique — spontané et involontaire le plus souvent — qui vous met aussitôt au courant de l'esprit général d'une maison. Comme dans toutes les autres professions, les

domestiques sont très jaloux les uns des autres, et ils se défendent férocement contre les intrusions nouvelles... Moi aussi, qui suis pourtant si facile à vivre, j'ai subi ces jalousies et ces haines, surtout de la part des femmes que ma gentillesse enrageait... Mais, pour la raison contraire, les hommes — il faut que je leur rende cette justice — m'ont toujours bien accueillie... Dans le regard du valet de chambre, qui m'avait ouvert la porte chez madame de Tarves, j'avais lu nettement ceci : « C'est une drôle de maison... Des hauts et des bas !... On n'y a guère de sécurité... Mais on y rigole tout de même... Tu peux entrer, ma petite ! » En pénétrant dans le cabinet de toilette, j'étais donc préparée — dans la mesure de ces impressions vagues et sommaires — à quelque chose de particulier... Mais, je dois en convenir, rien n'indiquait ce qui m'attendait réellement là-dedans.

Madame écrivait des lettres, assise devant un bijou de petit bureau... Une grande peau d'astrakan blanc servait de tapis à la pièce. Sur les murs de soie crème, je fus frappée de voir des gravures du dix-huitième siècle, plus que libertines, presque obscènes, non loin d'émaux très anciens figurant des scènes religieuses... Dans une vitrine, une quantité de bijoux anciens, d'ivoires, de tabatières à miniatures, de petits Saxe galants, d'une fragilité délicieuse. Sur une table, des objets de toilette très riches, or et argent... Un petit chien, havane clair, boule de poils soyeux et luisants, dormait sur la chaise longue entre deux coussins de soie mauve.

Madame me dit :

— Célestine, n'est-ce pas ?... Ah ! je n'aime pas ce nom !... Je vous appellerai Mary... en anglais... Mary, vous vous souviendrez ?... Mary... oui... c'est plus convenable !

C'est dans l'ordre... Nous autres, nous n'avons même pas le droit d'avoir un nom à nous... parce qu'il y a dans toutes les maisons des filles, des tantes, des cousines, des chiennes, des perruches qui portent le même nom que nous.

— Bien, Madame ! répondis-je.

— Savez-vous l'anglais, Mary ?

— Non, Madame... Je l'ai déjà dit à Madame.

— Ah ! c'est vrai !... Je le regrette... Tournez-vous un peu, Mary, que je vous voie !...

Elle m'examina dans tous les sens, de face, de dos, de profil, murmurant de temps en temps :

— Allons !... Elle n'est pas mal... Elle est assez bien.

Et brusquement :

— Dites-moi, Mary... êtes-vous bien faite ?... très bien faite ?

Cette question me surprit et me troubla. Je ne saisissais pas le rapport qu'il y avait entre mon service dans la maison et la forme de mon corps. Mais, sans attendre ma réponse, Madame dit, se parlant à elle-même et promenant de la tête aux pieds sur toute ma personne son face à main :

— Oui, elle a l'air assez bien faite !...

Ensuite, s'adressant directement à moi, avec un sourire satisfait :

— Voyez-vous, Mary, m'expliqua-t-elle. Je n'aime avoir auprès de moi que des femmes bien faites... C'est plus convenable !...

Je n'étais pas au bout de mes étonnements. Continuant de m'examiner minutieusement, elle s'écria tout à coup :

— Ah !... vos cheveux !... Je désire que vous vous coiffiez autrement... Vous n'êtes pas coiffée avec élégance... Vous avez de beaux cheveux... il faut les faire valoir... C'est très important la chevelure !... Tenez, comme ça... dans ce goût-là !

Elle m'ébouriffa un peu les cheveux sur le front, répétant :

— Dans ce goût là... Elle est charmante... Regardez, Mary... Vous êtes charmante... C'est plus convenable !...

Et pendant qu'elle me tapotait les cheveux, je me demandais si Madame n'était pas un peu loufoque, ou si elle n'avait point des passions contre nature... Vrai ! Il ne m'eût plus manqué que cela.

Quand elle eut fini, contente de mes cheveux, elle m'interrogea :

— Est-ce là votre plus belle robe ?...

— Oui, Madame.

— Elle n'est pas très bien votre plus belle robe... Je vous en donnerai des miennes que vous arrangerez... Et vos dessous ?

Elle souleva ma jupe, qu'elle retroussa légèrement :

— Oui, je vois... fit-elle... Ce n'est pas ça du tout... Et votre linge ?... Est-il convenable ?

Agacée par cette inspection violatrice, je répondis d'une voix sèche :

— Je ne sais pas ce que Madame veut dire par convenable !...

— Montrez-moi votre linge... Allez me chercher votre linge... Et marchez un peu... encore... revenez... retournez... Elle marche bien... elle a du chic !...

Dès qu'elle vit mon linge, elle fit une grimace :

— Oh ! cette toile... ces bas !... Oh ! ces chemises !... Quelle horreur !... Et ce corset !... Je ne veux pas voir ça chez moi... Je ne veux pas que vous portiez ça chez moi... Tenez, Mary, aidez-moi !

Elle ouvrit une armoire de laque rose, tira un grand tiroir qui était plein de chiffons odorants, et dont elle vida le contenu, pêle-mêle, sur le tapis.

— Prenez ça, Mary... prenez tout ça... Vous verrez... il y a des points à refaire, des arrangements, de petits raccommodages... Vous les ferez... Prenez tout ça !... Il y a un peu de tout... Il y a de quoi vous monter une jolie garde-robe, un trousseau convenable... Prenez tout ça !

Il y avait de tout, en effet, des corsets de soie, des bas de soie, des chemises de soie et de fine batiste, des amours de pantalons, de délicieuses gorgerettes... des jupons fanfreluchés... Une odeur forte... une odeur de peau d'Espagne, de frangipane, de femme soignée, une odeur d'amour enfin se levait de ces chiffons amoncelés dont les couleurs tendres, effacées ou violentes, chatoyaient sur le tapis comme une

corbeille de fleurs dans un jardin. Je n'en revenais pas, je demeurais toute bête, abasourdie, contente et gênée à la fois, devant ces tas d'étoffes roses, mauves, jaunes, rouges, où restaient encore des bouts de ruban aux tons plus vifs, des morceaux de dentelles délicates... Et Madame remuait ces défroques, toujours jolies, ces dessous à peine fripés, me les montrait, me les choisissait, en me faisant des recommandations, en m'indiquant ses préférences.

— J'aime que les femmes qui me servent soient coquettes, élégantes... qu'elles sentent bon... Vous êtes brune... Voici un jupon rouge qui vous ira à merveille... D'ailleurs, tout vous ira très bien... Prenez tout !

J'étais dans un état de stupéfaction profonde... Je ne savais que faire... Je ne savais que dire... Machinalement, je répétais :

— Merci, Madame !... Que Madame est bonne !... Merci, Madame !

Mais Madame ne laissait pas à mes réflexions le temps de se préciser... Elle parlait, parlait, tour à tour familière, impudique, maternelle, maquerelle, et si étrange !

— C'est comme la propreté, Mary... les soins du corps... les toilettes secrètes. Oh ! j'y tiens par dessus tout ! Sur ce chapitre je suis exigeante... jusqu'à la manie.

Elle entra dans des détails intimes, insistant toujours sur ce mot « convenable » qui revenait sans cesse sur ses lèvres à propos de choses qui ne l'étaient guère. Du moins, il me le semblait... Comme nous terminions le tri des chiffons, elle me dit :

— Une femme... n'importe quelle femme, doit être toujours bien tenue... Du reste, Mary, vous ferez comme je fais. C'est un point capital... Vous prendrez un bain demain... Je vous indiquerai...

Ensuite, Madame me montra sa chambre, ses armoires, ses penderies, la place de chaque chose, me mit au courant du service avec des réflexions qui me paraissaient drôles et pas naturelles...

— Maintenant, dit-elle... allons chez monsieur Xavier... Vous ferez aussi le service de monsieur Xavier... C'est mon fils, Mary !...

— Bien, Madame !...

La chambre de monsieur Xavier était à l'autre bout du vaste appartement, une coquette chambre tendue de drap bleu relevé de passementeries jaunes. Aux murs, des gravures anglaises en couleur représentant des sujets de chasse, de courses, des attelages, des châteaux. Un porte-cannes tenait le milieu d'un panneau, véritable panoplie de cannes, avec un cor de chasse au milieu, flanqué de deux trompettes de mail entrecroisées... Sur la cheminée, entre beaucoup de bibelots, de boîtes de cigares, de pipes, une photographie de joli garçon, tout jeune, sans barbe encore, physionomie insolente de gommeux précoce, grâce douteuse de fille, et qui me plut.

— C'est monsieur Xavier ! présenta Madame.

Je ne pus m'empêcher de m'écrier, avec trop de chaleur sans doute :

— Oh ! qu'il est beau garçon !

— Eh bien ! eh bien !... Mary ! fit Madame.

Je vis que mon exclamation ne l'avait pas fâchée... car elle avait souri.

— Monsieur Xavier est comme tous les jeunes gens... me dit-elle. Il n'a pas beaucoup d'ordre... Il faudra que vous en ayez pour lui... et que sa chambre soit parfaitement tenue... Vous entrerez chez lui tous les matins à neuf heures... Vous lui porterez son thé... A neuf heures, vous entendez, Mary... Quelquefois monsieur Xavier rentre tard... Il vous recevra peut-être mal... Mais cela ne fait rien... Un jeune homme doit être réveillé à neuf heures... C'est plus convenable !

Elle me montra où l'on mettait le linge de monsieur Xavier, ses cravates, ses chaussures, accompagnant chaque détail d'un :

— Mon fils est un peu vif... mais c'est un charmant enfant !

Ou bien :

— Savez-vous plier les pantalons ?... Oh ! monsieur Xavier tient à ses pantalons par dessus tout !

Quant aux chapeaux, il fut convenu que je n'avais pas à m'en occuper et que c'était le valet de chambre à qui appartenait la gloire de leur donner le coup de fer quotidien.

Je trouvai extrêmement bizarre que dans une maison, où il y avait un valet de chambre, ce fût moi que Madame chargeât du service de monsieur Xavier.

— C'est rigolo !... Mais ça n'est peut-être pas très convenable !... me dis-je, parodiant le mot que répétait constamment ma maîtresse à propos de n'importe quoi.

Il est vrai que tout me paraissait bizarre dans cette bizarre maison.

Le soir, à l'office, j'appris bien des choses.

— Une boîte extraordinaire ! me dit-on. Ça étonne d'abord et puis on s'y fait... Des fois, il n'y a pas un sou dans toute la maison. Alors Madame va, vient, court, repart et rentre, nerveuse, exténuée, des gros mots plein la bouche .. Monsieur, lui, ne quitte pas le téléphone... Il crie, menace, supplie, fait le diable dans l'appareil... Et les huissiers !... Souvent il est arrivé que le maître d'hôtel fut obligé de donner de sa poche des acomptes à des fournisseurs furieux et qui ne voulaient plus rien livrer. Il y a trois mois, un jour de réception, on leur a coupé l'électricité et le gaz... Et puis, tout d'un coup, c'est la pluie d'or !... La maison regorge d'argent. D'où vient-il ? Ça, par exemple, on ne le sait pas trop !... Quant aux domestiques, ils attendent des mois et des mois leurs gages... Mais ils finissent toujours par être payés. Seulement, au prix de quelles scènes, de quels engueulements, de quelles chamailleries !... C'est à ne pas croire !

Ah ! vrai !... J'étais bien tombée !... Et voilà ma chance, pour une fois que j'avais de forts gages !

— Monsieur Xavier n'est pas encore rentré cette nuit ! dit le valet de chambre.

— Oh ! fit la cuisinière, en me regardant avec insistance... Il rentrera peut-être, maintenant !

Et le valet de chambre raconta que, le matin même, un créancier de monsieur Xavier était venu encore faire du potin... Cela devait être bien malpropre, car Monsieur avait filé doux et il avait dû payer une forte somme, au moins quatre mille francs !...

— Monsieur était joliment furieux, ajouta-t-il. Je l'ai entendu qui disait à Madame : « Ça ne peut pas durer !... Il nous déshonorera !... Il nous déshonorera !... »

La cuisinière, qui semblait avoir beaucoup de philosophie, haussa les épaules :

— Les déshonorer, dit-elle en ricanant... Ils s'en fichent un peu ! C'est de payer qui les embête !...

Cette conversation me mit mal à l'aise. Je compris vaguement qu'il pouvait y avoir un rapport entre les chiffons de Madame, les paroles de Madame, et monsieur Xavier... Mais lequel, exactement ?

— C'est de payer qui les embête !...

Je dormis très mal cette nuit-là... poursuivie par d'étranges rêves, impatiente de voir monsieur Xavier.

Le valet de chambre n'avait pas menti. Une drôle de boîte, en vérité !

Monsieur était dans les pèlerinages... je ne sais pas quoi au juste... quelque chose comme président ou directeur. Il racolait des pèlerins où il pouvait, parmi les juifs, les protestants, les vagabonds, même parmi les catholiques, et, une fois l'an, il conduisait ces gens-là à Rome, à Lourdes, à Paray-le-Monial, non sans tapage et sans profit, bien entendu. Le pape n'y voyait que du feu, et la religion triomphait. Monsieur s'occupait aussi d'œuvres charitables et politiques : Ligue contre l'enseignement laïque... Ligue contre les publications obscènes... Société des bibliothèques amusantes et chrétiennes... Association des biberons congréganistes pour l'allaitement des enfants d'ouvriers... Est-ce que je sais?... Il présidait des orphelinats, des alumnats, des ouvroirs, des cercles, des bureaux de placement... il présidait de tout... Ah ! il en avait des métiers !... C'était un petit bonhomme rondelet, très vif, très soigné, très rasé, dont les manières, à la fois doucereuses et cyniques, étaient celles d'un prêtre malin et rigolo. On parlait de lui et de ses œuvres dans les journaux quelquefois... Naturellement les uns exaltaient ses vertus humanitaires et sa haute sainteté d'apôtre, les autres le traitaient de vieille fripouille et de sale canaille. A l'office, nous nous amusions beaucoup de ces querelles, quoique ce soit assez chic et flatteur de servir chez des maîtres dont on parle dans les journaux. Toutes les semaines, Monsieur donnait un grand dîner, suivi d'une grande réception où venaient des célébrités, des académiciens, des sénateurs réactionnaires, des députés catholiques, des curés protestataires, des moines intrigants, des archevêques... Il y en avait un, surtout, qu'on soignait d'une façon spéciale, un très vieil assomptionniste, le père je ne sais plus qui...

bonhomme papelard et venimeux qui disait toujours des méchancetés, avec des airs contrits et dévots... Et partout, dans chaque pièce, il y avait des portraits du pape !... Ah ! il a dû en voir de raides dans cette maison, le Saint-Père !

Moi, il ne me revenait pas, Monsieur. Il faisait trop de choses, il aimait trop de gens ! Encore ignorait-on la moitié des choses qu'il faisait et des gens qu'il aimait... Sûrement, c'était un vieux farceur.

Le lendemain de mon arrivée, comme je l'aidais dans l'antichambre à endosser son pardessus :

— Est-ce que vous êtes de ma société ? me demanda-t-il... la Société des Servantes de Jésus ?

— Non, Monsieur !

— Il faut en être !... C'est indispensable ! Je vais vous inscrire...

— Merci, Monsieur ! Puis-je demander à monsieur ce que c'est que cette société ?

— Une société admirable, qui recueille et éduque chrétiennement les filles-mères...

— Mais, Monsieur, je ne suis pas une fille-mère !...

— Ça ne fait rien !... Il y a aussi les femmes qui sortent de prison... Il y a les prostituées repenties, il y a un peu de tout !... Je vais vous inscrire !...

Il retira de sa poche des journaux soigneusement pliés et me les tendit :

— Cachez-ça... Lisez-ça... quand vous serez seule... C'est très curieux !

Et il me prit le menton, disant avec un léger claquement de langue :

— Hé, mais elle est drôlette, cette petite... elle est, ma foi, très drôlette !

Quand monsieur fut parti, je regardai les journaux qu'il m'avait laissés... C'était le *Fin de Siècle*... le *Rigolo*... les *Petites femmes de Paris*... des saletés, quoi !...

Ah ! les bourgeois !... Quelle comédie éternelle !... J'en ai vu et des plus différents... Ils sont tous pareils... Ainsi, j'ai servi chez un député républicain... Celui-là passait son temps à déblatérer contre les prêtres... Un crâneur, fallait voir !... Ils ne voulait pas entendre parler de la religion, du pape, des bonnes sœurs... Si on l'avait écouté, on eût renversé toutes les églises, fait sauter tous les couvents... Eh bien, le dimanche il allait à la messe, en cachette, dans des paroisses éloignées... Au moindre bobo, il faisait appeler les curés... et tous ses enfants étaient élevés chez les jésuites !... Jamais il ne consentit à revoir son frère qui avait refusé de se marier à l'église... Tous hypocrites, tous lâches, tous dégoûtants, chacun dans leur genre !...

Madame avait des œuvres, elle aussi : elle présidait des comités religieux, des sociétés de bienfaisance, organisait des ventes de cha-

rité. C'est-à-dire qu'elle n'était jamais chez elle ; et la maison allait comme elle pouvait... Très souvent, Madame rentrait en retard, venant le diable sait d'où par exemple, ses dessous défaits, le corps tout imprégné d'une odeur qui n'était pas la sienne. Ah ! je les connaissais, ces rentrées là : elles m'avaient tout de suite appris le genre d'œuvres auxquelles se livrait Madame et qu'il se passait de drôles de mic-macs dans ses comités... Mais elle était gentille avec moi... Jamais un mot brusque, jamais un reproche. Au contraire... Elle se montrait familière, presque camarade, au point que, parfois, oubliant elle sa dignité, moi mon respect, nous disions ensemble des bêtises, et des raides !... Elle me donnait des conseils pour l'arrangement de mes petites affaires, encourageait mes goûts de coquetterie, m'inondait de glycérine, de peau d'Espagne, m'enduisait les bras de cold-cream, me saupoudrait de poudre de riz... Et, durant ces opérations, elle répétait :

— Voyez-vous, Mary... il faut qu'une femme soit bien tenue ; qu'elle ait la peau blanche et douce. Vous avec une jolie figure... il faut savoir l'entourer. Vous avez un très beau buste... il faut le faire valoir... Vos jambes sont superbes... il faut pouvoir les montrer... C'est plus convenable !...

J'étais contente. Pourtant, au fond de moi, une inquiétude, d'obscurs soupçons demeuraient. Je ne pouvais oublier les histoires surprenantes que l'on me racontait à l'office. Quand j'y faisais l'éloge de Madame et que j'énumérais ses bontés pour moi :

— Oui !... oui !... disait la cuisinière... Allez toujours !... C'est la fin qu'il faut voir... Ce qu'elle veut, c'est que vous couchiez avec son fils... pour que ça le retienne davantage à la maison... et que ça leur coûte moins d'argent, à ces grigous !... Elle a déjà essayé avec d'autres, allez !... Elle a même attiré des amies chez elle... des femmes mariées... des jeunes filles... oui, des jeunes filles... la salope !... Seulement, monsieur Xavier n'y coupe pas !... Il aime mieux les cocottes, cet enfant... Vous verrez... vous verrez !...

Et elle ajoutait, avec une sorte de regard haineux :

— Moi, à votre place... ce que je les ferais casquer !... Je me gênerais !

Ces paroles me rendaient un peu honteuse vis-à-vis des camarades de l'office. Mais, pour me rassurer, j'aimais mieux croire que la cuisinière fût jalouse de l'évidente préférence que Madame me marquait.

J'allais tous les matins à neuf heures ouvrir les rideaux et porter le thé chez monsieur Xavier... C'est drôle !... je n'entrais jamais dans sa chambre sans un battement de cœur, sans une forte appréhension. Il fut un assez long temps sans faire attention à moi. Je tournais de ci... je tournais de là... préparais ses affaires, sa toilette, m'efforçant à paraître gentille et dans tout mon avantage... lui ne m'adressant la parole que pour se plaindre, d'une voix grincheuse et mal réveillée, qu'on le dérangeât trop tôt... Je fus dépitée de cette indifférence,

et je redoublai de coquetteries silencieuses et choisies. Je m'attendais chaque jour à quelque chose qui n'arrivait pas, et ce mutisme de monsieur Xavier, ce dédain pour ma personne, m'irritaient au plus haut point... Qu'aurais-je fait si cela que j'attendais fût arrivé?... Je ne me le demandais pas... Ce que je voulais, c'est que cela arrivât!...

Monsieur Xavier était réellement un très joli garçon... plus joli encore que ne le montrait sa photographie. Une légère moustache blonde — deux petits arcs d'or — dessinait, mieux que sur son portrait ses lèvres dont la pulpe rouge et charnue appelait le baiser. Ses yeux, d'un bleu clair pailleté de jaune avaient une fascination étrange, et ses mouvements une indolence, une grâce lasse et cruelle de fille ou de jeune fauve. Il était grand, élancé, très souple, d'une élégance ultra-moderne, d'une séduction puissante par tout ce qu'on devinait en lui de cynique et de corrompu. Outre qu'il m'avait plu dès le premier jour, et que je le désirais pour lui-même, sa résistance, ou plutôt son indifférence, fit que ce désir devint bien vite plus que du désir, — de l'amour.

Un matin, je trouvai monsieur Xavier réveillé, assis, les jambes nues, au bord de son lit. Il avait, je me souviens, une chemise de soie blanche à pois bleus... Un de ses talons portant sur le vaisseau du lit, l'autre posé sur le tapis, il en résultait une attitude qui n'était pas des plus décentes... Pudiquement, je voulus me retirer... mais il me rappela :

— Eh bien?... quoi?... Entre donc!... Est-ce que je te fais peur?

Il ramena sur le haut de son genou levé un pan de sa chemise et, les deux mains croisées sur sa jambe, il m'examina longuement, effrontément, pendant que, avec des mouvements harmonieux et lents, et rougissant un peu, je déposais le plateau sur la petite table près de la cheminée. Et comme s'il me voyait réellement pour la première fois :

— Mais tu es une très chic fille!... me dit-il... Depuis combien de temps es-tu donc ici?

— Depuis trois semaines, Monsieur.

— Ça, c'est épatant!...

— Qu'est-ce qui est épatant, Monsieur?

— Ce qui est épatant, c'est que je n'ai pas encore remarqué que tu fusses une si belle fille!...

Il étira ses deux jambes et les allongea sur le tapis...

— Viens ici!... fit-il.

Je m'approchai, un peu tremblante. Sans une parole, il me prit par la taille, me renifla, me força à m'asseoir près de lui sur le bord du lit...

— Oh! monsieur Xavier!... soupirai-je en me débattant mollement... Finissez... je vous en prie!... Si vos parents vous voyaient?...

Mais il se mit à rire :

— Mes parents!... Ah!... tu sais... mes parents... j'en ai soupé!...

C'était un mot qu'il avait comme ça. Quand on lui demandait quelque chose, il répondait : « J'en ai soupé ! »... Et il avait soupé de tout !...

Afin de retarder un peu le moment de la suprême attaque — car ses mains, sur mon corsage, devenaient impatientes, envahissantes, je questionnai :

— Il y a une chose qui m'intrigue, monsieur Xavier... comment se fait-il, qu'on ne vous voie jamais aux dîners de Madame ?

— Tu ne voudrais pas, mon chou... Ah non, tu sais... ils me rasent les dîners de Madame !

— Et comment se fait-il, insistai-je, que votre chambre soit la seule pièce de la maison où il n'y a pas de portrait du pape ?

Cette observation le flatta... Il repondit :

— Mais, mon petit bébé, je suis anarchiste, moi !... La religion... les jésuites... les curés ! Ah ! non ! je les ai assez vus !... J'en ai soupé !... La société aussi, j'en ai soupé !... Une société composée de gens comme papa et comme maman !... Ah ! tu sais !... n'en faut plus !...

Maintenant, je me sentais à l'aise avec monsieur Xavier. Il me semblait que je le connaissais depuis des années et des années ; en lui je retrouvais, avec les mêmes vices, l'accent traînant des voyous de Paris... A son tour il m'interrogea :

— Dis-moi... Est-ce que tu marches avec papa ?

— Votre père !... m'écriai-je... simulant d'être scandalisée. Oh ! monsieur Xavier !... Un si saint homme !

Son rire redoubla, éclata tout à fait :

— Papa !... ah !... papa !... Mais il couche avec toutes les bonnes ici, papa !... C'est sa toquade... Alors, tu n'as pas encore marché avec papa ?... Tu m'épates !

— Ah ! non ! répliquai-je... riant, moi aussi : seulement il m'apporte le *Fin de siècle*, le *Rigolo*, les *Petites femmes de Paris*...

Cela le mit en délire de joie et, pouffant davantage :

— Papa ! cria-t-il !... Non !... Il est épatant, papa !...

Et, lancé désormais, il débita sur un ton comique :

— C'est comme maman !... Hier elle m'a encore fait une scène... Je la déshonore, elle et papa !... Ainsi, tu crois !... Et la religion et la société, et tout !... C'est tordant !... Alors je lui ai déclaré : « Ma petite mère chérie, c'est entendu !... Je me rangerai... le jour où tu auras renoncé à avoir des amants !... » Tapé, hein ?... Ça l'a fait taire !... Ah ! non, tu sais !... ils m'assomment, mes auteurs !... J'en ai soupé de leurs histoires !... A propos... tu connais bien Fumeau ?

— Non, monsieur Xavier.

— Mais si... mais si... Anthime Fumeau ?

— Je vous assure...

— Un gros... tout jeune... très rouge de figure... ultra-chic... les plus beaux attelages de Paris ?... trois millions de rente ?... Tartelette Cabri ?... Mais si, tu le connais !

— Puisque je ne le connais pas !

— Tu m'épates !... Tout le monde le connaît, voyons !... Le biscuit Fumeau, ah ?... Celui qui a eu son conseil judiciaire il y a deux mois ?... Y es-tu ?

— Pas du tout, je vous jure, monsieur Xavier !...

— N'importe, petite dinde !... Eh bien, j'en ai fait une bonne avec Fumeau, l'année dernière... une très bonne ! .. Devine quoi ?... Tu ne devines pas ?

— Comment voulez-vous que je devine, puisque je ne le connais pas !

— Eh bien, voilà, mon petit bébé... Fumeau, je l'ai mis avec ma mère !... Parole !... C'était trouvé, hein ?... Et le plus drôle, c'est que maman, en deux mois, a fait casquer Fumeau de trois cent mille francs !... Et papa donc, pour ses œuvres !... Sans ça la maison sautait... on était à bout de dettes... Les curés eux-mêmes ne voulaient plus rien savoir... Qu'est-ce que tu dis de ça, toi ?

— Je dis, monsieur Xavier, que vous avez une drôle de façon de traiter votre famille ?

— Que veux-tu, mon chou... je suis anarchiste, moi !... Et puis, ma famille, j'en ai soupé !

Pendant ce temps-là, il avait dégrafé mon corsage, un ancien corsage de Madame qui me seyait à ravir...

— Oh ! monsieur Xavier, monsieur Xavier !... vous êtes une petite canaille ! C'est très mal !...

J'essayais, pour la forme, de me défendre. Tout à coup, il mit doucement sa main sur ma bouche :

— Tais-toi ! fit-il.

Et me renversant sur le lit :

— Ah ! comme tu sens bon ! chuchota-t-il... Petite putain, tu sens maman !...

Ce matin-là, Madame fut particulièrement gentille avec moi.

— Je suis très contente de votre service, me dit-elle. Mary, je vous augmente de dix francs.

— Si chaque fois elle m'augmente de dix francs !... songeai-je... C'est plus convenable !

Ah ! quand je pense à tout cela... moi aussi j'en ai soupé !

La passion, ou plutôt la toquade de M. Xavier ne dura pas longtemps. Il eut vite « soupé de moi ». Pas une minute du reste je n'avais eu le pouvoir de le retenir à la maison. Plusieurs fois, en entrant dans sa chambre, le matin, je trouvai la couverture intacte et le lit vide. M. Xavier n'était pas rentré de la nuit. La cuisinière le connaissait bien et elle avait dit vrai : « Il aime mieux les cocottes, cet enfant ! » Il allait à ses habitudes, à ses plaisirs coutumiers, à ses noces, comme auparavant... Ces matins-là, j'éprouvais au cœur un serrement douloureux, et toute la journée j'étais triste, triste !...

Le malheur, en tout cela, c'est que M. Xavier n'avait pas de sentiment. Il n'était pas poétique. En dehors de « la chose », je n'existais pas pour lui, et « la chose » faite... va te promener... il ne m'accordait plus la moindre attention. Jamais il ne m'adressa une parole émue, gentille, comme en ont les amoureux dans les livres, et dans les drames. D'ailleurs, il n'aimait rien de ce que j'aimais... il n'aimait pas les fleurs, à l'exception des gros œillets dont il parait la boutonnière de son habit... C'est si bon pourtant de ne pas toujours penser à la bagatelle, de se murmurer des choses qui caressent le cœur, d'échanger des baisers désintéressés, de se regarder, durant des éternités, dans les yeux... Mais les hommes sont des êtres trop grossiers... Ils ne sentent pas ces joies-là... ces joies si pures et si bleues... Et c'est grand dommage!... M. Xavier, lui, ne connaissait que le vice, ne trouvait de plaisir que dans la débauche... En amour, tout ce qui n'était pas vice et débauche le rasait...

— Ah! non! tu sais... c'est rasant!... j'en ai soupé de la poésie! La petite fleur bleue... faut laisser ça à papa.

Quand il s'était assouvi, je redevenais instantanément la créature impersonnelle, la domestique à qui il donnait des ordres, et qu'il maltraitait de son autorité de maître, de sa blague cynique de gamin. Je passais sans transition de l'état de bête d'amour, à l'état de bête de servage, et il me disait souvent, avec un rire du coin de la bouche, un affreux rire en scie, qui me froissait, m'humiliait :

— Et papa?... Vrai?... Tu n'as pas encore couché avec papa?... Tu m'étonnes!...

Une fois, je n'eus pas la force de dissimuler mes larmes; elles m'étouffaient. M. Xavier se fâcha :

— Ah! non! tu sais!... Ça c'est le comble du rasoir!... Des larmes, des scènes!... faut rentrer ça, mon chou!... Ou sinon, bonsoir!... J'en ai soupé de ces bêtises-là!...

Moi, quand je suis encore sous le frisson du bonheur, j'aime à retenir dans mes bras longtemps, longtemps, le petit homme qui me l'a donné. Après les secousses de la volupté, j'ai besoin... un besoin immense, impérieux... de cette détente chaste, de cette pure étreinte, de ce baiser qui n'est plus la morsure sauvage de la chair, mais la caresse idéale de l'âme... J'ai besoin de monter de l'enfer de l'amour, de la frénésie du spasme. dans le paradis de l'extase... dans la plénitude, dans le silence délicieux et candide de l'extase!... M. Xavier, lui, avait soupé de l'extase... Tout de suite il s'arrachait à mes bras, à cette étreinte, à ce baiser, qui lui devenait, même physiquement, intolérable. Il semblait vraiment que nous n'eussions rien mêlé de nous, en nous... que nos sexes, que nos bouches, que nos âmes n'eussent pas été un instant confondus dans un même cri, dans un même oubli, dans une même mort merveilleuse. Et comme je m'accrochais à lui, voulant le garder sur ma poitrine, entre mes jambes nerveusement nouées sur les siennes, il me repoussait brutalement, sautait du lit :

— Ah! non!... tu sais!... Elle est mauvaise!

Et il allumait une cigarette...

Rien ne m'était pénible comme de voir que je n'eusse pas laissé la moindre trace d'affection, pas la plus petite tendresse dans son cœur, bien que je me pliasse à tous ses caprices de luxure, que j'acceptasse à l'avance, que je devançasse même toutes ses fantaisies. Et Dieu sait s'il en avait d'extraordinaires! Dieu sait s'il en avait d'effrayantes!... Ce qu'il était corrompu, ce morveux!... Pire qu'un vieux!... Plus inventif et plus féroce dans la débauche qu'un sénile impuissant ou un prêtre satanique!

Cependant, je crois que je l'aurais aimé, la petite canaille, que je me serais dévouée à lui, malgré tout, comme une bête!... Aujourd'hui encore, des fois, je songe avec des regrets à sa frimousse effrontée, cruelle et jolie... à sa peau parfumée... à tout ce que sa luxure avait d'atroce et d'exaltant, tour à tour... Et j'ai encore souvent sur mes lèvres, où tant de lèvres depuis auraient dû l'effacer, le goût acide, pervers de son baiser, à lui! Ah! monsieur Xavier!... monsieur Xavier!...

Un soir, avant le dîner, comme il rentrait pour s'habiller — Dieu qu'il était gentil en habit! — et que je disposais avec soin ses affaires dans le cabinet de toilette, il me demanda, sans un embarras, sans une hésitation, presque sur un ton impératif, de même qu'il m'eût demandé de l'eau chaude :

— Est-ce que tu as cinq louis?... J'ai absolument besoin de cinq louis ce soir. Je te les rendrai demain.

Précisément, Madame m'avait payé mes gages le matin... Le savait-il?

— Je n'ai que quatre-vingt-dix francs, répondis-je un peu honteuse... honteuse de sa demande peut-être... honteuse surtout, je crois, de ne pas posséder toute la somme qu'il me demandait.

— Ça ne fait rien! — dit-il... Va me chercher ces quatre-vingt-dix francs! Je te les rendrai demain...

Il prit l'argent, me remercia par un : « C'est bon! » sec et bref, qui me glaça le cœur. Puis me tendant son pied d'un mouvement brutal :

— Noue les cordons de mes souliers!... ordonna-t-il insolemment... Vite, je suis pressé.

Je le regardai, tristement implorante :

— Alors, vous ne dînez pas ici ce soir, monsieur Xavier?

— Non, je dîne en ville. Dépêche-toi.

En nouant ses cordons, je gémis :

— Alors, vous allez encore faire la noce avec de sales femmes?... Et vous ne rentrerez pas de la nuit? Et moi, toute la nuit, je vais pleurer!... Ça n'est pas gentil, monsieur Xavier!

Sa voix devint dure et tout à fait méchante :

— Si c'est pour me dire ça que tu m'as prêté les quatre-vingt-dix francs... tu peux les reprendre... Reprends-les...

— Non!... non... soupirai-je... Vous savez bien que ce n'est pas pour ça!...

— Eh bien!... Fiche-moi la paix!...

Il eut vite fini d'être habillé... et il partit sans m'embrasser, sans me dire un mot...

Le lendemain il ne fut pas question de me rendre l'argent. et je ne voulus pas le réclamer. Ça me faisait plaisir, qu'il eût quelque chose de moi... Et je compris pourquoi il y a des femmes qui se tuent de travail. pourquoi il y a des femmes qui se vendent aux passants, la nuit, sur les trottoirs, pourquoi il y a des femmes qui volent, des femmes qui tuent... afin de rapporter un peu d'argent et de procurer des gâteries au petit homme qu'elles aiment. Voilà qui m'est passé. par exemple!... Est-ce que vraiment cela m'est passé autant que je l'affirme? Hélas. je n'en sais rien... Il y a des moments où, devant un homme, je me sens si molle,... si molle!... sans volonté, sans courage, et si vache... ah! oui... si vache!...

Madame ne tarda pas à changer d'allures vis-à-vis de moi. De gentille qu'elle avait été jusqu'ici; elle devint dure, exigeante, tracassière... Je n'étais qu'une sotte... Je ne faisais jamais rien de bien... J'étais maladroite, malpropre, mal élevée, oublieuse. voleuse... Et sa voix, si douce au début, si caressante. prenait maintenant un mordant de vinaigre. Elle me donnait des ordres sur un ton cassant... rabaissant... Finies, les séances de chiffonnage, de cold-cream, de poudre de riz, et les confidences secrètes. et les recommandations intimes, gênantes au point que les premiers jours je m'étais demandé, et que je me demande encore, si Madame n'était point pour femmes!... Finie cette camaraderie louche, que je sentais bien au fond n'être point de la bonté, et par où s'en était allé mon respect pour cette maîtresse qui me haussait jusqu'à son vice... Je la rabrouai d'importance, forte de toutes les infamies, apparentes ou voilées, de cette maison. Nous en arrivâmes à nous quereller comme des harengères, nous jetant nos huit jours à la tête comme de vieux torchons sales...

— Pour quoi prenez-vous donc ma maison? criait-elle... Etes-vous donc chez une fille, ici?

Non, mais ce toupet!... Je répondais :

— Ah! elle est propre, votre maison!... vous pouvez vous en vanter... Et vous ?... parlons-en!... Ah! parlons-en! Vous êtes propre aussi!... Et Monsieur, donc? Oh la la!... Avec çà qu'on ne vous connaît pas dans le quartier... Et dans Paris!... Mais ça n'est qu'un cri partout!... Votre maison?... Un bordel!... Et encore, il y a des bordels qui sont moins sales que votre maison!...

C'est ainsi que ces querelles allaient jusqu'aux pires insultes, jusqu'aux plus ignobles menaces, elles descendaient jusqu'au vocabulaire des mots orduriers, irréparables... Et puis, tout à coup, cela s'apaisait... Il suffisait que M. Xavier fût repris pour moi d'un goût, — passager, hélas!... alors recommençaient les familiarités louches, les

complicités honteuses, les cadeaux de chiffons, les promesses de gages doublés, les lavages à la crème Simon — c'est plus convenable! —, les initiations aux mystères des parfumeries raffinées. Madame réglait thermométriquement sa conduite envers moi sur celle de M. Xavier... Les bontés de l'une suivaient immédiatement les caresses de l'autre; l'abandon du fils s'accompagnait des insolences de la mère. J'étais la victime, sans cesse ballottée, des oscillations énervantes par où passait l'intermittent amour de ce gamin capricieux et sans cœur... C'est à croire que Madame dût nous espionner, écouter à la porte, se rendre compte par elle-même des phases différentes que nos relations subissaient... Mais non!... Elle avait l'instinct du vice, voilà tout!... Elle le flairait à travers les murs, à travers les âmes, ainsi qu'une chienne hume dans le vent l'odeur lointaine du gibier.

Quant à Monsieur, il continuait de sautiller parmi tous les événements, parmi tous les drames cachés de cette maison, alerte, affairé, cynique et comique. Le matin, il disparaissait avec sa figure de petit faune rose et rasé, ses dossiers, ses serviettes bourrées de brochures pieuses et d'obscènes journaux. Le soir, il réapparaissait, cravaté de respectabilité, bardé de socialisme chrétien, la démarche un peu plus lente, le geste un peu plus onctueux, le dos légèrement voûté, sans doute sous le poids des bonnes œuvres accomplies dans la journée... Régulièrement, le vendredi, c'était toujours, presque sans variantes, la même scène burlesque :

— Qu'est-ce qu'il y a là-dedans? faisait-il en me montrant sa serviette.

— Des cochonneries! répondais-je en riant.

— Mais non... des gaudrioles!

Et il me les distribuait, attendant pour se déclarer que je fusse à point, et se contentant de me sourire d'un air complice, de me caresser le menton, de me dire, en passant sa langue sur ses lèvres :

— Hé! hé!... Elle est très drôlette, cette petite!...

Sans décourager Monsieur, je m'amusais de son manège, et je me promettais bien de saisir l'occasion, éclatante et prochaine, de le remettre vivement à sa place.

Une après-midi, je fus très surprise de le voir entrer dans la lingerie où j'étais seule à rêvasser tristement sur mon ouvrage. Le matin j'avais eu avec M. Xavier une scène pénible, et l'impression n'en était pas encore effacée... Monsieur referma la porte doucement, déposa sa serviette sur la grande table près d'une pile de draps, et, venant à moi, il me prit les mains, les tapota. Sous la paupière battante son œil virait comme celui d'une vieille poule accouflée sur l'herbe dans le soleil. Il était à mourir de rire.

— Célestine!... dit-il... moi j'aime mieux vous appeler Célestine... Cela ne vous froisse pas?

J'avais beaucoup de peine à ne pas éclater...

— Mais non, Monsieur! répondis-je.

— Eh bien! Célestine, je vous trouve charmante... Voilà!

— Vrai, Monsieur?

— Adorable, même.. adorable... adorable!

— Oh! Monsieur!

Ses doigts avaient quitté ma main... ils remontaient le long de mon corsage, chargés de désirs, et de là, ils me caressaient le cou, le menton, la nuque, de petits attouchements gras, mous et pianoteurs.

— Adorable... adorable!... soufflait-il.

Il voulut m'embrasser. Je me reculai un peu pour éviter ce baiser.

— Restez, Célestine... je vous en prie!... Je t'en prie!... Cela ne t'ennuie pas que je te tutoie?

— Non. Monsieur!... Cela m'étonne!...

— Cela t'étonne... petite coquine... Cela t'étonne!... Ah!... tu ne me connais pas!...

Il n'avait plus la voix sèche... Une bave menue moussait à ses lèvres.

— Ecoute-moi, Célestine. La semaine prochaine je vais à Lourdes... Oui, j'emmène à Lourdes un pèlerinage... Veux-tu venir à Lourdes?... J'ai un moyen de t'emmener à Lourdes! Veux-tu venir?... On ne s'apercevra de rien... tu resteras à l'hôtel... tu te promèneras... tu feras ce que tu voudras... Moi, le soir, j'irai te retrouver dans ta chambre...

Ce qui me stupéfiait, ce n'était pas la proposition en elle-même — je l'attendais depuis longtemps — c'était la forme imprévue que Monsieur lui donnait. Pourtant, je gardai tout mon sang-froid... Et désireuse d'humilier ce vieux paillard, de lui montrer que je n'avais pas été la dupe des sales calculs de Madame et des siens, je lui cinglai, en pleine figure, ces mots :

— Et monsieur Xavier? Dites-donc, il me semble que vous oubliez monsieur Xavier?... Qu'est-ce qu'il fera, lui, pendant que nous rigolerons à Lourdes aux frais de la chrétienté?

Une lueur trouble... oblique... un regard de fauve surpris s'alluma dans les ténèbres de ses yeux... Il balbutia :

— Monsieur Xavier?

— Hé oui!...

— Pourquoi me parlez-vous de monsieur Xavier?... Il ne s'agit pas de monsieur Xavier... monsieur Xavier n'a rien à faire ici.

Je redoublai d'insolence :

— Votre parole?... Non, mais ne faites donc pas le malin!... Suis-je gagée, oui ou non, pour coucher avec monsieur Xavier?... Oui, n'est-ce pas?... Eh bien, je couche avec lui!... Mais vous?... Ah! non!... Ça n'est pas dans les conventions... Et puis, vous savez, mon petit père... vous n'êtes pas mon type!

Et je lui éclatai de rire au visage.

Il devint pourpre, ses yeux flambèrent de colère... Mais il ne crut pas prudent d'engager une discussion pour laquelle j'étais terrible-

ment armée. Il ramassa avec précipitation sa serviette et s'esquiva, poursuivi par mes rires...

Le lendemain, à propos de rien, Monsieur m'adressa une observation grossière. Je m'emportai... Madame survint... Je devins folle de colère. La scène qui se passa entre nous trois fut tellement effrayante, tellement ignoble, que je renonce à la décrire. Je leur reprochai, en termes intraduisibles, toutes leurs saletés, toutes leurs infamies, je leur réclamai l'argent prêté à monsieur Xavier... Ils écumaient... Je saisis un coussin et le lançai violemment à la tête de Monsieur.

— Allez-vous en!... Sortez d'ici tout de suite!... tout de suite!... hurlait Madame qui menaçait de me déchirer le visage avec ses ongles...

Finalement elle me retint mes huit jours, refusa de payer les quatre-vingt-dix francs de monsieur Xavier, m'obligea à lui rendre toutes les frusques qu'elle m'avait données...

— Vous êtes tous des voleurs... criai-je... Vous êtes tous des maquereaux!

Et je m'en allai en leur disant que je me rendais de ce pas chez le commissaire de police et chez le juge de paix...

Hélas, le commissaire de police prétendit que cela ne le regardait point. Le juge de paix m'engagea à étouffer l'affaire... Il expliqua :

— D'abord, Mademoiselle, on ne vous croira pas... Et c'est juste, remarquez bien!... Que deviendrait la société si un domestique pouvait avoir raison d'un maître?... Il n'y aurait plus de société, Mademoiselle... Ce serait l'anarchie!...

Je consultai un avoué. Il me demanda deux cents francs. J'écrivis à M. Xavier. Il ne me répondit pas... Alors je fis le compte de mes ressources... Il me restait trois francs cinquante... et le pavé de la rue!

(*A suivre.*) OCTAVE MIRBEAU

L'Oiseau-Fleur lisse ses plumes

Il fait grand jour dehors; mais la chambre somptueuse de la courtisane n'est éclairée encore que par la petite lampe de bronze qui brûle, dans un angle, devant la statuette dorée de la déesse Benten, reine de la mer et protectrice des amants.

La suivante favorite, Broc d'Or, se glisse par un panneau qu'elle entr'ouvre, et frappe ses mains l'une contre l'autre pour éveiller sa maîtresse, puis relève les stores, qui masquent la lumière.

L'Oiseau-Fleur apparaît alors, comme à travers de l'eau, sous le moustiquaire de gaze verte. Broc d'Or a vite fait d'enlever le nuage soyeux, et la belle oïran étire ses bras, languissamment, fait rouler sa tête lasse sur le makoura rembourré : puis, d'un geste vif, repousse la couverture, en satin pourpre couvert de broderies, qui a la forme d'une robe géante, et se met debout, sur le matelas de soie, étendu sur plusieurs nattes superposées.

Dans sa simple robe de nuit en crêpe bleuâtre, elle se montre parfaitement belle, belle selon les règles sévères de la Beauté japonaise :

L'ovale pur et allongé de son visage est tout à fait semblable, pour la forme, à une moitié de pastèque ; ses cheveux sont noirs comme le laque de Kioto et dessinent sur son front, par la courbe des bandeaux, le sommet neigeux du Fousi-Yama : mais la neige paraîtrait sale à côté de son teint; ses yeux sont frais et brillants comme les belles-du-matin mouillées par la pluie; son nez est droit et noble ; sa bouche désireuse, rouge comme la fleur de botan ; ses dents ressemblent à des perles de jade; ses sourcils ont la forme du croissant nouveau ; elle a les reins souples comme du bois de saule ; les doigts fins comme les petits poissons nommés : siraho ; ses bras sont aussi blancs que le pulpe des navets. Enfin, toute sa personne fait honte à la lune ; debout, elle est comme le prunier kaïdo ; assise, comme une touffe de pivoines.

La voici qui descend du matelas, en repoussant du pied une édition rare des *Poèmes de l'Oreiller*, qui traîne au chevet.

Les jolies kamouros de service entrent, en procession, portant des linges souples et de mystérieux coffrets de laque, fermés par des cordes de soie aux nœuds très compliqués.

Deux serviteurs complètement nus les suivent : l'un tient une grande brassée d'iris en fleurs avec leurs racines ; l'autre porte, appuyée contre sa cuisse, la baignoire ovale, en bois laqué orné de papillons d'or.

Quand elle est remplie d'eau chaude, ils y plongent les iris, qu'ils disposent tout alentour.

Les kamouros commencèrent par délayer dans l'eau de la farine de riz, puis y versèrent des parfums.

Alors, l'Oiseau-Fleur laissa tomber son vêtement de nuit et sa chair, pareille à la pulpe des nénuphars, attira toute la lumière; elle resplendit, plus blanche encore par le contraste des profonds laques noirs; mais, pudique, elle enjamba, vite, le rebord de la cuve et se plongea, en poussant de petits cris, dans l'eau, qui était très chaude.

Bientôt Broc d'Or, d'après une recette tenue en grande estime, considérée même comme sacrée, trempa dans l'eau du bain un sachet de toile empli de fiente de rossignol, et en frotta lentement le corps de sa maîtresse; ce qui rendit la peau extrêmement lisse et brillante.

Après quelque temps, on aida la baigneuse à sortir de l'eau et, après l'avoir essuyée avec des linges doux, on la frotta encore à l'aide de pierres ponces.

Puis, enveloppée d'une draperie souple, elle s'étendit, pour se reposer un instant.

Broc d'Or lui servit une tasse de thé, dans laquelle une fleur de cerisier, séchée, s'épanouit, à la chaleur, comme toute fraîche. Tandis qu'elle buvait, la fleur venait doucement caresser ses lèvres et elle soufflait dessus, avec une moue gentille, pour l'éloigner.

Après cela, les coiffeuses s'approchèrent, pour accommoder le visage et les cheveux. Elles étendirent sur la face et le col une légère couche de blanc d'œuf, puis appliquèrent la poudre de riz avec une mousseline molle... Après avoir rasé les sourcils, elles dessinèrent deux points noirs, tout en haut du front, et remontèrent le coin de l'œil par une ligne de carmin. La bouche mignonne fut aussi avivée de rouge. Puis l'on commença le travail compliqué de la coiffure.

Les lourds cheveux noirs et luisants furent dénoués, et roulèrent jusqu'aux jarrets de l'Oiseau-Fleur: mais, après les avoir démêlés avec des peignes en bois de tsou-ghé, les avoir oints d'huile verte de natané, délicieusement odorante, on les releva, en les serrant le plus possible, et l'on posa dessus la perruque, toute disposée, en forme de papillon. Des épingles d'or la retinrent et on fixa, en avant du chignon, un peigne surmonté d'une cigogne d'argent et d'émail aux ailes ouvertes.

Les coiffeuses se retirent alors, et les habilleuses vinrent, portant un coffre à compartiments.

La princesse d'amour, d'un mouvement d'épaule, fit tomber la draperie qui l'enveloppait. Sa nudité blanche et gracile apparut de nouveau, singulière cette fois, sous la tête volumineuse et apprêtée.

On se hâta de lui passer le juban de soie rouge, à manches, s'arrêtant en bas aux genoux, fendu et croisé sur la poitrine. On mit par-

dessus une sorte de tablier. en tissu pareil, tombant jusqu'aux chevilles et faisant le tour des jambes.

On lui fit endosser alors le shitaghi, première robe, très légère, couleur de l'eau au clair de lune, et on la soutint, tandis qu'elle tendait ses pieds, l'un après l'autre. pour enfiler les tabis de soie blanche bleutée, à orteil séparé, et chausser les sandales de paille, doublées et agrémentées de soie, à semelles très hautes, et retenues seulement par un bourrelet ouaté, passé en boucle, à l'orteil.

On apporta aussitôt la robe, qui était, ce jour-là, en satin couleur de thé faible, toute couverte de poèmes brodés en noir dans des carrés d'or.

Quand elle fut prête, on lui donna un très précieux sachet, qu'elle mit dans sa manche gauche. Ce sachet contenait un atome de l'inestimable parfum. appelé janko, ou parfum du vieux Chat. La légende raconte que cette pierre odorante s'était formée dans la cervelle d'un chat centenaire, qui s'était enfui sur des montagnes, où on le poursuivit longtemps. Celui qui parvint à le tuer s'empara du trésor embaumé, qu'il garda jalousement jusqu'au jour où sa fille, amoureuse d'un seigneur, en déroba la moitié pour la donner à son amant. Le père fit la guerre au ravisseur. pour lui reprendre le musc unique, mais il ne put y parvenir.

Entre amants : « Veux-tu la moitié de mon parfum? » est resté la protestation la plus ardente pour exprimer une abnégation sans bornes.

L'Oiseau-Fleur, toute fière de sa parure. prit pour s'éventer un écran rare et fragile formé de l'aile d'un papillon géant, et. aidée par les kamouros, qui soutinrent la traîne de sa robe dans l'escalier, elle descendit au rez-de-chaussée et sortit dans son jardin particulier, où il lui était enjoint de passer quelques heures. pour respirer l'air matinal...

C'est un grand jardin en miniature, avec une pagode, des rochers, des cascades, des pins et des cèdres, un étang plein d'iris, sur lequel voguent les jolis oiseaux appelés : onidori.

Assise sous la vérandah enguirlandée de fleurs. la princesse soupire, en préparant sa pipette dont elle tire distraitement quelques bouffées, car elle a une peine d'amour et pleure un ingrat.

Des jardins voisins on entend s'envoler des chansons.

— Ne chanterez-vous pas aussi? demande une des kamouros, en tirant de son enveloppe de soie le chamissen à long manche.

Pour masquer sa douleur, chanter peut-être?

Elle prend l'instrument et, du bout du plectre de bois, gratte les cordes grêles; une chanson triste lui vient aux lèvres :

« La neige voltige, pareille aux fleurs de cerisiers sous un coup de vent.

« La fleur flétrie est quelque chose encore; mais sur la manche secouée la neige ne laisse pas de traces.

« Ainsi, du cœur, s'efface le souvenir.

« Dans mon lit glacé, je pleure, moi qui n'oublie pas, et mes larmes gèlent sur l'oreiller.

« Pourquoi ce qui est si lointain est-il si près de l'esprit?

« J'écoute le silence, dans la solitude. Et voilà qu'une cloche, à coups durs, sonne l'heure.

« L'heure! la même! le minuit qui fut si doux!

« La grêle cingle ma porte et je me précipite pour ouvrir, comme si l'on frappait, sachant bien, pourtant, qu'il n'y a rien.

« Rien, que la nuit affreuse, hostile, noire comme l'oubli.

« J'étais sans espoir, mais la déception brise en sanglots mon cœur.

« Hélas! la nuit d'amour, où est-elle? »

Judith Gautier

Images

LE VEILLEUR DE NUIT

C'est ce soir la plus bleue des nuits d'été ;
voici des nuits, de longues nuits que mon corps se traîne
sur cette terrasse d'où je vois la place aux fortes chaînes
devant le corps de garde où luisent les mousquets
et j'aperçois aussi, quand mon âme abandonne
les berges où vont les barges, et les grands quais
où s'amassent les nefs, et les radeaux et les galiotes,
la lente campagne sourde ; au plus loin, le ruban
du fleuve, passé les promenades où sur les bancs
jasent les couples amoureux d'ilotes,
s'en va vers les grandes flottes.
Il y a là une plage, un fort, des soldats,
et puis tout ça s'en va,
avec le fleuve, avec les berges vides, avec les saules
des petites routes en blancs rubans vers l'infini,
vers la terre inconnue, et mon âme chemine
avec l'oiseau qui chante, avec l'oiseau qui piaule
loin des fabriques, des mines, loin des geôles, loin des halles,
vers la terre inconnue ; vers l'aube toujours verte
que les Christophe Colomb n'ont jamais découverte.

Je veille seul ; tous se sont endormis ;
tous les soirs, tous s'endorment, c'est la norme
de fermer les volets quand la caisse est fermée
et les additions faites, sauf les jours de fêtes
où l'on boit la godale, jusqu'à passé minuit ;
je veille seul, parce que je souffre et que l'infirme
au long du jour parmi les titulaires des firmes
de la cité, bousculé, n'a point de coin pour se cacher
et pour chuchoter son rêve dans les gaîtés
des gens de l'or, des gens du droit, des gens d'épée.
Oh, ma ville ! cloaque du jour, ô ma ville, ô Sodome
des camails violets auprès des robes d'or,
tandis que ton millier de tyranneaux s'endort,
je viens rêver, à ce balcon, près de ma chambre,
de ma cellule frigide de janvier à décembre,
car l'homme abandonné de tous a toujours froid
et grelotte au mois d'août sur son balcon étroit.

Je veille, je veille seul, je suis ici
l'unique habitant de la nuit,
le seul qui regarde au fond de l'horizon
si jamais, accourant à formidables bonds,
quelque merveille un jour incendiera la plaine
de sa nuée radieuse, multiforme et certaine,
ou si les rois viendront
vers quelque crèche en ma cité que j'aime,
ma cité, par miracle devenue Bethléem,
chercher chez les changeurs et les tisseurs de laine
l'enfant d'humilité pour l'irradier Dieu.
Mais je ris, c'est le soir, je suis bien au milieu
de la ville, ici l'octroi, et là c'est la caserne,
ici c'est la gehenne des débiteurs, ou la citerne,
cellier de tant de pauvres, et là la boucherie.
Et moi je suis l'infirme qui grelotte dans la nuit.

Et le veilleur qui hante le pavé
et la sentinelle debout près du fossé
s'assoupissent, car rien n'est à craindre, et l'heure sonne
où, les portes fermées, il n'entre plus personne,
où personne ne va parmi les rues hantées de lune,
et tout le monde ici sait bien que dès la nuit
on doit dormir. Oh! feu du ciel, tomberas-tu
sur le mausolée des vivantes vertus?

Mais qu'est-ce? la plaine s'allume, oh! le rouge incendie,
un oiseau bat des ailes au-dessus de la grange
et de l'église; c'est un aigle qui s'élance
et qui monte vers le ciel, y porter le soleil,
et se fait ce soleil qu'il sait voir face à face...
Voici l'ombre plus noire et les yeux du hibou
la contiennent, avec ses replis de crime jusqu'au bout...
voici l'aile cendreuse des grands hiboux, et voici l'aigle
encore plus haut sur la grande tour et qui menace
sur les collines, et des éperviers planent sur les champs de seigle,
et des flamants roses s'éploient aux champs de blé,
et la cloche apeurée palpite; c'est la règle
quand l'orage s'époumonne sur la contrée,
la cloche a peur, la cloche est folle: voici les aigles
et le vol tournoyant de tous ces aigles fond
sur quelque chose d'obscur et de sanguinolent
qui pue au plus creux de l'entonnoir de cette Nature,
et près d'eux les vautours accourent à la charogne.
Cette ferme avait deux yeux de feu, elle est borgne,
et maintenant la ruine a mis sur elle sa serre,

et voici l'église qui monte vers le ciel
dans les terribles serres qui l'emportent et l'enserrent,
Où t'en vas-tu, prière, où t'en vas-tu. douleur,
où t'en vas-tu, l'aveu ! Voici le feu, laveur
des iniquités sombres et des béates douceurs.
et le porche qui crache son secret, de mille ans,
enfoui ! le feu ! voici les éperviers et voici les milans
qui suivent obscurs vassaux le vol étincelant
de l'aigle — voici le feu vengeur et voici les paysans.

LE LICENCIÉ

Le pauvre licencié arpente la grand' route.
avec un maigre bissac, au pas de route
d'un homme pressé, mais pas trop. d'un attendu
quelque part, en un château de bienveillance
ou quelque honnète maison. Une somme due
cause ce petit voyage. ou bien une dédicace
adroite lui concilia. en plus sa bonne mine
et sa vaillance, quelque faveur insigne.
On ne s'en targue pas ! Le licencié sagace
aux pattes de canard s'envole comme un cygne
noir, quand un paysan regarde et suit ce long corps noir
se perdre dans les arbres et disparaître au soir.

Le seigneur licencié porte un maigre bagage,
sa sagesse ; et ses jambes alertes le transportent.
Sagesse et jambes, c'est tout son hoir.
Aucun empire n'enclave une propriété
où, bien tranquille, en robe de chambre à ramage.
il puisse fumer à l'aise et regarder l'été
dévaster de toutes ses sauterelles l'herbe verte ;
c'est la grand' route, sa maison toujours ouverte,
qu'il arpente, en màchant sentences, sans jamais boire.

Oh, pauvre licencié, l'auberge est trop simple
pour toi. Tu cherches le château de Belle-Étoile
où Titania aima Oberon, puis Bottom.
L'illusion doit tomber des grands chênes
et les violes du silence chantent aux buffets de chêne
du bon rève, de tentantes cadences ; et l'homme
qui dort là se peut réveiller prince
un carrosse l'emporte dormant encore, des valets humbles
l'ouvrent chapeau bien bas, et la grand' porte grince
du palais des aïeux inconnus qu'on revoit

sans étonnement ni gêne.
L'auberge est trop simple. Puis, un je ne sais quoi
à la besace, pourtant mordorée, gêne.
Et le château de Belle-Étoile est si grand, si vaste,
si commode, avec sa cour immense et son velum d'astres
et le chant pépiant des oiseaux indiscrets,
si ample en son manteau de lune, que le parquet propret
de l'auberge ne l'attire guère
avec ses grosses pintes et ses paysans aux voix de guerre.

Allons, bon licencié, va-t'en vers ton château,
ton château grelotant au vide de la huche,
vers les paillons usés qui subsistent des ruches,
vers le grand carrefour étoilé de la nuit,
et fais des rêves, fais-les beaux.
Ton domaine est grandi des ombres des chimères
et ton chaume hanté d'oiseaux de nuit.
Fais-y des rêves, par-delà le jour triste, fais-les beaux.

Gustave Kahn

Le Vœu d'être chaste (1)

IV (*suite*)

Et la cloche appelait de nouveau.

L'abbé Resongle tira sa montre :

— Midi et quart déjà. Cette enfant sera cause que nous mangerons le gigot trop cuit.

Il s'arrêta pour humer l'odeur qui montait de la cuisine.

— Il me semble que ça sent le brûlé. Qu'en pensez-vous, mes amis? Si nous nous mettions à table? L'enfant prodigue reviendra.

— Jamais! répliqua nettement Claire; jamais, tant que M. de Favaron sera là. S'il a quelque délicatesse, il sait ce qui lui reste à faire...

— Quel contre-temps! soupira l'abbé Resongle. Je sens que cette malheureuse histoire m'a déjà coupé l'appétit. Déjeunons cependant, si vous m'en croyez. Claire réfléchira pendant ce temps et nous jugerons mieux de la situation, quand nous aurons repris des forces. *Primo vivere!* Nous délibèrerons ensuite!

V

En entrant à l'église, à l'heure de sa visite quotidienne au Saint-Sacrement, Gilbert aperçut Claire agenouillée, en prières devant l'autel de la Sainte Vierge. Priait-elle vraiment? Elle pleurait. Gilbert ne pouvait pas voir sa figure qu'elle cachait dans ses mains, mais sa douleur se trahissait dans le frisson de sa nuque, secouée par les sanglots.

Gilbert s'agenouilla pas loin d'elle; mais ses lèvres seules articulaient les oraisons habituelles. Sa pensée était toute au spectacle de cette affliction dont il ignorait la cause. Pauvre Claire! Qu'avait-elle à se désoler ainsi, que lui avait-on fait? Il souhaitait et il craignait de l'apprendre. Qu'allait-elle lui dire? Elle pleurait toujours. Il percevait distinctement ses soupirs; il assistait à l'orage de ce cœur bouleversé. Et l'orage peu à peu se communiquait à lui, vibrait en écho dans sa poitrine. Un élan

(1) Voir *La revue blanche* depuis le 15 décembre 1899.

de pitié le sollicitait à se lever, à se porter au secours de cette âme en peine.

Ce fut Claire qui se leva brusquement, qui alla vers lui.

— Excusez-moi, dit-elle; il faut que je vous parle.

Gilbert était debout devant elle.

— Je vous écoute, dit-il en s'inclinant.

Elle le regardait, comme égarée, avec des yeux encore baignés de larmes et un frémissement de ses lèvres gonflées, contractées par la montée des sanglots qu'elle ne parvenait pas à étouffer.

— Je suis bien malheureuse, balbutia-t-elle après un silence. Puis rapidement, à voix basse : Adrien m'a fait une scène. Il a osé me reprocher mon amitié pour vous, il m'a menacée, il m'a insultée. J'ai rompu avec lui... Et maintenant, j'ai tout le monde contre moi. Ma mère, Bernard, tous. Ils veulent que je lui pardonne, que je me réconcilie. Jamais! Je ne veux plus le voir... Ah! que faire? Mon Dieu! que faire? Je n'ai plus que vous, monsieur Gilbert; conseillez-moi, sauvez-moi!

— Vous devriez plutôt vous adresser à l'abbé Resongle, suggéra Gilbert, il est l'âme de votre mère. Elle fera ce qu'il voudra.

— L'abbé Resongle? Inutile. Il est tout Favaron. Si je l'écoutais, j'aurais déjà pardonné. Et savez-vous la raison qu'il me donne? Il dit — j'ai honte de vous le répéter — il dit qu'après trois mois de fiançailles, je ne suis plus libre de remercier Adrien. On nous a trop vus ensemble; personne ne voudrait de moi, si je lui signifiais son congé. Est-ce vrai?

— Le monde est méchant, Mademoiselle; peut-être avez-vous été quelquefois imprudente...

— Alors, vous aussi, vous me condamnez; c'est trop fort! Je ne peux pas le croire. Je vous en prie, mon ami, dites-moi bien vite que l'abbé Resongle se trompe, que je ne suis pas compromise. Rassurez-moi. Je suis une brave fille, n'est-ce pas? Vous m'estimez, vous m'aimez; je n'ai pas démérité de vous...

— Certes, Mademoiselle, je vous estime et je vous plains... répondit Gilbert. Mais mon opinion est bien peu de chose. Ah! si je pouvais vous être utile!

— Vous le pouvez, mon ami. Votre présence m'a déjà fait du bien. J'avais perdu la tête. Savez-vous ce que je demandais

à la sainte Vierge, là, tout à l'heure? Eh bien! je lui demandais de me faire mourir, plutôt que de me laisser reprendre par Adrien...

— Mourir? quel enfantillage! Mourez au monde plutôt, affranchissez-vous, fiancez-vous avec Dieu. Personne n'aura rien à dire ainsi, ni votre mère, ni l'abbé Resongle. Et pour vous ce sera le bonheur définitif. Vous m'avez dit une fois, je m'en souviens bien, que vous aviez la vocation...

— Hélas! ce n'était qu'une parole en l'air; j'ai bien peur de n'être pas appelée. Non, vraiment; Dieu est trop loin de moi; je suis trop loin de lui, si vous aimez mieux... J'aurais besoin d'un maître plus à ma portée, d'un cœur d'homme sur lequel je m'appuierais...

— Libérez-vous d'abord de votre engagement, Mademoiselle; débarrassez-vous de M. de Favaron. Et alors... il y a encore dans le siècle des jeunes gens sérieux, de bons chrétiens. Il y en a sûrement dans vos relations, dans votre monde. L'expérience que vous venez de faire vous a instruite. Vous saurez choisir...

Claire secoua la tête.

— Mon choix est fait, dit-elle; elle hésita un moment, puis à voix plus basse : malheureusement celui que j'aime n'est pas libre... du moins il va cesser de l'être...

Gilbert n'osait pas comprendre.

— Vous n'y êtes pas? reprit Claire. Inutile alors de m'expliquer davantage.

Son trouble, son regard de tendre inquiétude en disaient plus que des paroles. Gilbert se taisait, suffoqué. Il essaya de se reprendre.

— Si vous le voulez bien, Mademoiselle, dit-il, nous causerons de cela plus tard... et ailleurs... L'endroit me semble mal choisi...

— Pourquoi? insista Claire. Il n'y a rien de plus sérieux, rien de plus grave que ce que j'ai à vous dire. Si quelque chose pouvait m'enhardir, ce serait cette église où nous avons prié, où nous avons communié pour la première fois ensemble.

Elle se tut un moment, baissa les yeux. Elle n'osait pas affronter le visage de Gilbert.

— Je... vous aime! prononça-t-elle enfin d'une voix à peine

distincte. Pourquoi vous ai-je revu cette année? Pourquoi ai-je été obligée de vous comparer aux autres? J'ai lutté, j'ai essayé de m'étourdir. Puis, quand l'attrait s'est trouvé trop fort, quand il a fallu me rendre, j'ai cru un moment que votre amitié me suffirait, que je pourrais me contenter du lien spirituel qui nous unissait l'un à l'autre. Je l'ai espéré, je ne l'espère plus. Non, c'était vous que je cherchais, rien que vous. Et vous-même, êtes-vous bien sûr?... Nous avons été sincères un moment tous les deux, nous ne le serions plus maintenant. Il faut nous quitter tout à fait ou nous joindre. Voulez-vous de moi, Gilbert?

— Mais, Mademoiselle...

— Ne me répondez pas tout de suite. J'ai demandé jusqu'à demain pour réfléchir. Réfléchissez aussi. Si vous me rejetez, que m'importe d'être à Adrien ou à un autre? Je pardonnerai et tout sera fini...

Gilbert allait répondre. Un bruit de pas se fit entendre sous le porche. Le carillonneur venait sonner l'angelus. Le tintement grave de la cloche, prolongé dans la solitude de la nef, solennisa cette minute.

— Demain, expliqua rapidement Claire, ma mère va partager la récolte de maïs à Encrambade. Je la suivrai. Venez là-bas vers cinq heures.

Elle sortait. Une défaillance l'obligea de s'appuyer à une chaise, mais elle se raidit aussitôt, envoya de la main un adieu à Gilbert. Elle était très pâle, avec une figure mincie, décomposée, où tout le charme s'était résorbé dans le regard.

Et Gilbert la trouvait plus belle ainsi, plus attirante.

VI

Il l'aimait. Comment avait-il pu se tromper, s'illusionner sur la nature du sentiment qu'il éprouvait pour elle? Camaraderie, amitié, union en Dieu? Mensonges. Il l'aimait. Dès le premier jour, dès la première minute du revoir, il avait été à elle. Elle l'avait regardé, elle s'était appuyée un moment à son épaule; il n'en avait pas fallu davantage. Il avait été pris. Il l'avait souhaitée pieuse, il l'avait rêvée nonne; et ce n'était qu'une manière de la confisquer, de l'arracher aux autres, puisqu'elle ne pouvait pas être sienne. Il l'aimait, et elle l'aimait. C'était donc

vrai! Cet amour avait été assez fort pour la contraindre à la rougeur de l'aveu!

Au premier moment, plus tard même, dans la solitude de la chambre, où il avait emporté cette certitude, comme un voleur son trésor, ce fut un flot de délices, une ivresse sans remords, sans scrupules. Sa piété, sa vocation, son salut, tout avait disparu. Pâles créations de sa volonté, que pouvaient ces choses contre le tumulte de sa chair?

Il revivait la minute exquise, il répétait comme un évangile de bonheur les paroles de Claire ; il revoyait ses gestes, le tremblement de sa main sur l'accoudoir de la chaise où elle s'appuyait en lui parlant. Il ne revint à lui qu'en songeant à l'avenir, aux suites de son engagement, aux résistances des Mériel, aux difficultés qu'il ne manquerait pas d'avoir avec Bernard, avec l'abbé Resongle. Il y aurait là un mauvais moment à passer. Et après? Avait-il au moins la certitude d'être heureux? Heureux pour un jour, oui, mais le lendemain? N'avait-il pas cru le tenir plusieurs fois déjà, ce bonheur d'aimer? Et ce n'était que le plaisir, avec le goût amer qu'il laisse à la bouche.

Gilbert se remémorait ses expériences d'avant le séminaire, ses liaisons d'étudiant, ses nuits dans les alcôves de hasard. Et cette fois, sans doute, ce ne serait pas la même chose, mais si le décor n'était plus pareil, l'acteur était-il bien sûr d'avoir changé? Gilbert s'interrogeait et au lieu de l'encourager, cet examen ne faisait qu'accroître son incertitude. Le Gilbert d'aujourd'hui valait-il mieux que le Gilbert d'autrefois? Portait-il à l'amour nouveau un cœur plus pur, une conscience plus haute? Hélas! ce qui l'attirait vers Claire, c'était moins la tendresse — et il le sentait bien — que l'attrait sensuel, ce charme capiteux qu'elle avait en elle, et qu'il subissait malgré lui. Mauvaise disposition pour entrer en ménage. Il avait fui le monde, il s'était donné à Dieu, par dégoût de lui-même, par crainte des égarements où sa faiblesse risquait de l'entraîner. Et voilà qu'à sa première heure de liberté, à la première occasion qui s'offrait, il faiblissait, il désertait le devoir. S'il succombait à cette tentation, où prendrait-il la force de résister aux autres, à celles qui viendraient le chercher plus tard, après son mariage. Traître à Dieu, comment pouvait-il s'assurer d'être fidèle à Claire?

Ainsi raisonnait Gilbert quand il reprenait assez de sang-froid pour raisonner. Mais après un moment de contrainte, la passion se réveillait, mettait ses arguments en déroute. Sa jeunesse s'insurgeait contre la sentence d'exil qui lui fermait la porte du paradis entr'ouvert. L'instinct parlait, réclamait les joies promises. Et c'était entre le bon propos et le désir mauvais, entre la nature et la grâce un duel où Gilbert se débattait, torturé.

La nuit se consuma dans ces alternatives.

A la première pâleur de l'aube, le séminariste sortit. L'église était encore fermée, il poussa plus loin, traversa le village, gagna la campagne. Les fermes s'éveillaient ; les bergers matineux menaient leurs troupeaux aux chaumes à travers l'éclaboussement des rosées ; des laboureurs çà et là commençaient à tracer leurs sillons ; des socs luisaient et l'haleine des bœufs fumait mêlée aux vapeurs de la glèbe déchirée par la charrue...

Tout cela était comme un rêve pour Gilbert, un rêve douloureux. Le spectacle de cette activité paisible, autour de lui, ne faisait qu'accroître son inquiétude. Cette humanité simple, vouée au devoir quotidien, lui était comme un reproche. Il s'enfonça plus avant dans les solitudes. Une combe s'ouvrait devant lui obscure encore, pleine du silence de la nuit. Il y entra... il s'enfonça dans le mystère des sentes.

Mais l'image de Claire s'y enfonçait avec lui. Il l'y retrouvait à chaque pas avec le souvenir du passé. Plus d'une fois, enfants, ils étaient venus là ensemble; ensemble ils avaient pêché dans le ruisseau, ils avaient poursuivi dans les creux d'eau morte laissés par la sécheresse estivale, la menuaille imperceptible qui filtrait entre leurs doigts ; ensemble ils avaient, dans les fourrés de sanguines et de viornes, pratiqué des cachettes où ils emmagasinaient sur la litière des feuilles mortes les fruits maraudés, pour les dînettes futures...

La saison aidait à ces réminiscences. Il y avait, autour du jeune séminariste en souci d'amour, les mêmes odeurs, les mêmes musiques : senteurs errantes de vendange et de pourriture végétale, cadence de broies cassant le chanvre au seuil des métairies, qui avaient accompagné les pas insoucieux de l'enfant.

Le cœur de Gilbert s'amollissait, se fondait en cette évocation de l'autrefois. Ses forces défaillaient. Il se laissa tomber dans

l'herbe. Impuissant à lutter, il se donna tout entier à la douceur du rêve. Claire était là, comme présente ; son regard, son sourire, la ligne souple de sa gorge, de ses hanches... Invitation au bonheur, appel irrésistible aux caresses!... Sa volonté s'abolissait en cette extase...

VII

Combien de temps demeura-t-il ainsi perdu dans l'irréel? Le soleil avait monté, il touchait presque au zénith, quand le songeur reprit conscience de l'heure. A peine si un peu d'ombre sortait des bois, devant lui, mordait la lisière blonde des éteules. Un moment interrompu par la pause du déjeuner, le travail des champs avait repris. Les chansons des laboureurs, les commandements aux attelages se répondaient d'un versant à l'autre des collines. Pas loin de Gilbert, à travers le rideau frémissant des saulaies, le battoir des laveuses claquait en cadence monotone. Il ne devait pas être loin de midi.

Une sonnerie vint préciser l'heure. Juché au sommet d'un mamelon, par delà les bois qui escaladaient les pentes, le clocher de St-Assiscle envoyait à la paroisse la salutation grave de l'angelus. Et Gilbert se souvenait tout à coup d'avoir été invité ce jour-là par l'abbé Curvale aux offices de l'adoration perpétuelle. La grand'messe était dite maintenant ; sans doute, on allait se mettre à table. L'abbé Resongle, engagé lui aussi, avait décliné l'invitation ; il en avait donné à Gilbert les raisons, qui n'étaient rien moins que flatteuses pour le desservant de St-Assiscle. Et, sans doute, il ne serait pas le seul qui manquerait à l'appel. Le bruit courait de démêlés graves survenus récemment entre l'archevêché et l'abbé Curvale. On parlait de lettres comminatoires, que suivrait sans doute, à bref délai, si le malheureux prêtre n'amendait pas sa conduite, une sentence d'interdiction.

Gilbert n'ignorait pas ces choses, et peut-être, dans un autre moment, se fût-il abstenu de paraître au presbytère. Mais le trouble où il se trouvait lui-même, la déchéance dont le menaçait la tentation, l'assaut des appétits charnels, le rendait indulgent pour la faute de l'abbé Curvale. Il avait pitié de ce réprouvé, de ce lépreux mis en quarantaine par ses confrères.

Etait-ce bien le moyen de le ramener, de le remettre dans la bonne voie? Et qui sait, si une bonne parole dite à propos, une poignée de mains, un regard, ne troublerait pas cette âme bouleversée par les passions, mais qui n'était peut-être pas encore fermée à la grâce ! On pouvait essayer, en tout cas.

Tout en faisant ces réflexions, le séminariste avait pris le sentier qui, sous le couvert du bois, mène à la route de St-Assiscle. L'église, devant lui, montait entre les arbres du cimetière. Le même toit abritait la maison du prêtre et la maison du Seigneur. Une haie séparait les pruniers de la cure et les cyprès des morts. Et la pauvre bâtisse, si calme, si humble, le silence autour, la solitude, tout cela suggérait l'idée d'une vie en Dieu, médiocre et heureuse. Cet enfer, à distance, donnait l'illusion d'un paradis.

L'angelus finissait de sonner quand Gilbert parut au sommet de la côte. La servante qui l'avait vu venir, postée au seuil du presbytère, signala son arrivée. On attendait.

L'abbé Curvale vint à sa rencontre. Il eut en le reconnaissant une légère grimace qui s'épanouit presque aussitôt en un large sourire...

— Ce n'est qu'un demi-curé, dit-il en tendant la main à Gilbert ; mais enfin, c'est une soutane... et jusqu'ici, nous n'en avions vu aucune. Vous êtes le premier arrivé, mon cher, et vous serez sans doute le dernier. Mes confrères me faussent compagnie. Ils craignent de déplaire à Monseigneur ; ce sont les chiens couchants du grand berger ; un signe les a fait rentrer sous terre. Tas de pleutres! On se passera d'eux, soyez tranquille! Venez, mon ami. Donnez-moi votre chapeau. La peur de l'archevêché ne vous a pas coupé l'appétit ; à moi non plus. Venez! nous causerons, les pieds sous la table.

La salle à manger avait un air de fête ; une douzaine de couverts témoignaient des intentions hospitalières du curé de St-Assiscle.

— Enlève-moi tout ça, commanda-t-il à la cuisinière, une grosse réjouie qui avait plutôt la mine d'une gouge d'auberge que d'une servante de curé. Enlève, et sers-nous le potage. Nous n'attendons plus personne.

— L'abbé Resongle m'a chargé de l'excuser, mentit Gilbert. Il souffre depuis hier de son rhumatisme.

— Son rhumatisme ne l'empêchera pas d'aller dîner ce soir chez sa bonne amie, madame Mériel, si elle l'invite. Quarante ans que ça dure, ce scandale. Et l'archevêché n'y trouve rien à redire. Il est vrai que madame Albanie fonce pour les œuvres, la chère âme! Tant pour les frères et tant pour les sœurs, sans oublier le denier de Saint-Pierre et les écoles libres. Alors tout est bien et la boustifaille marche. Table ouverte chaque jour! Vous n'avez pas vu ça, vous — non, vous étiez au collège — du temps du vieux Mériel, à la fin, quand il était devenu infirme. On le couchait à neuf heures, après avoir récité la prière en commun. Et à peine le bonhomme s'était-il endormi, crac! tous les invités redescendaient au salon. Et la partie recommençait : la bourre, la bête hombrée, jusqu'à minuit, jusqu'à une heure du matin. La partie et le reste! les petits verres, la chartreuse, la bénédictine, comme s'il en pleuvait. Ah! ils s'en sont donnés du bon temps, les confrères. Et maintenant, l'abbé Resongle a la goutte. Eh bien! il ne l'a pas volée, le goinfre. Il l'a; qu'il la garde! On déjeunera sans lui... Et sans les autres. Une belle collection d'hypocrites et d'imbéciles.

L'abbé Gilbert se récriait. Et l'abbé Curvale :

— En voulez-vous la preuve. Tenez, lisez cette lettre d'excuse que j'ai reçu hier soir de l'abbé Fouade : six fautes d'orthographe en sept lignes, et autant de mensonges. Quel monde. Ah! si je voulais parler! Mais patience. Si l'on m'y force, je rendrai coup pour coup. L'archevêque ne me fera pas baisser le nez. Belle autorité pour imposer le respect; un intrigant qui a usé ses fonds de soutane sur toutes les banquettes des antichambres ministérielles. Monseigneur a son dossier; j'ai le mien. On nous jugera. Cependant déjeunons. Vous avez bien fait de venir, mon petit Gilbert. On ne va pas s'ennuyer. Au lieu de toutes ces faces de carême qui nous auraient gâté notre plaisir, je vous ferai manger en aimable compagnie. Mon ami Capirol est là, sa femme aussi. Je l'avais priée d'aider Cadette. Elle cuisine à ravir. Vous goûterez de ses sauces...

— Mais, après tout ce qu'on a dit sur elle et sur vous, ne craignez-vous pas? Vous avez tort; vous allez donner de nouvelles armes à vos ennemis... objecta Gilbert qui se souciait médiocrement de voisiner avec la Capirole.

(A suivre.) EMILE POUVILLON

Notes

politiques et sociales

ENTRE AUTRES OBJETS, DE L'AMNISTIE

La Chambre, ayant fini de discuter, sans raison, sans intérêt, sans passion, un budget sans réformes, se consacre à diverses faquinades — ou paquinades. Et cela est misérable. Mais « cela peut renverser le Ministère ». L'opposition ouverte et l'opposition honteuse, dans l'immodération fâcheuse et louche de leurs rancunes et de leurs convoitises, l'attaquent sur ce qu'il fait, qui n'est rien ou qui est peu de chose, au lieu de l'attendre calmement — et sûrement — à ce qu'il ne fait pas, aux actes sérieux de son programme quil n'accomplit pas, empêché sans doute par cet interminable budget, mais qu'il devrait bien commencer un jour, *s'il durait*. Ces maladroits ennemis veulent lui rendre le service *qu'il ne dure pas*.

La Chambre, ayant mis quatre mois à ne rien faire d'un budget sans nouveautés, s'est persuadée, sur la foi de M. André Berthelot, qu'elle avait trop d'initiative. Et les députés se sont interdit de proposer, par un amendement au budget, un relèvement de dépenses. Illusion de jeune et confiant législateur, qu'on peut attendre tranquillement à l'épreuve. J'augure mal d'une disposition réglementaire pour réformer des mœurs ou des esprits. Si le jugement de la Chambre ne sait éviter ici, à propos d'*amendements* au budget des dépenses, ni la précipitation ni l'incohérence, comment saurait-elle à coup sûr l'éviter là, à propos de *lois* ouvrant des dépenses, ou à propos même d'amendements au budget des recettes par où l'équilibre financier peut être aussi gravement et soudainement embarrassé ? Et si le vote de la Chambre donne tort parfois à la « sagesse » et à la « cohérence » de l'œuvre financière élaborée par le gouvernement et par la commission, ne serait-ce pas que cette sagesse et cette cohérence se montrent volontiers obstinément, stupidement adversaires du changement, par cette raison d'abord, et même par cette raison seulement, qu'il est changement ?

Mais que ces questions et d'autres similaires, où s'attarde la complaisance de nos politiques, sont vaines et stériles, auprès de celles qu'ils ne savent ou ne veulent poser, auprès de celle par exemple que le général Mercier vient de rouvrir incidemment. Dans une salle, des citoyens français offraient une écharpe d'honneur à ce glorieux général. Au dehors de la salle, d'autres citoyens français clamaient : *Au bagne! Mercier! au bagne!* Voilà une question. — Cependant le Sénat paraît fort embarrassé du projet d'amnistie dont l'a saisi le gouvernement. Voilà encore la même question, qui est la vraie, à cette heure.

Il conviendrait de l'aborder une bonne fois entre dreyfusards de l'avant-veille, entre dreyfusards violents et intransigeants — dont je suis, — mais j'entends de l'aborder autrement que par des ululements ou des rodomontades, ou autrement aussi que par des silences et des abstentions. Il faut voter oui ou non et donner de son vote *des raisons.*

1° Notre cause nous autorise-t-elle à y sacrifier des innocents ? Voilà sur quoi d'abord il faut se prononcer. Je compte nos otages. Puisque, n'est-ce pas ? nous avons confiance dans la partialité de la justice militaire et que même un ministre de la guerre dreyfusard, lui ordonnant, par innovation, d'être effectivement une justice, ne serait pas obéi, le colonel Picquart, s'il arrive devant le conseil de guerre qui le menace, recevra de deux à cinq ans de prison. Puisque nous comptons sur un jury nationaliste à Versailles, Emile Zola, qui n'aura pas dans sa poche un ordre écrit donné par le ministre aux juges d'Esterhazy, n'aura pas fait la preuve et recevra peut-être bien un an de prison. Puisque nous nous défions, par expérience, du jury possible à Paris même, nous devons tenir pour possible une année de prison à Joseph Reinach. Avons-nous le droit, non de laisser accomplir, mais de *faire* accomplir le sacrifice qu'offrent ces hommes à notre cause ?

2° Les compensations à ce sacrifice, que maintenant je suppose s'accomplissant (avec ou sans notre aveu), valent-elles ? Comptons. Le général de Boisdeffre, le général Gonse, le général de Pellieux, le général Chamoin, le colonel Maurel, le commandant Lauth, l'archiviste Gribelin, — j'en passe, — pour les divers crimes, faux témoignages, faux et complicité de faux, falsification de dossiers judiciaires, collusion, etc., dont ils peuvent être accusés, sont justiciables de conseils de guerre. C'est assez dire. Faut-il ajouter qu'en l'espèce ces « tribunaux » seraient d'autant plus suspects qu'ils se composeraient d'officiers plus élevés en grade ? D'autre part, il nous répugnerait (car nous avons eu et nous aurons de ces délicatesses), de faire abolir la compétence des conseils de guerre en matière de droit commun, par une loi qui, pour être justifiable en équité et applicable en droit, n'en coïnciderait pas moins trop étroitement avec la circonstance. Et obtiendrions-nous cette loi ? Reste le général Mercier, qui pourrait être déféré à la haute Cour. Mais outre que cette procédure, sans précédent depuis notre constitution présente, serait par suite aléatoire, quels griefs seraient invoqués pour la poursuite ? La communication de pièces secrètes à des juges, qui est sans doute un crime abominable, a le défaut de n'être pas expressément prévue par notre Code. Ici, en matière de pénalité et non plus de procédure, une loi ne pourrait rétroagir sans violer un principe fondemental de droit public. Alors quoi ? Faux et usage de faux (usage du texte inexact de la dépêche Panizzardi)? Ou quoi encore ?

Ce qui n'est pas chanceux, ce qui ne dépend pas d'une déficience regrettable de la loi, c'est que cet homme, pour la plupart des consciences que nous connaissons, est, de toute certitude, de toute

conviction, un criminel. Eh bien ne peut-il pas purger, par nous seuls, au milieu de nous, une peine plus redoutable qu'aucun code ne pourrait lui en infliger ? Avez-vous déjà rencontré cet homme, dans une rue, l'œil fuyant et malgré tout inquiet, le dandinement de la démarche trop « crâne » pour n'être pas affecté ? Cet homme, je vous le dis, a peur de se sentir reconnu, reconnu de ces passants, de ces enfants qu'il ne connaît ni ne reconnaît, lui, — et qui ont la conscience tranquille. Nous, simples citoyens, de notre propre et légitime autorité, nous pouvons à nous tout seuls décider, et, par des portraits répandus, par des conférences, par une vaste publicité édificatrice, nous pouvons à nous tout seuls faire exécuter ce châtiment du général Mercier : *que partout, que toujours il soit reconnu.*

3° Les questions, ainsi qu'elles sont posées actuellement, le sont-elles au mieux de notre cause ? Les dreyfusards qui, dans l'affaire Dreyfus, n'ont vu que Dreyfus ne comprendront pas ce doute. Je m'adresse aux autres. Il est entendu que le capitaine Dreyfus ne peut être dépouillé de son droit d'homme, du droit de se démontrer innocent et se réhabiliter légalement. Dès lors, avons-nous lieu de consacrer une ou plusieurs années de lutte, à démontrer que le colonel Picquart n'a pas livré le dossier Boulot et n'a pas trahi le secret des pigeons-voyageurs ? Avons-nous chance, sur le reste de l'histoire, ou sur le principal même, d'arriver je ne dis pas à ce que la vérité totale apparaisse, mais seulement à ce que la part de vérité conquise à ce jour soit reconnue vérité par des adversaires rivés à leur mauvaise foi ou à leur imbécillité ? Avons-nous chance d'entraîner, à l'œuvre de cette conversion impossible, la masse républicaine du pays ? — Par contre je vois notamment une autre position de la question. Des jésuites et de nous, eux sont de trop, ou bien nous, dans le même pays, pour la même « république ». Ici le terrain est large, ici il est solide, ici nous serons suivis. « Allons-y ! »

Fr. Daveillans

Petite Gazette d'art

LA LIBRE ESTHÉTIQUE, BRUXELLES

Il y aura bientôt vingt ans qu'avec ses cent cinquante mètres de rampe elle s'aligne pour la désirable et angoissante bataille. Les premières campagnes furent rudes. Pourtant on célèbra ses triomphes, même au temps qu'elle s'appelait les *Vingt*. Elle aurait pu les consigner et s'endormir. Elle préféra recommencer l'effort : ses catalogues se renouvelaient sans cesse. On l'injuria, on la bafoua en des revues et des vaudevilles. Les journalistes les plus écoutés lui furent grossiers pour dûment prouver qu'ils restaient spirituels.

Toutes les mouches du sarcasme tourbillonnaient. Et la foule se tordait. Elle inventait de nouvelles désignations d'écoles pour en accabler les peintres. C'était une course générale au clocher de la bêtise.

Certes les temps ont changé. On ose moins, mais on enrage encore. Il faut qu'on veille. Car si jamais *la Libre Esthétique* s'abandonnait trop à la confiance, si jamais elle hésitait a se montrer accueillante à l'indiscipline et à la révolte, sa raison d'être disparaîtrait d'emblée. Elle doit demeurer en Belgique le scandale nécessaire.

Cette année, elle arbore comme jadis quelques fruits d'art superbe à ses espaliers larges. J'admire absolument une merveilleuse nature-morte d'Ensor. Un coq y pend parmi des fruits étalés sur la table. Son plumage havane, se détachant sur un fond mi-parti blanc et bleu, y fixe une note rare dans la mêlée des rouges, des jaunes et des verts subjacents. Cette toile à des fraîcheurs de neige colorée, des radiances savoureuses, des puretés de joyaux et des chaleurs de duvet. Elle semble peinte pour aviver la gourmandise de quelque ange flamand dont la légende célèbre à la fois la blancheur immaculée des ailes et la rouge santé des lèvres et des joues. Elle est chaude et froide, belle de toutes les sensations antithétiques qu'elle fait naître. Elle rayonne de vie et de mort.

Et Laermans? Ceux qui l'aiment ne se lassent point de suivre à travers champs, vers les villages, ses théories de vagabonds et de mendiants, lassés comme des juifs errants et qui marchent, quand même, comme s'ils espéraient un jour trouver la fin des interminables routes humaines. Cette fois, c'est une famille de bûcherons brouettant des rameaux morts. La servilité et la tristesse font de leurs corps des corps de plomb et de bois. Ils sont lourds et gourds. Leurs attitudes volées au cœur même de la vie sont d'une vérité telle que ceux qui n'observent pas les jugent caricaturales. Erreur. Ce sont les authentiques esclaves de la terre brabançonne qui marchent et peinent et souffrent en un tel art. Il pourrait se réclamer des Breughel et des Brauwer, s'il lui fallait des répondants. Le peintre moderne, avec

d'autres mises en page, avec des tons plus acerbes et plus crus, avec d'autres pensées et d'autres préoccupations sociales, est de la grande lignée des maîtres, et déjà certains commencent à s'en apercevoir.

Heymans, dont les toiles, tout imprégnées de sensations puissantes, toutes pénétrées de lumière et d'odeur rustiques, font, depuis des ans et des ans, la joie et le réconfort de ceux qui l'admirent, affirme sa présence au Salon actuel par une série de magnificences et de spectacles radieux dont la succession fait naître des idées de fête et de réjouissances claires.

Deux beaux artistes dressant leurs œuvres face-à-face, Zuloaga et Evenepoel, attirent le plus grand nombre d'attentions et d'acquescements. Une Espagne imprévue, une Espagne grise et en demi-teinte s'étale sous la signature du premier. Des souvenirs de Velazquez apparaissent. Des personnages qui inquiètent au musée de Madrid, philosophes, bouffons, nains et naines, grimacent, à peine modernisés, sur plusieurs toiles. Art de vie, certes, mais art habile et aisé, qui tient déjà plus dans les doigts que dans l'œil, le cœur et le cerveau.

Le second, Evenepoel, fixe à la rampe une œuvre quasi parfaite : *Un Espagnol à Paris*. Sûreté dans l'exécution et la présentation, peinture ferme et complète, qualités de vision personnelle, maîtrise presque atteinte. Fallait-il donc que la mort intervînt en une telle heure de conquête et de victoire, ne laissant pour preuve indiscutable de gloire que cet unique témoin ? Les autres toiles — quelques-unes inachevées — portent la trace d'influences nombreuses ; toiles d'essai et de début, toiles d'étape dressées ainsi que jalons sur la route. O le pauvre et jeune conquérant d'art, combien nous le regrettons !

Maximilien Luce. Nous avons analysé son œuvre en octobre dernier, chez Durand-Ruel. Il expose à *la Libre Esthétique* la même série de pages boraines. Rassemblées, bien que d'une manière trop compacte, elles requièrent par leur imprévu et leurs oppositions violentes de feu et de ténèbres. Quelques sites nocturnes sont particulièrement goûtés.

Voici Valtat dressant, hors de l'étoupe de ses visions grises, des personnages charmants, mélange de réalité et de rêve, qui séjournent longtemps dans la mémoire et la parent ; voici Roussel : ses bleus étranges, ses tons neutres et vagues font songer à des Watteau brumeux et nocturnes ; voici Melchers, lisse, propre, ordonné et rectiligne, comme les rues et les jardins de sa Hollande ; voici Claus : son paysage très fin où des arbres émergent du brouillard séduit même ses adversaires ; voici Frédéric, le peintre silencieux et infatigable, dont la vie tout entière ne s'affirme qu'en tableaux sincères, consciencieux et pathétiques ; voici Robert Picard, qui dresse la silhouette combative et quasi féroce d'Edmond Picard plaidant et s'acharnant sur un adversaire ; voici Delvin, et ses tauromachies tricolores et ses cris de couleur allumant au fond de la grande salle on ne sait quels brasiers de bruits et de mouvements rouges.

Fortement, l'attention est attirée par les eaux-fortes et les bois de J. Niewenkamp. Ce sont des œuvres tantôt de puissance, tantôt de précision et de scrupule. Tout est admirable et le serait également, si la *Vieille tour* et *Sous le moulin, Bruges* ne forçaient plus particulièrement l'enthousiasme. Toorop, varié, divers et contradictoire, tour à tour peintre, sculpteur, aquafortiste, lithographe, prodigue son étrange et multiple talent et étonne par quelques réalisations de rêve presque parfaites.

Henry Van de Velde en deux montres claires et amples expose des bijoux d'argent et de platine originaux et simples, dont les motifs décoratifs étonnent et captivent, ainsi que des plateaux, théières, salières et assiettes dont la beauté de matière pure n'est soulignée que par de rares et discrets ornements.

Toute une série de bustes et de bas et hauts-reliefs attire l'admiration vers le maître Constantin Meunier, tandis que le sculpteur Bourdelle requiert et charme, grâce à ses profils raffinés et très artistes de femmes et d'enfants.

Une affiche ardente de Leo Jo couvre de son pavillon rouge-sang la présente exposition.

Emile Verhaeren

TEN CATE, CLARY, WILDER (1)

Wilder : Ces premiers essais révèlent à travers quelque imprégnation, toute indiquée, de l'initiateur, Maufra, une individualité naissante : un tempérament. L'œil prend d'un seul coup, on le sait, possession de tout un panorama (ici, le littoral breton), et la main transportant avec autorité et décision la vision comme stéréoscopée, étage par plans et à leurs plans rivage, roches, les tranches d'eau marine jusqu'à l'horizon ; chaque chose en sa matière et sa coloration, les falaises, rouges, pesantes, impénétrables et rèches ; le sable jaune et roux, humide et graniteux, et l'eau, l'eau surtout, lourde, puissante, au bleu cru magnifiquement enrichi d'un foisonnement irisé. Le défaut — défaut précieux — de cette crânerie impétueuse serait le tumulte, et quelque superficialité ; moins sensible au reste dans les aquarelles, d'une belle sérénité.

Clary, paysages exacts, humbles, sobres à la sécheresse, calmes à la froideur.

Ten Cate, sites parisiens dramatisés par l'anecdote et pour l'illustration (Mazas : un bec de gaz, solitaire, dans la rue déserte, pleure sa lueur funéraire contre le haut mur nu de la prison... un fiacre est arrêté...). Apitoiements faciles, et tant d'habileté ! Des paysages hollandais dégagent une moins cherchée : plus réalisée émotion.

Félicien Fagus

(1) Galeries Bernheim jeune, rue Laffitte, Paris.

Notes dramatiques

Théâtre-Antoine : **Poil de carotte**, pièce en un acte de M. Jules Renard. — *Palais-Royal :* **Zigomar !** pièce en trois actes de M. Léon Gandillot. — *Théâtre Sarah-Bernhardt :* **l'Aiglon**, drame en six actes et en vers de M. Edmond Rostand. — *Variétés :* **Education de Prince**, comédie en quatre actes de M. Maurice Donnay.

Il y a de petites pièces qui sont de grandes œuvres : *Poil de Carotte* est de celles-là. Le succès chaleureux qui l'accueillit n'a rien de ces engouements passagers provoqués par des habiletés scéniques ou un heureux concours de circonstances ; il sera durable comme l'œuvre elle-même qu'il a consacrée et qui présente tous les caractères des ouvrages destinés à rester classiques. Sans recourir à aucune complication d'événements, sans aucun coup de théâtre, c'est-à-dire sans aucune supercherie ou tentative pour escroquer l'émotion, Jules Renard, avec un art incomparable, a fait un drame poignant de la très simple histoire d'un enfant de seize ans, qu'une mère autoritaire et sèche a élevé sans amour et dont un jour le père découvre la détresse morale, la souffrance jalousement cachée, les colères comprimées et les vaines révoltes.

En cette minute où le vieil homme et l'enfant se rencontrent, se comprennent, et s'attendrissent l'un sur l'autre, une émotion salutaire d'une *qualité* exceptionnelle saisit le spectateur, l'élève en le solidarisant à toute la misère humaine née de l'absence d'amour et de la disette de bonté — et fait de lui un éternel obligé de l'auteur.

Il est extraordinaire, au premier abord, qu'une succession de scènes sans intrigue et presque sans imprévu, puisse, par la seule expression de sentiments, d'ailleurs gradués avec un bonheur rare, étreindre et émouvoir aussi profondément ; l'art de Jules Renard est tel qu'on ne s'explique pas d'abord d'où naît une émotion pareille ; on ne s'en rend compte qu'à la réflexion et alors il apparaît qu'en premier lieu il nous fait assister au drame le plus angoissant qui se puisse concevoir, la lutte douloureuse d'une personnalité morale naissante et d'un caractère qui se forme *contre* ceux mêmes qui devraient en faciliter et en favoriser l'éclosion ; en second lieu, toutes les péripéties de ce débat intérieur nous sont révélées par le poète (car Jules Renard a des hommes et des choses une vision essentiellement *poétique*, et il les *recrée* lorsqu'on s'imagine qu'il les *décrit*), avec une simplicité, une sobriété et en même temps une force d'expression qui ne permettent au spectateur aucune réserve défensive et identifient instantanément ses états d'âme à ceux des personnages qui vivent et souffrent devant lui. C'est, répétons-le, d'un art incomparable et que préserve de toute atteinte une forme magistrale, une écriture où même les trouvailles littéraires ne sont pas déplacées.

Ce qui les justifie en effet, c'est le *caractère* exceptionnel de *Poil de Carotte*, petit bonhomme différent, d'une précocité inquiétante, exilé en lui même depuis des années, narquois, ironiquement sentimental, habitué à s'exagérer l'importance de sa personnalité trouble et à faire un sort à chacune des pensées surgies de son douloureux isolement, petit bonhomme qui sera un littérateur d'élite et devra aux amertumes réfléchies de son enfance un don particulier de pénétrer les êtres, une acuité de vision et une âpreté d'expression dont la rudesse n'est que de la sensibilité rudoyée, prête à se fondre et à s'élever à *l'indulgence*.

Dans ce petit drame si puissant, Renard y atteint pour la première fois, et c'est ce qui lui donne à nos yeux une place si haute dans l'œuvre à tant d'autres points de vue admirable de cet artiste de lettres, le plus probe peut-être que nous ayons. Sa manière — s'il nous est permis d'employer ce mot pour caractériser l'ensemble des habitudes de pensée et d'expression où, si sévère qu'il soit pour soi-même, tout écrivain original finit par se complaire — sa manière, disons-nous, s'élargit singulièrement dans cette étude dramatique. Jusqu'ici on pouvait reprocher à Renard je ne sais quoi de trop méticuleux et de presque agressif dans l'observation, qui donnait, par exemple, à un livre comme *La Maîtresse* un caractère âpre et douloureux, d'où l'on gardait une impression un peu pénible. Dans *Poil de Carotte*, une compréhension plus large, plus humaine, plus vraie aussi des êtres apparaît, qui désormais amplifiera les œuvres de Renard et en apparentera la philosophie à celle qui illustre et immortalise un livre comme *Résurrection*.

C'est pour ces raisons profondes que nous éprouvons pour ce drame familier représenté chez Antoine, une tendresse toute particulière et que nous nous réjouissons de l'accueil enthousiaste que lui a fait le public, plus accessible à l'art qu'on ne se l'imagine. Il faut dire aussi que J. Renard a été merveilleusement servi par ses interprètes qui ont vraiment su traduire sa pensée et jamais ne l'ont trahie. Antoine et Suzanne Desprès n'ont pas joué des rôles; ils ont été M. Lepic et Poil de Carotte eux-mêmes. Ce fut digne de toute admiration.

A *Coralie et Cie*, au Palais-Royal, a succédé *Zigomar!* de Léon Gandillot. Le point de départ de cette comédie est charmant; la suite en est exagérément compliquée. Nous regrettons que M. Gandillot qui a beaucoup de talent et d'esprit se soit mépris de la sorte sur le développement de son œuvre et nous attendons avec confiance sa prochaine pièce. *Zigomar!* a été interprété sans éclat par la troupe ordinaire du Palais-Royal.

L'Aiglon a été un triomphe pour Mme Sarah Bernhardt, et n'a été qu'un très grand succès pour l'auteur. Malgré toutes les trouvailles de détail, malgré les scènes fortes ou charmantes qui abondent dans cet ouvrage remarquable, il n'est pas douteux que le sujet choisi par

M. Rostand était, par essence, un de ceux qui, d'une part, comportaient le moins la forme dramatique et, d'autre part, étaient le moins favorables au génie particulier de ce poète.

Le personnage du duc de Reichstadt, qui est seul à remplir les six actes du drame — tous les autres, cela se démontrerait facilement, ne sont que des comparses, — a ceci d'essentiellement anti-dramatique qu'il n'est jamais en conflit qu'avec lui-même ; et encore ce débat tout intérieur pourrait être l'objet d'une étude dramatique s'il procédait d'une double sommation de devoirs ou d'une violente lutte entre des sentiments opposés ; mais ici la raison de l'inaction du petit duc est uniquement et unîment *son manque de confiance en lui-même ;* état psychologique pour ainsi dire *blanc*, stationnaire, incapable de progression et dont, si ingénieusement qu'il en renouvelle l'aveu désespéré, il ne pourra que nous entretenir jusqu'à la lassitude.

C'est ce qui apparaît dès le second acte, d'une façon très décisive, dans l'épisode des soldats de bois. Le petit duc *joue* à la stratégie, *joue* à la grande armée, *joue* à l'Empire ; mais ce n'est pour nous comme pour lui qu'un jeu, que même les tirades héroï-comiques (je crois le terme, ici, d'une exactitude rigoureuse) de Flambeau ne sauraient nous faire prendre au sérieux ; il jouera ensuite au petit empereur avec le maréchal Marmont, avec le vieux grenadier, avec son grand-père, avec Metternich, en des scènes dont quelques-unes sont exquises, mais qui toutes sont arbitraires et sans nécessité, se succèdent au lieu de s'enchaîner et se suivent sans s'impliquer jamais. Une série d'épisodes charmants et de tableaux ne constitue pas une œuvre dramatique, et dans celle-ci, il n'est que des épisodes, parce qu'à aucun moment il n'y a d'action engagée, et même, pourrait-on ajouter, de possible. Cette histoire contient en soi d'admirables éléments poétiques et lyriques : elle est d'une mélancolie touchante et d'une philosophie pleine de sens ; le caractère du duc de Reichstadt peut être l'objet d'une analyse approfondie qui fournirait la matière d'un prodigieux roman ; mais où l'œuvre dramatique trouvera-t-elle de quoi se constituer ? D'où naîtra-t-elle ? Elle ne peut pas vivre d'imaginations, même héroïques, de rêveries, même impériales, d'évocations, même d'épopée, et le symbolisme de Wagram ne lui est d'aucun secours. Ce qui restera de l'Aiglon, c'est, avec le souvenir de quelques vers puissants et de telles périodes lyriques d'une belle envolée, celui d'une seule *scène*, la scène de la psyché qui contient en soi tout ce qu'il y avait d'émotion dramatique latente dans ce sujet.

En outre, il nous semble qu'il ne pouvait convenir au talent de M. Rostand et cela pour les raisons mêmes qui y appropriaient merveilleusement la fable de *Cyrano*. M. Rostand a des dons incomparables, mais il ne les a point tous. Il n'est dans l'histoire des Lettres françaises que le seul Victor Hugo dont le prodigieux génie ait eu la fortune, jusqu'alors inconnue, de réunir en soi toutes les formes, tous les aspects, toutes les inspirations, toutes les richesses du verbe poé-

tique ; et le poète épique de l'*Expiation* fut, égal, le poète lyrique des *Contemplations*, égal, le poète léger des *Chansons des rues*, égal, le poète familier de l'*Art d'être grand-père*, égal, le poète tragique d'*Hernani*, égal, le poète comique et funambulesque du 4e acte de *Ruy Blas* et de la *Forêt mouillée*.

M. Rostand, qui d'ailleurs a été magnifiquement partagé, n'est pas un poète lyrique (je n'en veux pour preuve que l'ode à la Grèce) ; il n'est pas non plus un poète épique ni tragique ; il est *un poète comique*, un poète comique prestigieux, d'une verve, d'une fécondité de trouvailles, d'une fertilité d'invention, d'une rapidité, d'un entrain, d'une bonne humeur, d'une ingéniosité extraordinaires et devant quoi je comprends que l'on s'incline comme devant quelque chose de divin. M. Rostand continue et illustre une grande tradition poètique française où triomphent les noms de Regnard et de Banville. Avant eux, les ascendants de M. Rostand seraient les admirables *précieux* qui avaient de l'esprit jusqu'au bout des ongles et des rimes, qui savaient dire avec une infinie subtilité les plus simples et les plus nues des choses et qui eurent l'honneur de faire du jeu de la pensée avec les mots le seul divertissement digne des honnêtes gens.

Je ne crois pas rabaisser M. Rostand en disant qu'il procède de ces rimeurs à pointes, de ces poètes tourmentés d'ingéniosité et fiévreux d'imaginations compliquées, des Théophile et des Saint-Amand et même de ce Cyrano dont il semble que par une sorte de prédestination la fortune littéraire fût mystérieusement liée à celle de l'auteur des *Musardises* et des *Romanesques*.

Aussi, tandis qu'il faisait merveille et panachait dans le milieu ampoulé, cliquetant, précieux, grandiloquent, verveux et gascon où se meuvent les longues jambes, le long nez, la longue rapière de son héros périgourdin, M. Rostand apparaît gèné devant ce personnage d'adolescent nerveux et mélancolique, triste de tout et surtout de soi-même, fils d'un père assassin de la joie du monde, et qui voudrait — sans le vouloir pourtant — devenir lui aussi le Meurtrier, le Tueur, le Héros selon la niaiserie humaine ; et qui se sent et tout à coup se comprend voué à l'impuissance nécessaire, condamné à la déchéance physique et à la misère morale, victime expiatoire, hostie, parce qu'il était juste que l'homme dont la fonction glorieuse et détestable avait été de détruire des hommes ne pût vraiment en créer un.

Devant ce personnage indécis, sans volonté — tout en velléités, — sans énergie — tout en caprices, — sans réflexion — tout en rêveries, — devant ce petit être manqué, inachevé et triste infiniment d'être la dérision d'un grand homme et d'une grande œuvre, la verve comique de M. Rostand, sauf au premier et au quatrième tableaux (qui sont exquis) a dû se surveiller et sa merveilleuse subtilité se contenter d'inventions *jolies*, qui, si elles dénotent chez l'auteur une habileté unique, font regretter qu'il n'ait pas plus souvent préféré au plaisir de nous surprendre par son ingéniosité celui de nous émouvoir par des moyens très simples, très naïfs. Ah ! s'il avait donné à

quelque moment à son petit bonhomme impérial une douleur sincère et nue de tous ornements d'esprit! Mais M. Rostand ne peut pas être simple ; il faut qu'il soit tourmenté, complexe et imprévu.

Dans ce sujet, qui décidément a dû le tenter pour sa difficulté même, on a éprouvé à la longue quelque lassitude de tout cet esprit prodigué sans discrétion et de tant de métaphores ingénieuses ou subtiles — quelquefois heureuses — par lesquelles le prestidigitateur essayait de nous dissimuler le vide d'action et par conséquent l'absence d'intérêt de ce conte touchant. Car cette histoire n'est qu'un tout petit récit attendrissant qui eût à peine porté trois actes et qui s'effondre sous l'énorme construction dramatique dont l'écrase M. Rostand.

Il y aurait encore bien des points à examiner ; on pourrait se demander pourquoi M. Rostand, s'il veut nous faire prendre au sérieux son *Aiglon*, nous présente un Metternich aussi étrange, irréel et presque parodique : si nous sommes dans l'histoire et non dans la fiction il est indispensable de ne pas empêcher de naître l'illusion même que l'on veut créer. Le monologue au petit chapeau et la scène avec Flambeau discréditent le Metternich. Quant à Flambeau, vieux grognard, Cyrano de la Grande Armée, dont le panache gascon est devenu plumeau autrichien, il a vraiment un bagout d'une précocité surprenante ; il vous sort de ces expressions bien grenadières qui eussent, j'imagine, effaré les contemporains moins renseignés que lui sur l'argot postérieur à dix-huit cent quatre-vingt ; il a des « je m'esbigne, je me défile », des « ça fiche tout par terre » etc., qui feraient croire que M. Rostand s'amuse et tout le premier considère comme un jeu sans vérité l'évocation de toute cette imagerie rétrospective.

Quoi qu'il en soit, il ressort de l'*Aiglon* que M. Rostand nous donnera, quand il le voudra, un pendant à *Cyrano*, qui pourra bien prendre place à côté des chefs-d'œuvre de notre théâtre comique. Et personne n'en saluera l'apparition avec plus de joie sincère que nous qui avons pour cette forme de l'art dramatique une prédilection toute particulière.

D'ailleurs il faudra toujours être reconnaissant à M. Rostand de nous avoir permis d'acclamer, dans ce rôle où elle fut géniale, Mme Sarah Bernhardt dont au moins l'image dressera dans nos souvenirs la figure impérissable de ce petit duc, sacrifié de l'histoire, dont Victor Hugo, en quelques vers définitifs, avait sacré le destin.

Ceux qui connaissaient le livre de Donnay : *Education de Prince* n'ont pas été surpris de la soirée charmante que les *Variétés* leur ont offerte. Ce livre, d'une invention et d'une fantaisie exquises, présente tout un groupe de personnages d'une déformation malicieuse et dont la qualité, voire royale, est traitée avec un irrespect plein de tact et une espièglerie mesurée qui sont chose fort savoureuse. Nous avons retrouvé à la scène avec un plaisir renouvelé cette délicieuse création de la reine de Silistrie, que Granier a interprétée à la perfection,

avec un art, une légèreté, un sentiment des nuances incomparables.

Dans la pièce, ce personnage a pris une ampleur inattendue et il se trouve qu'il a déplacé l'intérêt en détournant à son profit l'attention qui dans le livre se dispersait sur Cercleux et le petit prince. L'éducation amoureuse de ce roitelet en expectative devient un épisode et nous voici soudain conquis par un adorable caractère de femme, autoritaire et faible, fantasque et réfléchie, d'une dignité défaillante et d'une familiarité à sursauts majestueux, tendre, brusque, exquisement désagréable, troublée, troublante, sensuelle, enfin infiniment séduisante.

Son aventure avec Cercleux est traitée par Donnay avec une délicatesse de touche et une grâce de détails qui sont un ravissement dans une scène de tout premier ordre, égale à celle qui termine le second acte de la *Douloureuse*, et dont la hardiesse disparaît presque tant elle est savamment graduée et conduite avec bonheur.

Je devrais ajouter *avec esprit*, si quand il s'agit de Donnay cette expression n'avait quelque chose d'un pléonasme. Au cours de ces quatre actes étourdissants, c'est une giboulée toute *martiale* de traits malicieux d'ironies subtiles et bon enfant, de boutades qui vraiment boutent leurs pointes gamines contre un travers ou un préjugé ; car ici ce ne sont pas seulement des mots qui jouent, ce sont presque toujours des idées qui se font des malices. Tout le rôle de Cercleux, peut-être un peu trop effacé dans la pièce, est d'une philosophie pleine de suc : il fait au second acte au petit prince une théorie du prétendant voué à la carrière du tapage qui est d'un cynisme ironique délicieux ; ce Cercleux a véritablement le sourire, le sourire renseigné et vaguement résigné de l'homme qui en a vu de toutes les couleurs et un peu de toutes les douleurs, et qui certainement en vaut plusieurs d'être à ce point averti. Certains l'ont trouvé un peu gauche et joséphin dans la scène audacieuse où il est à demi violé par la volcanique balkanique Majesté. Mais ces certains errent sans conteste qui ne perçoivent pas qu'en cette réserve volontaire il y a plus de sage prudence que de biblique timidité.

Cette comédie d'un tour léger et charmeur (trop de charme, c'est effrayant !), mais dans laquelle il n'y a qu'une action des plus menues, aurait, je pense, gagné à être resserrée en trois actes. Il y en a certainement un qui fait longueur et c'est justement celui où se trouve la meilleure scène de la pièce, qui est en soi une des meilleures qu'ait écrites Donnay, dont le compte est bon cependant. Pour nous la faire attendre et endormir gentiment nos impatiences, Donnay nous fait assister à un souper des plus parisiens, c'est-à dire à pleurer, où il se dit pourtant des choses fort délicates et où il se passe des épisodes fort spécieux. Mais si spirituels que soient ces gens et sympathiques leurs attitudes, ils ne parviennent pas à se faire pardonner l'attente qu'ils nous imposent : car instinctivement au théâtre nous allons au-devant de ce qui nous amusera et, ce qui nous amusera ici, nous en sommes sûrs, parce que c'est l'action même, c'est la scène où la Granier, avec

son extraordinaire accent slave, laissera enfin éclater, sous les influences combinées et explosives de l'heure, des lumières, des parfums, du champagne et surtout de ce qu'elle a vu dans l'alcôve où s'ébrouèrent Chochotte et son poète, le goût très certain qu'elle eût toujours pour ce mauvais-sujet né de Cercleux-Brasseur, sur lequel d'ailleurs elle s'est emballée bien à tort et qui fera à ses avances royalement flatteuses l'affront de les recevoir avec un respect inopportunément protocolaire.

Si cette scène d'un effet nécessaire et assuré avait été placée à la fin du second acte, elle aurait eu pour résultats multiples et heureux : d'abord de corser le deuxième acte où il se dit des choses ravissantes, mais qui est assez frêle d'événements ; ensuite de supprimer tout le souper du troisième acte et les tables lumineuses et les gratteurs de guzlas silistriennes auxquels nous ne tenons guère ; enfin, matériellement, de faire disparaître cet entr'acte entre le 2 et le 3, où pendant plus d'une demi-heure, l'âme en peine du public tourne dans le péristyle des Variétés ou va tristement consommer dans le café mitoyen. En trois actes, ainsi rendue plus alerte, la pièce qui est pimpante, légère et gaie, aurait eu un succès plus vif encore que celui dont elle a été fêtée, qui fut d'ailleurs des plus chaleureux et sera des plus durables.

Une part en revient certainement à l'interprétation féminine qui a été excellente. J'ai déjà dit quel tribut d'admiration panachée d'attendrissement nous devions tous à Granier. Elle a été parfaite, il n'y a pas d'expression plus exacte et elle se suffit peut-être. Quant à Mégard, elle a trouvé en Raymonde son meilleur rôle depuis *Marraine* où elle s'était révélée comédienne très fine et très souple ; elle est exactement ici la demi-mondaine gentiment sentimentale qui *se ferait construire Avenue du Bois*, la chaumière où vivre avec le cœur en question. Chochotte, c'est l'exquise petite Lavallière dont les espiègleries, les mines cocasses et l'étrange voix nasillarde et flutée aux inflexions spirituellement nuancées sont un délice. Angèle apparaît et impose ; Diéterle apparaît et séduit ; et, dans la coulisse, Samuel prend sa juste part des applaudissements pour la façon reluisante dont il a monté cette comédie exquise dont la philosophie légère et l'ironie savoureuse rajeunissent un sujet de grande tradition littéraire, *de Candide* aux *Rois en exil*.

Romain Coolus

P. S. — L'abondance des matières nous oblige à renvoyer à quinzaine les comptes-rendus du Vaudeville, de l'Ambigu et de l'Athénée Comiques.

Les Livres

LES LETTRES FRANÇAISES

SAINT-GEORGES DE BOUHÉLIER : **La Route Noire** (Fasquelle).

L'orgueil des grands m'offusque moins que ne m'irrite la sottise de celui qui le leur reproche. On voudrait, semble-t-il, qu'ils s'ignorent, ou qu'ils feignent de s'ignorer. L'étonnement que cause leur génie, on ne veut pas qu'ils le partagent; on leur sait gré pourtant d'admettre que le génie procède du Divin, etc. Leur attitude est difficile. — A ceux à qui leur orgueil ne plaît point, j'aime redire le mot de Gœthe : il n'y a que les gueux pour être modeste. — Hélas ! pourquoi n'y a-t-il pas que les gens de génie pour être orgueilleux ?

Lorsque M. de Bouhélier naissant voulut bien annoncer à la France qu'il allait faire une renaissance littéraire, je me suis immodérément réjoui. Ses premiers écrits étaient beaux, sonores, pleins de sublime vague et de précis orgueil. L'abondante négligence de presque tous les écrivains d'aujourd'hui me fit apprécier d'autant plus, chez un si jeune, une phrase toujours formée, souvent plus mûre que la pensée, mais véhémente, de charme grave et de nombreuse eurythmie. — M. de Bouhélier s'avança comme un dieu. Tous ceux qui l'approchaient devenaient aussitôt ses disciples. Il parlait peu, mais semblait écrire à voix haute ; on n'attendait de lui rien que de déclamé. Le vent qu'il respirait s'enflait autour de lui de promesses. Romans, drames, poèmes... on attendait. Il annonçait toujours. — On attendait.

Et *la Route Noire* a paru... Je voudrais parler doucement de ce livre. — J'eusse eu réel plaisir à le louer, et déjà ma louange était prête... mais, hélas! je voulus d'abord lire le livre, et, vite, dus me rendre à cette pénible évidence : M. de Bouhélier ne sait plus le français.

Je dis : *plus* — car, chose bizarre, en ses premiers écrits, rien de bien alarmant encore. On imputait plutôt l'imprécision des épithètes, qui surtout pouvait étonner, au vague de la vision, à l'imprécision des idées. Procédé, me disais-je souvent; au moins croyais-je cela conscient et volontaire. La phrase n'était pas *châtiée,* mais elle paraissait solide. Et peut-être un disciple instruit avait-il pris le soin de revoir d'abord les épreuves... toujours est-il que les quelques fautes, noyées, pouvaient passer inaperçues. Là où désormais l'on s'écrie : quelle ignorance! on pouvait dire encore : quelle hardiesse ! — et tant qu'il n'avait pas écrit : « des épices secs » (p. 72), on pouvait prendre les « branches rubicondes » (p. 270) pour une audace, les « plumages coloriés » (p. 213) pour une négligence.

Mais tout cela s'additionne, s'aggrave, encourage notre blâme naissant. La faute d'orthographe promet la faute de syntaxe, qui promet

à son tour bien pis. Fautes de relation, de coordination, de rapport... M. de Bouhélier tient ses promesses, et l'illogisme de cet esprit devient flagrant.

Il écrit : « J'en ai vues » (p. 50), « J'en ai eues » (p. 167), « Ne te récries pas » (p. 176), « Ne vas pas croire » (p. 180), et, par contre, « suppose-tu que... » (p. 187).

J'avais passé légèrement sur « Si j'eus nié les talents de ce poète » dans *l'Hiver en Méditation*, et sur « ces méditations ne seront pas sans quelque prix si de jeunes auteurs *lui* en trouvent assez » (p. 272); mais dans *la Route Noire* je retrouve : « quand je débouchai près du quai, *leur* couleur, *leur* tohu-bohu me saisirent fort (p. 265). Il n'y a pas là simple erreur, inadvertence ou négligence; il y a illogisme, vague, incoordination des sensations, des sentiments et des pensées. Celui qui fait dire à une femme : « il n'en est pas un seul qui m'ait *compris* » (p. 106) est aussi celui qui écrit : « Aucun des quolibets ne parvint jusqu'à lui. Les écailles de poisson pourri, les fruits en décomposition, les bouts de paille et de fumier que lui jetaient les boutiquières, rien ne réussit à l'atteindre » (p. 158). — Le même indiscernement, le même illogisme lui feront dire : « Quel mal faisait ce perroquet? *En revanche*, il mettait partout de la gaîté » (p. 229). Et, quand sa maîtresse l'abandonne : « J'aurais pu la croire en promenade. Je n'en eus pas même l'idée. Je ne sais quel pressentiment m'avertissait *du contraire* » (p. 257). Faut-il citer encore : « Rien ne m'avait ému *hors de* moi-même » (p. 180). « Le scorbut, la fièvre, les luttes ne les avaient pas épargnés *les uns les autres* (p. 216). O notre belle langue! école de pensée... M. de Bouhélier ne sait pas le français.

L'ignorance des mots reflète l'inconnaissance des objets. « Il y a ainsi bien des mots, avoue-t-il, dont la forme, le volume, le *taux*, la densité ne nous sont aucunement connus quoique nous les utilisions à tout propos » (p. 200). Tel le mot « conjoncture » qu'il emploie à trois reprises dans le sens d' « événement »; le mot « dilection » (pour « délectation », je suppose) : « Te presser sur mon cœur n'en est pas moins une profonde dilection » (p. 180). « Je goûtais moins de dilection à voir Lénore, que... » (p. 85). Déjà dans *l'Hiver en méditation* il écrivait : « L'insufflation des dieux l'inspire », et nous n'y prêtions pas grande attention. — « des précipices, *par interstices*, découpent d'épaisses grottes grondantes de glaciers », et nous passions, — mais, à présent, de plus belle, il écrit : « puis il se produisit soudain une circonstance » (p. 231) : sur les quais de Paris il entend « des tonnes bombées qui sonnaient en heurtant *la pierre des estacades* » (p. 266). « Elle entrait dans une sombre extase quand je lui disais que nulle femme n'était plus belle, que son souvenir resterait intact... *que je lui garderais son contour* » (p. 255).

— « Si j'insiste sur ces choses (dit-il, et dis-je avec lui), c'est qu'elles ont une grande importance à mon avis. — Nous ne nous comprenons si peu les uns les autres que parce que nous utilisons une infinité

d'adjectifs, de verbes, de conjonctions, de noms propres et communs, dont nous n'avons pu établir la vraie valeur » (p. 200). Aussi écrira-t-il sans gêne : « Je gardais mon air restreint » ; « l'air était strict et mat » : « son teint était rouge et compact » : « ces lieux autrefois si placides étaient pétulants et commerciaux » (p. 265) ; « ma course a été frénétique et mouvementée » (p. *ibid.*). — Une femme reste-t-elle assise pendant qu'on lui raconte un voyage, elle dira : « de cette manière je m'instruisis en restant stable » (p. 216). On lui parlera de « sites polaires *ou* antarctiques (p. 226). « Au Midi ou dans les régions de l'Antarctique, elle avance » (p. 226) : etc., etc.

Vous cherchez les puces du lion. — Non, monsieur ! je cherche un lion sous des puces.

Assez longtemps je crus au lion ; — j'ai besoin de croire aux grands hommes. Je me réjouissais d'abord de voir M. de Bouhelier tomber le naturalisme, — écrire : « comme l'on était au printemps les arbres pliaient sous le poids des poires » (1). Nous n'avions pas de répugnance foncière à voir Edmond, son héros, sortant dans les premiers jours de printemps, être ému par « l'incarnat d'une pomme ou d'un coquelicot » (p. 45). Nous nous plaisions à imaginer avec l'auteur des marchandes ambulantes promenant au mois de juillet « des pommes d'api » (p. 131) et des « bananes » (p. 195) : je ne m'irritais pas non plus de voir sur les quais du « *port* » de Paris « les steamers charger du charbon » ou décharger « les toiles précieuses des colonies, le minerai et les houilles brillantes, les graines rapportées des tropiques, les pâtes *curatives et utiles*, etc., etc. (p. 266), — j'ai bien écrit *le Voyage d'Urien :* — enfin je suis trop convaincu de la fausseté du naturalisme pour ne pas lire avec joie telle description à la manière épique : « Des voitures chargées de bananes, de tomates, de noix de coco encombraient la voie populaire et rocailleuse. (Nous sommes à Paris, au mois de juillet.) Autour bavardaient des commères au teint de pourpre... de figure encarminée et écaillée. En piétinant elles écrasaient des céréales. Elles broyaient des fraises sous leurs pas sur le trottoir... *Des melons tombaient dans des sacs. Des bonds de noix et d'abricots produisaient un sonore grondement* sur le pavé. On entendait rouler des poires noires et opaques » (p. 196). — Mais quand j'entends parler d'un « chardonneret vert », appeler un perroquet « l'oiseau au bec rouge » (p. 10), je proteste et ne sens plus qu'une chose : l'auteur n'a jamais rien su voir, rien regardé que son génie.

Cependant M. de Bouhélier ose écrire, dans *la Revue naturiste* de décembre dernier :

Apprendre la chimie, la physique, l'astronomie, l'algèbre, l'hydraulique, la médecine et la géologie, afin d'en appliquer les lois à l'esthétique, c'est bien, mais ce n'est pas tout. Ne jamais cesser de s'instruire dans toutes les matières

(1) Je m'excuse de citer de mémoire et peut-être imparfaitement cette phrase.

possibles, étudier la dialectique... faire des voyages, voir des contrées, accomplir le périple du monde, aller sans cesse d'un pôle à l'autre. observer les mœurs des contrées les plus lointaines, comparer les flores, les parfums, les lumières et les aromates du sud au nord, voilà quelques-uns des devoirs qui nous incombent. [J'en ai sauté.]

Si nombreux qu'ils soient, ils ne sont pas tout...

En effet, monsieur de Bouhélier, il reste encore *celui* d'apprendre le français.

Peut-être. après, sentant vous-même le vide affreux de votre pompeux pathétique, rougirez-vous d'écrire des dialogues comme celui-ci :

« Mes récits t'ennuient ? — Pas du tout. — Tu parais fâché ! — Je n'ai rien. — Allons donc, Edmond. — Je t'assure. — T'ai-je fait du chagrin ? — Toi ! aucun. — De quel ton furieux tu me dis cela ! — Ce n'est pas ma faute. — Tu es las peut-être? [Ils ont passé la nuit ensemble.] — Qu'ai-je donc fait pour l'être ? — Oh ! oh ! tu veux rire... » — « Pourquoi te montres-tu si cruel ? — Et toi, pour quoi es-tu si fausse ? — Tu me mets au désespoir ! — Moi j'y suis depuis longtemps. — Ne te souviens-tu plus de rien ? — Souhaite plutôt que j'oublie tout. — En quoi t'ai-je déplu ? — En voulant me plaire. — Comme tu es changé ! Tu me hais. — Que veux-tu ? Tout casse et tout lasse. — Tu dois bien souffrir pour dire de pareilles choses ! — Mais non. je t'assure. — Que tu est méchant ! — Je pourrais l'être bien davantage. — Oh ! Edmond, quel mal tu me fais ! etc. » (p. 76) (1).

Peut-être rirez-vous vous-même de ces phrases saugrenues contre lesquelles on butte à chaque pas, dans ce volume : « Juliette est douce, disait Lénore. De la voir entre une branche de rose et une feuille cuite (!), je me sens toute réconfortée au dedans de moi. » (p. 247.)

— Mais que me font, direz-vous. ces erreurs si *le livre lui-même* est bon. — Mais, monsieur. comment voulez-vous que cela soit? L'auteur n'a pas changé, pour penser ce livre et pour écrire ces phrases. Le livre, l'auteur et *cela*. c'est tout un. — J'y mets de l'acharnement. direz-vous. — Oui certes ! le plus possible : et je défends MON BIEN. Notre admirable langue française. des gâcheurs sont en train de la dénaturer et de la perdre : parfois. malgré mon espérance, m'envahit une grande tristesse... je pense alors que nous n'avons pas trop d'un Pierre Louys, d'un Francis Jammes, d'un Régnier. d'un Marcel Schwob. pour assurer à chaque mot français « sa forme. son volume, son taux, sa densité », comme dit sans rougir notre auteur.

Mal rugi ! jeune lion Bouhélier, mal rugi ! — Reprenez ; reprenez.

ANDRÉ GIDE

(1) Que le lecteur me pardonne une si longue citation; je ne l'eusse point faite si je ne lisais à l'instant dans la Revue de M. de Bouhélier que nous ne saurions trouver dans « Werther, Adolphe ou les Confessions d'un enfant du siècle... une page d'un goût plus âcre et plus pénétrant. » Plus loin le même disciple comparera cela à du Dostoïevsky.

Eugène Le Roy : **Jacquou le Croquant** (Calmann Lévy).

Dans une forme d'art qui demande un labeur pénible de style, d' « acclimatement » encore plus que de documentation, et qui risque d'ennuyer auteur et lecteur tout ensemble, M. Eugène Le Roy a réalisé uune œuvre curieuse, colorée, pittoresque, humaine, qui sent la roture et la glèbe... En dépit de la mode, il faut la lire.

Félix-Henri Michel : **La Jalousie des Yeux** (Revue Phocéenne).

Du présent livre, il est difficile d'induire ce que fera M. Félix-Henri Michel. C'est un conte fantastique suivant la formule connue, ni plus ni moins désagréable que tous les autres — ni plus ni moins agréable non plus. On peut lui reprocher d'être un peu délayé, non de manquer de style. Si M. Félix-Henri Michel a quelque originalité, elle s'exprimera. C'est un point.

Alfred Jarry : **Ubu Enchaîné précédé d'Ubu Roi** (Editions de la Revue blanche).

L'auteur fermé, « allusoire », complexe, qu'apparaît aujourd'hui M. Alfred Jarry, eut, comme tout écrivain vraiment doué, son temps de jeunesse instinctive, franche — voire même lyrique. A cette période correspond *Ubu Roi*. Ce fut pour lui, ce qu'est pour la plupart des autres, le premier volume de vers. Il s'y révéla caricaturiste grossier — ce mot pris en toute louange, — hyperbolique, symbolique aussi, parfois épique. Il synthétisa inconsciemment, comme pour une facile parodie, en le père Ubu roi de Pologne et d'Aragon, les plus bas appétits de la nature humaine : gloutonnerie, avarice, cupidité, et il lui donna l'occasion de les satisfaire. Il le fit sale, absurde, et couard, gonflé d'un égoïsme monstrueux qui songe à se substituer au monde. « Alors (quand tous seront morts) je prendrai toutes les « phynances » et je m'en irai. » Dans chaque réplique M. Jarry mit cette outrance simplificative. Il employa des mots déformés, tordus, — prolongés ; il en inventa même. Il les répéta avec une insistance féroce. On put croire qu'une sorte de guignol tragi-comique allait nous naître, et telle scène, celle — entre toutes — où le nouveau roi précipite « à la trappe » au moyen du « croc à nobles » les grands seigneurs de son royaume, atteignait à une façon de grandeur. Il était périlleux de reprendre le personnage, passée la folle fougue qui l'avait animé, et surtout après des ouvrages du genre de *les Jours et les Nuits*. L'atmosphère risquait de devenir artificielle, les traits factices, le procédé trop apparent, et au bout du compte la farce pénible. M. Jarry a échappé à ces reproches. Son *Ubu Enchaîné* pour ne point valoir *Ubu Roi* le transpose à peine. D'abord, le « mot » qu'on sait, scandale de certain spectacle de l'Œuvre, n'y est pas même prononcé. Acte de réel courage : l'effet était si sûr — et la tentation si grande. Le père Ubu s'est affiné — sans doute par horreur de la démocratie. Car on nous l'y montre égaré et réduit à se faire esclave — pour dominer. Là, la satire se précise : de féroce qu'elle fut, la voici presque spi-

rituelle. La manœuvre des hommes libres « apprenant à désobéir » est de l'invention la plus heureuse. D'autres scènes sembleront peut-être seulement cocasses — et trop facilement. Mais la cocasserie ressortit au genre. Et la gaîté se fait si rare chez « les jeunes », que vraiment, M. Jarry a droit à toute notre reconnaissance.

Henri Ghéon

LES LETTRES ITALIENNES

Gabriel d'Annunzio : **Il Fuoco** (Trèves).

Ah! que M. d'Annunzio consente à moins faire l'ange! Il a tant de qualites humaines. Qu'il ne se croie pas tenu à représenter parmi notre pauvre espèce le surhomme annoncé. Nous pourrons alors goûter comme au début, lorsqu'il n'était encore que l'innocent, l'enfant de volupté, ses rares dons d'imaginateur et la sève forte de ses sensations. Mais, jamais plus que cette fois, la naïve prétention de cet écrivain au sublime soutenu ne s'est étalé plus gratuitement, plus pompeusement, plus verbeusement: on croit rêver, et c'est un réveil fatigant. Oui, cela nous empêche de goûter à leur valeur les jolis aspects naturels qu'on rencontre quelquefois au long cours de ces 560 pages, comme des îlots oubliés; et cela nous gâte l'atmosphère de Venise dont ce livre lyrique est imprégné.

La mince histoire des amours du poète Stelio avec la tragédienne Foscarina, encore que toute unie, suffirait à notre attention et M. d'Annunzio y mit assez de flamme et de feux d'artifice pour répondre au titre du livre. Mais sa prétention fut plus haute : il voulut traduire littéralement une des forces élémentaires, une des volontés merveilleuses de l'Univers. Le personnage principal de ce roman ambitieux est un poète créé par l'auteur à sa ressemblance et si parfaitement qu'il lui prête ses œuvres. C'est ainsi : le poète Stelio porte en lui un monde qui tressaille déjà, ce monde est une tragédie et cette tragédie la « Ville morte » que nous vîmes à la Renaissance sans frissonner jusqu'aux racines de l'être. De passée cette œuvre est devenue future et nous assistons à sa gestation. M. d'Annunzio semble ne pas se douter que l'épreuve est courue. Il recommence avec la monte de Stelio. Son aveugle incestueuse n'est plus Sarah Berhnardt mais la Foscarina. Cette tragédienne a, comme Sarah, parcouru tous les mondes, et des dépouilles des barbarès elle rêve de bâtir un théâtre à son poète. Ce théâtre l'emportera sur les architectures de Bayreuth. Il sera bâti sur le Janicule et consacrera la gloire du sang latin. L'art de Stelio doit aussi éclipser celui de Wagner. En attendant la tragédie n'est pas écrite, et, — de même que le monde terrestre s'est formé dans le conflit des forces élémentaires, l'Eau et le Feu, — la création du poète se concrètera dans le creuset des passions; elle naîtra du contact de la Foscarina, qui représente l'élément passif, et de Stelio qui s'intitule modestement le « maître du feu ».

Les destinées d'une telle œuvre qui sera la plus haute représenta-

tion de beauté contemplée par un œil humain sont aussi liées au sort de Venise. Là est mort Wagner, là doit naître un art plus glorieux qui sera la floraison supérieure de la seule race supérieure, la race latine. Pour bien préciser cette théorie et l'illustrer d'images, Wagner en personne s'évanouit aux bras de Stelio pendant une promenade sur l'Adriatique. Il ne meurt pas ce jour-là. « Stelio sent, sous sa main repalpiter le cœur sacré. » Mais la mort l'a touché et bientôt, c'est-à-dire à la fin du roman, nous assistons à sa mise au cercueil par les soins de Stelio et de ses jeunes disciples.

En dépit de ces bizarreries et d'un symbolisme de calembour, en dépit des irritantes discussions orgueilleuses auxquelles nos mages nous ont encore insuffisamment préparés, et des conférences étrangères hors de propos et des scènes étrangères au sujet — la conférence sur l'Automne et Venise mère de la Beauté n'a pas moins de cent pages — on goûtera dans ce livre somptueux et stérile une imagination toujours tendue vers l'expression sensuelle des idées, des métaphores savoureuses qui se suivent mal mais se ressemblent, et même une délicate allégorie, celle de l'automne défunte qui dort dans son cercueil de verre au fond de la lagune parmi le jeu des algues. L'aventure amoureuse du poète et de la comédienne compliquée d'une jalousie imaginaire n'a d'autre intérêt que celui des sites heureux et des mirages où M. d'Annunzio les promène en gondole.

Habituellement ces deux êtres exceptionnels échangent des répliques de cette sorte :

— Quand je suis sur cette eau morte, dit le poète, je sens que ma vie se multiplie avec une rapidité vertigineuse, et, à certaines heures, il me semble que mes pensées s'enflamment comme par l'imminence du délire.

— La force et la flamme sont en vous, Stelio, dit l'actrice presque humblement sans lever les yeux.

L'opposition éventuelle de l'art de Stelio à l'esthétique wagnérienne vaut d'être signalée.

« L'œuvre de Richard Wagner, dit Stelio à une cantatrice qui le lui vantait, est fondé sur l'esprit germanique, il est d'essence purement septentrionale. Sa réforme a quelque analogie avec celle tentée par Luther.

« Son drame n'est pas autre chose que la fleur suprême du génie d'une race, rien que le résumé extraordinairement efficace des aspirations qui travaillaient l'âme des symphonistes et des poètes nationaux, de Bach à Beethoven, de Wieland à Gœthe. Si vous imaginiez son œuvre sur les bords de la Méditerranée, parmi nos clairs oliviers, entre nos lauriers sveltes, sous la gloire du ciel latin, vous la verriez pâlir et se dissoudre. Puisque, selon sa propre parole, il est donné à l'artiste de voir resplendir de la perfection future un monde encore informe et d'en jouir prophétiquement dans le désir et dans l'espérance, j'annonce (*annunzio*) l'avènement d'un art nouveau ou renouvelé qui, par la simplicité forte et sincère de ses lignes, par sa grâce vigoureuse, par l'ardeur de ses inspirations, par la pure puissance de ses harmonies, continue et couronne l'immense édifice idéal de notra race élue. »

Quelques divagations sur l'art de Monteverde suivent ces réflexions qu'on peut trouver hardies ou négligeables, mais qui, pour l'intelligence du roman de M. d'Annunzio, sont significatives.

Il a été parlé, en France, d'écrivains de la décadence qui n'avaient à ce titre que quelques fantaisies; plus justement M. d'Annunzio me semble représenter l'art baroque et somptueux qui coïncide parfois avec la fin des empires. Il a pourtant des qualités plus fines, plus personnelles, et, le jour qu'il osera se débarrasser des soies criardes qu'il agite à nos yeux, et, de la défroque nietzschéenne, on sera surpris de trouver en lui un poète délicat et sensible pas inférieur à M. Peladan dont le mérite littéraire est certain.

Je n'en veux pour preuve que la page suivante :

— J'ai un cœur, Stelio, dit-elle en le regardant dans les yeux avec un effort pénible qui fit trembler sa lèvre, comme si elle eut dû vaincre une timidité sauvage pour proférer ces paroles. Je souffre d'un cœur qui est vivant, là, ah! Stelio, vivant et avide et angoissé comme vous ne le saurez jamais...

Elle sourit de son ténu sourire embigu, hésita, tendit la main vers un bouquet de violettes, le prit, le porta à ses narines, ses paupières s'abaissèrent, son front resta découvert entre les cheveux et les fleurs, merveilleusement beau et triste.

— Vous le blessez quelquefois, dit-elle doucement avec le souffle dans les violettes, quelquefois vous lui êtes cruel.

Il semblait que cette chose humble et odorante l'aidât à confesser sa peine, à voiler encore un peu plus son reproche timide à l'ami.

L'art du poète est encore authentique lorsqu'il nous restitue en notes bien accordées Venise et ses ciels, et sa troublante beauté de courtisane savante, et son parfum de maturité.

Que voilà donc un beau cadre vide!

Victor Barrucand

EMMANUEL BENJAMIN-CONSTANT

A peine quelques-uns, sachant qu'il est mort, retrouveront en leur mémoire sa tête silencieuse, sous les cheveux d'acanthe, le dessin logique de son front, ses bons yeux lourds et tristes, et l'ironie trop pesante à sa lèvre.

Il a dit peu de mots. Il a fait peu de gestes. Rarement ses mains paresseuses touchèrent la plume. Sa conscience, sévère et subtile, s'inquiétait à la recherche d'un Art difficile, absolu et profond; il voulait le *mot* unique...

Les plus chères pensées d'Emmanuel demeurèrent dans ses yeux. Je les ai vues passer...

Sa brève jeunesse fut un rêve enseveli, d'où s'évadèrent, presque sans qu'il l'eût voulu, quelques expressions.

Il choisit cette Revue pour y publier, il y a deux ans, le quinze mai, deux courts poèmes, mélancoliques et comme avertis... « *La Petite Maison* » et « *Les Bergers* ». Et c'est tout...

On ignorera quel était ce poète, et pourquoi ceux qui l'ont connu, qui l'ont aimé, sont à jamais tristes... Ils pleurent des choses qui n'ont pas existé, des mots qui n'ont pas été dits, de la beauté abolie, de l'avenir qui est mort.

Jacques C.

Le gérant : Paul Lagrue.

Arcis sur-Aube. — Imp. L. Frémont

Le Journal d'une Femme de chambre (1)

XII

13 novembre.

Et je me revois à Neuilly chez les sœurs de Notre-Dame-des-Trente-Six-Douleurs, espèce de maison de refuge en même temps que bureau de placement pour les bonnes. C'est un bel établissement — matiche! — à façade blanche, au fond d'un grand jardin. Dans le jardin, orné tous les cinquante pas d'une statue de la Vierge, une petite chapelle toute neuve et somptueuse, bâtie avec l'argent des quêtes, s'élève entourée de grands arbres. Et toutes les heures on entend tinter les cloches... C'est si gentil d'entendre tinter les cloches!... Ça remue dans le cœur des choses oubliées et si anciennes!... Quand les cloches tintent, je ferme les yeux, j'écoute, et je revois des paysages, que je n'ai jamais vus peut-être et que je reconnais tout de même, des paysages très doux, imprégnés de tous les souvenirs transformés de l'enfance et de la jeunesse... et des binious... et sur la lande, au bord des grèves, des déroulées lentes de foules en fête... Ding... din... don!.. Ça n'est pas très gai... ça n'est pas la même chose que la gaieté, c'est même triste, au fond, triste comme de l'amour... Mais j'aime ça... A Paris, on n'entend jamais que la corne du fontainier et l'assourdissante trompette des tramways.

Chez les sœurs de Notre-Dame-des-Trente-Six-Douleurs, on est logée dans des galetas de dortoir, sous les combles; on est nourrie, maigrement, de viandes de rebut, de légumes gâtés, et l'on paie vingt-cinq sous par jour à l'institution. C'est-à-dire qu'elles retiennent, quand elles vous ont placée, ces vingt-cinq sous sur vos gages... Elles appellent ça vous placer pour rien... En outre il faut travailler, depuis six heures du matin jusqu'à neuf heures du soir, comme les détenues des maisons centrales... Jamais de sorties... Les repas et les exercices religieux remplacent les récréations... Ah! elles ne s'embêtent pas les bonnes sœurs, comme dirait monsieur Xavier... et leur charité est un fameux truc... Elles vous posent un lapin, quoi!... Mais voilà!... je serai bête toute ma vie... Les dures leçons de choses, les malheurs, ne m'apprennent jamais rien, ne me servent de rien. J'ai l'air, comme ça, de crier, de faire le diable, et finalement je suis toujours roulée par tout le monde.

Plusieurs fois, des camarades m'avaient parlé des sœurs de Notre-Dame-des-Trente-Six-Douleurs :

— Oui, ma chère... paraît qu'il ne vient que de chics types dans la

(1) Voir tous les numéros de *La revue blanche* depuis le numéro du 15 janvier 1900.

boîte... des comtesses... des marquises... On peut tomber sur des places épatantes.

Je le croyais... Et puis, dans ma détresse, je m'étais souvenue avec attendrissement, nigaude que je suis, des années heureuses passées chez les petites sœurs de Pont-Croix. Du reste il fallait bien aller quelque part... Quand on n'a pas le sou, on ne fait pas la fière...

Lorsque j'arrivai là, il y avait une quarantaine de bonnes... Beaucoup venaient de très loin, de Bretagne, d'Alsace, du Midi, n'ayant encore servi nulle part, et gauches, empotées, le teint plombé, avec des mines sournoises et des yeux singuliers qui, par dessus les murs du couvent, s'ouvraient sur le mirage de Paris, là-bas... Les autres, plus à la coule, sortaient de place comme moi...

Les sœurs me demandèrent d'où je venais, si j'avais de bons certificats, s'il me restait de l'argent. Je leur contai des blagues, et elles m'accueillirent, sans plus de renseignements, en disant :

— Cette chère enfant ! Nous lui trouverons une bonne place.

Toutes nous étions leurs chères enfants. En attendant cette bonne place promise, chacune de ces chères enfants était occupée à quelque ouvrage, selon ses aptitudes. Celles-ci faisait la cuisine et le ménage ; celles-là travaillaient au jardin, bêchaient la terre comme des terrassiers... Moi, je fus mise tout de suite à la couture, ayant, disait la sœur Boniface, les doigts souples et l'air distingué. Je commençai par ravauder les culottes de l'aumônier et les caleçons d'une espèce de capucin qui, dans le moment, prêchait une retraite à la chapelle... Oh ! ces culottes !... oh ! ces caleçons !... Pour sûr qu'ils ne ressemblaient pas à ceux de monsieur Xavier !... Ensuite l'on me confia des besognes moins ecclésiastiques, tout à fait profanes, des ouvrages de fine et délicate lingerie, par quoi je me retrouvai dans mon élément. Je participai à la confection d'élégants trousseaux de mariage, de riches layettes, commandés aux bonnes sœurs par des dames riches et des cocottes charitables, qui s'intéressaient à l'établissement.

Tout d'abord, après tant de secousses, malgré la mauvaise nourriture, les culottes de l'aumônier, et le peu de liberté, malgré tout ce que je pouvais deviner d'exploitation âpre, je goûtai une réelle douceur dans ce calme, dans ce silence... Je ne raisonnais pas trop... Un besoin de prier était en moi. Le remords, ou plutôt la lassitude de ma conduite passée, m'incitait aux fervents repentirs... Plusieurs fois de suite je me confessai à l'aumônier, celui-là même dont j'avais raccommodé les sales culottes, ce qui faisait naître en moi tout de même, en dépit de ma sincère piété, des pensées irrévérencieuses et folâtres... C'était un drôle de bonhomme que cet aumônier, tout rond, tout rouge, un peu rude de manières et de langage, et qui sentait le vieux mouton. Il m'adressait des questions étranges, insistait de préférence sur mes lectures.

— De l'Armand Silvestre ?... Oui !... Eh, mon Dieu, c'est cochon, sans doute... Je ne vous donne pas ça pour l'*Imitation*, remarquez... Non !... Mais ça n'est pas dangereux... Ce qu'il ne faut pas lire, ce

sont les livres impies, les livres contre la religion... Tenez, par exemple, Voltaire!... Ça, jamais... ne lisez jamais du Voltaire... c'est un péché mortel... ni du Renan... ni de l'Anatole France... Voilà qui est dangereux !

— Et Paul Bourget, mon père?...

— Paul Bourget?... Paul Bourget... il entre dans la bonne voie... je ne dis pas non... je ne dis pas non... mais son catholicisme n'est pas sincère... pas encore, du moins !... Ça me fait l'effet, votre Paul Bourget, d'une cuvette... oui, là... d'une cuvette où l'on s'est lavé n'importe quoi... et où nagent, parmi du poil et de la mousse de savon, des olives du Calvaire... Il faut attendre encore... Huysmans, tenez... c'est raide... ah ! sapristi, c'est très raide... mais orthodoxe !...

Et il me disait encore :

— Oui !... ah !... vous faisiez des folies de votre corps... Ça n'est pas bien... Mon Dieu !... c'est toujours mal... mais pécher pour pécher, encore vaut-il mieux pécher avec ses maîtres... quand ce sont des personnes pieuses... que toute seule, ou bien avec des gens de même condition que soi... C'est moins grave... Ça irrite moins le bon Dieu... Et peut-être que ces personnes ont des dispenses !...

Comme je lui nommais monsieur Xavier et son père :

— Pas de noms !... s'écriait-il... je ne vous demande pas de noms!... Ne me dites jamais de noms!... Je ne suis point de la police... D'ailleurs, ce sont des personnes respectables que vous me nommez-là... des personnes extrêmement religieuses... diable!

Ces conversations ridicules, et surtout ces culottes dont je ne parvenais pas à effacer dans mon esprit l'importune et trop humaine image, refroidirent considérablement mon zèle religieux, mes ardeurs de repentie. Le travail aussi m'agaça. Il me donnait la nostalgie de mon métier. J'avais des désirs impatients de m'évader de cette prison, de retourner aux intimités des cabinets de toilette. Je soupirais après les armoires pleines de lingeries odorantes, les garde-robes où bouffent les taffetas, où craquent les satins et les velours, si doux à manier, et les bains où, sur les chairs blondes, moussent les savons onctueux... Et les histoires de l'office, et les aventures imprévues, le soir, dans l'escalier et dans les chambres !... C'est curieux vraiment... Quand je suis en place, ces choses-là me dégoûtent ; quand je suis sans place elles me manquent... J'étais lasse aussi, lasse à l'excès, écœurée de ne manger, depuis huit jours, que des confitures faites avec des groseilles tournées, dont les bonnes sœurs avaient acheté un lot au marché de Levallois. Tout ce que les saintes femmes pouvaient arracher au tombereau d'ordures, c'était bon pour nous...

Ce qui acheva de m'irriter, ce fut l'évidente, la persistante effronterie avec laquelle nous étions exploitées. Leur truc était simple, et c'est à peine si elles le dissimulaient. Elles ne plaçaient que les plus incapables de leur être utiles. Celles dont elles pouvaient tirer un profit quelconque, elles les gardaient prisonnières, abusant de leurs talents, de leur force, de leur naïveté. Comble de la charité

chrétienne, elles avaient trouvé le moyen d'avoir des domestiques et des ouvrières qui les payassent? elles nous dépouillaient, sans un remords, avec un inconcevable cynisme, de nos modestes ressources, de nos toutes petites économies, après avoir gagné sur notre travail... Et les frais couraient toujours !

Je me plaignis d'abord faiblement, ensuite plus rudement, qu'elles ne m'eussent pas appelée une seule fois au parloir. Mais à toutes mes plaintes elles répondaient, les saintes-n'y-touche :

— Un peu de patience, ma chère enfant !.. Nous pensons à vous, ma chère enfant... pour une place excellente... Nous cherchons pour vous une place exceptionnelle... Nous savons ce qui vous convient... Il ne s'en est pas encore présenté une seule, comme nous la voulons pour vous... comme vous la méritez.

Les jours, les semaines s'écoulaient, et les places n'étaient jamais assez bonnes, assez exceptionnelles pour moi... Et les frais couraient toujours !

Bien qu'il y eût une surveillante au dortoir, il s'y passait, chaque nuit, des choses à faire frémir. Dès que la surveillante avait terminé sa ronde et que tout semblait dormir, alors on voyait des ombres blanches se lever, glisser, entrer dans des lits, sous des rideaux refermés... Et l'on entendait de petits bruits de baisers étouffés, de petits cris, de petits rires, de petits chuchotements .. Elles ne se gênaient guère... A la lueur trouble et tremblante de la lampe, qui pendait du plafond au milieu du dortoir, bien des fois j'ai assisté à des scènes d'une indécence farouche et triste. Les bonnes sœurs, saintes femmes, fermaient les yeux pour ne rien voir, se bouchaient les oreilles pour ne rien entendre... Ne voulant point de scandales chez elles — car elles eussent été obligées de renvoyer les coupables — elles toléraient ces horreurs, en feignant de les ignorer... Et les frais couraient toujours!

Heureusement, au plus fort de mes ennuis, j'eus la joie de voir entrer dans la maison une petite amie, Clémence, que j'appelais Cléclé... et que j'avais connue dans une place, rue de l'Université... Cléclé était charmante, délurée, et d'une gaîté !... Elle riait de tout, acceptait tout, se trouvait bien partout... Dévouée et fidèle, elle n'avait qu'un plaisir : rendre service. Vicieuse jusque dans les moelles, son vice n'avait rien de répugnant à force d'être gai... Son bavardage de gentil oiseau me fit oublier, quelques jours, mes embêtements, endormit mes révoltes... Comme nos deux lits étaient l'un près de l'autre, nous nous mîmes ensemble dès la seconde nuit... Qu'est-ce que vous voulez ?... L'exemple, peut-être... et peut-être aussi le besoin de satisfaire une curiosité qui me trottait par la tête depuis longtemps... C'était, du reste, la passion de Cléclé... depuis qu'elle avait été débauchée, il y a plus de quatre ans, par une de ses maîtresses.

Une nuit que nous étions couchées ensemble, elle me raconta à

voix basse, avec de drôles de chuchotements, qu'elle sortait de chez un magistrat, à Versailles.

— Figure-toi qu'il n'y avait que des bêtes dans la turne... deux chats, trois perroquets, un singe, deux chiens... Et il fallait soigner tout ça!... Rien n'était assez bien pour eux... Nous, tu penses, on nous collait de vieux rogatons... kif-kif à la boîte... Eux, c'étaient des restes de volailles, des crèmes, des gâteaux, de l'eau d'Evian, ma chère! Oui, ils ne buvaient que de l'eau d'Evian, les sales bêtes... à cause de la typhoïde dont il y avait une épidémie à Versailles... Cet hiver, Madame eut le toupet d'enlever le poêle de ma chambre pour l'installer dans la pièce où couchaient le singe et les chats... Ainsi, tu crois!... Je les détestais, surtout un des chiens... une horreur de vieux carlin qui était toujours fourré sous mes jupes... bien que je le bourrasse de coups de pied... L'autre matin, Madame me surprit à le battre... Tu vois la scène... Elle me mit à la porte en cinq secs. Et si tu savais, ma chère, ce chien...

Dans un éclat de rire qu'elle étouffa sur ma poitrine, entre mes seins :

— Eh bien... ce chien... acheva-t-elle... Il avait des passions comme un homme!

Non, cette Cléclé!... ce qu'elle était rigolote et gentille!...

On ne se doute pas de tous les embêtements dont sont poursuivis les domestiques ni de l'exploitation acharnée, éternelle qui pèse sur eux. Tantôt les maîtres, tantôt les placeuses, tantôt les institutions charitables, sans compter les camarades, car il y en a de rudement salauds. Et personne ne s'intéresse à personne. Chacun vit, s'engraisse, s'amuse de la misère d'un plus pauvre que soi. Les scènes changent, les décors se transforment; vous traversez des milieux sociaux différents et ennemis, et les passions restent les mêmes, les mêmes appétits demeurent. Dans l'appartement étriqué du bourgeois ainsi que dans le fastueux hôtel du banquier, vous retrouvez des saletés pareilles, et vous vous heurtez à de l'inexorable. En fin de compte, pour une fille comme je suis, le résultat est qu'elle soit vaincue d'avance, où qu'elle aille et quoi qu'elle fasse. Les pauvres sont l'engrais humain où poussent les moissons de vie, les moissons de joie que récoltent les riches et dont ils mésusent si cruellement envers nous...

On prétend qu'il n'y a plus d'esclavage. Ah! voilà une bonne blague, par exemple! Et les domestiques, que sont-ils donc, eux, sinon des esclaves?... Esclaves de fait, avec tout ce que l'esclavage comporte de saleté morale, d'inévitable corruption, de révolte engendreuse de haines... Les domestiques apprennent le vice chez leurs maîtres... Entrés purs et naïfs — il y en a — dans le métier, ils sont vite pourris, au contact des habitudes dépravantes. Le vice, on ne voit que lui, on ne touche que lui... Aussi, ils s'y façonnent de jour en jour, de minute en minute, n'ayant contre lui aucune défense,

étant obligés, au contraire, de le servir, de le choyer, de le respecter. Et la révolte vient de ce qu'ils sont impuissants à le satisfaire et à briser toutes les entraves mises à son expansion naturelle... Ah ! c'est extraordinaire !... On exige de nous toutes les vertus, toutes les résignations, tous les sacrifices, tous les héroïsmes, et seulement les vices qui flattent la vanité des maîtres, et ceux qui profitent à leur intérêt ; tout cela pour du mépris, et pour des gages variant entre trente-cinq et quatre-vingt-dix francs par mois !... Non, c'est trop fort !... Ajoutez que nous vivons dans une lutte perpétuelle, dans une perpétuelle angoisse, entre le demi-luxe apparent des places et la détresse des lendemains non assurés ; que nous avons la conscience des suspicions blessantes qui nous accompagnent partout, qui partout devant nous verrouillent les portes, cadenassent les tiroirs, ferment à triple tour les serrures, marquent les bouteilles, numérotent les petits fours et les pruneaux, et sans cesse glissent sur nos mains, dans nos poches, dans nos malles, la honte des regards policiers. Car il n'y a pas une bouche, pas une porte, pas une armoire, pas un tiroir, pas une bouteille, pas un objet qui ne nous crie : « Voleuse !... Voleuse !... Voleuse ! » Ajoutez encore la vexation continue de cette inégalité terrible, de cette disproportion effrayante dans la destinée, qui malgré les familiarités, les sourires, les cadeaux, met, entre nos maîtres et nous, un intraversable espace, un abîme, tout un monde de haines sourdes, d'envies rentrées, de vengeances futures, disproportion rendue à chaque minute plus sensible, plus humiliante, plus ravalante, par les caprices et même par les bontés de ces êtres sans justice, sans amour, que sont les riches... Avez-vous réfléchi un instant à ce que nous pouvons ressentir de haines mortelles et légitimes, de désirs de meurtre, oui, de meurtre, lorsque, pour exprimer quelque chose, de bas, d'ignoble, nous entendons nos maîtres s'écrier devant nous, avec un dégoût qui nous rejette si violemment hors l'humanité : « Il a une âme de domestique... C'est un sentiment de domestique, etc., etc... » Alors, que voulez-vous que nous devenions, dans ces enfers ? Est-ce qu'elles s'imaginent vraiment que je n'aimerais pas porter de belles robes, rouler dans de belles voitures, faire la fête avec des amoureux, avoir, moi aussi, des domestiques ?... Elles nous parlent de dévouement, de probité, de fidélité... Non, mais, vous vous en feriez mourir, mes petites vaches !...

Une fois — c'était rue Cambon... en ai-je fait mon Dieu, de ces places ! — les maîtres mariaient leur fille. Il y avait une grande soirée où l'on exposa les cadeaux, des cadeaux à remplir une voiture de déménagement. Je demandai à Baptiste, le valet de chambre, en manière de rigolade :

— Eh bien, Baptiste ?... Et vous ?... Votre cadeau ?...

— Mon cadeau ? fit Baptiste, en haussant les épaules.

— Allons, dites-le !

— Un bidon de pétrole allumé sous leur lit !... Le v'là, mon cadeau !

C'était chouettement répondre. Du reste, ce Baptiste était un homme épatant, dans la politique.

— Et le vôtre, Célestine? me demanda-t-il à son tour.

— Moi?

Je crispai mes deux mains en forme de serres et, faisant le geste de griffer férocement un visage :

— Mes ongles... dans ses yeux! répondis-je.

Le maître d'hôtel à qui on ne demandait rien et qui, de ses doigts méticuleux, arrangeait des fleurs et des fruits dans une coupe de cristal, dit d'un ton tranquille :

— Moi, je me contenterais de leur asperger la gueule, à l'église, avec un flacon de bon vitriol!...

Et il piqua une rose entre deux poires.

Ah oui! les aimer!... Ce qui est extraordinaire, c'est que ces vengeances-là n'arrivent pas plus souvent... Quand je pense qu'une cuisinière, par exemple, tient chaque jour, dans ses mains, la vie de ses maîtres!... Une pincée d'arsenic à la place de sel... un petit filet de strychnine au lieu de vinaigre... et ça y est!... Eh bien non!... Faut-il que nous ayons tout de même la servitude dans le sang!...

Je n'ai pas d'instruction, et j'écris ce que je pense et ce que j'ai vu!... Eh bien! je dis que tout cela n'est pas beau... Je dis que du moment où quelqu'un installe sous son toit, fût-ce le dernier des pauvres diables, fût-ce la dernière des filles, je dis qu'il leur doit de la protection, qu'il leur doit du bonheur... Je dis aussi que si le maître ne nous le donne pas, nous avons le droit de le prendre à même son coffre, à même son sang!

Et puis, en voilà assez! j'ai tort de songer à ces choses qui me font mal à la tête et me retournent l'estomac... Je reviens à mes petites histoires.

J'eus beaucoup de peine à quitter les sœurs de Notre-Dame-des-Trente-Six douleurs. Malgré l'amour de Cléclé, je me faisais vieille dans la boîte, et j'avais des fringales de liberté. Lorsqu'elles eurent compris que j'étais bien décidée à partir, alors les braves sœurs m'offrirent des places et des places... Il n'y en avait que pour moi... Mais, plus souvent!... Je ne suis pas toujours une bête, et j'ai l'œil aux canailleries... Toutes ces places, je les refusai ; à toutes, je trouvai quelque chose qui ne me convenait pas... Il fallait voir leurs têtes, aux saintes femmes!... C'était risible. Elles avaient compté qu'en me plaçant chez de vieilles bigotes elles pourraient se rembourser usurairement, sur mes gages, des frais de la pension... Et je jouissais de leur poser un lapin à mon tour.

Un jour, j'avertis la sœur Boniface que j'avais l'intention de partir le soir même. Elle eut le toupet de me répondre, en levant les bras au ciel :

— Mais, ma chère enfant, c'est impossible!

— Comment, c'est impossible?

— Mais, ma chère enfant, vous ne pouvez pas quitter la maison comme ça!... Vous nous devez plus de soixante-dix francs... Il faudra nous payer d'abord ces soixante-dix francs...

— Et avec quoi?... répliquai-je. Je n'ai pas un sou... Vous pouvez vous fouiller !

La sœur Boniface me jeta un coup d'œil haineux et, dignement, sévèrement, elle prononça :

— Mais, mademoiselle... Savez-vous bien que c'est un vol?... Et voler des pauvres femmes comme nous, c'est plus qu'un vol... un sacrilège dont le bon Dieu vous punira... Réfléchissez !

Alors, la colère me prit :

— Dites-donc!... m'écriai-je... qui vole ici, de vous ou de moi? Non, mais vous êtes épatantes, mes petites mères...

— Mademoiselle, je vous défends de parler ainsi...

— Ah ! fichez-moi la paix, à la fin... Comment ! on fait votre ouvrage... on travaille comme des bêtes pour vous du matin au soir... on vous gagne des argents énormes... vous nous donnez une nourriture dont les chiens ne voudraient pas!... Et il faudrait vous payer, par dessus le marché?... Ah ! vous ne doutez de rien !

La sœur Boniface était devenue toute pâle. Je sentais qu'elle avait sur les lèvres des mots grossiers, orduriers, furieux, prêts à sortir... Elle n'osa pas les lâcher... et elle bégaya :

— Taisez-vous!... Vous êtes une fille sans pudeur, sans religion... Dieu vous punira. Partez, si vous le voulez, nous retenons votre malle!

Je me campai toute droite devant elle, dans une attitude de défi, et, la regardant bien en face :

— Votre parole? Ah! je voudrais voir ça!... Essayez un peu de retenir ma malle, et vous allez voir rappliquer tout de suite le commissaire de police!... Et si la religion c'est de rapetasser les sales culottes de vos aumôniers, de voler le pain des pauvres filles, de spéculer sur les horreurs qui se passent toutes les nuits dans le dortoir... si la religion, c'est d'être une prison ou une maison publique bordel, eh bien oui, j'en ai plein le dos, de la religion!... Ma malle, entendez-vous, je veux ma malle!...

La sœur Boniface eut peur.

— Je ne veux pas discuter avec une fille perdue... dit-elle d'une voix digne... C'est bien!... vous partirez!

Je partis, en effet, le soir même. Cléclé qui fut très gentille, et qui avait des économies, me prêta vingt francs. J'allai retenir une chambre chez un logeur de la rue de la Sourdière... Et je me payai un paradis à la Porte-Saint-Martin. On y jouait les *Deux Orphelines*... Comme c'est ça!... C'est presque mon histoire!

Je passai là une soirée délicieuse à pleurer, pleurer, pleurer!...

XIII

18 novembre.

Rose est morte. Décidément le malheur est sur la maison du capitaine. Pauvre capitaine! Son furet mort... Bourbaki mort... et voici le tour de Rose... Malade depuis quelques jours, elle a été emportée, avant-hier soir, par une soudaine attaque de congestion pulmonaire... On l'a enterrée ce matin. Des fenêtres de la lingerie, j'ai vu passer, dans le chemin, le cortège... Porté à bras par six hommes, le lourd cercueil était tout couvert de couronnes de fleurs blanches comme celui d'une vierge. Une foule considérable — le Mesnil-Roy tout entier — suivait, en longues files noires et bavardes, le capitaine Mauger qui, très raide, sanglé dans une redingote noire toute militaire, conduisait le deuil. Et les cloches de l'église, au loin tintant, répondaient au bruit des tintenelles que le bedeau agitait... Madame m'avait avertie que je ne devais pas aller aux obsèques. Je n'en avais, d'ailleurs, nulle envie. Je n'aimais pas cette grosse femme si méchante ; sa mort me laisse indifférente et très calme. Pourtant, Rose me manquera peut-être, et peut-être regretterai-je sa présence dans le chemin, quelquefois... Mais quel potin cela doit faire chez l'épicière !

J'étais curieuse de connaître les impressions du capitaine sur cette mort si brusque. Et, comme mes maîtres étaient en visite, je me suis promenée l'après-midi le long de la haie. Le jardin du capitaine est triste et désert... Une bèche plantée dans la terre indique le travail abandonné. « Le capitaine ne viendra pas dans le jardin, me disais-je. Il pleure, sans doute, affaissé dans sa chambre parmi des souvenirs ! »... Et tout à coup je l'aperçois. Il n'a plus sa belle redingote de cérémonie, il a réendossé ses habits de travail et, coiffé de son antique bonnet de police, il charrie du fumier sur les pelouses avec acharnement... Je l'entends même qui trompette à voix basse un air de marche. Il abandonne sa brouette et vient à moi, sa fourche sur l'épaule :

— Je suis content de vous voir, mademoiselle Célestine, me dit-il.

Je voudrais le consoler ou le plaindre... Je cherche des mots, des phrases... mais, allez donc trouver une parole émue devant un aussi drôle de visage... Je me contente de répéter :

— Un grand malheur, monsieur le capitaine... un grand malheur pour vous !... Pauvre Rose !

— Oui, oui !... fait-il mollement.

Sa physionomie est sans expression... ses gestes sont vagues... Il ajoute, en piquant sa fourche dans une partie molle de la terre près de la haie :

— D'autant, que je ne puis pas rester sans personne !...

J'insiste sur les vertus domestiques de Rose :

— Vous ne la remplacerez pas facilement, capitaine.

Décidément, il n'est pas ému du tout. On dirait même à ses yeux devenus subitement plus vifs, à ses mouvements plus alertes, qu'il est débarrassé d'un grand poids.

— Bah ! dit-il après un petit silence... tout se remplace !

Cette philosophie résignée m'étonne, et même me scandalise un peu. J'essaie, pour m'amuser, de lui faire comprendre tout ce qu'il a perdu en perdant Rose :

— Elle connaissait si bien vos habitudes, vos goûts... vos manies... elle vous était si dévouée !

— Eh bien, il n'aurait plus manqué que ça ! grince-t-il.

Et, faisant un geste par quoi il semble écarter toute sorte d'objections :

— D'ailleurs, m'était-elle si dévouée ?... Tenez j'aime mieux vous le dire... j'en avais assez de Rose. Ma foi oui !... Depuis que nous avions pris un petit garçon pour aider, elle ne fichait plus rien dans la maison... et tout y allait très mal... très mal !... Je ne pouvais même plus manger un œuf à la coque cuit à mon goût... Et les scènes du matin au soir, à propos de rien !... Dès que je dépensais dix sous, c'étaient des cris... des reproches... Et lorsque je causais avec vous, comme aujourd'hui,... eh bien, c'en étaient des histoires !... Ah non !... Elle vous traitait, fallait entendre ça !... Ah ! non, non !... Enfin, je n'étais plus chez moi, foutre !

Il respire largement, bruyamment et, comme un voyageur revenu d'un long voyage, il contemple avec une joie profonde et nouvelle le ciel, les pelouses nues du jardin, les entrelacs violacés que font les branches d'arbres sur la lumière, sa petite maison.

Cette joie désobligeante pour la mémoire de Rose me paraît maintenant très comique. J'excite le capitaine aux confidences... et je lui dis sur un ton de reproche :

— Capitaine, je crois que vous n'êtes pas juste pour Rose.

— Tiens !... parbleu !... riposte-t-il vivement... Vous ne savez pas, vous... vous ne savez rien !... Elle n'allait pas vous raconter toutes les scènes qu'elle me faisait... sa tyrannie... sa jalousie... son égoïsme. Rien ne m'appartenait plus ici.. Tout était à elle, chez moi... Ainsi, vous ne le croiriez pas... mon fauteuil Voltaire ?... je ne l'avais plus... plus jamais !... C'est elle qui le prenait tout le temps... Elle prenait tout, du reste, c'est bien simple... Quand je pense que je ne pouvais plus manger d'asperges à l'huile... parce qu'elle ne les aimait pas !... Ah ! elle a bien fait de mourir... C'est ce qui pouvait lui arriver de mieux... car, d'une manière comme de l'autre... je ne l'aurais pas gardée... Elle m'excédait, là !... J'en avais plein le dos !... Et je vais vous dire... Si j'étais mort avant elle, Rose eût été joliment attrapée, allez ! Je lui en réservais une, qu'elle eût trouvée amère !... je vous en réponds !

Sa lèvre se plisse en un sourire qui finit en atroce grimace... Il continue en coupant chacun de ses mots de petits pouffements humides :

— Vous savez que j'avais rédigé un testament où je lui donnais

tout?... Elle a dû vous le dire... elle le disait à tout le monde... Oui, mais ce qu'elle ne vous a pas dit, parce qu'elle l'ignorait, c'est que, deux mois après, j'avais fait un second testament qui annulait le premier... et où je ne lui donnais plus rien, foutre!... pas ça!

N'y tenant plus, il éclate de rire... d'un rire strident qui s'éparpille dans le jardin, comme un vol de moineaux piaillants... Et il s'écrie :

— Ça, c'est une idée, hein?... Oh ! sa tête !... la voyez-vous d'ici en apprenant que ma petite fortune... pan... je la léguais à l'Académie française !... Car, ma chère demoiselle Célestine,... c'est vrai... ma fortune, je la léguais à l'Académie française... Ça, c'est une idée !

Je laisse son rire se calmer et gravement je lui demande :

— Et maintenant, capitaine, qu'allez-vous faire ?

Le capitaine me regarde longuement, me regarde malicieusement, me regarde amoureusement... et il dit :

— Eh bien, voilà !... Ça dépend de vous !

— De moi ?

— Oui, de vous, de vous seule !

— Et comment ça ?

Un petit silence encore durant lequel, le mollet tendu, la taille redressée, la barbiche tordue et pointante, il cherche à m'envelopper d'un fluide séducteur.

— Allons !... fait-il tout d'un coup... Allons droit au but... Parlons carrément... en soldat... Voulez-vous prendre la place de Rose. Elle est à vous...

J'attendais l'attaque... Je l'avais vue venir du plus lointain de ses yeux... Elle ne me surprend pas... Je lui oppose un visage sérieux, impassible.

— Et les testaments, capitaine ?

— Je les déchire, nom de Dieu !

J'objecte :

— Oui, mais je ne sais pas faire la cuisine...

— Je la ferai, moi... je ferai mon lit... le nôtre, foutre !... je ferai tout !

Il devient galant, égrillard. Son œil s'émerillonne... Il est heureux pour ma vertu, que la haie me sépare de lui, sans quoi je suis sûre qu'il se jetterait sur moi.

— Il y a cuisine et cuisine !... crie-t-il d'une voix rauque et pétaradante à la fois... Celle que je vous demande... ah ! Célestine, je parie que vous savez la faire... que vous savez y mettre des épices, foutre !... Ah ! nom d'un chien !...

Je souris ironiquement et, le menaçant du doigt, comme on fait d'un enfant :

— Capitaine... capitaine !... vous êtes un petit cochon !

— Non, pas un petit !... réclame-t-il orgueilleusement... un gros... un très gros... foutre !... Et puis... il y a autre chose... Il faut que je vous le dise.

Il se penche sur la haie, tend le col, ses yeux s'injectent de sang. Et. d'une voix plus basse, il dit :

— Si vous venez chez moi, Célestine... Eh bien...

— Eh bien, quoi ?

— Eh bien, les Lanlaire crèveraient de fureur, ah !... Ça c'est une idée !

Je me tais, et fais semblant de rêver à des choses profondes. Le capitaine s'impatiente... s'énerve... Il creuse le sable de l'allée sous le talon de ses chaussures :

— Voyons ! Célestine !... Trente-cinq francs par mois... la table du maître... la chambre du maître, foutre !... un testament... ça vous va-t-il ?... Répondez-moi !...

— Nous verrons plus tard... Mais prenez-en une autre en attendant, foutre !...

Et je me sauve, pour ne pas lui souffler dans la figure la tempête de rire qui gronde dans ma gorge.

Je n'ai donc que l'embarras du choix... le capitaine ou Joseph ?... Vivre à l'état de servante maîtresse avec tous les aléas qu'un tel état comporte, c'est-à-dire rester encore à la merci d'un homme stupide, grossier, changeant. et sous la dépendance de mille circonstances fâcheuses, de mille préjugés... Ou bien me marier, et acquérir ainsi une sorte de liberté régulière, respectée, dans une situation exempte du contrôle des autres, libéré du caprice des événements ? Voilà enfin une partie de mon rêve qui se réalise... Il est bien évident que, cette réalisation, j'aurais pu la souhaiter plus grandiose... Mais à voir combien peu de chances s'offrent, en général. dans l'existence d'une femme comme moi. je dois me féliciter qu'il m'arrive enfin quelque chose d'autre que cet éternel et monotone ballottement d'une maison à une autre, d'un lit à un autre, d'un visage à un autre visage... Naturellement, j'écarte tout de suite la combinaison du capitaine... Je n'avais d'ailleurs pas besoin de cette conversation pour savoir qu'elle espèce de grotesque et sinistre fantoche, quel exemplaire d'humanité baroque il représente... Outre que sa laideur physique est totale, car rien ne la relève et ne la corrige, il ne donne aucune prise sur son âme... Rose croyait fermement sa domination assurée, sur cet homme la roulait !... On ne domine pas le néant. on n'a pas d'action sur le vide... Je ne puis non plus, sans suffoquer de rire, songer un seul instant à l'idée que ce personnage ridicule me tienne dans ses bras et que je le caresse... Ce n'est même pas du dégoût que j'éprouve, car le dégoût suppose la possibilité d'un accomplissement, j'ai la certitude que cet accomplissement ne peut pas être... Si par un prodige, par un miracle. il se trouvait que je tombasse dans son lit, je suis sûre que ma bouche serait toujours séparée de la sienne par un inextinguible rire... Amour ou plaisir, veulerie ou pitié, vanité ou intérêt, j'ai couché avec bien des hommes... Cela me paraît du reste un acte normal, naturel, nécessaire... Je n'en ai nul

remords, et il est bien rare que je n'y aie pas goûté une joie quelconque... Mais un homme aussi ridicule que le capitaine, je suis sûre que cela ne peut pas arriver, ne peut pas physiquement arriver... Il me semble que ce serait quelque chose contre nature... quelque chose de pire que le chien de Cléclé !... Ehbien, malgré cela, je suis contente... et j'en éprouve presque de l'orgeuil. De si bas qu'il vienne c'est tout de même un hommage, et cet hommage me donne davantage confiance en moi-même et en ma beauté.

A l'égard de Joseph, mes sentiments sont tout autres. Joseph a pris possession de ma pensée. Il la retient, il la captive, il l'obsède... Il me trouble, m'enchante et me fait peur, tour à tour. Certes. il est laid. brutalement, horriblement laid ; mais quand on décompose cette laideur, elle a quelque chose de formidable qui est presque de la beauté, qui est plus que la beauté, qui est au-dessus de la beauté. comme un élément. Je ne me dissimule pas la difficulté, le danger de vivre, mariée ou non, avec un tel homme. dont il m'est permis de tout soupçonner, et dont. en réalité. je ne connais rien. Et c'est ce qui m'attire vers lui. avec la violence d'un vertige... Au moins celui-là est capable de beaucoup de choses... dans le crime. peut-être. et peut être aussi dans le bien... Je ne sais pas... Que veut-il de moi?... que fera-t-il de moi?... Serai-je l'instrument inconscient de combinaisons que j'ignore ?... le jouet de ses passions féroces ?... M'aime-t-il seulement ?... Et pourquoi m'aime-t-il ?... Pour ma gentillesse?... pour mes vices ?... pour mon intelligence ?... pour ma haine des préjugés, lui qui les affiche tous ?... Je ne sais pas... Outre cet attrait de l'inconnu et du mystère, il exerce sur moi ce charme âpre, puissant, dominateur, de la force. Et ce charme — oui. ce charme — agit de plus en plus sur mes nerfs, conquiert ma chair passive et soumise. Près de Joseph, mes sens bouillonnent, s'exaltent, comme ils ne sont jamais exaltés au contact d'un autre mâle. C'est en moi un désir plus violent. plus sombre. plus terrible même que le désir qui pourtant m'emporta jusqu'au meurtre dans mes baisers avec monsieur Georges !...

C'est autre chose, que je ne puis définir exactement. qui me prend toute entière par l'esprit et par le sexe, qui me révèle des instincts que je connaissais pas, instincts qui dormaient en moi à mon insu, et qu'aucun amour, qu'aucun ébranlement de volupté, n'avait encore réveillés... Et je frémis, de la tête au pieds, quand je me rappelle les paroles de Joseph me disant :

— Vous et moi, Célestine, c'est la même chose... Nos deux âmes sont pareilles!...

Nos deux âmes !... Est-ce que c'est possible ?

Ces sensations que j'éprouve sont si nouvelles, si impérieuses, si fortement tenaces, qu'elles ne me laissent pas un moment de répit... et que je reste toujours sous l'influence de leur engourdissante fascination... En vain je cherche à m'occuper l'esprit par d'autres pensées.., J'essaie de lire, de marcher dans le jardin. quand mes maîtres sont sortis, de travailler avec acharnement dans la lingerie à mes raccom-

modages, quand ils sont là... Impossible ! C'est Joseph qui possède toutes mes pensées... Et non seulement il les possède dans le présent, mais il les possède aussi dans le passé... Joseph s'interpose tellement entre tout mon passé et moi, que je ne vois pour ainsi dire plus que lui... et que ce passé avec toutes ses figures, vilaines et charmantes, se recule de plus en plus, se décolore, s'efface... Cléophas Biscouille, monsieur Jean, monsieur Xavier, William, dont je n'ai pas encore parlé... Monsieur Georges lui-même, dont je me croyais l'âme marquée à jamais, comme est marquée par le fer rouge l'épaule des forçats... et tous ceux-là à qui, volontairement, joyeusement, passionnément, j'ai donné un peu ou beaucoup de moi-même... de ma chair vibrante et de mon cœur douloureux... des ombres déjà !... des ombres indécises et falotes qui s'enfoncent, souvenirs à peine, et bientôt rêves confus, irréalités intangibles, oublis,... fumées... rien... dans le néant... Quelquefois à la cuisine, après le dîner, en regardant Joseph et sa bouche de crime et ses yeux de crime et ses lourdes pommettes et son crâne bas, raboteux, bosselé, où la lumière de la lampe accumule des ombres dures, je me dis :

— Non !... non !... Ça n'est pas possible !... Je suis sous le coup d'une folie... je ne veux pas... je ne puis pas aimer cet homme !... Non !... non !... Ça n'est pas possible !...

Et cela est possible, pourtant, et cela est vrai... Et il faut bien enfin que je me l'avoue à moi-même... que je me le crie à moi-même... J'aime Joseph...

Ah ! je comprends maintenant pourquoi il ne faut jamais se moquer de l'amour... et pourquoi il y a des femmes qui se ruent, avec toute la force invincible de la nature, aux baisers des brutes, aux étreintes des monstres, et qui râlent de volupté sur des faces ricanantes de démons et de boucs !...

Joseph a obtenu de Madame six jours de congé et demain, sous prétexte d'affaires de famille, il va partir pour Cherbourg. C'est décidé, il achètera le petit café... Seulement, pendant quelques mois il ne l'exploitera pas lui-même. Il a quelqu'un là-bas, un ami sûr, qui s'en charge.

— Comprenez ! me dit-il... Il faut d'abord le repeindre, le remettre à neuf... qu'il soit très beau, avec sa nouvelle enseigne en lettres dorées : « A l'Armée Française ! »... Et puis, je ne peux pas quitter ma place encore... ça, je ne peux pas !...

— Pourquoi, Joseph ?

— Parce que ça ne se peut pas maintenant !

— Mais, quand partirez-vous pour tout à fait ?

Joseph se gratte la nuque, glisse vers moi un regard sournois... et il dit :

— Ça, je n'en sais rien... Peut-être pas avant six mois d'ici... Peut-être plus tôt... peut-être plus tard aussi... On ne peut pas savoir... Ça dépend.

Je sens qu'il ne veut pas parler... néanmoins, j'insiste :

— Ça dépend de quoi ?

Il hésite à me répondre ; puis sur un ton mystérieux et en même temps un peu excité :

— D'une affaire... fait-il... d'une affaire très importante...

— Mais quelle affaire ?...

— D'une affaire... voilà !

Cela est prononcé d'une voix brusque, d'une voix où il y a, non pas de la colère... mais de l'énervement. Il refuse de s'expliquer davantage...

Il ne me parle plus de moi... Cela m'étonne et me cause un désappointement pénible... Aurait-il changé d'idée ?. . Mes curiosités, mes hésitations l'auraient-elles lassé ?... Il est bien naturel, cependant, que je m'intéresse à un événement dont je dois partager le succès ou le désastre... Est-ce que les soupçons que je n'ai pu cacher du viol, par lui, de la petite Claire, n'auraient point amené, à la réflexion, une rupture entre Joseph et moi ? Au serrement de cœur que j'éprouve, je sens que ma résolution — différée par coquetterie, par taquinerie — était bien prise, pourtant!... Etre libre... trôner dans un comptoir, commander aux autres, se savoir regardée, désirée, adorée par tant d'hommes!... Et cela ne serait plus !... Et ce rêve m'échapperait comme tous les autres rêves!... Je ne veux pas avoir l'air de me jeter à la tête de Joseph... mais je veux savoir ce qu'il a dans l'esprit... Je prends une physionomie triste, et je soupire :

— Quand vous serez parti, Joseph, la maison ne sera plus tenable pour moi... J'étais si bien habituée à vous maintenant... à nos causeries...

— Ah ! dame !...

— Moi aussi, je partirai.

Joseph ne dit rien... Il va, vient, dans la sellerie... le front soucieux... l'esprit préoccupé... les mains tournant un peu nerveusement, dans la poche de son tablier bleu, un sécateur .. L'expression de sa figure est mauvaise... Je répète, en le regardant aller et venir :

— Oui, je partirai... je retournerai à Paris...

Il n'a pas un mot de protestation... pas un cri... par un regard suppliant... Il remet un morceau de bois dans le poêle qui s'éteint... puis, il recommence de marcher silencieusement dans la petite pièce. Pourquoi est-il ainsi ?... Il accepte donc cette séparation ?... Il la veut donc ?... Cette confiance en moi, cet amour pour moi qu'il avait, il les a donc perdus ?... Ou, simplement redoute-t-il mes imprudences, mes éternelles questions ?... Je lui demande un peu tremblante :

— Est-ce que cela ne vous fera pas de la peine, à vous aussi Joseph,... de ne plus nous voir ?

Sans s'arrêter de marcher, sans me regarder, même de ce regard oblique et de coin qu'il a souvent :

— Bien sûr !... dit-il... Qu'est-ce que vous voulez? On ne peut pas

obliger les gens à faire ce qu'ils refusent de faire... Ça plaît, ou ça ne plaît pas !...

— Qu'est-ce que j'ai refusé de faire, Joseph ?...

— Et puis, vous avez toujours de mauvaises idées sur moi!... continue-t-il, sans répondre à ma question.

— Moi ?... Pourquoi me dites vous cela ?...

— Parce que !...

— Non, non, Joseph!... C'est vous qui ne m'aimez plus... C'est vous qui avez autre chose dans la tête, maintenant!... Je n'ai rien refusé, moi... j'ai réfléchi, voilà tout... C'est assez naturel, voyons !... On ne s'engage pas pour la vie, sans réfléchir... Vous devriez me savoir gré, au contraire, de mes hésitations... Elles prouvent que je ne suis pas une évaporée... que je suis une femme sérieuse !...

— Vous êtes une bonne femme Célestine... une femme d'ordre...

— Eh bien alors ?...

Joseph s'arrête enfin de marcher, et, fixant sur moi des yeux profonds .. et encore méfiants... et pourtant, plus tendres :

— Ça n'est pas ça, Célestine ! dit-il lentement... Ne s'agit pas de ça !... je ne vous empêche pas de réfléchir, moi... Parbleu !... réfléchissez... vous avez le temps... et j'en recauserons à mon retour... Mais ce que je n'aime pas, voyez-vous... c'est qu'on soit trop curieuse !... Il y a des choses qui ne regardent pas les femmes... il y a des choses...

Et il achève sa phrase dans un hochement de tête...

Après un moment de silence :

— Je n'ai pas autre chose dans la tête, Célestine... Je rêve de vous... j'ai les sangs tournés de vous... Aussi vrai que le bon Dieu existe, ce que j'ai dit une fois... je le dis toujours... j'en recauserons... Mais ne faut pas être curieuse... Vous, vous faites ce que vous faites... moi, je fais ce que je fais !... Comme ça, il n'y a pas d'erreur ni de surprise...

S'approchant de moi, il me saisit les mains :

— J'ai la tête dure, Célestine,... ça, oui !... mais ce qui est dedans y est bien. . on ne peut plus l'en retirer!... Je rêve de vous, Célestine... de vous... dans le petit café !...

Les manches de sa chemise sont retroussées en bourrelets jusqu'à la saignée ; les muscles de ses bras, énormes, souples, huilés comme des bielles, faits pour toutes les étreintes de l'amour et du meurtre, fonctionnent puissamment, allègrement, sous la peau blanche... Sur les avant-bras et de chaque côté des biceps je vois des tatouages, cœurs enflammés, poignards croisés au-dessus d'un pot de fleurs... Une odeur forte de mâle, presque de fauve, monte de sa poitrine large et bombée comme une cuirasse... Alors, grisée par cette force et par cette odeur, je m'accote au chevalet où tout à l'heure, quand je suis venue, il frottait les cuivres des harnais... Ni monsieur Xavier, ni monsieur Jean, ni tous les autres, qui étaient pourtant jolis et parfumés, ne m'ont produit jamais une impression aussi violente que celle qui me vient de ce presque vieillard, à crâne étroit, à face de

bête cruelle... Et l'étreignant à mon tour, tâchant de faire fléchir sous ma main ses muscles durs et bandés comme de l'acier :

— Joseph... lui dis-je d'une voix défaillante,... il faut se mettre ensemble tout de suite... mon petit Joseph !... Moi aussi, je rêve de vous !... Moi aussi, j'ai les sangs tournés de vous !...

Mais Joseph grave, paternel, répond :

— Ça ne se peut pas maintenant, Célestine !...

— Ah ! tout de suite, Joseph, mon cher petit Joseph !...

Il se dégage de mon étreinte avec des mouvements doux.

— Si c'était seulement pour s'amuser, Célestine... bien sûr !... Oui, mais c'est sérieux... C'est pour toujours !... Il faut être sage... On ne peut pas faire ça... avant que le prêtre y passe !...

Et nous restons l'un devant l'autre, lui, les yeux brillants, la respiration courte... moi les bras rompus, la tête bourdonnante...

(*A suivre.*) OCTAVE MIRBEAU

L'Oiseau-Fleur conte une histoire

L'usage veut, dit-elle, que la reine d'un jour, qui préside la réunion, parle après ses sujettes, en terminant le tournoi. Je veux donc me conformer à l'usage, en vous disant, brièvement, une histoire, différente des vôtres, car il n'y est pas question d'amour. Elle est un exemple frappant, à mon avis, de notre caractère; et elle montre, combien l'éducation, si haute, que l'on nous donne, peut rendre, dans un corps impur, noble l'esprit, et généreux le cœur. Voici :

Mitzu-Vogi (Eventail de Rayons) était célèbre, parmi les grandes oïrans, autant par sa beauté, sa coquetterie effrénée et son luxe, que par les raffinements de ses amours, et, surtout, son arrogance, cruelle ou câline. Elle feignait de feindre qu'elle n'aimait pas, ou simulait des élans de passion désordonnée, qui affolaient ses amants, sans que jamais son cœur, à elle, eût un battement plus vif. Les fortunes, elle les dévorait, puis rejetait, loin d'elle, l'homme ruiné, comme la pelure d'un kaki.

Un jour, on lui annonça qu'une femme demandait à la voir, pour lui présenter des flèches à cheveux, en corail, d'un rare travail. Comme elle désirait, justement, acheter des ornements de cette espèce, Eventail de Rayons laissa entrer la marchande.

Une femme, amaigrie et pâle s'avança, lui tendit, d'un geste brusque, le coffret aux épingles, qui tremblait dans sa main, tandis qu'elle attachait, sur la belle oïran, un regard avide et presque affolé.

Celle-ci, un peu surprise, essayait les épingles, quand tout à coup, poussant un cri sourd, la femme tomba, évanouie sur le sol.

On la soigna avec empressement; mais, dès que l'inconnue reprit connaissance, Eventail de Rayons fit sortir toujours les suivantes.

A l'extrême distinction de la personne, à l'élégance sobre du costume, elle avait vite deviné que ce n'était pas là une marchande.

— Noble femme, lui dit-elle, que venez-vous faire ici? quelle souffrance vous fait si pâle, et que puis-je pour vous servir?...

— Je venais vous supplier de me rendre mon époux, s'écria l'étrangère en sanglotant; mais en voyant votre triomphante beauté, j'ai compris combien l'on a de raisons pour vous préférer à toutes, et que je n'ai qu'à mourir !...

— Dites-moi le nom de votre époux et je vous jure de ne plus le recevoir, répondit Eventail de Rayons. Gardez-vous de douter de ma parole : c'est le premier serment que je fais sérieusement je le tien-

drai, soyez-en certaine. Et maintenant ne sanctifiez pas plus longtemps, par votre présence, ce lieu impur.

La triste épouse s'en alla, un peu réconfortée.

Rigoureusement, la folle oïran tint sa promesse. Comme pour en fixer le souvenir, elle portait toujours dans ses cheveux les épingles de corail que l'honnête femme lui avait laissées.

L'amant éconduit, malgré tous ses efforts, ne la revit plus.

Quelques mois plus tard, un matin qu'Éventail de Rayons, à l'ombre des grands arbres de son jardin, faisait de la musique, elle vit s'avancer, franchissant le petit ruisseau, sur le pont en laque pourpre, cette même femme, accompagnée de trois petits enfants.

Sa pâleur avait accrue et ses traits se creusaient davantage.

— J'avais bien deviné qu'on ne guérissait pas de vous, dit-elle : vous avez tenu votre promesse, mais au lieu de le calmer, cela n'a fait qu'empirer le mal. Le désespoir s'est emparé de votre amant; loin de vous il ne pense qu'à vous, et la jalousie le dévore si cruellement, à l'idée qu'il est exilé, tandis que d'autres vous approchent, que je viens vous rendre votre parole, vous supplier d'accorder vos bonnes grâces au malheureux qui s'en va mourir, afin de conserver un père à ces pauvres petits-là.

Elle poussait les enfants délicieusement gauches vers la courtisane toute stupéfaite qui les attira contre elle, les contempla longuement. Peut-être, n'avait-elle jamais vu d'enfants.

Un voile de tristesse sembla tomber sur son beau visage, éteignit son sourire et elle dit, comme à elle-même, après un long silence :

— Voilà donc cette chair tendre et suave, que nous dévorons, sans le savoir, en faisant fondre, au feu de nos baisers, la fortune des pères. O pauvres monstres inconscients que nous sommes!

Il sembla troublé de larmes, son regard, quand elle le posa, sur les yeux de l'épouse douloureuse, qui, par elle, avait tant pleuré.

— Puisque la jalousie le consume et qu'il ne peut s'en défendre, lui dit-elle, que l'infidèle époux vienne ici, demain. Il me verra, car il ne faut plus qu'il soit jaloux.

Le lendemain ce fut une morte que l'amant, éperdu, contempla, toute blanche, sur le lit somptueux.

Éventail de Rayons avait bu du poison, après avoir tracé ces lignes sur son éventail :

« Qu'est-ce que ça pèse, l'existence d'une courtisane, contre celle d'une noble famille?

« J'ai fait mon devoir, Que votre femme et vos enfants vous dictent le vôtre. »

— Cette mort est certainement la plus noble et la plus désintéressée de toutes celles dont nous avons parlé, dit Ko-Mourasaki en se levant, l'histoire nous fait beaucoup d'honneur, il me semble.

— Nous remercions notre reine de nous l'avoir contée, dit Jeune Saule.

Et comme l'heure des réceptions approchait, les oïrans, rappelèrent leurs suivantes, et après avoir pris congé de l'Oiseau-Fleur, sans rien omettre du cérémonial prescrit, descendirent, majestueusement, l'escalier, et se retirèrent.

JUDITH GAUTIER

Le Vœu d'être chaste [1]

VII *(Suite)*.

— Honni soit qui mal y pense! riposta l'abbé Curvale. Au point où j'en suis, j'aurais bien tort de me gêner. Le mari est là d'ailleurs; nous sommes en règle. Est-ce que madame et mademoiselle Mériel ne vont pas quelquefois dîner au presbytère? La Capirole n'est pas une femme du monde, c'est vrai. Et puis, après? Ma mère à moi est marchande d'herbes à Toulouse. Nous nous valons tous. Depuis quand l'Evangile commande-t-il de ne fréquenter que chez les riches? Je prends tout sur moi, mon ami.

Sans laisser à l'abbé Gilbert le temps de répliquer, Curvale était allé chercher la Capirole à la cuisine. Il la poussa devant lui par les épaules, toute rougissante de l'honneur inattendu qu'on lui faisait.

C'était une assez piètre créature, insignifiante et passive, une de ces bêtes à plaisir comme on en voit dans les campagnes, tristes serves de l'instinct, beautés du diable évanouies après quelques années d'exercice.

Elle dénouait à la hâte les cordons du tablier de grosse toile qu'elle avait passé sur ses hardes du dimanche, pour cuisiner plus à l'aise. Ses mains hésitaient, des mains pataudes et hâlées de tâcheronne et sa figure flétrie se plissait en un gros rire, pendant qu'elle balbutiait des excuses.

Elle ne s'attendait pas... Monsieur l'abbé Nohèdes serait peut-être fâché...

— Fâché de quoi? répliqua Curvale. De déjeuner avec la plus jolie femme de St-Assiscle?

Il s'était assis, déjà.

— Assez de façons! A la soupe mes enfants! commandait-il; et en guise de benedicite, il traçait un signe de croix avec la cuiller à pot, avant de la plonger dans la soupière.

Les plats se succédaient. Hors-d'œuvre, entremets. L'abbé Curvale y touchait à peine; il se versait en revanche de larges

(1) Voir *La revue blanche* depuis le 15 décembre 1899.

rasades. Etait-ce la fièvre de cette journée mauvaise, le besoin d'oublier ses rancœurs, de noyer l'affront qu'il venait de recevoir; était-ce plutôt l'effet d'une infirmité commençante d'alcoolique, sa main tremblait en soulevant la bouteille. Sa faconde s'exaltait en même temps; le geste et le verbe se débridaient, s'amplifiaient en une audace croissante. Et quand il avait lâché une énormité, il la soulignait d'une pincée au genou de sa voisine qui se trémoussait sur sa chaise, se débattait avec de petits cris d'ingénue.

— Aïe! vous me faites mal, Monsieur le curé; bien sûr, j'en porterai les marques! Et coulant un regard en dessous sur son voisin de gauche : que va penser de moi Monsieur l'abbé! ajoutait-elle... Il va croire...

— L'abbé en a vu d'autres avant d'entrer au séminaire, pas vrai Gilbert?

— Et mon mari? reprenait Marianne.

— Capirol n'est pas jaloux. Il sait bien que c'est pour rire. A ta santé, Capirol! Il emplissait le verre du braconnier d'un geste trépidant qui répandait le vin sur la nappe. Tiens, bois et mange. Encore cette cuisse de lièvre.

— Vous m'en donnez trop, Monsieur le curé, où voulez-vous que je le mette?

— Je te connais. Tu as l'avaloir ouvert et la tripe longue. Mange et ne t'inquiète pas du reste. Il n'est rien de tel que de bons fondements quand on veut bien bâtir. Tu as assez travaillé pour nous dénicher le rôti : un lièvre de sept livres! Il est juste que tu en aies ta part.

— C'est vrai, répliquait Capirol, que cette damnée bourrue n'a pas été commode à prendre. Les labours d'automne ont envoyé le gibier à plume et à poil dans les bois. Et là, pas moyen de découvrir les gîtes. Heureusement, il y a les lacets, les bons lacets de laiton, et quand on connaît les passages...

C'était le type du bohème de campagne, ce Capirol. Braconnier à ses heures, maraudeur aussi, bricoleur, ouvrier de besognes irrégulières, foreur de puits, fossoyeur, devineur de sources, sorcier à l'occasion quand on voulait y croire, que sais-je? cent métiers et pas un de sérieux. Le plus lucratif était aussi le moins avouable.

Depuis que la Capirole avait ses entrées au presbytère, le

drôle se donnait des loisirs. Pas gêné d'ailleurs, pas embarrassé de son personnage. Plaisantin plutôt et gouailleur, il le prenait avec l'abbé sur un ton de camaraderie, quitte à recevoir sur les doigts — et l'abbé n'y allait pas de main morte — quand le compagnon s'émancipait trop. Il s'aplatissait alors, rentrait ses griffes, rengainait ses blagues. Mais il se rattrapait de sa soumission forcée en daubant sur les curés du voisinage : un tas de cafards, de pas grand chose ! Il en débitait de raides sur leur compte. Gilbert protestait. L'abbé Curvale haussait les épaules :

— Vous êtes bien bon de vous donner du mal pour blanchir ces vieux sépulcres ! disait-il. Vous ne connaissez pas ce monde-là, mon cher. On se tait devant vous, on s'observe ; il ne faut pas décourager les vocations. Vous verrez plus tard, quand vous serez de la partie... Buvez frais si vous m'en croyez, et ne vous mettez pas en peine de vos futurs confrères. Et puis, n'oubliez pas de verser à boire à votre voisine. On dirait que vous n'osez pas la regarder en face. Vous avez tort, mon petit, les femmes, c'est encore le plus bel ouvrage du bon Dieu !

Gilbert rougissait jusqu'aux oreilles. Marianne riait. Le vin lui montait à la tête. Elle envoyait au séminariste des œillades qui le faisaient tomber en confusion.

Au dessert, Capirol se mit à chanter.

De l'autre côté du mur, dans l'église, la cloche qui commençait à sonner les vêpres, avait l'air de battre la mesure aux inepties de café-chantant gueulées par l'ivrogne.

Gilbert se taisait, paralysé, asphyxié par le scandale. Un prêtre en arriver là ! était-ce croyable, était-ce possible ? Le fait était là pourtant ; l'explication aussi. Oh ! cette femme ! ce front bas et têtu de bête brute, ces yeux de luxure, cette chair culbutée dans les fossés des routes, souillée par les étreintes de hasard ! C'était ça qui avait eu raison de l'honnêteté d'un homme, de la vertu d'un lévite ! Le séminariste songeait : un faible sans doute, un impulsif, cet abbé Curvale ; mais lui, Gilbert, qu'était-il de plus pour le mépriser ? Avec des circonstances différentes, leur histoire était à peu près la même. L'appétit charnel les tourmentait, les affolait tous les deux.

Certes, il y avait loin, très loin de Claire Mériel à la créature qui avait perdu le curé de St-Assiscle. Et pourtant c'était toujours la femme, c'était l'ennemi. Claire ! Marianne ! Malgré

lui, malgré l'horreur de ce rapprochement, les deux figures se fondaient en une image de volupté décevante, monstrueuse.

Un hoquet, l'écroulement d'une chute; Capirol avait roulé sous la table ; Marianne hébétée, l'œil vague, somnolait, accoudée à la nappe, la tête dans ses mains.

Gilbert s'était levé, l'abbé Curvale le suivit.

— Vous partez, mon ami ; il vous tarde de quitter ce mauvais lieu. Je vous comprends, je vous approuve. Vous avez cent fois raison de me mépriser ; mais peut-être aussi pourriez-vous me plaindre un peu. Ah ! si vous saviez !

VIII

Ils sortaient, ils passaient devant l'église. La porte était ouverte ; dans l'ombre du sanctuaire, des cierges veillaient, illuminaient d'une lueur tremblante la dorure de l'ostensoir, exposé sur l'autel. Machinalement, suggéré par l'habitude, l'abbé Curvale plia le genou, se recueillit, les yeux baissés en une brève prière. Gilbert s'agenouilla, pria avec lui. Ils longeaient maintenant le mur du cimetière. Dans une brèche mal défendue par un fagot de ronces, s'ouvrait la perspective des cyprès et des tombes. Elles disparaissaient, presque nivelées, sous la végétation des ronces et des fenouils. Une pierre surmontée d'une croix seule debout parmi l'herbe d'oubli, désignait aux passants une sépulture plus importante. L'abbé Curvale l'indiquait à Gilbert.

— Là, dit-il, est enterré mon prédécesseur, l'abbé Argain. Je l'ai connu. C'était un brave homme, une âme de Dieu, simple et pure comme une âme d'enfant. St-Assiscle fut son premier et son dernier poste. Cinquante ans de ministère, toute une carrière de dévouement et de sacrifice vécue ici, dans cette paroisse. Quel exemple ! Et quelle chute ! L'abbé Curvale après l'abbé Argain ! Et pourtant — vous me croirez si vous voulez — mais quand je suis arrivé ici, il y a cinq ans, j'étais plein de bonnes intentions, je ne pensais qu'au règne de Dieu, au salut des âmes. J'étais le bon pasteur, le vigneron de la vigne céleste. Ah ! si vous m'aviez connu dans ce temps-là ! L'abbé Curvale se tut un moment ; ses yeux se mouillèrent ; puis secouant les épaules : J'étais trop seul ici, continua-t-il. Et si ça n'avait

été que la solitude encore ! mais ce contact de tous les jours avec les paysans : des âmes d'argent et de boue, des coquins ou des brutes. Et puis, il y avait les confrères. Ah ! ceux-là ! si vous saviez le mal qu'ils m'ont fait ! Pas un appui autour de moi, pas un bon conseil, rien que des espions et des sycophantes. J'étais étourdi, c'est vrai, j'aimais à rire, je ne me gênais pas pour badiner aux dépens de ces vieux bonzes ; ils ne me l'ont pas pardonné. On m'a dénoncé, on m'a traqué, on m'a mis en quarantaine. Les portes se fermaient sur moi ; j'étais ici dans ma paroisse comme Robinson dans son île. Capirol fut mon Vendredi. Mauvaise compagnie, n'est-ce pas? Je me mis à braconner, à boire. Le soir quand nous rentrions de l'affût, la Capirole était là. Pourquoi ne vous le confesserais-je pas à vous qui avez connu le monde, qui avez même fait la fête, m'a-t-on dit, quand vous étiez étudiant à Toulouse? La femme m'a toujours tenté. Même au séminaire, au temps de ma ferveur, j'ai failli succomber combien de fois ! C'était plus fort que moi. Dans la rue, quand nous nous rendions aux offices de la métropole, à l'église même, pendant les saints offices, je les dévorais, je les déshabillais en pensée. Et la nuit, quels assauts ! quelle ronde, autour de mon lit, d'images affolantes ! Je mordais mon traversin. Je me levais, je m'étendais, nu, sur le carreau glacé de ma chambre, je m'écorchais, je m'abîmais à grands coups de discipline. Ah ! d'avoir cette rage dans le sang, quel supplice !

— Eh ! quoi? répliquait Gilbert. Est-il possible que vous ayez été tenté par la Capirole?

— Par la Capirole comme par les autres. Est-ce qu'elles ne sont pas toutes pareilles? Est-ce que la moins désirable, la plus infâme n'a pas des secrets pour vous ensorceler? Et quand elles vous tiennent...

— La chair est faible, j'en sais quelque chose, répondit l'abbé Gilbert, mais n'aviez-vous pas contre elle la ressource de l'oraison, le secours de la grâce?

— Et, croyez-vous que je n'aie pas lutté, que je n'aie pas crié ma misère à Dieu? Dieu ne veut plus de moi : je suis un réprouvé, un maudit !

— Qu'en savez-vous? La miséricorde divine est infinie. Ecoutez-moi, abbé Curvale ; je ne suis qu'un enfant, un malheureux pécheur comme vous. Vous souffrez, je souffre aussi, je

suis malade du même mal. La tentation m'a visité; quand je suis arrivé chez vous, ma vocation chancelait, j'étais prêt à rentrer dans le monde, à dépouiller la livrée de Jésus-Christ...

— Ah! ah! je comprends, fit l'abbé Curvale. Il s'agit de mademoiselle Mériel. Une jolie fille et une belle dot. Mes félicitations, mon cher!

— Inutile de me complimenter. J'ai renoncé à mon projet, j'ai vaincu la tentation. Vous m'y avez aidé. Ce que j'ai vu ici, m'a dégoûté à tout jamais de la femme. Le mariage ne me protègerait pas suffisamment contre les embûches de la chair, et le ministère paroissial, vous m'en avez fourni la preuve, ne serait pas plus efficace. Le cloître seul... Oui, le cloître, insista Gilbert en réponse à l'étonnement que lui marquait le curé de St-Assiscle. La règle, la clôture, voilà le vrai, l'unique refuge des passionnés et des faibles? Comment hésirerais-je? Tout à l'heure, à table, je regardais, pour ne pas vous voir, vous et votre complice, les images de sainteté pendues aux murs; le portrait de l'abbé de Rancé m'a sauté aux yeux; il m'a semblé qu'il était là pour moi, qu'il me parlait, qu'il m'appelait. J'ai fait pacte avec lui. Dès demain, s'il plaît à Dieu, j'entrerai à Sainte-Marie-du-Désert. Et vous, mon cher abbé, ne voulez-vous pas me suivre?

— Il est trop tard. Le mauvais pli est pris. Le froc, maintenant, me pèserait autant que la soutane. Vous y croyez encore, vous, à la vertu de la prière, à l'efficacité de la règle? Allons donc! qui a bu boira. Luxurieux ou alcoolique, c'est tout comme. Et je suis l'un et l'autre; je brûle par tous les bouts. Je ne m'appartiens plus d'ailleurs; j'ai pris d'autres engagements. Connaissez-vous l'*Œuvre des Prêtres?*

— Cette officine de renégats? Oui, je la connais et je l'exècre. Vous seriez-vous laissé prendre aux filets de ces huguenots?

— Il faut vivre, mon cher, il faut sustenter la bête. Si mes supérieurs m'ôtent le pain de la bouche, à qui voulez-vous que je m'adresse?

— Quoi? vous abjureriez notre sainte religion! Vous! un prêtre! Quelle honte! Ah! si votre mère se doutait...

— Ma mère! c'est vrai; vous me prenez à l'endroit sensible. Ma mère qui s'est privée de tout, qui a trimé nuit et jour pour me faire instruire, pour m'envoyer au séminaire... Pauvre

sainte femme! Elle devait venir aujourd'hui pour m'aider à faire les honneurs du presbytère. C'était sa joie, de me voir officier à l'autel, de recevoir la communion de mes mains. J'ai inventé une histoire, un prétexte pour l'écarter de St-Assisele.

— Mais si quelqu'un la renseignait sur vos projets?

— Qui? Vous ne ferez pas cela, vous, mon ami, vous ne commettrez pas cette mauvaise action. Pourquoi tourmenter inutilement la plus inoffensive, la meilleure des créatures? Maman! Oh! maman!

L'abbé Curvale avait caché sa figure dans ses mains. Il pleurait. Les larmes coulaient entre ses doigts, pleuvaient sur son rabat, sur sa soutane. Il s'était arrêté à l'angle du mur du cimetière. De là, le sentier plongeait à travers les chaumes, jusqu'au fond de la combe où il s'embranchait avec le chemin de Bazerque. Des gens le remontaient, venaient vers eux; des hommes, des femmes endimanchés qui se rendaient à l'église, appelés par la sonnerie des vêpres.

L'abbé Curvale se raidit :

— Allons! il faut que je vous quitte. Votre main, voulez-vous me la donner? C'est à votre pitié que je la demande. Après, ce sera fini entre nous; vous ne me saluerez plus. Adieu! Les vêpres sont là; je n'ai que le temps de passer à la sacristie pour vêtir l'aube et la chasuble... Quoique indigne, je suis prêtre encore; je remplirai ma fonction jusqu'au bout...

Gilbert dévalait déjà le sentier. Au bas de la côte, il s'agenouilla dans l'herbe du talus; le visage tourné vers la croix terminale du clocher qui s'érigeait là-haut, blanc et rose, parmi la verdure noire des cyprès, il pria pour le salut de l'abbé Curvale. Ses bras croisés sur sa poitrine avaient peine à contenir le tumulte de son cœur; ses idées chaviraient; les blasphèmes qu'il avait entendus, la surprise de la Grâce qui était venu le chercher à cette table sacrilège, le souvenir de Claire Mériel, l'image de Marianne Capirol, la douceur de sa vocation nouvelle, l'horreur que soulevait en lui l'apostasie prochaine de son hôte, tant d'émotions coup sur coup le bouleversaient jusqu'aux tréfonds. Il priait cependant, il s'unissait au chant des psaumes, à la liturgie des vêpres commencées dont la musique lente arrivait jusqu'à lui à travers le sommeil des campagnes. Il priait et il se calmait peu à peu. Exorcisées, chassées par les anges de

l'Oraison, les pensées, les visions funestes s'évanouissaient comme un mauvais rêve. Et c'étaient devant lui les blanches perspectives, les harmonies heureuses du cloître, lueurs d'aube, avant la gloire éternelle des élus... Sauvé ! je suis sauvé ! murmurait Gilbert.

Il s'était levé ; dans un ample signe de croix énergiquement ponctué au front, à la poitrine, aux épaules, il s'était donné de nouveau à Dieu, voué à la Sainte-Trappe.

Ainsi armé, protégé contre la tentation, il pouvait maintenant aborder sans crainte son dernier rendez-vous avec Claire.

Plus que quelques paroles à dire et tout serait fini ; il serait libre, affranchi de la femme, délié à jamais du servage de la chair.

Encrambade n'était plus qu'à une étape — la dernière — sur la route de Sainte-Marie-du-Désert.

IX

L'abbé Gilbert avait fait un long détour pour éviter le village. Le soir tombait, quand il arriva au bord du canal qui borde les terres d'Encrambade. L'ombre des ormeaux séculaires enveloppait l'eau morte d'une douceur de crépuscule. Une barque glissait, soulevait une onde paisible qui montait, s'épandait, s'aplanissait en mourant dans l'herbe de la berge. Et la monotonie de ce mouvement, comme d'une respiration innocente, la perspective des berges en ligne droite, ce spectacle de soumission, de docilité heureuse, achevait de pacifier Gilbert, de l'incliner vers la vie conventuelle, vers la longue suite des journées calmes, bornées par le devoir, emprisonnées dans la Règle...

Le barrage d'une écluse l'avertit qu'il était arrivé. Une prairie encadrée de platanes séparait le jardin du canal. En contrebas du talus, l'herbe molle des regains fléchissait, déjà moite de la rosée du soir. Gilbert poussa la barrière blanche qui donnait accès dans le domaine, entra dans le mystère des charmilles. De la clarté luisait au bout d'une allée, vers la métairie. Là, s'ouvrait, en avant des bâtisses, l'horizon encore lumineux de la plaine, le désert blond des chaumes et des labours. Des gens s'activaient sur l'aire blanche, vouée aux travaux du battage.

Des régimes de maïs luisaient en tas, dorés par les derniers rais du soleil, et des saches de toile bourrées d'épis s'accotaient au mur de la ferme. On faisait le partage.

Madame Mériel présidait, assise sur une chaise empruntée aux métayers. La bonne dame avait, ce soir-là, sur son front uni de vieille enfant, un pli de vague inquiétude. Que ce fût la déception de la mauvaise récolte ou l'ennui du mariage manqué de sa fille, elle souffrait, et cette souffrance — la première peut-être de sa vie — s'exprimait en une grimace de bouderie attendrissante et comique. Pauvre madame Albanie ! L'arrivée de Gilbert fit diversion à son chagrin. La vue seule d'une soutane lui fut un soudain réconfort.

Gilbert s'excusait de se présenter à l'improviste. Il passait, il avait vu les contrevents ouverts...

— C'est le bon Dieu qui vous envoie mon enfant ! gémit madame Mériel. L'abbé Resongle vous a sans doute raconté le malheur qui nous arrive. Un mariage si convenable, le trousseau commandé, jour pris pour le contrat... Et voilà que ça se démanche ! Rupture. Et le motif? Rien ; quelques paroles que les fiancés ont eues entre eux. Une bêtise ! Et Claire s'est butée. Que faire, mon Dieu, que devenir? Adrien se désole; un si brave garçon ! moi je ne fais que pleurer. J'en suis à mon troisième mouchoir depuis ce matin. Si ça ne s'arrange pas, j'en ferai une maladie, pour sûr. Ah ! la méchante fille ! L'abbé Resongle l'a chapitrée pendant une heure sans lui faire entendre raison. Et dire que nos toilettes sont prêtes. La couturière est venue m'essayer ma robe. En voilà une histoire ! Il n'y a pas deux jours qu'ils se sont promenés ensemble à bicyclette. Ah ! cette Claire ! Elle m'en fait voir une ! Vous la connaissez? Quand elle a dit non, c'est non. J'en perdrai la tête voyez-vous. Tout à l'heure, je m'embrouillais en comptant les sacs. J'ai peur que l'abbé Resongle n'ait pas su la prendre. Il la traite comme si elle n'avait que dix ans ; elle s'est révoltée. Mais vous, un camarade, elle vous écoutera peut-être. Essayez, mon ami.

— Vous vous faites illusion sur mon influence, répondit Gilbert. Je tâcherai cependant...

— Ah ! quel service vous nous rendriez, mon cher enfant ! Quelle reconnaissance ! Allez et que tous les saints du Paradis vous assistent. J'ai déjà commencé une neuvaine à Saint-

Antoine. Allez! Claire vient de me quitter. Vous la trouverez au salon ou au jardin.

Claire était au salon. Dans la demi-obcurité de la pièce où la porte vitrée laissait entrer un reste de crépuscule, Gilbert l'aperçut assise, les bras pendants, la tête à l'abandon renversée au dos d'un fauteuil.

— Je commençais à penser que vous ne viendriez pas, dit-elle, en tendant à Gilbert une main frémissante et glacée. Sans doute, vous n'étiez pas pressé de me porter une mauvaise réponse. Elle s'était soulevée à moitié vers lui, le dévisageait longuement. Je n'espérais pas beaucoup; je n'espère plus, dit-elle, d'une voix amère et lasse.

— J'ai passé la nuit dernière à prier, à consulter Dieu, dit-il.

— Et Dieu vous a conseillé de me planter là? répondit-elle. Pourquoi ne pas me dire tout simplement que vous ne voulez pas de moi? C'est bien fait, je n'ai que ce que je mérite. Quelle idée, de me jeter à votre tête! N'êtes-vous pas un dévot, c'est-à-dire un égoïste inconscient, à la façon de ma mère et de l'abbé Resongle! Votre salut avant tout, n'est-ce pas? Vous avez peur de vous damner avec moi. Car vous m'aimez bien un peu, avouez-le; vous avez au moins un certain goût pour ma petite personne. Mais la prudence vous commande de me fuir. Et vous fuyez. Que je sois malheureuse avec Adrien, peu vous importe, pourvu que vous n'ayez rien à vous reprocher dans mon malheur. Eh bien! j'en suis fâchée pour vous, mon cher; mais vous n'échapperez pas à cette responsabilité. Tout petit saint, tout détaché du monde que vous soyez, vous avez été en coquetterie réglée avec moi. Peut-être me suis-je plus passionnée que vous à ce jeu, mais vous avez été pris, vous aussi. Osez dire que non! C'est votre faute, si je me suis peu à peu éloignée d'Adrien, si je me suis dégoûtée de lui au point de ne pouvoir pas lui revenir de bon cœur. C'est fini maintenant; ma vie est brisée et vous vous en lavez les mains. Ah! c'est lâche, ce que vous faites; oui, c'est lâche. Je suis peu de chose pour vous juger et mon opinion ne vous inquiète guère. Tant pis! Je vous juge et je vous condamne. Je vaux mieux que vous, Gilbert. Un peu coquette, un peu toquée, je le sais, mais quand la toquade me tient, je vais jusqu'au bout de ma toquade... Je vous aime Gilbert, je vous aime!

— Vous m'aimez aujourd'hui, mais demain? Nos pensées, nos goûts ne s'accordent guère; nos fortunes non plus. Êtes-vous bien sûre, si je cédais à votre caprice, de ne pas regretter tôt ou tard l'existence mondaine qu'on vous destinait et pour laquelle vous êtes faite? Vous vous prépareriez une vie de repentir pour une minute de bonheur. D'ailleurs je ne suis pas l'homme que vous croyez. Trop faible pour me gouverner moi-même, comment oserais-je prendre charge d'âme, répondre de votre avenir?

— Mauvaises raisons, piètres excuses, répliqua Claire. Le plus grand malheur pour moi, le seul malheur est de vous perdre. Le reste ne m'est rien... Ah! Gilbert, vous me faites cruellement expier la folie que j'ai eue de m'attacher à vous.

— Eh! pensez-vous que je n'aie pas souffert, moi aussi? Pensez-vous que je n'aie pas commencé à expier? Sachez qu'en vous quittant, je suis décidé à me séparer du monde, à me vouer à la pénitence. Mon parti est pris. Si les Pères de la Trappe consentent à me recevoir, je vais m'enterrer à Sainte-Marie du Désert.

— Vous vous donnez à Dieu et vous me donnez à monsieur de Favaron. Singulier cadeau que vous lui faites! Un cœur plein de vous! Alors, c'est vrai, c'est fini, on ne vous verra plus! Et quand comptez-vous partir?

— Demain à la première heure. Je suis venu vous dire un dernier adieu.

Gilbert s'inclinait, prêt à s'en aller. Claire se leva, ouvrit la porte d'entrée qui donnait accès dans le jardin.

— J'étouffe ici! dit-elle, j'ai peur de me trouver mal; ne me quittez pas, mon ami!

Gilbert l'accompagna au jardin. Ils firent quelques pas côte à côte sous la charmille, dans l'allée crépusculaire. Au fond, vers le canal, une rougeur s'épandait et dans l'ombre, au bord des massifs, des roses blanches flottaient comme séparées de leur tige.

Ils se taisaient tous les deux. Ce fut Claire qui rompit le silence.

— J'ai une faveur à vous demander, dit-elle; la dernière. Je voudrais que vous emportiez quelque chose de moi au couvent: une médaille. Elle plongea la main dans son corsage; un peu

de chair pâle apparut, avec la chaîne d'argent et la médaille au bout, encore tiède du contact de la peau. Tenez, dit-elle, il y a plus de dix ans que je la porte. Vous, vous allez me donner votre chapelet.

L'échange se fit. L'obscurité tombait, s'épaisissait autour d'eux.

— Je voudrais qu'il fît toujours nuit, murmura Claire. A quoi bon le jour, puisque je ne dois plus vous voir...

Gilbert s'attendrissait, et il se dépitait de s'attendrir. Tout est fini, pourquoi prolonger ces adieux. Je devrais être parti depuis cinq minutes songeait-il. Il cherchait la phrase à dire pour prendre congé. Les mots ne venaient pas. Un émoi le gagnait, un vertige. C'était encore une fois la tentation avec ses délices et ses affres. Eh! quoi, je serai donc toujours le même, réfléchissait-il; une blancheur de peau entrevue, la moiteur d'un regard appuyé sur le mien suffiront à me retourner l'âme, à me changer en bête. Il détournait les yeux, s'obligeait à réciter mentalement des prières. Je ne faillirai pas! se promettait-il. Et déjà il succombait.

Lasse, frissonnante de la rosée du soir, Claire s'était laissée tomber sur un banc. Il était debout devant elle. D'un geste brusque, elle prit ses mains, l'attira sur sa poitrine.

— Je vous aime! je vous aime! soupirait-elle.

— Claire? Claire?

Madame Mériel les appelait du haut du perron.

— Adieu pour toujours! murmura Gilbert en repoussant son amie.

Sans rien dire, ils aidèrent madame Mériel à fixer les contrevents, à fermer la maison. Ils reprirent avec elle, la route de Bazerque.

La malheureuse mère n'osait pas interroger Gilbert. Elle racontait la récolte médiocre, les métayers astucieux et geignards. Ses lamentations tombaient dans le silence...

A l'entrée de la grand'rue, comme ils allaient se séparer, elle se décida.

— Eh bien! demanda-t-elle à l'abbé, avez-vous converti cette méchante enfant?

— J'ai fait de mon mieux..., articula Gilbert.

— Et vous avez réussi, continua Claire. Vous pouvez tuer le

veau gras, petite mère ; dès demain je consens à recevoir monsieur de Favaron. N'est-ce pas ce que vous souhaitiez? ajouta-t-elle en se retournant vers Gilbert.

Madame Albanie les entoura tous les deux d'un regard de malice affectueuse.

— L'abbé Resongle va être bien surpris dit-elle. Nous aurions dû y penser plus tôt. Quand il s'agit de prêcher les femmes, ce sont les jeunes prédicateurs qui font les meilleurs sermons.

X

L'abbé Resongle eut un haut le corps, le lendemain matin, quand Gilbert lui fit part de ses nouvelles intentions. Cela se passait à la sacristie où le séminariste avait suivi le prêtre après lui avoir servi la messe.

— A la Trappe! à la Trappe! s'exclamait le curé, en remuant à petits coups de sa cuiller le chocolat fumant, que venait de lui porter Thècle. A la Trappe! Et tout de suite encore! Quel zèle. La vertu ne te suffit pas; c'est la sainteté qu'il te faut!

— La sainteté! Je ne vise pas si haut, mon cher monsieur le curé. Si je pouvais seulement être assuré de faire mon salut!

— Et tu penses que la règle de l'abbé de Rancé t'y aidera? interrogeait le bonhomme, en émiettant délicatement, à petites bouchées, le pain grillé dans son bol.

— L'abbé de Rancé avait commencé par être un malheureux pécheur comme moi.

— Plus que toi! sourit l'abbé Resongle. Ces hommes du grand siècle faisaient tout grand, même la débauche. Sa pénitence fut en proportion de ses fautes. Mais sans doute avait-il aussi un estomac solide. C'est là l'écueil, mon cher enfant. Tout le monde n'est pas en état de supporter le jeûne et l'abstinence... Ainsi, moi... Tel que tu me vois, j'ai pensé aussi à la clôture. C'était pendant une retraite de rentrée, au grand séminaire. Le prédicateur, un grand diable de capucin qui avait de la barbe jusqu'aux yeux, nous avait servi un sermon sur l'enfer qui m'avait donné la petite mort. Je me croyais déjà dans la rôtissoire. L'idée me vint de me refugier au couvent. En atten-

dant de pouvoir y entrer, je lisais la vie des grands pénitents, je m'appliquais à imiter leurs pratiques. Je me privais des aliments gras au réfectoire, je m'abstenais du vin et du sel, je passais mes nuits en prières. En suite de quoi, sans grand profit pour mon avancement spirituel, ma santé s'altéra gravement. Je tombai en mélancolie et en paresse. La théologie, les sciences ne m'intéressaient plus, j'argumentais mal et mes dissertations ne se tenaient pas debout. Mes directeurs s'alarmèrent. Les sulpiciens sont des gens sages; mon confesseur lui-même se ligua avec le médecin, pour m'obliger à rentrer dans la vie commune... Et je ne m'en suis pas si mal trouvé. Ce que je te dis là, n'est pas pour blâmer ni pour refroidir ton zèle. En ces matières, l'expérience des autres ne sert à rien. C'est affaire à toi et au bon Dieu. J'ai voulu simplement te montrer, par mon exemple, que dans le cas où ta résolution faiblirait, tout ne serait pas perdu. A défaut du couvent, tu auras la ressource de la carrière paroissiale. Et c'est bien assez, tu peux me croire, pour te faire gagner le ciel...

— Assez et trop, répliqua Gilbert. Hélas! ce n'est pas pour chercher des difficultés, c'est pour les éviter plutôt, que j'ai pensé à la Trappe. Je suis faible, et je n'ai guère le sens pratique. Que deviendrais-je à la tête d'une paroisse...?

— C'est vrai, je l'ai remarqué, que tu n'es pas ce qu'on appelle un débrouillard, mon pauvre enfant. Le zèle du Seigneur t'égare parfois, tu vas à l'extrême; les solutions justes t'échappent. Mais ce sont là des péchés de jeunesse. La pratique se serait chargée de t'amender.

— Avouez, mon cher curé, que vous auriez autant aimé que j'expérimente ailleurs que chez vous. J'ai fait quelques pas de clerc pendant ces vacances.

— Ça, c'est encore vrai; acquiesça l'abbé Resongle, en sauçant une dernière mouillette. Je ne t'en veux pas; mais tu as quelque peu bouleversé Bazerque avec ton intransigeance. Ainsi ta malheureuse querelle avec M. Béquine, mon organiste. Une jolie affaire que tu me laisses sur les bras. Je te demande un peu ce que ça te faisait qu'il célébrât les louanges de la Sainte Vierge sur des airs de la *Favorite* ou de la *Fille du Régiment?* D'abord personne ne les connaissait ici ces opéras. Et puis on était habitué à prier, à communier sur ces airs là.

La tradition les avait consacrés. C'était comme de la liturgie. Et qu'est-ce qui m'arrive maintenant? Tu nous quittes. Mademoiselle Mériel se marie. Me voilà sans organiste...

— Vous voyez bien que j'ai raison de renoncer au séminaire. J'aurais été un mauvais curé; je ferai peut-être un bon moine.

— Tu aurais été un excellent directeur, mon ami, si j'en juge par ton succès auprès de Claire. Comment t'y es-tu pris pour la décider à faire sa paix avec M. de Favaron? Tu sais qu'il était un peu jaloux de toi, ce nigaud d'Adrien, et c'est là-dessus qu'il s'était brouillé avec Claire. Une bêtise! mais qui aurait pu mal finir. Je peux bien te le dire, maintenant que l'affaire est arrangée. Cette rupture était un désastre. Elle est mal dans ses affaires, la pauvre madame Albanie. Un cœur d'or et des mains percées. Tout ce qu'elle avait s'en est allé en invitations et en aumônes. Trop faible, voilà son seul défaut. Claire la faisait marcher comme un enfant. Toute fantaisies, toute caprices, cette petite. Il était temps qu'on la marie. Un fier service que tu nous a rendu là, mon ami. Je dis : nous, parce qu'il me semble que madame Albanie et moi, nous ne faisons qu'un, — ceci soit dit sans te scandaliser. Songe qu'il y a plus de cinquante ans que je la connais. Et comment aurais-je pu la voir sans l'aimer? Elle et son mari ont été ma providence dans cette paroisse. Tu te souviens de M. Mériel; il était la simplicité même. Et elle, quelle sainte personne, quelle créature du bon Dieu! J'étais jeune alors. Nous avons vieilli côte à côte. Nous avons eu les mêmes joies, les mêmes tristesses. J'ai tenu Claire et Bernard sur les fonts baptismaux, j'ai enterré mon pauvre ami. J'aime ces enfants comme s'ils étaient miens. Ce que tu as fait pour Claire, c'est comme si tu l'avais fait pour moi. Madame Albanie t'a remercié, elle te remerciera encore. Tout à l'heure, nous irons la voir ensemble.

— Tout à l'heure, monsieur le curé, j'aurai le regret de vous quitter. Je pars par le premier train. Ce soir, s'il plaît à Dieu, je coucherai à Sainte-Marie du Désert.

— Déjà? Il me semble que je rêve. Mon cher Gilbert, mon pauvre enfant! Moi qui espérais t'avoir ici près de moi, plus tard, qui comptais te demander comme vicaire régent à Monseigneur, quand ces damnés rhumatismes ne me laisseront plus la force de gouverner mon troupeau. Depuis ton entrée au sémi-

naire, je caressais secrètement ce projet, je m'en étais ouvert à madame Albanie. Tu aurais été notre bâton de vieillesse. La chére dame commence à s'endormir le soir sur les cartes; tu l'aurais suppléée, tu aurais aidé Thècle aux travaux du jardinage; et qui sait? tu n'es pas un fervent de la pêche à la ligne, mais peut-être en aurais-tu pris le goût avec moi. A la belle saison, quand le goujon donne et que la brigne commence à remonter en eau douce, nous aurions été ensemble cueillir une friture au moulin. Et maintenant, il faut renoncer à tout cela. Tu nous quittes. Que le bon Dieu t'assiste, mon cher enfant! Que le joug de la règle te soit léger! Et si l'épreuve est au-dessus de tes forces, si tu rentres jamais dans la vie séculière, n'oublie pas les amis que tu laisses ici, les deux pauvres vieux qui ne cesseront pas de penser à toi.

Gilbert s'étonnait. Il se reprochait d'avoir mal jugé l'abbé Resongle, d'avoir méconnu sa bonté. Et sans doute, cette bonté était bien quelque peu égoïste, sans doute il était intéressé, ce rêve de félicité que le brave homme s'était forgé pour ses vieux jours; n'importe! depuis la mort de ses parents, Gilbert n'était pas gâté en fait de tendresse. Bien froids avaient été ses rapports avec ses anciens maîtres du lycée, bien sèche la paternité spirituelle des sulpiciens du grand séminaire. Oh! ceux-là, on aurait pu les tordre et les exprimer tous ensemble sans en tirer une goutte d'émotion. L'orphelin fondit en larmes...

— Bénissez-moi, Monsieur le curé, dit-il en se jetant aux pieds de l'abbé Resongle.

Le prêtre se pencha, imposa gravement ses mains sur la tête du futur trappiste. Puis, l'attirant à lui :

— Dans mes bras maintenant, mon cher fils!

Longuement ils s'étreignirent.

Une génuflexion devant le tabernacle, un regard à l'église, à l'autel où les fleurs, le joli paysage mystique imaginé, arrangé par Claire achevait de se flétrir; Gilbert était dans la rue. Son bagage ne l'embarrassait pas. Les souvenirs, les lettres, il avait tout brûlé la veille. Ne devait-il pas dépouiller son humanité passée à la porte du couvent? La clef sous la porte, un testament de quelques lignes chez le notaire, un legs suffisant pour faire dire des messes aux anniversaires de ses parents morts,

pour renouveler les fleurs et les couronnes sur leur tombe; c'était tout ce qu'il laissait après lui. L'âme légère, de cette légèreté surnaturelle que connaissent seuls les enfants de Dieu, il descendait à la gare. La rue qu'il était obligé de suivre longeait le jardin des Mériel. Par dessus la haie de pruneliers à demi-effeuillés par l'automne, Gilbert découvrait la perspective connue des corbeilles et des massifs. Le carré sablé voué au tennis se découpait au milieu de la pelouse. Et le souvenir revenait à Gilbert de la partie interrompue et reprise, le jour de son arrivée à Bazerque. Il revoyait la figure animée de Claire, ses yeux brillants de la joie de vivre, ses gestes souples et précis dans la flanelle blanche. Et c'étaient, évoquées à la suite, les journées d'avant la procession, les propos parfumés de l'odeur amère des buis tressés en guirlande pour la gloire de la Sainte Vierge; c'étaient les heures mauvaises du flirt avec le beau Viraben, et les bonnes heures de la conversion, de l'intimité dévote au pied de l'autel. Mais était-elle vraiment, au fond, tout au fond du cœur, la demoiselle pieuse, l'ingénue sacristine, qu'elle s'était montrée alors, ou bien était-ce un personnage qu'elle jouait pour voir, pour essayer son attrait en de nouvelles coquetteries? Et sa conversion subite à l'amour, son aveu de de l'avant-veille à l'église, son désespoir d'hier sous la charmille d'Encrambade, était-ce bien sérieux? Sincère, elle l'était au moment même peut-être; mais ensuite? Et cependant Gilbert se reprochait de n'avoir pas poussé l'épreuve, de n'avoir pas profité de cette minute d'émotion pour l'arracher aux fatalités de sa nature, pour l'emporter avec lui dans son essor vers Dieu.

Il songeait. Une charrette anglaise qui roulait à grand train à sa rencontre l'obligea à se garer brusquement. Mandé par madame Albanie, Adrien de Favaron venait à la hâte, faire sa paix avec Claire. En tenue du matin, d'une négligence calculée, gants de cheval, cravate de flanelle ajustée sur le cou sans faux-col, le feutre raide légèrement incliné sur sa tête à l'évent, il arrivait content de lui, prêt à ressaisir sa conquête. Il salua brièvement l'abbé Gilbert, uniquement attentif au tournant magistral qu'il allait prendre pour arriver au seuil des Mériel. Et l'abbé le suivait de l'œil, il imaginait les phrases d'excuses, le déjeuner de réconciliation, la partie de lawn-tennis sur la pelouse, et pour sceller l'accord, le baiser échangé, le soir dans l'obscurité de la charmille...

Comme il s'évadait d'une embûche, Gilbert avait hâté le pas vers la gare. Le train s'arrêtait, repartait, et, dans la fuite rapide du village, des jardins, des labours, il semblait à Gilbert que ce petit monde de Bazerque pâlissait, se rapetissait encore. Claire, madame Mériel, Adrien de Favaron, l'abbé Resongle, prenaient des figures de poupées, de pantins évoluant chacun avec son geste dans l'attitude imposée par l'habitude. Seul bientôt, le clocher restait en vue, le clocher témoin impassible de cette minuscule comédie, perdue dans l'ample comédie du monde. Mais pour Gilbert, toutes les comédies allaient finir; il allait tomber le décor des apparences. Ce soir même, dans quelques heures, la vraie vie allait commencer, le tête à tête avec la Vérité, avec Dieu.

XI

Le moment approchait. Plus que deux stations, plus qu'une !... Le futur trappiste avait lu son bréviaire, il avait récité le chapelet ; il méditait, maintenant. Des voyageurs étaient montés, étaient descendus : petits bourgois, dames ou demoiselles de campagne ; le compartiment s'était vidé, s'était rempli, les figures s'étaient renouvelées plusieurs fois, sans qu'il y prît garde. Des bouts de conversation lui arrivaient : propos d'affaires ; de politique, de ménage ; les intérêts, les passions faisaient autour de lui leur vain bruit de paroles... Gilbert se détournait de ces misères. Penché sur la portière, il regardait défiler les paysages. Des étendues plates se succédaient, labours ou vignobles, sur lesquels s'activaient, perdus dans l'immensité des glèbes, de chétifs tâcherons. Puis ce fut une vallée étroite où des peupliers s'alignaient au bord d'un courant d'eau, le long des prairies fleuries de colchiques. Des cultures s'étageaient au-dessus, sur la pente des collines, et entre les bouquets de bois, des clochers pointaient, égayés de tuiles roses...

Mérenvielle ! Le train s'arrêtait. Gilbert descendait, s'informait de la route à suivre. Elle grimpait droit entre des bois maigres où les alisiers, des frênes commençaient à se décolorer, parmi la verdure encore intacte des chênes. Au haut de la côte, le pèlerin fit halte. Une combe solitaire se creusait sous ses pieds, et, au fond de la combe, dans un large découvert de maïs et de chaumes, s'érigeaient les bâtisses de Sainte-Marie

du Désert. Récemment construit, crépi de neuf, le monastère n'a pas la majesté de ses aînés, des antiques maisons de prière, vouées par la piété des ancêtres à l'observance de Saint-Bernard. Mais à défaut de la patine des siècles, à défaut du prestige que donnent aux vieilles murailles, les souvenirs, les légendes du passé, il offrait à Gilbert le spectacle, plus émouvant encore, d'une protestation, d'un défi porté par la pérennité de la pensée chrétienne à l'invasion du monde moderne. C'était, dans le tumulte d'une société vouée à la conquête de l'argent et du plaisir, comme une enclave de sacrifice, une île de silence.

De là-haut, le voyageur pouvait suivre le plan, le développement de l'édifice, il reconnaissait l'hôtellerie en avant, avec son entrée particulière, il devinait les fenêtres du réfectoire, du dortoir, le vaisseau de la chapelle, les baies vitrées des ateliers. Plus longuement, son regard s'arrêtait sur le petit clos consacré à la sépulture des trappistes, et d'avance, il marquait sa place à côté des autres, la bonne place où bercé par les psalmodies des offices, il dormirait son dernier sommeil.

Le verger, le potager s'étendaient autour, égayaient de leur verdure rectiligne la sévérité des murailles. Tête nue, sous le soleil, quelques trappistes s'occupaient aux travaux du jardinage; Gilbert discernait leurs mouvements, leurs attitudes ; il entendait sonner le fer de leur bèche repoussée par la glèbe caillouteuse. Bientôt je bècherai, je sarclerai comme eux songeait-il. Et il les accompagnait en pensée, au réfectoire devant l'assiette de haricots ou de pois chiches, au dortoir, dans une de ces pauvres cellules dont il apercevait l'alignement dans l'ouverture des croisées.

Lente et grèle, tout à coup une cloche tinta. Les trappistes quittèrent leurs outils, entrèrent dans la chapelle. C'est l'heure de complies ; ils vont psalmodier leur office, se disait Gilbert. Et comme s'il obéissait à l'appel de la règle, il se mit à descendre la colline. Lentement. Il s'attardait aux rencontres de la route, aux menus incidents de cette vie extérieure, qu'il allait quitter pour la mort volontaire du couvent. Une bande de trimardeurs dévalait en même temps que lui vers la combe ; ventres creux en quête de la sportule. Des hobereaux du voisinage, piqueur en tête, traversaient la route avec leur meute, lancée à la conquête d'un lièvre. Ils excitaient les chiens avec

des voix de colère, et la joie prochaine du meurtre tendait leurs muscles, luisait dans leurs yeux, ingénue et brutale. Un garçon de ferme occupé à défoncer un ratouble, avait déserté la charrue pour galantiser avec une pastoure, qui filait sa quenouille, accroupie dans l'herbe d'une friche.

Voilà donc, pensait Gilbert, l'aboutissement, après combien de siècles, de ce qu'on appelle le progrès ! Des gentilhommes gavés de bonne chère poursuivent une misérable proie, comme leurs ancêtres affamés de l'âge de pierre ; un mâle rôde autour de sa femelle, couple docile à l'instinct ; de pauvres hères, éclopés de l'usine ou victimes des assommoirs, s'en vont, quêtant leur subsistance de porte en porte ; ils feront leur lit, ce soir dans l'herbe d'un fossé ou entre les murs d'une prison. Et c'est tout ce que l'homme a su faire pour l'homme ! Gilbert avait mis une aumône dans la main d'un des mendiants qui l'escortaient ; ses compagnons de misère aussitôt l'assaillirent, exigeant le partage. Il y eut une bousculade, des horions, des injures. Puis ce fut le tour des chasseurs, puis un coup de fusil partit à la lisière des bois, annonça la mort du lièvre ; des cuivres éclatèrent en fanfare, signalèrent ce triomphe. Et, dans la friche, en se retournant, Gilbert aperçut les deux rustres, le garçon de charrue, la gardeuse de moutons, qui s'accolaient. Beau spectacle ! Le spectateur eut une grimace de dégoût. Et pourtant, la veille encore, sur le banc du jardin, à Encrambade, n'était-ce pas la même folie qui le tenait, n'était-ce pas le même geste ?

Oh ! le refuge ; vite ! la sécurité du mur entre la femme et lui ! L'épreuve finissait. Gilbert touchait au seuil du monastère. Dévotement, amoureusement, il s'agenouilla, il posa ses lèvres sur le bois de cette porte qui allait lui ouvrir le monde de la pureté, le monde de la Grâce.

Ce fut son baiser de fiançailles avec le cloître.

Emile Pouvillon

FIN.

Les Musées militaires

DEUXIÈME ARTICLE (1)

Mais, les dilapidations ont été de tous les pays et de tous les temps ; aussi bien n'est-ce point là le sujet qui m'attache, et le manque d'ordre serait assurément le dernier reproche qu'on pût adresser aux conservateurs du Musée d'artillerie. Au reste, il faut s'entendre : ce petit essai n'est en rien dirigé contre les personnes : que les officiers qui ont été, ou sont encore aujourd'hui directeurs du Musée, ne croient pas un seul instant que je vienne attaquer leurs capacités ou leur conscience professionnelles. Il s'est trouvé là, comme partout, des hommes de mérites très divers. Ainsi cet ancien conservateur qui eut nom Penguilly L'Haridon fut, pour son époque, un archéologue d'une valeur exceptionnelle, encore que théorique. Le catalogue qu'il établit, il y a une quarantaine d'années, est un véritable monument de science patiente appuyée sur les textes. Il manque seulement à cet artiste, doublé d'un colonel, cette connaissance des objets qui fit absolument défaut aux érudits de son temps. Quant au conservateur actuel, qui est un homme éclairé et très averti, il faut seulement regretter que le soin ne lui ait pas incombé de rédiger le dernier catalogue, qui est extrêmement médiocre. L'apparente sévérité de ce jugement doit être mitigée par d'importantes circonstances atténuantes.

En effet, lorsque le colonel Robert commença de rédiger, en 1889, le catalogue actuel du Musée, il ne possédait pas, on peut le dire, d'ouvrage français sur les armes qui représentât un corps de doctrine, Pour mon malheur, je débutais alors moi-même dans l'archéologie des armes, par un manuel dont, bibliographie excepté, je suis en toute franchise, mécontent. Personne ne se souciait alors de publier des études sur les armes et en toute droiture il faut avouer que sur ces matières la lumière nous est venue d'Allemagne, d'Italie et d'Espagne. Le catalogue de Bruxelles et celui de Turin venaient à peine d'ouvrir une voie nouvelle dans l'enchevêtrement du fatras archéologique amoncelé autour de l'archéologie pratique ayant trait aux armures et aux armes. L'ouvrage mal digéré de Demmin, le dictionnaire classique de Viollet-Le-Duc, monument élevé par un sectaire de génie qui tordit au caprice d'une doctrine fallacieuse et autoritaire notre archéologie nationale, étaient alors les seuls guides, en dehors des publications incomplètes et déjà surannées des Anglais Mewick et Hyrvit.

Il fallait donc commencer à élever de toutes pièces un édifice, et non point avec des matériaux neufs et de bonne qualité, mais bien

(1) Voir le premier article dans *La revue blanche* du 15 février 1900.

avec de vieux matériaux dont il importait de discerner et les qualités et les défauts. Ne nous étonnons donc point si le catalogue du Musée d'artillerie n'est pas à la hauteur de ceux de Madrid, de Turin et de Vienne, dont les conservateurs, sans doute plus érudits que les nôtres, ont en outre bénéficié des renseignements d'archives que la Révolution a détruits chez nous, et aussi des observations et des conseils que leur a donnés cet infatigable savant, le seul dans le monde actuel qui connaisse les armes : j'ai nommé le baron de Cosson. Le jour où celui-là consentira à écrire le traité général que nous sommes en droit d'attendre de lui, la besogne sera mâchée pour tout le monde.

Nous devons donc reconnaître en toute humilité que, dans cette partie de l'archéologie, nous ne savons rien. Les motifs de cette ignorance ne sont pas imputables au ministère de la guerre. Et, si singulière que puisse paraître l'opinion que nous allons émettre, il n'est peut-être pas aussi fâcheux que l'on croit de laisser pour un temps encore ces collections sous la coupe de bureaucrates ignorants. Cela vaut peut-être mieux que de les mettre entre les mains de demi-savants : c'est en effet là la pire espèce entre toutes.

Le reproche incombe à l'Instruction publique elle-même, à son esprit directeur qui a sacrifié de tout temps l'archéologie nationale à l'archéologie classique, c'est-à-dire grecque et romaine. Que peut opposer notre archéologie nationale aux écoles d'Athènes et de Rome ? Il y a toujours de l'argent au budget pour les fouilles de Carthage, pour les fouilles d'Egypte, pour les fouilles de Delphes, pour les fouilles d'Olympie. Tant que le régime actuel durera il n'y en aura jamais pour des fouilles à faire en France. C'est déjà beau qu'il y ait un comité des monuments historiques pour arrêter, avec sa mollesse toute administrative, les dégâts des architectes diocésains. D'ailleurs il n'y a pas à proprement parler d'archéologues français dans les conseils du gouvernement. L'académie des Inscriptions n'en possède guère, et encore ceux qui y sont s'occupent-ils surtout de l'Italie et de l'Allemagne.

Il n'y a donc point en France d'archéologie nationale officielle. On m'objectera l'Ecole des Chartes. Mais là on s'occupe avant tout des textes, et pour ainsi dire jamais des objets. Là, comme partout ailleurs, les fervents doivent faire leur éducation eux-mêmes, et rentrer par conséquent dans la catégorie des savants indépendants. Or, aucun régime n'a tant détesté cette sorte de gens que le nôtre. Courbée sous la traditionnelle vénération du diplôme, la France actuelle n'attend rien en dehors de l'Etat, et par conséquent de son représentant consacré, le Ministre. Or, celui-ci est un agent politique qui fait forger dans son officine les arrêtés destinés à donner des satisfactions à ses électeurs. Ces satisfactions ne sont point de deux espèces : elles se résument en ces mots magiques « *des places* ». Pour avoir ces places, pour atteindre à cette considération que mérite seul le fonctionnaire, il faut avoir des diplômes. Tout établissement d'enseigne-

ment se doublera donc d'un tribunal qui rend des arrêts : la sanction sera le diplôme. Il faut donc former des générations d'hommes capables de décerner ces diplômes. A acquérir eux-mêmes la capacité de les distribuer, le meilleur de leur vie se passera. Lorsque, fourbus dans cette course au brevet, ils arriveront à obtenir le droit d'enseigner, ils seront marqués à tout jamais de l'empreinte de l'Ecole. Le séminariste laïc a reçu son empreinte comme le séminariste clérical : l'Etat n'a plus rien désormais à craindre de lui : c'est un homme sûr, ce n'est donc pas un indépendant. Et sa situation est là comme garantie de sa bonne conduite. De cet homme on n'a à redouter aucune revendication gênante.

Nous voici loin, ce semble, des musées d'armes. Nous n'en avons jamais été plus près, au contraire, car leur sort est tout lié au progrès ou à la ruine de notre archéologie nationale. Tant qu'il n'y aura pas dans les conseils, les commissions de l'Etat des gens à connaissances pratiques, il ne faudra pas attendre d'améliorations dans cette archéologie nationale. Le « Vous êtes orfèvre, Monsieur Josse » est plus vrai là que partout ailleurs. Le jour où un Monsieur Josse aura su franchir le cercle d'airain de commissions ministérielles, une chance faible, très faible, existera de faire croître le faible rameau de la science des armes dans le sol français. J'en parle en toute indépendance, car cet homme, ce ne sera jamais moi.

D'ici là c'est folie que d'y songer. A cette plante débile ne convient point le terreau du ministère de la guerre, il est épuisé. Le terreau du ministère de l'Instruction publique ne lui convient point davantage, car il est trop riche en réactifs chimiques destinés à la culture intensive. Du terreau des Beaux-Arts on pourrait attendre de meilleurs résultats, encore qu'il soit terriblement léger.

J'aurais peut être plus de confiance dans l'Ecole des Chartes. Mais le rattachement de celle-ci à l'enseignement supérieur m'en fait redouter l'esprit. Il souffle dans cette direction un vent calviniste dont la qualité est favorable à l'iconoclastie : je me méfie des gens qui haïssent les musées. Leurs ancêtres brisaient les images, eux se contentent de déconseiller de les abriter dans des locaux. Et les arguments ne leur manquent pas pour ce faire. Ils marchent les programmes à la main à défaut de Bible, et prêchent, de par ailleurs, l'avantage de l'initiative privée. Ce sont des professeurs, des gens méthodiques et contempteurs des artistes. Or, l'archéologie des armes est une science bâtarde qui tient beaucoup de l'art, et qui traite aussi de ces objets « dernier vestige d'une ère de barbarie que quitte, à cette heure même, l'humanité. »

Ce qui serait effrayant dans cette formation d'un Musée d'armes, si on le rattachait à la rue de Grenelle, c'est que du même coup on verrait apparaître un professeur. Ce personnage diplômé ne tarderait pas à délivrer des diplômes, et ses auditeurs se feraient enrégimenter comme boursiers. Tout étudiant, tout assistant tiendrait, en se retirant, un bon diplôme dont il s'aiderait pour se pousser dans le

monde. N'a-t-on pas vu, d'ailleurs, se former l'Ecole du Louvre, comme pour prendre aux conservateurs les quelques heures dont ils auraient pu disposer pour s'instruire et les obliger à les consacrer à l'enseignement.

Aussi je m'arrête hésitant et je me demande si les soldats, avec leur obscurantisme et leur routine ne sont pas moins dangereux que ces universités dont la France se couvre et qui produisent tant de professeurs et si peu de savants. Nous vivons depuis trente ans sur les ouvrages étrangers que des traducteurs habiles livrent à des industriels non moins habiles dans les fonctions de démarqueur. Mon faible amour-propre national m'oblige à m'arrêter sur la pente fatale où mène l'esprit de comparaison.

La faute en est sans doute à notre époque. On est naïvement utilitaire, en considérant le fonctionnarisme universel comme la source de tout bien. Et l'on ne voit pas que l'on s'achemine vers la tyrannie monstrueuse du socialisme d'Etat. Un de ses résultats sera de faire dans la nation deux parts : les démonstrateurs et les auditeurs. Je n'ai de goût ni pour l'une ni pour l'autre. Je voudrais qu'une manière plus libérale d'entendre la question s'établît, qui permettrait aux indépendants de vivre à l'abri d'une administration bienveillante. Je voudrais surtout que notre enseignement supérieur ne fût point comme ces grands arbres stériles qui ne portent point de fleurs et dont l'ombre tue tout ce qui a l'audace de pousser à leur pied. Je souhaiterais que la France, et que Paris surtout, eussent des musées dignes d'eux et qui ne seraient pas des officines à diplômes comme est devenu le Muséum d'histoire naturelle, pour ne citer qu'un exemple.

Quant au Musée d'armes, je l'entendrais d'une façon spéciale ; et c'est là ce que j'essayerai d'expliquer dans une prochaine étude, d'où l'on pourra dégager l'utile, malgré ce que ces notes préliminaires ont de confus.

MAURICE MAINDRON

Poèmes

à F. F.

CONSOLATIONS

I

La sœur de ma pensée est de marbre et tombale.
Inexorables ses yeux n'ont jamais pleuré ;
Celui qui les regarde a les siens pleins de larmes.
Sa bouche amère exige un éternel baiser.

Elle est belle et fait peur. Si froide et diaphane,
D'une étoile déchue elle est le dur reflet.
Son geste qui repousse implore aussi ; et calme,
Le cœur jamais n'a soulevé le sein gonflé.

Des ailes éployées pèsent sur ses épaules,
Immenses, et son corps reste fixé au sol
Dans un élan sublime et vain. Elle se dresse.

Inconsolable, pour consoler ma détresse,
Dans l'effroi coutumier de ma nuit impeuplée,
Fantôme, et que j'étreins toujours inconsolé.

II

Tu mourus. Et ta main se crispa sur ton cœur
Comme pour le broyer. Tu souriais. Du sang
A tes cheveux mêlé — quelle pourpre en quel or.

Pourpre lourde, or léger — s'égouttait vers tes seins,
Et cette vision me hante depuis lors
Du marbre palpitant de ta chair, et du sang.

Si tu mourus, pourquoi reviens-tu d'heure en heure,
Pâle, moins pâle et rose quand la nuit descend ?
Et pourquoi ce sourire appelant quel malheur
Sur moi, puisque c'est toi qui t'es brisé le cœur ?

... Si déserte la nuit, que seule tu l'habites,
Toi qui mourus, qui me souris et qui m'invites
A te suivre, navrante et blanche, je ne sais
Vers quelle autre nuit d'inconsolables baisers...

III

Je suis le pauvre mort abandonné qui rit
Hideusement en plein soleil et qui pourrit,
Tandis qu'autour de lui poudroie, embaume et danse
D'un printemps sans pitié l'innombrable semence.

O mort abandonné dans quel désert fleuri !
— Je sais que de ta bouche entr'ouverte, où le cri
De ton impardonnée et sublime démence
S'exhale encor, plus aigu de tant de silence,

Je sais qu'un rameau verdoiera, laurier amer
Dont le parfum aux misérables sera cher.
Le soir, à l'heure où vers les cœurs le vent halène,

Les couples maudits, afin d'endormir leur peine,
S'y viendront reposer : laurier dispensateur
D'amour empoisonné. laurier baigné de pleurs,

Rigide dans la nuit tiède, et consolateur...

REFLET

Le dernier sourire a quitté tes lèvres,
La dernière larme a roulé de tes yeux.
Immobile et seul dans la nuit funèbre,
Tu poursuis je ne sais quel rêve anxieux.

Il n'est plus de voix jusqu'à toi qui vienne.
Tu n'appelles point, toi qu'on n'écoute plus.
Est-il un écho dont tu te souviennes ?
Ou si tu réfléchis aux ans révolus ?

Tu mourus peut-être et tu vis encore.
Sur un cœur glacé s'appuie en vain ta paume.
Ton long doigt désigne une morne aurore.
Tu m'es apparu tel mon propre fantôme.

L'ENFANT

Tel un songe ineffable évadé du tombeau,
Penché sur moi l'enfant était triste et très beau.
Et d'abord je ne vis dans l'ombre solennelle

Que le reflet suave et bleu de ses prunelles.
Puis refoulant la nuit des cheveux, la clarté
Du front me révéla le baiser arrêté
Sur les lèvres, et de désir je palpitai.
Cependant m'apparut neigeuse, essentielle,
D'un corps parfait et nu la jeune grâce frêle,
Et des épaules aux talons de grandes ailes
L'enveloppaient : et lors je fus tout pénétré
De sa lumière, et je souffris, et je pleurai :
— C'est toi l'Amour, vraiment c'est toi l'Amour ! — Or il
Tenait indolemment entre ses mains débiles
Mon cœur pesant, et dit : — Suis-je l'Amour, vraiment ?
Vraiment je suis l'Amour, et je vais, ton tourment,
De larmes devant toi ton chemin parsemant.
Et je suis autre chose et plus, pour ton malheur,
Que l'Amour, et je suis vraiment ta destinée ! —

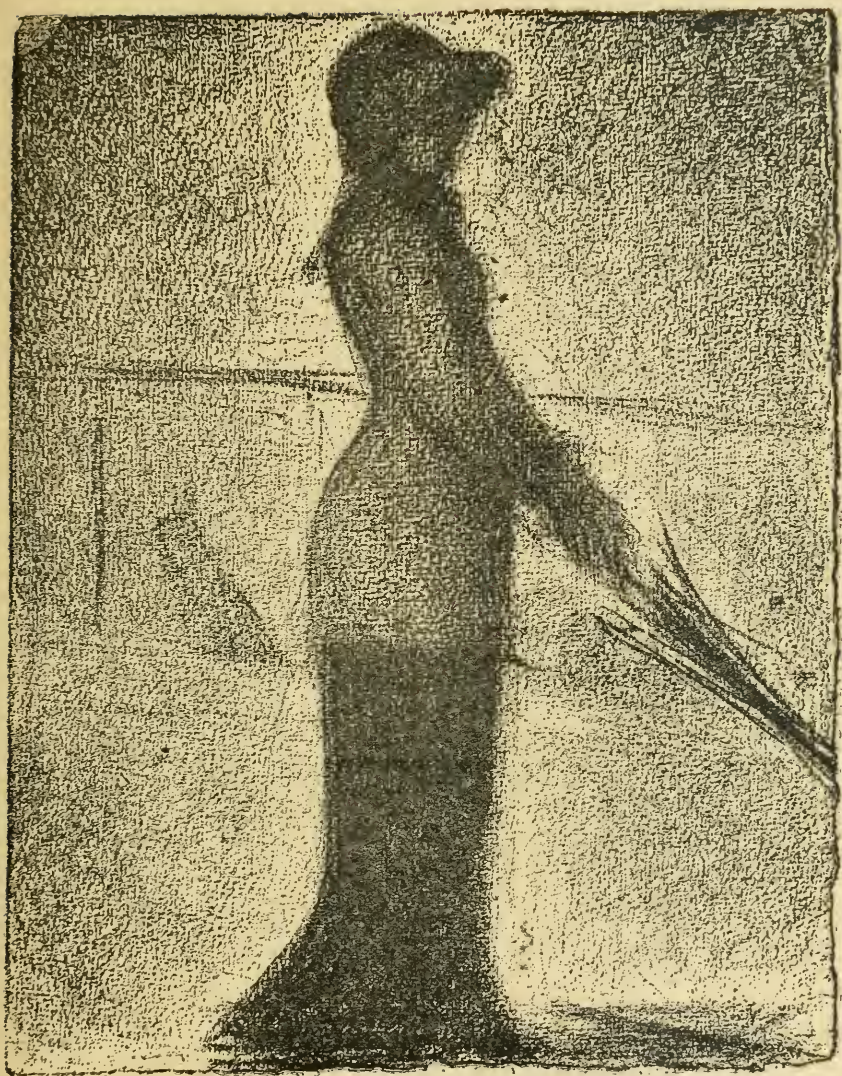
Or je vis dans ses mains une torche allumée
Et je sentis que je brûlais à son ardeur.
Par la flamme attirés des êtres se pressaient
Autour de moi. Pour m'avilir de leur présence
Leurs mains infâmes, leurs bouches me caressaient,
Et je n'essayais point, sûr de mon impuissance
De bannir leur armée, et j'allais devant eux,
Comme pour les fuir, moi, leur prisonnier honteux.

Mais quand au bord du ciel l'aube s'étant posée
De ces démons la horde se fut dispersée,
L'enfant, plus transparent de la clarté naissante,
Plus triste, me parla d'une voix affaiblie ;
Et depuis lors, ta voix est la plainte incessante
Que porte vers mes lèvres mon cœur qui n'oublie,
Enfant ! Tu me disais :
— Vois, et regrette, car,
Souvenir parmi d'autres souvenirs épars,
Je vais m'évanouir dans la nuit qui s'achève,
Et déjà le grand vent du départ me soulève.
Si tu lus de l'amour dans mes yeux, c'est qu'autour
De toi je fus le vain désir et tout l'Amour
En qui pour l'avenir l'être se perpétue.
J'attendais ton appel et ta bouche s'est tue.
Pleure : je suis ton fils vraiment, et rien de plus.
Pleure : je suis ce fils dont tu n'a pas voulu.
De ma flamme une foule hostile s'est nourrie
Dont les baisers indélébiles t'ont flétri.
Etant l'Amour, je fus ta destinée aussi.
Ah, dans tes bras, pourquoi ne m'as-tu point saisi ?

Car ton sourire serait fort de mon sourire,
Car ma fragile vie augmenterait ta vie.
Je serais ton laurier, ton épée et ta lyre,
Je serais le dieu frêle en toi qui se confie.
Au lieu que désormais tu descends dans la nuit,
Faible, sans flambeau qui te guide, et sans appui.
Et vois, si loin de nous, ce geste de tendresse,
Ecoute, et pleure encore, ce sanglot continu.
Ce geste te fut cher, cette voix t'est connue,
Et de quel univers dont tout t'est inconnu,
Vers toi s'est détournée en tardive détresse
Celle qui fut ton ardente et vierge maîtresse?
Et maintenant je la rejoins ; elle m'appelle.
Hélas, tu ne renaîtras pas en moi par elle,
Et moi, ton effigie en des sommeils rêvée,
Te ressemblant, je serai l'être inachevé !... —

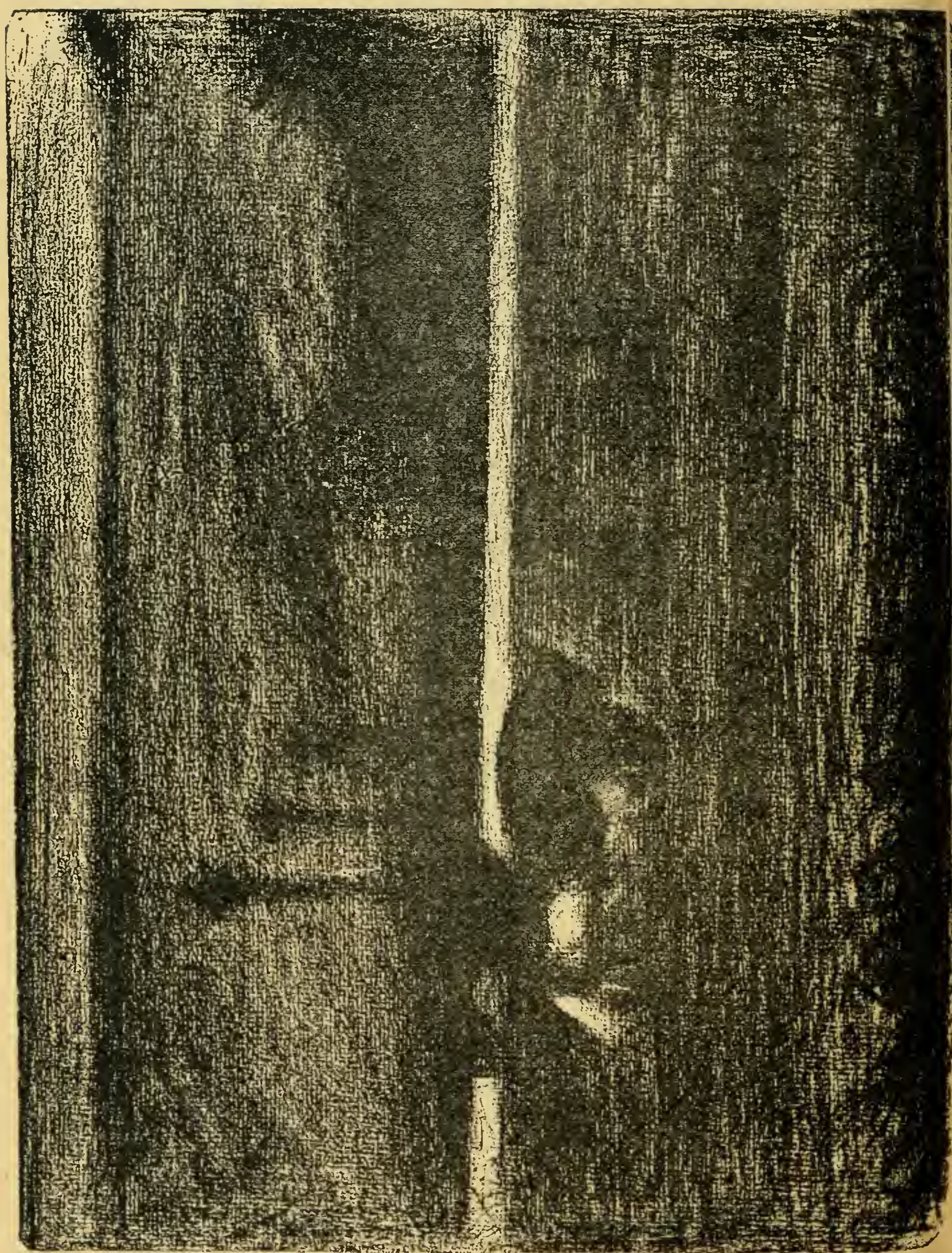
— Le soleil se levant ton image pâlit.
Et je fermai les yeux comme pour m'endormir.
Mais avec toi m'a fui pour ne plus revenir
Ma meilleure âme. Et je me suis enseveli
Dans la nuit sans égale de ton souvenir,
Et je t'écoute, et je te cherche, impardonné,
Mon enfant trop chéri, mon enfant jamais né...

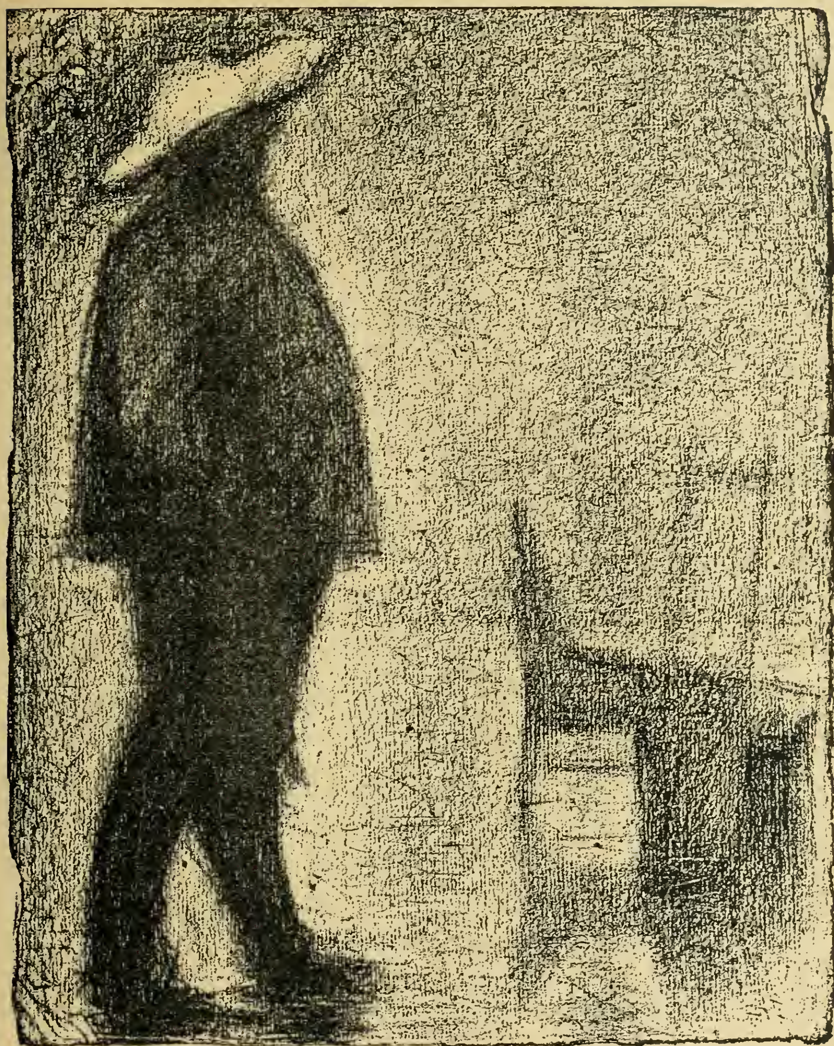
Robert Scheffer



Un Primitif d'aujourd'hui : Georges Seurat

Georges Seurat, mort en 1891 à trente-deux ans, auteur d'une quantité notable d'objets d'art — dessins et peintures — qui ne s'oublieront plus, inventeur d'une technique, fournit plus d'un thème à des réflexions.





Sur l'invention même il semble que tout ait été dit. Grâce à quelqu'un qui n'a laissé dans l'ombre que la part qu'il y eut (1). On souhaiterait aux découvertes qui fécondent surtout la stupidité, selon la proportion naturelle des matrices offertes, mais d'ailleurs à tous les métiers, des historiographes non moins avertis, aussi peu troublés par leur science quand ils l'exposent, capables d'autant de méthode et d'exactitude où l'éloquence se vivifie. Comme fut Paul Signac, pour

(1) Paul Signac : *D'Eugène Delacroix au Néo-impressionnisme*, un vol. in-16, Editions de La revue blanche.

son *Néo-impressionnisme*, dont on peut écrire qu'il est amoureux. Ses études sur ce sujet, parues ici même dans le courant de 1898, sont un modèle de littérature didactique. Moyennant quoi il est établi que déjà Delacroix eut l'idée — Constable et Turner la lui auraient inspirée, mais non moins des excursions qu'il fit en Afrique — qu'il fallait diviser les couleurs pour faire régner l'éclat. Qu'il laissait à quelques peintres, que Jongkind va éclairer, dénommés *impressionnistes* — nommons, avec Cézanne, Renoir, Monet, les Pissarro, Sisley, Guillaumin — à bannir de leur palette tout ce qui n'est pas une des couleurs du prisme. Qu'enfin il fallait ces derniers venus, les *néo-impressionnistes*, mieux spécifiés sans doute par l'expression *chromo-luminaristes*, pour éprouver assez méthodiquement une technique, qui interdit la tricherie, fût-ce avec la complicité du hasard, qui a servi des hommes doués remarquablement, et où le génie peut s'appuyer, voire se tendre, pour mieux jaillir.

Ou, si l'on veut, M. Signac démontre que les principes que Seurat appliquait et que lui-même applique, dans une voie où ils ont d'illustres devanciers, les moyens d'expression, conventionnels, mais tous le sont, où ils ont recours, fournissent un moyen réfléchi de peindre qui utilise des données scientifiques essentielles, qui ne peut gêner aucun talent, à chacun laisse sa personnalité, mécaniquement obtient le plus d'éclat.

Objectez, s'il vous plaît, à l'écrivain, mieux, objectez au peintre que si seulement la sculpture égyptienne est antérieure à notre ère et que Titien meurt en 1576, une conception du progrès s'entend mal, appliquée aux arts plastiques. Objection non moins forte, que peut-être c'est commencer tard que la commencer à Delacroix, même à Turner, l'histoire des « champions de la couleur et de la lumière ». Mais il semble bien qu'il vaille mieux ne rien objecter du tout à un homme enthousiasmé d'une découverte qu'il s'attribue. Son opinion fût-elle choquante, et ce n'est pas le cas. Car, autant il paraît certain que toute cogitation théorique, menée avec quelque entêtement, aboutit au nihilisme, autant il semble évident qu'il faut des bornes et des limites pour que quelque chose soit. Ainsi, acceptant sans réserve la théorie qui exalte les néo-impressionnistes — on le peut bien, sans risque, auprès de ce qu'ils font — peut-on passer outre, pour venir à l'examen de l'œuvre de Georges Seurat dont on vient dans une salle (1) de grouper une bonne part.

Son invention, elle est, quant à lui du moins, indiscutable. C'est-à-dire qu'il s'est créé lui-même ses moyens d'expression. Crée, c'est certain, il suffit d'y regarder. Lui-même, car rien n'est plus l'homme même que ses admirations. Or, mais c'est une remarque qu'on peut faire à propos d'autres que lui, il faut cette création du métier ou d'une technique pour qu'une œuvre véritablement existe : c'en est, on

(1) Georges Seurat : Œuvres peintes et dessinées, Expositions de La revue blanche, 23, boulevard des Italiens; mars-avril 1900.

peut dire, la condition. Nul, qu'on remonte peut-être aux plus anciens monuments, n'a laissé une œuvre qui marque, qu'il n'ait de toutes pièces, ou presque, créé son mode d'expression. Mais c'est un objet qui suffirait pour une histoire de tout l'art. Il naît, de loin en loin, des hommes en qui le désir d'exprimer leurs émotions est si fort qu'il leur faut trouver un langage dont les autres, moins hardis, useront à leur tour. Jusqu'à ce qu'il s'épuise et soit remplacé. Il n'est pas nécessaire d'aller prendre à témoin tel de ses chefs-d'œuvre, *Un Dimanche à la Grande-Jatte* ou *Chahut*, pour affirmer que Georges Seurat invente son métier : il suffit de manier le moindre de ses conté, un quelconque des croquetons qu'il a peints.

Les œuvres des hommes peuvent se comparer et l'on peut marquer entre elles des degrés. Mais toutes s'équivalent en ce qu'elles inventent. Car on n'invente que selon ce qui est inventé. Ainsi, celui qui le premier assembla sur une surface des dalles de couleurs différentes et celui qui, à l'aide de cailloux, nuança des mosaïques ; l'abbé Liszt ou bien un virtuose qui jouait, lui premier et *solo*, sur la contrebasse, tous ont ce mérite être d'initiateurs d'un art qu'ils instaurent. En ce sens encore, on peut dire qu'entre le premier, sans doute la première, qui, pour le plaisir, fit des bonds étudiés et une Loïe Fuller associant le feu à la grâce en mouvement de son corps, il n'y ait pas à distinguer.

Ce n'est pourtant pas tout. Quelque chose s'ajoute au mérite qu'a Georges Seurat d'avoir inventé un mode d'expression. Quelque chose qui est fort intéressant. M. Signac n'a pas tort d'y insister. La méthode nouvelle, consciente de ce qu'elle abandonne, renonce à tout l'agrément que fournit le hasard, à tous les bonheurs qu'un frottis, qu'une touche accidentelle rencontre ; elle ne veut devoir rien qu'à l'application rigoureuse des principes où sa foi réside. C'est un point capital. Sans vain commentaire, tous ceux qui travaillent savent le prix d'un tel sacrifice. Il faut des hommes hors de l'ordinaire pour préférer les idées qu'ils aiment au succès.

Avec sa probité, sa patience, son sérieux, de l'entêtement qui se lit partout, une foi laborieuse, voilà de quoi justifier cette expression de « primitif » dont on eût pu se servir pour distinguer Georges Seurat. Mais à une époque où on en use avec une puérilité, une légèreté qui couvrent prétentieusement combien de sottises, cette épithète, il faut la restituer tout entière à un Georges Seurat, presque exclusivement, ou bien elle lui serait une injure. Considérez donc avec la piété qu'elle mérite l'œuvre qu'il laisse, quelque cinq cents dessins, d'un maître, et si peu de tableaux mais préparés avec quels soins, évoquant le labeur d'un David. Vous serez frappé d'apercevoir qu'aussi longtemps que vous le feuilletiez ou le considériez, vous ne découvrirez dans aucune part ni dans une parcelle de son œuvre, note ou croquis, autre chose que la naïve application de la vérité découverte, toujours, à des spectacles où l'auteur s'est trouvé mêlé. La fantaisie est bannie comme les souvenirs. Exactement, ce que son art, l'art qui est bien à

lui, peut tirer des spectacles ordinaires. De ceux-là justement, pour qu'il n'y ait ni collaboration du hasard, ni rencontre heureuse de l'imagination de l'auteur ou du spectatenr. Ce que son art tire des spectacles les plus accoutumés, voilà tout ce qu'il s'accorde le droit de traiter. Voilà la seule matière que sa sévérité permette. Comme elle ne laisse d'autre faculté à la composition, même dans les toutes dernières œuvres, que d'user des théories et des principes concernant la ligne ou les arabesques, adoptés après mûr examen.

Ces considérations où l'on est conduit sont si impressionnantes, qu'elles arrivent à faire oublier quelque temps toutes les qualités matérielles d'une œuvre où pourtant il n'en manque pas : agrément, charme, variété, abondance, harmonie, délicatesse, et la grâce qu'il rencontre si souvent ; rareté de gammes, nouveauté de coloration, symphonies joyeuses, énergie des arabesques ou leur délice, écriture incisive des formes, force d'expression ; éclat, inoubliable éclat.

On se plaît à ne garder de la physionomie qu'il grave dans l'histoire de la peinture française à la fin de ce siècle que le souvenir d'un charmant médaillon, naïf, mais hautain. Outre la paradoxale inscription si tardive du nom d'un authentique primitif.

A moins que Georges Seurat, mort à l'âge où si peu d'hommes sont mûrs pour rêver les belles choses, loin qu'ils soient prêts à les accomplir, à moins que Georges Seurat n'ait été jusqu'à trente ans que le primitif de ce qu'il annonçait devoir devenir lui-même. Réflexion qui n'est pas forcément mélancolique.

THADÉE NATANSON

(*Avec quatre dessins au crayon noir, de* GEORGES SEURAT.)



Notes

politiques et sociales

L'ANGLETERRE ET L'EUROPE

I. — Depuis quelques semaines, les peuples du Vieux Monde et même du Nouveau se posent cette question un peu enfantine et qui, en ce siècle de fer, atteste un naïf idéalisme : les chancelleries interviendront-elles dans les affaires sud-africaine? Feront-elles accepter de M. Krüger et de lord Salisbury un compromis amiable et susceptible de trancher le conflit pendant?

Il est certain que les dispositions votées à La Haye — il y a si peu de temps — ne sont pas étrangères à ce courant d'idées. Malgré les réserves qui ont été prodiguées un peu partout, les masses toujours confiantes se sont imaginées que les protocoles de la Conférence, dite de la Paix, pourraient prendre une valeur pratique. Et dès le mois d'octobre, sinon même avant la rupture anglo-transvaalienne, des esprits bien intentionnés réclamaient, avec une impatience croissante, une médiation. Les requérants oubliaient d'abord un premier point — et non sans importance; c'est que le Transvaal n'a pas été représenté à La Haye, et que le Royaume-Uni s'était attaché, avec un soin jaloux, à l'éliminer du Congrès; cette exclusion limite déjà l'initiative des puissances, en ce qui touche la situation présente. Mais ce n'est qu'un aspect secondaire des choses. Les grands Etats n'interviendront jamais, en cas de guerre, que sur la demande des deux belligérants; ils ne modifieront rien de leurs usages antérieurs en la matière, et c'est être doué d'une dose d'ingénuité un peu excessive que de considérer que les articles de La Haye aient pu introduire la moindre innovation. C'est uniquement dans l'ignorance des foules qu'on trouvera aujourd'hui le secret de leur déception.

Les échanges de notes entre Washington et Londres, le discours de M. Delcassé au Sénat français, le 15 mars, les communiqués officieux que M. de Bülow a adressés à la presse allemande nous édifient pleinement sur les intentions des chancelleries. Elles ne songent point et n'ont jamais songé à exercer dans le conflit Sud-Africain une ingérence active. Cette abstention peut s'expliquer par plusieurs raisons dont une seule serait, au surplus suffisante, de quelque côté que s'ouvre la série. Nous ne faisons pas ici de la morale politique et nous ne rechercherons même pas si quelque nation, après toutes les flibusteries coloniales des vingt dernières années, aurait encore le droit d'invoquer les grands principes à l'encontre d'autrui; nous tâchons seulement de fixer un moment d'histoire et de déduire les causes de certaines attitudes.

Si les puissances n'interviennent pas, c'est d'abord que lord Salis-

bury, dès le mois de novembre dernier, dans son discours du Guildhall leur notifiait son opposition à toute velléité de cette nature. Or la France a trop de litiges en suspens avec le Royaume-Uni. L'Allemagne, de même, a trop peu de sympathies Outre-Manche, surtout depuis la publication du dernier Livre Bleu et les négociations du Bondesrath, pour que son intrusion entre les combattants conserve un caractère amical. Les Etats-Unis ont donné leur maximum d'effort avec la lettre de M. Mac-Kinley à son ambassadeur à Londres. Quant à la Russie, le plus silencieux de tous les Etats depuis la rupture d'octobre, son traditionnel antagonisme avec la Grande-Bretagne n'est guère compatible avec une démarche d'essence très courtoise. Chaque chancellerie, nous laissons de côté Vienne et Rome qui ne sauraient peser beaucoup dans la balance, a donc les meilleurs motifs, ou les plus valables prétextes, pour se dispenser de toute action diplomatique individuelle.

Quelques-uns diront, il est vrai, qu'une action collective serait plus aisée, plus efficace, plus certaine d'aboutir. Mais la dificulté est de nouer un accord, qui, pour peu qu'on réfléchisse apparaît irréalisable. Chacune des grandes puissances a trop à faire de son côté, nourrit trop de convoitises territoriales pour que son concert intime avec deux autres — car une Triplice, pour le moins, serait indispensable, — ne se heurte pas aux obstacles les plus résistants. L'empereur Nicolas II songe infiniment moins à secourir les Boers qu'à gagner de l'espace vers les plateaux Afghans. Guillaume II se préoccupe surtout de sa marine, où il voit peut-être, à juste titre, le grand instrument futur de la puissance germanique. Les Etats-Unis, qui ne se soucieraient point de passer un pacte même transitoire avec Berlin, et qui digèrent du reste leurs énormes conquêtes coloniales des Philippines et des Antilles, jettent à peine un regard oblique vers les champs d'or. Quant à la France, même s'il est exact qu'elle soit en parfaite communions de vues avec la Russie — M. Delcassé a pris soin de nous en aviser au Luxembourg, ses dirigeants ne se résoudraient pas encore à se liguer — en Europe, avec l'Allemagne. Donc la Triple Alliance nécessaire n'est pas près de naître. Et voilà pourquoi nous n'attendons pas — et n'avons même jamais escompté — une immixtion quelle qu'elle fût, entre le Foreign-Office et les Républiques Sud-Africaines. Il eût été agréable au surplus de voir les chancelleries qui toutes ont absorbé de gros morceaux de terres exotiques et semé le fer et le feu aux quatre coins du monde, s'armer de la conscience des peuples pour morigéner lord Salisbury. Il est vrai que Ferry, Depretis et quelques autres ont distingué les races qu'on peut exterminer et celles qu'on doit respecter — et aussi que les Boers appartiennent à la catégorie des races supérieures...

II. — Mais si le Royaume-Uni n'a guère à redouter une ingérance effective, une sommation de faire la paix sur des bases déterminées — son intérêt bien entendu — nous déposons toujours les grands

principes, lui commanderait la clémence et l'humanité. Ce n'est jamais sans péril d'avenir qu'on heurte la pensée des foules — dont la moralité est infiniment plus haute, en ses intuitions, que les calculs des gouvernements. Et puis à remporter une victoire trop accusée, le Foreign-Office s'exposerait à cimenter contre lui, à une date plus ou moins prochaine, une véritable coalition européenne. Les éléments de cette alliance continentale n'existent pas encore, les Cabinets ne conçoivent pas sans réserve la nécessité d'un accord exclusif de leurs mésintelligences passées. Mais il est certain qu'il suffirait d'une éventualité même secondaire et mesurée pour faire converger vers une fin unique toutes les haines, toutes les jalousies attisées depuis des années contre la supériorité britannique. L'impérialisme anglo-saxon était jusqu'en 1895 assez nébuleux pour n'inquiéter personne. Avec l'arrivée de Chamberlain au pouvoir, il s'est affirmé soudain comme un ferment d'action. Avec la guerre sud-africaine, il a pris définitivement corps. Les prétentions de l'Angleterre à l'hégémonie, de moins en moins masquées éclatent visiblement et les renforcements d'escadres que la Russie, l'Allemagne et la France élaborent, au prix de sacrifices onéreux, attestent que nul ne veut être pris au dépourvu et que de nouvelles entreprises du jingoïsme sont appréhendées pour une échéance plus ou moins prompte. Si le Foreign-Office annexait Johannesburg et Bloemfontein, suivant le plan dévoilé par lord Salisbury dans sa réponse aux propositions de paix du président Krüger, il se vouerait de lui-même aux animosités qui finirent par renverser l'empire de Charles-Quint, et celui de Napoléon. De tout temps, l'impérialisme, la prétention à la domination universelle ont appelé la coalition.

PAUL LOUIS

Petite Gazette d'art

LA SOCIÉTÉ NOUVELLE DE PEINTURE ET DE SCULPTURE (1).

L'invisible haleine que dégage toute « chose », dont elle se tisse le vêtement qui de toute part la prolongera, et à son usage, à son image, remodèle le coin d'atmosphère où elle se creuse une patrie, — faire sensible cela... et puis, quand les êtres, quand les « choses », ces êtres, longtemps ont voisiné, tous ces nimbes invisibles et réels en perpétuellement mobile équilibre, s'entrepénétrant, par une endosmose ininterrompue — : l'atmosphère spirituelle, expression et raison d'un tel équilibre : *home, sweet home*... ou *La maison Usher* — l'*intimité*, enfin — faire sensible cela, c'est avoir exprimé un aspect du *Mystère* ; le Mystère : hors de sa présence il n'est point, il ne saurait être œuvre d'art. Ce mystère, cette intimité n'ont rien de plus à démêler avec les gazes glauques dont Le Sidaner embéguine ses brugeries nécropolitaines, que les turlututus allégoriques de Henri Martin avec le mysticisme, ou les feux de bengale de La Touche avec le Symbole : ceci relève de machinerie théâtrale et de magasin d'accessoires. Décor, main-d'œuvre, procédé. D'un mot : Virtuosité. Virtuosité, par trop de perfection. Gabriel Mourey, au salon qu'il fonde, n'a voulu qu'un choix d'artistes de valeur solide, solidement reconnue ; chacun son tour de main, sa marque de fabrique — j'oserai dire déposée — et sa loyauté professionnelle éprouvée ; on n'appréhende ni faux-pas, ni coup d'aile — ; ni de patauger dans des flaques de méchantes productions, ni de s'éblouir à l'incendie ou bien l'ensoleillement de quelque œuvre ou batailleuse, ou bien despotiquement triomphale : gène égale aux voyeurs inquiets de se tromper de côté et de vitupérer là où l'enthousiasme convenait. Rien de tel à craindre ici : c'est l'égalité d'une vingtaine de peintres tous supérieurement peintres. Devant que d'entrer, leurs noms avertissent qu'on ne fera aucune découverte, qu'on n'éprouvera aucune déception : et c'en est une. Un grand artiste un jour s'écria, ravi : Enfin, je ne sais plus dessiner ! — Ceux-ci savent réellement tout ; il ne leur manque que de savoir non l'oublier, mais oublier qu'ils savent tout ; au lieu de perfectionner leurs personnelles calligraphies, redevenir devant l'œuvre à faire, des débutants, je veux dire, des naïfs. Y viendront-ils ? probablement, car, avec leur intelligence et leur maîtrise, se recommencer, se recopier ne peut manquer de les excéder bien vite. Pour certains la crise immine. Walter Gay, ses intérieures minutieux et attendris, dégorgent le parfum d'intimité que nous sollicitons. Avec quelque chose de délicieusement vieillot et littéraire, imageant exactement en quelque transposition picturale de la *Clara d'Ellébeuse*

(1) Galeries Georges Petit, rue de Sèze, Paris. — Première Exposition.

de Francis Jammes : eh! comparez, tenez, ce meuble, à tel de la *Chambre rouge* de Prinet, et dont les moindres ferrures prennent autant d'importance que... tous les autres menus, oiseux détails, alors récitez-vous le sonnet de Rimbaud :

O buffet du vieux temps, tu sais bien des histoires,
Et tu voudrais conter tes contes, et tu bruis
Quand s'ouvrent lentement tes grandes portes noires...

Le mobilier de Prinet ne lui conta jamais d'histoires! l'*Atelier*, de Griveau, si : de sorte qu'il efface tous les paysages de Griveau...

— Une bise aigre sur la dune, crécelle dans l'insupportable silence, et la discordante musique des volailles qu'émeut le soir : inquiétude, malaise, désemparement frileux : on l'éprouve devant ce paysage de Dauchez : un pays dénudé, gris, misérable, clairsemé de terreuses chaumières, un crépuscule humide et fuligineux (ah! ta magique épithète, Baudelaire!), une lune morne, au premier plan une escouade d'oies se hâtant vers la mare. — La nuit grise, pieds dans la neige fondue, et boue, et vent glacé qui fouette aux jambes — les songeries douloureuses, noires, néfastes que cela nous fomente, telle toile de Baertson, logis renfrognés, bronchiteux, eau d'encre, neige livide — nous les retourne... S'arrêtant devant *la Cour* de Duhem, j'ai pu entendre Rodin dire à un ami : A travers les vitres de ces deux fenêtres, je devine, j'assiste à toute une vie à deux, qui se déroule paisible, comme un poème intime... Ses autres toiles ne me donnent point cela... — Ainsi, tous ces peintres à un moment ont oublié qu'ils étaient peintres, se souvenant seulement d'être hommes et de naïvement s'émouvoir : ils émeuvent : ils effleurent le mystère ; instant divin et presque sacré, et si fugitif ! on le voudrait ne finissant pas — mais alors, ils s'appelleraient Carrière. — Et pourquoi non, s'ils l'osaient vouloir?

Le Sidaner et les buées vertes dont il imbibe les choses ; Claus et les jeux d'ombres portées, et l'ensoleillement poussiéreux dont il les saupoudre, Frits Thaulow même, autrement robuste, ne renouvellent point, eux, une vision immédiate, *directe*, — avec tels effets connus et sûrs, et relevant enfin d'une fantasmagorie de jeux optiques et photographiques, nullement du mystérieux. — Cottet — ce beau peintre! — réitère les Cottets de l'an dernier, lesquels ceux de l'autre : pour démentir Mallarmé, la pénultième chez lui ne s'est jamais si bien portée. Et ses précieuses natures-mortes sans le vouloir, disent : voyez mes blancs, et la qualité de mes verts, et « la matière de ça ! » — On les voit, trop. Et, puisque ceux-ci reprennent actualité : chez Claude Gellée et Chardin, de semblables mérites professionnels, il les faut découvrir : ils n'étaient que des moyens. Lucien Simon, robuste et dextre constructeur, consciencieux à l'insistance : le poème du détail sous-entendu, et « qui y est », c'est-à-dire des choses mises à leur plan : le Mystère encore, toujours il s'en pri-

vera : — *Atelier ;* sur un fond, bahut, toiles, etc., de charme exquis, deux silhouettes de peintres, d'un cordial contagieux : c'est le tableau, une églogue... mais le cadre ! — flaque noire du poêle, rouge sur rouge du paravent et la robe y jetée, au premier plan, éteignent tout, écrasent ce pauvre petit modèle pelotonné, fleur de chair devenue légume, et tout en avant, hurle la paire de souliers — vous parlez d'intimité ! — Après les athlètes, les jongleurs. Si René Ménard (ici rien que sa carte de visite pour avertir de l'aller resaluer au Luxembourg), « venu des musées », y retournera, y restera, Henri Martin, issu des Beaux-Arts, y reste, s'y installe, côté Institut. Il manifesta une indépendance presque révolutionnaire : c'était à peine insubordination ; enfant prodigue assez pour se faire désirer, il brandissait une torche eût-on cru, en clamant la Carmagnole : c'étaient une bougie rose et *Salvum fac Gregem*. Et il drape son académisme de cet allégorisme mondain à quoi certaines reconnaissent le Symbole, ô Puvis ! et sous couleur de pointillisme, ô Seurat ! ô Monet ! rajeunit les figures de l'Ecole d'un fard enparfumé. La Touche perpétue ses opéras-ballets : que la fête commence ! ordonne l'ordonnateur : et surgit le soleil d'une cascade d'or si parfaitement machinée qu'on croirait que c'est vrai... ô virtuose ! — Alexander propage fâcheusement Whistler : c'est presque aussi *bien* que Besnard !

Brangwyn paraît à peine ; autant que faut pour se faire regretter. Aman-Jean : son viril effort définitivement éveille sa Princesse enchantée emprisonnée naguère dans une tapisserie mystique ; un sang bondit et chante un cœur sous la chair humanisée enfin. C'est très pur et très beau.

Devant cette vingtaine d'artistes supérieurement doués, la simplicité naïve d'un grand homme : Constantin Meunier — quinze bronzes — statuettes, bas-reliefs, bustes — travail rude, hâtif, impatient, violent, autoritaire — avec quatre dessins farouches qui de la ville civilisée font, par une obsession de tout le démoniaque de la vie moderne, un lugubrement infernal paysage : création de quelque barbare génie de régions souterraines, cyclope, ou gnôme, moitié bête et moitié dieu.

EXPOSITION A LA MAISON MODERNE (1)

C'est un magasin : aux ménages favorisés d'une bonne volonté vers l'art munie de réalisations métalliques, il offre à peu près tout le strict nécessaire que leur vie domestique comporte : l'écuelle de Diogène cuite par Dalpayrat. Les encriers signés Van de Velde, ou Fix Masseau, les éventails, Félix Aubert ; bien que Hans Carvel n'y ait point mis la main, mais le sculpteur Maignan : les bagues sont, et par conséquent, dignes de l'épithète nuptiales ; Constantin Meunier, Alexandre Charpentier, Georges Minne, Dufrène, mainte autre per-

(1) 82, rue des Petits-Champs, Paris.

sonne illustre collabora... Mais là ne réside point le véritable intérêt : voici plusieurs années qu'artistes et fabricants poursuivent cette action commune : douer tous les matériaux de l'existence usuelle d'une signification décorative, d'une authenticité esthétique.

Or, par quoi ce lieu-ci se particularise, les sièges y sont construits dans le but qu'on s'y asseye, les vases de tenir des liquides, et les verser, et les encriers, dans celui que l'encre n'en verse pas... c'est tout à fait particulier. Même assez neuf. Il faut se rappeler que cette fièvre : spiritualiser le mobilier, coïncidait avec l'éruption d'art pseudo-symboliste; M. de Montesquiou s'ébruitait fâcheusement; un botticellisme anglican, le confort belge, avec les contes de Jean Lorrain exercèrent une abusive influence sur les imagiers, statuaires et bahutiers. Mirbeau nomme cela l'art larviste. Il fut des lits... si les pieds nus gardaient impunie la témérité d'en franchir les arêtes, tranchants de haches, les opérations amoureuses n'y pouvaient être que dangereuses, bizarres et compliquées, ou les sommeils effroyablement gorgés de cauchemars, sous la terrifiante figure — ah oui : de rêve! — qui au chevet tapie, regardait. Ou bien, les artistes simplifièrent les choses en juxtaposant purement leurs œuvres, conçues selon le canon d'une utilité spéciale : le beau spéculatif, le plaisir des sens, si l'on préfère, à des objets dont la fin consiste à satisfaire nos besoins de relation. Le buste de la *Femme inconnue* servant de pot à tabac ; quelque chose d'incommode à la fois que de fort choquant. L'étude un peu courte des Japonais, et la découverte de la nature, ajouta l'incestueux emmêlement d'un peu toutes les formes animales et végétales rigoureusement calquées. Tout cela concourant propagea des hérésies d'autant plus pernicieuses que leurs coupables étaient souvent gens d'infiniment d'esprit : Fix Masseau, tout bel artiste qu'il soit et de qui les recherches d'appropriation de la forme à la matière et la matière à l'usage furent précieuses, sera comptable devant la postérité d'un homme avec pour tête une gueule-de-loup, pièce parfaite, mais susceptible d'adultérer les gésines. Nos enfants naissaient, femelles, munis de têtes de grenouilles coiffées à la Botticelli ; mâles, avec des lys de candeur gaufrées sur des mentules de songe.

Cela passe. La *Maison Moderne* réagit. En effet, son but est vendre, vendre au public. Et l'acheteur, même riche et même snob, dès acquittée la dette — ce n'est qu'une dîme — à l'esthétique anglo-belge et rosi-crucienne, réclame un fauteuil disposé à loger autre chose que des phantasmes, un guéridon inataxique, une aiguière conforme à l'étymologie. Il le faut satisfaire. Et précisément, et nécessairement, tous ces objets, se voulant avant tout pratiques, et s'y réalisant, sont généralement harmonieux. *Rien de beau que le pratique.* Un statuaire modèle Vénus : son but, le ravissement des yeux. Le potier tourne un pot : son but, enfermer du liquide. Les deux aussi pratiques. Tenir l'eau, le vin, l'huile, tenir frais, verser sans renverser un égal filet, ne point (plein, demi-plein, vide) peser à la

main ni surtout basculer : que d'intérêts à concilier pour un pot ! — et la matière que nécessite tel contenu, et qui exige telle forme, forme point d'accord toujours avec l'usage. Résoudre tout cela résout une harmonie. Nous révérons à travers les tabernacles de verre, aux musées, les céramiques grecques : c'étaient des vases très domestiques et parfois très intimes, ambitieux seulement de se rendre utiles, admirables pour cela. Minerve-Poliade anse de cratère, les Grecs n'auraient jamais imaginé cette combinaison esthétique (1).

Non que tout soit parfait à la *Maison Moderne!* les artistes y tiennent trop de place encore : ces gens irréductibles qui se sentent déshonorés s'ils ne logent dans un décor de porte-allumettes la demi-douzaine de fresques ou bas-reliefs avec quelques systèmes philosophiques, il les faut proscrire de l'art appliqué — lequel exige des *artisans*. Et si les artistes d'une part, les ouvriers d'usines (machines à membres ou machines à roues) d'autre part, ont tué l'artisan. Or, en refaire ici la majorité des modèles viennent d'élèves de l'Ecole des arts décoratifs et de praticiens : de professionnels : et ces modèles sont à peu près toujours et fatalement les meilleurs, les mieux pratiques : les plus plaisants à l'œil. Ah! louée et louée soit la *Maison Moderne* si son initiative déchaîne cette révolution, réalise ce paradoxe : que chacun faisant son métier, les statuaires entreprennent des statues et permettent aux potiers d'entreprendre des pots! des pots qui ne coûteront pas plus cher que des statues! des pots qui ne seront point des statues! des pots qui omettront d'être esthétiques, et seront beaux.

Des pots à même quoi boire sera permis !

EXPOSITION DES TOILES DE GEORGES D'ESPAGNAT (2)

Enluminures comme de chromos, art facile, bon enfant, joli, jovial et trivial, servi par de la verve et de la dextérité sans prétention.

Mlle MARIE SOMMER (3)

Vues italiennes ; lunaires ou diurnes, ou crépusculaires, les insistantes perspectives des monuments, la brusquerie de leurs plans à se couper et alors l'acuité des arêtes, le manque de profondeur et de solidité, la roideur et la crudité des effets d'une lumière qui en devient artificielle, donnent l'illusion de décors de théâtre : même un deuxième acte de *Rigoletto* se retrouve presque littéralement.

(1) Gabriel Mourey a récemment plaidé cette bonne cause : *Les Arts de la Vie et le Règne de la Laideur* (Ollendorff).
(2) Galeries Durand-Ruel, rue Laffitte, Paris
(3) Galeries Georges Petit, rue Godot-de-Mauroi, Paris.

Notes dramatiques

Athénée : **L'Intérim**, comédie en trois actes de M. Louis Legendre ; **La Statue du Commandeur**, pantomime en trois actes de MM. Eudel, Mangin et David ; **Notre Ami**, comédie en trois actes de M. Georges Mitchell. — *Ambigu-Comique* : **La Duchesse de Berry**, drame en cinq actes et huit tableaux de M. A. Bernède. — *Vaudeville* : **La Robe Rouge**, pièce en quatre actes de M. Eugène Brieux. — *Porte St-Martin* : **Jean Bart**, drame en cinq actes et sept tableaux de M. Edmond Haraucourt. — *Théâtre-Antoine* : **La Clairière**, comédie en cinq actes de MM. Maurice Donnay et Lucien Descaves.

L'Athénée cherche sa voie et finira peut-être par la trouver. Ce n'est pas la bonne volonté qui manque ni à la direction ni à la troupe. Mais il leur faudrait l'heureuse rencontre d'un spectacle qui eût une force d'attraction suffisante pour apprendre à la foule le chemin de cette petite salle jusqu'ici peu favorisée.

L'*Intérim* de M. Louis Legendre n'avait pas les qualités requises pour séduire un public sans complaisance. C'était une comédie assez innocente qui développait quelques jolies scènes autour d'un sujet inacceptable. M. Legendre, malgré son réel talent, n'a pu faire prendre au sérieux cette histoire d'un monsieur qui consent à épouser une jeune fille pour lui épargner le couvent et la libère ainsi au profit d'un autre de la tutelle maternelle. D'ailleurs ce n'est nullement un mari intérimaire, quoi qu'en prétende le titre, mais un mari provisoire, ce qui n'est pas la même chose. La pièce, en réalité, eût dû s'appeler le *Mari blanc*. Ce théâtre serait il voué aux hommes à oreilles coupées ?

Entre temps, et sans doute pour se constituer un répertoire, selon le procédé d'Antoine, M. Deval a remonté *la Statue du Commandeur*, jolie pantomime qui a fait plaisir après les *Ruptures* de M. Jean Séry. Il y a des silences qui sont des protestations. On a fort applaudi le très remarquable comédien Clerget, tour à tour marmoréen et facétieux en une spirituelle alternance; Mondos aux effarements comiques et Odette Vallery, chorégraphe majestueuse aux épanouissements glorieux.

Enfin, sur la même scène, M. Georges Mitchell a fait représenter une comédie en trois actes, *Notre Ami*, qui a reçu un accueil des moins obligeants. Il ne paraît malheureusement pas que la sévérité du public ait été excessive. L'auteur semble s'être complu à jouer la difficulté en revenant avec une insistance indiscrète sur une situation des plus pénibles ; la sottise du mari est par trop agressive, le cynisme de la femme par trop acariâtre et la lâcheté de l'ami par trop pleutre. Il y avait presque du défi dans l'obstination de ce trio à se manifester avec cette impudence. Sauf Mlle Demay, doucement agnelle dans son rôle de victime, les interprètes n'ont rien fait pour dissimuler les

imprudences de l'auteur. Les uns et l'autre ont une revanche à prendre. Nous la leur souhaitons prochaine.

Le drame noir n'ayant pas réussi à l'Ambigu, ces temps derniers, la direction essaie du drame blanc ; cette tentative pour être légitimiste n'en est pas moins légitime et la *Duchesse de Berry* trouvera peut-être dans le public parisien des chouans plus énergiques qui cette fois la mèneront au succès.

Malheureusement il y a bien des invraisemblances choquantes dans ces huit tableaux ; toute l'histoire de Deutz est terriblement sujette à caution ; sa conversation avec le chef de la police de M. Thiers, son arrestation dans le camp vendéen, sa pseudo-mise à mort, sa délivrance, son arrestation finale, autant de péripéties déconcertantes, malgré des habiletés de détail. Malheureusement aussi la pièce n'est pas très bien jouée ; Léon Noël a un rôle qui lui convient mal et M. Paul Plan et Mlle Suger sont des protagonistes insuffisants. Souhaitons que Dieu qui a toujours été pour la bonne cause fasse au moins pour ce drame ce qu'il a oublié de faire jusqu'ici pour les partisans du vrai roy.

M. Brieux n'est pas un écrivain, mais c'est un dramaturge ; il sait découvrir des sujets. Son théâtre est à ce point de vue le plus riche et le plus varié qu'ait produit la jeune génération, après celui de François de Curel.

Comme ce dernier qui est d'ailleurs d'un autre ordre, M. Brieux a — et il convient de l'en féliciter — des préoccupations sociales. *Les Bienfaiteurs*, *l'Evasion*, *la Robe Rouge*, toutes œuvres incomplètes, inférieures au *Repas du Lion* et à *la Nouvelle Idole*, procèdent de la même tendance. Il est seulement regrettable que M. Brieux dont les intentions sont excellentes ne sache pas tirer un meilleur parti des conceptions souvent élevées qui le sollicitent. Il ne manque ni de force ni de volonté ; il manque d'art. Il est instinctif et maladroit. Rarement il est assez maître de son sujet pour l'empêcher de lui échapper et de dévier. Dans l'*Evasion*, cette impuissance à dominer l'action et à la maintenir dans la logique de son développement était manifeste. Moins évidente, elle se retrouve encore dans la *Robe Rouge* dont le troisième acte est presque sans liaison avec le second, car la tempête sous une toque qui en est le sujet constitue une suite fort arbitraire à la satire assez forte que dirige le second acte contre nos juges d'instruction, dont les façons d'interroger ont encore d'inquiétantes ressemblances avec les façons de *questionner* des juges d'autrefois.

Autre chose. Dans le second acte, qui est une interprétation heureuse et directe de la vie, nous sommes en pleine réalité. Nous assistons à un interrogatoire tendancieux dont la portée dramatique vient précisément de ce qu'il s'étaie sur des faits : sans doute, nous sommes gênés d'une attaque un peu carabinière contre les procédés du par-

quet, puisque la présence de l'avocat est désormais obligatoire ; mais, au point de vue scénique pur, nous sommes satisfaits de la *vérité* générale du tableau. Brusquement, sans transition, au troisième acte, l'auteur nous jette en pleine abstraction. Les scènes de Vagret avec le procureur général, puis avec sa femme, auraient pu être très belles et très poignantes si elles avaient été justifiées de raisons précises ; elles ne nous émeuvent pas parce qu'elles demeurent vagues et théoriques.

Cela dit, il n'en reste pas moins à l'actif de M. Brieux un essai assez puissant de satire sociale, dirigé à la fois contre les fâcheuses tares intellectuelles que l'exercice de leur profession fait contracter aux magistrats les mieux doués et contre les tares morales qu'impose à leurs caractères la honteuse préoccupation d'un avancement, le plus souvent subordonné à des complaisances politiques. Cela, M. Brieux l'a dit et ce sera son honneur de l'avoir dit sans réticence. Sa pièce est écrite dans un esprit généreux et, si ce n'est pas un ouvrage dramatique impeccable, c'est au moins une œuvre qu'il est noble d'avoir conçue et méritoire d'avoir écrite. En montrant avec vigueur les pauvres raisons qui peuvent décider un juge d'instruction à lancer contre un homme un mandat d'amener, M. Brieux a mis en lumière ce qu'a d'exorbitant et de monstrueux le pouvoir discrétionnaire de ces magistrats qui disposent sans restriction de l'honneur et de la liberté des citoyens. Tant qu'on ne l'aura pas aboli, tant que l'arrestation d'un homme dépendra d'un seul individu irresponsable juridiquement (et qui, songez-y, peut l'être mentalement au moment où il signe sa lettre de cachet !), tout n'aura pas disparu, dans notre société soi-disant libérale et républicaine, de l'ancien *bon plaisir* des époques monarchiques.

L'œuvre de M. Brieux est admirablement jouée par Mme Réjane qui a fait de la femme Etchépare une puissante figure populaire, analogue à sa merveilleuse création de *Germinie*, et par M. Huguenet qui a composé avec un art supérieur le personnage de Mouzon. A côté de ces deux grands artistes, il faut citer Nertann, Grand, Lérand et Mme Cécile Caron.

Le *Jean-Bart* de M. Edmond Haraucourt appartient à un genre que nous regrettons de voir tomber en désuétude, le drame de cape et d'épée dont le drame de suroît et de caronade n'est évidemment qu'une variété nautique. Dans l'espèce, c'est la même conception du spectacle destiné à enchanter l'imagination des masses par une représentation aventureuse et romanesque de la vie, tout en exaltant leur incorrigible goût tartarinesque pour le sublime, l'héroïsme et toutes les folies épiques. De telles œuvres sont d'abord infiniment *amusantes*, pour peu qu'on y mette du sien, que l'on veuille bien endormir ses scrupules critiques et que l'on ne se dégrade pas à douter un instant du pouvoir *magique* de la lanterne par qui les

toiles de fond deviennent chimériques. Ensuite elles sont remarquablement *toniques* et précieuses pour l'hygiène morale ; car elles constituent, comme l'a dit fort crânement M. Haraucourt lui-même en manière d'épilogue, d'excellentes leçons d'énergie et de santé.

Il n'est pas, en effet, de héros légendaire plus sympathique et plus réconfortant que ce Jean-Bart dont la bonne humeur et le jovial parler simplifient et familiarisent les plus homériques exploits, qui capture un brick anglais à lui tout seul et avec deux bateaux fait prisonnière toute une flotte, il est vrai, britannique ; mais ce Cyrano aquatique a pour lui deux qualités conquérantes : d'abord il est simple ; il n'a pas d'esprit, il n'est pas ingénieux, il a horreur des phrases et des gentillesses ; il parle dur et dru ; il dit ce qu'il veut dire sans ambages et fait ce qu'il veut faire sans détours ; il est droit et il va droit ; il n'a froid ni aux yeux ni aux mots : c'est vraiment un homme. Ensuite et surtout c'est un brave homme, un homme pitoyable à la misère des autres, impatient de se dévouer pour eux ; il n'a rien en lui d'artificiel et ce n'est pas pour la galerie, dont il y a toujours plaisir à chatouiller le bout du nez avec le bout d'un panache, qu'il travaille dans l'héroïsme. Il a un but et un idéal très simples car tout en lui est simple et il n'est pas moins naïvement *peuple* dans ses sentiments que dans ses propos : il veut que la famine cesse et que Dunkerque mange ; c'est à la conquête du blé qu'il se dévoue, corvette et âme, et quand enfin il a le bonheur d'apporter au peuple épuisé le convoi de salut qu'il a arraché des serres anglaises et hollandaises, on le sent plus fier d'avoir fait un peu de bien que beaucoup de beau historique et chromolithographique.

Jean-Bart est pour notre public français un personnage éminemment sympathique ; il est redresseur de torts, comme Don Quichotte et il a en plus le bon esprit de ne point assombrir sa bravoure de mélancolie ; il est le corsaire de la Joviale Figure ; il a autant de belle humeur que de bonne volonté : il ne s'intimide de rien et, qu'il soit en présence des *goddem*, du grand Roy ou de la mort, il les dévisage avec la même familiarité et leur fume sa bouffarde sous le nez, avec un esprit d'à-propos qui n'est pas un des moindres charmes de ce bourru bienfaisant. Il a tout ce qu'il faut pour être populaire en diable, en bon diable, et il convient de féliciter M. Haraucourt de nous l'avoir présenté à travers une série de tableaux épisodiques très heureusement choisis et M. Constant Coquelin de l'avoir si crânement campé sur la scène avec une rondeur et une maëstria véritablement admirables.

Peut-être M. Haraucourt a-t-il sans grande utilité surchargé son action : l'histoire des deux Forbin dont la ressemblance suspecte ne saurait expliquer l'erreur de Mlle de Frages, le sentiment secret de Marie Tugghe pour Jean-Bart n'ajoutent pas grand'chose à l'intérêt de ce beau drame : la conquête de la vie et de la joie pour un peuple à bout de forces par un homme dont toute la force est d'aimer et d'avoir pitié. C'est un noble scénario dramatique que retardent

un peu, à notre sens et à notre regret, les scènes de Forbin et de Mlle de Frages, mais dont M. Haraucourt a tiré le plus heureux parti dans les derniers tableaux, ceux où Jean-Bart reprend sa *Railleuse* au capitaine Kox et où il dérange si comiquement l'ordonnance d'une réception versaillaise, en *ours* qu'ont mal léché les vagues de la peu courtisane mer du Nord.

Jean Bart emplit tout le drame de sa puissante personnalité ; à côté de lui le mousse Cornille Bart (Mlle G. Loyer), en qui déjà fait des siennes l'âme oursonne de son père, est un petit bonhomme bien vivant et plein d'intérêt. N'oublions ni ses vieux compagnons d'abordage, dont Gravier et Péricaud dessinent très pittoresquement les rudes silhouettes ; ni Louis XIV, dont Desjardins a flatteusement rajeuni la solaire personne; ni Master Brown, l'armateur anglais joué avec esprit par Jean Coquelin. Les rôles de femmes sont plus effacés. Mmes Dauphin, Esquilar et Bouchetal les tiennent honorablement. Mais tout le succès d'interprétation revient au maître du bord, au patron, qui, une fois de plus, vient de capturer une flotte importante de représentations. Le capitaine Kox devait s'attendre à être roulé par le capitaine Coq. Ce vieux boulonnais rusé connaît toutes les subtilités de la manœuvre ; il a excellemment joué ce drame d'un de nos meilleurs poètes : comme il l'a en outre luxueusement monté, nous ne voyons pas trop pour quelle raison ce Jean Bart là, sur sa goëlette la Porte Saint-Martin, ne tiendrait pas la mer toute une glorieuse année, sans escale.

La *Clairière* est sans contredit une des meilleures pièces sociales qui aient été données en France. Elle est due à une collaboration dont on pouvait beaucoup espérer et qui se trouve avoir dépassé notre attente, si confiante qu'elle pût être. Tout de suite et pour ne plus revenir sur les réserves, nous exprimerons le regret qur les auteurs aient cru devoir clore leur comédie par un acte qui est bien plus un épilogue théorique qu'un dénouement dramatique et qui n'ajoute rien que des commentaires, à notre sens superflus, aux scènes décisives et si vivantes, de leur magistral quatrième acte. Avant le bris de la statue du donateur qui vraiment est *en action* la moralité même de la pièce, Collonges et Hélène Souricet eussent pu se séparer et nous n'eussions ainsi rien perdu du cinquième acte que ce qu'il contient de réflexions ou de considérations, croyons-nous, inutiles. Quand nous aurons ajouté que peut-être le début du premier acte et la grande scène du troisième eussent gagné à être allégés, nous aurons très sincèrement et très complètetement signalé les légères imperfections de cette très belle œuvre.

Et d'abord nous en aimons profondément la conception; elle est très forte et très émouvante. Il y a un réel courage de pensée, pour deux esprits que hante évidemment le désir de voir l'humanité s'acheminer vers un état social supérieur où la joie de vivre ne soit plus une joie réservée et le privilège de quelques-uns, à nous avoir

montré la faillite douloureuse d'une loyale tentative faite par un groupe de braves gens associés selon des principes plus généreux et davantage respectueux des droits de chacun ; l'échec de cet essai de communisme, entrepris dans les conditions les plus favorables, est dû au simple jeu des passions humaines qui, dans toutes les organisations sociales, se développèront et agiront les unes sur les autres avec la même désolante nécessité. C'est là une vue profonde, et qui donne à la *Clairière* une haute portée philosophique. On peut améliorer les rapports *sociaux* des individus ; en n'améliorera pas leurs rapports *psychiques ;* les inégalités matérielles pourront être atténuées : on n'éludera pas les inégalités morales ; on ne fera pas que l'envie, la jalousie, le dépit et la colère n'arment les uns contre les autres des êtres faibles et défaillants qui n'ont compté pour réussir leur bonheur commun que sur un concours de conditions *extérieures* facilement réalisables et n'ont pas soupçonné que, *les conditions intérieures restant les mêmes*, le bonheur collectif ne pourrait pas naître d'un état social même amélioré ; il n'y a pas d'harmonie dans une association d'hommes et de femmes ; on les libérera de toutes les tyrannies extérieures ; les libérera-t-on du despotisme de leurs passions ? on supprimera l'asservisssement du travail au capital ; supprimera-t-on celui de l'homme à son désir ?

Quoi qu'en eût pensé Fourier qui aimait à résoudre la question sociale par un appel assez mystique aux passions dont le libre jeu devait engendrer nécessairement l'harmonie (car selon lui, elles ne créent du désordre que parce qu'on les contrarie), le phalanstère de la *clairière*, comme tous les groupements analogues était destiné à devenir rapidement un enfer, dont ne se retrouveraient qu'au dallage les bonnes intentions initiales. Entre ces hommes et ces femmes qui loyalement s'unissent pour tenter d'être heureux les uns pour les autres, il y a d'abord un dissolvant inévitable : l'amour.

MM. Donnay et Descaves ont eu grandement raison d'insister sur ce point qui est capital : l'amour, de toutes les passions la moins facilement dominable, est aussi de toutes la plus nettement anti-sociale ; car, jamais il ne saurait accepter le sacrifice de l'individu à des intérêts généraux, quels qu'ils soient ; il est magnifiquement exclusif et son intransigeant égoïsme est plus destructeur des constructions sociales que leurs pires adversaires. Les idées guident les hommes, mais ce sont les passions qui les meuvent ; une constitution sociale n'est qu'un système d'idées mises en œuvre : l'amour, la haine, la jalousie, la colère le détruiront plus sûrement que les explosifs les mieux tarés ; les âmes ont pour elles, entre autres commodités, d'être des marmites plus portatives que celle dont s'endommagea le compagnon Pauwels.

Mais il n'y a malheureusement pas que l'amour pour ruiner une entreprise comme celle qu'a tentée à la *Clairière* le citoyen Rouffieu ; il y a encore tous les préjugés qu'ont gardés ses compagnons en quittant la vieille Société dont, à leur insu, ils restent ainsi les tributaires,

servants infidèles dont l'infidélité n'a pas rompu la sujétion; ils veulent s'organiser en hommes égaux et libres, mais ils n'ont désappris aucune des habitudes de l'esclavage et, dans leur association nouvelle, ils apportent nécessairement les mêmes méfiances qu'autrefois, la même haine instinctive de toute supériorité physique et morale que jamais ils ne considéreront comme une richesse commune, mais en qui, au contraire, chacun sentira toujours une humiliation personnelle et comme une diminution. Dans l'ancienne Société, où il y avait des différences de classes, les rancunes pouvaient encore être collectives, les jalousies de groupe à groupe, donc parfois la haine anonyme ; ici, dans ce phalanstère *d'égalité*, les rancunes seront nécessairement individuelles, les jalousies de citoyen à citoyen, la haine y sera donc toujours personnelle et y sévira d'autant plus directement et tragiquement que la *liberté* par presque tous est naturellement interprétée comme un droit moins restreint, moins limité, de faire ce qui lui plaît, d'agir comme bon lui convient; d'autant que, depuis longtemps prisonniers des lois et des codes, les Rouffieu répudient justement les prescriptions et les pénalités, qu'ils ne se sentent pas le droit d'édicter ni d'appliquer contre leurs *frères*..... Et alors ! Alors c'est la ruine nécessaire, la faillite inévitable, le désastre politique et moral comme il ressort douloureusement de la puissante étude sociale de MM. Donnay et Descaves. Pour que réussisse une *Clairiere* future, il faudra que ceux qui accepteront les clauses de ce nouveau contrat social comprennent d'abord que toute liberté politique est précaire qui ne correspond pas à une double liberté intérieure, celle de l'intelligence capable de dominer et de réduire ses préjugés et celle du sentiment susceptible enfin d'échapper à l'hystérie passionnelle... Mais si les hommes connaissaient de telles libertés, ils en revendiqueraient moins le simulacre politique.

Ces conclusions se dégagent nécessairement du beau drame de MM. Donnay et Descaves, dont nous disions plus haut que la conception, si mélancolique soit-elle, nous paraissait d'une haute et poignante vérité. Quant à la mise en œuvre dramatique de ce sujet philosophique et social, sous les réserves que nous avons signalées, elle est vraiment de tout premier ordre. La scène finale du premier acte, le deuxième et le quatrième actes en entier sont parmi les plus belles choses du théâtre contemporain. Cette œuvre nous semble destinée à prendre une place considérable dans la production dramatique de ce temps.

Enfin, comme il y a chez Antoine une troupe qui manœuvre avec un ensemble étonnant, cette belle comédie a été prodigieusement bien jouée. Les deux rôles si remarquables de Collonges et de Mlle Souricet ont été supérieurement tenus par M. Gémier et Mlle Suzanne Després qui sont, l'un et l'autre, parmi les meilleurs comédiens du moment. Mlle Mellot a joué très discrètement et avec un tact exquis le rôle de Mme Alleyras et Mlle Nau a été très belle de passion et de révolte dans celui d'Adèle Rouffieu.

Dans la forêt des reprises expositionnelles, voici l'heureuse clairière où les gens de goût s'iront reposer.

ROMAIN COOLUS

Musique

DANS LES GRANDS CONCERTS

Depuis pas mal de temps déjà, lorsque le premier frisson heureux du printemps se fait sentir, il est de mise, ici, que les grands concerts se germanisent dans d'excessives proportions. Sans que rien fasse pressentir une fatigue quelconque, chez MM. Chevillard et Colonne, le bâton leur tombe des mains et est immédiatement ramassé par un kapellmeister qui se trouve là à point nommé. Un jour c'est Hermann Lévy, Mottl ou Nikisch ; le lendemain c'est Weingartner, Richard Strauss ou Hans Richter, le plus grand de tous. Il semble vraiment qu'à un certain moment de la saison il n'est plus possible à nos chefs d'orchestre de concerts de rallier autour de leur baguette une foule assoiffée de beauté musicale. Et ne pensez pas que l'envahissement tudesque se limite aux batteurs de mesures, les chanteurs et chanteuses de là-bas s'en mêlent. On en entend de tous les ramages et de tous les talents sans que le public établisse entre eux de sérieuse différence. Peu leur chaut à nos excellents dilettanti que ce soit Mme Mottl ou Mme Lilli Lehmann. Ils accueillent avec la même furie d'enthousiasme l'une ou l'autre. Le vent qui souffle d'Allemagne leur trouble la cervelle, et, pourvu qu'on leur dise que Mme Mottl est une cantatrice incomparable, ils le croient ingénument. Vous avez traversé le Rhin, Madame, vous êtes une grande artiste. Il n'y a pas à s'élever contre un emballement aussi raisonné. Jadis, tout ce qui venait d'Italie était admirable ; maintenant il faut arriver d'Allemagne pour plaire aux purs connaisseurs. C'est une mode, c'est-à-dire une chose qu'on subit et qui ne se discute pas.

Tout considéré, nos chefs d'orchestre ne jouent-ils pas un peu avec le feu en cédant si volontiers le sceptre du commandement à leurs confrères étrangers ? Le public, qui entend répéter sur tous les tons de l'exagération que les exécutions dirigées par les kapellmeisters sont, seules, sans reproche, ne finira-t-il pas par se dire : Comment ! avec l'orchestre de M. Chevillard ou de M. Colonne, tel chef allemand produit des effets inconnus extraordinaires, trouve moyen de donner l'illusion de l'absolue perfection ; alors, c'est donc que MM. Chevillard et Colonne ne sont pas à la hauteur de leur tâche, puisque, disposant des mêmes éléments, ils ne peuvent dégager du mystère instrumental des impressions aussi grandioses que ces messieurs de la Germanie. Notez que ce raisonnement, qui semble d'une irréfutable logique, est faux, archi-faux en la circonstance, car M. Chevillard est un chef d'orchestre de première valeur, d'une belle fougue juvénile, possédant une large et profonde compréhension artistique, sachant à merveille mettre en plein relief les beautés des grandes œuvres, — et nul chef ne conduit mieux l'exécution d'un ouvrage de Berlioz que M.

Colonne, lequel est un musicien excellent, doublé d'un artiste renseigné et avisé. Mais que voulez-vous ? on pousse actuellement l'exaltation des kapellmeisters si loin que ce serait miracle si la foule moutonnière ne suivait pas l'élan qui lui est donné par l'élite bruyante des connaisseurs ou des prétendus connaisseurs. Un beau jour, jour plus prochain qu'on ne pense peut-être, si l'on ne se décide pas à rompre avec un pareil système, le public désertera les grands concerts et ne daignera plus se déranger que quand leurs affiches annonceront l'exhibition d'un batteur de mesures exotique. Il y a là un danger sérieux. Non que j'estime pour ma part, qu'on doive exclure rigoureusement les chefs allemands des grands concerts. Il est souhaitable que de temps à autre un Hans Richter, voire un Weingartner, nous vienne rendre visite et conduise la *Neuvième symphonie* ou l'ouverture d'*Oberon*. C'est contre l'abus que l'on fait des kapellmeisters que s'élève cette timide protestation, dans l'intérêt, sagement entendu, de l'institution des grands concerts. Lorsque commençait à se dessiner, à Paris, le mouvement wagnérien qui a tout submergé, lorsque les chefs-d'œuvre du titan de Bayreuth étaient peu familiers à la majorité des habitués des séances dominicales, il pouvait être bon et utile que des hommes nourris de la moelle allemande, élevés dans la pure tradition wagnérienne, vinssent à faire profiter le public français de leur expérience et montrer comment se dirige l'exécution d'un prélude, d'une ouverture ou d'une scène de Wagner. Aujourd'hui la présence de ces messieurs n'est pas nécessaire et on ne devrait plus offrir à l'admiration des snobs que les vrais maîtres en l'art difficile de diriger un orchestre. Or, il n'y en a pas tant que cela au pays de Beethoven. Et, il faut le proclamer, la plupart des chefs allemands sont loin de valoir mieux que M. Chevillard. Seulement, M. Chevillard est français...

Récemment, M. Siegfried Wagner comparaissait pour la première fois, devant l'aréopage parisien. Tout le monde a constaté d'abord son extrême ressemblance physique avec son immortel père, ensuite on l'a criblé de bravos, acclamé et gâté de la façon la plus agréable pour son amour-propre — et, pourtant, M. Siegfried Wagner ne renverse rien, pour employer une expression courante. Il possède certaines qualités de netteté, de grâce, précieuses chez un chef d'orchestre, et il semble avoir l'intelligence des choses musicales. Enfin, c'est un jeune homme. Le public, en accueillant ce fils fortuné, comme il aurait dû, autrefois, accueillir l'illustre auteur de ses jours, n'a-t-il pas voulu réparer tardivement une immense injustice, ou n'a-t-il pas pensé qu'un garçon qui portait un nom aussi lourd de gloire était digne d'encouragement et d'intérêt? Quoiqu'il en soit, M. Siegfried Wagner fut porté aux nues comme un simple Weingartner, lequel est assurément un kapellmeister d'une autre envergure que M. Siegfried Wagner. Si cet heureux rejeton n'est pas satisfait de son séjour sur les bords peu fleuris de la Seine, c'est qu'il est trop difficile à contenter.

M. Richard Strauss, précédant ses confrères, élut domicile au Concert Chevillard pendant deux après-midi. Outre quelques pages de compositeurs divers, qu'il conduisit avec son habileté coutumière, M. Strauss dirigea une *Symphonie* de Beethoven, en adoptant des mouvements qui lui sont exagérément personnels. On sait qu'un kapellmeister qui se respecte ne peut faire moins, pour affirmer sa supériorité, que de prendre des mouvements absolument différents des mouvements reconnus bons par ses collègues en direction orchestrale. Quant aux mouvements exigés par Beethoven, on ne s'en préoccupe pas. Au reste, quelle nécessité de se conformer à la volonté du génie, puisque le public français applaudit avec la même frénésie tous les kapellmeisters ? Puis, M. Richard Strauss fit exécuter deux œuvres de sa façon tourmentée : *La Vie d'un héros* et *Don Quichotte*. M. Strauss est un curieux et vigoureux manieur d'instruments qui se joue au milieu des accumulations de difficultés avec une aisance, une candeur déconcertantes. Du talent, il en a à revendre. Seulement, l'idée lui échappe souvent, et quand elle consent à être sa prisonnière elle se vulgarise outrageusement. M. Strauss a la coquetterie de l'étrange. La bizarrerie l'attire, et, en écoutant ses ouvrages, on est surpris de tout ce que ce compositeur tente de faire dire à la musique. Il a créé autour de sa *Vie d'un héros* et de son *Don Quichotte* une atmosphère tellement lourde de complications que les bribes de mélodies qui errent de ci de là y étouffent et halètent. Un peu de clarté les rafraîchirait. M. Strauss, malheureusement, oublia d'éclairer sa lanterne.

Mme Lilli Lehmann s'est fait entendre dans plusieurs morceaux choisis avec soin. C'est surtout dans le Schubert que le talent de cette cantatrice prend son véritable relief. Lui entendre interpréter *le Roi des Aulnes* est un régal de délicat. Je ne vois pas grand chose à dire de M. Reichmann. C'est un chanteur comme il y en a beaucoup. Il existe en Allemagne des barytons plus intéressants que ce consciencieux artiste. Et, il me serait infiniment plus agréable d'entendre gémir la plainte d'Amfortas par l'impressionnant Scheidelmantel, que par M. Reichmann. Mais des goûts et des couleurs...

André Corneau

Les Livres

LES ROMANS

LÉON DAUDET : **La Romance du Temps Présent** (Fasquelle).

M. Léon Daudet est loin d'avoir donné sa complète mesure encore. Dès *l'Astre Noir*, et plus par ce livre peut-être que par tous les suivants, il apparut à nos espoirs, comme capable un jour d'imposer au roman une nouvelle destinée. En ce fils de réaliste, il sembla que se fut lentement amassée et grossie, contenue, comprimée, une réserve de lyrisme qui crevait enfin, jallissait. abondante, confuse, précieuse, tel un torrent d'eau trouble, mais lourde d'or. Peu observateur, point sentimental. plus visionnaire que penseur, M. Léon Daudet n'entreprit jamais de peindre directement l'existence, sans en aggraver toutes les laideurs, sans en épaissir toutes les ténèbres, non en impartial témoin, mais en satirique passionné. sans un sourire. Aussi bien, *les Morticoles* — ni surtout *les Kamtschatka* — ne sont-ils point ses meilleurs livres. Là où s'éploie sa libre et seule imagination, il faut le chercher — et l'aimer. Il tient à pétrir ses héros de sa propre substance, à leur communiquer sa propre fièvre, à leur faire respirer la sombre et brûlante atmosphère de sa pensée. Tous se meuvent dans un même décor moderne trop poussé, trop chargé, fulgurant. Tous se ressemblent. Tous *lui* ressemblent. Il ne se soucie point de les analyser, de les objectiver, il les décrit, il les paraphrase, il les chante ; — il les fait « se » chanter. De lui ils tiennent leur excès de vie, non d'eux-mêmes. Et l'on éprouve une certaine gène, à les voir partager nos occupations, nos admirations et nos besoins. Ils appartiennent à un autre monde. Nos mesquineries quotidiennes peuvent-elles les arrêter ? Que ne sont-ils, tout à fait et franchement, épiques ? De cela on souffrait dans *Suzanne*, on en souffre davantage, dan *la Romance du Temps Présent*. On y verra ce qu'un esprit en continuel bouillonnement, outrancier, illuminé, peut faire d'une idylle sentimentale. Et l'on devra se résigner à attendre encore quelque temps les poèmes — je dis les poèmes — que nous doit l'auteur tragique et nullement moderne de *l'Astre Noir*.

M. BINET-VALMER : **Le Sphinx de Plâtre** (Mercure de France).

Il faut se réjouir, M. Bilnet-Valmer n'a pas écrit le livre qu'il pensait écrire. Un couple lesbien, un diplomate hellène, un fanatique abbé, un vieillard utopiste — et d'autres — évoluent autour d'un poitrinaire sentimental et sensuel. mystique et sadique, « littéraire »... Pour décor — exotique naturellement — la blonde Athènes... et aussi Paris, mais un Paris où se danse le Ballet des Rayone de Lune sur la scène des Folies-Hivernales... Quoi encore ? Ah !... l'origine des

religions... Auguste Conte... le phalanstère... — enfin, l'intellectualisme qui sied. On imagine assez le roman trouble, incohérant, « à la mode du jour », qui fût né de ces éléments, si... — car il y a un si — un autre que M. Binet-Valmer l'eût écrit. Prodige! 1° Ce livre est clair; 2° Même, il semble aborder un sujet, sinon le strictement traiter : en tout cas nous voici bien loin de l'intolérable dispersion que pratiquent les plus récents de nos romanciers, sous prétexte qu' « un beau désordre, etc., etc., » — facilité! facilité! 3° La fable ne parvient pas à être répugnante : il y a, malgré tout, un air de santé sur tout cela... 4° Et ces personnages factices... vivent... — presque... Ils ne sont pas expliqués; dans une pareille esthétique, la psychologie, hélas! n'a rien à faire; et cependant, à chaque page, on a la sensation de velléités de logique, d'une psychologie virtuelle, prête à s'exprimer, si... si... si... — M. Binet-Valmer par la justesse de sa vision pittoresque, par l'aisance de ses récits, par la maturité comme charnue de son style, se révèle, s'affirme essentiellement « équilibré ». Pourquoi a-t-il choisi si mal ses influenceurs? si mal ses sujets... ou *son* sujet... Car je présume qu'il se rendra compte de l'irréductible antagonisme qui oppose en lui ce qu'il veut être à ce qu'il est vraiment. Il est capable de pureté, de finesse, d'humanité : il sait poser une silhouette, tracer un paysage, créer une atmosphère : sa Grèce est d'une délicieuse blondeur. Pourquoi ne s'efforcerait-il pas d'être plus simplement réaliste ou psychologue, au lieu de grouper arbitrairement dans un « lâche » sujet des êtres d'exception, et qu'un concours plus exceptionnel de circonstances a pu, seul, faire rencontrer. M. Binet-Valmer n'a pas écrit ce livre qu'il *devait* écrire. Il l'écrira.

HENRI GHÉON

LES POÈMES

LUCIEN LEGOUIS : **Les Portes de Corne et d'Ivoire** (Mercure de France).

Le goût de M. Legouis pour le sonnet touche à l'amour exclusif. Après *les Sept branches du Candélabre*, qui était un recueil de sonnets, voici *les Portes de Corne et d'Ivoire*, autre recueil de sonnets. Il ne semble pas non plus qu'il y ait une notable différence entre les anciens et les nouveaux sonnets de M. Legouis. C'est encore la même allure calme et distinguée, la même alternance de paysages et de notations de vie moderne, avec des pièces érudites, œuvres d'une rhétorique empreinte de goût; les bons vers ne font pas défaut, pleins et faisant image. Le sonnet en son ensemble est souvent ingénieux. Citons « la Voie lactée », « la Mort du Faune », dont les deux premières strophes sont de belle allure, « le Départ » un peu baudelairien, « l'Amour », un des plus parfaits du livre avec « le Passé ». Il serait à souhaiter que ce poète doué et instruit, se livrât un peu à des formes plus libres, car enfin, dans sa « Mort du Faune », c'est bien une

inversion nécessitée par son jeu de rimes qui empêche la finale du sonnet d'en valoir l'exposition.

René d'Avril et Paul Briquel : **De Messidor à Prairial** (Nancy, Grosjean-Maupin).

Deux poètes, M. René d'Avril et Paul Briquel, publient fraternellement une sorte de calendrier poétique, un livre de vers à la louange des mois de l'année pourvus de leurs jolis noms de baptême républicain. Ces deux poètes sont les principaux rédacteurs d'une revue *la Grange Lorraine*, revue excellente uniquement composée de vers, et des vers qu'écrivent des poètes d'entre Vosges et Meuse. Débutants et poètes déjà connus, tel M. Charles Guérin, y confraternisent de la meilleure façon, en louant la nature de leur pays, qui est tempérée de propositions moyennes, mais jolie, et assez tranchée de celle des zônes limitrophes. La Lorraine a eu ce grand mouvement d'art plastique dont MM. Gallé, Camille Gauthier, Prouvé, Majorelle, sont, à des degrés de gloire différents, les coryphées. La Lorraine a donné naissance aux Goncourt, et peut réclamer Verlaine, tout de même, quoique au fond Ardennais un peu, Wallon de France aussi, doué d'une âme dont le clavier va de Watteau à Marceline Desbordes-Valmore, gens du Hainaut : Verlaine est né à Metz. M. Roger Marx, le meilleur écrivain d'art de cette période, est Lorrain. Cette jeune génération de Lorrains a donc des aînés qu'elle peut avec fierté revendiquer, et l'on ne peut qu'encourager la tentative d'intelligente décentralisation de MM. d'Avril. Briquel et leurs collaborateurs, MM. Raymond Darsiles, Frédéric Delon, Jacques Dheures, Pierre Ghéan, Goutiere Vernolle, Maxime Leroy. Charles Maire, Emile Masson, Henry Marie, Jean Ramon, Léon Tonnelier, Jacques Turbin, etc... ; les moissons qu'ils engrangeront seront certainement belles.

Ce récent volume de MM. d'Avril et Briquel contient de fort jolies pages ils possèdent un maniement du vers libre, ingénieux, quelquefois dérivé d'une façon amusante de la forme romantique, comme ce poème *Avant l'Aube*, de M. d'Avril qui joue sur la forme connue qu'utilise Hugo dans « les Djinns » ; de beaux vers alexandrins qui sont maniés comme un élargissement des strophes en courts vers libres, éclatent dans « l'Evangile du dimanche ». « Après la Pentecôte ». M. Paul Briquel apporte parmi les meilleures pièces ses « Vierges folles » et ses jolies « Chansons d'amour d'hiver » courtes avec des notations de choses et de reflets qui sont d'un artiste ; il faut louer l'Epilogue qui clôture ce volume léger et varié comme les heures d'ombre et de soleil doux qu'il a voulu tradulre.

Félix Henneguy : **Trois drames philosophiques, Panthéia, Miriam Tenella.** (Félix Alcan.)

M. Félix Henneguy n'est certes pas un jeune homme. Une dédicace de son premier drame à Daniel Stern le date un peu. Ce qui date

aussi dans son volume, c'est la langue un peu trop dépourvue d'ornements et la formule sage et restreinte de son vers. Mais ces trois drames sont un noble effort, constituent une œuvre de haute dignité intellectuelle, sérieuse, parfois puissante. L'auteur qu'on voit, savant et philosophe a négligé ce qu'on pouvait appeler les agréments mondains de l'art, et s'est attaché à la concentration poétique d'idées appartenant au domaine de la philosophie de l'histoire, ce qui est, pour une part et par un certain chemin, arriver au symbole. Il se peut qu'au cas bien hypothétique d'une représentation, le vieil Israélite qui tout le durant de « Miriam » (le second des drames) garde le silence et ne le rompt qu'au dénouement pour proclamer sa foi dans Jérusalem, purgée des conquérants syriens, puisse faire sourire un public de première ; à la lecture ce n'est pas sans grandeur. « Tenella » contient aussi une belle figure de vieux magistrat romain, demeuré vieux Romain sous le règne de Tibère, rigide et juste applicateur de la loi ; l'évocation de la ville grecque de Sicile où fleurit Empedocle est très vivante et les détails de ce drame. « Panthéia » sont pleines d'érudites ingéniosités. Le « Sphinx » est une œuvre sans séduction, mais forte et instructive, extrêmement honorable.

O. W. Milosz : **Le Poème des Décadences** (Girard et Villerelle).
Un très intéressant début ; des vers pleins, solides, vigoureux et souvent des trouvailles d'expression, un sens de la musique du vers, et une volonté de le faire harmonieux et chantant. Poèmes éloquents comme « Aliénor », comme « Salomé », vraiment d'un bon lyrisme solide ; poèmes d'une mélancolie un peu dérivée d'Edgar Poe, comme « Lalie », dont on dirait une intelligente transcription du grand poète américain. Un « Chant à Céliane » contient des beautés neuves, M. Milosz sait d'ailleurs condenser en deux vers une image en indiquant sa traine de reflets. Malgré que la seconde partie du livre soit plus originale (à peine en une pièce s'impose le souvenir de la « Bérénice » de Verlaine), j'aime mieux la première, et le chant passionnel de M. Milosz me captive plus que ses pages symboliques ; cela ne veut pas dire qu'il n'y ait là aussi de belles qualités, et mieux que des promesses. Il faudra retenir le nom de M. Milosz.

Gustave Kahn

Table

du tome XXI

ILLUSTRATIONS

Revue Financière

Fonds d'Etat. — Comme nous l'avons annoncé dans notre dernière revue financière, la spéculation a voulu saluer l'ouverture de l'Exposition par une hausse de nos fonds nationaux. Le 3 p. 100 maintient son avance grâce aux achats de caisses publiques.

Etablissements de Crédit. — La *Banque de France* est très fermement tenue. Ses bénéfices du 21 décembre au 5 avril 1900 se sont élevés à 9 millions 38.523 francs.

Le *Crédit Foncier* fléchit légèrement Le *Comptoir d'Escompte* est sans changement aux environs du dernier cours de compensation. Le *Crédit Lyonnais* donne lieu à des réalisations.

La *Société Générale* qui vient de détacher son coupon semestriel est assez bien tenue à 608 fr. La *Banque Française de l'Afrique du Sud* est complètement négligée par la spéculation. Cette valeur inspirant une défiance qui s'explique par les tentatives diverses que fait cette société pour trouver en dehors de son programme des affaires suffisamment lucratives.

Valeurs industrielles. — La quinzaine n'a pas été bonne pour les valeurs qui sont l'objet de réclames de presse.

La *Joltaïa-Riecka*, *L'Omnium Franco-Belge*, les *Eaux de Kocno*, les *Usines de Villelongue*, la *Compagnie Générale de Construction*, la Compagnie des *Wagons Lits* ont des cours immuables qui résultent non de l'offre et de la demande, mais de la volonté des syndicats qui les fixent.

La *Mossamédès* qui cotait 28 francs il y a quelques semaines est tombée à 25 francs. D'énormes paquets de ce titre sont entre les mains d'un petit nombre de personnes qui, pour arriver à s'en défaire à bon prix, font périodiquement circuler des informations desquelles il résulterait qu'une forte hausse est imminente. Mais quel que soit le chiffre des demandes qui pourraient se produire, le nombre des *Mossamédès* à vendre est tellement considérable que les cours cotés sont toujours à la merci d'une offre assez forte qui les ferait s'effondrer.

La hausse qui s'est produite depuis quelques mois sur la *Métallurgique de l'Ariège* a soulevé diverses appréciations et, tout en félicitant les actionnaires de la chance qui vient de leur sourire, on ne peut s'empêcher de reconnaître que le relèvement rapide de cette entreprise est bien fait pour surprendre. On se rappelle, en effet, avoir lu jadis dans un journal inspiré et même dirigé par une personne qui touche de très près à l'administration de la *Métallurgique de l'Ariège*, plusieurs articles conseillant la vente à tout prix et le remploi en obligations Les malheureux qui ont suivi ce conseil ont bien le droit de protester aujourd'hui, mais au fond, ils ne sont guère surpris.

L'assemblée générale de l'*Oural Volga*, qui a été tenue le 4 avril dernier a, comme il fallait s'y attendre, décidé la constitution d'une société russe pour l'exploitation de ses domaines miniers et forestiers dans l'Oural. Les causes de la situation précaire de cette société tiennent d'abord à la crise qui sévit sur toute l'industrie métallurgique, ensuite à l'insuffisance de son capital initial et à une mauvaise administration de ce capital. Il est possible que dans un avenir éloigné on réussisse à tirer parti des usines et de l'important matériel de l'*Oural Volga*, mais d'ici là une forte baisse est à peu près certaine sur les titres de cette société.

On a fait beaucoup de bruit autour de l'*Appareil contrôleur* et la clientèle de province a été relancée avec beaucoup de zèle par des agences financières qui se donnent comme ayant la spécialité des *tuyaux* sur le petit marché. Nous estimons que l'abstention s'impose, surtout au cours actuel. Il y a trop *d'inflation* dans cette affaire

Malgré les réclames plus ou moins déguisées qui fonctionnent, avec ou sans l'aveu de la société, il est peu probable que la vente ou la location des appareils fournisse de sitôt le chiffre net suffisant pour allouer aux parts de l'*Appareil contrôleur* une redevance raisonnable.

Le gérant : Paul Lagrue.

Arcis-sur-Aube — Imp. L. Frémont

